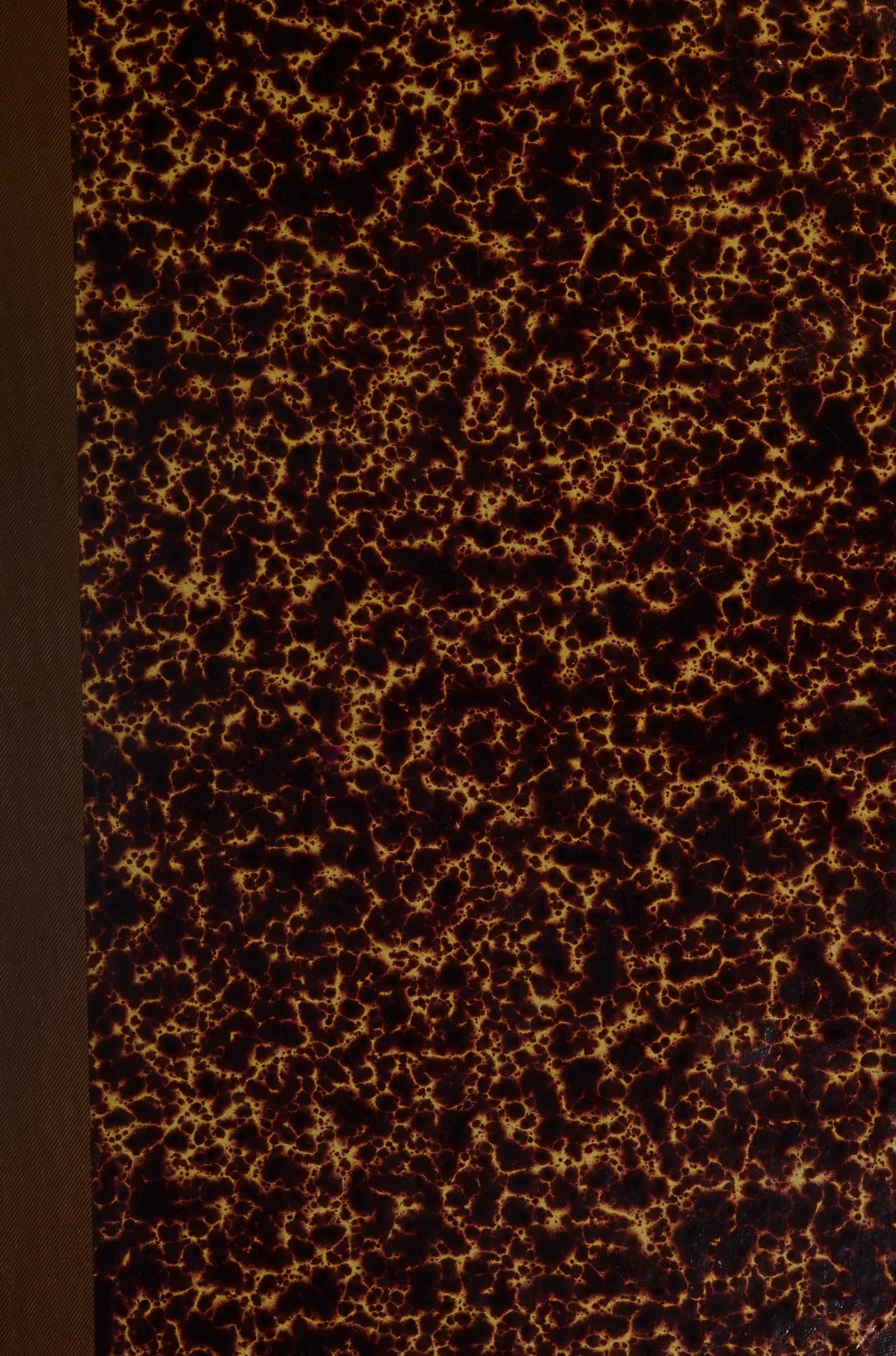


# MUSÉE
# DES FAMILLES
## LECTURES DU SOIR.

# COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

## DIRECTEUR DE LA RÉDACTION : M. CH. WALLUT.

### TEXTE.

ACHARD (Amédée).
AIMARD (Gustave).
ANCELOT (Mme).
ASSOLANT (A.).
AUGIER (Emile), de l'Acad. franç.
BERTHOUD (Henry).
BERTSCH (A.).
BOISGONTIER (Mme Adam).
CALLIAS (Hector de).
CAPENDU.
CHASLES (Philarète).
COMETTANT (Oscar).
DELAVIGNE (Germond).
DESCHAMPS (Émile).
DESESSARTS (Alfred).
DESLYS (Charles).
DUMAS (Alexandre).
DUMONTEILH (Fulbert-).
ENAULT (Louis).
FÉVAL (Paul).
FOURNEL (Victor).
GABRIEL (l'abbé).
GAUTIER (Théophile).
GOZLAN (Léon).
GRANIER DE CASSAGNAC.
GUIZOT, de l'Acad. franç.
HALÉVY (Léon).
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JANIN (Jules).
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
LALANDELLE (G. de).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Académ.
LA ROUNAT (Ch. de).
LA VILLEMARQUÉ (Vte de) de l'Inst.
LEGOUVÉ, de l'Acad. franç.
LORMEAU (Mme Juliette).
MANGIN (Arthur).
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MASSON (Michel).
MÉRY.
MONNIER (Henri).
MULLER (Eugène).
NADAUD (Gustave).
NISARD, de l'Acad. franç.
PATIN, de l'Acad. franç.
PÉCONTAL (Siméon).
PETIT-SENN.
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
PONSARD (François), de l'Acad. fr.
PONGERVILLE (de), de l'Acad. fran.
ROGER DE BEAUVOIR.
RAYMOND (Ch.)
RONDELET (A.)
SAINT-MARC-GIRARDIN, de l'Académie française.
SANDEAU (Jules), de l'Acad. franç.
SÉGALAS (Mme Anaïs).
SÉGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
THOMASSON (Léopold).
TOURNEUX (Eugène).
ULBACH (Louis).
VERCONSIN (E.).
VERNE (Jules).
VIARDOT (Louis).
VIENNET, de l'Académie française.
WEY (Francis).

—

AMPÈRE (J.-J.).
BALZAC (de).
BOITARD.
DELAVIGNE (Casimir).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
GAY (Mme Sophie).
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.).
GIRARDIN (Mme Émile de).
HALÉVY (F.), de l'Institut.
JASMIN (d'Agen).
PITRE-CHEVALIER.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Acad. franç.
SCRIBE, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Acad. franç.

### DESSINS.

BAR (de).
BAYARD.
BERTALL.
BRETON.
CATENAÇCI.
CHAM.
CHENAY (Paul).
CHEVIGNARD.
CLERGET (H.)
DAUBIGNY.
DAMOURETTE.
DELANNOY.
DORÉ (Gustave).
DUVAUX (Jules).
FELLMANN.
FOULQUIER.
FRANCK.
FREYMANN.
GAVARNI.
GIRARDET (Karl).
GRENIER (Henri).
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
LANCELOT.
LAVIEILLE (Eugène).
LIX (Frédérick).
MAR (Léopold).
MARC.
MARIANI.
MONNIER (Henry).
MONTALANT.
MORIN.
NANTEUIL (Célestin).
PAUQUET.
SAUVAGEOT (Charles).
STAAL (Gustave).
STOP.
THORIGNY.
VALENTIN (H.).
YAN' DARGENT.
WATTIER.
WORMS (Jules).

### GRAVURES.

BEST, BRÉVIÈRE, DUMONT, FAGNION, GAUCHARD, GÉRARD, MARTIN, MONTIGNEUL, PISAN, PONTENIER, TRICHON, WIESENER, ETC.

*N. B.* La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux ; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

## RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1865-1866 (33e ANNÉE).

### Tous les abonnements partent du mois d'Octobre et se font pour l'année entière.

*Prix pour Paris* : 6 FRANCS PAR AN.

AVEC *LES MODES VRAIES* : 11 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* seul : Italie, Suisse, 8 fr. 10.
Allemagne, Angleterre, Autriche, Belgique, Espagne, Grèce, Hollande, Portugal, Prusse, Russie, Suède, Turquie, 8 fr. 50.
Colonies françaises ou étrangères, Amérique, États-Unis, Indes orientales, par steamer ou via de Suez, 9 fr. 50.
États-Romains, 11 fr. Panama, 12 fr.

*Pour les départements* : 7 FRANCS 50 C. PAR AN.

AVEC *LES MODES VRAIES* : 13 fr. 70 c.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* avec *Modes* :
Allemagne, Angleterre, Autriche, Belgique, Espagne, Grèce, Hollande, Italie, Portugal, Prusse, Russie, Suède, Turquie, 15 fr. 50.
Colonies françaises ou étrangères, Amérique, États-Unis, Indes orientales, par steamer ou via Suez, 16 fr. 50.
États Romains, 19 fr. 50. Panama, 22 fr. 50.

### A Paris, au bureau de l'administration, rue Saint-Roch, 29.

*Nous engageons nos Abonnés des départements et de l'étranger à nous envoyer directement, rue Saint-Roch, 29, le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de 7 fr. 50 c. pour le* Musée *seul, et de 13 fr. 70 c. pour le* Musée *et les* Modes vraies *réunis*, dans les départements. (Voir les prix ci-dessus pour l'étranger.) Envoyer la dernière bande du journal.

*L'administration ne peut répondre que des abonnements qui lui sont demandés* directement *par lettres affranchies; elle ne saurait être responsable des retards qu'éprouvent les Abonnés qui emploient toutes autres voies.*

Tout abonné *direct* est sûr de recevoir le *Musée* exactement le 25 ou le 26 de chaque mois. Il peut réclamer dans le mois, en cas d'erreur. Pour tout changement d'adresse, il doit écrire *franco* avant le 10 du mois.

*Les bureaux des Messageries impériales et générales se chargent également de faire les abonnements au* Musée, *sans augmentation de prix. On souscrit aussi au* Musée des Familles *chez tous les libraires de France et de l'étranger, sous leur responsabilité.*

Toutes les lettres non affranchies seront *refusées.* — *Ne pas envoyer de timbres-poste pour prix d'abonnement.*

## TRENTE-DEUX VOLUMES SONT EN VENTE.

### Prix de chaque volume.

| | | |
|---|---|---|
| Pour Paris. . . { Broché. . . . . . . . . . . . . . . . . | 6 fr. | (Voyez les prix ci-dessus pour l'étranger.) |
| Pour Paris. . . { Relié. . . . . . . . . . . . . . . . . | 7 fr. 50 c. | |
| Pour les départements, par la poste, le volume broché. | 7 fr. 50 c. — Relié, 9 fr. | |

Les 15 premiers volumes (réduction de 50 pour cent) : 3 fr. le vol. pour Paris, au lieu de 6 fr. ; 4 fr. 20 pour les départ., au lieu de 7 fr. 50. Les 31 vol. ensemble : Paris, 141 fr. Départ. 157 fr. 50. Rendus *franco.* Reliure, 1 fr. 50 par volume. — NOTA. La poste se charge des volumes reliés, à 1 fr. 50 c. par volume.

Voir les *Avis aux lecteurs*, sur la couverture du volume.

PARIS. — TYPOGRAPHIE HENNUYER ET FILS, RUE DU BOULEVARD, 7.

**Paris, Bureaux de l'Administration : rue Saint-Roch, 29.**



# Musée des FAMILLES

## Lectures du Soir.

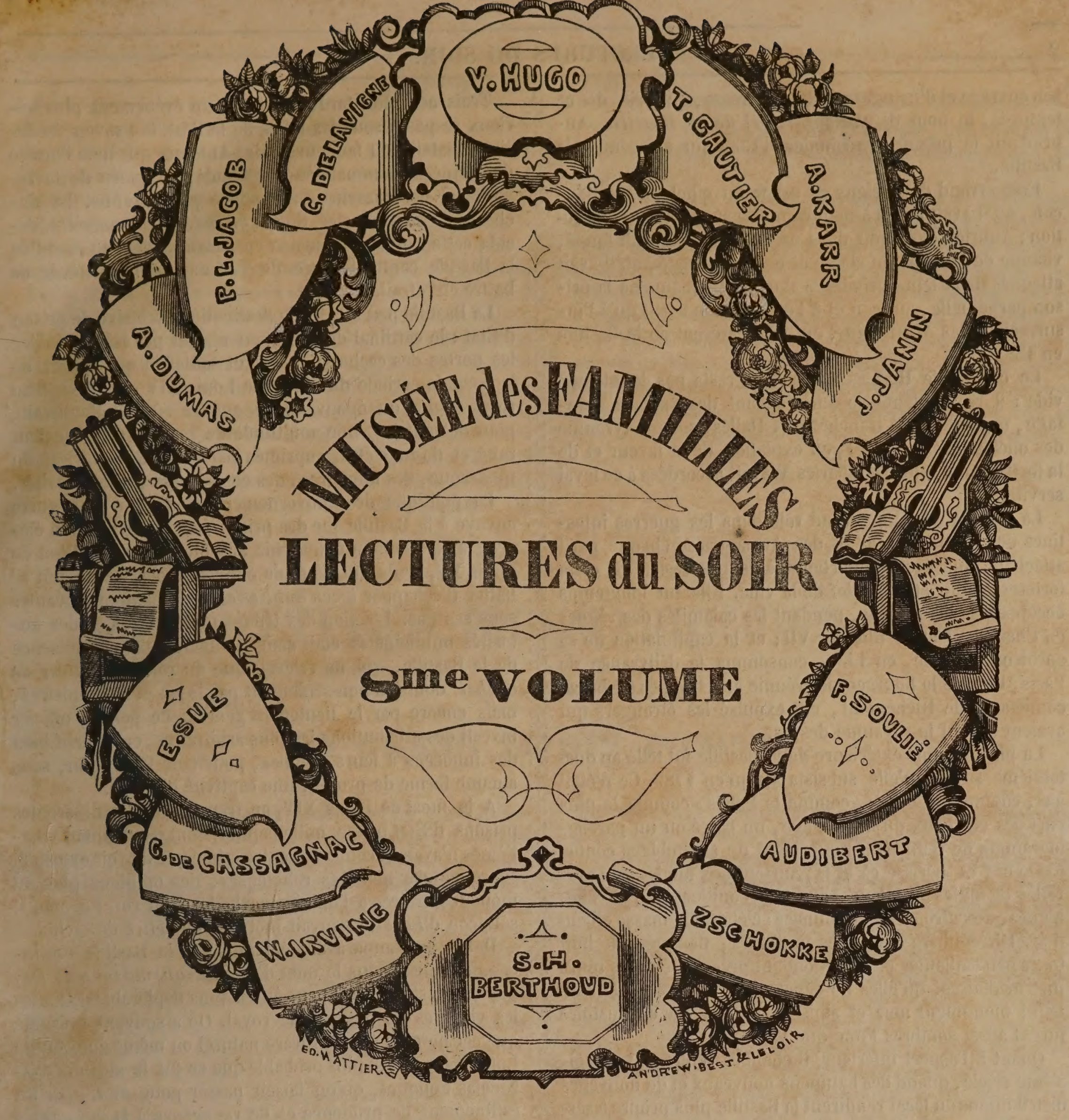
HUITIÉME VOLUME.

**Année 1840-1841.**

**PARIS**

RUE SAINT-ROCH, 29.

**Paris, 6 fr. par an. Départements, 7 fr. 50.**




# ÉTUDES HISTORIQUES.

## LA BASTILLE.

A l'époque où le fameux prévôt des marchands Étienne Marcel fortifia la vieille clôture de Paris par de nouveaux murs et de doubles fossés, pour mettre la capitale à l'abri des incursions dévastatrices des *compagnies* de bandits qui désolaient alors toute la France, il y avait à l'extrémité orientale de la ville une porte, ou *portail* flanqué de deux tours, qu'on appelait le *bastillon* ou la *bastille* Saint-Antoine. Ce fut près de cette porte, probablement rebâtie sous la prévôté de Marcel, que ce chef populaire fut assassiné par les partisans du dauphin, duc de Normandie, qui régna ensuite sous le nom de Charles V. La Bastille, que le peuple regarda toujours avec effroi, devait s'élever, pour ainsi dire, dans le sang d'un martyr de la liberté.

Sous le règne de Charles V, vers 1369, le prévôt des marchands Hugues Aubriot, un des successeurs de Marcel, commença, vis-à-vis du *bastillon* de Saint-Antoine, une seconde citadelle plus considérable, destinée à tenir en bride les habitans de Paris et à protéger le commerce de la ville, qui s'était bien agrandie depuis la primitive enceinte de Philippe-Auguste.

Cette construction ne fut, dit-on, achevée qu'au commencement du règne de Charles VI. Mais, suivant quelques historiens cependant, Aubriot eut la gloire de finir

son ouvrage et d'inaugurer cette forteresse, qui prit, dès ce temps-là, le nom de *château royal de la Bastille*. Aubriot fut le premier prisonnier d'État qui ait gémi à la Bastille.

Enguerrand de Marigny fit usage du gibet de Montfaucon, qu'il avait remis à neuf comme par une fatale précaution; Aubriot descendit dans un cachot qu'il avait fondé, victime de la haine du clergé et de l'Université, qu'il avait attaqués dans leurs priviléges abusifs. Condamné à la prison perpétuelle, au pain et à l'eau, il n'en sortit qu'à l'insurrection des *Maillotins*, qui s'emparèrent de la Bastille en 1382.

Le cachot de Hugues Aubriot ne resta pas longtemps vide : il reçut bientôt le surintendant des finances Montagu, qui eut la tête tranchée aux Halles, sous la tyrannie des oncles de Charles VI, en expiation de la faveur et de la fortune que le feu roi Charles V avait accordées à ce loyal serviteur.

La Bastille joua un grand rôle dans les guerres intestines des Bourguignons et des Armagnacs, chaque parti attachant une égale importance à la possession de cette forteresse, qui était la clef de la ville. Elle fut longtemps occupée par les Anglais, pendant les calamités des règnes de Charles VI et de Charles VII; et la capitulation de sa garnison anglaise, en 1436, consomma la délivrance de Paris, lorsque la bourgeoisie, réunie aux troupes du brave connétable de Richemont, eut expulsé les étrangers qui avaient envahi le royaume des lis.

La physionomie extérieure de la Bastille fut telle au quatorzième siècle qu'elle subsista jusqu'en 1789. Ce n'était pas, comme le Louvre, comme le Palais, comme la plupart des châteaux du moyen âge, un carré ou un parallélogramme de remparts, renfermant un assemblage confus d'édifices et hérissé çà et là, surtout aux angles, de tourelles de toutes grandeurs, aux toits coniques, aux flèches aiguës, aux girouettes blasonnées : c'était une masse oblongue et irrégulière d'épaisses murailles, flanquées de huit tours peu saillantes et se confondant presque avec les murs intermédiaires, qu'elles ne dépassaient pas même de hauteur; monument noir et sinistre, dont la vue et l'histoire furent aussi sombres l'une que l'autre.

Quant à l'aspect intérieur, il changea seulement au seizième siècle, quand des bâtimens nouveaux et de nouvelles distributions du local rendirent la Bastille plus propre à servir de prison d'État.

Bien des prisonniers célèbres s'y succédèrent aux quinzième et seizième siècles : le duc de Nemours et le connétable de Saint-Pol, décapités sous Louis XI; l'amiral Chabot et le chancelier Poyet, condamnés à perdre leurs biens sous François Ier; le conseiller Dubourg et d'autres martyrs de la réforme, brûlés vifs sous Henri II; durant la Ligue, les membres royalistes du parlement arrêtés par les Seize et Bussy-Leclerc, qui, de procureur qu'il était, s'érigea en gouverneur de la Bastille; puis, les troubles de la grande guerre de religion apaisés sous Henri IV, le traître maréchal de Biron, qui conspirait contre son maître; enfin, sous Louis XIII, la favorite de la reine Marie de Médicis, Léonora Galigaï, maréchale d'Ancre, qui fit aussi le voyage de la Grève, dans lequel la Bastille servait d'étape.

Pendant les chansons de la Fronde, la Bastille redevint momentanément, sans aucune transformation, une place militaire : elle fut soumise par les Parisiens insurgés, après quelques jours d'un siége si peu meurtrier que les dames apportaient leurs chaises dans le jardin de l'Arsenal, pour se donner le spectacle de cette guerre à l'eau de rose en écoutant des madrigaux.

Trois ans plus tard, en 1652, un événement plus sérieux se passa sous les murs de la Bastille : savoir, la furieuse bataille du faubourg Saint-Antoine, que livra l'armée des princes, commandée par Condé, à l'armée de la régente et de Mazarin, commandée par Turenne. La duchesse de Montpensier, dite la *grande Mademoiselle*, décida cette sanglante journée en faisant diriger le canon de la Bastille contre l'armée de Turenne, qui fut forcée de battre en retraite.

La Bastille prit bientôt la destination exclusive de prison d'État : le cardinal de Richelieu n'avait pas laissé rouiller les portes des cachots; ce ne fut toutefois qu'à partir de la seconde période du règne de Louis XIV que ce château royal devint un épouvantable gouffre où s'engloutissait, pour des années, une multitude de malheureux, de tout rang et de tout état, opprimés par l'effet des caprices du monarque, des ministres, des confesseurs et des favorites.

La politique des gouvernemens féodaux n'avait guère envoyé à la Bastille que des prisonniers d'une position élevée; mais, sous la monarchie absolue de Louis XIV et de Louis XV, il n'y eut point de citoyen si obscur qui pût se flatter d'échapper à ces *oubliettes*, incessamment béantes sous ses pas. L'action des tribunaux réguliers et des autorités municipales était complétement nulle en présence de la Bastille, qui ne relevait que du roi. Des *lettres de cachet*, données non-seulement par le roi et les ministres, mais encore par le lieutenant général de police, officier investi des attributions les plus arbitraires, enlevaient bien des innocens à leurs familles, pour leur faire subir, sans aucune forme de procès, une captivité illimitée.

A la mort de Louis XIV, on trouva dans les différentes prisons d'État trente mille captifs, dont les dix-neuf vingtièmes n'avaient commis d'autre crime que d'avoir exprimé, sur quelques matières religieuses, des opinions plus ou moins contraires à l'opinion orthodoxe du roi. Le simple soupçon d'*hérésie* pouvait motiver une lettre de cachet.

Douze ans auparavant était mort à la Bastille un inconnu désigné sous le nom d'*homme au masque de fer*, la plus mystérieuse et peut-être la plus déplorable de toutes les victimes du despotisme royal. On a souvent présumé que cet homme était un frère naturel ou même jumeau de Louis XIV : il est plus probable que ce fut le surintendant Nicolas Fouquet, qu'on faisait passer pour mort, par un raffinement de prudence et de vengeance à la fois, après l'avoir détenu au secret durant seize ans, à Pignerol, depuis son éclatante disgrâce.

Les lettres de cachet ne tombèrent plus avec autant de profusion sous Louis XV, mais elles furent exploitées par des passions plus basses et plus odieuses encore que l'intolérance religieuse : le ministre La Vrillière, les lieutenans généraux de police Sartines et Lenoir les mettaient à la discrétion de tout grand personnage qui avait quelque lâche ressentiment à satisfaire; de misérables agens de police écrouaient souvent, de leur autorité privée, un homme à la Bastille, sauf à faire ensuite *antidater* la lettre de cachet à prix d'argent.

Les deux captifs les plus fameux de ces derniers temps furent Latude et le prevôt de Beaumont : leur histoire peut donner une idée de toutes les autres.

Latude fut traîné pendant trente-cinq ans de cachot en cachot pour avoir déplu à Mme de Pompadour : il eut les fers aux pieds et aux mains pendant cinq années entières! Le prevôt de Beaumont resta pendant vingt-deux ans prisonnier pour avoir entrepris de dénoncer au parlement de Rouen les spéculations sur les grains, connues sous le nom de *pacte de famine*, lorsque les accapareurs,

favorisés par le pouvoir, entretenaient une cherté permanente dans les marchés, et que Louis XV, intéressé pour dix millions au succès de ces manœuvres cruelles, en partageait le bénéfice avec ces infâmes spéculateurs. Louis XVI, trop honnête pour participer au mal, mais trop faible pour l'empêcher, ne répara point toutes les iniquités de son prédécesseur ; et si Latude fut délivré en 1784, le prevôt ne dut sa liberté qu'à la chute de la Bastille.

C'est dans l'*Histoire de la révolution* qu'il faut lire en détail les grands événemens du 14 juillet 1789 : ce jour fut le dernier de la Bastille ; et le peuple, après avoir emporté de vive force ce lugubre simulacre de la tyrannie, le démolit d'une main victorieuse et inscrivit sur les ruines, en signe de victoire : « *Ici l'on danse!* » Des modèles en relief de la Bastille, faits avec les pierres dispersées de cette prison, furent envoyés dans tous les chefs-lieux de départemens, en mémoire de l'ère nouvelle qui commençait. On a érigé, sur l'emplacement de la Bastille, une colonne de bronze destinée à évoquer à la fois les souvenirs de 1789 et de 1830.

Le nom seul de la Bastille est encore un épouvantail pour le peuple de Paris, qui craint toujours de la voir se relever, et qui en découvre le fantôme menaçant dans le moindre abus de l'autorité royale. Cette horreur universelle, qui s'est attachée à ce vieux château détruit de fond en comble, se perpétuera de génération en génération, quoiqu'il ne reste pas de vestige de cette redoutable *pension du roi*, comme on l'avait surnommée. Dans mille ans, on éprouvera encore un serrement de cœur en passant sur cette place immortalisée par tant d'infortunes et par tant de gloire : voilà le triomphe du peuple, voici son Capitole!

PAUL-L. JACOB, *bibliophile.*

# ÉTUDES BIOGRAPHIQUES.

## UN GRAND MARIN INCONNU.

Il est des noms que l'histoire doit recueillir, alors même que, par des causes malheureuses et qui semblent tenir de la fatalité, ils ne furent pas célèbres parmi les contemporains. C'est un devoir et un bonheur de mettre en lumière ces noms, dignes de prendre une place honorable sur la liste de ceux dont les hommes qui les portèrent furent la gloire du pays. Je ne désespère pas de pouvoir consacrer une partie des loisirs très-rares que me laissent les études sérieuses et difficiles auxquelles je me suis voué à quelques réhabilitations historiques de ce genre (1), justice tardive, sans doute, mais qui importe également à des familles, à la marine, à la France.

Combien peu de noms de marins ont acquis une certaine popularité! Et cependant que de braves hommes, que d'hommes habiles ont noblement servi sur les vaisseaux de l'État ; combien, sur ce théâtre périlleux, ont joué de beaux rôles, oubliés aujourd'hui!

Quelques grandes renommées, quelques brillantes fortunes, quelques individualités heureuses ont effacé tout ce qui, à côté d'elles, pouvait prétendre à une équitable distinction, à une mention retentissante de l'Histoire, qui ne sait pas toujours être juste pour tous, comme si son livre ne devait avoir que des pages étroites où quelques faits seulement seront tracés d'une main circonspecte jusqu'à l'avarice. Ces soleils ont tenu dans l'ombre une foule d'astres qu'un voisinage moins dangereux aurait laissés briller de tout leur éclat légitime.

Naître à temps, avoir un certain rang, c'est-à-dire une certaine responsabilité ; se trouver jeté dans de certains hasards par de certaines circonstances, voilà quelques-unes des conditions du succès ; conditions secondaires assurément, mais d'une influence qu'on ne saurait nier quand on étudie avec attention tout ce qui concourut à rendre importans et illustres la plupart des hommes que la tradition écrite signale à l'admiration des peuples.

Celui dont je veux raconter la vie naquit à temps, mais il ne trouva pas des circonstances favorables ; mais le rang qui met en relief l'auteur d'un beau fait, ce rang lui manqua. Il mourut simple lieutenant de vaisseau, et dans un combat dont l'issue ne fut pas victorieuse!

La victoire a toujours raison aux yeux de la multitude, aussi grandit-elle tout ce qui marche avec elle, hommes et choses ; la défaite a de contraires effets. Si *la Piémontaise* avait pris le *San-Fiorenzo* au lieu d'être capturée par lui, CHARLES MOREAU serait connu de la France entière ; tandis qu'il n'est plus qu'une belle tradition restée dans la mémoire d'un petit nombre de marins. Une cinquantaine d'officiers vivent encore qui le connurent et l'admirèrent ; quelques-uns de ceux-là nous en parlèrent dans notre jeunesse, quand, pleins d'ardeur et animés du feu sacré, nous apprenions notre admirable métier à bord du vaisseau de Brest où l'empereur nous avait réunis, futurs amiraux, dont après vingt-huit ans trois seulement sont arrivés au grade de capitaine de vaisseau! Quelques autres en parlent encore avec enthousiasme, et de ceux-là est M. le vice-amiral Charles Baudin, qui, il y a peu de jours encore, me rappelait avec cette vivacité d'expression et cette chaleur de cœur qui lui sont particulières, les détails d'une vie trop tôt et trop funestement terminée.

*Charles Moreau* était né à Jérémie, dans l'île de Saint-Domingue, quelques années avant les événemens qui changèrent l'état politique de cette île. Fort jeune, il vint en France pour y faire ses études, et il se trouvait à Bordeaux quand y arriva la nouvelle des événemens dont je viens de parler. La famille Moreau souffrit cruellement des désastres de la colonie, et puis, les communications étant devenues fort difficiles, Charles fut, à Bordeaux, comme abandonné et sans ressources.

Une femme généreuse, qui dans le créole déjà puissant et remarquable, bien qu'il eût quatorze ans à peine, avait

(1) Dans le troisième volume des *Soirées du gaillard d'arrière*, j'ai fait pour de La Harteloire et De Pallas, braves officiers de la marine de Louis XIV, ce que j'essaie de faire ici pour un officier très-remarquable des marines de la république et de l'empire.

deviné un homme fait pour les choses nobles et grandes, fut vivement touchée de la situation où se trouvait cet enfant, dont les malheurs de sa patrie faisaient presque un orphelin. Soit qu'elle fût en effet alliée à la famille de Moreau, comme elle dit à Charles; soit que, par une délicatesse de sentiment qui honore sa mémoire, elle feignît une parenté qui lui donnait le droit et presque le devoir de protéger l'écolier que la fortune mettait à une si rude épreuve, cette dame décida Charles Moreau à recevoir ses bienfaits. Elle devint pour lui une mère tendre, le consola, l'encouragea, lui donna d'utiles directions, et si elle ne lui fit pas oublier ceux vers qui s'élançait sa pensée, bien souvent douloureuse, elle parvint à se l'attacher par les liens d'une amitié solide et d'une profonde reconnaissance.

Parmi les études auxquelles Moreau se donnait avec une ardeur stimulée par le désir d'être un jour un citoyen utile, un homme capable entre ceux que la révolution française tirait de l'obscurité des rangs plébéïens pour les mettre à la tête des affaires, les mathématiques avaient ses préférences et la plus grande part de son temps. Les difficultés de cette science semblaient être un jeu pour lui; les propositions les plus ardues ne pouvaient l'arrêter un moment, et il allait d'un tel pas dans la voie des découvertes où il était entré que bientôt son professeur déclara n'avoir plus rien à lui apprendre (1). Il était en état de se présenter à l'école polytechnique; il se présenta et fut reçu. A l'école, il fit des progrès rapides, si bien qu'on ne put plus l'y considérer comme un élève, mais comme un mathématicien habile fait pour pousser la science en avant. Laplace et Lagrange rendirent de lui ce témoignage.

Moreau, sorti de l'école polytechnique, ne voulut point se donner à un des services publics; il garda son indépendance et professa les mathémathiques à Paris (2). Il avait vingt et un ans alors, et il se maria à une charmante personne de seize ans environ, qui appartenait à la famille de M. Muraire, celui-là même qu'on vit plus tard à la tête de la cour de cassation. Appliqué aux travaux sérieux, sans autre ambition que celle du savant, heureux dans un ménage que la naissance d'un enfant venait de rendre plus heureux encore, Moreau n'avait qu'un regret: Saint-Domingue n'était plus libre! Cette pensée lui était importune, elle l'obsédait sans cesse et lui faisait répandre des larmes que les mains de sa jeune femme essuyaient sans en tarir la source. Ce chagrin, qui se répandait en pleurs stériles, devait éclater un jour en une résolution généreuse, véritable catastrophe dans la vie du mathématicien, de l'adolescent, du père de famille.

Ce jour arriva. Une circonstance toute fortuite changea le sort de celui que deux grands géomètres avaient désigné comme leur successeur dans l'empire de la science.

Moreau, passant sur la place de Saint-Germain-l'Auxerrois, voit un groupe de curieux assemblés devant l'étalage d'un marchand de gravures. C'est la représentation d'un des faits éclatans de l'armée d'Italie qui attire et retient ainsi les passans. Moreau pénètre dans le groupe et contemple cette image qui fournit un texte ardent aux commentaires des spectateurs; alors sa tête, si vive, si exaltée, se passionne et se trouble. Une syncope suit immédiatement la série turbulente de raisonnemens qui ont traversé ce cerveau enflammé; le jeune homme tombe sans que personne puisse se rendre compte de cette pâleur soudaine, de cet évanouissement subit, qui ont succédé à l'apparence d'un parfait état de santé. On relève Moreau, on lui prodigue des secours, on le rappelle à la vie, et il ne sort de cette crise que pour se diriger en hâte vers le ministère de la marine, sans donner à personne le mot du secret qui a failli le tuer.

Sa résolution est bien prise; rien ne l'en détournera. Les considérations de famille ne pourront lutter contre le devoir qu'il vient de s'imposer. Il sera marin! « Quoi! s'est-il dit, tant de victoires sur terre, tant de faits retentissans! Et sur mer, ou de grandes défaites, ou de belles actions que leur petit nombre empêche peut-être d'arriver à la popularité!... Et Saint-Domingue!... Je serai marin. »

Il s'engage et reçoit une feuille de route, qui transforme en un simple novice matelot l'homme déjà éminent dans une des grandes facultés savantes.

Que l'on se fasse, si l'on peut, l'idée du trouble que la nouvelle d'une séparation si inattendue et, à ne la juger que du point de vue de l'intérêt privé, si audacieusement folle, va jeter dans ce petit ménage, qui a tant besoin de la main sans l'appui de laquelle il semble qu'il va tomber! Moreau rentre chez lui, troublé, mais exalté par l'enivrement d'un espoir tout patriotique. Il embrasse sa femme et lui déclare



Les adieux.

qu'il n'est plus libre, qu'il appartient à l'État, qu'une sorte de révélation lui a enseigné quelle était sa vocation; enfin qu'il est matelot, et que bientôt il va se rendre à Brest!

Ce n'est plus le moment des conseils et des supplications; Mme Moreau pleure, mais elle connaît ce caractère ferme qui se décide tout de suite et ne recule pas devant une détermination sous laquelle il y a un sentiment hono-

(1) On dit que ce professeur, payé pour donner une heure de leçon au jeune créole, lui en donnait chaque jour trois heures, tant il avait pris de goût pour ce merveilleux élève, tant il admirait cette facilité prodigieuse, qui était véritablement le génie.

(2) Lettre de M. Montfort, ancien capitaine de cavalerie, au dossier de Charles Moreau; archives de la 1re direction de la marine.

rable, fût-il exagéré. Elle n'a que des vœux à faire pour un succès qui lui paraît bien difficile, quoique l'exemple de glorieux avancemens faits par des hommes partis naguère comme mousses ou matelots, lui puisse donner quelque apparence de possibilité.

Notre novice part pour Brest, où quelques lettres l'annoncent à un officier déjà célèbre. C'est sur le vaisseau *le* 10 *août* qu'il est embarqué, et là, il est à bonne école; car ce bâtiment est commandé par M. Bergëret, jeune capitaine de vaisseau, dont peu de temps auparavant l'amiral Villaret Joyeuse disait en le recommandant au ministre: « C'est le meilleur capitaine de frégate de France. »

Moreau prend tout de suite cœur au métier; le matelotage l'occupe tout d'abord, et sa facilité à comprendre en saisit promptement les détails pratiques, difficiles pour les mémoires lentes, pour les intelligences paresseuses. M. Bergeret a bientôt senti que sous ce volontaire, jeté pour un moment dans un rang obscur, il y a un officier d'une riche étoffe. Il aide Moreau, lui montre de l'amitié et demande au ministre que le novice du 10 *août* soit soumis à l'épreuve de l'examen qui fait les aspirans de première classe.

Le ministre, c'est Bruix. Bruix aime les hommes qui ont de la capacité et du vouloir; mais il est le gardien de la loi, et la loi exclut du concours tout canditat qui a passé un âge déterminé. On insiste cependant de Brest, on peint au ministre Charles Moreau comme un homme extraordinaire, comme une célébrité future qu'on étouffera dans son germe si on l'empêche de se développer, et le ministre répond: « Pour les hommes extraordinaires, il faut faire des choses extraordinaires; que Charles Moreau, novice à bord du vaisseau *le* 10 *août*, passe donc l'examen; je l'exempte des conditions d'âge voulues par la loi. »

Moreau se présente donc à l'examinateur, le bon et savant Lancelin. Les circonstances accessoires, ce qu'il y avait d'extraordinaire dans la vie de ce novice, au profit de qui Bruix forçait la loi de se taire, avaient fait de cet examen une véritable solennité; aussi la foule encombre-t-elle la salle où Moreau va être interrogé. Lancelin pose les premières questions, auxquelles le candidat répond avec une assurance qui n'est point arrogante, mais qui annonce autre chose que le savoir d'un brillant écolier. Moreau grandit avec les difficultés que lui oppose son examinateur; ses déductions sont faciles, ses preuves certaines, ses démonstrations heureuses et nouvelles; enfin, après un quart d'heure, Lancelin l'arrête et, s'inclinant devant lui comme on s'incline devant un maître: « Citoyen, dit-il, votre savoir est connu; ne poussons pas plus loin une épreuve où en définitive le beau rôle est à vous; car, je le vois, si vous preniez la peine de m'interroger à votre tour, je pourrais bien ne pas vous répondre. »

Le brevet d'aspirant de première classe fut le prix de cet examen, dont la courtoisie de Lancelin, autant que le mérite solide du candidat, avait fait un triomphe pour Charles Moreau.

Ceci se passait au commencement de l'année 1799. Un an après, Moreau fut désigné pour faire partie de l'état-major d'une des deux corvettes qu'on destinait à un voyage aux terres australes. Son mérite le rendait important pour un service de cette espèce, dont les difficultés et les hasards plaisaient par avance à son esprit aventureux, comme l'espoir d'une instruction pratique, acquise dans une longue navigation, flattait sa passion de marin. Au Havre, il s'embarqua sur *le Naturaliste*, que commandait le capitaine de frégate E. Hamelin (1), et qui devait aller de conserve avec *le Géographe*, monté par Nicolas Baudin (1), capitaine de vaisseau, chef de l'expédition.

Les deux bâtimens appareillèrent du Havre le 19 octobre 1800; et de ce moment commença pour Charles Moreau cette vie d'étude, d'observation, d'activité, sous laquelle aurait succombé toute organisation moins puissante, tout corps moins énergiquement soutenu par la force morale. Toujours debout, toujours sur le pont quand le sifflet du maître annonçait une manœuvre, Moreau suivit et la nuit et le jour les mouvemens de la corvette qu'il apprenait à manier. Aucun incident de la navigation ne lui échappa, et l'on raconte que pendant la longue campagne où ses chefs et ses camarades apprirent à l'apprécier, à peine se déshabilla-t-il quelquefois pour se reposer un peu dans son hamac, au chevet duquel veillaient sans cesse l'amour de l'étude et la passion du beau métier qu'il avait choisi par inspiration.

Tant de zèle, tant d'aptitude et de dévouement devaient avoir leur récompense. Nicolas Baudin avait reçu du gouvernement des pouvoirs suffisans pour encourager et payer de leurs peines ceux que le voyage devait montrer dignes de quelque avancement. A Timor, dans la baie de Cupang, le 28 vendémiaire an 10, Charles Moreau reçut des mains de son commandant un brevet ainsi conçu:

« Au citoyen Charles Moreau, aspirant de 1re classe.

» Sur le compte qui m'a été rendu par le capitaine Hamelin de la manière dont vous avez rempli les devoirs de votre place depuis votre embarquement sur la corvette qu'il commande, je vous préviens qu'en vertu des pouvoirs qui m'ont été confiés par le gouvernement français, vous êtes fait enseigne de vaisseau.

» Je ne doute nullement que par votre conduite, votre zèle et votre application à remplir avec exactitude les nouveaux devoirs de la place que vous obtenez, vous ne justifiez pour l'avenir l'avancement que je vous donne au nom du gouvernement, comme une récompense de la manière dont vous vous êtes acquitté de votre service jusqu'à ce moment.

» Votre concitoyen,

» N. Baudin. »

Depuis un an et un jour l'expédition avait quitté le Havre, et déjà Moreau voyait se réaliser ses espérances! Il avait monté un des degrés qui le rapprochaient de ces rangs supérieurs où la gloire est plus facile, parce que les occasions sont plus belles; il se sentait d'ailleurs justifié par le succès de cette résolution hasardeuse qui l'avait éloigné de sa jeune famille: il était heureux. Pendant le reste de la campagne, Moreau fut digne de la confiance que le capitaine Baudin lui avait montrée à Timor, le 20 octobre 1801. Ses efforts furent couronnés du plus grand succès, car aujourd'hui encore, M. l'amiral Charles Baudin, alors aspirant de deuxième classe sur un des bâtimens de l'expédition, rend de son mérite ce témoignage, qu'il était certainement le meilleur manœuvrier d'une division qui comptait cependant des hommes fort habiles à manœuvrer un bâtiment.

Juillet 1803 réunit Charles Moreau à sa femme, à son fils, à sa belle-mère. *Le Naturaliste* était arrivé au Havre le 7 juin 1803, après une absence de deux ans sept mois dix-huit jours (2), et l'enseigne de vaisseau avait obtenu

(1) Mort, il y a quelques mois, contre-amiral et directeur du dépôt de la marine.

(1) Mort à l'Ile-de-France en 1803.

(2) L. Frécynet, *Voyage de découvertes aux terres australes*, t. 2, page 294.

un congé de trois mois (1). Il aurait pu le prolonger au delà de ce terme, mais il fit un nouveau sacrifice à son devoir, et il se rendit à Boulogne, où se réunissait depuis longtemps la nombreuse flottille avec laquelle la France menaçait très-sérieusement l'Angleterre (2). En 1805, il quitta Boulogne pour Cherbourg, où il s'embarqua sur cette frégate *la Canonnière* qui, un an après, mais sans la participation de Charles Moreau, devait avoir au cap Natal un si beau combat naval contre le vaisseau de ligne anglais *le Trémendous*. Le 25 fructidor an 13 (12 septembre 1805), Moreau reçut son brevet de lieutenant de vaisseau (3). Bourayne, l'illustre capitaine de *la Canonnière*, demanda alors pour lui le commandement d'une corvette, mais le ministre maintint Moreau sur le cadre des officiers de la frégate, qui, le 14 novembre 1805, mit à la voile pour l'île de France.

Pendant le voyage Moreau était tombé malade ; son état empirant, Bourayne fut obligé de le débarquer; et *la Canonnière* partit pour sa croisière au cap de Bonne-Espérance, sans emporter le nouveau lieutenant de vaisseau, qu'un pareil contre-temps dut affliger beaucoup (4).

Moreau ne resta pas longtemps inactif ; il embarqua en qualité de premier lieutenant, ou lieutenant en pied, comme on disait alors, sur la frégate *la Piémontaise*, que M. Louis-Jacques Épron avait amenée de Saint-Malo. Il assista sur ce bâtiment au combat livré par M. Épron, le 21 juin 1806, au *Waren-Hastings*, vaisseau de la compagnie des Indes, armé de quarante-huit bouches à feu du calibre de dix-huit, qui revenait de la Chine. Il se distingua dans cette affaire, dont l'issue fut la capture du navire anglais, qui avait fait une noble résistance.

Nous arrivons au dernier épisode d'une vie dont les circonstances sont assurément pleines d'intérêt et touchent quelquefois au roman par leur singularité.

Dans les premiers jours de mars 1807, *la Piémontaise* rencontre le *San-Fiorenzo*, et trois affaires successives témoignent de l'acharnement des deux antagonistes. Le 8, troisième jour de ces reprises sanglantes, Moreau est à son poste sur le gaillard d'avant, encourageant par sa présence et ses paroles, encore pleines de feu, l'équipage fatigué de *la Piémontaise*. Il est à son poste, et c'est sur un cadre dans l'entrepont qu'il devrait être, entre les mains des chirurgiens ! car des blessures reçues l'avant-veille, un bras coupé la veille, et une blessure toute saignante qu'il vient de recevoir l'ont horriblement affaibli ; mais il a prévu le sort de la frégate, et il veut mourir debout avant que le pavillon français, s'abaissant devant *le jack* d'Angleterre, ne descende de la corne d'artimon.

Le moment fatal approche. *La Piémontaise* a rassemblé toutes ses forces, mais le *San-Fiorenzo* a sur elle un avantage qu'il ne peut plus perdre. Moreau n'attendra pas que le capitaine Épron fasse entendre cette parole fatale : « Amenez le pavillon. » Il sait que tout est fini, et puisqu'il ne doit pas sauter avec la frégate, il prend le parti terrible d'échapper au vainqueur par une mort volontaire. Il se traîne jusqu'au coltis où la frégate est sans bastingage ; il essaie alors de se jeter à la mer, mais les forces physiques trahissent en lui la force morale. Alors il appelle un officier :

(1) Lettre déjà citée de M. Monfort, ancien capitaine de cavalerie.
(2) Lettre de Moreau à M. Forestier.
(3) Lettre de Moreau au ministre, datée du 6 vendémiaire an 14.
(4) Lettre du capitaine de vaisseau Bergeret, à la date du 25 avril 1807.

— Mon ami, rendez-moi le service de me jeter à la mer.

L'officier refuse, tâche de le persuader de garder une vie qui peut être sauvée par la chirurgie et qui est précieuse pour la marine. Il ne discute pas, regarde une dernière fois le pavillon qui flotte encore sur *la Piémontaise*, et dit à l'officier :

— Comme votre supérieur, je veux être obéi dans le dernier ordre que j'ai à vous donner. Jetez-moi à la mer.

L'officier détourne alors la tête, pousse par-dessus le bord le corps mutilé de Moreau, et cet héroïque débris tombe, non pas à l'eau, mais sur le dormant de l'écoute de misaine. Le sauvera-t-on? Moreau a peur qu'on ne vienne à son secours, qu'on ne le force de subir la vie ; il fait un mouvement, se dégage de la corde qui le retient et plonge dans les flots, qui l'entraînent bientôt au milieu du sillage de la frégate.

Le pavillon tomba quelques instans après !

Cette mort tragique fut mal racontée par les gazettes anglaises de l'Inde.

Une d'elles, le *Courrier extraordinaire de Madras*, du 29 mars 1808, annonça que Moreau, ayant voulu se jeter lui-même par-dessus le bord du gaillard d'avant (*he attempted to throw himself overboard from the forecastle*), avait été emporté en bas par des hommes de l'équipage, et que pendant ce trajet il avait reçu un nouveau coup de feu qui avait terminé sa vie. Ce récit inexact commençait par une phrase dont les termes affligèrent plus qu'ils n'étonnèrent les camarades du lieutenant en pied de *la Piémontaise* : « M. Moreau, capitaine en second, a expié ses crimes par sa mort. » Le mot *offenses* faisait allusion à l'accusation qu'un officier anglais avait porté contre Moreau, d'avoir poignardé un capitaine de compagnie dans une sorte de guet-apens. Cette accusation sans fondement, démentie par tous ceux qui ont connu Charles Moreau, avait été reçue par le vulgaire des équipages anglais et accréditée par les gazetiers, qui y avaient trouvé un moyen d'excitation contre les Français, dont la guerre de l'Inde avait fait de rudes adversaires pour la marine anglaise.

L'historien W. James n'accueillit point ces rumeurs outrageuses, et si, dans son récit du combat de *la Piémontaise* contre le *San-Fiorenzo* (1), il ne rappela pas le dernier acte de Charles Moreau, il se respecta du moins assez pour ne pas propager un bruit contraire à l'honneur d'un officier mort avec tant de courage. Dans l'*extrait du journal du capitaine de vaisseau L.-J. Épron*, *depuis le* 30 *décembre* 1807 *jusqu'au* 8 *mars* 1808 (manuscrit appartenant aux archives de la première direction de la marine), le commandant de *la Piémontaise* ne donna aucun détail sur la fin d'un officier qui méritait que son trépas fût mentionné autrement qu'en ces mots : « J'avais alors, par les trois affaires, quarante-neuf hommes tués, du nombre desquels le premier lieutenant... »

Charles Moreau était grand, mince, aussi vigoureux de corps qu'énergique de sentiment. L'histoire de ce lieutenant de vaisseau, entré dans la marine à vingt et un ans et mort à trente, laissant dans la flotte la réputation d'un marin très-habile, montre tout ce que peut une volonté forte jointe aux plus nobles instincts du cœur.

A. JAL.

(1) *Naval history of Great Britain*, by William James; vol. 5, p. 30. London, 1826.

# ÉTUDES ÉTRANGÈRES.

## RIP VAN WINKLE.

Quiconque a traversé la province d'Hudson doit se rappeler les montagnes de Kaatskill. Ces montagnes, l'une des branches de la grande famille des Apalaches, s'étendant toujours à l'ouest de la rivière, s'élèvent à une grande hauteur et dominent le pays des alentours. Chaque saison nouvelle, chaque changement de temps les voit affecter des couleurs et des formes différentes, et toutes les bonnes femmes, tant celles qui habitent à leurs pieds que celles qui ne font que les apercevoir de loin, les considèrent comme de parfaits baromètres. Quand le temps est beau et calme, leurs sommets semblent teints d'un bleu pourpre et impriment leurs contours hardis sur l'azur du ciel du soir; et quelquefois, quand le reste du tableau est sans nuages, ils s'entourent de capuchons de vapeurs grises qui les font rayonner aux derniers feux du soleil couchant comme une auréole de gloire.

Aux pieds de ces belles montagnes, le voyageur peut avoir aperçu la fumée qui s'élève en ondulant des maisons d'un bourg dont les toits brillent parmi les arbres, en cet endroit où les teintes bleues des terrains élevés se mêlent aux nuances vertes du paysage plus rapproché. Ce petit village est d'une grande antiquité, ayant été fondé par les Hollandais dans les premiers temps de la colonisation de la province, à peu près au commencement du gouvernement du bon Pierre Stuyvesant. (Qu'il repose en paix!)

Quelques-unes des maisons élevées par les colons originaires subsistèrent pendant quelques années; elles étaient bâties de petites briques jaunes de Hollande, avec des fenêtres treillissées et des pignons par devant, surmontés de girouettes.

Pendant que la province se trouvait encore sous la domination de la Grande-Bretagne, un homme simple et d'un bon naturel vivait depuis plusieurs années dans ce même village et dans une de ces maisons, qui, pour dire la vérité précise, était malheureusement dégradée et fort souvent battue par la tempête. Cet homme se nommait Rip Van Winkle. Il descendait de ces Van Winkle qui figuraient si vaillamment dans les temps chevaleresques de Pierre Stuyvesant et qui l'accompagnèrent au siége du fort Christine. Rip hérita des biens de ses ancêtres, mais non de leur caractère martial. J'ai observé que son naturel était bon et simple; on le disait en outre obligeant voisin et mari très-obéissant aux moindres volontés de sa femme. A cette dernière circonstance je crois devoir ajouter que la douceur de son esprit lui avait gagné l'amitié universelle, car les hommes qui vivent dans leur ménage sous la dépendance d'une femme acariâtre sont plus portés que d'autres à être complaisans et concilians au dehors; leur caractère est vraisemblablement rendu pliant et malléable dans la fournaise ardente de leurs tribulations domestiques, car une réprimande de leur moitié vaut mieux que tous les sermons de la terre pour leur enseigner la vertu de la patience à supporter les longues souffrances.

C'est pourquoi une femme querelleuse peut, à quelques égards, être considérée comme une bénédiction tolérable; et, dans ce sens, Rip Van Winkle aurait été trois fois béni.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il était le plus grand favori des bonnes femmes du pays, qui, là comme ailleurs, prenaient leur part dans toutes les disputes de ménage, et Rip ne manquait jamais, toutes les fois qu'il s'agissait de ces matières dans les commérages du soir, de rejeter tout le blâme sur dame Van Winkle. Les enfans poussaient des cris de joie quand il approchait; il assistait à leurs plaisirs, leur faisait des joujoux, leur apprenait à enlever des cerfs-volans, à jouer aux billes, et leur racontait de longues histoires de revenans, de sorcières et d'Indiens.

Chaque fois qu'il se promenait dans le village, il se voyait entouré d'une troupe d'entre eux; les uns se pendaient à son habit, d'autres grimpaient sur son dos, tous lui jouaient mille tours avec impunité, et pas un chien n'aboyait après lui dans les environs.

Le principal défaut de la composition de Rip était une aversion insurmontable pour toutes les choses d'un travail lucratif. Cela ne pouvait cependant provenir du manque d'assiduité ou de persévérance, car il restait quelquefois assis tout le jour sur un roc humide, une baguette à la main aussi longue et aussi lourde qu'une lance de Tartare, et il pêchait ainsi sans pousser un murmure, même lorsqu'aucune prise ne le venait encourager. D'autres fois, portant un fusil sur l'épaule pendant plusieurs heures, il se fatiguait à parcourir les marais et les bois, gravissant les collines et descendant les vallées pour tirer quelques pigeons sauvages ou quelques écureuils. Il ne refusait jamais d'assister un voisin, même dans les travaux les plus rebutans, et on le disait le premier homme du pays pour écosser du blé indien ou bâtir des murailles d'enceinte; il faisait les commissions de toutes les femmes du village, ainsi que toutes les corvées dont leurs maris moins obligeans ne voulaient pas se charger. En un mot, Rip était plus disposé à s'occuper des affaires des autres que des siennes; quant à ses devoirs de famille et quant à l'arrangement de sa maison, il trouvait cela impossible.

Enfin, il déclarait inutile le travail de sa ferme, qui était bien la plus infecte petite pièce de terre du pays tout entier. Chaque chose y allait de travers et aurait été de travers en dépit de lui. Les murs tombaient en ruines; la vache était toujours égarée ou se sauvant à travers les choux; les mauvaises herbes croissaient dans ses prés plus vite qu'aucune autre, et la pluie venait toujours à point à l'instant où le travail l'appelait hors de la maison. Mais, quoique son patrimoine se fût resserré sous son administration, acre par acre, au point de n'être plus composé que d'une petite pièce semée de blé indien et de pommes de terre, encore formait-il la ferme la mieux conditionnée du voisinage.

Ses enfans étaient aussi déguenillés et sauvages que si on les eût abandonnés à eux-mêmes. Son fils Rip, créé à son image, promettait de prendre toutes ses habitudes en héritant de ses vieux habits. On le voyait continuellement

sur les talons de sa mère, équipé d'une paire de chausses larges que son père avait rejetées, et qu'il lui fallait relever d'une main avec beaucoup de peine, comme une belle dame fait de la queue de sa robe par un mauvais temps.

Rip Van Winkle cependant était un de ces heureux mortels de dispositions simples et faciles qui s'accommodent tranquillement des choses de ce monde, qui mangent du pain bis avec autant de plaisir que du pain blanc, qui jamais ne sont surpris par la moindre pensée ni par la moindre peine, et qui préfèrent souffrir la faim avec un penny dans leur poche que de travailler pour gagner une livre. S'il avait été maître de lui-même, il aurait chanté toute sa vie dans un parfait contentement; mais sa femme lui étourdissait continuellement les oreilles sur sa paresse, sa négligence et la ruine qu'il apportait dans sa famille. Le matin, le jour et le soir, sa langue féminine était en mouvement, et chaque chose qu'il disait ou qu'il faisait produisait infailliblement un torrent d'éloquence domestique. Rip n'avait qu'un moyen de répondre à tous les sermons de ce genre, qui, par un fréquent usage, dégénéraient en habitude : il haussait les épaules, secouait la tête, levait les yeux et ne disait rien. Cela cependant provoquait toujours un nouvel assaut de la part de sa femme; de sorte qu'il se voyait contraint de rassembler ses forces et de s'en aller hors de la maison, — seul endroit qui, vraiment, convient à un homme qui vit sous la dépendance d'un jupon.

Le seul domestique de Rip, son chien Wolf, était aussi mal mené que son maître, car la dame Van Winkle les considérait l'un et l'autre comme des compagnons de paresse; elle regardait même Wolf d'un plus mauvais œil, le soupçonnant être la cause de l'égarement de son mari. Cependant, pour rendre justice en tous points à ce pauvre chien, il faut dire que son courage égalait celui d'aucun animal qui ait jamais fouillé les bois; mais quel courage pourrait résister aux incessantes et harassantes terreurs causées par la langue d'une femme? Au moment où Wolf entrait dans la maison, sa fierté tombait soudain, sa queue balayait la terre ou se rentrait entre ses jambes; il allait et venait avec un air épouvanté, lançait d'obliques regards à dame Van Winkle, et enfin, accompagné d'un manche à balai ou d'une cuillère à pot, il s'enfuyait avec une glapissante précipitation.



Le chien Wolf.

Les sermons s'aigrissaient à mesure que les années matrimoniales de Rip Van Winkle augmentaient. Un mauvais caractère ne s'adoucit jamais avec l'âge, et une langue mordante est la seule chose qui s'aiguise par un usage constant. Pendant quelque temps, Rip se consolait lui-même, lorsqu'on le chassait de sa maison, en fréquentant une sorte de club perpétuel de sages, de philosophes et d'autres paresseux du village, qui tenait ses sessions sur un banc, devant une petite auberge ayant pour enseigne un rubicond portrait de S. M. Georges III. Ces messieurs avaient l'habitude d'aller s'y asseoir à l'ombre, pendant les longs jours de l'été, causant nonchalamment sur les commérages du pays, ou racontant de ces infinissables histoires endormantes qui ne signifient jamais rien. Mais il eût été curieux pour un homme d'État financier de s'être vu à même d'entendre les discussions profondes qu'ils soutenaient lorsque par hasard quelque vieille gazette apportée par un voyageur tombait entre leurs mains. Ils écoutaient dans un silence solennel la lecture que leur faisait pompeusement Derrick Van Bummel, le maître d'école, petit homme éveillé et instruit, que le mot le plus gigantesque du dictionnaire n'eût pas intimidé; et ils délibéraient tous sagement sur les événemens publics quelques mois après qu'ils étaient arrivés.

Les opinions de cette junte subissaient habituellement la censure de Nicolas Wedder, patriarche du village et propriétaire de l'auberge. Cet estimable hôtelier restait assis devant sa porte du matin au soir et se remuait tout juste assez pour éviter le soleil et se maintenir à l'ombre d'un grand arbre, de telle manière que ses voisins pouvaient connaître l'heure à ses seuls mouvemens, aussi réguliers que ceux d'un cadran solaire. Il est vrai qu'on l'entendait rarement parler, mais, en revanche, il fumait continuellement sa pipe. Ses partisans cependant (car chaque grand homme a ses partisans) le

comprenaient parfaitement et savaient recueillir ses opinions sans jamais se tromper. Lorsqu'une chose qui lui avait été lue ou dite lui déplaisait, on observait qu'il fumait impétueusement et renvoyait de courtes, fréquentes et furieuses bouffées ; mais quand il était satisfait, il aspirait la fumée doucement, tranquillement, puis la renvoyait en clairs et gracieux nuages ; et quelquefois, retirant le tuyau de sa bouche, en laissant la vapeur odorante s'échapper d'elle-même de ses narines, il inclinait gravement la tête en signe de parfaite approbation.

S'estimant fort heureux de pouvoir vivre sous cette influence, l'infortuné Rip se voyait pourtant pourchassé par sa turbulente compagne, qui venait soudainement briser la tranquillité de l'assemblée et en appelait les membres des fainéans ; l'auguste Nicolas Wedder lui-même n'était pas sacré pour la langue hardie de cette terrible virago, qui le chargeait outre mesure, comme encourageant son mari dans ses habitudes de paresse

Le pauvre Rip fut enfin réduit au désespoir, et son unique alternative pour échapper au travail de la ferme et aux cris de sa femme fut de prendre son fusil en bandoulière et d'aller rôder par les bois. Là, il s'asseyait quelquefois au pied d'un arbre et distribuait le contenu de sa besace à son chien, qui sympathisait avec lui comme un compagnon de misère et de persécution. « Pauvre Wolf, disait-il, ta maîtresse te rend la vie dure, mais jamais, mon garçon, tu ne manqueras d'un ami pour te défendre ! » Wolf remuait la queue, regardait attentivement le visage de son maître, et si les chiens étaient capables de ressentir de la pitié, je crois vraiment qu'il en aurait éprouvé de tout son cœur.

Dans une de ces longues courses dont je viens de parler, et par un beau jour d'automne, Rip avait inconsidérément grimpé sur une des plus hautes cimes des montagnes de Kaastill ; occupé à son amusement favori de la chasse aux écureuils, les échos avaient plusieurs fois répété les détonations de son fusil. Essoufflé et fatigué, il se laissa tomber, vers l'après-midi, sur une colline couverte d'herbe des montagnes qui couronnait le sommet d'un précipice. D'une ouverture entre les arbres, il pouvait apercevoir tout le bas pays et plusieurs milles de terres boisées, puis au loin l'Hudson impétueux, qui déroulait ses flots dans sa silencieuse et majestueuse course, et réfléchissait des nuages rouges, ou la voile d'une tardive barque s'endormant çà et là sur son sein transparent et se perdant entre les montagnes bleues.

Sur l'autre côté il découvrit une vallée profonde, sauvage, solitaire et tapissée de hautes herbes, dont le sein, rempli de fragmens de rochers éboulés, s'éclairait faiblement aux rayons du soleil couchant.

Pendant quelques minutes Rip réfléchit sur cette scène ; mais le soir s'avançait graduellement, les montagnes commençaient à étendre leur ombre bleue sur les vallées ; il vit que la nuit serait déjà tombée avant qu'il ait eu le temps de regagner son village, et il poussa un profond soupir à l'idée des fureurs de dame Van Winkle.

Comme il allait se lever, il entendit une voix, partie d'une certaine distance, crier : « Rip Van Winkle ! Rip Van Winkle ! » Il regarda tout autour de lui, mais ne vit rien qu'une corneille voletant parmi les montagnes. Il pensa que son imagination l'avait trompé et se disposait à descendre, quand le même cri retentit à travers le silence du soir : « Rip Van Winkle ! Rip Van Winkle ! » Au même moment le poil de Wolf se hérissa, et poussant un grognement sourd, il se rapprocha de son maître, se tournant avec crainte du côté de la vallée. Alors Rip sentit une vague appréhension le gagner ; il regarda avec anxiété dans la même direction et aperçut une figure étrange s'élevant lentement des rochers et pliant sous le poids d'un fardeau qu'elle portait sur ses épaules. Il fut surpris de voir un homme dans cet endroit solitaire et peu fréquenté ; mais supposant que ce pouvait bien être quelque habitant du voisinage qui réclamait son assistance, il se hâta pour l'aider.

En approchant, sa surprise augmenta à la singulière apparence de l'étranger : il vit un petit vieillard bâti carrément, avec des cheveux épais et une barbe grise. Ses habits étaient de la façon de ceux des anciens Hollandais. Il portait une jaquette attachée par une courroie autour de la ceinture et plusieurs paires de culottes, dont la dernière, d'un plus ample volume et décorée de rangées de boutons attachés sur les côtés, lui tombait aux genoux. Son épaule soutenait un baril à bière qui semblait plein de liqueur, et il faisait signe à Rip de le venir soulager de sa charge. Quoique celui-ci se fût plus volontiers méfié de cette nouvelle connaissance, il se soumit avec sa bonté ordinaire, et, se relayant mutuellement l'un l'autre, ils gagnèrent un chemin resserré, probablement formé par le lit desséché de quelque torrent. Comme ils montaient, Rip entendit de longs roulemens, pareils au bruit du tonnerre, qui semblaient partir d'un ravin profond ou plutôt d'une crevasse formée entre des rocs élevés, vers laquelle leur rude sentier les conduisait. Il s'arrêta un instant, mais supposant que ce pouvait bien être le bruit d'une de ces pluies passagères accompagnées de foudre qui surviennent inopinément dans les hautes montagnes, il continua à marcher. Traversant la ravine, ils arrivèrent à une caverne de la forme d'un petit amphithéâtre, dominée par des précipices perpendiculaires, dont les extrémités étaient bordées d'arbres au travers desquels on pouvait apercevoir une petite partie du ciel brillant de la clarté du soir. Pendant ce temps, Rip et son compagnon s'étaient avancés en silence, car quoique le premier s'étonnât grandement du motif qui pouvait faire apporter un baril de liqueur dans ces montagnes sauvages, il y avait dans cette action de l'inconnu quelque chose d'étrange et d'incompréhensible qui inspirait une crainte respectueuse et arrêtait court la familiarité.

En pénétrant dans l'amphithéâtre, de nouveaux objets singuliers vinrent se présenter. Sur une plate-forme unie, située dans le centre de la caverne, une compagnie de personnages bizarres jouait aux quilles. Tous étaient habillés avec beaucoup de recherche et d'une manière étrangère ; quelques-uns portaient des pourpoints courts, d'autres des jaquettes avec de longs couteaux passés dans leurs ceintures, et d'énormes pantalons du même genre que ceux du guide couvraient les jambes du plus grand nombre d'entre eux. Le col de l'un supportait une large tête, une grande face et de petits yeux fendus comme ceux d'un pourceau ; la figure d'un autre semblait uniquement consister en un énorme nez, surmonté d'un chapeau blanc en forme de pain de sucre, autour duquel s'enroulait une plume de coq rouge. Les couleurs et les dimensions de leurs barbes tranchaient par la variété : l'un d'eux, qui semblait être le chef, robuste vieillard d'une contenance abattue cependant, était vêtu d'un pourpoint lacé, d'une haute ceinture avec son coutelas, d'une large paire de culottes et la tête couverte d'un chapeau à plumes ; enfin des bas rouges et des souliers à hauts talons avec des rosettes sur le cou-de-pied complétaient son ajustement. Ce groupe rappela à Rip les figures qu'il avait déjà vues dans le salon de Dominic Van Schaick, le curé du village, d'une peinture flamande apportée du continent à l'époque de la colonisation.

Ce qui lui sembla plus particulièrement bizarre fut que,

malgré l'amusement qu'ils semblaient prendre, ces gens maintenaient leur visage dans le plus grave et le plus mystérieux silence. C'était bien la plus mélancolique partie de plaisir dont il eût jamais été témoin. Rien n'interrompait la tranquillité de la scène que le bruit des boules, qui en roulant résonnaient dans les montagnes avec le fracas du tonnerre.

Comme Rip approchait, ils cessèrent soudainement leur jeu et le regardèrent avec des yeux de statue, si fixes, si étranges et si ternes que le cœur lui manqua et que ses genoux se choquèrent entre eux. Son compagnon vida alors le contenu du baril dans de larges flacons et lui fit signe de servir à la ronde. Il obéit avec crainte, tous avalèrent la liqueur dans le plus profond silence et puis retournèrent à leurs quilles. Par degrés la peur et les appréhensions de Rip s'éloignèrent; il s'aventura même, pendant qu'aucun œil n'était fixé sur lui, à goûter le breuvage, auquel il trouva beaucoup de la saveur d'excellent vin de Hollande. Il avait naturellement l'âme altérée et il fut bientôt tenté de répéter son essai. Un coup en provoqua un autre, et il réitéra tellement ses visites au flacon qu'enfin ses sens s'engourdirent, ses yeux tournèrent dans sa tête, sa tête déclina graduellement et il tomba bientôt dans un profond sommeil.

En s'éveillant, il se trouva sur la colline verte de laquelle il avait d'abord vu le vieillard de la vallée. Il se frotta les yeux, il faisait un brillant soleil de matin. Les oiseaux sautillaient et gazouillaient parmi les buissons, l'aigle tournoyait dans les airs et respirait la brise pure des montagnes. Bien sûrement, pensa Rip, je n'ai pas dormi ici toute la nuit. Il se ressouvint des événemens qui précédèrent son sommeil. Cet homme étrange avec son baril de liqueur, le ravin, la retraite sauvage parmi les rochers, cette triste partie de quilles, le flacon, oh! ce flacon, ce pernicieux flacon! pensa Rip; quelle excuse donnerai-je à dame Van Winkle?

Il regarda autour de lui, mais à la place de son fusil de chasse, clair et bien poli, il trouva une vieille carabine couchée sur le gazon, dont le canon était incrusté de rouille, la batterie détachée et la monture vermoulue. Alors il soupçonna les graves joueurs de lui avoir fait un mauvais tour et volé son fusil pendant son ivresse. Wolf avait disparu cependant, mais il pouvait s'être égaré à la poursuite d'un écureuil ou d'une perdrix. Il le siffla et l'appela; les échos répétèrent le sifflet et le nom, mais aucun chien ne parut.

Il se détermina à visiter de nouveau le lieu de la scène fantastique de la soirée précédente, dans l'espérance de rencontrer un de ceux qui y avaient joué un rôle, pour lui redemander son chien et son fusil. Comme il se levait pour marcher, il se sentit tout engourdi dans les jointures et ne retrouva plus son activité habituelle.

« Ces lits de montagne ne me vont pas, pensa Rip, et si cette folie ne me donne une attaque de rhumatisme, j'aurai du temps béni avec dame Van Winkle. »

Il descendit dans la vallée avec quelque difficulté, il trouva le lit desséché qu'il avait remonté la veille avec son compagnon, mais à son grand étonnement un torrent écumeux y coulait alors, sautant de roc en roc et remplissant la vallée de son murmure. Il se contenta donc de grimper sur les côtés, se frayant un chemin au travers des buissons de bouleaux, de sassafras et de coudriers, et quelquefois trébuchant, embarrassé qu'il était par les branches de vigne sauvage qui enlaçaient leurs rameaux et leurs vrilles d'arbre en arbre et étendaient une sorte de réseau devant lui.

Enfin il parvint à l'endroit où le ravin s'ouvrait à travers les rocs de l'amphithéâtre, mais aucune trace de cette ouverture ne subsistait; les rochers présentaient un mur élevé et impénétrable, sur lequel le torrent venait se jeter en une seule lame écumeuse et tombait dans un large et profond bassin qu'ombrageaient les arbres de la forêt qui le dominait. Ici, le pauvre Rip fut forcé de faire une pause. Il appela et siffla de nouveau son chien, il lui fut répondu seulement par le croassement d'une troupe de corneilles paresseuses, se jouant dans l'air autour d'un arbre desséché qui s'avançait au-dessus d'un précipice. Que fallait-il faire? La matinée se passait, et Rip sentait le besoin qui lui minait l'estomac. Il s'attristait d'abandonner son chien et son fusil, il redoutait la rencontre de sa femme, mais il ne voulait pas cependant mourir de faim parmi les montagnes. Il secoua la tête, saisit la carabine délabrée, et, le cœur plein de trouble et d'anxiété, il tourna les talons et se dirigea vers sa demeure.

Comme il approchait du village, il rencontra beaucoup de monde, mais personne qu'il connût; cela l'étonna, car il pensait avoir souvent vu chaque habitant des environs. Tous portaient des habits de forme différente aux siens, et ceux qui fixaient les yeux sur lui se caressaient invariablement le menton d'un air également surpris. La répétition constante de ce geste le fit faire involontairement à Rip; alors, à son grand étonnement, il trouva que sa barbe avait crû d'un pied.

Il franchissait alors les limites du village. Une troupe d'enfans étrangers couraient sur ses talons, poussant des cris et montrant sa barbe grise. Les chiens, dont il ne reconnaissait aucun, aboyaient après lui quand il passait. Le village même se trouvait changé, sa largeur avait augmenté ainsi que sa proportion. Il vit des rangées de maisons qui n'existaient pas auparavant, et celles qu'il visita si souvent avaient disparu. Des noms étrangers étaient écrits sur les portes; des figures étrangères aux fenêtres; chaque chose lui parut étrangère. Son esprit en conçut des soupçons, il commença à se demander si lui et le monde qu'il voyait autour de lui n'avaient pas été ensorcelés. Certainement il voyait bien son village natal, qu'il quitta le jour d'auparavant; là, les montagnes de Kaatshill; là, s'écoulait le rapide Hudson; là, s'élevait comme toujours chaque colline et s'abaissait chaque vallon. Rip fut douloureusement frappé; ce flacon de la nuit dernière, pensa-t-il, a brouillé les idées dans ma pauvre tête.

Ce fut avec quelque difficulté qu'il trouva le chemin de sa demeure; il s'en approcha avec une crainte silencieuse, redoutant à chaque moment d'entendre la voie aiguë de dame Van Winkle. Sa maison n'était plus que ruines: le toit écroulé, les fenêtres brisées et les portes hors de leurs gonds. Un chien affamé, qu'il prit pour Wolf, tournait autour des murs. Rip l'appela, mais le roquet gronda, montra les dents et se sauva. Ce fut un coup cruel.

— Mon chien, soupira le pauvre Rip, ne me reconnaît pas.

Il entra dans la maison, laquelle, pour dire la vérité, avait toujours été tenue dans le plus grand ordre par dame Van Winkle. Elle était vide et apparemment abandonnée; cette solitude dompta toutes ses craintes conjugales; il appela à haute voix sa femme et ses enfans. La chambre solitaire résonna un moment du bruit de sa voix, et tout redevint silencieux.

Alors il se sauva et se rendit à son ancien refuge, l'auberge du village; mais il ne la trouva plus. Un grand bâtiment de bois noueux s'élevait à sa place, avec de longues fenêtres entrebâillées, dont les vitres de quelques-unes étaient brisées et rajustées avec de vieux chapeaux et des

lambeaux de jupons; sur la porte on lisait ces mots peints en grandes lettres de couleur : *Hôtel de l'Union*, tenu par Jonatham Doolittle. Au lieu de l'arbre qui abritait jadis la petite auberge hollandaise, il n'y avait plus qu'une grande perche toute nue, avec quelque chose de rouge sur le sommet, qui ressemblait assez à un bonnet de nuit, et auprès duquel flottait un pavillon orné d'un singulier assemblage de raies et d'étoiles. Tout cela lui parut étrange et incompréhensible. Il reconnut sur l'enseigne cependant la face rubiconde du roi Georges, sous laquelle autrefois il fumait si souvent sa pipe; mais elle était aussi singulièrement métamorphosée. L'habit rouge avait été changé en bleu et en peau de buffle, la main tenait une épée au lieu d'un sceptre, on avait décoré la tête d'un chapeau à cornes, et au-dessous étaient peints ces mots : *général Washington.*

Comme d'ordinaire, une foule de gens se groupaient sur la porte, mais Rip ne reconnut aucun d'entre eux. Le caractère du peuple semblait changé. On traitait autour de lui des affaires sur un ton de dispute, bien différent de ce flegme accoutumé et de cette tranquillité endormante. Il chercha, mais en vain, le sage Nicolas Wedder, avec sa large face, son double menton, sa belle longue pipe et sa bouche répandant des nuages de fumée au lieu de longs discours; il chercha Van Bummel, le maître d'école, épelant une ancienne gazette. A leur place, un homme maigre et bilieux, les poches remplies de papiers, haranguait véhémentement la foule sur les droits des citoyens, — les élections,—les membres du congrès,—la liberté,—la colline de Brumker,—les héros de 76 — et mille autres choses qui semblaient au dépaysé Van Winkle un parfait jargon babylonien.

L'apparence de Rip, avec sa longue barbe grisonnante, son fusil vermoulu, ses habits étrangers et l'armée de femmes et d'enfans qui se pressaient à ses côtés, attira bientôt l'attention des politiques de la taverne. Ils l'entourèrent, le considérant de la tête aux pieds avec la plus grande curiosité. L'orateur s'avança, et le tirant à part, lui demanda de quel côté il votait. Rip le regarda avec une stupidité vague. Un autre homme, petit et affairé, le saisit par le bras et s'élevant sur la pointe des pieds, lui dit dans l'oreille :

— Êtes-vous fédéral ou démocrate ?

Rip fut également embarrassé de comprendre cette question; alors un vieux petit homme, affectant la savantise et faiseur d'embarras, la tête couverte d'un chapeau à cornes, traversa la foule, écartant tout le monde à coups de coude, et se plantant devant Van Winkle, un poing sur la hanche et l'autre sur la pomme de sa canne; ses yeux vifs et son chapeau pointu, pénétrant pour ainsi dire jusque dans le fond de l'âme du malheureux Rip, lui demanda d'un ton sévère ce qui l'avait amené aux élections avec un fusil sur l'épaule et la populace à ses talons, et s'il voulait faire une émeute dans le village.

— Hélas! messieurs, cria Rip tout décontenancé, je suis un pauvre homme tranquille, natif de ce pays, et un loyal sujet du roi; que Dieu le conserve!

Ici un cri général s'éleva du milieu des spectateurs.

— Un tory! — Un tory! — Un espion! — Un réfugié! —Saisissez-le! — Emmenez-le!

Ce fut avec la plus grande difficulté que l'homme important au chapeau à cornes put rétablir l'ordre, et ayant froncé dix fois plus le sourcil, demanda à l'accusé inconnu ce qu'il venait faire. Le pauvre homme l'assura humblement qu'il ne voulait aucun mal, mais qu'il était à la recherche de quelques-uns de ses voisins qui avaient l'habitude de fréquenter la taverne.

— Eh bien! qui sont-ils? nommez-les!...

Rip se recueillit un moment et demanda :

— Où est Nicolas Wedder?

Un court silence suivit ces paroles, et un vieillard répondit d'une voix faible mais claire :

— Nicolas Wedder! mais il est mort depuis dix-huit ans. Il avait une tombe en bois dans le cimetière, mais elle est pourrie maintenant.

— Où est Brom Dutcher?

— Oh! il est parti pour l'armée dans le commencement de la guerre. Quelques-uns disent qu'il fut tué au siége de Stonay-Point; selon d'autres, il se serait noyé dans une bourrasque devant le cap Antony. Je ne le sais pas... il n'est jamais revenu.

— Où est Van Bummel, le maître d'école?

— Il est parti à la guerre, est devenu un grand général de la milice, et maintenant il siége au congrès.

Le cœur de Rip défaillit en apprenant tous ces changemens survenus dans sa maison et dans ses amis et se trouvant ainsi seul dans le monde.

Chaque réponse le frappait de perplexité, embrassant un si énorme laps de temps et un si grand nombre d'événemens qu'il ne pouvait comprendre : guerre, congrès, Stonay-Point. Il n'eut pas le courage de s'informer de ses autres amis, mais s'écria désespéré :

— Est-ce que personne ici ne connaît Rip Van Winkle?

— Oh! Rip Van Winkle! s'écrièrent deux ou trois voix. Oh! il est certain que voilà Rip Van Winkle là-bas, appuyé contre un arbre.

Rip regarda et vit une contre-partie précise de lui-même, d'apparence aussi nonchalante et certainement aussi déguenillée que la sienne l'était le jour où il alla vers la montagne. Le malheureux fut alors confondu; il douta de sa propre identité et se crut un autre homme. Au milieu de son égarement, l'important au chapeau à cornes lui demanda son nom

— Dieu sait, cria-t-il hors de lui, que je ne suis pas moi-même... je suis une autre personne... c'est moi qui suis là-bas. Non, c'est un autre qui est debout dans mes souliers... J'étais moi-même la nuit dernière, mais je me suis endormi sur la montagne, et on a changé mon fusil, et chaque chose est changée, et je suis changé, et je ne puis dire quel est mon nom ni qui je suis!

Les spectateurs commencèrent alors à se regarder les uns les autres, à secouer la tête, à cligner des yeux significativement et à frapper leur front de leurs mains.

On chuchotait qu'il fallait s'emparer du vieillard pour l'empêcher de faire quelque malheur. A ces paroles, le petit homme au chapeau à cornes se retira avec une certaine précipitation. Dans ce moment critique, une femme, nouvellement venue, pénétra dans la foule pour jeter un regard sur l'homme à la barbe grise. Elle portait un gros enfant qui, effrayé de cette apparition, commença à crier.

— Chut! Rip, lui dit-elle; chut! petit imbécile, le vieux homme ne te fera pas de mal.

Le nom de l'enfant, le visage de la mère, le son de sa voix, réveillèrent une foule de souvenirs dans l'âme du malheureux.

— Quel est votre nom, ma bonne femme? demanda-t-il.

— Judith Gardenier.

— Et le nom de votre père?

— Ah! le pauvre homme, il se nommait Rip Van Winkle. Il y a déjà vingt ans qu'il est parti avec son fusil, et depuis on n'en a jamais entendu parler. Son chien est revenu sans lui. Il aura sans doute été tué ou enlevé par les

Indiens; personne ne le sait. Je n'étais alors qu'une petite fille.

Rip n'avait plus qu'une seule question à faire, mais ce fut d'une voix tremblante qu'il dit :

— Où est votre mère ?

— Oh ! elle est morte peu de temps après la disparition de mon père. Elle se brisa un vaisseau dans la poitrine en disputant avec un colporteur de la Nouvelle-Angleterre.

C'était au moins une goutte de réconfort au milieu de ces nouvelles. L'honnête homme ne put se contenir plus longtemps : il serra sa fille et son enfant dans ses bras.

— Je suis votre père, cria-t-il ; autrefois le jeune Rip Van Winkle, et maintenant le vieux Rip Van Winkle. Est-ce que personne ne reconnaît le pauvre Rip Van Winkle ?

Tous restèrent surpris, jusqu'à ce qu'une vieille femme, traversant la foule, mit la main en abat-jour au-dessus de ses yeux, et, le regardant attentivement au visage, s'écria :

— Certainement, voilà Rip Van Winkle ; c'est lui-même. Soyez le bien-revenu, mon vieux voisin... Mais où avez-vous été pendant vingt longues années ?

L'histoire de Rip fut bientôt racontée, car les vingt années lui avaient paru passer comme une seule nuit. Ses voisins le regardèrent tout ébahis quand ils l'entendirent. Quelques-uns clignèrent des yeux et poussèrent leur langue contre leurs joues, et le petit homme important, au chapeau à cornes, qui, aussitôt la fin de l'alarme, était revenu sur le champ de bataille, abaissa les coins de sa bouche et hocha la tête ; sur quoi il y eut un hochement de tête général dans toute l'assemblée.

On se décida cependant à recueillir l'opinion du vieux Peter Vanderdonk, qui s'avançait lentement sur la route. Il descendait de l'historien du même nom qui écrivit une des plus complètes descriptions de la province. Peter était le plus ancien habitant du village et le mieux versé dans tous les événemens merveilleux et traditions du voisinage. Il reconnut Rip tout d'abord et écouta son histoire de la manière la plus satisfaisante. Il assura la compagnie de ce fait transmis par son ancêtre l'historien, que les montagnes de Kaatskill avaient toujours été hantées par des esprits étranges ; qu'il était certain que le grand Hendrick Hudson, le premier qui découvrit la rivière et le pays, y veillait une nuit tous les vingt ans avec sa bande de la *demi-lune*, qu'il visitait les lieux de son entreprise et pouvait avoir un œil conservateur sur la rivière et la grande cité qui porte son nom ; que son père les avait vus une fois, vêtus de leurs vieux habits hollandais, jouant aux quilles dans une caverne de la montagne, et que lui-même entendit, par un soir d'été, le son de leurs boules, comme des éclats éloignés du tonnerre.

Pour abréger, la compagnie se dispersa, et chacun retourna au sujet plus important de l'élection. La fille de Rip prit chez elle son père retrouvé ; elle possédait une maison commode, bien montée et une grande et belle ferme que faisait valoir son mari. Rip reconnut ce dernier pour l'un des petits garçons qu'il avait l'habitude de porter autrefois sur son dos. Quant au fils et héritier de Rip, qu'il avait vu appuyé contre un arbre et qui ressemblait tant à son père, il travaillait dans la ferme, mais il montrait des dispositions héréditaires de s'occuper de tout autre chose que de ses propres affaires.

Rip reprit alors ses anciennes promenades et ses vieilles habitudes ; il retrouva bientôt un grand nombre de ses premières connaissances ; mais, comme le temps avait rendu pires leur caractère et leur esprit, il préféra se créer des amis parmi la nouvelle génération, auprès de laquelle il devint en peu de temps en grande faveur.

N'ayant pas d'occupations chez lui et arrivé à cet heureux âge où un homme peut ne rien faire avec impunité, il reprit sa place sur le banc de l'auberge, fut considéré comme un des patriarches du village et comme une chronique du vieux temps (avant la guerre). Il fut quelques jours sans reprendre ses habitudes babillardes et sans pouvoir comprendre les étranges événemens qui s'étaient passés pendant sa torpeur : une révolution, une guerre, comment le pays avait été délivré de la domination anglaise, et comment, au lieu d'être un sujet de S. M. Georges III, il était un citoyen libre des États-Unis.

Rip, enfin, n'avait jamais été politique ; les changemens des États et des empires faisaient peu d'impression sur sa personne ; mais il avait longtemps souffert sous une espèce de despotisme, la domination du jupon. Heureusement ce pouvoir n'existait plus ; il avait retiré son cou du joug matrimonial et pouvait aller partout où il lui plaisait sans craindre la tyrannie de dame Van Winkle. Toutes les fois cependant que son nom était prononcé, il secouait la tête, haussait les épaules et levait les yeux ; ce qui pouvait être interprété comme une expression de résignation au destin ou de joie de sa délivrance.

Il prit l'habitude de raconter son histoire à chaque étranger qui descendait à l'hôtel de M. Doolittle. On observa d'abord qu'il variait chaque fois sur quelques points, ce qui provenait sans doute du peu de temps écoulé depuis son réveil. Il l'a dit enfin précisément comme je l'ai racontée ; et il n'y eut pas un homme, une femme ou un enfant dans le voisinage qui ne la sût bientôt par cœur. Quelques-uns doutaient de sa réalité et disaient que Rip avait perdu la tête et qu'il passait toujours légèrement sur ce point. Les vieux habitans hollandais cependant lui accordaient un grand crédit. Même aujourd'hui, ils n'entendent jamais un roulement de tonnerre par une soirée d'été, vers les Kaatskill, sans dire que Hendrick Hudson et sa bande jouent aux quilles ; et c'est un souhait général formé par tous les maris gouvernés par leurs femmes dans le voisinage, lorsque la vie leur est à charge, de désirer le breuvage tranquille du flacon de

WASHINGTON IRVING.

(*Traduit de l'anglais.*)



# ÉTUDES HISTORIQUES.




## § V. — La délivrance.

A quelque temps de là, un mois environ après le départ de son fils, dame Barth se rendit à Dunkerque, où l'appelait l'importante affaire de vendre cinquante fromages qu'elle avait fabriqués dans sa ferme au-dessus des besoins de la provision ordinaire, et qu'elle n'était point fâchée d'échanger contre de bons écus bien sonnans. Elle trouva toute la

ville en rumeur : les gens du peuple ne s'abordaient eux-mêmes qu'en parlant du fatal événement qui préoccupait les esprits ; aussi la digne femme ne tarda-t-elle point à entendre dire que *la Perle* et *le Hareng-Saur* avaient été coulés bas par deux navires anglais, et que leurs équipages se trouvaient, partie massacrés et partie prisonniers. A ces mots la pauvre mère, qui savait son fils à bord du *Hareng-Saur*, se sentit défaillir et tomba sans connaissance au milieu du marché. On l'entoura, on lui donna des soins, on la rappela à la vie et on l'interrogea sur les motifs d'une si subite et si grave douleur.

— Mon fils ! s'écria-t-elle, mon fils est à bord du *Hareng-Saur*.

— Comment se nomme-t-il? demanda quelqu'un.

— Jean Barth.

A ce nom illustre, une vive sensation se produisit dans le groupe formé autour de la vieille femme ; le nom de Jean Barth fut répété mêlé à celui de sa mère.

— C'est la mère de Jean Barth ! du célèbre Jean Barth !

— Vous savez le nom de mon fils? Mon Dieu, que lui est-il donc advenu ?

Le bourgmestre vous dira sans doute s'il a péri ou s'il se trouve parmi les prisonniers.

— Allez le voir, conseilla quelqu'un.

Et sur-le-champ la foule, qui ne cessait de s'augmenter, conduisit la pauvre femme éperdue de désespoir chez le bourgmestre. Chemin faisant, le cortége se grossit de tous ceux qui s'enquéraient des motifs qui rassemblaient tant de monde : ils recevaient pour réponse que c'était la mère de Jean Barth qui venait demander au bourgmestre des nouvelles du sort de son fils et suivaient le torrent; si bien que deux mille personnes à peu près environnaient dame Barth lorsqu'elle arriva à l'hôtel de ville. Un des appariteurs s'avança pour savoir ce qui amenait ainsi le populaire chez le magistrat. Au nom de Jean Barth, il se déchaperonna avec respect et introduisit aussitôt la vieille paysanne dans le consistoire du bourgmestre. En mettant le pied sur le seuil de cette grande salle, dame Barth s'arrêta immobile de surprise et d'émotion, car elle reconnut dans un grand portrait en pied, placé en lieu d'honneur au fond de la chambre communale, le portrait de son fils en costume de lieutenant de vaisseau. Alors elle comprit tout, et le sage mystère de son fils et l'intérêt de la foule au nom de Jean Barth. Du reste elle ne pouvait se méprendre, car non-seulement la ressemblance du port et du visage était extrême, mais encore le peintre avait largement accusé la cicatrice qui s'étendait sur le front du marin, depuis le haut de la partie droite du front jusqu'au-dessous du sourcil de l'œil gauche.

— Mon fils ! dit-elle, mon fils? Avez-vous des nouvelles de mon fils ?

— Madame, répliqua le magistrat, qui se leva devant la vieille femme et lui offrit avec déférence son propre fauteuil, madame, je n'ai, hélas! que de tristes nouvelles à vous donner sur le sort du lieutenant Jean Barth : il a été fait prisonnier.

— Il vit! il vit! Oh! merci, mon Dieu! s'écria la vieille Flamande, qui leva les mains au ciel avec reconnaissance.

Il lui fallut quelques momens pour se remettre et pour reprendre son sang-froid et sa présence d'esprit.

— Messire, dit-elle quand elle se trouva revenue de son trouble, savez-vous en quelle ville les Anglais ont enfermé leurs prisonniers ?

— Les dernières nouvelles qui me sont parvenues m'apprennent que messire le chevalier Barth et monseigneur le chevalier de Forbin se trouvent détenus dans la citadelle de Plymouth.

— Merci, dit-elle. Mais, pardonnez à mon ignorance, messire! Peut-on aller de Dunkerque à Plymouth par mer?

— Sans doute, oui, madame, répliqua le bourgmestre en souriant.

— Merci, dit-elle. Et elle sortit rêveuse, remonta dans sa petite charrette et pressa vivement son cheval à coups de fouet pour hâter de quelques instans son retour.

Il était bien avant dans la nuit lorsqu'elle frappa à la porte de ses gendres, qui n'attendaient leur belle-mère que le surlendemain et dont les femmes accoururent lui ouvrir tout effarées.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écrièrent-elles en voyant la pâleur et le chagrin de leur mère; quel malheur est-il donc arrivé?

— Un grand! un grand! Jean Barth est prisonnier des Anglais !

— Eh bien, s'écrièrent à la fois les deux gendres de dame Bart, nous irons le délivrer ! nous n'avons pas pour rien fait durant vingt-cinq années de notre vie le métier de pêcheurs avant de devenir fermiers.

— Voilà, mes enfans, ce que j'attendais de vous ! Écoutez-moi bien ; Jean Barth, mon noble, mon bien-aimé fils, a un haut grade dans la marine. Il est lieutenant de vaisseau ! Il est chevalier ! Il est décoré des ordres du roi ! Il nous a caché tout cela, parce qu'il nous aurait sentis moins à l'aise avec lui si nous avions su qu'il avait cessé d'être un simple matelot! parce que peut-être nous aurions été moins heureux et moins laborieux dans notre obscurité !

— Le bon frère! murmurèrent les sœurs en essuyant une larme.

— Sacredié ! nous le délivrerons ! jurèrent leurs maris.

— Pour cela il faut une barque, de l'or, de la hardiesse et de l'adresse. Vous êtes de braves garçons de cœur et de résolution ! écoutez-moi donc. Vous parlez hollandais comme si vous étiez nés en ce pays-là, et vous savez vous exprimer assez en anglais pour vous faire comprendre. Vous allez vous rendre par terre en Hollande chez notre parent Jacob Bogaërts. Vous lui direz votre position et vos projets. Il vous fera facilement avoir une passe de pêcheurs hollandais. Avec cette passe vous vous rendrez sans péril à Plymouth ; et là, vous travaillerez à la délivrance de votre frère. Maintenant, venez avec moi, je vous donnerai tous les bijoux, tout l'argent que je possède. Pendant que vous ferez le voyage de Hollande, j'emprunterai sur ma maison, je la vendrai s'il le faut! N'est-ce pas un don de Jean Barth ? Vous trouverez en arrivant à Plymouth la somme nécessaire pour votre expédition.

Les deux honnêtes Flamands, sans hésiter, sans faire une réflexion, embrassèrent leurs femmes, qui les encourageaient dans leur généreux dessein. Après avoir été prendre chez dame Barth l'or et les bijoux qu'elle possédait, ils se rendirent à Bergues pour acheter des chevaux et se diriger ensuite vers la frontière des Pays-Bas. Ils gagnèrent la Hollande au milieu de périls sans nombre, qu'ils évitèrent grâce à leur sang-froid imperturbable et à leur adresse déguisée sous des apparences rustiques. Il fallait traverser des corps d'armée, franchir des frontières gardées par des troupes considérables, tromper la surveillance de soudarts habitués à compter pour rien la vie d'un paysan et à le tuer sur le moindre soupçon. Ils triomphèrent de tous ces obstacles et arrivèrent chez leur parent. Celui-ci n'hésita point à les seconder dans leur noble projet et se procura la passe qui pouvait seule rendre possible leur navigation à travers les bâtimens anglais et hollandais qui sillonnaient la mer et gardaient pour ainsi dire à vue les côtes de l'Angleterre et de la Hollande. Après avoir lutté contre une tempête, après avoir reçu la canonnade d'une frégate française trompée

par le pavillon hollandais que leur avait forcé d'arborer le voisinage d'un navire anglais, ils purent enfin entrer dans le port de Plymouth, où ils débarquèrent, non sans raconter que la tempête les avait jetés ainsi loin des côtes de leur pays. D'abord on les surveilla avec quelque défiance, mais bientôt on cessa de prendre garde à deux obscurs matelots qui passaient leur vie au cabaret et ne semblaient occupés qu'à se soûler du matin au soir. Pour subvenir en apparence à cette vie de désordre et d'ivrognerie, ils sortaient tous les jours du port dans leur barque, allaient jeter leurs filets à la mer et revenaient, chargés de poissons, vendre le produit de leur pêche. Ils faisaient d'ordinaire marché avec les employés de l'accise, qui les revendaient eux-mêmes aux marchands et qui prélevaient ainsi de gros bénéfices. Aussi, les deux pêcheurs hollandais finirent-ils par être connus de tout ce qui hantait le port de Plymouth, et s'y étaient acquis de nombreux amis par leur générosité, leur belle humeur et le savoir-faire avec lequel ils vidaient les pintes d'ale et de porter.

Un matin qu'ils se promenaient autour de la citadelle de Plymouth, ils virent un boulanger qui, son pain sur l'épaule, se dirigeait vers la prison de Jean Barth. Ce boulanger avait plus d'une fois haussé le coude dans les tavernes du port avec les deux faux Hollandais. En apercevant les dignes pêcheurs, il se sentit la gorge sèche et leur proposa de faire une halte devant les pots d'une jolie cabaretière sur laquelle il avait des projets de mariage. La partie est acceptée avec empressement. On boit, on reboit, on boit encore ; la tête du boulanger s'échauffe, ses jambes en revanche deviennent moins solides ; il veut replacer le panier aux pains sur son épaule, mais il ne peut en venir à bout. Peters lui offre de porter le panier, le boulanger accepte, et les voilà tous les deux qui entrent dans la citadelle. Le cœur du Flamand battait à rompre sa poitrine ; néanmoins on ne voyait aucune émotion sur son visage impassible, et on le laissa, sans défiance, aider le boulanger dans la distribution des pains, d'autant plus que le digne pannetier avait l'habitude d'amener avec lui un de ses garçons. Arrivé devant la chambre qui renfermait son frère, Peters eut peur de se trahir, tant il éprouvait de trouble et d'agitation. Il glissa rapidement une petite lime dans un pain, ferma les yeux, détourna la tête et remit le pain à la personne qui se présenta pour le recevoir. C'était le chevalier de Forbin ; Jean Barth dormait alors profondément. Au contact de la main douce et fine du seigneur, Peters comprit que ce n'était pas Jean Barth qui se trouvait devant lui ; il releva les yeux, il regarda et vit au fond de la prison son frère couché : il ne put retenir les larmes qui jaillirent de ses yeux ; des sanglots s'échappèrent de sa bouche. Le chevalier de Forbin le regarda avec surprise, mais heureusement le boulanger aviné ne remarqua rien. Il ne fallut néanmoins qu'une ou deux secondes à Peters pour se remettre, et il sortit de la prison pour aller raconter à son beau-frère ce qu'il avait vu et ce qu'il avait fait.

Vous savez la joie que la réception de la lime mystérieuse produisit aux prisonniers, et avec quel empressement le chevalier de Forbin se mit à en faire usage, bien assuré que ceux qui avaient ainsi commencé à leur venir en aide ne les abandonneraient pas ensuite. Ils s'entretenaient encore à voix basse, le matin, de leurs espérances, lorsque l'on ouvrit la porte. Ils virent entrer le lieutenant du chevalier de Forbin, que des blessures graves et les soins qu'elles exigeaient avaient jusque-là fait tenir séparé de ses compagnons de captivité. C'était un homme jeune encore, mais qui, dans une expédition précédente, avait perdu un de ses bras. Son embonpoint depuis cette blessure avait pris un si monstrueux développement que son corps dépassait en grosseur les proportions ordinaires d'un homme, et que la fenêtre de la prison tout entière n'eût point été assez large pour lui livrer passage. C'est ce que Jean Barth comprit tout d'abord et exprima par un coup d'œil rapide au chevalier de Forbin.

— Mon cher Jean Barth, lui répliqua celui-ci tout haut, je réponds de l'ami que le hasard nous amène. S'il ne peut prendre part à notre projet, il ne se réjouira pas moins de la bonne chance qui nous arrive, et nous aidera de tous ses efforts à nous la rendre plus favorable encore.

— Excusez-moi et touchez là, dit le marin en présentant sa grosse main au lieutenant. Je vous jure par le salut de mon âme que mon premier soin, si j'arrive en France, sera de m'occuper des moyens de vous arracher d'ici. Alors il lui raconta comment on leur avait fait parvenir une lime et avec quelle anxiété ils attendaient que leurs amis inconnus leur donnassent le signal d'agir.

Cependant comme il ne fallait pas qu'ils parussent préoccupés, M. de Forbin se mit comme d'habitude à enseigner à Jean Barth à griffonner sa signature, car après d'inutiles tentatives, il avait reconnu que c'était à ce seul résultat qu'il devait borner l'éducation du marin, incapable d'apprendre à lire et à écrire. Jean Barth barbouillait sa quatrième feuille de papier sans trop savoir ce qu'il faisait lorsqu'il entendit deux voix qui se mêlaient au bruit des rames et qui chantaient le refrain d'une ballade encore populaire en Flandre aujourd'hui :

A minuit, monseigneur,
Surtout n'ayez pas peur.

Il sauta au cou du chevalier et lui raconta ce qu'il venait d'entendre. Comme lui, M. de Forbin ne douta point que ce ne fût le signal de leurs amis inconnus. Ils firent donc leurs préparatifs pour minuit, et le chevalier écrivit une lettre au gouverneur de la prison pour le remercier ironiquement de ses honnêtetés et lui promettre de lui rendre la pareille à l'occasion. Dès que la nuit fut venue, ils coupèrent en deux les draps du lit, les nouèrent les uns au bout des autres, et puis ils se couchèrent tout habillés et feignirent de dormir, attendant avec anxiété un signal. Tout à coup une pierre vient frapper contre les vitres de la fenêtre ! Alors ils se glissent hors de leur lit en silence, et avec quelles émotions, je n'ai besoin de vous le dire ! enlèvent le barreau scié, attachent les draps, et secondés par le courageux et dévoué lieutenant, sans savoir s'ils trouveront en bas un bateau, car une profonde obscurité régnait au pied de la tour, ils se laissent couler le long du fragile morceau de toile. Jean Barth arriva le premier à l'extrémité : ô désespoir ! il ne vit, il n'entendit personne, et ses pieds frappèrent les vagues.

— Remontez, disait-il déjà au chevalier, remontez, car nous nous sommes trompés, il ne se trouve pas là de chaloupe !

Mais il parlait encore qu'il entendit le bruit d'une barque. Alors il se jeta à l'eau et se dirigea vers le côté d'où venait ce bruit. Il n'eut pas de peine à se hisser à bord ; le chevalier de Forbin fit comme lui, et ils se sentirent pousser au fond de la petite cale par les deux inconnus qui montaient la chaloupe. Ceux-ci, sans proférer un seul mot, les couvrirent d'un amas de filets, se retirèrent dans le port et attendirent, en feignant de dormir, que le jour commençât à poindre.

Jugez de ce qu'éprouvèrent les deux fugitifs tandis qu'ils étaient là sous cet amas de filets, immobiles, osant respirer à peine et redoutant sans cesse qu'on ne découvrît leur fuite et qu'on ne se mît à les chercher, à les rejeter en

captivité. Enfin l'aurore commença faiblement à blanchir l'horizon, et les deux pêcheurs, qui ne s'étaient point fait connaître à ceux qu'ils avaient arrachés de la prison, se levèrent sur leur barque et commencèrent à ramer pour sortir du port. Ils saluèrent en passant les gardiens et les sentinelles, qui leur souhaitèrent bonne pêche. Une fois dehors, ils attachèrent une voile à leur mât et se mirent à courir avec vitesse. Cette manœuvre éveilla les soupçons, et ces soupçons ne tardèrent point à se justifier lorsque l'on vit Jean Barth, sans qu'il en eût au préalable prévenu ses compagnons, sortir brusquement de dessous les filets et faire la nique aux Anglais du port. Ceux-ci répliquèrent



Grimace aux Anglais.

par la décharge de deux pièces de canon chargées à mitraille, et la fanfaronnade de Jean Barth lui eût coûté peut-être la vie si l'un des rameurs ne se fût brusquement soulevé pour faire de son corps un bouclier à l'imprudent. Il paya cher ce dévouement généreux, car une balle lui traversa l'épaule, et la rame échappa de ses mains. Le chevalier de Forbin, qui se tenait encore couché dans la nacelle, s'élança dans la mer, ressaisit la rame et regagna la chaloupe avec une promptitude, une adresse et une audace merveilleuses. Quant à Jean Barth, oubliant sa faute et son péril, il s'était jeté au cou de son beau-frère, qu'il avait reconnu dans le matelot blessé.

— Mon frère! mon bon frère! s'écria-t-il, tu ne m'as point oublié! Tu as exposé pour moi ta liberté et ta vie! Tu as reçu une blessure qui m'était destinée!

Cependant le chevalier de Forbin et son compagnon jouaient vigoureusement de la rame, et enfin ils mirent la barque hors des atteintes de l'artillerie du port; alors le second libérateur de Jean Barth se tourna vers le marin, qui, assis sur l'épaulement de la petite embarcation, s'efforçait d'étancher le sang qui coulait à flots de la blessure du bon Flamand.

— Frère, dit-il tandis que Jean Barth le regardait avec autant de surprise et d'émotion en reconnaissant son autre beau-frère, j'avais prévu ce cas de blessure et je me suis muni de bandages et d'emplâtres. Prends la rame, je vais faire le chirurgien.

Jean Barth fit ce qu'il demandait, et un instant après le blessé, pansé habilement, reposait sans trop de douleur dans le fond de la barque, qui ne cessait d'avancer, rapide comme une flèche. Elle avait besoin de cette habileté, car des chaloupes anglaises commençaient à se montrer à l'extrémité de l'horizon, et il ne devenait pas facile de leur échapper. En ce moment ils aperçurent de l'autre côté une petite yole conduite par six hommes : ils se dirigèrent vers elle, l'accrochèrent, sans que ceux qui se trouvaient à bord se défiassent de rien, et mettant le pistolet sur la gorge de trois des matelots anglais qui montaient cette embarcation :

— Or çà, cria Jean Barth, si vous tentez un mouvement de défense nous tuons ces trois hommes sans miséricorde; au contraire, si vous faites ce que nous allons vous dire, j'en jure par ma mère et sur ma part de paradis, avant huit jours vous serez tous libres et sans dommage.

Voyant bien que la résistance serait folie, les Anglais répondirent qu'ils étaient prêts à obéir.

— Que quatre de vous montent dans notre barque et continuent à fuir devant les chaloupes anglaises qui la poursuivent; s'ils vous atteignent, il vous sera facile de leur démontrer qu'ils se trompent et qu'ils vous ont pris pour d'autres. Quant à vos deux compagnons, nous les gardons à bord comme otages. Aussi vrai que je suis chrétien, il ne leur sera fait aucun mal, et sitôt que nous aurons touché les rives de France ils reviendront en Angle-

terre avec un sauf-conduit et une bonne récompense. Alerte donc ! et Dieu vous garde ! Pas de trahison, ou c'en est fait de la vie de vos deux camarades.

Les quatre Anglais montèrent sur la barque et se mirent à fuir devant les Anglais comme il avait été convenu, tandis que Jean Barth et ses compagnons se dirigeaient à l'aide d'une boussole que ses libérateurs avaient eu soin de joindre aux provisions dont ils s'étaient munis.

Grâce à leur ruse et à la rapidité avec laquelle ils menèrent leur barque, ils furent bientôt hors de tout péril, et il devint impossible à ceux qui les poursuivaient de les atteindre. Alors Jean Barth, qui ne cessait de s'inquiéter du blessé et de lui donner des soins, demanda à ses beaux-frères comment ils avaient appris qu'il était prisonnier.

— C'est votre mère qui l'a su à Dunkerque et qui nous a donné l'idée de venir à votre aide, car nous étions si désolés à cette nouvelle que nous ne savions que nous lamenter !

— Votre mère ! reprit Jean Barth ; et depuis quand, sacrebleu ! ne me tutoyez-vous plus, drôles que vous êtes ? Voici déjà plusieurs fois que je m'en aperçois depuis tantôt ; vous ne me traitez plus en frère ni l'un ni l'autre. Est-ce parce que tu sais que je suis lieutenant de vaisseau, gros imbécile ? Eh ! qu'est-ce que cela fait ? Le premier de vous qui ne me tutoie plus ou qui prend de ces airs bêtement cérémonieux avec moi, je ne lui parle plus que le bonnet à la main !... Mais voici bien une autre affaire !... une flottille anglaise qui s'avance ! Chut ! ne nous détournons pas ! allons droit à eux ! Ils sont quinze bâtimens !

En effet, un convoi protégé par deux bâtimens de guerre venait à la rencontre de la chaloupe, et le premier des bâtimens hêla les fugitifs et leur demanda où ils allaient et à qui ils étaient.

— *Fisherman !* leur répondit avec assurance Jean Barth; puis il ajouta en anglais : Voulez-vous que je monte à votre bord ?

— Cela n'est point nécessaire, répliqua le capitaine ; dites-nous seulement s'il est vrai que le chevalier de Forbin et Jean Barth soient prisonniers. Nous arrivons des Indes ; un bâtiment nous a appris cette nouvelle chemin faisant : nous désirons savoir si elle est véritable.

— Pas le moins du monde ! répliqua Jean Barth. En ce moment, les deux officiers de marine dont vous parlez naviguent à bord du même bâtiment avec un équipage peu nombreux, mais sûr et dévoué. Bon soir, capitaine !

— Bonne pêche, camarades !

Et la barque reprit paisiblement son chemin à travers le convoi.



## § VI. A LA COUR.

Depuis qu'elle savait son fils prisonnier, la vieille mère de Jean Barth avait perdu tout repos. Elle allait et venait sans cesse, errant comme une âme en peine, de chez ses filles au logis du curé. Chez ses filles, elle pleurait avec elles ; chez le curé, elle demandait des messes et des prières pour obtenir de Dieu, par l'intercession de la sainte Vierge, la liberté de son fils. Le bon curé, presque aussi triste qu'elle, s'efforçait néanmoins de lui donner un cou-

rage et des espérances qu'il n'avait pas lui-même, car il fallait un miracle pour faire sauver les prisonniers, et Dieu n'accorde pas toujours des miracles! Néanmoins, le digne pasteur célébrait tous les jours la messe à l'intention de Jean Barth, et dame Barth et ses filles ne manquaient jamais d'assister à cette messe, pleurant à chaudes larmes et priant avec une ferveur et une foi sans exemple. Cependant le temps s'écoulait sans que son fils et ses gendres reparussent. Les femmes de ces deux derniers devenaient de plus en plus tristes, et leur mère se demandait avec angoisse si, en envoyant ces pères de famille à l'aide de leur frère, elle n'avait point fait des veuves et des orphelins. Jamais on n'a souffert ce que souffrait la pauvre femme! Il y avait des momens où sa tête se perdait, où la raison lui manquait.

Quatre mois s'étaient écoulés dans ces horribles souffrances, et il ne restait aucun espoir aux infortunées. Un matin, elles se rendirent comme d'habitude à la messe du curé; il ne faisait point encore jour, et la clarté de deux pauvres cierges, qui brûlaient sur l'autel, ajoutait à la mélancolie de ces lieux, et convenait merveilleusement au découragement de la famille infortunée.

Quand le prêtre se retourna pour dire l'*Ite, missa est*, et que dame Barth, ses filles et les petits enfans se courbèrent pour recevoir la bénédiction, il fit un geste de surprise et de joie, puis il acheva les formules sacramentelles du divin sacrifice, et entonna de sa voix tremblante le chant joyeux du *Te Deum*. Quatre voix d'hommes lui répondirent. Les femmes se retournèrent émues jusqu'aux larmes. Jean Barth était là debout derrière elles avec ses deux beaux-frères et le chevalier de Forbin. Elle courut à son fils; Mary et Tréa se jetèrent dans les bras de leurs maris; les petits enfans entourèrent ces groupes trois fois heureux. Et toutes les voix s'unirent pour chanter le cantique de reconnaissance et de bonheur.

Quand on eut fait la part de Dieu; quand on lui eut payé le tribut de remercîment qu'on lui devait, le curé déclara qu'il voulait traiter chez lui, à son presbytère, ceux que Dieu venait de rendre à ses prières ou plutôt, dit-il, à celles de dame Barth.

— Car, ajouta-t-il, quelque ferveur que je mette à supplier Sauveur, ce n'est point par moi qu'il s'est laissé toucher, c'est par les ferventes oraisons de votre mère.

Je n'ai pas besoin de vous dire si le repas fut joyeux, et si l'on fit fête au chevalier de Forbin, dans lequel dame Barth reconnut avec plaisir le voyageur à qui, cinq mois auparavant, elle avait donné l'hospitalité. A la fin du repas, il fit le récit du combat dans lequel il avait été fait prisonnier, et raconta les détails de leur délivrance. Arrivé au moment où ils traversèrent le convoi anglais, voici comment il termina:

— Le péril nous donnait des forces; nous naviguâmes deux jours et demi dans la Manche, par un fort beau temps, et couverts d'un brouillard qui favorisait notre fuite. Pendant cette longue traite, Barth rama toujours avec une vigueur infatigable, sans se reposer, que pour manger un morceau à la hâte; enfin nous arrivâmes sur les côtes de Bretagne, après avoir fait soixante-quatre lieues en moins de quarante-huit heures.

» Dès le grand matin, nous prîmes terre à six lieues de Saint-Malo, près d'un village qui s'appelle Harqui. En descendant nous fûmes reconnus par une brigade de six hommes commandés pour aller le long de la côte arrêter les religionnaires qui passaient en Angleterre. Un de ces soldats qui avait servi de sergent dans la marine et qui me connaissait vint à moi, et m'ayant salué:

— Ah! Monsieur, que je suis aise de vous revoir, me dit-il, vous avez passé pour mort.

» Il est vrai qu'on l'avait cru; ce qui avait donné lieu à ce bruit, c'était l'évasion de mon valet, qui par ses discours avait donné à entendre que j'étais mort de mes blessures; car mon frère aîné, capitaine de vaisseau, qui avait été envoyé à la découverte, ayant rencontré le vaisseau marchand qui avait reçu mes matelots, ne douta plus, sur le rapport qui lui fut fait de l'état où l'on m'avait laissé, que je ne fusse mort en effet. Le maréchal d'Etrées, qui était à Brest, où il commandait, voulut faire punir mon valet pour m'avoir ainsi abandonné; mais après son interrogatoire, il sut se rendre les circonstances de sa fuite si favorables qu'il fut renvoyé absous.

» Je trouvai en arrivant à Saint-Malo plusieurs marchands, qui, informés de la situation où j'étais, vinrent me présenter leur bourse et m'offrirent tout ce qui dépendait d'eux. Je les remerciai de leur générosité, et m'étant muni de la somme nécessaire à mon voyage, nous avons pris la poste et sommes venus vous embrasser. Demain matin je pars pour Paris. Votre fils, malgré mes conseils, ne veut pas m'y accompagner: lui qui n'a pas peur d'une batterie de canon, tremble à l'idée d'être présenté au roi et craint que Sa Majesté ne soit pas contente de notre dernier combat; mais je me charge de tout arranger.

Le chevalier partit en effet le lendemain matin pour Paris. Nous allons lui laisser conter lui-même le récit de cette aventure, en reproduisant textuellement les propres paroles des Mémoires qu'il a laissés.

« Arrivé à Paris, mon premier soin fut d'aller nécessairement à l'hôtel du cardinal de Janson, pour savoir de lui de quel œil la cour avait regardé notre aventure et la perte des deux vaisseaux du roi. Ce bon cardinal, qui ne faisait que d'arriver de Versailles, jeta un cri en me voyant, courut à moi pour m'embrasser et me témoigna beaucoup de joie de me voir ressuscité et hors des prisons d'Angleterre.

» Je connus à l'accueil qu'il me fit qu'on n'était pas mécontent de nous à la cour. Je lui en demandai pourtant des nouvelles.

— Mon cousin, me répondit-il, vous pouvez aller sans rien craindre; M. de Seignelai, après avoir reçu votre lettre, ce matin même est allé en faire la lecture au roi: on est content de vous et de M. Barth; le sacrifice que vous avez fait de vos personnes et le danger où vous vous êtes exposés pour la conservation de la flotte a charmé le roi et toute la cour. Vous n'avez nul besoin de moi; allez en toute assurance vous présenter au ministre de la marine, et soyez sûr d'être bien reçu.

» Ravi de cette nouvelle, je fus chez M. de Seignelai. A peine fus-je entré dans la salle que le valet de chambre qui se tenait à la porte du cabinet pour annoncer ceux qui arrivaient entra avec assez de précipitation pour dire à son maître que j'étais là.

— Avez-vous perdu l'esprit? lui dit le ministre. Le chevalier de Forbin est dans les prisons d'Angleterre et non pas dans mon antichambre.

» Le valet insista, et déclarant à son maître qu'il me connaissait fort bien, il persista à dire que c'était moi.

» Le ministre, voulant s'éclaircir par lui-même de ce qu'on lui disait, sortit de son cabinet, et me voyant en effet devant lui:

— D'où venez-vous donc? me dit-il.

» Je lui répondis que je venais d'Angleterre.

— Mais par où diable avez-vous passé? me répliqua le ministre.

— Par la fenêtre, monseigneur, lui repartis-je.

» A ce mot il se prit à rire.

» Il voulut ensuite savoir les circonstances de notre fuite, je lui en fis le détail ; et m'apercevant que ce récit lui avait plu et qu'il me témoignait être très-content de moi, je le priai de me donner de quoi avoir ma revanche. A ce mot, il me regarda encore en riant, et s'étant levé sans me répondre, il me conduisit chez le roi, qui voulut être instruit de notre aventure.

» J'avais à peine cessé de parler que le ministre, s'adressant à Sa Majesté :

— Sire, lui dit-il, les premières paroles du chevalier ont été de me demander de quoi avoir sa revanche.

— Comment, revanche ! dit le roi en s'adressant à moi.

— Sire, lui répondis-je, c'est que les vaisseaux de Votre Majesté étant meilleurs et beaucoup mieux construits que les vaisseaux des ennemis, si j'avais eu l'avantage de commander un bâtiment de cinquante pièces de canon, j'aurais pris infailliblement les deux vaisseaux anglais qui nous ont fait prisonniers.

» Cette parole fit grand plaisir à M. de Seignelai, et je ne pouvais guère lui faire ma cour d'une manière qui lui fût plus agréable.

» Le lendemain je me trouvai sur son passage lorsqu'il venait de chez le roi ; il était dans sa chaise. Il fit arrêter ses porteurs et me dit :

— Monsieur le chevalier, le roi vous a fait capitaine de vaisseau, et vous donne quatre cents écus de gratification pour vous indemniser de la perte que vous avez faite.

» Charmé de cette bonne nouvelle, je le remerciai de sa protection, à laquelle j'attribuai la grâce que je recevais. Je lui représentai ensuite que ne me disant rien au sujet du sieur Jean Barth, il semblait que la cour l'avait oublié ; que cependant il méritait qu'on se souvînt de lui ; qu'il était mon commandant, et que dans la dernière occasion il n'avait pas moins mérité que moi. M. de Seignelai m'écouta attentivement, et après avoir fermé ses vitres passa outre sans me répondre.

» Je ne voulus pas renvoyer plus loin les remercîmens que je devais à Sa Majesté, ensuite de la grâce qu'elle venait de m'accorder. Pour être introduit, je fus me présenter à M. de Luxembourg, capitaine des gardes pour lors de quartier. Quand je lui eus exposé le sujet pour lequel je souhaitais de parler à Sa Majesté, il s'offrit fort obligeamment de m'accompagner. Je lui représentai en chemin faisant qu'on avait oublié de gratifier M. Barth, homme de fortune, à la vérité, mais d'une valeur distinguée, et qui ne devait pas demeurer sans récompense ; j'ajoutai que s'il voulait l'honorer de sa protection et appuyer l'ouverture que je ferais sur ce sujet, je prendrais la liberté d'en parler au roi. Ce maréchal, charmé de ma générosité, m'embrassa et me regarda avec complaisance.

— Tu n'as, me dit-il, qu'à dire un mot en faveur de Barth, je ferai le reste, ne t'embarrasse pas.

» Dans ce moment, le roi sortait pour aller à la messe. Je fis mon remercîment, auquel le roi répondit ces propres mots :

— Vous n'avez qu'à continuer à me bien servir, j'aurai soin de vous. Je répondis par une profonde révérence ; après quoi, prenant la parole :

— Sire, lui dis-je, je prends la liberté de représenter à Votre Majesté qu'elle semble avoir oublié le sieur Barth, homme de mérite, digne d'être récompensé, et qui dans cette dernière action n'a pas servi Votre Majesté avec moins de valeur et moins de zèle que moi.

— Sire, ajouta M. de Luxembourg, ce que dit le chevalier est vrai ; Barth a par devers lui une belle et bonne réputation.

» Le roi s'arrêta, et s'étant tourné vers M. de Louvois, qui était à son côté :

— Le chevalier de Forbin, lui dit-il, vient de faire une action bien généreuse et qui n'a guère d'exemple dans ma cour.

» Le lendemain j'allai chez M. de Seignelai ; dès qu'il me vit, il courut m'embrasser en me disant :

— Hé bien, monsieur, vous êtes satisfait : le roi m'a ordonné de traiter M. Barth tout comme vous. L'action que vous fîtes hier m'a fait un sensible plaisir ; elle est plus belle et plus généreuse que celle que vous avez faite en exposant votre vie pour le salut de la flotte.

» Alors, profitant de l'occasion et des bonnes dispositions où je le trouvais, je le priai de se ressouvenir de mon lieutenant, que j'avais laissé dans les prisons de Plymouth ; j'ajoutai qu'il était brave homme, qu'il servait bien Sa Majesté et qu'il ne méritait pas d'être oublié.

— Vous êtes bien généreux, me répondit le ministre ; vous n'oubliez personne (1). »

Jean Barth apprit ces bonnes nouvelles près de sa mère, et partit peu de jours après pour Dunkerque, où il recommença ses brillantes prouesses contre les Anglais, à qui, plus d'une fois, il fit payer cher sa courte captivité.

S. HENRY BERTHOUD.

(1) *Mémoires du chevalier de Forbin*, tome Ier.

# VOYAGES.

## L'AMÉRIQUE.

### TROISIÈME CAUSERIE. — BOSTON.

Boston est situé à l'extrémité de la baie de Massachusetts, sur une péninsule qui a environ quatre milles de circonférence. Cette ville est à peu près trois fois plus longue que large, et elle communique au midi avec la terre ferme par un isthme étroit appelé le *Neck*, et qui conduit à Roxbury. Sa forme est irrégulière, et elle est bâtie autour du port, dans lequel on trouve une quarantaine de petites îles, dont plusieurs renferment d'excellentes pâtures, et qui sont, dans l'été, des points de réunion pour les parties de plaisir. Le port, borné par Point-Alderton au midi, et par Point-Nahant au nord, est assez vaste pour contenir cinq cents vaisseaux à l'ancre, avec une profon-

deur d'eau suffisante, et l'entrée en est tellement étroite que deux petits bâtimens peuvent à peine y passer de front. Il est défendu par le fort de l'Indépendance, qui appartient aux États-Unis et qui est construit sur Castle-Island, et par le fort Warren, placé sur Governor's-Island. Il y a encore un autre fort, nommé fort Strong, bâti sur Noddle's-Island.

Des changemens et des augmentations ont, depuis peu d'années, beaucoup contribué à embellir Boston. Les rues, qui étaient autrefois et presque sans exception étroites et tortueuses, sont devenues en grande partie larges et commodes. De vieilles constructions en bois ont, dans presque toute la ville, fait place à de jolies maisons en pierres ou en briques. Dans la partie ouest particulièrement, on en voit de fort propres et de très-élégantes, et enfin on ne retrouve dans aucun autre canton de l'Union le luxe qu'on remarque ici dans les habitations particulières.

Les institutions littéraires de la ville sont du premier ordre. La bibliothèque publique renferme 70,000 volumes; ce qu'on appelle l'Athenæum est le plus bel établissement de cette espèce dans les États-Unis; sa bibliothèque contient environ 25,000 volumes et un salon de lecture dans lequel on trouve les ouvrages périodiques les plus estimés de toutes les parties de l'univers. En y ajoutant la bibliothèque du collége Harvard, dans les environs, qui renferme 40,000 volumes, on verra qu'il n'y a pas dans le monde occidental un lieu qui offre plus d'avantages et de facilités pour l'étude et l'instruction.

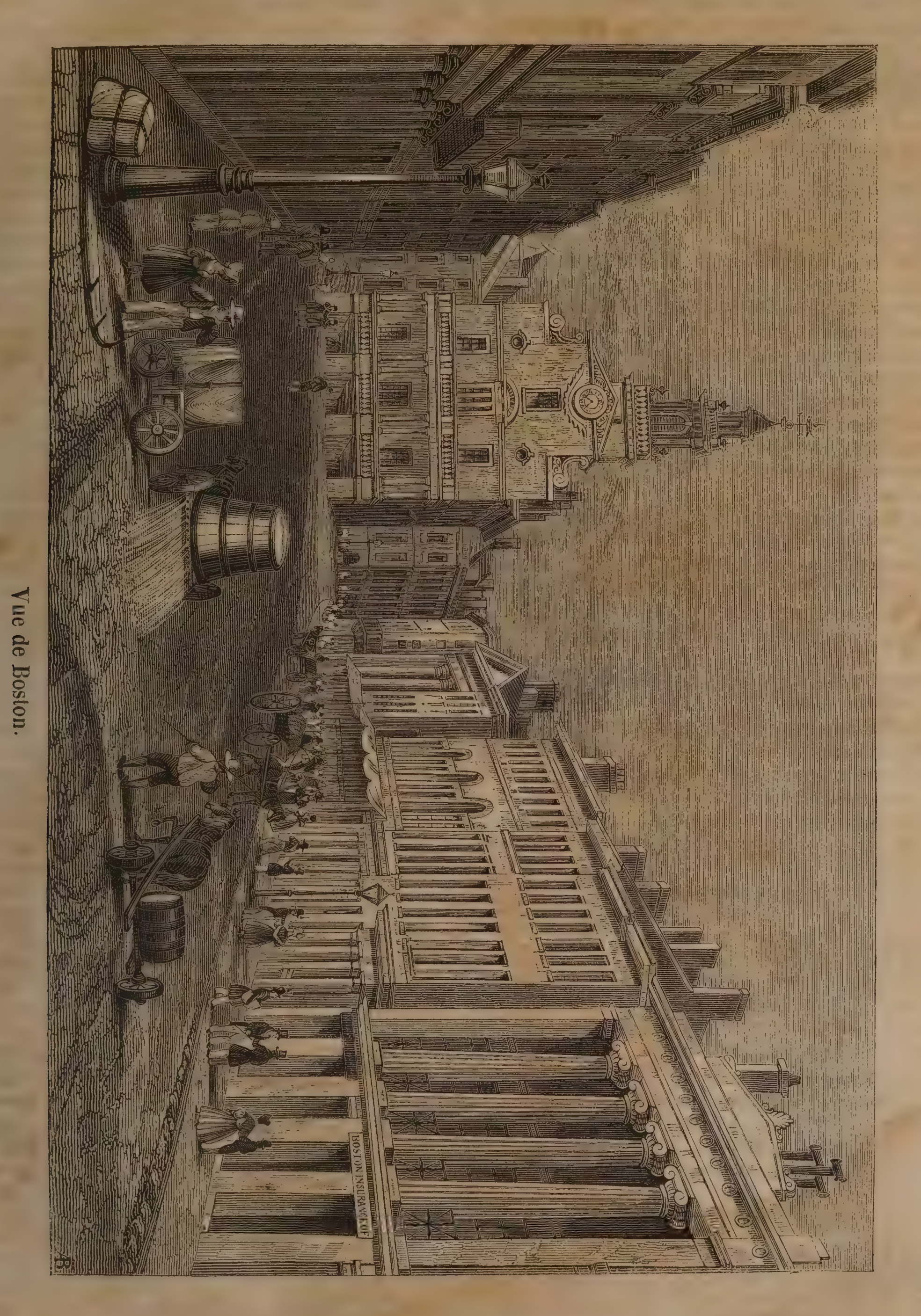
State-street, ou rue des États, qu'on appelait rue Royale jusqu'à l'époque de l'union, est la grande artère du cœur de la Nouvelle-Albion. La vieille maison des États, placée dans le haut de la rue, portait le nom d'Hôtel-de-Ville et fut érigée en 1660. On en parle avec éloge dans un voyage agréablement écrit par Jean Josselyn, qui visita la colonie en 1663. « On voit aussi, dit-il, un hôtel de ville, élevé sur des galeries qui servent aux négocians pour s'occuper d'affaires. » Au premier étage se tiennent les cours mensuelles de justice; l'habitation du gouverneur (Bellingham) y est placée. Au midi, il existe une promenade petite mais fort jolie, dans laquelle les amoureux, un peu avant le lever du soleil, se promènent avec leurs compagnes sucrées jusqu'à ce que la cloche de neuf heures les appelle tous chez eux. Maintenant les constables y font leur ronde pour maintenir le bon ordre et arrêter les vagabonds et les tapageurs. La maison des États a été brûlée et rebâtie deux fois. Une chambre du conseil, ornée des portraits en pied de Charles II et de Jacques II, occupait autrefois le côté est, et ce fut dans cette pièce que Jacques Otis déclara devant une cour d'amirauté que l'établissement d'une taxe sans droit de représentation était une tyrannie; mot qui pendant longtemps fut une espèce de ***hurrah*** dans la bouche du peuple. « Cet endroit-là, écrit le président Adams, fut le théâtre du premier acte d'opposition aux prétentions arbitraires de la Grande-Bretagne. C'est là que naquit l'indépendance. » Ce fut sur la question des *Lettres d'assistance*, pouvoirs qui avaient été réclamés par le Conseil du commerce pour faire exécuter de nouveaux et rigoureux actes du parlement touchant le commerce, que Otis résista ouvertement à l'avocat général. « Aussitôt que celui-ci eut terminé son discours, dit un historien, Otis, se levant avec la rapidité de la flamme, déploya une richesse d'allusions classiques, une profondeur de raisonnement, un tableau rapide des événemens historiques, une profusion d'autorités légales, un aperçu prophétique de l'avenir, et enfin un torrent d'éloquence impétueuse, qui entraînèrent tous les esprits. » Ce fut là le commencement de la résistance à l'acte d'enregistrement, et bientôt la révolution s'opéra.

La rue des États a été le théâtre de la majeure partie des événemens publics mentionnés dans les annales de Boston. Le balcon de la maison des États est la tribune populaire, et c'est de là qu'on fit lecture de la déclaration d'indépendance. Un terrible massacre eut lieu dans cette ville en 1770. Quelques jours avant l'événement, il y avait eu entre les troupes royales et la populace quelques querelles qui avaient donné l'éveil aux officiers. Les soldats furent consignés avant la nuit dans les casernes, qui furent gardées continuellement par des sentinelles, pour tâcher de prévenir toute espèce de trouble. Une de ces sentinelles était en faction dans un passage étroit et s'amusait à faire jaillir des étincelles en frappant le mur avec son sabre. Deux ou trois jeunes gens voulurent passer devant lui, mais il avait ordre de l'empêcher; alors une rixe s'ensuivit, et un des jeunes gens reçut une blessure à la tête. Une foule considérable se rassembla, et comme il n'y avait que peu de personnes qui, à raison du peu d'espace, pussent être témoins de la scène, les autres écoutèrent une harangue véhémente, prononcée dans une place voisine par un homme de haute taille, en habit rouge et en perruque blanche. Lorsqu'il eut fini, un cri général s'éleva: « Au corps de garde! » et la foule courut à ce poste dans la rue des États. On passa devant le bâtiment de la douane, à la porte duquel il n'y avait qu'une sentinelle. Alarmée en voyant le peuple approcher, elle recula, et, la foule s'étant attroupée autour d'elle, elle cria aux casernes, dont elle n'était pas loin, qu'on l'attaquait. Un détachement vint presque aussitôt à son secours et forma le demi-cercle autour de l'escalier sur lequel était placée la sentinelle. Le capitaine de service, nommé Preston, arriva immédiatement, et la douane, qui est placée au coin de la rue des États et de celle de la Bourse, fut encombrée d'une multitude considérable. Les soldats furent alors fortement pressés par les mutins les plus hardis, et qui, en général, étaient armés de gourdins. Ceux qui étaient plus éloignés commencèrent à jeter des boules de neige, puis des morceaux de glace, des pierres, des bâtons, faisant de toutes parts entendre ce cri: « Faites feu, si vous l'osez! » La troupe entendit alors ou crut entendre l'ordre de tirer, et elle commença aussitôt le feu à droite et à gauche. Plusieurs coups furent sans effet, mais les autres furent fatals. Trois personnes furent tuées sur la place; deux autres moururent de leurs blessures le jour suivant, et plusieurs furent blessées légèrement. La foule se dispersa immédiatement, laissant les morts dans la rue; mais elle revint au bout de quelques minutes. La troupe alors s'apprêta à tirer encore, mais l'officier commandant fit baisser les armes, battit la générale, et plusieurs des officiers, qui se disposaient à se rendre à leur poste, furent terrassés par le peuple et désarmés. L'ordre fut bientôt rétabli, et le capitaine Preston demanda lui-même à être mis en jugement. Les morts furent enterrés en grande pompe, et quand le calme régna complétement, Preston fut jugé et acquitté.

La rue des États est maintenant occupée par les banques, les bureaux d'assurance et autres pareils établissemens. On s'y rassemble également pour traiter d'affaires de commerce. Les bâtimens sont en granit, et quelques-uns, particulièrement la nouvelle Banque, construite récemment près de Kilby-street, sont des modèles remarquables d'architecture.

Les maisons de campagne et les lieux de plaisance qui entourent sont bâties avec beaucoup de goût. Elle est située sur une presqu'île, au fond de la baie de Massachu-

setts, ou Boston-Harbour ; sa longueur est de trois milles, et sa largeur à peu près d'un mille ; le terrain va en s'élevant du bord de la mer au centre de la ville. De même que les anciennes villes d'Angleterre, la plupart de ses rues sont irrégulières ; quelques-unes sont étroites et tortueuses, les nouvelles sont mieux alignées, et l'on y voit de fort



Vue de Boston.

jolies maisons en briques. Plusieurs édifices publics sont construits avec beaucoup de goût. Cette ville offre un aspect magnifique et pittoresque lorsqu'on y arrive par mer. Elle contient cinquante mille habitans.

C'est la métropole littéraire aussi bien que commerciale des États-Unis. Elle a une société d'histoire, une académie des arts et des sciences, une société d'agriculture, plusieurs bibliothèques précieuses, beaucoup de fondations charitables. Tout ce qui concerne l'instruction publique y est admirablement réglé : indépendamment des établissemens

publics pour l'éducation, il y a plusieurs institutions particulières, dans lesquelles on enseigne les diverses branches des connaissances humaines ; ainsi, sous ce rapport, Boston peut soutenir la comparaison avec toute ville de l'Europe, excepté peut-être Édimbourg.

Les fruits de cette attention donnée à la culture de l'esprit et d'un sentiment de bienfaisance se reconnaissent aisément dans la manière d'être des habitans de Boston, qui sont sensés, modérés et laborieux : leurs sentimens religieux ne les distinguent pas moins que leur esprit de tolérance, qui autrefois était rare. Les femmes sont la plupart bien faites, et, si je puis en juger d'après celles que j'ai vues, elles ont un degré d'instruction qui les rend plus aimables encore.

Sa situation est très-avantageuse pour le commerce extérieur, et elle en fait un très-considérable. Le port, spacieux, est sûr et peut contenir cinq cents navires à l'ancre, et en même temps son ouverture est si étroite qu'elle n'en peut admettre que deux à la fois. On peut y entrer de toutes les saisons. Le port extérieur est entouré, du côté de l'Océan, d'une quarantaine de petites îles, dont quinze ont des pâturages excellens. Elles sont fréquentées en été par les habitans de la ville, qui y vont faire des parties de plaisir.

L'on n'a rien négligé de ce qui pouvait faciliter les opérations commerciales : le quai nommé Long-Wasff a 1,700 pieds de long; de chaque côté de Marhet-street (rue du Marché), on a construit des corps de magasin, dont la longueur est de 425 pieds d'un côté, et de 442 de l'autre; ils sont à quatre étages. Le long du central Wasff, on a bâti une autre masse de magasins : elle a 1,240 pieds de long, et a quatre étages; au centre est une vaste salle, au-dessus de laquelle on a érigé un belvéder pour voir au loin.

En 1821, il entra dans le port de Boston 854 navires étrangers, 1,821 navires américains, et il en sortit en tout 2,082. On remarque parmi les manufactures des fonderies de fer et de cuivre, fonderies de caractères d'imprimerie, et deux grandes verreries. Il y a aussi des fabriques de cardes pour la laine et le coton, de papiers peints, de chapeaux, de savon, de chandelles, des raffineries, des distilleries, du rhum et des corderies. Cette ville a trois banques, indépendamment d'un bureau de la banque des États-Unis; leur capital est de 3,000,000 de dollars.

Boston est, à tous égards, une belle ville. Ce fut, comme nous avons vu, dans ses murs qu'éclata la révolution qui se termina par l'indépendance de l'Amérique. Elle s'honore avec raison d'avoir donné naissance au célèbre Franklin. L'hôtel de ville, bâti sur un terrain élevé de cent pieds au-dessus du niveau de la mer, est un bâtiment curieux : il est surmonté d'un dôme de cinquante pieds de diamètre, et dont la lanterne est à cent pieds au-dessus du pavé. De ce point on aperçoit à la fois la ville avec ses édifices, et le port rempli de navires, la rade et ses îles, les ponts et tout le pays, à vingt milles à la ronde, couvert de jolies maisons, de villages et de villes : c'est un des plus beaux coups d'œil qu'il soit possible de se figurer. Du côté du continent, on découvre des montagnes éloignées de soixante milles.

Les ponts, au nombre de cinq, méritent une attention particulière par leur étendue, par leur utilité, par les sommes considérables qu'ils ont coûtées. Le pont du Charles-Rixer, qui joint Boston avec Charlestown, a 1,503 pieds de long et 42 de large; il est soutenu par 180 piles : le pont du Mill-Dam forme une grande avenue. Il fut acheté en 1831, après trois ans de travail; il a coûté 500,000 dollars : sa longueur est d'un mille et un quart; il a environ treize pieds de haut, et assez de largeur pour que cinq voitures y puissent passer à la fois.

« Le 2 septembre, dit Melhith, j'allai à Salem, éloigné de cinq lieues au nord de Boston. On traverse d'abord Charlestown, jolie ville, qui n'est séparée que par le Charles-River. Les États-Unis y ont un arsenal de la marine, des chantiers de construction et un hôpital militaire. »

Au nord de cette ville s'élève Bunher's-hill, colline célèbre dans l'histoire de l'Amérique par le combat qui eut lieu, le 17 juin 1775, entre les Anglais et les Américains. C'était la première fois qu'ils en venaient aux mains.

DAVIS.

# ÉTUDES POÉTIQUES.

## LE CHANT DES ANGES.

Et les anges chantaient : « Viens à nous, jeune fille !
» Viens voir notre beau ciel où toute chose brille,
» Notre ciel que d'en bas on regarde à genoux,
» Notre ciel étoilé de splendeurs infinies,
» Où tu vivras parmi nos phalanges bénies.
» Viens à nous ! viens à nous ! »

— « N'entends-tu rien là-bas, ma mère ? »
Dit la malade en écoutant.
— « Ma fille, c'est une chimère. »
— « Non, c'est, ma mère, un chœur chantant.
» Ma mère, c'est la sérénade
» Qui vient redire à la malade
» Une chanson qu'elle aime tant. »

Et les anges chantaient : « Viens à nous, jeune fille !
» Viens, et sois parmi nous le diamant qui brille
» Ou l'étoile, fleur d'or, dont le monde est jaloux.
» Viens dans notre jardin t'ouvrir, ô belle rose,
» Que l'aube à pleines mains de ses rayons arrose.
» Viens à nous ! viens à nous ! »

— « N'entends-tu rien, ma mère ? Écoute ! »
Dit la malade en écoutant.
— « Ma fille, ce n'est rien, sans doute. »
— « Non, c'est, ma mère, un chœur chantant.
» Ma mère, ce sont mes compagnes,
» Qui vont danser dans les campagnes
» Et qui m'invitent en partant. »

Et les anges chantaient : « Viens à nous, jeune fille !
— « Il manque à ma couronne une perle qui brille, »
» Nous a dit le Seigneur, et nous arrivons tous

» Pour t'emporter du monde avec nos ailes blanches,
» Comme un essaim d'oiseaux prend une fleur aux branches.
» Viens à nous! viens à nous! »

— « N'entends-tu rien, mère, en l'espace? »
Dit la malade en écoutant.
— « Ma fille, c'est le vent qui passe. »
— « Non, c'est, ma mère, un chœur chantant.
» Ma mère... c'est... la voix... des anges...
» Qui chante... ses... chansons... étranges...
» Et... qui... m'appelle... et qui... m'attend. »

Et les anges chantaient: « Te voici, jeune fille!
» Voici notre beau ciel où toute chose brille,
» Notre ciel que d'en bas on regarde à genoux,
» Notre ciel étoilé de splendeurs infinies,
» Où tu vivras parmi nos phalanges bénies.
» Sois à nous! sois à nous! »

André van HASSELT (1).

Bruxelles, mai 1840.

(1) Cette pièce de vers ne peut être ni reproduite ni mise en musique sans l'autorisation de l'auteur.

# MAGAZINE.

## DE LA CHASSE.

L'abolition des priviléges et le droit qu'ont tous les propriétaires de chasser ou faire chasser sur leurs terres ont apporté de grands changemens dans l'art de la chasse. Les châtelains et les hobereaux d'autrefois, enfermés toute leur vie dans leurs manoirs, n'avaient d'autre occupation que de courir sus à leur gibier et à leurs voisins. Leurs facultés intellectuelles ne s'exerçaient guère qu'aux moyens de triompher des uns et des autres, et leur imagination jointe à une longue expérience leur avait fait inventer mille ruses, mille procédés ingénieux, qui sont tombés en désuétude peu à peu et que le perfectionnement des armes à feu a fait oublier entièrement; et c'est dommage.

Quoi de plus récréatif en effet que ces chasses au faucon, par exemple, qui ont fait les délices des rois et des seigneurs des temps passés? Les dames, montées sur d'élégantes *haquenées*, environnées de chevaliers dont elles partageaient les exercices, parcouraient les monts et les vallons l'oiseau au poing et déployaient leur dextérité et leurs grâces au grand contentement et aux applaudissemens de leurs courtois compagnons. Elles n'étaient pas réduites comme à présent à attendre pendant de longues journées d'ennui leurs maris ou leurs frères, qui rentrent épuisés de fatigue et le plus souvent soucieux et bourrus s'ils ont manqué de chance ou d'adresse.

La fauconnerie, tant pratiquée jusqu'à Louis XIV, était un art fort compliqué et qui exigeait beaucoup de patience et d'intelligence. Il fallait d'abord dresser l'oiseau chasseur. Pour y parvenir, on le tenait constamment sur le poing et on lui enveloppait la tête d'un *chaperon* pendant plusieurs jours. A force de jeûnes et de veilles, il s'accoutumait à être docile et à revenir, au signal donné, se poser sur la main de son maître. Pour y réussir plus sûrement, on lui présentait un *leurre* composé d'ailes et de plumes auquel on attachait un morceau de viande qu'on lui laissait dévorer pour le récompenser de son obéissance.

On le lâchait d'abord sur des pigeons ou des oiseaux morts, tout en le tenant attaché avec une *filière*, puis sur des pigeons vivans attachés eux-mêmes, enfin sur des pigeons en liberté auxquels on avait bouché les yeux pour qu'ils fussent plus faciles à atteindre.

Quand l'éducation était complète, on le lâchait sur des oiseaux sauvages; mais alors encore il était chargé d'entraves appelées *jets*, auxquelles étaient suspendues des sonnettes afin qu'on pût le retrouver s'il s'égarait.

Les faucons portaient aussi attachées aux pattes des *vervelles*, sortes d'anneaux sur lesquels les seigneurs faisaient graver leurs armes.

Tous les oiseaux carnassiers pouvaient être dressés à la chasse et étaient désignés sous le nom de faucons. Mais ils n'étaient pas propres à poursuivre toute sorte de gibier: les uns chassaient le lièvre et le lapin; d'autres la perdrix et la caille; d'autres enfin les oiseaux aquatiques.

Nos rois ont fort pratiqué la chasse au faucon. Ils avaient institué depuis l'an 1250 un *maître fauconnier de France*.

Quand le roi était à la chasse et voulait jeter lui-même l'oiseau, les chefs inférieurs présentaient le faucon au grand fauconnier, qui le mettait au poing du roi. Lorsque la proie était prise, le piqueur donnait la tête à son chef, et le chef au grand fauconnier, qui la présentait au roi.

Les rois et les hommes nobles avaient seuls le droit de chasser et s'en montraient fort jaloux. On en voit la preuve dans les lois draconiennes qu'ils ont portées contre les vilains qui avaient l'audace d'empiéter sur leurs priviléges et leurs plaisirs.

Guillaume-le-Conquérant faisait crever les yeux à ceux de ses sujets qui tuaient un sanglier ou un cerf.

Enguerrand de Coucy, qui vivait du temps de saint Louis, fit pendre deux gentilshommes pour avoir poursuivi un lièvre dans sa forêt.

Sous François Ier, on mettait les chasseurs au carcan, et on leur faisait faire amende honorable, les épaules revêtues de peaux de *connils* (lapins).

Mais ce qui étonne et afflige en même temps, c'est de voir Henri IV égaler ces atrocités dans son code de la chasse, dont voici un extrait:

« Seront punis ceux qui auront chassé aux cerfs, biches et faons en 83 écus un tiers; aux sangliers et aux chevaux, 41 écus deux tiers, s'ils ont de quoi, sinon seront battus de verges sous la custode jusqu'à effusion du sang.

» Pour la deuxième fois seront battus de verges autour des forêts et lieux où ils auront chassé et bannis de quinze lieues.

» Pour la troisième seront envoyés aux galères ou battus de verges et bannis perpétuellement du royaume et leurs biens confisqués, et s'ils enfreignaient leur ban, punis du dernier supplice.

» Ceux qui auront chassé aux menues bêtes seront condamnés pour la première fois en 6 écus deux tiers, s'ils ont de quoi payer, sinon demeureront un mois en prison au pain et à l'eau.

» La seconde au double de ladite amende, et à défaut de payer, seront battus de verges et mis au carcan trois heures à jour et heure du marché.

» La troisième, outre lesdites amendes, battus de verges autour des garennes, bois, buissons et autres lieux où ils auront délinqué et bannis à quinze lieues à l'entour.

» N'entendons toutefois que les peines inflictives au corps soient exécutées sinon sur les personnes viles et abjectes, c'est-à-dire pas nobles. »

## HISTOIRE DE LA COIFFURE.

### COMMENCEMENT DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Avec la fin du dix-huitième siècle s'étaient enfuies, pour ne plus revenir de longtemps, l'adorable mignonnerie et la charmante recherche de la poudre, du rouge et des étoffes de soie et d'or. Avec le commencement du dix-neuvième étaient arrivées les modes grecques, que l'enthousiasme pour les anciens fit adopter sans que l'on se demandât si elles étaient commodes ou non, sans que l'on s'inquiétât même si elles étaient possibles. On vit donc des femmes se parer de bijoux copiés d'après des statues antiques et aller demi-nues jusque dans nos promenades. Il faut dire, du reste, que la foule fit justice de ces honteuses innovations et que les *lionnes* de cette époque les réservèrent pour les bals et les fêtes à huis-clos. Parmi les plus célèbres, on citait Mme Talien, dont les moindres ajustemens étaient savamment étudiés du grec ou du romain le plus pur. Le *Journal des Modes* de 1801 la montre avec la tunique athénienne et le front ceint d'un diadème, imité d'une statue de Phryné. Des bandelettes de pourpre nouaient ses cheveux, et un collier semblable à celui qu'Homère donne à Hélène parait sa poitrine.



Mme Talien (1801).

L'année suivante, la rivale en *lionnerie* de Mme Talien, Mme Récamier, qui s'était efforcée de donner au costume des femmes une direction plus chaste, l'emporta, grâce à la réaction morale qui se faisait sentir dans les mœurs publiques, et adopta le voile.



Mme Récamier (1802).

Mais le voile trouva une opposition très-vive, et les femmes de théâtre surtout le repoussèrent. Le goût dominant des coiffures resta donc une sorte de grec bâtard qui n'avait plus rien de la pureté de style observé si longtemps par Mme Talien. C'était une fausse simplicité, pleine de recherche et qui rappelait les édifices de coiffure du Bas-Empire, avec leurs lourds bandeaux de pierreries et d'or, leurs crêpés maniérés et leurs tresses fausses. On peut en juger par Mlle Chameroy, danseuse célèbre à l'Opéra et qui s'était fait une grande renommée par la manière dont elle jouait le rôle de Junon.



Mlle Chameroy (1803).

Le mauvais goût ressemble à une tache d'huile : il s'étend sans cesse. 1804 inventa de petites boucles grimacières ; un portrait de Mlle Duchesnois, célèbre tragédienne, l'atteste.



Mlle Duchesnois (1803).

Et pourtant ce n'était pas le pire. Mlle Georges, dans un portrait daté de 1805, publié par l'*Almanach des Théâtres* de cette année, s'est coiffée, pour poser devant le peintre, d'un chapeau dont la vue seule ferait éclater de rire aujourd'hui. Notez bien que voici seulement le chapeau qui paraît. Jusque-là on allait nu-tête, et l'on n'admettait le voile que pour sortir.



Mlle Georges (1804).

En 1806, les femmes continuèrent à se couvrir la tête, et les souvenirs des conquêtes impériales suggérèrent l'idée de prendre la coiffure orientale. De là le turban que Gérard a donné au portrait de Mme de Staël et qui depuis lors est devenu populaire, comme le chapeau de Napoléon.



Mme de Staël (1806).

Du chapeau et du turban il advint une coiffure métis et disgracieuse. Chasselat, dans une gravure mise en tête des œuvres de Mme Cottin, montre la célèbre romancière avec une espèce de casquette; il faut observer ici que les femmes gardaient alors leur chapeau dans les appartemens et que c'était une coiffure de visite comme aujourd'hui.

Telle était la mode de 1807.



Mme Cottin (1807).

Cependant dès 1808, quelques femmes apportèrent l'innovation de se débarrasser de ces accoutremens peu commodes et se montrèrent chez elles avec des coiffures d'appartement moins lourdes et moins gênantes que les chapeaux. Cette mode, commencée par des femmes qui ne sortaient guère de chez elles, comme Mme Campan, ne prit que plus de vogue l'année suivante En 1810, le bonnet avait acquis en France droit de naturalisation.



Mme Campan (1808).



Mme Dufresnoy (1810).

Un portrait de Mme Dufresnoy, célèbre femme auteur, publié par le *Portefeuille de la Jeunesse*, la montre parée d'un bonnet que ne désavouerait point aujourd'hui une femme élégante.

Entre le bonnet et le turban, il y avait un juste-milieu que ne pouvait manquer de s'approprier le besoin continuel que les femmes éprouvent de modifier et de changer leurs ajustemens. En 1812, la princesse Pauline posait devant David avec une sorte de turban-bonnet fort élégant, emprunté au femmes juives: les bandelettes se nouaient sous le menton et cachaient l'extrémité des oreilles de la belle princesse, oreilles que la nature avait oublié de border.



Pauline Napoléon (1812).

Isabey savait donner aux gazes qu'il chiffonnait dans ses merveilleuses miniatures tant de charme et de vaporeux que la lourde Allemande Marie-Louise ne se montrait guère que



Marie-Louise (1814).

la tête enveloppée de gazes, le front couronné de roses et la poitrine couverte par ce que l'on appelait alors des redingotes montantes.

Les coiffures d'Isabey et les robes fermées commencèrent dès lors un règne qui ne devait pas se terminer de longtemps et que la restauration ne fit qu'encourager, car 1815 était arrivé.



Mme Gail (1815).

Nous en resterons là aujourd'hui et nous terminerons l'histoire des coiffures de cette phase de la mode par le portrait de Mme Gail, dont la musique jouit de quelque célébrité à cette époque.

---

## SINGULIÈRE FONTAINE.

Le recueil allemand intitulé *Annalem der physik und chemie* renferme l'extrait suivant d'une notice portant le titre de *Wauderungen Durch Sicilien und die Levante.* Le fait remarquable que cet extrait signale est garanti par M. Poggendorf, qui connaît personnellement l'auteur anonyme de la notice.

« Un horloger de Malte possédait un bien-fonds vers la pointe nord-ouest de Gozzo, sur un plateau calcaire qui s'abaisse insensiblement vers la mer, au bord de laquelle il conserve toutefois une hauteur verticale de quarante à cinquante pieds. Cet homme, cherchant à tirer parti de cette situation, eut l'idée d'y établir une saline et fit pratiquer dans le roc, d'ailleurs facile à tailler, des renfoncemens qui devaient recevoir l'eau de la mer. Sous ces bassins se trouvait une grande cavité qui était en communication avec la mer: il poussa donc un trou de sonde jusque dans la cavité, et, au moyen d'une chaîne de godets, il éleva l'eau qui s'y amassait continuellement.

» L'entreprise s'annonçait sous les plus heureux auspices; les bassins, après avoir été remplis d'eau, se desséchaient si promptement qu'il fallait sans cesse les remplir de nouveau. Mais le propriétaire fut bien désappointé quand il finit par s'apercevoir que l'eau, au lieu de s'évaporer, était absorbée par le calcaire, qui était poreux, et ramenée à la mer; de sorte que la couche terreuse qui s'était formée sur le fond des bassins contenait fort peu de sel. Il fut si vivement affligé de ce mécompte qu'il tomba gravement malade et abandonna tous les appareils qu'il avait fait construire à grands frais.

» Mais il n'était pas au bout de ses peines. Avec l'arrière-saison arrivèrent de nouveaux désastres. Un orage grondait-il à l'ouest ou au nord-ouest, l'eau de la mer était lancée dans la cavité située sous les bassins, et là, obéissant à l'énorme pression qu'elle éprouvait, elle se précipitait avec fureur à travers le trou de sonde, qui lui offrait une issue. Alors jaillissait jusqu'à soixante pieds de haut une majestueuse fontaine qui, s'étalant peu à peu jusqu'à son sommet, retombait sous la forme d'une puissante gerbe.

» Le spectacle était magnifique; mais les particules d'eau, chassées en grande partie bien au delà de la propriété de l'horloger, anéantissaient les fruits des peines que se donnaient des voisins pour la culture de leurs terres: aussi lui intentèrent-ils des actions en dédommagement, et le malheureux propriétaire, tourmenté de toutes les manières, mourut de consomption au printemps suivant.

» Alors les voisins accoururent, remplirent de pierres le trou de sonde et crurent avoir obtenu le repos; mais ils donnèrent lieu à un nouveau phénomène plus étonnant encore que la fontaine jaillissante. Après la belle saison, lorsque les orages d'hiver commencèrent à régner, on entendit dans cette contrée de l'île un vacarme souterrain qui tantôt se brisait en éclats isolés, semblables à des coups de canon, tantôt grondait comme le plus fort tonnerre et semblait provenir de l'air comprimé dans la cavité.

» La pression, agissant aussi sur les pierres qui bouchaient le trou, emporta celles du bas et fit crouler celles du haut, de sorte que l'issue se trouvant libre de nouveau, le jet d'eau salée jaillit aussitôt et lança sur le champ voisin des flots destructeurs. On se hâta de reboucher l'orifice, et le tonnerre souterrain recommença avec violence. Trois fois déjà l'on a comblé la fontaine, et l'on craint toujours une nouvelle éruption.

» Un phénomène à peu près semblable a lieu aussi, dans les temps d'orage, dans une petite île nommée Meleda du golfe Adriatique. Quoique plus faible, il semble n'être également que les décharges périodiques de l'air refoulé dans de profondes cavités. »

---

## CIRCULATION DES VOITURES A PARIS.

Voici quelques détails statistiques sur la circulation des omnibus et sur leurs recettes:

« D'après la définition donnée par une nouvelle ordonnance de M. le préfet de police, les omnibus sont des entreprises de transport en commun.

» La première création des omnibus fut autorisée par M. Debelleyme, elle date de janvier 1828 et d'octobre 1829. L'inventeur des omnibus fut un M. Baudry, qui, après avoir d'abord établi ses voitures à Nantes, les fit connaître et circuler bientôt à Paris. Le début n'en fut pas d'abord très-heureux; Baudry se brûla la cervelle. Il avait trop tôt désespéré, puisque son entreprise a depuis si étonnamment prospéré. Telle est la malheureuse destinée de la plupart des inventeurs: ils ont semé, d'autres recueillent.

» Les premiers omnibus qui apparurent et qu'on vit parcourir commencèrent par les boulevards intérieurs. Leur route, que dans leur *langage omnibus* on appelle *ligne*, fut de la Madeleine à la place de la Bastille; de la Bastille, au coin du boulevard Beaumarchais, à la barrière du Trône; du Carrousel à la barrière de Passy, etc. Ne tardèrent pas de venir à la suite des Omnibus les Dames-Blanches, les Tricyles (le nom de ceux-ci tient à ce que les voitures n'avaient que trois roues, deux grandes pour le milieu, une petite sous le devant; elles sont maintenant à quatre roues). Arrivèrent ensuite les Favorites, les Orléanaises, les Diligentes, les Écossaises, les Béarnaises, les Carolines, les

Citadines, les Batignollaises; en ces derniers jours, les Parisiennes, les Hirondelles, les Joséphines, etc.

» Tous ces omnibus, d'ancienne et de nouvelle création ou tolérance, font un service plus ou moins actif, au moyen de trois cent soixante-dix-huit voitures qui se succèdent et se croisent depuis huit heures du matin jusqu'à minuit. Quelques-unes, notamment celles des boulevards, font merveilleusement leurs affaires. Les particuliers qui se confient aux omnibus font aussi les leurs. L'accélération des communications, leur diversité, produisent un mouvement singulier dans tous les sens.

» Tous les jours cent mille personnes montent en omnibus. La recette, terme moyen, est à peu près de 30,000 francs par jour.

» Cinquante mille personnes occupent les fiacres et les cabriolets; les uns et les autres ne travaillent pas moins qu'avant la création des omnibus; leur recette est à peu près la même qu'auparavant.

» Depuis la révolution opérée par les omnibus, il se trouve constaté que cent mille personnes qui seraient restées à pied profitent aujourd'hui de la douceur des voitures: signe certain, ajouté à beaucoup d'autres, de l'aisance progressive dans toutes les classes de la société. »

---

## COUTUME NORMANDE.

Une de nos correspondantes nous écrit :

..... Assise au coin de mon feu, par une froide matinée de mars, j'écoutais notre ami Léon, cet infatigable voyageur, me conter une des mille aventures de sa vie de touriste. Captivée par le charme qu'il mettait à peindre les mœurs et les usages d'une population des îles, je ne remarquais pas l'expression d'impatience moqueuse qui éclatait sur le visage d'une de mes petites amies entrée doucement pendant la narration. Léon remarqua son air railleur et lui en demanda le motif.

— Mon Dieu, monsieur, lui dit-elle, je m'étonne que vous alliez si loin pour trouver des coutumes singulières; je puis ce soir vous faire voir une ronde de sauvages sans qu'il soit nécessaire de vous déranger beaucoup, et sans que vous courriez le moindre risque d'être scalpé.

Je souris à ma gentille amie, que j'avais devinée, et je m'engageai à remplir sa promesse.

Onze heures du soir sonnaient quand nous nous mîmes en chemin; la nuit était sombre, et l'on n'entendait d'autre bruit que celui de nos pas; tout à coup des cris discordans frappent nos oreilles, des lumières qui semblent s'agiter comme des feux follets paraissent à notre droite, et nous nous trouvons dans un vaste marais au milieu d'une ronde qui semble fantastique : des hommes au teint cuivré, des femmes échevelées se tenant par la main tournent rapidement en chantant des airs bizarres dans une langue inconnue; chaque couplet est suivi de cris aigus ressemblant à des rugissemens; tous les bras s'agitent en l'air et la ronde recommence.

— Hé bien! dis-je à Léon, comment trouvez-vous cette fantasmagorie?

Il était stupéfait et ma petite amie triomphante. A peine de retour, il me demanda où je l'avais mené. Il avait un air que je n'oublierai jamais.

— A un quart de lieue de chez moi, répondis-je, à Longpré-les-Corps-Saints, ce grand et beau village dont vous avez visité de jour l'église, curieuse par ses souterrains et son architecture gothique. Les habitans fêtent ainsi le premier dimanche de carême, qu'ils appellent le dimanche de la violette; leur teint est basané par l'ardeur du soleil dans les tourbières qu'ils exploitent; leurs chants incompréhensibles sont du franc picard, presque inintelligible même pour moi, qui suis naturalisée, à cause de leur accent prononcé. Maintenant chaque jeune fille va ramener chez elle son amoureux et ses amis. On mangera une omelette et du lait froid, et l'on dansera jusqu'au jour autour de la table..... Cette ronde qui vous a impressionné n'est pas le seul usage bizarre du pays. A certain jour déterminé, les deux plus jeunes mariés du pays forment une grosse pelote que l'on nomme chaulle et que l'on jette à tous les passans. Malheur à celui à qui le jeu ne plairait pas, il serait couvert de boue de la tête aux pieds avec l'accompagnement obligé de cris effroyables : le mieux est de se résigner de bonne grâce.

Le jour de la Saint-Jean a encore ses feux; dans une partie de la vallée de Somme le curé les bénit, puis on saute par-dessus; ensuite on va allumer toutes les herbes sèches des rideaux, et au milieu de toutes ces flammes vous pourriez vous croire au centre d'un incendie immense.

Quand un pauvre se marie, il invite à peu près tous ceux qui veulent y venir; chacun selon sa fortune apporte du pain, de la viande, des œufs, et le ménage vit longtemps des débris du festin. La demande de la jeune fille se fait invariablement un samedi; c'est une pure formalité, tout étant d'accord avant cela. L'épousée est vêtue de noir de la tête aux pieds, elle porte à sa ceinture des mouchoirs destinés aux plus proches parens; après la messe le curé bénit le lit, puis on dîne; la mariée, debout, doit servir tout le monde. Le lendemain les jeunes gens, munis d'une longue perche vont chez les convives de la veille chercher des poules (on appelle cela aller à glève) et l'on se réjouit de nouveau.

Aux enterremens le mort est porté dans un grand chariot dans lequel montent les plus proches parentes; la tête sur le cercueil, elles poussent de grands cris jusqu'à l'église; pendant l'office, il n'y a que les pères, mères, époux, frères, qui soient obligés aux cris jusqu'à ce que le mort soit en terre; au reste que l'on ait ou non du chagrin, cela ne fait rien à la chose, il est d'usage de hurler, et on le fait par convenance.

Chaque jour ces coutumes s'affaiblissent ou se perdent; on montre encore pourtant près de chez moi un champ où une place toujours plus verte et plus productive indique une danse de fées; plus loin est un bosquet où saint Martin se reposa et qui a gardé son nom. Encore quelques années et tout cela sera oublié, il n'y a déjà presque plus de veillées, on ne croit plus guère en Dieu, comment croirait-on aux sorciers! Adieu les douces croyances, les erreurs si naïves, les superstitions si pittoresques! Le paysan sans foi sera-t-il plus heureux? L'avenir en décidera. Il était deux heures, nous allâmes nous coucher, et plus d'une fois nos songes reproduisirent les danseurs aux gestes diaboliques.

---

## LE PILCHARD.

La nature a des mystères dont les naturalistes n'ont jamais pu soulever le voile; ceci est une vérité vulgaire. Mais si on laisse de côté les hautes spéculations de la science, les grandes questions qui se rattachent pour ainsi

dire autant à la philosophie qu'à l'histoire naturelle, si l'on descend à des faits communs, généraux, à des phénomènes qui s'accomplissent tous les jours sous nos yeux, à la portée de notre main, on est tout à fait étonné de rencontrer le voile ténébreux de l'ignorance là où il semblait n'y avoir besoin que de jeter un coup d'œil pour découvrir la vérité. Voulez-vous confondre l'orgueil scientifique d'un homme qui a passé toute sa vie dans l'étude, demandez-lui comment se multiplie l'anguille ordinaire, que l'on pêche dans toutes nos rivières, que l'on sert sur toutes nos tables : il ne pourra vous répondre, car il ignore si elle est ovipare comme les autres poissons et les reptiles, vivipare comme les mammifères.

Le pilchard (*clupea pilchardus*, cuv.), que l'on pêche si abondamment sur les côtes occidentales d'Angleterre et que l'on trouve assez communément sur nos côtes, est encore un de ces êtres dont l'histoire est jusqu'à ce jour inexplicable. Il appartient au genre du hareng et n'en diffère que par quelques caractères peu importans. Il en a la taille, mais ses écailles sont plus grandes, ses dents insensibles, sa dorsale un peu plus avancée, et son arrale a un ou deux rayons de plus. Sans que l'on sache ni d'où il vient ni où il va, il apparaît dans nos mers quelques jours avant le hareng et en disparaît à la même époque. Comme il ne voyage pas en troupes aussi nombreuses, ou en *bancs*, pour me servir de l'expression de nos pêcheurs, on n'a pas pu le suivre dans ses migrations.

Mais voici ce que cet animal offre d'extrêmement singulier : lorsqu'il arrive, il est plein, c'est-à-dire que son ventre est rempli d'une quantité prodigieuse d'œufs; il s'en décharge pendant sa demeure sur nos côtes, et quand il s'en retourne, il est absolument vide. Son pays natal est donc le nôtre; ainsi que l'hirondelle, s'il nous quitte pendant une certaine partie de l'année, c'est pour voyager dans des contrées qui lui sont étrangères, car sa patrie est chez nous; c'est là qu'il est sorti de l'œuf déposé sur le sable par ses parens, c'est là que pour la première fois il a senti son existence, ainsi que la petite hirondelle qui s'élance du nid pour aller passer l'hiver en Afrique. Ceci est si bien prouvé que nul ne peut le mettre en doute; eh bien, pourtant il n'en est rien. Aucun pêcheur ne peut se vanter d'avoir vu ni dans nos mers ni ailleurs un jeune pilchard sortant de l'œuf ou même ayant moins de la moitié de la taille que la nature a assignée à cette espèce. Que deviennent les œufs que ces poissons déposent chaque année sur nos côtes? Périssent-ils? Mais alors comment l'espèce se soutient-elle? D'où vient-elle? etc.

Ce fait, extrêmement singulier, mérite bien d'être offert à la méditation des naturalistes, et il est très-propre à rabattre un peu l'orgueil scientifique de ces hommes qui croient tout expliquer, tout savoir, ou qui du moins veulent le faire croire aux autres.

Du reste le pilchard, que nos matelots nomment aussi célan, est un excellent poisson, surpassant le hareng par la saveur de sa chair, mais ayant comme lui une multitude de petites arêtes qui le rendent difficile à manger. Comme il meurt presque aussitôt qu'on le sort de l'eau, il est impossible de le faire parvenir à l'état de fraîcheur dans les villes éloignées des côtes; quelquefois on l'y envoie salé, mais alors il a perdu la plus grande partie de ses qualités.

# CRITIQUE LITTÉRAIRE.

## PIERRE SAINTIVE.

Un homme de ce monde, jeune, bien élevé, distingué de cœur et d'intelligence, capable de tous les bons sentimens, de toutes les délicatesses qui se concilient avec un désir raisonnable de faire fortune, Pierre Saintive, est venu dans une petite ville de province chercher une femme et épouser avec elle une influence assurée pour son avenir. Saintive est triste comme on l'est souvent à cet instant solennel de la vie.

La première fois en effet qu'on regarde sérieusement et en face la grande résolution du mariage, c'est, selon le train ordinaire des choses, à la suite de quelque découragement profond contre lequel on n'a pas trouvé en soi de forces prêtes : elle se présente alors comme un refuge désespéré, et l'on s'y jette. Plusieurs chemins conduisent là; tous ceux des passions y aboutissent, et les voyageurs qui les suivent se rencontrent au même but : celui-ci s'était hier endormi dans folie de sa dernière jeunesse, et il se réveille ce matin la tête lourde d'un mauvais rêve; celui-là, qui avait cherché le bonheur dans un autre esclavage, reparaît aujourd'hui sa chaîne brisée et le cœur saignant par une large blessure ou appauvri par des pertes insensibles; cet autre, qui s'était cru plus fort et plus sage de ne courir que les aventures de l'intelligence, ne trouve plus dans son esprit ni curiosité ni ardeur. On s'arrête alors; on écoute au dedans et au dehors de soi : rien ne nous fait du bruit, ni le plaisir, ni l'amour, ni la pensée. Quand nos passions ne veulent plus de nous, alors nous songeons qu'il est bien temps de faire de nous-mêmes à la raison une triste et tardive offrande.

Saintive n'a point obéi à tous ces entraînemens et n'a point à revenir d'aussi lointains écarts : c'est l'incertitude, c'est l'irrésolution seule d'une vie menée au hasard de la petite sagesse, sans but et sans direction, qui le lasse et qui l'abat. Il n'arrive donc pas mieux préparé qu'un autre à comprendre et à remplir les nouvelles obligations de la carrière qu'il veut courir; il n'en a bien mesuré ni l'étendue ni la rigueur. Une fatigue moins coupable peut-être, mais tout aussi dangereuse qu'aucune autre, voilà tout ce qui l'empêche d'hésiter plus longtemps devant le mariage : il ne se donne pas, il se rend. Étrange insouciance, commune pourtant à tous les hommes! au lieu de se préparer par une sollicitude active et par un souci de tous les instans à ce qui doit être la grande affaire de leur vie, ils se sacrifient et se prodiguent aux années déjà si riches de la jeunesse, et après avoir jeté dans ce gouffre vertus, illusions, santé, fortune, ils y engloutissent aussi leur avenir. Le mariage est pour eux le remède

(1) Chez Olivier Fulgence, 8, rue Cassette, 1 vol. in 16.

héroïque des cas extrêmes ou bien la retraite expiatoire dans laquelle ils font vœu de s'ensevelir. Il est à craindre pour Saintive qu'il n'en fasse l'inutile épreuve et qu'il n'y trouve rien de ce qu'il y cherche, ni le repos ni la guérison. Son mal en effet remonte trop haut pour être si facilement vaincu : c'est un composé de désirs et de répugnances inexplicables à ses propres yeux; c'est un besoin des choses inconnues; c'est une curiosité ardente que le monde et la vie ne sauraient satisfaire.

« Je ne suis plus jaloux, — se dit-il (car j'aime mieux que le malade parle lui-même), — je ne suis plus jaloux de l'approbation des hommes ni de leur haine, et l'amour des femmes a pris dans ma vie la place reléguée et médiocre que peut lui accorder un homme sensé; je ne suis plus soucieux d'ouvrir les portes de la science, car tout ce que j'ai mis jusqu'à présent dans ma mémoire n'a pas enrichi mon cœur d'un sentiment, ni mon esprit d'une pensée solide et sûre. Les sciences ressemblent à ces salons où l'on a recueilli sous verre beaucoup d'objets curieux qui ne servent à rien..... J'ai été préféré à des hommes d'un mérite supérieur, et je me suis vu préférer d'horribles sots; j'ai souffert sans trop de douleur les privations les plus acerbes, et j'ai nagé dans l'abondance sans y éprouver beaucoup de joie; je suis donc réellement assez indifférent à toutes ces marottes de l'ambition humaine, et si je leur sacrifie encore du temps, des pensées, des efforts, c'est plutôt par une vieille habitude qui m'y pousse de complicité avec l'ennui, que pour satisfaire une passion réelle ou même un simple désir. Mais quoi de plus irrésistible et de plus fatal que ce torrent dormeur de l'habitude et de l'ennui? J'ai vu dans la campagne de Rome une petite rivière dont l'eau sulfureuse et tiède frappe le pays qu'elle parcourt d'une épouvantable aridité; elle n'emporte pas les terres, elle ne déchire rien, n'arrache rien; mais elle dépose au pied des arbustes et des plantes un enduit limoneux qui les pétrifie. Mon âme est cette eau funeste : toute fleur qu'on y jette et toute bonne résolution qui commence d'y germer s'y flétrit, s'y transforme et n'est bientôt plus qu'un gravier stérile. Oh! que je suis triste! oh! que j'ai peur! que je me vois malheureux! »

Au bout de cet ennui profond et de ce détachement de toutes choses, Saintive ne trouve qu'une conscience effrayante de sa faiblesse et qu'une anxiété mortelle de ne savoir où l'appuyer. Un jour enfin, las de ses angoisses redoublées, où s'avise-t-il de se réfugier? Dans une église. Son cœur éperdu ne lui suggère pour dernier espoir que cette ressource enfantine de joindre les mains et de prier. Et il exécute cette idée bizarre comme je suis sûr que vous l'auriez fait vous-même. Il se glisse dans une église, le pas furtif, l'œil aux aguets, craignant bien d'avoir été vu. Il va prier comme on va voler. Combien de nous ont eu de ces retours! mais on n'ose pas les avouer. Autrefois l'hypocrisie se cachait derrière la foi; aujourd'hui, tout au contraire, c'est la foi que l'on cache : on est fanfaron d'indifférence, et l'incrédulité a ses hypocrites. Au fond de la chapelle la plus sombre, Saintive s'est cru bien seul, et il s'est agenouillé, et il a essayé de se rappeler une prière. Pendant qu'il se relève rafraîchi par les pensées qu'ont murmurées ses lèvres, il s'aperçoit qu'on l'a surpris et que deux jeunes personnes de la ville, au milieu d'un groupe de curieux qui visitent l'église, l'examinent avec une curiosité sous laquelle il se sent rougir. Les bonnes velléités s'envolent à tire-d'aile; il ne lui reste que de la honte.

C'est ainsi que cela se passe. Le poëte qu'avaient révélé MM. F. Pyat et H. Berthoud, qui est mort hier, Hégésippe Moreau, avait eu de ces momens de récipiscence. Une pièce de ses poésies intitulée *Un quart d'heure de dévotion* en fait l'aveu. Il y raconte qu'un jour dans une église la foi le toucha, et il exprime les émotions qui le pénétrèrent alors. Mais la fausse raison reprit bientôt le dessus, et la pièce se termine par un hymne au plaisir, au vin et à la beauté. Rien ne serre et n'attriste le cœur comme cette gaîté funeste qui devait sitôt s'éteindre, et l'on se figure que sur son lit de mort à l'hôpital, ce qu'il nomme les superstitions de son enfance lui aurait été d'un meilleur secours que cette philosophie déplorable.

Les deux jeunes filles devant lesquelles Saintive s'était retiré en désordre ne l'avaient pas regardé fuir avec la même expression; l'une, qui avait un sourire de raillerie sur les lèvres, est précisément Mlle Sylvie d'Adronne, la femme dont Saintive pourrait bien devenir l'époux, belle et spirituelle personne aussi redoutable par la vivacité de ses grands yeux noirs que par celle de son esprit. Supérieure par l'intelligence et par la beauté à tout le monde qui l'entoure, avide de succès et d'hommages, faite pour briller sur un théâtre plus vaste que l'enceinte d'une petite ville, Sylvie a compris la valeur de Saintive; elle compte sur son avenir pour le sien, et elle l'aime de toute l'ambition qu'elle se sent. Ce sera la digne compagne d'un homme mêlé à l'agitation politique. En attendant des triomphes d'un ordre plus élevé, elle ne dédaigne pas la petite souveraineté dont elle jouit et elle ne recule devant aucun sacrifice pour retenir entre ses mains le sceptre de l'esprit : — il lui en coûte une coquetterie extrême et une impitoyable ironie. Ce n'est pas que son esprit soit sans défauts et sans ridicules non plus, il en a, mais ceux-là seulement qui sont indispensables pour briller dans le cercle au milieu duquel il rayonne. Il est pédant, par exemple, il a une vivacité lourde, et il s'écoute. Mais soyez sûr qu'il ne sera dépaysé nulle part, et qu'il secouera son air de province aussi facilement qu'il le respire. Ajoutez à tout qu'il y a du député et du député parlant, et ainsi du député influent dans sa famille, et Mlle Sylvie d'Adronne vous paraîtra un excellent parti dont le pauvre Saintive n'a plus qu'à devenir, même de sang-froid, amoureux fou.

Mais Sylvie n'avait pas été seule à s'occuper de Saintive agenouillé dans l'église; la jeune personne qui l'accompagnait avait jeté sur lui un regard d'étonnement et d'intérêt qui ne lui avait pas échappé. Jusque-là Mlle Thérèse Lacroix, jeune fille qui passait sa vie à la campagne dans une retraite profonde et qu'on avait envoyée pour quelques jours se distraire à la ville, n'avait pas paru à Saintive digne d'un seul instant d'attention. Pour la première fois il reconnut le charme de ses yeux bleus, la beauté naïve et les grâces recueillies de cette aimable personne. Thérèse est une fille chrétienne dans toute l'acception du mot; il n'y a dans cette âme charmante que des pensées toujours pures comme une prière, et sa vie se passe toute en pratiques charitables et pieuses. Le soulagement des misérables, la visite des pauvres chaumières ne sont pas des devoirs qu'elle remplit, mais des plaisirs qu'elle goûte. Elle se mêle elle-même à tous ses bienfaits, les empreint comme de son image et ajoute par là un prix inestimable au bien qu'elle répand. Ainsi elle ne donne pas l'aumône, elle la *fait* : il n'est point de chose si humble qu'elle ne la relève, de soin si pénible qu'elle ne l'ennoblisse. Saintive la retrouve dans le simple et habituel exercice d'une vertu partout où le pousse le caprice et le hasard de ses bonnes résolutions. C'est par la séduction de son innocente vie qu'elle s'empare de ce cœur rebelle à toutes les avances d'une coquetterie ordinaire. Elle ne se sépare pas pour lui de ses meilleures aspirations vers la foi et la charité, et purifiant jusqu'à l'égoïsme des sentimens humains, elle achève de subjuguer une âme qui n'est qu'à demi touchée par la grâce.

Ces deux femmes représentent, dans l'intention de l'auteur, les deux principes du bien et du mal, entre lesquels l'homme a sans cesse à se prononcer. Si un tel sujet pouvait vieillir, il serait ici rajeuni par la façon hardie et ingénieuse dont on le trouve abordé. Au lieu de charger avec de noires couleurs le personnage évidemment condamné de Sylvie, l'auteur s'est plu à le fortifier de tous les avantages qui feraient son triomphe aux yeux du monde, à mettre de son côté tous les argumens auxquels la sagesse humaine trouve le moins à répliquer, et c'est après l'avoir armé lui-même et mis dans le meilleur état de défense qu'il le frappe et le ruine.

Saintive entre Thérèse et Sylvie; une âme entre la foi et le doute, également faible entre des regrets qu'elle combat et des désirs dont elle n'a pas le courage : tel est dans sa simplicité tout ce livre, et on ne l'a pas plutôt exposé qu'on en a donné déjà l'analyse entière. Que reste-t-il à dire? Saintive a pour le retenir dans les voies du monde les conseils de son ami Gratien, Parisien facile, qui lui écrit des lettres pleines de la morale des grandes villes, et mieux que tous les conseils, il n'a pour y persévérer qu'à entendre la voix haute encore et forte de tous ses penchans. D'un autre côté, l'exemple et les exhortations de Sourzac, un homme d'une vertu rigide dont il subit l'ascendant, et la voix secrète de sa conscience, l'avertissent de régler autrement sa vie. Les grâces de Thérèse et l'involontaire séduction qu'elle exerce achèvent de triompher de Saintive : il se décide à demander la main de l'aimable jeune fille; mais ce n'est pas avec un cœur soumis comme il faut à la foi par l'amour qu'il en vient là. L'extrémité d'ailleurs n'est pas bien périlleuse, ni le sacrifice bien grand de se choisir une compagne belle, vertueuse et riche, car Thérèse est riche : elle possède assez de ces biens périssables, fermes, vergers, bois et prairies pour aplanir et semer de fleurs le chemin du salut, et plus d'un incrédule ne demande pas mieux que de le parcourir avec elle. Il y a donc pour Saintive une plus forte épreuve à subir, et il y succombera. Thérèse lui apprend que la plus grande partie de sa fortune n est pas à elle; elle la regarde entre ses mains comme un dépô

qu'elle est prête à restituer à son maître légitime : c'est un devoir que son père, tourmenté de remords, lui a légué en mourant. A une époque révolutionnaire où bien d'autres crimes se commettaient, il s'était approprié la fortune qu'il avait promis de sauver. Cet aveu découvre à Saintive l'état misérable de son esprit et le lâche attachement qu'il conserve pour des félicités dont il croyait avoir mesuré le vide. Il ne veut pas, même avec Thérèse, courir les risques de la pauvreté ; il renonce à elle. Si plus tard c'est à lui que revient, comme fils du marquis de Saint-Yvres, dont le père de Thérèse était l'intendant, la fortune que ce dernier avait usurpée, il offre sans doute à Thérèse de la partager avec elle ; mais elle le refuse à son tour pour se donner tout entière à Dieu, et Saintive, éclairé par son exemple, va porter son repentir au pied des autels, où Thérèse va chercher peut-être une consolation.

Ce livre, dont nous n'avons réussi à donner qu'une idée bien incomplète, est dominé, on l'aura vu, par une haute et profonde conviction, que nous respectons de toutes nos forces, dont il faut envier le bonheur et au pied de laquelle la critique doit s'arrêter, en avouant son incompétence. C'est la profession de foi d'un esprit et d'un cœur passionnément religieux et mettant au service de la cause catholique, tant de fois gagnée, leur ardeur, leur inspiration et leur éloquence. C'est une œuvre de talent; mais c'est avant tout l'œuvre d'un chrétien. La convention, qui tient tant de place dans les livres de cette sorte, n'en occupe guère dans celui-ci. En revanche il s'y découvre toute une âme et tout un caractère, tout un mélange de qualités larges et même de défauts généreux qu'on prend plaisir à contempler. C'est un spectacle qui vaut bien tous les incidens prévus d'une fable romanesque, que celui d'un esprit hardi jusqu'à la témérité, ardent jusqu'à la fougue, d'une imagination riche et aventureuse, prête à tout, même au désordre, et se soumettant sans plainte à la discipline, à la règle la plus austère. Telle est la *physionomie* de ce livre, pour nous servir d'une expression qui suffit à l'examen superficiel qu'on en fait ici. Et si le peu que nous avons dit de sa conception ne donnait pas assez à entendre la place distinguée et tout à fait à part qui lui doit être assignée, un dernier trait y réussirait mieux : *Pierre Saintive* est un roman que l'écrivain ne fait paraître qu'avec l'approbation de son confesseur.

Le plan et l'exécution de ce livre témoignent hautement de la préoccupation pieuse sous laquelle il a été composé. Tout y est sobre, scrupuleux, contenu. Il s'y fait partout sentir une imagination puissante qui veille sans cesse à se modérer, qui se défie de ses élans, qui se garde d'elle-même. Si une inflexible sévérité y a écarté du récit les ornemens futiles, les incidens multipliés et ces surprises d'intérêt qui mènent de la réflexion droit à la rêverie ; si une telle discrétion s'y observe, même pour glorifier la vertu, ce n'est point pour s'en départir quand il s'agit d'en indiquer les contrastes : on ne risque pas d'y voir retracés les dangers des passions dans des tableaux dangereux eux-mêmes. La cause du monde, à laquelle il faut bien donner un avocat, n'y est plaidée que pour y être perdue. Si cependant le personnage qui la soutient s'anime jusqu'à un peu trop d'éloquence, si la chaîne de ses sophismes se déroule avec trop d'éclat et s'il revêt les pensées mauvaises de grâces trop décevantes, l'auteur reparaît aussitôt, lui ferme la bouche et s'effraie, et se demande « s'il est utile et bon d'évoquer ainsi le démon du mal, dans l'espérance incertaine de le combattre avec succès. »

Malgré cette vigilante sollicitude, il est encore permis de douter que l'auteur de *Pierre Saintive* ait réussi à éviter tous les écueils de la route difficile qu'il a voulu suivre. Son livre s'adresse à deux publics de goûts et d'exigences bien contraires, avec la prétention de leur faire accepter une lecture qui risque de les froisser également : trop austère et trop recueilli pour les uns, il peut effrayer les autres de sa forme un peu trop mondaine. Que les gens du monde se plaignent de n'y pas trouver assez de ces coups de théâtre, de ces péripéties passionnées, de ces enchevêtremens d'intrigue auxquels ils sont habitués, c'est de quoi l'auteur se consolera sans doute aisément. Mais réussira-t-il bien à ne pas effaroucher les âmes tendres et craintives, auxquelles il veut surtout parler? Il en doute parfois lui-même et intruit alors son propre procès avec une rigueur que personne ne voudrait ratifier. Sourzac ne s'écrie-t-il pas quelque part : « Quels coups de théâtre voulez-vous former avec des gens qui n'attachent aucun prix à leur corps, ne songent qu'à leur âme, croient à l'efficacité de la pénitence, comptent sur le pardon et se savent immortels? Leur conduite envers Dieu, envers le prochain, envers eux-mêmes, est réglée à l'avance par la loi immuable, qui fut la loi des martyrs : ils échappent au roman sur tous les points. »

En thèse générale, nous ne songerions pas à chercher la pensée d'un auteur dans les doctrines soutenues par les personnages de sa création. Ordinairement il n'a qu'un pinceau pour leur distribuer à tous le dessin et la couleur ; ordinairement il n'est que peintre : ici il est juge. Nous avons dit tout à l'heure comme il savait arrêter à temps leurs paroles et les réfuter et les combattre ; ici il ne désavoue rien, et d'ailleurs il met ce langage dans la bouche du personnage de ses prédilections, de l'homme vertueux et sage par excellence. Nous devons donc y voir un aveu, mais un aveu sévère jusqu'à l'injustice, et dont nous ne voulons pas nous servir.

Nous serions tenté plutôt d'adresser à l'auteur sur le fond même et sur la création de ce personnage de Sourzac une critique qui s'éloigne un peu, par malheur, du cercle de celle où nous devrions nous tenir. Sourzac est, selon lui, le type et l'idéal du chrétien, à la bonne heure; mais que de priviléges n'a-t-il pas ajouté à toutes les conditions qui rendent déjà si difficile d'acquérir ce beau titre ! Le chrétien est donc un homme qui fuit le séjour des villes, où les occasions de chute sont trop fréquentes ; il se choisit au milieu d'une campagne riante une maison qu'égaient ses beaux enfans et sa jeune femme ; il repose agréablement ses yeux sur des terres qui lui appartiennent ; il enrichit par le travail, il moralise par ses exemples les paysans de son canton ; il jouit sur eux et sur ses voisins d'une influence avec laquelle doit compter le député de l'arrondissement. Libre de tout souci matériel, hors de lui comme en lui, tout se prête à son bonheur : il a un ruisseau qui coule avec un doux murmure et avec le nom charmant de l'Agnèle ; il a au détour de son chemin une croix de pierre sculptée, dont le lierre enlace les bras ; il a des collines exprès pour le coucher du soleil et des prairies d'où ne se perd aucune magnificence des nuits étoilées. Et en cet état de choses, son âme s'élève jusqu'à Dieu, qui vient partout au-devant d'elle. Nous croyons volontiers que ce portrait du chrétien n'est pas exclusif et que l'auteur en voit quelques-uns ailleurs que dans le beau paysage et les conditions de fortune où il a placé son héros ; mais pourquoi donc avoir choisi de préférence un modèle si décourageant ? Il n'est pas permis à tout le monde d'être chrétien à la campagne et dans ses terres; à ce prix, ne l'est pas qui veut. Et après avoir donné le portrait du chrétien des champs, ne nous devait-il pas celui du chrétien des villes? Il y a une autre préoccupation de l'auteur de *Saintive* à relever : pourquoi cette complaisante insistance à faire de tous les chrétiens de son livre des gens d'esprit? Thérèse et Pauline sont spirituelles, l'auteur le répète en plus d'un endroit ; Sourzac est quelque peu bel esprit. Pourquoi ces chrétiens privilégiés par la richesse et l'intelligence ? Si l'égalité règne quelque part, c'est pourtant au pied de la croix. Pourquoi ces personnages aristocratiques ? Nous demandons pardon à l'auteur de cette mauvaise chicane, car nous voyons très-bien qu'il n'a pas pu éviter de faire ce qu'il a fait, et nous allons lui en dire la raison, — ce qui ne le consolera guère — : c'est que ses chrétiens sont des héros de roman.

Nous ne croyons pas d'ailleurs que les lecteurs les plus rigides du livre de M. Veuillot lui en veuillent beaucoup de quelques défauts d'exécution rachetés par des intentions si généreuses et par un talent si avide de se bien employer. Quant à ce monde dont M. Veuillot ne s'est pas occupé et dont le suffrage ne l'inquiète guère, il s'obstinera à faire le succès de *Pierre Saintive*, il lira sans rancune des portraits, des descriptions, des tableaux d'intérieur, des paysages touchés avec une grâce et une variété inexprimables, des pages éloquentes, pleines de pensées, d'enthousiasme, d'inspiration hardie, et qui n'ont pas été écrites pour lui. Il aimera cette bonne sève qu'on y voit éclater et cette fougue vertueuse qui a presque un attrait de curiosité ; il pardonnera à ses vigoureuses colères de frapper injustement sur plus d'un objet de notre admiration. Enfin il tiendra ce livre pour une œuvre de véritable valeur, destinée à vivre par une condition dont ne peuvent se passer les pensées les plus méritantes, par le style.

EDMOND LECLERC.



# MERCURE DE FRANCE.

## SOMMAIRE.

LIVRES : *Histoire des classes nobles*, par M. Granier de Cassagnac. — *Danaé*, par le même. —*Voyage en Orient*, par M. Baptistin Poujoulat. — *Nympe d'Islande*, par M. Félix Bogaerts. — *Rubens*, par M. Ernest Buschmann. — *La Loire historique*, par M Touchard-Lafosse. — *Les Français peints par eux-mêmes.* — THÉATRES : *Latréaumont.* — *Le Diable amoureux.* — *Le Mirliton.* — *Les petits Théâtres.* — UN PEU DE SCIENCE : *La commission scientifique d'Algérie.* — *Le jardin des plantes.* — *Le daguerréotype.* — *La découverte de Jacobi.* — *Fleurs de cuivre.* — *Machines de guerre.*

M. Granier de Cassagnac, dont le talent sérieux et savant aime à traiter les sujets les plus profonds et les questions les plus importantes, a publié la seconde partie de son histoire de la société humaine. Après avoir démontré l'origine des *Classes ouvrières*, il a écrit la légende des *Classes nobles*. Rarement on a réuni tant de savoir à des formes plus pures et plus attrayantes. Cet énorme volume, tout hérissé de citations grecques et latines, prouve une érudition rare chez nos jeunes écrivains, et se lit d'un bout à l'autre avec l'avidité qu'on met à lire un roman. C'est qu'à chaque page se trouvent de précieux et piquans détails sur les mœurs antiques; c'est que le drame des anciens temps s'y montre dans toute son herculéenne vigueur. Peut-être néanmoins ces documens, rassemblés avec tant de science et de savoir-faire, manquent-ils un peu de clarté dans leurs dispositions. Tant d'ogives, de colonnes, de figurines, de statues, de tableaux, d'enchevêtremens, de vitraux, se mêlent dans cet immense édifice, que l'on s'y perd avec facilité et qu'il n'est point aisé d'y trouver sa route. On s'arrête si volontiers devant les détails qu'on ne songe plus à l'ensemble de l'œuvre.

*Danaé*, délicieux roman plein de fraîcheur et de grâce, quoique publié séparément de l'*Histoire des classes nobles et des classes ouvrières*, n'en forme pas moins un épisode de ce vaste ouvrage; c'est l'*Atala* de ce *Génie du christianisme.* Une fable touchante, une peinture vive, animée, coloriée, vivante, vraie, ôte à la critique toute sa part. *Danaé*, la belle vierge esclave qui s'illumine splendidement aux rayons d'un amour chaste et à la grande lumière du christianisme; *Danaé*, pure au milieu de la fange et de la corruption de Rome en décadence, inspire un vif et touchant intérêt. Puis tout cela est écrit d'un style net, pur, hardiment ciselé; il y a la part du rire comme la part des larmes. L'antiquaire et la femme la plus frivole y trouvent leur compte, l'une pour s'amuser, l'autre pour apprendre.

Le frère d'un de nos critiques (1) célèbres, M. Baptistin Poujoulat, a visité l'Orient, vers lequel maintenant se tournent tous les regards. Or, malgré l'admirable livre M. de Michaud sur l'Orient, il y avait encore dans la *Correspondance d'Orient* des parties à compléter. Plusieurs contrées de l'Asie-Mineure, la Mésopotamie, les régions orientales de la Syrie manquaient à l'historien des croisades. En 1836, M. Baptistin Poujoulat prit le chemin de l'Orient. Muni des instructions de M. Michaud, il alla à son tour voyager au profit de l'*Histoire des Croisades.* Il parcourut, ayant en main les vieilles chroniques et le livre d'histoire de M. Michaud, tous les points de l'Asie-Mineure, de la Mésopotamie et de la Syrie orientale qui furent témoins des exploits ou des malheurs des armées de l'Occident. C'est le récit de ce voyage qu'il publie aujourd'hui. Nous y reviendrons, car nous n'avons point encore lu en entier l'ouvrage de M. Poujoulat.

Un jeune homme encore inconnu en France, mais dont le nom ne manquera pas de devenir célèbre, M. Ernest Buschmann, a fait paraître à Anvers une notice sur Rubens. Présentée avec simplicité, l'histoire du grand peintre se développe dans cet ouvrage clairement, avec trop de solennité peut-être, mais accompagnée d'aperçus fins, de vues larges et empreinte d'un haut cachet artistique. Le mouvement littéraire est vif et heureux en Belgique. M. Félix Bogaerts, dont les lecteurs du *Musée* ont apprécié déjà le talent chaud et vigoureux, a montré une naïveté charmante et une grâce toute biblique dans une fraîche légende intitulée : *Nympe d'Islande.* Il y a bien, dans ce volume, quelques lenteurs, et le style, faute d'un travail moins précipité, procède parfois par soubresauts. Cela était peut-être une qualité dans le *Maestro di Campo*, premier livre de l'auteur; dans *Nympe d'Islande*, c'est un défaut. On ne déclame pas une histoire contée au coin du feu entre deux femmes qu'on fait pleurer; on la murmure à voix basse et avec mystère.

En dépit de cette critique, *Nympe d'Islande* a pris place parmi les ouvrages remarquables que les étrangers publient dans notre langue et qui appartiennent de droit à la littérature française, malgré les frontières posées par la politique.

M. G. Touchard-Lafosse continue l'histoire de la *Loire historique, pittoresque et biographique.* Cette œuvre importante et habilement exécutée présente une suite de tableaux dans lesquels se montrent avec exactitude les mœurs de la France à diverses époques, car l'histoire de la France s'est passée en grande partie sur les bords de la Loire. De belles et riches gravures accompagnent cet ouvrage, que le libraire Suireau publie par livraisons et que recommande une riche exécution typographique. Nous voudrions pouvoir en dire autant des *Français peints par eux-mêmes*, qui, texte et gravures, restent tout à fait en arrière des premiers volumes. MM. Henri Monnier et Gavarni ne donnent plus guère de dessins, et les noms vraiment littéraires ne s'y montrent pas plus souvent. Il faut signaler cette négligence à l'habile éditeur qui a fait, sans contredit, typographiquement parlant bien entendu, le plus merveilleux des chefs-d'œuvre de la librairie française : la magnifique édition illustrée de *Paul et Virginie.*

Peu de personnes ont jamais compris le talent d'un homme dont la camaraderie a fait jadis grand bruit, assez oublié aujourd'hui et qui n'en persiste pas moins à revenir sur la scène littéraire. Il est impossible de lire rien de plus ennuyeux, de plus immoral et de plus prétentieusement radical que *Léo*, par M. de Latouche. Enfilez les uns aux autres tout ce que peut ramasser un esprit médiocre de lieux communs, d'absurdités et d'invraisemblances, et vous aurez un livre meilleur que *Léo*, car tout cela pourrait être écrit en français, et *Léo*, comme l'a spirituellement démontré M. de Balzac dans sa *Revue parisienne*, regorge de fautes grossières et d'offenses à la grammaire.

M. Arsène Houssaye est encore un de ces talents prônés que ne comprennent pas les personnes qui, sur la foi des éloges de coteries littéraires, achètent innocemment *Fanny*, par exemple. On ne saurait parodier plus malheureusement la manière de M. Théophile Gautier, qui reste simple, naïf et vulgaire à côté du style tourmenté et barbouillé de *Fanny*. Fgurez-vous Watteau copié par un écolier maladroit.

M. Eugène Sue a tenté d'écrire pour le théâtre, et M. Eugène Sue a échoué : cela devait être. Le genre de talent du romancier et de l'auteur dramatique présentent entre eux autant de différence que l'art du statuaire et l'art du peintre; au premier la masse et l'ensemble de la forme extérieure, au second les détails et la couleur. Le romancier pense pour le lecteur, tandis

(1) Le fragment si intéressant que nous avons publié en août sur *Florence* est emprunté à un ouvrage de M. Poujoulat intitulé *Toscane et Rome*, et qui est ce que l'on a écrit depuis longtemps de plus curieux, de plus naïf et de plus réellement original sur l'Italie et particulièrement sur les États-Romains et Rome moderne. On retrouve dans ce livre tout le talent de l'ami et du collaborateur de M. Michaud.

que l'auteur dramatique fait penser le spectateur. Cela explique comment, avec un talent vif et animé dans ses livres, M. Eugène Sue, malgré la collaboration d'un écrivain habitué à la scène, est resté froid, timide et plein de lenteur dans son drame. *Latréaumont* livre intéressait vivement; *Latréaumont* drame ennuie. Si M. Sue veut encore aborder le théâtre, qu'il fasse au préalable de longues études dramatiques. Mais, nous l'en prévenons, le romancier y perdra de sa vérité d'allure : témoin M. Alexandre Dumas, qui a compromis un grand talent dramatique à publier des livres médiocres. Après tout, il n'y a qu'un seul homme qui fasse exception à cette régle générale et qui tienne le premier rang comme romancier et comme écrivain dramatique, c'est l'auteur de *Notre-Dame-de-Paris* et de *Marion Delorme*.

L'Opéra, qui prépare un opéra de Donizetti, a joué un ballet plein de vivacité dans ses deux premiers actes et dont le troisième, dans sa dernière partie, se trouve passablement chargé d'ennui. Le *Diable amoureux* est joué avec talent par Mlle *Pauline Leroux*, qui s'élève aussi haut que l'on peut s'élever sans sortir toutefois de la médiocrité. Elle paraît charmante dans un petit bout de rôle, et Barrez se montre d'une bonhomie et d'une vérité sans exemple dans le rôle d'un vieux gouverneur : il rappelle l'un des plus amusans personnages de Walter Scott : le savant distrait de *Guy-Mannering*. Bouffé et Vernet ne feraient pas mieux.

Si vous voulez rire, rire follement et vous amuser comme on s'amuse à dix ans, allez au Cirque voir le *Mirliton*. Le premier acte de cette folie est, sans contredit, machines à part, une des plus spirituelles bouffonneries qui soient au théâtre. Pour le reste, imaginez un fracas réjouissant de transformations, de changemens à vue, d'inventions comiques devant lesquelles rirait le spleen en personne ! L'histoire d'un testament surtout mérite une mention à part. Un oncle en mourant laisse à Léandre une somme énorme. Jugez de la joie de l'héritier qui s'entend nommer légataire universel. Mais le malicieux testateur a chargé de tant de codiciles ce testament, qu'à la joie de Léandre succède bientôt le dépit... Lorsqu'il aura rempli toutes les conditions du legs de son oncle, il lui restera quinze ducats !... Cela est mis en action avec une bouffonnerie qui en rehausse encore le comique. N'oublions pas, car les idées dramatiques ne sont pas choses d'habitude au Cirque, le rôle d'un médecin dont Molière lui-même aurait souri.

Mlle Rachel a fait sa rentrée au Théâtre-Français avec le bonheur et l'éclat que justifie et que mérite son jeune talent. Au Gymnase, une indisposition a interrompu les représentations de Bouffé. Au Vaudeville et aux théâtres du boulevard rien n'a paru sortir de la ligne ordinaire d'honnêtes médiocrités.

Malgré les graves préoccupations de la politique et les inquiétudes des esprits, la science, comme étrangère au milieu du monde qui s'agite, n'en continue pas moins avec un calme imperturbable ses investigations dans son monde à elle. — Déjà la commission scientifique de l'Algérie, quoique dirigée par M. Bory de Saint-Vincent, s'est enrichie de collections dans tous les genres, grâce à l'infatigable persévérance de ses membres. Le tableau qu'elle nous a envoyé de la magnifique végétation du pays est bien fait pour réveiller dans l'esprit des hommes éclairés le désir de conserver la belle et glorieuse conquête. Les plantes les plus utiles croissent dans la province avec une rapidité incroyable, depuis les sommets du Sahel jusque sous les flots de la mer. Le dattier, l'olivier, le caroubier, le figuier, le pin d'Italie, le jujubier, le cyprès, l'oranger, le citronnier, le platane, l'amandier, le peuplier blanc, répandus à profusion dans la campagne, portent à la fois des fruits et des fleurs, et forment comme un vaste et riche jardin rafraîchi par de limpides cours d'eau, qui séduit le regard et répand dans l'air mille senteurs agréables. Là, les arbres ne perdent point leurs feuilles; les herbes de nos climats sont des arbustes; le palma-christi, simple fleur chez nous, s'élève à la hauteur de vingt-cinq pieds. L'Algérie est une terre promise qui n'attend, pour prodiguer ses trésors, qu'un peuple qui veuille bien les lui demander sérieusement.

Nos voyageurs de la *Vénus* s'occupent aussi très-activement de classer les collections dont ils viennent d'enrichir le Muséum. Nous citerons parmi les animaux arrivés à la ménagerie un ours monstrueux, connu des Anglo-Américains sous le nom d'ours horrible, recueilli par M. Neboux dans la Californie, et qui doit être, suivant toute probabilité, de la même espèce que ceux dont on trouve les débris fossiles dans plusieurs cavernes : on en supposait la race perdue. Une foule de mollusques, de reptiles, d'amphibies, et 348 espèces d'oiseaux étrangers viennent compléter bien des genres et remplir bien des places vides depuis longtemps au cabinet d'histoire naturelle. On ne saurait prodiguer trop d'éloge au zèle intelligent et courageux des officiers qui ont si fructueusement dirigé les travaux de ce long voyage. — Les savans cherchent encore aujourd'hui à perfectionner les découvertes photogéniques et la galvano-plastie ; aussi est-on enfin parvenu à empêcher les dessins du Daguerréotype de miroiter à la lumière et de s'effacer par le frottement. Nous avons pu voir de magnifiques épreuves qui ne diffèrent de nos belles gravures que par une inimitable perspective. De son côté, nous nous plaisons à le signaler, M. Soyer s'occupe de populariser la découverte de Jacobi, la reproduction métallique des statues, bas-reliefs, médailles, etc. A l'aide de quelques modifications, il est parvenu à mouler en cuivre les plantes les plus délicates avec une netteté et une précision miraculeuses, et nous avons vu l'empreinte du buste de l'Hercule jeune aussi belle qu'une statue originale et faite en quelques heures. L'avenir de la galvano-plastie nous paraît immense, car dès aujourd'hui ses procédés offrent tant de certitude et d'économie en même temps que M. Soyer n'a pas craint de proposer d'exécuter en cuivre, pour 200,000 francs, l'éléphant de la Bastille, qui coûterait 600,000 francs par les procédés de fonte ordinaire. Outre les avantages que l'art peut déjà tirer de cette découverte, l'industrie trouvera en elle, d'ici à peu, un puissant auxiliaire, et nous aurons certainement bientôt des bijoux, des meubles, des ornemens dont les fabricans ne seront autres que l'électricité.

Si la science conserve chez nous une attitude pacifique et industrielle, il n'en est pas de même par tout pays. De nouvelles machines de guerre sont chaque jour inventées et exécutées par les mécaniciens et ingénieurs de Woolwich. Parmi les inventions les plus formidables en ce genre, nous devons parler des brûlots à vapeur que les marins appellent navettes de mer. Ces brûlots sont composés de deux fuseaux coniques en planches cerclés en fer, et attachés aux deux côtés d'une poutre de sapin dont la longueur est d'environ 80 pieds. Sur le milieu de cette espèce de radeau on amarre une machine à vapeur munie de roues à palettes, et à chaque bout un canon Paixhans chargé jusqu'à la gueule. Cette machine se lance avec une grande vitesse pendant la nuit contre les flancs des navires ennemis. La pointe ferrée de la poutre pénètre dans la carène, le choc met le feu au canon, dont le boulet fait une large brèche au-dessous de la flottaison, et le bâtiment coule bas aussitôt.

Ces machines vont et viennent à volonté, de sorte que deux bateaux à vapeur du commerce, sans autres munitions que du charbon, et en se tenant hors de portée, pourront aisément venir à bout d'un bâtiment de haut bord. Peut-être un jour verrons-nous les combats navals se décider de cette manière par des machines à vapeur, et la victoire sera-t-elle certaine pour le peuple qui en possèdera le plus.

On parle, pour le Salon prochain, d'un tableau de M. Biard qui doit produire une vive sensation et qui représente une aurore boréale.

L'Académie Française va recevoir solennellement ses deux derniers élus et nommer deux nouveaux académiciens. Le discours de M. Flourens sera, sans doute, quelque chose de curieux ; nous vous en rendrons bon compte. Quant aux nouvelles élections, nous ne formons aucun doute sur leur résultat. De médiocres écrivains, des médecins, ou pis encore, viendront s'asseoir sur les fauteuils académiciens. Le poète qui a écrit *Ombres et Rayons*, l'auteur de *Notre-Dame de Paris*, n'a aucune chance d'être nommé. Il n'y a point là de place pour lui !... Ils ont raison : ce n'est point là sa place.

*Le rédacteur en chef*, S. HENRY BERTHOUD.

*Le directeur*, F. PIQUÉE.

Imprimerie de A. Desrez, 24, rue Lemercier, à Batignolles-Monceaux.

# ÉTUDES HISTORIQUES.

## LA COURONNE ET LA HACHE



Henri VIII et Anna Boleyn.

### CHAPITRE PREMIER.

LA COURONNE.

Lorsque la sœur de Henri VIII vint en France pour donner la main d'une fraîche et jeune vierge de seize ans à un vieux roi qui eût été son aïeul, elle fut accompagnée par plusieurs jeunes filles de la première noblesse de la Grande-Bretagne. Parmi elles était Anna Boleyn, celle qui depuis fut elle-même reine d'Angleterre. Son histoire est belle et touchante.

Anna Boleyn était fille de sir Thomas Boleyn, que Henri avait employé plusieurs fois dans des missions diplomatiques. Il était allié à la première noblesse du royaume. Sa

mère était fille du comte d'Ormond; son aïeul, sir Geoffroy Boleyn, avait épousé, étant maire de Londres, l'une des filles de lord Hasting (1), et lady Boleyn, mère d'Anna, était elle-même fille du duc de Norfolk. Anna était fort jeune lorsque la princesse Marie quitta l'Angleterre pour venir régner pendant trois mois sur nous. Devenue veuve, on sait que Marie épousa le duc de Suffolk; et Anna, dont la beauté ravissante devait être appréciée ce qu'elle valait à la cour de François Ier, fut attachée à la reine Claude, fille de Louis XII et femme de François. Mais Claude eut bientôt le bonheur de mourir, et Anna, qu'une fatale destinée repoussait dans sa patrie, y retourna après avoir été quelques mois attachée à la personne d'une princesse d'un rare mérite, la duchesse d'Alençon.

L'époque précise de son retour en Angleterre est peu certaine, même d'après les historiens qui ont écrit sur elle avec le plus de spécialité. Mais quelle qu'elle soit, ce fut un jour funeste pour Catherine d'Aragon. Anna Boleyn, admise au nombre de ses filles d'honneur, fut bientôt distinguée par le tyran, dont l'amour ne donnait que la honte ou la mort. Toutes deux devaient être victimes à la fois de sa préférence comme de son abandon.

Ce fut alors que Henri conçut des scrupules sur la légitimité d'une union contractée depuis vingt ans. Catherine d'Aragon avait épousé d'abord avant lui Arthur, prince de Galles et frère aîné de Henri. Arthur mourut n'ayant que dix-sept ans. Mais Catherine et lui s'étaient agenouillés devant le même prêtre et avaient dit *oui* en face du crucifix. Plus tard, lorsque des raisons politiques firent contracter un nouveau mariage entre le beau-frère et la belle-sœur, le nouveau prince de Galles n'eut aucun remords.

Mais ensuite sa conscience s'éveilla et lui apparut sous la forme d'une jeune fille, tout éblouissante de beauté, tout étincelante d'esprit, tout adorable de grâces. Les manières d'Anna Boleyn avaient un charme particulier à côté des femmes anglaises. Elle l'avait acquis à la cour la plus courtoise, la plus élégante de l'Europe. Henri l'aima non-seulement avec amour, mais avec délire... et ce délire était effrayant comme le cri du tigre lorsqu'il appelle sa compagne.

Anna ne voulait pas être la maîtresse d'un roi : elle jugeait avec raison que plus le déshonneur est en un lieu élevé, plus on le voit de loin.

— Je suis d'assez noble maison pour être votre femme, dit-elle à Henri. S'il est vrai, comme vous le dites, que votre mariage soit nul, faites prononcer le divorce, et je suis à vous.

Ce mot fut l'arrêt de la malheureuse femme, qui n'était plus aimée. Henri donna l'ordre au cardinal Wolsey, alors son favori et son premier ministre, d'écrire en cour de Rome pour obtenir du pape une sentence qui prononçât la cassation de son mariage avec Catherine d'Aragon (2). Ce fut Knight, secrétaire intime de Henri, qui fut à Rome pour presser et conclure cette affaire.

Le moment paraissait favorable. Clément VII occupait alors le saint-siége. Irrésolu, craintif, il redoutait surtout Charles-Quint (3), dont il était presque captif, et qui, en

(1) Hume, Cambden, Burnet, etc., etc.

(2) Burnet, Fra-Paolo.

(3) Charles-Quint connaissait le caractère timide du souverain pontife, et il le menaçait continuellement d'assembler un concile général. Le motif qui lui donnait le plus de crainte était d'être poursuivi pour sa naissanee : les bâtards sont exclus du trône pontifical, et il était connu que Clément VII était fils naturel de Julien de Médicis. Léon X avait bien dit qu'il existait une promesse de mariage entre sa mère et son père; mais cette preuve *verbale* eût été insuffisante. Jules II avait également fait de terribles lois contre la simonie, et le cardinal Colonna possédait un billet souscrit par Clément VII n'étant encore que cardinal, et fait pour être aidé dans son chemin à la papauté.

sa qualité de neveu de Catherine, devait au moins la protéger par esprit de convenance. Le pape éluda longtemps de faire une réponse définitive. Enfin, pressé par le roi de France, qui, en cette occasion, était d'autant plus en faveur du roi d'Angleterre qu'il avait de haine rancunière pour son frère d'Espagne, le saint-père, bien qu'il fût prisonnier de l'empereur, accorda à Henri ce qu'il demandait, c'est-à-dire qu'il reconnut que Jules II n'avait pas eu le pouvoir de donner une bulle afin de permettre le mariage de Catherine et de Henri. L'infaillibilité des papes se trouvait par là vivement attaquée. Cependant la situation de Clement VII était alors bien pénible et influait beaucoup sur sa conduite. L'événement que Clément désirait avec le plus de passion était le rétablissement de sa maison dans Florence, et il comprenait que l'empereur était le seul des souverains de l'Europe qui fût capable de le faire réussir. Cette pensée, qu'il n'abandonnait jamais, fut cause de la longue ambiguïté de sa conduite.

Anna Boleyn, pendant ce temps, était, dit-on, mariée secrètement avec le roi. Ce qui pourrait le faire croire, c'est l'activité qu'elle mettait à faire agir le cardinal Wolsey et Stephen Gardines, secrétaire du cardinal. Voici une lettre traduite textuellement et qu'Anna écrivait au cardinal au moment où une contagion qui régnait dans Londres avait déterminé le roi à le quitter avec elle et à l'emmener dans une maison de campagne, où ils étaient tous deux. Cette lettre fait voir en même temps l'esprit et le caractère d'Anna. Elle est du 22 mai 1528.

« Milord,

» Je vous supplie très-humblement d'excuser la liberté que je prends d'interrompre vos importans travaux par une lettre peu méditée et sans art. Mais il faut que je vous exprime ma joie de vous savoir en bonne santé au milieu de tant de maux. Je ne puis que demander à Dieu de vous continuer en cet état, afin de m'acquitter par ma reconnaissance de tout ce que je vous dois, car je suis bien convaincue, milord, des bonnes intentions que vous avez pour moi, et que vous avez pris mes intérêts si fort à cœur qu'ils ne vous laissent reposer ni jour ni nuit. Je ne puis reconnaître tant de bontés, milord, que par une amitié toute particulière pour vous, que j'aimerai plus que personne au monde *après le roi*... Je suis au reste, milord, dans toute l'anxiété de l'arrivée du légat, persuadée que je suis qu'elle ne peut m'être qu'avantageuse, puisque c'est vous qui le faites venir. Je connais à cet égard vos intentions. Je sais que vous êtes aussi impatient que moi et qu'elle ne cessera que lorsque les choses auront été amenées à bien. Mais il faut se soumettre et toujours espérer en la bonté de Dieu.

» En attendant, je suis avec passion,

» Milord,

» Votre servante humble et obéissante,

« Anna BOLEYN. »

Et au bas de la lettre, le roi avait ajouté de sa main :

« Celle qui vous écrit ces lignes ne me veut pas laisser de repos que je n'y ajoute ce peu de mots. Mais, quelque peu que vous en trouviez, prenez-les, je vous prie, en bonne part et comme une marque de mon amitié et du contentement que j'éprouve de savoir que cette peste vous a respecté... *Nous* sommes ici dans une grande peine de n'apprendre point que le légat doit arriver. Mais je me confie dans vos bons soins et dans la bonté du ciel et sa bénédiction. C'est tout ce que j'ai à vous dire pour le présent. La seule chose que je veuille y ajouter, c'est de vous souhai-

ter tout le bonheur que peut désirer pour vous celui qui écrit ces lignes, qui est votre roi et bon ami.

» HENRI. »

Tandis que le roi s'était éloigné de la contagion, aucun ordre n'avait été donné pour que la reine Catherine pût quitter Londres, et elle y demeura exposée aux horreurs du fléau. Dans la pensée tout infernale de Henri, il est positif que la possibilité de sa mort est entrée pour beaucoup dans sa volonté de la faire rester à Londres pour y servir de preuve que la mort ne choisit pas ses victimes et que sa faux nivelante frappe, dans ses jours de réjouissances, les têtes les plus fières comme les plus humbles.

Mais au moment où le bref allait être expédié, le sac de Rome eut lieu (1)... Le pape, prisonnier pendant près d'une année dans le château Saint-Ange et remis en liberté par Charles-Quint, ne pouvait prononcer le déshonneur de sa tante, dont les clameurs retentissaient dans l'Europe entière. Enfin, pour allier tous les intérêts et surtout le sien, il nomma pour son légat à Londres, afin d'informer sur l'affaire, le cardinal Campeggio (2), en lui ordonnant d'aller le plus lentement qu'il le pourrait... Le cardinal était vieux et goutteux; les attaques ne lui faillirent pas au besoin, et il observa si bien son ordre qu'il mit dix mois pour aller de Rome à Londres.

En apprenant que le légat était enfin sur la route d'Angleterre, Anna Boleyn écrivit encore une lettre au cardinal Wolsey pour lui exprimer sa joie.

« C'est alors, lui dit-elle, c'est alors, milord, que je pourrai reconnaître ce que vous faites pour moi; en attendant, je n'ai que de la bonne volonté... mais elle est grande... et je demeure ainsi, priant Dieu pour votre prospérité et qu'il vous conserve dans ce haut faîte de gloire et d'honneur... C'est le vœu, milord, de votre humble et dévouée servante.

» Anna BOLEYN. »

Mais Catherine n'était pas aussi reconnaissante qu'Anna des soins que le cardinal prenait pour former un tribunal inique et arbitraire, et elle le traita d'*hérétique* et de *fauteur* d'adultère... Wolsey ne fit qu'en rire; il avait pour lui son roi, la maîtresse de son roi et les flatteurs, qui sont toujours en foule autour d'un homme comme Wolsey, qui ne mangeait plus que dans de la vaisselle d'or massif... l'argent était trop vulgaire.

Wolsey (3) avait beaucoup contribué à conclure la liaison d'Anna avec le roi... Henri était un homme dont l'œil ne devait pas voir et l'oreille ne devait pas entendre. L'amour, une maîtresse, une vie de mollesse et de volupté, devaient remplir les momens d'un tyran qui jouait avec les têtes de ceux qu'il aimait encore le mieux... La reine Catherine, avec son oratoire, son rosaire, sa religion toute de rigueur, n'était pas la femme qu'il fallait au ministre avide du pouvoir, pour que son maître le laissât tomber de ses mains. Il voulait ce qu'il avait trouvé dans Anna Boleyn, une créature formée d'amour et pour aimer..... Henri était sous un joug bien doux..... il restait là, dominé par une fascination à laquelle il faut croire, car elle existe bien réellement.

Mais il était indifférent à Wolsey, une fois que la chaîne fleurie avait entouré son maître, qu'elle devînt sanctifiée et légitime. Dans sa pensée corrompue, peut-être la jugeait-il plus durable autrement; quoi qu'il en soit, il reçut enfin

(1) Burnet, Rymer, lord Herbert.
(2) Burnet, Fra Paolo.
(3) Burnet, Camden, Herbert.

sa commission du pape. Campeggio arriva, et les deux légats commencèrent aussitôt (1) la procédure. Anna quitta Londres pour que les convenances ne fussent pas blessées.

Ce fut à Londres que le tribunal s'ouvrit. Les deux légats citèrent le roi et la reine d'Angleterre pour comparaître devant eux... Ils s'y présentèrent en personne; lorsqu'on les appela, Henri répondit à son nom... La reine était vêtue de noir et sa contenance était calme, quoiqu'on vît l'agitation intérieure de son âme se révéler sur son visage... Quand le légat fit retentir la salle de cette parole :

« Et très-haute, très-puissante, très-illustre dame et princesse... »

Avant qu'il eût achevé, Catherine, sans le regarder, sans lui répondre, se lève de son siége et se précipite aux pieds du roi; elle embrasse ses genoux en les mouillant de larmes... elle le presse, le conjure, le supplie au nom de toutes les affections qui peuvent faire palpiter le cœur d'un homme... Elle cherche une parole qui amollisse ce cœur d'acier, que l'amour seul agite; elle ne s'humilie pas, car c'est pour sa fille qu'elle est suppliante; pour sa fille, qu'un arrêt stupidement barbare peut frapper de bâtardise et déshonorer pour toujours.

— Sire, disait Catherine, quel est ce tribunal que vous avez convoqué? est-ce *pour me juger ?* qu'ai-je donc fait? je suis innocente, et je ne connais que vous seul ici qui ait sur moi du pouvoir; vous êtes mon seul appui, mon seul protecteur; je ne suis ici qu'une pauvre femme, isolée, sans défense et prête à succomber sous les coups de mille ennemis. Lorsque j'ai abandonné ma famille et ma patrie, c'était sur la foi que j'avais en vous; et maintenant encore dans cette terre étrangère, j'y suis seule, délaissée *de tous* et n'ayant, ne voulant avoir que vous pour soutien, vous et votre honneur... Henri, voulez-vous donc que votre fille soit à jamais perdue!... Songez qu'elle est votre première-née!... Faut-il donc que cette enfant soit déshonorée quand sa mère est innocente et que son père est souverain!...

Puis se relevant, elle regarda autour d'elle avec dignité; alors la femme, la mère désolée redevint une grande reine.

— Dans ce tribunal (2) qui prétend juger une reine d'Angleterre, dit-elle en laissant tomber sur eux un regard de mépris, je ne vois que des ennemis et pas un juge; ils ne peuvent prononcer une sentence impartiale et équitable: je le récuse.

Et faisant une profonde révérence au roi, elle sortit de la salle, où jamais elle ne rentra, n'y voulant pas reparaître. Après son départ, le roi déclara que jamais il n'avait eu de sujet de mécontentement contre elle, et que *les remords de sa conscience* étaient le seul motif qui lui fît demander le divorce!

Les légats citèrent encore la reine; comme elle ne répondit pas, elle fut déclarée *contumax*. Dans cette procédure tout inique il se mêlait une teinte de ridicule qui la rendait effrayante. Enfin elle tirait à sa fin; Anna Boleyn, revenue à Londres, pressait Wolsey de tout le pouvoir de ses charmes, et l'on sait qu'il était sensible à ce genre de séduction. Henri attendait chaque matin la sentence qui lui permettrait de couronner Anna, lorsque tout à coup le cardinal Campeggio annonça que le pape se réservait l'instruction de cette affaire, et que les parties étaient évoquées à Rome au propre tribunal de Sa Sainteté.

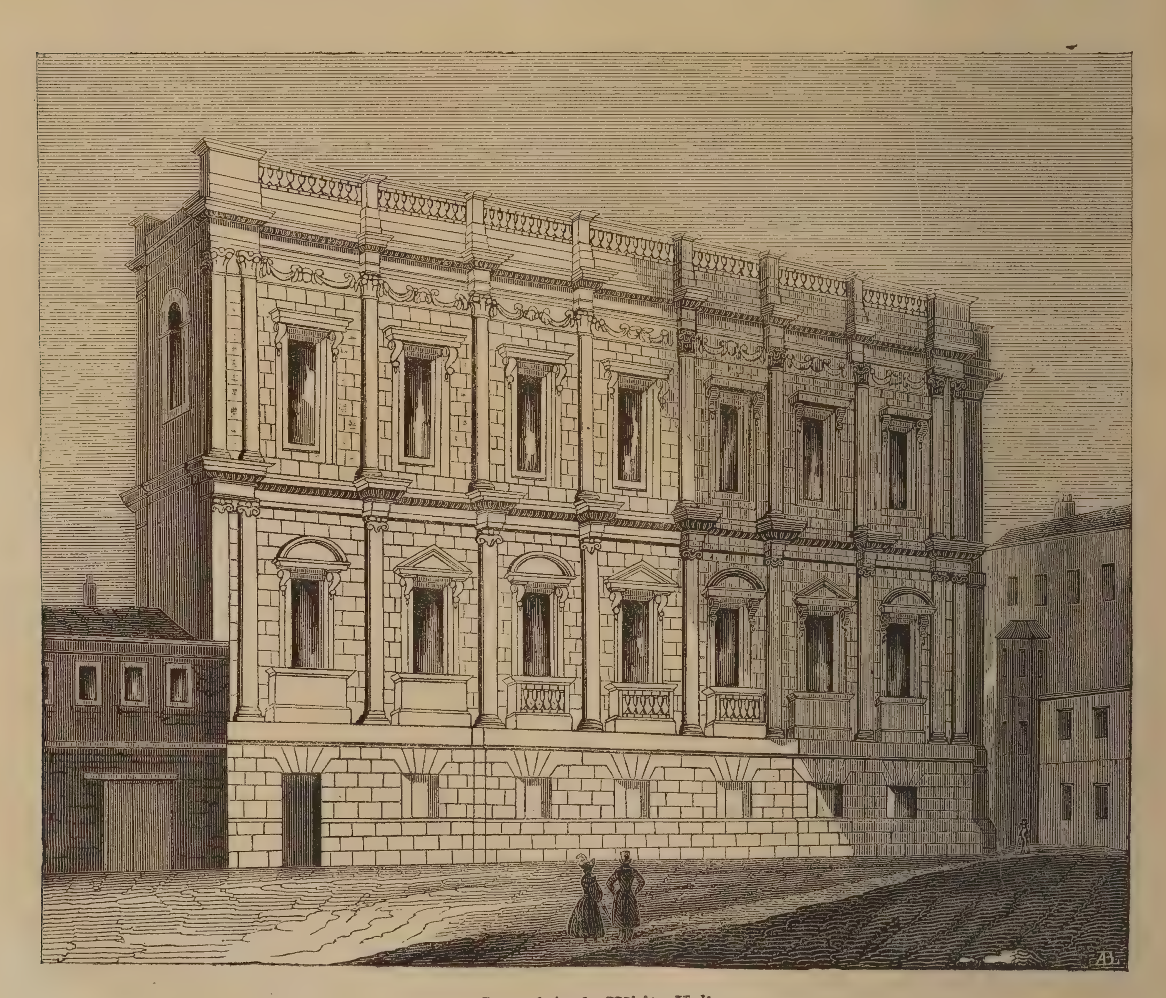
Henri ne put d'abord que rugir et blasphémer en appelant la vengeance sur la tête du chef de l'Église. Il ne mé-

(1) 31 mai 1529.
(2) Burnet, Herbert, Haltawe, page 545.

prisait même plus ses foudres, c'était lui qui les lançait. Anna, qui se vit un moment détrônée, ne put que pleurer, elle! mais que ces larmes avaient de puissance!... Elle était aimée alors, aimée avec passion, et d'un homme qui devait venger chacune des larmes de sa maîtresse par des rivières de sang!... Ce fut alors qu'eut lieu la scission définitive entre les deux Églises dans toute l'Angleterre. Que de désastres devaient consolider cette rupture!

Anna avait besoin de vengeance pour donner du calme à son âme tourmentée. Le renversement de ses espérances jetait un voile funéraire sur son avenir... Elle ne voyait encore aucun chemin pour sortir de cette nuit sombre qui succédait à ce jour lumineux qui entoure le trône. Elle avait besoin d'en accuser un être humain, car il lui fallait une victime: ce fut le cardinal Wolsey... Il lui paraissait impossible que cet homme tout-puissant dans le sacré collége, cet homme dont la main avait touché la tiare, ne pût tout faire en un jour s'il l'avait voulu; et des mois, des années amenaient la destruction de toutes ses espérances. Henri n'était pas un de ces hommes qu'il faut deux fois inviter à ne plus aimer. Wolsey avait été son favori, c'était plus qu'il ne fallait pour le perdre... C'était une malédiction que l'amour ou l'amitié de Henri VIII!...

Wolsey donnait une fête dans son palais d'York (1), ce palais que les plus magnifiques souverains de l'Europe et de l'Asie n'auraient vu qu'avec une admiration envieuse. ..



Le palais de White-Hall.

Il était là, insoucieux, joyeux, portant légèrement la vie et buvant les vins de France et d'Italie dans des coupes d'or enrichies de diamans et de précieux émaux. Des buffets richement sculptés supportaient sur leurs rayons des plats d'or massif étincelans de pierreries.... Cent valets, portant le blason de leur maître, circulaient autour de cette salle somptueusement fantastique; des jeunes filles couronnées de fleurs brûlaient des parfums et embaumaient l'air; tandis que, dans une galerie supérieure, les musi-

(1) Le palais d'*York*, qu'a fait construire Wolsey et que Henri fit confisquer, est devenu le palais des rois d'Angleterre. C'est White-Hall. Hume, Cavendish.

ciens les plus fameux de l'Italie et de l'Allemagne faisaient entendre une musique voluptueusement ravissante....

Tout à coup deux hommes se présentèrent devant le cardinal.... Ils étaient puissans dans le royaume d'Angleterre, et leur vue imposa d'abord au ministre insolent, car l'un était le duc de Suffolk, beau-frère du roi, et l'autre le duc de Norfolk....

Ils avaient ordre de lui demander le grand sceau.

— Je ne le rendrai pas sur une parole verbale, dit Wolsey.

Les deux ducs se retirèrent. Bientôt après ils rapportèrent une lettre du roi, sur laquelle Wolsey remit le sceau de l'État (1). Il fut aussitôt donné à Thomas Morus.... N'avais-je pas raison de dire que l'amour de ce roi, que sa faveur, donnaient toujours la mort!...

Wolsey se retira dans une maison de campagne qu'il avait près d'Hamptoncourt... Ce qui empêche de le plaindre, c'est sa bassesse dans son malheur.... Il pleurait comme un enfant, et la moindre apparence de retour de faveur le jetait dans des ravissemens.... Un jour, Henri lui envoya un message avec une bague pour lui ôter toute crainte pour l'avenir. Le cardinal était à cheval quand le courrier le rencontra; il se jeta à bas de son cheval, et, se mettant à genoux dans la fange de la route il baisa l'anneau avec larmes....



Wolsey baisant l'anneau de Henri VIII.

Et c'était de la jonglerie, car on ne pouvait pas aimer Henri VIII....

Après la disgrâce de Wolsey (2), un seul mot, dit par le docteur Thomas Crammer aux jésuites de Cambridge, éclaira le roi sur ce qu'il avait à faire.... Ce mot était le secret de la conduite qu'il devait tenir....

— Oh! s'écria-t-il avec une joie grossière, cet homme a vraiment pris *la truie par l'oreille* (3).

Il s'agissait de faire prononcer toutes les universités de l'Europe et d'arriver aux pieds du saint-père avec toutes leurs décisions : ce qui fut exécuté. Mais rien ne pouvait plus empêcher ce qui se préparait. Le pape n'accorda rien; et Henri, qui s'était d'abord proclamé lui-même le défenseur de la foi, renia la puissance de l'évêque de Rome; fit comme Luther.... et joignant la puissance spirituelle à la temporelle, il fut pape d'Angleterre.

Le mariage et le couronnement d'Anna Boleyn suivirent immédiatement. Et cette femme, pour laquelle toute l'Europe était agitée depuis quatre ans, se vit enfin assise sur un trône qui, pour elle, n'était qu'un lieu de passage pour entrer plus tôt qu'une autre dans son cercueil.

## CHAPITRE SECOND.

### LA HACHE.

Lorsque le chevalier *Elliot* (4) quitta Rome, lors de la dernière et définitive rupture de l'Angleterre avec le saint-siége, Sixte-Quint était encore un simple moine, mais toujours le même homme qu'il fut depuis. En apprenant le dernier refus du pape, il haussa les épaules et dit en levant les yeux au ciel :

— Mon Dieu! n'est-il pas vrai qu'il vous est bien égal

(1) Cavendish, Burnet.
(2) Hume.
(3) Hume et Langlois.
(4) Anna Boleyn lui avait donné de magnifiques diamans pour les employer comme séduction auprès de ceux qu'il fallait gagner; le chevalier Elliot était à Rome sous le titre d'excusateur.

que Henri VIII ait Catherine d'Aragon pour femme ou Anna Boleyn?...

Anna Boleyn avait acheté ce titre de reine d'Angleterre trop chèrement pour n'en pas jouir avec ivresse. Mais une chose troublait les nuits qui suivaient les jours de triomphe, c'était d'entendre donner le titre de *reine* aussi à cette malheureuse exilée, qui du fond de sa retraite n'était plus aperçue que comme une ombre gémissante. Il fallait encore qu'elle se dépouillât elle-même de ce titre de reine d'Angleterre, elle!... Catherine d'Aragon !... elle! fille, femme et sœur de roi; il lui fallait céder la place et le rang à une jeune fille coquette et légère.... Vaincu par les larmes d'Anna Boleyn, Henri envoya lord Montjoie dans la retraite où vivait Catherine exilée, pour lui dire qu'à l'avenir elle ne devait plus se faire appeler que princesse douairière de Galles et retrancher en toute occasion le titre de majesté, ainsi que tout ce qui pourrait lui donner le rang de reine.

— Je suis toujours reine d'Angleterre, répondit-elle avec hauteur à lord Montjoie; il n'est que deux choses qui peuvent me les ravir... La sentence de mon divorce prononcé par le pape... et... la mort....

C'est alors que le pape déclara que Henri avait encouru l'*excommunication majeure* (1). Il était déchu de la couronne; les enfans nés ou à naître de son mariage avec Anna Boleyn, incapables de succéder à la couronne; ordonnant, sous peine d'excommunication, que personne n'eût à le reconnaître pour roi, et, sous les mêmes peines, à la noblesse de se soulever et de prendre les armes contre lui, comme étant rebelle à l'Église et à Jésus-Christ. Il fut enjoint aux évêques, archevêques et curés du royaume de l'excommunier tous les jours de fête après l'évangile de la messe; exhortant l'empereur, comme protecteur de l'Église, de veiller à main armée à ce que les ordres du pontife fussent exécutés.

Le roi de France, comme roi très-chrétien, fut également invité à cesser toute relation avec Henri VIII. Pour que l'insulte fût mieux sentie, le pape ordonna à tous les curés des environs de Calais de prêcher publiquement la bulle d'excommunication et de la proclamer en chaire.... On voit que si Henri avait du tigre dans sa tendresse, il était puni avec une rigueur qui était relative à son âme.

Le parlement d'Angleterre s'assembla, et, par un acte solennel, il revêtit le roi de toute l'autorité du pape dans la Grande-Bretagne. Henri, qui songeait au matériel de la chose, confisqua tous les biens ecclésiastiques, meubles et immeubles.... On pendit tous ceux qui se refusèrent à reconnaître cette nouvelle religion, et le mariage d'une femme fit prendre le deuil à des milliers de familles. Henri, naturellement violent, était encore excité à la rigueur par Anna Boleyn. Le ressentiment d'Anna était surtout dirigé contre la reine Catherine, dont la dignité dans le malheur excitait la pitié de l'Europe. Henri lui fit défendre de nouveau, sous de terribles peines, de prendre le nom de reine, et les personnes de son service eurent ordre de ne la nommer que *princesse de Galles*. Catherine refusa le service de ceux de ses officiers qui obéirent à l'ordre du roi, et pendant quelques jours elle fut réduite à se *servir elle-même*. Enfin tant de chagrins la firent succomber; elle tomba malade.... Alors le roi donna l'ordre à son gardien, le duc de Suffolk, d'avoir d'elle de grands soins... Après avoir frappé le coup en habile assassin, il voulait guérir la blessure!...

Anna fut alarmée de ce retour à quelques sentimens humains. Les clameurs publiques troublaient depuis longtemps son repos; elle craignit que Henri n'y fût accessible. Elle se présenta devant lui tout en larmes, éplorée, et se jetant à genoux, elle le supplia de déclarer que la princesse Élisabeth, leur fille, était la seule légitime, et que la princesse Marie ne pouvait succéder. Henri y consentit et fit publier à son de trompe que sa fille, la princesse Élisabeth, était celle qui devait après lui être reine d'Angleterre.

Catherine succomba sous tant de maux, et le 3 janvier 1536 elle mourut à Kimbolton, dans le comté de Huntingdon. Elle avait alors cinquante ans. Avant d'expirer, elle écrivit à Henri une lettre touchante dans laquelle elle lui recommandait leur fille... La dernière phrase de cette lettre est remarquable et ne pouvait être écrite que par une femme.

« .... Je vous promets que dans ce moment où mes yeux sont prêts à se fermer pour toujours, mon unique désir serait de les attacher sur vous (1). »

Henri fut ému de ces paroles simples, mais dites dans l'agonie et par une âme qui s'échappait brisée sous les coups dont il l'avait accablée... Il pleura, dit-on, sur cette lettre écrite par une main déjà froide... il pleura!... mais le cercueil était fermé sur sa victime.

Anna fit éclater une joie barbare et insensée en apprenant cette nouvelle (2). Le chevalier Sothon, qui la lui apporta, la trouva se lavant les mains dans un bassin de vermeil d'un grand prix dans lequel était une magnifique aiguière. Elle était tellement hors d'elle, que, prenant le bassin et l'aiguière, elle les donna tous deux au chevalier Sothon.

— Recevez ce présent, lui dit-elle, pour la bonne nouvelle que vous venez de me donner.

Le même jour, son père et sa mère venant à White-Hall, elle courut à eux, et les embrassant presque délirante de joie :

— Réjouissez-vous, leur cria-t-elle du plus loin qu'elle les aperçut, c'est vraiment d'aujourd'hui que votre fille est reine!

L'insensée!... elle dansait sur une tombe à peine fermée, sans voir que la sienne se creusait à côté.

Quelques jours après cet événement vraiment important dans la vie de Henri et de la nouvelle reine, Anna accoucha pour la seconde fois d'un enfant mort : c'était encore un garçon. Les catholiques, et ils étaient encore nombreux en Angleterre, prétendirent que c'était l'effet de l'anathème lancé sur les coupables. Henri n'aimait déjà plus Anna; l'inconstance lui était habituelle comme sa cruauté. Anna était à lui; sa possession, longtemps achetée par d'immenses sacrifices, et si grands en effet qu'un souverain pouvait seul les accomplir; cette possession, maintenant assurée, n'avait plus aucun charme. L'austérité de l'humeur de Catherine l'avait éloigné d'elle, la gaîté d'Anna produisit le même effet; ses joyeux accès donnaient de l'humeur pour plusieurs heures à ce maître farouche, dont l'âme avait tant de replis que le côté vulnérable de la veille n'était jamais celui du lendemain. Bientôt les habitans de ce pays de cour, dont les yeux sont si pénétrans, s'aperçurent que le roi aimait ailleurs. Jeanne Seymour remplaça Anna Boleyn, comme Anna avait remplacé Catherine. Mais ici, pour avoir la place de la disgraciée, il fallait un crime; et comme dans tout il y a toujours une marche progressive, cette fois Henri ne sacrifia à son nouvel amour que la tête d'une femme, et d'une femme innocente.

(1) L'excommunication majeure avait cela de différent avec l'ordinaire, que l'excommunié ne pouvait recevoir l'absolution qu'après une pénitence publique et de grands dommages et amendes.

(1) Hubert, Herbert.
(2) Le 25 janvier 1536.

Anna avait des ennemis. Sa gaîté pleine de malice, qu'on aurait dû, au reste, regarder comme les jeux d'une femme rieuse et folle, lui attira plus de ressentimens qu'une plus grave injure. Aussitôt que la haine vit la possibilité de se satisfaire, le roi fut investi de dénonciations dont la plus innocente entraînait la perte de la reine.

Anna avait un frère, le comte de Rochefort, qui fut enveloppé dans la même proscription ; pour la rendre plus certaine dans ses résultats en la rendant plus infâme, le baron de Norris, premier gentilhomme de la chambre du roi, Werton et un musicien de la musique du roi nommé Smetton furent compris également dans le plan qui devait assurer la victoire aux ennemis d'Anna. Elle-même leur en ouvrit la route par ses imprudences.

Elle était plus vaine que fière ; et cette vanité portait surtout sur sa beauté. Elle était coquette, et pour obtenir un regard d'admiration, elle prodiguait de doux sourires. Élevée à la cour de France, elle y avait reçu cette galanterie dans le propos et les manières, plus encore que dans les actions, qui se vit dans les premières années et le règne de François Ier. La haine et l'envie se chargèrent d'expliquer les inconséquences d'Anna ; et la vicomtesse de Rochefort, belle-sœur de la reine, fut sa première accusatrice. Ses calomnies ne respectèrent rien. La nature fut souillée jusque dans son sanctuaire par cette femme, qui fut reçue à croyance par Henri, dont l'âme corrompue avait besoin de croire à tous les vices.

Le 1er mai 1536, la cour étant à Greenwich, on s'amusait à danser et à chanter; et la gaîté de la reine n'avait jamais été plus vive. Henri crut voir qu'elle regardait son frère avec une expression qui pouvait l'alarmer ; peu d'instans après, le barron de Norris, après avoir dansé, revint auprès de la reine ; il avait chaud ; elle lui sourit et lui jeta son mouchoir... Le roi fit entendre une imprécation terrible et quitta à l'heure même Greenwich pour retourner à Londres. Pendant cette journée il avait paru pensif. Ce prompt départ confirma la faction opposée à Anna dans la pensée qu'il était irrité contre elle. La reine, toujours imprudente, ne fit que rire lorsqu'on lui apprit le départ de Henri.

— Il reviendra, dit-elle.

Mais il ne revint pas ; et le même jour, tous ceux accusés d'avoir partagé l'adultère de la reine furent arrêtés et conduits à la Tour.

En apprenant cet effet de la colère du tigre auquel sa chaîne était attachée, Anna, cette fois, se jugea en péril.

— Je suis perdue, dit-elle en pleurant à sa mère et à miss Methly, une de ses demoiselles d'honneur, je suis perdue pour toujours.

Elle fut arrêtée en effet le lendemain matin, mise dans une litière sans une seule personne pour la suivre, conduite à la Tour, où elle fut enfermée dans une chambre et mise au secret le plus rigoureux.

Henri était toujours en hâte de jouir d'un crime quand son âme cruelle l'avait conçu. Dès le même jour un tribunal de douze juges fut créé et présidé par le duc de Suffolk, beau-frère du roi (1). Le 15 mai ils s'assemblèrent dans la Tour même, et la reine comparut devant eux. Elle protesta de son innocence ; et se jetant à genoux, non pas devant ses juges, mais devant Dieu, elle jura par tout ce que les chrétiens reconnaissent de plus sacré qu'elle était pure de tous crimes... On l'examina avec une scrupuleuse rigidité, elle fut interrogée comme une criminelle de haute trahison, et l'infortunée n'était coupable que d'une absence de raison

(1) Mari de la sœur de Henri VIII, veuve de Louis XII.

et d'une excessive légèreté (1). Elle convint de faits tellement nuls dans leur importance qu'une confession de jeune fille n'en eût pas été atteinte ; enfin le tribunal l'acquitta ; mais le duc de Suffolk obligea les juges de réopiner, et cette fois elle fut condamnée à mort.

De tous ceux (2) qu'elle avait obligés, il n'en fut pas un qui osa élever la voix pour la défendre. Cette idole de la fortune fut abandonnée dès que la roue de sa protectrice eut tourné. Son oncle même, le duc de Norfolk, devint son plus dangereux ennemi. Crammer fut le seul qui ne l'abandonna pas.

Le tribunal qui la jugea, ainsi que son frère, était, comme je l'ai dit, présidé par le duc de Norfolk et composé du marquis d'Exeter, du comte d'Arundel et de vingt-trois autres pairs ; leur oncle le présidait comme grand-maître d'Angleterre. Ce fut Anna qui se défendit elle-même. La sentence portait qu'elle serait *décapitée* ou *brûlée*, selon le bon plaisir du roi... il lui fit grâce du bûcher.

Si la vie d'Anna avait été légère et peu conséquente dans ses actions, sa mort fut accompagnée d'une dignité aussi noble que convenable. Il y a dans l'âme des femmes des sentimens bien grands en force et en générosité ; les hommes les leur ont refusés longtemps, mais il est une évidence devant laquelle il faut se rendre, et cette évidence montre que le cœur d'une femme peut avoir autant de courage que d'amour. Il existe une lettre écrite par Anna Boleyn à Henri quelques heures avant sa mort. Il y a une grande solennité dans cette pensée : *Je vais bientôt mourir !...* Alors tout ce qui est mensonge disparaît devant l'immensité de la récompense ou de la punition ; alors on paraît vraiment ce qu'on est; c'est un jour sombre peut-être, mais vrai, pour éclairer notre vie, que celui jeté par les cierges qui brûlent autour de notre bière.

Je vais rapporter cette lettre (3) d'Anna Boleyn, fidèlement traduite ; c'est une pensée historique pour une biographie de femme.

« Sire,

» La colère de votre majesté et mon emprisonnement sont des choses tellement étranges pour moi que j'ignore comment je dois lui écrire et de quoi je dois me justifier ; j'en demeure d'autant plus embarrassée que votre majesté me fait dire d'avouer toute la vérité et qu'à ce prix j'obtiendrai ma grâce, et celui qui porte ce message est un homme qui est mon plus mortel ennemi (4); en le voyant, j'ai trop bien pressenti vos dispositions à mon égard. Cependant, sire, s'il est vrai, comme vous le dites, que des aveux sincères puissent me mettre en sûreté, j'obéirai à vos ordres avec d'autant plus de joie et de soumission que mes aveux ne pourront jamais altérer votre estime pour moi.

» Sire, puisque votre majesté m'abjure au nom de la vérité, c'est au nom de cette même vérité, à l'heure qui, lorsqu'elle sonne, proclame que pour l'homme celle du mensonge est écoulée, que je proteste, au nom de ce Dieu devant lequel je vais paraître, que jamais prince n'eut une femme plus attachée à ses devoirs, ni plus tendre, plus dévoué que ne le fut Anna Boleyn pour vous ; je me serais même toujours contentée de ce nom d'*Anna Boleyn* si votre majesté n'avait exigé qu'il en fût autrement. Je ne me suis jamais tant oubliée sur le trône où vous m'avez fait monter que je ne me sois toujours attendue à la disgrâce que j'éprouve. Je me suis rendu assez de justice pour me

(1) Hume, 277, tome 1. Burnet, vol. 1, page 158.
(2) Hume, 278, vol, 1.
(3) Hume, vol. 1, page 278. Burnet, vol. 1, page 200.
(4) *Voyez* Hume, tome I.

dire que mon élévation n'étant fondée que sur un caprice, un autre caprice pouvait me faire remplacer. Votre majesté m'a tirée d'un rang obscur pour me faire asseoir à côté d'elle sur le trône d'Angleterre; me donner le titre de reine... de celui, plus précieux pour moi, de votre compagne. L'un et l'autre étaient au-dessus de moi et de mes vœux; mais, sire, puisque vous m'avez trouvée digne de cet honneur, qu'une légère fantaisie ne me prive pas de vos bontés... que la tache, l'odieuse tache qui me resterait d'être soupçonnée d'avoir un cœur perfide, ne souille jamais la mémoire de la femme qui fut celle de votre choix et la mère de la princesse votre fille; que l'on me juge, et qu'un tribunal décide de mon sort; mais que ce tribunal ne soit pas composé de mes ennemis les plus mortels... Sire, encore une fois l'accusateur ne peut juger l'accusée; que mes juges soient choisis parmi les pairs et les hauts barons de l'Angleterre, mais qu'ils soient justes et purs de toutes préventions; alors, sire, vous verrez mon innocence, vos inquiétudes et votre conscience satisfaites, la calomnie forcée au silence, ou mon crime à découvert; alors, sire, de quelque façon que vous ou Dieu décidiez de mon sort, votre majesté ne sera exposée à aucun reproche; quand ma faute aura été prouvée, elle aura droit, devant Dieu et devant les hommes, de punir une femme coupable, mais encore de suivre sa nouvelle affection; elle est déjà déterminée à me remplacer par la personne pour l'amour de laquelle je me vois réduite dans l'état où je suis. Je connais au reste depuis longtemps votre penchant pour elle; et votre majesté n'ignore pas mes inquiétudes à ce sujet.

» Si votre parti est décidément pris à mon égard, sire; s'il faut non-seulement que je meure pour vous assurer la possession de celle que vous aimez, mais qu'une infâme calomnie souille à jamais ma mémoire, je souhaite que Dieu vous pardonne comme je le fais du fond du cœur. Puisse-t-il au jour du dernier jugement ne pas vous demander un compte rigoureux de votre cruauté envers moi! Nous paraîtrons bientôt l'un et l'autre à son tribunal; là, le monde n'étouffera plus la voix de mon innocence, et j'y serai justifiée.

» Mais nous sommes encore sur cette terre, où vous avez tout pouvoir! O mon maître! ô mon roi! je suis votre bien, faites de moi ce qu'il vous plaît... Mais tous ces fidèles serviteurs qui souffrent pour ma cause, sire! oh! ne me laissez pas mourir avec la terrible pensée qu'ils me serviront de cortége funéraire! ils sont innocens, sire! innocens comme moi! S'il faut que je meure, que votre volonté soit faite; mais eux, pourquoi mourir? pourquoi verser du sang lorsqu'il est pur? O Henri! si jamais j'ai trouvé grâce devant vos yeux; si jamais mon nom fut doux à votre oreille, accordez-moi leur grâce! c'est ma dernière prière! et puis... je ne vous importunerai plus... jamais... Je prierai encore, mais ce sera Dieu que je prierai pour vous... pour votre grandeur, même pour votre bonheur.

» Votre loyale et toujours fidèle épouse,

» Anna BOLEYN.

» De la Tour, ce 6 mai. »

Cette lettre touchante n'eut d'autre effet que de presser l'exécution d'Anna; Henri l'avait condamnée du jour où il avait aimé Jeanne Seymour. Cet homme frappait de mort, je l'ai déjà dit, tous les cœurs qui avaient battu contre le sien.

Anna se prépara donc à subir son jugement. Avant de partir pour le lieu du supplice, elle s'inclina devant la femme du lieutenant de la Tour (1) et lui demanda, au nom de Dieu, d'aller trouver la princesse Marie et de lui dire, de sa part, qu'elle sollicitait son pardon pour les déplaisirs et les affronts qu'elle lui avait fait subir, la suppliant de ne pas l'en punir dans la personne de sa fille Elisabeth et de lui être bonne sœur.

Elle s'habilla avec une magnificence toute royale.

— Il faut être belle, dit-elle, pour figurer comme reine de la fête!... Elle envoya un dernier message au roi avant de mourir, non pour solliciter aucune grâce, mais pour le remercier de ce qu'il continuait à ajouter sans cesse à son élévation.

— D'une simple demoiselle, lui dit-elle, vous m'avez faite marquise, ensuite reine... et maintenant, ne pouvant plus m'élever, vous me donnez le nom de sainte... car je meurs innocente!

Lorsque le lieutenant de la Tour s'approcha d'elle pour l'avertir qu'il fallait partir, elle le reçut non-seulement avec fermeté, mais avec gaîté.

— L'exécuteur est adroit, dit-elle; et puis mon col est très-mince.

Elle en prit la mesure avec sa main, et puis elle se mit à rire.

Elle marcha au supplice avec un grand courage. Sa beauté, toujours remarquable (2), l'était encore plus dans ce moment terrible, sous les voiles brodés d'or et les pierreries qui la couvraient. Quelques femmes de la cour eurent l'indignité de la voir passer allant à la mort! Elle les reconnut, s'arrêta, les regarda avec dédain, puis leur dit avec un sourire ironique:

— Et malgré vous, mesdames, je meurs reine, et en reine.

Lorsqu'elle fut sur l'échafaud, elle fit du roi un éloge qui ne peut être attribué qu'à la crainte que sa fille Elisabeth ne souffrît pour elle ce que Catherine d'Aragon avait fait supporter à la princesse Marie par son obstination. Elle fut décapitée, le 29 mai 1536, par l'exécuteur de Calais, qu'on avait fait venir, comme le plus habile de l'Angleterre. Son corps fut négligemment jeté dans un cercueil de bois ordinaire et enterré dans la chapelle de la Tour (3).

La justification d'Anna Boleyn est tout entière dans la conduite de Henri VIII. Le lendemain même de l'exécution d'Anna, il épousa Jeanne Seymour! et le dernier répons de la messe des morts résonnait encore lorsque la bénédiction du prêtre fut prononcée sur le nouveau mariage du mari de celle qu'on portait en terre.

La duchesse D'ABRANTÈS.

*(OEuvres posthumes.)*

(1) Lorsque Wolsey (le cardinal) mourut, il était, comme on le sait, commis à la garde du sir William Kingstons, gouverneur de la Tour. Il lui dit:

— Si j'avais servi Dieu comme j'ai servi le roi, ce maître-là ne m'aurait pas abandonné... Permettez-moi de vous avertir, si vous êtes jamais du conseil privé, comme vous en êtes capable, de prendre garde à ce que vous mettrez dans la tête du roi, car ensuite il vous sera impossible de l'en faire sortir.

(2) Elle n'avait que trente ans, *à peine même*.

(3) Burnet, vol 1, page 205. Hume, vol. 1, page 203.




De la Guyane en général. — Sa découverte. — Sa situation topographique. — Division. — Historique de la partie néerlandaise jusqu'à nos jours (1).

Le nom de *Guyane* ou *Guayane*, qui paraît appartenir en propre à une petite rivière tributaire de l'Orénoque, a été donné, par extension, à cette espèce d'île environnée, au sud, à l'ouest et au nord, des eaux de l'Amazone, du Rio-Négro, du Cassiquiari et de l'Orénoque, et baignée au nord et au nord-est par l'Océan atlantique.

La Guyane a au moins deux cents lieues du nord au sud, et plus de trois cents de l'est à l'ouest.

(1) Voir la première partie du *Voyage à Surinam* par le même auteur, publié dans le septième volume du *Musée des Familles*, numéro de mars, page 161.

Les auteurs sont partagés sur la question de savoir quel est le premier navigateur qui ait reconnu la Guyane.

On sait qu'après une navigation pénible de près de huit cents lieues ouest des Canaries, Christophe Colomb découvrit enfin, le 11 octobre 1492, une très-belle île à laquelle il donna le nom de *San-Salvador*, puis plusieurs autres telles que Cuba, Hispaniola (Saint-Domingue), etc., dans lesquelles il reconnut une nombreuse population.

En 1498, en se dirigeant au sud des Antilles, il découvrit, le 10 août, l'île de la Trinité, et le lendemain il eut connaissance du continent voisin, qu'il nomma *Terre de Paria*, du nom que lui donnaient les Indiens de la côte.

Ce fut dans ce voyage qu'il reconnut une des embouchures de l'Orénoque, qu'il appela *Bocca del Drago*, à cause du danger que son vaisseau y courut.

Quant à la Guyane proprement dite, quelques auteurs, qui la désignent sous le nom de *côte sauvage*, attribuent sa découverte au commandant espagnol Vascos Nunez. D'après eux, cet officier, après avoir reconnu que Cuba était une île, aborda en 1504 au continent de l'Amérique méridionale ; de là il pénétra jusqu'à l'Orénoque et à la rivière des Amazones, et comprit ce pays dans l'immense étendue de terre à laquelle, en opposition aux îles adjacentes, il donna le nom de *Terre ferme*.

En 1535, Diégo de Ordaz, Espagnol, entreprit d'entrer dans les embouchures de l'Orénoque. Après une tentative inutile, il fut plus heureux une seconde fois. Il entra dans le fleuve et le remonta jusqu'au confluent de la Meta, rivière considérable qui se décharge dans l'Orénoque à plus de quatre cents lieues de l'entrée ; mais il fut bientôt forcé de se retirer, sans avoir pu réussir à fonder un établissement.

Malgré ce mauvais succès des Espagnols, le bruit s'était répandu que dans l'intérieur de ce vaste pays il y avait une contrée qu'on nommait *El Dorado*, qui contenait des richesses immenses en or et en pierres précieuses. Manoa, la capitale de pays si célèbre dans tous les romans du seizième siècle, renfermait des temples et des palais couverts du métal précieux dont la conquête occupait toute l'Europe. On disait aussi qu'il y avait un lac aussi grand qu'une mer, nommé le lac de *Parima*, dont les sables étaient remplis de poudre et de grains d'or.

A cette époque de merveilleuses découvertes, les nouvelles les moins croyables étaient accueillies sans défiance. Trois capitaines espagnols, Gonzale Pizarre, frère de celui qui fit la conquête du Pérou, Pierre de Ordaz et Gonzale Ximenès de Quesada, entreprirent cette exploration, qui promettait de si brillans résultats.

Pendant qu'ils cherchaient à réaliser ce chimérique espoir, Diégo de Ordaz revint d'Espagne avec des lettres de l'empereur Charles-Quint, par lesquelles ce prince accordait à ce navigateur seul le droit et la liberté d'aller à la recherche de l'El Dorado et de suivre les découvertes de l'Orénoque. Tous ses succès se bornèrent à fonder sur la rive orientale de ce fleuve, à plus de soixante lieues de l'embouchure, une ville qu'il nomma *Saint-Thomas de la Guyane*.

La crédulité allait si loin que, malgré ces insuccès, de nouvelles expéditions furent tentées, et des relations authentiques vont même jusqu'à assurer qu'un chevalier allemand, nommé *Philippe de Hutten*, dont le nom a été transformé en celui d'*Urre*, conduisit, de 1541 à 1545, une petite troupe d'Espagnols depuis Loro, sur la côte de Caracas, jusqu'à la vue d'un village habité par les *Omégas*, rempli de maisons dont les toits brillaient avec l'éclat de l'or, mais qui n'était environné que d'une contrée faiblement cultivée. Repoussé par les Omégas, ce chef audacieux se proposait d'y retourner avec des forces plus considérables, lorsqu'un assassinat termina ses jours. Pour expliquer ces faits, il faut admettre que les toits d'or provenaient d'une illusion d'optique produite par des rochers de mica ; il est aussi permis de supposer, indépendamment de l'histoire de l'expédition dirigée par Philippe de Hutten, que les Indiens de la Guyane ont pu avoir eu par tradition une idée obscure de l'empire des Incas, des temples et des palais de Cuzco, couverts en partie d'or, ainsi que du grand lac Titicaca. Leurs récits n'auraient été, de cette manière, qu'un peu exagérés, et les Espagnols auraient cherché ce qu'ils possédaient déjà.

M. le baron Alexandre de Humboldt a indiqué une origine encore plus rapprochée de la tradition d'El Dorado. Il a fait voir que le principal trait de cette tradition est *un roi tout couvert d'or*. Ce trait se retrouve à Bogota, dans la Nouvelle-Grenade, où le grand prêtre de Bochica s'enduisait tout le corps d'un vernis d'or.

Quoi qu'il en soit, ces exagérations ne faisaient qu'appeler les navigateurs européens. Les Anglais, jaloux des découvertes des Espagnols dans la Guyane, voulurent y prendre part. On sait l'histoire de sir Walter Raleigh, qui, jeté dans une prison d'État sous Élisabeth, obtint du successeur de cette reine la liberté d'aller à la recherche de l'El Dorado. Il partit le 6 février 1595, après s'être engagé à perdre la tête s'il ne réussissait pas dans son projet. Il échoua dans son entreprise, et revint prendre ses fers et porter sa tête sur l'échafaud.

Les Hollandais et les Zélandais n'étaient pas restés indifférens au mouvement qui portait alors les peuples d'Europe vers le continent nouveau de l'Amérique.

Dès l'année 1560, ils avaient parcouru toutes les côtes de la Guyane ; en 1599, un bourgmestre de Middelbourg, nommé Adrian Hendrick ten Haaf, expédia un navire vers ces parages ; et la même année, il s'adressa aux états de Zélande pour faire connaître son intention d'y expédier de nouveaux navires, avec prière de lui donner sur chacun de ses bâtimens seize soldats expérimentés.

A la même époque, on s'occupait à Flessingue des moyens de former des plantations sur la rivière des Amazones. Des expéditions parties de ce port fondèrent deux établissemens, l'un nommé *d'Orange*, à soixante-treize milles de son embouchure, et l'autre, nommé *Nassau*, sept milles plus loin dans l'île de Cosannino. Mais ils furent bientôt détruits par les Portugais.

En 1602 quelques négocians zélandais recommencèrent à explorer les côtes de la Guyane et les îles adjacentes, sous le commandement de quelques habiles navigateurs. Ils obtinrent même des états généraux, par acte du 10 juillet de la même année, exemption pleine et entière des droits de convoi.

Si nous en croyons quelques relations qui paraissent authentiques, dès avant la fin du seizième siècle des établissemens néerlandais avaient été formés sur la rivière Essequibo. Mais, en 1596, les Espagnols, assistés par les Indiens, parvinrent à les détruire. Plus tard, en 1613, un sieur Joost Van der Hoop y forma une nouvelle colonie néerlandaise, près d'un fort qu'il y trouva et auquel il donna son nom. C'était celui qui avait été abandonné par les Portugais ou les Espagnols. Il était situé sur une petite île qui se trouve à l'embouchure de la rivière Casoni ou Massaroni et construit en pierre de roche ; il a été démoli en 1764.

On trouve aussi qu'en 1634, Jean Van der Goes, gouverneur d'Essequibo, adressa une supplique à la chambre de Zélande pour être autorisé à rechercher des mines d'argent dans l'Orénoque.

Cette même année, le 10 juillet, il sortit du Texel un navire nommé *le Roi David*, armé de quatorze canons, monté de vingt-cinq matelots et de treize passagers, qui devaient former des plantations.

Cette expédition, commandée par David Pieters de Vries, trouva dans l'île de Manioca, sur une petite éminence, les restes d'un vieux château fort construit par les Français lors de leur établissement momentané en cette île. Ce fort prit bientôt un aspect respectable, et sous sa protection s'élevèrent des plantations de sucre, de coton et de tabac. Ces établissemens ne tardèrent pas à prospérer, grâce à l'activité de ces travailleurs.

La même année, de Vries quitta la petite colonie, emmenant avec lui le petit-fils du chef caraïbe Awaricary, qui désirait visiter les Pays-Bas. Il trouva à l'embouchure de la rivière Sinamari un capitaine français nommé Chambon, qui depuis trois ans s'était fixé en cet endroit avec douze de ses compatriotes pour y récolter du poivre-piment. De là il visita les rivières Anàma et Marowina; il trouva les bords de la première habités par des Aronakes et des Caraïbes, qui lui firent une réception amicale et lui fournirent des vivres. Il rencontra sur la Marowina un Hollandais qui y avait été débarqué pour cause de maladie, et deux Français faisant partie de la colonie dirigée par le capitaine Chambon. C'est alors qu'il rentra dans le Surinam, où il vit le capitaine anglais Marshall, avec soixante de ses compatriotes, qui occupaient un fort construit en palissades et s'adonnaient à la plantation du tabac.

Surinam, en 1540, avait été occupé par les Français, qui furent obligés de le quitter bientôt après, à cause des maladies et des attaques toujours renouvelées des Indiens.

Quoiqu'il paraisse à peu près certain que ce soient les Espagnols et les Portugais qui aient les premiers formé des établissemens sur la rivière des Amazones et trafiqué dans le pays, quelques personnes leur disputent la fondation de la colonie de Surinam et la construction du fort Zélandia.

Les Français soutiennent que ce fort a été bâti par M. Poncet de Bretigny.

Ces divers points sont impossibles à éclaircir, car il paraît prouvé que la rivière de Surinam n'était pas connue en 1608. En effet, elle ne se trouve pas marquée sur la carte de la Guyane de cette époque.

Les Français ayant abandonné Surinam, Francis lord Willoughby de Parham, avec la permission de Charles II, y envoya un bâtiment équipé à ses propres frais, pour en prendre possession au nom de son maître. Il entra dans le Surinam et reçut bon accueil des Indiens, avec lesquels il conclut un traité. Bientôt un établissement nouveau s'éleva sur les rives de ce fleuve. Peu de temps après, trois autres navires, dont un armé de vingt canons, furent envoyés par lord Willoughby, et quelques années plus tard ce seigneur y vint en personne; après avoir organisé la colonie, il revint en Angleterre et ne manqua pas de fournir cet établissement d'hommes et de munitions, car il avait pu juger des avantages que promettaient son heureuse position et l'inépuisable fertilité des rives du fleuve. Le 2 juin 1662, la colonie fut concédée par le roi Charles II à lord Willoughby et à Laurent Hide, second fils d'Édouard, comte de Clarendon, pour être partagée entre eux et passer à perpétuité à leurs descendans. L'original de cette charte se trouve encore dans les archives du royaume de la Grande-Bretagne.

Les sages dispositions prises par lord Willoughby ne tardèrent pas à donner un aspect tout nouveau à cette colonie, et dès le commencement de l'année 1654, des colons français, chassés de Cayenne par les Indiens Galibis, vinrent à l'embouchure du Surinam; ils avaient pour chefs les sieurs Braglione et Duplessis. Ayant remonté le fleuve à deux milles, ils trouvèrent les habitations des colons anglais, qui leur firent bon accueil. Ces habitations étaient entourées de gros arbres formant palissades et étaient protégées par un fort situé un mille plus loin et qui paraissait être le même que celui dont la construction était attribuée à M. Poncet de Bretigny, qui avait commandé lors de l'occupation de cette colonie par les Français.

Dès cette époque, il y avait à peu près deux à trois cents hectares de terre en culture autour du fort; de plus, on comptait environ cinquante chaumières ou maisons construites à la manière des Indiens, sans ordre ni régularité. Cependant une maison très-basse avait été construite en briques, dans l'intérieur du fort, pour recevoir les colons dans le cas d'une invasion des Indiens. Le nombre des colons s'élevait environ à trois cent cinquante têtes; plus tard ce nombre alla jusqu'à quatre mille habitans, qui s'établirent sur les rives du Surinam jusqu'à vingt-cinq milles dans le haut du pays. La plupart de ces plantations étaient consacrées à la culture du tabac et du bois-lettré (letterhout) et autres bois propres à la marqueterie.

Les relations des voyageurs anglais nous apprennent que vers ce même temps il se trouvait sur la rivière *Comewine*, qu'ils appelaient *Comonique*, à vingt-cinq milles environ de son embouchure, une colonie néerlandaise à laquelle ils donnaient le nom de Flamands et qui vivait en bonne intelligence avec les Indiens, trafiquant avec eux de bois-lettré et autres articles.

M. Bellin, dans son *Histoire de la Guyane*, pense que c'est en 1665 que les Anglais formèrent leurs premiers établissemens sur la rivière de Surinam, où ils construisirent un fort, et que plus tard ils s'étendirent sur les rives de la Marowina. D'après sa description, il existait alors un petit village nommé *George Warren*, situé à cinq milles de l'embouchure du Surinam, environ vingt-cinq milles anglais; ce petit village était le chef-lieu de la colonie, qui comprenait quarante à cinquante plantations.

Le gouvernement de cette colonie était composé d'un gouverneur, assisté d'un conseil et de l'assemblée des colons. Les lois anglaises étaient suivies, à quelques exceptions près.

Quoi qu'il en soit, les habitans de cette colonie, d'abord en petit nombre, étaient déjà considérablement augmentés en 1664 par des Hollandais et des juifs chassés de Cayenne par les Français. Les nouveaux colons obtinrent, par un acte du 16 août 1665, les mêmes privilèges, emplois et concessions dont jouissaient les autres habitans.

L'année suivante (1666) la guerre ayant été déclarée entre l'Angleterre et les Provinces-Unies, les états de Zélande firent équiper trois navires de guerre, montés de trois cents soldats de marine. Ces forces, commandées par l'amiral Abraham Krynszoon, le vice-amiral Caluwaard et le général Lichtemberg, se montrèrent devant Surinam le 26 février 1667. Le gouverneur anglais, nommé Guillaume Biam, qui commandait en l'absence de lord Willoughby, fut obligé de capituler. Les Zélandais plantèrent le drapeau du prince d'Orange sur les remparts et donnèrent à cette forteresse le nom de *Zélandia*. La ville de Paramaribo reçut celui de *Nouveau-Middelbourg*.

Les vainqueurs, entre autres contributions, firent payer aux habitans cent mille pesant de sucre, et envoyèrent un certain nombre d'entre eux à l'île de Tabago.

Après avoir fait ajouter quelques palissades à la redoute Zélandia, le commandant hollandais y établit garnison avec

des vivres pour six mois, et chargeant sur sa flotte le butin qu'il avait fait et qui fut évalué à quatre cent mille florins, il partit pour aller attaquer les autres possessions anglaises.

Cela se passa au mois de février. Au mois de juillet suivant la paix fut conclue à Breda, et l'un des articles du traité accordait aux Néerlandais la possession définitive de Surinam. Malheureusement pour les nouveaux possesseurs de la colonie, cet événement ne fut connu que trop tard dans les Indes occidentales.

Le commodore anglais John Hermans, ayant appris la perte de Surinam, partit de la Jamaïque avec sept vaisseaux et douze cents hommes de débarquement. Il prit en passant Cayenne sur les Français, et entra, en octobre 1667, dans la rivière de Surinam. Après quelque résistance de la part de la garnison et des colons, la colonie fut abandonnée au pillage du soldat, et la fortune entière de plus de cinq cents habitans entièrement détruite. La garnison zélandaise, qui avait perdu plus de cinquante hommes à l'attaque de la forteresse, fut faite prisonnière avec son commandant de Rama et transportée à l'île de la Barbade.

La prise de Surinam par les Zélandais avait causé de grands chagrins à lord Willoughby, alors gouverneur de la Barbade; mais ses regrets s'augmentèrent encore lorsqu'il apprit que le traité de Breda rendait inutile la victoire du commodore Hermans. Aussi s'empressa-t-il de faire partir son fils Henry, à la tête de trois vaisseaux, avec ordre d'employer tous les moyens de persuasion auprès des colons de Surinam, pour les engager à le suivre à Antigoa et à Mont-Serrat, avec leurs esclaves et leurs moulins à sucre. Douze cents d'entre eux partirent volontairement pour la Jamaïque.

Tous ces événemens amenèrent, comme on le pense bien, de grands désordres parmi les colons, qui ne savaient plus quel était leur légitime souverain. A la fin, d'après un ordre du roi Charles II, l'établissement fut remis aux Hollandais en 1669; mais ce ne fut pas sans de grandes difficultés que lord Willoughby réussit à remettre la colonie *in statu quo*, entre les mains des autorités zélandaises, ainsi qu'il y était obligé par le traité de Breda.

Plus tard, le traité de Westminster, qui termina tous les différends entre l'Angleterre et les Provinces-Unies, établit que Surinam demeurerait pour jamais en toute propriété aux Néerlandais, en échange de la province de New-York, conquise par les Anglais en 1664, et qui, sous la domination des états généraux, portait le nom des *Nouveaux Pays-Bas*. L'échange fut consommé en 1674, et depuis cette époque la propriété de Surinam ne fut plus contestée aux Provinces-Unies. En 1678, nous voyons que le gouvernement de la colonie était confié à un Hollandais nommé Heynsius, et que le capitaine Lightenborgh était commandant de la garnison.

Les Hollandais, pendant les premières années de leur jouissance, eurent peu de repos dans leurs nouvelles possessions; car, indépendamment de la perturbation jetée dans l'établissement par le départ des colons qui avaient voulu suivre la fortune de l'Angleterre, les invasions journalières des Caraïbes leur donnaient à peine le temps de s'occuper de l'administration intérieure de la colonie; chaque jour, pour ainsi dire, des colons tombaient sous les coups des Indiens.

D'un autre côté, la province de Zélande, à qui cet établissement appartenait en propre, était continuellement en contestation avec les Provinces-Unies pour la souveraineté de ces possessions. En outre, elle ne pouvait soutenir les fortes dépenses qu'il fallait faire pour la défense et l'entretien de cette colonie; en conséquence, la province de Zélande consentit en 1670 à la vendre en totalité à la compagnie néerlandaise des Indes occidentales, qui venait de se former sous la protection des états généraux des Provinces-Unies.

Cette vente eut lieu moyennant la somme de 23,636 livres sterling, environ 280,047 florins, et comprenait non-seulement le sol de la colonie, mais les constructions, les provisions de guerre et les munitions, parmi lesquelles il y avait cinquante pièces de canon.

La compagnie des Indes occidentales obtint en même temps de leurs hautes puissances les états généraux une exemption de toute contribution pendant dix ans. Quelques mois après cependant, malgré cet avantage, cette compagnie, trouvant que les dépenses nécessaires à l'entretien de cette colonie montaient trop haut pour elle seule, en céda deux tiers, l'un à la régence d'Amsterdam, l'autre à la maison de Sommelsdyck, sur le pied du prix qu'elle avait payé, et toutes trois formèrent une société, qui, sous la sanction de leurs hautes puissances, eut seule l'entière direction des affaires de cette colonie.

Le marché conclu, le seigneur Cornelius Van Aarsen, chef de la maison Van Sommelsdyck, et en cette qualité propriétaire pour un tiers de la colonie, vint à Surinam avec trois cents hommes de troupe et quelques malheureux condamnés à la déportation. Il en prit possession le 14 novembre 1683, comme gouverneur général, au nom des nouveaux propriétaires.

Au moment de l'arrivée de Van Sommelsdyck, la colonie de Surinam était dans l'anarchie, une sage administration n'avait pas encore pu guérir les plaies de deux invasions successives. Le commerce et la culture étaient anéantis; tout était à recommencer.

Le zèle de Van Sommelsdyck pour rétablir l'ordre fut pris pour de la tyrannie, sort trop commun à ceux qui se dévouent à faire le bien malgré les résistances de l'intérêt individuel. La création d'une chambre de police, destinée à punir les méfaits qui troublaient journellement la colonie, vint encore ajouter aux plaintes des colons. On accusait le gouverneur de cacher sous un extérieur religieux un caractère despotique et cruel. Un jour il fit, dit-on, trancher la tête à un chef Indien, coupable seulement de quelque inconduite domestique.

Différentes plaintes furent envoyées en Europe contre lui; mais elles ne furent pas écoutées. En effet, ses efforts n'avaient pas été sans résultat pour l'avenir de la colonie; il avait fait une paix favorable avec les Caraïbes, les Indiens Warowa et Arrawakka, aussi bien qu'avec quelques nègres marrons qui s'étaient établis sur la Copename après que les Anglais eurent quitté la colonie.

Un crime vint arrêter les espérances que donnait son administration, qui n'était que ferme et qu'on accusait d'être cruelle et brutale.

En 1688 il fut massacré par les soldats, qui se plaignaient d'être employés comme des nègres à creuser des canaux et de ne recevoir qu'une ration insuffisante et malsaine.

Ce fut un jour de parade que ces réclamations lui furent adressées. Le gouverneur, vif et emporté, tira son épée; mais il fut à l'instant frappé de plusieurs balles et expira sur la place. M. Verboom, qui l'accompagnait, ne reçut qu'une blessure, mais elle était mortelle, et il en mourut neuf jours après. Ce crime consommé, les assassins se rendirent maîtres du fort Zélandia et s'emparèrent des munitions de guerre et de bouche. La garnison s'étant jointe à eux, ils se choisirent un commandant en chef et différends officiers; ils jurèrent de leur être fidèles et de ne jamais,



Place publique à Surinam.

ni les uns ni les autres, trahir ou quitter leur propre cause. Ce qui fut très-remarquable dans cette circonstance, c'est que le nouveau chef ordonna, le jour même de sa nomination, d'inhumer dans le fort de Zélandia, avec les honneurs militaires et avec décence, le corps du gouverneur massacré.

Les magistrats et les habitans de Surinam se virent alors dans une facheuse position et forcés d'entrer en négociation avec les insurgés. Les principaux articles de la capitulation arrêtée avec ces derniers furent: qu'ils évacueraient le fort moyennant une assez faible somme d'argent; qu'on leur permettrait de s'embarquer, de quitter la colonie sans être inquiétés et de se rendre dans la partie du monde qu'il leur plairait de choisir. En conséquence, on en envoya plus de cent à bord; mais ils ne se préparèrent pas plutôt à lever l'ancre pour partir que leur navire fut entouré de petits bâtimens armés et disposés en secret pour ce dessein. Les rebelles, contraints de se rendre à discrétion, furent bientôt après mis en jugement pour meurtre et rébellion. Onze des chefs furent exécutés; les autres obtinrent leur grâce. Mais comme on ne pouvait plus se fier à eux, ils furent renvoyés du service de la colonie quand on eut trouvé des soldats pour les remplacer.

L'année suivante, la veuve de Van Sommelsdyck offrit, mais sans succès, de transférer sa part de propriété dans la colonie de Surinam au roi Guillaume II, qui venait de monter sur le trône de la Grande-Bretagne. Cette même année, M. Van Scherpenhuysen fut envoyé d'Amsterdam à Surinam avec des troupes et des munitions pour succéder à M. Van Sommelsdyck en qualité de gouverneur de la colonie. A son arrivée il trouva tout dans la plus grande confusion. Voulant appliquer le plus prompt remède au désordre, il établit une cour de justice qui différait de celle créée par son prédécesseur en ce qu'elle se divisait en deux parties: la première fut investie de tout ce qui concernait les affaires criminelles et militaires; la juridiction de la dernière s'étendait sur les procès civils et toutes les matières d'intérêt.

M. Van Scherpenhuysen s'empressa aussi de faire de bonnes lois et des règlemens, sans négliger aucun des moyens propres à mettre la colonie sur un pied respectable de défense contre ses ennemis intérieurs et extérieurs. La sagesse de ces préparatifs ne tarda pas à produire un bon effet lorsque la guerre éclata entre la France et les Provinces-Unies. L'amiral Ducasse, qui commandait une escadre française dans la mer des Antilles, attaqua presque à l'improviste la colonie de Surinam, en mai 1689, avec neuf vaisseaux de guerre et un grand nombre d'autres bâtimens plus légers. Mais M. de Chatillon, fils de Van Sommelsdyck, avait si bien pris ses dispositions qu'il mit l'escadre ennemie en déroute au moment où elle se disposait à canonner le fort Zélandia, et que le 11 mai elle profita de l'obscurité de la nuit pour prendre le large précipitamment.

Passé cette époque la colonie jouit du calme de la paix extérieure, et il fut possible de s'occuper avec sécurité d'organiser l'administration intérieure et la culture des plantations depuis trop longtemps abandonnée.

Un seul petit événement fit trève au calme dont jouissait la colonie, et nous le passerions sous silence s'il ne témoignait d'une insistance assez rare en fait de procès.

En 1692, un Anglais, nommé *Jérôme Clifford*, fut condamné à être pendu pour avoir, selon l'accusation, insulté un magistrat qui l'arrêtait pour dettes. La peine de mort fut commuée en une détention de sept années, qu'il devait subir dans le fort de Sommelsdyck. La cour de la Grande-Bretagne s'étant intéressée à cette affaire, il fut, en 1695, mis en liberté d'après le vœu du roi d'Angleterre. Alors il forma contre la colonie une demande en dommages-intérêts de 20,000 guinées, comme ayant subi un emprisonnement injuste. Cette demande, dont le moindre tort était l'exagération, fut repoussée par l'administration de la colonie. Après sa mort ses héritiers continuèrent sa réclamation, depuis l'an 1700 jusqu'en l'an 1762, sans obtenir plus de succès, et il est permis de penser que si aujourd'hui encore la colonie n'est plus assiégée de cette demande, c'est grâce à l'extinction de cette famille de Clifford.

Lorsqu'en 1712 la guerre éclata de nouveau entre la France et les Provinces-Unies, l'amiral français Jacques Cassard fit une nouvelle expédition contre Surinam, animé du désir de venger l'honneur du pavillon français et de détruire un des plus beaux établissemens des Néerlandais dans les Indes occidentales. D'abord il ne fut pas plus heureux que l'amiral Ducasse, et M. de Gooyer, alors gouverneur de Surinam, le força de renoncer à son projet. Encore cette fois le fort Zélandia protégea la ville de Paramaribo.

L'amiral français ne se laissa pas décourager par cet insuccès. Quatre mois plus tard, le 10 octobre, il entra une seconde fois dans la rivière de Surinam avec six ou huit vaisseaux de guerre et un certain nombre de moindres bâtimens, qui tous ensemble portaient trois mille hommes et trois cents pièces de canon.

Le lendemain de son arrivée, l'amiral Cassard fit monter un de ses officiers dans une chaloupe et l'envoya en parlementaire pour traiter de la contribution avec les habitans, les menaçant de bombarder la ville de Paramaribo s'ils refusaient de payer; cependant la chaloupe fut forcée de s'en retourner sans une réponse satisfaisante. La rivière de Surinam ayant précisément devant le fort de Zélandia plus d'un mille de largeur, un batiment français armé de trente-six canons et plusieurs petite bateaux plats chargés de troupes trouvèrent, à la faveur de la nuit, le moyen de s'avancer au delà de Paramaribo sans être aperçus des Hollandais, dans l'intention de saccager les plantations de sucre et de café situées au-dessus de cette ville, et se mirent à tout dévaster par le fer et par le feu. L'amiral Cassard lui-même s'étant approché de la ville de Paramaribo, y jeta plus de trente bombes et la canonna de même que le fort Zélandia, jusqu'au 20 octobre, où il envoya un second message aux Hollandais pour leur demander s'ils voulaient enfin capituler et payer une contribution; il les menaçait, s'ils osaient encore refuser ses propositions, de détruire et de brûler toute la colonie.

Les Néerlandais, voyant leur perte inévitable s'ils persistaient dans leur première résolution, demandèrent un armistice de trois jours pour délibérer, ce qui leur fut accordé; et à la fin ils acceptèrent les propositions de l'amiral Cassard. En conséquence, le 24 octobre on signa de part et d'autre un traité de vingt-quatre articles. La contribution de 56,618 livres sterling, environ 800,000 florins, exigée par les Français, leur fut payée principalement en sucre, en nègres esclaves et marchandises, vu qu'il n'y avait que peu d'or et d'argent dans la colonie. Aussitôt le paiement effectué l'amiral leva l'ancre, et le 6 décembre 1712 il quitta Surinam avec toute sa flotte.

On ne peut se défendre d'un sentiment pénible en racontant ces faits et en pensant que le terrible droit de la guerre autorise ces brigandages. D'un autre côté, l'énormité de la somme payée par la colonie de Surinam donne une idée suffisante des progrès qu'elle avait faits depuis 1689, époque à laquelle elle fut vendue en toute propriété pour une somme moindre de moitie.

Cette malheureuse colonie ne fut pas plutôt délivrée de ses ennemis extérieurs et déclarés qu'elle se vit en butte à de plus grands dangers.

Les Caraïbes et autres nations indiennes avaient dans les premiers temps inquiété, il est vrai, cet établissement; mais, comme nous l'avons dit, le gouverneur Van Sommelsdyck, peu de temps après son arrivée dans la colonie, avait fait la paix avec eux. Ces sauvages l'avaient maintenue, et depuis ils avaient vécu avec les Européens dans la meilleure intelligence, ainsi que de bons voisins. Nous nous empressons de consigner ce fait, aussi honorable pour la fidélité des Indiens à tenir leur serment que pour la sagesse du gouvernement néerlandais.

Les esclaves nègres révoltés sont les ennemis dont nous avons à parler maintenant. Pendant quelque temps ils répandirent une terreur générale dans la colonie et menacèrent de l'enlever aux états de Hollande.

Quelques nègres fugitifs avaient depuis fort longtemps cherché un asile dans les forêts de Surinam; mais jusqu'en 1726 et 1728 leur nombre était trop peu considérable pour inspirer des craintes sérieuses. A cette époque il s'accrut de manière à les rendre vraiment redoutables. Alors ils pillèrent des plantations et se procurèrent des fusils et des lances. Ces nouvelles armes jointes à celles dont ils se servaient ordinairement, les arcs et les flèches, les mirent en état de commettre de continuels ravages sur les plantations de sucre et de café. Ils y étaient excités tant par esprit de vengeance pour les mauvais traitemens qu'ils avaient endurés de leurs maîtres que par le désir du pillage et principalement celui d'enlever de la poudre, des balles et des haches, afin de pourvoir à leur défense à l'avenir.

Ces nègres s'étaient en général établis sur les bords de la partie supérieure des rivières de Copenam et Sarameca. On les appela *rebelles de Sarameca*, pour les distinguer des autres bandes qui se formèrent par la suite.

Plusieurs détachemens de troupes et d'habitans furent envoyés contre eux, mais ces expéditions n'eurent d'autre résultat que de leur arracher des promesses qu'ils étaient bien disposés à ne pas tenir.

En 1730 on fit une exécution barbare sur onze malheureux nègres captifs, afin d'épouvanter leurs compagnons et de les engager à se soumettre. Un homme fut suspendu vivant à un gibet par un croc de fer qui lui traversait les côtes; deux autres furent enchaînés à des pieux et brûlés à petit feu; six femmes furent rompues vives et deux filles décapitées. Tel fut le courage de ces malheureux au milieu des tortures qu'ils les endurèrent sans pousser un soupir. Cette atrocité produisit un effet tout contraire à celui qu'on avait attendu. Les rebelles de Sarameca en conçurent un tel ressentiment que pendant plusieurs années ils menacèrent sérieusement l'existence de la colonie. Les colons, ne pouvant supporter plus longtemps les dépenses de cette guerre et les fatigues qu'il fallait essuyer en poursuivant leurs ennemis dans les bois, rebutés de plus par les pertes énormes que leur causaient les fréquentes invasions des nègres et par la terreur continuelle qui en était la suite, se décidèrent enfin à traiter de la paix avec eux.

Le gouverneur Maurice, qui en l'an 1749 se trouvait à la tête de la colonie, envoya un détachement considérable vers leurs établissemens de Sarameca afin de conclure, s'il était possible, cette paix si ardemment désirée. Ce détachement, après quelques escarmouches avec plusieurs partis de rebelles, arriva à la fin dans leurs quartiers principaux, où il demanda et obtint un pourparler. On y arrêta les préliminaires d'un traité de paix pareil à celui qui avait été fait, en 1739, entre les Anglais et les nègres de la Jamaïque. Le chef de ceux de Sarameca était un mulâtre, nommé le capitaine Adoe, qui à cette occasion reçut du gouverneur, en signe d'indépendance, une superbe canne à pomme d'argent sur laquelle étaient gravées les armes de Surinam. Par le même traité on lui promit d'autres présens, parmi lesquels se trouveraient surtout des armes et des munitions. Ils ne devaient lui être envoyés que l'année suivante, après quoi la paix serait définitivement conclue. Adoe offrit en retour un arc superbe avec un carquois rempli de flèches, ouvrage de ses mains, comme signe que pendant cet intervalle toute hostilité cesserait de son côté.

En 1750, les présens qu'on avait promis au capitaine Adoe lui furent envoyés, mais ceux qui les portaient furent attaqués dans leur marche, et tout le détachement resta sur la place. Cette attaque avait été dirigée par un chef de nègres nommé Zam-Zam, qui n'avait pas été consulté sur le traité de paix. Adoe de son côté, ne voyant pas au terme fixé arriver l'exécution de la promesse qu'on lui avait faite, et s'imaginant qu'on ne voulait que l'amuser jusqu'à ce qu'on eût reçu de nouveaux renforts d'Europe, reprit les hostilités, qui continuèrent jusqu'en 1761 avec des chances de plus en plus défavorables pour la colonie.

Enfin à cette époque un traité fut signé par les commissaires néerlandais d'une part, et de l'autre par seize capitaines noirs et le chef supérieur des révoltés, Araby. La cérémonie de la signature eut lieu dans la plantation *Ouca*, sur la rivière de Surinam, où les parties contractantes se rendirent.

Les nègres dont il vient d'être question sont appelés *Oucas*, du nom de la plantation où le traité de paix fut signé.

Quant à ceux de Sarameca, une nouvelle paix fut conclue avec le chef qui avait remplacé Adoe et qui se nommait *Wille*. Ce traité de paix, rompu un instant par la jalousie d'un chef rival nommé *Muzinqua*, fut enfin consolidé en 1762. Les conditions en ont été depuis religieusement observées.

Les otages et les chefs de ces deux peuplades, à leur arrivée à Paramaribo, furent admis à la table du gouverneur, qui auparavant leur fit parcourir la ville en cérémonie dans son propre carrosse.

Par leur capitulation avec les Hollandais les nègres *Oucas* et ceux de *Sarameca* devaient recevoir chaque année une certaine quantité d'armes et de munitions. De leur côté, ils promirent de se conduire toujours en fidèles alliés, de renvoyer tous les déserteurs moyennant une prime convenable, de ne jamais paraître armés à Paramaribo au nombre de plus de cinq ou six hommes à la fois, et de tenir leurs établissemens à une distance convenable de cette ville et des plantations; les nègres de Sarameca se fixèrent sur les bords de la rivière de ce nom, et les Oucas aux environs de la Jocka-Crique, près du Maroni; un ou deux blancs devaient en qualité d'envoyés résider au milieu de chacune de ces tribus.

La colonie jouit alors d'une grande prospérité et vit régner partout l'ordre et la tranquillité, qui ne fut plus troublée que par quelques révoltes de nègres marrons dont nous aurons sujet d'entretenir plus tard nos lecteurs, et par le contre-coup des commotions politiques qui se firent sentir en Europe.

En 1770, la maison Van Sommelsdyck vendit sa part de la colonie à la ville d'Amsterdam pour la somme de 63,636 livres sterling. La société de Surinam se composait donc de la régence d'Amsterdam pour deux tiers et de la compagnie des Indes occidentales pour le dernier tiers.

La charte de cette société, contenant les exemptions ac-

cordées pour l'exploitation de la colonie, fut renouvelée par leurs hautes puissances les états généraux de Hollande, moyennant un prêt de 5 millions de livres sterling à 6 pour cent d'intérêt. L'acte de renouvellement porte la date de 1761 ; déjà deux fois la compagnie avait obtenue un semblable renouvellement.

La Guyane tout entière était divisée avant la guerre de la révolution française entre la France, les Provinces-Unies, l'Espagne et le Portugal.

Le Portugal occupait l'espace d'environ vingt-cinq ou trente lieues de côtes, comprises entre le fleuve des Amazones et la rivière du cap du Nord ; la France s'étendait depuis cette dernière rivière jusqu'à celle de Maroni ; la Hollande depuis le Maroni jusqu'au Pomaron, et l'Espagne depuis ce dernier fleuve jusqu'à l'Orénoque.

Pendant les guerres de la révolution les Anglais se rendirent maîtres de tous les établissemens hollandais, Essequibo ou Essequebo, Demerary, Berbice et Surinam.

Le traité d'Amiens, conclu le 25 mars 1802 entre la France, l'Espagne et les provinces Bataves d'un côté, et la Grande-Bretagne de l'autre, rendit aux Hollandais la possession de toutes les colonies qu'ils possédaient avant la guerre aux Indes occidentales ; mais en 1808, à la reprise des hostilités, l'Angleterre s'empara une seconde fois des établissemens de Berbice, Essequebo et Demerary, et les traités de 1814 la confirmèrent dans cette usurpation.

D'autres changemens sont survenus postérieurement dans la situation politique de quelques autres parties de la Guyane, sans toutefois en modifier les limites. Ainsi les possessions espagnoles se sont déclarées indépendantes de la métropole, et le Brésil, qui comprend la Guyane portugaise, est devenu un empire séparé du Portugal, quoique la couronne soit restée dans la maison de Bragance.

Quant à la délimitation de chacune des parties de la Guyane, on concevra qu'elle n'a pas été fixée d'une manière positive, et que partout où la nature n'a pas posé une division naturelle, les gouvernemens qui y conservent des établissemens se sont peu occupés d'en arrêter les frontières ; car en présence de la faible population disséminée sur cette vaste étendue de pays, il ne peut y avoir de nécessité à se disputer des terrains immenses couverts de bois sauvages ou d'eaux stagnantes.

BENOIT.



Femmes au Sénégal.

# ÉTUDES D'HISTOIRE NATURELLE.

## LA MATINÉE D'UN MALADE.



Le docteur Miger après l'aventure du fossé.

Au sortir des portes de Francfort-sur-le-Mein, le docteur Miger donna vivement de l'éperon à son cheval. Il parcourut ainsi près d'une lieue et demie, ne paraissant soucieux que d'arriver promptement et sans prendre garde à la douce et moite chaleur qui donnait à cette journée du mois de mars tout le charme du mois de mai. Cependant les oiseaux chantaient dans les arbres encore sans feuilles, il est vrai, mais dont les rameaux commençaient faiblement à verdoyer; le ciel bleu, sans le plus petit nuage, resplendissait d'une riante lumière; seules les préoccupations de l'amour ou de la science pouvaient laisser insensible un cœur à ce délicieux spectacle. Or, comme les cheveux blancs et l'apparence sexagénaire du docteur ne laissaient guère supposer que l'amour eût encore droit de rêverie sur cette tête à demi chauve, toute plissée de rides, il faut laisser l'honneur de ses méditations à la science. En effet le docteur Fritz Miger pensait, non sans quelque jalousie, à une nouvelle espèce d'hydrophile, espèce inconnue jusque-là : *l'hydrophilus marginatus*, dont le docteur Gast, son rival entomologique, venait d'enrichir sa collection. Le digne Miger se perdait dans ce problème de la nature qui semblait former une transition directe entre les deux familles si différentes des insectes aquatiques désignées par les noms de *dystiques* et d'*hydrophiles*.

Tandis qu'il s'embrouillait dans les suppositions, les analogies, les déductions et les conséquences, son cheval, qu'il pressait toujours machinalement de l'éperon, mais qu'il oubliait de contenir et de diriger à l'aide de la bride, mit le pied sur la crête d'un fossé béant au bord de la route, glissa et tomba jusqu'aux genoux dans une mare verdâtre et d'un marécageux parfum plein d'âcreté. A cette brusque secousse, le docteur Miger éprouva d'abord quelque frayeur, mais quand il eut reconnu que ses distractions ordinaires n'avaient cette fois valu qu'un bain inoffensif à ses larges et hautes bottes, il porta paisiblement les yeux autour de lui pour chercher un endroit facile et

moins escarpé qui lui permît de remonter. Il ne tarda point à trouver cet endroit et à diriger son cheval vers une partie de la rive de niveau avec la route. Mais tout à coup il s'arrêta court : il avait vu dans l'eau troublée par la brusque arrivée du voyageur et du quadrupède des myriades d'insectes aquatiques qui s'agitaient et tournoyaient par grappes noires au milieu des nuées de la vase et sous les flaques jaunes et visqueuses des conferves. Trois gros hydrophiles surtout se distinguaient facilement parmi eux, grâce à la dimension de leur corps taillé en nacelle renversée. A cette vue le docteur n'y tient plus, il oublie la rive qu'il veut gagner, saisit son chapeau, le lance dans l'eau en guise de filet, et pousse un cri de joie, car il a pris deux des trois hydrophiles, et un coup d'œil lui a suffi pour le reconnaître... Ce sont des hydrophiles marginés ! Miger n'a plus rien à envier au docteur Gast !

Avant de sortir de l'eau, il pique les deux insectes à l'aide des épingles qui tenaient sa cravate, les attache à son chapeau et revient enfin en terre ferme. Là il essuie tant bien que mal l'intérieur de son chapeau et se remet en route, non sans se découvrir sept ou huit fois, chemin faisant, afin de regarder la précieuse conquête que lui a value son trois fois heureux accident.

Enfin il arriva sain et sauf au but de son voyage, devant une jolie maison d'apparence riante. Une petite fille semblait attendre le docteur sur le seuil de cette maison, car dès qu'elle l'aperçut de loin elle entra précipitamment dans une chambre à coucher où se trouvait un malade et s'écria :

— Le docteur ! voici le docteur !

Tandis que la charmante enfant l'annonçait de sa voix fraîche et vibrante, Miger descendait de cheval, attachait la bride de sa monture à un crochet de fer incrusté dans la muraille et entrait sans s'inquiéter de ses bottes souillées d'herbes aquatiques et de conferves desséchées. Il posa son chapeau sur le lit et prit le bras que lui présentait un vieillard étendu dans un large et grand fauteuil. Il interrogea silencieusement le pouls du malade et parut surpris de le trouver aussi calme.

— La fièvre a disparu comme par enchantement, dit-il. Hier elle sévissait avec violence, aujourd'hui le sang circule et l'artère bat d'une façon paisible. A la tempête a succédé le calme plat, j'espère que ce sont de bons symptômes.

— Mon père a passé la nuit dans un grand affaissement, observa la jeune femme. Des mouvemens nerveux et saccadés venaient par intervalles troubler de leurs soubresauts sa pénible somnolence.

C'est-à-dire, interrompit le vieillard, c'est-à-dire que malgré ma défense tu as encore veillé près de moi. Ah ! docteur, docteur, ajouta-t-il avec bonhomie, qu'un pauvre père a de peine à se faire obéir ! Tout le monde imite ici l'indocilité d'Alma.

Et en faisant cette plainte menteuse et tendre, il passait doucement sa main sur la blonde chevelure de la petite fille.

Cependant le docteur, rassuré sur l'état de son malade, voulut jouir de la surprise et de l'envie que sa chasse entomologique allait causer à son ami, et vint placer triomphalement son chapeau sur les genoux du vieillard. A la vue des insectes celui-ci poussa un cri de surprise.

— Des hydrophiles marginés ! dit-il en montrant par l'expression dont il accompagna ces trois mots qu'il savait apprécier à sa valeur réelle la conquête de Miger. Vous voilà bien heureux du désappointement du docteur Gast ! Vous allez passer les jours et les nuits à étudier ces insectes, pour que votre Mémoire sur leur organisation paraisse avant celui de votre rival de science. Ces deux malheureux insectes seront cause que vous viendrez me voir moins régulièrement. Et où donc avez-vous fait ces prisonniers ?

En adressant cette question il en trouvait la réponse, car il avait porté les yeux sur les bottes bourbeuses du docteur.

— Ah ! vous êtes descendu pour pêcher dans la mare du petit bois ! dit-il.

— J'y ai, pardieu, bien nagé ! répliqua Miger.

Et il raconta son aventure, non sans en rire.

Alma et sa mère prêtèrent seules une oreille attentive à la bouffonne narration, dans laquelle le docteur fit bon marché de ses distractions, de son bain froid et de son amour forcené pour la science. Le vieillard, sa tête vénérable couverte de ses deux mains, se laissait aller aux souvenirs de sa jeunesse, évoqués par les paroles de Miger ; il entendait, mais il n'écoutait pas.

— J'ai passé bien des journées, dit-il enfin, oui, j'ai passé bien de douces et longues journées à rêver au bord de cette mare, près de laquelle ne s'ouvrait pas encore le chemin que l'on a tracé depuis à travers la forêt. C'était alors le lieu le plus reculé et le plus mystérieux du bois. Il y avait un ange remonté maintenant au ciel, une blanche et belle jeune fille, Marguerite, qui venait s'asseoir sur le gazon, près de ce petit lac, tandis que la tête d'un pauvre rêveur reposait sur ses genoux. Oh ! nous avons ainsi vu s'écouler bien des heures perdues dans l'admiration des œuvres sublimes de Dieu !

Que de souvenirs vous avez évoqués, docteur, que de suaves enfantillages, que de joies du ciel vous me rappelez ! Un jour des insectes me causèrent les mêmes émotions vives et naïves qui vous rajeunissent en ce moment. Il faut que je vous conte cela, car c'est à ces circonstances, puériles en apparence, que je dois mon amour pour l'histoire naturelle et les études que je lui ai consacrées.

Nous étions arrivés trop tard pour empêcher une catastrophe. Si nous n'avions point passé une grande demi-heure à regarder la bataille que se livraient deux armées de fourmis d'espèces différentes, nous aurions pu sauver la vie à une pauvre taupe que ses mauvais yeux sans doute avaient fait trébucher dans la mare. La pauvrette n'avait péri qu'après de longs efforts pour se soustraire à sa fatale destinée. Un petit coin argileux de la rive portait la trace des vaines tentatives qu'avaient faites les petites mains de la victime, — ces petites mains qui ressemblent tant à des mains humaines, — pour s'accrocher à quelque pierre et se tirer du gouffre de trois pieds de profondeur. Mais sans bras, mais sans yeux, mais sans jambes, avec son corps pesant et cylindrique, il lui avait fallu, malgré sa lutte longue et désespérée, succomber et mourir. Les forces lui avaient manqué, et elle gisait immobile sous l'eau claire et reposée. « Il faut la retirer, dit Marguerite, il faut la déposer sur cette plaque de grès qui sort du gazon sa tête grisâtre chenue et saupoudrée d'une petite mousse jaunâtre. Peut-être la chaleur puissante du soleil ranimera-t-elle ce corps sans mouvement.

— Hélas ! répliquai-je en obéissant, je crains bien qu'un pareil miracle ne reste impossible. Toute la chaleur animale a quitté le cadavre de la taupe, son cœur ne bat plus, et sa gueule entr'ouverte montre ses dents naguère si puissantes et si redoutables, et avec lesquelles désormais mon doigt peut jouer impunément. Enfin à la grâce de Dieu ! La voici couchée sur la pierre, qui du moins lui servira de lit mortuaire, lit magnifique, lit impérial, qu'une touffe d'aubépine en fleurs abrite de son dôme embaumé ! A l'entour se dressent quelques grandes herbes qui penchent avec

mélancolie l'extrémité de leurs longues tiges sur le catafalque, comme pour pleurer, tandis que des touffes de violettes cachées sous le gazon soulèvent leurs têtes timides et exhalent, en guise d'encens, les parfums de leurs cassolettes d'un bleu pâle.

Pendant qu'agenouillée sur l'herbe et la tête appuyée sur mon épaule, Marguerite regardait la pauvre morte, deux bourdonnemens de nature bien distinctes vinrent bruire autour du lit funèbre. L'un, qui ressemblait au son lointain d'une cloche, était produit par une grosse mouche bleue qui tournoyait et retournoyait au-dessus de la taupe; l'autre, aigu et criard, rappelait le tintement sec d'une timbale fausse et trop tendue. Nous ne pouvions encore distinguer la forme de l'insecte qui le produisait, mais ce que nous voyions très-bien, c'est qu'il faisait une chasse violente et obstinée à la mouche bleue. Il la suivait dans chacune de ses évolutions, il la harcelait, il la fatiguait. Celle-ci ne paraissait point résolue à céder; elle se sauvait devant son ennemi; mais elle se sauvait avec insolence, elle le narguait; elle le ramenait sans cesse vers la taupe; elle se posait sur la tête du cadavre pendant une seconde, puis tout à coup elle reprenait son vol et sa chanson monotone, s'élançait au plus haut de l'air et se moquait évidemment de son adversaire.

Après avoir infructueusement essayé d'atteindre la mouche, qui triomphait comme les Parthes, en fuyant, l'insecte changea de tactique, s'abattit sur la taupe et se campa au milieu du ventre, car la pauvre petite bête se trouvait étendue sur le dos, le museau tourné vers le soleil. Là, il resta quelque temps prêt à s'élancer encore vers les airs. Dans cette attitude, il était impossible de distinguer encore les formes réelles de l'insecte, mais quand une ou deux minutes se furent écoulées et qu'il eut constaté que la mouche se tenait à l'écart, il replia tout son appareil d'aéronaute et nous distinguâmes parfaitement ses formes bizarres et caractéristiques. Long de huit lignes à peu près, sa tête triangulaire, empanachée de deux antennes d'un fauve roussâtre, rappelait un vieux chapeau à cornes ratatiné par les intempéries des saisons et par un usage beaucoup trop prolongé. Ses ailes d'un noir déteint, carrées et tronquées à leur extrémité, de manière à laisser à découvert une bonne partie d'un gros abdomen, ressemblaient sans exagération à un habit suranné et dont on avait raccommodé le dos aux dépens des basques. D'autant plus que ses six pattes longues, maigres, dégingandées, ajoutaient encore à l'ensemble pauvre, écourté et mesquin de cette étrange créature. Mais ce qui complétait son aspect misérable, ce qui surpassait le reste en dégoût et en indigence, c'était la vermine qui le couvrait tout entier. J'avais reconnu le nécrophore.

Cependant la mouche bleue, après avoir repris haleine sur une branche de chardon, se reposa quelques instans, sonna de nouveau la charge et revint au combat. Elle se jetait sur la taupe, s'élançait dans les airs, quittait la lice, y rentrait, disparaissait, reparaissait et harcelait son ennemi avec une rare intelligence. Ce dernier allait et venait sur le cadavre dont il avait pris possession. Ses antennes au vent, ses quatre premières pattes prêtes à saisir, il ouvrait et fermait, en signe de menace, ses puissantes mandibules. On aurait dit un tigre dans sa cage, en face d'une proie dont le séparaient les barreaux de fer. En ce moment le vent souffla et apporta jusqu'à nous, à huit ou dix pas environ du lieu de la scène, une fausse odeur de musc désagréable, nauséabonde et telle qu'en exhalent souvent certains corps qui commencent à entrer en décomposition. Cette odeur, qui provenait évidemment du nécrophore, sembla rendre une nouvelle ardeur à la mouche, tandis que son adversaire, comme s'il eût renoncé à défendre sa proie, reculait insensiblement, abandonnait pas à pas le corps de la taupe et finissait par disparaître tout à fait. La mouche triomphante se rua brutalement sur la taupe, et, sans précaution, sans arrière-pensée, se mit à fouiller de sa trompe les naseaux du petit quadrupède. Elle buvait du sang à pleine gorgée, quand le nécrophore, qui se tenait caché sous le cadavre, sortit doucement, se glissa derrière celle qui ne songeait plus à lui, la saisit de ses redoutables griffes, l'assassina en lui enfonçant dans le corselet ses tranchantes mandibules, qui opéraient à la manière d'un ciseau de jardinier, et la jeta pantelante au pied de la pierre. Puis, assuré maintenant qu'il n'avait plus à redouter qu'elle déposât dans le corps de la taupe ses grappes d'œufs qui produisent des milliers de vers blancs, il déploya ses ailes, s'élança dans les airs et fit entendre son rauque bruit de timbale essoufflée.

Au bout de deux ou trois minutes ce bruit augmenta. Deux autres nécrophores battaient des ailes à côté du premier; puis l'intensité de ce tapage s'accrut jusqu'au moment où cinq de ces insectes se trouvèrent réunis, tourbillonnant à quinze pieds environ du sol. Alors ils s'abattirent vers la taupe et formèrent un cercle autour du catafalque. Tout à coup ils disparurent tous les cinq, sans que nous pussions savoir ce qu'ils étaient devenus. Comme j'avais fait un mouvement pour me rapprocher de la pierre, afin de pouvoir mieux suivre et étudier leurs mouvemens, je crus que je leur avais fait peur et qu'ils s'étaient envolés. Nous cessâmes donc de nous occuper de la taupe et nous nous mîmes à regarder dans l'eau deux naucores qui se disputaient un petit carabe. Quand l'un des combattans eut triomphé et qu'il se trouva deux proies à manger, le carabe et son camarade assassiné, mes yeux se portèrent machinalement sur la taupe. Jugez de ma surprise et de celle de Marguerite! le petit animal ne se trouvait plus sur la pierre. Je crus que la taupe avait repris connaissance et qu'elle avait profité de sa résurrection pour chercher à regagner sa galerie souterraine. En effet, nous l'aperçûmes à quatre ou cinq pas de là, mais gisant encore sur le dos et dans la même attitude que tout à l'heure. Cependant elle se mouvait, elle avançait par de légères secousses uniformes et accélérées. Tout à coup elle s'arrêta, une grosse tige de chardon lui barrait le chemin. Alors nous vîmes un nécrophore sortir de dessous la taupe; il regarda quel obstacle s'opposait à la marche de la taupe, disparut de nouveau un moment, revint avec ses six compagnons, toucha de ses antennes les antennes de chacun d'eux, et tous reprirent leur place sous la défunte. Le convoi se remit en mouvement, tourna avec une grande habileté le pied de chardon, et continua paisiblement son voyage jusqu'au bas d'un buisson dont l'ombre s'étendait sur une terre légère et un peu humide. Là tout s'arrêta, et nous ne vîmes plus faire aucun mouvement à la taupe.

Dix minutes s'écoulèrent, et j'allais me lever pour voir quels motifs avaient éloigné les nécrophores de la conquête qu'ils avaient amenée dans le buisson avec tant de fatigues et par une si merveilleuse combinaison de leur industrie et de leurs forces, lorsque je remarquai autour de la taupe une légère poussière qui jaillissait de droite et de gauche. Chaque grain resplendissait au soleil et semblait entourer d'une auréole la trépassée. Comme je pensai bien qu'il ne s'agissait pas d'une apothéose, je m'approchai doucement; mais telles étaient la préoccupation et l'ardeur des travailleurs qu'un bruit plus énergique que le frottement de mes pas et qu'un danger plus réel que mon curieux espionnage ne les eussent point détournés de leur besogne. Fourrés

sous la taupe, qu'ils soutenaient à l'aide de leurs têtes plates attachées au corselet par des muscles robustes, les croque-morts fouissaient avec leurs pattes de devant ; ces pattes, larges à l'extrémité et terminées par des épines, sont merveilleusement propres à remplir le double usage de pelle et de pioche. Ils soulevaient le corps, tantôt en avant, tantôt en arrière, et grattaient au-dessous, de manière à enfoncer le cadavre toujours davantage. Si quelque chose arrêtait les progrès de la fosse, un nécrophore, toujours le même, je crois, le chef de la bande, le vainqueur de la mouche bleue, quittait un moment les pionniers et venait regarder ce qui contrariait les opérations. Un coup d'œil lui suffisait pour comprendre les causes de l'obstacle, et deux secondes de méditation lui suggéraient le moyen d'y porter remède. Il se replaçait donc à la tête des fouisseurs, et la racine tuberculeuse qui empêchait la taupe de s'enfoncer était coupée et emportée loin de là ; ou bien, s'il s'agissait d'un caillou, le caillou extrait du sol était poussé plus loin par un ou deux nécrophores, selon la pesanteur de l'objet. Du reste, jamais un signe de paresse, jamais le moindre ralentissement dans l'œuvre commencée. Trois heures de fatigues n'attiédissaient point leur ardeur, et, proportion gardée, cinq hommes eussent déjà succombé devant un pareil travail, car il y a entre les dimensions d'une taupe et celles d'un nécrophore la différence qui existe entre un homme et un gros éléphant. Or, je doute fort qu'en deux heures cinq hommes pussent transporter un éléphant à une longue distance, lui creuser une fosse et l'enterrer.




Nécrophores enfouissant une taupe.

Cependant les nècrophores avaient fait tout cela : non-seulement le cadavre avait continué à s'enfoncer, mais encore il n'était plus de niveau avec la terre ; les bords du sépulcre le dépassaient au moins d'un demi-pouce. Alors mes croque-morts ne connurent plus de bornes à leur joie, ils se réunirent sur le ventre de la taupe, ils s'y livrèrent à mille extravagances et commencèrent une fête à laquelle il ne manquait que du vin pour dépasser en folies le plus effréné souper d'Héliogabale.

Tout à coup le bruit cessa, les passions en délire se calmèrent, les ailes se rengaînèrent, et à un signe de leur chef tous les insectes se remirent silencieusement à l'œuvre. Ils couvrirent de terre le cadavre qu'ils venaient de profaner par leurs ébats, et accomplirent cette tâche si rapidement et avec tant de soin qu'après les avoir vus s'envoler ou se glisser dans l'herbe, nous eûmes de la peine à reconnaître le lieu où la fosse avait été creusée. Avant de s'éloigner ils avaient saupoudré la terre humide de poussière sèche et incrusté çà et là des brins de gazon et de morceaux de paille qui déguisaient complétement leur fouille. Quant aux terres qui restaient et dont la masse eût pu indiquer à d'autres insectes ou aux corbeaux qu'un corps en décomposition gisait en cet endroit-là, ils l'avaient transportée à sept ou huit pas et dispersée de manière à tromper le regard le plus habile.

Bien des fois Marguerite et moi nous nous rappelâmes les incidens de ce drame étrange passé sous nos yeux et accompli dans la poussière par quelques pauvres insectes sur qui Dieu avait laissé tomber un rayon de son intelligence. Si quelques travaux d'histoire naturelle ont valu un peu de renommée à Goëthe, je vous le répète, c'est à cette matinée que je le dois. N'aurais-je point été un ingrat si je n'avais point cherché à lire tout entier le livre magnifique de la nature, dont la Providence m'avait montré une page si merveilleuse !

— Pourquoi les nécrophores se donnaient-ils tant de

peine pour enfouir leur curée? demanda la petite Alma, qui, placée entre les jambes de son aïeul, avait écouté son récit avec une pensive attention et sans détacher de dessus lui ses grands yeux.

— Adresse cette question au docteur, mon enfant! Je sens un peu de fatigue. Tu ne peux d'ailleurs trouver un cicerone plus savant que lui pour t'initier aux mystères de l'entomologie. Auprès de son savoir je ne suis qu'un vulgaire profane.

— Dites donc vite, docteur! fit la petite fille, qui grimpa sur les genoux de Miger.

— Volontiers, reprit le docteur en écartant les jambes de manière à ce que ses bottes crottées souillassent le moins possible la robe blanche et fraîche de la mignonne créature.

Pour connaître le secret de ce mystère, il faudrait visiter chaque jour avec précaution la fosse d'un animal enfoui par des nécrophores. Une semaine se serait à peine écoulée que vous verriez une famille de nécrophores se glisser furtivement sur la taupe enterrée, gratter la terre et y creuser un petit trou rond. Elle enfoncerait ensuite son abdomen dans ce trou qui a entamé la peau de la taupe, y pondrait ses œufs, refermerait l'ouverture avec des précautions minutieuses et disparaîtrait.

Bientôt une autre famille arriverait et ferait de même; seulement elle creuserait à côté du petit puits ouvert et rebouché par sa voisine. Jamais il n'arrivera qu'une pondeuse s'y méprenne et qu'elle dépose ses œufs là où il s'en trouve déjà. On compte d'ordinaire trois femelles parmi les cinq croque-morts: trois femelles viendront seules pondre dans le charnier qui leur appartient. Jamais une femelle de nécrophore n'usurpe pour sa couvée une part dans une proie qui ne lui appartient point, quoique sans doute l'organisation exquise de ses sens lui apprenne qu'un cadavre enfoui par d'autres insectes de son espèce gît là.

Au bout de douze ou quinze jours, si vous ouvrez la fosse où les nécrophores ont pondu, vous y trouverez des larves



blanches en forme de fuseau et qui, si elles ont pris tout leur accroissement, présenteront une longueur de quinze à vingt lignes environ. Chacun des anneaux de leur corps porte une tache transversale et proéminente, de couleur orange et garnie de quatre épines. Ces taches diminuent en longueur à mesure qu'elles s'approchent de l'extrémité caudale de la larve; mais elles s'élargissent dans la même proportion et les épines deviennent plus aiguës. Ces épines aident sans doute à la locomotion de ces embryons d'insectes, qui n'ont reçu de la nature que des pattes assez faibles. En revanche, elles possèdent des mâchoires redoutables et qui ne le cèdent ni en force ni en tranchant aux mandibules des nécrophores complets. Rien n'égale leur voracité; elles dévorent les chairs à demi putrides de l'animal dans le corps duquel elles sont nées, ne font merci ni aux peaux ni aux tendons et déchiquettent même les petits os. A mesure qu'elles grossissent et que leur peau devient trop étroite, elles en changent comme on se débarrasse d'un vêtement incommode, et enfin elles se préparent à passer à l'état de nymphe. Pour opérer cette transformation sans



Nymphes de nécrophores.
La vignette précédente donne la figures des larves.

péril, elles se cachent sous la carcasse mince de l'animal dans lequel elles sont nées et elles revêtent une toge bien lisse dans laquelle elles se tiennent jusqu'au jour où elles deviendront de véritables nécrophores. Alors elles brisent leur coque, essaient leurs forces, percent la terre, s'envolent et s'associent à d'autres nécrophores pour préparer à leur progéniture un asile semblable à celui qu'elles ont dû aux auteurs de leurs jours.

Il existe en France une autre espèce de nécrophores. Celle-là a les ailes bariolées de jaunes et le bord antérieur de son corselet se trouve fourré d'une pèlerine de poil fauve.

C'est sur cette dernière espèce de nécrophores qu'un naturaliste, pour connaître jusqu'à quel point irait l'instinct des insectes fouisseurs et pour les dérouter, fit l'expérience suivante. Il fixa à l'aide de clous une taupe à un bâton fiché en terre. Les nécrophores creusèrent leur fosse et virent, non sans surprise, que le corps restait en l'air et ne descendait pas à mesure que la terre s'ouvrait sous lui. Le chef des pionniers examina ce phénomène, tourna lentement autour du bâton, revint à ses ouvriers et leur donna l'ordre de sous-miner le pilier. Ils obéirent, creusèrent autour, firent tomber le morceau de bois et enterrèrent tout ensemble la taupe, les clous et le bâton.

Le docteur Miger, quand il eut fini, déposa doucement la petite Alma de ses genoux sur le plancher, serra la main de Goëthe, salua la fille de l'illustre poëte et remonta à cheval pour reprendre la route de Francfort. Malgré la fatigue du chemin et sa chute dans la mare, à peine rentré chez lui, il s'assit devant son bureau et écrivit tout d'une haleine, en latin, un long mémoire sur les hydrophiles marginés. Ce mémoire, livré à l'impression dès le lendemain et publié aussitôt, jeta dans le désespoir le naturaliste Gast, qui élaborait à loisir sa dissertation sur ces rares insectes, convaincu qu'il était le seul qui en possédât le précieux échantillon.

La victoire scientifique remportée en cette occasion par Miger lui causa tant de joie et d'orgueil qu'elle le fit renoncer à la médecine pour se livrer exclusivement à l'étude de l'entomologie. Il ne garda que deux ou trois malades, ses amis, parmi lesquels je n'ai pas besoin de vous dire qu'il plaça Goëthe d'abord et avant tout. Aujourd'hui que

son illustre ami n'est plus, le docteur Miger parcourt l'Europe, cherchant à compléter une collection qui fait l'admiration et l'étonnement de tous ceux qui s'occupent de l'histoire naturelle des insectes. Il est au mois de mai à Paris, et pour peu que vous ayez parcouru au printemps les bois qui environnent cette capitale, vous l'avez rencontré, la tête abritée sous un vaste chapeau de paille, son filet d'une main et tenant de l'autre un grand bâton à crochet pour fouiller la terre et en arracher les larves. Une énorme boîte de fer-blanc passée en sautoir sur son dos avec un carnier complètent le formidable attirail de guerre. Du reste, doux, obligeant, bonhomme, il ne rencontre jamais un enfant sans le caresser et ne laisse jamais écouler un quart d'heure sans parler de Goëthe. Alors il découvre sa tête chauve et du revers de sa main il essuie une larme qui coule le long de ses joues vénérables.

S. Henry BERTHOUD.

# POÉSIE.

## A PAUL.

Et tu l'as donc perdue, elle est là sous la terre,
Ta mère aux blancs cheveux, ta pauvre vieille mère;
Elle est là sous la terre à quelques pieds du sol;
Oh! quel deuil pour ton cœur, mon bien-aimé, mon Paul!

Là-bas, lorsque j'appris la funeste nouvelle,
Tout mon corps frissonna, car je l'aimais pour elle,
Car son œil plein de charme avait cette candeur
Qui rassérène l'âme et rafraîchit le cœur,
Et dans mes durs instans de trouble et de secousse
Je me sentais plus calme en la voyant si douce.
Je pleurai, Paul, mais toi, comme tu dois pleurer!
C'est qu'un malheur pareil ne peut se réparer.
Oui, dans ce triste monde une mère ravie
Est le deuil solennel qui domine la vie.
Une mère, vois-tu, c'est le nœud tout-puissant,
La chair de notre chair, le sang de notre sang.
Sa mort, c'est une part de nous-mêmes qui tombe,
Débris inanimé dans le creux d'une tombe.
C'est rester sans conseils, sans appui, sans supports;
C'est traîner l'existence un linceul sur le corps.
O mon ami, quel est ce globe où tout s'efface?
Quel est l'anneau brisé qu'un autre ne remplace?
L'amitié même, hélas! voile parfois son ciel,
Mais il n'est pas de nuit pour l'amour maternel.
Quelque sombre que soit le destin qui l'effleure,
Le soleil de l'amour y rayonne à toute heure.
Oh! qu'il est doux d'avoir un sein où s'endormir,
Des bras où se cacher pour languir et gémir,
Un cœur plein d'indulgence, un cœur que l'on désarme
Par le moindre regret, par l'ombre d'une larme!
Une âme avec laquelle on peut parler tout haut,
Qui devine votre âme et sait ce qu'il lui faut,
Qui, bien loin de chercher à blesser ce qu'elle aime,
Quand vous avez des torts se condamne elle-même!
Voilà ce qu'on ne peut retrouver ici-bas.
Les mères, mon ami, ne se remplacent pas,
Et Dieu nous les enlève, enseignement austère,
Comme si Dieu voulait nous sevrer sur la terre
Pour que du vrai bonheur l'homme déshérité
Marche d'un pas plus sûr vers son éternité.

Et ta mère, ô mon Paul, qu'elle était noble et pure!
Comme j'aimais à voir cette pâle figure
S'animer, s'éclairer quand je parlais de toi,
Quand je te montrais tel enfin que je te voi!
Oh! comme elle accueillait chaque douce parole,
Chaque mot qui nommait, qui vantait son idole!
Ses pauvres yeux souffrans, ses yeux craintifs du jour
S'allumaient tout à coup et scintillaient d'amour.
Ce n'était plus la femme au corps débile et frêle;
Forte de sa tendresse, elle devenait belle;
Sève du premier âge, esprit éblouissant,
Elle retrouvait tout au nom de son enfant.
Et ce temps-là n'est plus. Splendides ou fanées,
Cette voix ne doit plus égayer tes années.
Le jour tu seras seul, le soir quand, triste et las,
Tu reviens des salons, nul n'épira ton pas,
Tu ne reverras plus la figure connue,
Ni les yeux dont l'éclair saluait ta venue,
Ni les bras caressans toujours prêts à s'ouvrir...
O mon Paul, ô mon Paul, comme tu dois souffrir!

Édouard TURQUÉTY.

# ÉTUDES BIOGRAPHIQUES.

## LE JARDIN-DES-PLANTES.

Le nom de Jussieu se rattache si naturellement à l'histoire du Jardin-des-Plantes, et les diverses époques de ce grand établissement sont tellement liées aux différens membres de cette illustre famille que l'on ne peut guère parler de l'un sans nommer les autres, ni faire connaître les améliorations de l'institution sans montrer comment elles découlent des progrès de la science, auxquels les de Jussieu ont tant contribué depuis plus d'un siècle.

Nous ne prétendons pas borner l'histoire du Jardin-des-Plantes et ses immenses développemens à l'histoire de la botanique; nous n'ignorons pas que cette science ne forme à elle seule qu'une partie de cette grande institution. Mais si depuis un certain temps, si depuis Buffon et surtout depuis 1793, la zoologie et les autres branches des sciences naturelles ont pris une si large part dans les collections et dans l'enseignement du jardin, il faut néanmoins se rappeler

que cet établissement, comme son nom l'indique, a d'abord été fondé pour l'étude des plantes; que pendant longtemps la botanique y a été à peu près seule cultivée, la chimie n'étant elle-même alors que la démonstration des préparations pharmaceutiques.

Nous sommes loin de vouloir méconnaître les services rendus par les Fagon, les Vaillant, les Dufay, l'éclat et la gloire jetés sur le jardin par les Duverney, les Buffon, les Cuvier; mais par un rare et beau privilége, les Jussieu forment une famille où la science est héréditaire, de sorte que leur nom est depuis plus d'un siècle attaché avec honneur au célèbre établissement que tant de grandes renommées ont illustré en Europe; le Jardin-des-Plantes forme donc une espèce d'apanage scientifique à cette noble famille, et l'on ne se sent que de l'admiration pour cette aristocratie modeste et glorieuse qui ne compte ses titres et sa fortune que par les travaux dont elle a enrichi la science et par l'honneur qui en rejaillit sur notre pays.

C'est à la ferme volonté, à la persévérance d'un seul homme que l'on doit la création du Jardin-des-Plantes: « Gui de la Brosse, l'un des médecins ordinaires de Louis XIII, jaloux de voir des villes et même des particuliers posséder des collections de plantes vivantes, conçut le dessein de faire établir à Paris un jardin public où l'on rassemblerait des plantes de tous les pays pour les cultiver et en faire la démonstration; telle est l'origine du Jardin-des-Plantes, qui ne fut d'abord qu'un modeste terrain de vingt-quatre arpens, *ayant deux entrées sur la grande rue du Faubourg-Saint-Victor, consistant en plusieurs corps de logis, cours, celliers, pressoirs, jardins, bois et buttes, plantés en vignes, cyprès, arbres fruitiers et autres, le tout clos de murs, etc.* » Cette propriété, qui relevait en partie des religieux de Sainte-Geneviève et en partie du fief de Coppeau, fut acquise au nom du roi par les surintendans des finances moyennant la somme de 67,000 livres.

L'emplacement fut bien choisi, puisque le jardin botanique est resté au même lieu où il fut d'abord établi et qu'il a pu s'étendre en proportion de ses besoins. Ce ne fut pas sans peine que la Brosse réussit dans ses projets: il fut traversé de mille manières, surtout par la Faculté de médecine, qui, entre autres difficultés, *se constitua formellement opposante à ce que la chimie fût enseignée dans Paris, comme étant pour bonnes causes et considérations défendue et censurée par arrêt du parlement.*

La fermeté de la Brosse triompha de tous les obstacles, et son activité fut merveilleuse: en moins d'une année le nombre des plantes qu'il parvint à se procurer dépassa mille huit cents et fut encore doublé en peu de temps. Le Jardin-des-Plantes fut ouvert en 1640, et déjà le plan de cette époque offre un beau parterre divisé en huit carrés principaux et entouré de nombreuses plantations.

Le zèle de la Brosse ne fut pas imité par ses successeurs, et l'on voit le Jardin, négligé, se dépeupler de plantes et languir jusqu'à l'arrivée de Fagon, petit-neveu du même la Brosse, qui, né au Jardin-des-Plantes, y avait puisé le goût de la science. Fagon fut le restaurateur du Jardin royal; il y professa la chimie et la botanique en même temps qu'il remplit avec distinction la charge de médecin ordinaire de la maison du roi.

Le ministre Colbert exécuta d'importantes réformes dans l'administration des finances du Jardin, et il rendit un grand service à la science en faisant l'acquisition de la collection des dessins de plantes et d'animaux du cabinet de Gaston d'Orléans.

L'année 1683 est une époque mémorable pour le Jardin par l'arrivée du célèbre Tournefort, que Fagon attira du fond de la Provence et auquel il résigna sa chaire de botanique.

Tournefort rapporta non-seulement de nombreuses richesses au Jardin de ses voyages en Espagne, en Portugal, en Angleterre, en Hollande, en Grèce, en Asie et en Égypte; mais il fit une révolution dans la science par la publication de ses *Institutiones rei herbariæ* en 1700.

Deux élèves de Tournefort, Morin et Vaillant, admirateurs des œuvres de ce grand botaniste et passionnés comme lui pour l'étude des plantes, rendirent également des services au Jardin; c'est à la demande de ce dernier que Fagon fit construire, en 1714 et 1717, deux serres chaudes dont les tuyaux de chaleur circulaient sous terre, suivant la méthode alors nouvelle, déjà pratiquée en Hollande, et l'on put ainsi cultiver avec succès un plus grand nombre de plantes des pays voisins de l'équateur.

Nous voici parvenus à l'époque des de Jussieu. Après la mort de Tournefort, arrivée en 1708, Fagon cherchait un homme digne de le remplacer; le premier des de Jussieu s'offrit à lui, ce fut Antoine, le frère aîné, et pour ainsi dire le précurseur du célèbre Bernard, de qui date véritablement l'illustration de cette famille de savans. Antoine de Jussieu explora de nouveau l'Espagne et le Portugal, et l'on ne doit pas oublier qu'il remit, en 1719, un pied et des grains de café au chevalier Desclieux, qui transporta cet arbrisseau dans les Antilles et l'y naturalisa au point qu'il est devenu la souche de celui que l'on cultive dans ces îles.

Bernard de Jussieu succède à Vaillant en 1722; Fagon jouissait donc alors du fruit de son zèle et de ses soins; les trois chaires du Jardin étaient remplies par trois savans justement estimés: Antoine de Jussieu enseignait la botanique, Geoffroy la chimie et la matière médicale, et Duverney l'anatomie; ces professeurs étaient aidés par des démonstrateurs au nombre desquels on comptait Bernard de Jussieu, Boulduc et Lapeyronie. Tel était à peu près l'état du Jardin et du personnel vers 1720, en y comprenant toutefois un jardinier en chef directeur de la culture, des peintres et des employés pour les cabinets.

Après Fagon, la surintendance du Jardin fut confiée à Poirier, en sa qualité de premier médecin du roi Louis XV. Il ne jouit que peu de jours de ces fonctions, et il fut remplacé par Chirac, sous l'administration duquel le Jardin fut singulièrement négligé. Après sa mort, la direction fut détachée pour toujours de la place de premier médecin, et le roi la confia sous le nom d'intendance à Dufay, membre de l'Académie et amateur éclairé des sciences; Dufay mérite de la reconnaissance pour les dons qu'il a faits aux cabinets, mais surtout par sa demande d'avoir Buffon pour successeur.

C'est ainsi que nous arrivons aux époques modernes de l'histoire du Jardin-des-Plantes; Buffon, appelé à trente-deux ans à la tête de cet établissement, y fit d'importantes améliorations, et surtout le couvrit de l'éclat de son nom. Il planta cette belle allée qui porte encore son nom; il jeta les fondemens d'une nouvelle orangerie faisant suite à l'ancienne qui subsiste encore; il agrandit les cabinets en sacrifiant son propre logement, et en même temps qu'il traçait à grands frais l'histoire de la nature, il chargeait Daubenton, son compatriote et son ami, de revoir, de comparer et de décrire toutes les pièces des collections. Les salles furent ouvertes au public trois jours de la semaine, et Daubenton, présent à toutes les séances, était chargé de répondre aux diverses questions et de donner tous les éclaircissemens qui lui étaient demandés.

De 1739, époque de l'arrivée de Buffon ardin, à 1760,

l'établissement fit de nombreuses pertes : Lemery, fils du célèbre chimiste du même nom, Winstow, Duverney, neveu du fameux anatomiste, et Antoine de Jussieu, qui professait depuis quarante-neuf ans, moururent successivement. Lemonnier fut chargé de remplacer Antoine de Jussieu dans la chaire de botanique ; il semblait que cette place ne dût pas sortir de la famille des de Jussieu : aussi Lemonnier fit-il lui-même des démarches pour qu'elle fût donnée à Bernard, dont il avait été le disciple ; mais celui-ci, habitué à des fonctions qui lui plaisaient et qu'il exerçait depuis plus de trente années, ne put se résoudre à renoncer à ses excursions dans la campagne ; il préféra sa modeste place de démonstrateur, et il continua à disposer les plantes dans l'école du Jardin, comme il l'avait fait pour son frère.



Bernard de Jussieu.

Un autre membre de la famille des de Jussieu, moins connu que ceux-ci, fut encore attaché à la même science qui devait illustrer cette famille. Un jeune frère, Joseph de Jussieu, fut adjoint aux académiciens chargés, en 1735, d'aller au Pérou pour mesurer sous l'équateur un degré du méridien ; il eut la mission d'étudier l'histoire naturelle des pays qu'il devait parcourir et de faire parvenir au Jardin tout ce qu'il pourrait recueillir en graines et autres objets utiles ou curieux. On lui doit l'héliotrope odorant, maintenant cultivé partout et universellement recherché pour sa fleur.

De tous les professeurs qui existaient dans l'établissement à l'arrivée de Buffon, Bernard de Jussieu subsistait seul en 1760. Il dirigeait toujours les cultures du Jardin, et chaque année, à la belle saison, il parcourait les campagnes à la tête de ses élèves.

En 1770, Lemonnier, chargé de suppléer Senac auprès du roi Louis XV, à Versailles, fut obligé de renoncer à ses fonctions de professeur de botanique ; il se fit remplacer par Antoine-Laurent de Jussieu, neveu de Bernard ; c'est celui dont M. Flourens a prononcé l'éloge aujourd'hui et dont il a parfaitement apprécié les travaux.

On sait que les premiers fondemens de la méthode naturelle qui fit une révolution non-seulement dans l'étude des plantes, mais dont on a depuis appliqué les principes à la plupart des autres sciences, ont été jetés par Bernard de Jussieu ; c'est dans les jardins de Trianon qu'il fit l'essai de sa classification des plantes et familles naturelles ; c'est donc à lui qu'appartient l'idée première de classer les plantes d'après l'analogie de leurs principaux organes, d'après la considération de leurs parties vraiment importantes et essentielles et non plus d'après l'analogie des parties accessoires, telles que le nombre des pétales ou la disposition des étamines ; idée grande et féconde et vraiment philosophique, la seule qui fasse une science réelle de ces méthodes d'après lesquelles les êtres de la nature sont distribués dans un certain ordre ; c'est la pensée même de la nature, si l'on peut dire ainsi, c'est l'ordre qu'elle a suivi elle-même dans l'organisation de la chaîne non interrompue des êtres, substitués aux règles arbitraires qui avaient

La galerie des animaux féroces.

Amphithéâtre.

jusque-là servi à l'établissement des groupes et des classes ; aussi cette idée fut-elle bientôt adoptée pour l'étude des diverses branches des sciences naturelles, et l'on peut dire que c'est de ce moment seulement que l'ordre fut établi non pas dans la nature, qui se passe fort bien de toutes nos divisions et classifications, mais dans notre manière de la considérer et d'embrasser ses productions.

Nous ne refusons donc rien à la gloire qui revient à l'homme de génie, à Bernard de Jussieu ; mais en lui faisant la part qu'il mérite dans les services rendus à la science et dans l'éclat du nom qu'il a immortalisé, il ne faut pas que ce soit aux dépens des autres membres de cette illustre famille, ni ravir ce qui appartient à son neveu pour lui tout donner. La famille des de Jussieu est assez riche de renommée pour que l'on puisse attribuer à chacun sa part, sans nuire à personne ; ainsi, M. Antoine-Laurent n'en reste pas moins l'auteur à jamais célèbre du *Genera Plantarum secundum ordines naturales disposita ;* et il ne faut pas oublier que tout le mérite de cet ouvrage n'est pas dans l'ordre systématique adopté par l'auteur. Ce que les botanistes y estiment le plus, c'est l'admirable sagacité qui a présidé à tous les détails, ce sont ces caractères si nettement tracés, l'heureux emploi de ceux qu'on avait jusque-là négligés, la juste appréciation de leur valeur et cet instinct si vrai des affinités naturelles, qui soupçonne la vérité presque toutes les fois qu'il ne l'établit pas : voilà ce qui restera en dépit de tous les changemens de système ; l'ordre des familles sera modifié : les unes seront divisées, les autres réunies, les genres seront transportés d'un groupe dans un autre ; mais le *Genera Plantarum* n'en sera pas moins le veritable code des botanistes et fera éternellement la gloire de son fondateur.

Au reste, M. A.-L. de Jussieu avait lui-même fait la part de Bernard et la sienne propre dans les notes qu'il rédigea en 1777 pour fournir à Condorcet les matériaux de l'éloge qu'il préparait pour son oncle. « Bernard de Jussieu, dit-il, en examinant les caractères des plantes, avait remarqué que les uns étaient plus généraux que les autres et devaient fournir les premières divisions. Après les avoir appréciés successivement, il avait reconnu que la germinaison de la graine et la disposition relative des organes sextuels étaient les deux principaux et les plus invariables ; il les adopta, et sans se former de classes fixes, il disposa suivant ce plan une suite d'ordres ou familles qui répondent aux sections des autres méthodes et qui, au lieu d'être formées comme elles d'un seul caractère, sont fondées sur l'assemblage de plusieurs. Cet arrangement peut être comparé aux *ordines naturales* de M. Linœus. Ces auteurs se sont contentés de donner un catalogue des genres rapprochés sur différens points, sans expliquer les motifs qui les ont engagés à placer un ordre avant l'autre, à ranger un genre sous un ordre déterminé. Ces deux arrangemens peuvent être regardés comme des problèmes que leurs auteurs ont laissé à résoudre aux botanistes. »

Les catalogues de Trianon constatent que Bernard de Jussieu a posé le principe de la surbordination des caractères et a déterminé ceux qui devaient passer en première ligne ; pas immense dans la carrière et qui suffit pour illustrer celui qui l'a su faire ; mais ce n'est pas, comme nous l'avons montré, tout le *Genera Plantarum.*

Nous ne voulons pas donner une biographie complète des de Jussieu ; mais avant de quitter les deux fondateurs de la méthode naturelle, Bernard et Antoine-Laurent, il ne sera pas sans intérêt de rappeler quelques traits de leur vie. Bernard est assurément le type des savans modestes et indifférens pour leur propre gloire ; passionné pour la science qu'il éclairait de son génie, il ne se mettait nullement en peine de s'assurer la possession de ses découvertes. Pourvu que les faits se répandissent et que la science marchât, peu lui importait qu'on lui en rapportât le mérite : aussi n'a-t-il pas publié de nombreux volumes. Sauf quelques mémoires sur des objets particuliers et qui sont des modèles d'observation, il s'est contenté d'appliquer ses principes de classification dans les jardins de Trianon, sans se donner la peine d'établir son système dans un traité spécial ; au lieu d'écrire, il conversait avec ses élèves en herborisant, et au nombre de ses auditeurs il eut Linnée, qui fut son ami. Il fut consulté par J.-J. Rousseau sur la manière d'apprendre la botanique ; et comme il mettait l'observation de la nature au-dessus de toutes les méthodes, il lui conseilla d'étudier les plantes comme il les trouverait et de les classer d'après les rapports qu'il découvrirait en elles.

On sait qu'il rapporta de l'un de ses voyages en Angleterre, dans son chapeau, le pied du magnifique cèdre du Liban que l'on voit encore au Jardin du Roi.

Bernard de Jussieu devint presque entièrement aveugle sur la fin de sa vie et mourut le 6 novembre 1777.

M. Laurent-Antoine de Jussieu, appelé par son oncle pour remplacer Lemonnier, commença par démontrer la botanique aux élèves ; mais son véritable début dans la science est son grand Mémoire dans lequel il avait pris pour sujet l'examen d'une famille naturelle, celle des renoncules, et qu'il lut à l'Académie des Sciences en se présentant comme candidat dans la section de botanique ; c'est ce travail, dit-il lui-même, qui lui ouvrit les yeux et le rendit botaniste.

En 1789 il devint président de section, puis lieutenant de maire sous Bailly, et en cette qualité administrateur en chef des hospices ; il rentra exclusivement dans ses occupations et fonctions scientifiques après la chute de Bailly, et fut plusieurs fois nommé directeur du Muséum après la nouvelle organisation que reçut le Jardin royal en 1793.

Il avait été chargé en 1784 de l'examen du magnétisme animal, et ne s'étant point trouvé d'accord avec les autres membres de la commission, il publia son rapport séparément, où il exprima, non sans de grandes réserves et beaucoup de prudence, une opinion favorable à cette nouvelle doctrine. Ce fait serait peu intéressant à rappeler aujourd'hui s'il n'avait pas été la cause de la répugnance que la Société royale de Londres conserva jusque dans les dernières années de la vie de M. de Jussieu à l'admettre parmi ses membres ; c'est, il faut en convenir, beaucoup de rancune contre un jugement consciencieux qui n'ôtait rien au mérite et à la célébrité de son auteur.

M. A.-L. de Jussieu n'avait que sa place du Muséum d'histoire naturelle et celle de l'Institut lorsqu'il fut nommé professeur de l'École de Médecine en 1804 ; à la formation de l'Université impériale en 1808, il devint conseiller à vie ; on lui ôta cette fonction au commencement de 1815, et la restauration ne craignit pas, en 1822, de faire descendre de sa chaire de l'École de Médecine un vieillard aussi chargé d'illustration que d'années, et l'objet du respect comme de l'admiration des savans.

M. A.-L. de Jussieu se vit ainsi réduit au peu de fortune qu'il possédait à la fin de la révolution, à cela près d'une pension qu'il lui fut accordée ; le patrimoine qu'il avait hérité de ses oncles s'était fondu pendant nos malheurs publics par la réduction des rentes et les remboursemens en assignats.

Telle est en peu de mots la vie de cette famille de savans qui a déjà consacré cinq de ses membres à l'étude d'une

science dont Bernard et Antoine-Laurent devaient porter les classifications et les méthodes à un tel degré de perfectionnement qu'elles servent de type et de règle aux autres branches de l'histoire naturelle; comme nous ne voulons point parler des vivans, nous ne dirons rien de celui qui occupe actuellement la chaire illustrée par son père et par ses oncles; il nous suffira de dire que la science, le talent et les autres dons de l'esprit ne dégénèrent pas plus dans cette famille que les qualités du cœur. M. A.-L. de Jussieu a dû mourir satisfait en laissant un héritier, non pas chargé de richesses, mais digne de porter un nom célèbre et honoré; quant à la femme respectable qui a été la compagne de sa vie, il savait, par l'exemple de Cuvier, que la reconnaissance publique n'abandonne pas les familles des savans qui ont honoré la France.

On n'ignore pas que le Muséum d'histoire naturelle reçut son organisation actuelle en 1793. A la mort de Buffon, le 16 avril 1780, l'intendance du Jardin avait été confiée à M. de la Billarderie, dont l'acte le plus remarquable fut d'appeler le chevalier de La Marck, pour lequel il fit créer la place de botaniste du cabinet. En 1792, M. de la Billarderie ayant émigré, le roi le remplaça par Bernardin de Saint-Pierre, auquel on doit la création de la ménagerie; celle de Versailles ayant été abandonnée, les animaux furent transportés au Jardin-des-Plantes, où, d'après ses instances, ils furent conservés.

Enfin, bientôt après, par un décret du 4 juin 1793, la place d'intendant fut supprimée et le Jardin-des-Plantes reçut le nom de *Muséum d'histoire naturelle*. On donna aux professeurs le droit de choisir chaque année parmi eux un directeur et un trésorier, et même de nommer aux places de professeur vacantes; cette dernière disposition du décret a été supprimée par la loi sur l'instruction publique du 1er mai 1802; et maintenant c'est le roi qui nomme sur la présentation de candidats faite par l'assemblée des professeurs et par l'Académie des Sciences.

L'enseignement fut organisé de la manière suivante: minéralogie, chimie générale, arts chimiques, botanique dans le Muséum, botanique à la campagne, culture, zoologie, anatomie humaine, anatomie des animaux, géologie et iconographie naturelle; le même décret fonda une bibliothèque pour l'établissement.

Les professeurs furent alors Daubenton, Fourcroy, Brongniart, Desfontaines, de Jussieu, Portal, Mertaud, La Marck, Faujas de Saint-Fond, Geoffroy, Vanspaendonck, peintre, et Thouin, jardinier; Lacépède avait donné sa démission et s'était retiré à la campagne.

La distribution des cours est restée, à peu de chose près, la même depuis l'organisation du Muséum, et aujourd'hui le personnel des professeurs se compose de:

MM. Geoffroy, Saint-Hilaire, Cordier, Brongniart père et Ad. Brongniart, Duméril, de Jussieu, de Mirbel, Chevreuil, de Blainville, Gay-Lussac, Flourens, Valencienne, Audouin et Becquerel; il y a en outre des aides naturalistes et des aides préparateurs, un bibliothécaire, des gardes pour les galeries d'histoire naturelle, d'anatomie et de botanique, des professeurs de peinture appliquée à l'histoire naturelle et des peintres.

Quant aux constructions nouvelles, on a pu admirer l'élégance et la légèreté de la grande cage de verre destinée aux plantes exotiques et la charmante habitation des singes, où l'on a réuni tout ce que leur bien-être et leur agrément pouvaient désirer; le sort de ces bêtes serait digne d'envie si, dans ce joli petit palais, dans cette maison de campagne embellie à plaisir, ils ne mouraient pas en si grand nombre sous l'influence de causes jusqu'à présent mal déterminées.

Docteur AL. DONNÉ.

# MAGAZINE.

## LE GRAND CANON A GAND.

Cet énorme canon, ou ancien pierrier, est une des pièces d'artillerie les plus curieuses que l'on connaisse, tant sous le rapport de ses dimensions que sous celui de sa construction, qui est un chef-d'œuvre de l'art du forgeur. Elle a dix-huit pieds de longueur sur dix pieds six pouces de circonférence; l'ouverture a deux pieds trois quarts de diamètre; elle est forgée de lattes de fer et pèse 33,606 livres.

Il paraît que sa construction date des premières années de l'invention de l'artillerie; selon toute probabilité, elle a été forgée pendant que Philippe van Artevelde, ruwaert de la Flandre, assiégeait Audenarde en 1382.

On croit avec raison la reconnaître à la description suivante de Froissart: « Pour plus ébahir ceux de la garnison d'Audenarde, ils (les Gantois) firent faire et ouvrer une bombarde merveilleusement grande, laquelle avoit cinquante-trois pouces de bec et jetoit carreaux merveilleusement grands et gros et pesans, et quand cette bombarde descliquoit (déchargeait), on l'ouïoit (l'entendait) par jour bien de cinq lieues loin, et par nuit de dix, et menoit si grande noise (bruit) au descliquer, que il sembloit que tous les diables fussent en chemin. »

Il est certain que les Gantois, en guerre avec leur *bon* duc Philippe, s'en sont servis à l'attaque d'Audenarde, en 1452, et que, forcés d'abandonner le siége, leur grosse pièce d'artillerie, qu'ils ne purent traîner à leur suite, tomba entre les mains des bourgeois de cette ville, commandés par *Gaspard van der Moeren*. Il est probable que ceux-ci, qui tenaient le parti du duc de Bourgogne, y aient fait ciseler les armes de ce prince.

Pendant la grande révolution contre les Espagnols, cette fameuse pièce, que ceux d'Audenarde conservaient depuis près d'un siècle comme un trophée communal, fut reprise par le capitaine gantois Rockelfiny, transportée à Gand par l'Escaut et déchargée, le 8 mars 1578, au quai du *Kuypgat*, actuellement la plaine des Récollets. On la posa la même année sur des traiteaux en bois, qui furent plusieurs fois renouvelés, au *Mannekens aerd*, près du marché du Vendredi, endroit où on la voit encore; ces tréteaux furent remplacés, vers 1783, par les trois pieds en pierre de taille qui existent actuellement.

Cet instrument de destruction est d'une telle dimension que le célèbre général anglais Congrève disait que même en Angleterre il serait peut-être impossible d'en faire un semblable. Il servait à lancer des boulets de pierre ou des barils contenant une espèce de mitraille composée de pierres, de fer, de verre, etc. La chambre se sépare de la volée et s'y réunit de la même manière qu'aux pièces de

bronze qui défendent l'entrée des Dardanelles; celles-ci ont à peu près la même forme et la même dimension que celle de Gand, qu'on croit la plus grosse de l'Europe. Le canon qui attire l'attention des étrangers dans l'arsenal de Saint-Pétersbourg a vingt et un pieds de long, mais il ne pèse que 17,435 livres, et son calibre n'est que de soixante-huit.

Le grand canon, qu'on appelle aussi la *Merveille de Gand*, porte encore le sobriquet de *Dulle griete* (Marguerite l'enragée), soit à cause du bruit que devaient faire ses détonations, soit plutôt pour perpétuer le souvenir de Marguerite, comtesse de Flandre, morte en 1279. La haine que cette princesse porta toute sa vie aux enfans de son premier lit, Jean et Beaudouin d'Avesnes, causa les plus grands malheurs en Flandre. Elle emporta au tombeau le nom de *Noire Dame* que lui avait donné le peuple.

## ARBRES A HUITRES.

La côte orientale des Florides est très-basse et tellement entrecoupée par des criques que la navigation est très-difficile dans ces parages; ce serait même une tâche impossible à remplir pour tout étranger qui n'aurait pas recours aux connaissances pratiques d'un indigène sur ce point. Cette côte est véritablement une solitude parfaite dont le silence n'est interrompu que par le cri perçant de quelque poule d'eau troublée au milieu de sa pêche ou par le clapotement de quelques petits marsouins de rivières, *toninos*, qui se jouent entre eux. Les bords des nombreuses îles formées par ce labyrinthe de criques sont couverts de mangliers, qui croissent si près l'un de l'autre qu'ils opposent de sérieux obstacles au débarquement. Les branches de ces arbres ou plutôt de ces arbustes pendent dans l'eau et recèlent sous leurs ombrages une foule d'alligators et de serpens d'eau.

On trouve sur cette côte des huîtres d'arbres qui s'attachent aux mangliers, sur lesquels elles multiplient prodigieusement, bien que, à la marée descendante, elles demeurent suspendues, du moins la moitié du jour, hors de leur élément naturel. Ces huîtres sont très-petites et ne valent guère la peine d'être ouvertes. Elles forment des masses considérables qui ressemblent à de la maçonnerie et s'attachent l'une à l'autre au moyen d'un ciment blanc, solide, qui les durcit comme ferait du mortier. On trouve dans le voisinage un grand nombre de vieux forts, bâtis par les anciens habitans de ce pays, qu'ils servaient à protéger contre les irruptions des Indiens des criques. Plusieurs n'ont été construits que par des masses agglomérées de ces mêmes huîtres.

## REPROCHE ADRESSÉ A BIEN DES MÈRES DE FAMILLE.

Lettre de Théano, femme de Pythagore, poëtesse lyrique et philosophe, à Eubule.

J'apprends que vous élevez vos enfans avec trop de délicatesse. Le devoir d'une mère n'est pas de préparer ses enfans à la volupté ; il consiste à les former à la tempérance. En voulant remplir auprès des vôtres les fonctions d'une tendre mère, craignez de jouer le rôle d'un flatteur dangereux.

Vous les entretenez dans la mollesse, et vous pensez qu'ils auront la force d'y renoncer! Vous ne leur inspirez que le goût des plaisirs, et vous vous flattez qu'un jour ils leur préféreront ce qu'il y a de pénible! Ah! ma chère Eubule, vous croyez les bien élever, et vous ne faites que les corrompre! N'est-ce pas précisément ce qui arrive quand on dispose de jeunes cœurs à la volupté et de jeunes corps à la mollesse; quand on détruit l'énergie des âmes et qu'on rend les corps incapables de résister aux moins rudes travaux? Quoi! ce ne serait pas corrompre les enfans que d'en faire des esprits pusillanimes et des masses inactives?... Qu'ils prennent l'habitude de braver les peines et les dangers : un jour ils connaîtront les fatigues, un jour ils sentiront la douleur; si vous voulez qu'ils n'en deviennent pas les esclaves, préparez-les à n'en pas être vaincus. A leur âge rien n'est indifférent : ne leur permettez pas de tout dire, ne les abandonnez pas à tous leurs goûts...

J'ai peine à croire ce que j'entends : on assure que vous frémissez quand vos enfans pleurent; que votre principale étude est de les faire rire; que vous avez la faiblesse de rire vous-même quand ils vous insultent, vous, leur mère, et quand ils battent leur nourrice! J'apprends aussi que vous êtes tout occupée à leur procurer de la fraîcheur en été, de la chaleur en hiver. Leurs caprices peuvent-ils être flattés, vous voilà toute prête à les satisfaire et à les prévenir. Ce n'est pas ainsi que les enfans des pauvres sont élevés; on ne les nourrit pas si délicatement; ils n'en croissent que mieux; ils n'en sont que mieux constitués... Voulez-vous élever une race de Sardanapales et détruire dans sa naissance la mâle vigueur de votre postérité?... Dites-moi donc, ma chère Eubule, que prétendez-vous faire d'un enfant qui se met à pleurer si l'on tarde un instant à lui donner à manger, qui refuse de se nourrir si on ne lui présente pas les mets les plus friands, qui tombe dans la langueur dès qu'il a chaud, qui grelotte au moindre froid, qui se fâche si on le reprend, qui s'emporte dès qu'on manque à deviner ses fantaisies, qui s'abandonne à la mollesse et ne contracte que des habitudes efféminée?

Soyez sûre qu'une éducation voluptueuse ne produira jamais qu'un esclave. Si de vos enfans vous voulez faire des hommes, éloignez-en la délicatesse; que leur éducation soit austère; qu'ils supportent le froid et le chaud, la faim et la soif; qu'ils aient des égards, de la complaisance pour leurs égaux, du respect pour leurs supérieurs; c'est ainsi que vous leur inspirerez la pureté des mœurs et la véritable noblesse des sentimens.

## MARIAGES KALMOUKS.

Lorsqu'une fille tartare revient chez son père après qu'elle s'est mariée, la jeune fille se tient assise à la porte de la hutte, en dehors, tandis que le père et la mère restent à l'intérieur. Enfin ils soulèvent les tapisseries qui ferment la tente. La joie qu'ils éprouvent brille sur leur figure, et ils se disputent à l'envi le plaisir d'embrasser leur fille. Il est impossible de voir une scène plus touchante de tendresse paternelle.

Vous croyez peut-être que la fille arrive d'un pays étranger? Rien moins que cela : elle ne s'était éloignée de ses parens que de quelques werstes; mais la privation de la présence de leur fille a suffi pour les remplir d'une joie tendre à son retour inattendu.

Pourquoi la jeune femme se tient-elle assise à la porte? Je vais vous l'expliquer.

Lorsque chez les Kalmouks une fille se marie, celle-ci, avant plusieurs mois et, si le mari l'exige, avant un an, n'ose revenir chez ses parens; le mariage ne serait pas heureux, disent-ils, si cet usage n'était pas bien observé. Lorsque la fille revient à la maison paternelle, elle doit s'a-

genouiller à la porte, pendant que ses parens la reçoivent de l'intérieur, et c'est à la porte que se font les embrassemens. Lorsque les cérémonies d'usage sont terminées, les parens sortent et peuvent s'entretenir avec leur fille.

Ce temps de pénitence ou de séparation écoulé, on donne un repas. Des chevaux, des moutons, des bœufs sont tués pour le festin; les coupes de vin et de brandevin circulent parmi le convives, et le père termine la fête par un présent, qui, lorsqu'il est prince, consiste en une partie de ses sujets ou en plusieurs centaines de chevaux ou d'autres animaux.

## CHASSE AU SERPENT.

Lorsque les Indiens découvrent dans une lagune un gros serpent d'eau de l'espèce qu'ils nomment *camondi*, ils résolvent de le tuer. Cependant il est dangereux de s'en approcher, car le serpent manifeste d'ordinaire des intentions hostiles en élevant plusieurs fois la tête d'un air menaçant au-dessus du marais. Les démonstrations du monstre ne servent qu'à mettre les chasseurs sur leurs gardes. C'est donc avec des précautions infinies qu'ils s'approchent de leur adversaire, et quand ils sont à portée, ils lui jettent autour du cou un lazo dont ils ont auparavant attaché un bout à la queue d'un cheval. Celui-ci, mis au grand trop au moment où le lazo vient d'être lancé, a bientôt tiré l'animal hors du lieu de sa retraite. Cependant le serpent fait d'abord les plus violens efforts pour se mettre en liberté, mais en vain, car à chaque pas du cheval les effets de la strangulation deviennent plus visibles par l'affaiblissement du reptile. Lorsqu'il a été traîné sur la plaine pendant une demi-lieue environ, il devient tellement incapable de résistance qu'un homme peut mettre pied à terre et lui tranche la tête après l'avoir frappé de plusieurs coups de *machete*. Le serpent a d'ordinaire vingt-cinq pieds de longueur et est une fois gros en proportion. On remarqua une fois que le ventre d'un *camondi* paraissait distendu d'une manière extraordinaire; on l'ouvrit par curiosité et on y trouva un jeune veau qu'il avait avalé, selon toute apparence, peu de temps avant sa mort. C'est là le plus souvent une des causes qui rendent facile la défaite de ces monstres, car lorsque les serpens ont l'estomac chargé de nourriture, ils tombent dans un état de torpeur qui les prive de leurs forces et de leur agilité. Les Indiens assurent qu'on tue sur les bords marécageux de la Cunavichi des *camondis* qui n'ont pas moins de trente-six à quarante-cinq pieds de longueur.

## L'ESTOMAC VISIBLE.

Le fait suivant n'intéressera pas seulement les physiologistes. En 1822, Alexis Martin, employé de la Compagnie américaine du commerce de pelleteries, fut blessé au côté gauche par une décharge de mousquet. Le contenu de l'arme à feu lui enleva une partie des tégumens et des muscles large comme la main, de manière à lui laisser, quand la blessure fut cicatrisée, une perforation à l'estomac de deux pouces et demi environ de circonférence. La cavité de son estomac est restée exposée à la vue; on peut en examiner facilement la surface et les sécrétions, y introduire ou en expulser par en haut, à volonté, divers alimens pour étudier les altérations qu'ils ont subis. Depuis sa guérison, Martin jouit de la meilleure santé. Il a été ouvrier; il s'est marié, il est devenu père de famille. Le docteur Beaumont, médecin établi sur les lieux où l'accident arriva, le retint pendant plusieurs années à son service exprès pour examiner les fonctions d'un organe qui s'était, par un si rare hasard, offert à son observation. Les résultats de cette étude pénible ont été publiés par le docteur Beaumont, à qui l'on doit d'importantes découvertes sur la physiologie humaine. Il trouva la tunique interne de l'estomac d'une couleur rouge-pâle, variant dans ses teintes selon qu'elle était pleine ou vide; elle avait une apparence veloutée et était constamment couverte d'un mucus transparent, sécrété par de petits corps glandulaires de forme ovale, situés sous la membrane muqueuse. Lorsqu'un aliment ou d'autres irritans étaient appliqués à la tunique interne de l'estomac, on apercevait, au moyen d'un verre grossissant, d'innombrables petits points lucides et de très-fines papilles nervo-vasculaires provenant de la membrane villeuse à travers la tunique muqueuse et distillant un fluide pur, limpide, incolore et légèrement visqueux; ce fluide est toujours distinctement acide; c'est là le suc gastrique qui transforme la pâte alimentaire en chyle. Le docteur Beaumont regarde, avec beaucoup de probabilité, la sensation de la faim comme produite par une distension ou réplétion des vaisseaux gastriques, qui ne peuvent décharger leur contenu jusqu'à ce que l'estomac soit irrité par la présence de la nourriture. Lorsqu'une substance alimentaire était placée dans du suc gastrique extrait de l'estomac, le même résultat chimique était obtenu que si on lui avait fait subir une température de 100 degrés au thermomètre de Fahrenheit, température que le docteur Beaumont trouva être celle de l'estomac. Cette digestion artificielle cependant occupait un temps deux ou trois fois plus long que lorsque le suc gastrique agissait sur la même matière dans l'estomac même.

Le docteur Beaumont a publié les degrés de temps qu'exigeait la digestion de diverses substances alimentaires. Un repas de mets variés était digéré entre trois heures et trois heures et quart; mais lorsque l'estomac était malade ou affecté par des narcotiques, ou bien lorsque l'âme était agitée par la colère et d'autres émotions fortes, ou encore lorsque les alimens étaient avalés trop précipitamment, le temps de la digestion était prolongé; tandis qu'au contraire il était abrégé si la nourriture avait été soigneusement mâchée, imprégnée de salive, et si la température de l'estomac, ainsi que du reste du corps, avait été élevée par un exercice modéré. Parmi les substances végétales, le riz était le plus tôt converti en chyme, à savoir en une heure; de toutes les substances animales c'était la venaison grillée qui se convertissait en chyme au bout d'une heure trente-cinq minutes, tandis que le bœuf rôti ou grillé exigeait trois heures, le veau et la volaille quatre heures, et le porc rôti cinq heures et quart.

## CÉRÉMONIES FUNÈBRES CHEZ LES TARTARES.

Les Tartares tiennent beaucoup, d'après leurs croyances, à connaître l'heure précise où le mourant expire. Leurs cérémonies funèbres reposent en partie sur cette connaissance; on veille donc près du malade une montre à la main. Un des prêtres qui l'entourent compte les minutes et même les secondes avec une grande attention.

On conserve le cadavre pendant trois jours, et le quatrième, il est livré aux flammes. Pour cette cérémonie, le lama se rend dans la hutte du défunt avec le grand-pristaw, son épouse et les principaux prêtres : là il prononce un discours. Une foule de prêtres se tiennent assis autour de la hutte du mort, et plus loin le peuple est assemblé. Le corps du défunt, porté assis sur une machine de bois, est enveloppé d'une toile imbibée de poix, et si c'est un prince, il a la tête ornée d'une couronne, derrière la-

quelle pend un voile noir. Le lama, assis sur une espèce de palanquin, précède le corps; tous les prêtres suivent nu-tête, et devant le lama font entendre les instrumens de musique : une foule de peuple ferme la marche. Le bûcher est dressé à quelques centaines de pas de la hutte. On creuse la terre à la profondeur de deux archins, de manière à ce que le corps puisse entrer dans cette fosse, à chaque angle de laquelle on ménage pour le courant d'air des trous, dans lesquels on met des matières combustibles. Au bas, sur un trépied, s'élève une grande marmite qui soutient quelques morceaux de bois sur lesquels le cadavre, soutenu par le cou au moyen d'une pièce de bois, est placé assis. Le lama lui-même met le feu au bûcher et s'éloigne de suite avec la musique; mais des personnes préposées pour soigner le bûcher restent auprès pour verser continuellement de la poix sur le cadavre. Le feu brûle pendant plusieurs heures; lorsqu'il s'éteint, la cendre est recueillie et conservée comme relique. On élève à la mémoire du défunt sur le lieu même un monument construit en terre glaise et en joncs.

# MERCURE DE FRANCE.

SOMMAIRE. — Les ateliers : MM. Gallait, Biard, Isabey, de Keyser, Jacquand, Wattier, Mme de Mirbel, Pomeyrac, Dantan, Léon Fleury, Sebron, Court, Lepaule. — Les livres : *Voyage en Afrique*, par M. Adolphe Pezant. *Portraits et histoire des hommes utiles*, par M. Jarry de Mancy. *Pierre-Paul Rubens*, seconde édition, par M. S. Henry Berthoud. — Sciences : Voitures aériennes. Télégraphes. Maçons-mécaniques. Bateaux palmipèdes. Cadavres artificiels du docteur Auzou. — Théatres. — M. de Lamartine. — M. Victor Hugo. — Nouvelles diverses. — Modes.

Tous les oiseaux épars qui vont recueillir au loin la belle et riche provende des impressions et des souvenirs reviennent par joyeuses volées à Paris. Déjà M. Gallait a repris ses pinceaux et s'est mis à l'œuvre pour achever la grande toile qui a pour sujet l'*Abdication de Charles-Quint*. La vaste et poétique scène se développe avec simplicité. L'empereur, ou plutôt celui qui vient de cesser de l'être, appuyé sur l'épaule du prince d'Orange, étend la main et bénit Philippe II, agenouillé devant lui. Une foule de personnages historiques habilement disposés à droite et à gauche du groupe principal, considèrent avec émotion le spectacle imposant qui s'accomplit devant eux. Enfin, derrière Charles-Quint, se tient un moine, son confesseur, qui semble montrer par sa robe de bure quelle destinée attend désormais le grand homme, encore revêtu du costume impérial.

M. Biard arrive de Suisse. Il y a peint un joli tableau d'un extrême fini d'exécution et de beaucoup de naïveté de sujet. Un pauvre vieux prêtre porte, dans les montagnes, l'extrême-onction à un mourant. Brisé par l'âge, la charité seule peut lui donner la force de franchir ces roches escarpées, de gravir ces sentiers à peine tracés que brisent, à chaque instant, des ruisseaux. Un jeune homme qui tient à la main une sonnette et une lanterne soutient le digne ministre du Dieu consolateur, tandis qu'une jeune fille lui montre, au sommet de la montagne, la cabane où un agonisant attend des prières. Cet épisode attendrissant formera, au salon prochain, un piquant contraste avec les scènes dramatiques et terribles que l'artiste a rapportées du Nord. Les principales sont *une Prédication aux Lapons*; *une Halte dans une cabane*; *une Chasse au renne*; *une chasse au Morse*; *la Descente de la cascade le Mounio*, et enfin *une Aurore boréale à Magadlena-Bay*. Ici la poésie et là la terreur sont au comble. Il vous souvient du *Désert*, cette admirable page qui a obtenu tant de succès à l'une des dernières expositions et qui réduisit à l'admiration ceux-là mêmes qui professaient une espèce d'hostilité contre le talent de notre Hoggarts. Eh bien! *l'Aurore boréale* est le pendant heureux de ce chef-d'œuvre. La fantastique lumière du ciel, panaché de gerbes mystérieuses et blanchâtres, jette ses reflets étranges sur la plaine, couverte de neige. On a froid, on a peur à regarder cette plaine gelée qui semble en feu. Les montagnes, les blocs de glace bizarrement empourprés et hideusement emblenis prennent des formes capricieuses et semblent autant de fantômes. Au milieu se tient un homme accroupi. A côté est un cadavre d'enfant déjà raidi par le froid. Plus loin, sous la neige, apparaissent d'autres cadavres. De tous les naufragés apportés par le bâtiment dont vous voyez là-bas les débris, il ne reste plus que ce matelot. Les glaces éternelles, la solitude et la mort l'environnent de toutes parts. La terreur et le désespoir planent au-dessus de sa tête. M. Isabey a fait cet été un long séjour dans un port de mer : par une de ces bizarreries d'artiste si communes, c'est un *alchimiste* qui lui a inspiré de peindre la vue de l'Océan. Déjà sur l'ébauche de ce tableau on voit mille curieux détails groupés autour de la figure principale.

M. de Keyser a quitté Paris pour retourner à Anvers. Ce jeune peintre arrive d'Italie, où il s'est livré à de sévères études qui donneront à son talent la maturité et la force. Déjà il rêve un *Christ mort*, conçu avec originalité et qui présentera de hardis effets de lumière. Le *Beurre et les œufs*, tel est le sujet que vient de réaliser à sa maison de campagne de Complet M. Claudius Jacquand. Nous n'avons pas encore vu ce tableau, mais on nous assure que jamais le talent frais et naïf de l'auteur de *Gaston* n'a mieux réussi a produire une œuvre charmante. Il faut vous dire en passant que M. Regaldi a fait une charmante improvisation italienne sur les *Moines* de Jacquand, que vous avez vus au dernier salon. M. Émile Deschamps a traduit ce petit poëme en vers français avec le bonheur que vous lui savez. Les vers de M. Regaldi sont ce que peut inspirer une belle œuvre artistique, et prouvent combien cette vieille tradition classique que les *Muses sont sœurs* trouve encore ici d'application.

Wattier, dont M. Théophile Gautier a dit avec tant de justesse qu'il avait presque le nom et le talent de Watteau, termine en ce moment deux charmantes figures de femmes, avec les mignons et adorables costumes qu'affectionnait tant son quasi-pseudonyme. On ne saurait travestir la nature d'une manière plus gracieuse.

Longtemps, la miniature et le pastel sont restés en défaveur faute d'artistes qui sachent les remettre en vogue. Isabey, Madame de Mirbel et M. de Pomeyrac ont réhabilité le premier de ces arts. En effet la miniature habilement exécutée exprime ce que ne saurait donner la peinture à l'huile, qui s'occupe avant tout de l'effet de l'ensemble et de la vérité d'aspect. La miniature, destinée à être vue de près, lutte miraculeusement avec la nature, reproduit les nuances intimes de la physionomie et exprime les plus légers méplats des traits. Le maître de M. de Pomeyrac et son disciple excellent à traduire une tête avec sa pensée. Certes une femme aime à se voir ainsi, comme dans

un miroir, avec sa belle chevelure soyeuse, son cou de cygne, sa riche carnation, son éclatante blancheur ! Il y a, dans l'atelier de M. de Pomeyrac, entre autres portraits délicieux, une tête d'enfant que l'on ne peut regarder qu'avec un sourire de plaisir sur les lèvres, tant l'artiste a su exprimer le charme répandu sur la jolie petite créature.

Vous comprenez bien qu'au milieu de ce mouvement artistique, Dantan, le laborieux Dantan ne reste pas inactif. Dantan a travaillé activement, même pendant un voyage en Belgique. Le violoniste Vieuxtemps, le violonceliste Servais, M. de Keyser et quelques autres artistes ont subi les spirituelles et piquantes férules de la charge. Cependant, avant son départ, il avait terminé une belle statue de sainte Agathe, qui a pris place à la Madeleine, les bustes d'Osborn, et du fondateur du Conservatoire, M. Sarrette ; les figurines de M. Cunin-Gridaine, de M. Listz, de Mme Jenny Colon, et un gracieux groupe où sont réunies les statuettes de M. et de Mme Érard. M. Érard est notre plus habile facteur de pianos, vous le savez. Bientôt j'aurai à vous parler d'une nouvelle charge, qui certes ne sera ni la moins drôlatique ni la moins mordante. Dantan croyait avoir renoncé à modeler des charges, découragé qu'il était de voir étaler à côté de ses jolies caricatures de médiocres bonshommes, il craignait que le public ne les lui attribuât ; mais grâce à Dieu le public ne s'y est point mépris, et Dantan peut rentrer dans la lice sans rivaux, comme sans crainte.

Léon Fleury rapporte de l'Auvergne des études de paysages que vous verrez au prochain salon. Sébron, ce retardataire voyageur, le premier à s'envoler, le dernier à revenir, rentre enfin au bercail des arts et a repris les pinceaux et la palette dans son atelier de la rue Saint-Lazare. Il ébauche une peinture de la célèbre cheminée du palais de justice de Bruges.

M. Court arrive de Russie et va reprendre ses travaux à Paris, grâce à Dieu. M. Lepaulle vient de terminer à Saint-Méry une chapelle dont nous reparlerons. M. Amaury-Duval esquisse également les tableaux d'une chapelle dans la même église.

M. Adolphe Pezant, auteur d'un *Voyage à Pompeï et à Herculanum*, vient de traduire de l'anglais un *Voyage en Afrique au royaume de Barca et dans la Cyrenaïque à travers le désert.* On lit toujours avec intérêt les livres qui traitent de cette partie du monde plus vaste que l'Europe et dont l'intérieur reste presque tout à fait inconnu. Le volume dont vous entretient le *Mercure* jette un grand jour sur beaucoup de faits inconnus ou contestés. Ecrit avec une grande simplicité et sans la moindre prétention dramatique, enrichi de notes précieuses, on ne saurait trouver un meilleur recueil de matériaux curieux. L'auteur raconte ses aventures et ses découvertes sans emphase, sans réflexions, en observateur et non en cicérone. Le *Musée des Familles* fera dans ses prochains numéros quelques emprunts au *Voyage en Afrique.* Ils serviront à donner une idée de l'intérêt du livre, de la manière grave de l'auteur et de la richesse de ses découvertes. Des lithographies et une carte complètent l'œuvre traduite par M. Pezant.

M. Jarry de Mancy continue avec succès sa belle publication intitulée *Portraits et Histoires des hommes utiles.* On ne saurait trouver un livre qui réunisse à plus d'intérêt des enseignemens plus généreux. De belles gravures sur acier accompagnent ce livre et en font une de nos plus riches collections littéraires.

Le libraire Lebrun vient de mettre en vente la seconde édition de *Pierre-Paul Rubens* par M. S. Henry Berthoud. L'auteur a complété son livre par un récit fort piquant des fêtes célébrées à Anvers lors de l'inauguration de la statue de Rubens.

Bien des moyens ont été découverts depuis quelques années pour abréger les distances et rendre aussi promptes que faciles les communications de la pensée. Par les chemins de fer on quadruple la vitesse des voyages ; à l'aide des télégraphes on communique par signes avec une rapidité presque fabuleuse, et les pigeons voyageurs portent en quelques heures de Paris à Bruxelles des lettres dont ils transmettent la réponse dans la même journée. Cependant, du train dont vont les choses, ces moyens, qui nous semblent aujourd'hui si commodes, si extraordinaires, feront rire un jour nos enfans, qui se demanderont naïvement comment on pouvait vivre en un siècle aussi pauvre que le nôtre sous le rapport du confortable. Oui, dans cinquante ans sans aucun doute, les voitures à vapeur seront les véhicules des mendians ; les télégraphes, une invention presque sauvage, et les pigeons voyageurs, de véritables tortues. — Une foule de découvertes remarquables, dont la plupart, il est vrai, sont encore à l'état spéculatif dans quelques audacieux cerveaux, nous autorisent à penser ainsi, car elles sont un jour destinées à devenir vulgaires et à rejeter dans le domaine du rococo le magnifique attirail dont nous sommes si fiers aujourd'hui. — On parle déjà beaucoup dans le monde savant de la prochaine direction des ballons au moyen de la roue en hélice, et nous ne doutons pas qu'au printemps prochain les expériences projetées ne réussissent complétement. Or voyager dans l'atmosphère avec la rapidité de l'oiseau, sans secousses et sans bruit ; traverser l'Océan, les montagnes, les goufres, les déserts, au-dessus des nuages et de la pluie, dans un ciel toujours bleu, nous paraît devoir rejeter sans peine nos modernes wagons dans la catégorie des *coucous.* Puis le savant docteur Arnolt s'applique à construire, au moyen d'un porte-voix parabolique et d'un miroir concave convenablement disposés, un télégraphe acoustique, au moyen duquel deux personnes pourront parfaitement causer à la distance de plusieurs lieues sans être pourtant entendues des points intermédiaires et sans parler plus haut qu'elles ne le feraient au coin du feu. Avec ces miroirs et ces porte-voix, la nuit comme le jour, par la pluie ou par le beau temps, l'hiver comme l'été, on pourra causer tranquillement et commodément à vingt lieues de distance avec un ami. Avouons que, auprès de cette ingénieuse manière de communiquer ses pensées à distance, les télégraphes par signes ne sont plus qu'un jeu d'enfans. Et puis quand les tuyaux atmosphériques sillonneront toute l'Europe, quand ces longs tubes munis de machines à vapeur foulantes et aspirantes pousseront et attireront les lettres renfermées dans une boule, aussi rapidement qu'avec le souffle nous ferions mouvoir dans une sarbacane une légère balle de liége, que deviendront nos malles-postes, nos courriers et nos pigeons? Vanité des vanités, nous croyons être arrivés à l'apogée de la perfection, aux derniers raffinemens du confortable, hélas ! et nous en sommes bien loin. Nous avons déjà vu bien des merveilles ; mais celles-là ne sont rien en comparaison de celles dont nos enfans seront les fortunés témoins. — On nous raconte aussi qu'en Angleterre les maisons commencent à se construire sans le secours des maçons ; heureux pays! — On nous dit qu'une simple grue mue par la vapeur sur un rail circulaire prend les pierres avec ses griffes, s'allonge, se tourne et les dépose chacune à sa place sans peine, sans bruit et avec une inimitable précision. L'architecte est là qui ordonne, la grue exécute fidèlement, la maison s'élève et tout est dit. Donc, dans quelques années, on ne parlera plus du maçon que comme d'une race heureusement perdue pour le plus grand repos des bourgeois propres et paisibles. — Enfin, la navigation à la vapeur est aussi destinée à une révolution complète et prochaine. Au lieu de ces épouvantables roues qu'une vague réduit en morceaux et qui bouleversent tout sur leur passage, on se servira bientôt des machines palmipèdes inventées par M. de Jouffroy. Ces machines seront placées sous les navires, absolument comme des pattes de canards, et imprimeront dans tous les sens, avec une notable économie de force, un mouvement rapide aux bâtimens de guerre les plus lourds, et cela en dépit du vent, des vagues et des courans, de sorte que nous pourrons dire un jour avec vérité que l'homme, grâce à son génie, s'est rendu maître et vainqueur de tous les élémens réunis.

Le docteur Auzou a inventé des préparations anatomiques qui imitent la nature d'une façon merveilleuse et qui permettent d'étudier sans dégoût et sans péril l'admirable mécanisme du corps humain. Pour ceux-là qui veulent connaître par quelles merveilleuses combinaisons s'opèrent la circulation du sang, la respiration et la nutrition ; comment l'œil voit, le nez respire, les mains et les bras se meuvent, ce merveilleux mannequin peut servir victorieusement de professeur. On ne saurait pousser plus loin l'illusion. Le carton a pris la forme et la couleur de la nature. Aussi, et avec une

grande et un peu tardive justice, dans sa séance du 26 mars dernier, la Faculté de médecine de Paris, sur la demande de plusieurs professeurs, a décidé que les préparations d'anatomie plastique du docteur Auzou feraient partie de ses collections, qu'elles serviraient aux démonstrations, et que l'auteur serait autorisé à prendre le titre de préparateur de pièces artificielles d'anatomie normale de la Faculté.

Par une Circulaire du 18 août 1838 adressée aux préfets des départemens, M. le ministre de l'instruction publique, conformément au vœu exprimé par les Académies des sciences et de Médecine, avait invité déjà ces fonctionnaires à appeler l'attention des conseils généraux de département ou des conseils municipaux, sur les avantages que les écoles secondaires de médecine, les autres établissemens publics et les principales villes retireraient des cadavres artificiels, soit pour faciliter et abréger l'étude de l'anatomie, soit pour revoir les parties de la science qui s'oublient le plus facilement. C'est là une mesure sage. Il faudrait en placer dans les bibliothèques et dans les musées à la portée des praticiens, des élèves et de tous ceux qui se livrent à l'étude des sciences naturelles.

D'un cadavre artificiel aux théâtres de Paris, la transition est moins extraordinaire et moins bizarre que l'on supposerait d'abord. Seulement, au rebours, la plupart des théâtres ont une existence artificielle.

Il faut que je vous parle d'abord des Italiens, quoique l'on s'expose à répéter ce qui déjà cent fois a été dit. C'est que là seulement on chante, tandis qu'à l'Opéra on crie. Telles sont les fatales conséquences de la méthode de Duprez et de son école. A entendre Rubini, Tamburini, Lablache, la limpide et facile Persiani et la poétique Grisi, on n'éprouve ni fatigue, quelque long que soit l'opéra, ni ennui, quelle que soit sa médiocrité. A l'Académie royale de Musique, au contraire, un chef-d'œuvre lasse et accable. Cependant on y trouve mille moyens de diversion qui manquent aux Italiens: les ballets, la pompe de la mise en scène, la richesse des décorations. Mais depuis que le maître crie, les élèves crient. La charmante M<sup>lle</sup> Nau y perd la fraîcheur de sa suave voix; M<sup>me</sup> Dorus, l'infatigable M<sup>me</sup> Dorus s'y fatigue elle-même; Massol lutte avec Duprez d'énergie de gosier, et les choristes imitent Massol. Cependant ne doit-on pas s'apercevoir que Duprez suicide lui-même son talent naguère si large et si grandiose. Qu'est devenue cette perfection sans rivale de récitatif, ce chant pur, suave, enivrant, plein d'intelligence et de goût que l'on a, si fort et avec tant de justice, applaudi dans *Guillaume Tell*? C'était la perfection, et voici que la décadence arrive par l'exagération: *Robert-le-Diable* ne prouve que trop l'exacte justesse de ces réflexions: à peine çà et là quelques rares éclairs du grand talent de l'artiste ont-ils lui durant la représentation. Que Duprez y prenne bien garde! Sa voix s'use. Il y a des momens où l'on éprouve une véritable souffrance à entendre les sons laborieux qui sortent de sa poitrine, à voir son visage s'empourprer sous le rouge même: les veines de son cou se tendent prêtes à se briser! Il marche en avant dans une voie dangereuse: le précipice est au bout. Qu'il prenne donc une direction moins périlleuse que sa rare intelligence de chanteur lui rendra facile.

C'est avec une profonde conviction et une vive douleur que le *Mercure* écrit ceci. L'art n'a pourtant point trop de dieux pour que l'on s'écrie avec joie: « Les dieux s'en vont. » Que les dieux écoutent donc la voix qui leur crie: « Ne criez pas! »

Les Italiens ont joué *Lucrezia Borgia*, pastiche emprunté au drame de M. Victor Hugo par le signor Romani. La musique dont le maëstro Donizetti a revêtu ce pastiche a plus d'éclat que de force; on ne peut exprimer des choses plus gracieuses et plus charmantes à propos d'insultes et d'empoisonnemens. C'est un récit d'assassinats écrit sur papier doré et embaumé de senteurs par la main frivole d'une jolie femme. En général, l'œuvre manque de largeur et mérite le reproche de médiocrité. Il y a loin de la *Lucrezia* à la *Lucia*; il faut excepter toutefois de ce reproche un quintette: *Bella Venezia*, un trio entre Lucrezia, Gennaro et le duc, et un air des plus suaves où l'on a fort applaudi M<sup>lle</sup> Blanchet, devenue pour le public des Italiens M<sup>lle</sup> Bianchi.

Le talent de M. Berlioz excite parmi les artistes et les écrivains une vive sympathie. C'est un homme d'intelligence et de volonté qui ne fait point de concessions au vulgaire, qui marche dans sa voie avec énergie. Chaque audition de ses œuvres lui conquiert des partisans. Le festival l'a prouvé. A ce festival, le public a encore écouté avec enthousiasme le premier acte d'*Iphigénie en Aulide* de Gluck. On ne saurait entendre rien de plus magnifique et de plus grand. Les airs de danse qui terminent cet acte se caractérisent par une vivacité et une grâce originales dont s'étonnaient et s'émerveillaient les profanes qui pour la première fois entendaient de la musique de Gluck convenablement exécutée.

L'Opéra-Comique a des succès parmi lesquels il faut citer la *Reine Jeanne*, où Botelli se montre excellent chanteur. La reprise de plusieurs ouvrages anciens, parmi lesquels on remarque *Joconde*, jouée par Chollet, et la *Dame Blanche*, par Masset complètent le répertoire.

Indépendamment de M<sup>lle</sup> Révilly, l'Opéra-Comique vient d'engager M<sup>lle</sup> Capdeville, qui doit débuter prochainement dans un opéra en un acte: *Il Guitaro*.

L'Opéra-Comique va perdre, dit-on, M<sup>me</sup> Damoreau, s'il faut en croire les petits journaux. M. Auber aurait donné à M<sup>me</sup> Anna Thillon un rôle composé d'abord pour l'actrice qui a chanté si délicieusement le *Domino Noir*.

Les journaux font grand bruit de cet événement, et ils ont raison; la retraite d'un talent si distingué, si parfait, si pur que celui de madame Damoreau ne saurait être reçue froidement et sans être vivement combattue par le public et par la critique. Cependant, avouons-le tout bas, pour que MM. Scribe et Auber prennent la responsabilité d'une si grande ingratitude envers l'actrice qui leur a valu tant de brillans succès dans l'*Ambassadrice* et le *Domino Noir*, il faut qu'ils aient une bien grande confiance dans M<sup>me</sup> Anna Thillon.

Au Gymnase il faut aller admirer dans *Turlututu* Bouffé, le plus accompli comédien de notre époque depuis que Potier est mort. Bouffé remplit un rôle de centenaire.

Les Variétés ont joué le *Mendiant* pour Vernet, et *le Flagrant délit*, dont Levassor fait le succès. *La Mansarde du crime*, charmante bouffonnerie arrangée pour Arnal, a réussi au Vaudeville, où la *Marguerite* de M<sup>me</sup> Ancelot obtient un succès plus littéraire que le Vaudeville n'a l'habitude d'en voir. Le Palais-Royal, toujours veuf de M<sup>lle</sup> Dejazet, marche un peu boiteux en s'appuyant sur les *Souvenirs de Cléobul*; la Gaieté a vu s'épuiser la vogue de la *Colombe et la Chouette*, féerie prétentieusement niaise. L'Ambigu compte beaucoup sur *Lazare le pâtre*; le Cirque prospère avec son *Mirliton*.

Nos deux grands poëtes sont de retour à Paris. M. Victor Hugo, après avoir parcouru la forêt Noire et descendu le Rhin, reprend ses travaux et ses méditations dans sa poétique chartreuse de la place Royale. M. de Lamartine quitte Saint-Point et le tombeau de son père, dont la perte si récente déchire encore vivement son cœur. Il vient se jeter, comme Décius, tout armé dans le gouffre de la politique. Ce dévouement du poëte inspire une tristesse et une admiration profondes. Puisse le front couronné des lauriers du génie préserver la patrie de la foudre!

---

## MODES.

Une des femmes les plus brillantes et les plus spirituelles de Paris veut bien nous promettre pour le mois prochain un bulletin des modes. Aujourd'hui, nous nous contenterons de recommander pour les *costumes d'enfans* la maison de MM. Morlet et Rebours, rotonde Colbert. Cette maison résoud pour les mères de familles le problème si difficile de l'élégance et du bon marché.

---

*Le rédacteur en chef*, S. HENRY BERTHOUD.

*Le directeur*, F. PIQUÉE.


NAPOLEON
CODE
NAPOLÉON
ANDREW. BEST. LELOIR.

# ÉTUDES HISTORIQUES.

## NAPOLÉON.

### VISION.

I. — L'ÉVOCATION.

Après bien des jours écoulés dans un silence qui n'était point le silence impie de l'oubli, un cri unanime, immense, s'éleva enfin, comblant le vide des temps passés et vivifiant leur néant par les mots magiques de gloire et d'immortalité.

Et ce cri, assez puissant pour ébranler la terre et percer la voûte du ciel, c'était la grande voix du peuple, qui se ressouvenait de ses héros et rappelait le demi-dieu qui manquait à ses autels.

Rapide comme si elle eût été portée sur les ailes de l'ange de la prière, la voix de la nation généreuse franchit les espaces infinis, glissa, semblable au premier rayon du soleil, à la surface des mers, et alla retentir au sein d'une île sur le sol de laquelle le pied de l'homme n'aurait jamais dû se poser, et qui, jusqu'à ce que la foudre l'ait exterminée, élève au-dessus de l'Océan ses roches maudites; redoutable monument des enseignemens divins!

Le pieux écho de ce cri d'amour alla expirer au fond d'une vallée solitaire, à l'endroit où une source jaillit du pied d'un rocher. Il y avait là un banc sur lequel nul n'osa s'asseoir après celui pour qui on l'avait formé; et entre ce banc, taillé dans le roc, et la source s'élevait un arbre, ami des tombeaux, abritant de son feuillage échevelé une pierre simple et nue, noircie et calcinée par les ardeurs d'un soleil inclément; moderne calvaire de celui qui eut, lui aussi, sa religion, ses apôtres et son crucifiement!

Qui que vous soyez, ô vous qui foulez cette terre sacrée, quel que soit le peuple auquel vous appartenez, quelque lointains que soient les bords d'où vous arrivez, n'approchez qu'avec un saint respect de cette pierre; et comme d'un sanctuaire auguste, que votre regard impatient ne cherche point quel nom y a gravé une main mortelle; ce nom qui a grondé sur les nations comme le tonnerre sur les montagnes, ce nom que Dieu a voulu suspendre au-dessus des destinées des peuples comme un effrayant météore et qui rayonne sur l'un d'eux comme une auréole glorieuse, ce nom qu'il a écrit dans le ciel au livre de vie avec celui des hommes qui ne doivent jamais mourir, c'est celui de NAPOLÉON!

II. — L'OMBRE.

Lorsque la mort eut touché de son doigt glacé le captif de Sainte-Hélène, l'ombre du héros refusa d'entrer dans les célestes demeures, dont les portes lui étaient ouvertes; elle ne voulait point abandonner les précieuses reliques sur la terre d'exil, elle resta, planant au-dessus de la tombe, jusqu'au jour de l'éclatante réparation. Mais ce jour, il fut long à venir, et l'ombre désolée n'eut à recueillir, pendant près d'un quart de siècle, que les larmes de quelques rares pèlerins qui venaient pleurer les gloires éteintes, agenouillés devant l'arche sainte qui avait renfermé les destins de la France et qui était retenue en captivité sur la terre des Gentils.

Mais quand le peuple fidèle eut rouvert les temples de l'idole de ses pères, relevé ses statues, quand le chef de cette noble nation eut voulu lui-même illustrer son règne par un acte de haute et mémorable justice et eut chargé un de ses fils de rapporter à la patrie en deuil l'urne qui renfermait les cendres saintes; lorsque enfin la nef royale eut abordé à la rive inhospitalière pour accomplir sa pieuse mission, l'ombre illustre tressaillit d'une allégresse surhumaine et pareille à celle qui l'attendait au séjour d'en haut; elle comprit que la volonté de Dieu s'accomplissait, que les jours d'enseignement et d'expiation étaient écoulés, elle jeta un dernier regard en signe d'adieu à la pierre du tombeau, qui allait se changer en autel triomphal, et prit son essor vers les cieux.

Mais avant de quitter pour jamais le séjour des mortels, l'ombre de NAPOLÉON voulut revoir une fois encore la terre de France, cette terre chérie sur laquelle, génie bienfaisant, elle devait de là-haut veiller toujours. Elle dirigea son vol vers le point du monde où son cœur lui indiquait la patrie. Elle passa d'une aile rapide sur des républiques et des empires qui, si jadis il l'eût voulu, ne seraient plus à cette heure que des déserts et des cités de tombeaux. Elle embrassa de son regard le beau royaume de France; puis, après avoir plané avec amour au-dessus de Paris, sa ville bien-aimée, elle voulut lui donner les derniers instans qu'elle devait passer au milieu des enfans des hommes; et choisissant entre tous les monumens dus à son génie ou élevés à sa gloire, elle descendit sur l'Arc-de-Triomphe, où elle s'assit comme sur un trône en face de la ville endormie.

Et la cité, muette et silencieuse, était étendue à ses pieds comme un immense cadavre.

Placée ainsi en face du théâtre de la gloire et des grandeurs de son héros, l'ombre, inspirée, évoqua le souvenir des temps passés; elle ressuscita les splendides triomphes qui avaient échangé leur pourpre dorée contre l'humble lin du suaire, elle appela du fond du palais des rois de la France la couronne qui avait rayonné d'un si vif éclat au front de Napoléon, et la forte épée que dans sa main la victoire n'avait jamais lassée, et faisant du monde une optique grandiose, elle remonta dans la vie jusqu'à la source des événemens accomplis.

---

Cependant faisait voile vers la terre de France le pieux navire conduit par le fils d'un roi, qui ramenait au sein de la patrie les cendres de Napoléon.

### HISTOIRE.

III. — LE BERCEAU.

Alors se déroulèrent des scènes diverses, toutes frappées d'un cachet de grandeur, toutes indiquant assez qu'elles faisaient partie d'un drame immortel.

Mais est-il besoin des magiques apparitions suscitées aux regards de l'auguste fantôme pour obtenir le tribut d'admiration dû au héros qui fait l'orgueil de la France?

Laissons donc l'ombre s'absorber dans la contemplation de ces scènes sublimes, et renonçant à traduire les grandes pensées qu'elles inspirent, bornons notre tâche à un simple récit composé à la hâte, en feuilletant les pages de l'histoire.

Nous voici au berceau de Napoléon, sur le sol de cette Corse jusque-là si dédaignée et depuis si glorieuse et si fière; à Brienne, la scène où l'enfant s'essaie au rôle de grand homme; à Toulon, où il fait entendre le coup de canon qui annonce à la France son maître futur.

Bientôt les dangers de la patrie l'appellent aux armées, il faut que sa forte main enchaîne de nouveau la victoire aux drapeaux de la France. Il part en acceptant les augures favorables qui viennent sourire à ses rêves d'ambition et d'avenir. Nourri dès son enfance des exemples des plus vaillans fils de Rome, c'est vers Rome qu'il fait ses premiers pas de guerrier et de conquérant; c'est sur la terre de toutes les gloires, de tous les héroïsmes qu'il commence sa vie d'héroïsme et de gloire.

La république a choisi Bonaparte pour commander la plus importante de ses armées, celle d'Italie. Mais est-ce bien une pensée sérieuse qui a fait donner ce commandement au capitaine Bonaparte, à cet enfant isolé, inconnu qui se heurtait hier encore et se meurtrissait aux difficultés les plus vulgaires de la vie? Oh! non, c'est une mesure de favoritisme, de faiblesse ou de perfidie sans doute; car ce n'est encore que l'élève de l'école de Brienne, qui ne sait ni ce que peut être une armée, ni comment on lui commande; car la république compte en grand nombre des généraux habiles, expérimentés, vieillis au feu et dans les camps, illustrés par quinze campagnes, c'est presque dire quinze victoires. Et jamais l'expérience, le pouvoir du nom, la magie du succès, n'ont été plus indispensables.

L'armée d'Italie n'existe plus que de nom, ce n'est plus qu'un ramas de misérables mourant de faim et manquant de vêtemens pour se couvrir : dix combats malheureux, les maladies l'ont à demi détruite; à cette heure il n'y a plus de discipline, plus de soldats, plus de foi dans la fortune de la France, plus de drapeau!

Mais ce n'est point un brave capitaine qu'il faut, ce n'est pas un général illustre, expérimenté; ce n'est pas un homme, c'est une sorte de Dieu, qui par la magie de sa parole crée des soldats, leur donne le pain qui les fait vivre, la discipline qui les fait vainqueurs, improvise des armées, forme des camps, reprenne les villes perdues, force la victoire de revenir au vieil étendard de la France. — Et c'est un enfant qu'on leur envoie! — Oui, un enfant, mais un enfant comme chaque siècle n'en produit qu'un quand il peut le produire.

Attendez! Silence, un jour encore et voyez maintenant. L'Italie, qui semblait le tombeau de nos armées, devient le théâtre de nos succès, et quels succès que ceux auxquels se refuseront de croire nos enfans quand ils les liront retracés dans les pages de l'histoire. Nos soldats étaient en proie à la misère, décimés par les maladies, à la veille des révoltes et des désertions pour échapper à une ruine complète; mais voyez donc maintenant quelles belles armées modèles de la discipline; admirez donc cet ordre, cette richesse d'équipemens, cet air de force, cette perfection des manœuvres, cette foi aveugle dans le chef qui les conduit; c'est un enfant qui a créé tous ces prodiges, parce qu'il était envoyé de Dieu comme celui qui dans les premiers âges fut suscité pour le salut d'Israël.

Et la France inscrit dans ses fastes glorieux les noms de ***Mondovi***, de ***Roveredo***, de ***Lodi*** et d'***Arcole***.

### IV. — L'ÉGYPTE.

La France, cette patrie des héros, a deviné Bonaparte, son nom lui apparaît déjà tout rayonnant de sa gloire future, et cette gloire, elle veut la partager, et cette auréole, elle veut la voir resplendir à l'entour de son propre nom comme une couronne d'immortalité. Alors elle rappelle le vainqueur, elle lui fait des triomphes, elle lui crie sur ses places jonchées de fleurs : « Salut, César vainqueur, *ave, Cesar victor!* » Le guerrier sourit à cette nation généreuse qui l'adopte pour l'aimer et le suivre. Aujourd'hui on l'appelle César, demain on le saluera Empereur; à Bonaparte le siége d'honneur et les couronnes de feuillage, à Napoléon bientôt le trône et le manteau impérial.

Mais le pouvoir de ce temps, peureux parce qu'il était faible, jaloux parce qu'il était impuissant, ne lui pardonnera ni ses triomphes ni les services au prix desquels il les a achetés; il a sauvé la patrie, donc il faut le craindre, car la patrie peut se donner à lui.

Bonaparte, qui attendait son heure et commençait à s'accoutumer aux miracles, fait grâce aux hommes qui dans leur sot orgueil croyaient diriger la France des quelques momens que demandait leur agonie; il veut réaliser le gigantesque projet de coloniser l'Égypte, projet conçu et proposé dans les premières années du règne de Louis XV.

Le Directoire accueille avec joie un plan qui envoie dans de lointaines contrées et au milieu de mille dangers l'homme dont la parole ébranle son pouvoir vermoulu; on exalte une pensée qu'on regarde comme chimérique, on laisse à sa disposition de larges et faciles moyens d'exécution, et tandis qu'à Londres on le croyait attaquant l'Espagne, qu'en Espagne on ne parlait que d'une descente sur les côtes de l'Angleterre, et qu'en France on flotte entre mille conjectures, Bonaparte, maître de son secret, s'embarquait à Toulon avec son armée, à laquelle il adressait ces paroles mémorables :

« Soldats,

» Vous êtes une des ailes de l'armée d'Angleterre, vous » avez fait la guerre de montagnes, de plaines, de siéges; » il vous reste à faire la guerre maritime. Les légions ro» maines, que vous avez quelquefois imitées, mais point » encore égalées, combattaient Carthage tour à tour sur » cette même mer et aux plaines de Zama; la victoire ne » les abandonna jamais, parce que, constamment, elles » furent braves, disciplinées et unies entre elles. Soldats, » l'Europe a les yeux sur vous. Vous avez de grandes des» tinées à remplir, des batailles à livrer, des dangers, des » fatigues à vaincre. Vous ferez plus que vous n'avez fait » pour la prospérité de la patrie, le bonheur des hommes » et votre propre gloire. Soldats, matelots, fantassins, » canonniers, soyez unis, souvenez-vous que le jour » d'une bataille, vous avez tous besoin les uns des autres. » Soldats, matelots, vous avez été jusqu'ici négligés; aujour» d'hui la plus grande sollicitude de la république est pour » vous. Vous serez dignes de l'armée dont vous faites partie. » Le génie de la liberté, qui a rendu dès sa naissance la » république l'arbitre de l'Europe, veut qu'elle le soit des » mers et des nations lointaines. »

Un cri unanime d'enthousiasme répond à Bonaparte, qui s'avance en saluant ses soldats; toutes les âmes sont électrisées, et l'armée s'embarque comme un seul homme quand on voit Bonaparte donner le signal du départ du haut du vaisseau amiral. Autour de lui se pressent les guerriers les plus renommés déjà de la France et dont on répète chaque nom en le saluant d'acclamations; c'est Berthier, Kléber,

Desaix, Régnier, Dumas, c'est Lannes, Murat, Davoust, Zayongcheck, Caffarelli et le jeune et brave Dommartin, tous ou presque tous inscrits sur la pierre des triomphes.

### V. — LES PYRAMIDES.

Deux mois après, il range son armée en bataille, salue les pyramides au moment où le soleil paraît à l'horizon, et s'écrie avec son accent de prophète : « Soldats, vous allez combattre les dominateurs de l'Égypte ; songez que du haut de ces monumens quarante siècles vous contemplent ! »

Et les annales de nos victoires en ont une de plus à enregistrer : la victoire des Pyramides.

Mais au milieu de cet enivrant triomphe une désastreuse nouvelle tombe, éclate et retentit comme la foudre au milieu d'une douce nuit d'été, riche de parfums et de rêves : un combat a eu lieu à Alexandrie, Nelson a détruit la flotte française.

—Nous n'avons plus de flotte, s'écrie Bonaparte ; eh bien ! il faut rester dans ces contrées ou en sortir grands comme les anciens.

L'Égypte profite de ce désastre, Bonaparte la dote de ces institutions qui ont porté leur fruit, l'émancipation de l'Orient.

Voici Jaffa et les hospices de pestiférés que Bonaparte parcourt, Jésus moderne, en touchant les malheureux expirans, qui espèrent retrouver la vie sous la main de leur chef.

Monthabor vient encore proclamer son épée victorieuse ; désormais tout cède et s'humilie sous elle, plus d'ennemis, mais des populations qui ne demandent qu'à relever de la France et à recevoir d'elle les bienfaits de la civilisation.

C'est alors qu'un cri parti des rives de la France vient arracher le héros à son rôle de missionnaire des lumières et du progrès.

La patrie est en proie à l'anarchie, son sein est déchiré par de misérables tyrans, elle appelle à son secours le plus noble de ses enfans, celui qui seul peut la sauver. Bonaparte repasse les mers, laissant le brave Kléber à la tête de ses soldats, et Fréjus s'immortalise du souvenir de son débarquement.

C'est à cette partie de la vie de notre héros que se rapportent les accusations de ses détracteurs, qui lui reprochent d'avoir tué la liberté, sa mère ; ils oublient qu'à cette époque la liberté n'était plus, et qu'elle avait déjà succombé sans gloire et sans espoir de se relever jamais.

### VI. — LES CINQ-CENTS.

Maintenant Bonaparte s'avance à pas de géant dans la carrière ; semblable au soleil qui touche à son midi, plus il s'élève et plus il brille d'un éclat éblouissant. Son regard d'aigle a facilement pénétré jusqu'au sein de la France et y a découvert le mal secret qui la ronge ; il comprend que sa main seule peut la guérir, et il entre dans le conseil du Directoire pour y prononcer ces paroles mémorables :

« Qu'a fait le Directoire de cette France que j'ai quittée » si brillante ? Je lui avais laissé la paix, j'ai retrouvé la » guerre ; je lui avais laissé des victoires, et j'ai retrouvé » des lois spoliatrices et la misère. Qu'a-t-il fait de cent » mille Français, tous mes compagnons de gloire ? Ils sont » morts ! »

Le lendemain les membres du conseil des Cinq-Cents se réunissent ; on délibère en désordre, les passions éclatent à la tribune en paroles de haine et de colère. On accuse Bonaparte de rêver le rétablissement de la tyrannie ! on fait serment de lui résister, on le déclare hors la loi !.



Napoléon aux Cinq-Cents

Bonaparte se présente. Il ne s'est point couvert comme Louis XIV dans le Parlement, il est tête nue ; il ne tient pas comme lui un fouet à la main ; mais il se fait suivre de ses grenadiers les plus braves.

A cette vue, les lâches qui avaient juré de mourir sur leurs chaises curules prennent la fuite, pâles et tremblans sous la main qui les chasse comme des valets ; le conseil des Anciens décrète que Bonaparte a bien mérité de la patrie. Il est un des trois chefs du pays qu'on décore du titre de consuls provisoires.

Désormais le pouvoir partagé ne va plus suffire à celui qui est destiné à la plus absolue puissance ; les Tuileries s'ouvrent au premier CONSUL A VIE, et ce titre transparent en laisse entrevoir un bien plus digne de lui qu'il va bientôt se donner.

Mais tandis que Bonaparte était loin de la France, étonnant de ses prodiges l'Orient, qui le proclamait un nouveau Mahomet, les ennemis de la patrie, qui ne sentaient plus le poids de sa lourde épée, s'étaient relevés ; l'audace leur était revenue ; encouragés par l'anarchie et les dissensions qui désolaient le pays, ils avaient envahi les frontières, et de succès en succès ils étaient parvenus à effacer la trace

des conquêtes de l'immortelle campagne d'Italie.

Bonaparte court à eux, le drapeau de la France en main, et à son approche de nouveaux miracles s'accomplissent! A sa voix, les montagnes s'aplanissent, les rochers s'entr'ouvrent pour laisser passer nos soldats; les bagages, les canons sont enlevés à force de bras, on raie de la langue des Français le mot *impossible*.

Le mont Saint-Bernard est franchi, le mont Cenis est reconquis; dix combats, dix victoires; puis Marengo enfin, la plus glorieuse de toutes, qui ne peut arracher à Bonaparte que ces mots, au moment où la mort pleuvait à l'entour de lui et qu'on lui annonce que son ami, son fidèle, son brave Desaix est tombé :

« Pourquoi ne m'est-il pas permis de pleurer! »

Déjà il n'y a plus d'ennemis; tout est soumission, obéissance; et celui qui peu de jours auparavant était accouru en tenant à la main sa formidable épée retourne sur ses pas, signant partout sur son passage les traités de paix, qu'on présente en implorant la clémence de la France victorieuse.

### VII. — LA VEILLE DU GRAND JOUR.

Mais quels tableaux sinistres se déroulent à l'intérieur! ici, des partis vaincus sèment l'or pour faire germer la haine; là, des assassins aiguisent dans l'ombre leurs poignards; plus loin, une infernale machine, renfermant mille morts dans son sein, va éclater sous les chevaux de l'homme qui vient pour la seconde fois de sauver le pays!

Rassurez-vous, la main de Dieu, qui le pousse, saura bien le protéger; quand il le faudra, elle écartera la pointe du glaive, elle fera éclater avant l'heure la bombe parricide et précipitera dans le même abîme tous ces misérables, les uns pauvres insensés, les autres scélérats endurcis.

L'heure du suprême triomphe n'est point encore sonnée, il faut que le génie du grand homme l'ait acheté par de nouveaux prodiges, par des bienfaits d'un autre ordre.

Il rêve, décide, commande, et à sa voix l'industrie nationale s'éveillle, des institutions qui feront un jour la gloire de la nation se fondent. Les Français qui ont fui leur patrie pour échapper à l'échafaud peuvent au moins revenir mourir aux lieux qui furent leur berceau; les arts sont encouragés, les lettres déchirent l'arrêt de proscription qui les frappait, l'Institut se réorganise, la Banque modèle s'établit; la religion quitte ses vêtemens de deuil; ceux de ses ministres qui ont surnagé dans le sanglant naufrage rouvrent les temples, et Bonaparte, à la tête de tous les corps de l'État, assiste au chant d'actions de grâce qui retentit sous les voûtes de la vieille basilique à l'occasion de la paix de l'Europe et du rétablissement de la religion du Christ.

C'est à ce moment que le pavois sur lequel est monté le général vainqueur s'élève à la hauteur d'un trône; cédant aux vœux de quatre millions de Français, il arrache le manteau de soldat qui couvre les degrés pour y jeter à la place la pourpre des rois. Sa main, qui a rejeté la couronne de chêne, s'étend pour saisir une autre couronne...

Un instant encore, et l'homme du destin touche à l'apogée de sa grandeur; un instant encore, et il accomplit le rêve le plus audacieux que puisse former le cœur humain dans les folies de son orgueil.

### VIII. — LE GRAND JOUR.

Bonaparte, qui avait égalé et dépassé en grandeur et en puissance toutes les royautés de l'Europe, voulut que son pouvoir reçût comme le leur la consécration donnée par la religion. Le moment pour tenter cette périlleuse entreprise lui paraissait propice, l'Autriche n'était plus en mesure de nuire, l'Espagne était une alliée de bonne foi, la neutralité de la Prusse était achetée, l'Angleterre avait écarté la question de dynastie, la Russie seule était contraire; mais Paul Ier était à Bonaparte, il avait trouvé le secret de se l'attacher irrévocablement.

Bonaparte, qui avait parcouru tous les jours de la gloire la plus brillante et du pouvoir le plus absolu, voulut les clore par un jour plus éclatant encore

On se souviendra longtemps en France des fêtes sans pareilles qui eurent lieu pour le couronnement de l'empereur. Ce jour-là Paris trouva sa population accrue d'une population nouvelle accourue de tous les points de la France : c'étaient des soldats de toutes armes, de tout âge, de tous rangs; c'étaient des citoyens de toute condition : des savans, des législateurs, des magistrats, des artistes; et tous ces visages rayonnaient de l'éclat de l'enthousiasme, et toutes ces voix se confondaient en une seule, et tous ces cris confus se résumaient en un cri d'admiration et d'amour.

Nos pères ne se souviennent point d'avoir, dans leur vie si remplie, jamais assisté à des solennités aussi pompeuses. Bientôt le mouvement et la vie s'agitèrent dans le sein de la grande ville, elle revêtit des habits de fête; les rues se remplirent d'une foule d'habitans qui paraissaient livrés aux transports d'une joie sans égale; de brillans drapeaux flottaient au front des édifices publics; ce jour était comme le jour de la fête de la patrie.

Les portes de la vieille cathédrale roulèrent en criant sur leurs gonds; l'autel resplendissait de fleurs, d'or et de lumière; l'encens fumait de toutes parts, et une foule immense, impatiente, foule de grands citoyens, de généraux, de princes, de rois, remplissait le temple, déshabitué de pareilles solennités. A l'autel se tenait le représentant de Dieu sur la terre, le chef de l'Église, le successeur de saint Pierre lui-même, le pape, la tiare en tête, et attirant les regards par le sublime éclat de ses habits pontificaux.

Et pourtant il n'était que personnage secondaire dans la scène imposante qui s'accomplissait. Qui donc en était le héros?

Un homme se dressa sous les bénédictions du saint et auguste vieillard, il marcha droit à l'autel et, une main sur son épée, étendant l'autre vers un plateau d'or, il y saisit une couronne, qu'il se plaça lui-même sur la tête, tandis que le pontife ceignait à sa compagne un diadème étincelant.

Alors les voûtes du temple retentirent de ce cri mémorable, qui, poussé par vingt mille voix et répété au dehors par des millions d'autres voix, trouva un écho chez les peuples les plus éloignés : « VIVE NAPOLÉON Ier, EMPEREUR DES FRANÇAIS! VIVE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE! »

### IX. — LES DERNIERS TRIOMPHES.

Le principal résultat que Napoléon recueillit de son alliance avec le pouvoir religieux fut le concordat de 1801, qui, en ne laissant qu'une influence modérée au clergé catholique, remplissait à la lettre le précepte de l'Évangile : il y était donné à Dieu ce qui appartenait à Dieu, et à César ce qui appartenait à César.

Ce concordat, dû au génie philosophique et organisateur de Napoléon, lui suscita bien d'irréconciliables rancunes et de sourdes menées; mais d'autres pensées le réclamèrent bientôt.

L'ombre du héros est restée absorbée dans la contemplation de ces scènes triomphales ; respect à ses solennelles évocations. Les jours heureux sont, hélas ! comptés, et le dernier bientôt passera devant ses regards. Laissons-la savourer ce que contient encore de liqueur enivrante le calice qui renferme tant d'absinthe et de fiel, et nous, poursuivant la tâche de l'historien, esquissons à grands traits les actes les plus étonnans, les événemens les plus prodigieux de cette vie qui ne se compose que d'étonnemens et de prodiges.

La couronne de France, quelque brillante qu'elle fût, n'avait point encore complétement satisfait l'ambition de celui qui n'aspirait à rien moins qu'à l'empire du monde.

A peine le souverain pontife a-t-il étendu la main pour consacrer l'auguste titre d'empereur ; à peine les acclamations de la France ont-elles répondu à cet appel, que Napoléon vole vers l'Italie. Milan l'attend pour ceindre son front de la couronne de fer, et dans son ambitieux empressement, c'est à peine s'il trouve le temps de poser sur le champ de bataille de Marengo la première pierre du monument élevé à la mémoire des braves qui avaient scellé de leur sang la seconde conquête de l'Italie.

Mais bientôt Napoléon est forcé de rejeter le sceptre des rois et des empereurs, jouet de parade, pour ressaisir sa vaillante épée, qui pèse plus dans la balance du monde que toutes les couronnes et tous les diadèmes de son armée de rois. Il franchit les frontières l'Autriche, remporte la victoire d'Ulm, traverse la capitale de François II, marche contre les armes russe et autrichienne réunies, et livre, le 2 décembre 1805, la célèbre bataille d'Austerlitz.

Les résultats de cette victoire furent immenses, car en mettant deux souverains à la disposition de Napoléon, elle anéantit à tel point les forces de François et d'Alexandre qu'après avoir laissé dix à douze généraux sur le champ de bataille, avoir perdu quarante-cinq drapeaux, cent cinquante pièces de canon, les débris de l'armée russe ne purent être sauvés qu'à la faveur d'un armistice dont une des conditions fut que les armées russe et autrichienne se retireraient jusqu'à un lieu désigné sous la conduite d'une sauvegarde de l'armée française.

Le 4 décembre une entrevue eut lieu entre les deux empereurs de France et d'Autriche au bivouac de Napoléon.

— Je vous reçois, dit le vainqueur, dans le seul palais que j'habite depuis deux mois.

— Vous savez si bien tirer parti de cette habitation, lui dit François, qu'elle doit vous plaire.

Le résultat de cette entrevue fut un traité de paix et la reconnaissance de Napoléon comme roi d'Italie.

Quelques mois plus tard il se faisait déclarer protecteur de la Confédération germanique.

Bientôt la Prusse, dans un excès d'imprudence incroyable, s'était de nouveau rejetée dans les hasards des combats. En un mois, et par une suite non interrompue de désastres, la monarchie du grand Frédéric fut renversée. La Russie, sans profiter de cette terrible leçon, veut à son tour lutter encore, et il ne faut pas moins à Napoléon que l'immortelle et décisive victoire de Friedland pour conquérir le droit de dicter les conditions d'une paix durable. L'Espagne est déchirée par la guerre civile, Napoléon accourt, apaise les séditions et fait asseoir son frère Joseph sur un trône que la révolte avait rendu vacant. L'Autriche était vaincue, mais non domptée encore ; il faut pour cela que l'empereur entre dans Vienne, livre la bataille d'Essling et remporte la victoire de Wagram.

C'est alors que Napoléon croit pouvoir déposer sur l'autel de la patrie l'épée du vainqueur de l'Europe ; désormais sa gloire sera celle du législateur, son ambition sera celle de faire revivre son nom après lui.

### X. — UN CRIME.

Depuis une heure les fenêtres du palais des Tuileries se se sont successivement éteintes jusqu'à la dernière ; Napoléon, qui avait travaillé fort avant dans la nuit avec son confident et son ami Cambacérès, rentre gravement préoccupé dans sa chambre à coucher, où il avait voulu que personne ne l'attendît. La pièce n'était éclairée que par les flammes d'un foyer ardent, et Napoléon tressaillit en se trouvant face à face, alors qu'il se croyait bien seul, avec l'impératrice. Joséphine l'avait longtemps attendu, et la veillée avait dû être pour elle triste et cruelle, car son front accusait une lourde fatigue et de profonds chagrins ; et si les lumières de l'appartement eussent été plus complètes, on se fût aperçu qu'elle avait beaucoup pleuré. Napoléon parut embarrassé comme lorsqu'on se trouve tout à coup en face d'une personne pour laquelle on a de fâcheuses pensées qui doivent, on le craint, se lire sur le front, se trahir dans le regard.

Il ne put réprimer un mouvement ni retenir une exclamation de surprise, mais à coup sûr, s'il n'eût été sous l'empire des pensées dont nous parlions tout à l'heure, il se fût laissé allé à un des emportemens habituels de son caractère absolu.

—Je vous vois surpris, mon ami, dit tristement Joséphine, de me trouver en ce lieu et à cette heure ; pardonnez-moi si je prends à votre repos les instans qui lui sont si légitimement dus ; mais tout à l'heure vous travailliez à la gloire et au bonheur de la France, et j'ai pensé qu'il fallait respecter plus encore votre veille que votre repos.

— Surpris, je le suis en effet, Joséphine, mais agréablement ; vous le savez, c'est près de vous toujours que je viens chercher et que je trouve l'oubli des soucis du pouvoir et le délassement de mes pénibles travaux.

— Cela est-il vrai, Napoléon ; et puis-je espérer encore n'être point étrangère à votre bonheur ?

— Pouvez-vous en douter, et ne me voyez-vous point chaque jour fuir Paris et Saint-Cloud pour aller me cacher avec vous dans votre délicieuse retraite ?

— Oh ! mon ami, vous allez me trouver bien folle, mais il est des instans où je regrette de voir rayonner sur votre front l'éclat de la couronne, où je maudis le génie qui fait que le monde est trop étroit pour votre nom, parce que je me prends à craindre alors que le cœur de Joséphine ne soit de trop peu de prix aux yeux de celui qui peut aspirer à tout.

— Mais d'où viennent donc ces craintes puériles ? Avez-vous jamais essuyé un refus de ma part ? Vos protégés, les pauvres, dont vous êtes la Providence, n'ont-ils point obtenu de moi tout ce que vous en exigiez ? mes ennemis eux-mêmes n'ont-ils point reçu de vous mon pardon ? Et vous doutez de moi encore !

— Douter de vous ! Oh ! Dieu me garde de ce crime. Et comment ferais-je pour oublier et vos bontés dont vous m'accablez, et votre cœur si grand et si généreux, et cette puissance sans bornes que vous m'avez abandonnée, mais dont je ne me suis servie, Napoléon, que pour votre gloire et votre bonheur ; comment aurais-je pu l'oublier !... Mais, mon Dieu, vous m'avez déjà devinée, vous qui savez tout prévoir et deviner, je suis venue à vous, mon ami ;

et plutôt aujourd'hui que demain et sans reculer d'une heure, d'une minute, parce que j'avais à vous demander quelques bonnes et rassurantes paroles. Car on vous calomnie, Napoléon, on veut vous éloigner de ceux qui vous aiment; le souffle de la malveillance a passé entre nous. Savez-vous bien quel bruit court en moment dans Paris, dans la France peut-être, et ce bruit a trouvé un écho jusqu'au sein de ma retraite. On dit... oh! je n'ose le répéter devant vous tant cette insulte est sanglante, on dit que l'empereur des Français veut répudier sa femme, qu'il chasse loin de lui tous ses souvenirs de tendresse et d'amour, et que, dans sa fièvre d'ambition insatiable, lui faisant un crime sans pardon de ne lui avoir point donné d'héritier, il songe à l'en punir en la remplaçant par une autre femme sur le trône et dans son cœur. Cela est-il, Napoléon? Cela peut-il être?

Et à ces ardentes paroles, prononcées avec le feu d'une noble indignation, Joséphine s'était levée et se tenait, haute et fière, en face de Napoléon; elle n'avait jamais été aussi belle qu'en ce moment.

L'empereur parut atterré à cette interrogation si pressante et si imprévue. Sans répondre directement aux questions de Joséphine, il la fit asseoir près de lui, lui prit la main dans les siennes et chercha à la rassurer sur ses sentimens affectueux. Mais celle-ci, dominée par la pensée qui lui remplissait l'esprit et la torturait :

— Vous ne répondez pas, Napoléon, lui dit-elle; vous ne me dites pas que ce bruit odieux est une calomnie, une infâme calomnie.

— Mais, ma chère enfant, le pouvoir immense que vous m'accordez va-t-il assez loin pour empêcher mes ennemis de dire de moi tout le mal qu'ils en pensent et souvent même qu'ils n'en pensent pas?

— Oh! dites-moi que rien dans votre conduite n'a pu autoriser de pareilles accusations et que ces injurieux soupçons n'ont pu prendre leur source dans aucunes paroles qui vous soient échappées dans des momens d'humeur, que sais-je, de dégoût peut-être.

— Oh! Joséphine, à quels moyens de justification me voulez-vous faire descendre?

— Hélas! mon ami, pour un homme tel que vous, il est des raisons graves d'excuse pour certains actes, qui, dans des vies ordinaires, ne mériteraient aucun pardon; on parle de raisons d'État, de nécessité d'assurer le repos et l'avenir de la France en léguant au trône un héritier; que ne dit-on point encore pour vous excuser et pour me perdre.

A ces mots, Napoléon se levant :

— Joséphine, lui dit-il d'un air grave, il est des secrets que je ne puis révéler même à vous, pour qui je n'en ai jamais eu; calmez vos inquiétudes : pensez avant tout que mon estime, mes affections vous sont acquises, que mon bonheur ne sera jamais sans le vôtre. Cette assurance doit aller plus avant dans votre cœur que toutes les médisances du monde. Allez prendre du repos; vous en avez besoin pour reparaître demain belle et faire mourir d'envie toutes les femmes de la cour; puis, dès demain, écrivez à votre fils de venir près de vous; j'ai besoin de le voir, de prendre conseil de lui pour votre bonheur.

— Oh! merci, Napoléon, fit-elle en s'approchant de lui, car vous me dites d'espérer, n'est-ce pas?

— Mais sans doute, ajouta Napoléon; je veux que vous soyez heureuse; entendez-vous, Joséphine, je le veux.

Puis, la baisant au front, il la reconduisit à son appartement.

Joséphine avait foi en Napoléon comme en Dieu même, car elle l'aimait d'un profond amour; quand elle l'eut quitté pourtant, et malgré ses rassurantes paroles, elle se surprit le visage baigné de larmes.

Quinze jours après, Joséphine, retirée à la Malmaison, recevait l'annonce officielle de la rupture de son mariage avec Napoléon, et trois mois plus tard les cloches des églises, la voix du canon et la voix plus forte encore du peuple qui l'avait saluée naguère avec tant d'enthousiasme, annonçaient à Joséphine qu'une autre femme avait pris son titre d'épouse de Napoléon, d'Impératrice des Français, et ses acclamations retentissantes venaient insulter, jusqu'au sein de sa solitude, à ses douleurs muettes et à ses larmes amères.

### XI. — LE ROI DE ROME.

Les hommes bien ou mal organisés qui placent les exigences du cœur au-dessus de celles de la politique avaient réprouvé l'acte impitoyable par lequel Napoléon, qui devenait de fer et de bronze quand il prenait conseil des nécessités de l'État ou de celles de son ambition, avait honteusement chassé du trône et de son lit la femme qui avait eu tout son amour et qui s'en était si bien rendue digne. Mais la France, l'Europe, le monde étaient à ses pieds, étouffant sous leurs exclamations le cri de son cœur quand parfois la religion des souvenirs lui en arrachait un. Le ciel lui-même se fit son complice en semblant d'abord bénir cette seconde union, qu'il devait depuis maudire. Une année ne s'était point écoulée que les échos de la silencieuse retraite de Joséphine répétaient encore les éclats d'une publique et insultante allégresse : cent coups de canon vinrent proclamer que Napoléon avait un fils, et lui-même, qui ne se possédait plus de joie, l'offrit aux regards du peuple en s'écriant : « C'est un roi de Rome! »

On dit pourtant que les joies triomphantes de l'empereur ne tardèrent point à être mêlées d'amertume et que les larmes de honte que Joséphine versait dans sa solitude furent bientôt taries. Esclave condamné par son génie et la fatalité à une lutte sans relâche, Napoléon, comme tous les grands hommes, avait ses momens de fatigue, de doute et de découragement : c'est à ces momens que la tendresse de Joséphine, que les consolations de son ardente amitié lui étaient précieuses; elle savait si bien lui montrer les miraculeuses victoires remportées sur le passé, les pas de géant qu'il faisait dans le présent pour marcher à l'avenir; elle possédait si bien le secret des faiblesses de son âme pour le relever, le grandir, l'électriser, qu'il la quittait toujours plus fort et mieux affermi dans sa foi en lui-même et dans ses brillantes destinées.

Aussi quand on verra aux sombres heures de la nuit un homme accompagné d'un seul ami quitter le brillant palais des rois, arriver enveloppé dans un vaste manteau qui le dérobe aux regards sous les murs de la Malmaison et ouvrir mystérieusement la petite porte du parc, dont il possède la clef, n'hésitera-t-on pas à dire : « Le voici encore, c'est lui, qui revient comme autrefois demander à l'ange de ces lieux les consolations dont a besoin son cœur ulcéré et le secret de mêler un peu d'amour à toute l'admiration qu'inspirent les haut faits de son règne. »

### XII. — PREMIÈRE DÉFAITE.

Quelques jours encore et le génie protecteur de Napoléon va l'abandonner à ses destinées. Déjà, poussés par un fatal instinct, les ennemis de la France ont compris qu'ils pouvaient relever la tête et espérer : ils sont parvenus à res-

souder les liens d'une formidable coalition. Napoléon s'avance ; à son approche tout cède et plie ; mais ses victoires sont des victoires fatales, ce sont des appâts perfides offerts à son avide ambition ; il marche, il marche comme cédant à une force invincible, suivi d'innombrables phalanges, et s'enfonce en vainqueur sous le ciel sauvage de la Russie.

Mais pourquoi enregistrer de nouveau ces déplorables annales : on sait tous ses succès et les désastres qui firent perdre à l'armée française le fruit de vingt-cinq années de gloire. Tous ces succès furent dus à la bravoure de nos soldats, et les revers ne doivent être attribués qu'au climat et aux rigueurs d'un hiver jusqu'alors inouï. Le froid était si excessif que les hommes expiraient debout et en marchant. D'affreuses contractions, qui ressemblaient quelquefois à un rire convulsif, défiguraient les visages et les traits de ces vieux guerriers échappés aux hasards de cent batailles et annonçaient leurs derniers momens. La famine vint à son tour s'abattre sur nos armées et décima le reste des braves qu'avaient épargnés les rigueurs du froid. Hâtons-nous de passer sur ces tristes détails d'une période marquée seulement par des revers et arrivons à la scène capitale, à celle qui doit servir de dénoûment à ce drame terrible.

### XIII. — L'ABDICATION.

Le 2 avril 1814 le Sénat est convoqué en séance extraordinaire sous la présidence du prince de Bénévent (Talleyrand). On organise un gouvernement provisoire et l'on décrète la déchéance de Napoléon Bonaparte, en déliant le peuple français du serment d'obéissance et de fidélité prêté à ce prince. En ce moment Napoléon était dans son palais de Fontainebleau, où il était rentré tant de fois chargé des lauriers de la victoire, et où il devait, pour commencer les enseignemens de la Providence, y recevoir l'acte de sa déchéance d'un trône qu'il avait fait plus puissant et plus glorieux que tous les trônes du monde. Enfant de la victoire, il ne croit plus devoir résister le jour où il apprend pour la première fois ce que c'est qu'une défaite. Trois fois cependant le sublime courage qui lui est nécessaire pour consommer ce sacrifice l'abandonne, trois fois il rejette loin de lui la plume qui doit signer l'acte de son abdication ; puis le sentiment du vrai, l'amour de la patrie l'emporte, il se déclare vaincu enfin, il signe l'acte fatal, en faisant toutefois ses réserves en faveur de son fils, et il échange son titre d'empereur des Français pour celui de souverain de l'île d'Elbe. Bientôt le départ est ordonné, sa présence les épouvante encore, et pourtant il n'a autour de lui que quelques centaines de vieux guerriers dévoués, nobles débris de sa garde immortelle. Napoléon descend dans les cours du château, où les troupes étaient rassemblées, il adresse individuellement aux officiers et sous-officiers les paroles les plus affectueuses ; puis, s'avançant au front des soldats, il leur dit d'une voix visiblement émue :

« Je vous fais mes adieux. Depuis vingt ans que nous » marchons ensemble, je suis content de vous, je vous ai » toujours trouvés sur le chemin de la gloire.— Toutes les » puissances de l'Europe se sont armées contre moi. — » Quelques-uns de mes généraux ont trahi leur devoir. — » La France elle-même m'a trahi ! Avec vous et les braves » qui me sont restés, j'aurais pu entretenir pendant trois » ans la guerre civile en France. — Adieu, soyez fidèles à » votre nouveau roi, soyez soumis à vos chefs et n'abandonnez pas votre patrie. Ne plaignez pas mon sort, je » serai heureux lorsque je saurai que vous l'êtes vous-» mêmes. Je ne combattrai plus avec vous, mais j'écrirai » ce que nous avons fait ensemble. Je ne puis vous embras» ser tous, mais j'embrasse votre général. Venez, général, » que je vous presse sur mon cœur. »

En ce moment Napoléon, succombant sous le poids de ces impressions, se retourna tout à coup pour mettre fin à cette scène touchante ; puis, revenant brusquement sur ses pas :

« Et l'aigle, dit-il, qu'on m'apporte l'aigle, que je l'em-» brasse aussi ».

Le général lui presenta son vieux drapeau déchiré par les balles et les boulets de l'ennemi, et à la vue duquel Napoléon se découvrit avec respect.

« Chère aigle, s'écria-t-il, puissent les baisers que je te » donne retentir dans la postérité ! »

Ici l'émotion de Napoléon devint extrême ; il s'interrompit quelques instans, puis avec un sentiment et une action qui arrachèrent des larmes à tous les yeux :

« Adieu, mes enfans, adieu mes braves ! entourez-moi » encore une fois. »

Et ce fut au milieu d'un cortége de larmes et de sanglots qu'il rentra au château, d'où il partit le soir même.

### XIV. — LE RETOUR.

Dix mois se sont écoulés, et le géant, qui étouffe dans son étroite prison, en a bientôt renversé les barrières. Longtemps avant son arrivée, un grand bruit se répand sur la France : Napoléon arrive, Napoléon est arrivé ! Et l'aigle avait une juste cause pour reprendre son vol. Cette fois ce n'est plus l'ardente ambition qui s'éveille, ce ne sont plus les attraits de la puissance qui l'attirent, mais le respect dû au traité et à la religion des sermens jurés. Aucun des engagemens pris par la France sous la garantie des alliés ne s'exécutait ; les plaintes de l'exilé restèrent sans réponse, il apprit même que la diplomatie rêvait dès alors Sainte-Hélène pour son tombeau. A tant d'injustices et de trahisons, le lion, qui n'était qu'endormi, se réveilla, et son réveil fut terrible. Le 29 février 1815, il est dans le golfe Juan, à deux heures il débarque, et aussitôt paraît cette fameuse proclamation dont les résultats déconcertèrent toutes les mesures prises pour s'opposer à son invasion, et dans laquelle on trouve ces paroles prophétiques d'un homme à qui ses revers n'avaient rien ôté de sa grandeur et de son mâle courage :

« Soldats,

» Venez vous ranger sous les drapeaux de votre chef ; » son existence ne se compose que de la vôtre ; son honneur » et sa gloire ne sont autres que votre intérêt, votre honneur » et votre gloire. La victoire marchera au pas de charge. » L'aigle, avec les couleurs nationales, volera de clocher » en clocher ; alors vous pourrez vous vanter de ce que » vous aurez fait, vous serez les libérateurs de le patrie. »

La marche de Napoléon jusqu'à Paris fut un véritable triomphe. Le 20 mars, à quatre heures du matin, il était à Fontainebleau, et le soir du même jour, il faisait son entrée à Paris, que les Bourbons venaient de quitter précipitamment.

### XV. — DERNIÈRE DÉFAITE.

Passons rapidement sur ces scènes de triomphes qui ne semblent faites que pour rendre le dénoûment plus terrible encore. Nous voici à Waterloo, à cette journée d'éternelle et lamentable mémoire, où le hasard, la trahison, le nombre des ennemis, tout enfin conspira la chute de Napoléon, la ruine et la honte de la France ; c'est en ce jour que se fit entendre ce cri si glorieusement français,

et que le bronze transmettra à la postérité la plus reculee : « La garde meurt et ne se rend pas ! »

C'en est fait de Napoléon et de sa fortune, et pourtant après cette fatale journée, il pouvait entreprendre encore une guerre civile qui lui aurait obtenu d'avantageuses conditions personnelles, mais il n'en pouvait résulter aucun bien pour la patrie : il se dévoua pour elle. En allant rejoindre promptement un des bâtimens américains que renfermaient nos ports, il aurait échappé aux supplices de Sainte-Hélène, mais la France pouvait avoir besoin de lui encore ; son parti fut extrême, comme sa situation, et il le prit sans hésiter. Le 22 juin, à la suite d'un comité présidé par lui-même, il fit publier la déclaration suivante :

« Français,

» En commençant la guerre pour soutenir l'indépendance nationale, je comptais sur la réunion de tous les efforts, de toutes les volontés et sur le concours de tous les




Napoléon à bord du Bellérophon.

» pouvoirs. Les circonstances me paraissent changées. Je » m'offre en sacrifice à la haine des ennemis de la France ; » puissent-ils être sincères et n'en avoir jamais voulu qu'à » ma personne ! Ma vie politique est terminée, et je pro- » clame mon fils, sous le titre de Napoléon II, empereur des » Français. Les ministres actuels formeront provisoirement » le conseil du gouvernement. L'intérêt que je porte à mon » fils m'engage à inviter les chambres à organiser sans dé- » lai la régence par une loi. Unissez-vous tous pour le sa- » lut public et pour rester une nation indépendante.

» Signé Napoléon. »

### XVI. — TRAHISON SUR TRAHISON.

Dans la soirée du 29 juin, Napoléon quitte sa capitale et se dirige vers Rochefort, où il avait le projet de s'embarquer pour les États-Unis. Trouvant trop de difficultés pour accomplir ce projet, il veut passer en Angleterre et aller, disait-il, comme Thémistocle, s'asseoir au foyer du peuple britannique. Mais à peine a-t-il mis le pied sur le *Bellérophon* que tout prend autour de lui l'air menaçant et sinistre. C'est alors qu'on lui annonce qu'il doit être conduit à Sainte-Hélène.

— Sainte-Hélène! s'écrie Napoléon, je ne consentirai jamais à y passer ma vie; le climat de cette île m'est contraire, j'y périrai avant trois mois, et alors l'Angleterre sera responsable de mon assassinat.

Napoléon demeura encore quelques minutes sur le pont et se retira dans sa chambre pour y rédiger une protestation contre la plus odieuse violation du malheur et de l'hospitalité, car il ne s'était point rendu comme prisonnier ou à discrétion; il aurait fait des conditions, il aurait pu en faire, on les eût acceptées ou du moins débattues. Malgré ces nobles et énergiques protestations, l'escadre mit à la voile pour Sainte-Hélène. Au moment où elle traversa la Manche, Napoléon était sur le pont avec toute sa suite. En apercevant la pointe du cap de la Hogue, il étendit la main vers les côtes de France et s'écria d'une voix altérée:

— Adieu, terre des braves; quelques traîtres de moins et la grande nation serait la maîtresse du monde!

A cette exclamation, dont il est impossible de ne pas admirer la grandeur, tous ceux qui entouraient l'empereur, redevenu simple général Bonaparte, fondirent en larmes, et Napoléon, couvrant son visage, se retira dans sa cabine, d'où il ne sortit plus qu'on n'eût gagné la haute mer. Deux mois après, le 15 octobre 1815, au lever du soleil, l'escadre qui amenait Napoléon fut signalée au nord de Sainte-Hélène par la vigie du Mont-de-l'Échelle.

### XVII. — SAINTE-HÉLÈNE.

Ceux qui envoyèrent Napoléon à Sainte-Hélène savaient, à n'en pas douter, qu'ils le descendaient vivant dans la tombe. L'aspect de cette île, volcan épuisé, n'inspire que l'horreur et l'effroi. L'œil fatigué a sans cesse à mesurer d'informes amas de lave éteinte et des rochers noircis qui déchirent un ciel brumeux ou menacent de s'engloutir dans la profondeur des abîmes creusés à leurs pieds. Point de végétation, point d'arbres ni de verdure; la nature en ces lieux est nue, décharnée, morte. On aperçoit parfois, enfermés dans un vallon humide, quelques bœufs, des chevaux étiques qui broutent une herbe rare au fond d'un précipice. Jamais d'orages, jamais de neige, mais des pluies incessantes, des vents impétueux, la température dans une oscillation continuelle. Ici un bas-fond où l'on étouffe, là une gorge qui vous glace, plus loin un brouillard épais qui vous pénètre et vous transit. La pluie, qui rend ce climat funeste et presque toujours mortel, prend près de deux cents jours de l'année. Nous publions à l'appui de cette assertion et comme document curieux une page du calendrier des observations météorologiques faites à Sainte-Hélène en 1816, au mois le plus beau de l'année. Il est à noter qu'avril n'avait compté que deux jours et demi sans pluie, et que juin n'en eut qu'un.

MAI 1816.

| DATES. | MIDI. | REMARQUES. | DATES. | MIDI. | REMARQUES. |
|---|---|---|---|---|---|
| | Fahrenheit. | | | Fahrenheit. | |
| 1 | 70 | Pluie légère. | 17 | 70 | Pluie légère. |
| 2 | 69 | *id.* | 18 | 70 | Pluie. |
| 3 | 70 | Pluie trés-lég. | 19 | 68 | *id.* |
| 4 | 68 | Pluie. | 20 | 66 | *id.* |
| 5 | 70 | *id.* | 21 | 70 | *id.* |
| 6 | 70 | *id.* | 22 | 72 | Beau temps. |
| 7 | 69 | *id.* | 23 | 72 | Pluie légère. |
| 8 | 66 | *id.* | 24 | 70 | *id.* |
| 9 | 68 | *id.* | 25 | 68 | *id.* |
| 10 | 66 | *id.* | 26 | 68 | Beau temps. |
| 11 | 69 | *id.* | 27 | 68 | Pluie légère. |
| 12 | 68 | *id.* | 28 | 65 | *id.* |
| 13 | 70 | Pluie très-lég. | 29 | 65 | Pluie. |
| 14 | 68 | Pluie. | 30 | 60 | *id.* |
| 15 | 70 | *id.* | 31 | 65 | *id.* |
| 16 | 68 | *id.* | | | |

### XVIII. — LONGWOOD.

En arrivant dans cette île maudite, Napoléon n'occupa point d'abord la partie du pays qui le vit mourir; il passa deux mois au lieu appelé *Ronces* avant de prendre possession de la résidence qui lui avait été assignée à *Longwood.*

Cette maison, qui était originairement une ferme de la Compagnie des Indes, offrait une habitation d'autant plus malsaine que les batimens avaient été élevés avec une précipitation qui avait exclu tout soin et qu'il avait fallu s'y établir à l'instant même où les ouvriers abandonnaient les travaux à demi terminés. On eût pu facilement donner à Napoléon une résidence plus convenable: il s'en trouvait plusieurs dans l'île. Mais l'assassinat se fût trop lentement accompli; il lui fallut se résigner à venir habiter cette misérable cabane, et celui qui avait eu pour demeure les palais de marbre des rois de la terre n'eut pas même, aux dernières heures de sa vie, pour abri le toit modeste dont jouit en sécurité le plus pauvre entre ceux qui furent ses sujets. Dans les premiers temps de son séjour à Sainte-Hélène il faisait de longues et fréquentes promenades; mais à la fin, irrité de l'odieuse surveillance qui s'exerçait à l'entour de lui, il renonça aux bienfaits de ce salutaire exercice, et à partir de 1819, il avait pris la résolution de ne plus sortir de son appartement. Tout dans sa vie était brusque et irrégulier comme les pensées qui devaient se heurter dans son cerveau. Il dormait, mangeait, travaillait selon le temps, les circonstances, la situation où il se trouvait. Habituellement son sommeil était doux et tranquille, mais léger. Si la douleur ou quelque accident l'interrompait, il sautait à terre, demandait de la lumière, marchait, lisait; quelquefois il restait au milieu des ténèbres, changeait de chambre, passait dans un autre lit ou s'étendait sur un sopha. Souvent il était sur pied à deux, trois ou quatre heures du matin, appelait quelqu'un pour lui tenir compagnie, s'entretenait de souvenirs, d'affaires et attendait ainsi le jour. Puis, dès qu'il paraissait, il faisait une courte promenade dans le jardin, puis se remettait au lit, où il restait plus ou moins de temps, suivant la manière dont s'annonçait la journée. Sur les neuf ou dix heures, on lui servait son déjeuner, parfois au bain, le plus communément au jardin. Bertrand ou Montholon, quelquefois tous les deux, mais exclusivement, lui faisait alors compagnie, car il mangeait toujours seul et en particulier.

Personne n'aurait osé ni se couvrir ni s'asseoir en sa présence si l'on n'en obtenait la permission.

— J'ai un fils, disait-il, il faut qu'il sache que son père n'a jamais, même dans les plus petites choses, oublié quels étaient ses titres et son rang.

Le service de cette table était des plus modestes. Il se composait d'un potage, de deux plats de viande, d'un de légumes et d'une salade, quand on en pouvait avoir. Une demi-bouteille de vin claret, étendu de beaucoup d'eau, lui servait de boisson. Quelquefois, quand il était fatigué, il substituait le champagne au claret. C'était un moyen sûr d'exciter l'estomac. Il voulait que sa cuisine fût simple.

— Je n'aime pas, disait-il, les cuisiniers qui ne font que de l'esprit.

Dans les commencemens de ce cruel exil, il faisait chaque jour des promenades assez éloignées, tantôt à pied, le plus souvent à cheval.

Il emportait avec lui un de ses livres favoris, et ces exercices trompaient un moment la dévorante activité de son organisation.

Mais une sorte d'instinct attractif et invincible conduisait à son insu même ses pas vers une roche découverte de laquelle le regard pouvait embrasser l'immensité des mers.

Que de longues heures il passa sur ce trône de sa royauté vaincue et captive, l'œil attaché fatalement à l'horizon indécis, enviant les nuages qui volaient au-dessus de sa tête et qui, plus heureux que lui, avaient pu voir, dans leur course aérienne, le sol de la patrie!

Telle fut la vie, si l'on peut donner ce nom au long supplice de Napoléon sous un climat à l'action duquel personne n'échappait et où toutes les affections étaient si promptes et si terribles qu'un instant jetait le désordre dans l'économie animale et suffisait souvent pour rendre sans force. Qu'on s'étonne après cela qu'il ait succombé au mal *endémique* qui l'a lentement et si cruellement rongé pendant près de six années.

### XIX. — SON FILS.

Une conviction qui a suivi Napoléon dans la tombe, qui faisait son supplice et précipita sans aucun doute les progrès de sa maladie, c'est que l'archiduchesse Marie-Louise, sa femme, n'avait jamais essayé de faire ce que ses titres d'épouse et de mère l'obligeaient à faire pour lui. Jamais il ne confia le secret de cette douleur à personne; on ne peut que le deviner dans cette réponse à la comtesse de Saint-Leu, qui lui conseillait de faire intervenir Marie-Louise:

— Non, Mme l'archiduchesse m'a vu au sommet de la toute-puissance, il ne me convient pas de lui dire aujourd'hui que j'en suis descendu, et encore moins de me soutenir de son crédit.

Joséphine aurait-elle pu vivre en France tandis qu'on crucifiait Napoléon à Sainte-Hélène? et pourtant il aimait encore Marie-Louise, et le souvenir de l'injustice cruelle qu'il lui avait fallu commettre pour l'attacher à lui n'apparaissait point à son souvenir comme un remords vengeur. C'est qu'il lui devait son fils, et que ce fils était devenu son idole. Toutes les passions ont toujours été portées chez Napoléon à un plus haut degré que chez les autres hommes, et cela devait naturellement être dans celui qui différait si essentiellement du vulgaire de l'espèce humaine. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait poussé jusqu'à l'enthousiasme l'amour qu'il portait à son fils.

— Pour lui seul, disait-il, je suis revenu de l'île d'Elbe, et si je forme encore quelques vœux dans l'exil, c'est encore pour lui.

Quand on débarqua des caisses venant d'Europe, et que lui adressait sa famille, il espérait si bien y trouver quelque chose de son fils qu'elles furent par son ordre aussitôt apportées dans son salon et qu'il voulut les voir ouvrir. On obéit, on défonce ces caisses, et l'on en tire quelques livres, que Aly se disposait à lire à Napoléon:

— Ce n'est pas ça! s'écria-t-il avec colère. Cherchez, fouillez, hâtez-vous, un ballot expédié d'Europe doit contenir autre chose. Ce n'est point par des livres qu'on débute avec un père.

Effectivement, on trouva bientôt un portrait que lui envoyait le prince Eugène. Il le reçut avec transport, l'embrassa, le contempla longtemps avec des yeux pleins de larmes:

— Cher enfant, dit-il, s'il n'est pas victime de quelque infamie politique, il ne sera pas indigne de celui dont il tient le jour.

Ce portrait désormais devint son compagnon, son consolateur; il voulut qu'il fût placé dans les rideaux de son lit, que ses yeux pussent se reporter sur lui quand il se détournait avec désespoir de l'immensité des mers ou avec dégoût de la vue de ses geôliers. Il écrivit même, sans doute pour être placés au-dessous, des vers qu'il tint cachés durant toute sa vie et qu'il avait composés en deux morceaux avec de notables variantes. Voici une de ces deux pièces, qui peut donner une idée des tortures auxquelles son cœur paternel était en proie.

De mon jeune héritier délicieuse image!
Oui, voilà bien ses traits, son aimable candeur.
Il ne vit plus pour moi : sur cet affreux rivage
Il ne viendra jamais s'appuyer sur mon cœur.
O mon sang! ô mon fils! que ta douce présence
A ton malheureux père épargnerait d'ennui!
Doucement je verrais s'élever ton enfance;
A mes vieux ans plus tard tu servirais d'appui.
Seul, tu me tiendrais lieu de couronne et de gloire;
Avec toi, sur ce roc, je serais dans les cieux.
T'embrassant, j'oublirais que vingt ans la victoire
M'avait mis en Europe au rang des demi-dieux.

### XX. — HUDSON LOWE.

Nous avons dit les pleurs et les désespoirs du père, les douleurs muettes et dignes de l'empereur; oserons-nous jamais raconter les odieux et barbares traitemens infligés au prisonnier! Pourrons-nous jamais décrire la haine féroce et la révoltante barbarie de cet Hudson Lowe, la honte de sa nation!

Lisons cette lettre du noble et savant médecin de l'empereur, elle est plus capable que tous nos récits d'initier à cette infamante histoire:

*A sir Hudson Lowe, gouverneur de l'île Sainte-Hélène.*

« Longwood, 22 décembre 1819.

» Excellence,

» Pardonnez à mon importunité si j'interromps vos occupations pour vous entretenir de circonstances qui me sont personnelles. Hier au soir, sur les sept heures, revenant de ma promenade dans le parc, je fus arrêté par la sentinelle placée près de la grille du jardin. Pendant plus d'une demi-heure je me vis empêché de rentrer dans mon habitation, qui n'est éloignée de là que d'environ cinq toises; encore ne recouvrai-je ma liberté qu'à la requête du sergent du corps de garde de Longwood, que je fis demander à défaut du capitaine d'ordonnance alors absent. Déjà dans la soirée du dimanche 19 du courant, au moment où je revenais de ma promenade accoutumée, j'avais été également arrêté par une sentinelle placée au même endroit; mais celle-ci, beaucoup moins sévère que celle d'hier au soir, me permit, après quelques instans, de rentrer librement chez moi. Ainsi dans le court espace de trois mois, durée de mon séjour dans cette île, je me suis vu arrêté trois fois. Il me semble que de tels procédés sont diamétralement opposés aux témoignages de bienveillance

et aux assurances réitérées que Votre Excellence a bien voulu me donner. Ils le sont sans doute à la conduite tracée pour le gouvernement de Sainte-Hélène; conduite qui m'a été officiellement communiquée avant mon départ d'Europe, à laquelle je n'ai point hésité d'ajouter foi, puis que ce n'étaient pas des criminels que l'on tenait renfermés ici. Cependant je me trouve confiné dans mon habitation comme dans un cloître; et à moins d'être accompagné par un de vos subordonnés, je ne puis ni voir ni traiter personne hors des limites que vous-même avez tracées. D'une autre part, je me vois en particulier parfaitement bien accueilli par mes confrères, et en public évité, repoussé même par eux. (Je veux croire que cette espèce d'éloignement ne provient que de la terreur profonde qu'on a jetée dans l'esprit des habitans de cette île.) Mais la situation où je me trouve est on ne peut plus pénible, on ne peut plus difficile à supporter; aussi, sans le motif qui m'a fait venir ici, sans le traitement que j'ai déjà employé avec succès contre l'endémie hépatique chronique qui, sous ce climat variable et dangereux, attaque la santé de l'empereur Napoléon, je ne vous cache point que j'aurais déjà pris le parti de solliciter de Votre Excellence la liberté de retourner dans ma patrie.

» Du moins pourrai-je vous demander de prendre en considération le véritable état des choses? La chaleur de la saison, la force du soleil, qui darde ses rayons presque perpendiculairement sur nos têtes et dont les effets sont aussi prompts que funestes, ne sont sans doute pas inconnues à Votre Excellence. J'oserai vous prier de vouloir bien songer au climat insalubre que nous habitons et enfin de m'épargner le déplaisir d'être arrêté pendant les heures qui, dans cette saison, sont les seules auxquelles on puisse se promener au moins dans le parc et respirer un air pur ou pour mieux dire moins malsain, puisque déjà à deux reprises différentes je me suis vu atteint de violentes coliques qui m'ont retenu plusieurs jours au lit et n'ont pas été sans danger pour moi.




La captivité.

» J'ose encore supplier Votre Excellence de vouloir nous accorder la liberté commune à tous les hommes de bien, à tous les hommes qui n'ont pas même l'ombre d'un délit à se reprocher, si toutefois il y a quelque liberté possible dans cette île.

» Veuillez m'excuser, monsieur le gouverneur, de vous avoir interrompu pendant si longtemps pour vous informer de l'état fâcheux où je me trouve par rapport à ma profession.

» J'ai l'honneur d'être,

» De Votre Excellence,

» Monsieur le gouverneur,

» Le très-humble et très-obéissant serviteur.

» F. Antommarchi. »

*A Son Excellence lord Hamilton.*

« Longwood, 13 décembre 1819.

» Monsieur,

» Trois mois se sont écoulés depuis que je suis arrivé dans cette île, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous l'annoncer dans une autre lettre. Permettez-moi de profiter des témoignages de bienveillance que vous avez bien voulu me donner pour vous informer de ma situation dans un lieu où je suis venu de ma propre volonté.

» Je commence par vous avouer avec franchise que je ne conçois pas pourquoi l'on veut me contraindre à considérer ma condition comme celle d'un moine, d'un anachorète ou d'un esclave, lorsque des habitudes dès longtemps acquises me rendent on ne peut moins propre à remplir les devoirs que de semblables états pourraient m'imposer.

» Je me trouve au milieu de l'Océan, placé dans une île presque inhabitable et privé de toute espèce de liberté. Que puis-je craindre de plus?... Telle est pourtant ma situation. C'est peu de consacrer tout mon temps à l'étude et au soulagement de l'humanité souffrante dans cette île que la nature semble avoir marquée d'une empreinte profonde de tristesse et de réprobation, je vois encore ses habitans éviter le voisinage de Longwood avec autant de crainte que dans l'éternité ils pourraient fuir l'approche de l'enfer. Cette terreur paraît s'être emparée de leur esprit de manière à y éteindre tout autre sentiment. Mes confrères partagent l'épouvante générale, et l'on dirait qu'ils tremblent à mon aspect, de sorte qu'au lieu des politesses dont j'ai coutume d'user à leur égard, je ne reçois d'eux que des duretés et des refus; encore ne m'est-il guère permis de les blâmer, puisqu'ils ne pourraient s'approcher de moi ni me dire un seul mot sans que les autorités locales en fussent aussitôt informées. Des lunettes d'approche braquées contre nos habitations pénètrent jusque dans nos appartemens, et des télégraphes organisés avec beaucoup de soin rapportent sur-le-champ tout ce qui s'y passe. Pour peu que je veuille porter mes pas hors des étroites limites qu'on nous a fixées, je suis forcé d'accepter la compagnie d'un agent du gouverneur, chargé de rendre un compte fidèle de tout ce que je puis dire ou faire en sa présence, de sorte que, pour me soustraire au danger de ses révélations, je me vois contraint de renoncer à toute espèce de relations et de rapports sociaux. Ce n'est pas tout; passé six heures et demie du soir, il ne m'est plus permis de me promener, même dans le parc voisin de mon habitation, et ce qu'il y a de pis, c'est que les habitans de Longwood qui se trouvent dehors après cette époque ne peuvent plus rentrer chez eux, comme cela m'est déjà arrivé trois fois. A-t-on jamais entendu parler d'une mesure à la fois plus absurde et plus tyrannique, surtout dans le climat brûlant où nous nous trouvons?

» Dès six heures et demie du soir, l'enceinte de Longwood, renfermée dans un cercle d'environ trente toises de rayon, est entourée d'un grand nombre de sentinelles qui ont la consigne expresse de ne laisser entrer ni sortir personne et d'arrêter tous ceux qui se présentent. A neuf heures, les mêmes sentinelles resserrent leur cordon et se trouvent placées si près des habitations qu'il m'est impossible de sortir de mon appartement pour me rendre à ma pharmacie, chez le comte Bertrand ou même jusqu'aux écuries, sans être exposé à quelques coups de baïonnette, faute de pouvoir répondre convenablement aux *qui vive?* que l'on me crie dans une langue que je ne connais point encore. Le soir ou pendant la nuit, lorsque mes devoirs m'appellent auprès de l'empereur, comme les dispositions locales de Longwood ne me permettent point de traverser ses appartemens, je suis forcé de passer entre les mains de je ne sais combien de sentinelles qui m'épient, me guettent et ne me quittent pas des yeux que je ne sois rendu à ma destination.

» Tel est l'exposé fidèle de la situation affreuse où je me




Mort de Napoléon.

trouve, et si votre bienveillante médiation auprès de lord Bathurst ne parvient pas à m'obtenir assez de liberté pour que je puisse du moins acquérir quelques notions scientifiques relativement à ce triste rocher, je ne sais si ma résignation pourra supporter plus longtemps l'excès de violence auquel elle est en butte; mais je suis plein de confiance en votre puissante protection, et j'ose espérer que vos soins généreux parviendront à me rendre ce séjour moins triste et moins pénible.

» Veuillez agréer l'assurance sincère du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

» De Votre Excellence,

» Le très-humble et très-obéissant serviteur,

» F. ANTOMMARCHI. »

Il est inutile d'ajouter que toutes les plaintes et les réclamations furent sans effet, et que le bourreau Hudson Lowe accomplit froidement et impassiblement son lâche et détestable assassinat.

## XXI. — LA MALADIE.

Depuis longtemps l'empereur souffrait cruellement et sans se plaindre du mal qui causa sa mort. Sa préoccupation la plus grande, du moment qu'il ne put se méprendre sur la nature de ce mal, était qu'il fût héréditaire.

— Mon père, disait-il souvent à son médecin, est mort à trente-huit ans; il avait un *squirre* au *pylore*, pourvu qu'en recevant de lui ce germe mortel, je ne l'aie point légué à mon fils.

Et malgré les assurances consolantes qu'il recevait des gens de l'art, il s'affermissait chaque jour dans des inquiétudes qui ne se trouvèrent, hélas! que trop justifiées.

Vers la fin de l'année 1820, la maladie fit des progrès rapides, et dès le début de l'année suivante, elle prit un caractère si effrayant qu'on dut dès lors désespérer. Napoléon lui-même envisagea sa position telle qu'elle était en effet, et souvent il s'en montra visiblement frappé. Le 2 avril 1821, les domestiques étaient venus rapporter qu'ils avaient observé une comète vers l'orient :

— Une comète s'écrie l'empereur avec émotion, ce fut le signe précurseur de la mort de César!

Et c mme l'honorable docteur Antommarchi cherchait à le détourner de cette lugubre pensée en l'assurant qu'il n'y avait rien, qu'il n'avait rien vu :

— Peine perdue, dit-il, je suis à bout, tout me l'annonce, vous seul vous obstinez à me le cacher; que vous en revient-il? Pourquoi m'abuser? Mais j'ai tort, reprit-il d'un ton plus doux, vous m'êtes attaché, vous voulez me voiler l'horreur de l'agonie; je vous sais gré de votre intention.

Depuis cette journée sa situation ne fit qu'empirer jusqu'au moment dernier. Un jour que l'on se réjouissait à l'entour de lui d'une amélioration momentanée :

— Vous ne vous trompez pas, mes amis, dit-il, je vais mieux aujourd'hui; mais je n'en sens pas moins que ma fin approche. Quand je serai mort, chacun de vous aura la douce consolation de retourner en Europe; vous reverrez, les uns vos parens, les autres vos amis, et moi je reverrai mes braves au céleste séjour. Oui, continua-t-il en haussant la voix, Kléber, Desaix, Bessière, Duroc, Ney, Murat, Masséna, Berthier, tous viendront à ma rencontre. Ils me parleront de ce que nous avons fait ensemble; je leur conterai les derniers événemens de ma vie. En me voyant, ils deviendront tous fous d'enthousiasme et de gloire. Nous causerons de nos guerres avec les Scipion, les Annibal, les César, les Frédéric; à moins, ajouta-t-il en souriant, qu'on ait peur là-bas de voir tant de guerriers ensemble.

C'est en ce jour mémorable que, lors de la visite du docteur Arnott, envoyé par ordre du gouverneur, il prononça ces paroles, bien dignes d'une si grande infortune, et suivies de la protestation dernière qu'il fit à son lit de mort :

— C'en est fait, docteur, le coup est porté, je touche à ma fin. Je vais rendre mon cadavre à la terre. Approchez, Bertrand, traduisez à monsieur ce que vous allez entendre; c'est une suite d'outrages dignes de la main qui me les prodigua; rendez tout, n'omettez pas un seul mot.

« J'étais venu m'asseoir aux foyers du peuple britannique; je demandais une loyale hospitalité, et, contre tout ce qu'il y a de droits sur la terre, on me répondit par des fers. J'eusse reçu un autre accueil d'Alexandre; l'empereur François m'eût traité avec égard; le roi de Prusse même eût été plus généreux. Mais il appartenait à l'Angleterre de surprendre, d'entraîner les rois et de donner au monde le spectacle inouï de quatre grandes puissances s'acharnant sur un seul homme. C'est votre ministère qui a choisi cet affreux rocher, où se consomme en moins de trois années la vie des Européens, pour y achever la mienne par un assassinat. Et comment m'avez-vous traité depuis que je suis exilé sur cet écueil? Il n'y a pas une indignité, pas une horreur dont vous ne vous soyez fait une joie de m'abreuver. Les plus simples communications de famille, celles mêmes qu'on n'a jamais interdites à personne, vous me les avez refusées. Vous n'avez laissé arriver jusqu'à moi aucune nouvelle, aucun papier d'Europe; ma femme, mon fils même n'ont plus vécu pour moi. Vous m'avez tenu six ans dans la torture du secret. Dans cette île inhospitalière, vous m'avez donné pour demeure l'endroit le moins fait pour être habité, celui où le climat meurtrier du tropique se fait le plus sentir. Il m'a fallu me renfermer entre quatre cloisons dans un air malsain, moi, qui parcourais à cheval toute l'Europe! Vous m'avez assassiné longuement et en détail, avec préméditation, et l'infâme Hudson a été l'exécuteur des hautes-œuvres de vos ministres. »

L'Empereur continua encore quelque temps avec la même chaleur et termina par ces mots :

— Vous finirez comme la superbe république de Venise, et moi, mourant sur cet affreux rocher, privé des miens et manquant de tout, je lègue l'opprobre et l'horreur de ma mort à la famille régnante d'Angleterre!

Quelques jours après, Napoléon comprit que sa dernière heure approchait. Il était calme et résigné, et donna avec une tranquillité parfaite les instructions qui devaient s'exécuter après sa mort, et qu'on ne peut lire sans émotion :

— Quand je ne serai plus, disait-il à son médecin, et ce moment n'est pas éloigné, je veux que vous fassiez l'ouverture de mon cadavre. Je veux aussi, j'exige que vous me promettiez qu'aucun médecin anglais ne portera la main sur moi. Je souhaite encore que vous preniez mon cœur, que vous le conserviez et que vous le portiez à Parme à ma chère Marie-Louise; vous lui direz que je l'ai tendrement aimée, que je n'ai jamais cessé de l'aimer; vous lui raconterez tout ce que vous avez vu, tout ce qui se rapporte à ma situation et à ma mort, je vous recommande surtout de bien examiner mon estomac, d'en faire un rapport détaillé, que vous remettrez à mon fils... Puis, vous vous rendrez à Rome, vous irez trouver ma mère; vous lui rapporterez tout ce que vous avez observé relativemant à ma position, à ma maladie et à ma mort sur ce malheureux rocher. Vous lui direz que Napoléon a expiré dans l'état le plus déplorable, manquant de tout, aban-

donné à lui-même et à sa gloire. Vous lui direz qu'en expirant, il lègue à toutes les familles régnantes l'horreur et l'opprobre de ses derniers momens.

XXII. — LA DERNIÈRE HEURE.

Le 5 mai, après de longues heures d'un délire cruel pendant lequel il ne prononça que des mots sans suite, Napoléon parut reprendre un moment connaissance, il voulut qu'on le plaçât sur son lit de campagne, qu'on lui relevât la tête et qu'on le mît en face d'une fenêtre qu'on venait d'ouvrir, c'était celle qui regardait du côté de la France. A ce moment, il était six heures du soir, le soleil descendait à l'occident, rougissant de ses derniers feux les flots de la mer. Il attacha ses regards, humides de larmes, sur le portrait de son fils. Puis, se tournant du côté de la patrie, il retomba en prononçant les deux mots *Dieu!!! France!!!* Ceux qui l'entouraient crurent, à ce moment terrible, que tout était fini; ce fut alors que se passa la plus déchirante peut-être de toutes les scènes dont fut accompagnée sa longue agonie. Mme Bertrand, qui, malgré ses souffrances, n'avait pas voulu quitter un instant le lit de l'auguste malade, fit appeler sa fille et ses trois fils pour leur faire voir une dernière fois encore celui qui avait été leur bienfaiteur. Il serait impossible d'exprimer l'émotion qui saisit ces pauvres enfans à ce spectacle de mort; ils s'élancent vers l'empereur, saisissent ses deux mains, les baisent en sanglotant. Le jeune Napoléon Bertrand ne peut supporter plus longtemps cette cruelle épreuve et tombe évanoui. On est obligé de les arracher du lit de mort, qu'ils tiennent étroitement embrassé.

Quelques minutes plus tard, et Napoléon, qui déjà n'existait plus pour le monde, a rendu sa grande âme à Dieu, qui l'appelle à lui!

Autour du cadavre, ce ne sont que pleurs et sanglots, larmes et douleurs amères. Tous ses amis, plongés dans l'affliction, oublient ce qui se passe à l'entour d'eux. Mais ils sont bientôt rappelés à eux-mêmes par une grossière profanation, qui devait couronner l'œuvre britannique. Deux Anglais se sont glissés jusqu'au lit de l'empereur, ont découvert son corps et l'ont palpé, pour s'assurer que sa mort n'était point un mensonge!

L'autopsie terminée, le cœur et l'estomac de Napoléon furent placés dans un vase d'argent rempli d'*alcool*, puis le corps fut habillé comme il avait coutume de l'être pendant sa vie: culotte de casimir blanc, gilet blanc, cravate blanche, surmonté d'une cravate noire, bouclée par derrière; grand cordon de la Légion d'honneur, uniforme de colonel de chasseurs de la garde (il était vert et avait les paremens rouges), décoré des ordres de la Légion d'honneur et de la couronne de fer; longues bottes à l'écuyère avec de petits éperons; enfin chapeau à trois cornes. Ainsi vêtu, Napoléon fut enlevé à cinq heures trois quarts de cette salle, où la foule pénétra aussitôt. Le linge, le drap qui avait servi à l'opération de l'autopsie, tout fut emporté, déchiré, distribué. Ils étaient teints de son sang, chacun voulait en avoir un lambeau.

Napoléon fut exposé dans la petite chambre à coucher, qu'on avait convertie en chambre ardente. Son corps, qui n'avait pu être embaumé faute des substances nécessaires, et dont la blancheur était vraiment extraordinaire, fut déposé sur un des lits de campagne, qui servait de sarcophage. Le manteau de drap bleu que Napoléon avait porté à la bataille de Marengo servait de couverture; les pieds et les mains étaient libres; l'épée au côté gauche, un crucifix sur la poitrine. Derrière la tête était un autel où le prêtre récitait des prières, et depuis ce moment jusqu'à celui de l'inhumation la foule ne cessa de remplir l'appartement, contemplant ces restes inanimés, sans confusion, sans tumulte, avec un silence religieux.

XXIII. — LES FUNÉRAILLES.

Le 8 mai eut lieu la cérémonie de l'inhumation. La journée était magnifique, la population couvrait les avenues, la musique couronnait les hauteurs; jamais spectacle aussi triste et aussi solennel n'avait été étalé dans ces lieux. Au moment où midi sonnait, ce funèbre cortége se mit en marche dans l'ordre suivant:

L'abbé Vignali, qui avait eu le bonheur de voir Napoléon mourir en chrétien, marchait en tête revêtu de ses ornemens sacerdotaux.

Les docteurs Arnott et Antommarchi; les personnes chargées de surveiller le corbillard traîné par quatre chevaux conduits par des palefreniers et escorté par douze grenadiers sans armes de chaque côté, qui portent le cercueil sur leurs épaules quand le mauvais état du chemin empêche le char d'avancer.

Le jeune Napoléon et Marchand tous les deux à pied et sur les côtés du corbillard.

Les comtes Bertrand et Montholon à cheval immédiatement derrière.

Une partie de la suite de l'empereur.

La comtesse Bertrand avec sa fille Hortense dans une voiture.

Le cheval de l'empereur conduit par son piqueur Archambaud.

Les officiers de marine à pied et à cheval.

Les officiers d'état-major à cheval.

Les membres du conseil de l'île, le général Coffin et le marquis de Montchenu.

Le contre-amiral et le gouverneur de l'île.

Les habitans de Sainte-Hélène.

Le cortége sortit dans cet ordre de Longwood, et après une marche de plus d'une heure, on arriva à l'endroit où Napoléon lui-même avait désiré être déposé après sa mort. Le cercueil est déposé sur les bords de la tombe que l'on avait tendue en noir.

Le prêtre récite les dernières prières, et bientôt la terre a reçu le dépôt précieux qu'on lui confie.

Nous ne croyons point inutile de donner les description du tombeau; aucun détail dans un pareil sujet ne peut être indifférent.

Une grande fosse fut creusée, d'une étendue suffisante pour pouvoir construire tout autour un mur de deux pieds d'épaisseur en maçonnerie solide, formant un oblong exact. L'espace vide dans l'intérieur avait une profondeur de douze pieds, une longueur de près de huit pieds, et une largeur de cinq pieds.

Une couche de maçonnerie se trouvait dans le fond. Au-dessus, sur huit pierres carrées ayant un pied de hauteur, était placée une grande dalle en pierre blanche de cinq pouces d'épaisseur. Quatre autres dalles de la même épaisseur fermaient les côtés et extrémités, et jointes aux angles par du ciment romain formaient une espèce de tombeau en pierre, ou sarcophage. Il avait exactement la profondeur suffisante pour que le cercueil pût y être placé. Une autre grande dalle de pierre blanche, retenue d'un côté par deux poulies, fut descendue sur le tombeau après que le cercueil y eût été placé, et chaque intervalle fut rempli de pierres et de ciment romain.

Deux couches de maçonnerie fortement cimentées et même scellées furent posées sur la dalle qui formait le

couvercle du tombeau de pierre, et jointes au mur qui étayait la terre; l'espace vide entre cet ouvrage de maçonnerie et la surface du terrain, qui était d'environ un mètre soixante-six centimètres de profondeur, fut comblé de terre. Le tout fut recouvert, un peu au-dessus du niveau du terrain, d'une autre couche de pierres plates, dont la surface allant jusqu'à l'extrémité du mur posé dans l'intérieur, couvre un espace de quatre mètres de long sur trois de large. Un factionnaire fut placé sur la tombe; cette garde, avait-on dit, devait y être maintenue *à perpétuité.*

La place qui a été choisie n'est pas dépourvue des beautés de la nature. La fontaine qui coule près de là est celle qui fournissait journellement l'eau à Napoléon pour son usage particulier; elle lui était apportée chaque matin dans deux carafes lui appartenant, par un domestique chinois de la maison. La source est une des plus pures de l'île. Deux très-grands saules ombragent le tombeau, et un bouquet de ces arbres se trouve à une petite distance. Une grille fut posée à l'entour enfermant dans son sein la tombe qui recélait la plus grande gloire des temps modernes. Puis l'ordre fut donné aux amis du captif de quitter l'île, où ils *n'avaient plus rien à faire*, et Napoléon resta seul sur son rocher.

Il y resta de longues années, et le bruit des vagues qui se brisaient aux flancs de la roche impie empêchaient son ombre d'entendre les vœux et les soupirs de regret et d'amour que lui portaient les vents qui soufflaient de la France.

Mais le jour de la réparation est arrivé, à cette heure la tombe de Sainte-Hélène est vide; le pieux navire qui, conduit par le fils d'un roi, ramenait au sein de la patrie les cendres du héros, a touché au rivage de la France. A cette heure le vœu dernier de l'empereur est accompli, l'aigle a reparu dans les cieux et plane au-dessus d'un tombeau français: Napoléon repose dans sa gloire aux bords de la Seine, son fleuve bien-aimé.

VICTOR HERBIN.

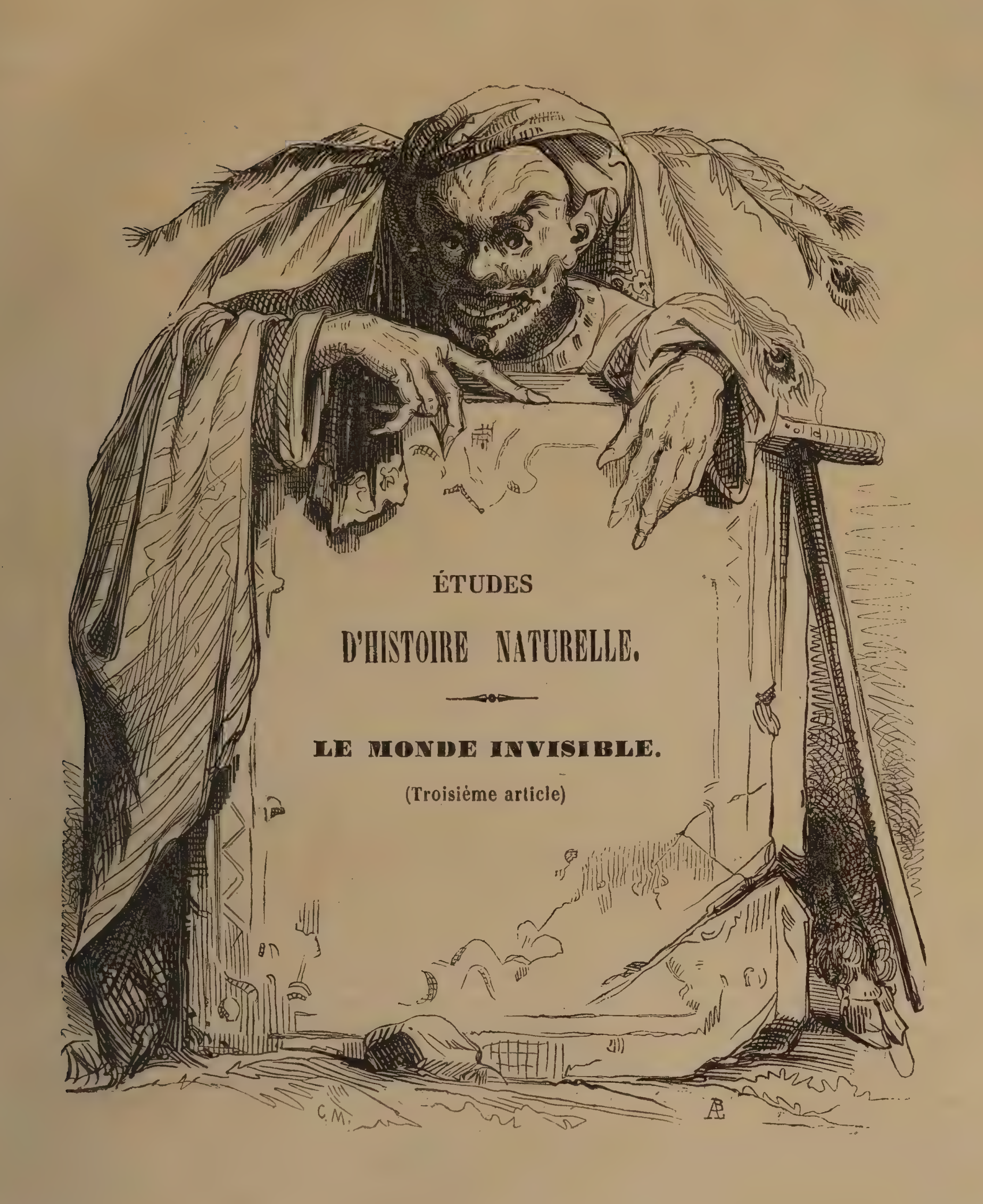


Tombeau de Napoléon à Sainte-Hélène.

Tous les esprits, tous les cœurs sont encore émus de la grande solennité qui vient de s'accomplir. On en recherche avec empressement jusqu'aux moindres détails. Les journaux quotidiens ont suffi à cette première curiosité. Mais le *Musée des Familles* ne peut satisfaire à ce que ses lecteurs doivent attendre de lui, sans joindre à ce récit des illustrations gravées qui en complètent l'effet. On sent que nous ne pouvions remplir ce devoir au moment même où se terminent ces grandes cérémonies, puisque notre *numéro* de chaque mois est toujours composé et imprimé longtemps avant l'époque de sa distribution.

Mais nous préparons pour le mois prochain un récit complet des solennités de décembre avec des vignettes qui en représenteront les sujets les plus marquants. Nous apporterons d'autant plus de soin dans la rédaction de ce compte rendu que le *Musée des Familles* ne disparaît pas comme les feuilles passagères de chaque jour. C'est un livre de bibliothèque qui fait collection et autorité et que l'on consulte souvent. On y recherchera longtemps l'historique d'une si grande journée.

En attendant, il fallait mettre sous les yeux de nos jeunes lecteurs, qui ne connaissent Napoléon que par le bruit de sa gloire, les traits principaux de la vie de ce grand homme; il fallait leur expliquer cet enthousiasme national qui vient de saluer son cercueil. C'est l'objet de la notice que nous publions dans le *numéro* de ce jour; elle les préparera à comprendre, à sentir plus profondément le grand spectacle dont ils viennent d'être témoins et le récit qu'ils en trouveront dans le *numéro* de janvier 1841.




# VOYAGE AU BOUT DE MON DOIGT.

## § I^er. — LA MOUCHE.

Le lecteur se rappellera que depuis plusieurs minutes je tenais entre les mains une charmante petite mouche, sur laquelle, malgré toutes les merveilles dont j'ai déjà parlé, il me restait encore, comme on va le voir, bien des choses à découvrir; le docteur, avec une complaisance infatigable, se plaisait à m'indiquer avec ordre les points les plus dignes de fixer mon attention.

— Remarquez, me dit-il, ce réseau d'écailles argentées au-dessous de l'aigrette; c'est une armure élégante et solide sous laquelle la mouche cache, à la moindre alerte, les plis de son suçoir. Voyez quels jolis cils de soie bordent ses yeux!

— Comment ses yeux! lui dis-je, je ne les vois pas.

— Ce sont les brillantes paillettes semées sur le velours cramoisi dont vous parliez tout à l'heure.

— Mais alors ils sont innombrables.

— Oui, mon ami; la nature n'ayant pas donné aux insectes la faculté de mouvoir leurs yeux, leur en a pour ainsi dire entouré la tête, afin qu'ils puissent voir dans toutes les directions à la fois, sans être forcés pour cela d'exécuter des mouvemens fatigans.

— C'est une chose vraiment bien curieuse.

— Les naturalistes appellent ces organes des yeux à facettes; toutes les petites cases hexagones que vous voyez tracées sur le velours sont des yeux dont chacun peut séparément regarder un objet. Les insectes ne sont pas tous pourvus de ces singuliers organes; quelques-uns, comme le scorpion et certaines espèces d'araignées, n'ont que des yeux simples; mais alors ils sont au nombre de huit ou de dix et quelquefois même de trente.

» La mouche, outre ses yeux composés, en possède trois simples qui forment au sommet de sa tête une sorte de diadème; voilà pourquoi il est si difficile de la prendre, car elle voit partout.

» Elle n'est cependant pas, à beaucoup près, la mieux partagée, puisqu'elle ne possède guère plus de trois cents yeux, tandis que le savant Marcel de Serres en a compté treize cents sur la tête du sphinx, onze mille trois cents sur celle de ce joli papillon de nuit que l'on nomme phalène, et vingt-cinq mille quatre-vingt-huit sur celle de la mordelle. A chacun de ces yeux vient s'épanouir un nerf optique qui transmet la sensation de la vue au centre nerveux. N'allez pas m'accuser d'exagérer ces nombres, car ils sont le résultat des observations rigoureuses d'un savant plein de conscience et de bonne foi. »

Pendant que le docteur, pour achever de dissiper mes doutes, m'expliquait par quel ingénieux mécanisme on parvenait, même en fort peu de temps, à compter les yeux des insectes, je ne cessais de retourner en tous sens ma pauvre mouche expirante, découvrant sans cesse mille détails délicats. Rien ne peut donner une idée de la richesse et de l'éclat des nuances répandues sur tout son corps. L'or, l'opale, l'aventurine, y mariaient à ravir leurs délicieux reflets. Quelle élégante symétrie dans les nervures de ses ailes diaphanes! quelles douces petites brosses elle portait à l'extrémité de ses pieds antérieurs pour nettoyer et lustrer le velours de sa tête, et quels crochets aigus armaient ceux du milieu, afin que l'animal pût aisément marcher à la surface des corps que nous croyons le mieux polis!

— La mouche est une des créations les plus ravissantes, dis-je au docteur.

— Non, reprit-il, mais une de celles que par hasard vous avez un peu plus longtemps observées. L'ordre, la symétrie, la richesse, sont partout, dans les dernières limites de l'infiniment petit comme dans les êtres les plus gigantesques, et il y a cette énorme différence entre les créations naturelles et celles de l'homme, que les premières gagnent toujours beaucoup à être vues de près, tandis que les autres demandent qu'on s'en éloigne pour ne pas paraître monstrueuses. Comparez, je vous prie, cette simple feuille jetée par le vent sur votre table avec le tissu de mes manchettes.

— Vos manchettes, docteur! dis-je tout étonné; mais a-t-on pris pour les tisser de vieux câbles difformes? Quels grossiers réseaux! on dirait un de ces treillages rustiques construits par les paysans sur les murs de leurs espaliers.

— C'est pourtant, mon cher astronome, de la fine toile de Hollande; comparez-lui maintenant cette feuille d'églantier.

Je vis un tissu d'une incroyable finesse, parsemé de grains étincelans; des nervures ondulées avec autant de grâce que de symétrie, tout un travail immense et pourtant si bien ordonné qu'il en paraissait simple.

— Tant de richesses, me dit le docteur, ne sont pas répandues en pure perte et pour le seul plaisir des yeux, car les points mats que vous devez apercevoir sont les pores par lesquels la feuille respire l'air; Leuwenhock en a compté 340,000 sur une simple feuille de buis; les perles métalliques sont des capsules versant continuellement sur elle le vernis qui sert à lui donner son poli, et dans les gracieuses nervures dont vous parlez se trouvent des canaux où l'air se décompose, d'autres qui exhalent au dehors la portion inutile à la vie de la plante, des artères, enfin, par lesquelles pénètre jusqu'au sein même de l'arbre ce qui est nécessaire à la constitution du bois. Jugez donc quelle différence il y a entre une simple feuille et les plus délicates productions de l'art, quelle finesse d'une part et quelles monstrueuses imperfections de l'autre! Remarquez, par exemple, le tranchant de votre rasoir, que certes vous croyez parfaitement affilé.

Je vis une scie à dents inégales, que je supposai bien plus propre à couper un chêne qu'à trancher la barbe.

— Et la pointe de votre aiguille.

Elle me parut plus rugueuse et moins aiguë que le plantoir d'un jardinier. Quelle peut être la finesse d'une reprise faite avec un pareil instrument!

— Regardez le mouvement de ma montre.

— Le plus rustique tourne-broche, dis-je, est moins grossièrement construit.

— C'est pourtant un excellent ouvrage de Bréguet qui m'a coûté mille écus. Un observateur s'est amusé, continua le micrographe, à soumettre au microscope plusieurs petits objets fort en vogue de son temps et fabriqués par un de ces hommes-machines dont la patience est le seul mérite : c'étaient une chaîne d'or longue d'un pouce, composée de trois cents anneaux et si légère qu'on la faisait traîner par une mouche; une autre chaîne qui, avec son crochet, son cadenas et sa clef, ne pesait pas un grain; une table, un buffet, un miroir, douze chaises, trois personnages, le tout renfermé dans un noyau de cerise. Certes, voilà de délicates inutilités admirées partout comme des prodiges et pour lesquelles l'ouvrier avait sans doute consumé les plus belles années de sa vie. Hé bien, ô désillusion profonde! elles apparurent sous le microscope sans proportions aucunes, pitoyablement difformes et dignes du plus triste mépris, tandis que les choses les plus communes de la nature, le calice d'une fleur, le velouté des fruits, les perles de la rosée, les cristaux de la neige, sont admirables à voir.

Le docteur acheva ces paroles par des bâillemens inextinguibles auxquels je n'attribuai d'abord d'autre cause qu'un grand ennui. Ce malaise est, comme on sait, fort contagieux de sa nature; j'en ressentis bientôt les atteintes à mon tour, de sorte que pendant cinq minutes nous nous livrâmes tous deux à cet innocent exercice de manière à nous décrocher la mâchoire.

— Vous me pardonnerez, me dit-il entre deux accès.

— Certainement, lui répondis-je, car je dois vous ennuyer d'une façon..... Ici une nouvelle crise m'empêcha d'achever.

— Du tout, reprit poliment le docteur, vous ne m'ennuyez pas; mais, astronome ou microscope, vous oubliez quelquefois les choses vulgaires de la vie. Vous m'écri-

vez pour m'engager à déjeuner ce matin; voilà qu'il est trois heures, et vous ne faites pas mine de vous en souvenir. Je ne suis pas, malheureusement, une créature éthérée, mon estomac est vide, et comme dit Lafontaine :

S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.

— Excusez-moi, lui dis-je, fort humilié, excusez un malheureux microscope qui n'est presque plus de ce monde, puisqu'il faut lui apprendre qu'il meurt lui-même de faim.

## § II. — A DÉJEUNER.

Le déjeuner, préparé pour midi, ne se fit pas longtemps attendre. On apporta la table auprès de mon fauteuil. Pour moi, dont la vue, comme on sait, s'étendait à peine à la longueur du doigt, craignant de paraître ridicule à la personne qui nous servait, je m'étais condamné à l'immobilité la plus complète, affectant d'être absorbé par la lecture de je ne sais quel livre que j'avais par hasard rencontré sous ma main. Dieu sait ce que je voyais dans ce livre et le temps qu'il m'aurait fallu pour y saisir l'ensemble d'une seule lettre.

Dès que nous fûmes seuls, je demandai timidement au docteur la carte du déjeuner. Hélas! quel triste repas pour deux estomacs affamés : des petits pains, du beurre, des huîtres, du jambon, quelques fruits secs, un morceau de parmesan, et rien de chaud.

— Vous plairait-il, dis-je à mon infortuné convive, de me mettre en main mon couvert, de me donner un peu de pain et quelque chose sur mon assiette, car je n'y vois goutte et ne puis, non plus qu'un enfant au maillot pourvoir moi-même à mes besoins.

— Pauvre microscope, reprit le docteur d'un air de compassion, êtes-vous maintenant aussi fier de vos yeux que vous l'étiez ce matin?

— Non, certes, mon ami, mais servez-moi, je vous prie, car déjà je vous entends à la besogne et j'ai le plus grand désir de vous imiter.

— Vous êtes servi depuis longtemps, me dit le docteur, votre fourchette est sous vos doigts.

En effet, je parvins à trouver mon couvert; quelle fourchette, grand Dieu! une fourchette cyclopéenne, monstrueuse, et couverte d'étranges choses que je n'avais jamais vues nulle part.

— N'apercevez-vous pas comme moi, demandai-je au micrographe, de singuliers coquillages épars sur votre fourchette?

Il se mit à rire.

— Comment, des coquillages! s'écria-t-il, mais vous êtes fou!

— Non, je ne suis pas fou, et ce n'est pas ma faute si vous êtes aveugle; pour moi, je vois de grandes coquilles ou plutôt d'énormes carapaces de tortue.

— Ah! j'y suis, dit le docteur en continuant de rire; vous avez, ma foi, la vue bien perçante si vous voyez des tortues là où j'aperçois seulement de simples grains de tripoli demeurés par hasard dans les filets de nos couverts.

— Du tripoli?

— Oui, mon cher astronome. Cette substance, si fine qu'on la prend pour donner le plus beau lustre aux métaux, se compose des débris de coquilles antédiluviennes dans lesquels vivaient autrefois de petits animaux appartenant à la classe des infusoires et gros à peu près comme la trentième partie d'une pointe d'aiguille. Ces êtres singuliers habitaient le fond de la mer, où ils s'aggloméraient en si grand nombre qu'ils forment aujourd'hui, dans plusieurs endroits laissés à découvert par le retrait des eaux, d'immenses bancs compactes et des collines tout entières. N'est-il pas bien curieux que les dépouilles d'aussi petits êtres aient pu traverser, sans se détruire, des milliers d'années pour servir de nos jours, comme des jalons irrécusables posés par la nature, à l'étude des temps antérieurs aux dernières révolutions du globe! Mais, malheureux microscope, si de semblables choses vous arrêtent, vous n'êtes pas près, je vous l'assure, de commencer votre repas. Soyez moins scrupuleux, soufflez sur votre fourchette pour disperser ces grains de poussière, et mangez, je vous prie, les huîtres appétissantes que j'ai placées devant vous.

Hélas! le docteur avait raison, je ne devais pas encore commencer mon repas, car à peine eus-je jeté les yeux sur mon assiette que le dégoût faillit me couper l'appétit. Heureux le gastronome insouciant qui n'a jamais plongé dans les profondeurs d'une huître un regard curieux! Heureux l'homme qui a des yeux pour ne point voir! mais mille fois malheur au microscope affamé dont la vue, s'élançant au delà des limites ordinaires, aperçoit une huître sous son véritable aspect! Pour lui ce n'est plus une huître, mais tout un monde de créatures fantastiques, effrayantes, un monde de serpens, de dragons, de crocodiles, de chimères, un spectacle à renverser l'appétit le plus rustique, à remplir les nuits de cauchemars.

Je vis d'abord un gros animal gélatineux, d'une forme étrange, enveloppé d'une sorte de manteau double, sous lequel battait péniblement un cœur allongé, noirâtre, faisant de vains efforts pour envoyer un reste de vie dans les artères du monstre expirant; puis à l'entour un lac d'eau salée où s'agitaient par milliards de grands crabes, des vers jaunâtres, des araignées velues, en même temps que des volvox, des vibrions et toute la bande bigarrée des animaux infusoires : véritable cabinet d'histoire naturelle où les trois règnes se trouvaient réunis. Je rejetai mes huîtres sur la table.

— Vous voilà donc encore avec vos terreurs? me dit mon convive.

— O docteur, lui répondis-je, comment avez-vous le courage d'avaler de semblables créatures?

— Parce que, n'ayant pas comme vous la vue perfectionnée, je vois dans une huître une huître et rien autre chose.

— Mais savez-vous qu'en une bouchée vous engloutissez un million d'êtres vivans en même temps que des pavés de sel et des plantes de toutes sortes?

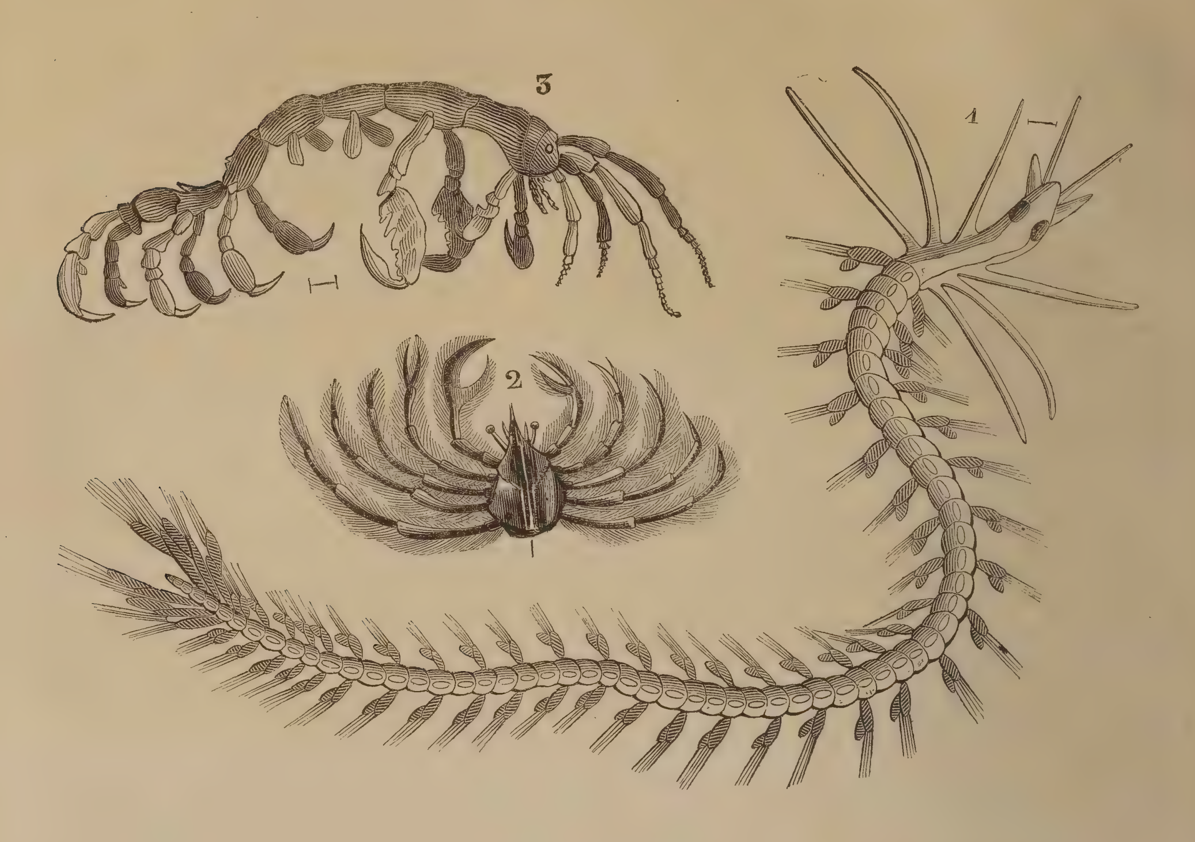
— Oui, mon ami, reprit le docteur en rejetant une coquille vide sur son assiette, je sais qu'une huître est une espèce de *mollusque* ayant un cœur, une bouche, des intestins, et respirant, comme tous les poissons, par des organes particuliers que l'on appelle *branchies*. Je sais que l'huître, enveloppée d'une coquille fort laide, vit et meurt attachée au roc sur lequel elle a pris naissance, que ses fonctions, comme animal, se réduisent au simple instinct de nutrition et de conservation, et tout en comprenant la répugnance dont on peut être saisi à l'aspect d'une créature aussi disgracieuse, en homme positif, moi je m'attache par-dessus tout à ses qualités réelles.

— Quelle gloutonnerie! murmurai-je.

— Je sais aussi, ajouta-t-il en se versant un verre de vin, que plusieurs animaux, tels que de petites crabes, des *néréides*, de jeunes *camposcies*, des *chevrolles* et bien d'autres petits crustacés pénètrent dans l'huître pour nourrir de sa substance, que beaucoup d'êtres microscopiques nagent dans l'eau qu'elle contient, que plusieurs

plantes de la nature des conferves végètent sur ses bords; mais, moins scrupuleux, moins perfectionné, j'avale ce microscosme sans en approfondir les détails.

— Dieu me garde de jamais toucher une huître! repris-




Animaux des huîtres.
1. Néréide. — Camposcie. — Chevrolle.

je, j'aimerais mieux mourir de faim: heureusement pour moi, ce n'est pas la seule chose que nous ayons sur la table, et puisque vous m'avez parlé de jambon, je vous prierai de m'en couper une tranche.

— Mon cher astronome, vous voilà servi à souhait, car jamais morceau ne me parut plus appétissant.

— O homme grossier, m'écriai-je après avoir jeté les yeux sur ce que le docteur avait placé devant moi, oseriez-vous toucher à un semblable mets!

— Et pourquoi non?

— Mais ne voyez-vous pas les végétations qui croissent parmi les fibres de cette chair, les vésicules verdâtres dont elles sont parsemées, les poils qui les recouvrent, les cristaux et les aiguilles dont les pointes aiguës les défendent de toutes parts contre les dents les mieux acérées!

— Vous serez une créature bien difficile à nourrir, me répondit le docteur, si vous êtes dégoûté par d'imperceptibles moisissures, de légères traces de corruption et d'impalpables aiguilles de sel aussi inoffensibles pour vous qu'elles sont invisibles pour moi. Il est vraiment ridicule à vous, qui savez combien vos yeux grandissent les objets, de vous laisser dégoûter par de semblables bagatelles, et si vous continuez ainsi, vous courez, ma foi, grand risque mourir de faim.

— Que voulez-vous! repris-je, c'est une impression dont je ne suis pas maître. Le jambon me répugne; il y a des choses que je ne puis nommer et dont rien que la vue me ferait perdre l'appétit. Donnez-moi du pain et un morceau de parmesan.

— Il faut convenir, dit le docteur, visiblement impatienté, que vous avez en moi un esclave bien docile à vos caprices. En même temps j'entendis qu'il me servait.

— Pardon, mon ami, repris-je, j'espère vous avoir dérangé pour la dernière fois.

Je me trompais encore. Jeter les yeux sur mon assiette, la lancer loin de moi, pousser un cri, tout cela fut l'affaire du même instant. Non, personne ne peut se figurer le hideux aspect d'un morceau de fromage, de cet assemblage infect de pourriture dégoûtante que se disputent à l'envi mille créatures abominables, au corps allongé, aux pattes grêles, crochues, à la tête couverte de poils. Je repoussai la table de manière à la faire tomber.

— Aurez-vous bientôt fini vos extravagances, fou que vous êtes! s'écria le docteur, fort en colère de ne pouvoir

déjeuner tranquille. Que signifie cette exaspération pour un morceau de fromage?

— Oh! mon ami, si vous saviez ce que c'est!

— Hé bien! c'est la partie caséeuse du lait réduite à l'état de dessiccation.

— Et bien autre chose, ma foi.

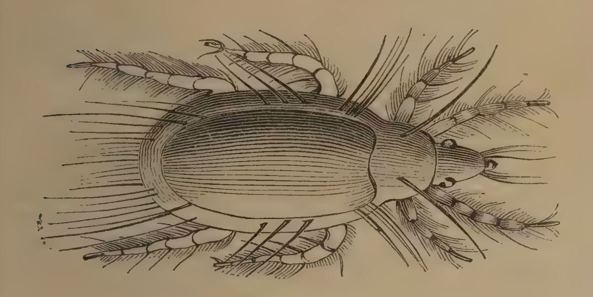
— Quelques moisissures comme on en voit partout.

— Et encore.

— Peut-être les larves d'une espèce de mouche, quelques imperceptibles vers blancs comme il s'en trouve dans une foule de substances alimentaires qui n'en sont pas moins bonnes pour cela.

— Après.

— Je ne sache pas qu'il y ait autre chose, si ce n'est une sorte d'acarus à peu près semblable à celui dont je vous ai parlé ce matin, et.....



Acarus du fromage.

— Assez, docteur, n'en dites pas davantage; si un mélange de pourriture, de larves, de vers, d'acarus et de moisissure vous semble un mets agréable, mangez-en à discrétion; mais pour moi, microscope, dont les yeux distinguent les parties vivantes du fromage, souffrez que je repousse comme ce qu'il y a au monde de plus ignoble cet étrange composé.

— Mais alors que mangerez-vous?

— Je n'en sais rien, donnez-moi quelque chose où il n'y ait ni acarus, ni pourriture, ni vers.

— Je ne vois sur la table que le pain dont vous ne puissiez vous dégoûter.

— Ne m'avez-vous pas parlé de fruits secs?

— Il se trouve des acarus sur les figues et bien souvent des vers dans leur substance. Les raisins sont dans le même cas; il n'y a guère que les amandes sur lesquelles vos yeux ne puissent rien découvrir d'animé.

— Hé bien! donnez-moi des amandes.

Il en remplit mon assiette. Alors je me mis à dévorer cette maigre chère avec une telle gloutonnerie que je faillis étrangler.

— Vite un verre d'eau! demandai-je, car j'étouffe.

O supplice de Tantale! je respirais à peine, je tenais un verre dans ma main, et pourtant je serais mort plutôt que d'y tremper mes lèvres, tant il me parut rempli d'animaux de toutes sortes.

— C'est une trahison! m'écriai-je en rejetant mon verre. Docteur, vous serez coupable de ma mort.

— Et que puis-je faire pour l'empêcher? répondit-il. Je vous donne tout ce que vous demandez, vous me laissez à peine une minute de repos, et vous m'accusez encore!

— Pourquoi mettez-vous tant de poissons dans mon verre?

— Mais, mon cher microscope, ces animalcules se rencontrent dans l'eau la mieux filtrée; rien ne saurait les empêcher d'y vivre : vous savez bien ce que je vous en ai dit tantôt.

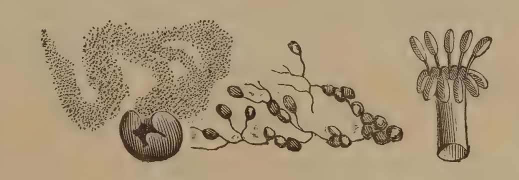
Ils y prennent naissance à chaque instant, et ne s'en rencontrerait-il pas dans l'eau de votre carafe que le temps de la verser dans votre verre et de la porter à votre bouche, il s'en formerait des milliers. Ainsi nous sommes tous destinés, comme vous voyez, à engloutir en buvant une grande quantité de ces petits êtres. Si de telles choses vous effarouchent, prenez du vin : à part quelques petits cristaux dont je vous engage fortement à ne pas tenir compte, vous n'y rencontrerez rien, je pense, que vous ne puissiez avaler sans scrupule ni dégoût.

Il était temps de recourir à ce dernier moyen, car littéralement j'allais étouffer. Hélas! qu'un microscope a de peine à trouver sa subsistance, et combien mon savant avait raison de traiter d'insensés mes désirs de ce matin!

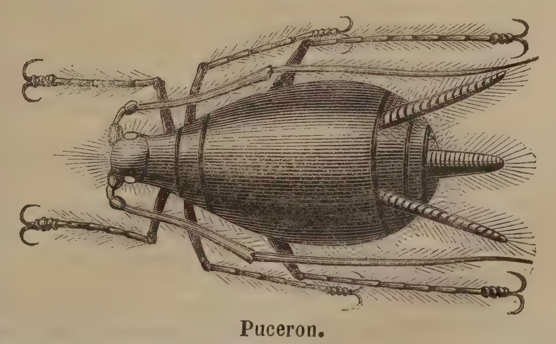
Quel travail il m'avait fallu pour rencontrer un aliment qui ne m'inspirât pas de dégoût. Quoi qu'il en soit, je me mis à dévorer mon pain et mes amandes, et le docteur vit arriver avec plaisir le temps où il lui allait être permis d'achever en paix son repas.

## § III. — HISTOIRE DU MICROSCOPE

— Quelle merveilleuse invention que le microscope! dit-il comme en se parlant à lui-même, quels immenses services il a rendus aux sciences physiques! combien d'intéressans mystères il nous a dévoilés! avec son aide, notre vue pénètre dans les profondeurs les plus reculées de l'infiniment petit, nous voyons la monade, le simple globule animé, l'embryon de la vie, le pollen des fleurs, la circulation de la sève dans les plantes, celle du sang dans nos veines; nous comptons les yeux des insectes, les pores de notre peau; nous disséquons les plus petits êtres; nous voyons les artères du puceron, ses viscères, ses filets nerveux, ses organes respiratoires; nous distinguons sur son corps de plus petits animaux, des parasites qui s'engraissent de sa chair et vivent à ses dépens.



Pollen des fleurs.



**Puceron.**

— Qui donc, dis-je en l'interrompant, est l'inventeur du microscope?

— La propriété amplificatrice des verres convexes, me répondit le docteur, est sans contredit fort ancienne, car,

bien avant notre ère, des globes de cristal grandissant les objets furent apportés d'Égypte en Europe; mais si l'on veut ne considérer comme microscope qu'une savante combinaison de ces mêmes verres, il ne faut pas remonter à beaucoup près si haut. Voici comment cet admirable instrument fut trouvé. Vers le milieu du quatorzième siècle, un vieil alchimiste dont personne n'a jamais connu le nom ni la patrie parcourait le Tyrol, pénétrant au plus épais des bois, au plus profond des cavernes et ne parlant jamais à âme qui vive. Pourquoi ces courses solitaires? Qu'allait-il chercher pour emplir la petite boîte qu'il portait presque toujours sous sa mante? De quoi vivait-il? C'était là pour tous un mystère impénétrable. Aussi lui attribuait-on généralement de secrètes intelligences avec le malin esprit et bâtissait-on sur sa personne mille contes ridicules: tantôt il avait jeté des sorts sur le bétail, tantôt on l'avait rencontré, accroupi sur le bord d'un sentier, traçant dans la poussière des caractères inconnus; si bien que les enfans en avaient peur, que les femmes se signaient à son approche, et que le soir, quand le pauvre philosophe rentrait au village épuisé de fatigue, il ne trouvait souvent qu'à grand'peine un chétif abri pour méditer et dormir. Triste et trop réelle condition en ce temps-là de l'homme qui, solitaire au milieu de la foule, se prenait à poursuivre quelque idée grande et nouvelle!

Depuis près d'un mois, le mystérieux alchimiste avait adopté pour centre de ses excursions quotidiennes un misérable petit hameau pittoresquement caché parmi les prêles d'un marécage. Là, dans une grange abandonnée, rentrant chaque soir au coucher du soleil, sa boîte remplie sans doute de mille choses curieuses, il s'appliquait, disait-on, à quelque maléfice, car à travers sa lucarne on apercevait au loin les reflets pâles d'une lampe fort avant dans la nuit.

Un soir, chose bizarre, la lumière accoutumée ne parut pas; le lendemain, même obscurité dans la cellule du philosophe.

— Il faut, disait l'un, qu'il soit tombé dans quelque torrent.

— Oh! non, répondaient d'autres, il se sera évaporé comme une flamme, ou bien la terre s'est entr'ouverte pour l'engloutir.

En un mot, on se perdait en mille conjectures extraordinaires sur la disparition de l'alchimiste, quand un pâtre, en revenant sur la brune par un chemin peu fréquenté, l'aperçut comme endormi dans les hautes herbes auprès d'une roche. Alors, saisi d'une grande frayeur, tout d'une haleine il courut au village apporter la nouvelle. C'est une punition du ciel, pensa-t-on. Le temps était noir hier, la foudre l'aura frappé. «Allons le voir», dirent plusieurs paysans des plus hardis, et ils se mirent en route. Quand ils furent près d'arriver, la nuit commençait à tomber; le chemin, devenu plus difficile, se perdait dans les bruyères; le bois était sombre, le moindre bruit, un léger froissement de feuilles, le cri subit d'un oiseau effarouché causaient à tous des terreurs, et personne ne voulant plus marcher le premier, ils allaient renoncer à leur projet quand le pâtre s'arrêtant tout à coup leur dit: « C'est là! »

Ils virent en effet le réprouvé étendu parmi les ronces, les yeux fermés, le visage calme, les bras croisés sur la poitrine dans l'attitude d'un homme endormi; seulement il ne respirait plus.

— Voilà son miroir magique, dit l'un d'eux en montrant un petit tube de cuivre que le philosophe tenait dans sa main droite, et ils s'approchèrent tous pour considérer de plus près le mystérieux instrument. Rien n'enhardit les gens peureux comme un premier acte de courage: chacun voulut bientôt s'emparer du prétendu miroir, mais personne cependant n'osait y porter la main le premier.

— Allons, je me dévoue, dit un jeune homme vigoureux et de bonne mine; arrière la crainte! D'ailleurs que risquerai-je? le bonhomme est bien mort.

En disant ces mots, il se baissa pour prendre la machine; mais la dernière pensée du malheureux alchimiste avait été sans doute pour son instrument chéri, car sa main glacée le retenait encore avec tant de force que le ravisseur entraîna son cadavre sans pouvoir le lui arracher.

— Il ne l'aura pas! dirent les paysans d'un air moqueur.

— Je l'aurai! reprit leur compagnon en écartant de toutes ses forces les doigts contractés de l'alchimiste. Le voilà!

Dès que les paysans furent possesseurs du précieux miroir, craignant que la nuit close ne les surprît en cet endroit, ils reprirent au plus vite le chemin du village, laissant le cadavre à la merci des bêtes féroces. L'instrument, comme on le pense, fut bientôt retourné sur toutes ses faces; chacun y croyait reconnaître l'empreinte du démon; néanmoins personne ne pouvait concevoir à quel usage il pouvait servir.

— C'est avec cela que les astrologues lisent dans les astres, dit un vieux paysan beau parleur; et d'un air capable, prenant aussitôt la machine, il appliqua son œil à l'un des bouts, dirigeant l'autre vers le ciel; mais, ô surprise! au lieu de découvrir des signes dans les étoiles, il avisa au beau milieu de la lunette une gros animal couvert de plumes, armé de griffes et si hideux que, le prenant pour le démon lui-même, la terreur lui fit jeter au loin l'instrument.

Heureusement pour la science, il ne se brisa pas; seulement personne n'osant plus y toucher, un paysan courut à l'abbaye voisine chercher un religieux pour exorciser le prétendu démon.

Le saint homme ne se fit pas longtemps attendre. Dès qu'il eut aperçu le petit tube de cuivre dont on lui faisait un si grand mystère, ne comprenant pas d'abord comment un objet si simple pouvait causer tant d'effroi, peu s'en fallut qu'il ne s'en retournât dans la crainte que l'on n'eût voulu se jouer de lui; mais il vit sur tous les visages une anxiété si vive et si vraie que, revenu bientôt de cette première idée, il ramassa l'instrument.

Il y eut un silence profond dans l'assemblée quand le religieux dirigea la lunette vers le ciel après avoir appliqué son œil à l'un des bouts.

En distinguant, malgré le peu de jour répandu par les dernières lueurs du crépuscule, un animal extraordinaire et tel qu'il n'en avait jamais vu, il fut saisi non de terreur, mais d'étonnement et d'admiration, car, versé comme tous les moines de son temps dans l'étude de la physique, il ne tarda pas à deviner une partie de la vérité.

Pressé donc d'approfondir le mystère et ne voulant pas laisser les bons villageois dans leurs absurdes idées, il se hâta de leur faire comprendre qu'il n'y avait rien là que de très-naturel; puis il s'en retourna emportant l'instrument et persuadé qu'il possédait une merveilleuse invention.

Comme vous devez le penser, le premier soin du moine en arrivant fut de démonter avec attention la machine. Une imperceptible araignée, placée dans l'intérieur, à quelque distance de l'un des verres, lui fit bientôt concevoir comment, par une ingénieuse et savante combinaison d'optique, cette dernière acquérait pour l'observateur les proportions d'un gros crabe. Voilà la plus admirable découverte, se dit-il, et il appela ses confrères pour leur donner en spectacle la petite araignée.

Il ne fut bientôt plus question de démon ni de sorcier, et pour réhabiliter la mémoire du savant alchimiste, les moi-

nes lui rendirent solennellement les honneurs d'une sépulture chrétienne. On trouva parmi les nombreux papiers épars dans son grenier une notice détaillée sur les précautions à prendre pour bien construire le microscope, mille dessins représentant des insectes inconnus, avec l'histoire curieuse de leurs mœurs, et dans un coin obscur, sous le chevet du philosophe, un volumineux manuscrit sur la physiologie des plantes, où se manifestaient, quoique sans ordre et d'une manière obscure, des prévisions que la science confirma plus tard.

Vous voyez, mon cher astronome, à quel singulier concours d'événemens nous devons cette brillante découverte et combien il s'en est peu fallu qu'elle ne fût à jamais ensevelie dans le secret de la tombe. Si un pâtre, détourné de son chemin habituel, n'eût pas découvert le cadavre du philosophe au fond d'un bois, parmi des herbes que jamais un pied humain n'avait foulées peut-être; si des paysans n'eussent pas été poussés par une curiosité superstitieuse, et si l'instrument ne fût pas tombé par hasard entre les mains d'un moine instruit, trois siècles auraient pu s'écouler avant que l'idée du microscope vînt à l'esprit d'un homme.

— Il y a là, lui dis-je, quelque chose de vraiment providentiel.

— Bientôt, continua le docteur, on ne parla plus que du microscope. De tous les points de l'Europe, des savans, ne pouvant croire à tant de merveilles, accoururent à l'abbaye pour s'en convaincre par leurs yeux. L'instrument, copié par d'habiles mécaniciens, se vendit dans toutes les villes; les gens du monde, qui ne prévoient rien et s'amusent de toutes choses, en firent un jouet pour leurs enfans; mais les esprits méditatifs, songeant quelles grandes lueurs il pouvait jeter plus tard sur l'histoire des êtres, s'appliquèrent patiemment à en perfectionner le mécanisme, si bien qu'aujourd'hui nous pouvons dire que le microscope est presque arrivé à son apogée. Pourtant, ajouta le docteur après un instant de silence, bien des phénomènes échappent encore à nos investigations; bien des savans se consument, les yeux toujours fixés sur l'oculaire de leur microscope, espérant à force de veilles et de persévérance arriver enfin au mot de l'énigme, à la science de l'être, au rudiment animé, à l'atome principe. Est-ce là une espérance vaine, une spéculation trompeuse que le philosophe vraiment sage doit abandonner comme un rêve, ou bien nous sera-t-il permis un jour de pénétrer jusqu'aux dernières limites de la vie et de dire avec la certitude de l'expérience : « C'est ici qu'elle s'arrête, il n'y a rien au delà? »

## § IV. — LA GUÉRISON.

Après ces dernières paroles, le docteur demeura comme plongé dans une méditation profonde; puis, se levant tout à coup, il se mit à parcourir ma chambre comme un homme qu'une idée fixe tyrannise. Le voilà qui se perd dans quelque audacieuse abstraction, pensai-je. Plus d'un quart d'heure passa sans qu'il eût prononcé une seule parole. La patience m'abandonna, et voulant enfin savoir quel grave sujet il méditait si profondément, je me disposais à rompre le silence, quand passant près de mon fauteuil, il me prit brusquement la main.

— Le pouls est calme, se dit-il; les yeux sont moins vitreux; d'ici à demain la maladie peut m'échapper, je n'ai pas un instant à perdre. Oh! je le trouverai! ajouta-t-il en se frappant le front.

— Mon Dieu! que cherchez-vous? demandai-je avec anxiété.

— Dans quatre heures il fera nuit, murmura le docteur sans me répondre : heures précieuses que la science ne retrouvera peut-être jamais!

Alors je l'entendis fermer avec précaution mes volets, repousser la table dans un coin de la chambre et prendre son chapeau.

— Je reviendrai tout à l'heure, me dit-il, restez en repos sur votre fauteuil si vous voulez être guéri demain.

Puis, ouvrant la porte, il sortit précipitamment.

On ne pourra se faire l'idée du sentiment pénible qui s'empara de moi quand les pas du docteur eurent cessé de retentir sur les dernières marches de l'escalier. Dans mon état la solitude me parut odieuse; mille tristes pensées vinrent en foule me faire comprendre toute l'horreur de ma position exceptionnelle, et l'enthousiasme qui m'avait soutenu jusqu'alors ne tarda pas à s'évanouir devant la réalité. Peu à peu néanmoins je repassai dans ma mémoire les merveilles que j'avais contemplées, sans cependant changer de place. Bien différent de ce que j'étais la veille et loin de trouver le monde trop petit, je comprenais à peine comment la vie d'un homme pouvait suffire à l'étude d'une seule plante. Cette innombrable multiplicité de créatures, cette vie répandue partout sans intervalle, sur les rochers nus, dans les plaines, à la surface comme au plus profond de l'Océan, effrayait ma pensée. J'avais peine à me figurer que nulle place n'était vide sur ce globe où cependant la destruction et la mort sont incessantes et fatales. Dans cette lutte continue des créatures contre les créatures, dans cette guerre éternelle où chaque être, d'abord vainqueur, tombe à son tour et nécessairement victime, je me sentais moi-même comme assailli, déchiré par mille monstres invisibles dont j'alimentais la vie de ma propre substance ; et puis, loin de dissiper mes doutes primitifs, loin de jeter un peu de jour sur l'immense sujet que mon esprit rêveur s'appliquait depuis longtemps à méditer, les expériences de la journée me plongeaient au contraire dans un abîme plus profond.

— Quelles notions, me demandai-je, avons-nous de la grandeur réelle des corps? et dans l'échelle immense renfermant tous les degrés des êtres, quelle est notre place? Que nos yeux plongent dans les profondeurs du monde microscopique, qu'ils s'élèvent jusqu'aux sphères célestes, qu'ils suivent tous les mouvemens, toutes les ondulations de cette chaîne non interrompue, arriveront-ils jamais à la connaissance du dernier anneau?

Non, non, pensai-je, quand notre vue bornée sera parvenue aux dernières limites des distances et de l'infiniment petit, quand elle n'aura plus qu'une légère et incomplète perception des formes, elle verra ces formes encore si multiples que la pensée, divisant toujours, les poursuivra jusqu'à l'infini. Que la monade, atome intangible, puisse être éternellement divisée, voilà ce dont j'étais effrayé sans comprendre pourtant qu'il en pût être autrement. L'infini, cette grande loi que les mots ne démontrent pas, mais dont l'intelligence et la certitude pesaient de sa sublime majesté sur ma chétive raison, je l'avais trouvé dans les mondes, je le compris alors dans l'atome.

Ce fut au milieu de semblables idées, au moment où, l'esprit dégagé de tout contact extérieur, je commençais à les classer suivant un certain ordre, qu'elles se mirent tout à coup à tourbillonner dans ma tête, et que, m'échappant une à une, je ressentis les premiers symptômes d'un sommeil qui ne tarda pas à devenir profond. On concevra sans peine que, préoccupé depuis le commencement du jour d'expériences microscopiques, tout ce dont j'avais été témoin m'apparût dans mon sommeil. Je vis d'abord des mouches d'une grandeur démesurée, des larves de toutes sortes, des vibrions, des acarus; puis il me sembla que tous ces

animaux, revêtus des formes les plus fantastiques, grimpaient autour de moi comme des monstres horribles près de me dévorer, et qu'une effrayante arraignée, parvenue jusque sur ma poitrine, me faisait une large ouverture pour se repaître de mon sang. Enfin, sans signaler une à une toutes les circonstances de cette pénible angoisse, il suffira de dire que j'étais sous le poids du plus abominable cauchemar, quand un coup vigoureux frappé à ma porte me réveilla tout à coup.

— Béni soit le ciel! m'écriai-je en revoyant ma chambre dans tous ses détails comme autrefois et en me revoyant moi-même, tout ceci n'est qu'un rêve, et je n'ai jamais été microscope.

— Prenez bien garde de tomber, me cria du dehors une voix que je reconnus pour être celle du docteur; suivez la muraille à gauche, tenez le chambranle de votre cheminée, allongez la main droite, et vos doigts seront sur la serrure.

— Le docteur serait-il devenu fou depuis hier, pensai-je, pour croire que je ne sais pas trouver la porte de ma chambre?

Puis ayant poussé mes volets je m'en fus lui ouvrir.

— Soyez le bienvenu, lui dis-je en lui serrant la main, jamais votre visite ne m'a causé tant de plaisir, car elle vient me tirer du plus horrible cauchemar qui se puisse imaginer.

Asseyez-vous, mon ami, ajoutai-je en lui présentant un fauteuil et le débarrassant d'une boîte volumineuse qu'il portait sous son bras. Oh! je vais vous conter tout au long le singulier rêve que j'ai fait cette nuit dans mon fauteuil, c'est un véritable roman.

Je m'apercevais bien d'une sorte d'étonnement sur la physionomie du docteur; son accueil muet me semblait avoir aussi quelque chose d'extraordinaire; mais attribuant son silence à quelque grave préoccupation, je me mis tranquillement à lui faire un long récit d'événemens dont j'ignorais qu'il fût aussi bien instruit que moi. Je lui dis que, plein de mépris pour notre planète et même pour le reste de l'univers connu, je m'étais endormi dans mon fauteuil, rêvant à ce qu'il pourrait y avoir au delà; qu'alors Dieu, voulant sans doute punir mon orgueil, m'avait envoyé un rêve pendant lequel mes yeux, devenus microscopes, avaient distingué des merveilles dans les choses les plus vulgaires.

— Ce qu'il y a d'étrange, ajoutai-je, c'est que vous étiez auprès de moi m'expliquant une foule de détails que je ne connaissais pas, avec une patience et une bonté vraiment admirables. Combien de magnifiques sermons ne m'avez-vous pas faits sur mon ignorance et sur l'ambition ridicule que j'avais eue de vouloir m'élever plus haut qu'il n'est donné à l'homme de parvenir.

Le docteur semblait avoir fait la gageure de ne pas ouvrir la bouche. Ainsi immobile qu'une statue, il demeurait dans l'attitude morne d'un homme désespéré, les yeux fixes et la tête appuyée sur sa main.

Piqué de son silence opiniâtre et ne sachant trop comment l'interpréter, j'allais me résoudre à prendre un livre en attendant qu'il se fût enfin décidé à le rompre, quand il se leva brusquement, s'écriant à plusieurs reprise: « Je suis un fou! »

Alors le singulier discours qu'il m'avait tenu du dehors sur la manière dont il fallait m'y prendre pour ouvrir ma porte, me revenant à l'esprit, je reculai de trois pas, persuadé qu'il disait vrai.

— Non, vous ne dormiez pas, me dit-il en s'approchant de moi, ce n'est point un rêve: j'étais auprès de vous tout à l'heure.

Et il me raconta brièvement plusieurs circonstances de notre journée.

Je me frottai les yeux, croyant être encore sous l'empire du même cauchemar.

— Si nous sommes tous deux éveillés, repris-je, ce dont je commence sérieusement à douter, tâchons un peu de nous entendre, car jusqu'à présent tout ceci n'est pour moi qu'un étrange mystère.

Pour toute réponse le docteur me montra les restes du déjeuner, que dans ma préoccupation je n'avais point aperçus, puis le baquet où nous avions trouvé des choses si curieuses, la mouche traversée par l'aiguille, et par ces preuves matérielles il ne tarda pas à me faire tomber le voile qui me cachait la vérité.

— Ce matin, me dit-il, je vous ai fait d'amers reproches sur votre vain désir de savoir des choses qui seront à jamais interdites à l'intelligence; c'est à vous maintenant de m'appliquer mes propres paroles, car, voulant saisir les limites de l'infiniment petit et comptant que votre maladie durerait quelques heures encore, je viens d'aller chercher un puissant microscope que je comptais ajouter à vos yeux pour augmenter leur force, et.....

— Je comprends, dis-je en l'interrompant, vous vouliez descendre au dernier degré de l'échelle que j'avais essayé de gravir; mais, comme moi, vous ne songiez pas que « l'univers est un cercle dont le centre est partout, et la « circonférence nulle part (1). »

Auguste BERTSCH.

(1) Pascal.

# ÉTUDES MORALES.

## SANCHEZ COELLO.

L'empereur Charles-Quint vivait encore, mais il ne régnait plus. Il était allé demander au cloître de Saint-Just le repos et le bonheur qu'il n'avait pu rencontrer dans sa vie puissante et sans égale.

Ce fut sans joie, apparente du moins, que son fils, le roi Philippe, hérita de son père vivant, quoique cet héritage fût la plus belle couronne de l'Europe et du monde entier. Marié à une femme plus âgée que lui de douze ans, naturellement triste et misanthrope, il s'occupait des affaires du royaume avec persévérance et obstination, mais sans ardeur et sans intérêt: comme on remplit un devoir pénible. La journée s'écoulait ainsi sans que le moindre relâche ou la plus légère distraction déridât un moment son front plissé par les soucis et par le travail. Le soir venu, il se retirait dans son oratoire et restait seul, sans qu'une voix amie vînt animer sa solitude.

La reine vivait séparée de lui. Les uns attribuaient la sombre humeur du roi à la douleur inconsolable qu'avait laissée à Philippe II la mort de sa première femme, la princesse Dona Maria de Portugal; les autres l'expliquaient par une maladie fatale dont le fils de Charles-Quint avait été frappé presque au berceau. Le fait est que personne ne l'avait ja-

mais vu sourire et que ses plus anciens serviteurs ne l'approchaient qu'avec crainte, quoique jamais une parole dure ne sortit de ses lèvres. Quand il avait à réprimander, il le faisait d'un geste ou d'un regard : son vieux valet de chambre Fernando Bing mourut d'effroi pour s'être attiré un de ces muets témoignages de mécontentement.

La seule distraction que s'accordait le roi était de parcourir, la nuit, les rues de Bruxelles. Deux ou trois gardes dévoués veillaient sur lui de loin et ne le perdaient pas de vue. Philippe II, vêtu du costume d'un bourgeois et enveloppé de son manteau, s'en allait par les quartiers les plus déserts, écoutait aux portes, cherchait à voir à travers les fentes des volets et surprenait parfois ainsi des secrets de famille dont il faisait usage presque toujours pour intriguer ceux auxquels ces secrets appartenaient; rarement il en faisait mauvais usage. Il se contentait de la surprise des pauvres gens. Quand il s'en était procuré la comédie, il amenait presque toujours le dénoûment par quelque munificence qui remplissait l'emploi du *deus ex machinâ*.

Un soir qu'il errait, suivant sa coutume, du côté de la Montagne de la cour, il aperçut, sur le banc de pierre qui se trouvait à cette époque devant presque toutes les maisons, un jeune homme qui dormait profondément. Il lui frappa sur l'épaule et le réveilla.

— Vous ne savez donc pas, lui dit-il en flamand, qu'il est défendu de coucher ainsi à la belle étoile? Tout à l'heure une patrouille passera et vous mènera en prison.

— Cela ne m'arrangerait point, répliqua le jeune homme en espagnol. Je vais terminer à l'instant une affaire que je comptais ne mettre à fin qu'au point du jour.

— Une affaire! A pareille heure?

— Une affaire et une affaire importante.

— A moins de voler quelque bourgeois et d'enfoncer sa porte, je ne vois pas trop de quelle affaire vous pouvez vous occuper à pareille heure, quand toute la ville dort.

— Ah! j'avais bien songé à la porte enfoncée et au bourgeois volé, dont vous me paraissez, compère, avoir quelque habitude, si j'en juge par la manière dégagée dont vous en parlez. Mais j'ai repoussé cette mauvaise pensée : je m'en tiens à ma première idée?

— Et l'on ne peut savoir quelle est cette idée?

— Je n'ai point l'habitude de prendre pour confidens les gens que je rencontre à dix heures du soir dans la rue. Rendez-moi seulement un service. Je suis étranger, je ne sais pas de quel côté se trouve la rivière; ayez l'obligeance de me le dire.

Philippe II céda au désir de l'inconnu et le laissa s'éloigner; mais il le suivit sans le perdre de vue. Le jeune homme marcha droit à l'eau et s'arrêta, sur le bord de la rivière, à un endroit que la clarté de la lune lui montra des plus escarpés. Puis il s'agenouilla, fit un courte prière et allait se précipiter quand il se sentit saisir au collet et retirer de l'eau.

C'était encore le roi.

— Ne me faites point commettre une mauvaise action avant de mourir, dit l'Espagnol en tirant son couteau. J'ai à choisir entre la mort et le crime. Laissez-moi mourir, ou de par Dieu je vous frappe de cette arme.

— Vous êtes chrétien et vous voulez vous tuer?

— Il est étrange, compère, que vous vous arrogiez le droit de me questionner et de me juger; plus étrange encore que je vous réponde et que j'accepte l'autorité que vous vous arrogez sur moi. Mais puisqu'il en est ainsi, apprenez donc que je suis parti de Lisbonne dans l'espérance de retrouver une jeune fille que j'aime et que ses parens me refusent. La jeune fille avec son père a quitté Bruxelles; toutes mes ressources sont épuisées, je n'ai pas trouvé un maravédis à gagner : que voulez-vous que je fasse? que je suive votre conseil, que je vole?

— Vous marier? penser à faire cette folie quand vous êtes dans la misère?

— Il n'en était pas ainsi à Lisbonne, je vous prie de le croire. Si les parens de dona Luisa Reynalte eussent consenti à mon mariage, je serais sans doute à présent le peintre de dona Juana, sœur de votre roi Philippe II. Mais les hobereaux n'ont point voulu d'un peintre pour gendre. Ils sont partis pour les Pays-Bas, où le père venait remplir une mission près du roi. Je les ai suivis, car ils emportaient mon âme avec eux. Comme ils voyageaient en voiture et moi à pied, ils étaient repartis lorsque je suis arrivé, et je n'ai pu découvrir vers quel pays ils se sont dirigés. Hier, que je me mourais de faim, après avoir épuisé mes dernières ressources, j'ai offert à un aubergiste de peindre son portrait au prix d'un souper : il m'a mis à la porte. Laissez-moi donc me jeter à l'eau, car le démon m'a déjà plus d'un fois soufflé à l'oreille de mauvaises idées. C'est une redoutable conseillère que la misère.

— Il ne faut pas se décourager si vite.

— Mais quand on a faim, le moyen de ne pas manger?

— Voyons, vous parliez de portraits à un écu. J'ai envie d'avoir le mien et j'irai bien jusqu'à vingt livres tournois pour satisfaire ma fantaisie. Prenez cette pièce d'or, qui fait un peu plus de la somme; vous me rendrez le surplus demain.

— Je ne veux pas d'aumône, dit l'Espagnol en refusant la pièce d'or.

— De par Dieu, c'est un vrai portrait que je veux! Tenez, écrivez, à la clarté de la lanterne allumée devant cette madone, un billet ainsi conçu :

« Je reconnais avoir reçu le prix du portrait que me de- » mandera le porteur de cette reconnaissance. » Et signez.

L'Espagnol fit ce que lui demandait le roi, toujours le visage enveloppé dans son manteau, et mit au bas du papier le nom de Sanchez Coello. Puis tous les deux allaient se séparer quand le peintre rappela l'inconnu.

— Mais comment vous retrouver, puisque vous ne savez pas et que je ne sais pas moi-même où je vais loger?

— Soyez sans crainte, je saurai vous retrouver.

Sanchez prit le petit sac qui contenait ses pinceaux et ses couleurs, le replaça sur ses épaules et alla frapper à la porte d'une auberge, qu'il parvint à se faire ouvrir.

Le lendemain matin il dormait encore lorsqu'un estafier vint le demander.

— Seigneur, lui dit-il, voici plusieurs jours que je vous cherche dans la ville de Bruxelles. Il faut vous rendre sur l'heure près de Sa Majesté Catholique le roi Philippe II, qui vous fait demander.

— Le roi?

— Sa Majesté en personne.

— Mais je ne suis guère en état de venir me présenter devant un monarque, dans ce costume délabré.

— Il faut obéir à Sa Majesté, car Sa Majesté n'aime pas à attendre. Venez sans vous inquiéter de votre costume.

Et il emmena Sanchez Coello, qui se demandait ce que Philippe II lui voulait, et comment le roi d'Espagne et des Pays-Bas pouvait savoir qu'il existât au monde un Sanchez Coello, et que ce Sanchez était arrivé à Bruxelles.

Il trouva Philippe II, suivant sa coutume, vêtu de noir et environné des plus grands seigneurs de sa cour. Ce ne fut pas sans honte qu'il s'avança avec son misérable accoutrement au milieu de cette foule brillante.

— Seigneur Alonzo-Sanchez Coello, lui dit le prince, notre sœur bien-aimée nous a fait savoir que vous étiez à Bruxelles, et a recommandé vivement à notre bienveillance son peintre favori. Nous venons donc requérir de votre talent un tableau représentant quelques traits de l'histoire de notre bienheureux patron saint Philippe. Nous voudrions en orner l'église de Sainte-Gudule le jour même de la fête de saint Philippe, qui advient dans un mois, jour pour jour.

— Le délai est un peu bref, mais pour complaire à Votre Majesté et lui prouver ma reconnaissance de son noble accueil, je prends l'engagement de terminer ce tableau la veille du jour de la Saint-Philippe.

— Je reçois votre parole; vous trouverez dans mon palais un logement et un atelier. Les officiers de ma maison veilleront à votre service, et vous pouvez vous entendre avec le trésorier de notre épargne pour toucher les sommes qui vous seraient nécessaires.

Sanchez Coello croyait faire un rêve; mais le rêve était bien une réalité. Il n'en put douter lorsqu'il se vit possesseur d'un appartement presque royal, entouré de domestiques à ses ordres et en face d'une grande toile, sur laquelle il commença de suite l'ébauche du tableau demandé par le roi.

Quelque ardeur et quelque persévérance qu'il mît à peindre ce tableau, l'œuvre était tellement capitale qu'il lui fallut passer plusieurs nuits pour avoir quelque espérance de pouvoir la terminer au jour prescrit. Cependant il avait enfin la certitude d'arriver à temps lorsqu'un jour il vit entrer chez lui un inconnu qui s'écria en le voyant:

— Enfin c'est vous! Je vous retrouve! Ce n'est pas sans peine. Mais comment supposer que l'homme qui voulait se noyer faute de pain logeât dans le palais du roi et eût je ne sais combien de valets à son service. Or çà, ma femme a nom Philippine; vous me devez mon portrait; je vous l'ai payé d'avance, et je viens le requérir de vous, afin de le donner à ma digne épouse le jour de sa fête.

Sanchez cherchait, pendant que cet homme lui parlait, à reconnaître sa voix et ce qu'il avait pu apercevoir, la nuit, de ses traits. Mais il n'y retrouvait rien de ce qu'il croyait se rappeler avoir vu et entendu. Comme néanmoins cet homme lui rappelait des circonstances qui ne pouvaient être sues que de lui seul, et surtout qu'il lui présentait le papier écrit à la clarté de la lanterne de la madone, il répondit qu'il était prêt à acquitter sa dette, mais non pour la fête de saint Philippe, car il fallait qu'il terminât un travail pressé que lui avait commandé le roi.

— J'ai commandé mon tableau avant le roi, et si je ne vous eusse fait cette commande, à l'heure qu'il est, vous ne tiendriez pas votre palette à la main. Je réclame mon portrait, ou je vous tiens pour déloyal.

— Vous avez raison, dit Sanchez, il y va de ma fortune: manquer de parole au roi, c'est perdre tout; mais n'importe! asseyez-vous là et posez.

Il se mit à peindre. L'inconnu avait une belle et noble physionomie, pleine d'intelligence et de finesse. Il regardait faire avec une vive curiosité Coello, et semblait même se connaître en peinture, comme le laissèrent entrevoir à l'artiste espagnol trois ou quatre observations qui lui échappèrent à son insu.

Après six heures de travail, le portrait se trouva fort avancé; il fallait néanmoins plus de temps encore pour le terminer. Sanchez soupira et donna rendez-vous pour le lendemain à son modèle.

Le lendemain était la veille de la Saint-Philippe. Sanchez termina le portrait; mais il eut beau passer la nuit entière, le tableau du roi ne se trouva point fini, et le peintre, accablé de fatigue, maniait encore la brosse et le pinceau quand Philippe II entra dans l'atelier.

A la vue de l'œuvre inachevée, le visage du roi exprima un vif mécontentement.

— Vous m'avez manqué de parole, dit-il au peintre de ce ton sévère qui avait tué jadis le vieux valet de chambre du monarque.

Sanchez baissa la tête et ne répondit point. Le roi porta alors les yeux autour de lui et vit le portrait de l'inconnu.

— Par saint Philippe, s'écria-t-il, vous vous êtes amusé à faire un portrait de bourgeois au lieu de vous occuper de mon tableau! Ainsi, grâce à votre cupidité, je ne puis faire aujourd'hui l'offrande du tableau que je vous ai commandé, et la cérémonie se trouve manquée à cause de vous. C'est une affaire grave, maître Coello!

Et il sortit, laissant le pauvre peintre dans la consternation.

Une demi-heure après, un officier des gardes vint donner à Coello l'ordre de se rendre à l'instant près du roi. Le malheureux artiste ne vit pas sans effroi le grand prévôt du palais assis dans la salle d'attente qui précédait l'appartement de Philippe II.

— Maître Alonzo-Sanchez Coello, dit le roi, vous m'avez manqué de parole; mais aussi vous avez religieusement tenu une promesse que vous m'aviez faite.

L'Espagnol le regarda avec surprise.

— Oui, continua le prince, le roi et l'inconnu que vous avez rencontré la nuit sont une même personne; seulement j'ai envoyé à ma place, pour être peint par vous, le plus célèbre maître que possèdent les Pays-Bas et la ville d'Anvers : Ottovenius. Vous pouvez achever à loisir votre tableau de Saint-Philippe, d'autant plus que nous allons avoir à nous occuper de noces.

Alors il siffla du sifflet d'argent qu'il portait à sa ceinture, et Coello vit entrer maître Ottovenius, qui tenait par la main dona Luisa. Derrière lui venaient don Reynalte et sa femme.

Alonzo-Sanchez se jeta aux genoux du roi, et le mariage fut célébré sur l'heure dans la chapelle du palais.

Le roi se prit pour Sanchez Coello d'une grande amitié et n'en témoigna jamais de semblable à personne. Il emmena l'artiste avec lui en Espagne, lorsqu'il y retourna, et voulut l'avoir pour compagnon dans presque toutes ses expéditions militaires. Il lui écrivait souvent de sa propre main quand Coello ne le suivait pas, et lui donnait le nom de fils dans ses lettres, sur lesquelles il mettait cette adresse: *Al muy amado hijo Alonzo-Sanchez Coello*. Voici ce que l'historien Francisco Pacheco raconte de l'amitié de Philippe II pour le peintre portugais.

« Le roi lui donna pour logement de vastes maisons toutes proches du palais, et comme il en avait seul la clef, par un passage secret et en robe de chambre, il lui arrivait maintes fois d'entrer inopinément chez lui et de l'assaillir tandis qu'il était à dîner avec sa famille. Et lorsque le peintre voulait se lever pour le saluer révérencieusement comme son roi, il lui commandait de rester en place et entrait ensuite, par passe-temps, dans son atelier. D'autres fois il le surprenait assis et peignant, et s'approchant par derrière, il lui mettait les mains sur les épaules, et quand Alonzo-Sanchez se voyait si favorisé de Sa Majesté et qu'il essayait, par juste civilité, de se mettre debout, le roi le faisait asseoir et continuer sa peinture.

» Coello fit plusieurs fois le portrait armé du roi, en pied, à cheval, en habits de voyage, en manteau et bonnet. Il peignit également dix-sept personnes royales, reines,

princes, infans et infantes, qui l'honoraient et l'estimaient à ce point qu'ils entraient familièrement chez lui pour jouer et se divertir avec sa femme et ses enfans. Il ne fut pas moins honoré de réputation par les plus grands princes du monde, par les papes Grégoire XIII et Sixte-Quint, le grand-duc de Florence, celui de Savoie, le cardinal Alexandre Farnèze, frère du duc de Parme, etc.

» Jamais il ne manqua à sa table un grand d'Espagne ou un gentilhomme de haute naissance, car, étant favorisé d'un si grand monarque, beaucoup voulaient être favorisés de lui. Sa maison fut fréquentée par les plus grands personnages de son temps, le cardinal Granvella, l'archevêque de Tolède, don Gaspar de Quiroga, l'archevêque de Séville, don Rodrigo de Castro, et, ce qui est plus encore, le seigneur don Juan d'Autriche, le prince don Carlos et une infinité de seigneurs, de grands, d'ambassadeurs, au point que maintes fois les chevaux, litières, carrosses et chaises à porteurs remplirent deux grandes cours de sa maison; et, devenu le peintre le plus renommé de son temps, il gagna plus de 55,000 ducats.

» Les tableaux de Coello sont très-rares, même à Madrid. Le musée de cette ville n'en possède qu'un seul, représentant saint Sébastien. Les autres se trouvent tous réunis dans l'Escurial, où ne pénètrent que rarement les amateurs de peinture. »

S. Henry BERTHOUD.

# MAGAZINE.

## LE PROPHÈTE DE MALHEUR.

Quelque temps avant le siége désastreux de Lyon, un homme parut sur la place publique et dit aux passans et aux curieux rassemblés par ses cris qu'il avait vu, pendant la nuit, une femme vêtue de blanc et qui tenait entre ses mains un vase plein de feu. « Repentez-vous, ajouta-t-il avec des gestes violens, repentez-vous, car le spectre me l'a dit, et il faut, comme Ninive, se repentir avant le jour du châtiment. » L'homme disparut après avoir dit cela, et les recherches de la police ne purent le retrouver.

S'il faut en croire le bruit répandu à Lyon, le fantôme aurait apparu dernièrement à une sentinelle, quelques jours avant les fatales inondations, et lui aurait montré tour à tour une coupe pleine d'eau, un vase de sang, une torche et un pain.

Il est inutile d'ajouter que ces histoires, inventées à plaisir, ne doivent être citées que pour se voir frappées du ridicule qu'elles méritent.

## CONTRE-POISON POUR LA MORSURE DES SERPENS.

Parmi les nombreuses plantes médicinales qui croissent sur les bords de l'Orénoque, il en est une qui ressemble au *bejuco* et qui, quand elle est administrée à propos, prévient les funestes effets de la morsure des serpens venimeux de toute espèce. Elle paraît même priver ces reptiles ou du pouvoir ou de la volonté de se servir de leurs dents. On pile quelques-unes des feuilles et des tiges de cette plante dont on forme des cataplasmes qu'on applique ainsi aux deux bras, la peau ayant été préalablement scarifiée au-dessus des coudes. Cette espèce d'inoculation est répétée à des intervalles marqués. On boit aussi quelquefois le jus de cette plante, que l'on fait infuser dans l'eau. Plusieurs soldats de la division du général Zédeño, dit un voyageur, avaient suivi ce traitement, dont ils vantaient les merveilleux effets. Aussi, pleins de confiance dans l'infaillibilité de leur recette, ne craignaient-ils pas de chercher un gîte dans des huttes abandonnées où l'on n'osait pas entrer à cause des serpens qui se trouvent ordinairement dans ces lieux. Il arriva même de voir ces hommes les apporter dans leurs mains sans en être piqués. Comme il y avait quelque temps, ajoute le voyageur, que nous marchions avec ces soldats, nous étions certains qu'ils n'avaient point tenu cachés ces serpens dans l'intention de nous tromper. D'ailleurs ils n'avaient aucune raison de chercher à nous faire illusion, car ils n'attendaient pas de nous quelque récompense pour leur adresse à détruire ces reptiles.

## LA STATUE DE RUBENS A ANVERS.

Cette statue a été élevée à Rubens au mois d'août dernier dans la ville d'Anvers et sur une place près des rives de l'Escaut.

Elle s'élève sur un piédestal entouré de deux génies. Sur l'une des faces se trouve l'inscription suivante

PETRO PAULO  
RUBENS  
CIVI OLIM SUO  
S. P. Q. A.  
sumptib. publ. et priv.  
P.  
M. DCCC. XXXX.

Sur les deux côtés sont deux bas-reliefs qui représentent, l'un *Charles Ier, roi d'Angleterre, donnant à Rubens l'épée de chevalier* Le second a pour sujet la *visite de la gouvernante des Pays-Bas à Rubens*. Le *Musée des Familles* donne la gravure au trait des deux bas-reliefs.

Au-dessus, on lit, dans les cartouches, les noms des plus célèbres élèves de Rubens : Van Dick, Téniers, Jordaens, etc.

La statue de Rubens est comprise avec une grande intelligence et exécutée avec bonheur. Debout, le bras gauche et une partie du corps enveloppés dans les plis larges et bien entendus d'un manteau, le grand artiste étend la main droite, comme s'il allait prendre des pinceaux et une palette. En effet sa noble physionomie s'éclaire de la splendeur de l'inspiration ; il va créer un chef-d'œuvre : la *Descente de Croix*, la *Chute des mauvais anges* ou le *Christ en Croix*.

Aux pieds de Rubens gisent une palette, le chapeau sacramentel et populaire que l'on retrouve dans tous ses portraits, et divers attributs qui rappellent à la fois l'artiste et le diplomate.

Cette statue, exécutée avec un rare bonheur par M. Geefs, suffirait pour faire une réputation à cet habile artiste s'il ne s'était déjà placé par ses œuvres précédentes au rang de nos meilleurs statuaires français. Il y a de lui un buste en marbre que possède M. le comte Vilain XIV, et qui représente *Francesca de Rimini*. Il est impossible de réunir à plus de grâce une poésie plus suave et plus touchante ; c'est la pureté antique avec la mélancolie chrétienne.

M. Geefs n'est pas le seul statuaire de haut mérite que possède la Belgique. M. Eugène Simonis, dont le public français a justement admiré, au salon de 1840, une statue de l'*Innocence* et une *Levrette jouant avec un lézard*, est le digne rival de M. Guillaume Geefs.

Deux livres fort remarquables ont été publiés sur Rubens ; l'un par M. Ernest Buschmann (d'Anvers) et par




La statue de Rubens, à Anvers.



Bas-relief du monument de Rubens, à Anvers.

M. André Van Hasselt (de Bruxelles). Ces deux volumes, le second in-8°, l'autre in-folio et accompagné de magnifiques gravures, ont tous les deux pour titre le titre des deux volumes publiés, au mois de janvier dernier, par M. S. Henry Berthoud : *Pierre-Paul Rubens.*

M. Hart a gravé pour l'inauguration du monument de Rubens une médaille exécutée avec beaucoup d'audace et de pureté.

Parmi les plus touchans détails de la solennité, on remarquait un chariot sur lequel l'arrondissement de Jongelines, le plus pauvre d'Anvers, faisait frapper des médailles commémoratives que les fondeurs jetaient au peuple.

## DU VIN CHEZ LES ANCIENS.

Sous l'empereur Auguste, on mêlait au vin de l'eau salée, de l'aloès et un sirop fait avec du miel. D'autres fois, on y mettait du goudron, de la cire, de la cendre de feuilles de pin, des amandes amères, du jus de concombres sauvages et quelquefois de la peau de bouc. Aussi Auguste n'en pouvait-il jamais boire plus d'une pinte. Jules César était toujours malade après son dîner. Il ne faut pas s'étonner que Polyphème ait succombé si vite à l'ivresse. Le vin qu'Ulysse lui donna à boire était du vin de Thase, et, en homme rusé, il se garda bien de lui dire que ce vin n'était potable que coupé de vingt-quatre parties d'eau ; il fallait la puissance digestive d'un cyclope pour n'être pas tué par l'effet de ce breuvage impétueux et dévorant. Le vin Maréotique, qui se recueillait près d'Alexandrie, sur les bords d'un lac appelé Maréa, était un vin blanc généreux, doux et léger, mais qui montait promptement à la tête. Cléopâtre en buvait souvent et même avec excès dans les festins magnifiques qu'elle donnait continuellement à Antoine.

Il serait trop long d'énumérer toutes les qualités des différens vins de la Grèce, que ses poëtes, d'ailleurs, ont immortalisés ; nous citerons les plus fameux. Celui de Thase, dont nous avons parlé, était d'une violence extrême. Le vin de Lesbos, sans manquer de chaleur, avait un goût suave et délicat ; Aristote le déclare plus agréable que celui de Rhodes. Horace le promettait à l'aimable Tyndaris en l'invitant à venir passer l'été à sa campagne.

Le raisin de Byblia, celui de Phénicie et le Mandœa étaient renommés ; ce dernier surtout pour ses qualités diurétiques. Le vin de Crète exhalait le parfum des fleurs ; celui de Magnésie était une boisson liquoreuse et légère. Le moelleux vin de Chio avait chez les Grecs la même supériorité que le Falerne chez les Romains. Le vin de Sapria avait une odeur d'aromates ; le Péparéthan était âcre et un peu amer ; le Pramnien, sec et stimulant. Le merveilleux jus des raisins d'Héria, en Arcadie, rendait les hommes presque fous. Les vignobles d'Halycarnasse et de Myade étaient en grande réputation ; ce dernier endroit s'appelait aussi Almopotis, parce que les habitans mêlaient avec leur vin une grande quantité d'eau salée, ce qui leur causait souvent des déchiremens d'entrailles. Généralement ces vins grecs se partageaient en deux classes, les Oligophores et les Polyphores, selon la plus ou moins grande proportion d'eau qu'ils exigeaient pour être ordinairement potables. Le vin mêlé avec de l'eau de mer s'appelait vin *mariné.*

Les vins les plus estimés à Rome étaient le Cécube, le Calès, le Formies, le Massique et le Falerne. Martial donne à ce dernier le titre d'*immortel ;* Horace l'appelle *indomptable* et *fougueux.*

Les coteaux de la Campanie produisaient tous ces vins, à l'exception du Cécube, qui croissait dans un lieu marécageux près de Caiète.

Le Falerne avait l'avantage de se garder fort longtemps. Lorsque Damasippe donna à dîner à Cicéron, il lui fit boire du Falerne de cent ans ; et le grand homme, après avoir goûté du premier verre, fit de la tête un signe d'approbation en disant : *Benè œtatem fert* (il porte bien son âge). Il n'y a qu'une voix dans l'antiquité en faveur de ce roi des vins ; il avait, dit-on, la couleur de l'ambre. Horace en avait dans son cellier un tonneau de soixante années.

Caton, le sévère Caton, aimait beaucoup le Falerne.

On citait encore, quoique dans un rang inférieur, le Sabinum (vin noble), le Surentinum, l'Albanum, le Setinum (vin favori d'Auguste), et le Nomentanum, recommandé par saint Paul à Titus pour son estomac ; il était semblable au Bordeaux ordinaire. Le Venafre, le Spolette, d'une couleur brillante et dorée ; le Mamertin, le Pollium de Syracuse, le Césœne de Ligurie, le vin de Vérone, les vins de Marseille et de Narbonne, le muscat violet de Vienne et celui du Languedoc.

Il paraît avéré que les anciens n'étaient pas moins gourmets de vin que nous, et comme ils n'avaient pas de droits d'octroi à payer, ils ne s'en tenaient pas toujours à une pinte. Melchisedec était bon buveur. Homère fait du vin un pompeux éloge ; en connaisseur expérimenté, il l'appelle un divin breuvage. Nestor réchauffait ses trois âges d'homme par un vin de douze ans. Ulysse se délectait de certain vieux nectar dont il eût pu offrir à Jupiter. Achille mettait de l'eau dans son vin quand il dînait en garçon, ou bien en intimité avec Briséis et Patrocle ; mais quand il recevait des convives, il faisait apporter les grandes urnes, et l'on buvait sec. Nausicaa elle-même, la fille d'Alcinoüs, roi des Phéaciens, avait à ses ordres un cellier d'où elle tirait un vin virginal qu'elle buvait avec ses jeunes compagnes.

Le prix des vins anciens paraît avoir varié, comme celui des nôtres, suivant l'âge et la qualité. L'espèce la plus commune se vendait une trentaine de francs l'amphore (48 setiers). Les maîtres en donnaient à leurs serviteurs environ une pinte par jour. Une amphore du meilleur vin de Chio coûtait 1500 numes romains, ou petits sesterces (187 fr. 50 c.), quelquefois quatre mines attiques ; la mine valait 50 francs.

Les Romains, comme leur climat le porte à croire, buvaient généralement leur vin froid ; mais quelques-uns, les vieux débauchés surtout, dont l'estomac affaibli ne pouvait plus supporter les boissons froides, ne le prenaient que chaud. C'est de là que Néron était appelé *Caldus* Nero, et que Tibère avait le sobriquet de Tiberius *Caldus.* Ces deux empereurs buvaient chaud. Le médecin d'Auguste lui défendait cette boisson ; il lui permettait le vin *cuit,* qu'on faisait d'abord bouillir et qu'on mettait ensuite refroidir dans de la neige. Un raffinement de Néron sur l'ancienne coutume était de laisser fondre des morceaux de glace dans son Amystis (sa grande coupe). L'eau favorite était celle qui provenait de l'aqueduc appelé Aqua Martia, à cause de sa fraîcheur et de sa limpidité. Sénèque craignait les vins frappés de glace ; il n'en buvait que rarement : « Cela, disait-il, engendre le squirrhe dans le foie. » On servait du vin au déjeuner, au dîner et au souper. Cependant le dîner, le plus plus léger de ces trois repas, se prenait assez souvent sans vin ; c'est pourquoi Varon l'appelle *prandium caninum* (un repas de chien). L'heure du souper, chez les Grecs, était plus tardive que chez les Romains ; ces derniers se mettaient à table avant la fin du jour, et dans leurs banquets de réjouissances ils y passaient une partie de la nuit.

# MERCURE DE FRANCE.

SOMMAIRE. — BEAUX-ARTS : *Un tableau de Raphaël : la Vierge aux lauriers.* — THÉATRES : *Le Verre d'eau,* par M. Scribe. — LES LIVRES : *L'Album vénitien ; Génie et bienfaisance.* — NOUVELLES DIVERSES : *Les prix du Conservatoire.*

## UN TABLEAU DE RAPHAEL.

### *La Vierge aux lauriers.*

Il est nécessaire de faire précéder de quelques mots la note que veut bien nous communiquer M. Courtois sur la *Vierge aux lauriers.*

Ce tableau est une sainte famille composée de quatre figures : la Vierge, Jésus, saint Jean et saint Joseph.

La Vierge, assise dans la campagne, soulève un voile léger qui recouvre Jésus couché et endormi ; de la main gauche elle fait avancer saint Jean ; près d'elle saint Joseph contemple cette scène naïve.

On remarque dans le fond du paysage plusieurs petites figures qu'on suppose représenter un autre épisode de la vie de Jésus.

Le premier plan est couvert d'arbustes vivaces et de petits lauriers à la manière de Léonard de Vinci ; l'attitude de la Vierge rappelle à la fois *la Vierge de Vienne, le Sommeil de Jésus, la petite sainte Famille du Louvre* et celle qui a été récemment gravée (1838) par MM. Longhi et Toschi, appartenant à MM. Brocca de Milan.

Le saint Joseph est dans le style du Pérugin, tandis que les cheveux roux et frisés de la Vierge et le type de sa physionomie rappellent la manière de Léonard de Vinci ; l'arrangement des draperies se rapporte à la manière de Fra Bartholoméo.

Cette variété de style dans un même tableau s'explique par la date authentique de 1506, qui accompagne la signature.

En effet, c'était l'époque où Raphaël venait de quitter le Pérugin ; il avait déjà fréquenté à Florence les grands maitres qui illustraient la Toscane, surtout Léonard de Vinci ; il s'était lié depuis 1504 d'une manière particulière avec le Fra Bartholoméo.

Cette période de la vie de Raphaël constitue ce qu'on est convenu d'appeler sa *première manière.*

Le tableau porte une signature authentique en lettres d'or et tout à fait semblable aux signatures des autres tableaux de Raphaël au Musée de Paris.

Dans ce tableau, qui est des premières années du seizième siècle, on sent encore quelque ressouvenir de l'école sévère et religieuse qui précéda la renaissance.

Il semble que dans la représentation de la Vierge le peintre ait copié ce portrait décrit par saint Épiphane d'après Nicéphore (*Histoire ecclésiastique*, livre II, chapitre 23) : « La taille de Marie était » moyenne, elle avait le teint couleur de » froment, les cheveux blonds, les yeux » vifs, la prunelle tirant sur le jaune et » à peu près de la couleur d'une olive ; les » sourcils d'un beau noir et bien arqués, le » nez assez long, les lèvres vermeilles. Sa » figure n'était ni ronde ni allongée, mais » un peu ovale ; elle avait les mains et » les doigts longs. »

La Vierge est d'une suavité ineffable ; le pied, qui dépasse les plis de la robe, est particulièrement d'un dessin et d'une couleur admirables. L'expression de la figure, les cheveux fins et frisés, le ton des chairs, la touche des draperies, le style des enfans, la transparence des lointains, l'habileté minutieuse des premiers plans rappellent tout à fait la peinture de Léonard de Vinci.

*La Vierge aux lauriers* est la propriété de M. le docteur Boucher-Dugua.

Ajoutons que MM. Ingres et Desnoyers, de l'Institut, ont déclaré par certificat authentique que ce tableau était l'œuvre de Raphaël. Les plus célèbres artistes de la France et de la Belgique ont confirmé cette déclaration.

---

Rien n'est oiseux dans une composition de Raphaël, et ce qui échappe à l'interprétation n'est accusateur que de l'interprète lui-même : ce serait donc une erreur que d'attribuer à un jeu de pinceau, à un caprice d'artiste tout ce qui ne se rattacherait pas à l'accomplissement de la pensée principale.

Dans un article de la *Revue de Paris*, après avoir décrit le tableau *la Vierge aux lauriers*, l'auteur ajoute : « Dans » le fond quelques petites figures se des» sinent sur un paysage calme et sé» vère. » Ces petites figures auxquelles on a donné si peu d'attention ont un sens et un caractère si raphaëlesque que seules, séparées même du sujet principal, elles suffiraient encore pour attester l'originalité de cette œuvre si remarquable.

Leur interprétation me paraît facile.

Par opposition au premier plan, qui est orné de planches traitées avec beaucoup de soin à la manière *de Léonard de Vinci, à qui Raphaël a tant fait d'emprunts*, la partie gauche présente une solitude aride au milieu de laquelle on aperçoit l'entrée d'une caverne sauvage ; dans le fond se voit la ville où se rendait la sainte famille fuyant de Bethléhem.

Cette sombre retraite, cette caverne est le lieu de refuge des fuyards se dérobant aux recherches des soldats d'Hérode que l'on aperçoit s'éloignant sur la montagne, et cette figure armée d'un bâton, placée à l'entrée de la caverne, n'est autre que saint Joseph, alarmé du danger du Rédempteur et veillant à sa sûreté.

Mais, dira-t-on, Raphaël, si grand artiste, si profond observateur de l'unité et des convenances, n'a pu introduire dans le même tableau une double action de l'un de ses personnages : rien de plus familier à Raphaël lui-même et à tous les peintres anciens les plus célèbres : on citerait une foule d'exemples ; l'unité, les convenances, l'expression, toutes les parties les plus philosophiques de la peinture, sont les dernières dont l'art s'est enrichi. Voyez *la Visitation de sainte Élisabeth à la Vierge*, l'un des plus beaux ornemens de l'Escurial et d'une époque postérieure à ce tableau ; les deux femmes sont enceintes, eh bien ! dans le fond du paysage on aperçoit le Christ recevant le baptême des mains de saint Jean-Baptiste sur les bords du Jourdain. Quoi de plus concluant? Dans le *Mariage mystique de sainte Catherine* que possède le Musée, saint Sébastien assiste à la célébration comme témoin sans doute, et sur un plan éloigné, il apparait attaché à un arbre et subissant le martyre.

Poussin, l'austère Poussin, ce rigide observateur des convenances et de l'unité, a commis la même faute : dans l'*Enlèvement de Proserpine*, la fille de Cérès danse avec ses compagnes, et dans l'éloignement on voit son enlèvement par Pluton. Poussin, il est vrai, n'a jamais reproduit cette double action de l'un de ses personnages ; mais à son époque cette partie de l'art avait progressé, et il est mort près de 150 ans après Raphaël.

Il est inutile d'ajouter que l'école flamande, qui comprenait fort peu les convenances, a mille fois commis cette erreur : dans *le Sacrifice d'Abraham*, par Cranack, on voit d'abord Abraham chargeant Isaac du bois destiné au sacrifice ; plus loin, ils cheminent de compagnie, et enfin on les aperçoit au sommet de la montagne au moment où l'ange libérateur arrête le bras plus religieux que paternel d'Abraham.

Quant aux anachronismes, on ne saurait les compter : dans *la Vierge au poisson*, aussi à l'Escurial, Jésus et sa mère sont placés entre Tobie enfant et saint Jérôme vieillard ; eh bien, le premier de ces personnages vécut près de sept siècles avant le Christ, et le second près de quatre siècles après ; il y a tout à la fois prochronisme et parachronisme. Beaucoup de ces fautes n'appartiennent pas aux artistes, déjà assez riches de leur propre fond, elles leur étaient imposées par des religieux ignorans et par des donataires jaloux d'introduire dans toutes les compositions les saints dont ils portaient les noms.

Cette figurine de saint Joseph est un jet si heureux d'inspiration, elle est posée et drapée avec tant d'esprit, son attitude d'attention inquiète et menaçante en écoutant le bruit des pas de l'ennemi qui s'éloigne, est exprimée avec tant de vérité qu'il y a plus de sentiment raphaëlesque, dans le sens intime d'individualité attaché

à ce mot, que dans le sujet principal lui-même; car dans le dernier on reconnaît encore l'élève du Pérugin, tandis que dans la petite figure, déjà Raphaël tout entier se révèle. Ce petit saint Joseph grandira, car il est le point de départ, le type de toutes ces belles figures d'apôtres et de philosophes, que peu après Raphaël jetait comme un défi à l'antique, dans ses vastes compositions religieuses et dans l'*École d'Athènes*.

J'attache un si grand prix à l'originalité intégrale d'un tableau que je préférerais celui-ci, qui est entièrement peint de la main de Raphaël, à un autre plus parfait d'une époque plus avancée, parce qu'il y aurait cent contre un à parier que ce ne serait qu'un dessin du maître colorié par un élève, La trop courte existence de Raphaël ne lui a pas permis de faire la centième partie des compositions qu'on lui attribue; il n'en a donné que les dessins; celles de sa première manière seulement sont entièrement de sa main; alors il n'avait pas encore d'élèves, il n'avait pas formé ce nombreux atelier qui a tant produit sur ses seuls dessins. On pourrait en dire autant de Titien, de Rubens, de Guide-Réni et d'une foule d'autres.

COURTOIS.

---

De même que toutes les autres sciences, la médecine, puissamment élaborée par des hommes studieux et dévoués, acquiert chaque jour de nouveaux droits à la reconnaissance des hommes. C'est dans le silence, dans l'obscurité même que se poursuivent tous ces travaux à résultats si féconds : hors de la sphère du monde médical, à peine connait-on les noms des Bichat, des Laënnec, des Corvisart.

Il est temps que dans notre siècle d'émancipation intellectuelle la médecine, comme toutes les sciences les plus abstraites même, se répande au dehors et que chacun puisse prendre une idée, quelque légère qu'elle soit, des efforts si remarquables qui, chaque jour, sont tentés dans le but d'alléger les souffrances et les infirmités humaines.

Il y a deux ans, nous avons déjà parlé, dans un article communiqué au *Musée des Familles*, de cette branche de l'art de guérir que l'on a nommée *autoplastie*, ou science des réparations. Nous avons rapporté l'observation d'un individu auquel on a refait le nez avec un lambeau de peau pris au dépens du front. Depuis cette époque l'autoplastie a pris un rang définitif en chirurgie ei l'on a justement limité les cas dans lesquels elle est applicable. La nature de cet article ne nous permet pas de citer les faits nombreux que, chaque jour, on est à même d'observer; nous nous contenterons de raconter brièvement une observation unique de réparation du sourcil : nous puisons ce fait dans l'intéressant service de chirurgie de l'hôpital Saint-Louis, dirigé par M. le docteur Jobert de Lamballe.

Une femme, Annette L..., âgée de vingt-huit ans, à la suite d'une affection grave, fut atteinte d'ulcérations profondes de la face. Une d'elle siégeait sur le sourcil du côté gauche et l'avait détruit dans toute sa partie externe. Il en résultait pour cette malheureuse femme une hideuse difformité qui devait entraîner à sa suite de sérieux inconvéniens. Pour y remédier, M. Jobert eut recours à l'autoplastie Voici comment il s'y prit: ce fut au niveau de la tempe qu'il tailla un lambeau dont l'extrémité externe répondait au cuir chevelu; une certaine quantité de cheveux furent entraînés avec lui; l'opérateur eut le soin de fixer cette partie poilue sur le même plan que ce qui restait du sourcil. Le lambeau vécut sans peine sur le point où il fut implanté, et, chose remarquable, les cheveux qu'il supportait persistèrent et continuèrent à jouir de toutes les propriétés des autres poils. Ainsi leur croissance est telle que souvent la malade serait forcée de les diminuer de longueur. Ils protégent convenablement les yeux en arrêtant la sueur qui peut s'écouler du front et ils corrigent, en partie, les difformités qui rendent hideuse la figure de cette malade,

Ce fait détruit les assertions des chirurgiens allemands, qui prétendent qu'on ne peut conserver des poils sur un lambeau cutané déplacé. M. Jobert a donné à cette nouvelle application de l'autoplastie le nom d'ophryoplastie (dérivant du grec οφρυς, *sourcil* et πλασσω, *faire, imiter*).

Il est encore une innovation chirurgicale qui mérite une mention dans cette note : nous voulons parler du traitement de quelques difformités par la section des muscles qui les produisent. Ainsi les pieds bots, ces difformités qui paraissent si incurables, ont été reconnus le plus souvent causés par la rétraction des muscles du mollet: Alors on a coupé ces muscles, en ayant soin de faire une simple ponction à la peau, qui ne permettait l'introduction que d'un bistouri à lame étroite : et il n'en est résulté aucun accident. A l'aide de machines convenables, on a pu rendre au membre difforme sa disposition normale. Des hommes instruits, MM. Duval, Bouvier, etc., ont pratiqué un nombre considérable de ces opérations. M. le docteur Jules Guérin a été plus loin : dans un travail lu devant l'Académie des Sciences, il a érigé en doctrine une méthode dite *des sections sous-cutanées*, et après un nombre considérable d'épreuves sur des animaux, il en est arrivé à démontrer que l'on pouvait impunément, en ayant soin d'éviter le contact de l'air, couper les muscles les plus volumineux, et les plus importans. Comme il reconnut, en même temps, que certaines difformités qu'on attribuait au système osseux dépendaient de rétractions musculaires, il les traita en coupant les muscles retractés. Nous avons vu à la Muette, dans l'établissement orthopédique de ce médecin, un jeune homme sur lequel une soixantaine de muscles ont été ainsi coupés sans qu'il en soit résulté un seul accident.

Parmi les plus remarquables applications de ce procédé des sections musculaires sous-cutanées, nous mentionnerons le traitement du strabisme.

Les yeux étant mus par des muscles dont les contractions déterminent les mouvemens si rapides, il peut se faire que, sous certaines influences accidentelles ou congéniales, un de ces muscles se contracte et retienne l'œil attiré de son côté. Il en résulte alors le strabisme, ou l'action de loucher. Tout traitement, le plus souvent, échoue dans cette affection. Alors mettant à profit les résultats annoncés par M. Guérin, M. Dieffemback pratiqua la section du muscle rétracté, et bientôt de nombreux succès vinrent, au dire du chirurgien allemand, justifier la hardiesse de cette opération. En France, presque aussitôt, de nombreuses expériences furent faites, et nous avons assisté à une opération de ce genre pratiquée par M. Guérin, qui a réduit le procédé opératoire à une simplicité remarquable. Nous n'osons pas encore nous prononcer, quoi qu'on en ait dit, sur les résultats consécutifs de ce traitement. Ce que nous pouvons affirmer, c'est que nous avons vu, immédiatement après l'opération, l'œil reprendre sa rectitude normale. Nous serons à même, dans un prochain article, de revenir sur ces faits importans, qui devront intéresser bien vivement un grand nombre de personnes.

Dans une prochaine revue nous jetterons un coup d'œil sur quelques hôpitaux de Paris et sur les spécialités qui y sont traitées.

*Le Verre d'eau* a été joué à la Comédie française. Il réunit toutes les conditions qui caractérisent les succès de M. Scribe : c'est une œuvre médiocre de conception, médiocre d'exécution, mais arrangée avec cette habileté de mise en scène que l'auteur doit à une longue habitude et à une adresse remarquables. Cela rappelle Picard, mais Picard dans ses jours de demi-bonheur.

Sous le titre de *Génie et bienfaisance*, vient de paraître un somptueux volume d'étrennes. Non-seulement les gravures en sont admirables, mais le texte, dû aux plus célèbres écrivains français, offre le plus vif intérêt. En cela, *Génie et bienfaisance* sort de la ligne ordinaire des Keepsakes.

Si le rédacteur en chef du *Mercure* n'était l'un des collaborateurs de l'*Album vénitien*, on dirait ici beaucoup de bien de ce livre aux magnifiques gravures et qui compte parmi ses rédacteurs M. Alfred Nettement, M. Merle et M. le vicomte de Walsh.

La distribution des prix aux élèves du Conservatoire a eu lieu depuis la dernière revue du *Mercure*. Excepté les instrumentistes, on a remarqué une grande médiocrité parmi les élèves; et M. de Kératry qui présidait la solennité a eu soin, dans son discours, de faire ressortir cette médiocirté: ce qui était plus équitable que flatteur pour les élèves.

Une ouverture composée par M. Édouard Baptiste, lauréat de l'Institut, a obtenu tous les suffrages. C'est une œuvre large, habilement composée et qui promet beaucoup.

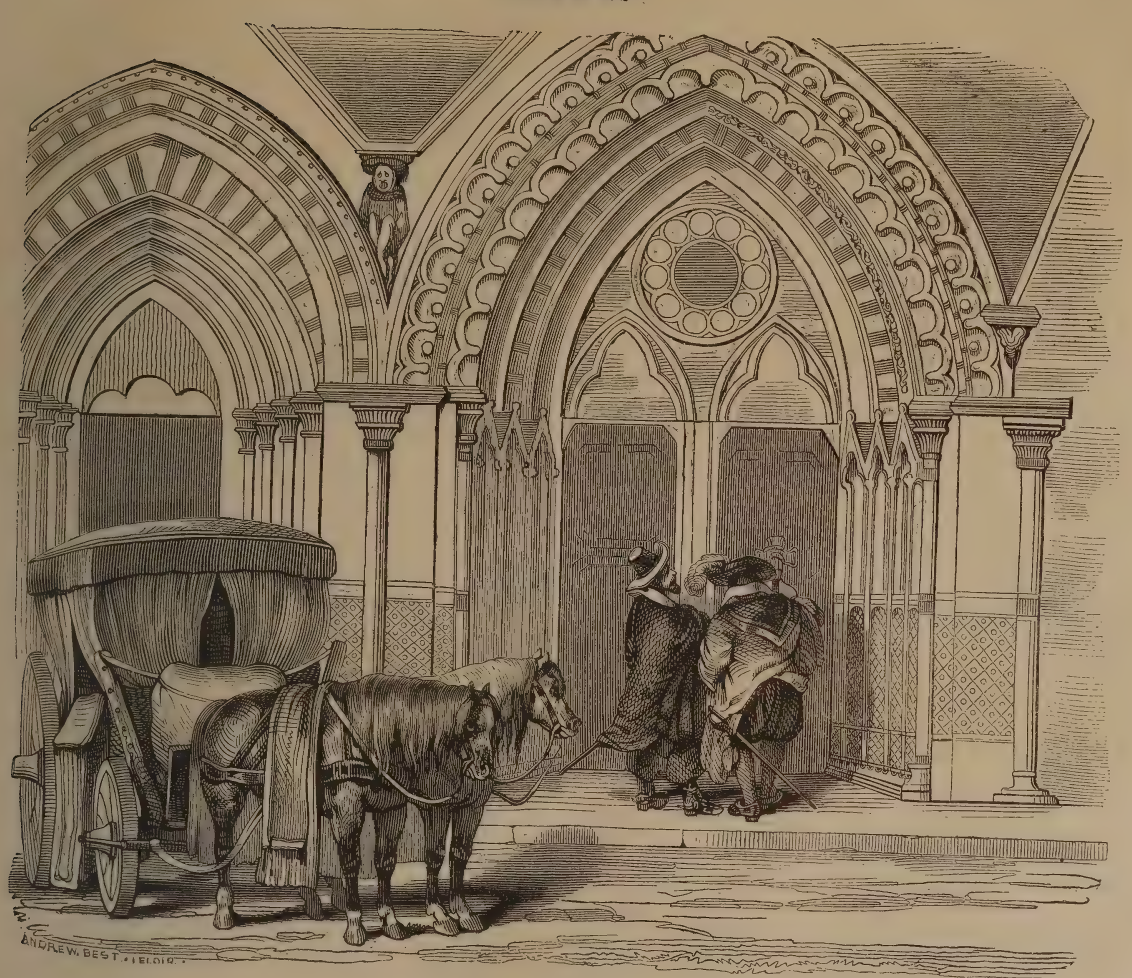
Ἑρμης.

---

*Le rédacteur en chef*, S. HENRY BERTHOUD.
*Le directeur*, F. PIQUÉE.

# ÉTUDES MORALES.

## MARIE




### CHAPITRE PREMIER.

#### LA NUIT DANS UN COUVENT.

Avant de commencer le récit qui va suivre, l'auteur doit dire d'abord que, cette fois, il n'a rien avancé qui ne repose sur des preuves écrites graves, authentiques. Le fait principal des aventures qui vont se dérouler sous les yeux du lecteur, quoique assurément peu connu, n'en est pas moins rapporté et affirmé par divers écrivains que citent, comme d'irrécusables autorités, les plus érudits et les plus fiers de leur érudition.

A l'appui de tout ceci on peut donc consulter d'abord le prince Alexandre Labanoff et son *Recueil de lettres de Marie Stuart*, édité en 1839 par le libraire Merlin. M. Merlin se croirait déshonoré s'il laissait inscrire sur son catalogue l'annonce d'un volume qui eût l'apparence d'un roman.

A cette autorité moderne on ajoutera, si vous le voulez bien, la correspondance de Trogmorton, écrite en 1576, manuscrit Cottonien, Caligula C. I., folios 11 à 35; le docteur Lingard et Le Laboureur, dans son *Addition aux mémoires de Castelnau*, tome Ier, page 610 de l'édition de 1731. Lingard, conseiller et aumônier du roi Louis XV, avait dû sans doute à ce poste de confiance de connaître diverses particularités gardées longtemps secrètes. D'ailleurs lorsqu'il publia son ouvrage, il lui était facile de consulter les registres du couvent de Soissons et de s'assurer de la réalité de faits que lui, prêtre et historien, n'a point balancé à attester comme authentiques.

Une seule voix s'élève contre la vérité de ces faits, c'est Gilbert Stuart dans son livre publié à Londres en 1782. Mais,

comme le fait observer judicieusement le prince Labanoff, les témoignages de Trogmorton, contemporain; de Lingard et de Le Laboureur, si bien en position de connaître la vérité, méritent autrement créance qu'une protestation isolée, écrite deux cent quatorze ans après la principale circonstance de l'histoire dont vous allez entendre les détails.

En 1568, vers la fin du mois de janvier ou de février, car les doctes auteurs que nous venons d'énumérer ne s'accordent point sur cette seule circonstance, deux hommes, enveloppés de larges manteaux, descendirent d'une voiture qui s'arrêta, vers minuit, devant la porte de l'abbaye Notre-Dame, à Soissons.

L'un de ces voyageurs heurta si violemment le marteau que la communauté entière s'éveilla et tressaillit au fracas causé par la lourde masse de fer qui s'élevait et retombait. Tandis que les novices, penchées sur leur lit, se demandaient à voix basse ce que voulait dire une visite à pareille heure et que la très-noble et très-vénérable dame Marie Mowbray, abbesse, se mettait avec inquiétude sur son séant, le marteau renouvela deux ou trois fois avec brutalité son appel à la diligence de la sœur tourière. Celle-ci, tout effarée, sans attendre que le sifflet d'argent de la supérieure l'eût appelée, entra précipitamment dans la cellule de la Mère.

— Ma très-chère Mère, s'écria-t-elle, on veut briser les portes du couvent. Mon doux Sauveur Jésus, quel malheur nous menace?

— Il ne saurait y en avoir aucun, dit l'abbesse. Depuis un an la ville de Soissons n'appartient-elle pas au roi de France, qui lui doit aide et protection (1)?

Elle se leva précipitamment de son lit, passa à la hâte sa robe, couvrit du voile sacramentel sa tête septuagénaire et descendit avec hâte en compagnie de la tourière, car maintenant c'était d'une manière enragée que s'évertuait le marteau.

—Qui frappe ainsi et à pareille heure? demanda l'abbesse.

— On veut donc bien enfin nous répondre! répliqua une grosse voix en accompagnant ces mots d'un juron soldatesque qui tenait du blasphème. Il faut que je parle sur l'heure à la supérieure de l'abbaye de Notre-Dame.

— Madame l'abbesse est ici avec moi, dit la voix tremblante de la tourière.

Le ton grossier de celui qui beuglait derrière la porte se radoucit un peu, et il prononça quelques mots dans une langue étrangère.

— Seigneur mon Dieu! s'écria l'abbesse dans un trouble extrême, ouvrez vite, sœur tourière, hâtez-vous!

Et comme pour donner encore plus de promptitude aux efforts de la religieuse, qui s'évertuait à tirer les verrous et à faire jouer les clefs, elle lui répétait:

— Ouvrez! ouvrez! au nom de notre Sauveur!

La porte, débarrassée des innombrables verrous de fer qui la tenaient close, s'ouvrit et laissa entrer les deux inconnus.

— Voici le dépôt que l'on m'a chargé de vous remettre, dit l'un d'eux.

— Et je vous donne la lettre qui accompagne ce dépôt, ajouta l'autre.

— Un dépôt! à moi! d'où vient-il? demanda la Mère, stupéfaite.

— Un noble seigneur nous l'a confié sur notre honneur et sur notre tête, répondit le moins grossier des deux inconnus.

(1) En 1566, la partie de la comté de Soissons que Marie de Coucy, fille d'Enguerrand, avait vendue en 1404 au duc d'Orléans, fut rendue à la couronne.

Puis, déposant aux pieds de l'abbesse, tandis qu'elle prenait la lettre, un paquet de médiocre dimension, ils saluèrent profondément, sortirent et fermèrent derrière eux la porte. Aussitôt on entendit le bruit de deux chevaux qui partaient au galop.

Les femmes se regardèrent avec surprise, mais sans se voir, car le courant d'air produit par la porte, close brusquement, avait éteint la lanterne de la tourière, tandis que la supérieure commençait à décacheter la lettre apportée avec des circonstances si pleines de mystères.

— Refermez la porte, ma sœur, dit l'abbesse, vous prendrez ensuite le paquet que nous ont laissé ces étrangers et vous l'apporterez dans ma cellule.

Tandis que la vieille religieuse s'efforçait de gagner à tâtons l'escalier qui conduisait chez elle, la tourière se pencha pour obéir à l'ordre qu'elle venait de recevoir, et ses mains cherchèrent le paquet déposé là, sur les dalles du cloître. Dans l'obscurité, elle heurta du pied le paquet, et il en sortit un vagissement de nouveau-né. A ce bruit, l'abbesse jeta un cri où la surprise le disputait à l'effroi. Quant à la tourière, elle pensa défaillir: l'apparition de Satan en personne, la fourche au poing, l'eût moins consternée assurément.

— Madame, balbutia-t-elle, car la voix se refusait à sortir de sa gorge, madame! Seigneur, ayez pitié de nous!

Et elle accompagna ces paroles épouvantées d'un double signe de croix. L'exorcisme, loin de calmer les cris de l'enfant, ne parut que les redoubler.

— Que faire? que devenir?

— Vous taire et me suivre, interrompit l'abbesse d'un ton impérieux en relevant la barcelonnette entourée des voiles qui lui donnaient si bien les apparences d'un innocent paquet.

La Mère posa sa main sur la bouche de l'enfant et traversa rapidement le cloître. De retour dans sa cellule, elle se précipita vers une lumière et décacheta la lettre que lui avaient remise les voyageurs. A peine ses yeux en eurent-ils commencé la lecture qu'ils s'inondèrent de larmes et qu'il lui fallut les essuyer pour pouvoir achever.

— Sœur tourière, cet enfant est un dépôt précieux et sacré qui nous est confié. Il faut remercier Dieu de nous avoir choisies pour exercer une œuvre de sa miséricorde. C'est là tout ce que je puis vous dire du plus solennel des secrets que l'on ait jamais confiés à ma vieille expérience. Procurez-vous aux étables le lait nécessaire pour apaiser la soif qui fait pousser à cet ange des cris douloureux. Dès le point du jour nous nous occuperons des moyens de lui trouver une nourrice, car il ne faut point que cette petite fille sorte de l'enceinte du cloître de Notre-Dame. Elle doit grandir et peut-être vivre et mourir à l'ombre de nos murs protecteurs et saints.

Toutes les idées de la tourière se trouvaient en désarroi, et malgré sa grande envie de deviner le mystère, elle ne comprenait rien à ce qu'elle voyait, à ce qu'elle entendait, à ce qu'elle faisait. En allant chercher à la vacherie du lait pour un enfant, elle se demandait si quelque rêve moqueur ne troublait pas sa raison et si réellement elle était bien éveillée. Quand elle eut fait lever les fermiers des étables, non moins ébahis qu'elle de se voir, à pareille heure, interrompus dans leur sommeil par ordre de l'abbesse et pour traire les vaches, elle revint avec le lait tiède dans la cellule. La supérieure berçait sur ses genoux la petite fille, comme l'eût fait la mère la plus tendre, et murmurait un air de cantique en guise de chanson, afin de mieux apaiser la crieuse infatigable. Le lait tiède opéra mieux que le refrain sacré; l'enfant but avec avidité et ne tarda

pas à s'endormir sur les genoux de l'abbesse, qui n'osait faire aucun mouvement de crainte de la réveiller et qui resta là immobile jusqu'au moment où les cloches vinrent à sonner matines. Alors elle déposa doucement la mignonne créature sur sa couche, et sans s'arrêter au contraste piquant offert par un nouveau-né endormi sur le lit virginal d'une religieuse, elle se rendit au chœur, où elle se fit remarquer beaucoup moins par la ferveur de ses oraisons que par la promptitude avec laquelle elle dirigeait l'office du matin. Cet office terminé, elle regagna sa cellule avec toute la vitesse de ses vieilles jambes, qui semblaient avoir retrouvé quelque chose de la vivacité de la jeunesse. Grâce à Dieu, la petite fille dormait encore d'un profond et doux sommeil : ses lèvres roses s'agitaient doucement, comme si elles eussent encore continué à boire le lait qui venait d'apaiser sa faim, et il y avait dans les grandes paupières closes sur ses yeux une grâce qui émut la vieille religieuse et mit quelque chose de maternel dans son cœur depuis tant d'années imbu des austères indifférences de l'ascétisme. Loin de chercher à combattre un sentiment si doux et si nouveau, elle s'y livra au contraire sans réserve et goûta une joie indicible à se sentir la protectrice de ce pauvre petit être abandonné sur la terre. Avec une intelligence que l'on ne devait guère s'attendre à rencontrer chez une femme élevée elle-même dans un cloître depuis sa plus tendre enfance et qui avait vu s'y consumer lentement soixante années de sa vie, elle distribua les ordres nécessaires pour que les soins à donner à la petite fille fussent excellens et sous son immédiate surveillance. Par un égoïsme de tendresse que certaines affections de femme comprendront seules, elle ne voulut pas qu'une nourrice fût chargée d'élever cet enfant dont la Providence divine l'avait faite la mère immaculée, et elle décida qu'une chèvre continuerait l'office commencé déjà, la nuit, par les vaches. Elle alla donc elle-même choisir dans les troupeaux la plus jeune, la plus blanche et la plus jolie des laitières encornées et la fit placer dans une étable que l'on établit le plus près possible de la cellule abbatiale; enfin avec une intelligence qui prévoyait tout, qui comprenait tout, qui objectait à tout, elle régla les dispositions nécessaires pour assurer les soins à donner à sa fille adoptive et à la surveillance personnelle et immédiate qu'elle voulait exercer sur elle. Une mère n'eût pas mieux fait que l'abbesse.

Tandis qu'elle s'occupait de régler ces divers soins, je vous laisse à penser la préoccupation qu'avaient amenée au couvent le tapage de la nuit et les aventures de la journée. La Mère ne prenait pas et n'avait point pris la moindre précaution pour dissimuler l'arrivée d'un enfant dans la communauté dont elle était supérieure. La seule chose qu'elle eût tenue secrète, c'était l'origine de cet enfant : il fallait donc s'en tenir à ce sujet aux suppositions faites en commun et aux questions sans relâche adressées à la tourière. Encore devait-on se livrer avec précaution à ces enquêtes, car l'abbesse, on le savait, ne confiait ses secrets à personne et n'aimait guère qu'on s'en occupât. La tourière, enorgueillie de l'importance que lui donnait cette aventure et charmée de se voir l'objet de l'attention générale, racontait à qui voulait l'entendre jusqu'au moindre détail, et même au delà, les circonstances de l'arrivée des inconnus, la lettre mystérieuse et la manière étrange dont ils avaient remis l'enfant à l'abbesse. Tandis que, entourée d'un groupe de novices, elle recommençait pour la septième ou huitième fois son inépuisable narration, la Mère Mowbray parut tout à coup à l'improviste et troubla singulièrement l'auditoire et l'orateur.

— Sœur tourière, dit la supérieure avec le ton froid et sans réplique qu'elle avait l'habitude d'employer à l'égard de ses ouailles, retirez-vous dans votre cellule, où vous réciterez vingt fois le *Miserere mei Deus* à genoux et les bras en croix. Vous ferez usage de votre discipline entre chaque psaume. Sœurs novices, vous vous imposerez la même pénitence; allez et priez Dieu de modérer à l'avenir l'intempérance de votrelangue, ainsi que la ferveur de votre curiosité.

La tourière et les novices se retirèrent confuses et consternées dans leurs cellules, où elles accomplirent sur elles-mêmes le rude châtiment que leur avait imposé l'abbesse et que leur valait leur curiosité. La nouvelle de la manière dont la vieille supérieure en usait pour amortir l'indiscrétion ne tarda point à se répandre dans le cloître et rendit les conversations et les suppositions sinon moins vives, du moins plus réservées.

Si l'abbesse ne permettait point que l'on s'occupât de l'origine de sa petite protégée, en revanche elle laissait les sœurs prodiguer leurs caresses et leurs soins à la petite fille, qui reçut solennellement le baptême des mains de monseigneur l'évêque de Laon en personne.

L'abbesse tint l'enfant sur les fonts avec dom Jérôme Mac Mahon, vieux bénédictin, son confesseur. Ces trois seules personnes eurent connaissance de la rédaction de l'acte de baptême, écrit de la main du prélat, qui le déposa dans une boîte d'or scellée de son sceau, avec d'autres papiers : en outre, il s'en réserva le dépôt. La petite fille fut placée par son parrain et par sa marraine sous l'invocation de Notre-Dame, protectrice de l'abbaye, et porta désormais le nom de Marie.

Dix-neuf années s'écoulèrent, au bout desquelles l'abbesse resta seule maîtresse de son secret, car l'évêque était mort ainsi que le vieux bénédictin : elle ne cessa pendant cette longue durée de temps de veiller sur sa pupille avec la sollicitude d'une mère. Elle voulut que son éducation reçût plus de soins et de développemens qu'on n'en donnait alors aux jeunes filles, et ne paraissait en aucune façon destiner sa filleule à prendre le voile dans l'abbaye de Notre-Dame. Loin de là, elle lui donnait des conseils sur la conduite à tenir un jour dans le monde et laissait même entrevoir parfois que de hautes destinées étaient réservées à l'enfant.

Quoi qu'il en soit, Marie portait, depuis le jour de son baptême, le costume des novices de l'abbaye de Notre-Dame. Sa beauté était extrême; rien ne saurait donner une idée de la pureté de ses traits et de la grâce de toute sa personne si ce n'est ces paroles de Brantôme, qui semblaient écrites exprès pour elle :

« La blancheur de son visage contendoit avecques la » blancheur de son voile à qui l'emporteroit; mais enfin » l'artifice de son voile le perdoit et la neige de son blanc » visage effaçoit l'autre. Elle avoit encore cette perfection » de la voix très-douce et très-bonne. »

Aussi, à l'exception de quelques religieuses ennemies de la supérieure, chacun l'aimait et l'adorait dans l'abbaye de Notre-Dame de Soissons, et nulle ne songeait à éprouver de la jalousie contre elle à cause de la faveur dont elle jouissait près de la Mère. Sans se rendre compte des motifs de cette opinion, on était habitué à regarder Marie comme une personne supérieure par son rang à tous les membres de la communauté, à qui l'on devait des soins exceptionnels et presque des hommages.

Marie coulait une vie douce et pleine de sérénité. Quelquefois elle avait interrogé l'abbesse sur les mystères de sa naissance; mais celle-ci l'avait doucement engagée à ne point chercher à pénétrer des secrets que les circonstances ne lui permettaient pas encore de révéler. La jeune fille

s'était soumise et n'avait plus renouvelé ses questions ; seulement, parfois on la voyait errer pensive et rêveuse dans les jardins et sous les arbres épais de l'abbaye ; mais un mot de sa marraine suffisait presque toujours pour la ramener à la gaîté et lui faire reprendre ses jeux avec les novices.

Elle excellait du reste dans tous les exercices par la grâce et par la souple adresse de ses moindres mouvemens et par sa folâtre espiéglerie d'enfant qui se sent aimé de tous. Jamais elle n'abusait de la prédilection qu'on lui témoignait, et elle n'usait guère de son crédit près de sa marraine que pour obtenir le pardon de quelque faute légère commise par une novice.

Vers la fin de l'année 1587, l'abbesse de Notre-Dame de Soissons tomba dans une mélancolie profonde. Elle recevait fréquemment des lettres, et ces lettres semblaient accroître sa douleur. Enfin, malgré son grand âge, elle entreprit un voyage qui ne dura pas moins de trois mois : son chagrin, loin de s'alléger au retour, ne fit que contracter un caractère plus grave et plus amer. Elle passait les jours et les nuits au pied de l'autel, se livrait aux plus rudes exercices de la pénitence et semblait en proie à un affreux désespoir. Elle voulait que Marie priât sans cesse à côté d'elle et mêlât ses oraisons aux siennes.

— Priez, lui disait-elle, priez, mon enfant, car Dieu, pour désarmer sa colère, a besoin des supplications d'un ange pur et fervent comme vous ! Priez, Marie, priez, car un grand malheur menace la plus digne et la plus sainte des femmes ! Si le courroux céleste ne s'apaise pas, un grand crime sans exemple va s'accomplir.

Vers la fin de février, une lettre arriva encore à l'abbesse. La nouvelle que contenait cette missive produisit sur la vieille religieuse une si fatale impression qu'elle tomba sans connaissance en la lisant. Lorsqu'elle revint à la vie, sa raison sembla quelques instans égarée. Elle disait des paroles sans suite, et ses lèvres octogénaires, qui n'avaient jamais proféré que des bénédictions à Dieu, se contractaient avec force pour ne pas laisser exhaler des plaintes contre la rigueur divine. Des larmes abondantes mirent trêve à cette crise ; ce fut l'arrivée de Marie près de sa marraine. La vue de la jeune fille provoqua les larmes de l'abbesse ; elle se jeta dans ses bras, elle la serra contre sa poitrine avec violence.

— Mon enfant, lui dit-elle, pleure, car le crime s'est accompli ! Pleure, car la reine Élisabeth vient de faire assassiner sa sœur, la reine Marie Stuart !

— Qu'est-ce donc que la reine Marie Stuart et la reine Élisabeth ? demanda Marie, surprise et dont pour la première fois ces noms venaient frapper les oreilles au fond du cloître dont jamais elle n'était sortie.

— L'une est une victime, l'autre est un bourreau ! répliqua l'abbesse. L'une est une martyre, l'autre une hérétique ! Priez Dieu, mon enfant, pour que la miséricorde divine reçoive l'une dans son sein et qu'elle pardonne à l'autre et lui donne le repentir de son forfait inouï.

Priez, mon enfant, car voici des jours de deuil et de malheur qui s'élèvent ! priez ! car la main du Seigneur s'est étendue sur l'Écosse, ma patrie ; priez, le sang coule ! La guerre civile rugit, et les fils laissent tuer leur mère sans tirer leur épée pour la défendre ! Priez ! car il faut que des cœurs purs désarment le courroux céleste ! Priez, car il y a de pauvres orphelines abandonnées, seules sur la terre, sans protection, sans appui !

Le lendemain, on célébra dans l'abbaye de Notre-Dame de Soissons, comme dans tous les couvens de France, un service funèbre pour le repos de l'âme de Marie Stuart, reine d'Écosse. Marie pria encore avec plus de ferveur peut-être qu'elle n'avait d'habitude de le faire, car elle savait que sa marraine était Écossaise, et elle avait vu quelle douleur lui avait causée la nouvelle de la mort de la royale martyre.



## CHAPITRE SECOND.

### LE BANNISSEMENT.

Depuis le voyage qu'elle avait fait et surtout depuis qu'elle avait appris la fatale mort de la reine d'Écosse, l'abbesse de Notre-Dame de Soissons se courbait rapidement sous les atteintes de la caducité, qui semblaient l'avoir respectée jusque-là malgré ses quatre-vingts ans. Son front se sillonna de rides plus profondes ; l'éclat de ses yeux s'éteignit, un tremblement convulsif rendit ses mains faibles et inhabiles, et sa voix, naguère si pure et si stridente, maintenant amollie et confuse, ne disait plus que des paroles inintelligibles. Bientôt il fallut qu'on la portât au chœur, à l'heure des offices, car ses jambes paralysées se refusaient à tout mouvement. Seules, sa haute intelligence et son infatigable activité d'esprit gardèrent leur puissance. Elle gouvernait, comme par le passé, le couvent avec sa volonté ferme et montrait peut-être plus d'énergie qu'autrefois contre tout ce qui ressemblait à quelque tentative d'envahissement contre son pouvoir absolu. Une sœur prieure, d'une grande influence dans la communauté et qui, liée par sa naissance à la famille royale, croyait pouvoir s'affranchir en quelques points insignifians de la rigoureuse observation de la règle, fut réprimandée par l'abbesse, qui lui adressa une semonce sévère et publique. Marie n'était occupée qu'à recevoir et à porter les ordres de la supérieure aux diverses religieuses du couvent, car Marie était devenue l'aide de camp de sa marraine et sa garde-malade. Elle veillait près d'elle, la nuit comme le jour, et lui prodiguait les soins attentifs d'une tendresse filiale. Hélas ! ces soins ne parvenaient ni à vaincre les progrès de la maladie ni à calmer la douleur profonde qui dévorait sa bienfaitrice ; souvent, sans motif apparent, la vieille religieuse, en regardant sa filleule, fondait en larmes et se livrait au désespoir. Elle l'attirait contre sa poitrine, elle couvrait de baisers son front et invoquait la miséricorde de Dieu pour elle. Un état aussi violent ne tarda point à user le peu de force et d'existence qu'il restait à l'octogénaire, et un jour le médecin de l'abbaye lui dit, après avoir passé une demi-heure près d'elle à étudier les symptômes de son mal :

—Madame l'abbesse, je me suis toujours recommandé à vos prières ici-bas; j'espère que vous ne m'oublierez point et que vous me continuerez votre intercession demain aux pieds de Dieu!

L'abbesse regarda le médecin avec une vive émotion.

—Ainsi, dit-elle, je ne me trompais point! Mon Dieu! il faut que je quitte l'orpheline qui n'a d'autre appui que moi sur la terre. Marie! faites-moi venir Marie! il faut que je lui parle à l'instant.

La jeune fille, qui se tenait comme d'habitude dans la pièce voisine, accourut aussitôt.

— Mon enfant, lui dit la vieille religieuse avec une vive agitation, mon enfant, il faut que tu prennes le voile aujourd'hui, à l'heure même! Il faut que tu prononces tes vœux. Je t'ai dit bien souvent que tu n'étais pas destinée à la vie du cloître, et j'ai refusé de céder à tes prières quand tu me suppliais de te laisser entrer en religion. Maintenant, c'est moi qui te prie de le faire; c'est moi qui te l'ordonne au besoin... Mon Dieu, laissez-moi vivre encore jusqu'à ce que cette cérémonie soit achevée, jusqu'à ce que l'orpheline ait un asile assuré! Que l'on aille chercher monseigneur l'évêque, qu'on le demande, au nom du Christ et de son salut! Qu'il accoure sur l'heure!

Son agitation ne cessa de croître et de s'enflammer tandis que l'on exécutait ses ordres et que l'on se rendait chez le prélat. Ce dernier, sitôt qu'il connut le péril de l'abbesse et le désir ardent qu'elle avait de le voir, s'empressa d'arriver: il la trouva presque dans le délire d'une fièvre ardente.

—Monseigneur! s'écria-t-elle dès qu'elle l'aperçut, monseigneur, au nom du ciel, donnez le voile à sœur Marie! Qu'elle soit religieuse de Notre-Dame de Soissons avant que je meure. Si je parais en présence de Dieu avant qu'il en soit ainsi, il me demandera sévèrement compte de m'être livrée à des espérances insensées et de ne point avoir abrité cette pauvre orpheline dans la maison de Dieu.

—Je vous promets, ma sœur, de veiller à l'exécution des volontés suprêmes que vous exprimez, mais une prise d'habit ne s'improvise point.

—Par le salut d'une âme chrétienne en péril, monseigneur, oui, par mon salut, faites ce que je vous demande, car vous partageriez la terrible responsabilité de ma faute.

En disant cela, elle levait les mains au ciel avec désespoir; ses joues brûlaient, ses yeux brillaient d'un éclat étrange.

— La jeune fille, demanda l'évêque, réunit-elle toutes les qualités nécessaires pour être admise parmi les religieuses de l'abbaye de Notre-Dame de Soissons? Est-elle de naissance légitime? Sort-elle de famille noble? Apporte-t-elle une dote de douze mille livres?

—La dot est là, répliqua l'abbesse en montrant le trésor de la communauté déposé dans sa cellule. Quant à la noblesse et à la légitimité de sa naissance, il n'en est pas de plus pure et de plus illustre.

—Remettez-nous-en les preuves, ma chère sœur.

—Les preuves! dit l'abbesse en passant ses mains amaigries sur son frond brûlant. Les preuves! Où donc sont-elles? qui s'en trouve le possesseur?



Elle chercha longtemps dans son souvenir. Elle luttait contre la mort, qui glaçait déjà sa mémoire; elle ne trouvait pas, elle se désespérait. Tout à coup elle jeta un cri.

— Ah! merci, mon Dieu, merci de m'avoir rendu la mémoire! L'évêque... monseigneur... l'évêque votre prédécesseur... je les lui ai remises en dépôt. Que tout le monde s'éloigne, qu'il ne reste que vous et Marie dans le secret de sa naissance. Approchez, je vous le confierai aussi, mais tout bas à l'oreille, car c'est un secret de vie et de mort. Il y aurait du poison et des poignards contre elle si on le savait!... Elle est la fille de... elle est la fille de...

L'évêque et Marie se penchèrent pour écouter. Marie allait enfin connaître le nom de sa mère! Hélas! les lèvres de l'agonisante ne proféraient plus que des sons inintelligibles... Sa tête s'affaissa peu à peu sur le lit; ses paupières s'abaissèrent sur ses yeux; un léger râle se fit entendre, et le cadavre resta immobile pour l'éternité.

Marie tomba à genoux, et l'évêque récita les prières des morts, debout et les mains étendues sur le corps inanimé. Quand il eut terminé son lugubre ministère, il se tourna vers Marie:

— Soyez sans crainte, mon enfant, lui dit-il, je n'oublierai point l'intérêt que vous portait celle que Dieu vient de recevoir dans son sein, et le dernier désir qu'elle a exprimé à votre égard. Je vais faire des recherches dans les papiers de l'évêque qui m'a précédé au diocèse de Sois-

sons; je l'espère, rien ne s'opposera bientôt à ce que vous entriez en religion. Les preuves de votre naissance légitime sont d'autant plus nécessaires que sans elles vous ne pourriez prendre le voile dans aucune maison religieuse, à moins d'une dispense de notre saint-père le pape. Or le souverain pontife n'accorde cette faveur qu'avec une extrême réserve et seulement quand il s'agit d'une personne de race royale.

Marie l'entendit à peine. Elle priait et pleurait agenouillée au pied du lit de sa bienfaitrice.

De retour dans son palais épiscopal, l'évêque, fidèle à sa promesse, visita lui-même les papiers et les titres que son prédécesseur avait déposés dans les archives du diocèse. Pendant un mois de laborieuses recherches il n'y découvrit rien qui fût relatif à Marie. Comme le vieux aumônier qui avait tenu la jeune fille sur les fonts baptismaux était trépassé depuis longtemps, le prélat se trouva dans un embarras extrême.

Il comprenait bien que l'abbesse défunte n'eût pas éprouvé tant d'angoisses pour une personne d'origine vulgaire. Les dernières paroles de la mourante lui avaient laissé entrevoir que Marie était le rejeton de quelque grande famille; mais des indices aussi peu complets ne lui suffisaient pas pour satisfaire aux rigueurs des canons ecclésiastiques : il résolut donc de consulter la nouvelle abbesse de Notre-Dame de Soissons. Celle que l'on avait élue était précisément la prieure que l'abbesse avait sévèrement réprimandée avant sa mort et qui, même à son insu, en gardait un sentiment d'amertume et de malveillance contre la protégée de la défunte. Elle discuta donc avec sévérité et rigoureusement la question que lui présentait l'évêque, et lui démontra que le témoignage verbal de l'abbesse trépassée, quelque respectable et digne de créance qu'il fût, ne pouvait remplacer les preuves écrites de noblesse et de légitimité qu'exigeaient les règles de l'ordre et les canons de l'Église. Encore si l'abbesse avait nommé le père et la mère de la jeune fille, dit-elle; mais elle n'a bégayé que des paroles vagues, sans suite, au milieu des vertiges de la fièvre et de l'agonie! Croyez-m'en, monseigneur, ayons le courage d'accomplir jusqu'au bout et d'une façon complète les devoirs qui nous sont imposés. Personne plus que moi ne souffre de l'infraction causée, durant vingt années, dans le couvent de Notre-Dame par la présence d'une étrangère.

— Eh quoi! demanda l'évêque, votre intention serait-elle de renvoyer la jeune Marie du couvent qu'elle habite depuis sa naissance?

— Monseigneur, en recevant de vos mains l'investiture du titre d'abbesse, j'ai juré de respecter et de faire respecter les règles du couvent que je gouverne au péril de ma conscience. La présence d'une étrangère ici est contre les règles et entraîne de graves inconvéniens.

— Et que voulez-vous que devienne cette pauvre créature ignorante du monde et dont la vie s'est écoulée au milieu d'un cloître, sans aucun contact avec les choses de la vie réelle.

— Monseigneur la placera dans un autre couvent.

— Eh quoi! vous me conseillez d'enfreindre pour d'autres maisons religieuses les règles dont vous réclamez si rigoureusement l'exécution pour vous-même? interrompit l'évêque avec sévérité.

— Monseigneur fera ce qu'il jugera convenable. Ce n'est pas à une humble religieuse à lui donner des conseils. Je remplis mon devoir; je demande l'exécution rigoureuse des règles de notre ordre; je mets un terme à des abus graves pour la discipline du couvent. Là s'arrête ce que ma conscience m'impose.

Elle sortit en saluant avec respect l'évêque, qui resta seul, mécontent et interdit, car la nouvelle abbesse était rigoureusement dans son droit et ne faisait que remplir avec sévérité un devoir. Triste et embarrassé, il se rendit près de Marie pour lui apprendre ces pénibles nouvelles.

La jeune fille se trouvait en ce moment agenouillée dans le chœur du couvent, près de la pierre sépulcrale qui s'était refermée sur le cercueil de sa bienfaitrice. A la vue de l'évêque, elle courut à lui pleine d'espérance; mais dès qu'elle eut levé les yeux sur le visage morne du prélat, elle comprit tout.

— Vous n'avez rien découvert parmi les papiers de l'évêque votre prédécesseur? dit-elle.

Le prélat baissa la tête pour toute réponse.

— Ainsi, dit-elle, je ne puis prendre le voile et consacrer ma vie à Dieu? Que la volonté divine s'accomplisse! Il me reste la douloureuse consolation de passer ma vie à pleurer et à prier sur la tombe de ma bienfaitrice.

— Hélas! mon enfant, ce triste bonheur ne vous est même pas laissé! La règle de l'abbaye de Notre-Dame de Soissons défend de recevoir dans l'enceinte du cloître des pensionnaires qui ne soient point destinées à prendre le voile.....

Marie jeta un cri de terreur.

— On me chasse! dit-elle. O mon Dieu, mon Dieu, on me chasse!

L'évêque voulut lui prendre la main; elle le repoussa.

— On me chasse! répéta-t-elle. Vous l'entendez, ma bienfaitrice! Vous l'entendez, sainte femme, et vous ne demandez pas à Dieu de m'appeler à lui près de vous! On me chasse! Que voulez-vous, monseigneur, que je devienne dans un monde que je ne connais pas, dont je ne sais pas même les misères et les souffrances par ouï-dire! Sans protecteur, sans asile, sans pain peut-être! O mon Dieu! mon Dieu, prenez pitié de moi, faites que je meure!

— Ne vous livrez pas ainsi au désespoir, dit l'évêque, touché de la plus vive compassion. Vous trouverez un asile chez moi; je suis bien vieux et n'ai pas de longs jours à vivre, mais je saurai vous placer après ma mort à l'abri des souffrances et des périls du monde. Allons, mon enfant, suivez-moi et mettez un terme à ces douloureuses émotions en quittant ces lieux.

Et il l'entraînait doucement; mais elle lui échappa et vint se jeter à genoux sur le tombeau de sa marraine.

— Adieu! lui dit-elle; adieu! ma mère! Adieu, vous qui m'avez si tendrement soutenue dans ma jeunesse! vous qui m'aviez fait près de vous une existence douce et pure! Adieu! On me bannit de ce cloître! On me défend de venir prier sur cette pierre! On me chasse, ma mère! on me chasse! Oh! vous n'entendez donc pas mes plaintes et mes sanglots! Vous ne veillez donc pas sur moi! Vous ne m'aimez donc plus! puisque je suis encore vivante, puisqu'il faut que je sorte de votre couvent, dont on me chasse!

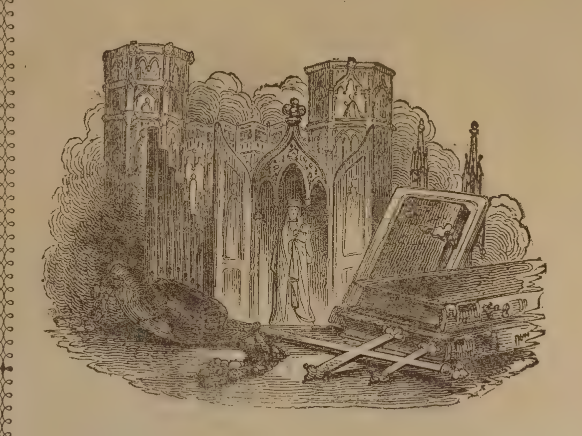
L'évêque l'entraîna hors de l'église, la fit monter près de lui dans sa litière, qui l'attendait à la porte de l'abbaye, et l'emmena vers le palais épiscopal.

L'évêque de Soissons, comme on l'a pu voir dans son entretien avec la nouvelle abbesse de Notre-Dame à propos de l'orpheline, était un vieillard plus charitable que doué d'une grande fermeté de caractère. Longtemps habitué aux mœurs faciles et brillantes de la cour de France, ce n'était guère que depuis cinq ou six ans qu'il était venu résider dans son diocèse et qu'il cherchait à y expier par une vie grave et sévère les erreurs d'une existence jusque-là mondaine. Il avait amené avec lui dans son exil, comme il aimait à le dire, sa sœur, dame Lydorie de Penevent, veuve du comte de ce nom et qui avait exercé sur son mari, jus-

qu'au moment où il périt d'un coup d'arquebusade devant Rouen, l'autorité la plus absolue et la plus rude. Veuve, elle vint chercher un asile près de son frère, car la mort du comte la laissait à peu près sans fortune, et elle entra pour beaucoup dans la détermination que prit l'évêque de quitter la cour et de résider dans son diocèse. Peu à peu et sans beaucoup de peine ni de résistance elle s'empara de l'esprit de son frère comme elle s'était emparée de l'esprit de feu son mari, et ne domina pas moins impérieusement l'évêque qu'elle n'avait dominé le capitaine. Rien ne se faisait dans la maison que par les ordres de dame Lydorie. Toujours vêtue de noir des pieds à la tête, le menton encadré dans son rabat empesé de veuve, elle montrait d'habitude une face rogue et mécontente, grondait du matin au soir, réprimandait toujours, n'approuvait jamais et mettait en pratique cette pensée de je ne sais plus quel empereur romain: « Qu'ils me haïssent, pourvu qu'ils me craignent. » Dans les premiers temps de cette domination, l'évêque, habitué à la vie douce et cajolée qu'il menait à la cour, ne laissait pas que de se révolter contre une manière de faire si rude. Mais comme il fallait sans cesse lutter et combattre, qu'au bout du compte la résistance n'aboutissait à rien, et que la victoire restait toujours à sa sœur, il préféra, à la fin, une soumission paisible à une soumission orageuse. Du moins il gagnait à la première d'éviter la fatigue et le bruit. Donc, dame Lydorie agissait à son gré dans la maison épiscopale, dirigeait les domestiques, réglait les dépenses et même étendait son pouvoir tout temporel sur les affaires spirituelles. Elle nommait aux canonicats, indiquait les candidats aux cures, et fit un jour une telle guerre à l'évêque pour avoir choisi un vicaire en secret et sans délibération de famille, que le pauvre vieillard faillit en perdre la tête. Il y eut huit jours de reproches, de cris et de plaintes, tout autant!... sans compter qu'à l'heure de se mettre à table le dîner se faisait attendre! sans compter que l'évêque avait beau appeler le matin pour qu'on lui apportât son déjeuner, il lui fallait quitter son lit et venir lui-même chercher son valet de chambre, occupé autre part par ordre de dame de Penevent. Bref, l'enfer est un paradis en comparaison de l'existence que mena pendant une semaine l'évêque malheureux, existence à laquelle il ne mit trêve qu'en trouvant le moyen de révoquer la nomination du vicaire et de le remplacer par un protégé de sa sœur.

On comprend, maintenant que l'on connaît tous ces détails, l'embarras qu'éprouvait le bon évêque en approchant de sa demeure avec la jeune fille. Il avait d'abord cédé à l'entraînement de son cœur et à la compassion bien naturelle que lui inspirait la détresse de Marie. Mais maintenant il se repentait presque de sa charitable action, car il sentait que sa sœur ne s'accommoderait guère de la présence d'une étrangère près d'elle, et surtout d'une étrangère dont elle n'avait point au préalable autorisé l'admission dans le palais épiscopal. Il s'ingéniait à trouver quelque moyen de présenter sous un jour favorable sa protégée au rude cerbère; mais il ne lui venait aucune idée pour fabriquer le gâteau de miel et de pavot qu'il eût voulu jeter dans les trois gueules béantes du redoutable gardien. Malgré l'extrême rigueur de la saison, l'eau coulait de son front sur son visage, et son cœur battait avec violence. Mais il ne pouvait retourner en arrière, le sort en était jeté, il fallait marcher en avant, n'importent les conséquences de sa résolution. Une fois sortie de l'abbaye de Notre-Dame, Marie, si elle eût voulu y rentrer, en aurait trouvé les portes impitoyablement fermées devant elle. Il s'avançait donc vers le péril en accusant tout bas les mules de trotter avec trop de vitesse, et se sentait manquer de cœur davantage à mesure qu'il apercevait les fenêtres de sa demeure. A la fin, les mules s'arrêtèrent, et l'un des deux pages qui suivaient la litière vint en tirer les rideaux et présenter l'escabelle qui servait de marchepied à ces sortes de voitures.

L'évêque descendit le premier; et, par une réminiscence machinale de l'ancienne galanterie de sa jeunesse, il ôta son chaperon et présenta à Marie un bras sur lequel elle s'appuya en tremblant. Ce fut ainsi qu'ils montèrent le perron et l'escalier de l'évêché de Soissons.



## CHAPITRE TROISIÈME.

### QU'IL NE FAUT PAS REGARDER PAR LA FENÊTRE.

Rien n'inspire de l'éloquence et de l'adresse comme la nécessité. En montant les premières marches du perron, le bon évêque ne savait point encore de quelle façon il présenterait Marie à la redoutable veuve, pour lui préparer un accueil moins terrible. Mais à mesure qu'il approchait de sa sœur et que l'imminence du péril se faisait sentir de plus en plus, ses idées confuses et effarouchées se ralliaient dans son cerveau, se formaient en cohorte intelligente et lui suggéraient deux ou trois moyens pour améliorer la difficile arrivée de la jeune fille. En mettant le pied sur le carré de l'escalier, il était résolu de dire à dame Lydorie que la jeune religieuse ne venait que provisoirement à l'épiscopat; qu'il n'avait point voulu décider de son sort avant d'avoir pris les bons conseils de sa sœur: il se promettait même, comme une avantageuse chance de succès, de ne laisser voir aucun désir de garder Marie près de lui, et songeait à pousser le machiavélisme jusqu'à témoigner de la répugnance pour ce dernier parti. Les choses ainsi menées eussent sans doute réussi, mais la fatalité vint déranger les projets du digne vieillard; et au moment où le page qui le précédait ouvrit la porte de dame Lydorie, par étourderie ou par maladresse, il le fit si brusquement qu'il cogna et blessa au front l'irritable veuve, qui venait au-devant de son frère.

Le page reçut un soufflet appliqué par la main la plus sèche qui jamais se fût emmanchée au bout d'un bras de duègne. Mais cet holocauste de la joue rose et blanche du fripon ne suffisait point à la colère et à la douleur de la furieuse. L'évêque, au regard qu'elle jeta sur lui et sur sa protégée, sentit que tout était perdu: il aurait voulu pouvoir fuir et il perdit tout à fait la tête. Marie, timide comme une jeune fille qui sort du couvent pour la première fois de sa vie, se tenait tremblante et les yeux baissés.

— Eh ! mon frère, s'écria la veuve, à qui l'effervescence de la colère donnait le don de double vue, qu'est-ce que ceci veut dire ? Notre maison doit-elle servir de refuge à tous les vagabonds que vous trouvez sur votre chemin ?

— Ma sœur, balbutia l'évêque sans trop savoir ce qu'il disait, que voulez-vous, si vous l'abandonnez, que devienne cette pauvre enfant ?

— Et qu'est-ce que cette pauvre enfant ? demanda la rechignante dame.....



Dame Lydorie.

L'évêque lui conta en quelques mots l'histoire de Marie.

— Il ne manquait plus qu'une bâtarde dans votre maison ! interrompit la veuve. Par sainte Lydorie, ma patronne, l'y voici ! Dieu veuille qu'elle n'y soit pas une cause de scandale et qu'elle ne vienne pas révéler à vos diocésains les fautes de leur évêque.

— Fi ! ma sœur, fi ! s'écria le prélat, indigné, fi ! De telles paroles devraient-elles sortir de vos lèvres ! et devant les gens de ma maison ! devant cette jeune fille !

— Vous verrez que cette jeune fille, qui me vaut déjà de votre morale, va bientôt m'en faire elle-même ! Chassez-moi ! donnez-lui ma place ! Autant de suite que plus tard.

Marie, qui pleurait à chaudes larmes, se jeta aux pieds de dame Lydorie.

— Madame, lui dit-elle, je suis sans asile, sans guide, sans appui, seule au monde ! Je sors d'un couvent dont on m'a chassée et où j'étais entrée presque le jour de ma naissance. Mais plutôt que de valoir des chagrins à monseigneur, plutôt que d'exciter votre courroux, j'aime mieux sortir de ce logis ! je préfère mourir !

Dame Lydorie voulait bien satisfaire à son besoin de criailler, mais non pas commettre une mauvaise action ; le désespoir de Marie la toucha d'autant plus que la douleur de la blessure reçue par la duègne à la tête se trouvait tout à fait dissipée.

— Allons, dit-elle, jeune fille, il ne s'agit pas de jeter le manche après la cognée ! Je ne veux pas que l'on aille dire dans Soissons que je chasse du palais épiscopal ceux à qui mon frère donne l'hospitalité. Vous trouverez ici un asile jusqu'à ce que nous ayons avisé tous les deux à ce qu'il y a de mieux à faire pour vous. Suivez-moi et faites trêve à vos larmes et à vos sanglots, qui ne servent à rien.

Habituée aux tendres caresses et à la sollicitude maternelle de l'abbesse sa marraine, Marie, lorsqu'elle avait perdu l'unique affection qu'elle possédait au monde, n'avait trouvé, du moins dans le couvent, que de l'indifférence et de la froideur. Mais en face de cette brutale protection, qu'on lui jetait comme une aumône, elle sentit son cœur se briser et elle recula devant une pareille hospitalité.

— Allez, mon enfant, lui dit doucement l'évêque, suivez ma sœur.

— Venez, mais venez donc ! ajouta dame Lydorie.

Elle prit le bras de la jeune fille, qui se sentit étreinte comme un passereau dans une serre d'aigle, et elle l'emmena dans ses appartemens.

Il y avait tant de douceur, tant de résignation, tant de grâce dans le caractère de la jeune fille, qu'à force de patience, elle parvint à se gagner l'affection de la vieille femme et se fit presque aimer d'elle. Mais dame Lydorie aimait aussi son frère, et l'on peut juger, par les tracasseries dont elle harcelait le digne et inoffensif prélat, des épreuves qu'avait à subir la pauvre Marie. A la moindre méprise sur les ordres qu'elle recevait de la veuve, il lui fallait essuyer les reproches les plus violens et se soumettre à de désobligeantes et amères récriminations sur sa naissance inconnue et sur sa pauvreté, qui la mettait à la merci de la charité épiscopale. En outre, à très-peu de chose près, elle remplissait envers la veuve l'office de camérière, ne la quittait jamais d'un seul moment, et, la nuit, couchait près d'elle dans un petit cabinet. Dès que dame Lydorie éprouvait la moindre insomnie, sa voix impitoyable éveillait Marie, qui n'avait pourtant de repos ni de consolation que pendant son sommeil. Il lui fallait, au premier appel de sa maîtresse, se lever à la hâte, venir s'asseoir près de la vieille femme, subir sa toux, entendre ses doléances sur le malheur de ne pouvoir reposer et se mettre à lire les Heures de la digne dame jusqu'à ce que ses yeux se fermassent et qu'elle finît par se rendormir. Alors Marie, quand elle était bien assurée du sommeil de dame Lydorie, regagnait sa couche, heureuse lorsque la vieille femme ne l'obligeait point une seconde fois à venir recommencer d'une voix fatiguée la lecture soporifique des Heures. Et il ne fallait pas que Marie étouffât le moindre bâillement ! il ne fallait point que ses membres frissonnassent du froid qui les saisissait ! il ne fallait pas que sa voix s'engourdît et que ses yeux se fermassent, car une voix inexorable la réprimandait aussitôt et lui reprochait son ingratitude en termes d'une extrême dureté et souvent même insultans.

La pauvre enfant succombait sous le fardeau de tant de souffrances. Ses joues, naguère fraîches et roses, prenaient une pâleur mate ; ses yeux brillaient d'un éclat étrange, tandis que leurs arcades se creusaient nuancées de teintes plombées. Jamais un sourire n'entr'ouvrait ses lèvres, même aux bonnes paroles que lui disait l'évêque à la dérobée. — A la dérobée, car dame de Penevent éprouvait toujours des redoublemens de mauvaise humeur lorsqu'elle s'apercevait que le sort de Marie inspirait de la compassion.

— Ne semble-t-il pas, disait-elle, que je la rends malheureuse ? Je la traite comme ma propre fille ; elle ne me quitte jamais d'un moment et elle prend des airs de tristesse qui feraient croire qu'elle est la plus à plaindre de la terre ! Est-ce ma faute si elle est d'une humeur mélancolique et d'un caractère sans expansion ? Elle se tient toujours devant moi dans la réserve d'une étrangère ; elle tressaille à ma voix comme si je lui faisais peur. Cela est insupportable ; mais que voulez-vous ! elle est orpheline, elle n'a que moi

d'appui, et il faut bien que je garde ma patience, car si je l'abandonnais, que deviendrait-elle? Oui, Marie, dites, que deviendriez-vous si je vous abandonnais, vous qui n'avez d'asile et de pain que par ma charité?

Un an s'écoula sans apporter aucun changement à la pénible existence de Marie et sans qu'une plainte ou qu'un reproche sortît de ses lèvres. Quand elle parlait de sa bienfaitrice, c'est ainsi qu'elle nommait dame de Penevent, c'était en termes respectueux, et elle avait toujours doucement imposé silence aux personnes qui lui avaient témoigné de la compassion aux dépens de l'humeur de la comtesse.

— Il ne m'appartient, disait-elle, ni de juger ni de laisser juger la protectrice qui m'a recueillie. Jamais je ne m'acquitterai assez envers elle de la reconnaissance que je lui dois. Ces sentimens, ils étaient sincères, elle les éprouvait au fond du cœur. Pauvre lierre frêle et chétif, elle embrassait de ses nœuds délicats le tronc du vieux chêne qui l'abritait, quelque rugueuse que fût l'écorce de cet arbre!

Marie, malgré la réserve qu'elle mettait dans ses relations avec les familiers et les domestiques du palais épiscopal, ne s'était pas moins gagné la tendresse générale par sa douceur, sa bienveillance et sa beauté. On l'aimait d'autant plus qu'on aimait moins dame Lydorie, et c'était à qui ferait au dedans et au dehors du logis l'éloge de l'orpheline.

Quant à l'évêque, il l'aimait comme sa propre fille, et il sentait souvent ses yeux s'emplir de larmes lorsqu'il la voyait subir les mortifications de l'humeur roide et âpre de sa sœur. Il s'ingéniait de mille manières à lui être agréable sans effaroucher dame de Penevent, mais la chose était malaisée, et souvent, pour vouloir apporter quelque consolation à l'orpheline, il ne lui valait que des tracasseries.

Le seul moment de la journée où Marie pût goûter quelque relâche, c'était l'heure où dame Lydorie, après son dîner, que, suivant l'habitude de l'époque, on servait à midi, se livrait aux douceurs de la sieste, s'étendait sur un lit de repos et dormait quelques instans. Marie se retirait alors dans sa petite chambre, ouvrait la fenêtre et respi-



A la fenêtre.

rait un peu d'air pur; car non-seulement la comtesse avait pour système de ne jamais sortir de son appartement, mais encore elle exigeait que les fenêtres en restassent toujours hermétiquement closes. Le petit œil de bœuf qui laissait entrer la lumière dans le cabinet de Marie donnait sur une place plantée d'arbres et lui laissait plonger, à droite, ses regards dans la maison voisine d'un marchand de draps, le plus riche de Soissons, et dont l'enseigne: *à l'Arbre rouge* jouissait d'une vogue et d'une renommée sans égale dans toute la ville. La vie domestique de la paisible famille qui habitait cette maison offrait, par son mouvement, un spectacle plein de charmes à l'orpheline prisonnière.

Le marchand de draps se nommait Jéhan Pastelot et avait près de lui sa mère et sa sœur. La première dirigeait son ménage, l'autre aidait son frère dans les soins du commerce. C'était elle qui répondait aux chalands, qui aunait les étoffes et qui tenait les écritures de négoce; merveille dont s'extasiaient la plupart des personnes qui venaient faire leurs achats dans la boutique de maître Jéhan: car à cette époque il était miraculeux qu'une jeune fille sût lire et écrire; mais Jane avait eu pour maître son frère, et Jane avait vitement profité des leçons de celui qu'elle aimait et qu'elle respectait de toute son âme. Lorsque son père était mort, elle ne comptait encore que quatre ans, et Jéhan lui prodiguait, depuis ce jour, des soins paternels et un dévouement extrême. Aussi n'avait-elle qu'une pensée, qu'un désir, qu'un but: complaire à son frère, mériter un sourire de Jéhan, lui entendre dire de sa voix grave et douce:

— Jane, tu es une bonne sœur!

Alors il y avait joie au logis, et dame Pastelot suspendait ses travaux de ménage pour se réjouir de la bonne harmonie de ses enfans et prendre part à leur satisfaction et à leur tendresse.

Chaque jour, après le dîner, ils faisaient une promenade d'une demi-heure environ dans le petit jardin qui se trouvait derrière leur maison. A ces momens il ne venait guère de pratiques au magasin, car la ville entière dînait ou digérait. Donc ils profitaient de ce relâche pour prendre l'air, deviser gaîment entre eux, arroser les fleurs qui verdoyaient dans leurs plates-bandes ou s'asseoir sous un berceau tapissé par les larges feuilles et les fruits dorés d'une vigne opulente. Plus d'une fois le cœur de Marie s'épanouit à voir le bonheur dont jouissaient ces trois heureuses créatures! Plus d'une fois aussi son cœur se serra en songeant qu'elle n'avait ni frère pour la protéger comme Jéhan, ni mère pour l'aimer comme Jane! Oh! qu'elle aurait voulu pouvoir, ainsi que le faisait la jeune fille, passer son bras autour de la taille d'un frère, le regarder avec un sourire, lui jeter doucement au visage, par une folâtre surprise, des poignées de feuilles de rose, et s'enfuir devant lui, sûre, quand il l'atteindrait, de recevoir un baiser sur le front. Et puis, comme il lui semblait doux de pouvoir présenter son bras à une vieille mère, qui s'y appuyait bien fort, qui bénissait Dieu tout haut de la joie que lui faisaient ses enfans, et qui n'avait jamais ni un regard sévère ni une parole de reproche! Oh! qu'à ce prix, elle eût voulu s'asseoir dans le comptoir de la boutique et travailler toute la journée sans relâche! Qu'elle eût voulu s'associer aux travaux domestiques de la bonne vieille! Car tout était bonheur dans cette famille tendrement unie: le travail comme le repos.

Marie passait donc le temps de la sieste de la comtesse à épier avec envie les bonnes récréations de la famille Pastelot. Presque toujours la voix aigre de la vieille femme venait l'arracher à ce riant spectacle, et il lui fallait rentrer dans sa vie triste, monotone, étouffante, heurtée; il lui fallait subir tous les caprices, toutes les injustices et toutes les criailleries de dame Lydorie, plus amers encore à la jeune fille par le souvenir de la paix et du bonheur dont elle venait d'être le témoin!

Il arriva qu'un jour Jane courait follement pour éviter son frère, dont elle avait barbouillé les joues du jus d'une grosse cerise noire; Marie, pour ne rien perdre de cette lutte amusante, se pencha sur la fenêtre et fut aperçue par le couple jovial. Presque honteux de se voir surpris, surtout par une personne de l'évêché, dans leurs bruyans enfantillages, Jéhan et Jane s'arrêtèrent aussitôt; Jane, rouge et confuse, alla se cacher sous le berceau de pampre; Jéhan feignit de regarder avec attention une rose qui surgissait au milieu d'un buisson. Marie ne se sentait pas moins déconcertée et se retira précipitamment de la fenêtre; mais quelque vitesse qu'elle y mît, Jehan n'en eut pas moins le temps de remarquer sa beauté et de reconnaître la jeune fille qu'il avait aperçue naguère chez l'évêque, auquel il avait apporté du velours pour faire une étole. Il la regarda d'autant plus attentivement que Marie était l'objet de l'intérêt de toute la ville, grâce aux merveilles de douceur et de patience que racontaient d'elle les personnes et les domestiques attachés à l'évêché.

Marie se tenait encore cachée près de la fenêtre, le cœur pantelant et toute tremblante d'émotion lorsque dame Lydorie, qui l'avait appelée et qui, dans le trouble de la jeune fille, n'avait pas été entendue, arriva furtivement:

— Que faites-vous là? s'écria-t-elle, triomphante d'avoir enfin un véritable motif de gourmander Marie. Voilà donc comment vous abusez de ma confiance et de quelle façon vous mettez mon sommeil à profit! Quel objet attire donc si vivement votre curiosité à cette fenêtre?

Elle se pencha, elle regarda et aperçut Jéhan seul, car la tonnelle cachait Jane.

— Des intrigues par la fenêtre! Des intelligences avec un jeune homme! Sainte Vierge! voilà de beaux scandales dans la maison d'un évêque! Vous vous montrez d'une étrange manière reconnaissante de l'hospitalité que je vous donne! Il faut que la vieille abbesse qui vous a élevée, ma mie, vous ait inculqué de singulières idées sur la retenue qui convient aux jeunes filles. Vous le comprenez, un pareil état de choses ne peut durer plus longtemps. Je vais aller trouver monseigneur et aviser avec lui sur ce que nous devons faire en pareille occurrence.

Marie le savait, quand dame Lydorie en appelait à son frère et disait ces fatales paroles: *Je vais aller trouver monseigneur*, en passant du ton glapissant aux notes les plus basses de la voix, elle se préparait à employer quelque moyen violent.

— Au nom du ciel, madame, balbutia Marie, ne m'accusez pas, ne me condamnez pas sans m'entendre! Je ne suis coupable que d'avoir regardé par hasard dans la cour voisine et d'avoir été aperçue par les personnes qui l'habitent.

— Ne joignez pas le mensonge à l'intrigue, interrompit durement dame Lydorie, qui fit passer la pauvre enfan devant elle, l'emmena dans sa propre chambre, l'y enferma à double tour et se rendit ensuite chez l'évêque.



## CHAPITRE QUATRIÈME

### LE REFUGE.

Dame Lydorie, arrivée dans l'appartement de son frère,

trouva l'évêque machinalement étendu dans un large fauteuil et se laissant aller à mille rêveries. A la vue de sa sœur, qui venait brusquement interrompre ce bien-être paresseux, la béatitude somnolente de son visage, doucement éclairé des souvenirs de son bon temps, prit soudain une expression résignée qui n'échappa point à la vieille femme.

— Ma présence vous contrarie, mon frère, lui dit-elle d'une voix étouffée par la colère, mais les motifs qui m'amènent près de vous sont graves et ne souffrent point de retard. Un honteux scandale déshonore votre maison ! Si vous n'y mettez sur-le-champ un terme, il ne me reste qu'à partir aussitôt.

—Plût à Dieu ! pensa l'évêque.

Mais au lieu d'exprimer cette idée par ses lèvres ou par ses regards, il poussa un fauteuil à la comtesse et se tourna vers elle pour l'écouter. Dame de Penevent était trop agitée pour s'asseoir et rester en place. Elle parcourait à grands pas la chambre et accentuait fortement ses pieds sur le plancher. Sans ce mouvement plein de violence, peut-être n'eût-elle point pu faire sortir la voix de son gosier contracté par la colère ; encore cette voix ne s'exprimait-elle que par des sons stridens et saccadés.

—Marie ! s'écria-t-elle enfin, Marie !... votre protégée ! je l'ai surprise tout à l'heure échangeant des gestes, par la fenêtre de sa chambre, avec un jeune homme, avec le drapier Jéhan Pastelot ! Je l'ai arrachée de cette fenêtre, je l'ai enfermée chez moi, après lui avoir reproché comme elle le méritait cette indigne conduite !... et je viens.... Eh quoi! vous souriez de mes paroles ? Vous semblez satisfait de la honte que l'on jette sur votre maison ? Par sainte Lydorie, ma patronne, c'est à devenir folle !

En effet le visage de l'évêque s'était épanoui aux paroles de dame Lydorie ; quand elle lui avait conté la soi-disant intrigue de Marie avec le drapier, il s'était frotté les mains et s'était rapproché du foyer pour y chauffer plus voluptueusement la plante de ses deux gros pieds. Le mécontentement n'avait apparu sur ses traits qu'au moment où la comtesse racontait les moyens de violence mis en usage par elle.

— Vous avez tout gâté !... Vous avez tout gâté ! ma sœur, dit-il avec importance et en souriant néanmoins comme pour démentir quelque peu ses paroles. Si vous aviez feint de ne rien voir, avant quinze jours j'aurais reçu la visite de maître Jéhan Pastelot, qui serait venu très-humblement me demander en grande cérémonie la main de ma protégée. Jéhan Pastelot est un honnête garçon, incapable d'aimer une fille autrement que pour l'épouser, surtout quand cette fille est sous ma protection ! Il est pieux, rangé comme une religieuse, et il fournit tous les draps et tous les velours de notre maison épiscopale. Mais par vos cris et votre violence maladroite, vous avez tout gâté. Je vous le répète, vous avez effarouché les jolis oiseaux qui commençaient à gazouiller la chanson d'amour, et nous aurons une peine infinie à leur rendre la voix.

— Quel langage me tenez vous là ?

— Je dis que Marie ne saurait trouver un époux plus convenable que Jéhan Pastelot, et que je vais m'ingénier à réparer le dommage que vous avez causé à leurs amours en les effarouchant si mal à propos. Enfin, j'espère, grâce à Dieu, remettre toutes les choses en bon chemin.

— Puisque voilà comment vous vous montrez soigneux de l'honneur de votre maison ; puisque vous comprenez si peu ce que le devoir vous impose, je sais, moi, ce que j'ai à faire ! s'écria la comtesse.

Elle s'élança hors de la chambre de son frère et en ferma la porte avec tant de violence qu'il sembla qu'un coup d'arquebusade venait d'éclater ; la maison entière s'en ébranla sur ses fondemens.

L'évêque, sans prêter attention à cet acte de violence, prit un sifflet d'argent, et au son qu'il en tira un de ses pages accourut.

— Rends-toi *à l'Arbre rouge*, chez maître Pastelot le drapier, présente-lui mes salutations et prie-le de venir me parler de suite, dit l'évêque. S'il t'interroge sur les motifs qui me font le mander, tu lui diras que sans doute j'ai besoin de velours et de drap pour me faire faire une soutane neuve.

Le page obéit, et l'évêque se rapprocha encore quelque peu de la cheminée, car sa sœur d'abord et ensuite le page, en ouvrant la porte, avaient laissé pénétrer un peu de froid jusqu'au frileux évêque.

Dix minutes s'étaient à peine écoulées que maître Pastelot se rendait aux ordres du prélat. L'évêque ne put s'empêcher de remarquer la sérénité du jeune homme.

— Oh ! oh ! songea-t-il tout bas, le gaillard est moins novice que je le pensais et ne manque pas d'aplomb. La partie sera plus difficile à jouer que je ne le croyais.

Salut à maître Pastelot, dit-il en donnant gaîment la bénédiction au jeune homme, qui s'était agenouillé, et en lui faisant signe de se relever et de s'asseoir près de lui. Or çà, mon garçon, comment se porte votre honorée mère et votre jolie sœur Jane ?

— Monseigneur leur fait honneur et à moi aussi, répliqua le drapier.

— Il ne vous manque plus qu'une femme et qu'un enfant pour être le plus heureux des hommes. Cela fait, vous n'aurez plus rien à désirer ici-bas.

— Monseigneur a raison.

— Pourquoi donc ne vous mariez-vous pas ?

— Parce que je suis encore assez jeune pour attendre, monseigneur ! Et puis ce n'est pas chose facile que de se marier.

— Pourquoi ? Vous êtes un joli garçon, galamment tourné. Il n'y a pas dans tout Soissons de magasin mieux achalandé que celui de *l'Arbre rouge*, et je sais que vous possédez quatre maisons de bon rapport ! Par Notre-Dame de Soissons, je ne connais point de bourgeoise et même de demoiselle noble qui ne s'estimât heureuse de vous avoir pour mari. Vous pouvez demander la main de celle qui vous plaira le plus, et le jour où vous aurez dit votre choix, vous aurez une fiancée.

— Monseigneur me traite avec trop de bienveillance ! Pour quels motifs a-t-il bien voulu m'envoyer quérir ?

— Voyez l'adroit et le rusé compère ! murmura le prélat. De par saint Jacques ! son sang-froid aurait fait honneur au plus conquérant cavalier de la cour du feu roi Henri II ! Allons ne dissimulez plus, compère, on sait tout ! On vous a vu échanger des signes et des regards avec une jolie fille qui mérite bien votre choix, vrai Dieu !

— Je vous jure, monseigneur, que je ne comprends pas un mot de ce que vous me faites l'honneur de me dire.

L'évêque se sentit ébranlé par le sang-froid de Jéhan.

— Eh quoi, dit-il, tout à l'heure encore ne faisiez-vous pas un doux manége d'œillades avec ma pupille Marie ?

Le drapier ne put s'empêcher de sourire.

— Monseigneur, répliqua-t-il, tout à l'heure je m'ébattais dans mon jardin avec ma mère et ma sœur ; Jane a vu à une fenêtre de votre palais une femme qui nous regardait, et nous avons cessé nos jeux, car nous rougissions d'être surpris dans ces folâtreries par votre honorée sœur M^me^ la comtesse de Penevent. Nous n'avons reconnu qu'ensuite M^lle^ Marie.

Ce fut au tour de l'évêque à sourire ; mais il accompagna ce sourire d'un soupir étouffé, car, il le comprenait, Jéhan Pastelot disait la vérité.

— Je comprends qu'il y a erreur dans tout ceci, mon maître, et qu'il n'y avait d'œillades ni pour ma pupille ni pour ma sœur. Maître Jéhan, excusez-moi. J'enverrai demain mon tailleur à votre boutique pour me lever le drap d'une soutane neuve. Au revoir!

Jéhan s'agenouilla de nouveau pour recevoir la bénédiction épiscopale, que lui donna le prélat ; puis, tandis que le jeune homme s'éloignait, il courut aussi vite que le lui permettaient ses vieilles jambes dans l'appartement de sa sœur

— Tout ceci est une méprise, lui dit-il en s'asseyant, car la promptitude qu'il avait mise à venir justifier sa protégée l'avait essoufflé. Il n'y a pas la moindre intrigue entre maître Jéhan et Marie. Pastelot, ajouta-t-il en réprimant un sourire, croyait que c'était vous, ma sœur, qui étiez à la fenêtre.

Le sourire de l'évêque n'échappa point au regard de Mme de Penevent, qui en devint plus pâle encore de rage, mais elle se maîtrisa et répondit :

— Peu m'importe que vous soyez la dupe de maître Jéhan le drapier ! Je n'ai point à m'occuper de ses intrigues insolentes et de ses excuses plus insolentes encore !

— Vous savez donc la vérité comme moi ?

— Je sais, je sais que j'ai chassé du palais épiscopal celle qui n'avait point rougi d'y introduire le scandale !

— Marie ! Chasser Marie ! Renvoyer honteusement de chez moi cette pauvre enfant qui n'a d'autre tort que votre méchanceté et votre humeur tracassière ! Par Notre-Dame ! il n'en sera rien ! Où est-elle ? Je veux qu'elle revienne chez moi ! Je ne veux pas qu'elle en sorte ! Et que deviendrait la pauvre enfant, qui n'a que moi seul d'appui au monde? Quoi ! vous la calomniez honteusement, et pour réparer vos torts, vous la jetez dans la rue ! J'ai bien enduré de vos caprices, mais par le saint sacrifice de la messe, cette fois il n'en sera pas ainsi !

Et il sortit laissant sa sœur stupéfaite de voir, pour la première fois depuis dix ans, son frère lui résister en face.

La comtesse, en sortant de chez son frère, était rentrée éperdue de colère dans la chambre où elle avait enfermé Marie. Sans proférer un mot, elle avait saisi par le bras la jeune fille, l'avait conduite ou plutôt entraînée jusqu'à la porte extérieure du palais épiscopal, et là, lui montrant le seuil :

— Si vous remettez le pied sur ces dalles de pierre, lui dit-elle, si vous essayez de rentrer dans cette maison, je vous en ferai chasser à coups de fouet comme le méritent les filles de votre espèce ! Allez trouver le complice de vos intrigues, mais ne prononcez jamais ni mon nom ni celui de mon frère, ou bien le bourreau vous bannira de la ville comme je vous ai bannie de cette maison.

Elle rentra, et elle laissa seule la pauvre Marie, brisée, anéantie, mourante. Elle tomba affaissée sur les marches de l'escalier et se prit à sangloter, son visage caché dans ses deux mains. En ce moment, Jéhan Pastelot sortit, tellement préoccupé de sa singulière conversation avec l'évêque, que, sans la voir, il heurta du pied la jeune fille. Celle-ci leva machinalement la tête, et Jéhan reconnut la protégée de l'évêque.

— Mademoiselle Marie ! s'écria-t-il.

Celle-ci ne répondit que par des sanglots.

— Je comprends tout, dit-il : cette méchante femme vous a chassée ! Elle vous punit de sa grossière méprise, et c'est moi qui suis la cause innocente de votre malheur ! Voyons, ajouta-t-il doucement et avec bonté, quels sont vos projets ? Qu'allez-vous faire? car il est de mon devoir de vous aider de mes conseils et de mon appui. Où voulez-vous que je vous conduise ?

— Hélas ! je ne le sais pas moi-même ! Je ne connais personne au monde ! Je suis sans asile et sans protecteurs ! Il ne me reste qu'à mourir !

— Il ne sera pas dit, reprit le bon jeune homme, ému de tant de désolation, il ne sera pas dit que vous en viendrez à une si triste extrémité. Mais comme ce n'est ici ni le lieu ni le moment d'un pareil entretien, faites-moi l'honneur de venir au logis de ma mère. Là vous trouverez une protection plus utile et plus convenable que celle d'un jeune homme comme moi. Séchez vos larmes, mademoiselle, car je vous le jure sur ma part de paradis, ni ma mère ni moi nous ne vous abandonnerons jamais.

— Bien pensé ! bien dit ! interrompit une grosse voix bénigne, qui n'était rien moins que celle de l'évêque. Le prélat s'était approché doucement de Jéhan et de Marie et avait écouté leur entretien. Bien pensé et bien dit ! J'ai tout entendu ! Vous êtes un brave garçon, maître Pastelot, et vous, Marie, malgré les sottes et injustes préventions de ma sœur, vous allez rentrer au palais, et il faudra bien qu'elle avoue ses torts.

Marie fit un geste d'effroi et se rapprocha instinctivement du drapier.

— Dans le fait, continua l'évêque, la vie que vous menez près de ma sœur n'est guère supportable, et les événemens d'aujourd'hui ne la rendraient pas meilleure. D'un autre côté, si vous vous réfugiez chez maître Pastelot, ma sœur criera au triomphe, et j'aurais beau dire la vérité, la calomnie n'en ira pas moins son train et demandera pourquoi vous avez choisi un refuge précisément chez celui que l'on vous accuse d'aimer. Il faudrait trouver un autre moyen d'arranger tout cela.

— Ce moyen est tout simple, monseigneur, objecta Jéhan.

— Par Jésus ! s'écria l'évêque, stupéfait, vous l'avez déjà trouvé? Quelle ardeur et quel dévouement ! pensa-t-il en lui-même ; si jusqu'ici l'amour n'était pas du jeu, le voilà qui s'y met. Et quel est ce moyen, mon maître ?

— Vous allez conduire, monseigneur, mademoiselle Marie chez ma tante Catherine Margerin, la sœur de ma mère, qui tient un magasin de toile fine sur la grande place, à l'enseigne de la *Perle d'or* ; vous lui direz que vous désirez faire apprendre le commerce à mademoiselle et la mettre en apprentissage chez elle. Votre recommandation lèvera toutes les difficultés, et ma tante Margerin accorderait des choses beaucoup plus difficiles que cette affaire à une visite personnelle de monseigneur l'évêque.

— Que dites-vous de ce projet, ma chère Marie ? demanda l'évêque.

— Oh ! je l'accepte avec reconnaissance.

— Bien ! très-bien ! déclara le prélat. Le conseil en plein vent est levé ! Séchez vos yeux, Marie, et appuyez-vous sur mon bras. Et vous, compère, retournez à votre boutique, et bouche close sur tout ceci. C'est un secret entre nous quatre : ma sœur, qui ne sort jamais du logis ; moi, qui le tairai, et vous deux, à qui je défends d'en souffler un mot, pas même à votre tante, Jéhan, pas même à votre mère et encore moins à votre jolie sœur. Grâce à Dieu, il n'est point passé une seule personne devant le palais durant notre conférence, et j'ai eu soin de vous faire tenir cachés derrière ce pilier. Adieu, maître Pastelot.

Le drapier salua l'évêque jusqu'à terre, et Marie et son protecteur se dirigèrent vers la boutique de la marchande de toiles.

Dame Margerin était occupée à servir quelques pratiques

lorsqu'elle vit le prélat entrer chez elle. Aussitôt tous les assistans se précipitèrent à genoux et l'évêque leur donna sa bénédiction. Vous pouvez juger de l'étonnement et de la joie de la marchande en recevant l'illustre visite.

— Je me réjouis de vous voir en bonne santé, ma chère dame Margerin, dit l'évêque à haute voix et de manière à se faire entendre des riches bourgeoises qui remplissaient le magasin, car il savait combien cette publicité serait douce à la marchande. Je viens requérir de vous un bon office. Voici une jeune fille que j'aime comme mon propre enfant : elle ne rêve que le commerce de toiles, et j'ai pensé que nulle ne pouvait mieux que vous devenir la maîtresse de cette chère apprentie. Je vous l'amène donc, dame Margerin ; vos conditions seront les miennes ; d'ailleurs je viendrai souvent visiter ma pupille et causer avec vous.

Il bénit de nouveau l'assistance agenouillée, salua dame Margerin, baisa au front Marie et se retira, laissant la marchande de toiles éperdue d'orgueil et de joie. Elle servit à la hâte ses chalands, et puis elle s'approcha de son apprentie et lui demanda la permission de l'embrasser. Grâce à ses manières affectueuses, dame Margerin ne tarda pas à gagner l'amitié de la pauvre enfant, naguère si rudement menée par la redoutable sœur de l'évêque.

Ces préliminaires bienveillans terminés, elle installa Marie dans une jolie petite chambre, la meilleure de la maison, et s'occupa ensuite du trousseau de son apprentie, car les robes de brocart de la jeune fille ne seyaient guère à son nouvel état. Elles se mirent donc toutes les deux à tailler dans la bure, et à la nuit tombante elles avaient presque achevé une robe telle qu'en portaient à cette époque les bourgeoises de Soissons. Le lendemain tout le monde dans la ville savait que monseigneur l'évêque avait placé en apprentissage sa pupille chez dame Margerin, et tout le monde portait envie à la marchande de toile, surtout lorsqu'on eut vu l'évêque venir rendre visite, une seconde fois en plein jour, à l'heureuse femme, s'asseoir familièrement dans son arrière-boutique et ne pas dédaigner de boire un verre de l'excellent élixir de groseilles qu'elle savait, comme monseigneur se complut à le lui dire, préparer mieux qu'aucune ménagère passée, présente et future.



## CHAPITRE CINQUIÈME.

### OU MAITRE PASTELOT PREND FEMME.

Dame Catherine Margerin, fille d'un bourgeois aisé de Soissons s'était mariée à vingt et un ans avec un jeune marchand de toiles qu'elle aimait depuis son enfance et qui demeurait dans le voisinage. Jamais la plus petite agitation n'avait troublé leurs pures et limpides amours ; leur union ne s'écoula ni moins calme ni moins heureuse. Le travail et la tendresse, telle fut leur vie jusqu'au jour fatal où la mort vint frapper Margerin après quinze années de mariage. Catherine faillit succomber à sa douleur, et sans les soins dévoués de sa sœur, dame Pastelot, le désespoir l'eût conduite au tombeau ; mais la tendresse affectueuse de l'excellente femme la rattacha à l'existence et elle se résigna peu à peu à la cruelle séparation qui la laissait dans un si grand et si triste isolement.

Depuis dix ans que ce malheur lui était arrivé, dame Catherine n'avait point quitté le costume de veuve et portait encore la robe de deuil et le voile noir ; mais sa gaîté lui était revenue insensiblement. Seule dans sa boutique, dont elle ne sortait durant la semaine que le matin au point du jour pour aller entendre la messe, elle n'avait jamais murmuré contre la volonté de Dieu ! Néanmoins, lorsqu'un couple de vieux époux passait devant sa boutique, elle soupirait, et si quelque petit enfant aux joues roses et rebondies venait s'ébattre sur le seuil de la maison ou se promenait en tenant sa mère par la main, elle sentait ses yeux se remplir de larmes. Ce n'est point qu'après la mort de Margerin, elle n'eût pu se remarier avantageusement, car en dépit de ses quarante-cinq années Catherine était encore fraîche et belle ; mais à toutes les demandes de sa main qu'on lui adressa, elle répondit par un refus positif, et allégua qu'elle avait la ferme intention de porter jusqu'à la mort le nom du mari qui pendant quinze ans lui avait donné tant de bonheur. Elle ne changea rien à sa vie d'autrefois ; seulement elle prit à son service une vieille domestique, bien moins pour les soins que la sexagénaire pouvait lui rendre que pour ne pas rester tout à fait seule au logis. Vous pouvez juger par de pareils antécédens quel accueil affectueux trouva Marie près de ce pauvre cœur déshérité de la seule affection qui l'eût jamais rempli. Catherine se mit à l'aimer de suite comme elle eût aimé sa fille si Dieu lui en eût donné une. Marie trouva dans cette tendresse simple et douce ce que ne lui avaient jamais donné ni la brutale protection de la comtesse, ni l'insoucieuse bienveillance de l'évêque, ni la jalouse camaraderie de ses compagnes du couvent, ni même le dévouement de la vieille abbesse. Car il y avait dans les manières de celle-ci je ne sais quoi de respectueux pour la jeune fille qui réprimait les effusions de cœur. Dame Catherine, au contraire, aimait son apprentie d'égale à égale, avec l'abandon d'une âme affamée de tendresse et qui trouvait enfin un objet sur lequel elle pût dignement la déverser. Cette tendresse intelligente n'avait du reste rien d'exagéré dans son expression : c'était un bien-être paisible qu'elle éprouvait près de Marie, et un besoin infatigable, mais sans tracassière importunité de lui être agréable ; elle devinait sans effort et tout naturellement ce qui pouvait être agréable à la jeune fille et le lui procurait avant que celle-ci eût le temps de le désirer. Elle se sentait toute joyeuse quand Marie se livrait avec elle à ces longues causeries dans lesquelles un indifférent n'eût trouvé que des lieux communs, mais qui foisonnaient pour elle de mille étreintes morales

dans lesquelles se rapprochaient leurs cœurs par une délicieuse harmonie et se mettaient à l'unisson.

Toutes les deux se levaient au point du jour; leur premier soin était d'aller entendre à l'église une messe basse; après quoi elles revenaient aider la vieille servante dans les soins du ménage, et faisaient pour prendre place dans leur comptoir une toilette qui ne manquait ni de grâce ni de recherche. En dépit de ses quarante-cinq ans, les magnifiques cheveux blonds de dame Catherine n'avaient rien perdu de leur charmante nuance cendrée, et ses yeux noirs brillaient d'un éclat juvénile qui n'ôtait rien pourtant à ses traits réguliers de leur expression pleine de douceur. Ses guimpes d'une blancheur irréprochable lui seyaient à ravir; ses vêtemens noirs faisaient valoir un corsage généreux, amincissaient une taille un peu rondelette et laissaient favorablement voir une main mignonne et blanche. Ce n'eût point été une grande dame bien imposante, mais c'était une adorable bourgeoise à laquelle on n'eût guère donné plus de trente-cinq ans, même en appréciant son visage avec sévérité.

La beauté de Marie, assise à ses côtés, se caractérisait au contraire par une grande distinction de forme et de manières.

Les chalands ne manquaient jamais de témoigner une sorte d'embarras à s'enquérir de cette jeune personne, qui semblait une reine, quel était le prix de la toile. Ils s'entendaient mieux d'abord avec dame Catherine; mais quand ils avaient entendu la voix suave de l'apprentie, lorsqu'ils avaient essayé de sa complaisance gracieuse, c'était à elle qu'ils s'adressaient de préférence. Marie s'était mise au courant de sa profession avec une facilité devant laquelle s'extasiait dame Catherine : sans compter que la jeune fille remplaça dès le lendemain de son arrivée un vieillard ivrogne et insolent qui venait chaque soir mettre au courant les écritures commerciales de la marchande de toile : de même que presque toutes les bourgeoises de cette époque, dame Margerin savait à peine écrire et ne lisait même pas trop facilement.

Sauf le temps du dîner, la journée se passait dans la boutique activement, mais sans fatigue, et avec les nombreuses distractions qu'apportait la présence des chalands sans cesse renouvelés. Mais le soir était leur moment de bonheur et de récréation; elles s'asseyaient près d'une grande table : tandis que Marie prenait les livres de commerce ou se livrait à quelques travaux d'aiguille, dame Catherine, son tricot à la main, devisait avec son apprentie de mille choses devant lesquelles se récriait la pauvre enfant si longtemps recluse. Son ignorance de toute la vie réelle étonnait par sa naïveté la naïveté même de la bonne marchande. Ces causeries duraient jusqu'à huit heures; le souper leur succédait sans les interrompre, et neuf heures amenaient la prière du soir faite en commun devant un crucifix d'ivoire et d'ébène. Alors les deux nouvelles amies se retiraient chacune dans leur chambrette et ne tardaient pas à s'endormir heureuses et paisibles.

C'était le lundi que Marie était entrée chez dame Margerin; le samedi se trouvait advenu qu'elle ne comprenait point encore que la semaine eût déjà touché à sa fin. Le temps volait maintenant pour la jeune fille avec une rapidité qu'elle ne lui connaissait ni au couvent ni près de la rude sœur de l'évêque.

— Or çà, mon enfant, dit dame Catherine lorsque le samedi soir la boutique se trouva close et que Marie se disposait, comme d'habitude, à s'asseoir devant la grande table : nous avons autre chose à faire ce soir que de coudre des béguins ou de broder des manchettes. Demain ma sœur et ses deux enfans viennent dîner avec moi, suivant leur usage, et il faut songer à leur faire bonne réception. Nous allons donc quitter nos robes, nous mettre en corset et descendre au fournil pour façonner une bonne et large tarte; car mon neveu Jéhan aime la tarte à la passion, et il ne se contente pas de portions médiocres. C'est un charmant garçon que Jéhan, ajouta-t-elle, et quand tu l'auras vu, je suis sûre qu'il te plaira.

Les joues de Marie s'empourprèrent d'une rougeur brûlante : fort heureusement, dame Catherine se trouvait à l'autre bout de l'arrière-boutique, car sans cela le trouble innocent de la jeune fille ne lui eût point échappé. Elle n'était même pas tout à fait remise de cette agitation quand dame Margerin vint l'aider à quitter sa robe et la mena dans la cave, où, suivant la coutume du pays, se trouvaient la cuisine et le four.

La soirée se passa à la fabrication de la tarte par dame Catherine; fabrication dans laquelle Marie la seconda avec une intelligence et une adresse dont ne savait pas assez s'étonner la marchande de toiles. Puis elles remontèrent dans leurs petites chambrettes, où de nombreuses ablutions ne tardèrent pas à faire disparaître les traces blanchâtres que la farine et la pâte avaient laissées sur les bras appétissans de dame Margerin, et incrusté sur les doigts effilés de Marie. Ensuite elles allèrent se coucher, et nous devons dire, en historien fidèle, que Marie ce soir-là s'endormit plus difficilement que de coutume.

La journée du dimanche ne causait guère moins d'agitation au logis de Pastelot; sa mère et Jane s'entretenaient de la nouvelle apprentie de dame Margerin, qu'il leur tardait de voir, et le cœur de Jéhan battait sans qu'il se rendît bien compte des motifs qui le faisaient battre. Enfin la matinée solennelle arriva; dame Pastelot se rendit avec ses enfans à la grand'messe, et ce fut là qu'elle rencontra dame Margerin et Marie. Catherine échangea un bon sourire avec sa sœur et sa nièce. Celles-ci saluèrent l'apprentie, qui leur répondit par une révérence, et qui cacha le rouge qui lui montait au visage sous le livre d'heures qu'elle tenait à la main. Jéhan ne se sentait guère plus à son aise, et jamais il n'avait assisté avec si peu d'attention au saint sacrifice de la messe. Malgré ses efforts, ses regards se reportaient involontairement sur Marie.

L'office se termina enfin, et l'on prit le chemin de la maison de dame Margerin. Les deux jeunes filles se donnèrent le bras, Jéhan offrit le sien à sa tante, tandis que sa mère s'appuyait sur l'autre. Ce fut ainsi que l'on traversa la grande place et que l'on arriva au magasin de toiles. Chemin faisant, dame Catherine ne cessa de répéter sous toutes les formes l'éloge de son apprentie, sans oublier que monseigneur l'évêque était venu lui faire, à elle dame Margerin, trois visites en quatre jours. Elle accompagnait cette grande nouvelle de quelques réflexions sur le choix que le prélat avait fait d'elle parmi toutes les marchandes de la ville pour lui confier sa pupille; mais, grâce à Dieu, elle ne vit pas le sourire que ces réflexions firent naître sur les lèvres de son neveu.

Le soir Jéhan trouva que la journée avait passé avec une effrayante rapidité, et il lui semblait que dix siècles le séparaient encore du dimanche suivant. Jane ne savait assez dire combien elle avait trouvé Marie charmante, et dame Pastelot restait enchantée des soins dont la jeune fille l'avait entourée.

— Elle n'est pas fière le moins du monde, disait-elle, sans songer qu'elle parlait d'une apprentie de sa sœur; car de même que tout le monde, elle se sentait charmée que Marie l'eût traitée avec bienveillance, et rendait machina-

lement hommage à la supériorité que la pupille de l'abbesse de Notre-Dame exerçait à son insu sur tous ceux qui la voyaient; supériorité, soit dit en passant, qui n'entrait pas pour peu de chose dans la haine et les humiliations dont l'avait accablée la comtesse.

Une année tout entière s'écoula de la sorte pour l'heureuse famille et pour Marie. L'évêque venait fréquemment visiter sa protégée pour se soustraire aux scènes violentes de sa sœur, qui lui reprochait comme une insulte faite à elle-même l'affection du prélat pour la jeune fille qu'elle avait chassée. Il prenait le parti de faire arrêter sa litière devant la maison de l'échevin, qui demeurait dans le voisinage de dame Margerin, se glissait doucement le long du mur et gagnait la boutique, où il se procurait le triple plaisir de voir Marie, d'être agréable à dame Margerin et de commérer avec les chalands qui remplissaient la boutique.

Quant à Jéhan, il se trouvait toujours des affaires qui l'obligèrent, d'abord une ou deux fois par semaine, puis ensuite tous les jours, puis après cela deux ou trois fois par jour, à venir chez sa tante, où il passait des heure sentières. Dame Catherine en souriait tout bas, et Marie, quand la visite de Jéhan tardait un peu et laissait passer l'heure accoutumée, se sentait inquiète et triste. Mais sa belle et noble figure s'épanouissait dès que paraissait le jeune homme, qui vraiment par sa bonne tournure et sa mine galante justifiait l'intérêt de l'apprentie.

Il advint donc qu'un dimanche Jane, dès qu'elle vit arriver Marie, lui sauta au cou plus tendrement encore que de coutume, et que dame Pastelot prit la jeune fille par la main et l'emmena dans la boutique, qui se trouvait close, vu la sainteté du jour.

— Ma chère Marie, lui dit-elle avec simplicité, Jéhan vous aime, voulez-vous devenir sa femme?

Marie cacha son visage sur l'épaule de la vieille marchande et se mit à pleurer doucement; mais c'étaient des larmes de joie. Quand elle eut laissé passer ce moment d'heureuse émotion, dame Pastelot rentra en tenant par la main la jeune fille.

— Jane, fit-elle, embrasse ta sœur.

Les deux charmantes créatures s'étreignirent longuement et Jéhan baisa la main de sa mère.

Ce fut une joyeuse journée et un joyeux dîner qui suivirent ces fiançailles.

Après le repas, on alla se promener dans le jardin; Jéhan s'enhardit à offrir son bras à Marie. C'était la première fois qu'il parlait seul à seule avec la jeune fille.

— N'est-ce pas, lui dit-il, vous m'aimerez toujours?

Elle laissa tomber timidement sa main dans la main de l'heureux fiancé, et sa tête se pencha sur sa poitrine, mais tout à coup elle la releva.

— Pourquoi cacher ce que je suis fière de pouvoir vous dire, murmura-t-elle; maître Jéhan, je vous aime!

Jéhan sentit ses genoux se dérober sous lui! Il ne tarda pas néanmoins à se remettre de cette courte et vive émotion, et je ne sais ce qu'ils continuèrent à se dire et quelles paroles ils échangèrent; mais lorsque la famille rentra dans l'arrière-boutique, les visages radieux des deux fiancés exprimaient une douce intimité, et ils avaient perdu la fausse honte de leur bonheur.

Le lendemain matin, monseigneur l'évêque de Soissons reçut la visite de maître Jéhan Pastelot, revêtu de ses habits de fête. Apparemment que le prélat soupçonnait la cause de cette visite ou qu'il en lisait les motifs sur le visage du digne jeune homme, car avant que celui-ci se fût relevé et tandis qu'il lui donnait encore la bénédiction épiscopale:

— Ah! ah! mon garçon, lui dit-il, il paraît maintenant que tu ne prends plus de jeunes filles pour de vieilles douairières. Tu les regardes en face et tu désires encore les voir de plus près: cela se lit dans tes yeux.

— Puisque monseigneur connaît le motif de ma visite, j'espère qu'il daignera consentir.....

— A te donner Marie en mariage? Voilà plus d'un an que j'ai conçu ce projet et que j'en attends l'exécution. Oui, mon garçon, je te donne la main de cette chère fille, et je m'applaudis de confier le soin de son bonheur au plus digne jeune homme que je connaisse.

Jéhan salua profondément l'évêque.

— Monseigneur sera donc assez bon pour assister au banquet nuptial?

— Et pour célébrer moi-même ton mariage dans mon église épiscopale avec tout mon clergé. Je veux déployer une pompe qui fera parler encore dans cent ans de tes noces.

— Merci, monseigneur, répliqua le fiancé tout confus; et il se disposait à demander encore la bénédiction de l'évêque et à retourner chez lui, lorsque le prélat le rappela.

— Mais il me semble, compère, que nous oublions encore quelque chose.

— Quoi donc, s'il vous plaît, monseigneur?

— Et, par saint Rigobert! la plus essentielle après la femme! la dot.

— J'ai prévu vos désirs, monseigneur! Je reconnaîtrai, par contrat de mariage, quatre mille écus à ma femme.

— Sans compter qu'elle t'en apporte douze mille, que ses parens inconnus ont fait remettre avec elle à feu l'abbesse de Notre-Dame de Soissons. Quant à mon cadeau de noces, j'espère que tu n'en seras pas mécontent. Eh quoi! cette nouvelle d'une fortune que tu n'attendais point ne te cause pas plus de surprise et de joie que tu n'en témoignes?

— J'étais assez riche pour deux, monseigneur, et puis j'aurais voulu?...

Il s'arrêta.

— Eh bien, achève; tu aurais voulu...

— J'aurais voulu que Marie tînt tout de moi, ajouta-t-il en baissant les yeux.

— Tu es un bon et honorable garçon! répliqua l'évêque ému. Mais Marie ne t'en doit pas moins de reconnaissance, et douze mille écus ne sauraient rien gâter. Adieu; à quand la noce?

— Dans quinze jours, monseigneur.

Jéhan vint rapporter les bonnes nouvelles qu'il avait apprises de l'évêque à Marie et à sa famille. Dès l'heure même, les quatre femmes se mirent à l'œuvre avec ardeur. Les deux jeunes filles s'occupèrent du trousseau; dame Pastelot de l'appartement nuptial, et dame Margerin, qui souriait du bonheur de Marie et qui pleurait de se séparer d'elle, nettoyait l'argenterie, sortait de l'armoire ses nappes damassées et rêvait le menu d'un dîner dans lequel elle devait se surpasser, car monseigneur l'évêque y assisterait. Enfin le jour mémorable arriva. A midi, deux litières à la livrée épiscopale s'arrêtèrent devant le logis de la marchande de toiles, et la charmante fiancée monta dans la première, en compagnie de dame Pastelot, de Jane et de dame Margerin; Jéhan et trois de ses amis se placèrent dans la seconde: le cortége se dirigea vers l'église cathédrale, ornée comme pour un jour de grande solennité.

L'évêque, revêtu de ses habits pontificaux, attendait les futurs époux sous le porche de l'église et leur donna l'eau bénite, comme il eût fait pour un prince. Puis il les con-

duisit dans le chœur au pied du maître-autel, où le syndic de la corporation des drapiers, en compagnie du syndic des marchands de toile, tint le poêle nuptial au-dessus de la tête de Marie et de Jéhan. L'évêque fit suivre la cérémonie d'une allocution aux nouveaux époux, et vint ensuite prendre sa place au repas de noces, qui fit le plus grand honneur à dame Margerin et dont on parla dans toute la ville pendant huit jours.

La semaine suivante l'évêque traita dans le palais épiscopal la famille Pastelot. Sa sœur, dame Lydorie, se trouvait absente depuis un mois; d'importantes affaires de famille l'avaient obligée de se rendre à Paris.



## CHAPITRE SIXIÈME ET DERNIER.

### DÉVOUEMENT ET DÉNOUMENT.

Dix années n'apportèrent qu'un seul événement grave parmi les personnages qui jusqu'à présent ont joué un rôle de plus ou moins d'importance dans cette histoire. Ce fut la mort de la comtesse Lydorie de Penevent, qui trépassa à Paris et rendit au bon évêque de Soissons une liberté dont il ne sut que faire, et un repos dont il se sentit d'abord presque malheureux. Mais il ne tarda point à prendre son parti de cette vie douce et sans querelles, grâce à la respectueuse amitié que lui témoignaient Jéhan Pastelot, sa jeune femme et tous les membres de la famille du drapier, y compris Jane, heureusement mariée à un orfévre de la ville. Dame Margerin, après avoir vendu sa boutique de toiles, était venue demeurer avec son neveu et son ancienne apprentie. Monseigneur Jean n'avait pas de plus grande joie que les jours où il traitait dans son palais Pastelot et les siens, si ce n'était pourtant ceux où il venait dîner chez le drapier. Là, il dépouillait tout décorum, se ranimait par un petit verre de vin et contait des histoires de la cour du roi Henri II, auxquelles la pure et chaste Marie ne comprenait rien, et dont Jéhan Pastelot souriait. Le prélat ne manquait pas en outre de se désoler de n'avoir point encore pu devenir le parrain d'un enfant du drapier, car c'était là le seul bonheur que Dieu eût refusé au jeune ménage. Des larmes emplissaient alors les yeux de Marie, et le vieillard s'en voulait de son imprudente doléance; ce qui ne l'empêchait pas de recommencer quelques instans après, car c'était là une des idées fixes qui flottaient dans son cerveau septuagénaire et affaibli par l'âge.

A ce bonheur près, rien ne manquait au bien-être du drapier, et s'il continuait à exercer sa profession, c'était bien plus pour garder une occupation et n'avoir point à subir les ennuis de l'oisiveté que pour augmenter sa fortune, qui suffisait de reste à tous ses besoins. Dame Marie passait la journée, de neuf heures du matin à cinq, dans le comptoir de son mari; mais une fois cinq heures sonnées, on remettait au lendemain les affaires sérieuses, et l'on se rendait à l'office du soir, d'où l'on ramenait presque toujours l'évêque, fort friand des bons petits soupers que préparait dame Margerin, et plus friand encore des joyeuses causeries de ces braves gens. Cette amitié du prélat pour le drapier augmentait encore la considération bienveillante que valaient au digne marchand de drap de *l'Arbre rouge* sa fortune, son honorable caractère et la courtoisie de dame Marie. Personne ne songeait à trouver mauvaise l'intimité quotidienne du prélat avec le simple bourgeois, et pour que la malveillance d'une petite ville restât inactive à l'égard de personnes auxquelles elle portait envie, il fallait assurément que ces personnes réunissent de difficiles et rares conditions.

Il advint, en l'année 1603, vers les approches du mois de juin, que le maître-autel de l'église épiscopale eut besoin de réparations. L'évêque ne voulut s'en rapporter qu'à lui-même du soin de sortir du tabernacle les vases saints et les hosties consacrées. A sa grande surprise, il trouva parmi ces objets une boîte d'or scellée du sceau de l'évêque son prédécesseur, et placée soigneusement dans un recoin toujours caché derrière la porte, lorsque l'on ouvrait le tabernacle. De la sorte, il était presque impossible de découvrir le dépôt mystérieux. Il emporta cette boîte chez lui, et après s'être consulté longtemps pour savoir s'il devait l'ouvrir ou la laisser intacte, il décida que l'évêque étant mort depuis plus de vingt ans, il pouvait satisfaire sa curiosité sans scrupule de conscience. Il brisa donc le seing et trouva une boucle de cheveux renfermée dans un médaillon d'or. Deux parchemins accompagnaient cette relique; l'un était un acte de baptême ainsi conçu:

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit,
» Moi, Louis-Jérôme, évêque du diocèse de Soissons, le
» 10 février de l'an de notre salut 1568, j'ai versé les
» saintes eaux du baptême sur très-haute et très-puissante
» demoiselle Marie Stuart, fille légitime de Sa Majesté très-
» chrétienne Marie, reine d'Écosse et d'Angleterre, et de
» Jacques, comte de Bothwell. Ont tenu l'enfant sur les fonts
» très-vénérable frère Mac Mahan, de l'ordre mineur de
» saint Benoît, évêque de Soissons, et très-vénérable dame
» Marie Mowbray, abbesse de l'abbaye de Notre-Dame de
» Soissons.

» En foi de quoi j'ai signé.

» † JÉRÔME, évêque. »

Voici ce que contenait la lettre jointe à cet acte de baptême:

« Chère et vénérable dame Marie.

» Au moment où je vous écris, je suis captive au châ-
» teau de Lochleven, et je viens de mettre au monde une
» fille. J'ai tout à craindre pour la destinée sinon pour la

» vie de cette pauvre enfant, car déjà j'ai bien souffert » pour l'amour d'elle. Le 18 juillet de cette année de » grâce, lorsque mon époux, le comte de Bothwell, eut » pris la fuite vers la Norwége les lords membres du con-



Charles Ier, roi d'Angleterre, d'après Van Dyck.

» seil secret d'Écosse m'ont proposé de désavouer mon » union avec ledit comte, et de la déclarer forcée et illégi- » time; mais quoique ce fût la vérité que de le dire, car » c'est le poignard sur la gorge que j'ai donné mon con-

» sentement à ce mariage, je n'ai pas moins refusé opi-
» niâtrement de céder au désir des lords du conseil secret,
» car je portais un enfant dans mon sein, et c'eût été l'en-
» tacher à jamais de honte et d'illégitimité (1). J'en ai écrit
» à ma famille de Lorraine, qui m'a blâmée hautement de
» ma persévérance maternelle. Si bien que je n'ai que
» vous d'amie fidèle et sûre à qui pouvoir confier cette
» chère enfant mise au monde au milieu de la captivité
» et des inquiétudes. Élevez-la secrètement dans votre
» abbaye, sans révéler à personne, pas même à elle,
» le secret de sa naissance. Si des jours meilleurs ve-
» naient, j'appellerai ma fille près de moi. Si l'adver-
» sité continue à me frapper, il vaut mieux pour elle
» qu'elle vive obscure et ignorante de son sang royal; je sais
» trop ce qu'il en coûte de porter une couronne. Cependant
» ne lui faites prendre le voile et prononcer de vœux qu'a-
» près ma mort. Adieu! chère et aimée Marie, douce com-
» pagne de ma jeunesse à cette belle cour de France;
» adieu! je vous confie le trésor le plus précieux qui reste
» à une pauvre reine, la captive de son frère. Un ami dé-
» voué, que je n'ose nommer de crainte de le perdre, se
» charge au péril de sa vie de vous porter mon enfant.
» Adieu!

» MARIE, *regina*. »

En lisant ces papiers, l'évêque se sentit à la fois plein de surprise et d'inquiétude.

— Par Notre-Dame! dit-il enfin, j'ai fait de la belle besogne! J'ai marié à un marchand de drap la fille de la reine d'Écosse et la sœur du roi Jacques qui vient de monter sur le trône d'Angleterre par la mort de la reine Élisabeth! Dieu veuille qu'il ne m'advienne pas malheur de tout ceci.

Tandis qu'il examinait les parchemins titres de la naissance de Marie, un page vint l'avertir que l'abbesse du couvent de Notre-Dame de Soissons le priait de vouloir bien se rendre de suite au couvent pour une affaire de la plus grave et de la plus haute importance. Elle le suppliait de ne point tarder, malgré le peu de révérence de son message. L'évêque, par un pressentiment impérieux, comprit qu'il s'agissait du secret que le hasard venait de lui faire découvrir, et ce fut en combattant cette idée qu'il se rendit à l'abbaye. Il trouva la supérieure dans une extrême agitation et en présence d'un jeune seigneur à qui elle prodiguait les plus humbles témoignages de respect.

— Monseigneur, dit-elle dès qu'elle aperçut l'évêque; monseigneur, voici son altesse royale le prince de Galles qui vient s'enquérir dans notre couvent d'une jeune fille qui a dû y être amenée il y a trente-cinq ans. Avez-vous connaissance de ce fait, dont je n'ai point souvenance?

En disant cela elle était pâle et tremblait de tous ses membres.

— Vous devriez néanmoins d'autant plus vous souvenir de cette jeune fille, interrompit l'évêque, qui ne se sentait guère plus à l'aise et qui comprenait la nécessité de se justifier aux dépens de l'abbesse; vous devriez d'autant plus vous en souvenir que, malgré mes remontrances, vous l'avez chassée du couvent, sous prétexte que rien, malgré le témoignage de l'abbesse au lit de mort, n'établissait la légitimité de sa naissance, et qu'elle ne pouvait ni prendre le voile dans cette abbaye ni plus longtemps y demeurer comme pensionnaire.

L'abbesse se mourait de frayeur, car le jeune prince, d'une physionomie naturellement sévère, attachait sur elle des regards où s'exprimait un amer mécontentement.

— Et qu'est devenue cette infortunée que vous avez chassée? demanda le prince.

— Je l'ai recueillie chez moi, se hâta d'ajouter l'évêque, et si votre altesse royale veut me le permettre, je vais lui dire tout ce qui est advenu à cette personne et même la conduire près d'elle. Mais, ajouta-t-il, je pense que cette affaire demande du secret, et si mon palais épiscopal n'était pas un gîte indigne de l'héritier de la couronne d'Angleterre.....

— J'accepte votre hospitalité, monsieur l'évêque; mais hâtons-nous, car il me tarde de connaître les détails de cette aventure, qui pour moi est du plus haut intérêt.

Avant de sortir, il se tourna vers l'abbesse.

— Vous avez déjà bien des torts à vous reprocher dans tout ceci, madame, dit-il. Si vous y ajoutiez celui de révéler le secret de mon nom et des motifs de ma visite, le roi de France vous en punirait avec sévérité

Chemin faisant, l'évêque, dans la litière duquel était monté le jeune prince, lui raconta tout ce qu'il savait de Marie, sans toutefois dire un mot de la découverte des parchemins, car le prince de Galles semblait vouloir faire un mystère de la naissance de celle qu'il était venu chercher dans le couvent de Notre-Dame.

Le prélat vit le front de son hôte s'assombrir étrangement lorsque arriva la révélation du mariage de la fille de Marie Stuart, et plus encore quand il fallut avouer que son mari était un drapier établi sous l'enseigne de *l'Arbre Rouge*. Il marcha longtemps à grands pas, laissant le bon évêque, dans une inquiétude mortelle, se recommander tout bas à Dieu.

Enfin le prince s'arrêta, et se plaçant en face du prélat:

— Vous ne savez rien de plus sur l'origine de cette femme? demanda-t-il.

Il attachait sur l'évêque des regards si puissans que le vieillard alla prendre les parchemins du tabernacle et les apporta. A leur vue, le fils de Jacques I[er] frappa violemment la terre du talon de sa botte et proféra des paroles de colère qui, pour être dites en anglais, n'en épouvantèrent pas moins celui qui les entendait.

— Et cette femme, reprit-il, cette marchande a-t-elle connaissance de ces parchemins?

— Il y a deux heures à peu près que je les ai découverts. Elle en ignore l'exsitence.

Le prince les relut encore une fois et parut délibérer longtemps en lui-même sur ce qu'il convenait de faire. Enfin il résolut de voir Marie et de ne rien décider avant de lui avoir parlé; il ordonna donc à l'évêque de la faire venir sur l'heure.

— Pour que l'on ne soupçonne rien, dit le prélat éperdu, je lui ferai dire que c'est pour quelques fournitures de velours.

Le prince fit un geste de colère si violent que l'évêque faillit en mourir de peur.

— O mon Dieu! murmura-t-il en s'essuyant le front, mon Dieu! qu'adviendra-t-il de tout ceci?

Marie ne tarda point à arriver. A la vue de la noblesse de son maintien et de sa beauté pure et sereine, le prince se sentit un peu désarmé. Il jeta le chapeau à larges bords que jusqu'alors il avait gardé sur sa tête, et la salua silencieusement. Marie le regarda avec surprise en portant ses yeux sur le visage bouleversé de l'évêque. Elle ne se déconcerta point cependant et demanda quels étaient les ordres de monseigneur et à quel bon office elle pouvait lui être utile.

(1) Voir la correspondance de Throgmorton de 1567, manuscrit Cottonien, Caligula, C. 1, folios 15 à 35.

— Madame, dit le prince, qui sembla tout à coup s'arrêter à une résolution, c'est un conseil que je veux vous demander.

— Un conseil, messire? un conseil de moi? fit Marie en souriant.

— Asseyez-vous et écoutez-moi. Il y a dans une ville de France, n'importe laquelle, une femme d'une origine illustre; mettons les mots au plus haut, d'une origine royale, peut être... Cette femme se trouve l'épouse d'un bourgeois; elle a fait ce mariage, ignorant de quelle grande famille elle était issue... M'écoutez-vous bien?

— J'écoute, messire, j'écoute de toute mon âme, répliqua-t-elle avec émotion.

— Aujourd'hui l'on va révéler à cette femme le secret de sa naissance. Que pensez-vous qu'elle doive faire?

— Sa mère vit-elle? demanda Marie avec angoisse.

— Sa mère est morte.

Marie sentit des larmes emplir ses yeux.

— Et son père? ajouta-t-elle d'une voix altérée.

— Son père : il ne méritait ni son respect ni sa tendresse. Il est mort aussi.

— Et que propose-t-on à cette femme?

— De rompre sa mésalliance, qui ne saurait être légitime, puisque en la contractant elle ignorait qu'elle la commettait.

— Et que recevra cette femme en échange de la rupture de son mariage?

— Une place près d'un trône.

— Messire, dit-elle en se levant et d'une voix ferme, je dirais que si cette femme hésitait à rester fidèle à son mari et songeait à sortir de son heureuse obscurité, elle ne mériterait que du mépris.

Et comme Charles la regardait avec étonnement :

— Oui, du mépris! car elle donnerait du désespoir et de la honte à celui qui n'avait pas un moment hésité à l'élever jusqu'à lui, à partager avec elle sa fortune et son nom lorsqu'elle n'était qu'une pauvre mendiante sans asile. N'est-ce pas, monseigneur l'évêque, que ce serait une lâcheté?

L'évêque feignit de ne pas entendre et parut absorbé par le livre de ses Heures qu'il feuilletait.

— Et s'il s'agissait de vous, rien ne changerait vos sentimens, madame?

— Je sais qu'il s'agit de moi, messire. Vos paroles m'ont clairement expliqué les paroles mystérieuses de la digne abbesse qui m'a recueillie et qui m'a élevée. Elles me disent pourquoi la sainte femme m'entourait de respects étranges; elles m'apprennent pourquoi elle m'embrassait avec des étreintes si désespérées le jour où, dans le cloître, on priait pour le repos de l'âme de la reine d'Écosse, Marie Stuart.

Le prince restait confondu de tant de courage et d'élévation de pensées.

Elle continua :

— Messire, si vous êtes chargé de me révéler le secret de ma naissance, je le sais; si vous venez de la part du roi Jacques, mon frère, me proposer une place au pied de son trône, je me sens attendrie de son pieux souvenir; mais je ne saurais accepter ses offres. Je veux vivre et mourir la femme de l'honnête homme qui me rend heureuse depuis tant d'années. Il n'y a plus à Soissons de Marie Stuart, il ne reste plus que la femme de Jéhan Pastelot.

Le prince Charles se tenait le visage caché dans les deux mains. Quant à l'évêque, il se croyait le jouet d'un rêve et s'agitait convulsivement sur son fauteuil. Le fils de Jacques se leva enfin et s'agenouilla devant Marie.

— Je suis le petit-fils de votre mère, dit-il, je suis votre neveu, le prince Charles de Galles! donnez-moi votre main à baiser, car vous êtes une noble et digne créature! Je vais repartir pour Londres; je rapporterai fidèlement au roi mon père tout ce que je viens d'entendre; je le supplierai d'appeler près de lui votre mari. Celui qui a su mériter de si nobles affections ne saurait être un homme vulgaire. Mon père lui donnera des lettres de noblesse, et....

— Non, dit-elle, non, monseigneur! Jéhan Pastelot n'est qu'un simple bourgeois; la noblesse, les titres et les grandeurs lui siéraient mal. Je l'aime, je le respecte, je le vénère; ses moindres désirs sont des ordres pour moi; mais je gémirais, mais je souffrirais si je le voyais parmi de grands seigneurs qui souriraient de sa bonhomie et railleraient ses façons franches et naïves. Monseigneur, laissez-moi embrasser une fois, rien qu'une seule fois, le fils de mon frère, et je n'aurai plus rien à demander à Dieu que de me réunir un jour près de ma mère dans le ciel! Dans le ciel, il n'y a plus ni reines ni bourgeois, mais des bienheureux, égaux devant la clémence céleste.

Portez des paroles de bénédiction et de tendresse au roi mon frère! Dites-lui que sa sœur, l'humble et pauvre marchande, adressera tous les jours des prières pour lui au Tout-Puissant. Les rois ont besoin de prières plus que les autres hommes, n'est-ce pas, monseigneur?

— Oui, reprit gravement le jeune prince, la couronne est un fardeau lourd et souvent fatal. Peut-être faites-vous prudemment de vous en tenir éloignée. Adieu, madame, je vais rapporter au roi mon père ce que je viens de voir et ce que je viens d'ouïr : sa sagesse appréciera la généreuse résolution que vous avez prise. Adieu, chère tante.

Et il l'embrassa affectueusement sur les deux joues, puis comme il s'était éloigné déjà, il revint sur ses pas.

— Avant que nous nous séparions, n'avez-vous pas quelque demande à me faire?

— De vous souvenir quelquefois de moi.

— Jamais je ne vous oublierai, noble et loyal cœur; mais votre fortune?

— Elle dépasse de beaucoup nos besoins.

— Lorsque vous voudrez requérir une grâce du roi mon père ou de moi, je jure de l'accorder à votre première demande.

— Merci, Charles!.., merci à votre grâce, monseigneur.

— Votre altesse royale veut-elle me dire ce qu'on doit faire de ces titres? demanda l'évêque en présentant les parchemins au prince.

— Remettez-les à ma tante.

— De ma mère! une lettre de ma mère! oh! donnez, donnez!

Et elle lut la lettre avec des sanglots; puis, quand elle en eut terminé la lecture :

— Il me reste un devoir à remplir, dit-elle. Je garderai précieusement ces cheveux, sainte et précieuse relique de ma mère; mais cet acte de baptême, mais cette lettre, voici ce que je dois en faire.

Elle jeta les deux parchemins dans la cheminée, où les flammes les dévorèrent.

— Et maintenant, adieu à votre grâce, monseigneur le prince de Galles.

Le prince partit et l'évêque resta seul avec Marie, qui pressait sur ses lèvres les cheveux de sa mère.

— Jéhan Pastelot, dit-il, sera bien surpris et bien reconnaissant quand il apprendra toute cette merveilleuse aventure et votre généreux dévouement.

— Jéhan Pastelot n'en saura jamais rien, répliqua-t-elle.

L'évêque prit la main de Marie, la porta respectueusement à ses lèvres et la mouilla d'une larme d'admiration.

— Vous êtes la plus noble et la plus sainte des femmes, dit-il.

Il faut maintenant laisser écouler bien des années et nous reporter au mois de février 1649. Marie et Jéhan Pastelot, assis tous les deux près d'une haute cheminée, devisaient doucement des temps passés et souriaient encore aux souvenirs tendres et doux qu'ils évoquaient. A côté d'eux une femme qui semblait compter quarante ans et une jeune fille d'une rare beauté à laquelle on en eût donné dix-sept tout au plus les écoutaient avec un silencieux respect : c'était la fille et la petite-fille des époux Pastelot, la jolie Françoise, déjà fiancée à Henry Raparlier, à qui son père donnait en mariage une fabrique de draps qui produisait les plus beaux tissus de laine que l'on façonnât en France. La jeune fille, assise sur un coussin aux pieds de sa grand'mère, prêtait une oreille charmée aux récits des pompes nuptiales déployées par l'évêque de Soissons lors du mariage de sa protégée avec Jéhan Pastelot. Les traits vénérables et doux de la vieille femme s'animaient à ces descriptions, et Jéhan sentait une larme de bonheur couler encore sous sa paupière nonagénaire. Pour maîtriser son émotion, il se leva et s'approcha de la fenêtre ; sa taille n'était point courbée ; son pas n'avait rien perdu de sa fermeté, et ses beaux cheveux, d'une soyeuse blancheur, retombaient abondamment sur ses épaules. Quand dame Pastelot eut fini, il vint près d'elle, se pencha sur le dossier de son fauteuil et posa ses lèvres sur le front presque sans rides de Marie :

— Et depuis ce jour solennel, ma fille, ma chère Françoise, dit-il, jamais parmi les rares soucis que la miséricorde divine a jetés dans mon existence obscure, il n'en est apparu un seul causé par ta mère. Ménagère active et laborieuse, épouse tendre, mère dévouée, elle a répandu à pleines mains le bonheur sur les heureuses créatures qui l'entouraient ! Nous avons vu tous ceux que nous aimions et qui nous aimaient s'en aller l'un après l'autre au ciel. Nous avons pleuré ; mais en pleurant nous bénissions Dieu, car si sa miséricorde nous les enlevait, c'était pour les appeler à ses pieds dans le paradis. Il ne reste plus aujourd'hui de tous ces amis, de toute cette famille, que ta grand'mère et moi. Nous attendons sans crainte et d'heure en heure le moment où nous comparaîtrons à notre tour devant le souverain juge ; il nous a donné tant d'heur, il nous a soumis à si peu d'épreuves, que nous aurions été les plus ingrats et les plus coupables chrétiens de sortir de ses voies !

— Ne parlez pas de ces tristes pensées de séparation au moment où je me marie, mon père ; venez plutôt voir les robes charmantes et toutes les belles choses que ma mère et ma grand'mère ont fait disposer pour mon mariage. Et puis, — mon fiancé, mon cher Henry, ne voulait vous le dire que demain en nous rendant à l'église, mais je ne puis avoir de secret pour vous, — c'est monseigneur l'évêque de Soissons qui célèbre lui-même la messe nuptiale, comme cela s'est fait jadis pour vous, cher grand'père ! Quand monseigneur a su que Henry se mariait avec moi :

— J'imiterai mes prédécesseurs, a-t-il dit ; ils ont marié l'aïeule et la mère de votre future, je ferai de même pour leur enfant. Vous êtes le fils du syndic de la communauté des drapiers et maître Pastelot est le plus honorable bourgeois de mon diocèse.

Le vieillard tremblait de joie en écoutant cette heureuse nouvelle. Il se la faisait répéter, quand la seule domestique qui servait le vieux ménage vint annoncer qu'un jeune seigneur demandait à être introduit près de dame Marie Pastelot.

Maître Pastelot ordonna qu'on l'introduisît, et l'on vit entrer un jeune homme de dix-neuf ans, vêtu de noir, et dont les habits de deuil ne convenaient que trop à sa physionomie pâle et souffrante. Il s'approcha respectueusement de la dame nonagénaire, mit un genou en terre, tira de son sein une lettre scellée de noir et ne put réprimer ses sanglots. Dame Marie brisa le cachet et répondit par des larmes aux larmes du jeune homme ; celui-ci se jeta dans les bras de la vieille femme et ils confondirent ainsi longtemps leurs étreintes. Les témoins de cette scène inattendue et Pastelot lui-même la regardaient avec surprise.

— Quoi ! s'écria enfin Marie, les malheureux n'ont point respecté leur maître, leur souverain ! ils l'ont assassiné ! Hélas ! étrangère aux choses de ce monde, j'ignorais au fond de mon humble existence jusqu'à la captivité, jusqu'aux périls de mon neveu ! Charles ! vous que j'ai vu si noble, si généreux, vous avez péri sous la hache du bourreau !

— Oui, ma noble et bien-aimée tante. Oui, Elisabeth, en frappant la reine votre mère, avait enseigné au peuple anglais comment on abattait une tête royale. Le peuple a profité de la leçon et a traité le petit-fils comme elle avait traité l'aïeule.

Pastelot et ses enfans écoutaient avec stupéfaction ces révélations de la haute origine de Marie. Mais la pauvre femme était trop éperdue de douleur pour remarquer leur trouble.

— Ils l'ont jugé ! ils l'ont condamné ! ils l'ont décapité ! Au milieu de ses souffrances et tandis que, semblable au Christ, son divin modèle, il approchait de ses lèvres le calice d'amertume, il s'est souvenu de vous, dont la sagesse a préféré le bonheur de votre mari et une existence obscure mais sans agitation aux fatales grandeurs de la royauté ! La lettre que vous tenez, il l'a écrite pour vous, la veille de son supplice : un serviteur dévoué l'a reçue au péril de sa vie et s'est chargé de me la faire parvenir avec non moins de difficultés et de dangers. Lisez-la, ma chère et honorée tante ! Lisez, fille de Marie Stuart, que j'entende encore une fois des paroles du roi-martyr.

Dame Marie lut d'une voix tremblante :

« Chère et aimée sœur de mon père, à la veille de paraître » devant Dieu, mon souverain juge, je veux vous donner » un dernier témoignage de ma tendresse et de mon souvenir. Je sais que vous êtes encore de ce monde et que » rien n'a troublé la vie sage et heureuse que vous vous » êtes choisie, car tout en respectant votre secret, ma sollicitude s'est toujours occupée de vous, et chaque année » un messager fidèle allait chercher et rapporter de vos » nouvelles. Mon fils vous remettra cette lettre et la boucle » de mes cheveux qu'elle contient. Placez ces cheveux près » de ceux de votre mère, assassinée comme moi ! Et puis » consolez mon fils ! pauvre orphelin ! Répétez-lui que je » veux qu'il pardonne comme je pardonne à ceux par qui » je meurs. Adieu ! chère et bien-aimée tante, nous nous » retrouverons dans le ciel.

» CAROLUS, *rex*. »

— Maintenant que j'ai rempli le devoir dont mon père m'avait chargé près de vous, chère parente, donnez-moi votre bénédiction et recevez mes adieux.

— Partir ! vous voulez déjà partir ?

— Je vais reconquérir le royaume de mon père.

— Vous allez vous jeter au milieu de ses assassins? Mais ils vous tueront aussi!

— Qu'importe! la vie ne m'est de rien! Le marquis d'Ormond, à la tête d'un puissant parti, se dispose à combattre l'infâme Cromwell : ma place est là. Adieu.

— Seigneur! dit la vieille femme en s'agenouillant, tandis que tous l'imitaient instinctivement autour d'elle, Seigneur! j'ignore les choses d'ici-bas et je ne sais que m'humilier devant vos impénétrables desseins; mais si la voix d'une pauvre femme peut arriver jusqu'à vous, mon Dieu! écoutez la plus humble de vos servantes et protégez ce pauvre orphelin!

Elle se releva, puis avec une majesté naïve elle imposa les mains sur le front de Charles II, y traça le signe de la croix et dit:

— Allez maintenant, sire, et que Votre Majesté remplisse ton devoir.

Le monarque proscrit allait se retirer quand Jéhan Pastelot s'approcha de lui respectueusement:

— Sire, lui dit-il, je ne suis point riche, mais voici ma petite-fille qui se marie honorablement. Donc, si vous daignez me permettre de vous offrir pour servir vos nobles desseins trois cent mille livres...

— Oh! cela est noble, Jéhan, cela est bien! s'écria Marie.

— Sire, ajouta la mère de Françoise, je partage les sentimens de mon père et nous sacrifierons avec joie jusqu'à notre dernier écu pour servir votre cause; si j'avais un fils, sa vie vous appartiendrait.

— Oh! s'écria Charles II, un sang royal ne se démen jamais : vous êtes tous de nobles et de généreux Stuarts. Merci, merci! car vous venez d'apporter de bien douces consolations à mon cœur navré... Je n'ai pas besoin d'accepter vos offres si dévouées; le roi de France a mis à ma disposition des sommes considérables. Adieu, tous! adieu! Priez pour le roi Charles.

Et il s'éloigna.

Alors le vieux Pastelot s'approcha de Marie et prit ses deux mains dans les siennes.

— Vous m'avez caché votre secret, Marie! Vous n'avez point voulu quitter l'humble marchand de drap pour aller vous asseoir à côté du roi votre frère!

— Le marchand de drap ne m'avait-il pas épousée pauvre, orpheline, sans nom, chassée du palais épiscopal!

— Mais au moins pourquoi ne pas m'avoir appris quel immense sacrifice vous me faisiez?

— Parce que la pensée de ce sacrifice, qui n'était rien pour moi, aurait troublé votre bonheur; parce que vous auriez pensé que je regrettais un rang auquel je ne pensais point.

Puis, coupant court:

— Allons mes enfans, dit-elle, rendons-nous à la cuisine. Il est temps que nous songions à faire la tarte des noces. Malgré mes quatre-vingts ans, j'y veux mettre la main et pétrir la pâte.

S. Henry BERTHOUD.



# ÉTUDES LITTÉRAIRES.

## HOFFMANN.

Hoffmann est populaire en France, plus populaire qu'en Allemagne. — Ses contes ont été lus par tout le monde ; la portière et la grande dame, l'artiste et l'épicier en ont été contens. Cependant il semble étrange qu'un talent si excentrique, si en dehors des habitudes littéraires de la France y ait si promptement reçu le droit de bourgeoisie. Le Français n'est pas naturellement fantastique, et en vérité il n'est guère facile de l'être dans un pays où il y a tant de réverbères et de journaux. Le demi-jour, si nécessaire au fantastique, n'existe en France ni dans la pensée, ni dans la langue, ni dans les maisons; — avec une pensée voltairienne, une lampe de cristal et de grandes fenêtres, un conte d'Hoffmann est bien la chose du monde la plus impossible. Qui pourrait voir onduler les petits serpens bleus de l'écolier Anselme en passant sous les blanches arcades de la rue de Rivoli, et quel abonné du *National* pourrait avoir du diable cette peur intime qui faisait courir le frisson sur la peau d'Hoffmann lorsqu'il écrivait ses nouvelles et l'obligeait à réveiller sa femme pour lui tenir compagnie? Et puis que viendrait faire le diable à Paris? Il y trouverait des gens autrement diables que lui, et il se ferait attraper comme un provincial. On lui volerait son argent à l'écarté; on le forcerait à prendre des actions dans quelque entreprise, et s'il n'avait pas de papiers on le mettrait en prison; Méphistophélès lui-même, pour lequel le grand Volfgang de Gœthe s'est mis en frais de scélératesse et de roueries et qui effectivement est assez satanique pour le temps et l'endroit, nous paraît quelque peu enfantin. Il est sorti tout récemment de l'université d'Iéna. — Nos revenans ont des lorgnons et des gants blancs, et ils vont à minuit prendre des glaces chez Tortoni; — au lieu de ces effroyables soupirs des spectres allemands, nos spectres parisiens fredonnent des ariettes d'opéra comique en se promenant dans les cimetières. Comment se fait-il donc que les contes d'Hoffmann aient été si vite et si généralement compris, et que le peuple de la terre qui a le plus de bon sens ait adopté sans restriction cette fantaisie si folle et si vagabonde? — Il faut écarter le mérite de nouveauté et de surprise, puisque le succès se soutient et s'accroît d'année en année. — C'est que l'idée qu'on a d'Hoffmann est fausse comme toutes les idées reçues.

Arrêtez délicatement un littérateur ou un homme du monde par le bouton de son habit et acculez-le dans un angle de croisée ou sous une porte cochère, et, après vous être informé du cours de la bourse et de la santé de sa femme, mettez-le sur le compte d'Hoffmann par la transition la plus ingénieuse que vous pourrez imaginer. — Je consens à devenir cheval de fiacre ou académicien de province s'il ne vous parle d'abord de la grosse pipe sacramentelle en écume de mer et de la cave de maître Luther à Berlin; puis il vous fera cette remarque subtile qu'Hoffmann est un grand génie, mais un génie malade, et qu'effectivement plusieurs de ses contes ne sont pas vraisemblables. — La vignette qui le représente assis sur un tas de tonneaux, fumant dans une pipe gigantesque qui lui sert en même temps de marchepied, et entouré de ramages chimériques, de coquecigrues, de serpenteaux et autres fanfreluches, résume l'opinion que beaucoup de personnes, même parmi celles qui sont d'esprit, ont acceptée toute faite à l'endroit de l'auteur allemand. Je ne nie pas qu'Hoffmann n'ait fumé souvent, ne se soit enivré quelquefois avec de la bière ou du vin du Rhin et qu'il n'ait eu de fréquens accès de fièvre; mais cela arrive à tout le monde et n'est que pour fort peu de chose dans son talent; il serait bon, une fois pour toutes, de désabuser le public sur ces prétendus moyens d'exciter l'inspiration. Ni le vin ni le tabac ne donnent de génie; un grand homme ivre va de travers tout comme un autre, et ce n'est pas une raison pour s'élever dans les nues que de tomber dans le ruisseau. Je ne crois pas qu'on ait jamais bien écrit quand on a perdu le sens et la raison, et je pense que les tirades les plus véhémentes et les plus échevelées ont été composées en face d'une carafe d'eau. — La cause de la rapidité du succès d'Hoffmann est assurément là où personne ne l'aurait été chercher. — Elle est dans le sentiment vif et vrai de la nature qui éclate à un si haut degré dans ses compositions les moins explicables.

Hoffmann, en effet, est un des écrivains les plus habiles à saisir la physionomie des choses et à donner les apparences de la réalité aux créations les plus invraisemblables. Peintre, poëte et musicien, il saisit tout sous un triple aspect, les sons, les couleurs et les sentimens. Il se rend compte des formes extérieures avec une netteté et une précision admirables. Son crayon est vif et chaud; il a l'esprit de la silhouette et découpe en se jouant mille profils mystérieux et singuliers dont il est impossible de ne pas se souvenir, et qu'il vous semble avoir connu quelque part.

Sa manière de procéder est très-logique, et il ne chemine pas au hasard dans les espaces imaginaires, comme l'on pourrait le croire.

Un conte commence. — Vous voyez un intérieur allemand, plancher de sapin bien frotté au grès, murailles blanches, fenêtres encadrées de houblon, un clavecin dans un coin, une table à thé au milieu, tout ce qu'il y a de plus simple et de plus uni au monde; mais une corde de clavecin se casse toute seule avec un son qui ressemble à un soupir de femme, et la note vibre longtemps dans la caisse émue; la tranquillité du lecteur est déjà troublée et il prend en défiance cet intérieur si calme et si bon. Hoffmann a beau assurer que cette corde n'est véritablement autre chose qu'une corde trop tendue qui s'est rompue comme cela arrive tous les jours, le lecteur n'en veut rien croire. Cependant l'eau s'échauffe, la bouilloire se met à jargonner et à siffler; Hoffmann, qui commence à être inquiet lui-même, écoute les fredonnemens de la cafetière avec un sérieux si intense que vous vous dites avec effroi qu'il y a quelque chose là-dessous qui n'est pas naturel et que vous restez dans l'attente de quelque événement extraordinaire : entre une jeune fille blonde et charmante, vêtue de blanc, une fleur dans les cheveux, ou un vieux conseiller aulique avec un habit gris de fer, une coiffure à l'oiseau royal, des bas chinés et des boucles de stras, une figure réjouissante et comique à tout prendre, et vous éprouvez un frisson de terreur comme si vous voyiez apparaître lady Macbeth avec sa lampe ou entrer le spectre dans *Hamlet;* en bien regardant cette belle jeune fille, vous découvrez dans ses yeux bleus un reflet vert suspect, la vive rougeur de ses

lèvres ne vous paraît guère conciliable avec la pâleur de cire de son col et de ses mains, et au moment où elle ne se croit pas observée, vous voyez frétiller au coin de sa bouche la petite queue de lézard; le vieux conseiller lui-même a de certaines grimaces ironiques dont on ne peut pas bien se rendre compte, on se défie de sa bonhomie apparente, l'on forme les plus noires conjectures sur ses occupations nocturnes, et pendant que le digne homme est enfoncé dans la lecture de Puffendorf ou de Grotius, on s'imagine qu'il cherche à pénétrer dans les mystérieuses profondeurs de la cabale et à déchiffrer les pages bariolées du grimoire. Dès lors une terreur étouffante vous met le genou sur la poitrine et ne vous laisse plus respirer jusqu'au bout de l'histoire; et plus elle s'éloigne du cours ordinaire des choses, plus les objets sont minutieusement détaillés, l'accumulation de petites circonstances vraisemblables sert à masquer l'impossibilité du fond. Hoffmann est doué d'une finesse d'observation merveilleuse, surtout pour les ridicules du corps; il saisit très-bien le côté plaisant et risible de la forme, il a sous ce rapport de singulières affinités avec Jacques Callot et principalement avec Goya, caricaturiste espagnol trop peu connu, dont l'œuvre à la fois bouffonne et terrible produit les mêmes effets que les récits du conteur allemand. C'est donc à cette réalité dans le fantastique, jointe à une rapidité de narration et à un intérêt habilement soutenu, qu'Hoffmann doit la promptitude et la durée de son succès. En art, une chose fausse peut être très-vraie, et une chose vraie très-fausse; tout dépend de l'exécution. Les pièces de M. Scribe sont plus fausses que les nouvelles d'Hoffmann, et peu de livres ont, artistement parlant, des sujets plus admissibles que les contes du *Majorat* et du *Violon de Crémone*. Puis, on est très-agréablement surpris de trouver des pages pleines de sensibilité, des morceaux étincelans d'esprit et de goût, des dissertations sur les arts, une gaîté et un comique que l'on n'aurait pas soupçonnés dans un Allemand hypocondriaque et croyant au diable (et, chose importante pour des lecteurs français, un nœud habilement lié et délié, des péripéties et des événemens, tout ce qui constitue l'intérêt dons le sens idéal et matériel du mot).

Du reste, le merveilleux d'Hoffmann n'est pas le merveilleux des contes de fées: il a toujours un pied dans le monde réel, et l'on ne voit guère chez lui de palais d'escarboucles avec des tourelles de diamant. — Les talismans et les baguettes des *Mille et une Nuits* ne lui sont d'aucun usage. Les sympathies et les antipathies occultes, les folies singulières, les visions, le magnétisme, les influences mystérieuses et malignes d'un mauvais principe qu'il ne désigne que vaguement, voilà les élémens surnaturels ou extraordinaires qu'emploie habituellement Hoffmann. C'est le positif et le plausible du fantastique; et à vrai dire, les contes d'Hoffmann devraient plutôt être appelés contes capricieux ou fantasques que contes fantastiques. Aussi les plus rêveurs et les plus nuageux des Allemands préfèrent-ils de beaucoup Novalis et considèrent-ils Hoffmann comme une nourriture pesante et bonne seulement pour les plus robustes estomacs littéraires. Sa vivacité et l'ardeur de son coloris, tout à fait italien, offusquent leurs yeux habitués aux mourantes pâleurs des clairs de lune d'hiver. Jean-Paul Reichter, bon juge assurément en pareille matière, a dit que ses ouvrages produisaient l'effet d'une chambre noire et que l'on voyait s'y agiter un microcosme vivant et complet. Ce sentiment profond de la vie, quoique souvent bizarre et dépravé, est un des grands mérites d'Hoffmann et le place bien au-dessus des nouvellistes ordinaires, et, sous ce rapport, ses contes sont plus réels et plus vraisemblables que beaucoup de romans conçus et exécutés avec la plus froide sagesse. — Dès que la vie se trouve dans un ouvrage d'art, le procès est gagné, car il n'est pas difficile de pétrir de l'argile sous toute espèce de forme; le beau est de ravir au ciel ou à l'enfer la flamme qui doit animer ces fantômes de terre: depuis Prométhée, on n'y a pas souvent réussi.

La plupart des contes d'Hoffmann n'ont rien de fantastique. *Mademoiselle de Scudéry*, *le Majorat*, *Salvator Rosa*, *Maître Martin et ses apprentis*, *Marino Faliero*, sont des histoires dont le merveilleux s'explique le plus naturellement du monde, et ces histoires sont assurément les plus belles de toutes et celles qui lui font le plus d'honneur. — Hoffmann était un homme qui avait vu du monde et de toutes les sortes; il avait été directeur de théâtre, et il avait longtemps vécu dans l'intimité des comédiens: dans la vie ambulatoire et agitée, il dut voir et apprendre beaucoup. Il passa par plusieurs conditions: il eut de l'argent et n'en eut pas, il connut l'excès et la privation; outre l'existence idéale, il eut aussi une existence réelle, il mêla la rêverie à l'action, il mena enfin la vie d'un homme et non celle d'un littérateur. C'est une chose facile à comprendre et qu'on devinerait, si sa vie était inconnue, à la foule de physionomies différentes évidemment prises sur nature, de réflexions fines et caustiques sur les choses du monde, et à la connaissance parfaite des hommes qui éclate à chaque page. Ses idées sur le théâtre sont d'une singularité et d'une justesse remarquables, et prouvent une grande habitude de la matière; personne n'a parlé comme lui de la musique avec science et enthousiasme; ses caractères de musiciens sont des chefs-d'œuvre de naturel et d'originalité; lui seul, musicien lui-même, pouvait dépeindre si comiquement les souffrances musicales du maître de chapelle Kreisler, car il y a un excellent instinct de comédie, et les tribulations de ses héros naïfs provoquent le rire le plus franc. Nous insistons longtemps sur tous ces côtés humains et ordinaires du talent d'Hoffmann, parce qu'il a malheureusement fait école, et que des imitateurs sans esprit, des imitateurs enfin, ont cru qu'il suffisait d'entasser absurdités sur absurdités et d'écrire au hasard les rêves d'une imagination surexcitée, pour être un conteur fantastique et original; mais il faut dans la fantaisie la plus folle et la plus déréglée une apparence de raison, un prétexte quelconque, un plan, des caractères et une conduite, sans quoi l'œuvre ne sera qu'un plat verbiage, et les imaginations les plus baroques ne causeront même pas de surprise. — Rien n'est si difficile que de réussir dans un genre où tout est permis, car le lecteur reprend en exigence tout ce qu'il vous accorde en liberté, et ce n'est pas une gloire médiocre pour Hoffmann d'y avoir obtenu un pareil succès avec des lecteurs si peu disposés pour entendre des légendes merveilleuses.

Hoffmann ne s'est pas, il faut le dire, présenté en France avec sa redingote allemande toute chamarrée de brandebourgs et galonnée sur toutes les coutures, comme un sauvage d'outre-Rhin; avant de mettre le pied dans un salon, il s'est adressé à un tailleur plein de goût, à M. Loëve-Weimar, qui lui a confectionné un frac à la dernière mode avec lequel il s'est présenté dans le monde et s'est fait bien venir des belles dames. Peut-être qu'avec ses habits allemands il eût été consigné à la porte, mais maintenant que la connaissance est faite et que tout le monde sait que c'est un homme aimable et seulement un peu original, il peut reprendre sans danger son costume national. — Nous commençons à comprendre qu'il vaut mieux laisser au Charrua et à l'Osage leur peau tatouée de rouge et de bleu que de les écorcher pour les mettre à la française.

THÉOPHILE GAUTIER.

# TRANSLATION DES RESTES MORTELS
## DE L'EMPEREUR NAPOLÉON.




Décoration du sommet de l'arc de triomphe de l'Etoile.

La cérémonie de la translation des restes mortels de Napoléon est accomplie. Il reste au *Musée des Familles*, livre de bibliothèque, à inscrire dans ses archives les principaux détails du grand événement. Le rapport suivant de monseigneur le duc de Joinville commence naturellement ce récit :

En rade de Cherbourg, 30 novembre 1840.

Monsieur le ministre,

Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous l'annoncer, je suis parti le 14 septembre de la baie de Tous-les-Saints, j'ai prolongé la côte du Brésil avec des vents d'est qui, ayant hâlé le nord-est et le nord, m'ont permis d'atteindre promptement le méridien de Sainte-Hélène, sans que j'aie eu à dépasser le parallèle de 28 degrés sud. Arrivé sur ce méridien, des calmes et des folles-brises m'ont causé quelque retard. Le 8 octobre, je mouillais sur la rade de James-Town.

Le brick *l'Oreste*, détaché par M. le vice-amiral de Mackau pour remettre à *la Belle-Poule* un pilote de la Manche, était arrivé la veille. Ce bâtiment ne m'apportant aucune instruction nouvelle, je me suis occupé immédiatement des ordres que j'avais précédemment reçus.

Mon premier soin a été de mettre M. de Chabot, commissaire du roi, en rapport avec M. le général Middlemore, gouverneur de l'île. Ces messieurs avaient à régler, selon leurs instructions respectives, la manière dont il devait être procédé à l'exhumation des restes de l'empereur et à leur translation à bord de *la Belle-Poule*. L'exécution des projets arrêtés fut fixée au 15 octobre.

Le gouverneur voulut se charger de l'exhumation et de tout ce qui devait avoir lieu sur le territoire anglais. Pour moi, je réglai les honneurs à rendre, dans les journées du 15 et du 16, par la division placée sous mes ordres. Les navires du commerce français *la Bonne-Aimée*, capitaine Gallet, et *l'Indien*, capitaine Truquetil, s'associèrent à nous avec empressement.

Le 15, à minuit, l'opération a été commencée en présence des commissaires français et anglais, M. de Chabot et le capitaine Alexander R. E. Ce dernier dirigeait les travaux. M. de Chabot rendant au gouvernement un compte circonstancié des opérations dont il a été le témoin, je crois pouvoir me dispenser d'entrer dans les mêmes détails ; je me bornerai à vous dire qu'à dix heures du matin le cercueil était à découvert dans la fosse. Après l'en avoir retiré intact, on procéda à son ouverture, et le corps fut trouvé dans un état de conservation inespéré. En ce moment solennel, à la vue des restes si reconnaissables de celui qui fit tant pour les gloires de la France, l'émotion fut profonde et unanime.

A trois heures et demie, le canon des forts annonçait à la rade que le cortége funèbre se mettait en marche vers

la ville de James-Town. Les troupes de la milice et de la garnison precédaient le char, recouvert du drap mortuaire, dont les coins étaient tenus par les généraux Bertrand et Gourgaud, et par MM. de Las Cases et Marchand; les autorités et les habitans suivaient en foule. Sur la rade, le canon de la frégate avait répondu à celui des forts et tirait de minute en minute; depuis le matin, les vergues étaient en pantenne, les pavillons à mi-mâts, et tous les navires français et étrangers s'étaient associés à ces signes de deuil. Quand le cortége a paru sur le quai, les troupes anglaises ont formé la haie, et le char s'est avancé lentement vers la plage.

Au bord de la mer, là où s'arrêtaient les lignes anglaises, j'avais réuni autour de moi les officiers de la division française. Tous, en grand deuil et la tête découverte, nous attendions le cercueil; à vingt pas de nous il s'est arrêté, et le général gouverneur, s'avançant vers moi, m'a remis, au nom de son gouvernement, les restes de l'empereur Napoléon.

Aussitôt le cercueil a été descendu dans la chaloupe de la frégate, disposée pour le recevoir, et là encore l'émotion a été grave et profonde; le vœu de l'empereur mourant commençait à s'accomplir: ses cendres reposaient sous le pavillon national.

Tout signe de deuil a été dès lors abandonné; les mêmes honneurs que l'empereur aurait reçus de son vivant ont été rendus à sa dépouille mortelle; et c'est au milieu des salves des navires pavoisés, avec leurs équipages rangés sur les vergues, que la chaloupe, escortée par les canots de tous les navires, a pris lentement le chemin de la frégate.

Arrivés à bord, le cercueil a été reçu entre deux rangs d'officiers sous les armes et porté sur le gaillard d'arrière, disposé en chapelle ardente. Ainsi que vous me l'avez



Napoléon au moment de l'exhumation.

prescrit, une garde de soixante hommes, commandés par le plus ancien lieutenant de la frégate, rendait les honneurs. Quoiqu'il fût déjà tard, l'absoute fut dite et le corps resta ainsi exposé toute la nuit: M. l'aumônier et un officier ont veillé près de lui.

Le 16, à dix heures du matin, les officiers et équipages des navires de guerre et de commerce français étant réunis à bord de la frégate, un service funèbre solennel fut célébré; on descendit ensuite le corps dans l'entrepont, où une chapelle ardente avait été préparée pour le recevoir.

A midi tout était terminé et la frégate en appareillage; mais la rédaction des procès-verbaux a demandé deux jours, et ce n'est que le 18 au matin que *la Belle-Poule* et *la Favorite* ont pu mettre sous voiles; *l'Oreste*, parti en même temps, a fait route pour sa destination.

Après une traversée heureuse et facile, je viens de mouiller sur rade de Cherbourg, à cinq heures du matin.

Veuillez, amiral, recevoir l'assurance de mon respect.

Le capitaine de *la Belle-Poule*;

Signé: F. D'ORLÉANS.

Voici maintenant le rapport des commissaires :

Nous soussignés, Philippe-Ferdinand-Auguste de Rohan-Chabot, chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, secrétaire d'ambassade, commissaire, en vertu de pouvoirs reçus de Sa Majesté le roi des Français, pour présider, au nom de la France, à l'exhumation et à la translation des restes mortels de l'empereur Napoléon, ensevelis dans l'île de Sainte-Hélène, et à leur remise, par l'Angleterre, à la France, conformément aux décisions des deux gouvernemens, d'une part ;

Et Charles Corsan Alexander, capitaine commandant le corps royal du génie à Sainte-Hélène, député par Son Excellence le major général Middlemore, companion du Bain, gouverneur commandant en chef les forces de Sa Majesté Britannique à Sainte-Hélène, pour présider, au nom de Son Excellence, à ladite exhumation, de l'autre part :

Nous étant préalablement communiqué nos pouvoirs respectifs, trouvés en bonne forme, nous nous sommes rendus, cejourd'hui 15 du présent mois d'octobre de l'année 1840, au lieu de la sépulture de l'empereur Napoléon, pour surveiller et diriger personnellement toutes les opérations de l'exhumation et de la translation.

Arrivés à la vallée dite de *Napoléon*, nous avons trouvé le tombeau gardé, d'après les ordres de Son Excellence le gouverneur, par un détachement du 91e régiment d'infanterie anglaise, commandé par le lieutenant Barney, chargé d'en écarter toute personne qui n'aurait pas été désignée par l'un de nous comme devant assister à la cérémonie ou prendre part aux travaux.

Sont alors entrés dans l'enceinte réservée ainsi autour du tombeau :

Du côté de la France :

M. le baron de Las-Cases, membre de la Chambre des Députés, conseiller d'État; M. le baron Gourgaud, lieutenant général, aide de camp du roi; M. Marchand, l'un des exécuteurs testamentaires de l'empereur; M. le comte Bertrand, lieutenant général, accompagné de M. Arthur Bertrand, son fils; M. l'abbé Félix Coquereau, aumônier de la frégate la *Belle-Poule*, et deux enfans de chœur ; MM. Saint-Denis, Noverraz, Archambauld, Pierron, anciens serviteurs de l'empereur; M. Guyet, capitaine de corvette, commandant la corvette la *Favorite ;* M. Charner, capitaine de corvette, commandant en second de la frégate la *Belle-Poule;* M. Doret, capitaine de corvette, commandant le brick l'*Oreste ;* M. le docteur Guillard, chirurgien-major de la frégate la *Belle-Poule*, suivi du sieur Leroux, ouvrier plombier.

Et du côté de l'Angleterre :

Son Honneur le gouverneur-juge William Wilde, membre du conseil colonial de l'île Sainte-Hélène; l'honorable Hamelin-Trelawney, lieutenant colonel, commandant l'artillerie et membre du conseil; M. H. Seale, secrétaire colonial du gouvernement de Sainte-Hélène et lieutenant colonel de la milice ; M. Edward Littlehales, lieutenant de la marine royale, commandant la goëlette de S. M. B. *Dolphin*, représentant la marine ; M. Darling, qui avait surveillé les travaux de la sépulture de l'empereur. Les personnes destinées à diriger et à exécuter les travaux ont été ensuite admises.

Alors, en notre présence et en celle des seules personnes ci-dessus désignées, il a été constaté que le tombeau était parfaitement intact; et, dans le plus grand silence, les premiers travaux ont commencé entre minuit et une heure du matin.

Nous avons fait d'abord enlever la grille en fer qui entourait le tombeau avec les fortes couches de pierres cramponnées sur lesquelles elle était scellée; on a pu entamer alors la surface extérieure de la tombe, laquelle, recouvrant un espace de 3 mètres 46 centimètres (11 pieds 6 pouces anglais) de longueur, sur 2 mètres 42 centimètres (8 pieds 1 pouce) de largeur, était composée de trois dalles de 15 centimètres (6 pouces) d'épaisseur, encadrées dans une seconde bordure de maçonnerie. A une heure et demie cette première couche était entièrement enlevée.

Il s'est présenté alors un mur rectangulaire formant, comme nous avons pu le vérifier plus tard, les quatre faces latérales d'un caveau, ayant 3 mètres 30 centimètres (11 pieds) de profondeur, et 1 mètre 40 centimètres (4 pieds 8 pouces) de largeur, et 2 mètres 40 centimètres (8 pieds) de longueur. Ce caveau était entièrement rempli de terre jusqu'à une distance de 15 centimètres (6 pouces) environ de la couche de dalles déjà enlevée. Après avoir creusé dans ce caveau et en avoir retiré la terre, on a rencontré, à une profondeur de 2 mètres 5 centimètres (6 pieds 10 pouces), une couche horizontale de ciment romain s'étendant sur tout l'espace compris entre les murs du caveau, auxquels elle adhérait hermétiquement. Cette couche ayant été à trois heures complétement découverte, les soussignés commissaires sont descendus dans le caveau et l'ont reconnu parfaitement intact de toutes parts et sans lésion aucune ; la couche de ciment susmentionnée ayant été percée, on s'est assuré qu'elle en couvrait une autre de 27 centimètres (10 pouces) d'épaisseur en moellons, liés ensemble par des tenons de fer, et qui n'ont pu être entièrement enlevés qu'après quatre heures et demie de travail.

L'extrême difficulté de cette opération a décidé le soussigné commissaire anglais à faire creuser une fosse sur le côté gauche du caveau et à en abattre le mur correspondant, à l'effet de parvenir ainsi jusqu'au cercueil, dans le cas où la couche supérieure opposerait une trop forte résistance aux efforts tentés simultanément pour la percer. Mais celle-ci se trouvant entièrement enlevée vers huit heures du matin, les travaux du fossé latéral, parvenus à la profondeur de 1 mètre 50 centimètres (5 pieds), furent abandonnés. Immédiatement au-dessous de la couche ainsi démolie, nous avons trouvé une forte dalle ayant 1 mètre 98 centimètres (6 pieds 7 pouces 1/2) de long, 90 centimètres (3 pieds) de large et 12 centimètres (5 pouces) d'épaisseur, formant, comme nous en avons acquis la certitude plus tard, le recouvrement du sarcophage intérieur en pierres de taille contenant le cercueil. Cette dalle, parfaitement intacte, était encadrée dans une bordure de moellons et de ciment romain fortement liée aux parois du caveau. Cette dernière maçonnerie ayant été défaite avec soin, et deux boucles ayant été fixées sur la dalle, à neuf heures et demie tout était prêt pour l'ouverture du sarcophage. Alors le docteur Guillard a purifié la tombe au moyen d'aspersions de chlorure, et la dalle a été, par ordre du soussigné commissaire anglais, soulevée à l'aide d'une chèvre et déposée sur le bord de la tombe. Dès que le cercueil a paru, tous les assistans se sont découverts, M. l'abbé Coquereau a répandu l'eau bénite et a récité le *De profundis*.

Les soussignés commissaires sont ensuite descendus pour visiter le cercueil, qu'ils ont trouvé bien conservé, sauf une petite portion de la partie inférieure, laquelle, quoique reposant sur une forte dalle, elle-même appuyée sur des pierres de taille, était légèrement altérée. Quelques précautions sanitaires ayant été de nouveau prises par le chirurgien, un exprès fut alors envoyé à Son Excellence le gouverneur pour l'informer des progrès de l'opération, et le cercueil a été retiré avec des crochets et des bricoles et transporté avec soin sous une tente dressée pour le recevoir. A ce moment, M. l'aumônier a fait la levée du corps conformément aux rites de l'église catholique.

Les soussignés commissaires sont ensuite descendus dans le sarcophage, qu'ils ont reconnu être dans un parfait état de conservation et entièrement conforme aux descriptions officielles de la sépulture.

Vers onze heures, le soussigné commissaire français s'était assuré préalablement que Son Excellence le gouverneur avait autorisé l'ouverture des cercueils de l'empereur. Conformément à des arrangemens déjà arrêtés à l'avance, nous avons fait enlever avec précaution le premier cercueil, dans lequel nous avons trouvé un cercueil de plomb en bon état que nous avons fait placer dans celui qui était envoyé de France. Son Excellence le gouverneur, accompagné de son état-major, le lieutenant Middlemore, aide-de-camp et secrétaire militaire, et le capitaine Barnes, major de la place, est entré dans la tente pour être présent à l'ouverture des cercueils intérieurs. On a coupé alors et soulevé avec le plus grand soin la partie supérieure du cercueil de plomb, dans lequel on a trouvé un nouveau cercueil de bois, lui-même en très-bon état et répondant aux descriptions et aux souvenirs des personnes présentes qui avaient assisté à la sépulture. Le couvercle du troisième cercueil ayant été enlevé, il s'est présenté une garniture de fer-blanc légèrement oxydée; laquelle ayant été également coupée et retirée, a laissé voir un drap de satin blanc ; ce drap a été soulevé avec la plus grande précaution par les mains seules du docteur, et le corps entier de Napoléon a paru. Les traits avaient assez peu souffert pour être immédiatement reconnus. Les divers objets déposés dans le cercueil ont été remarqués dans la position exacte où ils avaient été placés ; les mains, singulièrement bien conservées, l'uniforme, les ordres, le chapeau, fort peu altérés, toute la personne enfin semblait attester une inhumation récente. Le corps n'est resté exposé à l'air que pendant les deux minutes au plus nécessaires au chirurgien pour prendre les mesures prescrites par ses instructions à l'effet de les préserver de toute altération ultérieure.

Le cercueil en fer-blanc et le premier cercueil en bois ont été immédiatement refermés ainsi que le cercueil en plomb ; celui-ci a été ressoudé avec le plus grand soin sous la direction de M. le docteur Guillard et fortement fixé par des coins dans le nouveau cercueil de plomb envoyé de Paris, lequel a été également soudé hermétiquement. Le nouveau cercueil en ébène a été alors fermé à la clef remise au soussigné commissaire français.

Alors le soussigné commissaire anglais a déclaré au commissaire français que les travaux de l'exhumation étant terminés, il était autorisé par Son Excellence le gouverneur à le prévenir que le cercueil contenant, comme il venait de l'être dûment constaté, les restes mortels de Napoléon, serait considéré comme à la disposition du gouvernement français du moment où il aurait atteint le lieu d'embarquement, vers lequel il allait être dirigé sous les ordres personnels de Son Excellence le gouverneur.

Le soussigné commissaire français a répondu qu'il était chargé d'accepter ce cercueil au nom de son gouvernement, et qu'il était prêt, ainsi que toutes les personnes composant la mission française, à l'accompagner jusqu'au quai de James-Town, où Son Altesse Royale monseigneur le prince de Joinville, commandant supérieur de l'expédition, était dans l'intention de se présenter pour le recevoir des mains de Son Excellence le gouverneur et le conduire solennellement à bord de la frégate française la *Belle-Poule*, chargée de le ramener en France.

Le cercueil a été placé sur un char funèbre recouvert lui-même d'un manteau impérial présenté par le commissaire français, et à trois heures et demie de l'après-midi le cortége s'est mis en marche dans l'ordre suivant, sous le commandement de Son Excellence le gouverneur, auquel une grave indisposition n'avait pas permis d'assister aux travaux de la nuit.

Parvenu à James-Town, le char a défilé lentement entre deux haies de soldats de la garnison, appuyés, en signe de deuil, sur leurs armes renversées, qui s'étendaient depuis l'entrée de la ville jusqu'au lieu de l'embarquement.

A cinq heures et demie le cortége est arrivé à l'extrémité du quai. Là, S. A. R. monseigneur le prince de Joinville, accompagné de son aide de camp, M. le capitaine de vaisseau Hernoux, membre de la Chambre des Députés, et entouré des états-majors des trois bâtimens français, *la Belle-Poule, la Favorite* et *l'Oreste*, a reçu de S. E. le gouverneur le cercueil impérial, qui a été immédiatement embarqué dans une chaloupe disposée à l'avance pour cette cérémonie, et conduit solennellement à bord de *la Belle-Poule* par le prince, avec tous les honneurs dus aux souverains.

En foi de quoi, nous, commissaires sus-dénommés, avons dressé le présent procès-verbal et l'avons revêtu du cachet de nos armes.

Fait double entre nous, à Sainte-Hélène, le 15 du mois d'octobre de l'an de grâce 1840.

L.-S. Rohan-Chabot, L.-S. Alexander.

Confirmé : Middlemore.

Ces précieux détails sur l'état inespéré de conservation où se trouvaient les restes mortels de Napoléon sont confir-

més par le procès-verbal du médecin français, M. Remy Guillard :

On ouvrit la quatrième caisse en fer-blanc, dont le couvercle était soudé sur les parois qui se repliaient en dedans. La soudure a été coupée lentement et le couvercle enlevé avec précaution ; alors j'ai vu un tissu blanchâtre qui cachait l'intérieur du cercueil et empêchait d'apercevoir le corps ; c'était du satin ouaté, formant une garniture dans l'intérieur de cette caisse. Je l'ai soulevé par une extrémité et, le roulant sur lui-même des pieds vers la tête, j'ai mis à découvert le corps de Napoléon, que j'ai reconnu aussitôt, tant son corps était bien conservé, tant sa tête avait de vérité dans son expression.

Quelque chose de blanc qui semblait détaché de la garniture couvrait, comme d'une gaze légère, tout ce que renfermait le cercueil. Le crâne et le front, qui adhéraient fortement au satin, en étaient surtout enduits ; on en voyait peu sur le bas de la figure, sur les mains, sur les orteils. Le corps de l'empereur avait une position aisée ; c'était celle qu'on lui avait donnée en le plaçant dans le cercueil, les membres supérieurs étaient allongés, l'avant-bras et la main gauche appuyant sur la cuisse correspondante, les membres inférieurs légèrement fléchis. La tête, un peu élevée, reposait sur un coussin ; le crâne, volumineux, le front, haut et large, se présentaient couverts de tégumens jaunâtres, durs et très-adhérens. Tel paraissait aussi le contour des orbites, dont le bord supérieur était garni de sourcils. Sous les paupières se dessinaient les globules oculaires, qui avaient perdu peu de chose de leur volume et de leur forme. Ces paupières, complétement fermées, adhéraient aux parties sous-jacentes et se présentaient dures sous la pression des doigts. Quelques cils se voyaient encore à leur bord libre. Les os propres du nez et les tégumens qui les couvrent étaient bien conservés ; le tube et les ailes seuls avaient souffert. Les joues étaient bouffies. Les tégumens de cette partie de la face se faisaient remarquer par leur toucher doux, souple et leur couleur blanche ; ceux du menton étaient légèrement bleuâtres. Ils empruntaient cette teinte à la barbe, qui semblait avoir poussé après la mort. Quant au menton lui-même, il n'offrait point d'altération et conservait encore ce type propre à la figure de Napoléon. Les lèvres, amincies, étaient écartées ; trois dents incisives, extrêmement blanches, se voyaient sous la lèvre supérieure, qui était un peu relevée à gauche. Les mains ne laissaient rien à désirer ; nulle part la plus légère altération. Si les articulations avaient perdu leurs mouvemens, la peau semblait avoir conservé cette couleur particulière qui n'appartient qu'à ce qui a vie. Les doigts portaient des ongles longs, adhérens et très-blancs. Les jambes étaient renfermées dans les bottes ; mais, par suite de la rupture des fils, les quatre derniers orteils dépassaient de chaque côté. La peau de ces orteils était d'un blanc mat et garnie d'ongles. La région antérieure du thorax était fortement déprimée dans la partie moyenne, les parois du ventre dures et affaissées. Les membres paraissaient avoir conservé leurs formes sous les vêtemens qui les couvraient ; j'ai pressé le bras gauche, il était dur et avait diminué de volume. Quant aux vêtemens, ils se présentaient avec leurs couleurs ; ainsi on reconnaissait parfaitement l'uniforme des chasseurs à cheval de la vieille garde, au vert foncé de l'habit, au rouge vif des paremens ; le grand cordon de la Légion d'honneur se dessinant sur le gilet, et la culotte blanche, cachée en partie par le petit chapeau qui reposait sur les cuisses. Les épaulettes, la plaque et les deux décorations attachées sur la poitrine n'avaient plus leur brillant, elles étaient noircies. La couronne d'or de la croix d'officier de la Légion d'honneur seule avait conservé son éclat. Des vases d'argent apparaissaient entre les jambes ; un d'eux, surmonté d'une aigle, s'élevait entre les genoux, je le trouvai intact et fermé. Comme il existait des adhérences assez fortes entre ces vases et les parties voisines qui les couvraient un peu, M. le commissaire du roi n'a pas cru devoir les déplacer pour les examiner de plus près.

Tels sont les seuls détails que m'ait permis d'enregistrer sur les restes mortels de l'empereur Napoléon un examen qui n'a duré que deux minutes. Ils sont incomplets, sans doute, mais ils suffisent pour constater un état de conservation plus parfait que je n'étais fondé à l'attendre d'après les circonstances connues de l'autopsie et de l'inhumation. Ce n'est point ici le lieu d'examiner les causes nombreuses qui ont pu arrêter à ce point la décomposition des tissus ; mais nul doute que l'extrême solidité de la maçonnerie du tombeau et les soins apportés à la confection et à la soudure des cercueils métalliques n'aient contribué puissamment à produire ce résultat. Quoi qu'il en soit, j'ai dû redouter pour ces restes le contact de l'air atmosphérique, et, convaincu que le meilleur moyen d'en assurer la conservation était de les soustraire à son action destructive, je me suis rendu avec empressement aux invitations de M. le commissaire du roi, qui demandait que l'on fermât les cercueils.

J'ai remis à sa place le satin ouaté, après l'avoir légèrement enduit de créosote ; j'ai fait fermer hermétiquement les caisses en bois et souder avec le plus grand soin les caisses en métal.

Les restes de l'empereur Napoléon sont aujourd'hui dans six cercueils.

1° Un cercueil en fer-blanc;
2° Un cercueil en bois d'acajou;
3° Un cercueil en plomb ;
4° Un second cercueil en plomb, séparé du précédent par de la sciure et des coins de bois;
5° Un cercueil en bois d'ébène ;
6° Un cercueil en bois de chêne, qui protége le cercueil en ébène.

On apprit enfin à Paris que la *Belle-Poule* et son précieux dépôt étaient arrivés en rade de Cherbourg le 30 novembre.

Aussitôt on hâta les préparatifs de la grande solennité, et le 13 janvier le prince de Joinville arriva à Poissy avec une flottille composée de plusieurs bateaux à vapeur.

Un camp, formé par la garde nationale et la troupe de ligne, s'est aussitôt établi sur la rive droite de la Seine, où le bivouac a eu lieu pendant toute la nuit, malgré la rigueur du froid.

Le lendemain matin, une foule considérable s'était portée sur les deux rives de la Seine, où toutes les gardes nationales des environs s'étaient réunies à la troupe de ligne. Toute cette population a assisté, dans un religieux recueillement, à la messe qui a été dite sur le pont de la *Dorade*. L'autel avait été dressé sur l'avant du navire, à quelques pas du cercueil qui contient les restes mortels de l'empereur Napoléon. M. le général Bertrand, M. le général Gourgaud, M. le comte de Rohan-Chabot et M. Marchand étaient debout et nu-tête aux quatre coins du cercueil. Les dix bâtimens à vapeur qui formaient l'escorte du commandant étaient mouillés à peu de distance, tous les équipages sur les ponts, la tête découverte.

Le même jour, la flottille du prince de Joinville est arrivée à sept heures à Maisons.

Le 15, à dix heures du matin, l'immense étendue des Champs-Élysées, avenues et carrés compris, l'avenue de Neuilly jusqu'au pont de ce nom, étaient encombrés d'une foule de plusieurs centaines de milliers de personnes, foule qui a grossi jusqu'au passage du cortége. Vers cette heure, les marins de la *Belle-Poule*, en grande tenue, débarquaient le cercueil de l'empereur et le plaçaient dans le char impérial qui stationnait dans le temple funèbre, construit en face du lieu de débarquement, où il avait été amené la nuit précédente. Les autorités civiles et militaires étant arrivées, l'absoute fut donnée, et le cortége se mit en marche.

Venaient d'abord la garde nationale et les troupes. On vit ensuite un carrosse dans lequel était M. l'abbé Coquereau, aumônier venant de Sainte-Hélène ; les officiers généraux de l'armée de terre et de mer, du cadre de réserve ou en retraite, qui se trouvent à Paris et qui se sont présentés en uniforme et à cheval ; les officiers généraux et autres de la marine royale ; le corps de musique funèbre ; le cheval de bataille ; un peleton de vingt-quatre sous-officiers décorés, pris dans la garde nationale à cheval, dans les corps de cavalerie et de l'artillerie, de la ligne et de la garde municipale, sous les ordres d'un capitaine de l'état-major de la garde nationale ; un carrosse, attelé de quatre chevaux, dans lequel était la commission de Sainte-Hélène.

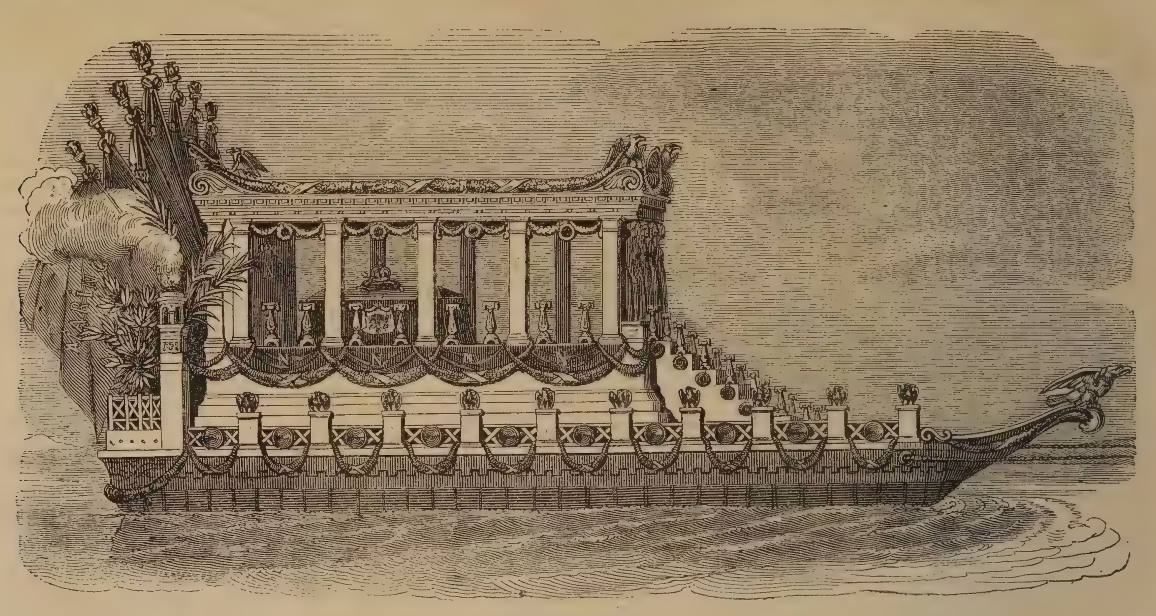
Un peloton de trente-quatre sous-officiers décorés, pris dans l'infanterie de la garde nationale, dans l'infanterie de ligne et de la garde municipale, et dans les sapeurs-pompiers, sous les ordres d'un capitaine de l'état-major général de la garde nationale à pied. Les maréchaux de France. Les quatre-vingt-six sous-officiers portant les drapeaux des départemens, sous les ordres d'un chef d'escadron de la division. S. A. R. le prince de Joinville et son état-major. Les cinq cents marins arrivés avec le corps de l'empereur.

Venait ensuite le char funèbre ; M. le maréchal duc de Reggio, grand-chancelier de la Légion d'honneur, M. le maréchal Molitor, M. l'amiral baron Roussin et M. le général Bertrand tenaient chacun un cordon d'honneur fixé au poêle impérial. Les aides de camp et officiers civils et militaires de la maison de l'empereur. Les préfets de la Seine et de police, les membres du conseil général, les maires et adjoints de Paris et des communes rurales, ainsi que les membres des conseils municipaux qui se sont joints au cortége. Les anciens militaires de la garde impériale en uniforme, la députation d'Ajaccio, les militaires en retraite.

La garde nationale et la troupe de ligne qui formaient la

haie suivaient immédiatement le cortége après avoir rompu alternativement de chaque côté.

Le char, monté sur quatre roues massives et dorées, se compose, ainsi que nous l'avons déjà annoncé, d'un sou-



Bateau funèbre.

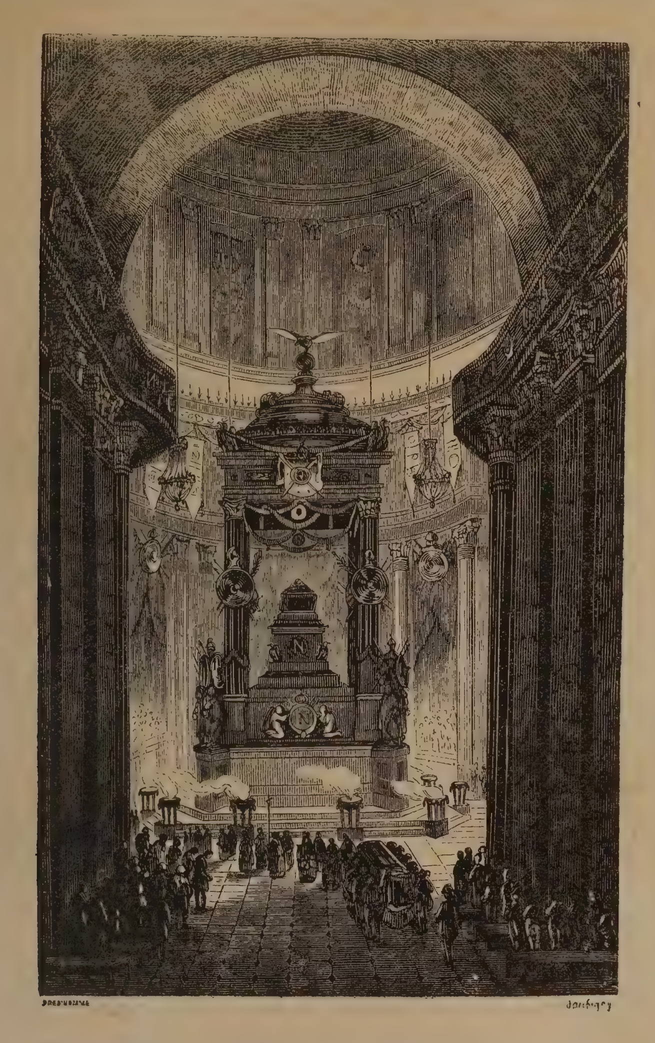
bassement et panneaux encadrés dans des colonnettes à chapiteaux, surmontés du mausolée. Le socle était revêtu jusqu'à terre d'une draperie de velours violet et or parsemée d'abeilles et d'étoiles avec des aigles dans des couronnes; il était rehaussé d'un aigle à chaque angle de l'entablement. L'avant et l'arrière-train étaient décorés de quatre trophées de drapeaux de toutes les nations. Le mausolée, supporté par quatorze figures entièrement dorées, représentant nos principales victoires, était décoré du manteau impérial, du sceptre et de la couronne.

Char funèbre.

Le char entier, couvert d'un crêpe, était attelé de seize chevaux panachés et couverts complétement de housses

dorées aux armes de l'empereur. Arrivé sous l'arc de triomphe de l'Étoile, il a fait une courte station : pendant ce temps les batteries d'artillerie placées sur les hauteurs, à gauche de la barrière, ont exécuté une salve de vingt et un coups de canon. Une première salve d'honneur avait été également tirée à Courbevoie au moment du départ par les deux batteries qui y étaient placées.

L'Arc-de-Triomphe était entouré de douze grands mâts pavoisés de flammes tricolores sur lesquelles étaient inscrits les noms de nos principales armées ; on pouvait y



Vue intérieure de l'église des invalides le 15 décembre 1840.

lire les armées de *Hollande*, *Sambre-et-Meuse*, *Rhin et Moselle*, *côtes de l'Océan*, *Catalogne*, d'*Aragon*, d'*Andalousie*, d'*Italie*, de *Rome*, de *Naples*, *Grande Armée*, *Armée de réserve*. Sur la plate-forme était l'apothéose de Napoléon, composée comme il suit : L'empereur en grande tenue impériale ; à ses côtés le génie de la guerre et celui de la paix. Ce groupe était posé sur un socle orné de guirlandes et de trophées d'armes de toute espèce, rappelant les batailles et victoires de Napoléon. Aux angles étaient deux renommées à cheval représentant la Gloire et la Grandeur ; enfin plus loin et à chaque angle du monument était placé un trépied d'où s'élevaient des flammes de couleur.

Tous les candelabres placés autour de l'Arc-de-Triomphe étaient transformés en faisceaux de drapeaux aux couleurs nationales.

Les décorations de la grande avenue des Champs-Élysées étaient magnifiques : chaque colonne pyramidale, surmontée d'un grand aigle doré, était ornée de faisceaux de drapeaux tricolores et portait un bouclier avec l'inscription de nos plus célèbres victoires jusqu'à l'affaire de Montmirail en 1814.

Le prince de Joinville a présenté le corps au roi en disant : « Sire, je vous présente le corps de l'empereur Na- » poléon. » Le roi a répondu en élevant la voix : « Je le » reçois au nom de la France. » Le général Athalin portait sur un coussin l'épée de l'empereur. Il l'a donnée au maréchal Soult, qui l'a remise au roi. S. M. s'est adressée au général Bertrand et lui a dit :

« Général, je vous charge de placer la glorieuse épée de » l'empereur sur son cercueil. »

Vinrent ensuite les cérémonies religieuses. La gravure que nous donnons ici donnera une idée des magnificences déployées dans l'intérieur de l'église des Invalides.

# MERCURE DE FRANCE.

(DU 15 DÉCEMBRE AU 15 JANVIER.)

SOMMAIRE. — SCIENCE : *Coloration du bois ; perfectionnement du Daguerréotype.* — LITTÉRATURE : *M. Lelut, M. Victor Hugo, M. Casimir Delavigne, madame George Sand, l'Académie française. — Les Théâtres. — Les Concerts, etc.*

La science vient d'enrichir l'industrie d'une découverte de la plus haute portée. On sait que dans une foule de mécaniques et de constructions, il est impossible d'employer le bois à cause des dilatations qu'il éprouve en hiver par le temps humide et de l'effet contraire que produisent sur lui les chaleurs de l'été. En outre, quelque dur qu'il soit, il s'altère promptement dans les digues et les constructions navales, en un mot dans tous les cas où il se trouve exposé à l'action de l'eau. Eh bien ! ces inconvéniens nombreux, M. le docteur Boucherie est parvenu à les éviter tous par les moyens les plus simples et les moins dispendieux, puisque la nature elle-même fait presque tous les frais de l'opération. Voici en peu de mots en quoi consiste le procédé : avant de couper l'arbre on fait une incision à sa base avec une tarière ; puis on y introduit, à l'aide d'un grand entonnoir, un sel métallique en solution, tel que le sulfate de cuivre ou de fer, le chromate de plomb ou du chlorure de calcium, etc. 24 ou 48 heures suffisent à la sève ascendante pour porter ces substances dans toutes les parties du ligneux et même jusque dans les feuilles les plus élevées. Cela fait, l'arbre peut être immédiatement coupé et employé. Nous avons vu des échantillons nombreux de bois ainsi préparés et qui présentent, suivant les substances qu'ils contiennent, les teintes et les reflets les plus agréables. Préparé avec la couperose et la noix de galle, le bois prend le beau noir et toutes les propriétés de l'ébène ; avec le chromate de plomb, il ressemble admirablement au citronnier ; avec les résidus résultans de la fabrication du charbon, sa couleur participe à la fois du noyer et de l'acajou.

Mais une des plus admirables préparations, suivant nous, est celle au bleu de Prusse. Le bois acquiert alors les couleurs et les veines de la malachite ou du marbre vert. Nous avons admiré des vases et un guéridon travaillés avec cette substance nouvelle, et nous pouvons dire qu'aucun bois exotique, quelque précieux qu'il soit, ne présente à l'œil tant de nuances ravissantes et des dessins aussi variés. Nul doute que d'ici à peu de temps, tout ce qui tient à l'ébénisterie ne soit fait avec des bois indigènes ainsi préparés. Les meubles y gagneront en solidité, en durée, en beauté, et comme les substances employées dans ces préparations ont toutes très-communes et les frais de main-d'œuvre presque nuls, les meubles ne seront pas d'un prix plus élevé que s'ils étaient faits de sapin ou de chêne. Pour tout ce qui tient à la marine, M. Boucherie par cette découverte a rendu le plus signalé service en rendant le bois incorruptible et inattaquable par les tarets. Dans tout ce qui tient aux constructions et à l'ameublement, il nous affranchit de recourir aux bois exotiques, dont les transports et l'acquisition sont toujours très-onéreux. Si la science a fait ce mois-ci cette belle conquête pour l'industrie, elle n'en a pas moins travaillé, par une découverte importante, au profit de l'art. — Tout le monde sait combien il est difficile de copier les objets au daguerréotype, quand ils ne sont pas d'une immobilité parfaite. Tout le monde a pu juger que les portraits, les arbres, en un mot, tout ce qui est animé d'un mouvement, si minime qu'il soit, sont impossibles à représenter. Aujourd'hui M. Daguerre, par un nouveau mode d'action dont nous ne connaissons pas encore la nature, arrive à copier les objets les plus mobiles avec autant de netteté que les monumens. La raison de ce curieux phénomène est aisée à concevoir. Il fallait vingt minutes environ pour qu'une image fût dessinée sur la plaque ; il ne faut plus aujourd'hui à M. Daguerre qu'un temps pour ainsi dire inappréciable, beaucoup moins qu'une seconde. C'est là une conquête presque aussi importante que le daguerréotype lui-même ; car désormais un paysage sera reproduit avec ses arbres, ses personnages, son mouvement, son ciel véritable, et les portraits, auxquels les yeux manquaient toujours, seront rendus avec une fidélité inimitable. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette invention nouvelle, pour laquelle le mois prochain nous nous proposons d'entrer dans quelques détails.

Bien que la saison ne soit pas encore avancée, nous avons eu déjà plusieurs solennités musicales dignes de remarque. Il faut parler d'abord de la répétition du *Requiem* de Mozart, à l'Opéra. Jamais peut-être on n'avait vu une foule à la fois plus nombreuse et plus choisie d'hommes de lettres, d'artistes et même de hauts personnages politiques. Les femmes les plus à la mode se pressaient dans les loges et les stalles, et s'étaient même réfugiées d'assez bonne grâce dans les places étroites et incommodes du parterre. L'effet produit par le *Requiem* a été immense. Toutes les formules d'admiration ont été épuisées sur cet admirable ouvrage sans aller au delà de la vérité. Mozart le composa sous l'influence des idées les plus tristes et les plus solennelles. Mourant, épuisé par son génie, il y travaillait encore à ses derniers momens. Il semble que la mort ait attendu l'heure où il achèverait son œuvre immortelle pour le ravir à l'art qu'il idolâtrait. L'exécution s'est élevée à la hauteur de la pensée du maître. Un orchestre nombreux, d'imposantes masses de voix, d'admirables *soli*, qui étaient simplement Lablache, Tamburini, Duprez, mesdames Grisi, Damoreau, Dorus-Gras, tous ces grands artistes exécutant avec amour les sublimes inspirations de Mozart, tout cela a fait de cette solennité une chose unique et merveilleuse que ceux qui y ont assisté n'oublieront jamais. Du *Requiem* aux Marches de MM. Adam, Halévy, Auber il y a loin, bien loin ! Ce sont là pourtant trois hommes de talent ; mais pour se faire le chantre de Napoléon, pour n'être pas enseveli sous un tel nom, sous une semblable gloire, il faut-être soi-même un puissant génie et s'appeler Mozart où Beethoven. Ceux qui s'en sont allés prudemment après les derniers accords du *Requiem* ont agi bien sagement et ont pu conserver longtemps dans les profondeurs de leur âme l'expression solennelle que ces mélodies usées, ces marches banales, cette instrumentation *tapageuse*, nous ont fait perdre.

Le concert de M. Berlioz a eu lieu le lendemain. Les immenses préparatifs qui se faisaient aux Champs-Élysées et aux Invalides lui avaient bien enlevé quelques curieux, cependant la foule était nombreuse. Que M. Berlioz soit un musicien d'un talent puissant et original, ceci est hors de doute, excepté pour quelques esprits étroits et malintentionnés. Mais qu'il y ait dans son talent cette spontanéité, cette inspiration vive et franche qui le destine à devenir populaire, voilà ce que lui contestent beaucoup de gens. Il suffit d'avoir assisté à son concert pour rétracter une semblable opinion. La Fête, le Scherjo (la reine Mab) de *Roméo et Juliette*, la marche du Supplice, ont produit l'effet le plus saisissant. Il y a là mélodie, rhythme, dialogues ravissans entre les instrumens de l'orchestre, tout ce qui enthousiasme le public et qui charme les amateurs éclairés et consciencieux.

MM. Herz et Labarre ont eu l'idée de donner une série de concerts destinés à l'exécution des œuvres les plus remarquables de l'école ancienne et de l'école moderne. Malheureusement jusqu'ici nous n'avons entendu qu'une suite de fantaisies et d'airs variés monotones. Il faut excepter cependant un air de *Robert le Diable* chanté par M^me^ Gras avec cette étonnante vocalisation que vous lui connaissez, et un charmant morceau de flûte admirablement exécuté par M. Dorus, son frère.

M. Francisque Lelut, un de nos médecins les plus distingués, a fait une incursion dans la littérature par une *Lettre sur un poëte du seizième siècle, Jean Édouard du Monin.* Il y a dans cet opuscule beaucoup de savantes richesses mises en ordre avec un goût et un savoir-faire remarquables.

M. André Van Hasselt publie une *Vie de Rubens* qui réunit enfin tous les documens authentiques nécessaires pour connaître l'histoire du plus grand peintre des temps modernes. Il faut s'étonner que l'Académie d'Anvers ait donné le prix à une œuvre ridicule, pleine de fautes de français et qui commençait par cette phrase : *J'observerai* pour *je ferai observer*, quand existaient les travaux de MM. André Van Hasselt et Buschmann. Le livre de M. Van Hasselt, dont le *Mercure* a dit quelques mots déjà, se recommande par un grand esprit de méthode, une lucidité remarquable de forme et une critique sévère des documens qu'il rapporte. Rien n'y est hasardé; tout s'y appuie sur des preuves. Le style clair, net châtié, ne manque pourtant pas de chaleur, et l'on ne saurait plus heureusement mener à fin une œuvre aussi difficile. Cependant, il faut dire que la liste des tableaux de Rubens qui termine ce volume reste encore incomplète. Le *Mercure* pourrait citer à M. Van Hasselt quarante à cinquante tableaux omis; un pareil résultat était inévitable d'ailleurs, et la *Vie de Rubens* de M. Van Hasselt n'en devient pas moins l'œuvre la plus satisfaisante écrite sur le grand peintre d'Anvers.

M. Édouard Turquety habite Rennes. Ce jeune poëte catholique se sent mal à l'aise hors de la vieille ville bretonne, dans laquelle il passe doucement sa vie entre la rêverie, la poésie et la prière. Aussi ne saurait-on lire rien de plus suave que les vers qu'il jette parfois dans le monde littéraire. *Primavera*, son dernier volume, est bien la plus fraîche et la plus charmante chose qu'on puisse lire. Figurez-vous des pensées virginales exprimées avec une candeur mélancolique; une couronne de roses blanches posée sur le front naïf d'une jeune fille de quinze ans! La passion n'a rien de dangereux dans ce volume : elle élève l'âme jusqu'à la Divinité; elle dirige vers le bon et vers le beau. On se sent sinon meilleur du moins disposé à le devenir après avoir lu *Primavera.* Pour citer les élégies remarquables qu'il contient, il faudrait les énumérer toutes les unes après les autres : *Dernier Asile*, *Qui ne voudrait mourir? la Mendiante*, etc.

Avant de quitter *Primavera*, disons qu'elle est l'ouvrage de la jeunesse de M. Édouard Turquety, et que l'on y retrouve beaucoup de pièces de vers qui ont servi à former les premiers fondemens de sa réputation.

M. Alfred de Musset a reparu dans la lice littéraire avec deux volumes de prose. Oui, de prose! On regrette de ne pas retrouver dans cet ouvrage la fantaisie cavalière du jeune poëte, à l'étrangeté duquel on s'était accoutumé. Il perd à devenir raisonnable. Et puis, il y a dans le livre de M. de Musset je ne sais quelle fatigue secrète qui se trahit malgré l'auteur. On dirait que, malade ou convalescent, il ne marche qu'avec peine ou avec douleur; il rappelle à la pensée don Juan en face de la statue de Pierre. Ce sont là du reste les symptômes de tout cerveau qui, après avoir galopé follement par monts et par vaux, sans but et sans vouloir, comprend que, pour arriver à un véritable succès, il faut savoir où l'on veut aller, et qu'à errer ainsi on court le risque de se perdre ou de se briser; après avoir été dissipateur de son talent, l'auteur du *Spectacle dans un fauteuil* tendrait maintenant à la parcimonie. Dieu l'en garde! Le remède serait pire que le mal! il s'agit seulement de savoir dépenser à propos et de se faire honneur de sa fortune. Or personne, malgré bien des prodigalités, n'est plus riche encore que M. de Musset.

Les événemens littéraires de grande importance n'ont point manqué depuis la dernière apparition du *Mercure.* MM. Victor Hugo et Delavigne ont publié des vers sur le même sujet; M^me^ George Sand a fait paraître un livre; l'Académie française a eu une séance publique dans laquelle M. le comte Molé et M. Dupin jouaient les principaux rôles; enfin cette même académie a élu M. Victor Hugo à une majorité de *dix-sept* voix sur *trente-deux* votans!

Voici comment se sont réparties les voix :

*Pour M. Victor Hugo :* MM. Lamartine, Chateaubriand, Royer-Collard, Villemain, Ch. Nodier, Ph. de Ségur, Lacretelle, de Pongerville, Soumet, Mignet, Thiers, Cousin, Lebrun, Dupin aîné, Viennet, Salvandy, Molé.

*Contre M. Victor Hugo :* MM. Casimir Delavigne, Scribe, Dupaty, Roger, Jouy, Jay, Briffaut, Campenon, Feletz, Droz, Étienne, Tissot, Lacée de Cessac, Flourens et Baour.

Le *Mercure* serait curieux de connaître les titres littéraires de M. Lacée de Cessac. Il sait à quoi s'en tenir, Dieu merci, sur le mérite académique de MM. Jay, Briffaut, Droz et Flourens.

On a procédé ensuite au remplacement de M. le marquis de Pastoret. M. de Saint-Aulaire a obtenu vingt et une voix et a été proclamé académicien. Tous les titres peuvent se résumer par une traduction du *Faust* de Goëthe.

Deux pièces de vers de deux poëtes célèbrent le grand événement de la translation du cercueil impérial. M. Casimir Delavigne, disons-le bien bas, n'a point réussi; il était dans un mauvais jour d'inspiration; sa pensée, faible et sans élévation, s'exprime en vers pâles; il n'y a rien là ni de la verve des *Messéniennes* ni de l'élégance de quelques charmantes élégies dont le *Musée des Familles* a été le premier confident. Il faut savoir avouer avec bonne grâce le tort même de ses amis, et ce qu'on vient de lire prouve à quelle extrême conscience le *Mercure* porte ses scrupules littéraires. On retrouve dans le poëme de M. Victor Hugo sa vigueur et son éclat habituel. Il y a cette précision de pensée, cette ciselure de forme nette, vive, brillante qui caractérise les moindres choses qui portent la signature du poëte. Chaque jour son talent grandit et s'épure sans rien perdre de sa force athlétique; seulement les traces de rudesse qu'on lui reprochait s'adoucissent et s'effacent; l'homme disparaît peu à peu pour ne laisser voir que le *divus*. Il y a transfiguration.

Le *Mercure* voudrait pouvoir en dire autant du livre de M^me^ George Sand. Par malheur la décadence se trahit dans le *Compagnon du devoir;* au lieu de monter sur la montagne sacrée, où la face devient resplendissante, où les pieds quittent la terre, elle en descend. Son pied se fatigue, sa chaussure se couvre de poussière, sa robe se frange de boue. Non-seulement, quand elle veut justifier l'amour d'une femme de haute naissance pour un menuisier, elle exprime une pensée fausse, mais encore sa forme, si brillante, s'y fane et s'y flétrit. Une femme, à moins de penchans bas, ne saurait s'abaisser jusqu'à un ouvrier. S'il y avait dans ces deux cœurs une grande passion, l'ouvrier grandirait, et non-seulement s'élèverait jusqu'à celle qu'il aime, mais encore il l'enlèverait mille fois plus haut avec lui. La passion, c'est cette chaleur divine et vivifiante qui fait de la plus méprisée des bêtes qui rampent le plus éclatant des êtres qui volent : celui que les anciens prenaient pour symbole de l'âme. Madame Sand partage l'erreur de ses amis radicaux, qui veulent niveler la société en abattant ceux qui dépassent les petits; cela ne grandit rien. Par ce procédé, on détruit, voilà tout. Si une égalité parfaite s'établit jamais, ce ne peut être qu'en élevant ceux qui sont au-dessous. Si M. de Lamennais, dont nous respectons même les erreurs, au lieu de crier au peuple : « Détruis, car tu es fort », lui enseignait à améliorer sa position, à rectifier ses idées, à combattre la misère par le travail, l'ignorance par l'étude, il recueillerait des fruits plus féconds que les stériles protestations de ceux qui vont porter chez lui leurs menaces contre le pouvoir. Les obscurs philanthropes qui ouvrent des écoles gratuites du soir, qui enseignent la musique aux ouvriers, qui multiplient les publications où la morale s'unit à une forme simple et amusante, font plus pour l'émancipation sociale que le *Livre du Peuple*, malgré tout le talent que l'auteur a prodigué dans ce pamphlet. Il faut purifier avec le feu, mais il ne faut pas incendier.

Nous voici loin de l'Académie française et de la séance publique, où l'on voyait deux hommes illustres, placés dans d'éminentes positions, également étrangers à la littérature réelle, et disant sur la politique de grandes et belles choses... Mais enfin, c'était de la politique! De la politique à l'Académie, mon Dieu! Que penserait-on à la chambre des pairs ou à la chambre des députés si M. de Lamartine venait dire :

— Messieurs, l'usage est de discuter

des lois dans cette enceinte; moi, je vais discuter aujourd'hui des questions littéraires.

On dirait à M. de Lamartine : « Si vous êtes seulement poëte, que venez-vous faire parmi des législateurs ? » Notez que nous faisons deux fictions ici. Nous supposons que M. de Lamartine n'est pas un grand législateur et que MM. les députés au contraire sont de profonds légistes.

Dans cette hypothèse M. de Lamartine serait fort embarrassé de répondre. Quelle réponse feront donc MM. Molé et Dupin à cette question ?

— Vous êtes de grands législateurs, d'habiles gouvernans; mais pourquoi parlez-vous de politique à l'Académie? Pourquoi donc occupez-vous les fauteuils consacrés aux véritables personnes littéraires ? » Notez que partout la littérature se trouve traquée. On reproche aux gens de lettres de s'immiscer aux affaires publiques, de ne pas se consacrer spécialement à leur art divin... et les profanes s'emparent de toutes les récompenses et même de tous les emplois qui ne sont dus qu'à eux seuls. Dans les bibliothèques publiques, vous ne trouverez par dix noms vraiment littéraires parmi les conservateurs, et vous reconnaîtrez partout d'anciens employés de ministère, qui viennent établir leur retraite parmi des livres dont ils n'ont jamais écrit une seule page. Enfin tout le monde veut être de l'Académie, et tout le monde y arrive excepté les hommes littéraires. Quand on en admet un, c'est par exception et par passe-droit; M. Flourens y fait de la chimie, M. Dupin de la législature, M. le comte Molé de la haute politique, M. Thiers de l'opposition, M. Dupaty des couplets. Il reste à peine pour faire de la littérature M. Chateaubriand, M. Casimir Delavigne, M. Charles Nodier, M. de Pongerville, M. Scribe et enfin M. Emmanuel Dupaty. Vous voyez que le *Mercure* ne se montre pas trop exigeant sur les titres littéraires.

Tout cela rend le temps bon pour l'épigramme et expliquerait le succès des *Guêpes* si l'esprit fin et audacieux de M. Alphonse Karr ne l'expliquait pas suffisamment. Trois concurrences à cet amusant pamphlet ont succombé, et toutes trois avaient été tentées par des hommes de talent : *les Papillons noirs*, par le bibliophile Jacob, M. Peyrat dans ses *Personnalités* et M. de Balzac dans sa *Revue Parisienne*. Ils ont également succombé faute de lecteurs. Voici une troisième rivalité; sera-t-elle plus heureuse? Les *Nouvelles à la main* ont bien des chances de réussite; elles ont pour rédacteur un homme du monde d'un esprit délié et un écrivain de verve âpre. Cette association est heureuse et promet. Le premier numéro marche hardiment dans la voie de l'épigramme et de la personnalité ; mais qu'il y prenne garde, il y a des bornes et de la retenue même dans cette guerre de sarbacane à outrance. Il faut frapper juste et non trop fort, au rebours du conseil que Voltaire donnait aux comédiens. Du reste les *Nouvelles à la main* ont produit une vive sensation et l'on en parle presque autant que des *Guêpes*. On en cite moins de passages cependant : nous verrons bien au volume prochain.

L'Opéra a décidément perdu M<sup>lle</sup> Fanny Essler; l'ingrate reste en Amérique et abandonne Paris. C'en est donc fait de la danse jusqu'à l'apparition d'une artiste célèbre. En attendant, le charmant escadron des danseuses s'émeut et cherche à conquérir le trône vacant. Mlle Maria va jouer la *Gypsy* et la *Tarentule*, dit-on. On répète l'ancien ballet des *Noces de Gamache*, où elle reprend le rôle de Quitterie, et dans lequel, disons-le en passant, Barrez paraîtra sous le masque réjouissant de Sancho. Qui va régner maintenant? telle est la question. Sera-ce Mlle Pauline Leroux, intelligente et correcte? Sera-ce Mlle Nathalie Fizt-James avec son audace et sa pétulance? Sera-ce Mlle Blangy, qui continue feu Mme Alexis Dupont sans l'imiter? Sera-ce enfin Mlle Maria, aux petits pieds, à la taille charmante, et qui semble, comme disait l'autre jour Théophile Gautier, une bergère de Watteau détachée de son trumeau doré? Les lions et les dilettanti prétendent que la couronne de roses artificielles, symbole de la royauté terpsychorienne, ne tarderait point à tomber sur le front candide de Mlle Dumilâtre, naguère sortie des rangs des coryphées. On ne saurait voir en effet une figure plus accomplie, des traits plus réguliers, des formes plus grecques que celles de la charmante jeune fille. Déjà l'on entend dans la salle, à certaines *retraites*, de ces murmures sourds plus flatteurs que de bruyans bravos. Pardonnez au *Mercure* ce long paragraphe consacré à la danse; mais c'est que dans nos mœurs frivoles la royauté de l'Opéra a pour la plupart des esprits sérieux eux-mêmes une importance véritable. A la fin d'une journée de travail artistique ou de lutte sociale, on a besoin de repos et de distraction frivole. On va donc les demander à l'Opéra et aux Italiens, car à la Comédie-Française on s'ennuie. Et puis, que voulez-vous espérer de ce théâtre si mal dirigé par M. Buloz, commissaire royal à douze mille francs d'appointemens? Ce n'était point la peine de prendre la place de ce pauvre directeur, M. Védel, pour ne pas mieux faire que lui. Un enrouement de Mlle Rachel peut arrêter le répertoire ; car déjà la vogue du *Verre d'eau* s'use et on commence à trouver de l'ennui à ce médiocre vaudeville chanté par Mlle Plessy. L'Opéra-Comique est ennuyeux comme la Comédie-Française. Le théâtre du Palais-Royal comptait sur la rentrée de Mlle Déjazet, qui a émoussé dans une longue maladie sa verve et son dévergondage. Vernet s'use de plus en plus aux Variétés. La foule quitte donc ces théâtres et se porte au Gymnase, où l'on admire Bouffé dans un rôle d'abbé. A l'Ambigu, dont le drame de M. Bouchardy, *Lazare*, fait la fortune, à la Gaîté et au Cirque, qui vient de monter avec splendeur un mimodrame sur la translation des cendres de Napoléon. La plupart des décorations de la solennité du 15 décembre ont été acquises par l'avisé directeur et figurent dans *le Dernier vœu de l'Empereur*. Voilà une habile profanation qui excitera l'empressement du public.

Bernard-Léon est un acteur usé dont tout le talent consiste à écarquiller deux gros yeux bêtes et que tour à tour ont repoussé de leur cadre le Gymnase et la Gaîté. Aujourd'hui le Palais-Royal a charitablement donné asile au vieux délaissé, et par-dessus le marché, elle lui a bien voulu accorder une représentation à bénéfice. La partie la plus saillante de cette représentation a été la reprise du ballet d'*Annette et Lubin;* Mlle Maria s'y est montrée charmante et plus d'une fois naïve, et Barré, qui avait mis en scène le petit acte, a fait éclater de rire à un théâtre où le public cependant a l'habitude de se trouver face à face avec Alcide Tousez, ce nez drolatique, et Achard, d'une verve si entraînante. L'Opéra ferait bien de s'approprier *Annette et Lubin* en donnant plus de développement aux divertissemens.

Nous avons dit que Mlle Déjazet avait fait défaut au théâtre du Palais-Royal, c'est ce qui explique la mauvaise plaisanterie dont ce dernier s'est rendu coupable envers son public en représentant une charge intitulée *le Palais des beaux-arts*.

La censure ne fait point, à ce qu'il paraît, toujours bonne besogne; témoin ce malencontreux théâtre de la Renaissance, dont elle tient encore les portes closes. Un spirituel romancier, M. Léon Gozlan, tenté par les succès dramatiques de certains confrères, avait aspiré, lui aussi, à l'illustration de la rampe, et avait écrit pour la scène de la Renaissance un drame intitulé *Il était une fois un Roi et une Reine*. On dit que la fable est des plus inoffensives. Malheureusement le hasard voulut que la scène se passât en Angleterre et qu'il y fût question d'une reine et de son époux, qui n'est que le premier de ses sujets. La censure se montra fort sévère; on coupa dans la pièce, on coupa et l'on recoupa encore. Après toutes ces mutilations, le pauvre auteur se croyait enfin sauvé, lorsqu'on fit fermer les portes et apposer des affiches sur lesquelles on lisait écrit : *Relâche* par ordre !

M. Vieuxtemps, jeune violoniste belge, s'est fait entendre au premier concert du Conservatoire. Malgré la longueur inusitée de son morceau, le public l'a constamment écouté avec intérêt. M. Vieuxtemps promet d'être non-seulement un exécutant habile, mais encore un compositeur de talent. Son concerto renferme de charmans détails; l'ensemble manque pourtant d'unité. L'artiste possède de grandes qualités : comme violoniste, son jeu est pur, son archet léger et sa manière de phraser élégante. Néanmoins on désirerait un peu de cette largeur de style, de cette ampleur de son qui caractérisaient l'ancienne école et qui, depuis l'arrivée de Paganini, sont tombées singulièrement en oubli parmi les jeunes talens de l'école moderne.

Ερμης.

---

*Le rédacteur en chef*, S. HENRY BERTHOUD.
*Le directeur* V. PIQUÉ.

# ÉTUDES DE VOYAGES.

## UN RÊVE.



Costumes kalmouks.

## CHAPITRE PREMIER.

REPAS D'ADIEU.

« Messieurs, je propose un toast fantastique à notre illustre amphitryon le prince Pokiloff.

— Messieurs, je vous dénonce le préopinant, Raphaël Destré, poëte lyrique et dramatique, comme immensément ivre!

— Je repropose mon toast au prince, remplissez vos verres.

— Vive le prince!

— Vive notre ami!

— Vive Pokiloff!

— Vive tout! »

Toute cette belle logique se débitait, par une folle soirée de l'hiver 183..., entre onze heures et minuit, autour d'une table servie avec un goût et un luxe asiatiques, dans un bel hôtel de la rue de Rivoli. Les acteurs de cette joyeuse scène étaient cinq beaux jeunes gens, dont quatre Français de naissance et du reste, et un Russe qui n'était Russe que de naissance. C'était, je vous assure, un homme d'un grand cœur, d'un esprit délicat, d'un caractère charmant, que ce Russe. Quoiqu'il fût bien jeune encore, il avait déjà beaucoup voyagé et partant beaucoup appris, et il possédait parmi ses talens le talent rare de bien dépenser de magnifiques revenus.

Or, le prince Paul Pokiloff, au moment où je vous fais faire sa connaissance, était venu passer le carnaval à Paris, et le lendemain il devait se remettre en route pour la Russie, qu'il brûlait de revoir, malgré les enchantemens sans fin de notre métropole; tant il est vrai de dire que le ciel natal a un pouvoir d'attraction souvent irrésistible! Dans ses voyages à Paris, Pokiloff s'était fait beaucoup d'amis, ou du moins beaucoup de compagnons de plaisir se disant tels. Mais vraiment ce prince-là avait tous les bonheurs, car des amis vrais il en avait trouvé quatre, et voyez si ce n'est pas merveilleux! il se les était conservés même après leur avoir prêté de l'argent. Je vous le dis en vérité, il avait tous les bonheurs. Ces quatre amis, ce sont les joyeux fous que vous venez d'entendre tout à l'heure déraisonner si mirifiquement. Voici leurs portraits.

Raphaël, le poëte, est un doux et frais jeune homme de vingt ans; oui, il a à peu près cet âge d'indécision où son âme poétique voudrait parcourir toutes les voies de l'art. Ainsi Raphaël a fait jusqu'ici avec la même ardeur des vers, des romans, du drame, de la comédie, de petits articles et de petits vaudevilles. Dans tout cela rien n'est complet, mais on reconnaît une plume trempée de poésie, et l'on prévoit que du jour où elle aura choisi sa route elle y tracera glorieusement le nom de Raphaël.

Que si vous m'en demandez plus, j'ajouterai qu'il est d'une taille moyenne, que ses cheveux sont blonds et soyeux; ses yeux doux et mélancoliques d'un bleu pâle, sa bouche d'un rose terne, mais pure, enfin que ses mains ont une grande suavité de forme.

Gilbert, le peintre d'histoire, a bien vingt-huit ans: c'est un talent dans toute sa vigueur; il n'est l'élève d'aucun maître; son pinceau est hardi, original, brûlant! Gilbert est doué d'un courage éprouvé, d'une persévérance à fatiguer le sort. Sous une enveloppe de fer il cache un cœur généreux et sensible. Il est robuste et de haute taille; sa voix est vibrante; ses cheveux et ses yeux noirs, sa figure brune; voilà Gilbert au physique et au moral.

Ovide, dont vous vous rappelez sans doute avoir entendu prononcer le nom tout à l'heure, a été poëte, et aussi peintre, et aussi sculpteur, et tout ce qui n'est pas du métier. Il a eu des succès et des chutes, des chutes moins rarement. Du reste, il jouit d'un revenu assez agréable et ne médit pas trop de l'existence. Il est loin d'être beau, et pourtant on dit de lui: « C'est un homme charmant. » Ses amis l'aiment beaucoup.

Enfin Prosper, le dernier des quatre, ne ressemble en rien aux autres: il n'a jamais brillé nulle part et probablement ne brillera jamais ailleurs. C'est un très-beau garçon, aux manières élégantes, orné d'une très-belle fortune, mais qui malheureusement n'a rien appris et dont la vie est restée oisive; cela le rend malheureux, et cependant il ne peut pas se donner assez de force pour se livrer à quelque étude sérieuse, le meilleur remède contre l'ennui! Prosper est un de ces hommes qui le matin, quand ils se lèvent, voudraient être au soir; qui n'ont pas de souvenirs, pas d'espérances; qui courent les plaisirs sans jamais rencontrer le plaisir, que le vulgaire envie et que plaint l'homme intelligent. Ce qui empêche Prosper d'être tout à fait nul, c'est son bon cœur, qui ne s'est jamais démenti, et sa complaisance extrême pour ses amis.

Au bout de quelques instans d'un silence causé par l'arrivée d'un superbe plat de meringues, Pokiloff reprend:

— Mes amis, mes bons amis, c'est demain que je vous quitte, vous le savez. Ce souper est peut-être le dernier que nous faisons ensemble, la vie a tant de hasards! Si vous m'en croyez, nous garderons chacun notre raison pour le moment des adieux. Vous me comprenez, n'est-ce pas? Plus tard, quand nous nous souviendrions vous de moi, moi de vous, nous n'aurions qu'une idée confuse des derniers momens que nous aurons passés ensemble. Cela nous serait triste, amis.

— Mes fidèles, dit Raphaël, toujours un peu étourdi, mais qui néanmoins avait vivement senti ce que Paul venait de dire, mes fidèles, monseigneur vient de dire là une grande vérité. Ce cher Paul! penser que demain à cette heure-ci il sera déjà bien loin de nous, lui, l'âme de nos réunions; en vérité cela m'afflige d'y penser!

Et tous tendirent la main au bon Pokiloff. Ils n'avaient point de larmes aux yeux, ils en avaient tous en cet instant au cœur.....

— Que ceci ne vous afflige pas, mes excellens camarades, dans un an je serai de retour à Paris. Nous sommes aujourd'hui le 27 février, eh bien! au prochain carnaval vous me reverrez.

— Un an, objecta Prosper, c'est une éternité!

— Le fait est que pour moi cette année-là va être atrocement longue! dit Ovide.

— Un an, ajouta Gilbert; je mourrai d'impatience avant.

— A mes yeux, soupira Raphaël, cette année-là c'est l'infini!

— Mais pour Dieu! messieurs, qu'est-ce donc qui va vous faire paraître cette année si longue? Voyons, sont-ce des embarras d'argent pour quelqu'un de vous? parlez; est-ce autre chose que je puis arranger? Mais parlez-donc!

— Hélas! tu ne peux rien pour moi, dit Raphaël: tu sais que malgré mes longs travaux je n'ai pas encore eu le plaisir de voir représenter une de mes comédies, cependant on a accepté hier ma *Femme philosophe* au Théâtre-Français; mais en même temps, on m'a dit qu'elle ne pourrait être jouée avant un an. Quelle triste vie je vais vivre jusque-là!

— Juge de mon impatience, Paul, en apprenant que dans un an mon frère, mon bon frère Edmond sera ici, de retour de New-Yorck. Mon Edmond, que je n'ai pas vu depuis onze ans!

— Et alors quelle joie! n'est-ce pas, Gilbert? dit le prince.

— Imaginez-vous un peu, dit Ovide, ce que c'est qu'aimer, être aimé et attendre toute une année pour épouser celle qu'on aime. J'en suis là, moi, messieurs: les parens de ma belle Blandine m'ont accepté pour leur gendre; mais des affaires de famille font retarder aussi longtemps le mariage.

— Et toi, Prosper, qui te fait tant désirer l'hiver prochain?

— Moi? moi, ce sera un an de passé, et les jours sont si longs!

— Messieurs, s'écria le prince en riant intérieurement d'une pensée qui venait de frapper son esprit, buvons.

— Mais ta recommandation de tout à l'heure?

— Oubliez-la et buvez. Tenez, voici de vieux vins d'Espagne remplis de mille vertus. Allons, vos verres? et noyez les pensées sombres; mes amis, la vie réelle est triste, heureux donc celui qui sait se faire une vie d'illusions et rêver éveillé, celui-là est un sage, croyez-moi. Jouir c'est vivre, et le principe de cette vie-là c'est le plaisir. Jouissons donc du plaisir jusqu'à la folie, ce sont les plus fous qui sont les plus sages!

— Bien dit! A boire?

Au moment où deux heures sonnaient, le prince seul était éveillé et debout. D'un œil joyeux il regardait ses quatre convives, qui dormaient bruyamment dans des postures originales.

— Bien, dit-il.

## CHAPITRE SECOND.

### A SIX CENTS LIEUES DE PARIS.

Vingt-trois jours après ces scènes de folie, une chaise de poste, remarquable par la solidité de sa construction et soigneusement fermée en dehors au moyen d'un cadenas, s'arrêta devant un hôtel de la ville de Sarefta, dans le

gouvernement de Saratof, entre le Don et le Volga. Quelques heures auparavant, une autre chaise de poste était arrivée au même hôtel. Un homme de haute taille et de manières élégantes en était descendu, et après avoir donné quelques ordres, il s'était mis à une fenêtre. Quand il eut vu s'arrêter sous ses yeux la seconde voiture, il quitta son poste d'observation et alla lui-même ouvrir la portière fermée au cadenas. Quatre jeunes gens s'élancèrent alors à terre, et en reconnaissant l'homme qui les tirait de cette espèce de prison ambulante, ils furent saisis d'une violente colère, et on entendit sortir presque simultanément de leur bouche ces exclamations peu pacifiques :

— Lâche!

— Oh! tu te battras!

— Vil Cosaque!

— Tiens! défends-toi!

— Allons, messieurs, un peu de patience, que diable. Ne vous donnez pas en spectacle au bon peuple et suivez-moi.

Vous avez reconnu, n'est-ce pas, les cinq amis de l'autre soir?

Les dents serrées, les poings crispés, les quatre voyageurs suivirent Pokiloff dans une chambre meublée avec un confortable plus parisien que londonnien et au milieu de laquelle une table fort bien servie était dressée, comme pour braver leur colère.

— Messieurs, dit le prince, veuillez prendre place, vous vous ne voudriez pas me tuer à jeun.

— Mais, en vérité, je crois qu'il nous raille!

— Allons donc, messieurs, quittez un peu votre air farouche; si vous saviez comme vous êtes laids avec vos barbes de vingt-trois jours, vous auriez beaucoup de peine à ne pas rire.

Les quatre amis se regardèrent et ne se trouvèrent mutuellement pas très-beaux.

— Mais où diable sommes-nous ici? demanda Ovide, dont la colère s'était déjà apaisée à la vue de la table.

— Où vous êtes? messieurs, à six cents lieues de Paris, à trois cents lieues au delà de Saint-Pétersbourg, à Sarefta, colonie de Moraves, et à cent quatre-vingts werstes des hordes des Kalmouks.

— Et peut-on vous demander, monseigneur, ce que signifie cette plaisanterie beaucoup trop prolongée?

— Commençons par nous asseoir, et dînons; nous causerons ensuite de tout cela.

— Messieurs et malheureux confrères, cria Gilbert, je proclame le prince Paul Pokiloff l'homme le plus effronté de l'univers; mais mangeons d'abord, car il ne nous expliquera pas son infâme conduite avant d'avoir dîné.

On dîna, moitié riant moitié grondant; puis le prince, ayant demandé et obtenu un grand silence, commença ainsi :

— Mes amis.....

— Oh! pour çà!... enfin, va toujours.

— Mes amis, vous devriez me remercier et baiser la trace de mes pas! — Lors de notre dernière entrevue à Paris, le soir de ce gai souper qui vous a amenés ici, vous m'avez tous exprimé avec chaleur votre désir d'être plus vieux d'une année: cette année qui vous séparait, toi d'un frère, toi d'une épouse, toi d'un succès, toi d'une autre année, vous eussiez voulu l'avoir passée à tout prix, elle vous semblait ne devoir jamais finir. Remerciez-moi, messieurs, je vais vous donner les moyens de la vivre sans ennui. Je vous ai dit que depuis quelques années que j'avais quitté ma Russie, je brûlais de la revoir; je ne vous ai pas dit une autre cause moins impérieuse, mais puissante aussi, qui me rappelle dans ce pays. Je suis chargé par mon gouvernement de faire un relevé exact de l'état actuel des peuples kalmouks, et je vais passer une dizaine de mois parmi eux; comme je ne compte pas m'amuser pendant ce temps plus qu'il n'est convenable, j'ai pensé que ce serait ingénieux et surtout agréable pour vous et pour moi de ne pas nous quitter. Il me restait à vaincre vos hésitations: l'un n'aurait pas voulu quitter sa fiancée, l'autre ses tableaux, l'autre son Paris, que sais-je moi? En supposant que vous ayez consenti, vous auriez voulu faire des préparatifs et aller dire adieu à tout ce que vous laissez là-bas; moi, je ne pouvais retarder mon départ d'un seul jour; donc pendant que vous sabliez les vieux vins d'Espagne, je vous ai laissés un instant et j'ai donné mes ordres. Quand je suis rentré, je vous ai fait boire des vins chimiquement préparés; cela vous a procuré d'abord un sommeil profond, puis pendant vingt jours un affaissement maladif qui, en vous enlevant toute force, toute volonté, vous livrait sans défense à mes projets; je vous ai enfermés dans ma chaise de poste; vous y avez été bien nourris, j'espère! Depuis deux jours seulement vous êtes guéris et vous avez la conscience de votre situation; aussi depuis ces deux jours a-t-on eu une peine infinie à vous contenir dans votre cage. Bref, vous voilà, messieurs. Ne me quittez pas, et dans dix mois je vous ramène à Paris. Cependant, que celui d'entre vous qui regrette trop sa capitale pour pouvoir s'en priver si longtemps parle, tout ce que je possède est à son service, il est libre de partir; mieux que cela, je lui fais don de ma chaise de poste, ce sera un souvenir de nos voyages.

— Ma foi, dit Raphaël, je serais maintenant bien fou de retourner dans ce prosaïque Paris, il doit régner dans ces contrées une poésie sauvage dont je veux me pénétrer.

— Un peintre est bien partout, c'est l'amant en titre de la nature, il n'est rien que son pinceau ne puisse saisir; je reste.

— Ah! mes amis! j'aime bien ma Blandine; mais, ma foi! elle sera ma femme bientôt, et de longtemps d'ici je ne pourrai voir les Kalmouks. Je reste, et toi, Prosper?

— Moi, je ne vous quitte plus.

— Eh! allons donc! bravo, messieurs; mes amis, je vous ai retrouvés. Vous voyez bien qu'il ne faut que s'entendre; hein! si vous m'aviez tué? Allons, allons, vivat! nous ne nous séparerons pas. Demain nous commençons nos courses; ce soir, vive le plaisir!

## CHAPITRE TROISIÈME.

### PÉRÉGRINATIONS.

Le lendemain, les cinq jeunes gens se dirigèrent vers les huttes kalmoukes; mais à sept werstes de Sarefta ils s'arrêtèrent pour visiter la fontaine qui porte le nom de cette ville.

La fontaine de Sarefta est placée dans un site assez pittoresque : une plaine immense s'étend sur la chaîne des collines qui l'avoisinent, et l'on aperçoit une partie du Volga qui coule dans le lointain. A la distance de douze werstes, on voit la forteresse de Jaritza sur le Volga. Les ruisseaux qui serpentent sur le penchant de la montagne sont ombragés par des pommiers sauvages, des ormes, des chênes et d'autres arbres.

La source qui fournit l'eau à la fontaine est très-abondante; elle est environnée de seize autres petites sources qui jaillissent à l'entour. Plusieurs essais ont prouvé que pour les qualités minérales ces eaux ne le cèdent en rien à celles de Carlsbad; cependant depuis plusieurs années les pèlerinages à la fontaine de Sarefta sont devenus très-rares. Plusieurs causes contribuent à cet oubli des étrangers, d'abord l'incommodité de faire pour s'y rendre sept werstes depuis Sarefta, puis la découverte qu'on vient de faire de la source du Caucase. Les Russes d'ailleurs, assez généralement, ont du mépris pour ce que produit leur pays. Du reste, le meilleur témoignage qu'on puisse donner de la bonté des eaux de cette fontaine, c'est le grand usage qu'en font les habitans.

En quittant les arbres qui entourent Sarefta, la petite caravane se trouva en peu d'instans au milieu d'une plaine immense, dans laquelle elle n'apercevait que le ciel et la verte campagne.

On peut comparer le pays des Kalmouks à une vaste mer où l'œil pénétrant des habitans sert seul de boussole. Imaginez-vous une étendue de pays de quatre cents werstes, où l'on découvre à peine un petit nombre d'habitations sur les bords de quelques rivières. Cette immense contrée est entièrement privée d'arbres; on n'y voit que quelques arbrisseaux, des collines et des marais, et il n'y a guère que le Kalmouk auquel ces accidens puissent servir de guides, car leur régularité empêche un étranger de se reconnaître. Le Kalmouk nomade, lui, sans apercevoir la moindre trace de chemin et même sans employer une grande attention, conduit ses chevaux ou ses chameaux pendant plusieurs centaines de werstes comme un pilote dirigerait son navire.

Comme ils traversaient la plaine, devisant gaîment sur les choses inconnues qui frappaient leurs yeux, le prince dit à ses compagnons :

— Vous ignorez sans doute, messieurs, l'origine du mot kalmouk? écoutez-moi, vous allez l'apprendre. Les Kalmouks s'appelaient Euleutes; mais ce nom est devenu si inusité parmi eux qu'il n'y a que les gens instruits qui le connaissent. Ils s'appellent eux-mêmes Chalmouks, parce qu'ils ne peuvent pas prononcer différemment, et Strahlenberg fait dériver ce nom du mot tartare-russe *kalbak* (un bonnet). Pourquoi? Est-ce parce que les Kalmouks portent toujours des bonnets? Mais les Tartares et plusieurs autres peuples en portent également. Il est beaucoup plus probable que ce mot vient de khalimak. Abulhasi même paraît confirmer notre opinion en appelant ce peuple Khalmak; suivant cette expression tartare, le mot kalmouk signifie ou infidèle ou dérivé. Laquelle des deux significations faut-il donc adopter? tous se déclarent pour la dernière et trouvent par là occasion d'expliquer que, lors de la séparation de ce peuple d'avec les peuplades voisines, celui-ci conserva la tige de son origine et reçut le nom de Khalimak, ou son dérivé Kalmuk. Cette opinion paraît appuyée par les anciens livres mongols, où il est fait mention d'une grande tribu du peuple kalmouk, dont une partie s'était établie dans l'origine aux environs du Thibet, tandis que l'autre l'abandonna et se retira vers l'est, où elle finit par se confondre avec d'autres peuples voisins du Caucase.

Comme le prince finissait son discours, il fit apercevoir à ses auditeurs un Kalmouk qui, monté sur un très-beau cheval, s'avançait de leur côté avec une grande rapidité; quand il fut bien en vue :

— Tenez, mes amis, dit le prince, voici un beau type de la race que nous allons voir; voici un vrai Kalmouk.

— Oui, dit Ovide, oui, cet homme-là, dont le soleil éclaire si bien la tête en ce moment, est de la race que j'appelle la variété mongole, race d'hommes occupant presque tout l'est et une partie du nord de l'Asie. Oui, c'est bien cela : le teint d'un jaune brun suie légèrement foncé, les cheveux noirs et rares, le visage aplati, large aux pommettes, étroit au menton, les yeux écartés, le nez peu proéminent, les oreilles grandes et très-détachées, les mâchoires saillantes, la tête quadrangulaire. Dans cette figure, ce menton étroit, ces mâchoires saillantes, seraient des signes physiognomoniques assez apparens de méchanceté si ces yeux écartés et ces pommettes larges ne signifiaient pas le contraire, d'où l'on pourrait peut-être conclure, si l'on était très-épris de Lavater, qu'il y a autant de bonté que de méchanceté là-dedans. Cette espèce d'hommes a ensuite, le plus habituellement, la partie supérieure de la tête assez fortement développée, ce qui, indice assez commun de vénération, pourrait expliquer, ce me semble, le penchant de ces peuples asiatiques à se fabriquer des quantités de dieux, dans leurs religions idolâtres, pour satisfaire leur besoin d'adorer.

Le Kalmouk était arrivé jusqu'à eux. Pokiloff lui fit un signe et arrêta son cheval; le Tartare arrêta le sien, et les quatre Français firent halte à leur tour à quelques pas du prince, qui parlait au Kalmouk dans une langue rude et gutturale. Bientôt ils virent Pokiloff se remettre en marche, le Tartare à ses côtés, et ils l'entendirent leur crier :

— Mes amis! nous avons un guide; voici Oubachi qui nous en servira. J'ai arrangé cela avec lui, et vraiment il nous sera bien utile, car déjà il vient de me dire que nous étions dans le chemin le plus long pour arriver aux habitations de ses frères; laissons-le nous conduire.

Le Kalmouk prit la tête de la caravane et la mena si bien que vers le soir elle se trouva en vue des huttes d'une horde qui campait sur le bord d'un large ruisseau.

— Ah! messieurs! s'écria Raphaël, messieurs, je vous en prie, arrêtons-nous un instant; laissez-moi un peu contempler la ville d'aujourd'hui de ce peuple nomade. Toutes ces huttes, qui me rappellent les demeures des castors; que tout cela me plaît un peu plus que la rue de Richelieu! C'est étrange et beau!

Gilbert s'était arrêté aussi, et sur un album encore vierge duquel il s'était muni il esquissait à grands coups de crayons la copie du sauvage tableau qui se déroulait sous ses yeux.

— Oh! oh! dit Ovide, voilà, sur ma foi, des chevaux d'un grand mérite; nous ferons connaissance avec ces gaillards-là.

— Prosper, étonné de ce qu'il voyait, promenait continuellement ses regards de ses amis aux huttes, des huttes à ses amis, et il répétait avec quelque peu d'envie :

— Mais c'est qu'on dirait vraiment qu'ils sont contens, qu'ils s'amusent. Quand donc m'amuserai-je un peu, moi?

La hutte d'un Kalmouk ressemble à une grande quille arrondie qui paraît appuyée sur des cylindres en bois de trois à quatre pieds de hauteur; la circonférence est de six à huit toises. La charpente consiste, vers le bas, dans une espèce de treillage en bois; vers le haut, dans un assemblage de plusieurs perches placées obliquement et réunies au sommet par une espèce de couronne à laquelle elles sont attachées. En dehors, ces huttes sont recouvertes d'une sorte de feutre fixé avec de forts liens fabriqués avec du poil de chameau. Lorsqu'on fait du feu, on se contente de lever la couverture de feutre qui est sur la couronne supérieure, afin de laisser à la fumée un libre passage.

Il faut avoir vu de pareilles huttes pour se faire une idée bien précise de leur construction. Elles résistent à la pluie et aux orages les plus violens. En hiver elles tiennent plus

chaud, et en été elles mettent mieux à l'abri du soleil que les tentes de toile à voile de nos soldats. Le séjour des Kalmouks nomades ne se prolongeant jamais guère plus d'une semaine dans le même lieu, ils ne pouvaient rien inventer de plus commode que ces huttes, qu'on peut facilement démonter et transporter sur des chameaux.

C'est en imitant la nature que les Kalmouks durent imaginer des habitations couvertes de feutre. Leur vie errante dans des lieux où le bois est rare empêcha ces nomades de creuser, suivant l'exemple d'autres peuples, des cavités commodes, ou de construire des cabanes avec des broussailles et des piquets. Fatigué de coucher en plein air, il est possible que l'un d'eux ait eu l'idée de construire, avec la laine de ses moutons, une espèce de hutte sur le modèle du nid si connu dans le pays de l'oiseau appelé ***remesvogel*** (1). Cet oiseau remarquable prépare avec une sorte de laine une espèce de sac allongé qu'il attache avec tant d'industrie aux petites branches que ni le vent ni les orages ne peuvent endommager sa demeure flottante. Il semble que voilà la méthode qu'ont suivie les aïeux des Kalmouks pour se former des huttes, qui, dans la suite, ont été perfectionnées et rendues solides au moyen de pièces de bois. Les Kalmouks, ne pouvant établir leurs huttes qu'à terre, furent obligés de s'éloigner du modèle qu'ils avaient choisi et placèrent leurs constructions en sens contraire, en mettant l'entrée de la cabane dans la partie basse. La ressemblance entre ces nids et les huttes est si frappante, soit par la forme, soit par l'étoffe, que la petite différence de leur position ne peut être une objection contre cette hypothèse.

Les tentes kalmoukes qui appartiennent à une horde, ou grande division de ce peuple nomade, sont assez éloignées les unes des autres, afin de procurer des places plus commodes à leurs nombreux troupeaux. Les principaux quartiers dans une horde sont le quartier du prince, le quartier des prêtres et le marché qui, dans la langue kalmouke, ainsi que dans la langue russe et dans la langue tartare, est désigné sous le nom de ***bazar***. Autour de ces trois quartiers sont placées les huttes communes, qui ne diffèrent de celles des personnages plus distingués que parce qu'elles sont un peu plus petites et plus ou moins sales et aérées.

## CHAPITRE QUATRIÈME.

### GOUVERNEMENT PITTORESQUE. — LE STATUAIRE.

Les voyageurs se rendirent, quelques jours après leur arrivée, dans la hutte de justice, où se trouvait le prince; cette démarche auprès de lui était indispensable pour obtenir sa protection pendant tout le temps qu'ils devaient passer dans *ses États*, puis c'était une occasion d'étudier les mœurs kalmoukes dans toutes leurs variétés, et les Parisiens s'étaient bien promis de n'en perdre aucune. Ils trouvèrent donc le vice-khan assis, comme de coutume, les jambes croisées, en face de la porte, et élevé sur des couvertures de feutre et des tapis: ses deux fils aînés étaient assis à sa droite; ils avaient devant eux des coupes en bois remplies de viande. On indiqua aux voyageurs, dans un coin de la hutte, des coussins faits avec des couvertures de feutre, en leur faisant signe de s'asseoir. Ils obéirent sans se faire prier. Alors commença une longue conversation entre le vice-khan et Pokiloff, qui paraissait connaître parfaitement la langue kalmouke. Pendant l'entretien, dans lequel nos quatre amis virent bien plusieurs fois qu'il s'agissait d'eux, ils purent observer à leur aise l'habitation et ceux qui s'y trouvaient.

Le prince kalmouk leur parut âgé de quarante ans environ; sa physionomie était belle, il portait un vêtement de



Prince kalmouk.

soie et tenait à la main son chapelet. Tout en parlant à Pokiloff, il semblait continuer mentalement sa prière, en faisant rouler dans ses doigts, avec beaucoup de vitesse, les grains dont le rosaire était composé. Dans la hutte il y avait deux caisses, une machine kalmouke pour l'argent et un long piquet fiché en terre, garni de petites branches courtes, afin d'y pendre les bonnets. Sur une espèce de table en forme d'autel on voyait plusieurs coupes d'offrande; au-dessus étaient suspendues plusieurs images des dieux. En face cette table, la princesse était assise sur un siége élevé recouvert de soie: des prêtres l'entouraient. L'entretien du vice-khan et du prince étant terminé, on prit le thé.

Pendant la conversation, on l'avait apporté dans un grand vase de fer qu'on avait placé sur un pied en bois. Quand le signal fut donné, les ghelloungs, ou prêtres, qui étaient présens, sortirent leur coupe du linge qui l'enveloppait, et

(1) Espèce de mésange nommée *pendulin*.

celui qui avait fait le thé, après en avoir offert la première coupe aux dieux, remplit les coupes des prêtres et ensuite celle de la princesse; puis, avant de le goûter, chacun fit un courte prière: nos Français s'inclinèrent pour ne pas mécontenter le pouvoir.

Lorsque l'on eut pris le thé, chacun se retira silencieusement. Ainsi se termina la présentation solennelle des voyageurs au prince kalmouk.

Le thé est pour beaucoup dans la vie de ces Tartares: ils s'en priveraient difficilement. Une autre boisson, dont ils font grand usage, c'est le *tchigan*, lait de cavale, qui en lui-même a quelque chose d'enivrant; les prêtres surtout en boivent en grande quantité. Mais la boisson ordinaire est de l'eau puisée dans des étangs ou des citernes et que nos voyageurs parisiens trouvèrent horrible à boire. La nourriture la plus habituelle se compose de vaches, de moutons et de chevaux, qu'on fait rôtir tout entiers sur un tas énorme de charbon de fumier, ou bouillir dans d'immenses chaudières.

Si l'on devait juger du mérite d'une religion par les actes de ses ministres, on prendrait une opinion bien mauvaise de celle des Kalmouks. Leurs prêtres étaient bien les hommes se rapprochant le plus de la bête par leur voracité que les cinq amis eussent jamais rencontrés. Ils buvaient en proportion.

La religion de ces peuplades est une des branches nombreuses de l'islamisme. Le nombre de leurs dieux est considérable, et le culte qu'on leur rend n'a point de règles précises.

Les prêtres kalmouks sont divisés en trois classes. La classe inférieure se compose de jeunes ecclésiastiques qu'on appelle *mandchis;* la moyenne comprend la réunion des prêtres d'un ordre inférieur appelés *ghetzull;* la classe supérieure est composée de *ghèlloung.* Outre cela, chaque ordre possède encore un prêtre d'un degré plus éminent qu'on nomme *lama.* Les fêtes de cette religion sont très-nombreuses. Une des plus importantes est la fête d'Urüs, qui célèbre le renouvellement de l'année et pendant laquelle le lama nomme les nouveaux prêtres. Ils ne doivent point contracter de mariage; mais, s'ils ne tiennent pas à l'estime des autres prêtres, ils peuvent prendre une concubine, et alors ils se retirent avec quelques parens et quelques amis dans un lieu écarté, où ils exercent la médecine et la science des augures.

La place sur laquelle les huttes des prêtres sont construites et qui s'appelle la *khouroull* est toujours située près de l'*oergueu*, ou palais du prince, et consiste dans plusieurs huttes qui ne se distinguent des autres que par une meilleure couverture de feutre. Elles sont placées isolément, à quelque distance l'une de l'autre, et décrivent, vers la saison où nous sommes, une ligne ovale qui, dans la *khouroull,* paraît remplir l'espace de deux werstes. C'est dans la place vide intérieure que l'on remarque les huttes destinées à la prière.

Quand les voyageurs furent admis à visiter la hutte du lama, ils y trouvèrent un assez grand nombre de prêtres qui, placés devant l'autel de Bourkhan, exécutaient une musique assez monotone. Un des prêtres les plus distingués, placé à la gauche de l'autel, paraissait conduire cette musique avec une petite cloche qu'il tenait à la main. Les autres prêtres avaient différens instrumens, qu'ils appellent le *buré*, le *bischkurr*, le *gangdoung*, le *kènghergué* et le *tsilang.*

Le *buré* a la forme d'un tube long de trois aunes environ; il est en métal et composé de trois morceaux qui s'adaptent exactement l'un avec l'autre. Pour le son, on peut le comparer à celui de la saquebute ou du buccin.

Le *bischkurr* est une espèce de flûte: la pièce du milieu est faite de bois dur ou d'os; l'embouchure, ainsi que le reste, est partie en cuivre, partie en fer-blanc; la longueur de cet instrument est d'environ une aune.

Le *gangdoung* est une trompette de tôle ou de laiton que les *kènghergistes* emploient tour à tour avec le *kènghergué.*

Le *kènghergué* est une espèce particulière de tambour, qui est couvert d'un bout à l'autre en parchemin. Les deux côtés, qui sont plats, se trouvent à une petite distance l'un de l'autre. Sa circonférence approche de celle des tambours ordinaires. Il est porté à une certaine hauteur sur un bâton, et on le frappe avec un maillet en forme de tête de dragon.

Le *tsilang* est une sorte de cymbales qui, dans le milieu, a la forme d'une coupe de chapeau. Deux de ces platines sont employées, en les frappant l'une contre l'autre, tantôt sur toute leur surface, tantôt sur la moitié seulement et quelquefois sur les bords.

Imaginez quel bruit se fait entendre quand tous ces instrumens jouent dans plusieurs huttes à la fois. Durant les fêtes, cette musique dure continuellement pendant quelques heures du matin et du soir. Pendant les pauses de la prière on servit du lait aigri (tchigan); les prêtres mêmes sortirent pour prendre de cette boisson et se reposer quelques instans de cette longue séance. Le prince Pokiloff et ses amis, pour se rendre agréables aux prêtres, furent forcés d'avaler plusieurs coupes de l'indigne boisson; en récompence, un vieux ghelloung les conduisit devant l'autel, au-dessus duquel étaient suspendues les images de ses dieux, et là, après leur avoir recommandé de tenir leurs chapeaux devant leur bouche afin que leur haleine ne profanât pas les divinités, il voulut bien leur en décliner les noms, tous plus ou moins faciles à prononcer. Les principaux étaient *Dchakdchamouni*, le plus grand de tous les dieux; puis *Yaman-Dagos*, *Okin-Tengheri*, *Tsagaan*, *Dara-Eké*, *Nojon-Dara-Eké*, *Nidonbèr*, *Usuktchi, Maidari, Mansouchari, Erlik-Khan* et bien d'autres encore.

Les images de ces dieux sont ordinairement peintes sur des toiles jaunes. Gilbert en peignit plusieurs à la grande satisfaction des fidèles. On fait plus d'honneur à d'autres dieux. Leurs statues en bronze avaient été fondues, pour la plupart, dans quelques villes de la Russie d'Europe, et elles étaient assez bien exécutées pour qu'Ovide en fit compliment aux ghelloung. D'autres dieux enfin étaient tout simplement en terre, et c'étaient les prêtres eux-mêmes qui les pétrissaient avec une habileté vraiment remarquable.

Plusieurs fois Prosper fut témoin de cette fabrication de divinités: le pauvre jeune homme, qui avait espéré que ce voyage dissiperait son éternel ennui, s'ennuyait toujours, et en voyant Gilbert, Raphaël, Ovide et Paul mener la vie avec leur insouciance accoutumée, il maudissait le sort qui, tout en paraissant lui avoir donné les élémens du bonheur, le rendait si malheureux.

Il arriva qu'un jour en examinant un mandchi qui reproduisait une image du dieu *Maidari*, Prosper l'ennuyé eut la fantaisie d'imiter le travail du jeune prêtre; il trouva sous ses doigts l'argile moins rebelle qu'il l'avait cru, et en assez peu de temps il parvint à lui donner une forme humaine plus correcte que celle donnée par le mandchi à son Maidari.

Quand les compagnons de Prosper virent son ouvrage, ils le raillèrent sur ce qu'il avait de grotesque, mais spiri-

tuellement et avec intention. L'apprenti statuaire, un peu piqué, résolut de prendre plus de temps et de produire quelque chose qui prêtât moins à la critique. Quelques jours après, il alla trouver dans sa hutte un vieux ghelloung auquel on avait confié l'insigne honneur de créer une nouvelle statue du grand *Dchakdchamouni*. En lui soumettant son ébauche de *Maidari*, il lui demanda des leçons et des conseils, lui disant (flatterie toute-puissante sur les prêtres kalmouks) que la religion lamite lui semblait si admirable qu'il regarderait comme un suprême bonheur de pouvoir reproduire dignement les images de ses dieux. Le vieux ghelloung fut touché jusqu'au cœur de cette déclaration; il consentit avec joie à apprendre en statuaire à Prosper tout ce qu'il savait lui-même. Bientôt l'apprenti, mettant à profit les leçons qu'il recevait et les principes que le goût lui donnait, fut en état d'offrir à l'appréciation de ses amis un dieu assez bien conditionné. Cette fois il n'en reçut que des encouragemens, et à dater de ce jour-là Prosper ne s'ennuya plus.

## CHAPITRE CINQUIÈME.

### PETITE JUSTICE. — GRANDES FÊTES.

Quelque temps après, la horde quitta les bords du *Don* pour aller camper sur les bords du *Kouma*. En peu de temps, toutes les tentes furent démontées et chargées sur les chameaux. Le troisième jour après le départ des bords du *Don*, on les établit dans une verte et fraîche campagne.

Chez les Kalmouks, la justice est rendue par le prince lui-même, assisté de ses *sargatchi*. Pendant leur séjour parmi les peuplades, le prince Paul et ses compagnons eurent occasion d'assister à une audience solennelle présidée par le vice-khan dans la hutte de justice.

Lorsque le prince y fut assis, les *sargatchi* qui entraient s'approchèrent de lui l'un après l'autre, plièrent le genou droit en inclinant leurs corps et touchèrent avec la main droite le bras gauche du prince, ce qui est chez eux une marque de respect et de salut. Le prince touchait de même la main du *sargatchi*, qui, après cela, s'éloignait à reculons et s'asseyait.

Les princes kalmouks et mongols ont depuis un temps immémorial ce conseil particulier (*sarga*) (1), qui cependant ne peut jamais faire opposition à leur pouvoir, puisque le chef du conseil a la faculté de déposer les membres à volonté. Les devoirs des *sargatchi*, ou membres du conseil, ont toujours été, comme aujourd'hui, de s'occuper des affaires du peuple avec le chef. La *sarga* est composée de huit membres. Vers l'an 1761, Oubacha ayant été nommé successeur du khan Donduk Dachi, le gouverneur russe trouva bon de mettre des entraves au pouvoir de ce prince en décidant que les *sargatchi* seraient attachés au conseil des affaires étrangères; et afin de les lier davantage aux intérêts des Russes, on leur accorda un traitement annuel de cent roubles.

Lorsque les Kalmouks sont obligés de prêter serment, on suspend dans la hutte de justice une image qui représente ordinairement le dieu du temps (*Otchirbani*).

L'usage veut que le plaignant qui a été blessé dans son droit par celui contre qui est portée la plainte charge un autre de la prestation du serment, ce qui est ordinairement confié à un prêtre. Cet arrangement, si nous réfléchissons bien aux bases de la religion kalmouke, n'est pas mal entendu. Un criminel ne craint pas de commettre un nouveau crime, et un homme qui ne craint pas d'attaquer la propriété des autres n'aura pas beaucoup de respect pour la sainteté du serment; un voleur et un meurtrier ne se feront aucun scrupule de conscience d'en faire un faux. Pour éviter les faux sermens, la loi des Mongols exige que celui qui se plaint fasse justifier sa plainte par un serment, sans qu'il soit permis à celui contre qui elle a été portée de pouvoir se justifier. Cependant cet usage n'est pas exempt de certains abus. Chez les Kalmouks, le serment n'est prêté le plus souvent que pour des discussions d'argent, et la formule dépend de la grandeur de la dette. De légères plaintes exigent peu de cérémonies; quand elles sont graves, il en est plusieurs qu'on doit observer. Le serment que les voyageurs virent prêter était pour une plainte de six roubles. Un certain nombre de prêtres et de laïcs étaient assis sur deux lignes, qui commençaient à la petite hutte: à quelque distance brûlait un feu de fumier sec, afin de pouvoir allumer une lanterne lorsque la cérémonie commencerait. Les accusateurs et les accusés étaient encore dans la *sarga* du prince, où l'on cherchait à terminer l'affaire sans en venir au serment.

Enfin les accusateurs et les accusés parurent accompagnés d'une suite nombreuse. Leur discussion continua jusqu'à ce qu'ils furent en présence de l'image, et même encore quelque temps auprès d'elle. Enfin, celui qui prêtait le serment se jeta trois fois à terre en prononçant devant *Otchirbani* des expressions que nos Français ne purent comprendre; il s'avança ensuite contre l'image et la toucha de son front. Les assistans kalmouks en firent autant par esprit de religion; l'image fut roulée, et l'assemblée se sépara.

Les trois grandes fêtes principales des Kalmouks sont: *l'urüs*, qui se célèbre au commencement de l'année et que nos Européens n'avaient pu voir; le *zagaan*, qui signifie fête blanche et qui se célèbre dans le premier mois du printemps, et la *soulla*, ou fête des lampes, qui a lieu vers la fin de l'automne. Ces deux dernières fêtes surtout sont extraordinaires.

Quelques jours avant que le *zagaan* commençât, les instrumens de la kouroull, déjà familiers aux oreilles des cinq amis, se firent entendre, bien que le froid excessif qu'il faisait alors obligeât les prêtres d'allumer du feu dans leurs huttes de prière, d'autant plus qu'ils y étaient assis sans bonnets ni gants. Ces huttes furent ornées intérieurement de rideaux de soie et les autels chargés de coupes d'offrande, garnies, pour la plupart, de figures en pâte: à côté de ces coupes, on plaça des morceaux de pâte plus grands, qui étaient remplis de beurre et formaient une espèce de pyramide; l'autel fut en outre orné de superbes tapisseries.

La fête du *zagaan* fut instituée en l'honneur d'une victoire remportée par *Dchakdchamouni* sur six faux docteurs qu'il eut à combattre pendant une semaine entière; en mémoire de quoi la fête dure toute une semaine. Pendant ce temps de prières, un silence parfait régna dans les huttes des kalmouks. et les dévots se rendirent à la

(1) Cette expression vient du mot *sar* qui signifie *commandement*.

*kouroull* pour y faire leurs prières. Le vice-khan et son épouse en firent autant.

Les prêtres célébrèrent par des chants et des jeux la nuit du dernier jour consacré à la prière, qui est la même que la dernière du troisième mois d'hiver; et le matin de la fête, la neige fut enlevée au-devant de chaque *khouroull*. Une image de *Dchakdchamouni* y fut élevée et abritée par un parasol, de manière cependant que le *Bourkhan* pût recevoir les premiers rayons du soleil. De chaque côté de l'image étaient des coupes d'offrande et des *baling*, placés sur des tables, devant lesquelles on voyait, dans une écuelle, un gros *baling* en beurre, dont les lignes qui étaient tracées dessus se dirigeaient du côté de l'image. Au lever du soleil, les trois prêtres les plus distingués de la *khouroull*, portant des espèces de cymbales, s'assirent sur des tapis de feutre, tandis que d'autres, debout et assis, formaient un demi-cercle. Des feuilles écrites en langue tangoute étaient étendues sur les genoux des prêtres. Pendant qu'on chantait, des troupes de Kalmouks s'approchaient de l'image, se prosternaient devant elle, puis faisaient processionnellement le tour des huttes où l'on se réunissait, et enfin ils venaient se placer pêle-mêle au centre pour assister aux cérémonies religieuses. Le froid, qui était assez vif, à cause de l'heure très-matinale à laquelle se faisait cette cérémonie, était fort sensible; et cependant les prêtres qui faisaient partie de la cérémonie étaient tête nue, et la plupart avaient les cheveux coupés ras, sans qu'on pût remarquer que le froid les incommodât.

La prière étant terminée, les prêtres et une grande partie des laïques se rendirent dans la grande hutte de réunion, dans l'intérieur de laquelle l'image de *Dchakdchamouni*, les figures de *baling* et les coupes d'offrandes furent portées. Les prêtres chantèrent une courte prière, après laquelle ils se levèrent subitement, et chacun chercha à s'approcher des images suspendues dans la hutte, pour les toucher avec le front. La foule qui était entrée dans la hutte en fit autant; et les prêtres ainsi que le peuple, après avoir touché les images, revenaient sur leurs pas pour s'accoster réciproquement en criant: «*Mèndou.*» Le tumulte était si grand que l'on recevait des coups de tous côtés. Les cris de *mèndou* et les serremens de mains ayant duré quelques instans, les prêtres s'assirent sur des tapis, et on apporta du thé et de l'eau-de-vie. En même temps on distribua dans l'assemblée des morceaux de viande gelée, et après ce déjeuner, la réunion se sépara.

En sortant de cette cérémonie, on se rendit chez le vice-khan, qui, assis avec son épouse auprès du foyer, recevait le salut du *zagaan* de ceux qui entraient; et cette audience, destinée à recevoir et à rendre ce salut, dura plus d'une heure. Lors de cette fête, il est d'usage de porter à sa ceinture du gâteau, du sucre, des raisins de Corinthe, des figues et d'autres fruits secs, et l'on se fait réciproquement des présens, pendant qu'on dit et qu'on répond *mèndou*. Les Kalmouks, même les plus distingués, font porter après eux un petit sac, contenant les fruits qu'ils donnent et reçoivent.

Après cette réception, le vice-khan se rendit avec son épouse à la hutte de sa mère, pour y faire le salut du *zagaan*, et il alla ensuite chez le lama. Le prince étant revenu, le lama vint le voir à son tour, et le vice-khan lui céda la place d'honneur. L'eau-de-vie et le vin tartare furent alors servis à pleines coupes aux assistans; les prêtres ne devaient qu'y tremper leurs doigts; bien peu cependant observèrent cette restriction, tandis que les autres et même les principaux *baktchi*, cherchaient à se dédommager des temps d'abstinence.

Le pristaw et d'autres Kalmouks de qualité se réunirent chez le vice-khan pour dîner. La viande et le riz furent servis gelés, parce que le nombre des convives et le grand froid qu'il faisait avaient empêché de les faire chauffer; mais les boissons diminuèrent un peu le froid, et chacun retourna chez soi avec l'esprit fort gai.

Pendant qu'on se réjouissait ainsi dans les huttes du prince, on s'acquittait à la *khouroull* d'une cérémonie religieuse qui se fait avec des figures en pâte composée de farine et de miel. Les Kalmouks ont tant de vénération pour ces figures qu'on ne les approche qu'avec respect et qu'on n'ose point les toucher avec les mains nues; ils regardent même comme un crime d'en approcher la bouche, à cause de l'haleine. On ne les fait que pour les grandes fêtes; et quand elles ont une fois figuré sur l'autel, on les jette dans les flots. Aussi on se rendit le soir processionnellement sur les bords du Kouma, pour y jeter celles qui avaient servi à la fête du *zagaan*, que les prêtres et les laïques, les femmes et même les filles, ne terminèrent qu'à moitié ivres; si bien que les gardes du prince furent obligés de veiller tous les cinquante autour de sa hutte.

La fête du *zagaan* dure depuis le premier jusqu'au huitième jour du premier mois du printemps; et comme le premier jour est célébré avec plus de pompe, on l'appelle le grand jour de la fête *zagaan*. Le second jour fut célébré chez le fils aîné du prince, et les autres à la *khouroull*. La gaîté produite par l'usage des boissons ne se faisait pas seulement remarquer chez les prêtres par les discours, mais encore par les danses et les chants.

La danse et les chansons qui ne sont pas religieuses sont défendues aux prêtres; mais pendant la fête du *zagaan*, les *baktchi* les plus sages mêmes ne se conforment pas rigoureusement à cette défense. On dansa beaucoup dans la hutte du prince, on chanta dans les autres; mais chez les prêtres, l'ivresse les excitant à un sentiment religieux, ils se faisaient apporter les images de *Bourkhan* pour les toucher avec leur front. Le prince et sa famille étaient présens au repas, mais ils buvaient avec plus de modération.

Le dernier jour du *zagaan* devait être célébré chez le lama; mais soit dévotion, soit économie, il s'excusa. Quant à la quantité des liqueurs bues à cette fête, qu'il suffise de dire que chaque *khouroull* acheta un tonneau de vin et un tonneau d'eau-de-vie.

La fête des lampes arriva : c'est la troisième et la dernière des fêtes solennelles de l'année. Plusieurs jours avant celui où elle commence, les prières journalières de la *khouroull*, le matin à midi et le soir, sont faites avec plus de cérémonie pour se préparer à la fête, et l'on n'y épargne pas les instrumens de musique, tandis que dans les huttes particulières on célèbre ce temps de prière avec du vin tartare et en jouant aux cartes.

Cette fête tire son nom de la manière dont elle est célébrée, c'est-à-dire en allumant des lampes (*soulla* en kalmouk signifie *lampe*); elle est consacrée par les Kalmouks à fêter leur naissance commune, et sa disposition est vraiment singulière. Le Kalmouk qui est né la veille est considéré, ce jour-là, comme ayant un an. Le jour de la fête arrivé, chacun s'occupe des dispositions de la cérémonie qui a lieu vers le soir lorsque les étoiles commencent à briller. Les lampes, faites avec une espèce de pâte, sont remplies de graisse, au milieu de laquelle on fixe un brin de la plante nommée par les botanistes *stipa capillata*, qu'ils entourent de coton pour servir de mèche. Chaque famille kalmouke a une lampe commune, qui a autant de mèches

que les membres de toute la famille réunie ont d'années; ces lampes sont placées ensemble ou séparément.

Les personnes de distinction font élever au-devant de leur hutte une espèce d'autel nommé *dender*, qui est souvent aussi placé auprès de la *khouroull*. Leur hauteur est ordinairement celle d'un homme, ils ont trois à quatre pas de long sur la moitié de large: ils sont composés de branches tressées et posées sur des morceaux de bois, et on les recouvre de gazon.

Lorsque la nuit approcha, les prêtres se rassemblèrent auprès du *dender* de leur *khouroull*. A côté de chacun des autels brillait un petit foyer que les prêtres entouraient en attendant pour allumer les lampes que la famille du vice-khan sortît de sa hutte pour ouvrir le cortége. Enfin le prince et la princesse parurent, se mirent à la tête de la procession et marchèrent suivis d'une cour nombreuse, pendant que l'image de *Soukouba* était portée en procession au son d'une musique bruyante, trois fois autour de l'autel; à chaque fois, le prince, sa famille et tous les assistans se prosternaient. Le mouvement de la marche changeait suivant la mesure de la musique, et l'obscurité la plus profonde régnait dans la forêt du Kouma, au milieu de laquelle la fête se célébrait. La place où l'autel était élevé et autour de laquelle se faisait la procession était pleine de fossés, de trous et d'inégalités, qui auraient rendu cette marche dangereuse pour tous autres que pour les Kalmouks; ceux-ci, qui, pendant le jour, ont la vue perçante comme le faucon et pendant la nuit comme la chouette, exécutèrent leur marche sans s'inquiéter. La procession fit ainsi le tour de la *khouroull*, ensuite chacun revint dans les huttes célébrer la fête en buvant et en jouant.



Costumes kalmouks.

# CHAPITRE SIXIÈME.

PENSÉE A PARIS.

Neuf mois et plus s'étaient écoulés depuis que nos amis de Paris avaient commencé à visiter le pays des Kalmouks, et ils ne connaissaient pas encore à moitié les mœurs si variées et si bizarres de ces peuples nomades. En étudiant leurs coutumes tout originales et nouvelles pour eux, en partageant leurs voyages malgré les mauvais temps et se fortifiant ainsi pour l'avenir contre les intempéries des saisons, prenant des notes sur ce qui intéressait le plus chacun d'eux dans son art ou dans ses goûts, le temps avait passé bien plus rapidement qu'ils l'avaient cru.

Celui des cinq qui semblait le plus heureux de ce voyage c'était Prosper. Chaque jour maintenant il consacrait quelques heures à pétrir, à sculpter, avec des instrumens grossiers mais précieux pour lui, de petites figurines dans lesquelles un artiste aurait reconnu une touche vigoureuse et presque inspirée du talent à coup sûr, du génie peut-être. Il parvint un jour à copier un Kalmouk dans son costume original et reçut sur son œuvre les félicitations naïves de toute la horde et celles plus intelligentes et non moins sincères de ses amis.

« Qui m'aurait dit jamais, répétait-il souvent, que ce seraient les Kalmouks, un peuple presque sauvage, dont j'ai longtemps ignoré l'existence, qui me donneraient les premières notions de la sculpture? Braves Kalmouks, va! si je pouvais m'y décider, je vous embrasserais! »

Enfin voyant approcher l'époque de leur retour en France, les cinq compagnons d'aventures, quoiqu'il leur restât beaucoup de choses à étudier dans le pays, durent songer au départ. Malgré les épreuves un peu pénibles qu'ils y avaient eu à subir, ils ne renoncèrent pas à l'idée de revenir un jour le visiter encore; Prosper surtout considérait ce voyage à faire, dans l'avenir, comme une dette de reconnaissance. Le jour où, par l'entremise de Paul, les Français firent leurs adieux au vice-khan, fut un jour presque triste pour toute la horde; ils avaient été bons et agréables pour chacun : on les regretta. Le vieux ghelloung qui avait montré son *art* à Prosper surtout éprouva un véritable chagrin de se séparer de son élève.

Le prince Pokiloff était attendu par de nombreux amis dans sa ville natale, la moderne capitale de la Russie; les ordres de son gouvernement l'y rappelaient d'ailleurs pour y rendre compte de sa mission; ses amis, qui ne voulaient pas le quitter, l'accompagnèrent donc à Saint-Pétersbourg.

Dans la cité impériale, tout sembla admirable aux quatre

Français ; le frais souvenir de ce qu'ils venaient d'éprouver chez les Kalmouks d'un côté, de l'autre l'espoir de revoir Paris dans quelques jours, concouraient à rendre tout charmant à leurs yeux. Ils descendirent à l'hôtel de leur illustre ami, que la société de la capitale étourdit de fêtes pendant trois jours ; en artistes toujours passionnés pour leur art, Raphaël et Gilbert visitèrent les monumens épars dans les quarante-deux quartiers de Saint-Pétersbourg, l'académie impériale, la citadelle, les trente-cinq grandes églises, la statue équestre de Pierre Ier, fondue en bronze, sur un rocher de granit et du poids de trois millions, grand souvenir de Catherine II. Ovide les accompagnait ; en homme d'érudition et de goût sur toutes choses, il donnait son avis, souvent important, toujours utile. Prosper, pour qui la vie était plus douce et les jours moins longs depuis que l'art de la sculpture s'était révélé en lui, profitait maintenant de ce qu'il entendait autant que de ce qu'il voyait. Le cicerone était l'aimable et savant prince Paul, qui faisait les honneurs de son Pétersbourg avec une grâce charmante.

On partit ; je ne vous dirai pas les mille folies que la joie du retour et les espérances qui les attendaient à Paris firent débiter à la troupe joyeuse, et je vous ferai grâce de la route ; d'ailleurs ils ne regardaient plus rien, Paris était au bout. Berlin, Hanovre, le Rhin, Bruxelles, n'eurent d'eux que des regards rapides et des admirations sans enthousiasme. Après Bruxelles, ils passèrent par Lille, par Arras, par Amiens ; ce fut un soir qu'ils se trouvèrent dans cette dernière ville.

La prince Paul Polikoff eut alors un de ces caprices que vous savez : il se mit en tête d'ajouter un épilogue à la comédie qu'il venait de jouer avec ses quatre amis, et de laquelle leur enlèvement de Paris avait été le prologue. Ils étaient descendus à l'hôtel de France, Paul y commanda un souper splendide, et ses amis, qui n'étaient plus séparés que par une nuit du but de leurs vœux, le fêtèrent dignement ; pour cela, ils burent avec une persévérance admirable, et firent si bien que le prince put aisément leur donner des vins préparés de la même façon que l'avaient été ceux de la soirée du 27 février. La même cause produisit les mêmes effets, c'est-à-dire qu'on transporta les quatre voyageurs endormis dans la chaise de poste du prince, qui cette fois ne les quitta pas, sans qu'ils fissent seulement mine de vouloir s'éveiller.

## CHAPITRE SEPTIÈME ET DERNIER.

### RÉVEIL.

Il suffit d'une nuit pour venir d'Amiens à Paris, et d'une nuit bien courte, quand on peut, comme le prince russe, étonner les postillons à force de générosité. Donc le lendemain du souper, la chaise de poste s'arrêtait devant l'hôtel d'où elle était partie un an auparavant rue de Rivoli. Les quatre amis ne s'étaient pas réveillés. Le prince demanda la chambre qui avait vu le souper, et l'ayant obtenue, il y fit remettre toutes choses absolument dans le même état qu'à la fin de cette extravagante soirée, puis il y fit transporter ses compagnons. Tout cela demanda assez de temps. Enfin, vers la fin de la nuit qui suivit l'arrivée de la caravane, les voyageurs s'éveillèrent à peu près en même temps. Le prince Pokiloff, de qui je tiens ce récit, m'a assuré que ce moment avait été l'un des plus délicieux de sa vie. « Vous pensez bien, m'a-t-il dit, qu'ils se frottèrent les yeux au moins trois fois, puis qu'ils les ouvrirent aussi grands que la caisse de votre budget. »

— Allons, mes amis, dit Paul, le jour s'avance, je vais bientôt partir, réveillez-vous tout à fait : nous n'avons plus que peu de momens à rester ensemble.

Raphaël se leva, et d'un pas vacillant encore il alla écarter les rideaux d'une fenêtre et revint s'asseoir tout hébété : il avait vu tout simplement les pavés de la rue de Rivoli éclairés par le gaz, un innocent factionnaire qui soufflait dans ses doigts, puis les arbres, et à sa gauche, au-dessus du pavillon de Marsan, une lueur naissante, premier rayon du jour.

— Par saint Nicolas, reprit Pokiloff, vous dormez admirablement, mes convives bien-aimés ; si vous vous étiez entendus tout à l'heure, vous faisiez à quatre un chœur de ronflemens plus énergique que la valse infernale de Robert : c'est une idée que je donnerai à Berlioz.

Il était neuf heures du matin que le prince n'avait pas encore réussi à convaincre ses amis qu'ils avaient rêvé et qu'eux n'avaient pas encore pu se persuader qu'ils n'avaient pas rêvé.

La dispute était très-chaude.

Un domestique entra ; tous quatre coururent à lui.

— Mon ami, s'écrièrent-ils ensemble, quel jour sommes-nous ?

— Aujourd'hui, dit le garçon, c'est le 28 février. Mais, tenez, messieurs, voici trois lettres qu'on m'a dit être extrêmement pressées, car les personnes qui les ont remises chez vous avaient l'ordre de vous les porter partout où l'on croirait pouvoir vous trouver.

— Donnez.

— Voyons.

— Donnez donc.

Raphaël, Ovide et Gilbert ouvrirent précipitamment leurs lettres et dirent en même temps :

— Parbleu, je savais bien, *Paris, le 28 février* 183... Nous avons vieilli d'une année, ce n'est point un rêve.

Raphaël lut :

« Monsieur,

» M. le directeur du Théâtre-Français a l'honneur de vous » prévenir que la comédie en cinq actes et en vers, *la* » *Femme philosophe*, dont vous êtes l'auteur, va être mise » en répétition aujourd'hui. Il vous attend en ce moment » au théâtre pour régler avec vous quelques dispositions » préparatoires.

» M. le directeur vous prie d'agréer, etc. »

— Au revoir, Paul, tu es un bon autocrate ; donne-moi ta main, au revoir. Oh ! quelle joie !

Et Raphaël sortit en courant.

Ovide lut :

« Mon cher gendre, j'ai appris par votre dernière lettre, » datée de Saint-Pétersbourg, que vous deviez arriver à » Paris le 25 de ce mois ; nous sommes au 28, et je ne vous » ai pas vu. Je vous apprends avec plaisir que nos embar-

» ras sont terminés. Accourez donc embrasser votre future » et nous dire le jour où vous voudrez l'appeler votre » femme.

» Je vous embrasse, etc. »

— Paul, à bientôt!

Et Ovide s'élança sur l'escalier.

Gilbert lut :

« Mon frère! mon Gilbert! je t'attends chez toi depuis » une heure, où es-tu? Viens donc, je meurs du désir de » t'embrasser.

» Ton EDMOND. »

Le peintre ne put pas dire un mot, lui; il serra la main de Pokiloff à la lui broyer dans la sienne et renversa deux fauteuils pour gagner la porte.

— Allez, joyeux fous, dit le prince, ne calomniez jamais la vie. Et toi, Prosper, n'as-tu rien qui t'attend à Paris?

— Oh! si, mon bon Paul, répondit le nouvel artiste; ce qui m'attend ici, c'est le travail, c'est l'art de Phidias, c'est peut-être la gloire!

PAUL WERNER.

*(Traduit de l'allemand.)*

# ÉTUDES DE BOTANIQUE.

## LES ROSES.

Leur origine et leur patrie. — Leur géographie. — Les deux Amériques. — Terre-Neuve. — La Caroline. — La Virginie. — La Pensylvanie. — La Géorgie. — Le Mexique. — L'Australasie. — L'Asie. — L'Europe. — L'Afrique. — La Chine. — Le Japon. — La Perse. — Le Bengale.

Quelques auteurs ont voulu assigner à la plus belle des fleurs une patrie, une origine restreinte à une localité. « L'Orient, berceau des premiers hommes, dit M. de Pronville, est sa patrie, et les coteaux fleuris sur lesquels s'appuie la chaîne sourcilleuse du Caucase se sont parés les premiers de ce charmant arbuste et donnaient en même temps leur nom à la plus belle race humaine. »

Je ne partage pas l'opinion des auteurs, et je m'appuie sur des faits que je pourrais puiser dans leurs propres ouvrages. Partout où la nature a placé des hommes, ses mains prévoyantes ont semé des végétaux propres à satisfaire leurs besoins, et il semblerait qu'elle a mis leurs plaisirs au nombre de ces derniers, car partout où naissent des végétaux utiles se trouvent aussi des fleurs charmantes dont le vif éclat et l'odeur délicieuse sont des objets attrayans pour toute l'espèce humaine.

A travers les moissons de blé dont se nourrissent les Européens, l'œil, agréablement surpris, se promène avec complaisance de la corolle azurée du bleuet à celle du coquelicot éclatant. Au pied du maïs planté par le noir Africain les amaryllis odorantes, les superbes crinoles, les glayeuls délicats, étalent leurs corolles parées des couleurs les plus vives et les plus variées. La rose des marais, le nénuphar doré et le nélombo orgueilleux élèvent leur tête superbe au-dessus des eaux qui submergent les rizières de l'Inde et de l'Égypte. Les épidendres grimpans, la vanille odorante, parent de leurs corolles singulières les bocages dans lesquels croissent la cassave et le manioc; partout enfin la bienfaisante nature a semé l'agréable à côté de l'utile.

Mais la rose semble avoir été l'objet de sa prédilection particulière, car on la trouve partout, et si nous ne connaissons pas encore celles des contrées brûlantes de l'Amérique méridionale, c'est probablement parce que nos naturalistes n'ont pas encore fouillé les montagnes élevées où la nature les a sans doute cachées. Je ne puis croire, comme le disent les botanistes, que toutes les espèces soient renfermées entre le 70e et le 20e degré de latitude, ce que démentent d'ailleurs la rose de Montézuma, celle d'Abyssinie, etc. Quoi qu'il en soit, il me paraîtrait assez curieux de faire une géographie des roses.

Nous allons chercher la rose dans toutes les contrées connues de la terre, et partout nous la trouverons avec des grâces nouvelles, des attraits particuliers, qu'elle devra au climat, aux localités et particulièrement à l'amour que les hommes lui témoignent en lui prodiguant les soins attentifs d'une culture de prédilection.

Nous en verrons qui, attachées pour toujours au sol qui les a vues naître, ne se rencontrent jamais dans d'autres pays, à moins que la main laborieuse d'un voyageur à la fois botaniste et cultivateur ne les ait arrachées du sein de leur patrie pour les transporter dans d'autres climats. Les unes étendent la sphère de leur pays natal à un continent entier, à une grande partie de ce continent ou à un royaume; les autres ne quittent jamais la province où même la montagne, le rocher qui les a vues naître, et c'est vainement qu'on les chercherait partout ailleurs. C'est ainsi que la rose poudreuse (1) ne se trouve jamais qu'au pied du mont Baldo, en Italie; la rose Lyon (2) à Ténessée, dans l'Amérique septentrionale; tandis que la rose des champs (3) couvre toute l'Europe, et la rose des haies (4) non-seulement l'Europe, mais encore une partie de l'Amérique et tout le nord de l'Asie.

Dans l'excursion botanique que nous allons faire autour de notre globe terrestre, nous n'indiquerons pas toujours toutes les espèces de roses qui peuplent chaque contrée, mais seulement les plus remarquables par leur beauté et celles qui se prêtent le plus aisément à la culture.

L'hémisphère occidental, comprenant les deux Amériques, sera la première moitié de la terre que nous explorerons, et nous commencerons par le nord.

Parmi les glaciers éternels qui couvrent les hautes montagnes du nord de l'Amérique septentrionale, au milieu de ces ours blancs affamés, de ces Groënlandais presque aussi bruts et aussi affamés que les ours contre lesquels ils sont obligés de défendre leur misérable existence, on voit une charmante fleur, la rose aux douces couleurs (5), épanouir sa grande corolle rose, toujours solitaire sur sa tige, aussi-

(1) *Rosa pollinaria*, SPRENG. Plant. min. cogn. pag. 2, p. 66.
(2) *Rosa Lyonii*, PURSH. Amér. sept. 1. 345.
(3) *Rosa arvensis*, LIN. Mant. 2. 245.
(4) *Rosa canina*, LIN. Sp. 703.
(5) *Rosa blandà*, WILLD. Sp. 2. 1065.

tôt que le soleil a fait disparaître les neiges des vallées. L'élégant arbrisseau qui la porte peuple les déserts glacés qui se trouvent entre le soixante-dixième et le soixante-quinzième degré de latitude nord.

Sous le cercle polaire, sur les côtes qui bordent la baie d'Hudson, si célèbre par ses énormes cétacés, par les baleines, que les Européens auront bientôt entièrement détruites, on trouve communément la jolie rose d'Hudson (1) dont les rameaux effilés, mais gracieux, se couvrent au printemps de nombreux corymbes de fleurs doubles d'un rose pâle. On croirait que la nature a elle-même doublé ses charmantes corolles, parce qu'elle prévoyait que les malheureux Esquimaux, obligés de lutter sans cesse contre l'âpreté d'un climat glacé, d'arracher à la mer une nourriture souvent peu abondante, toujours malsaine, négligeraient la culture d'une terre ingrate et presque stérile.

A mesure que nous descendrons vers le midi, que les hommes seront moins malheureux et par conséquent plus disposés à jouir des charmes que la nature sème autour d'eux, nous verrons l'empire des roses s'agrandir.

Terre-Neuve, placée sous le cinquante-troisième parallèle, et la terre de Labrador, un peu plus au nord, pays sur les côtes desquels plus de cent vaisseaux européens s'occupent annuellement à la pêche de la morue, possèdent, outre les deux roses dont nous venons de parler, deux espèces fort remarquables : la rose à feuille de frêne (2) y ouvre des fleurs petites, rouges, à pétales découpés en cœur ; et la rose luisante (3), d'un rouge brillant, ainsi que son fruit, aime à développer ses jolies petites corolles en forme de coupe, sous l'ombrage des chétifs arbres verts dispersés çà et là sur les côtes. On voit souvent les sauvages Esquimaux parer de ces charmantes fleurs leur chevelure et les peaux de rennes et de phoques dont ils se couvrent.

La partie de l'Amérique septentrionale comprenant les États-Unis et les pays adjacens, encore peuplés par les anciens habitans qu'ils nous plaît de désigner sous la dénomination de sauvages, possède un grand nombre de roses dont nous ne citerons que les plus intéressantes.

Dans les marais de la Caroline, la rose éclatante (4) élève ses beaux corymbes de fleurs rouges au-dessus des roseaux au milieu desquels elle aime à croître. La rose de Wood (5) se plaît à mirer ses pétales roses dans les ondes limpides du Missouri. Le rosier de la Caroline (6), également ami des eaux, laisse passer les chaleurs de l'été avant de décorer de ses fleurs les marais qu'il habite. La rose étratine (7) décore les lieux humides de la Caroline et de la Virginie. Si la main du jardinier l'arrache du bord ombragé d'un ruisseau qui l'a vue naître, pour la transporter dans le sol riche mais sec d'un parterre, l'arbrisseau languit, et malgré tous les soins il cesse d'étaler au grand jour ses fleurs nombreuses, ordinairement doubles, d'un rouge pâle et d'une grandeur moyenne.

Si le voyageur quitte le bord des fleuves et les savanes marécageuses pour pénétrer dans les forêts, il rencontrera au pied des collines rocailleuses le rosier à rameaux diffus (8), dont les fleurs roses, ordinairement deux à deux, paraissent au commencement de l'été. Sur le penchant des collines de la Pensylvanie il verra le rosier à petites

(1) *Rosa rapa*, var. *Hudsoniana*, Bosc. Dict. d'agric.
(2) *Rosa fraxinifolia*, Bork. Halz. 301.
(3) *Rosa nitida*, Willd. Enum. 544.
(4) *Rosa lucida*, Willd. Sp. 2. 1068.
(5) *Rosa Woodsii*, Lindl. Mon. p. 21.
(6) *Rosa carolina*, Willd. Sp. 2. 1069.
(7) *Rosa evratina*, Bosc. Dict. d'agr. 11, p. 256.
(8) *Rosa diffusa*, Lindl. Mon. p. 18, t. 4.

fleurs (1), arbrisseau petit mais charmant, dont les fleurs doubles, élégantes, à demi ouvertes, teintes du rose le plus délicat, le disputent en beauté à toutes les autres roses de l'Amérique. Il est malheureux qu'une espèce aussi séduisante soit d'une d'une culture et surtout d'une multiplication fort difficile. Sur le bord des forêts de la même province et de plusieurs autres États croissent le rosier à tiges droites (2), à fleurs d'un rouge clair ; le rosier à feuilles de ronce (3), dont les fleurs sont petites, d'un rouge pâle, ordinairement réunies trois ensemble ; et enfin, dans la Caroline inférieure, le rosier soyeux (4), à fleurs rouges ayant leurs larges pétales en forme de cœur renversé.

Les jolies créoles de la Géorgie entrelacent dans leur noire chevelure les fleurs grandes et blanches du rosier lisse (5), dont les tiges longues et grimpantes aiment à s'entortiller autour des plus grands arbres des forêts.

La dernière rose qui figure dans la Flore de l'Amérique est celle de Montézuma (6). Elle est odorante, d'un rouge pâle, solitaire, et ses rameaux sont dépourvus d'aiguillons pour la défendre. Elle se plaît sur les pics élevés du *Cerro-Ventoso*, près de la ville de San-Pedro, dans le Mexique, où elle a été trouvée par MM. Humbold et Bompland.

La ville de San-Pedro est sous le dix-neuvième parallèle, ce qui dérange un peu les botanistes qui ne veulent pas qu'il y ait de roses au-dessous du vingtième. Mais cette rose, trouvée par M. Humbold, n'est pas la seule du Mexique, car on en possédait dès le temps de la conquête. Nous en trouvons la preuve incontestable dans l'histoire d'Espagne. Le barbare Aldérète, à la tête des conquérans du Mexique, chargea de fers et fit mettre sur des charbons ardens l'infortuné empereur Guatimozin et son favori pour les obliger, par ce supplice, à déclarer où étaient les trésors de l'empire. Le ministre, cédant enfin à sa douleur, jette quelques cris. Guatimozin le regarde : « *Et moi*, lui dit-il, *suis-je sur des roses?* »

Nous ne connaissons de l'hémisphère occidental que les roses que je viens de mentionner, mais il est à présumer que par la suite on en découvrira davantage, car il est bien remarquable que les botanistes placent le plus grand nombre d'espèces dans les pays qui ont été le plus herborisés, et ils attribuent à des raisons physiques et géographiques ce qui n'est sans doute que le résultat de notre ignorance relativement à la végétation des pays où, prétendent-ils, ne croissent point de roses.

Jamais on ne persuadera un homme qui a pu juger de la prodigalité qu'a mise la nature à enrichir la végétation de tous les pays que la France seule possède vingt-quatre espèces de rosiers, tous décrits par Décandolle (7), tandis que les deux Amériques n'en ont que quatorze.

Je ne croirai pas davantage que les rosiers cessent de croître au-dessous du vingtième parallèle, tandis que M. Salt en a rapporté une nouvelle espèce très-caractérisée de l'Abyssinie, sous le dixième degré de latitude.

Il est remarquable que toutes les roses de l'Amérique, si l'on en excepte celles de Montézuma et à tiges droites, ont beaucoup de ressemblance avec nos espèces d'Europe et pourraient se ranger assez bien, pour la plupart, dans la série des roses cannelles.

L'hémisphère oriental, se composant des quatre parties

(1) *Rosa parviflora*, Willd. Sp. 2. 1066.
(2) *Rosa stricta*, Pronv. Somm. p. 19.
(3) *Rosa rubifolia*, Lindl. Mon. p. 128.
(4) *Rosa setigera*, Lindl. Mon. p. 128.
(5) *Rosa lævigata*, Lindl. Mon. 125.
(6) *Rosa Montezumæ*, Lindl. Mon. p. 96.
(7) *Flore française*, tom. 4, p. 437.

du monde, l'Australasie, l'Asie, l'Europe et l'Afrique, nous offrira trois points spéciaux pour nos recherches, en attendant qu'on ait suffisamment herborisé dans l'Archipel.

Nous commencerons par l'Asie, la plus vaste portion de l'ancien continent et celle qui passe pour le berceau des premiers hommes. A elle seule elle possède autant d'espèces de roses que tout le reste de la terre, et le nombre de celles qui y ont été suffisamment étudiées ne monte pas à moins de trente-neuf.

La Chine, ce vaste empire où l'on honore l'agriculture, où les places se donnent au mérite, possède sans doute un grand nombre d'espèces de rosiers; mais jusqu'à ce jour nous n'en connaissons que quinze, dont la plupart sont cultivées avec le plus grand soin par ce peuple, plus industrieux qu'éclairé.

Le rosier toujours fleuri (1) se fait remarquer par ses feuilles souvent à trois folioles et quelquefois n'en ayant qu'une. Ses fleurs, presque sans odeur, d'un rouge clair et peu éclatant, produisent cependant un joli effet lorsqu'elles ne sont pas encore tout à fait écloses. Le rosier de la Chine (2), que beaucoup de botanistes ont confondu avec le premier, et dont les fleurs, d'un rouge superbe, se succèdent sans interruption pendant toute la belle saison.

Parmi les plus jolis rosiers de la Chine un surtout se fait remarquer comme une charmante petite miniature, dont les tiges, pleines d'élégance, ne s'élèvent guère que de trois à cinq pouces; dont les fleurs, se succédant toute l'année, dépassent rarement la grandeur d'une pièce d'un franc. C'est le rosier de Lawrence (3). Ce pygmée du genre diffère de tous les autres nains connus en botanique et même en zoologie par l'harmonie de ses proportions, ce qui est extraordinairement rare parmi ces sortes d'anomalies. Souvent à côté de celui-ci on rencontre la rose multiflore (4), dont les rameaux flexibles atteignent quinze ou seize pieds de hauteur. Ses fleurs sont petites, doubles, d'un rose pâle, mais elles se réunissent en grand nombre sur le même rameau pour former de très-jolis bouquets.

Contre les rochers qui couronnent les collines peu escarpées, on voit monter en forme d'agréables rideaux de verdure les tiges inermes et grimpantes du rosier de Banks (5). Ses rameaux se couvrent d'un grand nombre de petites fleurs très-doubles, penchées, d'un blanc un peu jaunâtre, fort remarquables par l'agréable odeur de violette qu'elles exhalent.

Parmi les rosiers à fleurs doubles qui parent les campagnes et les jardins du vaste empire de la Chine, nous remarquerons encore le rosier à petites feuilles (6), auquel les Chinois donnent le nom d'*hai-tong-hong*, et qu'ils cultivent avec soin à cause de la délicatesse de son feuillage et de l'agrément de ses petites fleurs très-doubles et d'un rouge pâle (7).

La Cochinchine, placée entre le dixième et le vingtième degré de latitude, nous offre plusieurs rosiers de la Chine, et quelques-uns lui sont particuliers. Parmi ces derniers nous citerons la rose blanche (1), que nous retrouvons indigène en Piémont, en France et dans les autres parties de l'Europe. Le rosier très-épineux (2), dont les fleurs inodores sont couleur de chair, et autres.

Le Japon, entre le trentième et quarantième parallèle, possède également une grande partie des roses de la Chine, et entre autres la multiflore, une des plus jolies. Il en est une qui paraît lui être particulière, c'est le rosier rugueux (3), dont la fleur solitaire a quelque ressemblance avec celle du rosier de Kamtschatka.

Si nous embrassons toute la partie méridionale de l'Asie comprenant les différentes parties de l'Inde, nous trouverons encore beaucoup d'espèces remarquables. Le nord de l'Inde en possède six, dont deux appartiennent également à la Chine. Parmi les quatre autres, deux sont indigènes du Népaule. Le rosier de Lyell (4), remarquable par ses fleurs nombreuses et d'un blanc de lait, fleurit dans nos jardins, où il a été transporté, pendant une grande partie de l'été et résiste assez bien aux rigueurs de nos hivers. La même contrée nous offre encore la rose de Brown (5) à pétales également d'un beau blanc, et d'autres espèces mal connues.

En nous rapprochant du midi, nous trouvons, dans le Gossan-Than, le rosier à grandes feuilles (6), ayant quelque rapport avec notre rosier des Alpes, mais ne pouvant néanmoins être confondu avec lui. Ses fleurs sont blanchâtres, et ses pétales portent au sommet une petite pointe rouge. A côté de celui-ci fleurit le rosier soyeux (7), dont le dessous des folioles présente un tissu satiné ayant tout le velouté et le brillant de la soie. Ses fleurs sont penchées et solitaires.

Les rives brûlantes du golfe de Bengale se parent au printemps d'une jolie rose blanche qui se rencontre également au Népaule et dans la Chine. Les fleurs du rosier involucré (8) sont blanches, presque solitaires, entourées de trois ou quatre feuilles qui leur forment une gracieuse collerette. Le féroce tigre du Bengale, le hideux crocodile du Gange, se cachent quelquefois, pour attendre leur proie, dans les touffes épaisses du rosier toujours fleuri (9), dont le feuillage est éternellement vert, dont les jolies fleurs rouges se succèdent sans cesse. Il existe aussi à la Chine.

Dans les jardins de Kandahar, de Samarkand et d'Ispahan, les Persans cultivent le rosier en arbre (10), dont les tiges s'élèvent à la hauteur d'un grand arbrisseau et se couvrent au printemps de nombreuses fleurs blanches et odorantes. C'est là aussi que croît spontanément le rosier à feuilles de vinettier (11), qui diffère si singulièrement de tous les autres arbrisseaux de son genre que l'on serait tenté de l'en retirer. Ses feuilles sont simples, sans folioles, et ses fleurs jaunes, ouvertes en étoile, sont marquées dans le centre d'une large tache d'un cramoisi foncé.

BOITARD.

(*Sera continué.*)

(1) *Rosa semperflorens*, Pronv. Nomencl. p. 101.
(2) *Rosa sinensis*, Lindl. *Rosa semperflorens*, Willd. Sp. 2. 1078. — Pers. Syn. n. 42.
(3) *Rosa Lawrenceana*, Welt. Hort. sub Lond.
(4) *Rosa multiflora*, Willd. Sp. 2. 1077.
(5) *Rosa Banksiæ*, Lindl. Mon. 131.
(6) *Rosa microphylla*, Lind. Mon., p. 19, add.
(7) Les autres rosiers connus de la Chine sont les *rosa : histrix*. Lindl. Mon. p. 129. — *microcarpa*, Lindl. Mon. p. 130. — *pseudo-indica* Lindl. Bibl. Lambert. — *xanthina*, Lindl. Bibl. Lambert. — *triphylla*, Roxb. fl. ind. — *cinnamomea*. Lour. Coch. 323. — *bracteata*, Lindl. Mon. p. 10. — *indica*, Redout. Ros. 161, t. 19.—*sinica*, Lindl. Mon. p. 126. — *etc.*

(1) *Rosa alba*, Lindl. Mon. p. 81.
(2) *Rosa spinosissima*, Lour. Coch. 323.
(3) *Rosa rugosa*, Lindl. Mon. p. 5.
(4) *Rosa Lyellii*, Lindl. Mon. p. 12 f. 2.
(5) *Rosa Brunnonii*, Lindl. Mon. p. 120.
(6) *Rosa macrophylla*, Lindl. Mon. p. 33.
(7) *Rosa sericea*, Lindl. Mon. p. 105.
(8) *Rosa involucrata*, Lindl. Mon. p. 105
(9) *Rosa semperflorens*, Pronv. Nom. p. 101.
(10) *Rosa arborea*, Pers. Syn. 2. 50. C'est peut-être la même que la *rosa moschata*.
(11) *Rosa Berberifolia*, Willd, sp. pl. 1. p. 106.

# ÉTUDES DE MOEURS ÉTRANGÈRES.

## UNE SORCIÈRE AU SÉNÉGAL.

En remontant la rivière de Surinam depuis la ville de Paramaribo, l'œil ne peut se lasser d'admirer, à droite et à gauche, la magnificence de ses bords, la riche nature qu'on découvre de toutes parts, la végétation abondante et variée qui orne les deux rives, le nombre d'édifices, de moulins et de machines à vapeur qui les couvrent. Le mouvement continuel des *tenboten*, des ponts chargés de marchandises ou de bois, et conduits par des esclaves qui, par leur chants et leur gaîté, font douter que ce soient des esclaves; cette foule de perroquets perchés sur les toits des canots indiens à voile ou à rames, tout cela ne manque jamais d'étonner un étranger. Un peu au-dessus de la ville de Paramaribo, la rivière se replie vers l'est. A droite se présente la crique des Diables, ou Duivelskreeh, bordée de plantations. Plus haut, du même côté voilà l'embouchure de la crique de Para, ou Parakreeh, que longe la plantation du Houttuin et où se trouvait anciennement une redoute construite par M. Van Sommelsdyck en 1685, pour protéger la colonie naissante contre les invasions des Indiens. A votre gauche, voici la crique de Courapine, ou Courapinekreek. Plus haut encore, plusieurs autres criques débouchent dans la rivière, parmi lesquelles on doit distinguer celle dite de Banister, ainsi appelée d'après le nom d'un des premiers chefs anglais du temps de Willoughby. Elle formait en cet endroit une île appelée Tuinhuizen. Aujourd'hui elle est jointe à la terre ferme par l'encombrement d'une des branches de la crique.

En ce même endroit se trouvait, à votre droite, la petite ville de Torarica, aussi nommée Santo-Bridges; elle possédait une centaine de maisons et une chapelle, mais elle est aujourd'hui entièrement abandonnée, et les débris mêmes ont disparu sous les végétations qui ont envahi le sol où elle était assise.

Ici la rivière tourne brusquement vers le nord en décrivant la forme d'un arc de cercle et monte jusqu'à l'endroit où se trouvait autrefois le village de Zandpunt, Pointe-de-Sable, où l'on prétend que les premiers colons s'établirent. De ce village, il ne reste plus le moindre vestige, et l'on y trouve aujourd'hui la plantation la Simplicité, fondée par le gouverneur Mauritius, qui en fut possesseur.

Un peu plus haut, on voit, à l'occident, la crique de Separipabo. A trois lieues plus haut encore on aperçoit une montagne qui domine majestueusement la rivière. Elle est connue sous le nom de Savane des Juifs et est bordée de chaque côté par une vallée étendue, aussi riante que pittoresque. Au milieu de chacune de ces vallées, qui ont la même profondeur, roulent, sur un sable blanc, deux sources d'eau aussi froide que la neige et d'une couleur rougeâtre. Pure ou même mêlée avec de l'eau de pluie, cette eau n'est guère agréable à boire; mais lorsqu'elle est mêlée avec du vin du Rhin et du sucre, elle pétille et produit l'effet de l'eau de Selter ou de l'eau de Spa. C'est à ces sources que les bâtimens vont s'approvisionner d'eau quand ils en manquent. Le sol de la montagne est une terre argileuse, fort compacte et mélangée de pierres de couleur rougeâtre.

On trouve au sommet de la montagne dont je viens de parler un village habité par de pauvres juifs, au nombre de cent à cent vingt. Il se compose d'environ soixante maisons, qui forment quatre rues. Ces maisons conservent le caractère de cette économie par laquelle se distinguaient les premiers juifs qui vinrent habiter cette contrée. Le derrière des maisons donne sur les deux vallées latérales; et, du côté de la rivière, elles ont chacune un petit jardin disposé en amphithéâtre, ce qui présente un coup d'œil fort agréable et fort pittoresque, surtout du côté où le débarquement a lieu. Au centre de la place, on trouve une synagogue bâtie en briques dans l'année 1685. Elle a 90 pieds de longueur sur 40 de large. L'intérieur en est soutenu par de gros piliers de bois, et la voûte en est proprement travaillée. Dans une belle armoire, on conserve une couronne dont on garnit les rouleaux de la loi, qui sont en argent massif. Il s'y trouve aussi plusieurs manuscrits relatifs à l'origine de cet établissement et de la colonie.

Vis-à-vis de la synagogue, à quelque cent pas de distance et du côté de la prairie, se trouve le cimetière juif. C'est là que commence le cordon ou ligne de défense. A côté, se voit la maison économique, connue sous le nom de *Gouverneurs-Lust*. Elle renferme des jardins spacieux et une grande quantité de bestiaux pour le service de l'hôpital Mauritsburg. C'est là que travaillent les criminels, tant les blancs que les nègres, qui sont condamnés aux fers.

De Mauritsburg, en suivant le cordon qui, commencé en 1774, a 150 à 200 pieds de large, et qui est garni de postes et de bocages épais, on peut atteindre en quatre heures de marche le haut de la Comawyne. Après avoir traversé cette rivière, on suit le second cordon et on arrive au bord de la mer.

En remontant toujours le cours de la rivière de Surinam, on trouve, plus haut que la Savane des Juifs, à gauche, la plantation de Auha, célèbre dans les annales de ce pays par la paix qui y fut conclue avec les nègres fugitifs de Tambica. Plus loin, à droite, s'élève celle de Rama, où commence l'Oranjepad, ou route d'Orange, où fut établie, par le baron Spark, une redoute appelée Sarron. Marchez encore: voici le klein Oranjepad, ou petit chemin d'Orange, commencé en 1750, sous la direction de l'ingénieur Bermont. Cette voie, bordée de quelques habitations, a une longueur de neuf lieues et communique avec la Saraméca en franchissant la crique de Para. Marchez toujours : la rivière se plie vers l'est et reçoit à votre droite la crique du Maréchal, ou Maarschalkreed. A

votre gauche, s'étend la plantation de la Providence, fondée vers l'an 1684 par les sœurs de M. Van Sommelsdyck, qui étaient arrivées dans la colonie avec un grand nombre de sectaires, dits labadistes, lesquels s'y établirent. Un peu plus haut, voilà le Klaaskreek, ou crique de Nicolas, ainsi appelée d'après les nègres fugitifs qui s'y trouvaient établis. A quelque distance de là on voit s'élever, au milieu de la rivière, près de la plantation Reynesberg, un rocher de 60 ou 80 pieds de long, où toute embarcation qui se rend à la montagne bleue doit aborder. Les voyageurs, pour se rendre au désir des nègres qui conduisent le bateau, subissent sur ce rocher une sorte de baptême. Ils sont tenus, s'ils veulent, selon le préjugé populaire, sortir sains et saufs de ce passage dangereux, de remettre au plus âgé des nègres une calebasse de dram, ou eau de-vie, dont il verse une partie dans la rivière en prononçant quelques paroles mystérieuses et cabalistiques, et dont il répand ensuite quelques gouttes sur la tête de chaque voyageur. Cette cérémonie ainsi faite, les nègres bateliers vident le reste entre eux. Enfin, voilà tout à coup devant vous la célèbre montagne qui porte le nom de Blaauwe Berg (montagne bleue) et sur laquelle est établi un poste pour surveiller les Indiens et les nègres qu'on rencontre dans les environs.

De cette montagne on peut se rendre à Cayenne. Sur la route, on trouve à droite et à gauche, à perte de vue, des rochers d'une pierre bleuâtre, d'où jaillissent des sources d'eau vive, dont les bords sont vraiment remarquables par l'éclat de leur verdure et la richesse de leur végétation. On est surpris lorsqu'on arrive dans ces lieux, que la nature a rendus presque impénétrables, de la magnificence qu'elle y déploie et de l'immense quantité de fleurs, de fruits et d'arbres de toute espèce qu'elle y a entassés.

Plus haut, en montant toujours, plusieurs autres criques se jettent dans la rivière, entre autres le Kompagnieskreek, où se trouve le poste Victoria et la limite de la partie cultivée de la colonie. Le reste de la rivière baigne des terres incultes et sauvages et reçoit encore la Sarakreek, qui forme une île, où campa la petite armée commandée par le sieur Nepveu et où se conclut le fameux traité de paix avec les nègres fugitifs de Sarama, qui assura la paix tant désirée de la colonie.

Au delà de la limite, la rivière, dont les bords sont entièrement sauvages en cette partie, est interrompue par un grand nombre de rochers d'où l'eau tombe en une multitude de petites cascades qui présentent l'aspect le plus pittoresque. La dernière de ces cascades est d'une chute très-élevée. Elle est le point où s'arrêtent les voyageurs audacieux dont la témérité ose s'aventurer dans cette terre vierge et pleine de périls. L'Européen ne va pas plus loin. Les nègres fugitifs et les Indiens sont les seuls qui foulent ces vastes solitudes.

Il est difficile que dans un pays aussi étendu, à cinq degrés de latitude septentrionale, entrecoupé d'un grand nombre de rivières et de criques, et couvert de marais et de bois, l'air ne soit pas chargé d'exhalaisons malsaines. Ce qui contribue en outre à le corrompre ainsi, c'est d'une part l'extrême chaleur du jour, de l'autre le froid et l'humidité qui règnent durant une partie de la nuit. Les orages fréquens, les torrens de pluie qui tombent quelquefois, contribuent beaucoup d'ailleurs à entretenir cette humidité. Le jour étant, comme on sait, à peu près égal à la nuit sous l'équateur, et le crépuscule étant presque nul, le passage subit de la chaleur au froid est très-pernicieux pour la santé.

Les quatre saisons, qui se distinguent si facilement en Europe, sont à peine sensibles à Surinam. Elles se divisent en grande et en petite saison de sécheresse, en grande et en petite saison de pluies. Et même, quoique ces divisions soient censées correspondre à des époques fixes de l'année, la sécheresse, la pluie, la chaleur, le froid du matin, sont tellement mêlés et confondus qu'il est presque impossible de distinguer les saisons. Néanmoins, c'est ordinairement vers la mi-novembre que la saison des pluies commence, et vers le milieu du mois de mai ou commencement de juin qu'elle finit. Elle est l'hiver de ces climats. Les pluies, qui tombent par torrens, sont suivies d'une température de 20 à 22 degrés de chaleur.

Lorsqu'on jette un coup d'œil sur les terres qui sont maintenant en culture dans la colonie de Surinam, sur l'abondance et la beauté des fruits qu'on y trouve, et que l'on se rappelle ce qu'étaient ces terres il y a peu de siècles, on s'étonne de ce qu'ont pu produire le génie, le travail et la persévérance des Européens qui vinrent les premiers se fixer dans cette contrée. Là, logés dans des cabanes de feuilles, exposés à l'excessive chaleur et à l'insalubrité du climat, se nourrissant de poissons, de patates et de bananes, alimens qui occasionnent des fièvres et rendent le teint pâle et livide, ils avaient encore à redouter les naturels du pays, que l'on croyait anthropophages.

Que de changemens ont eu lieu depuis cette époque, et quel serait l'étonnement de ces hommes s'ils voyaient ce qu'est devenu leur ouvrage! A ces misérables cabanes qui n'étaient la plupart que des carbets abandonnés par les Indiens ont succédé des édifices qui peuvent être mis au rang de nos belles maisons de plaisance d'Europe. Les moulins, mûs par des bœufs ou des mulets, sous un toit de feuilles, ont été remplacés par des moulins placés dans des édifices spacieux et que fait mouvoir l'eau ou la vapeur. La nourriture, qui était celle des indigènes, a fait place au luxe des tables de l'Europe. Enfin, les bois, les forêts, les marais, sont couverts maintenant de cannes à sucre, de cafiers, de cotonniers, de bananiers, de champs de riz, etc.

Pour former une nouvelle plantation, la Maatschappy, ou Compagnie des Indes, cédait à chaque nouveau colon deux mille acres de terres, bois, forêts et marais. Aujourd'hui on n'en accorde plus guère que cinq cents acres.

Quand on est en possession de cette terre vierge, on fait choix d'une place à proximité d'une rivière ou d'une crique, pour y construire la maison du maître, laquelle fait ordinairement face à la rivière. Cette maison est bâtie en bois, ce qui est plus sain, et élevée sur un mur de briques de deux à trois pieds de hauteur. Un perron en forme l'entrée sous une galerie ouverte qui règne tout le long de l'édifice. Les maisons des planteurs et des missiés retirés sont beaucoup plus modestes et portent le nom de combés.

A quinze ou vingt pas derrière la maison du maître se trouve la cuisine, garnie de tous les ustensiles nécessaires, ainsi que d'un four pour faire cuire le pain. Ces cuisines, qui n'ont pas de cheminées, ne possèdent que des fourneaux construits en briques, élevés de quelques pieds de terre et chauffés par du bois. La fumée se répand dans tout l'édifice et s'échappe par les ouvertures pratiquées au toit.

De l'autre côté et vis-à-vis se trouve un autre bâtiment qui sert de magasin pour les provisions, ainsi qu'à abriter les instrumens aratoires. A quelques pas en arrière sont placés plusieurs granges ou bâtimens, les uns pour renfermer des tigres et d'autres animaux, les bœufs, les vaches, les cochons, les moutons, les chèvres, les poulets, les canards et les dindons, dont chaque planteur est ordinaire-

ment bien fourni pour son usage, mais surtout pour bien recevoir les étrangers et ses amis.

Les autres bâtimens servent à loger des personnes attachées au service de la plantation. A quelques centaines de pas de là et ordinairement en vue de la maison du maître ou du logement des surveillans se trouve un village ou hameau qui se compose de plusieurs carbets, ou négreries, construits en planches et couverts des feuilles de bananiers, avec une petite porte et deux petites fenêtres ou lucarnes à volets. L'intérieur ne présente ordinairement qu'une pièce planchéiée. Ces maisons sont entourées de palissades pour conserver les légumes et la volaille.

C'est aussi sur le derrière ou sur les côtés que se trouvent les loges, les granges et les bâtimens destinés à la fabrication des produits de la plantation.

Sur le bord de l'eau on voit un embarcadère ou une guérite, où, pendant la nuit, il y a toujours des nègres de garde, placés autour d'un feu et qui, par intervalles, font entendre, au moyen d'une longue corne, des sons lugubres et prolongés. Ces cris sont répétés par d'autres nègres qui sont de garde aux moulins ou chargés de la surveillance de quelques autres bâtimens.

Les habitans riches et les planteurs se servent d'un *tent-boot*, ou nacelle à tente, qui est ornée et décorée avec tant de luxe qu'elle coûte souvent 1,500 florins des Pays-Bas. Elle sert pour aller d'une plantation à une autre, ou pour venir à la ville. Ces petits voyages seraient difficiles à faire par terre, et d'ailleurs toutes les plantations sont situées au bord des rivières.

Le ***tent-boot*** est conduit par six ou huit nègres, qui sont d'excellens rameurs; c'est également un nègre qui tient le gouvernail.

La médecine est exercée à Surinam à peu près comme elle l'est en Europe, et les médecins n'y manquent pas, non plus que les pharmaciens, dont les boutiques sont arrangées avec beaucoup de luxe et de goût. Même en admettant que les médecins qui se trouvent dans la colonie possèdent tous les talens et l'expérience nécessaires, l'art de guérir y fera peu de progrès, les meilleurs remèdes et les observations les plus exactes deviennent inutiles par l'habitude qu'on a de se servir également des moyens de guérison donnés par les devins et des drogues conseillées quelquefois par des nègres et des négresses, ce qui produit ordinairement les plus funestes effets. Le nombre de ces empiriques est très-considérable dans les deux sexes. C'est ordinairement à la boutique du tailleur en vogue parmi les nègres que l'on trouve les sorcières; ces boutiques servent de lieu de rendez-vous aux oisifs,




Boutique d'un tailleur au Sénégal.

comme les cafés en Europe. Le sorcier ne se présente jamais que le jour suivant, pour avoir le temps de prendre connaissance de ce qui se passe dans la maison du malade et savoir s'il y vient un médecin blanc. Pour cela, il va se promener sur la place publique, prend des informations à droite et à gauche, use pour les recueil-



Place publique à Surinam.

lir d'une grande finesse et en fait son profit. Lorsqu'il est en présence du malade, qu'ordinairement entourent de vieilles négresses, il lui demande ce qu'il a, quelle est la nature des douleurs qu'il ressent, à quelle partie du corps il souffre, s'il a la fièvre ou une inflammation au bas-ventre, etc.

A chaque réponse du malade, l'Esculape fait des gestes pareils à ceux des charlatans de tréteaux. Alors tous les assistans lui demandent :

— Guérira-t-il?

— *Mi no sabi* (je ne sais).

— Le guérirez-vous?

Même réponse accompagnée de force exclamations, telles que :

— Mais... je verrai... je consulterai... Mais il me faudrait bien quelque chose pour m'éclairer.

Cette demande, qui est prévue, coûte toujours au malade de un à dix florins, suivant ses moyens.

Le lendemain, l'empirique revient et demande un peu d'eau-de-vie ou de rhum dans un verre. Il y jette du granum paradisi, ou poivre de Malaga pilé. Il boit un peu de ce mélange, en fait boire également au malade et jette le reste par la fenêtre, en marmottant quelques mots à voix basse. Il donne ensuite à une des négresses, qui est ordinairement d'accord avec lui, quelques herbes et racines pour les faire cuire et les administrer au malade; depuis ce moment, tout doit passer par les mains de cette négresse. Si le malade a la fièvre ou s'il a mal à la tête, on lui fait prendre la même drogue; s'il a des tranchées, on lui en fait un cataplasme qu'on applique sur le ventre. Enfin, c'est le remède universel, c'est la panacée destinée à combattre toutes les maladies.

Eh bien! malgré l'ignorance et le charlatanisme de ces jongleurs, ils sont consultés secrètement comme des oracles; et ce n'est pas seulement par les indigènes, mais par des blancs, et surtout par les femmes.

Si le malade meurt, l'Esculape ne manque pas de dire que c'est l'effet d'un poison qui lui a été administré. Aussi l'assurance et l'effronterie de ces charlatans ont plus d'une fois compromis des innocens, tandis qu'on ne devait souvent imputer la mort qu'à l'ignorance ou à la maladresse des empiriques.

Voilà généralement comment les nègres et les négresses pratiquent la médecine et guérissent leurs malades. On en trouve cependant parmi eux qui connaissent les vertus des plantes médicinales du pays et qui ont souvent réussi, même dans des cas graves, à leur grand étonnement, il est vrai; mais ceux-là sont rares. Un de ces *quasi* a donné son nom à un bois dont il avait découvert des propriétés, le *quasiehout* (salsepareille), et il s'est rendu fameux par le grand âge auquel il est parvenu, par les cures étonnantes qu'il a faites et enfin par les prétendus sortiléges qu'il employait. La pénétration de son esprit, plusieurs secrets qu'il tenait des Indiens, son ton grave et presque sévère lorsqu'il parlait aux nègres, leur avaient inspiré un grand respect et même une espèce de vénération pour lui, tellement qu'ils le regardaient comme un prophète à qui Dieu avait confié le secret de la vie humaine. Il avait sur les maladies du pays des connaissances qu'il n'a jamais voulu communiquer et qui ont été ensevelies avec lui en 1787.

Si la médecine a des préjugés à vaincre et des obstacles journaliers à combattre, la chirurgie n'en éprouve pas de moins grands de la part de charlatans qui, pour soustraire les nègres aux travaux des plantations, leur donnent des drogues propres à leur causer ou à entretenir en eux des infirmités ou des plaies qui les rendent incapables de travailler.

Les maladies qui règnent dans la colonie attaquent principalement les nègres et les créoles. J'ai remarqué qu'elles épargnent les Indiens. Les principales sont :

Le mal rouge, dont les symptômes et les effets attaquent et rongent les os.

L'éléphantiasis, dans laquelle les jambes deviennent rugueuses et presque aussi grosses que celles d'un éléphant. Cette maladie, qui attaque les hommes et les femmes, est du nombre de celles qui se communiquent.

Des hernies et des inflammations qui empêchent de marcher; des fièvres de toutes espèces, surtout des fièvres bilieuses, des hydropisies, des ophthalmies, des dyssenteries opiniâtres.

Les enfans souffrent des vers, de la coqueluche, et les nouveau-nés, du tétanos. Malgré ces maladies, aucune épidémie n'est à craindre dans la colonie, et les exemples de longévité n'y sont pas rares. Guillaume Petrus y mourut à l'âge de 135 ans, Blanca de Britto à 115 ans, Sara de Vrie à 105 ans, M. Goedman à 95 ans, d'autres encore ont atteint cet âge, même des blancs. M. Malouet rapporte qu'il rencontra en 1776, à Surinam, un militaire français âgé de 111 ans et qui avait fait la guerre sous Louis XIV. Il était aveugle et soigné par une vieille négresse.

Depuis longtemps je désirais connaître une de ces femmes qu'on appelle sibylle en Europe, que dans le pays on nomme *mama snekie* (mère des serpens), ou *water mama*, et que les nègres regardent comme des oracles. Mais on me faisait craindre que, comme blanc, il me fût fort difficile de les voir. Une négresse que je connaissais et à laquelle je fis part du désir que j'avais me promit d'en parler à une de ses connaissances. Au bout d'un mois, elle m'annonça qu'elle allait consulter la *water mama* sur le sort de son enfant qui était malade. Lui ayant renouvelé la promesse d'une récompense et de ma discrétion, elle me donna rendez-vous sur le Platte Brug pour le lendemain à sept heures du soir; et nous n'eûmes garde d'y manquer ni l'un ni l'autre.

Aussitôt qu'elle me vit, elle quitta ses compagnes, en s'acheminant vers le haut de la Sarameca-Straat, et je la suivis. Au bout de la rue, elle prit quelques petits chemins détournés, traversa une haie et se dirigea vers un bosquet fort touffu. Après qu'elle eut écarté les larges feuilles d'un bananier, j'aperçus une cabane très-basse et couverte de feuilles.

Ma conductrice frappa à une petite porte, qui s'ouvrit et me laissa voir une négresse vieille et décharnée, dont la figure, le cou et la poitrine étaient tatoués. Elle avait la tête enveloppée d'un drap long, de coton blanc, dont les deux bouts venaient se lier sur son dos. Une jupe blanche lui descendait depuis les reins jusqu'à mi-jambes, et toutes les autres parties du corps étaient nues. Cette femme, qui n'était éclairée que par la faible lueur d'une lampe qu'elle tenait à la main, offrait l'image vivante d'une de ces furies si bien décrites par les poëtes anciens.

Après avoir répondu par des signes affirmatifs à des questions auxquelles je ne comprenais rien, je fus admis dans le sanctuaire, c'est-à-dire dans la première pièce, où, dans un coin, se trouvait par terre une couverture de laine, deux à trois calebasses et quelques cruches indiennes sur une petite table de bois. Des troncs d'arbres servaient de chaises. Tel était l'ameublement qui composait la première pièce.

Après quelques paroles échangées avec mon introductrice,

la sibylle passa dans une pièce voisine par une petite porte qui se trouvait dans le fond et emporta sa lumière.

Depuis mon arrivée, j'avais déjà cru apercevoir quelque chose de noir accroupi dans un coin. Le silence qui s'établit dans la pièce depuis le départ de la water mama me fit entendre plus distinctement quelques soupirs entrecoupés de ces paroles :

— *Tata, tata helpie, wie* (Dieu, aide-moi).

Mais une grande clarté que je vis à travers les planches de la cloison qui me séparait de la pièce voisine vint tout à coup me distraire de ce bruit étrange. La petite porte s'ouvrit, et nous fûmes admis dans cette espèce de sanctuaire, qui n'était éclairé que par une lampe dans laquelle brûlait de l'esprit, ou *voorloop*. Sous cette lampe, par terre, se trouvait un grand pot de terre cuite, rempli d'eau et dans lequel elle conservait quelques-unes de ces petites couleuvres que tous les Africains ont l'art d'apprivoiser. Le mur était couvert de petites idoles d'hommes et d'animaux grossièrement modelés en terre et de serpens empaillés.

Après s'être frappée pendant quelque temps avec une branche et avoir fait des contorsions convulsives, la sibylle prit un bâton et remua à plusieurs reprises l'eau du vase en s'adressant à une petite figure de terre qui se trouvait à côté d'elle.

Ma conductrice, plus morte que vive, se tenait debout vis-à-vis de la mama snekie, qui lui adressait quelques paroles; mais elle n'y répondait, dans sa terreur, que par des signes de tête et en levant les yeux au ciel. Elle restait d'ailleurs immobile comme une statue.

La sorcière prit dans une calebasse de l'eau du pot, qu'elle fit boire à la négresse. Elle la fit boire à d'autres encore et lui donna quelques herbes pour être administrées à l'enfant. Tout étant fini, nous sortîmes, et je déposai mon offrande dans les mains de la sibylle.

— *Tanquie, masra* (merci, maître), me répondit-elle.

Et nous passâmes dans la première pièce, où je revis cette masse noire à qui j'avais entendu pousser des soupirs si douloureux. Elle était debout, et je devinai à son tatouage que c'était la prêtresse, compagne de la sibylle.

Nous revînmes par le même chemin. La négresse me dit que son enfant ne mourrait pas. Je lui remis mon cadeau et je lui promis bien de ne jamais faire connaître à un blanc la maison de la sorcière, ce qui m'aurait d'ailleurs été fort difficile. Le coup de canon nous sépara, car elle était esclave et obligée de rentrer dans sa négrerie. Quant à moi, je retournai à mon logement pour écrire la scène dont je venais d'être témoin.

Des sibylles ainsi que des hommes qui font le même métier et que l'on nomme quasi sont quelquefois appelés pour découvrir parmi les nègres les empoisonneurs et les voleurs, ou pour être consultés sur quelques maladies.

En l'année 1785, une de ces bagues d'or que les femmes ont ordinairement au doigt lorsqu'elles cousent se trouva égarée. On fait venir le loacouman-quasi, c'est-à-dire le devin. Il commence en conséquence ses cérémonies, et, après avoir fait passer à plusieurs reprises les esclaves devant lui, finit par désigner l'une d'entre elles comme la voleuse. La pauvre accusée, interdite et tremblante, nie le fait, se contredit, balbutie, et enfin le ton imposant et menaçant du quasi lui arrache l'aveu du vol. On lui infligea le fouet, et, quoiqu'elle rétractât sa déclaration, elle n'en fut pas moins déclarée coupable et punie par des travaux plus pénibles que ceux de ses compagnes.

Quatre à cinq mois après, le directeur de l'habitation reçoit de son correspondant en Hollande un lettre de remerciemens pour une cave de quelques vases de confitures du pays, et ses hommages particuliers à la dame du colon, qui devait avoir veillé elle-même et aidé à l'envoi de ces confitures, puisque sa bague s'était trouvée dans l'un des vases. Le correspondant renvoyait en effet la bague dans cette même lettre. La négresse fut justifiée, mais un peu tard.

Dans une plantation du haut pays, un blanc, officier ou surveillant des nègres, se trouve un jour malade et on le croit empoisonné. Le quasi est mandé; il arrive et dit avec assurance au malade :

— Vous rejetterez le poison.

En conséquence, il lui donne le lendemain un vomitif. Le malade ayant rendu beaucoup de bile dans un baquet rempli d'eau, le nègre y plonge la main et en retire deux petits pelotons de coton et de cheveux. Il les montra aux assistans émerveillés, en leur assurant que le poison se trouvait renfermé dans ces deux pelotons. Mais comment ce coton et ces cheveux s'étaient-ils introduits dans le corps du malade? C'est ce dont personne ne s'occupa. Le malade fut rétabli au bout de quelques jours, et tout le monde cria au miracle, en faisant l'éloge du sorcier.

Une anecdote assez singulière prouve jusqu'à quel point ces superstitions sont enracinées chez les nègres et combien il est difficile de les en guérir. Le fils d'un planteur, dans le dessein de montrer le peu de confiance qu'on devait avoir dans le quasi, cacha lui-même une partie de son argenterie. La ménagère de la maison étant accourue tout effrayée le prévenir du vol, le maître se met en colère et menace tous ses gens du plus rude châtiment si l'on vient à découvrir le voleur. Tous demandent que le quasi soit mandé. Celui-ci vient, fait passer et repasser devant lui tous les esclaves et finit par désigner une négresse, qui reste interdite de surprise et d'effroi.

— C'est donc là la voleuse? demande le maître au quasi...

— Oui, masra, répond celui-ci.

— En êtes-vous bien sûr?

— Oui, masra.

— Suivez-moi, que je vous paye.

Le planteur, accompagné de tous ses amis et de ses esclaves, mène le quasi devant un coffre, l'ouvre devant lui et lui montre l'argenterie.

— Voilà, dit-il au devin, la preuve que tu n'es qu'un imposteur et que la négresse est innocente.

Après cela, le colon, ayant fait fouetter rudement le quasi, le chassa de la plantation.

On croira peut-être que cet événement guérit les nègres de leur crédulité et de leur confiance dans cet imposteur. Loin de là, tous restèrent persuadés que, dans l'intention de soustraire la négresse au châtiment qu'elle avait mérité, le quasi avait, au moyen de son art, fait entrer dans le coffre l'argenterie volée.

Avant de quitter Paramaribo et de parler du haut de la colonie, je dois dire un mot de l'état de l'instruction et de la littérature dans la ville.

On conçoit que dans une contrée où tout n'était que spéculation, commerce, industrie, les belles-lettres devaient être négligées, ou plutôt complétement ignorées. En effet, ce n'est que vers 1753 que l'on commença à se procurer de bons livres hollandais, français et anglais, et peu à peu se forma le goût de la lecture et de l'instruction.

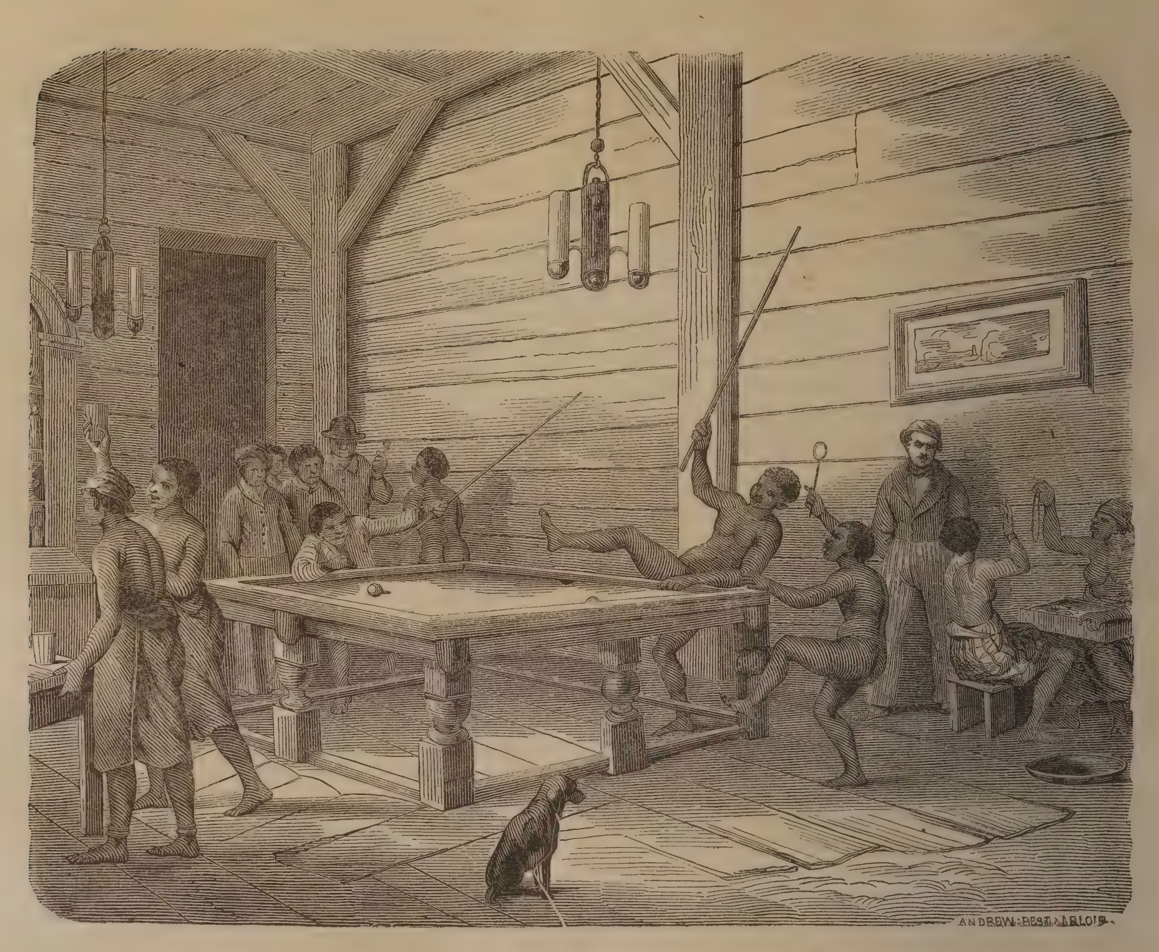
En 1786, on établit une société ou club sous le nom de *Surinams-Vrienden*. Successivement on vit se fonder des bibliothèques, des cabinets de physique, parmi lesquels se distinguait surtout celui du médecin Schiller, des cabinets de lecture, des écoles; plusieurs loges maçonniques,

se composant de membres de toutes les communions religieuses, y furent également établies depuis cette époque.

Presque tous les habitans un peu aisés de Paramaribo savent le français, l'anglais et le hollandais; mais c'est généralement de cette dernière langue qu'ils se servent entre eux.

La langue que parlent les créoles et les nègres est un mélange des trois idiomes, et il s'y trouve même un certain nombre de mots africains. Les enfans en prennent l'habitude, ce qui plus tard les embarrasse quelquefois beaucoup.

Une distraction à laquelle les colons, et surtout les nègres, se livrent avec passion, c'est le jeu, et de préférence celui du billard.

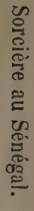



Nègres jouant au billard.

Les exercices du corps, et principalement la danse, forment l'amusement et l'occupation ordinaire de la société; la littérature et la musique n'y sont que très-secondaires. Ils aiment passionnément la danse; les créoles y excellent. On les voit s'exerçant à se tenir sur la pointe des pieds; elles sont très-supérieures, dans cet exercice, à nos danseuses d'Europe, comme on peut s'en assurer en assistant à un *dou*. C'est un jour de bonheur pour les esclaves: ils quittent pour le *dou* leur vie de labeur et de fatigue, et se couvrent de leurs plus belles parures de fête.

Un *dou* est un événement pour le pays. Les esclaves dépensent toutes leurs économies afin d'y paraître le plus richement possible. Ce sont alors des cris de joie, des danses, une foule, un mouvement, un désordre, un entrain, une passion de mouvemens, de sauts, de bonds, de tumulte, de galops, de musique, dont toutes les énumérations du monde et toutes les langues possibles ne sauraient donner une idée. Un *dou*, c'est le plaisir, c'est la joie, c'est le bonheur, c'est l'oubli de l'esclavage et du travail. Les lupercales antiques, les fêtes de Saturne, le carnaval de Venise, celui même de Paris, restent faibles, paisibles, rangés et insignifians à côté d'un *dou*.

BENOIT.



Sorcière au Sénégal.

# FANTAISIES LITTÉRAIRES.

## LE PRIX DU SANG.

Je ne vous dirai pas en quelle année se passa ce que je vais vous raconter, je vous dirai seulement qu'il y a déjà longtemps.

Quand on quitte la Biscaye pour entrer dans la Castille-Vieille, la première ville que l'on rencontre en suivant la route qui conduit à Madrid, c'est Miranda de Ebro, et à quelques lieues de cette ville on entre dans les montagnes d'Occa, ramification de l'Iberica, grande chaîne qui traverse toute l'Espagne. Ces montagnes longues et élevées forment des gorges affreuses, des rocs escarpés et des cavités profondes dont les plantes misérables n'ont jamais été caressées d'un rayon de soleil.

Par une tiède soirée d'automne, dix ou douze hommes, qu'à leurs costumes on eût pu reconnaître pour des brigands de ces montagnes, étaient réunis dans un creux formé par le roc à une profondeur d'environ quarante pieds et dont l'accès, défendu par les hautes montagnes qui semblaient vouloir se joindre, était tellement impraticable qu'il n'était connu peut-être que de ces brigands et de Dieu.

Parmi ces hommes, il en est un qui, par la majesté sauvage de toute sa personne, semble au-dessus des autres; cet homme, c'est leur chef, c'est le brave Manoël Aguila. Sa taille est haute, ses membres encore robustes; il a les yeux de l'aigle, auquel il a pris son nom (1); ses cheveux, d'un noir de jais, commencent à blanchir en quelques endroits; sa figure, brune et ordinairement joyeuse, semble ce soir contractée par quelque idée pénible. Il est vêtu d'un gilet de drap rouge, d'une veste et d'une culotte de velours noir, ornées de boutons et de broderies d'argent; autour du corps il porte une large ceinture de cuir destinée à renfermer des doublons ou des cartouches; il a pour coiffure un large sombrero gris, entouré d'un ruban rouge en velours et sur le devant duquel est fixée une image de la Vierge; pour chaussure, des brodequins et des bas noirs couverts de bandes de cuir qui prennent à la cheville et s'arrêtent au genou; puis enfin, pour tout dire, il porte suspendue à son cou une petite figurine en or de saint Jacques de Compostelle, qui ne l'a pas quitté une minute depuis cinquante ans.

Au moment où commence ce récit, Aguila est assis sur un quartier de roc. D'une main, il tient serrée avec force son espingole appuyée sur sa jambe gauche étendue; de l'autre, et le coude sur son genou, il soutient son front morne et pensif; à de fréquens intervalles, il serre convulsivement son arme, il lève la tête et promène autour de lui des regards pleins d'amertume; puis, voyant tous ses hommes muets et immobiles, qui, les yeux attachés sur ses lèvres, semblent attendre qu'elles laissent passer des ordres, il détourne vivement la vue et reprend sa sombre attitude plus triste encore et plus abattu. Tout à coup, et après un long silence pendant lequel on n'entend que le bruit sourd de l'eau d'une ravine s'écoulant dans un gouffre à quelques pas d'eux, les bandits voient leur chef relever brusquement la tête, et ils l'entendent murmurer d'une voix étouffée et avec une sorte de rage: « Il faut en finir! » Alors Manoël passe rapidement la main sur ses yeux, et, de cette voix brève et sonore dont les commandemens n'ont jamais été méconnus, il dit à ses hommes attentifs :

— Enfans, voilà vingt-cinq ans que je me suis fait votre chef; ensemble nous avons fait des choses merveilleuses, des miracles d'audace : aussi avons-nous couru des dangers effrayans; jamais nous n'avons su pendant aucune heure de notre vie de bandit si l'heure d'après sonnerait à nos oreilles vivantes, et depuis vingt-cinq ans pourtant, dans aucun moment, s'agît-il des plus terribles périls, eussions-nous à supporter la perte d'un de nos frères, peine amère pour nous, pauvres proscrits, cœurs enfouis sous du fer, jamais, oh! jamais vous ne m'avez vu cet air sombre et pensif : c'est qu'il est des momens, enfans, où il n'est plus possible de se contraindre. Ecoutez-moi bien. Hier, nous attaquâmes sur le haut du Pancorvo les équipages de l'ambassadeur français, qui s'éloignait de Madrid; comme nous étions au moment de nous en emparer, nous fûmes surpris par les troupes royales, qui nous guettaient; alors commença une lutte sanglante dans laquelle vous vous êtes noblement conduits, mes braves, car vous êtes restés maîtres du champ de bataille et maîtres aussi d'un riche butin. Pour moi, j'ai dû me battre corps à corps avec le lieutenant qui commandait ces troupes, et il faut bien vous le dire, enfans, j'ai presque été vaincu..... Oui, si Josefo n'était pas venu à mon secours, je serais mort peut-être.

Ce matin, nous avons arrêté la litière du prieur du couvent de San-Hyeronimo; ne voulant point ôter la vie à ce saint homme, je l'avais entraîné à quelque distance de sa voiture pour m'entretenir avec lui pendant que vous la débarrassiez des sacs de piastres qu'elle renfermait : le croiriez-vous, enfans, le prieur, qui tenait à sa monnaie, a voulu venir la défendre et m'a renversé. Cela vous étonne, n'est-ce pas? Manoël Aguila terrassé par un moine! c'est indigne! Oh! vous pouvez être honteux pour moi, je l'ai été bien avant vous, car en vérité c'est à rougir assez pour effacer sa rougeur du front avec une balle de pistolet! car, par Dieu et la Vierge! par san Yago et san Manoël! par ma mère, que j'ai pleurée, et mon père, que je n'ai pas connu! par la seule femme que j'ai aimée et mon enfant qui est mort! je suis indigne de vous, frères, je mérite votre mépris, je suis un lâche! vous pouvez me cracher au visage et me chasser de la montagne!

En ce moment, tous ces hommes qui l'écoutent tendent leurs mains vers lui; il se lève avec transport, presse confusément toutes ces mains fraternelles, les yeux humides, m'a-t-on dit, puis il retombe assis, tient quelque temps son visage caché dans ses deux mains, et reprend d'une voix plus émue, avec une triste mélancolie :

— L'explication de tout cela, enfans, c'est que j'ai soixante ans, c'est que si le courage et la volonté sont encore ardens en moi, ma force s'enfuit, je perds la souplesse et la vigueur de mes membres, mes cheveux blanchissent, mes genoux tremblent, et bientôt, sans doute, ma volonté et mon courage s'en iront, ainsi que ma force, dans le

(1) *Aguila* en espagnol signifie *aigle*.

passé... J'ai soixante ans, et voilà pourquoi hier j'ai été terrassé par un moine. J'ai assez fait pour devenir célèbre; on a mis ma tête à prix, on a promis à celui qui me conduirait à Madrid mort ou vivant mille ducats. Or, me voilà faible, vieux, incapable de me défendre. Un jour que nous serons attaqués par la milice de Sa Majesté Catholique, je ne pourrai plus résister au nombre, et je serai pris comme un voleur ordinaire. Alors on me liera les mains, on me fera traverser, l'opprobre sur le front, toutes ces campagnes dont j'ai été le maître; puis, à Madrid, devant la foule avide, je serai pendu; cela ne sera pas, mort et tonnerre!..... Manoël Aguila ne doit pas finir ainsi! vous le comprenez, frères. Et maintenant vous ne serez plus étonnés, n'est-ce pas, de me voir ce soir morne et rêveur, et maintenant vous me plaindrez, car je dois bien souffrir.

Il y eut encore un moment de silence; le plus vieux bandit le rompit le premier :

— Manoël, dit-il, pourquoi ce découragement? N'es-tu pas doué d'une force surhumaine, à elle seule plus puissante que toutes nos forces réunies? Ne nous as-tu pas dit cent fois, nous l'avons cru toujours et nous le croyons encore, que tant que tu porterais à ton cou cette figure de saint Jacques majeur, tu serais doué d'un pouvoir divin, et que, tant que tu conserverais cette image de la mère du Christ, la mort ni aucune blessure ne pourraient t'atteindre? Bien des combats nous ont prouvé cela, Manoël; pourquoi donc aujourd'hui serais-tu le premier à douter de toi?

— Je vous ai trompés, enfans, cette figure de saint Jacques m'a été donnée par ma mère mourante, j'avais dix ans. Cette sainte Vierge, c'est un don de ma pauvre Juanita, et ces précieuses reliques je les ai conservées toujours parce qu'elles me parlaient de tout ce que j'ai aimé au monde. Ce pouvoir que vous me croyez, il était dans ma volonté, je le perdrai. Cette protection céleste qui me rendait invulnérable, c'était mon bras, je l'ai perdu. Il faut prendre un parti : en restant à votre tête, bientôt je tombe entre les mains des alguazils, et je vous perds peut-être; en me séparant de vous, j'évite un déshonneur certain, et je vous rends vos sermens et votre liberté.

— Y penses-tu, Manoël, nous fuir! et que deviendrons-nous sans toi?

— Voulez-vous donc que je sois pendu?

— Capitaine, dit un des plus jeunes, que ne restez-vous dans cette retraite inaccessible, où vous ne courez aucun danger? Vous ne nous abandonnerez pas; chaque soir nous vous rendrons compte de nos opérations du jour, vous nous donnerez vos conseils.....

— Oui, n'est-ce pas? et j'entendrai d'ici le bruit des balles, dont pas une ne sera sortie de mon espingole!..... Jeune fou! qui a cru que l'aigle pourrait vivre et mourir dans un trou, loin du soleil! Non, non, messieurs, mon parti est pris, et je vous ai dit que j'ai conservé ma volonté. Encore une nuit dans ces montagnes; demain au point du jour, sous quelque déguisement et muni de ma part de nos butins, je me dirigerai vers Valence, mon riant pays. Il y a là quelqu'un qui m'attend, voyez-vous; là, j'achèterai une cabane, j'y cultiverai la terre, et je mourrai tranquille sous ce ciel embaumé.

Le ton dont Aguila prononce ces dernières paroles ne laisse pas supposer que sa décision puisse changer; aussi les bandits n'ajoutent pas un mot. Il en est un parmi eux qui, en certains momens, a paru écouter le capitaine avec une extrême attention, et qui, après ces dernières paroles, est tombé dans une rêverie profonde : c'est un beau jeune homme de trente ans, au costume plein d'élégance, aux traits réguliers, au regard expressif; il est tiré de sa rêverie par ces mots de Manoël :

— Demain, Josefo, avant que je quitte cette retraite, j'aurai quelques mots à te dire.

— Capitaine, je serai toujours tout à vous.

Après avoir tenté de nouveau et inutilement de changer la détermination d'Aguila, les bandits se sont résignés; ils ont choisi pour chef le plus âgé d'entre eux, et c'est sous ses ordres qu'il doivent continuer le lendemain leur guerre aventureuse aux grands seigneurs, aux moines trop chargés, aux riches avares et aux soldats du roi.

Il est plus de minuit, l'heure sombre vient de sonner aux chapelles des couvens épars dans la campagne; les bandits sont ensevelis dans un lourd sommeil. Aguila lui-même, fatigué par ses dernières émotions, s'est étendu pour la dernière fois sur son lit de feuilles desséchées; il dort profondément. Seul, un des bandits veille, c'est Josefo, le beau jeune homme que je vous ai dit et auquel Manoël doit parler avant son départ. Assis sur une pierre, le front dans ses deux mains, il a l'esprit ouvert à des idées maudites. Satan, invisible, assis par terre et presque entre ses jambes, veille avec lui; il a les yeux fixés sur ceux du bandit, et quand il les voit briller du reflet de quelque bonne pensée qui rayonne dans son âme, il les lui fascine et fait passer devant eux mille tentations d'enfer.

Invisible aussi, le bon ange de Josefo plane au-dessus de sa tête et semble le couvrir de ses ailes. Les esprits purs auxquels Dieu accorde la double vue pourraient voir des larmes dans les yeux du gardien céleste et des chagrins sur son front rêveur; c'est lui qui verse dans l'âme du jeune homme des pensées douces comme des prières, des paroles pures comme des pleurs. Se combattant de toutes leurs forces, employant tour à tour, l'un l'attrait divin des vertus, l'autre le prestige éblouissant des vices, Ariel et Satan veulent parvenir jusqu'au fond du cœur du bandit pour s'emparer de cette grande puissance que Dieu met dans l'homme et qu'on appelle volonté.

Et Josefo, ainsi placé entre l'ange et le démon, le bien et le mal, le ciel et l'enfer, sent sa volonté flotter indécise, car il n'a jamais su la diriger ni s'en rendre maître.

Sans doute, Dieu calme et profond, qui a donné à chacun le libre arbitre, contemple cette lutte solennelle du haut de son trône de justice.

Satan dit au jeune homme :

— La tête de Manoël Aguila vaut mille ducats! Mille ducats! la belle somme! ce chiffre-là ne te sonne-t-il pas au cœur?..... Si tu tenais cette fortune dans tes mains, Josefo, tu pourrais aller en France, le joyeux pays que tu as tant désiré voir. Là, plus de justice inquiète de ton passé, plus d'inquisition soupçonneuse, plus de compagnons jaloux; mais une terre du plaisir, des tournois, des fêtes royales, des amours enivrans. Tu serais un grand seigneur là, toi, jeune, riche et beau, et chaque jour de ta vie serait un plaisir, et chaque nuit un bonheur.

Ariel dit :

— Ami, tu étais nu, et mourant de faim, et seul au monde quand Manoël te ramassa sur la terre de Catalogne par une froide nuit d'hiver; depuis, il t'a aimé comme son enfant et tu lui as promis cent fois de l'aimer toujours comme un père.

Josefo se leva; son bon ange voulut lui prendre la main, lui montrant du doigt son lit, où l'attendait un sommeil rafraîchissant et plein de doux rêves; il fit quelques pas pour aller s'y jeter, mais le démon le retint par l'autre main, et l'étreignant violemment, il le fit retomber assis; puis il reprit de sa voix la plus mielleusement pénétrante :

— Mais écoute : en restant parmi ces brigands, qu'espères-tu? Privée d'Aguila, de son adresse, de sa force, de son habileté, ta bande sera bientôt vaincue, prise, conduite en prison, chacun de vous sera pendu, songes-y.

L'ange dit encore :

— Jusqu'à présent, Josefo, dans les divers combats auxquels tu as pris part, tu n'as fait que te défendre; tu es, entre tes compagnons, le seul dont les mains soient restées pures de meurtre. Si tu commettais celui-là, vois-tu, tu n'aurais plus un instant de calme. Tu ne sais pas ce que c'est, ami, que de vivre avec un mort dans l'âme : c'est un enfer dans la vie en attendant l'autre dans l'éternité. Ton crime resterait impuni par les lois puisqu'il est ordonné ; mais l'homme a en lui-même un tribunal et un juge plus impitoyables que tous les juges de ce monde; ce tribunal c'est l'âme, ce juge c'est la conscience. Ami, penses-y bien.

Le démon reprit :

— Au lieu de cet avenir sombre de la pendaison, vois les milles jouissances qui te sourient dans ces mille ducats.

— Josefo, pense à Dieu!

— Josefo, pense au plaisir!

— Manoël t'a sauvé la vie : tout à l'heure, quand le jour va paraître, il va te parler, t'appeler son Josefo de cet voix affectueuse qu'il ne prend que pour toi...

— Hâte-toi, beau jeune homme, l'heure passe vite pour ne plus revenir. Tout à l'heure le brigand va s'éveiller, et il ne sera plus temps. Hâte-toi, coupe cette précieuse tête avec ton poignard et jette le corps dans la ravine; tout sera dit, et ta fortune faite.

— Ami, n'entends-tu pas le tonnerre? Dieu lui-même t'avertit de sa grande voix qui émeut le monde.

Il faisait en ce moment un orage épouvantable, les roulemens de la foudre se répétaient d'échos en échos dans les montagnes, la pluie tombait avec fureur; le vent, mugissant dans les arbres, dont il faisait craquer les troncs, s'engouffrait bruyamment dans les ravins; et la foudre, la pluie et le vent formaient un fracas dont l'horrible violence avait quelque chose d'effrayant. A chaque instant de larges éclairs déchiraient les flancs du ciel et laissaient entrevoir des lueurs sanglantes et infinies; les élémens semblaient vouloir se confondre : on eût dit que le monde était à son dernier jour, tant la nature était bouleversée. Habitués à ces orages, les brigands dormaient toujours; Josefo restait immobile, et près de lui Ariel pleurait, Satan riait.

Il est des hommes qui ont commis des crimes par cela seul qu'ils se sont dit fortement à eux-mêmes qu'ils y étaient prédestinés. Josefo se lève en disant :

— C'est la fatalité qui me pousse, allons!

Et il se dirige vers l'endroit où repose son chef. Le bon et le mauvais ange s'attachent à lui, l'un l'entraîne, l'autre le retient; mais sa volonté a parlé, il est devant la couche de Manoël.

A la lueur tremblante d'une lampe de fer qui se balance à la voûte de l'antre, Josefo regarde un instant l'homme pour lequel le matin même il eût exposé sa vie; mais maintenant le crime est commis dans sa pensée, rien ne peut plus l'empêcher, et s'il regarde Manoël, ce n'est que pour bien choisir l'endroit où il va le frapper.

Sa main tremble pourtant, Satan la conduit, elle se lève, elle s'abaisse..... Alors un effroyable coup de tonnerre se fait entendre, le ciel s'ouvre en deux dans un éclair immense; l'ange jette un cri de douleur et s'envole, Josefo tombe évanoui, et Satan pousse un ricanement étrange qui retentit jusqu'en enfer.

Quand le meurtrier revint à lui, l'orage avait cessé, tout était redevenu tranquille. A travers les ouvertures des rochers, il aperçut les lueurs incertaines du crépuscule du matin; son regard se reporta sur sa victime : du doigt, Satan lui montra un sac de cuir gisant à terre; Josefo s'en saisit, il y mit la tête d'Aguila; puis avec une force surnaturelle, il traîna rapidement le corps jusqu'à la ravine et l'y précipita..... Les flots bouillonnèrent un instant, et tout fut fini. Le bandit ramassa ensuite à la hâte ses armes et quelques piastres, il prit d'une main le sac de cuir, entra dans le sentier qui conduisait hors du ravin, et bientôt après il était sur la route de Burgos.

Satan l'avait suivi.

Après avoir traversé les montagnes d'Occa et dans une vallée avoisinant la petite ville de Bribiesca, on trouve deux lacs profonds n'ayant chacun environ que cinquante pas de tour : on les a nommés le lac Blanc et le lac Noir (*pozo Blanco, pozo Negro*). En sortant de Bribiesca, l'œil est séduit par une charmante vallée bien peuplée et féconde; puis on arrive au petit village de Monasterio.

Dans ses différentes excursions pour les besoins de la compagnie, Josefo n'avait jamais été plus loin sur la route de Madrid. Comme il était encore bien matin et qu'il ne rencontrait personne, le meurtrier, qui avait hâte de s'éloigner des montagnes, fut désagréablement surpris, quand il eut laissé derrière lui Monasterio, de se trouver en face de trois chemins parmi lesquels il ignorait complétement celui qui menait à Madrid. Il s'arrêta et s'assit sur une pierre, attendant le passage de quelque paysan auquel il pût s'adresser. Il attendait depuis une heure, et déjà voyant le soleil s'élever, il blasphémait d'impatience et reprenait son sac de cuir pour prendre une des routes au hasard, lorsqu'il entendit ces mots :

— Prend la route du milieu.

Josefo a tressailli, une sueur glacée se répand sur tout son corps, ses cheveux se hérissent, ses dents s'entre-choquent avec violence, il vient de reconnaître la voix si connue de Manoël Aguila. Par un mouvement machinal, ses regards se portent autour de lui, personne n'est là que Satan, qui sourit et que l'assassin ne peut voir.

— Je suis fou, pense-t-il, mes oreilles m'ont trompé.

Mais au même instant la voix se fait encore entendre, et Josefo l'écoute comme malgré lui et frappé de stupeur.

— Prends la route du milieu, répète-t-elle, tu seras bientôt devant Burgos; ne t'y arrête pas, car il faut te hâter pour être ce soir à Villadrigo, où tu arriveras en côtoyant la rivière d'Arlanzon et où tu pourras passer la nuit à la *posada del Emperador*; à Villadrigo tu auras encore environ quarante-cinq lieues pour arriver à Madrid; mais marche bien, aie bon courage, il y a mille ducats qui t'attendent au bout du chemin.

Josefo est saisi d'un tremblement convulsif; il veut laisser là cette tête à laquelle la justice de Dieu prête une voix effrayante, mais ses nerfs sont tellement contractés qu'il ne peut parvenir à ouvrir sa main, qui tient serré le sac de cuir avec force. Il lui est impossible de faire un pas, mais Satan le pousse vigoureusement, et le meurtrier, une fois l'élan reçu, marche avec rapidité vers Madrid, et la voix reprend :

— Marche, marche, songe aux ducats; demain tu traverseras sans t'arrêter Torquemada, Venta de Trigueros, Cubezon, et tu iras coucher à Valladolid. C'est une très-vieille et très-magnifique cité, avec ses quatorze ponts de pierre sur l'Esgueva, son palais antique et sombre des rois d'Espagne, et son Campo Grande entouré de quinze églises; n'importe, tu ne t'y arrêteras pas; le lendemain

matin tu passeras le Douro et l'Adaja, puis Valdestillas, puis Olmedo; le surlendemain tu traverseras les montagnes de Guadarrama et tu entreras dans la Nouvelle-Castille; avant la fin du jour tu seras à Madrid. Va de suite chez l'alcade mayor, c'est lui qui te comptera le prix de ton crime. Marche, marche, voilà ton chemin tout tracé, marche et pense aux mille ducats.

Et marchant sans relâche, poussé par le démon quand il lui arrivait de s'arrêter, Josefo, éperdu, déchiré de remords, ayant presque perdu la conscience de ses actions, arriva à Madrid.

Lorsqu'il fut devant l'alcade mayor, la certitude de recevoir bientôt le prix de la tête du brigand et de s'en débarrasser lui rendit un peu de force, et quand il ouvrit le sac de cuir, ce fut avec assez de fermeté qu'il prit la tête de Manoël par les cheveux et qu'il la tint ainsi quelque temps suspendue pour que l'alcade pût la comparer au signalement qui lui avait été donné de la figure du chef de bandits.

Le magistrat la reconnut parfaitement et n'hésita pas à faire compter à Josefo la récompense promise. Cela fait, celui-ci voulut déposer son terrible fardeau sur une table du cabinet de l'alcade, mais en ce moment la tête, qui depuis Monasterio était restée muette, dit:

— Oh! non, Josefo, tu ne peux pas me laisser ici, nous ne devons pas nous séparer sitôt, j'ai encore trop de choses à te dire.

L'alcade fut épouvanté, car il avait vu remuer les lèvres de Manoël et il ne pouvait douter que ce fût lui qui eût prononcé ces paroles.

— Jeune homme, s'écria-t-il en s'adressant à Josefo, remportez vite cette tête, sortez à l'instant d'ici, sortez et prenez garde à l'inquisition!...

Josefo, de qui toutes les horribles angoisses s'étaient réveillées, remit la tête dans le sac de cuir et sortit rapidement. Il courut se loger dans un riche hôtel de la calle del Caballero de Garcia, une des belles rues de Madrid, et là, quand il eut obtenu une chambre et qu'il s'y vit seul, il se dit qu'il fallait vite en finir avec cette vie de damné qu'il menait depuis quelques jours, et, Satan l'aidant, il réunit tout son courage, et après avoir vidé deux bouteilles de Xérès, il s'adressa à la tête et lui dit:

— Manoël Aguila, puisque tout ton être semble s'être réfugié dans ton cerveau pour te venger de mon crime, puisque tu as gardé toute ton intelligence, réponds-moi, jusques à quand me poursuivras-tu, que veux-tu faire de moi?

Et la tête répondit:

— L'autre soir, Josefo, quand j'ai dit adieu à tous mes braves en leur annonçant ma résolution, j'ai ajouté, tu dois t'en souvenir, que je voulais aller finir ma vie dans le royaume de Valence, ma patrie, car là, ai-je dit, quelqu'un m'attend depuis bien des années. Eh bien, c'est à Valence que je veux que tu me mènes; tu ne pourras pas te défaire de moi, ne l'espère pas, tu sais que ç'a été vainement que tu l'as tenté à Monasterio; ne l'essaie donc plus; il y a entre nous, Josefo, un lien mystérieux et fatal qu'aucun pouvoir ne peut rompre maintenant, vînt-il du ciel! vînt-il de l'enfer! Donc, résigne-toi et conduis-moi mort où je serais allé vivant. Allons, allons, ne perds pas de temps, marche, marche, je suis pressé d'arriver, et tu dois l'être de me quitter. Marche, les morts vont vite.

Quatre jours après, Josefo côtoyait le Guadalaviar, qui traverse le royaume de Valence, toujours chargé de son horrible fardeau; il était maigre et vieilli; son bras droit surtout, qui soutenait la tête de Manoël, était entièrement décharné; il avait la figure et les vêtemens couverts de poussière; ceux qui le rencontraient s'éloignaient de lui en faisant des signes de croix; ce Josefo si frais, si alerte, si beau quelques jours auparavant, était devenu un vieillard hideux; chaque heure de remords vaut une année d'existence, une ride au front et une torture au cœur.

— Courage, Josefo, dit la tête vengeresse, courage, nous avançons; ce soir nous serons à Leria; les dernières lieues semblent toujours bien longues, n'est-ce pas? Veux-tu que pour les abréger je te conte quelque vieille histoire?

L'assassin n'avait plus de voix pour répondre....

— Avant que je l'aie finie, nous serons sans doute arrivés, car je respire déjà le parfum des orangers et des citronniers qui entourent l'endroit que je vais revoir. Allons, courage, écoute-moi et marche toujours.

Il y a trente ans, j'avais ton âge; comme toi j'étais un beau jeune homme aux longs cheveux noirs, aux yeux pleins de feu, à la bouche fraîche et souriante; comme toi aussi j'avais un cœur ardent, un esprit rapide et des pensées folles; comme à toi, quand tu as été danser quelques séguidillas aux fêtes des villages qui entourent la montagne, il m'est souvent arrivé de voir les yeux de quelque belle jeune fille s'arrêter sur moi avec une douce expression d'amour; alors je n'étais pas bandit, je vivais libre, insouciant, heureux, en cultivant la terre dans cette riche campagne de Valence. Le jour je travaillais, le soir je m'étendais sur l'herbe et j'admirais les étoiles, que ma mère m'avait dit être autant de regards de Dieu, ou bien encore je me couchais sur le bord du Guadalaviar, et en regardant couler l'eau, je me laissais aller à de longues rêveries; le dimanche je dansais sous les orangers, j'attendais l'amour de quelque belle Valencienne, et je pensais souvent qu'il n'y avait pas dans les Espagnes un homme qui pût se dire plus heureux que Manoël Aguila. Il arriva qu'un soir, c'était, je m'en souviens, la fête de san Maurillo, je dansais quelques boleros avec une jeune fille dont les yeux étaient plus doux que ceux de la Vierge dans notre église; elle s'appelait Juanita. Le dimanche qui suivit je ne dansais qu'avec elle, et à la San-Maurillo d'après nous faisions le meilleur ménage que le ciel ait jamais béni. Rien ne manqua à mon bonheur. Juanita me donna un fils sur la tête duquel je plaçais la moitié de mes espérances de bonheur; l'autre moitié reposait sur la tête de sa mère. Quelques années après je fus obligé de me rendre à Madrid pour terminer plusieurs affaires; je partis, recommandant mon enfant à sa mère et sa mère à Dieu. Or, avant que je devinsse l'époux de Juanita, elle avait été aimée par un riche fermier laid et méchant; me voyant préféré à lui, il jura de se venger, et quand un Espagnol jure de se venger, Josefo, il est plus rare de le voir oublier sa parole que de voir le soleil se lever à l'occident! Riccardo se vengea; pendant mon voyage il tua ma Juanita, et le jour où je revenais à Leria, je rencontrai le convoi de la malheureuse victime. Quant à mon enfant, Riccardo après son crime l'avait emmené en s'enfuyant.

Ma vengeance à moi fut horrible, Josefo, mais je ne te la raconterai pas, car je pense que nous sommes arrivés.

Il était tout à fait nuit; aux derniers mots prononcés par la bouche de Manoël, Josefo s'était arrêté; il se trouvait alors au milieu d'un petit bois dans lequel des orangers, des oliviers, des citronniers répandaient autour d'eux d'enivrans parfums; devant lui le meurtrier aperçut une petite éminence surmontée d'une vieille croix noire à demi brisée; la lune, pénétrant à travers le feuillage, éclairait d'une lueur mélancolique et solennelle ce dernier asile d'un ange terrestre.

— Josefo, dit l'impitoyable voix, tire-moi de ce sac.

Le meurtrier obéit.

— Cette tombe, continua la voix, c'est celle de ma Juanita; c'est à côté de cette pauvre colombe que l'aigle voulait venir s'abattre et reposer: l'y voilà; merci, Josefo, tu as accompli ma dernière volonté. Mais ce n'est pas tout encore, creuse cette terre, puis tu m'y placeras, et ta tâche sera remplie. En échange de la vie que tu m'as prise, c'est bien le moins que tu me donnes une mort tranquille et douce. C'est fait, n'est-ce pas? Enfin, ma Juanita, nous allons être réunis. Oh! j'en suis sûr, sous mon dernier souffle tes os vont tressaillir; nous allons enfin dormir du même sommeil pour nous éveiller au même jour. Allons, Josefo, un dernier service, place-moi dans cette fosse... Bien, merci... Maintenant penche-toi un peu, car je sens ma voix s'éteindre. L'autre soir dans la montagne je t'ai dit que j'avais à t'entretenir; je vais t'apprendre cette nuit ce que je voulais t'apprendre alors: penche-toi un peu plus, encore, là, bien, écoute:

Je t'ai repris en Catalogne aux mains de Riccardo, tu es mon fils! Parricide! sois maudit de ton père et de Dieu!...

Josefo tomba lourdement dans la fosse, et la voix se tut. Alors Satan, qui n'avait pas quitté sa proie, s'y jeta à son tour; en appuyant un peu sur le cœur du bandit, il en fit jaillir une petite flamme rougeâtre, s'en saisit et disparut sous la terre.

C'était l'âme du maudit, qu'il avait disputée à l'ange Ariel.

ÉDOUARD PLOUVIER.

# ÉTUDES MORALES.

## UNE SOIRÉE DE WALTER SCOTT.

Il y a une journée de ma vie que je n'oublierai jamais; une journée vers laquelle se reporte sans cesse mon souvenir: ce fut celle où lord Mac-Norlan, ami de ma famille, et qui habitait à Paris en 1825, me conduisit à l'hôtel *Meurice*. Il m'introduisit dans un appartement qui se trouve au second; les fenêtres donnent sur le jardin des Tuileries et une tenture cramoisie tapissait le salon, grande et haute pièce d'un aspect solennel.

J'avais alors vingt ans.

Mon cœur battait à rompre ma poitrine tant j'étais ému, mes genoux se dérobaient presque sous moi, car j'allais être admis devant le plus grand et le plus célèbre des écrivains de notre époque; j'allais contempler les traits, j'allais entendre la voix de Walter Scott! Lord Mac-Norlan souriait de mon trouble respectueux et m'engageait à le maîtriser, quand une porte s'ouvrit et livra passage à un homme d'une physionomie à la fois naïve et pleine de noblesse. Il marchait avec quelque difficulté et en s'appuyant sur une canne. Jamais sourire plus charmant que le sien n'entr'ouvrit des lèvres humaines, jamais voix plus vibrante, plus incisive et néanmoins plus douce ne se gagna, dès les premiers mots, l'affection de ceux qui l'entendaient.

— Sir Walter Scott! dit lord Mac-Norlan.

Il me présenta ensuite, et je me sentis rougir d'entendre mon nom inconnu suivre un nom rayonnant de tant de célébrité. La présentation faite, je me sentis devenir peu à peu à l'aise, tant sir Walter Scott, sans doute par bienveillance pour le pauvre jeune homme rouge et déconcerté qu'il voyait devant lui, mit de bonhomie et de simplicité dans l'entretien. Il s'exprimait facilement en français; son accent écossais, quoique prononcé, n'avait rien de désagréable; loin de là, il semblait ajouter une grâce de plus à ce langage mêlé d'anglicismes: son idée, quoique exprimée en français, conservait tout son parfum britannique.

Sir Walter Scott était bibliophile: fils d'un libraire de province en relation avec les plus célèbres vendeurs de livres de Paris, je me sentis bien fier et tout heureux de pouvoir diriger l'illustre étranger dans les achats d'ouvrages qui lui étaient nécessaires pour *Quentin Durward*, qu'il écrivait alors. Me voilà donc assis à côté de Walter Scott, dans sa voiture, recueillant avec religion ses moindres paroles, et ne devant le quitter que bien avant dans la soirée, car il m'avait adressé la gracieuse invitation de dîner avec lui et lord Mac-Norlan.

Nous visitâmes tous les magasins de vieux livres qui se trouvaient à Paris. Walter Scott éprouvait une véritable joie à examiner, à toucher, à ouvrir ces poudreux amis. Il acheta deux ou trois cents volumes des plus précieux, me confia le soin de les faire emballer et me donna rendez-vous, le soir à son hôtel, en s'excusant des soins dont il me chargeait et que j'avais instamment sollicités de lui. A la fin du jour je revins à l'hôtel *Meurice*, après avoir vu expédier le ballot pour Londres.

Le lecteur comprend et excuse sans doute la complaisance que je mets à raconter minutieusement tous ces petits détails; il s'agit de ma première entrevue avec Walter Scott.

Après le dîner, on parla de la librairie parisienne, du commerce des vieux livres, des trésors que l'on découvrait chez les bouquinistes et de l'intelligence savante de quelques-uns de ceux qui les vendaient.

— Un de nos plus célèbres critiques, dit Walter Scott, celui qui fonda la critique littéraire en Angleterre, Samuel Jonhson enfin, était le fils d'un bouquiniste.

— J'ignorais cette particularité, objecta lord Mac-Norlan.

— Je l'ai apprise de Samuel Johnson lui-même, et malgré mon extrême jeunesse, je n'ai rien oublié des circonstances dans lesquelles Samuel Johnson l'a contée. Mon père, appelé à Lichtfield, dans le comté de Warwick, avait quitté Édimbourg durant quelque temps, et comme on était à l'époque des vacances, m'avait pris pour compagnon de voyage. L'ami qui nous donnait l'hospitalité était le comte de Crown, et son hôtel était presque celui de Samuel Jonhson, vieux, malade, isolé, et qui trouvait près de la comtesse une amie patiente et dévouée pour les bizarreries du vieux critique. Certes il fallait que cette patience et ce dévouement fussent extrêmes, car Samuel Johnson apportait dans les relations ordinaires de la vie l'amertume et l'orgueil qui caractérisent ses ouvrages. Sans égard pour les habitudes de bienveillance sans lesquelles les relations sociales deviendraient impossibles, il critiquait tout haut, blâmait en face et ne ménageait personne. Ajoutez qu'il joignait à cette brutale franchise une susceptibilité sans égale. Lui qui frondait tout le monde ne pouvait souffrir la plus légère observation.

Tout cela n'était point de nature à le faire aimer par un enfant, comme j'étais alors, et surtout par un Écossais; car, malgré mon jeune âge, je savais que Samuel Johnson ne se faisait point faute d'épigrammes contre mon pays natal, et qu'il se plaisait à répéter « que le plus beau point » de vue pour un Ecossais, c'était celui de la grande route » qui le conduit à Londres. » Sa brusquerie, lorsque par hasard il m'adressait la parole, m'en avait fait une sorte de croquemitaine, loin duquel je me tenais le plus possible à l'écart.

Un soir, la comtesse de Crown avait réuni beaucoup de monde chez elle et avait prié le docteur Samuel Jonhson d'être exact à l'heure du dîner, chose à laquelle il manquait rarement d'ailleurs. Cependant on ne le vit point paraître. Le moment du dîner se passa, et Johnson n'arrivait pas; on attendit une heure, deux heures; on dîna enfin sans lui. On avait pris le thé, la soirée s'avançait et la compagnie allait se retirer quand on annonça le docteur. Il entra, et l'on resta aussitôt frappé de son aspect. Ce n'était plus cet air fier et dur qui lui attirait tant d'ennemis, en dépit de ses excellentes qualités : il était pâle, faible, abattu; ses vêtemens étaient en désordre et couverts de neige et de boue. On le regardait en silence. Il s'avança vers la comtesse :

— Madame, lui dit-il, je vous prie de m'excuser... Quand je me suis engagé, je ne songeais pas que ce serait aujourd'hui le... le 21 novembre... Vous ne savez pas? Eh bien! je vais vous le dire : ce sera une expiation de plus.

Il y a quarante ans qu'aujourd'hui, jour pour jour, le 21 novembre, mon père, qui était souffrant, me dit : « Sam, » prends la carriole, je ne suis pas bien; va au marché de » Walstall, et tu vendras les livres dans mon échope, à » ma place. » Moi, madame, sottement fier du savoir qu'il m'avait donné; moi, qui n'avais encore mangé que le pain de son travail; moi, qui depuis ai manqué de pain... je refusai. Alors, avec une douceur dont le souvenir me tue en ce moment, mon père insista. « Allons, Sam, dit-il, sois » bon enfant, vas-y, ce serait dommage de perdre un jour » de marché. » Et moi, chien d'orgueilleux que j'étais, je refusai. Il y alla, et... et il est mort, mon père... il est mort peu de jours après. En ce moment de son récit, le docteur cacha de ses deux mains les larmes qui sillonnaient ses traits si mâles et si dignes. Puis il reprit :

— Il y a quarante de cela, madame, et depuis quarante ans, le 21 novembre, je viens à Lichtfield. Le chemin que je n'ai pas voulu faire dans la carriole, je le fais à pied et sans avoir mangé; je me tiens quatre heures sur la place du marché de Walstall tête nue, à l'endroit où mon père a tenu trente ans l'échope qui m'a nourri. Il y a quarante ans de cela, j'ai passé l'âge qu'avait mon père lorsqu'il mourut... et moi je ne puis mourir!

Les sanglots de Johnson redoublèrent, puis il releva la tête et dit avec un effrayant sourire :

— Mais de quoi me sert-il de pleurer? N'est-ce pas là, sur la place de Walstall, qu'il m'est venu, ce mot de Rasselas, que vous avez trouvé si saisissant : *Il est trop tard! il est trop tard!*

Personne n'osa essayer de consoler Johnson, et les larmes de la compagnie entière se mêlèrent longtemps aux larmes du vieillard repentant.»

Pour comprendre l'effet produit par ce triste récit, il aurait fallu, comme moi, l'entendre dire à Walter Scott.

S. Henry BERTHOUD.

# MAGAZINE.

## LE PIC TRYDACTYLE.

Parmi les oiseaux, espèce douée en général de peu d'intelligence, il n'en est point dont les mœurs méritent d'être mieux étudiées que les pics. Les pics sont des grimpeurs d'une forme élégante. Ordinairement solitaires et craintifs, les pics fréquentent les grandes forêts ou les arbres de haute taille qui sont à la lisière des bois : c'est contre le tronc de ces arbres qu'ils exercent leur industrie. Quelques-uns pourtant, parmi les espèces étrangères, vivent à terre ou contre les rochers. Les insectes, soit à l'état parfait, soit à l'état de larve, composent leur principale nourriture. C'est au-dessous des portions d'écorce soulevées ou dans les trous pratiqués à la partie ligneuse du bois qu'ils la cherchent; pour ce faire, ils se cramponnent, ainsi que nous l'avons dit, contre le tronc, font de leur queue un point d'appui, et, dans cet état, ils visitent, à la faveur de leur langue, toutes les anfractuosités, tous les accidens et les trous qui sont à leur portée; s'ils aperçoivent un insecte ou une larve qu'ils ne puissent saisir ou ramener au moyen des crochets qui terminent leur langue, alors ils font usage du bec. Au moyen de ce coin dont la nature les a pourvus, ils frappent à coups redoublés la portion d'écorce qui recèle l'insecte, l'entament et finissent par s'emparer de celui-ci; d'autres fois ils sondent à coups de bec le tronc d'un arbre pour voir s'il n'existe pas quelque creux; ils en cherchent l'ouverture extérieure, y dardent leur langue, explorent la cavité au moyen de cet organe, et s'il est un coin qu'elle n'ait pu atteindre, leur bec alors fonctionne, et bientôt la brèche faite à l'écorce est assez grande pour que rien ne puisse échapper à l'exploration de cette langue admirablement organisée pour cette fin.

« Bien des gens, dit Vieillot, croient qu'après quelques coups de bec, le pic dont il est question va de l'autre côté de l'arbre pour voir s'il l'a percé; mais s'il fait un détour, c'est bien plutôt pour saisir les insectes qu'il a réveillés et mis en mouvement. » Et ce qui paraît plus certain à Buffon, c'est que le son rendu par la partie du bois qu'il frappe semble lui faire connaître les endroits creux où se nichent les vers qu'il recherche, ou bien une cavité dans laquelle il puisse loger lui-même et disposer son lit : ceci paraît très-vraisemblable, puisque c'est toujours au cœur de l'arbre vicié et vermoulu qu'il le place. Plus souvent il choisit les arbres de bois tendre, tels que les trembles, les hêtres, mais rarement les chênes et autres arbres durs. Le mâle et la femelle travaillent alternativement à percer la partie vive jusqu'à ce qu'ils rencontrent le centre vicié, rejetant en dehors les copeaux. Ils font quelquefois un trou si oblique et si profond que la lumière du jour ne peut y pénétrer. Ils y entrent et en sortent en grimpant. Le nid est composé de mousse et de laine. La ponte est de quatre à six œufs verdâtres avec de petites taches noires. Pendant le temps des couvées, le mâle et la femelle ne se quittent guère, se couchent de bonne heure et restent dans leur trou jusqu'au jour; enfin lorsque ces oiseaux sont à terre, ils ne marchent point, ils ne font que sauter.

Le pic trydactyle, dont le *Musée* donne ici la figure, habite les vastes forêts et les montagnes du nord de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique ; très-abondant en Sibérie, on le trouve encore dans les Alpes suisses; rarement on le voit en France et en Allemagne.



Pic tydractyle.

COSTUME DE FEMME EN 1815.

Rien n'est curieux à étudier comme les formes données aux costumes par les caprices de la mode. Si l'on rencontrait aujourd'hui dans les rues de Paris une femme vêtue



comme celle que représente cette gravure, elle exciterait un rire fou. Cette gravure n'en est pas moins une reproduction exacte d'un dessin du *Journal des Modes* publié en 1815 par M. de la Mésangère.

# MERCURE DE FRANCE.

(DU 15 JANVIER AU 15 FÉVRIER.)

## FRÉDÉRIC LEMAITRE.

Nous avons tous vu Talma, le Grec Talma, le Romain Talma, le dernier interprète de Corneille et de Racine, nous l'avons vu, comme Archidamas, le lutteur, soutenir de ses deux mains le plafond du théâtre où les prétendus successeurs de Corneille et de Racine faisaient orgie; nous avons vu ses muscles se tendre et ses genoux se roidir; car le monde classique tout entier pesait sur ses bras robustes; puis un jour la mort est venue, le colosse a plié les bras, et le monde classique est tombé, écrasant les insensés qui avaient eu l'orgueil de croire qu'eux tous ils seraient peut-être aussi forts que lui seul.

Alors, et presque en même temps, auteurs et acteurs nouveaux apparurent. Je ne suis ni assez modeste ni assez fat pour nommer ces auteurs et leur assigner leur place; mais je n'ai point les mêmes motifs de silence à l'égard des acteurs; je désignerai donc Ligier, Bocage et Frédéric Lemaître.

C'est du dernier seul que nous nous occuperons aujourd'hui; peut-être, plus tard, trouverons-nous l'occasion de revenir sur les deux autres. et alors nous

émettrons sur eux une opinion raisonnée et consciencieuse. Nous essaierons, autant qu'il nous sera possible, de les renfermer dans leur individualité, dont, mieux que personne, nous sommes à même de tracer le cercle, puisque chacun d'eux a rempli et remplira encore, dans nos œuvres, des rôles que nous avons tâché de faire en harmonie avec son talent, et que chacun d'eux, bien jugé par nous, à ce qu'il paraît, nous a rendu à l'instant même autant que nous lui avions donné, succès pour succès.

Frédéric Lemaître est né au Havre en 1800 : son père était architecte de la ville et fondateur d'une école gratuite de dessin et d'architecture qui mérita l'attention et la protection du premier consul. Souvent il s'amusait à draper son fils, tout enfant, avec un drap ou une serviette, selon qu'il voulait le revêtir de la toge consulaire ou simplement de la robe virile, à lui mettre un poignard de bois à la main et à lui faire répéter les sentences choisies de Voltaire. L'enfant grandit et répéta successivement des tirades, des scènes et enfin des tragédies tout entières, et, quoiqu'il perdît son père à l'âge de neuf ans, le goût du théâtre était tellement enraciné chez lui qu'il continua seul, sous la forme de travail, des études qu'il avait commencées sous celle du jeu.

L'enfant devint jeune homme, et ses parens le destinèrent au commerce : une petite pacotille lui fut achetée, son passage payé sur un bâtiment en charge pour l'Amérique; il prit congé de sa mère et partit pour le Havre.

En passant à Rouen, il vit, par la portière de la voiture, une affiche du théâtre qui annonçait en grosses lettres les représentations de Joanny, de Joanny qu'on appelait alors le Talma de la province. La tentation était grande pour un amateur; aussi laissa-t-il la voiture continuer sa route, allégée du poids de l'un de ses voyageurs.

Frédéric était encore à Rouen que le navire était déjà en pleine mer. La vocation du jeune homme était décidée.

Alors commença pour lui cette vie aventureuse de l'artiste, si favorable à l'étude des hommes de toutes les classes et des passions de tous les genres. Le plus humble des théâtres de Paris accueillit ses premiers essais dramatiques. Frédéric débuta aux Funambules!

Il resta peu de temps dans ce théâtre, assez inconnu alors et illustré de nos jours par la fantaisie de l'un de nos plus spirituels romanciers; il fit une plus longue pose chez Franconi, passa de là au second Théâtre-Français, où nous nous rappelons lui avoir vu jouer des rôles de confidens de tragédie. Hâtons-nous de dire, pour lui rendre toute justice, qu'il y était exécrable.

Heureusement notre artiste se lassa d'être réveillé par Agamemnon et embrassé par Oreste; un beau soir il mit sous clef sa défroque tragique, enjamba la Seine et entra au foyer de l'Ambigu, au moment où l'on venait d'y recevoir *l'Auberge des Adrets*.

Nous savons tous l'histoire de ce mélodrame, écrit au sérieux et joué au comique. Nous y avons tous vu ce fashionable de la guenille, nommé Macaire, avec son chapeau sans fond, son habit bleu, son pantalon rouge, son jabot de dentelle, ses souliers de bal et sa tabatière criarde; nous avons tous applaudi cette création fantasque, bouffonne, critique, spirituelle et profonde de la littérature de toute une époque, qui pourrait vivre encore longtemps si Frédéric ne l'avait tuée du coup, et qui eut pour oraison funèbre, pendant quatre cents représentations, les trépignemens, les rires et les applaudissemens de tout Paris.

Frédéric était lancé : il avait prouvé qu'il avait plus que de l'intelligence, qu'il avait de l'esprit; qu'il était plus qu'un acteur, qu'il était un comédien; il créa successivement, et avec un bonheur croissant, les rôles de Cardillac, de Cartouche, du vieil artiste, de Cagliostro et du cocher de fiacre; puis apparut *Trente Ans*, ou *la Vie d'un Joueur*, ce père des drames modernes, qui en serait peut-être le premier s'il était écrit comme il est pensé.

Frédéric y fut admirable de vérité : oh! c'était bien le joueur passionné, brutal, impatient, avec du feu dans les veines et la soif de l'or dans le cœur. Comme il se dégrade bien petit à petit, cet homme! comme il passe bien de la gêne à la misère, du vice au crime; et lorsque sa taille s'est courbée, lorsque ses cheveux ont blanchi, comme c'est bien le vieillard du jeune homme!

Cette fois, Frédéric était posé; il était donc démontré qu'il possédait au plus haut degré les deux qualités distinctives du drame, comique et tragique; il pouvait donc franchement éveiller chez les spectateurs les deux sensations opposées dont la manifestation proclame le grand comédien, le rire et les larmes. Quelques critiques malades et chagrins essayèrent seuls de crier, au milieu des bravos, que le triomphateur manquait de noblesse; le public ne les entendait pas, mais l'acteur les entendit, sa réponse fut celle d'un homme de génie : il créa le rôle d'Edgard de Ravensvood.

Vous vous rappelez, n'est-ce pas, ce jeune homme élégant, au visage pâle, au cœur passionné, cet Edgard si brave, si loyal, si infortuné? Vous vous le rappelez, lorsque tournant seulement la tête, il acceptait par-dessus son épaule dédaigneuse le défi de son rival, lorsqu'il arrachait convulsivement de sa poitrine cette chaîne que sa maîtresse lui avait donnée dans un moment d'amour et qu'il lui rendait dans une heure de colère? Oh! qu'il avait de fatalité sur son front, cet homme, et qu'il était bien né pour être malheureux et pour mourir de mort violente! Vous vous le rappelez, car c'était une de ces figures puissantes, larges et vivaces qui se mettent en rapport avec toutes nos sympathies, qui entrent violemment dans notre mémoire, et qu'on revoit toute sa vie avec les yeux de l'imagination lorsqu'on les a vues une fois seulement avec les yeux du corps.

Ces créations si diverses et si originales fixèrent sur Frédéric les regards du public et des auteurs. Le public s'habitua à venir voir *l'homme*, les auteurs à travailler *pour lui*. Ses succès dans Méphistophélès et dans Marat, ces deux grandes figures de démons si opposées dans leurs faces et qu'il rendit, l'un d'une manière si fantastique et l'autre d'une manière si vraie, vinrent ajouter encore à sa réputation : c'est alors que le directeur du second Théâtre-Français jeta les yeux sur lui; l'Odéon ouvrit les deux battans de ses portes à l'ex-confident de Joanny. Pylade était devenu Oreste; Arcas s'appelait Achille.

Cependant Frédéric fut quelque temps à prendre son aplomb sur le parquet classique. Les rôles antiques, qu'il jouait cependant avec une haute intelligence et une rare habileté, allaient moins juste à sa taille que les rôles modernes. Il y eut un instant de doute pour savoir si ce talent, vrai jusqu'à la rudesse, passionné jusqu'à la violence, s'acclimaterait dans l'atmosphère exotique qu'on lui faisait respirer. Mazères, vers ce temps, apporta son drame de la *Mère et la Fille*, l'une des productions les plus remarquables de l'art moderne.

Vers ce temps, je donnai mon deuxième drame à l'Odéon; c'était un assez mauvais ouvrage, et qui à cette heure est oublié du public, à ce que j'espère du moins; Frédéric y joua le rôle de Napoléon : il y fut colossal dans les trois ou quatre bonnes scènes qui se trouvaient noyées dans l'ouvrage... Depuis vint *Richard Darlington*.

Cette fois Frédéric avait un beau type à rendre, une grande figure à créer : c'était l'ambitieux sans cœur et tout de tête, homme de génie à la manière de Mirabeau, moins la débauche. Élu du peuple comme lui, vendu à la cour comme lui, liberticide comme lui, ceux qui l'ont vu se souviennent par quel admirable emportement il sauva la brutalité de la scène du divorce; avec quelle prodigieuse puissance physionomique il fit passer l'entrevue si scabreuse où la royauté, en tête-à-tête avec le tribunal, corrompt de sa parole dorée l'homme dont elle commence par faire un traître et dont elle finira par faire un assassin. Kean fut le dernier de mes rôles que Frédéric créa. Ce fut de ses plus riches et de ses plus heureux.

Maintenant Frédéric est un homme plus beau hors du théâtre qu'au théâtre, où l'on perd les finesses de son visage; plein d'originalité, de force, de conception : peu d'hommes ont l'œil aussi ardent, le geste inattendu et la parole aussi puissante; plein d'instinct et de verve, on n'a qu'à le lâcher dans un drame et se fier à lui; il se mettra à la tête des personnages, entraînera tout à sa suite, luttera seul, s'il y a résistance, contre les deux mille spectateurs de la salle, et au moment où ils croiront avoir vaincu le drame et lui, il relèvera, par quelque élan sublime, et lui, que l'on croyait écrasé, et le drame, que l'on croyait perdu.

A. DUMAS.

En 1840, on s'est beaucoup occupé des malheureux atteints de difformité. On a attaqué par tous les moyens imaginables les vices de leurs constitutions, et Dieu sait avec quels heureux résultats. Nous sommes presque transportés au temps des miracles : bientôt il ne sera plus permis de rester contrefait. Voyez-vous d'ici cette légion de gens que vous croyiez à tout jamais laids ou difformes? Celui-là qui a la jambe si bien prise boitait d'un pied-bot dont il ne reste plus trace. Cette jeune fille dont vous admirez la taille était bossue. Celle-ci tordait sa tête renversée sur une épaule : voyez comme elle est droite maintenant! Et ces individus qui vous déplaisaient tant par leurs regards dépareillés! Celui de leurs deux yeux qui restait obstinément fixé contre le nez, dans une perpétuelle contemplation, a enfin quitté son poste et s'est résigné à suivre les mouvemens de son collègue.

Mais ce ne sont pas seulement ces spécialités qui ont fixé l'attention des chirurgiens. Ils ont été bien plus loin! La chirurgie a tant osé, et avec de si bonnes raisons, qu'on ne peut plus prévoir le point où elle s'arrêtera. Espérons que bientôt la science, et non le charlatanisme, pourra inscrire sur sa bannière: *Plus ou presque plus d'incurables*.

Si vous vous sentiez assez de courage pour me suivre, je vous ferais assister aux séances de l'Académie de médecine. Là, vous verriez des luttes scientifiques acharnées et quelquefois très-acrimonieuses. Il est de mode, je crois, de rire des académiciens, mais il faut nous méfier des modes trop faciles. Contentons-nous de le dire, on fait tant de cas de cette palme académique, si dédaignée en apparence, que tout dernièrement une place étant devenue vacante dans la section de chirurgie, treize candidats se sont présentés pour la disputer. La lutte a été belle; chacun a voulu succomber en prenant la position la plus honorable, mais l'un des candidats avait trop de droits pour ne pas arriver : dès le premier tour de scrutin, M. Jobert de Lamballe était nommé à une grande majorité, ce qui est fort rare.

Si nous rappelons cette élection, c'est qu'elle a été la source de nombreux travaux; ainsi chaque candidat a lu, devant l'Académie, un ou plusieurs mémoires qui mériteraient tous d'être mentionnés ici. M. Jobert n'a pas manqué cette occasion d'accroître ses droits à la place en litige. Deux bons mémoires ont été communiqués par lui.

L'un surtout est intéressant par les considérations physiologiques et les nombreuses expériences sur les animaux qui y sont relatées. Ce chirurgien avait eu à traiter un malade qui présentait une tumeur érectile. Développée dans le fond de l'orbite, elle avait chassé l'œil au dehors. M. Jobert eut recours, pour combattre cette affection qui devait amener la mort, à la ligature d'une des deux artères principales qui conduisent le sang vers le cerveau; le succès couronna cette heureuse opération, la première pratiquée en France pour une affection de pareil genre. A la suite de ce fait, M. Jobert voulut par des expériences s'assurer jusqu'à quel point on pouvait, chez les animaux, supprimer la circulation des carotides; les résultats obtenus par ces expériences présentent un grand intérêt et en même temps, ce qui est mieux, beaucoup d'utilité. Le *Mercure* voudrait en terminant vous raconter tous les brillans succès obtenus dans les hôpitaux par nos chirurgiens, les Lisfranc, les Roux, les Cloquet, les Jobert, les Velpeau, les Blandin, les Baudens; qui tous donnent les premières heures de leur journée, si chèrement payées dans le monde, aux malheureux qui ne pourraient acheter leurs soins. Dans un temps peu éloigné de nous, on pourra plus facilement raconter dans un recueil destiné aux gens du monde ce qui concerne la médecine, car déjà l'anatomie humaine, complément si utile, si indispensable même des études premières, rentre dans l'éducation universitaire.

Quant à présent, le *Mercure* ne saurait mieux faire que de conseiller aux gens du monde désireux d'apprendre l'anatomie d'aller suivre au Palais des Beaux-Arts le cours intéressant professé par M. le docteur Emery, médecin de l'hôpital Saint-Louis. Ce professeur sait rendre intéressans, en les mettant à la portée de tous ses auditeurs, les détails si arides en apparence de l'anatomie descriptive.

Nous avions promis à nos lecteurs d'entrer ce mois-ci dans quelques détails au sujet du perfectionnement remarquable apporté au daguerréotype; mais à notre grand étonnement, M. Arago, qui s'est chargé d'annoncer cette découverte à l'Académie, n'a pas jugé à propos d'en expliquer la nature. Que M. Daguerre, pour occuper de lui le public pendant longtemps encore, en le tenant en suspens, désire garder le silence, nous sommes loin d'en témoigner de la surprise; mais que M. Arago, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, consente à se faire le complice de cette sorte de charlatanisme, nous avons le droit de le trouver étrange et de lui exprimer hautement notre regret. Quelque confiance que nous puissions accorder à M. le secrétaire, c'est, nous le pensons, avec des faits accomplis qu'il faut arriver en présence de l'Institut. Il ne suffit pas d'une simple déclaration qu'aucun résultat ne vient appuyer : cette manière d'agir a pour conséquence de décourager des hommes d'étude, qui se trouvaient peut-être aussi dans la voie de cette intéressante modification, laquelle est sans doute encore, nous sommes autorisés à le penser, à l'état de simple théorie dans l'esprit de M. Daguerre.

Nous entendons beaucoup parler dans le monde savant d'une si singulière invention que nous y sommes longtemps demeuré incrédule; mais aujourd'hui un témoin digne de foi, en nous expliquant dans quelques-uns de ses détails ce procédé vraiment extraordinaire, a dissipé presque tous nos doutes. En peu de mots, voici l'histoire de cette invention. Depuis un an environ les artistes allemands voyaient chaque jour arriver au musée de Vienne, aussitôt les portes ouvertes, un petit homme maigre et blême qui, sans regarder autour de lui, s'en allait droit vers un portrait de Rembrandt, peint par Rembrandt lui-même. Il demeurait là toute la journée, immobile, les yeux fixes et comme plongé dans une contemplation extatique. Pendant les premiers mois, ce mystérieux personnage, considéré comme un fou, devint l'objet des contes les plus ridicules et défraya la conversation des peintres; puis enfin sa longue persévérance lassant la curiosité elle-même, on ne s'occupa plus de lui. Un jour M. Liepmann (c'est le nom de ce prétendu monomane) entra au musée avec une physionomie plus ouverte et un air de gaîté qu'on ne lui avait jamais vu. S'étant bientôt rendu à son poste accoutumé, devant le tableau de Rembrandt, il tira de dessous son manteau une toile peinte à l'huile qu'il se hâta de comparer au tableau avec une anxiété visible. Ses yeux allaient de sa toile au tableau et de celui-ci à la toile avec une promptitude extraordinaire; plus il comparait, plus sa figure semblait s'épanouir de satisfaction. Tout à coup, il se mit à pousser une longue exclamation si peu en rapport avec la voix humaine, que les étudians, effrayés, accoururent pour savoir ce qui pouvait faire rompre un silence aussi inviolablement gardé depuis un an. Quelle ne fut pas leur surprise en voyant sur la toile de M. Liepmann le portrait de Rembrandt peint à l'huile et si parfaitement semblable à l'original qu'il eût été difficile de faire un choix entre les deux. « Vous êtes, monsieur, un grand artiste, dit aussitôt un des jeunes gens qui l'entouraient; à coup sûr je n'ai jamais vu de copie aussi fidèle que la vôtre, et je vous l'achète tout ce qu'il vous plaira d'en demander. — Et moi aussi, dit un autre. — J'en donne le double, ajouta un troisième. — Vous l'aurez tous, répondit M. Liepmann avec un air de triomphe en brandissant sa toile, et si vous voulez venir chez moi, je vous en ferai aujourd'hui à chacun une pareille. » Pour cette fois les artistes, le considérant comme complètement fou, s'entre-regardèrent avec un étonnement dont M. Liepmann pénétra bien vite la cause: « Je ne suis pas fou, leur dit il en souriant. Venez avec moi, et dans quelques heures vous vous en retournerez chacun chez vous avec un portrait pareil sous le bras. » Le jeunes gens le suivirent. Rien dans la chambre de M. Liepmann n'annonçait l'atelier d'un peintre; bien au contraire, des outils appendus aux murs et une sorte de machine assez semblable aux presses d'imprimerie fit bientôt comprendre aux jeunes gens qu'ils se trouvaient dans la demeure d'un simple mécanicien. « Je vous ai promis à chacun un portrait de Rembrandt, leur dit M. Liepmann, et quoique vous ne voyiez ici ni couleurs ni pinceaux, je ne suis pas homme à vous manquer de parole. » En effet il prit une toile comme celle dont se servent les peintres, la passa sous la presse dont nous venons de parler, fit ma-

nœuvrer le cylindre, et retira bientôt, au grand étonnement des assistans, un portrait à l'huile parfaitement pareil à celui du musée. Une seconde toile remplaça bientôt la première, puis une troisième, ainsi de suite jusqu'à ce que chacun des spectateurs fût muni d'un exemplaire. Voici certes une manière de peindre aussi expéditive qu'extraordinaire. C'est une véritable impression à l'huile dont la planche s'obtient à l'aide de petits cylindres de couleur rangés comme les pierres d'une mosaïque et dont la surface, détrempée par un mordant, s'applique et reste fixée sur la toile. Ce procédé n'est pas encore entièrement connu; mais le gouvernement prussien vient d'en proposer l'acquisition à M. Liepmann afin de le rendre public, et dans peu nous serons à même d'en apprécier le mérite. —Avec le daguerréotype, nous obtiendrons d'admirables dessins; à l'aide du procédé Collas, chacun peut avoir chez soi les plus rares chefs-d'œuvre de la statuaire; par l'appareil de M. Liepmann, tout petit bourgeois pourra se faire comme un grand seigneur sa galerie de tableaux. Après cela, si le genre humain tout entier ne devient pas amateur des beaux-arts, c'est que certainement il y mettra de la mauvaise volonté.

Les nouvelles musicales ne sont pas nombreuses, Paris jusqu'à présent s'occupe plus de bals que de concerts; mais vienne le carême, et il en sera autrement. Le Conservatoire a seul le privilége de réunir de bonne heure les fidèles dilettanti; cependant l'attrait de ses séances commence à diminuer. Cette année surtout, le Conservatoire ne s'est pas mis en frais d'invention. Son répertoire se compose de quelques chefs-d'œuvre admirables, à la vérité, mais que le public sait par cœur, et qui perdent de leur prix à force d'être répétés: l'orchestre lui-même n'a plus cette verve, cette correction d'autrefois. L'effet de la symphonie héroïque a été perdu par une suite de bévues et de négligences vraiment impardonnables, et qu'un peu d'attention de la part de l'orchestre aurait fait disparaître aisément. Le Conservatoire se repose beaucoup trop sur le souvenir de sa gloire passée, il s'imagine que les sympathies du public lui sont acquises, que l'enthousiasme de ses fanatiques partisans ne peut lui manquer: en cela il se trompe, les deux premiers concerts l'ont bien prouvé. Les fragmens de la *Création* d'Haydn et du *Samson* de Haendel étaient mal choisis et ont été reçus très-froidement. Peut-être faut-il s'en prendre à la faiblesse de l'exécution, confiée en grande partie aux jeunes lauréats du Conservatoire, dont l'inexpérience se trahit à tout moment par une foule d'intentions de mauvais goût et d'intonations douteuses qui gâtent tout l'effet de cette musique déjà si forte et si sévère pour un public parisien. La musique de quatuors, qui est tombée singulièrement en oubli depuis que l'archet de Baillot est muet, vient de trouver enfin d'habiles interprètes: MM. Franco Mendès, deux jeunes artistes pleins de talent et de conscience. Grâce à eux, les immortels chefs-d'œuvre de Beethoven, d'Haydn et de Mozart pourront être appréciés dignement. Cette musique si délicate, si merveilleusement ciselée, travaillée à la loupe pour ainsi dire; cette musique qui est à la symphonie ce qu'un tableau de chevalet, une charmante miniature est à un tableau d'histoire, demande une exécution fine, correcte, intelligente, et MM. Mendès possèdent ces qualités à un haut degré. Leur première matinée leur a valu un beau et légitime succès; espérons qu'il en sera ainsi des autres et que le public appréciera leur utile tentative.

Le troisième concert donné par MM. Herz et Labarre avait réuni une foule nombreuse. Après un duo fort bien chanté par Mme Garcia-Viardot et par M. Géraldy, et un morceau de violon de M. Artot, qui n'a d'autre défaut que de ressembler beaucoup trop à ces fantaisies échevelées que nous entendons chaque jour et dont malheureusement le nombre est grand, M. Litolff est venu s'asseoir au piano et nous dire le grand concerto de Weber pour piano et orchestre. La tentative était hardie: un grand pianiste, le plus grand pianiste de l'Europe, Litz, qui vient de recueillir en Allemagne des succès presque fabuleux, fut le premier qui révéla à notre monde musical cette œuvre admirable, avec quelle puissance de talent, vous le savez. Le souvenir du célèbre artiste nous avait rendu exigeant pour M. Litolff; cependant nous devons dire qu'il a accompli avec bonheur cette tâche difficile. Nous aurions peut-être désiré un peu plus de mélancolie et de langueur dans le premier *adagio*; mais cette marche si fière et si originale, où le piano lutte seul contre toutes les forces de l'orchestre, quelquefois se perdant sous la masse des instrumens, puis reparaissant bientôt pour éclater enfin et se réunir à des voix formidables dans un hymne de triomphe; cette marche qui demande une exécution si puissante, M. Litolff l'a dite avec une verve et un entraînement dignes des plus grands éloges. Certes il n'a pas égalé Litz, mais il nous l'a souvent rappelé.

Une bonne nouvelle! Nous apprenons que M. Litz sera dans quelques jours à Paris. Le public, qui autrefois s'était montré si sévère envers cet artiste, l'attend aujourd'hui avec empressement. Heureux celui qui ne meurt pas avant le temps, comme Shubert, et qui peut voir se lever pour lui le jour de la réhabilitation!

L'Opéra a de pénibles épreuves à subir. Mlle Elssler reste en Amérique; Mademoiselle Pauline Leroux est malade. En échange de ces désastres, disons que Mlle Maria a joué fort gentiment le rôle du diable amoureux, et que Mlle Lucile Grahn, après une longue et fatale maladie, a pu recommencer enfin ses études de danse. Vienne le printemps, et peut-être la ravissante danseuse fera oublier et punira l'ingratitude de Mlle Elssler.

L'Ambigu est fermé; la Porte-Saint-Martin offre une triste solitude; le Palais-Royal n'a qu'une nouveauté, *Mademoiselle Montansier*, et attend la guérison plus complète de Mlle Déjazet; le Vaudeville lutte contre l'adversité avec le *Tailleur de la Cité* et *Une nuit au sérail*; les Variétés se sont conquis de la popularité par la *Descente de la Courtille*, mais en revanche, elles perdent Vernet; le Gymnase n'a pas vu diminuer la vogue de l'*Abbé galant*; enfin la Renaissance a ouvert sans le drame de M. Gozlan, et a joué la *Fête des Fous*, pièce fort amusante et à grand spectacle. La Gaîté fait d'abondantes recettes avec une charmante pièce et une charmante actrice; la pièce se nomme *A la grâce de Dieu*, et l'actrice Mlle Clarisse.

L'Opéra-Comique a donné un opéra de M. Halévy. Depuis la *Juive* et l'*Éclair*, le talent du compositeur n'avait point brillé d'un pareil éclat. On ne saurait donner assez d'éloges à la musique fraîche, élégante, riche et tour à tour énergique et légère du *Guitarrero*. Le livret est un pastiche de M. Scribe découpé dans cinq ou six pièces précédentes de ce fabricant d'opéras-comiques.

Maintenant que le *Mercure* en a presque fini avec les théâtres, il annonce avec joie que le libraire Charpentier va publier une édition populaire de la traduction du *Paradis perdu*, par M. de Pongerville. M. de Pongerville, quoique l'un des doyens de l'Académie, est jeune encore et travaille avec l'ardeur et l'énergie de la jeunesse; personne n'a mieux compris Milton; personne n'a traduit plus heureusement sa magnifique épopée.

Le second numéro des *Nouvelles à la main* contient un tableau piquant et plein d'originalité des mœurs des *lorettes* et de leurs *lions*. Les *lorettes* sont ces pauvres créatures qui vivent entre le luxe et la misère, qui étalent leur faste aux avant-scènes des premières représentations et à qui la laitière refuse un crédit de trois sous. Il y a encore dans ce petit livre bon nombre d'épigrammes et de révélations mordantes. On ne saurait se montrer plus méchant et plus spirituel.

M. le docteur Auzoux compte chez lui, chaque dimanche, à une heure un nombreux auditoire qui vient assister à ses leçons d'anatomie. Le savant docteur démontre ses enseignemens à l'aide des merveilleux cadavres artificiels qu'il a inventés et qui font disparaître tout le dégoût qu'inspire l'appareil de la dissection.

L'éditeur Ferra vient de publier, sous le titre d'*Abrégé chronologique*, un petit traité d'histoire de France dont le mérite ne tardera pas à être apprécié. Dans ce volume l'auteur, M. de Chabrol, a su mettre à la portée de la jeunesse les faits les plus compliqués de notre histoire et, par une narration vive et animée, en rendre l'étude aussi facile que pleine d'intérêt. En lisant ce charmant petit ouvrage, nous avons été véritablement surpris qu'en un cadre si restreint, l'auteur ait pu réunir et classer tous les épisodes nécessaires à savoir; aussi nous ne craignons pas de lui prédire un grand succès.

Ἑρμῆς

*Le rédacteur en chef*, S. HENRY BERTHOUD.
*Le directeur*, F. PIQUÉE.

# ÉTUDES DE VOYAGES.

## LES AVENTURES D'UN BOSSU.



Vannes,

### CHAPITRE PREMIER.

OU L'ON RENCONTRE LE HÉROS DE L'HISTOIRE.

Vers la fin de l'année 1822, nous voyagions en Bretagne au mois de novembre, c'est-à-dire par la pluie et par la bourrasque. Lorsque nous fîmes notre entrée à Vannes, chef-lieu de préfecture qui ressemble singulièrement à un pauvre village, nous ressemblions nous-mêmes beaucoup à des dieux marins sortant de leurs habitations aquatiques. Notre premier soin, arrivés à l'auberge, fut de faire allumer un grand feu, de changer de vêtemens et de souper. Une fois à l'abri, séchés, reposés et rassasiés, nous nous mîmes à deviser de notre malencontreuse expédition, des éternelles plaines de bruyères que nous avions vues, des landes d'Auray et de la joie que nous aurions à revoir Paris. Puis nous nous informâmes à notre hôte de ce que nous aurions à visiter dans la ville où nous étions parvenus au prix de tant de fatigues.

— Vous y verrez des femmes à la taille parfaitement cylindrique depuis les épaules jusqu'aux hanches, l'assemblage d'îles du Morbihan, le port, la tour, l'église de Saint-Patern et, si la pluie cesse, les pierres debout de Carnat; enfin, que la pluie cesse ou qu'elle ne cesse pas, des mendians partout.

Nous cherchâmes dans le coin le plus obscur de la grande salle, éclairée par une seule chandelle, d'où partait la voix qui avait coupé la parole à notre hôte et répondait d'une manière si leste et si décidée. Nous aperçûmes un petit bossu d'aspect étrange, et qui, assis sur une grande

caisse en face d'une balle, raccommodait une marionnette.

— Vous connaissez donc le pays? lui demandâmes-nous.

— Voilà vingt-cinq ans que je l'ai quitté, reprit le petit être contrefait; cependant je suis sûr que tout y est resté comme avant mon départ: rien ne change dans la Bretagne. En arrière de toute civilisation, elle demande encore des chemins pavés comme le reste de la France demande des chemins de fer.

— Et qu'avez-vous fait depuis vingt-cinq ans? Quel pays avez-vous habité, compère? interrogea l'hôte en croisant avec importance ses mains derrière son dos et en riant au nez du pauvre diable avec toute la supériorité d'un aubergiste en face d'un voyageur mal vêtu.

— Où vous n'avez pas été, où vous n'irez pas, mon maître: au Japon.

— Au Japon? au pays des belles porcelaines? Et qu'en avez-vous rapporté? Des marionnettes comme celles que vous raccommodez? Peut-être aussi des trésors?

— En fait de trésors, j'en ai effectivement rapporté un: la patience que donne la pauvreté pour les impertinences de ceux qui sont un peu moins misérables que moi.

L'hôte poussa un gros rire, plongea ses deux mains dans son large gousset et fit sonner les écus qui s'y trouvaient amassés. Puis il ajouta avec insolence:

— Le souper est servi, ne voulez-vous point aller vous asseoir à table? Trois francs par tête.

— Merci, répliqua l'inconnu avec un sourire amer et en levant tristement les yeux vers le ciel, qui vomissait toujours des torrens de pluie. Merci, je ne souperai point aujourd'hui.

— Et pourquoi?

— Parce que je comptais sur la recette de mon spectacle de marionnettes pour payer mon souper, et que le mauvais temps rend impossible ce spectacle.

— Eh bien, lui dis-je, touché de sa résignation, nous retenons pour demain les deux premières places à votre théâtre, et nous vous prions d'accepter, en échange du prix de nos entrées, notre invitation à souper.

Le pauvre bossu salua jusqu'à terre, renferma soigneusement sa marionnette dans la caisse qui lui servait de siége et vint s'asseoir entre mon compagnon et moi devant le souper, auquel, je vous le jure, il fit bravement honneur. Quelques verres de vin de Bordeaux achevèrent de le réconforter; quand il quitta la table, il reprit place avec nous devant le foyer; il était gai, spirituel et causeur des plus amusans.

— Ah! messieurs, nous dit-il, si l'on m'eût prédit il y a vingt-cinq ans que je reviendrais dans ce pays gueux et bossu, j'eusse bien ri aux dépens du sorcier. Et pourtant me voici réduit à ce point de misère, de ne souper que par charité, moi bateleur difforme.

Comme nous souriions d'un air de doute, il reprit:

— Vous ne me croyez pas? Tant pis, car ce doute vous vaudra d'entendre mon histoire. Écoutez-moi donc. Si vous vous endormez, je vous tirerai par la manche.

J'appartiens à une famille riche et noble de ces contrées. Je suis parti de Brest à bord d'une belle frégate de guerre et avec l'épaulette de lieutenant de marine. Après avoir navigué sur plusieurs mers, je reçus l'ordre de faire partie d'une expédition qui se dirigeait vers la Chine et à qui le gouvernement impérial donnait mission de chercher à pénétrer dans ce pays si peu connu des Européens. Un jour, tandis que je me trouvais sur le pont, une des mâtures brisée par un coup de vent inattendu tomba sur moi, me blessa et me laissa mourant. J'avais l'épine dorsale à demi brisée, et pendant trois mois je restai sans connaissance, entre la vie et la mort.

Durant ce temps, je ne sais ce qui se passa à bord du navire que je commandais, mais quand je repris connaissance, je me trouvai fort surpris d'être dans une cabane que je ne connaissais point et soigné par un homme dont je ne comprenais pas le langage. Il m'apprit par signes qu'il m'avait trouvé au bord de la mer, couché sur des herbes marines, tandis qu'un bâtiment mettait à la voile et s'éloignait de la côte avec rapidité. Je me perdais en conjectures sur le motif cruel et lâche qui avait poussé mon équipage à m'abandonner ainsi. J'appris plus tard, et depuis mon retour en Europe, que les matelots, la plupart Italiens, avaient assassiné les autres officiers du bord et s'étaient rendus maîtres du bâtiment pour se faire corsaires dans les régions éloignées où ils naviguaient.

Ma guérison fut lente, et tant que dura ma convalescence, mon hôte me prodigua les plus tendres soins: ce n'était pourtant qu'un pauvre jongleur qui vivait des aumônes que lui valaient ses tours d'adresse. Nous finîmes par nous créer une sorte de langue, moitié signes, moitié paroles, et j'appris enfin que j'étais au Japon.

Quand je fus guéris autant que je pouvais l'être, je reconnus avec douleur que je resterais estropié toute la vie et qu'il fallait me résigner à ma triste difformité. J'en pris mon parti avec moins de désespoir que vous ne vous le figurez peut-être, et je résolus d'aider mon hôte dans sa triste profession. Car il fallait vivre, et je n'avais pas le choix des ressources dans un pays tout à fait inconnu, étranger aux mœurs européennes et dont je ne savais même pas la langue. Je me mis à fabriquer des marionnettes qui se mouvaient par des ressorts cachés, et ces grossiers automates émerveillèrent si fort mon hôte que j'augurai bien de l'effet qu'elles produiraient sur le public japonais. J'avais de plus, hélas! tout ce qu'il fallait pour devenir un excellent paillasse: le physique de l'emploi m'était donné avec luxe par mon infirmité. Nous partîmes donc pour la ville voisine, nommée Matsmai.

Nous nous servîmes pour gagner cette ville d'une barque qui prenait, moyennant un péage, les voyageurs à son bord, et nous arrivâmes dans l'île Matsmai. Avant d'aller plus loin, il faut, messieurs, que je vous donne quelques notions sur la situation géographique du Japon, sur son étendue et sur son climat.

La situation de l'empire japonais correspond par la latitude aux régions de notre hémisphère situées entre les provinces méridionales de la France et la partie sud-est de l'empire de Maroc. La longitude est de cent degrés à l'est de Saint-Pétersbourg; en sorte que vers le centre du Japon le soleil se lève sept heures plus tôt que dans la capitale de la Russie. Vous voyez que je n'ai pas tout à fait oublié mon métier d'officier de marine: je sais la géographie.

Le Japon consiste en plusieurs îles, dont celle de Niphon est la plus considérable. La plus grande longueur du sud-ouest au nord-ouest embrasse un espace de trois cents lieues; la plus grande largeur est d'environ soixante lieues.

Au nord de Niphon et à peu de distance se trouve l'île de Matsmai, la vingt-deuxième des Kouriles, qui a environ deux cent cinquante lieues de circuit. On voit au nord de Matsmai l'île de Sachalin, dont la moitié seulement, formant la partie méridionale, appartient aux Japonais; le reste est soumis aux Chinois. Trois autres îles Kouriles sont tributaires du Japon, savoir: Kunaschir, Thikosan et Iturup, ou plutôt *Tourpou*, selon la prononciation des naturels.

Au sud de Niphon sont les deux grandes îles de Kiosou et de Sikonsou; la première a quatre-vingts et la seconde

cinquante lieues de longueur. Outre ces huit îles principales, il y en a une multitude d'autres qui font partie du même empire; mais elles sont d'une moindre importance.

Les possessions japonaises, entourées de l'Océan oriental, sont en face de la Corée, de la Chine et de la Tartarie; elles en sont séparées par un large bras de mer que l'on appelle mer du Japon et qui, en se rétrécissant, prend le nom de détroit de Corée. La moindre largeur de ce bras de mer, entre la côte méridionale de Niphon et la Corée, est de trente-cinq lieues; la plus grande largeur est de deux cents lieues.

En comparant la position géographique des possessions japonaises avec celle des pays situés sous le même degré de latitude dans l'hémisphère occidental, on s'attendrait à trouver une grande ressemblance de climat; mais on se tromperait fort. La différence qui existe à cet égard entre les deux portions corelatives du globe est si surprenante qu'elle mérite une explication particulière. Je citerai pour exemple Matsmai, où j'ai vécu deux ans. Cette ville est au 42e degré de latitude, dans le même parallèle que Livourne en Italie, Bilbao en Espagne et Toulon en France. Dans ces trois dernières villes, les habitans connaissent à peine la gelée, et ils ne voient de neige que sur le sommet des plus hautes montagnes. A Matsmai au contraire les étangs et les marais gèlent pendant l'hiver; les vallées et les plaines sont couvertes de neige depuis le mois de novembre jusqu'au mois d'avril, et la neige ne tombe pas avec moins d'abondance qu'à Saint-Pétersbourg. Les fortes gelées y sont à la vérité peu ordinaires; cependant on a vu le thermomètre de Réaumur descendre quelquefois à 15 degrés au-dessous de zéro.

En été, les pays d'Europe situés sous le même parallèle que Matsmai éprouvent des chaleurs fortes et continues; mais dans cette île on voit deux fois par semaine au moins tomber de fortes pluies; l'air s'obscurcit aux bords de l'horizon, il règne des vents violens, et les brouillards ne disparaissent presque point.

Là croissent en pleine terre les orangers, les citronniers, les figuiers, et l'on y recueille les autres fruits des climats chauds. Ici prospèrent les productions amies d'un climat tempéré, les pommes, les poires, les pêches et la vigne.

Je ne suis jamais allé à Niphon, l'île principale de cet empire, mais j'ai appris des naturels qu'à Iédo, sa capitale, sous le 36e degré de latitude, on voit souvent tomber pendant les nuits d'hiver beaucoup de neige, qui fond, il est vrai, aux premiers rayons du soleil. Si l'on réfléchit que Iédo et Malaga en Espagne sont à la même distance du pôle, on doit en conclure que le climat de l'hémisphère oriental est plus rigoureux que celui de l'hémisphère opposé.

Les Japonais m'ont assuré que dans la partie méridionale de Sachalin, souvent la terre ne dégèle en été qu'à un pied et demi de profondeur. Comparez avec ce climat un endroit d'Europe dont le parallèle est à peu près le même, par exemple la ville de Lyon en France : quelle différence prodigieuse!

Je ne puis douter des assertions des Japonais, car dans l'île de Raschoua, l'une des Kouriles, par 47 degrés 45 minutes de latitude, nous avons trouvé à la mi-mai de vastes champs de glace.

Dans cette saison, le golfe de Finland lui-même, à une latitude de 60 degrés, ne présente plus de glaces, quoique la mer, à raison de son peu de largeur, ne permette pas aux glaçons de se rompre, et que la débâcle entière ne soit due qu'à l'action du soleil. A Raschoua au contraire, où les rayons du soleil ont la même force, les flots de l'Océan devraient suffire pour briser les glaces.

Cette énorme différence de climat tient aux localités. Le Japon est dans l'Océan oriental, qu'on a nommé avec juste raison la *mer des Brumes*. Il n'est pas rare qu'en été les brouillards règnent trois ou quatre jours de suite, et il se passe à peine quelques heures de la journée sans brouillard ou sans pluie. Les brumes et le mauvais temps rendent l'air froid et humide, les rayons du soleil n'y ont pas la même activité que sous un ciel serein; ajoutez à cela que la partie septentrionale des îles de Niphon, de Matsmai et de Sachalin est couverte de hautes montagnes dont les cimes se perdent dans les nues. Le vent qui arrive de ces montagnes y contracte un froid glacial. Enfin les Japonais sont séparés de l'Asie, qui est leur berceau, par un bras de mer qui n'a que quelques lieues; en face se trouve le pays des Mantchoux et la Tartarie; toute cette contrée est couverte de montagnes, d'innombrables étangs et de déserts incultes d'où viennent, même en été, des vents excessivement froids. Telles sont les trois causes qui produisent une différence de climat considérable entre les régions orientales de l'ancien monde et notre hémisphère occidental sous le même parallèle.

# CHAPITRE SECOND.

## MOEURS ET COSTUMES.

Je n'ai pas besoin de vous dire, continua le petit bossu, que me trouvant pour la première fois dans une ville japonaise, tout excitait ma curiosité. Cette curiosité était amplement justifiée par ce que je voyais dans ce pays; les maisons, à l'exception de leurs fondations, ne sont point construites en pierres; on les bâtit en bois et fort légèrement, à cause de la chaleur du climat; on ne leur donne guère qu'un étage. Les cloisons qui séparent les appartemens sont mobiles, de sorte qu'on peut ne faire qu'une seule chambre de toute la maison, comme anciennement en Espagne. On ignore l'usage des cheminées; le feu se fait dans de petits *braseros* de cuivre très-propres, à peu près à la manière espagnole. Les pauvres gens ont des foyers de briques.

Les meubles sont à peu près nuls; le plancher est couvert de nattes très-fines, entretenues avec propreté, et sur lesquelles on étend, pour recevoir la compagnie, des tapis ou des étoffes.

Des armes de différentes espèces, des vases de porcelaine et quelques curiosités décorent l'intérieur des appartemens. Les murailles sont couvertes de papier doré ou de couleur; chez les personnes riches on y ajoute d'élégantes sculptures en bois, vernies ou dorées.

L'extérieur des édifices est d'une excessive simplicité. La différence entre l'habitation du riche et celle du pauvre consiste en ce que les maisons des grands personnages sont précédées d'une cour spacieuse fermée de hautes palissades ou de murailles de terre, en telle sorte que de la rue on n'en aperçoit que les toits.

Les grands et les riches ont d'ailleurs de vastes jardins

attenans à leurs maisons. Ils s'entendent à les orner et n'y épargnent rien sous ce rapport.

L'intérieur des maisons de ce pays est d'une propreté recherchée.

Les rues sont excessivement étroites.

Avant d'entreprendre notre voyage, mon hôte m'avait habillé et coiffé à la manière du pays, c'est-à-dire qu'il m'avait rasé la barbe et le haut de la tête, sans dégarnir toutefois la nuque et les tempes. Il releva les cheveux qui se trouvaient sur cette partie, et qui avaient crû beaucoup depuis six mois que j'étais malade, et les attacha avec un même ruban blanc.

Quelle que soit la simplicité d'une telle coiffure, il faut encore de l'art pour la maintenir; on n'en vient à bout qu'à l'aide d'une pommade qui rend les cheveux luisans et les réunit en une masse compacte. Pour que cette touffe de cheveux soit arrangée en perfection, il faut qu'elle ressemble à un petit morceau de bois verni et quadrangulaire qui serait un peu creux en-dessus et sur les côtés. Les coiffeurs japonais sont fort habiles, mais ils mettent beaucoup de temps à cette opération.

Il me donna ensuite une robe de chambre sans collet, à manches larges et qui n'allait que jusqu'aux coudes. La partie inférieure de la manche était retroussée et formait une espèce de sac dont on se sert en guise de poches.

Le vêtement ordinaire s'appelle *chiramono;* soit par vanité, soit pour se préserver du froid, on porte cinq ou six de ces robes les unes par-dessus les autres, et on les serre avec une ceinture qui fait deux fois le tour du corps.



Calque d'un rouleau japonais,

Représentant des habitans de toutes les classes. (Première bande.)

Tous les Japonais, même les moins riches, portent des vêtemens de soie, surtout les jours de fête. Les personnes opulentes font choix des plus belles étoffes; le bas peuple s'habille communément en toile de coton.

Les habits de toile de chanvre sont réservés aux indigens et aux ouvriers pendant le temps de leur travail. Ce fut un de ces habits que je revêtis. Le lin n'est point connu dans cet empire; on y supplée avec des tissus de coton d'une finesse extrême. C'est ce tissu qu'on porte sur la peau et par-dessous les robes dites chiramonos.

Lorsqu'un Japonais trouve qu'il fait trop chaud dans un appartement, il se dépouille du vêtement supérieur et l'attache par derrière à sa ceinture. S'il a encore trop chaud, il se défait de la seconde robe, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'une seule. A-t-il froid, il reprend successivement un certain nombre de ces mêmes tuniques.

Laissez-moi vous dire en passant que les femmes ont par vanité un bien plus grand nombre de robes à la fois; on dit qu'elles en portent jusqu'à une vingtaine. Je dois observer que ces robes sont d'une étoffe très-fine et presque semblable à de la gaze. Les ceintures des femmes sont comme celles des hommes, mais beaucoup plus larges, et elles en laissent flotter les extrémités.

Une autre sorte de robe japonaise s'appelle *chauri.* La coupe est la même que celle du *chiramono;* mais elle a plus d'ampleur et de largeur; on la met par-dessus les autres vêtemens sans ceinture. C'est, à proprement parler,

l'habit de cérémonie. Le chiramono suffit pour se montrer dans la rue ou pour aller voir un ami; mais si l'on fait une visite plus cérémonieuse, le chauri est indispensable.

Les armoiries de la famille sont brodées sur la poitrine et les manches de cette robe.

La troisième espèce de vêtement est le *kapa*, espèce de surtout qu'on ne porte qu'au dehors quand il fait froid et qu'on ne garde jamais dans un appartement. La coupe est la même que celle du chauri; mais la robe est plus longue et d'une étoffe moins recherchée.

Les Japonais ne font guère usage de hauts-de-chausse, si ce n'est en costume militaire ou en voyage. Les fonctionnaires publics en portent aussi dans l'exercice de leurs fonctions, les jours de fêtes et lorsqu'ils vont visiter leurs supérieurs.

On connaît en conséquence trois formes particulières de ce vêtement si indispensable chez les Européens. Les hauts-de-chausse des gens de guerre ressemblent à ceux des Turcs, mais ils ne sont pas tout à fait aussi larges et sont faits d'une forte étoffe de soie. Les magistrats ont cette partie de l'habillement semblable à celle des militaires.

Les culottes des voyageurs sont de soie ou de coton; elles sont taillées comme nos pantalons, mais elles n'ont ni jarretières ni boutons. Au lieu de pont il y a deux courroies cousues l'une par devant, l'autre par derrière. La ceinture est attachée autour du corps avec des rubans.



Calque d'un rouleau japonais.

(Seconde bande.)

La troisième espèce de culottes fait partie du grand costume de cérémonie, c'est un véritable jupon de femme passé au-dessus des autres habits. La seule différence est que ce jupon, qui va en se rétrécissant dans sa partie inférieure, est retroussé au milieu jusqu'aux genoux et laisse les jambes dégagées.

Les Japonais sont très-vains de cette partie de leur parure. Presque toutes les fois que nous allions voir le gouverneur, il avait, ainsi que ses principaux employés, des culottes différentes. Elles étaient d'une étoffe de soie fort serrée, semblable au gros de Tours, tantôt verte, bleue ou lilas, et tantôt d'une autre couleur. Les vêtemens supérieurs sont toujours noirs.

Les Japonais ne se servent qu'en voyage de bas qu'ils nomment *kéfan*. Ils sont en coton, les uns tricotés, les autres de morceaux d'étoffe cousus. Le grand orteil est séparé des autres doigts du pied, ainsi que l'exige la forme particulière des souliers.

On fait communément usage de guêtres; les gens riches en ont d'étoffe de coton, blanche ou bleue. Le bas peuple marche nu-pieds, surtout quand il fait mauvais temps, afin d'épargner le blanchissage.

Les souliers sont faits de paille ou consistent en sandales de bois. Les *soris*, qui sont la chaussure la plus commune, consistent simplement en une semelle tressée avec de la paille de riz. Un cordon de paille de l'épaisseur d'un doigt

forme au milieu de la semelle une espèce d'anneau où le pied est assujetti; un autre cordon attaché à cet anneau passe entre le grand et le second orteil, et l'on marche ainsi commodément.

Les Japonais sont tellement accoutumés à cette chaussure qu'ils la mettent avec autant de facilité que des pantoufles, et marchent constamment les pieds nus sans en éprouver la plus legère incommodité; mais l'usage du soris laisse entre le grand orteil et les autres doigts un espace considérable.

Le soris est la chaussure des hommes, des femmes et des enfans sans aucune distinction. Les gens riches en achètent seulement de plus élégans et de mieux travaillés, dont la semelle et les courroies sont de peau de chamois.

La chaussure de voyage est appelée *varansi*. Ce sont des *soris* de paille, mais plus solides et plus simples. Au lieu d'un simple anneau de paille, il y a des courroies qui assujettissent fortement la semelle à la plante des pieds. On porte toujours des bas avec ce genre de chaussure.

Une troisième espèce de souliers n'est usitée que quand le chemin est sale et rempli de boue. Ce sont de minces sandales de bois montées sur deux patins ou tasseaux de bois mince; on les attache comme les soris au moyen d'une courroie passée entre les orteils. Les gens comme il faut en ont d'élégamment vernies, les pauvres les font faire de bois commun.

Rien n'est plus étonnant que la vitesse et la légèreté des Japonais avec une pareille chaussure, mais si le chemin est glissant, ils assurent leur marche au moyen d'un bâton.

La simplicité de la chaussure est nécessitée par la coutume de laisser ses souliers à la porte et de n'entrer que pieds nus ou tout au plus avec des bas dans un appartement; il faut donc des souliers tels qu'ils puissent s'ôter et se remettre avec promptitude.

Ni les hommes ni les femmes n'ont rien sur le cou; les premiers se découvrent une partie de la poitrine et la cachent quand il fait froid en fermant le haut de leur *chauri*. On ne sait dans ce pays ce que c'est que des gants; si l'on est incommodé du froid, on rabat les longues manches pour se cacher les mains. Les bonnets ne sont employés qu'en temps de pluie ou lors d'une chaleur excessive. La forme en est si petite qu'elle descend seulement jusqu'à la touffe des cheveux; en revanche les bords en sont très-larges. Le bonnet est attaché avec des rubans sous le menton, sans quoi il tomberait à tous momens.

Les gens du commun ont des bonnets de paille, les riches en ont de cuir ou même de bois verni; quelques-uns en portent de dorés.

Au surplus les Japonais sortent volontiers nu-tête, même en plein soleil. Quand l'ardeur des rayons commence à les importuner, ils s'en garantissent avec un éventail qui ne les quitte jamais pendant l'été; quelques personnes en ont même deux. S'ils ne se servent pas de ce meuble, ils le suspendent à la ceinture avec l'écritoire et le porte-pinceaux. Ils portent sur leur sein un porte-feuille garni de papier, d'argent et de quelques médicamens, sans lequel aucun Japonais ne voudrait jamais sortir.

La couleur noire est celle qui domine; les vêtemens supérieurs des personnes de distinction sont noirs, elles ne s'habillent en blanc que lorsqu'elles sont en deuil.

## CHAPITRE TROISIÈME.

### OU L'ON VERRA QU'IL N'EST POINT DE SOT MÉTIER.

Habillés comme je vous l'ai dit, la tête couverte du chapeau de paille et le corps vêtu de la robe de grosse toile, nous arrivâmes devant le palais d'un seigneur et nous demandâmes à donner chez lui une représentation de notre spectacle.

Les matelots du bâtiment, lorsqu'ils m'abandonnèrent sur la plage, avaient laissé près de moi une malle qui contenait la plupart de mes effets. Dans cette malle se trouvaient divers instrumens de mathématiques, une forte lunette et une pierre d'aimant d'une grande force. Je m'étais servi de cette pierre pour confectionner un automate. Après avoir taillé avec de la moelle d'arbre une petite figure et lui avoir façonné des membres d'une grande flexibilité, j'avais mis dans ses membres, sans qu'on pût le voir à l'extérieur, des petites pointes d'acier. En approchant l'aimant des diverses parties de ce pantin, l'attraction électrique faisait tourner les yeux, remuer les bras, agiter les pieds et bouger la tête. En m'étudiant beaucoup, j'étais parvenu à acquérir une adresse merveilleuse à faire manœuvrer le petit bonhomme. Je tenais caché dans les larges manches de ma robe le morceau d'aimant, et je l'approchais tour à tour, sans qu'on y prît garde et par un geste habile, des divers membres de la poupée. Alors elle semblait vraiment vivre.

Joignez à cela que j'avais parlé à mon associé des merveilles de la ventriloquie, inconnues chez les Japonais, et qu'il s'était ingénié de les imiter. Bientôt il aurait pu surpasser Comte lui-même dans l'art de reproduire mystérieusement toutes les voix et de les faire paraître sortir d'un corps étranger. Tandis que je faisais gesticuler l'automate sans que mes mains le touchassent, sans qu'aucun agent visible le remuât, Fo-Kien, c'est le nom de mon associé, le faisait parler. Vous dire le succès que nous obtînmes à notre première représentation ne serait pas possible. Le seigneur chez lequel nous étions entrés nous donna une plaque d'or qui valait quatre à cinq louis. Il y a au Japon des monnaies en or, en argent et en cuivre. Les pièces de cuivre sont rondes et percées au milieu, afin qu'on puisse les enfiler et en faire des rouleaux d'une certaine somme; ces pièces s'appellent *mou*. On peut les comparer aux copèkes; il en faudrait quatre pour une de nos monnaies de cuivre.

Les pièces d'or et d'argent sont oblongues, carrées ou ovales, et plus épaisses que les impériales de Russie. On lit sur chacune le nom et la valeur de la pièce, la date de la fabrication et le nom du souverain.

Le bruit de notre merveilleux spectacle se répandit dans la ville entière; les plus riches personnes nous firent appeler chez elles, et il fallut même, pour satisfaire à la curiosité publique, que nous donnassions une représentation sur le théâtre de Matsmai. Le théâtre de Matsmai est un vaste édifice médiocrement élevé. La scène des acteurs est par derrière et garnie de planches, comme dans les spectacles d'Europe. Depuis l'avant-scène jusqu'au mur de façade où se trouve l'entrée du public, règnent deux galeries pour les spectateurs. Le milieu, correspondant à notre parterre, est

un espace vide, non planchéié et seulement couvert de nattes de paille pour prévenir les incommodités de l'humidité et du froid. Cet espace étant plus bas que la scène, les premiers rangs des spectateurs ne dérobent point la vue à ceux qui se trouvent par derrière.

Il n'y a point d'orchestre, soit parce qu'on ne chante pas dans les pièces, soit parce que les acteurs s'accompagnent eux-mêmes ou accompagnent les autres.

En face de la scène est un grand espace vide où l'on a pratiqué la porte d'entrée. On ne voit dans l'intérieur aucun ornement; les murailles ne sont pas même peintes. Les jours de représentation on fait venir les costumes et les décorations d'un magasin particulier.

Ce fut là que ma poupée excita l'enthousiasme du public japonais et continua à nous valoir des plaques d'or qui nous attestaient combien nous avions su trouver le moyen de plaire.

Je ne m'arrêtai pas en si beau chemin et je résolus de construire une fantasmagorie. Pour cela, je démontai ma grosse lunette, et après bien des tentatives inutiles et bien du temps perdu, je pus enfin rendre les Japonais témoins de ce effet d'optique. On ne saurait figurer la terreur qu'excita la vue du premier squelette qui sembla s'élancer dans la salle. Des cris d'horreur s'élevèrent de toutes parts; on m'accusa de sortilége!... Il fallut rallumer les lampes, montrer la machine et faire une démonstration des moyens employés pour produire le soi-disant miracle. Malgré cette explication, le succès de la fantasmagorie dépassa encore le succès de l'automate, et six mois s'étaient à peine écoulés que nous possédions une somme qui représentait à peu près cent mille livres de France.

Au milieu de cette vie de saltimbanque, me demanderez-vous, quelles étaient mes idées, à moi qui naguère occupais en Europe une position honorable, et à qui une éducation soignée devait faire prendre en horreur un si misérable métier? Hélas! il faut vous en faire l'aveu, je m'étais vite habitué à cette existence. Il me semblait que ma vie d'autrefois était un rêve, un souvenir menteur, une illusion de mon cerveau! Je ne pouvais croire, en me voyant difforme jongleur au milieu de la nation japonaise, que j'étais Européen, que j'avais commandé un navire, que j'avais en Europe un patrimoine et une famille... Cependant je n'en recueillais pas moins sur la nation parmi laquelle je me trouvais le plus de détails possible sur ses mœurs et sur ses habitudes.

— Ces détails doivent être curieux et vous devriez bien nous en dire quelques-uns, interrompis-je.

— Certes, ils sont curieux, reprit le bossu. Par exemple, l'éducation est très-bien dirigée dans ce pays. On apprend aux enfans, dès l'âge le plus tendre, à lire et à écrire; on les instruit dans la religion, dans l'histoire de leur pays, et on leur donne quelques notions de géographie. Plus tard et lorsqu'ils commencent à devenir adolescens, on les initie dans l'art de la guerre. Ce qui est plus important, c'est qu'on les accoutume de bonne heure à la patience, à la modestie et à la civilité; ces vertus sont portées chez les Japonais à un degré inconcevable et souvent nous en avons vu la preuve.

Disputer à haute voix est regardé chez les Japonais comme une inconvenance et une grossièreté excessives. Ils soutiennent leurs propositions avec des formes polies et une multitude de précautions oratoires, comme s'ils se défiaient de leur propre jugement. Jamais ils ne font de reproches directs, ils se servent d'expressions détournées et ont souvent recours à des exemples, à des analogies, dont ils vous laissent à vous-mêmes le soin de tirer la conclusion.

Les personnages opulens ont de brillans équipages. Les voitures des princes et des grands seigneurs ont la forme antique des carrosses européens : ce sont les Hollandais qui les ont introduits au Japon. Elles sont tirées quelquefois par des chevaux, mais le plus souvent par des buffles. En effet les seigneurs japonais sont prudens et craignent le naturel fougueux des chevaux. Le plus communément on se fait voiturer dans des chaises à porteurs appelées *norimons* et *cangos*.

Les Japonais vont aussi à cheval, mais ils se croiraient déshonorés en tenant eux-mêmes les rênes; un valet dirige le cheval par la bride.

Je vis une fois le gouverneur de Matsmai se rendre à cheval à un temple où l'on faisait une cérémonie d'actions de grâces qui a lieu à chaque printemps et à laquelle il est tenu d'assister. Le grand prêtre, le clergé et les officiers qui devaient arriver avant lui l'avaient précédé. Il s'avança sans cérémonie, avec un faible cortége qui le suivait à pied.

Le mors du cheval était garni, au lieu de bride, de deux rubans d'un bleu céleste que tenaient de chaque côté deux valets placés immédiatement sous les naseaux de l'animal; chaque extrémité des cordons était dans les mains d'autres valets marchant de front à quelque distance, en sorte que les quatre hommes occupaient toute la largeur de la rue; encore ces valets sont-ils plus nombreux dans de grandes occasions

La queue du cheval était couverte d'une étoffe de soie d'un bleu clair. Le gouverneur, revêtu des mêmes habits que nous lui voyions tous les jours et nu-tête, était assis sur une selle très-riche; ses pieds reposaient sur des étriers de bois vernis et très-larges, ressemblant à de petits coffres (1).

Les valets qui tenaient les guides du cheval criaient continuellement *chai! chai!* c'est-à-dire doucement! doucement (2)! Ils tiraient le cheval de manière à le faire caracoler et à lui occasionner même des mouvemens très-brusques; en sorte que le gouverneur, penché sur la selle, s'y tenait des deux mains pour ne pas perdre l'équilibre. A peu de distance et en avant de ce magistrat, marchaient, sur une seule file, quelques soldats commandés par deux sergens; ils criaient l'ordre de faire place, quoiqu'il n'y eût point de foule en ce moment. A la suite du gouverneur venaient des porte-drapeaux qui tenaient renfermées dans des étuis les marques de sa dignité. Cela voulait dire que le gouverneur ne se rendait qu'incognito à la cérémonie.

Les Japonais sont les hommes du monde les plus gais; je n'en ai jamais vu dans la tristesse. Ils causent continuellement entre eux et paraissent entendre fort bien la plaisanterie; ils ne manquent jamais de chanter quand ils travaillent, et se servent même de la mesure de l'air pour régler leurs mouvemens. C'est ainsi que les rameurs et les ouvriers qui soulèvent de pesans fardeaux travaillent en cadence.

Les Japonais sont passionnés pour la musique et la danse; ils ont un instrument semblable à la harpe, une sorte de violon, plusieurs espèces de flûtes et des tambours. Ils m'ont encore parlé d'autres instrumens qui n'existaient pas à Matsmai et dont je n'ai pu comprendre la description.

Malgré le naturel enjoué de ce peuple, il a des chansons mélancoliques et touchantes. Les gestes du chanteur cor-

(1) Les Portugais et les Espagnols ont des étriers assez semblables à ceux des Japonais; ils ne sont pas élégans, mais fort commodes, surtout pour de mauvais écuyers.

(2) cheval aille vite, on lui crie *tsy! tsy!*

respondent toujours au sens des paroles, en sorte qu'il fait des contorsions extrêmement risibles. Ces gesticulations sont même parfois insupportables; elles sont accompagnées d'horribles grimaces, de mouvemens convulsifs des yeux et de froncemens du front. Souvent le chanteur affecte une gaîté bouffonne, ou bien il rit d'un côté pendant qu'il pleure de l'autre.

Un usage fort singulier règne aux noces japonaises. C'est alors qu'on enduit d'une couleur noire les dents de la jeune épouse. Ses dents restent noires pendant tout le reste de sa vie, et c'est à ce signe que l'on reconnaît les femmes mariées ou veuves.

A la naissance de chaque enfant, on plante dans le jardin ou dans la cour un certain arbre dont la croissance correspond au nombre d'années nécessaire pour qu'un homme soit adulte; lorsqu'il se marie, l'arbre est abattu; on se sert du tronc et des branches pour fabriquer les coffres et les armoires destinés à contenir la garderobe du nouveau marié.

Les lois du pays défendent le mariage entre frère et sœur; tous autres degrés de parenté n'éprouvent aucune prohibition.

J'ai précisément dans ma caisse un rouleau japonais qui représente une noce du pays. Je vais vous le montrer.




Noce japonaise.

(Premier rouleau).

Tenez, regardez.

La marche est ouverte par un homme armé d'une lance qui représente assez bien un suisse avec sa hallebarbe.

Derrière lui sont des hommes, les uns à cheval, les autres à pied. La figure la plus singulière est celle du second cavalier, dont la coiffure ressemble aux antiques bonnets des dames françaises. Le char qui vient ensuite est traîné par des buffles et contient la mariée.

La fiancée est dérobée à tous les regards. Cette voiture est ornée de riches draperies. A côté, viennent les parens les plus proches de la mariée.

En général les Japonais sont très-jaloux; mais ce défaut existe beaucoup plus chez les gens riches que chez les personnes de la moyenne et de la dernière classe. Les princes, les nobles et les riches habitans tiennent leurs femmes presque continuellement renfermées et n'admettent auprès d'elles aucun homme, si ce n'est les plus proches parens. On assujettit les femmes à une si pénible clôture par orgueil et par bon ton beaucoup plus que par une humeur vraiment jalouse.

Les femmes d'une condition inférieure ont la faculté de voir des parens et des amis et même de se montrer sans

voile dans les rues et dans d'autres lieux publics. Cependant elles n'oseraient recevoir aucun homme en l'absence de leur époux.

Au reste, la jalousie des Japonais ne saurait se comparer à celle d'aucun autre peuple de l'Asie; ils n'ont rien de l'humeur farouche des eunuques et des sérails des Orientaux. Ce sont à peine des maris un peu sévères en comparaison de ces derniers (1).




Noces japonaises.

(Second rouleau).

(1) Nous complétons ce chapitre avec quelques explications tirées de l'ouvrage du père Charlevoix :

« L'empereur, dans son domaine, et les rois ou princes dans leurs États, font tous les mariages des personnes qui composent leurs cours. Les femmes que l'on tient ainsi de la main du souverain sont traitées avec beaucoup de distinction ; on leur bâtit des palais superbes et on leur donne une maison qui ferait honneur à des reines. Les filles que l'on met auprès d'elles sont choisies avec beaucoup de soin, et elles servent avec beaucoup de modestie et d'adresse. On les divise par troupes de seize ; chaque troupe a une dame qui la commande, et elles font le service tour à tour et dans l'ordre prescrit. Les troupes sont distinguées par la couleur de leurs habits. Pour l'ordinaire, ces filles, qui sont pour la plupart des meilleures maisons du pays, s'engagent pour quinze ou vingt ans, et plusieurs pour toute leur vie. Ordinairement on les prend fort jeunes, et lorsqu'elles ont servi jusqu'à l'âge de vingt-cinq ou trente ans, on les marie selon leur condition.

» Les inclinations ne sont guère plus consultées dans les mariages des petites gens ; on se marie sans s'être connu : ce sont les parens des deux côtés qui font tout. Il est vrai que si l'on n'est pas content l'un de l'autre, on peut se séparer, la liberté est en cela égale de part et d'autre. Mais les femmes eu usent plus rarement que les hommes.»

— Quelles sont, demanda mon compagnon, les principales productions du sol et de la mer qui baigne les îles du Japon?

— Les productions les plus abondantes et les plus utiles sont le riz, les poissons, le raifort, le sel, le coton, la soie, le cuivre, le fer, le bois de charpente, le thé, le tabac, les chevaux, les bêtes à cornes, le chanvre et une sorte d'arbre qu'on appelle *kadzy*, l'or et l'argent, le plomb, le mercure et le soufre.

Je doute qu'il y ait un livre où l'on traite de tant d'objets dans un seul chapitre ou dans un pareil ordre ; mais je passe condamnation là-dessus, et j'ai déjà dit que je ne me proposais point de méthode pour cet examen.

Le riz est la production la plus intéressante, celle dont l'habitude a fait aux Japonais un besoin indispensable : il leur tient lieu de pain et est la base des subsistances alimentaires, comme le blé en France ; mais on en fait un usage bien plus universel, car en France il y a beaucoup de gens qui ne mangent pas de pain de froment, tandis que depuis le coubo et le daïri jusqu'au dernier mendiant,

tous les Japonais se nourrissent de riz. On se sert en outre de la paille de cette graine céréale pour faire des souliers, des chapeaux, des nattes, une sorte de papier à écrire, enfin divers ustensiles de ménage, tels que des corbeilles, des balais, etc. On tire encore du riz une sorte de bière très faible qu'on appelle *sakki*, d'où l'on distille une espèce d'eau-de-vie.

La chair de poisson est dans ce pays ce qu'est la viande en Europe. Le jeûne des hommes pieux consiste à manger de la viande et à s'abstenir de poisson.

L'huile de poisson, à cause de sa cherté, n'éclaire que les maisons des riches; les pauvres brûlent du blanc de baleine, qui se trouve avec abondance du côté des îles Kouriles.

Le raifort se mange en feuilles comme les choux, et l'on en fait différens potages. Cette racine salée est employée en guise du sel lui-même pour assaisonner tous les mets. On voit des champs entiers couverts de cette plante oléagineuse. Les habitans sont tellement accoutumés à la soupe au raifort que la privation en serait pour eux très-sensible.

Le sel est non-seulement indispensable pour la préparation journalière des alimens, mais encore pour la conservation du poisson. Les pêcheries les plus importantes sont sur les côtes des Kouriles et de Sachalin. Il en vient chaque été dans les ports de l'empire plusieurs centaines de barques chargées de poissons. On a deux méthodes pour conserver le poisson, l'une de le saler, l'autre de le saurer. Le poisson desséché par ce dernier procédé ne saurait se garder longtemps dès qu'on le transporte sous un climat chaud.

La soie et le coton tiennent lieu de nos productions analogues, telles que la laine, le chanvre, le lin, le duvet, la plume et les fourrures. Il n'est presque point d'objet d'habillement ou d'équipement qui n'en soit garni. Les manteaux de voyage, les fourreaux des armes et d'autres objets sont couverts d'un tissu de coton verni avec tant d'art qu'on le prendrait pour du cuir.

## CHAPITRE QUATRIÈME.

### LES PRODUCTIONS DU PAYS.

Le cuivre et le fer servent aux mêmes usages qu'en Europe. On couvre de plus les toits de beaucoup de maisons avec des feuilles de cuivre, on en revêt même les parois extérieures des édifices, si bien que les eaux pluviales ne sauraient y pénétrer. Les pipes sont quelquefois de ce métal.

On ne saurait se faire une idée de la quantité de fer qui est employée à fabriquer des clous, car les maisons, tant en dedans qu'en dehors, sont construites en planches clouées sur des poutres et sur des solives transversales. On ne voit point de misérable coffre qui ne soit garni d'une multitude de clous sur tous les bords.

Les bois de charpente sont d'une importance facile à apprécier dans un pays aussi populeux, où la crainte des tremblemens de terre empêche de bâtir en pierre de taille.

L'usage du thé et du tabac a tellement pris racine qu'on ne saurait plus y renoncer. L'habitude et les mœurs ne sont souvent pas moins impérieuses que la nature. Après les alimens indispensables à la vie, le thé et le tabac sont pour les Japonais un besoin de nécessité première. Ils passent leur vie à fumer et à boire du thé. Leurs petites pipes ne durent guère que vingt minutes, et ils les remplissent presque aussitôt qu'elles sont vidées. Pendant la nuit même, un Japonais se lève quelques minutes pour fumer sa pipe et prendre une tasse de thé; cela leur sert, en guise de bière, à rafraîchir leur gosier altéré par la poussière.

Les bêtes à cornes ne servent pas à la nourriture, on en a pour ainsi dire horreur. Ces animaux, ainsi que les chevaux, sont employés pour le transport des fardeaux. On les attèle à des voitures dans les chemins unis; dans les pays montagneux, les chevaux et les bœufs sont employés comme bêtes de somme.

Le chanvre est la matière des habillemens les plus grossiers; on en façonne aussi des voiles de navires. Les cordages et les câbles sont faits avec l'écorce de l'arbre appelé hadzy; on ne les couvre jamais de goudron ni d'aucune autre matière résineuse. Les cordes n'égalent par conséquent ni en force ni en durée celles de chanvre, mais c'est tout ce qu'il faut pour des bâtimens médiocres et qui ne sont pas destinés à braver les tempêtes. Le bon marché compense d'ailleurs, et au delà, la brièveté de la durée. On fait avec la même écorce du fil, des mèches, une étoffe commune, du papier à écrire et le papier qu'on emploie en guise de mouchoir de poche.

L'or et l'argent, objets d'ostentation et de luxe, ne peuvent être regardés comme nécessaires à la vie, dans l'acception ordinaire de ce terme; cependant c'est avec ces métaux qu'on se procure tout le reste, ils figurent donc sans contestation en première ligne parmi les besoins d'un peuple civilisé, et sous ce rapport je devrai en faire mention. Le plomb, l'étain, le mercure, sont des matières indispensables pour la purification de l'or et de l'argent; le premier de ces métaux est de plus utile à la guerre et, par ce motif, je parlerai en même temps du soufre.

Reprenons tous ces objets en détail.

Le riz croît dans les parties moyennes de l'île de Niphon, et en si grande quantité que les récoltes sont plus que suffisantes aux besoins d'une immense population. On en tire aussi de la Chine, mais seulement par prévoyance, afin qu'en cas de disette, les Chinois n'en empêchent pas l'exportation; en effet, ils ne manqueraient pas de mettre des obstacles à la sortie de ce grain si le riz se trouvait rayé de la liste des productions échangeables entre les deux empires.

Les provinces septentrionales du Japon, telles que Nambou et Tzyngarou, produisent peu de riz et s'approvisionnent dans les contrées voisines. Cette culture, à cause du refroidissement du climat, est inconnue à Matsmai, à Sachalin et dans les îles Kouriles. Nous avons vu, il est vrai, dans une vallée près de Chakodade un espace de terre où l'on avait semé du riz; mais nous apprîmes que ce n'était qu'un essai.

Les Japonais font avec le riz une sorte de gruau, et le mangent au lieu de pain à tous leurs repas. La farine de riz sert à faire des gâteaux et toutes sortes de pâtisseries. Toutefois le riz n'est pas la seule plante céréale des Japonais; on emploie aux mêmes usages la farine de l'orge, que l'on donne aussi à manger aux chevaux. Le maïs est usité sous diverses formes dans la préparation des alimens. Quelquefois on en fait griller des épis entiers dont on mange les

grains. Différentes espèces de haricots ou de fèves sont très-recherchées des Japonais; ils les mangent tantôt cuits à l'eau, tantôt accommodés avec du sirop ou du *soya;* les haricots cuits avec le riz passent pour un mets très-friand.

Le soya est composé de fèves que l'on a fait aigrir comme la choucroûte; on dit que trois années entières sont nécessaires pour que cette préparation ait acquis son plus grand degré de perfection.

Les topinambours de ce pays sont très-différens de ceux que j'ai vus en Portugal, à l'île de Madère, au Brésil et ailleurs; leur grosseur égale celle des plus fortes pommes de terre, mais ils sont plus allongés et ont la peau d'un rouge foncé. La peau en est blanche, d'une saveur délicate et agréable, et exhale une odeur de rose.

On a aussi des pois, mais on ne les cultive que dans les jardins.

Le riz est le grain le plus convenable au peu d'étendue et à l'excessive population du pays, car aucune autre céréale ne donnerait, sur un aussi petit espace, des récoltes aussi abondantes.

Je ne saurais dire quelles sont les espèces de poissons que l'on pêche sur les côtes méridionales et centrales du Japon et dans les rivières de ces mêmes parties. Les pêcheries de Matsmai, de Kunaschir, d'Iturup, de Sachalin fournissent en quantité considérable presque tous les poissons que l'on prend au Kamtschatka. J'en parlerai dans la description des possessions japonaises aux îles Kouriles.

Les Japonais mangent de tous les animaux marins qui ne sont point reconnus pour venimeux, tels que la chair de baleine, de cachalot, de requin, de marsouin et de différentes espèces de phoques connues sous les noms de veaux marins, de lions de mer, etc. Ils en préparent d'excellens ragoûts.

C'est pour cette raison qu'on ne voit point de côtes où il n'y ait des pêcheries qui occupent beaucoup de monde. Sur le rivage on prend les poissons avec de grands filets; en pleine mer, on leur tend des hameçons.

Les pêcheurs japonais n'osent point, comme les Européens, affronter la baleine au milieu de l'Océan; il ne la prennent que dans les baies et sur le rivage au moyen de filets très-forts, et rarement en se servant du harpon.

Les poissons morts que la mer rejette sur ses rivages ne sont pas eux-mêmes négligés; on voit jusqu'aux grands seigneurs manger de cette charogne avec délices.

Les Japonais racontent qu'il y a dans une certaine rivière du Japon des animaux amphibies longs de six pieds et davantage, dont le corps est couvert d'écailles et qui ont la tête et les cheveux d'un homme. Ces poissons merveilleux viennent quelquefois sur le rivage et jouent ou se battent en jetant des cris affreux. Dès qu'ils voient un homme à terre ou sur l'eau, ils se jettent sur lui et le tuent, mais sans jamais le manger. A en croire les Japonais, ces monstres ont une manière fort étrange d'ôter la vie aux hommes, c'est de leur arracher les intestins du corps.

Tous ces détails ressemblent beaucoup à autant de fables, et s'ils ont quelque fondement, s'ils se rapportent en effet à quelque espèce extraordinaire de créature, on aura beaucoup exagéré et dénaturé les faits.

Le raifort japonais ne ressemble au nôtre ni pour le goût ni pour la forme. Il est mince et extrêmement long, puisqu'il a quelquefois plusieurs pieds de longueur. Le goût n'en est pas très-âcre, il est au contraire presque aussi doux que nos raves.

Des champs entiers en sont couverts. On sale une grande partie de la récolte; on enfouit le reste sous terre pendant l'hiver et on s'en sert pour obtenir du bouillon. Les feuilles mêmes du raifort ne sont pas inutiles; on en fait de la soupe, on les sale pour les garder ou bien on les mange en salade.

On fait aussi usage de ces feuilles pour améliorer le tabac. On approche du feu les feuilles fraîches jusqu'à ce qu'elles rendent de l'humidité, puis on les mêle dans un paquet de tabac à fumer. Les naturels disent que cela empêche le tabac à fumer de sécher, et que le raifort lui communique un goût et une odeur agréables. Je me suis convaincu de la vérité de la première assertion, je n'ai point trouvé la seconde également vraie, peut-être parce que je ne suis pas connaisseur en tabac.

On fume les champs de tabac avec des excrémens humains, nous en avons vu la preuve à Matsmai. Dans quelques cantons on emploie le même engrais pour le riz.

La consommation du sel est prodigieuse. Il y a des salines et des mines de sel gemme, mais les produits en sont peu considérables; d'ailleurs il faudrait tirer cette substance du centre de l'empire, et la difficulté des transports en rend l'usage presque nul. On n'emploie donc guère dans tout le royaume que du sel provenant de l'évaporation des eaux de la mer. Ces eaux étant, sous les tropiques, chargées d'une forte quantité de particules salines, l'opération se fait avec facilité. On ouvre en conséquence sur les côtes de grands bassins où l'eau de la mer est introduite au moment du flux. On la laisse évaporer aux rayons du soleil jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une croûte qu'on enlève pour lui ôter, à l'aide du feu, toute son humidité.

Le cotonnier est de l'espèce que les Anglais cultivent dans leurs colonies des Antilles, c'est-à-dire un arbuste tout au plus de la hauteur d'un homme.

Il faut que la récolte de cette production soit immense, puisque la majeure partie des habitans est vêtue d'étoffes de coton. La ouate qu'on en tire est employée comme fourrure; on en garnit les matelas et les robes qui servent de couvertures. C'est avec le coton que l'on fabrique une sorte de papier. On en fait encore des mèches dont la consommation doit être énorme, puisque les Japonais gardent toujours de la lumière et du feu pendant la nuit.

Lorsque des vaisseaux étrangers entrent dans un port de mer ou qu'un personnage de distinction vient le visiter, la ville entière est tout aussitôt tapissée en étoffes de coton.

En un mot, il n'est point de pays où le coton soit d'un usage plus étendu; aussi apporte-t-on beaucoup de soin à sa culture. Pour donner une idée de l'industrie et de l'activité de ce peuple original, il me suffira de dire qu'on fait venir des îles Kouriles, dans l'intérieur du Japon, des cargaisons entières de harengs pourris, afin de fumer les plantations de cotonniers.

On fait d'abord chauffer les harengs dans une grande chaudière de fer et on les presse de façon à laisser au fond de la chaudière toute la matière huileuse, dont on se sert pour entretenir les lampes. Le surplus des harengs est étendu au soleil sur des nattes jusqu'à ce qu'ils se pourrissent et tombent presque en cendres. Cette substance est enfin mise dans des sacs et transportée par mer. Les plantations de cotonniers qui reçoivent un pareil engrais deviennent d'une fertilité extraordinaire.

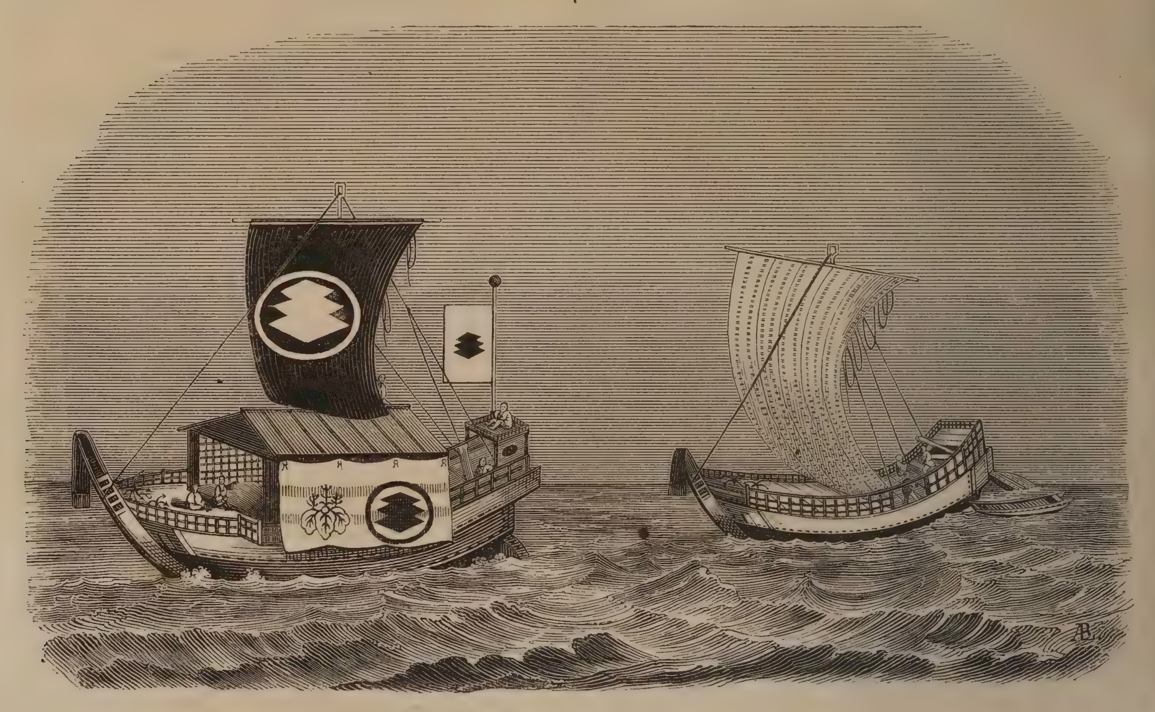
Le Japon est encore très-riche en soie; nous en avons eu la preuve sous nos yeux. Matsmai est une des villes les plus pauvres de l'empire; cependant nous avons vu les habitans de toutes les classes et particulièrement les femmes vêtus en soieries. Les jours de fêtes, les soldats eux-mêmes ont de brillans uniformes d'étoffe de soie.

# CHAPITRE CINQUIÈME ET DERNIER.

## OU LE BOSSU DEVIENT PRESQUE DROIT.

Mais je vois, interrompit le conteur, que le sommeil et la fatigue ferment vos yeux. Je laisse donc là le Japon pour vous dire en deux mots la conclusion de mon histoire.

Devenus riches, grâce à mon industrie et à mon métier de cornac de pantins et de montreur de fantasmagorie, nous apprîmes un jour qu'un navire russe stationnait à quelque distance du port. Aussitôt le regret de la patrie et la honte du triste métier que j'exerçais s'éveillèrent dans mon cœur. Mon associé, tout en versant des larmes, consentit à se séparer de moi. Nous partageâmes nos plaques d'or ; chacun de nous en reçut pour une somme qui égalait cent mille francs, et je le quittai en lui laissant ma fantasmagorie et un pantin semblable à celui qui avait commencé notre fortune, car je voulus emporter l'autre en souvenir des aventures que j'avais subies au Japon.



Barques japonaises.

Lorsque j'arrivai à bord du navire russe, je demandai le capitaine pour régler avec lui les conditions de ma traversée et mon retour en Europe. Sitôt qu'il m'entendit parler français, il ordonna de mettre à la voile et fit éloigner la barque japonaise qui m'avait amené. Puis il me dit :

— La France est en guerre avec la Russie, vous êtes mon prisonnier.

Là-dessus il s'empara de la caisse qui renfermait mon trésor, me fit jeter à fond de cale en réponse aux plaintes que je faisais d'une semblable trahison, et me conduisit à Saint-Pétersbourg, où, sans que personne daignât m'entendre et quoique les événemens de la restauration eussent rétabli la paix entre la Russie et la France, on ne voulut point écouter mes plaintes contre le capitaine.

Heureusement je portais dans mon sac un talisman qui déjà m'avait tiré d'affaire : c'était mon automate. Faute de mieux, je m'établis en plein air, sur la place principale, et bientôt je vis la foule amassée autour de moi s'extasier devant le pantin qui semblait vivant. Je devins avec mon bonhomme mécanique le sujet de toutes les conversations. Un grand seigneur me fit appeler chez lui. Après avoir donné ma séance, je lui contai mon aventure : il porta plainte à l'empereur ; mais cette plainte ne servit à rien, car le traité de paix n'était point conclu lorsque j'avais été dépouillé de mon trésor, et je n'eus donc d'autre parti à prendre que de traverser la Russie à pied, m'arrêtant dans une ville pour gagner, à l'aide de ma poupée, l'argent nécessaire pour arriver à l'étape suivante. Enfin me voici, messieurs, dans mon pays, dans ma province, réduit encore au métier de bateleur, car les lettres que j'ai écrites à ma famille sont restées sans réponse. Si bien que sans vous, grâce à la pluie, qui m'empêchait de donner un représentation à Vannes, je me serais passé de souper.

Là-dessus il nous salua, quitta la chambre, nous laissant fort indécis sur son compte. Il était impossible de ne pas croire que cet homme avait habité le Japon ; mais nous n'accordions guère de créance à tout ce qu'il nous avait dit de son titre de capitaine et de l'élégance de sa taille avant d'être bossu. Nous continuâmes le lendemain notre voyage sans revoir le bateleur. Et trois ans s'écoulèrent, au bout desquels j'étais revenu à Paris et ne songeais plus, je vous l'avoue, ni au Japon ni à l'être contrefait qui m'en avait conté tant de merveilles.

Un soir j'étais à l'Opéra ; le second acte de l'opéra terminé, j'allai me promener dans le foyer. Là je me vis, à ma grande surprise, abordé par un inconnu de petite taille, fort gros et sur le bras duquel s'appuyait une jeune femme d'une beauté charmante.

— Monsieur, me dit-il, voulez-vous me faire l'honneur de venir dîner demain avec moi ? Voici mon adresse.

Et il me donna sa carte, salua et me quitta précipitamment, car la cloche du foyer annonçait que le rideau allait se lever pour le troisième acte.

Je restai tout interdit et ne sachant pas si je devais accepter une invitation si bizarre. Cependant l'inconnu ne se trompait pas, car il m'avait nommé par mon nom. Je lus sa carte, elle portait le nom du comte de Saint-F., l'un des plus illustres de la marine française. Je résolus de mener à fin cette aventure bizarre, et je me rendis chez mon mystérieux amphitryon.

Lorsqu'un des domestiques qui peuplaient le riche hôtel m'eut annoncé, je vis venir à moi l'inconnu de la veille, qui me dit avec un sourire :

— Voici bien longtemps, monsieur, que vous m'avez donné à souper. Je suis heureux de pouvoir enfin m'acquitter envers vous, car sans vous je n'eusse point soupé, moi ! Vous ne reconnaissez donc pas le bateleur de Vannes?

— Vous, monsieur ! m'écriai-je étourdiment ; mais vous n'êtes pas.....

Et je m'arrêtai court et rougissant de la maladresse que j'avais commise.

— Je ne suis pas bossu, dit-il ; hélas ! si fait : l'orthopédie et mon tailleur dissimulent cette triste infirmité. A Paris, avec de l'argent, on peut remédier à tout, même à la difformité.

Mais je vous dois le récit de mes aventures, et je vais vous le faire rapidement : Arrivé dans ma ville natale, je trouvai mes neveux en possession de ma fortune, car ils me croyaient mort. Il fallut prouver mon identité, ce qui était difficile ; il fallut plaider, et pendant ce temps je ne pouvais plus vivre en montrant mon automate. Un digne homme, ancien fermier de ma famille et devenu un négociant aisé, me recueillit chez lui, et non-seulement me donna un asile, mais encore me fournit les fonds nécessaires pour plaider. Je gagnai mon affaire ; les collatéraux qui s'étaient emparés sans façon de mon patrimoine durent me le restituer ; et je proposai à la fille de mon ami de m'épouser. Elle y consentit, car j'avais fait précéder cette demande d'un traitement orthopédique et des miracles de mon tailleur, qui me rendaient méconnaissable à vos propres yeux. Me voilà aujourd'hui riche, remis en possession de mon ancien grade dans la marine, député, à la veille de devenir pair de France, marié à une jeune femme qui me pardonne ce qui me reste de difformité en faveur de la tendresse que je lui porte.

— M. le comte est servi, annonça un domestique.

J'allai m'asseoir à table à côté de la comtesse, et j'avoue franchement que je trouvai mon bossu le plus heureux des hommes. Par malheur tous les bossus ne se redressent point et ne deviennent pas de grands et riches seigneurs.

UN TOURISTE.



# ÉTUDES MORALES.

## BUONAMICO BUFFALMACCO.

### CHAPITRE PREMIER.

OU L'ON FERA CONNAISSANCE AVEC MESSER ANDREA, LE SCULPTEUR DE FLORENCE (1).

Il y avait à Florence, vers l'année 1369, un vieux Pisan nommé Andrea, qui réunissait à la fois la réputation du plus grand avare et du plus habile statuaire de l'Italie. Il méritait également l'une et l'autre réputation. A côté des essais informes d'Ognissanti et du portail de San-Paolo, ses ouvrages paraissaient miraculeux. La fortune au reste l'avait favorisé en lui procurant l'heur de voir et d'étudier les marbres antiques apportés dans le Campo-Santo par les flottes victorieuses des Pisans. Grâce à ces marbres et aux progrès accomplis déjà par Giotto, Andrea abandonna la plupart des erremens des ouvriers grecs, seuls artistes de ce temps, et commença à établir un style et des principes meilleurs. Son chef-d'œuvre était le tombeau du fameux lettré messer Cino d'Angiboldi. Des bas-reliefs merveilleux, représentant le docteur ès lois au milieu de ses élèves, entouraient le monument et faisaient l'admiration de toute la ville.

Cependant, malgré son talent et ses chefs-d'œuvre, messer Andrea était généralement peu aimé et moins estimé encore. A prix d'or, on lui faisait faire tout ce que l'on voulait, et il exécuta le modèle d'une citadelle qui aurait été bâtie sur la côte de San-Giorgio, en 1343, si les Florentins n'eussent chassé de Florence Gualtieri, duc d'Alperin. Il avait préalablement fortifié de bastions, de fossés et de meurtrières le palais de ce tyran, et comme il lui était difficile de se procurer les matériaux nécessaires pour mener à fin des travaux si considérables, il avait poussé l'effronterie jusqu'à s'emparer des provisions de bois et de pierres rassemblés à grands frais par les magistrats de la ville pour la construction du Ponte-Vecchio. Aussi, lorsque Gualtieri eut été expulsé de la ville, Andrea songea ui-même à fuir et se cacha dans la cave d'un de ses amis durant la première effervescence populaire. Mais bientôt on fit valoir que son grand âge devait lui servir d'excuse; qu'il ne pouvait refuser de servir Gualtieri sans exposer sa tête, et qu'enfin, si l'on sévissait contre lui, il irait enrichir de ses chefs-d'œuvre quelque ville rivale de Florence. Amnistie pour Andrea fut donc proclamée par les magistrats et ratifiée par le peuple. Andrea continua paisiblement ainsi à habiter Florence, et ce fut à cette époque qu'il sculpta le tabernacle du maître-autel de San-Giovanni, les figurines de marbre et les statues qui ornent le campanille de Santa-Maria del Fiore.

Messer Andrea se faisait aider dans ses travaux par son fils Mino et par deux élèves, les seuls qu'il eût consenti à garder près de lui : Tommaso et Buonamico Buffalmacco. Les deux premiers ne tardèrent point à quitter Florence. Pour se soustraire à la rude direction du vieux sculpteur, ils s'enfuirent ensemble, la nuit, et allèrent enrichir Pise de nombreuses sculptures. Le pauvre Buonamico resta seul près d'Andrea, et il lui fallut, comme l'âne des fables de Phœdrus, se voir chargé du bât et de la bride des fugitifs. Andrea ne le laissait se coucher que fort avant dans la nuit. A peine le pauvre garçon commençait-il à s'endormir et à prendre quelque repos de sa vie rude et laborieuse, que le vieillard, à qui l'âge rendait le sommeil rare et léger, se levait, venait tirer par le bras Buffalmacco, l'obligeait à quitter sa couche et lui mettait le marteau et le ciseau à la main. Il en résulta que le pauvre garçon devint maigre, perdit ses couleurs et sa gaîté, et ne sut plus à quel saint se vouer pour sortir d'un pareil purgatoire. Naguère encore le plus jovial et le plus chanteur des apprentis qui sussent monter sur un échafaud et faire voler les éclats du marbre, à présent il restait morne et mélancolique. Dès que son maître s'éloignait, il s'asseyait tristement, croisait les bras, laissait tomber la tête sur sa poitrine et s'assoupissait jusqu'à ce que les reproches et souvent la rude main d'Andrea lui rappelassent brutalement qu'il était là pour travailler et non pour dormir. Ajoutez à cela que l'on était en plein hiver et que la saison devenait rude, surtout pour un pauvre enfant de seize ans, mal nourri, plus mal vêtu encore, et n'ayant pour tout couvert que les vieux habits délaissés par son maître. Or, messer Andrea ne le gratifiait de ses défroques qu'après les avoir vues passer à l'état de haillons. Un damné souffre moins que ne souffrait le triste martyr : le diable lui-même l'eût pris en compassion.

Tout à coup les habitudes matinales de messer Andrea s'arrêtèrent court. Les voisins, étonnés, au lieu de l'entendre quitter son lit avant qu'il ne se trouvât dans la ville aucune autre créature éveillée, ne l'ouïrent plus remuer dans son logis qu'après le grand jour. Buonamico luimême dormait ses nuits entières et reprenait sa gaîté et son embonpoint. On se mit, dans la ville émerveillée, en quête des motifs d'un pareil changement. Toutefois, on n'en pénétra point la cause. Lorsqu'on interrogeait messer Andrea à ce sujet, il répliquait brutalement aux curieux de se mêler de leurs propres affaires. Quant à Buonamico, s'il fallait l'en croire, il ne savait rien plus que les autres et attribuait ses bonnes nuits de sommeil aux neuvaines qu'il avait faites à Notre-Dame del Fiore pour obtenir merci de son intraitable patron.

### CHAPITRE SECOND.

OU IL EST QUESTION DU MALIN ESPRIT ET DES FRAYEURS DE MAITRE ANDREA.

Cependant messer Andrea devenait de plus en plus sombre et inquiet : au bout d'une semaine, il quitta la maison qu'il habitait depuis vingt-cinq ans et alla se loger dans un autre quartier tout près d'un couvent de capucins. La première nuit qu'il passa dans cette nouvelle demeure, il éveilla son apprenti, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire jadis, et on entendit sa voix aigre grincer comme une porte qui bâille sur ses gonds mal huilés.

(1) L'auteur, dans ce pastiche, a essayé d'imiter la manière des vieux conteurs italiens, aux temps de Boccace et de Vasari.

— O hé! Buffalmacco, ô hé! paresseux, debout! et mets-toi à l'œuvre! Ou bien mon bâton va caresser tes épaules.

Toute la journée il continua à se montrer dur, tracassier, exigeant pour l'apprenti; il le harcela, il le gronda, il ne lui laissa pas une minute de repos. Mais le lendemain, tout était encore une fois changé. Le grand jour brillait dans sa splendeur quand le vieux maître entra chez le bienheureux Buonamico, profondément endormi: ses rêves l'avaient transporté en face d'une table chargée de mets exquis et sur laquelle brillaient, entre des amphores d'argent, les mets les plus fins et les plus délicieux.

Messer Andrea s'assit sur le pied du lit de son apprenti, et se penchant à son oreille:

— Buonamico, Buonamico, dit-il à voix basse, n'as-tu donc rien vu, rien entendu cette nuit?

Le jeune garçon ne répondit pas.

— Mon Dieu! mon Dieu! serait-il mort! s'écria-t-il. Mais non, il respire, il dort. Buonamico, Buonamico!

Buonamico se remua enfin dans son lit, étendit ses bras, bâilla démesurément et se retourna sur le côté droit pour se rendormir. Mais un coup de poing de son maître le réveilla tout à coup et le fit mettre sur son séant.

— Tu n'as donc rien entendu cette nuit?

— De par tous les saints, messer, j'ai dormi seul d'un trait; non, je n'ai entendu que votre voix qui m'éveille. Je n'ai senti que le coup de poing qui meurtrit mon épaule.

— Tu peux dormir au milieu de ces miracles effrayans?

— Je dormirais entre deux démons! répliqua Buonamico. S'ils ne braillaient pas à mes oreilles, s'ils ne me battaient pas pour m'éveiller, je crois même que je n'entendrais point leurs cris, hurlassent-ils aussi fort que cent douzaines de taureaux. Vous le savez, messer, j'ai le sommeil dur... puisque je dors chez vous, ajouta-t-il mentalement. Mais ses yeux pétillaient de malice devant la phrase que n'osaient murmurer ses lèvres.

— Il n'a rien vu! rien vu! C'est peut-être une illusion, une erreur de mes sens. Écoute, Buonamico, nous passerons la nuit prochaine en prières.

— De par tous les saints, je le veux bien, répliqua l'apprenti. Nous allumerons trois belles chandelles, qui brûleront de manière à figurer une illumination comme il s'en est fait, de par la ville, le jour où monseigneur Gualtieri a été chassé de Florence.

— Et pourquoi trois chandelles, s'il vous plaît?

— Parce que, dit le proverbe, quand à minuit le diable ne trouve qu'une chandelle, il tourne à l'entour, et que s'il en rencontre deux, il se place au milieu. Mais avec trois, il s'enfuit et retourne en enfer; elles lui rappellent l'image de la sainte Trinité.

— Trois chandelles seront bien chères, s'objecta à lui-même messer Andrea. Et plus que jamais triste et préoccupé, il ordonna à son apprenti de s'habiller et de le suivre.

Buonamico obéit: tous les deux allèrent travailler. Le soir, aux environs de minuit, messer Andrea alluma trois chandelles, s'agenouilla, obligea Buonamico à en faire autant, et ils se mirent en prières. Andrea portait autour de lui des regards inquiets et pleins de frayeur; mais il ne vit rien qui pût lui causer de l'inquiétude, et il finit par s'assoupir et même par s'endormir profondément. Tout à coup les cris de Buonamico le réveillèrent en sursaut.

— Messer! messer! s'écriait l'apprenti; au secours! au secours! à l'aide!

Andrea courut du côté d'où venait la voix, car une obscurité profonde régnait dans la chambre, et les trois chandelles se trouvaient éteintes.

— Qu'est-il arrivé? qu'est-il arrivé? demanda le statuaire d'une voix éperdue.

— Au nom du ciel et de la madone sainte, maître, quittons ces lieux si vous voulez que je vous parle, répliqua Buonamico. Je me meurs de peur!

Il ouvrit la porte et s'enfuit dans la rue.

— Ah! mon maître, dit-il quand il se trouva dehors, la maison est hantée par de mauvais esprits, c'en est fait de nous!

En écoutant ces paroles, les dents de messer Andrea claquaient comme des castagnettes et ses genoux se dérobaient sous lui.

— Qu'as-tu vu? qu'as-tu donc vu? demanda-t-il en tremblant de terreur et de froid.

— Je récitais mon rosaire tandis que vous dormiez, dit le jeune garçon, et je commençais moi-même à sentir mes paupières qui devenaient lourdes, lorsque je remarquai que la mèche d'une des chandelles était devenue trop longue et faisait couler le suif d'une manière peu économique. La chandelle ne pouvait plus durer dix minutes en se perdant ainsi. Je crus donc de mon devoir de couper et de redresser la mèche. Par saint Giacomo, je l'éteignis, et au même instant apparut entre les deux chandelles qui restaient allumées un grand homme noir.

« — Ah! Buonamico, me dit-il d'une voix qui ressemblait au cri d'une crécelle; ah! Buonamico, mon garçon, vous voulez apprendre le métier de statuaire. Je vous traiterai comme vous le méritez.

« Il me fit une grimace horrible, étendit les mains, éteignit les deux chandelles, et à l'instant, je vis la chambre pleine de petites lumières errantes qui ne tardèrent point à disparaître.

— C'est comme moi, c'est comme moi, interrompit Andrea en se lamentant. C'est comme moi, c'est comme moi! Il faut que j'aille consulter sur ces étranges apparitions un docteur du voisinage.

Et s'appuyant sur le bras de son apprenti, il se dirigea vers le logis du vieux savant.

— Mon père, lui dit-il, depuis quelques jours, je me trouve en proie à d'horribles apparitions. Le matin, dès que je m'éveille, avant d'avoir eu le temps de battre le briquet et d'allumer ma lampe, je vois de petites lumières sortir de ma porte, qui se trouve pourtant bien close, traverser ma chambre, circuler lentement et aller se perdre dans un cabinet qui se trouve à l'autre extrémité de mon logis. Cette nuit, je m'étais mis en prière avec mon apprenti pour conjurer les mauvais esprits, et le diable en personne est apparu à Buonamico avec des paroles de menace contre les statuaires.

Le docteur se fit conter l'histoire de point en point. Il ne put douter que le démon ne se mêlât de l'affaire, car à cette époque on croyait généralement aux fréquentes apparitions, sur la terre, des anges rebelles.

— Mon frère, auriez-vous commis quelque faute qui vous mît au pouvoir du diable? demanda-t-il à Andrea.

— Non pas qu'il m'en souvienne, répliqua le statuaire.

— A moins, interrompit Buonamico, que ce ne soit pour avoir dit que vous aviez usé une livre d'or à incruster la croix de bronze ciselée pour notre saint-père le pape, tandis que vous n'en avez employé que dix onces, interrompit Buonamico.

— Ce serait là un grand péché, mon frère, fit sévèrement le curé.

— Hélas! soupira le statuaire, messer l'argentier du saint-père a reconnu mon erreur et m'a obligé à restituer le surplus.

— J'ai souvent entendu assurer, continua l'apprenti sans s'inquiéter des regards mécontens et pleins de menace que lui jetait son patron, j'ai souvent entendu assurer que les démons sont les plus grands ennemis de Dieu. Par conséquent ils doivent porter une égale haine à nous autres peintres, car non contens de les représenter aussi laids que possible, nous leur arrachons encore les âmes de maints pêcheurs que nous convertissons par nos statues et par nos tableaux religieux. Or, comme la nuit, vous le savez, appartient au démon, je pense que si vous n'abandonnez pas complétement l'habitude de veiller, vous avez lieu de craindre que les mauvais esprits ne vous jouent des tours plus horribles que ceux dont vous avez été déjà victime.

— Il a raison, dit le docteur : ne veillez plus. Je ne puis qu'approuver le raisonnement de ce jeune homme. Dieu a mis la vérité et la lumière dans sa bouche comme il le fit jadis pour le prophète Daniel. Ne veillez plus ; renoncez à tout travail nocturne. Ne travaillez qu'à la lumière du jour.

Andrea revint chez lui, et suivant les sages conseils qu'il avait reçus de son apprenti et du savant docteur, il renonça à son travail nocturne. Buonamico Buffalmacco put donc désormais passer la nuit à dormir paisiblement. Une seule fois Andrea, pressé par un travail urgent et rassuré par la disparition des lumières infernales qui, jadis, avaient parcouru sa chambre à coucher, avait éveillé de grand matin son apprenti. Mais le lendemain les visions infernales reparurent, et Andrea dut renoncer de nouveau et pour toujours à quitter le lit avant le lever du soleil.

Le bruit de cette aventure se répandit dans Florence et par toute l'Italie. On vanta beaucoup la sagesse et l'intelligence des interprétations faites par Buonamico Buffalmacco ; et les statuaires et les peintres qui se trouvèrent à Florence, effrayés par l'exemple de leur vieux confrère, n'osèrent plus travailler la nuit. Cette superstition ne cessa que sous Micaël-Angelo Buonarotti, qui se moqua des ridicules craintes des autres artistes et défia le démon de lui apparaître, pendant qu'il taillait du marbre, à l'heure de minuit. Le démon ne répondit point à la provocation. Rassurés par l'exemple et l'impunité du grand statuaire, les autres artistes renoncèrent à leur crainte absurde.

Il faut expliquer maintenant quels étaient les démons qui hantaient le logis de messer Andrea.

Buonamico, désespéré de se voir privé de sommeil et obligé de quitter son oreiller lorsque le sommeil lui était le plus agréable, avait inventé la ruse suivante pour ne pas être forcé d'échanger sitôt la douce chaleur de son lit contre le froid glacial de l'atelier. A l'aide d'aiguilles courtes et fines, il avait attaché trente petites bougies sur le dos de trente gros escarbots qu'il avait faits prisonniers dans une cave ; dès que l'heure à laquelle s'éveillait Andrea fut près d'arriver, il avait allumé ses candelabres vivans et les avait poussés, un à un, à travers une fente de la porte du statuaire. Vous savez le reste de l'histoire.

## CHAPITRE TROISIÈME.

### OU PUCINELLO GATE LES AFFAIRES.

Quoiqu'il fût parvenu à dormir la nuit entière chez messer Andrea, Buonamico n'en trouvait pas moins fort dure sa condition chez le statuaire. Le vieux avare nourrissait maigrement son apprenti et l'obligeait à tailler constamment des pierres, à ciseler des statuettes et à dresser des plans d'architecture, sans lui laisser le loisir de se livrer au goût ardent pour la peinture qu'éprouvait le jeune homme. Ce goût contrarié devint si vif que Buffalmacco résolut, pour le satisfaire, de passer une partie des nuits à peindre, et de sacrifier ainsi à la passion qui le tenait le plus grand plaisir qu'il eût au monde : le sommeil. Il parvint donc avec des peines inouïes à faire l'achat d'une lampe, déroba de l'huile à son maître et s'installa une nuit avec des pinceaux et de la couleur à l'œuf. Mais à peine commençait-il à peindre son panneau que messer Andrea, qui ne dormait jamais que d'un œil, s'éveilla en sursaut, se jeta dans la chambre de l'apprenti et lui demanda en fureur s'il voulait encore une fois amener le démon chez lui. Buonamico, victime de sa propre ruse, éteignit la lampe et se vit, pendant quelque temps, forcé de renoncer à peindre.

Plus d'une fois, il conçut la pensée de s'enfuir du logis de messer Andrea et de se soustraire à l'existence d'esclave qu'il menait chez le vieux artiste. Mais la misère et la faim l'empêchaient de rompre sa chaîne. Il se résignait de son mieux à sa triste destinée et demandait de la force et des consolations à son humeur espiègle, lorsqu'un jour il fit rencontre d'un saltimbanque qui montrait des marionnettes, à Florence, et devant le théâtre en plein vent duquel se rassemblait chaque soir une foule immense. Buonamico, quoiqu'il eût alors atteint sa vingtième année, ne se fit point faute de prendre sa part du spectacle gratuit. Il riait, à se tenir les côtes, des facéties de messer Pucinello et de son compère le Capitan, lorsqu'il se sentit doucement tiré par la manche. Il baissa la tête et vit une jolie petite fille vêtue d'oripeaux constellés de paillettes, et qui lui présentait une sébile pour lui demander une pièce de monnaie. Buonamico feignit de ne point la voir et se remit à regarder Pucinello. Mais ce n'était point le compte de la jeune fille, qui le tira une seconde fois par la manche et lui dit de façon à être entendue par les plus sourdes oreilles de Florence :

— Signor, signor, pour Pucinello.

— Je n'ai point la moindre pièce de monnaie, répliqua le pauvre apprenti.

— Vous riez pourtant assez haut, repartit la jeune fille, pour ne point rire gratis.

— Eh bien, je ne rirai point gratis. Ton Pucinello a le nez cassé, et sa physionomie bête ne se trouve point en rapport avec les paroles spirituelles que lui fait dire ton père. Je t'apporterai demain une autre tête de Pucinello.

— J'aimerais mieux une pièce de monnaie, dit la quêteuse avec une petite moue. Pucinello, tel qu'il est, nourrit ma famille depuis vingt ans. Je ne vois pas ce que nous pouvons gagner à le changer.

Buonamico ne répondit rien et s'en revint chez messer Andrea. Le lendemain, trompant la surveillance de son maître, il passa une partie de la matinée à tailler un morceau de bois pour façonner la tête de Pucinello. Il s'avisa de prendre pour type et pour modèle le visage de messer Andrea, avec ses gros yeux effarés, son nez gigantesque, son menton de galoche et ses lèvres fines, toujours contractées par l'avarice et par la mauvaise humeur. Quand il en eut fini avec le couteau, il peignit la figure et se déroba de l'atelier pour aller porter son œuvre à messer Giacomo Pepelito, possesseur de l'établissement des marionnettes.

En voyant la tête de Pucinello que lui apportait le jeune homme, messer Pepelito comprit du premier coup d'œil combien elle se trouvait supérieure à la vieille et difforme poupée qu'elle était destinée à remplacer. Il s'occupa aussitôt de façonner une robe et un chapeau à ce nouveau Pucinello : le hasard voulut que ce chapeau et cette robe ressemblassent de forme et de couleur au chapeau et à la robe

que portait ordinairement messer Andrea. Jugez donc de la joie universelle quand la foule vit apparaître, au lieu de Pucinello, le vieux statuaire que chacun connaissait dans la ville. Ce fut des applaudissemens et des cris qui durèrent d'abord plus d'un quart d'heure et qui se renouvelaient à chaque plaisanterie du pantin. Car le diable se mêla de l'affaire et mit dans la bouche de Pepelito, à son insu, mille paroles qui formaient les allusions les plus directes à la vie et aux habitudes d'Andrea. Jamais Pucinello n'avait été plus bavard, plus avare, plus grondeur, plus dévergondé! Chacun voyait dans tout cela une intention formelle de railler le statuaire. Pour comble de mésaventure, Andrea céda aux sollicitations de son apprenti, qui ne songeait plus à la ressemblance de Pucinello avec son patron et grillait de connaître le succès obtenu par sa bouffonne statuette. Tous les deux arrivèrent sur la place, devant le petit théâtre, au moment où Pucinello grondait sa femme de ce qu'elle n'avait point coupé une allumette en deux et l'avait brûlée entière. Celle-ci, poussée à bout, répliqua :

— Je ne sais point à qui tu ne te vendrais pas pour gagner une piécette.



Pucinello.

— Au tyran Gualtieri! cria quelqu'un dans la foule,

On applaudit à tout rompre à cette plaisanterie, et messer Andrea, qui déjà avait reconnu dans Pucinello sa caricature, se jeta sur le théâtre de toile, le renversa et voulut battre Pepelito. Mais celui-ci prit le faible vieillard dans ses mains robustes, l'éleva en l'air, et faisant signe à sa femme de relever le petit théâtre, se mit à montrer et à faire danser le véritable Andrea comme il le faisait tout à l'heure de Pucinello. A la fin, le statuaire s'échappa des serres de son persécuteur, se sauva et alla porter plainte chez le magistrat chargé de la police de Florence.

Le magistrat eut grand'peine à ne pas éclater de rire au récit de la bouffonne aventure; mais comme Andrea était un des personnages les plus considérables de la ville, il se vit, à son grand regret, forcé de donner des suites à l'affaire, et fit comparaître, devant lui, à l'instant même le saltimbanque Pepelito. Celui-ci allégua de son innocence; déclara qu'il ne comprenait rien au scandale qu'il avait excité à son insu, et raconta comment un jeune homme était venu lui apporter gratuitement une tête neuve de Pucinello pour remplacer l'ancienne. Messer Andrea comprit alors que toute cette mystification était un mauvais tour de son singe d'apprenti. Il ne dit rien, demanda même la grâce complète de Pepelito, à la condition qu'il lui remettrait l'acteur de bois, et se rendit immédiatement au logis, où Buonamico, blotti dans son lit, feignait de dormir d'un profond sommeil. Les rudes coups de bâton, qui pleuvaient comme grêle sur son corps, mirent bientôt fin à ce sommeil supposé. Il se leva en criant; mais la canne d'Andrea ne l'en épargna pas davantage. Seulement, au lieu de frapper sur les couvertures, elle frappait sur le corps nu de l'apprenti.

Quand la fatigue fit arrêter le vieillard, il se laissa aller demi-mort sur le pied du grabat dont il avait fait déguerpir si lestement son apprenti, et dit au povero :

— Vous allez sortir de la maison sur l'heure, et si vous essayiez d'y rentrer, mon bâton recommencerait à caresser votre peau.

Buonamico se baissa pour prendre ses vêtemens; mais Andrea l'arrêta.

— Ces habits sont à moi, dit-il, et je vous défends de les emporter. Mais comme vous ne pouvez sortir ainsi tout nu de chez moi, tenez, voici de quoi vous vêtir.

Et il lui jeta un vieux manteau troué.

— Laissez-moi prendre mon pourpoint et mon haut-de-chausse! Que voulez-vous que je devienne avec un manteau pour tout vêtement?

— Il paraît que vous avez pris goût aux caresses de ma canne, messer Buonamico; en ce cas je vais recommencer.

Et il recommença en effet à frapper si rude et si dru que l'apprenti se mit à fuir et à gagner la rue.

## CHAPITRE QUATRIÈME.

### OU LA FORTUNE DE BUONAMICO CHANGE DE FACE.

Arrivé en plein air, Buonamico se mit à réfléchir sérieusement à sa position; et vraiment elle n'était pas rassurante. Sans un sou, sans pain, sans vêtemens, que devenir? Il se dirigea vers la baraque de Pepelito; mais celui-ci, à qui la scène du soir avait fait perdre sa recette, et qui devait en outre au jeune homme les menaces et les réprimandes du magistrat de police, sans compter la perte de l'étoffe avec laquelle il avait façonné la robe de Pucinello, rudoya le

jeune garçon et mit si peu de douceur à le jeter à la porte qu'il déchira en deux le manteau de Buffalmacco.

Des larmes emplirent les yeux du pauvre garçon, et un moment le découragement s'empara de son cœur. Mais bientôt la gaîté et l'espérance reprirent le dessus et il alla se coucher sur les marches d'une église voisine, où il dormit profondément jusqu'au grand jour.

Le grand jour venu, il alla trouver une marchande de macaroni qu'il honorait de sa pratique quand il se trouvait par hasard avoir quelque monnaie, lui conta sa mésaventure et lui montra l'étrangeté de son costume. La vieille femme se sentit émue de compassion à ce lamentable récit et prêta à Buffalmacco une aiguille, du fil et des ciseaux, avec lesquels il se tailla et se façonna de son mieux, dans le vieux manteau, une veste et un haut-de-chausse. Puis, l'estomac plein d'une large portion de macaroni que lui donna gratis la bonne créature, il alla se promener de par la ville, assez inquiet de ce qu'il allait devenir. Le hasard voulut qu'il passa devant le logis de son ancien maître. Il trouva dans le ruisseau un petit tas de vieille terre glaise que l'on y avait jeté. Il la ramassa machinalement, se mit à la pétrir et en fit une petite figure de madone qu'il tenait à la main et qu'il comptait vendre pour quelques menues pièces de monnaie, lorsqu'il fit rencontre d'un inconnu enveloppé d'un large manteau. Cet inconnu regarda la figurine avec curiosité, et frappant sur l'épaule du jeune homme :

— Cette statuette est-elle à vendre? demanda-t-il.

— Oui, messer, répliqua Buffalmacco.

— Quel prix en veux-tu?

— Ce qu'il plaira à votre seigneurie.

— Tiens, voilà un écu d'or.

— Un écu d'or! Ah! messer, si vous vouliez beaucoup de statuettes pareilles, je vous en procurerais une chaque jour, et même à meilleur compte, s'écria Buonamico en faisant bondir la pièce d'or dans sa main.

— Tu connais donc l'auteur de cette charmante figure?

— Beaucoup : c'est moi.

— Toi!

L'inconnu jeta sur l'étrange accoutrement de Buffalmacco un regard stupéfait. Alors l'apprenti conta sa mésaventure de la veille.

— Eh bien! lui dit la personne qu'avait amenée sur son chemin la bonne étoile du jeune garçon, si tu veux devenir l'apprenti du Giotto, tu recevras chaque jour un salaire honorable.

— J'y consens de grand cœur, répliqua Buffalmacco, pourvu que le Giotto ne m'emploie qu'à peindre et non pas à tailler des statuettes.

— Je te croyais statuaire?

— Je m'entends encore mieux à peindre qu'à manier la glaise, le marteau et le ciseau. Mettez-moi à l'épreuve, messer, et vous verrez.

Le Giotto amena chez lui Buonamico et, impatient de le voir à l'œuvre, lui mit en main de l'eau d'œuf, des couleurs et des pinceaux. Le jeune apprenti ébaucha rapidement une figure de madone, et le Giotto l'embrassa.

— Tu es dès à présent mon apprenti, et mon apprenti bien-aimé. Tu dirigeras mes autres élèves, il ne tiendra pas à moi que ton nom ne devienne un jour célèbre et que ta bourse ne s'arrondisse. Voici de l'argent : va t'acheter des habits, arrête un logement et reviens me trouver demain matin.

Buffalmacco croyait faire un songe, car le Giotto était devenu le rival et le rival heureux du vieil Andrea; c'était donc monter en grade que de devenir son élève. Il prit congé de son nouveau maître avec des effusions de reconnaissance et se rendit chez un marchand d'habits : là, il fit emplette de deux galans costumes; car le Giotto lui avait donné une somme assez ronde. Le premier habit était pour l'atelier, le second pour les jours de fête. Après quoi il alla louer une chambre dans une maison voisine du logis de Giotto, et le lendemain il prit sa place dans l'atelier, où son talent et son habileté lui valurent bientôt la jalousie de ses camarades et la confiance entière de son maître.

Par malheur, il n'y a point au monde de bonheur complet, et Buonamico ne tarda point à s'en apercevoir. Il était bien nourri, il gagnait de l'argent, il avait des envieux et recevait les éloges de son maître; mais il se trouvait privé de ce qu'il aimait le mieux au monde, de ce qu'il eût préféré à la gloire et à la fortune : de sommeil. Ce n'était pas, comme chez messer Andrea, un maître exigeant et avare qui venait l'éveiller pour le faire mettre au travail : c'était l'insupportable ronflement d'un rouet. Le lit de Buffalmacco se trouvait séparé, seulement par une cloison, d'une chambre qu'habitait la femme d'un ouvrier en laine nommé Testa. Elle travaillait nuit et jour, et si elle s'arrêtait, son mari la battait sans pitié. Le peintre ne savait à quel saint se vouer pour échapper à ce tintamarre infernal, qui ne lui permettait pas de fermer l'œil durant la nuit entière. Il appela à son aide l'esprit de ruse et d'espièglerie qui l'avait servi avec tant de bonheur chez messer Andrea, et voici ce dont il s'avisa. Après avoir interrogé soigneusement la cloison de la muraille, il découvrit un petit trou qui s'ouvrait précisément au-dessus des fourneaux de son incommode voisine. Il se procura un long tube, et profita de l'absence de Testa et de sa femme pour fourrer, à l'aide de ce tube, dans la marmite qui bouillait sur le fourneau, une dose énorme de sel. La femme ne s'aperçut de rien, et le soir, quand Testa revint au logis pour souper, il entra dans une fureur inexprimable dès qu'il eut goûté le potage, et se mit à battre sa femme pour sa maladresse et son incurie. Celle-ci eut beau protester de son innocence et jurer qu'elle n'avait pas mis plus de sel qu'il n'en fallait, le brutal ne tint compte de rien et lui signifia que si le lendemain pareille maladresse se renouvelait, il la battrait cent fois plus encore. Justement effrayée de ces menaces, la pauvre créature résolut de ne pas mettre, le lendemain, un seul grain de sel dans la marmite. Cette précaution n'empêcha point le bouillon d'être salé de la plus épouvantable façon : Buffalmacco y avait pourvu. Testa, éperdu de rage, recommençait à rosser sa femme, lorsque le statuaire accourut avec quelques autres voisins, attirés par les cris de la victime.

— Camarade, dit-il au mari furieux, il faut être raisonnable. Tu te plains de ce que ta soupe est trop salée soir et matin, eh bien! moi, je suis étonné que cette brave femme soit capable de toucher une assiette sans la casser. Je ne sais comment elle peut faire un pas dans la journée : elle passe la nuit à son rouet et ne dort pas une heure, je crois. Laisse-la ronfler tranquillement la nuit, et tu verras qu'elle aura sa tête à elle durant la journée et qu'elle ne mettra plus trop de sel dans ton potage.

Les voisins se joignirent à l'orateur pour appuyer ses conseils, et il fallut, bon gré mal gré, que messer Testa reconnût la justesse des discours de l'élève de Giotto, aux paroles duquel donnait d'ailleurs de l'importance et du crédit sa condition supérieure de beaucoup à celle du cardeur de laine. Désormais la femme de Testa passa les nuits à dormir et non pas à filer; son mari ne mangea que du potage salé convenablement, et Buonamico Buffalmacco n'entendit plus de grondement de rouet qui troublât son sommeil.

## CHAPITRE CINQUIÈME.

### QUI COMMENCE GAIEMENT ET QUI FINIT EN TRISTESSE.

Buonamico Buffalmacco ne tarda point à quitter l'humble petite chambre qu'il avait louée dans la maison qu'habitait Testa : d'élève de Giotto il devint maître lui-même et compta de nombreux disciples. Il dut ce nouvel et heureux changement de position à la décoration qu'il fit au monastère des religieuses de Faënza. Il y représenta plusieurs sujets tirés de l'Évangile, parmi lesquels on remarquait surtout un *Massacre des Innocens*. Dans cette composition il atteignit à un grand caractère d'énergie et de vérité. Les mères et les nourrices, les traits bouleversés par la rage, la douleur et le désespoir luttaient, corps à corps, et même avec les dents, contre les bourreaux. On se sentait le cœur serré d'épouvante et d'admiration devant ce chef-d'œuvre, d'une exécution à la fois savante et naïve, et d'une composition intelligente et vaste. Par malheur, il ne reste plus de cette œuvre que les dessins conservés par Vasari, car les peintures de Buffalmacco ont été détruites avec le couvent des sœurs de Faënza lorsque l'on construisit la citadelle de Paolo appelée depuis le château de San-Giovanni-Batista.

Buonamico exécuta seul toutes les peintures du monastère. Comme il demeurait dans le voisinage, il s'en venait, chaque matin à la besogne, sans chaperon, sans manteau et même sans pourpoint. Il faut dire, pour l'entente de ce qui va suivre, que les religieuses étant cloîtrées et n'ayant que très-peu de rapports avec la vie intérieure, avaient chargé leur directeur de choisir un peintre et de traiter avec lui de la décoration de leur église. L'abbé, sur le conseil de Giotto, s'était adressé à Buonamico. Elles ne connaissaient donc pas le moins du monde Buonamico, et elles se sentirent la plus grande inquiétude pour leurs peintures quand elles virent arriver chaque matin un jeune homme, très-légèrement vêtu et qui paraissait plutôt un ouvrier qu'un artiste. Elles se communiquèrent leurs craintes et en devisèrent dans le couvent : enfin, n'y tenant plus, elles chargèrent la sœur tourière de dire à l'artiste qu'elles se trouvaient fort mécontentes de voir qu'on ne leur avait encore envoyé qu'un apprenti, et qu'elles ne laisseraient continuer les travaux que par le peintre lui-même.

Buffalmacco, sans se déconcerter, répliqua gravement que les plaintes qu'on exprimait étaient des plus justes.

— Mais, soyez sans inquiétude, ajouta-t-il. Je n'ai fait encore que préparer les couleurs et ébaucher les fresques ; mon maître viendra demain, vous verrez alors que c'est un autre gaillard que moi et qu'il s'y prend d'une façon bien différente pour peindre.

En effet, le lendemain, à l'heure de la sortie, il s'avança mystérieusement vers la sœur tourière et lui dit :

— Venez voir : le maître est à l'œuvre.

— Mais je ne l'ai pas vu entrer dans le couvent, répliqua la sœur.

— Je le crois bien, vous dormiez profondément quand messer le peintre s'est montré devant votre grille. Je vous ai appelée deux fois ; mais vous ronfliez d'un tel appétit que je n'ai pu vous éveiller ; alors j'ai pris vos clefs et j'ai ouvert à mon maître.

— Au nom du ciel, dit la tourière, ne parlez de ceci à personne, car vous me feriez sévèrement punir par la supérieure. Et cependant je n'ai aucun souvenir d'avoir dormi.

— Vous ronfliez pourtant à éveiller tout le couvent ! Mais soyez sans crainte, je serai discret, et mon maître a l'habitude de ne jamais parler à personne. Venez le voir à travers la serrure de la porte, car si vous entrez comme vous l'avez fait quand j'étais seul à peindre, il se mettrait dans une grande colère et abandonnerait vos travaux pour toujours.

La sœur tourière s'avança donc sur la pointe du pied. En retenant son haleine, elle appliqua l'œil au trou de la serrure du cloître, et vit, en effet, un homme de haute taille, la tête couverte d'un large chapeau et le corps drapé dans le plis d'un manteau des plus larges. On ne pouvait distinguer sa figure ; mais on voyait fort bien le pinceau qu'il tenait à la main. La sœur se retira sur la pointe du pied et alla conter à tout le couvent ce qu'elle venait de voir. Le soir elles visitèrent en masse, l'abbesse en tête, les peintures faites dans la journée. Elles chargèrent la tourière de dire à Buffalmacco que, cette fois, elles se trouvaient satisfaites, et que les peintures exécutées par le maître étaient de beaucoup supérieures aux ébauches de son apprenti.

Une seule chose leur semblait néanmoins faible et médiocre ; c'étaient les chairs, qui paraissaient trop pâles.

— Vous avez raison, répliqua Buonamico ; votre observation est d'une grande justesse, et je vais la rapporter à mon maître.

Le soir même, il vint trouver mystérieusement la tourière.

— J'ai parlé, dit-il, au signor peintre de vos savantes et justes critiques ; voici ce qu'il m'a répondu : « Je corrigerais facilement ce défaut si j'avais d'excellent vin vieux pour délayer mes couleurs ; mes figures deviendraient roses et chaudement colorées ; mais le bon vin, vieux surtout, est rare et il m'en faut beaucoup. »

— Qu'à cela ne tienne, interrompit la tourière, je vais tout dire à madame l'abbesse, et je suis bien sûre qu'elle remédiera à l'inconvénient.

En effet, la bonne abbesse ajouta foi entière aux paroles rusées de Buonamico et lui prodigua le meilleur des vins qui peuplaient les caves du couvent. Buonamico ne s'en fit pas faute, et durant les trois mois qu'il passa dans la chapelle de Faënza, il se régala joyeusement du vin exquis dont on trouvait qu'il ne consommait jamais assez ; car les religieuses reconnaissaient déjà qu'en les préparant dans du vin, les peintures avaient beaucoup gagné de puissance et de tons. A vrai dire jamais une larme de vin ne les avait détrempées.

Cependant le maître, que l'on pouvait si bien voir par le trou de la serrure, sortait et entrait toujours sans que la tourière pût, une seule fois, saisir le moment où il passait sous la grille. Buffalmacco avait toujours cent manières ingénieuses et bouffonnes d'expliquer à la pauvre sœur comment et pourquoi cela arrivait ainsi. Enfin, un soir, elle résolut de guetter ce mystérieux artiste au moment où il s'en allait, et elle vint l'épier pendant deux bonnes heures jusqu'à l'instant où la nuit tomba. Il se tenait toujours là, debout, le chapeau en tête et vêtu de son manteau. Sa main peignait si doucement que l'on ne voyait faire aucun mouvement ni à ses bras ni à son corps. Buffalmacco au contraire y allait de tout cœur, donnait de grands coups de brosse, et devait s'interrompre souvent pour s'essuyer le front.

A la fin, le crépuscule arrivant, il rassembla tous ses ustensiles de peinture, les nettoya, les prépara pour le lendemain, et s'approcha de son maître toujours immobile. Il lui ôta son chapeau et le mit sur sa propre tête ; il le dépouilla de son manteau et s'en enveloppa lui-même. La sœur tourière reconnut alors que le soi-disant célèbre peintre

n'était qu'une énorme cruche de bois, hissée sur deux escabeaux, majestueusement drapée d'un manteau et couronnée d'un chaperon. Elle courut conter sa découverte et sa déconvenue aux religieuses, qui comprirent la leçon et laissèrent tranquillement Buonamico achever paisiblement leurs peintures.

Quand Buffalmacco eut terminé les travaux du couvent de Faënza, ils lui valurent tant de réputation que de nombreux élèves, comme je vous l'ai dit, vinrent lui demander des leçons, et qu'on le chargea de peindre une chapelle du cloître de l'abbaye de Settimo : on lui donna pour sujet plusieurs épisodes de la vie de san Giacomo. Il plaça sur le plafond les quatre patriarches et les quatre évangélistes ; il n'avait encore rien fait d'aussi savamment composé. Par malheur Buffalmacco avait l'habitude pour rendre ses chairs d'employer de la laque violette. Cette couleur à la longue produit une teinte qui détruit les autres; aussi ne reste-t-il aujourd'hui dans l'abbaye de Settimo que des débris à peine visibles des peintures du célèbre maître, et ne peut-on les juger que d'après les dessins qu'en ont laissé des graveurs contemporains.

Buffalmacco fit ensuite, pour la Chartreuse de Florence, deux tableaux en détrempe, dont l'un est dans le chœur et l'autre dans les vieilles chapelles. Il peignit à l'abbaye de Florence les fresques de la chapelle de la famille des Giorchi, des Bastari et des Boscoli. Il choisit pour sujet le Christ lavant les pieds de ses disciples ; le Christ devant Hérode, Pilate dans la prison et Judas pendu à un arbre. Il exécuta à Ognissanti des fresques, peintes avec tant de franchise et de solidité qu'elles ont résisté durant des siècles aux intempéries des saisons. On l'appela ensuite à Bologne, où il commença plusieurs fresques qu'il laissa inachevées, se rendit à Assises, où il peignit toute la vie de sainte Catharina, et partit pour Arezzo pour y décorer la chapelle de l'évêché.

Là il arriva une aventure étrange à Buffalmacco. Celui qui faisait métier de mystifier les autres rencontra un maître en mystification.

Les travaux de Buonamico se trouvaient déjà fort avancés, et il comptait bientôt repartir pour Florence lorsqu'un matin, en montant sur ses échafaudages, il vit avec douleur qu'on lui avait barbouillé toutes ses peintures et que l'on avait jeté à tort et à travers sur son œuvre les couleurs qu'il avait laissées là la veille. Heureusement, il put à l'aide d'une éponge enlever ces dégâts, et il en fut quitte pour une journée de travail passée à restaurer ce qui se trouvait effacé ou avarié.

Le lendemain, pareil méfait se renouvela ; vous pouvez juger du désespoir et de la colère de l'artiste. Convaincu que l'auteur de ce méchef ne pouvait être qu'un peintre d'Arezzo poussé par la jalousie et par la haine, il courut aussitôt chez l'évêque Guido demander justice. Celui-ci le consola de son mieux, l'engagea à reprendre son travail, et pour lui ôter toute inquiétude fit garder les avenues de l'église par dix soldats armés de fauconneaux, avec ordre de tirer sans pitié sur quiconque s'approcherait de la chapelle.

Buonamico refit en partie le tableau effacé, et le lendemain au point du jour, il accourut à la chapelle pour achever sa restauration... Les mêmes dégâts avaient été renouvelés.

Buonamico fut tenté, comme l'avait fait jadis son maître Andrea pour les escarbots, d'attribuer au démon ces tours infâmes. Quoi qu'il en soit, il résolut d'en avoir le cœur net, s'arma d'une pique et se cacha dans un coin de la chapelle afin de surprendre le scélérat sur le fait et de le châtier de sa main.

Rien ne parut d'abord. A la fin, il entendit un léger bruit de pas sur l'échafaudage et vit un homme de petite taille, vêtu d'une robe de soie, et dont l'obscurité l'empêchait de distinguer les traits. L'inconnu s'approcha des fresques, saisit les couleurs et les pinceaux et s'apprêta à se mettre à la besogne. On aurait dit qu'il était peintre lui-même, tant il montrait de prestesse à manier les fioles, à briser les œufs et à préparer parfaitement les couleurs. Buffalmacco s'élance sur lui, le saisit à la gorge, le terrasse et reconnaît un gros singe avec lequel il s'amusait à jouer presque tous les jours à ses momens de relâche. L'animal, qui se trouvait enchaîné dans une cour voisine de la chapelle, avait trouvé moyen de décrocher et de raccrocher la chaîne qui le tenait prisonnier. Libre quand il le voulait, et sans qu'on pût soupçonner ses escapades, il avait voulu goûter du métier de peintre, et s'était mis à l'œuvre tous les soirs après le départ du véritable peintre. Buffalmacco, étreignant de son mieux le coupable encore tout barbouillé de couleur, le mena chez l'évêque Guido.

— Monseigneur, lui dit-il, vous n'avez pas besoin d'envoyer chercher un peintre à Florence, puisque vous possédez dans votre maison un artiste de haut talent. Maintenant qu'il a fait ses preuves, je lui cède la place. Pour prix de mes peines, je ne vous demande que la permission de m'en retourner à Florence.

L'évêque ne put d'abord reprimer les envies de rire que lui causèrent cette scène singulière dans laquelle se trouvait si bien berné le plus habile berneur du monde. Quand il eut satisfait à cet accès de gaîté, auquel s'associa de bon cœur Buffalmacco, il engagea et décida le peintre à restaurer une dernière fois son œuvre, le récompensa richement de sa quadruple peine, et lui donna par-dessus le marché le singe peintre. Buffalmacco, pour punir la méchante bête, la fit enchaîner, solidement cette fois, près de lui, et lui peignit au nez tous les jours sans lui laisser la consolation de l'imiter. Le pauvre singe se désespérait, faisait les grimaces les plus bouffonnes, et finit par mourir de désespoir de sa vocation réprimée.

Quand Buffalmacco eut terminé la chapelle de l'évêque, celui-ci le chargea de peindre sur le fronton du palais l'aigle d'Arrezzo terrassant le lion de Florence. Le peintre florentin ne répliqua pas un mot à cet ordre insolent, fit construire autour du fronton l'échafaudage nécessaire pour ces sortes de travaux, et se mit à l'œuvre dans le petit atelier aérien soigneusement fermé et dont il emportait chaque jour la clef. Il y grimpait à l'aide d'une échelle de corde fort dangereuse et qui ne donnait à personne l'envie de l'accompagner. Un matin il vint trouver l'évêque, lui demanda la permission d'aller à Florence chercher des couleurs qu'il ne pouvait se procurer à Arezzo, et partit. Comme il ne revenait point et qu'on ne recevait en aucune façon de ses nouvelles, l'évêque fit ouvrir l'échafaudage.

La peinture qu'avait faite Buffalmacco représentait le contraire de ce que lui avait demandé Guido : le lion de Florence terrassait l'aigle d'Arezzo. Le prélat souverain, furieux de cette insulte, mit d'abord à prix la tête de Buffalmacco; mais celui-ci se trouvait en sûreté dans sa patrie et se souciait fort peu de l'arrêt de Guido, qui ne tarda pas du reste à le révoquer. Il reconnut même que Buonamico avait agi en bon citoyen, et lui confia encore de nombreux travaux, parmi lesquels on cite les décorations d'une niche de San-Guistino, plus tard stupidement recouvertes de plâtre par les successeurs de Guido.

Buonamico, quoiqu'il eût cessé d'être un enfant et un ap-



Vue de Florence.

prenti, et qu'il fût devenu un homme et un maître célèbre, n'en avait pas moins gardé la mutinerie, la malice et la folle effervescence de sa jeunesse. Le premier à la tête de toutes les parties de plaisir, ce fut lui qui conçut l'idée des fameuses fêtes nautiques qui eurent lieu à Borgo-San-Freano, et dont Giovanni Villani raconte minutieusement les détails au chapitre 60 du livre VIII de son ouvrage. Cette fête avait attiré un si grand nombre de spectateurs que le pont de bois de la Carraia s'écroula sous le poids des spectateurs qui s'y étaient amassés pour mieux jouir des passes et des joutes des hardis gondoliers. Tout à coup on entendit un craquement étrange, accompagné d'un chœur de plaintes lamentables! L'eau retentit, s'ouvrit, se referma, et la surface se couvrit à l'instant de morts, de mourans, de blessés et de malheureux qui cherchaient à regagner le rivage. Sitôt qu'il eut vu la catastrophe, Buonamico, sans hésiter, se jeta à l'eau, et avec un courage et une ardeur qui dépassaient la force humaine, il sauva la vie à plus de cinquante personnes. Il les arrachait aux flots, les déposait sur le sable et recommençait ses glorieuses tentatives. A la fin quand il sortit de l'eau, un enfant d'une main et de l'autre une femme, il tomba lui-même sans connaissance : le sang lui sortait des yeux, des narines, par la bouche, et on le crut mort et victime de sa sublime bravoure. Mais grâce à Dieu, il n'en était rien, les secours qu'on lui prodigua le rappelèrent à la vie. Au milieu de cette désolation générale qui frappait presque tous les témoins de la terrible scène, il y eut un mouvement de joie lorsqu'on le vit entr'ouvrir les yeux et agiter les bras. On le transporta chez lui aussitôt, et après un mois de maladie et de convalescence, il put reprendre sa vie habituelle et peindre dans l'église de San-Paolo, qui appartenait alors aux moines de Vallombrosa, de nombreux sujets tirés de l'ancien Testament et de la légende des saints. La dernière et la principale scène représentait le martyre de sainte Anastasia livrée aux flammes : elle se faisait remarquer surtout par l'admirable expression des têtes. Dans la même église travaillait un autre peintre nommé Bruno di Giovanni; il était chargé de montrer sainte Ursula tendant la main à la ville de Pise, symbolisée par une femme revêtue d'un manteau parsemé d'aigles. Il fallait que la tête de la suppliante exprimât la ferveur et la foi, et celle de la protectrice, la bienveillance. Bruno n'y pouvait réussir et passait des journées à faire et à défaire ce qu'il avait peint. Enfin, un jour, ne sachant plus à quel saint se vouer, ou plutôt à quel démon recourir, il alla trouver Buonamico et le pria humblement de le diriger par quelque conseil. Il faut dire que messer Bruno, en arrivant dans le cloître de San-Paolo, avait tranché du maître habile et s'était posé comme le premier peintre de la chrétienté. Buffalmacco au contraire s'était enveloppé d'une fausse humilité, avait feint la plus grande admiration pour l'étranger venu de Pise, et avait recommandé à ses élèves d'affecter pour Bruno des respects ironiques, que celui-ci prenait au sérieux.

Lorsque le Pisan sortit de la loge où il travaillait pour entrer dans celle du maître florentin, les trente disciples de Buonamico se levèrent avec empressement, saluèrent jusqu'à terre et crièrent tour à tour de leurs trente voix :

— Bien-venue à messer Bruno de Giovanni le Pisan!

Et ainsi de suite, jusqu'à ce que Buffalmacco fût descendu de son échelle et venu au-devant du visiteur.

Celui-ci, après bien des circonlocutions, conta son cas au Florentin, et lui insinua doucement qu'il payerait telle somme que l'on voudrait pour qu'un maître habile donnât à ses deux têtes de sainte Ursula et de la ville de Pise l'expression qu'il ne pouvait saisir. En effet, personne n'excellait autant que lui à peindre les draperies, et en cela Buffalmacco même lui restait inférieur; mais le Pisan n'entendait rien aux têtes. Donc, si Buonamico eût cédé aux demandes de Bruno, le tableau de ce dernier eût peut-être été supérieur au *Martyre de sainte Anastasie.*

Buffalmacco feignit de ne pas comprendre ce que lui proposait messer Bruno.

— Eh! mon Dieu! répliqua-t-il avec une fausse bonhomie, qu'importe le plus ou le moins d'expression et de réussite des têtes! Ce ne sont là que des accessoires! Les draperies seules constituent un tableau et méritent l'attention et les soins du peintre. N'y attachez pas plus d'importance que cette bagatelle n'en vaut réellement. Si les têtes ne disent pas ce que vous voulez leur faire dire, faites sortir de la bouche de sainte Ursula et de la ville de Pise deux banderoles. Sur l'une vous écrirez : *Adjuva me per Christum*, et sur l'autre, *Adjutorium nostrum in nomine Domini.* Alors il n'y aura plus d'incertitude.

Bruno trouva l'expédient admirable et alla se mettre à l'œuvre sur-le-champ.

Du reste Buffalmacco resta un peu désappointé dans sa mystification, car on ne comprit pas le ridicule de la stupide innovation adoptée par Bruno. On trouva même l'idée excellente; beaucoup de peintres l'imitèrent, et le prieur de San-Paolo se plaignit à Buonamico qu'il n'en eût point fait autant pour le *Martyre de sainte Anastasie.*

A quoi le Florentin répliqua en haussant les épaules et en repartant pour sa ville natale.

Néanmoins on ne tarda point à le rappeler à Pise pour exécuter quatre fresques dans le Campo-Santo. Il les entoura d'un ornement qui contient son portrait. Parmi les diverses compositions de cette grande œuvre, on remarque la *Création du monde* et la *Construction de l'arche de Noé.*

Peut-être vous dirai-je un de ces jours de quelle triste façon se termina la vie joyeuse de Buonamico Buffalmacco.

S. Henry BERTHOUD.

# HISTOIRES NAÏVES.

## AUTOUR D'UN VASE DE LAIT.

Le jour ne pénétrait qu'à grande peine à travers les jalousies de la chambre de Paul lorsque sa mère entra. Paul n'était point encore réveillé. Sa mère posa doucement un vase rempli de lait sur la table de nuit et alla, retenant son souffle, étouffant le son de ses pas, ouvrir sans bruit la fenêtre qui donnait sur le jardin.

La lumière n'avait point dessillé les yeux de l'enfant.

La mère alors retourna près du lit, déposa un baiser sur le front de son fils, qui sourit dans son sommeil, puis attacha son regard voilé de larmes sur le visage de son enfant. Ses cheveux cendrés, sans force pour se rouler en anneaux, tombaient sur son front et glissaient le long de

ses joues amaigries ; sa bouche entr'ouverte laissait échapper un souffle inégal. Paul avait été bien malade ; il n'était point encore sauvé. La pauvre mère s'agenouilla au pied du lit, pria Dieu et sortit en étouffant un sanglot dans son mouchoir.

Le premier rayon de soleil n'était pas plus tôt entré hardi, vif et joyeux, que la chambre s'était animée. Les petites mouches nouvellement écloses abandonnèrent le plafond et vinrent faire briller leurs ailes bleues à la lumière, bourdonnant un hymne du matin au chaud soleil leur père. Quelques-unes, aventurières et maraudeuses de la troupe, avaient tourné leurs gros yeux rougeâtres à la prunelle dorée et fine comme un trait pour découvrir quelques mets délicats, savoureux, dignes enfin de la trompe d'une mouche de bonne maison. Une d'elles, après bien des détours et des hésitations, se hasarda jusque sur les bords du vase, et, s'étant assurée de la qualité du contenu, revint à tire d'ailes vers ses compagnes et leur rendit compte en ces termes de sa mission :

— Mes sœurs, pour la première fois aujourd'hui vous m'avez honorée de votre confiance. J'avais à cœur, moi la plus jeune, de reconnaître cette marque d'estime. Le dieu des mouches en soit loué, j'ai réussi au delà de mon espérance. Là-bas, au sud de cet appartement, près de l'alcôve où nous allâmes l'autre jour pomper sur les lèvres de l'enfant un reste de miel, j'ai avisé le lait le plus pur et le plus suave qui ait jamais coulé sous les doigts d'une blanche jeune fille des pis d'une vache noire. Venez, mes sœurs, mais conservez une grande prudence, car une femme est auprès dont la main, si tendre pour son enfant, pourrait nous être meurtrière. Volons donc et tentons cette périlleuse entreprise. Néanmoins, ma sœur aînée, ajouta-t-elle en s'adressant à une mouche dont le corselet noir était rayé de cinq belles bandes grises, donnez des ordres ; que plusieurs d'entre nous fassent sentinelle et donnent l'éveil au moindre signe hostile. Qu'il me soit permis de prendre la première garde ?

— Non, Myrrha, dit la sœur aînée, vous avez bien mérité de vos compagnes ; elles reconnaîtront ce service et votre zèle. A vous de pomper la première goutte de lait.

Toutes les mouches applaudirent à cet acte de justice.

Myrrha, heureuse et fière, se mit à la tête de la troupe et la dirigea avec l'habileté stratégique d'une mouche d'automne général.

La mère de Paul venait de fermer la porte, et les mouches, délivrées de toute inquiétude, étaient rassemblées sur les bords de la tasse, s'apprêtant à profiter de la découverte de Myrrha, lorsqu'elles virent entrer par la fenêtre entr'ouverte une mouche au vol lourd, mais cependant assuré.

Il se fit alors dans tout ce petit peuple un grand bourdonnement.

Paul se réveilla, mit son coude sur son oreiller, appuya sa tête et regarda machinalement le vol et les allures des mouches qui partageaient sans façon son déjeuner.

Le grand mouvement qu'il fit n'épouvanta personne, la communauté était bien trop occupée. Une députation partit et ramena presque en triomphe la nouvelle venue.

Or, c'était une mouche fort âgée : elle voyait, chose rare et qui explique l'empressement des autres mouches, un second printemps.

La sœur aînée, que chacune nommait Fly, la reçut à quelques *ailées* du bol avec toutes les marques du plus profond respect.

— Mère, lui dit-elle, daignez vous reposer un instant parmi nous et prendre place à notre repas du matin.

— Bénie soyez-vous, ma fille, qui honorez la vieillesse. J'accepte. Puisse Dieu, s'il vous soumet à cette triste épreuve de voir de longs jours, vous rendre ce que vous faites pour moi.

Les convives la conduisirent et lui firent prendre place sur les bords escarpés du vase. Mais elle n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur la liqueur qu'on lui offrait, qu'un nuage de tristesse voila ses yeux.

Les mouches interrogèrent sa douleur.

— Pardon, leur répondit-elle en passant ses pattes de devant sur sa tête, pardon, mes enfans, de venir avec mes chagrins obscurcir votre gaîté. La vue de ce breuvage m'inspire de tristes souvenirs, et je ne puis retenir mes pleurs.

— Laissez-les couler, bonne mère, dit Fly, la sœur aînée ; elles soulagent la douleur.

— Contez-nous le triste épisode qui vous afflige, demanda Myrrha, aussi grande curieuse qu'une petite fille. Ouvrez-nous votre cœur. Les maux sont comme les odeurs, ils deviennent moins forts en s'exhalant.

La vieille mouche les remercia du regard, leur fit signe qu'elle allait commencer, puis se recueillit quelques instans.

Paul, qui semblait comprendre cette pantomime, devint plus attentif. Les mouches, oubliant leur déjeuner, se rangèrent en silence autour du vase.

Conticuere omnes, intentique ora tenebant.

— Je commence, dit la vieille mouche. L'an passé, mes filles, j'étais comme vous folle et légère ; j'allais reposer mon vol aventureux sur les fleurs du parterre, pomper le suc embaumé des bleuets de la prairie et boire la rosée sur les pelouses que caresse la rivière. J'étendais mes ailes au soleil, me laissant bercer par les souffles du printemps. Alors je ne songeais qu'au plaisir ; j'étais trop heureuse pour croire au malheur. Jamais mes antennes ne s'étaient prises aux toiles de l'araignée ; l'hirondelle, notre grande ennemie, avait toujours passé loin de moi, et j'avais évité la main cruelle des enfans sur les vitres de la chambre aux jours de pluie.

» L'été passa ; l'automne survint. Mes compagnes les plus chères tombaient à mes côtés et, sans forces pour se relever, se raidissaient aux premiers froids.

» J'avais fixé ma demeure près d'ici, dans le château d'un noble banquier dont les quittances héraldiques étaient bien en règle. Un jour, je vis les domestiques faire les apprêts du départ. Il retournait à Paris.

» Je sentais déjà l'influence de la saison. Le sort de mes compagnes m'inquiétait pour moi-même. L'instinct de la conservation me suggéra cette réflexion : puisque les hommes délaissent la campagne et vont passer l'hiver à Paris, c'est que la ville est plus salutaire pendant les mauvais jours. — Et me voilà dans la calèche du financier, soupirant après la capitale et maudissant la lenteur des chevaux de poste.

» O mes filles ! Dieu vous garde d'un pareil séjour. Les fleurs sont fausses, l'air corrompu asphyxie, les nuits sont sans sommeil. Je ne pouvais vivre là ; il me fallait mes champs, ma patrie. J'en partis au plus vite.

» Après un vol long et laborieux, je parvins un soir, brisée et presque anéantie par la bise glacée, à la porte d'une modeste chaumière. Une pauvre femme allait en clore la porte : je trouvai des forces pour me glisser vivement dans l'intérieur. Là, bientôt j'entendis la femme s'étendre sur une couche de feuilles sèches. Quant à moi, je m'étais posée et blottie en un endroit chaud et moelleux. La nuit était complète. J'attendis le lendemain pour reconnaître les lieux.

» C'était, mes enfans, une humble masure au sol inégal et raboteux, aux murs chancelans, à l'âtre froid. Les hôtes de ce réduit étaient une femme, un enfant et trois chèvres. La femme était vieille, mais active, laborieuse; elle prenait soin de son petit-fils, menait paître les chèvres et vendait leur lait quand elle n'en faisait pas du fromage. L'enfant, maigre, pâle et voûté, avait douze ans; son regard était fixe, sa lèvre inférieure pendante. Il restait immobile sur un escabeau des jours entiers : lorsqu'il ouvrait la bouche, il n'en sortait que des sons rauques, inintelligibles, ou bien un rire convulsif horrible à voir : le malheureux était idiot. Les trois chèvres, capricieuses et bondissantes, quittaient au matin leur litière et promenaient leur joie par la chambre, courbant leur jolie tête sous les caresses de la vieille ou frottant leurs petites cornes au siége de l'idiot pour réclamer aussi ses faveurs.

» Sous ce toit de chaume tout était bien pauvre, bien nu; mais on y respirait ce parfum de résignation et de tranquillité d'une vie douce et pure qui remplit l'âme de quiétude.

» Je résolus d'arrêter ma course en cet endroit et d'y passer le reste de mes jours.

» J'étais déjà depuis quelque temps dans cette maison, heureuse et calme dans cette atmosphère simple et vertueuse, admirant le cœur et le courage de la grand'mère, puisant chaque matin une saine nourriture dans les jattes à lait, cherchant à distraire l'enfant par les cercles de mon vol capricieux ou bien excitant les chèvres de mon aiguillon taquin, lorsque tout sembla prendre sombre une teinte de tristesse. Le chant de la mère pour endormir son petit-fils n'était plus si joyeux. Parfois, l'enfant criait : « J'ai faim ! » Le lait devenait moins abondant. Les chèvres ne s'ébattaient plus. C'était la misère qui posait son drap noir sur leur douce pauvreté.

» Hélas! mes filles, la saison était bien rude, la neige couvrait la mousse sur la montagne, les provisions de la ménagère touchaient à leur fin, les fourrages étaient chers et l'argent devenait plus rare à la chaumière.

La vieille partageait son pain avec son fils et ses chèvres, ne s'en réservant qu'une petite portion qu'elle arrosait de ses larmes. Quelquefois l'enfant criait : « Faim, faim! j'ai faim! » Sa grand'mère diminuait sa part et la présentait à son petit-fils : l'enfant la dévorait bruyammant. Les chèvres aussi bêlaient; alors elle allait leur porter le reste de son pain noir. Mais les bêtes refusaient; elles étaient de la famille et voulaient leur part de malheur.

» Un matin, l'idiot quitta le lit de sa grand'mère et courut jouer avec ses petites amies. La plus jeune des chèvres ne répondait pas à ses caresses; elle restait couchée sur la paille, les yeux fermés. L'enfant la dressa sur ses pattes sans qu'elle fit un mouvement. Il la lâcha, elle retomba lourdement à terre!

— » Morte! s'écria la grand'mère en larmes.

— » Morte! répéta le petit-fils en laissant éclater son rire effrayant.

» Dans la journée, l'idiot cria : « Faim, faim, j'ai faim! » La pauvre vieille n'avait que des larmes.

— » Ha! s'écria-t-elle en pressant ses chèvres sur elle, mes pauvres filles, il va donc falloir nous séparer.

» Elle sortit. L'idiot prit le bord de son tablier et la suivit.

» Elle revint avec un homme.

— » Elles sont trop maigres, dit le marchand après les avoir examinées.

» Et il refusa d'en donner une modique somme.

» Vous dire, mes filles, comment tout ce monde vécut encore quelques jours, je ne le sais. On n'entendait dans la chaumière que les sanglots de la vieille, les cris de l'idiot qui répétait toujours : « Faim, faim, j'ai faim! » et les sons plaintifs des deux chèvres...

» Un autre matin — peut-être celui qui vous a vues naître, mes filles — les premiers rayons du printemps vinrent mettre l'espoir au cœur de la pauvre femme. Mais ils arrivaient trop tard : les deux chèvres, qui avaient quitté leur crèche dans la nuit, étaient étendues au pied de son lit. Elles avaient été rejoindre leur compagne.

» La femme ne pleura pas, elle n'avait plus de larmes. Elle entraîna son petit-fils qui riait toujours de son rire effrayant, et vint proposer à son voisin l'achat de sa masure et de son petit enclos.

— » Sans cet enfant, lui dit-elle, dont personne n'aurait soin si je n'étais là, j'aurais prié Dieu de me pardonner et je serais morte plutôt que d'implorer la pitié des hommes, de mendier..... J'ai perdu mes chèvres, qui m'aidaient à vivre, mes compagnes, mes amies; j'ai froid dans le cœur. Mais cet enfant me dit qu'il a faim; je ne peux pas le laisser mourir, le fils de ma bonne fille, que Dieu m'a redemandée.

» Le voisin a pris pitié de la pauvre femme, lui a laissé sa chaumière et lui a donné l'espérance. Il va partout, contant ce malheur, si petit et si grand, si simple et si touchant à la fois, demandant l'obole du riche pour rendre à la grand'mère trois autres chèvres. Je l'ai suivi pas à pas, dans le salon de l'opulent, que ma piqûre a fait généreux en le forçant à lâcher les pièces parmi lesquelles il cherchait une petite monnaie; chez le pauvre poëte, dans sa mansarde, qui nous a donné le prix de son modeste dîner; chez bien d'autres encore. Mais, hélas! chacun ne sait souffrir que de sa douleur et ne comprend pas celle des autres. Je doute qu'il rassemble jamais la somme nécessaire, c'est pourquoi, mes filles, je suis triste devant ce vase de lait, qui me rappelle ceux qui m'ont soutenue pendant la froide saison, la pauvre vieille désolée et ses trois joyeuses chèvres, mortes maintenant. Je suis entrée dans cette maison avec le voisin et je désespère de sa réussite, voilà pourquoi je verse des pleurs. »

A ce moment, la mère de Paul rentra.

Les mouches se dispersèrent par la chambre, silencieuses et pensives.

— Mère, dit l'enfant en prenant une petite bourse sous son chevet, tout pour la femme aux trois chèvres.

Le petit malade reçut un baiser de sa mère.

— Paul, c'est bien! bourdonna la vieille mouche à son oreille.

Or, comme il peut paraître surprenant que Paul ait entendu la conversation des mouches, il est nécessaire à cette heure d'expliquer que la vieille mouche n'était autre chose qu'une jeune fée; celle qui avait présidé à la naissance de l'enfant.

Le Sort allait rayer ce dernier de son livre, lorsque la fée intercéda et pria pour l'existence de son favori. Le Sort, qui était des amis de la fée, finit par se rendre à son désir,

— Pourvu, dit-il, que cet enfant soit digne de cette faveur.

— Mettons-le à l'épreuve, avait répliqué la solliciteuse.

Paul en sortit victorieux.

La vieille femme eut ses trois chèvres. Grâce à Paul, elle a recouvré une petite aisance; aussi est-elle reconnaissante. Chaque matin elle apporte un vase du lait de ses chèvres à son bienfaiteur. Ce lait peu à peu rend la santé à Paul. Sa mère a déjà vu les couleurs reparaître sur ses

joues. Maintenant elle ne pleure plus en regardant son fils, et lorsqu'elle prie Dieu, ce n'est que pour le remercier.

MORALE.

Blonds enfans, soyez généreux,
Du pauvre entendez la détresse,
Car sa prière, souffle heureux,
Sur vos fronts chasse la tristesse.

Sa voix monte jusques au ciel,
Dieu l'entend, et pour récompense
A votre coupe met le miel
Qui vous rend douce l'existence.

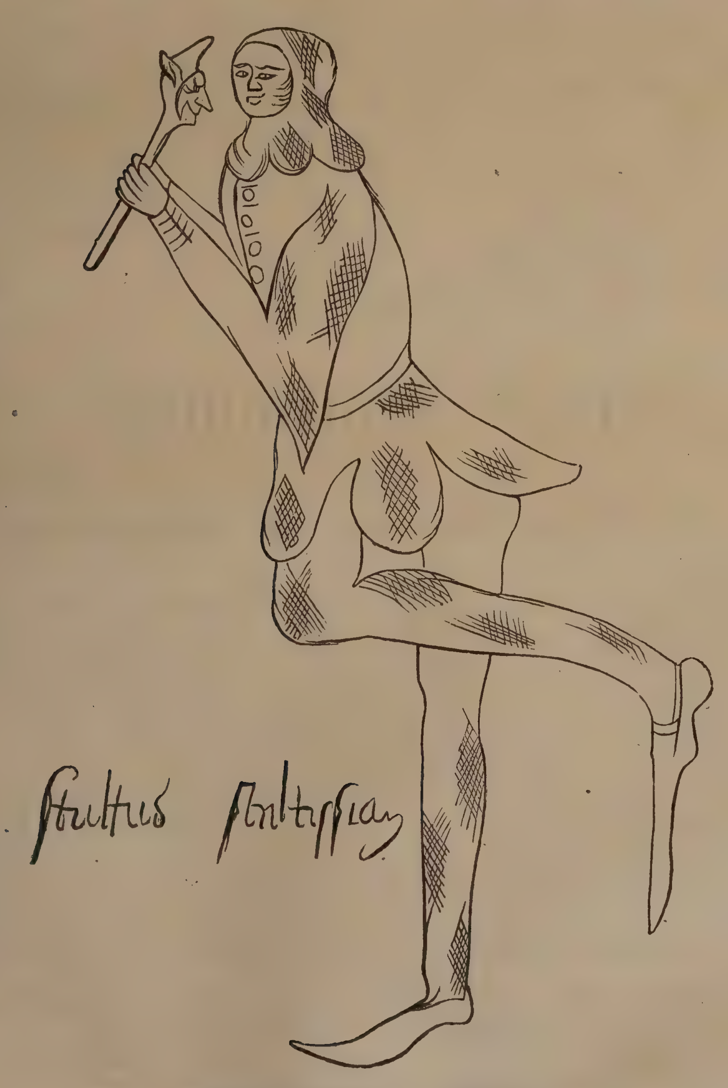
Les dons qu'ainsi vous sèmerez
Porteront des fleurs sur la terre;
Les fruits, vous les récolterez,
Enfans, dans la céleste sphère.

HENRI NICOLLE.

# ÉTUDES HISTORIQUES.

## STULTUS STULTORUM.

Au moyen âge, dans ces fêtes bizarres *des fous*, *des ânes*, *des cornards*, *des enfans sans-souci* et même dans la célébration des fêtes de la Nativité, où la licence regnait jusqu'au pied du sanctuaire, on ne manquait jamais de choisir un chef, un roi, *un fou des fous*. C'est ainsi que dans *Notre-Dame de Paris*, ce grand coutu-



Le stultus stultissimus ou stultissimorum.

mier des usages de nos pères, nous assistons à l'élection de Quasimodo comme pape des fous.

Le personnage que représente la gravure que nous donnons ici n'est pas de ceux-là : c'est un personnage de co-

médie, une sorte de *gracioso* chargé au quinzième siècle d'amuser les spectateurs; il remplissait alors le rôle du niais obligé de nos mélodrames d'aujourd'hui.

Nous le tirons d'un manuscrit de la bibliothèque de Sainte-Geneviève de Paris, édité tout entier par celui qui écrit ces lignes, et qui contient vingt et un mystères, parmi lesquels il faut citer surtout celui de Sainte-Geneviève, où l'on voit (*sic*) :

Plusieurs miracles de malade,
Afin que le jeu soit moins fade,

et celui de monseigneur saint Fiacre, qui est coupé en deux par une farce de brigands et d'ivrognes afin de distraire un peu le spectateur de l'ennui que pouvait lui causer la gravité du sujet.

On trouve encore le *stultus stultissimus* dans un manuscrit de la Bibliothèque du Roi qui contient le mystère de saint Martin, dû à maître Andrien de la Vigne, et dont voici quelques personnages avec le nom des *acteurs*, ou pour mieux dire des *artisans*, car c'était des cordonniers, des tonneliers, des tanneurs qui les représentaient.

« Premièrement estoient conducteurs du mystère : monsieur le maire de Seurre (Guyot Berbis), sire Guénin Drute, Robin Joly-Cœur, Pierre Goillot. Et y avoit pour parsonnaiges :

| | |
|---|---|
| Lucifer, représenté par | AMIE OUDOT, |
| Satan, | SYMPHORIEN POINCENOT. |
| Proserpine, | Messire PONSOT. |
| Saint-Martin, | JÉHAN PONTHOUX. |
| Une damoiselle, | JÉHAN MORANDET. |
| Le prince d'Antiocne. | PIERRE GOILLOT. |
| Le duc de Falaise, | JACQUES PERRESOT. |
| Le duc de Villeboreau, | JÉHAN BEUFFART. |
| DIEU, | PHILIBERT BERTHOLET. |
| GABRIEL, | FRANÇOIS GRUYER. |
| Le grand Soudan, | PHILIBERT GON. |
| Le portier de la ville. | BROUTECHOU. |
| Courte-Oreille, } brigands, | Messire JOUSSE. |
| Sote-Trogne, } brigands, | ENGUBRANT. |
| Le *Stultus Stultissimus*, | LEROY FALLOT, etc. |

Le procès-verbal ajoute que ce miracle fut joué l'an 1496, *pour exciter le commun peuple à véoir comment de son vivant le noble patron de Seurre a vescu saintement et dévasté*. Par malheur, la représentation ne marcha pas très-bien. Elle fut d'abord retardée par *aulcunes malles nouvelles de guerre*; ensuite les acteurs, *qui montaient bien à neuf-vingts chevaulx*, furent mouillés par la pluie, qui dura *depuis troys heures du matin jusqu'à troys heures le disgner; enfin quand le jeu commença, celuy qui jouoit le personnaige de Sathan, ayant volu sortir de dessoubz terre, le feu prist à son habit autour des fesses* (sic), *tellement qu'il fut fort bruslé; mais il fut si soubdainement secoru que sans faire semblant de rien vint jouer son personnaige, puis se retira en sa maison. Et les dits joueurs prirent telle hardiesse, qu'oncques lyon en sa tannyère ne meurtrier en un boys ne furent jamais plus fiers ne mieulx assurés qu'ils estoient quand ils jouoient.*

Ce mystère dura trois jours, et il n'y eut pas moins de deux cent vingt-cinq personnes qui prirent part à sa représentation.

ACHILLE JUBINAL.

# ÉTUDES GÉOLOGIQUES.

## LE PUITS ARTÉSIEN DE GRENELLE.

Un grand événement scientifique vient de mettre en émoi toutes les têtes intelligentes de la capitale, y compris celles de MM. les membres de l'Académie des sciences. M. Mulot qui, pour n'être point de l'Institut, n'en est pas moins un des plus habiles géologues de notre pays, vient, après plus de sept ans d'un travail patient et hérissé de difficultés, de voir se réaliser toutes ses espérances. La nappe d'eau jaillissante est maintenant atteinte au puits de Grenelle à une profondeur de 1,700 pieds ou, pour parler en termes moins intelligibles mais plus modernes, à une profondeur d'un demi-kilomètre 6 mètres et 95 centimètres. Tant de circonstances malheureuses, tant d'obstacles imprévus et sans cesse renaissans ont accompagné ce beau travail, que nous devons toute notre admiration à l'habile mécanicien qui, à force de persévérance et d'ingénieuses inventions, a su le mener à bonne fin.

C'est en 1833 que M. Mulot, déclaré adjudicataire, fit mettre en œuvre cette grande entreprise. Pendant quatre ans d'un forage journalier aucun accident important n'étant survenu, on commençait à espérer qu'il en serait de même jusqu'au bout, quand, au mois de mai 1837, à la profondeur de 345 mètres, la sonde se brisa, laissant dans le puits 1,140 pieds de tiges. Comment, à cette distance du sol, ramener un pareil poids de barres? avec quel instrument l'aller saisir? M. Mulot, dont le courage ne fut point ébranlé par ce terrible accident, parvint, avec des difficultés que l'on conçoit aisément, à tarauder avec un écrou d'acier l'extrémité brisée de la tige et, après l'avoir fortement vissée au morceau supérieur, à la ramener vers la surface au mois d'août de l'année suivante. Seize mois d'un travail assidu pour faire un pas de vis, quelle patience! Cet accident réparé, on reprit le forage avec une nouvelle ardeur, et tout faisait présumer un succès prochain, quand, le 8 avril 1840, la sonde tomba du haut du puits avec son alésoir. Elle acquit par la vitesse accélérée de sa chute une force si prodigieuse qu'elle pénétra de 78 pieds dans la craie. Pendant trois mois il fallut creuser autour de la sonde pour la dégager avant de reprendre le travail. A quelque temps de là, une cuillère de sonde se brisa au fond du puits. Cette fois M. Mulot, renonçant à l'espoir de la retirer, prit l'ingénieux parti de lui creuser une petite fosse latérale, où elle se trouve présentement ensevelie pour longtemps. Nous ajouterons encore pour terminer notre historique, dont le défaut d'espace nous fait retrancher bien des détails intéressans, que ce puits, d'une profondeur incompréhensible, est tubé en tôle jusqu'à sa base, et que par trois fois

les tubes s'étant trouvés trop étroits pour le travail, on a dû les enlever pour les remplacer. Enfin, le 27 février dernier, la sonde ayant subi une forte secousse, on en conclut avec raison que l'on avait atteint la couche jaillissante et que l'opération du forage était terminée. En effet, l'eau ne tarda pas à s'élever dans toute la capacité du puits, entraînant avec elle l'immense quantité de sable qui l'empêche aujourd'hui de jaillir fortement.

L'ouverture de ce puits est à 93 pieds au-dessus du niveau de la mer, tandis que le fond est à 1,548 pieds audessous, et par conséquent bien au-dessous du fond même de la Manche à une grande distance des côtes. L'eau qu'il donne est à la température de 28° et l'on peut en évaluer la quantité à 4,000,000 de litres par vingt-quatre heures, c'est-à-dire moitié de ce qu'en fournissent dans le même espace de temps tous les établissemens hydrauliques de Paris réunis. On pense qu'elle s'élèvera à la hauteur du réservoir construit sur la place du Panthéon, qui est d'environ 180 pieds au-dessus de l'orifice du puits.

Si nous voulons maintenant remonter à l'origine géologique de ces courans souterrains, nous pensons qu'elle doit être sur la ligne de superposition du terrain crayeux au terrain arénacé qui longe toute la formation jurassique de l'est de la France, c'est-à-dire du côté de la Champagne ; que ces immenses infiltrations, après avoir circulé souterrainement sous la craie, iraient ensuite reparaître dans l'ouest de la France, où elles donnent naissance à l'Eure, à l'Orne, à la Mayenne, à la Sarthe, etc., et que dans leur trajet elles alimentent le puits de Grenelle. Il y a vraiment quelque chose de fantastique dans cette colonne d'eau qui nous arrive de si loin en bouillonnant pour jaillir sur le sol comme le grand Geiser d'Islande, et nous avouons ingénuement que pour notre part, nous la vîmes surgir avec une sorte de respect. Nous partageons bien sincèrement l'enthousiasme de la foule qui se presse chaque jour autour de cette source artificielle et, comme beaucoup d'autres, nous avons aussi rapporté de cette expédition notre petite bouteille d'eau et notre paquet de sable.

Comme chimiste, nous avons dû soumettre cette eau à l'analyse scientifique, et nous devons dire que, malgré notre vif désir d'y rencontrer des choses extraordinaires, nous l'avons simplement trouvée excellente à boire et bonne pour tous les usages de la vie. Quant au sable, il est en petits fragmens assez semblables pour la couleur et la grosseur au sel gris ; il n'a aucune qualité particulière, mais il a pour nous l'immense mérite d'avoir été tiré de 1,700 pieds de profondeur par la vrille géante d'un simple humain; et du sable foulé par les mastodontes, les paléonthériums, battu par les flots d'un océan tari pour jamais, est bien digne de figurer honorablement entre l'anneau d'un Pharaon et la faucille d'une Velléda sur l'étagère d'un amateur.

A.-B.

# MAGAZINE.

## DU VIN CHEZ LES MODERNES.

Les variétés de vin sur le continent sont très-nombreuses. En Espagne, on en compte plus de quatre cents espèces et en France plus de mille. Un seul vignoble du Jura en fournit jusqu'à dix-neuf. On ne saurait trop déterminer dans quel pays la vigne a pris naissance. La souche-mère est perdue aussi bien que celle du froment; les recherches à ce sujet n'ont rien produit de certain. Tout porte à croire que l'une et l'autre sont originaires de l'Orient. Les limites entre lesquelles la vigne donne des fruits comprennent une étendue de seize degrés environ, prenant pour latitude nord Coblentz, sous 51°, et au midi l'île de Chypre, sous le 34° 30 minutes. Mais dans la Calabre même, et les autres contrées méridionales de l'Italie, on est obligé de garantir les vignes avec de la fougère contre les trop grandes chaleurs. Cette ligne de démarcation s'étend du nord-ouest au sud-est, depuis Coblentz jusqu'à l'embouchure de la Loire. Le Hock (vin du Rhin) et le Champagne se récoltent tous les deux à trois degrés au nord de ce dernier point, ce qui rend assez difficile à expliquer pourquoi la latitude de floraison pour la vigne se resserre à mesure qu'on approche de l'ouest. Une température plus humide, un ciel plus nébuleux, et par conséquent un soleil moins ardent, en sont peut-être la cause. Dans plusieurs parties de notre comté de Cornouailles, l'abricot ne peut mûrir, dit-on, faute de soleil. S'il en était ainsi, ces observations pourraient jeter quelque clarté sur une question longtemps débattue sans beaucoup de succès.

En Asie, il ne se fait pas de bon vin au sud de Shiraz, en Perse, sous le 33°. En Amérique, des colons allemands cultivent le raisin du Rhin jusque dans le Canada. Il y croît 70 espèces de vignes sauvages ; toutes, il est vrai, ne donnent pas de fruits, mais on récolte à Washington un excellent raisin appelé Catarobe, si connu en Europe, et à Boston une autre espèce connue sous le nom d'Isabelle, dont le goût est délicieux.

En général, les meilleurs vignobles sont situés sur des coteaux. Virgile, docte connaisseur en ce genre, l'affirme dans ses Géorgiques : *Bacchus amat colles.* Il faut, pour la vigne, des collines d'une moyenne élévation, bien boisées au sommet et exposées au soleil. Cependant la situation au midi n'est pas toujours indispensable. La vigne est fort productive sur la rive gauche du Rhin et de la Moselle, et cependant elle y croît à l'exposition du nord. En Bourgogne, l'exposition du sud-est est considérée comme sujette aux dernières gelées ; il paraîtrait donc que si le sol et le climat sont favorables, la situation n'est qu'une considération secondaire.

Les terrains secs et légers, les sols calcaires, poreux et volcaniques conviennent parfaitement à la vigne. Les terres riches et grasses ne produisent pas de bon vin. Les lieux humides n'en produisent pas du tout. Toutefois le même sol présente quelquefois des bizarreries presque inexplicables ; dans un petit vignoble de Bourgogne, celui de Montrachet, la nature du terrain, la position, la culture sont partout les mêmes, et cependant on y récolte trois variétés distinctes : Montrachet-Aîné, Montrachet-Chevalier, Montrachet-Bâtard.

On cultive les vignes de deux manières : à hautes tiges ou à basses tiges ; les premières sur des arbres ou des treilles, les secondes sur des pieux ou des échalas à hauteur d'appui. Dans toute la France, jusqu'à la Provence exclusivement, en Allemagne, en Suisse, en Hongrie, les vignes

sont à basses tiges. En Italie elles grimpent sur les arbres ou le long de hauts treillis. Les vignes de la Grèce sont fortes de souche et croissent comme les autres arbres; leurs vigoureux rameaux se soutiennent d'eux-mêmes. Dans l'Italie, surtout en Lombardie et en Toscane, on leur prête le secours de l'érable; dans les vignobles de Naples et dans ceux du sud on se sert de l'orme et du peuplier. L'engrais de la vigne demande une attention particulière; on ne peut employer que celui des oiseaux. Le fumier de légumes, de chardons, d'épines, de luzerne, de lupins est ce qu'il y a de mieux. La maturité du raisin peut s'avancer d'une quinzaine de jours au moyen d'incisions annulaires faites sur l'écorce des branches.

La vigne produit, sans dégénérer, jusqu'à 60 70 ans. Naturellement elle ne donne pas de fruits avant sa septième année; mais on la rend productive dès la première à l'aide de la greffe. Les noms des raisins sont généralement peu connus, surtout en Angleterre; nous donnerons les principaux. En France, le morillon noir, la madeleine, la vigne d'Ischia, le meunier (le premier connu), le bourguignon, le teinturier, ou gros gamet, le cornichon, le griset blanc, le morillon blanc, le mornain, le muscat, le chasselas de Chypre, le civatat, le raisin de Corinthe, le raisin d'Alep, le viormier de Condrieu, le sercal, ou chercal, de Sicile, le gorrais, le verjus, etc.

Le raisin de Pineau produit le Bourgogne et le Champagne; il y en a dix-huit variétés. Le plant de l'Hermitage provient du raisin de Shiraz, en Perse. Le Côte-Rôtie se fait avec le Serine. Dans le midi de l'Espagne l'espèce appelée Pedroximènes est la souche des vignes estimées en Angleterre. Le raisin français des environs d'Orléans, transplanté sur les bords du Rhin, y donne des meilleurs vins allemands.

Les procédés de fabrication varient suivant les contrées. Le vin de Bourgogne reste 36 heures dans la cuve, celui de Narbonne 70 jours. En Allemagne on rejette le rafle (la grappe), en Portugal on s'en sert toujours.

Les tonneaux, en général, sont faits de chêne ou de hêtre; ils prennent différens noms dans différentes parties de la France. Dans le département de la Marne, c'est une *queue*, dans le Cher un *tonneau*, dans la Loire un *poinçon*, dans la Vendée une *pipe*, à Lyon une *botte*, à Bordeaux une *barrique*. Les grandes jauges sont appelées *muids*, et celles de la plus grande dimension *foudres*.

Il n'y a qu'une espèce de vin qui se fait sans le pressoir ni le foulage de la cuve, c'est le Lacryma-Christi. On laisse les raisins se fondre de maturité sur le cep, et l'on suspend des bocaux aux branches de manière à y recueillir les gouttes qui découlent de cette distillation naturelle. Le Malaga de première qualité se fait aussi quelquefois de cette manière. Le vin de Chypre se fait à coups de maillet sur un plan de bois incliné. C'est le raisin apporté de Chypre qui donne aujourd'hui le Lunel et le Frontignan.

Dans le midi de la France on fait un vin très-spiritueux qu'on ne laisse jamais fermenter. Il y a encore plusieurs sortes de vins ordinaires auxquels on donne une riche saveur en les faisant bouillir avec de l'eau-de-vie et des plantes aromatiques; ils sont communs en Espagne, en Italie et en France; la Corse est renommée pour les vins de cette espèce. En Angleterre, où il y a peu de connaisseurs, ils passent pour du Malaga, du Chypre et du Tinto.

L'ébullition donne au vin nouveau la maturité de l'âge; le Bordeaux et le Porto sont ainsi traités quelquefois. Les vins de liqueur sont ceux de Chypre, de Syracuse et de Malaga, dont le principe saccharin n'a pas disparu pendant la fermentation. Les vins de *paille* sont ainsi appelés parce que les raisins restent étendus plusieurs mois sur la paille avant d'être soumis au pressoir.

La France possède, dans le règne végétal, les plus beaux dons que Dieu ait faits à l'homme : le blé, l'huile et le vin; elle peut s'appeler le vignoble de toute la terre. Les vignes de France sont cultivées sur une superficie d'environ 2,000,000 d'hectares, qui donnent un produit moyen de 35,000,000 d'hectolitres de vin, dont un 6ᵉ est converti en eau-de-vie; leur produit annuel est évalué à 720 millions de fr., sur lesquels 65 millions proviennent des exportations. Les anciennes provinces de la Champagne, de la Bourgogne, du Lyonnais, du Dauphiné et du Bordelais renferment les crus les plus estimés; ceux du Roussillon, de la Provence et du Languedoc, le plus souvent dépourvus de bouquet, ne sont remarquables que par leur force.

Dire depuis quelle époque les vignobles de France ont commencé à jouir de leur réputation est chose assez difficile. Il paraît que ceux d'Autun existaient déjà du temps des Romains; mais on suppose que l'arome et la délicatesse des vins le plus en faveur aujourd'hui n'étaient pas connus il y a deux siècles. Il faut en excepter le vin de Champagne, dont l'excellence était appréciée dès l'année 1328, comme on peut en juger par le fait suivant : Vinceslas, roi de Bohême, vint en France pour régler avec Charles VI les clauses d'un traité. Arrivé à Reims, il goûta du Champagne et le trouva si bon qu'il imagina mille entraves pour traîner en longueur la négociation, tant il prenait de plaisir à se griser tous les jours avec ce breuvage délicieux, même avant dîner. Il concéda tout ce qu'on voulut, à condition qu'il prolongerait son séjour d'un mois encore dans ce bienheureux pays.

Le Champagne a pour ainsi dire immortalisé les bords de la Marne; les arrondissemens de Châlons, de Reims, de Vitry et d'Épernay en récoltent annuellement 1,560,887 hectolitres.

Le vin rouge de Bouzy est fort recherché; mais c'est surtout le Sillery, autrement appelé vin de la maréchale, que Londres et Paris accaparent; ces deux cités en ont le monopole.

Citerons-nous l'effervescent Aï, le Mareuil, le Pierry, le Dizy, l'Epernay? Il faut bien se borner au milieu de tant de richesses. Tous ces vins mis en cave sont à leur perfection au bout de trois ans et ne perdent rien de leur saveur pendant dix et même vingt années.

Nous avons encore soixante lieues de long, sur trente de large, de districts vignobles à parcourir dans la Bourgogne. Ici c'est la côte de Nuits, la côte de Beaune, la côte châlonnaise. Là c'est le Romanée-Conti, véritable trésor resserré dans un enclos de deux hectares; c'est le Pomard et le Volnay au bouquet framboisé; c'est le blanc Montrachet, qui se vend douze cents francs la queue; c'est le Clos-Vougeot, qui ne se vend qu'en bouteilles, ainsi que le Romanée-Conti, au plus offrant et au dernier enchérisseur, mais rarement au-dessous de 7 francs au sortir de la cuve du propriétaire; puis le Chambertin, qu'on ne trouve guère hors de la France. La Bourgogne est, à nos yeux, un vrai pays de cocagne; cependant elle a un grand défaut pour les habitans des Iles-Britanniques, c'est de produire les meilleurs vins du monde sans les rendre propres à l'exportation, et, pour surcroît de disgrâce, les riches connaisseurs de la France ont soin de les enlever à l'étranger.

## LE TAMBOUR CHEZ LES INDIENS.

Cet instrument n'est pas employé chez les Indiens, comme en Europe, à des appels militaires, il leur sert à des fins tout à fait opposées; ils l'emploient pour conjurer ou calmer les maladies, pour sauver les mourans de la tombe; ils l'appliquent enfin comme un remède spirituel ou corporel. Quand tous les autres moyens de l'art médical sont épuisés et que le malade continue à décliner, la dernière ressource est de recourir à l'influence magique du tambour et de la danse. La famille se rassemble autour du moribond; la personne qui le touche de plus près, le père, la mère, le mari, la femme ou l'aîné des enfans, mais le plus ordinairement une femme, quand cela est possible (les femmes étant plus sensibles en général et par conséquent plus susceptibles de verser des larmes), commence à gémir, à sangloter en élevant la voix de plus en plus et en finissant par de véritables hurlemens poussés avec une expression d'angoisse qui déchire le cœur. Tout à coup le tambour change sa mesure triste et lente et bat un air de danse très-vif; le cercle forme une ronde solennelle; la personne qui conduit le deuil hurle et sanglote, et les autres dansent en rond en marmottant des prières pendant des heures consécutives, jusqu'à ce qu'ils aient conduit au bord du tombeau la malheureuse victime au bruit du tambour, des pleurs et des hurlemens. Il paraît que dans cette extrémité, tout autre moyen curatif, même les secours indispensables pour le soutien de la vie, sont supprimés, et l'on s'abandonne entièrement à la puissance miraculeuse du charme. Les parens doivent avoir la foi, le malade doit avoir la foi, enfin tout dépend de la foi. Si le patient est un enfant, sa mère le prend de temps en temps dans ses bras et danse avec lui autour du cercle en pleurant et en se plaignant douloureusement. Si c'est un adulte, homme ou femme, qu'on veut guérir, on regarde comme une chose très-importante de le faire lever tant qu'il en a la force, aussi souvent que possible, pour se joindre à la danse, et quand ses membres fatigués se refusent au mouvement, ses parens le soutiennent et lui font achever la ronde en le traînant après eux, le plus souvent privé de sentiment. A mesure qu'il s'affaiblit, l'enthousiasme et l'agitation augmentent; le tambour bat avec plus de force; la contagion des sanglots et des plaintes se répand dans l'assemblée entière, augmentée par des amis et des voisins, qui se pénètrent bientôt de l'esprit de la scène; enfin le bruit, le tumulte deviennent tellement épouvantables qu'ils pourraient lutter avec le fracas d'un orage; et le malade, comme on doit s'y attendre, expire, accablé sous les émotions de tout genre de cette scène lugubre. C'est là ce qu'on appelle la *danse médicale*.

## ORIGINE DU MOT TRUFFE.

Le mot français *truffe* est dérivé du verbe gaulois *truver*, *treuver*, aujourd'hui *trouver*. On sait que La Fontaine, dans sa fable du *Gland et la Citrouille*, a employé le vieux verbe *treuver* en ancienne langue thracienne (la dénomination de *truffe* exprimant aussi une trouvaille, un fruit fortuit).

Sans en chercher la preuve
Dans tout cet univers, et l'aller parcourant,
Dans les citrouilles je la *treuve*.

Ronsard dit encore dans la deuxième ode de son second livre :

De son doux nectar j'abreuve
Le plus grand roi qui se *treuve*.

En 1650, du temps de Ménage, c'était encore un point de critique de savoir lequel des deux était le mieux de *treuver* ou de *trouver*. L'usage, plus hardi que les grammairiens, a terminé la contestation en faveur du dernier.

## VILLE PÉTRIFIÉE.

Voici, à cet égard, ce que rapporte Lucas dans son *Voyage aux montagnes de Derne* :

« A trois journées d'*Ogellah*, qu'on appelle vulgairement *Audjelah*, et à huit journées de Ben-Ghazi, est située *Rassim*, qui signifie en arabe *poison* ou *pays empoisonné*. Ce pays est pétrifié. . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Tous les Arabes que j'ai vus dans ce pays, et des esclaves chrétiens qui y ont passé, m'ont assuré y avoir vu des corps d'hommes et de femmes pétrifiés, des bestiaux et un cheval sur ses pieds qui paraissait en vie. Pour moi, j'ai vu un pain pétrifié, et une datte qui semblait cueillie fraîchement et dans sa maturité; ce qui pourrait faire croire que cette catastrophe est arrivée dans le temps de la maturité des dattes, en septembre ou octobre.

« On y voit des forêts de palmiers et d'oliviers tout pétrifiés, la plupart renversés la racine en haut, sans aucun changement de forme. »

Ce rapport, fait par un envoyé du roi de France, en 1708, pour explorer ces régions, devrait être digne de foi. Cependant le capitaine Smith dit qu'en 1819, après avoir visité les magnifiques ruines de Lébida, il s'enfonça dans la direction du sud pour chercher une soi-disant ville prétifiée; mais il ne trouva qu'un misérable village appelé *Ghirza*, avec quelques chétives huttes, par 30° 37" 30' mérid. île de Fer.

Il rencontra dans ses recherches un fossé où gisaient des débris de tombeaux et d'autres édifices d'une architecture grossière; les colonnes étaient sans socles, les bas-reliefs complétement usés. Dans le voisinage était une ville sans eau nommée *Garatilia*, qui paraissait n'avoir été qu'une ancienne station militaire servant de communication avec l'intérieur de la Libye.

A quelque distance de là, dans une belle vallée habitée par des antilopes et des autruches, il trouva un obélisque avec cinq tombeaux et plusieurs inscriptions. Ces ruines sont situées tout près de la route des caravanes de Fezzan à Tripoli; tous les voyageurs venant de l'intérieur les regardent et les admirent au point que la plupart en ont fait des descriptions exagérées et fabuleuses. Ces récits, joints à la renommée de cette ville merveilleuse, ont donné lieu, selon Smith, à la tradition de la ville pétrifiée au sud de Lébida. On en a fait un lieu de pèlerinage; les superstitieux y trouvent des sentences qu'ils récitent en y ajoutant des prières afin d'obtenir le repos des âmes des musulmans pétrifiés.

Voilà deux relations qui diffèrent entièrement, et si, contre toute apparence de raison, on ne voulait pas traiter de vains contes et de pure fable le récit du sieur Lucas, il faudrait supposer alors que, dans l'espace du siècle qui s'est écoulé de l'une à l'autre, puisque la première est du dix-huitième siècle et la seconde du dix-neuvième, cette ville pétrifiée aurait disparu par des accidens assez communs dans ces régions sablonneuses, ou que le capitaine Smith ne se serait pas porté dans la même région que le sieur Lucas.

Malte-Brun prétend que c'est probablement dans le désert du *Haroudjé*, qui est limitrophe du Fezzan, qu'on trouvera un jour la solution de l'énigme des géographes arabes relativement à cette ville pétrifiée.

# MERCURE DE FRANCE.

(DU 15 FÉVRIER AU 15 MARS.)

## ÉTUDES BIOGRAPHIQUES.

(N° 2.)

### CÉSAR DUCORNET,

Quand vous irez visiter l'exposition de cette année au Louvre, vous vous arrêterez certainement devant un tableau d'assez grande dimension et dont le sujet est : *Le repos de la sainte famille en Égypte.*

Pour peu que vous soyez artiste, ou amateur de peinture, ou simplement amateur des belles choses de l'art, vous remarquerez sans doute la composition de l'œuvre, la richesse du coloris, la correction du dessin et surtout la tête vraiment sublime de saint Joseph; puis, vos regards descendant au bas de la toile, vous pourrez lire *César Ducornet, né sans bras;* probablement vous lirez cela deux fois avec étonnement, et ensuite vous regarderez plus avidement et plus attentivement ce tableau, œuvre si singulière, en vous disant que ç'a été grande justice de la part du jury que de l'admettre quoiqu'il eût été peint avec les pieds et la bouche.

Comme on aime toujours à parler de ses amis, je vais, si vous le permettez, lecteurs, vous dire quelques mots de Ducornet. Voltaire a dit quelque part : « L'amitié d'un grand homme est un bienfait des Dieux ». Je trouve que la qualité de grand homme n'est pas indispensable, et qu'un véritable ami est à lui seul un bienfait du ciel; c'est l'artiste qui a peint *le repos de la sainte Famille* qui m'a fait dire cela. Mais c'est de lui et non de moi que je veux vous parler.

César Ducornet est né à Lille, le 10 janvier 1806, de parens sans fortune; il arriva dans ce monde comme très-peu d'hommes y sont arrivés et pour le plus grand ébahissement des médecins, des artistes et des autres hommes. Comme Ducornet a pris son parti depuis bien longtemps sur sa conformation, comme selon lui, selon moi et tous ceux qui le connaissent, il ne lui manque rien, j'en puis parler gaîment et vous dire qu'il débarqua sur terre organisé si originalement, que dès ce moment on parla de lui; c'est déjà un avantage dont seraient très-jaloux les amateurs de célébrité à tout prix. Mon héros naquit privé des bras et des cuisses, le tibia étant attaché au bassin comme le serait le fémur qui manque. Pourtant le haut du tibia semble une tête de fémur, ce qui forme articulation et remplace le genou.

C'est tout ce que je vous dirai de physiologique, et pour cause. Seulement j'ajouterai encore que les pieds de Ducornet n'ont que quatre doigts, et que j'ai pu remarquer que l'absence d'un doigt donne aux autres une plus grande liberté de mouvement.

Dès son enfance, avant de pouvoir comprendre de quelle utilité précieuse cela lui serait un jour, César réussit à donner à ses pieds une très-grande dextérité en jouant aux billes, à la toupie, aux quilles et aux différens jeux de l'enfance. Il fit ses premières études avec une extrême facilité; quand elles furent achevées, ses parens songeaient à lui choisir un état approprié à ses facultés, lorsque son professeur, M. Dumoncelle du collége de Lille, habile calligraphe, entreprit de faire de lui un professeur de belle écriture; mais déjà la vocation artistique de Ducornet s'était révélée en lui : du moment où son esprit avait pu comprendre ce que voyaient ses yeux, où sa jeune âme s'était ouverte aux prestiges de l'art, la peinture avait été l'objet de sa naïve et fervente admiration. Alors il avait dit adieu aux jeux de son enfance, il ne trouvait plus de récréation que dans les musées, et la vue d'une belle œuvre lui causait une émotion délicieuse mêlée de désirs qui ne devaient pas tarder à se manifester. Son professeur d'écriture le condamnait à faire de grands traits de plume toute la journée, et cela l'amusait fort peu, lorsqu'un jour qu'il avait longtemps admiré dans le musée de Lille le sublime *Christ* de Van-Dick, il se dit fermement qu'il serait peintre quoi qu'il dût lui en coûter. En Ducornet, la force persévérante et l'énergie de l'homm moral compensent amplement ce qui manque à l'homme physique; aussi dès qu'il eut pris cette résolution de se dévouer à l'art dont la nature semblait l'avoir le plus éloigné, il ne douta plus un instant de son avenir, et pour commencer ses études linéaires, il ne fit plus que des bons-hommes à la manière de Callot, sur ses monotones cahiers d'écriture. Ce n'était pas tout à fait ce que voulait M. Dumoncelle, il s'en plaignit, et précisément à Watteau, alors directeur de l'école de dessin de Lille; celui-ci examina attentivement les bons-hommes, et le résultat de cet examen fut l'admission du jeune César à l'école; dix-huit mois après, il avait remporté tous les prix.

Quelques années plus tard, c'est-à-dire en 1823, Ducornet obtint une médaille d'argent à l'exposition de Douai. C'est en cette année que le duc d'Angoulême passa à Lille. Mon héros lui fit hommage d'un dessin d'après Van-Dyck; le prince fut tellement surpris et charmé de trouver un si beau talent sous une enveloppe si étrange qu'il lui accorda une gratification et lui proposa de l'emmener avec lui à Paris. Ducornet refusa, il ne voulait pas quitter sa ville natale sans y avoir obtenu le grand prix; il lui fut accordé la même année. Rien ne s'opposant plus alors à son départ, il se mit en route et arriva à Paris le 15 août 1824.

Après quelques travaux, le baron Gérard demanda et obtint pour Ducornet une pension sur la liste civile. Sa ville natale, déjà fière de lui, lui en fit une pendant six ans. Dès lors Ducornet put s'occuper exclusivement d'œuvres sérieuses, et dès lors aussi il n'obtint plus que des succès. Il fut admis à l'Académie royale des beaux-arts comme élève de MM. Lethière et Gérard; six mois après, il obtint une médaille de troisième classe, puis bientôt une de seconde, puis en 1828, une première mention au grand concours de perspective. En 1829, il fut admis à concourir au grand prix de Rome et balança le second prix. Louis-Philippe, alors duc d'Orléans, qui vit son tableau, lui envoya une honorable gratification à titre d'encouragement, et la duchesse de Berry lui fit commander par M. de Labourdonnaye, ministre de l'intérieur, un tableau qui obtint tous les suffrages et qui figure maintenant au musée de Lille, c'est *Saint-Louis rendant la justice sous un chêne.*

Son tableau de concours (*Jacob refusant de livrer son fils Benjamin*) fut exposé ensuite au profit des pauvres dans la galerie du Gros-Chenet, qui depuis a été fermée, et là, ce tableau faillit être le sujet d'une scène tragique entre le gardien de cette galerie et un lord, grand amateur de peinture. Celui-ci regardait fort attentivement le patriarche et sa famille, lorsque le gardien qui, par parenthèse, ne possédait qu'un bras et qu'une bizarre sympathie attirait toujours vers ce tableau, entreprit de raconter à l'Anglais comme quoi l'artiste qui avait peint cette toile, avait un bras de moins que lui. Le lord eut d'abord quelque peine à comprendre; puis, ne pouvant croire que le tableau fût l'œuvre d'un homme né sans bras, il se crut insulté et se fâcha sérieusement; le gardien affirma de nouveau ce qu'il venait de dire jusqu'à ce qu'un violent coup de poing lui fermât la bouche : alors de son unique bras il voulut se défendre, mais le lord était robuste, il le terrassa bientôt et sortit furieux; il connaissait à Paris quelques artistes, il leur parla de Ducornet, qui précisément était leur ami; tous lui répétèrent l'affirmation du gardien et lui offrirent de le conduire chez l'artiste. L'Anglais se crut le jouet d'une affreuse mystification et quelques jours après il quitta la capitale. Un feuilletoniste du *Journal des Débats* se trouvait dans la galerie du Gros-Chenet lors de cette singulière dispute; il la raconta dans un feuilleton, et tous les journaux

du temps la répétèrent avec succès.

En 1832, Ducornet fit, sur une toile de huit pieds de haut, un portrait du roi pour la ville de Lille. C'est en peignant ce portrait que, contrarié de ne pouvoir atteindre au haut de sa toile avec son pied, il saisit violemment son pinceau avec ses dents et qu'il peignit ainsi pour la première fois, aussi adroitement qu'il l'avait fait jusque-là avec son pied. Plus tard, il fit un second portrait du roi pour la ville de Sisteron (Basses-Alpes).

Le célèbre artiste obtint encore diverses récompenses et marques de faveur justement méritées, entre autres plusieurs commandes du ministère de l'intérieur, une grande médaille de bronze à l'exposition de Bruxelles, deux premières mentions aux expositions de Valenciennes et de Dijon, une médaille d'argent à l'exposition de Cambrai; une de bronze et une d'argent par les sociétés d'encouragement et d'émulation de Paris. Enfin, après l'exposition de 1840, cet artiste vient d'obtenir une médaille d'or.

Les principaux ouvrages de Ducornet sont : *les marchands d'esclaves*, au musée d'Arras, *le Tasse et Éléonore, Faust et Marguerite, une jeune châtelaine, un épisode du siége d'Anvers*, ornant la galerie d'un sénateur belge, *Saint-Louis rendant la justice*, au musée de Lille; *Henry II*, au château d'Eu; *trois portraits du roi, La mélodie, Sidi-Hamden* ex-général aga des Arabes d'Alger, *Mme de la Hante, La Madeleine aux pieds du Christ*, acquis par le ministère de l'intérieur; *Jacob refusant de livrer Benjamin, un intérieur d'église*, une esquisse représentant le *Baptême du comte de Paris, la mort de la Madeleine*, exposée au salon de 1840, et enfin *le repos de la sainte Famille*, œuvre pleine de talent et de poésie, qui feraitla réputation de Ducornet si elle n'était fai te déjà si honorablement.

Et maintenant que je vous ai dit, lecteurs, les travaux du peintre sans bras, n'admirez-vous pas comme moi la puissance de la volonté humaine, qui a fait que cet homme qui en venant en ce monde semblait n'avoir en lui aucun élément de vie, est parvenu à se créer un avenir, un talent, un nom, une gloire, et cela, parce qu'il l'a voulu et voulu fermement, avec persévérance. N'est-ce pas là le plus éclatant triomphe de la force intellectuelle.

Ce qui caractérise surtout le talent de Ducornet, c'est la magnificence du coloris qu'il possède au suprême degré, puis la poésie qui règne dans toutes ses compositions pleines d'animation et de pensée.

Ducornet a maintenant trente-quatre ans; sa taille n'a pas plus de trois pieds et demi; sur un corps d'une force moyenne, il porte une tête un peu forte mais belle. Si l'on doit en croire la phrénologie, son organisation est vraiment remarquable; sa voix est sonore, sa conversation est vive et spirituelle, toute parsemée de saillies et de pensées heureuses.

Quand on va voir Ducornet, on s'imagine souvent, en raison de sa conformation bizarre, voir en lui quelque chose de désagréable aux yeux; on est heureusement détrompé aussitôt qu'on l'aperçoit, tenant d'un pied sa palette et de l'autre son pinceau; son extérieur alors est vraiment agréable, et plus d'une femme aime à le voir et à causer avec lui; pour moi, c'est toujours avec un plaisir vrai et une franche effusion que je reçois en échange de ma poignée de main une amicale poignée de pied, aussi se dégante-t-il quand il me voit venir.

Depuis la naissance de Ducornet, son père ne l'a pas quitté d'un seul instant; leurs deux existences se sont confondues en une seule. Pour ne point altérer la délicatesse du toucher de ses pieds, l'artiste ne doit point marcher, si ce n'est un peu dans son atelier, partout ailleurs son père le porte et toujours joyeusement; il supplée à ce qui peut manquer à son fils. On ne peut voir l'un sans voir l'autre, et le plus grand chagrin de tous deux a été le concours de César au grand prix de Rome, quand il a dû rester, loin de son père, seul dans sa loge pendant trois mois; enfin et pour tout dire, c'est là l'incarnation de cette pensée de Victor Hugo: « une âme en deux corps ».

ÉDOUARD PLOUVIER.

## CHRONIQUE.

L'Académie française, qui hésitait à élire M. Victor Hugo, qui nommait sans conteste M. de Saint-Aulaire, n'a pu longtemps se décider entre M. Ancelot et M. Ballanche. Quels étaient en effet les titres de M. Ballanche? De rares articles perdus dans la *Revue des deux Mondes* et une brochure intitulée : *Palingénésie Sociale*. Quelqu'un se félicitait un jour devant l'auteur de comprendre cette œuvre apocalyptique. « Ah! monsieur, répliqua M. Ballanche avec plus de naïveté que de politesse, bien des gens se vantent de me comprendre sans qu'il en soit rien. » En ceci le *Mercure* est tout à fait de l'opinion de M. Ballanche.

Il y avait encore en faveur de l'élection académique de M. Ballanche, l'amitié de M. de Chateaubriand pour Mme Récamier, et l'amitié de Mme Récamier pour M. Ballanche. Rien de mieux! Mais l'intérêt que portent à un médiocre écrivain un homme de génie et une femme célèbre, suffisaient-ils pour donner des droits à un fauteuil de l'Académie? Nous ne le pensons pas, et l'opinion publique était de cet avis! Les votes se sont donc reportés sur M. Ancelot. Comme M. Ballanche prévoyait cet échec, il a usé de finesse et déclaré qu'il renonçait à une candidature inutile. M. de Tocqueville prit la place que quittait M. Ballanche et, comme lui, échoua. M. Ancelot a été leur compétiteur heureux.

Parmi les écrivains dramatiques M. Ancelot tient sinon au premier rang, du moins au second, une place honorable; il devait trouver tout naturellement un fauteuil à côté du fauteuil de M. Scribe.

Notez cependant que M. Scribe et M. Ancelot ne jouissent pas comme auteurs dramatiques de plus de réputation que MM. de Balzac, Frédéric Soulié, Eugène Sue, Alphonse Karr et Jules Janin, comme romanciers. Eh bien! l'auteur de quelques vaudevilles heureux a trouvé, sans contestation, à l'Académie, des partisans d'une élection que n'obtiendrait pas, sans doute, l'auteur d'*Eugénie Grandet*, des *Célibataires*, de la *Recherche de l'absolu*, du *Médecin de campagne*, et de plusieurs autres livres qui attestent la supériorité de son talent et une fécondité riche et brillante! Pour s'expliquer cette énigme, il faut savoir comment l'Académie procède dans ses élections.

Elle nomme d'abord les grands seigneurs.

Puis les hommes politiques.

Puis les auteurs dramatiques.

Puis enfin, quand il n'y a personne d'autre qui se présente, les poëtes et les écrivains qui font de beaux livres.

M. Casimir Bonjour sera de l'Académie avant M. de Balzac, qui n'en sera peut-être jamais! Et cependant, après M. Victor Hugo, qui a fait plus que M. de Balzac pour la langue régénérée? Qui a su mieux étudier le cœur humain? Qui a créé des fables plus attachantes et plus vraisemblables? Qui s'est mieux conquis une double popularité près des juges exceptionnels de la littérature et près des masses! Mais, le *Mercure* vous le répète, personne ne pense à lui à l'Académie! Il y aura peut-être bientôt une voix qui s'élèvera en sa faveur, mais elle ne trouvera que de rares échos, et M. Casimir Bonjour sera élu sans conteste.

Puisque le mot de théâtre a été prononcé, le *Mercure* en profitera pour demander à M. Buloz quels sont les devoirs d'un commissaire royal près d'un théâtre? Lorsque M. Léon Pillet devint directeur de l'Opéra, son premier soin fut de donner sa démission de commissaire royal. M. Buloz, au contraire, a doucement poussé dehors le directeur de la Comédie-Française, s'est assis dans son fauteuil, et a fait ajouter six mille francs à son traitement, qui déjà était de pareille somme. Quoi donc la Comédie-Française a-t-elle gagné à cela? Le théâtre a-t-il pris une marche moins boiteuse? Non, vraiment; allez voir jouer Mlle Rachel! La jeune et sublime tragédienne, mal secondée, mal entourée, tandis qu'elle déploie de l'intelligence et du talent, voit suivre autour d'elle les barbares traditions théâtrales de l'Empire. Figurans grotesques, costumes ridicules, acteurs qui braillent, rien n'est changé! Voilà les améliorations opérées par le commissaire royal qui a pris la place de M. Vedel!

A cela répond-on, le théâtre fait trois recettes par semaine; Mlle Mars en vaut une, *le Verre d'eau* fournit la seconde, et l'on doit la troisième à Mlle Rachel. Mlle Mars va quitter la Comédie Française, où chacun, y compris le directeur-commissaire royal, l'abreuve de dégoûts. *Le Verre d'eau* a passé d'agonie à trépas. Il reste donc Mlle Rachel. Mlle Rachel hésite à renouveler son engagement; car en quoi M. Buloz vient-il en aide aux efforts de la tragédienne et que lui vaut-il? si ce n'est les attaques de quelques

journaux amis de la direction? Le Théâtre-Français marche comme il marchait sous M. Védel de pauvre mémoire : ni mieux, ni plus mal.

Laissons-là ces tristes détails, il vaut mieux nous occuper de la dernière matinée musicale donnée par les frères Mendès. Là, l'élite des artistes et des écrivains s'était réunie avec empressement. Il s'agissait des débuts d'un jeune compositeur qui porte un nom deux fois célèbre : celui de Kreutzer. Le neveu de l'auteur de tant d'opéras célèbres, le fils du grand violoniste, faisait exécuter un quatuor. Cette œuvre a obtenu d'unanimes suffrages et a causé un étonnement général, surtout à ceux qui savaient que l'auteur ne compte guère plus de vingt ans. Ce qui caractérise ce quatuor, c'est une grande originalité, une rare fraîcheur et un habile savoir-faire. Peut-être certaines parties manquent-elles un peu de développement, et à force de richesses approchent-elles de la confusion. Voilà la seule critique que permette l'examen sévère que l'on doit apporter au jugement d'une première œuvre. Voilà ce que pensaient le public et les amis, jeunes et vieux, du jeune homme. Heureux qui compte à la fois de jeunes et de vieux amis !

M. Théophile Gautier a écrit pour M. Bazin une charmante ballade intitulée *l'Ondine et le Pêcheur*. La musique ajoute encore à la grâce des vers, et dément cette ridicule opinion professée par M. Scribe, qu'on ne peut composer de bonne musique sur de bons vers.

On ne saurait donner trop d'encouragemens aux livres qui ont pour but de faire persister dans leurs sages idées, ceux-là qui, grâce à un admirable bon sens, comprennent que le bonheur se trouve dans l'amélioration d'une douce obscurité et non dans les tentatives périlleuses d'une fortune plus brillante en apparence. Les *Écrivains de la Mansarde*, joli volume à bas prix et qui semble se consacrer aux développemens d'une si bonne philosophie, méritent la faveur publique. Le *Mercure* y a lu maintes et maintes pages de prose et de poésie qui feraient le succès de plus d'une Revue prônée. Heureux encore ceux-là qui savent, contens de peu, et loin des agitations d'une vie fiévreuse, couler à l'ombre de riantes journées consacrées au travail et à la poésie !

Le docteur Boucherie, si connu par ses procédés de conservation pour les bois, vient d'opérer sur des fruits des résultats non moins curieux. En leur faisant absorber à froid du sirop de sucre qui se cristallise dans leurs tissus, il les rend faciles à conserver avec leurs formes, leur fraîcheur et leur parfum. C'est une nouvelle application de la science à l'économie domestique pleine d'intérêt pour les ménagères qui, à l'exemple de l'excellente femme du vicaire de Watkfield, se piquent de quelque supériorité dans le grand art de préparer les confitures.

L'Opéra-Comique a obtenu un brillant succès, grâce au nouvel opéra d'Auber : *les Diamans de la Couronne*. Mme Anna Thillon s'y montre charmante. Le Gymnase a donné à Klein l'occasion de se montrer excellent acteur dans le *Veau d'or*.

Έρμης.

*Le rédacteur en chef*, S. HENRY BERTHOUD.
*Le directeur*, F. PIQUÉE.




Portrait de M. César Ducornet dessiné par lui-même.

# ÉTUDES D'HISTOIRE NATURELLE.

## LES DEUX AMIS DES PYRÉNÉES.



Les Pyrénées. (Vallée de Gavarnie.)

Il y a, dans les Pyrénées, un sentier qui commence dans la partie opposée à la grande cascade de Gavarnie et qui mène au pied de la muraille du Marboré. Ce sentier, que fréquentent seuls un très-petit nombre de touristes, beaucoup de contrebandiers et quelques gardeurs de troupeaux, n'est pas sans périls. Il faut, pour l'aborder, de la présence d'esprit et de la prestesse, car il s'agit de gravir des roches perpendiculaires et des blocs de glace perfidement recouverts de neige. Vient après cela une espèce de ravin dans le roc nu et déchiqueté : voilà la route !

On s'élève d'abord, avec une grande fatigue, en s'aidant des mains autant que des pieds, jusqu'à la hauteur d'où les torrens tombent dans le Cyrque; on suit après cela un mur de rochers, prolongement fantasque du Marboré. Alors se trouvent les pàturages qu'on nomme *Malhada de Serradès*. Ordinairement, de loin à loin, des bergers abrités sous les rochers suivent de l'œil leurs troupeaux éparpillés devant eux, et sans se lever, crient à leurs chiens les ordres que nécessitent les capricieuses évolutions des chèvres.

C'est là que passait sa vie Jean, petit berger orphelin qui ne descendait que rarement de ces lieux sauvages. Il

s'était ménagé, dans une grotte, un lit de mousse, et toutes les semaines on lui apportait les provisions nécessaires, c'est-à-dire un pain noir et quelques fromages. Quoiqu'il ne comptât que quinze ans, il y en avait déjà quatre qu'il faisait ce rude métier, auquel tout autre eût succombé, et qui, pour lui, était presque du bonheur. Dormir sur la dure, lutter avec les privations, supporter le froid, garder son troupeau et le défendre contre les loups, était un jeu pour lui. Sans autres armes qu'un bâton noueux, déjà, plus d'une fois, il avait assommé de ces dangereux brigands: il ne venait jamais à Saint-Sauveur sans rapporter quelque peau de loup.

Un jour, la bise soufflait avec vivacité; le froid pinçait les mains et les pieds de Jean, quoiqu'il se fût réfugié dans sa grotte; blotti au plus profond de son lit de mousse, il ne pouvait s'endormir, malgré le bruit des torrens qui murmuraient à ses pieds. Les chèvres se tenaient serrées les unes contre les autres: les deux chiens, à l'abri sous leur puissante fourrure, allaient et venaient sur la neige qui commençait à tomber, lorsque tout à coup l'un d'eux dressa les oreilles et se mit à courir, de toute la vitesse de ses robustes pattes, vers une extrémité de la plaine. Jean entendit, quelques minutes après, un hurlement et un aboiement, puis des cris confus. Il savait ce que cela voulait dire, prit son bâton noueux et courut rejoindre le chien. Il le trouva aux prises avec une énorme louve. Celle-ci, le poil hérissé, la gueule sanglante, et acculée devant un rocher, se défendait contre les attaques de son redoutable agresseur. Un louveteau, blessé d'abord sans doute par le chien, gisait sur l'herbe. Jean, par un mouvement leste et adroit, saisit le louveteau, qui se débattit dans ses bras et chercha à le mordre. La pauvre mère, éperdue, s'élança au secours de son petit. Cet acte de dévouement lui fut fatal, car le chien se jeta sur elle par derrière, et d'un terrible coup de gueule lui cassa les reins. Elle tomba en rugissant. Une seconde morsure l'étrangla. Jean revint dans sa grotte avec le louveteau, tandis que le chien vainqueur rapportait sa proie sanglante en la traînant sur la neige.

Le louveteau avait reçu à la cuisse une blessure profonde, qui rendait peu efficaces les efforts qu'il faisait pour se dérober aux étreintes du berger. Il finit même par reconnaître l'inutilité de sa colère; comme il arrive à presque tous les animaux, il tomba dans la sombre résignation du condamné à mort, qui se laisse faire par le bourreau. Jean se demanda s'il ne fallait point prendre la petite bête féroce par les pattes de derrière et lui briser la tête contre un rocher. Mais, soit fantaisie, soit pitié, il revint à des sentimens moins cruels, s'assit sur son lit de mousse, pansa du mieux qu'il put la blessure du loup et s'endormit en le tenant dans ses bras.

Le louveteau resta malade et languissant pendant quelques semaines. Il ne touchait que du bout des lèvres au laitage que lui donnait Jean, et il ne fallut rien moins que des filets levés sur le rable d'un agneau mort pour le remettre en appétit. Quand il commença à se lever, à marcher et à montrer quelque vivacité, son maître l'attacha par une corde à un poteau enfoncé au pied de la grotte. Mais il vit la pauvre bête si triste qu'il renonça à ces précautions et le débarrassa du lien. Le louveteau, délivré, témoigna sa joie par des bonds, vint lécher les mains de Jean et alla se promener effrontément entre les deux gros chiens, dont le poil se hérissa et qui lui jetèrent un regard de travers. Il n'en perdit rien cependant de son audacieuse familiarité, ne prit point garde à leur mauvais vouloir, et vint, comme pour mieux les narguer encore, se coucher entre les deux jambes de leur maître.

Peu à peu cependant l'harmonie se rétablit entre les trois quadrupèdes et prit même le caractère d'une tendre amitié. Pierrot, c'est ainsi que Jean avait baptisé le loup, se mit à garder les troupeaux comme aurait pu le faire le plus habile de ses deux collègues. Seulement, il mordait un peu plus fort qu'eux et semblait avoir un penchant prononcé pour les actes de sévérité. Mais du reste, vigilant, incorruptible, actif, jamais il ne laissait commettre la plus légère infraction à la discipline, et il devint, à juste titre, le favori de Jean. Jean le caressait, le baisait, le bichonnait, ne faisait jamais un pas sans lui. Pierrot suivait gravement son maître pas à pas; ou bien, couché devant lui, il attachait sur le pâtre ses regards brillans d'une tendresse passionnée. Si Jean, distrait, ne prenait point garde au loup, celui-ci s'inquiétait, faisait entendre une sorte de murmure plaintif et venait pousser de son gros museau la main indifférente de son maître. Mais cette main caressait-elle l'épaisse fourrure de Pierrot, alors il penchait la tête, un mouvement de joie convulsive agitait tous ses membres, et il exprimait son bonheur par les témoignages les plus passionnés.

Le pâtre et le louveteau vécurent ainsi deux ans dans les montagnes sans se quitter. Ce temps écoulé, un oncle qu'avait Jean à Paris, et qui s'était gagné une petite fortune, écrivit au jeune garçon qu'il vînt le rejoindre. Jean se sentit, comme Gargantua à la mort de sa femme Caudebec, triste et joyeux, et ne sachant s'il devait se réjouir ou s'affliger de faire fortune et de quitter son troupeau. Tandis qu'on lui lisait la lettre de son oncle et qu'on lui montrait les beaux écus trébuchans qu'il lui envoyait pour faire la route, Jean regardait avec angoisse ses deux chiens et son louveteau. Enfin il sentit de grosses larmes rouler dans ses yeux, et il alla embrasser ses deux chiens, qui le regardaient avec une surprise pleine de désolation, sans rien comprendre à cette scène, sinon que leur maître était affligé. Quand il eut fait ces pénibles adieux, Jean siffla Pierrot, recommanda encore une fois ses chiens au berger qui lui succédait et partit.

Les chiens le suivirent d'abord des yeux avec inquiétude. Ils s'étonnaient qu'il s'éloignât sans les avoir à sa suite; mais, quand ils le virent descendre dans le ravin, ils accoururent le rejoindre et témoignèrent leur jalousie de ce que, pour la première fois sans eux, il entreprenait une course avec Pierrot.

— Si vous étiez à moi, pauvres chiens, dit Jean, dont les larmes coulaient plus abondamment que jamais, je ne vous abandonnerais point ainsi et nous partirions tous les quatre ensemble. Mais vous ne m'appartenez pas, tandis que Pierrot est mon bien. Adieu! adieu! adieu!... pour toujours peut-être!

Il les baisa de nouveau et leur fit signe de rejoindre le troupeau. Ils obéirent, la tête basse et la queue entre les jambes.

— Allons, Pierrot, en route, et vivement! dit le berger.

Pierrot, qui semblait comprendre ce qui se passait dans le cœur de son maître, prit avec gaîté les devans.

Il est inutile de le dire, Jean ne songea pas à prendre la diligence pour se rendre à Paris; l'idée ne lui en vint même pas; si elle lui était venue, il l'eût rejetée comme ridicule. Il se mit en route avec Pierrot, et tous les deux firent le voyage en montagnards habitués à regarder la fatigue comme un plaisir. Vers la nuit tombante, ils entraient dans quelque pauvre auberge ou bien demandaient l'hospitalité à un fermier; car un peu de paille fraîche, à l'abri d'un toit et dans une étable fermée de portes,

réunissait pour eux un bien-être sans exemple. Pierrot s'étendait à terre pour servir d'oreiller à son maître; ils s'endormaient profondément, et le lendemain matin, au point du jour, on voyait se remettre en route le pâtre et son gros chien; car il ne venait à l'idée de personne que le compagnon du jeune homme fût un loup.

Après un mois de voyage, ils arrivèrent tous les deux à Paris, rue des Cinq-Diamans, chez l'oncle de Jean. Cet oncle était devenu un fabricant de cartes à jouer; il demeurait au sixième étage de cette rue, la plus étroite de Paris : son appartement se composait de trois petites pièces. Je vous laisse à penser combien peu se trouvaient à l'aise, dans ce taudis, Jean et Pierrot, qui avaient commencé à ne plus bien respirer, avant même de passer la barrière.

L'oncle de Jean était un montagnard passé à l'état complet de marchand parisien, par une habitude de cinquante ans. Il commençait à se sentir trop vieux pour roguer lui-même ses cartes, et il avait pensé que les bras robustes d'un berger de dix-huit ans feraient, mieux et à meilleur compte, cette besogne que les mains débiles d'un apprenti du Marais. C'est ce qui lui avait inspiré un tardif retour de souvenir et de tendresse pour son neveu. Vous pouvez juger s'il vit arriver avec plaisir le compagnon que lui amenait son nouvel hôte.

— Hé! Jean, dit-il en patois des montagnes après avoir embrassé son neveu, que comptes-tu faire ici de ce gros chien, qui mange, j'en suis sûr, deux livres de pain, et qui est grand comme un ânon?

— L'ânon, reprit en riant le berger, mangerait bien deux livres de viande avec les deux livres de pain; car ce n'est pas un chien, mais un loup.

— Un loup! s'écria le marchand de cartes en se reculant avec terreur. Un loup! tu m'amènes un loup chez moi?

— Il ne faut rien en craindre, il est doux comme un mouton.

— Avec toi peut-être!... mais avec ceux qu'il ne connaît pas? Et puis il ne faut qu'un mauvais moment de caprice pour amener un malheur. Je ne veux pas de loup chez moi.

— Et que voulez-vous que je devienne sans Pierrot? fit le pauvre berger, dont les yeux s'emplirent de larmes; je n'ai que lui d'ami au monde.

— Tu auras maintenant ton oncle! Un chrétien vaut bien une bête... Mais qu'allons-nous faire de ce damné loup? Il faut le conduire au Jardin-des-Plantes, nous l'y vendrons.

— Vendre Pierrot! vendre un ami! J'aimerais mieux mourir. Je le donnerai!... Et encore... Oh! pourquoi m'avez-vous fait quitter les montagnes?

— Ton loup sera logé et nourri comme un roi au Jardin-des-Plantes : c'est un palais pour les bêtes. Allons, viens avec moi et tu verras.

Jean, le cœur gros, et en compagnie de son oncle, qui marchait de l'autre côté de la rue, tant Pierrot lui faisait de peur, se dirigea vers le Jardin-des-Plantes, dont le fabricant de cartes lui montra le chemin. Pierrot suivait son maître pas à pas, et regardait autour de lui avec surprise, tout étonné de marcher sur des pavés fangeux et au milieu d'une double rangée de maisons.

Ce fut à M. Frédéric Cuvier que l'on adressa Pierrot et ceux qui l'amenaient. Jamais le naturaliste n'avait vu un loup de cette taille et de cette force. Il le conduisit lui-même dans les galeries des bêtes féroces et fit ouvrir une cage. En voyant cette prison destinée à Pierrot, Jean se mit à pleurer. Pierrot recula et regarda son maître.

— Il le faut, mon ami, il le faut! dit en sanglotant le berger.

Et il fit un signe.

Le loup obéit tristement et sauta dans la cage. Aussitôt la porte se ferma derrière lui avec fracas. A ce bruit, le prisonnier jeta un hurlement qui fit tressaillir tout le monde excepté Jean. Il se rua sur les barreaux, il les mordit avec rage de ses dents blanches; il les ébranla à les briser. Mais tout ce courroux s'apaisa à une parole de Jean :

— Il faut te résigner, Pierrot! lui dit-il. Il le faut! Sois sage. Je reviendrai te voir.

Et il s'éloigna en pleurant à sanglots.

Le dimanche suivant, il revint en effet voir le loup. Le loup avait refusé toute nourriture; il gisait là, demi-mort.

Au bruit des pas de Jean, il releva sa tête languissante; il se traîna contre la grille; il poussa de petits cris plaintifs, et les gardiens eux-mêmes, gens de nature peu pitoyable, se sentirent émus des témoignages de tendresse qu'il prodigua au berger. Celui-ci obtint qu'on lui ouvrît la cage, entra, s'assit, plaça la tête de Pierrot sur ses genoux et lui présenta la nourriture, que le loup avait obstinément refusée jusque-là. La pauvre bête obéit, mangea un peu et se mit à caresser son ancien maître. Quand il fallut se séparer, un désespoir égal éclata de nouveau entre les deux amis, et Jean rentra malade chez son oncle.

Ce ne fut d'abord qu'une indisposition sans gravité apparente; mais le manque d'air et de mouvement l'aggravèrent. Peu à peu, une langueur profonde abattit les forces de Jean; son regard perdit sa vivacité; ses bras s'énervèrent, une toux aiguë siffla dans sa poitrine; la fièvre se déclara. Le marchand de cartes et sa femme ne prirent point d'abord la chose au sérieux, car Jean remplissait sa besogne comme d'ordinaire; mais un matin, il ne put quitter son grabat. Un médecin fut appelé, et on transporta le montagnard à l'Hôtel-Dieu. Il y resta dix-huit mois entre la vie et la mort. Deux fois il entra en convalescence et deux fois de graves rechutes le rejetèrent dans un état désespéré. Enfin sa jeunesse et sa puissante constitution triomphèrent de la maladie, et il put sortir de l'hospice dans un état de guérison à peu près satisfaisant. Sa première visite fut pour Pierrot.

Pierrot s'était peu à peu accoutumé à la captivité; attaché à ses gardiens, il paraissait avoir oublié ses affections passées, lorsque tout à coup il entendit, parmi les spectateurs qui se pressaient autour de la cage, une voix prononcer le nom de Pierrot. Aussitôt il jeta un cri de joie, bondit, sauta, cabriola, s'agita, ébranla sa cage, et ne cessa qu'après avoir vu Jean entrer dans l'intérieur de la galerie. D'abord ils s'embrassèrent à travers les barreaux; puis on leur permit, comme naguère, de se réunir. Je vous laisse à penser leur joie et leur bonheur!

Mais, hélas! il fallut encore se quitter. Pendant plusieurs mois, Pierrot, sombre et taciturne, chercha parmi la foule s'il n'apercevrait pas Jean, Jean, qui avait promis de revenir le voir. Hélas! Jean était retourné au pays. Ses prières n'avaient pu obtenir qu'on lui rendît le loup!... Il lui avait fallu partir seul. Combien de fois, en parcourant ses chères montagnes, en gardant ses troupeaux d'autrefois, en gravissant les rocs du Marboré, il sentit ses yeux s'emplir de larmes au souvenir de Pierrot! Combien de fois il se maudit d'avoir entrepris le fatal voyage de Paris, qui lui avait valu tant de souffrances et qui surtout l'avait séparé de son meilleur, de son unique ami!

Cependant il revint à Paris trois ans après avoir quitté

cette ville si fatale ! ce fut pour recueillir l'héritage de son oncle et de sa tante, morts presque subitement tous les deux. La première visite de Jean fut pour le notaire, qui lui remit quinze mille francs ; la seconde pour le Jardin-des-Plantes.

Il y arriva le soir, et on lui apprit d'abord que le loup, après l'avoir pleuré longtemps, s'était enfin consolé : il avait pris en grande amitié un petit chien qu'on lui avait donné pour compagnon. Ensuite on mena Jean dans la ménagerie ; les volets étaient fermés, la nuit régnait partout.

« Les yeux du loup, dit M. Frédéric Cuvier dans son *Histoire des Mammifères*, ne pouvaient le servir, mais la voix de son maître chéri ne s'était pas effacée de sa mémoire... Dès qu'il l'entend, il le reconnaît, lui répond par des cris qui annoncent des désirs impatiens, et aussitôt que l'obstacle qui les sépare est levé, les cris redoublent : l'animal se précipite par les deux pieds de devant sur les épaules de celui qu'il aime si vivement, lui passe sa langue sur toutes les parties du visage et menace de ses dents ses propres gardiens, qui n'osent s'approcher et auxquels, un moment auparavant, il donnait des marques d'affection. Une telle jouissance, n'ayant pas eu le temps de s'épuiser, devait amener une peine cruelle. Il fut nécessaire de les séparer encore. Aussi après cet instant pénible le loup, triste, immobile, refusa toute nourriture et maigrit. Ses poils se hérissèrent comme ceux de tous les animaux malades. Au bout de huit jours il était méconnaissable, et nous eûmes longtemps la crainte de le perdre ; sa santé s'est heureusement rétablie, il a repris son embonpoint et son brillant pelage. Ses gardiens peuvent de nouveau l'approcher, mais il ne souffre les caresses d'aucune autre personne »



Loup noir des Pyrénées (1). (*Canis lycaon.*)

Jean est retourné dans ses montagnes, dans lesquelles il s'est marié. Au milieu de ses enfans, près de sa femme, il ne garde plus de Pierrot qu'un faible souvenir, et il aime à raconter à ses fils, le soir, devant l'âtre, l'histoire du fidèle Pierrot. Il ne sait pas que le loup a fini par succomber aux ennuis de la captivité, et qu'il figure à cette heure fort proprement bourré dans la galerie d'histoire naturelle, avec cette étiquette latine sur la planche qui le supporte :

CANIS LYCAON. — *Loup noir d'Europe.*

S. HENRY BERTHOUD.

(1) Le *loup noir*, qui, de même que le loup ordinaire, LUPUS CANIS, se trouve dans nos climats, mais en beaucoup moins grand nombre, n'est qu'une variété de la race typique. D'un noir profond sur tout le corps, il ne porte de marques blanches qu'à l'extrémité du museau et au milieu de la poitrine. Les naturalistes dépeignent les mœurs de ces animaux comme fort cruelles ; le fait est qu'on les connaît fort peu, qu'on n'a pu les étudier que dans la captivité : l'histoire que l'on vient de lire, vraie dans tous ses détails, montre que le loup est susceptible, comme tous les animaux mis en contact social avec l'homme, de tendresse et de mœurs douces. En général, on se défie trop de la férocité des animaux

# ÉTUDES DE MOEURS.

## TYPES PERDUS.

## UN CHAPITRE DE CHANOINESSES.



Défense de Remiremont par les chanoinesses.

Des types anciens publiés par nous voici le plus curieux peut-être. Voulez-vous savoir pourquoi? C'est que, sans être ni monastique ni mondaine, la vie d'une chanoinesse reflétait ces deux nuances à la fois. Un *Chapitre* de femmes nous semble donc un excellent sujet d'études; mais, avant de vous faire connaître la dame du logis, pénétrons dans le logis lui-même, dans quelque vieille abbaye, toute pleine d'illustres souvenirs... Telle est celle dont nous allons, pour un moment, ranimer les débris.

Voyez-vous, au pied des Vosges, cette jolie ville arrosée par la Moselle? C'est Remiremont. Son enceinte, aujourd'hui si animée, n'était, au huitième siècle, qu'un âpre désert; saint Romaric vint lui donner la vie en y fondant une communauté de femmes. A l'imitation des chartreux, nos humbles récluses vivaient alors du travail de leurs mains: la buanderie, le pressoir, la meunerie, le tissage des étoffes, en un mot tous les rudes labeurs étaient, d'après la volonté de Romaric, le partage des sœurs les plus jeunes; aux moins valides la lingerie, les ouvrages à l'aiguille, la copie des missels, les soins de la sacristie. Protégé par les papes, le saint moutier prospère, et tandis qu'aux alentours viennent se grouper quelques familles d'artisans, germe fécond de la ville à venir, les legs de pieux seigneurs lorrains y apportent une aisance jusque alors inconnue.

Toutefois, c'est seulement au seizième siècle que l'abbaye prend une importance réelle : grâce à la munificence toute royale des ducs de Lorraine, elle compte de riches alleux en terres labourables, en prairies, en forêts : le bourg de Remiremont devient à son tour une ville ceinte de remparts. Voyez, au centre, s'élever la belle église de Saint-Pierre avec ses nefs, ses rosaces, ses grandes croisées en ogive; voyez la maison abbatiale avec ses vastes dépendances, ne dirait-on pas un palais? C'en est un en effet, car une princesse l'habite, et toute abbesse de Remiremont sortira désormais de l'illustre famille de Lorraine.

On s'imagine aisément qu'une supérieure princesse du saint empire devait attirer à elle les filles des plus grandes maisons : aussi l'Allemagne lui envoie-t-elle ses Latour-Taxis, ses Wangen, ses Stadion, ses Metternich; la Lorraine, ses Vaudemont, ses Raigecourt, ses Ligneville; la France, ses Polignac, ses Clermont, ses Larochefoucaud, ses Périgord, etc. Toutes doivent compter seize quartiers

de père et de mère, ce qui rend l'admission difficile même pour les plus grandes familles. Comme leurs devancières, et en vertu d'un rescrit du pape Innocent IV, nos chanoinesses ne font plus de vœux, les abbesses seules en prononcent. Pour vous parler de la plus célèbre, d'une de ces femmes qui, comme Blanche de Castille ou Marie-Thérèse, auraient su gouverner un empire, reportons-nous à l'année 1637 : Catherine de Lorraine vient d'être sacrée abbesse de Remiremont, c'est une occasion favorable de vous faire connaître le chapitre entier, venu pour rendre hommage à sa nouvelle souveraine.

Voici d'abord M^mes^ les dignitaires en manteau de velours noir et bandeau blanc sur le front; toutes trois portent les insignes de leur grade : la *doyenne*, une aumusse; la *secrelle*, un encensoir; la *grande-sonrière*, une clef d'argent.

Après elles, s'avancent les soixante dames *à prébende*, ou chanoinesses titulaires, vêtues du manteau noir uni, aiguillette blanche sur l'épaule; au cou, la croix d'ébène, que soutient un ruban bleu liséré de rouge.

Les *nièces*, ou novices, ferment la marche : leur costume, qui n'a point la sévérité monastique, se compose du justaucorps bleu de ciel, avec l'aiguillette d'argent et le petit chapeau de velours sur le côté de la tête : rien n'est plus gracieux.

Suivons le chapitre, qui se rend à Saint-Pierre : chaque dame, missel en main, est montée dans sa stalle; quant à l'abbesse, parée de la barette et portant la crosse d'or, elle est assise à droite du maître-autel sous le dais de cérémonie. Voyez, que d'honneurs l'y attendent! C'est peu que deux dames d'annonces soutiennent la queue de son manteau, le sénéchal de Remiremont porte, à sa droite, le bâton pastoral aux armes de Lorraine; à l'offrande, diacre et sous-diacre viennent la prendre pour l'y conduire; puis, après la consécration, apportent l'Évangile et le corporal à baiser... Une scène non moins imposante va s'offrir à sa sortie du temple : le tambour bat aux champs, deux mille bourgeois en armes attendent sur la place de Saint-Pierre leur nouvelle souveraine, qu'on aperçoit bientôt sur son destrier et la couronne au front; en parcourant la ligne, elle a pour l'officier comme pour le soldat de bonnes paroles et le geste gracieux : aussi peut-elle compter sur tous au jour du danger.

Ce jour est venu, car, l'année d'après, en 1638, le marquis de La Jonchères se présente avec sept mille hommes devant Remiremont. « Des nuages de poussière soulevés par la cavalerie, dit un chroniqueur lorrain, annoncent que l'ennemi n'est pas loin : Catherine n'a que le temps de faire fermer les portes; suivie de ses trois dames dignitaires, elle visite les postes, donne des ordres, fait sonner le beffroi; vingt pièces d'artillerie, ancien cadeau des ducs de Lorraine, sont traînées sur les remparts, et tout se prépare pour une vigoureuse résistance. » C'était sans doute un spectacle curieux que de voir une abbaye, naguère si paisible, transformée tout à la fois en arsenal, en citadelle, en hospice; ces femmes, qui de leur vie n'ont touché qu'un rosaire ou des fuseaux, sont devenues d'habiles ouvriers, de valeureux soldats, et tandis que les plus jeunes s'occupent à faire des gabions et des terrassemens, les moins valides organisent l'ambulance, elles préparent déjà les compresses et la charpie... Cependant depuis dix jours la tranchée est ouverte; l'artillerie française fait un feu nourri auquel répondent activement les batteries de la place; c'est en vain qu'après avoir pratiqué la brèche, La Jonchères veut tenter un assaut, partout il est repoussé, grace à la valeur de Catherine, aux côtés de qui combattent pêle-mêle chanoinesses et bourgeois... Le siége est levé, et cette belle défense se place à côté de celles d'Orléans et de Beauvais. Si nos historiens n'ont point parlé de Catherine comme ils l'ont fait de Jeanne Hachette et de Jeanne d'Arc, c'est que Remiremont ne faisait point partie de la France en 1638.

Mais avec la paix reviennent les doux loisirs : oublions donc un moment notre abbesse, ses honneurs et ses exploits pour vous montrer l'intérieur du chapitre et vous introduire dans ces jolies maisons vertes dont l'enceinte semble encadrer l'abbaye. Dans chacune d'elles habitent une chanoinesse et ses *nièces ;* libres à deux heures de tout devoir religieux, ces dames se livrent aux arts, à la peinture, à la musique surtout. Le soir venu, observez à côté du grave reversi des tantes les joyeux ébats de leurs jeunes parentes qui jouent, entre deux paravents, quelque proverbe de Carmontel; les loteries, les jeux *innocens* ont aussi leur tour dans ces soirées sans prétention, terminées le plus souvent par des pique-niques où chaque prébende apporte son souper. Ne croyez pas que ces réunions soient exclusivement féminines : non, la cour de Lorraine et les chateaux d'alentour y députent parfois la fleur de leurs gentilshommes, qui préfèrent aux assemblées cérémonieuses de Lunéville quelques mois d'hiver à Remiremont, tant la vie qu'on y mène est facile et joyeuse! L'été a aussi ses plaisirs : ce sont des excursions à Luxeuil, à Plombières ; ce sont surtout de ces fêtes rustiques, connues en Lorraine sous le nom de *feuillées*, parties charmantes semées parfois d'épisodes curieux ; tel est celui que nous allons vous raconter.

L'abbaye avait pour diocésain l'évêque de Toul, homme d'esprit, mais prélat intolérant et l'ennemi juré des philosophes. Monseigneur venait d'être installé, et pour fêter sa première visite, la doyenne résolut de lui offrir une feuillée; d'élégans préparatifs avaient été faits à la cascade du *Bouchoz ;* rien n'y manquait, ni le choix des convives ni l'exquise profusion des mets : on allait se mettre à table quand apparait au loin une jolie calèche se dirigeant au rendez-vous ; il en descend une parente de la doyenne, M^me^ de Boufflers, accompagnée d'un gentilhomme de ses amis : inutile de vous dire l'accueil fait à elle et à son cavalier. On place ce dernier en face de l'évêque, et jamais, on peut le dire, convive ne paya mieux son écot ; aux saillies, aux anecdotes qu'il conte à merveille, succède un entretien plus sérieux : on parle de la cour, du ministère, surtout du parlement et de ses démêlés avec les encyclopédistes..... A ce mot, monseigneur, comme réveillé en sursaut, se met à tonner contre l'impiété du siècle ; il faut le voir, en véritable apôtre, fulminer ses anathèmes ; il faut l'entendre draper Diderot, Morellet et surtout Voltaire, que, sans façon, il appelle l'antéchrist. A cette sortie furieuse, les convives semblent frappés de stupeur, à l'exception d'un seul, c'est notre étranger. Selon lui, ces pauvres philosophes si vivement attaqués, n'ont-ils pas droit à quelque indulgence? Oublie-t-on les services qu'ils ont rendus aux lettres, aux arts, à la science? Quant à cette religion qu'on leur reproche de battre en brèche, il démontre avec une convenance parfaite que de prosélytes elle ferait avec plus de tolérance ; et à l'appui de ces paroles viennent d'heureuses citations de saint Augustin et de saint Ambroise, de Pascal et de Fénelon..... Subjugué par tant de modération et de savoir, monseigneur s'est insensiblement radouci : « Quel dommage, dit-il assez haut, qu'un tel homme ne se soit pas voué à l'Église ! Certes, il en eût été l'une des plus vives lumières !..... » Les heures passent vite quand un intérêt puissant nous occupe ; aussi personne ne s'était-il aperçu de la venue de la nuit : il fallait partir, et déjà l'on

remontait en voiture quand l'évêque, prenant à part Mme de Boufflers, s'informe avec empressement du nom de l'étranger. « Monseigneur, reprend la comtesse, l'homme dont Votre Éminence voulait tout à l'heure faire une des lumières de l'Église, c'est le nouveau châtelain de Cirey, c'est mon voisin M. de Voltaire; si je ne l'avais pas nommé à ces dames, c'est qu'il m'avait demandé l'incognito. »

Et voilà l'une des scènes de cette vie de chapitre, vie charmante que devait clore si douloureusement notre première révolution! A peine en effet a paru le fameux décret de vendémiaire qu'arrive à l'abbaye un député de la Convention, un de ces hommes nés pour en faire à jamais abhorrer le nom. Le chapitre s'est assemblé par ses ordres; il s'y présente en vrai démocrate, vêtu de la carmagnole et coiffé du bonnet rouge; mais en vain, fier de l'étendue de ses pouvoirs, veut-il affecter des airs de souverain, les regards imposans de la doyenne le troublent et l'atterrent..... Il se remet cependant, et d'une voix qu'il cherche à rendre terrible: « Il est temps, citoyennes, que vous repreniez votre liberté; la république ne veut plus de nobles ni de chapitre; ainsi dès demain *nonidi* préparez-vous au départ. » Que faire contre la force? Se soumettre, et c'est ce que font nos chères chanoinesses. Cependant un grave devoir leur reste à remplir: réunies toutes dès l'aube du lendemain, on les voit se rendre processionnellement au chœur; il est tendu de noir et illuminé comme pour des funérailles..... Le prêtre entonne l'office des morts, qu'elles entendent, non plus comme naguère, du haut de leurs stalles armoiriées, mais à genoux dans la nef et le front dans la poussière. L'office terminé, elles s'avancent deux à deux vers le fauteuil de la doyenne, qui les embrasse toutes pour la dernière fois..... Le cœur gros de soupirs, elles disent adieu à ce temple de Saint-Pierre au seuil duquel les attend l'homme de la Convention. Lui aussi est venu remplir un devoir, et pour cela s'est fait suivre de deux *frères et amis*, dont l'un appose sur la porte le sceau de la république, tandis que l'autre, monté sur une échelle, y trace en lettres rouges ces deux mots caractéristiques: *Propriété nationale.*

THOLOZAN.

# ÉTUDES HISTORIQUES.

## LE RÈGNE D'ÉLISABETH D'ANGLETERRE.

Le règne d'Élisabeth fut, en Angleterre, une de ces époques décisives si péniblement obtenues dans les temps modernes, et qui, séparant deux états de société bien distincts, terminent l'empire de la force et ouvrent celui des idées: époques originales et fécondes où les nations s'empressent aux fêtes de l'esprit comme à une jouissance nouvelle, et où la pensée se forme, dans les plaisirs de la jeunesse, aux fonctions qu'elle doit exercer dans un âge plus avancé.

A peine reposée des orages qu'avaient promenés sur son territoire les fortunes alternatives de la rose rouge et de la rose blanche, agitée, épuisée de nouveau par la capricieuse tyrannie de Henri VIII et la tyrannie haineuse de Marie, l'Angleterre ne demandait à Élisabeth, aux jours de son avénement, que l'ordre et la paix: c'était aussi ce qu'Élisabeth était le plus disposée à lui donner. Naturellement prudente et réservée, bien que hautaine, elle avait appris, dans les dures nécessités de sa jeunesse, à ne pas se compromettre. Sur le trône, elle maintint son indépendance en demandant peu à ses peuples, et mit sa politique à ne rien hasarder. La gloire militaire ne pouvait séduire une femme méfiante. La souveraineté des Pays-Bas, malgré les efforts des Hollandais pour la lui faire accepter, ne tenta point sa prévoyante ambition. Elle sut se résigner à ne pas recouvrer Calais, à ne pas conserver le Havre; et tous ses désirs de grandeur, comme tous les soins de son gouvernement, se concentrèrent dans les intérêts directs du pays dont elle avait à rétablir le repos et la prospérité.

Surpris d'un état si nouveau, les peuples en jouissaient avec l'ivresse de la santé renaissante. La civilisation, détruite ou suspendue par leurs discordes, reprenait vie de toutes parts; l'industrie ramenait l'aisance, et, malgré les entraves qu'y apportaient les habitudes oppressives du temps, tous les écrivains, tous les documens attestent les rapides progrès du luxe populaire. Le chroniqueur Harrison entendait raconter aux vieillards que dans leur jeunesse ils avaient vu toutes les maisons sans cheminées, excepté celle du seigneur, et deux ou trois peut-être dans les villes les plus riches; les lits étaient alors faits de natte ou de paille à peine recouverte de toile grossière, avec une *bonne grosse bûche* pour (1) traversin; et le fermier qui, dans les sept premières années de son mariage, était parvenu à se donner un matelas de laine et un sac de son pour reposer sa tête, « se croyait aussi bien logé que le seigneur de la ville. » Élisabeth régna, et Shakspeare nous apprend que le plus actif emploi des follets et des fées était d'aller pincer *jusqu'au bleu* (2) les servantes qui négligeaient de nettoyer l'âtre de la cheminée; et ce même Harrison décrit les maisons des fermiers de son temps, leurs trois ou quatre lits de plume garnis de couvertures, de tapis, ou même de quelque tenture de soie, leur table bien pourvue de linge, leur buffet plein de vaisselle de terre, où brillaient et la salière d'argent et le gobelet pour le vin et une douzaine de cuillers du même métal.

Plus d'une génération s'écoulera avant qu'un peuple ait épuisé les jouissances nouvelles de ce bien-être inusité. Le règne d'Élisabeth et celui de son successeur suffirent à peine à dépenser ce goût d'aisance et de repos qu'avaient amassé de longues agitations; et l'ardeur religieuse dont l'explosion vint ensuite révéler les forces nouvelles qu'avait recouvrées la société pendant le loisir de ces deux règnes, couvait alors au sein des masses dans un état de vague et d'incertitude qui ne pouvait donner naissance à aucun mouvement général et décisif.

La réforme, traitée en ennemie par les grands souverains du continent, avait reçu de Henri VIII un commencement d'espérance et d'appui qui ralentit d'abord son ambition et ses progrès. Le joug de Rome était secoué, la vie monastique abolie. En donnant ainsi satisfaction aux premiers désirs du temps, en faisant tourner ces premiers

(1) A good round log.
(2) Blak and blue.

coups de la réforme au profit des intérêts matériels, Henri VIII avait ôté à beaucoup d'esprits le besoin de s'enquérir plus avant des dogmes purement théologiques du catholicisme, qui ne les choquait plus par le spectacle de ses abus les plus grossiers et les plus manifestes. La croyance, il est vrai, était entamée; et la foi, qui n'est ferme que si elle est entière, ne pouvait plus s'attacher à des doctrines incomplètes et ébranlées: aussi ces doctrines devaient-elles succomber un jour, mais ce jour était retardé. Dans un temps où le défenseur catholique de la présence réelle marchait au supplice pour avoir soutenu la suprématie du pape, tandis qu'en rejetant la suprématie du pape le réformé montait au bûcher s'il se refusait à reconnaître la présence réelle, beaucoup d'esprits demeuraient nécessairement en suspens. Ni l'une ni l'autre des opinions en présence n'offrait à la lâcheté, qui se révèle si abondamment dans les jours difficiles, le refuge d'un parti vainqueur. Le dogme de l'obéissance politique était le seul auquel se pussent rallier avec quelque zèle les consciences dociles; et, parmi les adhérens sincères de l'une ou de l'autre foi, les espérances de triomphe que laissait à chaque parti une situation si bizarre, retenaient encore dans l'inaction ces courages timides que la tyrannie, pour les forcer à la résistance, est contrainte d'aller chercher jusque dans leurs derniers retranchemens.

Les vicissitudes qu'éprouva, sous les règnes d'Édouard VI et de Marie, l'établissement religieux de l'Angleterre, entretinrent cette disposition. L'ardeur du martyre n'eut, dans aucun des deux partis, le temps de se nourrir ni de s'étendre; et si celui de la réforme, déjà plus puissant sur les esprits, plus persévérant, plus éclatant par le nombre et le courage de ses martyrs, marchait évidemment vers une victoire définitive, le succès qu'il avait obtenu à l'avénement d'Élisabeth lui donnait plutôt le loisir de se préparer à de nouveaux combats que le pouvoir de les engager aussitôt et de les rendre décisifs.

Attachée par situation aux doctrines des réformés, Élisabeth avait, en commun avec le clergé catholique, le goût de la pompe et de l'autorité. Aussi tels furent ses premiers règlemens en matière de religion que la plupart des catholiques ne répugnaient point à assister au culte divin dont se contentaient les réformés, et que l'établissement de l'église anglicane, confié aux mains du clergé existant, ne rencontra parmi les ecclésiastiques que peu de résistance et probablement aussi peu de zèle. La religion continua d'être, pour un grand nombre d'hommes, une affaire politique. Les démêlés avec la cour de Rome et l'Espagne, quelques conspirations intérieures et les sévérités qu'elles entraînèrent, enfin le cours naturel des choses élevaient successivement entre les deux partis de nouveaux motifs d'animosité; cependant l'intérêt religieux dominait si peu tous les sentimens qu'en 1569 Élisabeth, l'enfant de la réforme, mais précieuse à ses peuples comme le gage du repos et du bonheur public, trouva la plupart de ses sujets catholiques pleins d'ardeur pour l'aider à réprimer la révolte catholique d'une portion du nord de l'Angleterre.

A plus forte raison rentraient-ils facilement dans ce joyeux oubli de tout grand débat où elle aimait à les entretenir. A la vérité, au fond des masses populaires, la réforme, flattée mais non satisfaite, grondait sourdement; on l'entendait même élever par degrés cette voix qui devait bientôt ébranler toute l'Angleterre. Mais au milieu de ce mouvement de jeunesse qui emportait pour ainsi dire toute la nation, la sévérité des réformateurs n'était encore qu'un spectacle importun dont se détournaient bientôt ceux qui l'avaient remarqué en passant; et les accens du puritanisme, unis à ceux de la liberté, étaient réprimés sans effort par un pouvoir dont le peuple goûtait trop récemment la protection pour en craindre beaucoup les envahissemens.

Nulle époque peut-être n'est plus favorable à la fécondité, à l'originalité des productions de l'esprit, que ces temps où la liberté, s'ignorant elle-même, jouit naïvement de ce qu'elle possède sans s'apercevoir de ce qui lui manque, temps pleins d'ardeur, mais peu exigeans, où les droits n'ont pas été définis, les pouvoirs discutés, les restrictions convenues. Le gouvernement et le public, marchant alors sans crainte et sans scrupule, chacun dans sa carrière, vivent ensemble sans s'observer avec méfiance, ne se rencontrant même que rarement. Si, d'un côté, le pouvoir est sans limites, de l'autre la liberté sera grande; l'un et l'autre ignoreront ces formes générales, ces innombrables et minutieux devoirs auxquels un despotisme savant et même une liberté bien réglée asservissent plus ou moins les actions et les esprits. C'est ainsi que le siècle de Richelieu et de Louis XIV connut et posséda cette portion de liberté qui nous a valu une littérature et un théâtre. A cette époque où, parmi nous, le nom des libertés publiques semblait oublié, où le sentiment de la dignité de l'homme ne servait de base ni aux institutions ni aux actes du gouvernement, la dignité des situations individuelles se maintenait encore là où la puissance n'avait pas encore eu besoin de l'abaisser. A côté des formes de la servilité se retrouvaient les formes et quelquefois même les saillies de l'indépendance. Le grand seigneur, soumis et adorateur dans son rôle de courtisan, pouvait en certaines occasions se rappeler avec hauteur qu'il était gentilhomme; Corneille bourgeois n'avait point de termes assez humbles pour exprimer sa reconnaissance et sa dépendance envers le cardinal de Richelieu; Corneille poëte repoussait l'autorité qui voulait prescrire des règles à son génie et défendait contre les prétentions littéraires d'un ministre absolu *les secrets de plaire qu'il pouvait avoir trouvés dans son art*. Enfin les esprits, encore vigoureux, échappaient de mille manières au joug d'un despotisme encore incomplet ou novice, et l'imagination s'élançait de toutes parts dans les routes ouvertes à son essor.

En Angleterre, sous Élisabeth, le pouvoir, bien plus irrégulier et tissu avec bien moins d'art qu'il ne le fut en France sous Louis XIV, avait à traiter avec des principes de liberté bien plus profonds. On se tromperait si l'on mesurait le despotisme d'Élisabeth aux paroles de ses flatteurs ou même aux actes de son gouvernement. Dans cette cour jeune encore et peu expérimentée, le langage de l'adulation dépassait de beaucoup la servilité des caractères; et dans ce pays, où n'avaient point péri les anciennes institutions, le gouvernement était loin de pénétrer partout. Dans les comtés, dans les villes, une administration indépendante maintenait des habitudes et des instincts de liberté. La reine imposait silence aux communes qui la pressaient sur le choix d'un successeur ou sur quelque article de liberté religieuse; mais les communes s'étaient assemblées, avaient parlé; et la reine, malgré la hauteur de ses refus, prenait grand soin de ne pas donner sujet à des plaintes qui eussent pu augmenter l'autorité de leurs paroles. Le despotisme et la liberté, évitant ainsi de se rencontrer au lieu de se chercher pour se combattre, s'exerçaient sans se haïr, avec cette simplicité d'action qui prévient les frottemens et bannit les amertumes que font naître de part et d'autre de continuelles résistances. Un puritain venait d'avoir la main droite coupée en punition d'un écrit contre le projet de mariage d'Élisabeth avec le duc d'Anjou:

aussitôt après l'exécution, il élève son chapeau de la main gauche en s'écriant : *Dieu garde la reine!* Quand la loyauté demeure si profondément enracinée dans le cœur de l'homme qui s'est exposé à de tels maux pour la liberté, il faut qu'en général la liberté ne croie pas avoir beaucoup à se plaindre.

Rien ne manqua donc à cette époque des biens qu'elle était capable de désirer ; rien ne troubla les esprits dans cette première ivresse de la pensée parvenue à l'âge du développement, âge des folies et des miracles, où l'imagination, déployant de tous côtés sa force irrégulière, se manifeste dans ses plus puérils comme dans ses plus nobles emportemens. Un luxe extravagant de fêtes, de parure, de galanterie, la passion de la mode, les sacrifices à la faveur employaient les richesses et les loisirs des courtisans d'Élisabeth. Les âmes plus ardentes allaient au loin chercher les aventures qui, avec l'espoir de la fortune, leur offraient le plaisir plus vif des hasards. Sir Francis Drake partait en corsaire, et les volontaires se pressaient sur son navire ; sir Walter Raleigh annonçait une expédition lointaine, et les jeunes gentilshommes vendaient leurs biens pour s'y associer. Les tentatives spontanées, les entreprises patriotiques se succédaient de jour en jour ; et loin de s'épuiser dans ce mouvement, les esprits en recevaient des facultés nouvelles et de nouveaux besoins d'action : la pensée réclamait sa part dans les plaisirs, et devenait en même temps l'aliment des passions les plus sérieuses. Tandis que la foule se précipitait dans les théâtres élevés de toutes parts, le puritain, dans ses méditations solitaires, s'enflammait d'indignation contre ces pompes de Bélial et cet emploi sacrilége de




l'homme, image de Dieu sur la terre. L'ardeur poétique, l'âpreté religieuse, les querelles littéraires, les controverses théologiques, le goût des fêtes, le fanatisme des austérités, la philosophie, la critique, les sermons, les pamphlets, les épigrammes, tout se produisait, se rencontrait, se croisait ; et dans ce conflit naturel et bizarre se formaient la puissance de l'opinion, le sentiment et l'habitude de la liberté ; forces brillantes à leur première apparition et imposantes dans leurs progrès, dont les prémices appartiennent au gouvernement habile qui les sait employer, mais dont la maturité menace le gouvernement imprudent qui voudra les asservir. L'élan qui a fait la gloire d'un règne peut devenir bientôt celui qui précipite les peuples dans les révolutions. Aux jours d'Élisabeth, le mouvement de l'esprit public n'appelait encore l'Angleterre qu'aux fêtes, et la poésie dramatique naquit toute grande avec Shakspeare.

F. GUIZOT, *de l'Académie française.*

# ÉTUDES DE BOTANIQUE.

## LES ROSES (1).

Le rosier de Damas (2), qui, transporté dans nos climats par les preux chevaliers qui accompagnèrent saint Louis dans sa malheureuse croisade, a fourni à nos cultivateurs un si grand nombre de variétés, toutes fort belles, pare de ses fleurs nombreuses et en corymbe les solitudes sablonneuses de la Syrie.

Aux derniers confins de l'Asie méridionale, près de Constantinople, la rose jaune (3) étale ses fleurs très-doubles et d'un jaune étincelant.

En remontant vers le nord, dans la partie occidentale de l'Asie, nous voyons les plus belles femmes de la terre, les Géorgiennes et les Circassiennes, se parer de la plus belle des roses. C'est dans les contrées qui avoisinent le Caucase que la rose cent-feuilles (4) a pris naissance. Tout ce que nous pourrions dire de sa beauté, de la douce odeur qu'elle exhale, serait encore au-dessous de la réalité. Les poëtes seuls l'ont dignement célébrée. Le rosier féroce (5) mêle quelquefois ses grandes fleurs rouges à celles de la cent-feuilles, et la rose pulvérulente (6) se fait remarquer sur le penchant du pic de Mazana, qui tient au Caucase.

Nous commencerons notre herborisation du nord de l'Asie par la Sibérie, climat glacé où les Russes exilés vont payer chèrement quelques instans d'une faveur inutile. Le rosier à grandes fleurs (7), dont la corolle affecte les formes élégantes d'une coupe antique; celui du Caucase (8), dont les fruits très-gros renferment une pulpe molle; le rosier jaunatre, dont l'aspect est aussi triste que celui des habitans du pays qu'il habite, se trouvent dans les parties qui s'éloignent le moins du Caucase. En se rapprochant de la mer Glaciale jusque sous le cercle polaire, dans les plaines d'Iset et de Jenisch, entre les monts Ourals et la Daourie, croît la rose rougeatre (9), dont les pétales sont quelquefois d'un rouge très-foncé, mais plus ordinairement pâles et décolorés comme la nature qui les entoure. Plus au nord, on rencontre le rosier aciculaire (10), à fleurs solitaires et d'un rouge pâle.

Enfin, dix à douze autres espèces croissent encore dans les possessions russes du nord de l'Asie, et parmi celles-là nous citerons la rose du Kamtschatka (11), remarquable par ses fleurs solitaires et d'un blanc rougeâtre.

Puisque nous avons commencé par les roses étrangères, nous continuerons la même exploration, et nous verrons si l'Afrique, ce pays des monstres, disent les naturalistes, ne nous offrira pas quelques-unes de ces gracieuses favorites de Flore pour reposer nos yeux et notre imagination du spectacle d'épouvante que nous donne la férocité des hommes et des animaux qui peuplent ses déserts brûlans.

Sur les bords de la vaste mer de sable du Sahara, dans toute la Barbarie, et principalement dans les plaines qui avoisinent Tunis, le rosier musqué (1) étale ses nombreux corymbes de fleurs blanches, exhalant une légère odeur de musc. Cette charmante espèce se trouve en Égypte, à Maroc, à Mogador et jusque dans l'île de Madère.

En Égypte croît le rosier des haies (2), si commun dans toute l'Europe.

Dans les montagnes de l'Abyssinie on rencontre une rose qui a conservé le nom du pays qu'elle habite (3). Son feuillage toujours vert et ses fleurs rouges doivent souvent servir de nourriture à la longue et difforme girafe.

Deux autres espèces croissent encore dans la partie septentrionale de l'Afrique, et l'on ignore celles qui peuplent l'intérieur de cette immense contrée. Des hommes plus féroces, ou du moins plus à craindre que les lions et les panthères qui rugissent dans les forêts de l'Afrique, opposent une barrière jusqu'ici insurmontable aux excursions des naturalistes les plus intrépides.

Nous commencerons à explorer l'Europe par le nord, et en nous écartant un peu à l'occident nous trouverons l'Islande. Cette malheureuse terre, que les feux dévorans des volcans et les glaces éternelles des pôles semblent se disputer, n'offre qu'une soixantaine de végétaux à l'observation des botanistes, si l'on en retranche quelques mousses et quelques lichens. La végétation y est tellement rare, tellement pauvre, que les habitans sont réduits à nourrir leurs chevaux, leurs vaches et leurs moutons avec des poissons desséchés; et cependant à travers les fissures de ses roches stériles croît spontanément le rosier épineux (4), à fleurs pales, solitaires, affectant la forme d'une coupe.

Dans la Laponie, pays guère moins disgracié de la nature que l'Islande, on voit briller, presque sous la neige, l'incarnat vif de la jolie petite rose de mai (5). Il semble que la nature ait placé là une des plus aimables fleurs de ce genre pour distraire agréablement les misérables Lapons des montagnes de glace et des immenses plaines de neige qui leur fatiguent les yeux pendant neuf mois de l'année. On retrouve cette charmante espèce en Norwége, en Danemarck et en Suède. Les Lapons rencontrent encore à travers les chétifs arbres verts dont leurs rennes vont manger les mousses et les lichens parasites, la rose rougeâtre (6), dont les fleurs sont quelquefois d'un rouge de sang.

Les roses : rouillée (7), à fleurs pâles, réunies deux ou trois ensemble ; de mai (8); cannelle (9), à fleurs simples ou doubles, petites et d'un rouge pale, ainsi que plusieurs autres espèces, croissent en Danemarck, en Suède, en Russie et dans tout le nord de l'Europe.

Dix espèces environ sont indigènes à l'Angleterre. La

(1) Voir le numéro de février 1841, page 139.
(2) *Rosa damascena*, LINDL. Mon. p. 62.
(3) *Rosa sulfurea*, WILLD. Sp. 2. 1065.
(4) *Rosa centifolia*, LINDL. Sp. 704.
(5) *Rosa ferox*, LAWR. Roses, t. 42.
(6) *Rosa pulverulenta*, LINDL. Mon. 93.
(7) *Rosa grandiflora*, LINDL. Mon. p. 53.
(8) *Rosa caucasea*, LINDL. MON. p. 97.
(9) *Rosa rubella*, LINDL. Mon. p. 40.
(10) *Rosa acicularis*, LINDL. Mon. p. 44.
(11) *Rosa kamtschatica*, VENT. cels. t. 67.

(1) *Rosa moschata*, LINDL. Mon. p. 121.
(2) *Rosa canina*, LINN. Sp. 107.
(3) *Rosa abyssinica*, LINDL. Mon. p. 116.
(4) *Rosa spinosissima*, LINDL. Mon. p. 50.
(5) *Rosa majalis*, LINDL. Mon. p. 34.
(6) *Rosa rubella*, Enc. bot. t. 2521.
(7) *Rosa rubiginosa*, LINDL. Mon. p. 86.
(8) *Rosa majalis*, LINDL. Mon, p. 34.
(9) *Rosa cinnamomea*, LINN. Sp. 703.

rose à pétales roulés (1) se plaît à montrer son feuillage sombre et ses grandes fleurs rouges et blanches au milieu des tristes forêts de sapins qui croissent sur les hautes montagnes de l'Ecosse. On dirait qu'elle a contracté les habitudes des arbres résineux qui la protégent, car ses feuilles, lorsqu'on les froisse, exhalent une odeur très-prononcée de térébenthine. Les mêmes montagnes possèdent encore les roses : sabine (2), arbrisseau charmant, à fleurs souvent réunies ; velue (3), à fleurs blanches ou d'un rouge foncé, ordinairement réunies deux à deux, et des haies (4).

Les environs de Belfast, en Irlande, sont le seul endroit du monde où croît spontanément le rosier irlandais (5), arbrisseau insignifiant, mais ayant fourni le sujet d'une anecdote assez singulière. Les professeurs et les amateurs de botanique de Dublin promirent un jour cinquante guinées à celui qui découvrirait en Irlande une plante indigène nouvelle. M. Templeton, pour répondre aux vœux plaisamment patriotiques de MM. les savans irlandais, leur produisit ce rosier et reçut les cinquante guinées de récompense. Ce qu'il y a de mieux, c'est que le rosier irlandais n'est rien autre chose que le *spinosissima* quand il croît dans un sol ingrat, et le *canina* dans les terres grasses et fertiles.

L'Allemagne, qui paraît être la partie de l'Europe la moins riche en rosiers, en possède cependant de fort remarquables. Parmi les plus intéressans est le rosier à fruit turbiné (6), dont les fleurs très-doubles sont posées sur un ovaire en forme de toupie, et le rosier des champs (7), à fleurs grandes, rouges et doubles dans une variété cultivée.

Les montagnes de la Suisse et en général toute la chaîne des Alpes est riche en rosiers. On y trouve très-communément celui des champs, que je viens de citer, et entre autres espèces : la rose des Alpes (8), arbrisseau très-élégant, à fleurs rouges, solitaires, ayant fourni à la culture un grand nombre d'agréables variétés ; le rosier à folioles aiguillonnées (9), dont les fleurs moyennes, d'un rouge pâle, sont moins remarquables que ses folioles épineuses, exhalant, lorsqu'on les froisse, une légère odeur de térébenthine.

Il est fort singulier que les deux rosiers qui se plaisent de préférence sur les montagnes couvertes de pins et de sapins, celui-ci et le rosier à pétales roulés, des montagnes d'Ecosse, soient les seuls qui exhalent l'odeur de térébenthine.

Nous citerons encore parmi les espèces remarquables des Alpes suisses, savoyardes et françaises, le rosier à feuilles rouges (10), dont les tiges de la même couleur et les jolies petites roses d'un rouge foncé se détachent agréablement sur le feuillage des autres arbrisseaux.

Dans la partie orientale et méridionale de l'Europe, on trouve beaucoup de rosiers, mais dont un grand nombre n'a pas encore été décrit. C'est ainsi que la Crimée ne nous en fournira pas un seul qui soit connu, tandis que si l'on s'en rapporte aux voyageurs, et en particulier à Moor Craft, ils y sont très-communs.

(1) *Rosa involuta*, LINDL. Mon. p. 56.
(2) *Rosa sabini*, LINDL. Mon. p. 59.
(3) *Rosa villosa*. LINN. Sp. pl. 704.
(4) *Rosa canina*, LINN. Sp. 107.
(5) *Rosa hibernica*, LIND. Mon. p. 82.
(6) *Rosa turbinata*, WILLD. l. 2. 1073.
(7) *Rosa arvensis*, LINDL. Mon. p. 12.
(8) *Rosa alpina*, LINN. Sp. 703.
(9) *Rosa spinulifolia*, DEMATRE. Ess. p. 7. Sp. 10.
(10) *Rosa rubrifolia*, WILD. Delph. 3. 549.

La Grèce et la Sicile possèdent le rosier glutineux (1), dont les folioles sont glanduleuses et visqueuses sur leurs deux surfaces. Ses fleurs sont petites, solitaires et d'un rouge pâle.

L'Italie et l'Espagne ont aussi des espèces qui leur sont propres. Le rosier de Pollin (2) a de belles grandes fleurs pourpres, réunies deux à trois ensemble, et se trouve dans les environs de Vérone sur le mont Baldo. Le rosier musqué (3) et le rosier d'Espagne (4) croissent tous deux en Espagne. Le dernier n'a pu encore être classé dans les tribus formées par Lindley, faute d'avoir été suffisamment étudié. Ses fleurs, d'un rouge clair, paraissent en mai.

Le rosier toujours vert (5), commun aux îles Baléares, croît spontanément dans tout le midi de l'Europe et se trouve également en Barbarie. Ses rameaux grimpans sont continuellement parés d'un feuillage d'un vert luisant fort agréable, entremêlé de fleurs très-nombreuses, blanches et odorantes.

Il nous reste à parler de la France, et nous ferons voir que notre belle patrie n'a pas été moins favorisée par la nature sous le rapport des roses que sous celui des autres richesses végétales.

Si nous ouvrons la Flore française de De Candolle, nous voyons que dix-neuf espèces sont indigènes dans nos bosquets, et aucun royaume du monde, pas même celui de la Chine, ne peut en compter autant. Aussi on peut assurer qu'il n'est pas un bois, une haie, un buisson, qui n'en possède une ou plusieurs espèces. Nous ne les mentionnerons pas toutes ici, mais nous signalerons les plus belles, comme nous l'avons fait pour les autres parties de la terre.

Dans le Midi, on voit briller au milieu de tous les rosiers la rose jaune (6), aux pétales dorés, et ses charmantes variétés, à corolles d'un beau rouge de capucine, ou panachées de jaune et de rouge. C'est une des espèces qui tranchent le plus avec les autres.

Le rosier à feuilles de pimprenelle (7) se plaît dans les terrains sablonneux d'une grande partie du midi de la France. Ses fleurs blanches, à onglet jaune, ont fourni plusieurs charmantes variétés à la culture. Dans les bois de l'Auvergne, dans ceux du département des Vosges et dans plusieurs autres localités croît le rosier cannelle (8), qui doit son nom à la couleur de ses tiges. Ses fleurs sont petites, rouges et solitaires. La rose de Champagne (9), une des plus jolies miniatures de nos parterres, orne les riches coteaux des environs de Dijon, porte de charmantes petites fleurs solitaires, toujours très-doubles, d'un beau pourpre. Le rosier de France (10) est un de ceux qui ont donné les plus nombreuses et les plus belles variétés, dont les fleurs affectent un grand nombre de nuances. Celles que l'on désigne sous le nom de *roses de Provins* sont quelquefois très-agréablement panachées de bandes blanches roses et purpurines.

Dans le département des Pyrénées-Orientales croît spontanément le rosier musqué (11), bel arbrisseau dont les fleurs nombreuses, en corymbe, exhalent une odeur agréable

(1) *Rosa glutinosa*, LINDL. Mon. p. 95.
(2) *Rosa pollinaria*. POLLIN. Plant. veron. 13.
(3) *Rosa moschata*. WILLD. Sp. 2. 1074.
(4) *Rosa hispanica*, MILLER. Dict. n. 7.
(5) *Rosa sempervirens*, LINDL. Mon. p. 117.
(6) *Rosa eglanteria*, LINN. Sp. 703.
(7) *Rosa spinosissima*, LINN. Sp. 705.
(8) *Rosa cinnamomea*, LINN. Sp. 703.
(9) *Rosa parvifolia*, WILLD. Sp. 2. 1078.
(10) *Rosa gallica*, LINN. Sp. 704.
(11) *Rosa moschata*, DE CAND. Fl. fr. n. 3715.

ayant une légère analogie avec le musc, et fournissent une huile essentielle très-aromatique. Une variété charmante, à fleurs doubles, est connue dans nos jardins sous le nom de *rose-muscade*.

Le rosier blanc (1), commun dans nos haies et sur presque toutes nos collines boisées, est généralement cultivé dans les jardins, où il a produit un grand nombre de variétés. Nous ne devons pas oublier ici la rose des haies (2), non pas à cause de ses jolies fleurs d'un blanc rosé, ayant fourni peu de variétés doubles, mais bien à cause de ses tiges élégantes, droites, vigoureuses, connues par les cultivateurs sous le nom d'*églantiers*, si précieuses pour recevoir la greffe de toutes les espèces et variétés.

Cette esquisse rapide de la géographie des roses établit suffisamment, je crois, que la patrie de cette charmante fleur n'est pas seulement l'Orient, comme le disent les nomenclateurs, mais qu'on la trouve partout où il y a des hommes capables d'apprécier l'élégance de ses formes, son brillant coloris et les suaves parfums qu'elle exhale.

Sous ce titre nous comprendrons l'histoire, non-seulement des ouvrages spéciaux que l'on a écrits sur cette matière, mais encore des articles qui en traitent d'une manière assez intéressante pour être cités, et que l'on trouve disséminés dans quelques traités généraux de botanique.

Notre intention est de compléter ce chapitre, non pas comme pourraient l'entendre les bibliographes et les nomenclateurs, c'est-à-dire en citant *tout* ce qui a été écrit et tous ceux qui ont écrit, mais seulement tout ce qui a été écrit de bon et d'utile.

BOITARD.

(*La fin prochainement.*)

(1) *Rosa alba*, LINDL. Sp. 705.
(2) *Rosa canina*, LINN. Sp. 704.

# ÉTUDES DE VOYAGES.

## A TABLE D'HÔTE.



Vue de Strasbourg.

Il y avait, un soir, trois voyageurs attardés qui devisaient ensemble à la table d'hôte de l'auberge de *la Fleur*, à Strasbourg. Il faisait une chaleur extrême. Or les voyageurs avaient visité les plus curieux monumens de la ville, c'est-à-dire la cathédrale, le château royal, la vieille maison de Notre-Dame, nommée le *Frauenkaus*, l'hôtel de la Monnaie, la promenade de Broglie et cent autres choses encore. C'est vous dire qu'ils se mouraient de soif.

— Oh ! dit l'un des trois causeurs avec un accent allemand des plus énergiques, que ne sommes-nous à Naples ! Nous aurions de la glace pour nous rafraîchir, et il ne serait pas besoin d'attendre si longuement les sorbets que nous avons demandés au garçon si lent à revenir.

— Comment cela? répliqua son voisin avec un accent italien.

— C'est qu'à Naples, la glace est un objet de monopole, comme en France le tabac. Le roi des Deux-Siciles a conservé l'ancienne coutume en vertu de laquelle cette branche de commerce était exclusivement adjugée à une compagnie qui payait à l'Etat un impôt annuel pour son privilége et n'en était pas moins obligée de vendre la glace à un prix moyen invariablement fixé, outre qu'elle

s'exposait à subir d'énormes amendes si l'approvisionnement de la cité ne pouvait suffire à tous les besoins. Une fois le monopole établi, chose toujours funeste, le gouvernement napolitain a, du moins, montré de la sagesse en le maintenant avec sévérité, car il est peu de causes plus capables d'exciter une émeute à Naples que la disette de glace pendant la canicule, et c'est d'ailleurs la source d'un revenu considérable pour le trésor.

A Naples la glace se consomme partout, chez les particuliers dans leurs repas, dans les cafés, chez les glaciers, en sorbets, en limonades, en fruits, en biscuits, sous mille formes. En outre, une multitude de marchands errans vendent des gelées de fruits, des sirops glacés d'une qualité inférieure, et les *acquaioli* (marchands d'eau) en boutique frappent de glace le simple breuvage qu'ils débitent aux passans à l'encoignure de chaque rue.

A table on se sert de glace, non-seulement dans de petits seaux de fer-blanc pour rafraîchir le vin, mais encore dans des terrines découvertes où chacun en prend un morceau quand il se dispose à boire. Le raffinement à la mode consiste à placer ce morceau de glace à l'ouverture d'un gobelet et à vider le vin doucement par-dessus, de manière à le laisser filtrer goutte à goutte. Outre que ce mélange a quelque chose d'agréable à voir, il produit une petite fermentation qui donne au bon vin, au Capri Rosso, par exemple, une saveur piquante et un feu nouveau.

Les cafés, qui sont fort multipliés à Naples, vendent tous des glaces pendant l'été. Toutefois depuis huit heures du matin jusqu'à cinq heures de l'après-midi, on n'y prend généralement que des sorbets et des limonades. Mais, à partir de cette heure jusqu'à minuit, il se fait une consommation incalculable de rafraîchissemens glacés de toute espèce. Les petits bourgeois entrent dans les cafés, qui s'ouvrent sur la voie publique par plusieurs portes à deux battans; mais les gens riches s'arrêtent en dehors, dans leurs équipages, et s'y font servir les gelées de fruits les plus recherchées. Il faut l'avouer, les Napolitains et les Siciliens sont les premiers glaciers du monde, ceux de Paris tiennent le second rang, et c'est à peine si ceux de l'Angleterre peuvent occuper le troisième.

Pendant que les limonadiers rafraîchissent la bourgeoisie, les vendeurs ambulans désaltèrent les classes les plus pauvres. Chaque soir d'été, le long de la jetée, aux environs du port et dans les autres lieux fréquentés par le peuple, ces petits commerçans font gaîment leurs affaires. Si leur marchandise est moins succulente, elle est aussi meilleur marché, et la fraîcheur n'y manque pas. Pour la plus légère monnaie, les matelots, les *calessieri* fatigués, les manœuvres après leur journée et une foule d'autres artisans se procurent quelque chose de doux et de froid que le marchand baptise à sa façon. Les dimanches et les jours de fête, vous rencontrez depuis la cité jusque dans les faubourgs et au delà des essaims de ces débitans de friandises glacées qui vous assourdissent par leur bruyante éloquence mêlée aux cris des vendeurs de melons d'eau, qui font concurrence avec eux.

Mais la plus grande consommation de glace, et généralement la plus utile, est celle qui se fait chez les *acquaioli*. Rien de plus singulier ni de plus pittoresque que les boutiques de cette espèce de marchands d'eau. Une haute table ou un banc en occupe toute la longueur : à chaque extrémité s'élèvent deux colonnes de bois entre lesquelles sont suspendus à une tringle de fer deux barils vacillans remplis d'eau; les colonnes sont couronnées par une architrave, et un fronton de forme fantastique termine la façade de la boutique, qui peut avoir en général cinq pieds de long sur quatre de large et douze de hauteur. C'est une sorte de comptoir volant, ordinairement appliqué contre un mur à l'encoignure d'une rue, mais de manière à laisser un espace suffisant pour que le débitant puisse se tenir assis ou debout entre le mur et son banc. Ces boutiques, sans leur bariolage et leurs ornemens, ressembleraient à des chaires à prêcher, mais, telles qu'elles sont, on les prend plutôt pour de petits temples chinois portatifs. On les remarque de loin à la vivacité des couleurs dont elles sont peintes. La charpente en est grossièrement sculptée et le plus souvent dorée dans les parties saillantes. Des oriflammes flottantes et des plumes de paon en décorent le sommet, tandis que la devanture et les deux colonnes sont hérissées de verres à boire de toutes grandeurs et de toutes formes. D'autres verres, confondus avec des bouteilles, des flacons, des oranges, des citrons, encombrent le comptoir, dans un admirable désordre; derrière cette mêlée, sur une haute chaise dressée contre le mur, se tient le ministre officiant du petit temple, l'*acquaiola*, un bonnet de coton blanc ou rouge sur la tête, une ceinture de serge rouge autour des reins, la gorge, la poitrine et les bras entièrement nus, et tenant à la main droite une énorme pince en fer, qui lui donne l'air d'un arracheur de dents en foire, mais dont il se sert seulement pour presser le jus de ses citrons et de ses oranges dans les verres des passans altérés.

A chacun des barils suspendus est un large bondon pour introduire les morceaux de glace, et c'est par un petit robinet placé au-dessous que se fait le débit. L'*acquaiola* agite ses barils jusqu'à ce que la glace soit dissoute dans l'eau; il y donne aussi une secousse ou deux chaque fois qu'il en retire un verre pour un chaland. Cette eau, délicieusement fraîche, ne coûte pas plus d'un liard le verre; pour le double de la somme, le marchand y presse du citron ou de l'orange et verse quelques gouttes de sambucco. C'est une distillation de fleurs de sureau, de couleur bleuâtre ou plutôt lactée, et d'un goût tout particulier, qui ne laisse pas que d'être agréable lorsqu'elle est mêlée avec de l'eau. Il s'en fait de cette manière une consommation très-considérable. L'*acquaiola* ne débite ni rhum, ni eau-de-vie, ni aucun autre spiritueux, il ne vend que de l'eau.

Les étrangers sont surpris de voir que les Napolitains, à l'heure la plus chaude de la journée et dans la transpiration la plus abondante causée par le travail ou par l'ardeur du soleil, s'arrêtent devant un *acquaiola* et vident à longs traits de grands verres d'eau glacée sans en éprouver aucun mal. Mais si ces étrangers eux-mêmes font à Naples un séjour prolongé, ils imitent bientôt les Napolitains, et comme eux, pendant les grandes chaleurs, ils ont impunément recours à l'*acquaiola* plusieurs fois par jour.

A Palerme, et dans toute la Sicile en général, vous trouvez des *acquaioli*; ils y sont aussi nombreux qu'à Naples. Les Napolitains tirent de l'Italie leurs approvisionnemens de glace; mais c'est le mont Etna qui en fournit à la Sicile et à l'île de Malte; ses sommités et ses excavations en offrent une mine inépuisable aux pourvoyeurs de la compagnie. Vous le voyez, vive l'Italie pour boire frais.

— Vous avez raison, répliqua le voyageur italien; il n'y a vraiment que l'Europe qui soit un bon pays. Chaque pays a ses usages; j'arrive d'Orient et je préfère encore voir ces Alsaciennes à jupon court, au nez retroussé et leurs chapeaux de paille couverts de cocardes en rubans, que de rencontrer de belles, c'est-à-dire d'obèses musulmanes teintes au henneh.

— Au henneh? demanda l'Allemand.

— Oui, Linné, vous le savez, a donné au henneh le nom de

*lawsania*; c'est l'espèce dont parle notre voyageur, le *lawsania* des botanistes, à feuilles sessiles, allongées et aiguës des deux côtés, *foliis sessilibus, ovatis, utrinque acutis;* c'est le *kupros* des anciens Grecs, le *hacopher* des Hébreux: les Arabes l'appellent *henneh* ou *hanna*, et les Turcs *kanna* ou *al-kanna*.

A cette espèce se joignent, selon Olivier, le henneh alba et l'*acronycia*, que ce voyageur a trouvés en Orient. Le lawsania est un grand arbrisseau très-multiplié en Égypte; il croît abondamment aux environs de *Rossete* et non *Roselle*, comme on dit usuellement, parce que ce mot dérive du nom *Raschid*; c'est un des principaux ornemens des jardins de cette ville. Sa racine, qui pivote profondément, a toute facilité de s'enfoncer et de grossir dans un terrain doux, gras, mêlé de sable : aussi cet arbrisseau y prend-il plus d'accroissement qu'ailleurs; c'est un de ceux qui flattent le plus la vue et l'odorat.

La couleur peu foncée de son écorce, le vert léger de ses feuilles, le mélange adouci de blanc et de jaune dont les fleurs, rassemblées en longues grappes comme celles du lilas, sont colorées; la teinte rouge des rameaux qui les supportent, forment un ensemble de l'effet le plus agréable. Ces fleurs, dont les nuances sont si délicates, répandent au loin une odeur suave et musquée; elles embaument les jardins et les appartemens qu'elles embellissent. Les femmes en ornent leur habitation et en portent aux bains.

Une singularité remarquable, c'est que le parfum que les fleurs du henneh exhalent cesse d'être agréable lorsqu'on les flaire de très-près; il est presque entièrement absorbé par une odeur spermatique bien décidée; si l'on écrase quelques-unes de ces fleurs entre les doigts, cette dernière odeur prévaut.

L'on tire de ces mêmes fleurs, par la distillation, une eau dont on se sert dans les bains, et dont on se parfume dans les visites et dans les cérémonies religieuses, telles que la circoncision et le mariage, ainsi que dans les fêtes du Bairam et du Courban-Bairam.

C'est sans doute à cause de leur odeur que les Hébreux répandaient les fleurs du henneh autour des nouveaux mariés, et c'est par la même raison que les Egyptiens les aiment beaucoup.

Les femmes de l'Orient se servent du henneh pour teindre leurs cheveux en roux et leurs ongles en rouge. Cette coquetterie est commune à toutes les Orientales, et il n'est pas étonnant que dans des contrées où le noir est la couleur universelle de la chevelure, le roux passe pour le plus bel ornement possible, et que les Orientaux soient d'autant plus envieux de se le procurer par artifice que la nature en est plus avare.

Les Africains colorent aussi leurs ongles d'une couleur orangée avec cette feuille, et même leurs mains.

Dans quelques contrées, l'on voit aussi les hommes se couvrir la barbe de la teinture du henneh, et s'en oindre la tête, prétendant qu'elle fortifie les organes, qu'elle empêche la chute de la barbe et de la touffe de cheveux que conservent sur le sommet de la tête les sectateurs de Mahomet et qu'elle écarte la vermine.

On fabrique encore avec la feuille desséchée du henneh une poudre verdâtre qu'on délaie dans de l'eau pour se frotter les parties qu'on veut teindre; on les enveloppe d'un linge, et au bout de deux ou trois heures, la couleur orangée y est fortement attachée.

Les anciens faisaient également usage des feuilles du henneh pour teindre les cheveux et les ongles des mains et des pieds, parce que toutes les momies qui ont été trouvées ont les ongles teints en jaune orangé. D'autres ont prétendu que cette couleur pourrait avoir été produite aussi sur les ongles des momies par l'action des bitumes qu'on employait en embaumant les corps.

Les propriétés utiles et constatées du henneh ne se bornent pas aux objets d'agrément et de mode; les arts retirent encore des avantages de la poudre de ses feuilles, qui servent à procurer dans la teinture, selon le mélange, tant de nuances de la couleur jaune au rouge le plus vif.

Les feuilles de cet arbrisseau sont ramassées avec soin et mises en poudre dans des moulins faits exprès. La quantité que le commerce en envoie dans toutes les possessions turques et persanes est immense et d'un très-grand revenu pour l'Égypte.

On chargeait annuellement à Alexandrie quatorze ou quinze navires de ces feuilles réduites en poudre, et on les expédiait à Smyrne, à Constantinople et à Salonique, d'où elles passaient dans le nord de l'Europe, où on les employait à la teinture des fourrures et à la préparation des cuirs.

Les expériences qui ont été faites en Égypte par les chimistes français ont prouvé que la partie colorante du henneh est très-abondante et qu'on pourrait en teindre avec avantage les étoffes de laine; on obtiendrait des couleurs fauves, ou diverses nuances de brun, selon qu'on emploierait ces feuilles seules ou avec un mélange d'alun ou de sulfate de fer. Les femmes orientales se teignent encore les sourcils et le bord des yeux avec de l'antimoine.

Ce que nous appelons ajourd'hui *antimoine* est le *stibium* des Latins. Les Arabes nomment le métal qu'ils emploient à la composition de cette teinture *al-ka-bol*; Pline rapporte qu'on donnait à ce métal l'épithète de *platyopthalmon*, c'est-à-dire propre à dilater les yeux : *Namque ideò etiam plerique platy-ophthalmon appellavere, quoniam in calliblepharis mulierum dilatel oculos* (lib. XXXIII).

L'usage de peindre les sourcils est très-ancien chez les peuples orientaux et chez les Arabes, puisque l'Écriture sainte fait mention que Jézabel se teignait les yeux avec de la mine de plomb : *Porrò Jezabel, introïtu ejus audito, depinxit oculos suos stibio et ornavit caput suum*, etc. (Mal. II, cap. 9, vers. 30). Otter appelle *sirma* ce collyre avec lequel les femmes se noircissaient les paupières et les bords des yeux pour les rendre plus vifs.

Olivier, dans son *Voyage en Perse et en Égypte*, donne la recette de cette pommade, ainsi que de celle avec laquelle ces peuples se teignent les ongles en jaune orangé; il dit que c'est dans la vue de relever leur beauté que les deux sexes mettent chaque jour sur leurs sourcils et leurs paupières une pommade noire d'antimoine; que les femmes prolongent sur les côtés le noir qu'elles se mettent au bord des paupières, afin d'avoir en apparence les yeux plus grands. Ces grands sourcils noirs réunis au-dessus du nez, et le noir des paupières prolongé sur les côtés, donnent à la femme un air dur, hagard et farouche, surtout lorsqu'elle a le teint blanc et les yeux bleus.

Le trait le plus remarquable de la beauté est, en Orient, d'avoir de grands yeux noirs, et la nature en a fait, comme on sait, un signe caractéristique des femmes de ces contrées; mais non contentes de ces dons, généralement toutes les Orientales veulent que les yeux paraissent plus grands et plus noirs qu'ils ne sont, et, pour y parvenir, elles se teignent les sourcils et les paupières avec la galène de plomb (*galena tessulata*), nommée dans le commerce *alquifoux*. Elles la réduisent en poudre subtile à laquelle elles donnent de la consistance en la mêlant

avec la vapeur fuligineuse d'une lampe ; les plus opulentes emploient la fumée d'ambre ou de quelque autre matière grasse et odoriférante, et elles tiennent la drogue toute préparée dans de petites fioles. Elles se peignent avec cette composition les sourcils et les paupières, et avec un petit morceau de bois, de roseau ou de plume, elles s'en noircissent aussi les cils, en le passant d'une main légère entre les deux paupières.

Les Romaines, dit Juvénal, ont pratiqué cette opération, qu'il décrit ainsi :

*Illa supercilium, madidâ fuligine tactum*
*Obliquâ producit acu, pingitque trementes*
*Attolens oculos. . . . . . . . .*
(Sat. 2.)

« L'une, à l'aide d'une aiguille traînée obliquement, allonge en papillotant des yeux ses sourcils imprégnés de noir de fumée. »

— Monsieur, dit l'Allemand à l'Italien, oserais-je vous demander quelle est votre profession, vous qui parlez si savamment de l'Orient et de ses productions ?

— Je suis un marchand comme tout le monde. J'ai fait des études, il faut bien tâcher de ne pas les laisser perdre tout à fait. J'observe donc de mon moins mal, chemin faisant, et je recueille toujours quelque chose de curieux, témoin ce que je vous ai dit sur le henneh et qui a paru vous intéresser. Oserai-je vous faire la même question, à vous qui nous avez dit de si piquantes observations sur mon propre pays ?

— Je suis aussi un marchand.

— Mon Dieu ! pensa le troisième voyageur, qui écoutait en silence, où donc s'arrêteront les progrès de la science et de l'esprit humain, si de simples marchands ont acquis de si grandes connaissances et étudient avec tant de finesse et de sagacité les pays qu'ils traversent ?

Ce voyageur-là était un Anglais et s'appelait Walter Scott !

UNE CONTEMPORAINE.

# ÉTUDES ARTISTIQUES.

## TÊTES D'EXPRESSION DE LEBRUN.

Parmi les peintres célèbres que caractérise une étude approfondie de la physionomie humaine, et qui appartiennent plutôt à l'école des dessinateurs qu'à celle des coloristes, on doit surtout remarquer Lebrun : ses immenses travaux, la puissance et l'unité de son génie, une juste application de la théorie le placent au premier rang des peintres français. En effet, soit qu'il révèle les atroces douleurs du martyr saint Étienne, et qu'il montre le Christ montant, courbé sous sa croix, au sommet du Calvaire ; soit que, plus admirable encore, son pinceau sanglant décrive, tout d'un trait, ce drame aux mille drames que l'on nomme une bataille ; toujours il arrive, par l'ensemble des masses et des détails, à une perfection désespérante. Si, dans ces mêmes tableaux de batailles quelques critiques sévères peuvent reprocher une teinte rouge trop prononcée, combien un si léger défaut n'est-il pas racheté par les innombrables beautés de l'œuvre ? Ce n'est point là, il est vrai, le fin et gracieux pinceau qui peignit la Joconde ; mais c'est l'âme tout entière se reflétant sur la face humaine ! Ce sont les passions déchaînées ; c'est la fureur qui rugit, la rage qui grince des dents, l'horreur qui recule et se tait ! Libre des entraves que la misère oppose à tant de jeunes talents, il put se livrer tout entier à l'étude, s'abandonner au travail et suivre son male penchant pour ce que l'on pourrait nommer *la Science de l'art*. Nous voyons, en effet, qu'indépendamment de ses grandes œuvres, il s'occupa encore des recherches les plus minutieuses. Profitant des ingénieux développemens de Jean-Baptiste Porta, il traça, sous le titre de *Caractère des passions*, un cahier d'esquisses qui, par leur justesse palpitante de vérité, peuvent passer pour un cours presque complet de physiognomonie à l'usage des peintres. Homme de génie, il en porta le cachet ; il devança son siècle. Certes Lavater, qui vint bien après Lebrun et qui le premier érigea en science l'étude de la physionomie humaine, dut en plus d'une circonstance recourir aux applications pratiques de son devancier pour venir en aide à ses étonnantes et curieuses théories. Pour que l'on puisse mieux apprécier à quel point ces études peuvent être utiles à la peinture, il est indispensable que nous en donnions la définition et que nous analysions son but, ses propriétés et ses effets.

La physiognomonie, comme son nom l'indique (φυσιογνώμων), sert à connaître, plus ou moins exactement, le caractère de l'homme d'après l'inspection de son visage, de son corps, de ses mouvemens et même de sa mise.

Le *Musée* ne s'occupera aujourd'hui que des traits du visage. Examinons rapidement leur action respective. Tout à l'heure, quelques esquisses de Lebrun viendront à l'appui de ce que nous aurons dit.

La première partie, la plus noble sans contredit, c'est le FRONT. Placé plus près du cerveau que tout le reste, il reçoit continuellement les mouvemens de l'intelligence qui vient s'y refléter comme dans un miroir. Le front offre en général trois formes : il est bombé, droit ou renversé. Dans le premier cas, s'il est large et bien développé comme celui de Socrate, il annonce le génie ; dans le second il décèle plutôt un froid jugement, et dans le troisième, lorsqu'il joint à cette perpendiculaire de côté une dépression sensible, c'est un signe presque certain d'un caractère fougueux. Outre sa forme, le front offre encore plusieurs points d'appui aux observations des physiognomonistes. Les rides, par exemple, n'y sont-elles pas écrites par la main des passions ? Aussi trompent-elles rarement les calculs. On distingue facilement le front du campagnard, où s'étendent les plis profonds creusés par le travail manuel et le rire bruyant, d'avec celui de l'homme d'étude. Quand bien même, d'ailleurs, les rides ne guideraient pas, on verrait encore qu'une peau fine et transparente couvre plutôt un front intelligent qu'un front grossier.

Les SOURCILS et les YEUX qui viennent ensuite n'offrent pas moins de ressources ; il serait même presque futile d'énumérer toutes leurs actions. Personne n'ignore que c'est par là que se trahissent toutes les passions. L'amour et la haine allument le regard ; la froideur et l'ennui l'éteignent. On ne confondra pas davantage le regard égaré du fou et le regard mélancolique ou inspiré du poete ; les gros yeux saillans de l'homme simple et le coup d'œil demi-fermé du malin ; le regard franc de l'honnête homme et le regard clignotant et indécis du tartufe ; celui du riche or-

gueilleux et celui du pauvre honteux. Les sourcils, par leur mobilité, rendent admirablement les mouvemens de l'âme. Aussi les poëtes n'ont-ils pas manqué d'en tirer parti. Dans le calme, ils les comparent à deux arcs d'ébène; lorsqu'ils se rapprochent dans la colère, ce sont deux taureaux qui luttent, et Virgile, en parlant de Jupiter qui fronce le sourcil, a tracé cette grande image :

Annuit, et totum nutu tremefecit Olympum.

Si vous voulez vous convaincre de toute la puissance du regard et du jeu des sourcils, allez voir jouer une tragédie de Racine par Mlle Rachel, et vous connaîtrez jusqu'où peut se porter l'énergie du regard. — Les yeux n'ont guère que trois couleurs : le bleu, qui appartient aux tempéramens flegmatiques du Nord; les noirs, aux fougueux habitans du Midi, et les bruns, qui sont mixtes. Il y a bien encore une sorte d'yeux d'un vert glauque, autrefois en honneur, comme nous le voyons dans Marot

C'est la duchesse de Nevers
Aux yeux vers...

Comme notre siècle ne professe pas la même admiration pour cette couleur, on est convenu, par politesse, de les ranger parmi les yeux bleus; *sic fiat*.

Le NEZ, aussi, a ses rides fines, indices de la moquerie, ses saillies, ses méplats, ses ailes qui s'enflent de colère ou de mépris; qui s'écartent dans le rire. Un nez aquilin a quelque chose de l'aigle, et, comme lui, il porte le cachet de la grandeur, de la force et du courage. Obtus, au contraire, c'est la simplicité; maigre la finesse; relevé l'effronterie, pointu la sagacité et tortu le travers d'esprit. Un gros nez de savant tout barbouillé de tabac est un signe infaillible de pesanteur : par forme de remarque, nous ferons observer que l'usage fréquent du tabac défigure horriblement le nez et fait ainsi un tort sensible à la physiognomonie. Nous conseillons donc à ceux de nos lecteurs qui possèdent, chose rare, un nez beau et bien formé de s'abstenir de l'usage de ce corrosif, ne fût-ce que dans l'intérêt de la science.

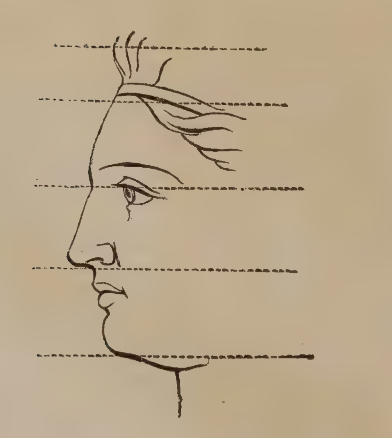
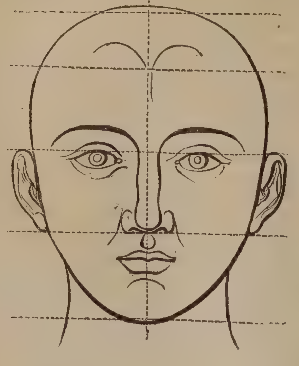
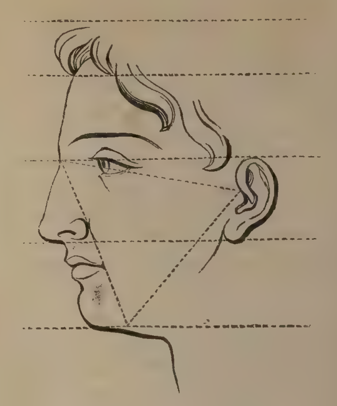
La BOUCHE et le MENTON apportent également leur tribut et servent à retracer mille sentimens divers. La bouche mince, serrée, et le menton pointu indiquent la finesse et et la méchanceté. Les lèvres épaisses et pendantes sont un signe de stupidité. Un menton droit, à gracieuse fossette, tel qu'on le voit sur le portrait de Mme Doze, est plein de charme et de naïveté. D'autres fois, la lèvre inférieure, un peu grosse est un indice de volupté ou même un caractère impérieux : tout le monde connaît la lèvre avancée des Médicis. Le menton gras et à double étage dénote la sensualité, tandis que le menton proéminent de Napoléon a un caractère de force et de hardiesse étonnant.

De larges MACHOIRES fortement accusées témoignent un esprit étroit. Tous les animaux qui mangent beaucoup, tels que les bœufs, les ânes, les gastronomes et en général tous les ruminans, ont les mâchoires largement développées.

Si, comme le prétend Lavater, tout est homogène dans l'homme, la barbe, les cheveux, le cou, doivent se rapporter au reste de la physionomie de l'individu. Un cou robuste, nerveux comme celui du taureau est presque toujours un indice de force et quelquefois de grossièreté. On dit d'un homme, il a un cou de taureau. Un cou sec et cordé, chez une femme, décèle souvent l'obstination et la méchanceté. On prétend encore que le goître est un signe d'idiotisme.

Nous n'avons pas entièrement détaillé tous les jeux de la physionomie. Pour le faire d'une manière scientifique, il aurait fallu d'abord nommer tous les muscles de la tête et du cou, qui sont au nombre de quatorze; mais nous redoutons les mots techniques. D'ailleurs nous avons voulu laisser au lecteur le plaisir de faire ses propres explorations dans le pays fertile et varié de la physiognomonie.

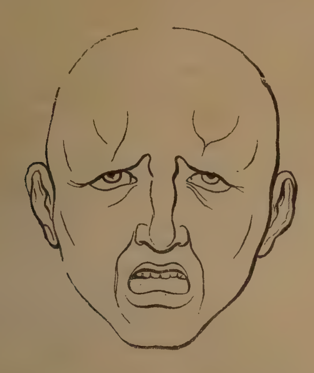
Pour venir à l'appui des observations que nous avons signalées, nous allons maintenant prendre quelques têtes extraites du cahier du *Caractère des passions* de Lebrun. Les trois premières figures que l'on trouve, en ouvrant le cahier, ont pour but de peindre la figure humaine à l'état de tranquillité parfaite. C'est un heureux point de départ qui permettra, plus tard à l'artiste, de faire passer par toutes les phases des sentimens les plus terribles et les plus

La *Tranquillité*, sous trois aspects différens.

doux, en employant un adroit *crescendo*. Voici la TRANQUILLITÉ : sous quelque face qu'on la considère, on ne peut trouver la moindre convulsion dans les muscles; l'œil le plus exercé n'y découvre pas le plus petit mouvement : tout est calme : aucune douleur de corps ni d'esprit. Le travail perpétuel de la pensée n'excite même pas un

léger frémissement sur la surface; c'est un ciel d'été dont aucun nuage ne trouble la pureté, ou plutôt c'est un beau lac où la plus douce haleine du vent ne soulève pas la moindre ondulation. Mais maintenant, que, pour la vigueur du contraste, nous intervertissions l'ordre, et, tournant quelques feuillets, nous arrivions tout d'un coup à l'extrême douleur corporelle : voyez quel prodigieux changement!



Extrême douleur corporelle.

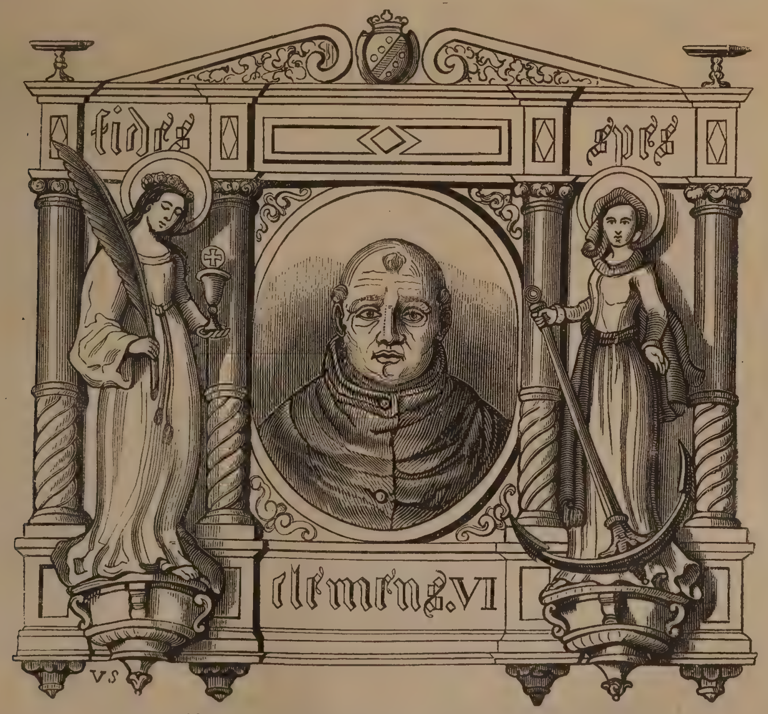
Quelle contorsion de tous les muscles! Comme tout cela se crispe, comme tout cela se contracte douloureusement! Remarquez : le front se ride, les sourcils s'abaissent au point de cacher toute la paupière supérieure et ne laissent voir que la moitié de la prunelle. Un profond sillon part des deux ailes du nez et entoure la bouche, qui s'ouvre pour pousser le cri d'angoisse que lui arrache une douleur atroce. Cela est vivant!

Pour que l'on puisse aussi apprécier combien diffèrent les sentimens qui semblent les plus homogènes, voye la crainte et la frayeur, et vous n'aurez pas un instant l moindre confusion. D'abord la crainte. La tête s'abaiss



La crainte.

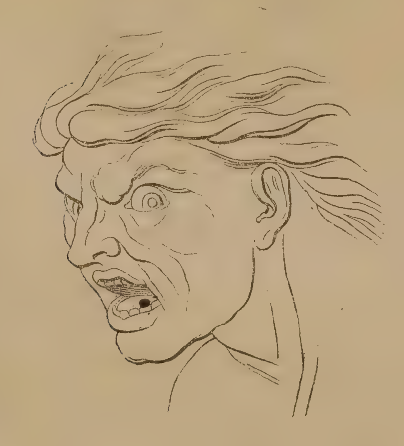
ainsi que le sourcil, la prunelle s'élève légèrement, le regard, demi-fermé, semble appréhender l'approche du danger, la bouche s'entr'ouvre dans l'attente et l'incertitude de ce qui va paraître. La tempête n'est pas encore déchaînée, mais tout à l'heure il y aura un boule-



Le pape Clément VI, d'après le monument de la Chaise-Dieu.

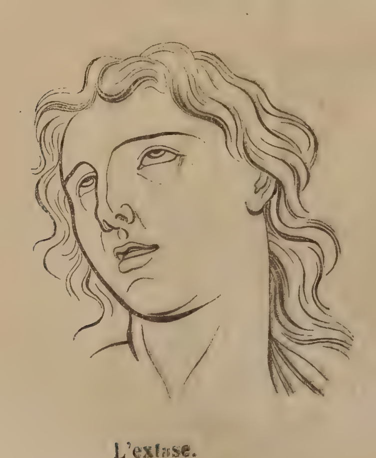
versement complet sur cette figure humaine, qui conserve encore une partie de son harmonie. Dans un instant, un spectre effrayant sortira de terre; il va s'élancer de la tombe, il va se dresser sur le marbre du mausolée, il

va paraître, il paraît!..... A présent, regardez la frayeur, contemplez quelle affreuse convulsion de tous les muscles de la face! Les cheveux se hérissent! Les sourcils s'élèvent! L'œil s'agrandit jusqu'à laisser voir un tour blanc! Le menton se recule! La bouche surtout, la bouche s'ouvre démesurément et montre toutes les dents! Certes c'est bien là la frayeur. Et maintenant voulez-vous juger plus complétement du contraste? Reportez un seul instant vos yeux sur la crainte. La différence des sentimens est-elle bien tranchée? Y a-t-il à s'y méprendre? Le portrait du pape Clément VI, que nous avons fait graver sur l'autre page, d'après le monument qui se trouve à l'église de la Chaise-Dieu, peut donner une idée des plis que l'habitude constante de la crainte imprime sur un visage.



La terreur.

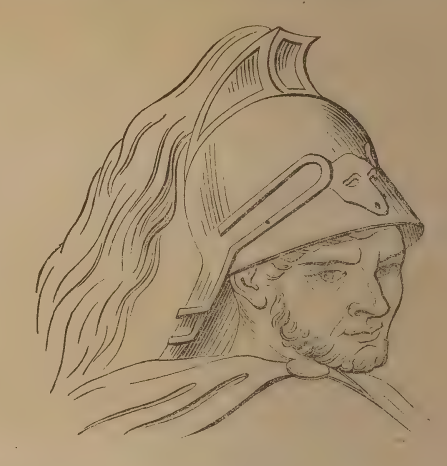
Laissons à présent les convulsives contorsions du drame pour nous reposer sur des tableaux plus doux. Arrêtez-vous à l'extase, par exemple; l'extase avec sa bouche légère-



L'extase.

ment entr'ouverte, ses yeux demi-tournés au ciel, comme si quelque suave harmonie céleste ou la vue de quelque chef-d'œuvre du génie absorbait toutes ses facultés dans une muette contemplation. Mais non, ce doit être plus encore, ce doit être un tableau qu'on regarde avec l'âme et non avec la curiosité, ce doit être le spectacle de la nature entière avec le sentiment intime de la grandeur de Dieu.

Quelle étonnante variété sur le visage de l'homme! Ne dirait-on pas que chaque passion a sur la figure son muscle pour s'exprimer avec sa nuance à lui particulière. Prenez le sourire, qui est une des expressions les plus délicates, les plus fugitives et les plus étranges par leur diversité; eh bien! jamais vous ne confondrez l'ignoble sourire du niais avec le fin sourire de l'homme d'esprit, le sourire contracté de la méchanceté avec celui de la douceur, celui de la haine avec celui de l'amitié, le sourire candide d'une jeune et innocente fille des champs avec le sourire étudié d'une coquette, qui n'entr'ouvre les lèvres que pour montrer l'émail d'une rangée de dents d'ivoire. Vous ne confondrez pas non plus ni le sourire froid, ni le sourire forcé, ni le sourire caustique, et une foule d'autres qui dérivent des senti-

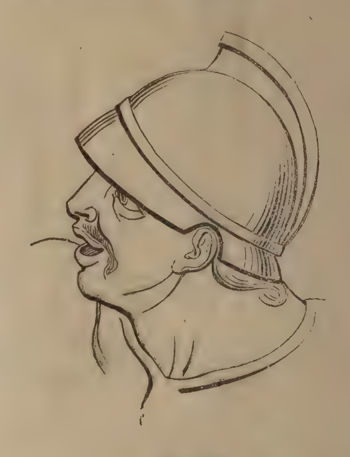


Le sourire.

mens les plus hétérogènes, et qui, bien qu'ils s'expriment par les mêmes muscles, diffèrent essentiellement d'expression.

Dans le sourire en général le front se dilate, les lèvres se séparent et se relèvent légèrement aux coins; le mouvement des muscles est harmonieux et séduisant; aucune contraction anguleuse et choquante ne détruit la symétrie du visage; au contraire, il en revêt une sorte de grâce qui l'embellit.

Dans la joie, telle que nous la représente cette gravure,

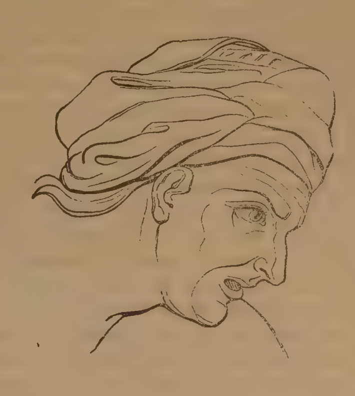


La joie.

on voit que le sentiment perce moins; l'action des muscles est plus légère. Il y a bien une manière de sourire, mais il n'est qu'à sa naissance; c'est une sensation intime encore ensevelie dans le for intérieur, et dont l'expression des yeux révèle particulièrement l'existence. Néanmoins, comme le sourire, la joie a ses nuances hardies; il y a loin de la joie féroce de l'assassin qui croit la réussite de son crime assurée, à celle de la victime qui s'échappe de ses griffes; de la joie grossière qui s'exhale en bruyans éclats de rire le dimanche à la taverne, à la joie paisible qui s'émane du visage de l'homme vertueux.

La dernière figure sur laquelle il nous reste à dire quelques mots est la compassion. Là, comme toujours, Lebrun a su reproduire le sentiment avec une inimitable vérité. J'y vois d'abord, dans la bouche qui s'ouvre, l'exclamation de pitié que nous arrache l'aspect d'une misère profonde. Dans le regard, ce n'est pas tout à fait la même chose. Il y a une sorte de réaction de la pensée sur le sentiment; cet œil semble réfléchir et nous dit qu'il y a dans le cœur une voix qui s'écrie : « Pauvre malheureux, que je te plains! » Reportez maintenant votre pensée sur vous-même; cela ne vous rappelle-t-il pas quelque aumône faite un soir au coin d'une rue sombre? Le petit tableau n'éveille-t-il pas en vous quelques-uns de ces souvenirs consolans qui versent du baume dans l'âme? Vous éprouvez ce sentiment, je le pense. Eh bien! lorsqu'un dessin remue ainsi ce qu'il y a de plus sacré dans le cœur, fussiez-vous complétement ignorant des règles de l'art, vous pouvez dire : « Ceci est un chef-d'œuvre. » Et c'est ce qu'on peut dire du cahier de Lebrun.

Nous ne le suivrons pas plus loin dans ses ingénieux dessins, car nous serions obligés d'exhumer toutes les



La compassion.

théories qu'il a su résumer avec un si haut talent, et nous dépasserions les bornes d'un simple aperçu.

H. CASTILLE.

# ÉTUDES POÉTIQUES.

## SAINT-CHRISTOPHE D'ÉCIJA.

Je vis dans Écija, vieille ville moresque,
Aux clochers de faïence, aux palais peints à fresque,
Sous les rayons de plomb d'un soleil étouffant,
Un colosse doré qui portait un enfant.
Un pilier de granit d'ordre salomonique
Servait de piédestal au vieillard athlétique;
Sa colossale main sur un tronc de palmier
S'appuyait largement et le faisait plier,
Et tous ses nerfs tendus par un effort étrange,
Comme ceux de Jacob dans sa lutte avec l'ange,
Semblaient suffire à peine à soutenir le poids
De ce petit enfant qui portait une croix.

— Quoi! géant aux bras forts, à la poitrine large,
Tu te courbes, vaincu par cette faible charge,
Et ta dorure, où tremble une fauve lueur,
Semble fondre et couler sur ton corps en sueur?

— Ne sois pas étonné si mes genoux chancellent,
Si mes nerfs sont roidis, si mes tempes ruissellent;
Certes je suis de bronze et taillé de façon
A passer les vigueurs d'Hercule et de Samson;
Mon poignet vaut celui du vieux Crotoniate,
Il n'est pas de taureau que d'un coup je n'abatte,
Et je fends les lions avec mes doigts nerveux,
Car nulle Dalilah n'a touché mes cheveux.
Je pourrais, comme Atlas, poser sur mes épaules
L'entablement du ciel et les essieux des pôles.
Mais je ne puis porter cet enfant de six mois
Avec son globe bleu surmonté d'une croix:
Car c'est le fruit divin de la Vierge féconde,
L'enfant prédestiné, le rédempteur du monde;
C'est l'esprit triomphant, le verbe souverain!
Un tel poids peut plier même un géant d'airain.

THÉOPHILE GAUTIER.

Andalousie, août 1840.

# ÉTUDES ÉTRANGÈRES.

## LA CHINE A PARIS.

Pendant bien longtemps les Européens ont doté la Chine, ce royaume impénétrable à leur curiosité, comme on dote les choses inconnues ou incomprises de tous: ils lui ont supposé mille perfections inimaginables. Civilisation, agri-

culture, industrie, tout y était, pensaient-ils, poussé à un point fabuleux. Comme on n'avait que peu de notions données par les missionnaires, le champ restait large à l'imagination.

Sous Louis XV, les navires de la compagnie des Indes rapportèrent différens produits de la Chine et du Japon. Les porcelaines, les boîtes en laque, les objets délicats de vannerie firent fureur à la cour; les femmes ne rêvaient que *chinoiseries*. Les artistes français, tout en reconnaissant leur propre infériorité sur bien des points, trouvèrent à critiquer l'incorrection du dessin et les formes étranges de certaines figures; ils firent donc des modèles pour leurs confrères de Canton. Les Chinois exécutèrent ces modèles avec une exactitude si scrupuleuse qu'elle alla parfois jusqu'à la perfidie : ainsi, une assiette française éprouva un choc dans la traversée; l'ouvrier chinois reproduisit, sur chacune des pièces du service, la félure qui en était résultée.

La perte de nos établissemens en Asie et la dissolution de la compagnie donnèrent aux porcelaines chinoises et aux potiches du Japon, devenus plus rares, une valeur considérable : ils mirent en estime et considération profonde le pays qui les produisait. La révolution survint. Elle s'occupait peu de futilités. L'attention se détourna donc du céleste empire. Au directoire succéda le consulat, tout entier à l'imitation romaine; puis vint l'empire et le luxe avec lui. Les vases bleus et rouges à ramages d'or reparurent sur les consoles de style grec ou égyptien. La Chine eût pu regagner, à cette époque, le prestige dont on l'avait environnée; mais alors en France on ne voulait reconnaître aucune supériorité. Un soldat, en fouettant un jour l'air de sa cravache, avança qu'un pays où l'armée française n'avait point pénétré devait être à présent, quel qu'ait été jadis son degré de civilisation, un pays fort arriéré. Cette phrase ébranla les convictions; on mit en doute les traditions, mais on n'osa pourtant point se prononcer; on n'affirmait rien.

Cet état d'indécision durait depuis longtemps, lorsqu'un matin les journaux annoncèrent la bataille livrée par les Anglais aux Chinois et la naïve défense de ces derniers. Les Européens laissèrent, du haut de leur superbe, tomber un sourire de mépris sur le grand empire. Les gens qui ont inventé les fusées à la Congrève et les bombes Paixhans sont évidemment plus ingénieux et plus avancés que ceux qui n'ont d'artillerie que ce qu'il en faut pour célébrer les réjouissances publiques et qui en restent encore au combat à l'arc. La Chine fut donc discréditée. Cette vieille réputation de science et d'industrie n'était qu'une fable; tout le monde le disait, il fallait bien le croire. J'y ajoutai foi comme vous.

Peut-être serais-je encore plongé dans cette hérésie si je n'étais entré l'autre jour au musée chinois et japonais, où je vous prie de me suivre un instant. Je ne veux vous en donner qu'un avant-goût, car vous ferez comme tout le monde, vous irez visiter cette grande et curieuse collection.

Ne croyez-vous pas déjà, comme moi, en mettant le pied sur le seuil du vaste musée, être bien loin de Paris? Ne vous demandez-vous pas si vous auriez, par mégarde, enfourché le cheval d'Astolfe?

Voici des personnages aux riches habillemens; les hommes avec des robes de soie aux dessins éclatans, des tuniques à manches en étoffe de couleur brillante et des bonnets surmontés de boules rouges ou bleues, marques de distinction; les femmes avec des fleurs sur la tête : celle-ci est une jeune fille; ses cheveux descendent le long de ses joues, celle-là les porte relevés : elle est mariée. Elles ont toutes deux des pantalons de nankin noués au-dessus de la cheville. Ne regardez pas leurs pieds : une mode barbare les a mutilés. A côté, c'est une dame de Manille dont la figure et la taille sont coquettement entourées d'une mantille noire; vous en verrez le dessin tout à l'heure près d'un cadre où sont peints des insectes et des papillons avec une vérité frappante. Mais tout ce monde semble prendre en pitié notre costume incommode et mesquin. C'est humiliant. Évitons-les, ces mandarins moqueurs.

Ce navire avec sa voile en éventail est une jonque chinoise. Elle va sans doute remonter le Tigre et se rendre à Canton, la ville commerçante. Elle s'arrêtera devant les factoreries européennes, car elle porte des marchandises; toutefois, elle passe au milieu des bateaux ou habitations flottantes que vous voyez, sur fine toile, peints par un Japonais. En ce moment elle évite une sorte de sam-paan dont les deux ailes massives et carrées, étendues sur l'eau, contiennent des cages à canards; au signal du batelier pasteur, les bipèdes déhanchés se précipiteront clopin-clopant dans leur demeure : c'est à qui n'entrera pas le dernier; car ce dernier recevra un coup de baguette de son maître en avertissement d'avoir plus d'activité le lendemain.

Une maison en bois, ceinte de tous côtés par un mur dont l'extérieur rappelle les chalets suisses, représente l'habitation du gouverneur de Nangasakki, ville du Japon où les Hollandais sont gardés à vue par les habitans, et ne peuvent sortir de leur factorerie reléguée au bout de la ville et séparée par un large fossé rempli d'eau. L'architecture n'est pas extrêmement savante, mais elle a l'avantage de s'approprier au climat. Les chambres en sont vastes et bien aérées; vous verrez cependant des pagodes aux nombreux étages dont le style vous plaira. Donnez un coup d'œil sur ces palanquins, boîtes hermétiquement fermées, dans lesquelles on transporte les femmes de haute condition. On en dévoilera le mystère à vos yeux, et vous jugerez les détails intérieurs. Regardez encore cette boutique au somptueux étalage; et maintenant apprêtez-vous à revenir de vos préventions et à faire amende honorable à l'industrie comme aux arts chinois.

Aux artistes et aux gens qui aiment les arts, je recommanderai une série de petits tableaux à l'huile, représentant les scènes de la vie privée en Chine. Les figures sont faites avec beaucoup de soin, et quelques-unes ont une expression qu'on désirerait souvent trouver au musée de 1841. Les détails sont étudiés, les couleurs brillantes et les tons harmonieux. La perspective, qu'on prétendait, d'après les dessins sur porcelaine et sur laque, être ignorée des Chinois, est bien observée. Au reste, cette opinion était fausse : l'ensemble de leurs compositions, il est vrai, manque de perspective; le point de vue seulement change pour chacun des objets détachés dont se compose le tableau.

Les plateaux dont nous venons de parler sont nombreux, d'une richesse et d'un fini d'exécution miraculeux. On en remarque un surtout qui représente deux grues en argent sur un fond aventurine : on ne peut se lasser de l'admirer.

Les sculptures sont à côté. Plusieurs représentent des mandarins fort réjouissans, des divinités horribles et fantastiques : le vieux Lao-Tseu (vieillard-enfant) voyageant sur son bœuf, des figures de Boudi-Siva appuyées sur des dragons, et des amulettes tirant la langue et remuant la tête d'une façon très-impertinente. Au milieu de si grotesques fantaisies se trouvent de fort belles choses que ne renieraient pas nos meilleurs artistes. La grue accroupie, qui porte son petit sur son dos, est un groupe ravissant. Une autre grue en bronze, symbole mystique qu'on retrouve partout chez les Chinois, posée sur une tortue et tenant dans son bec une fleur de lotus, forme un délicieux candelabre allégorique. Le sens de cette allégorie;

*sagesse*, *longue vie* et *bonheur*, est la même chez les Chinois que chez les Égyptiens. Il y a aussi des vases dont les formes sont vierges de toute imitation et dont les détails sont élégans.

Nous attirerons l'attention des dames sur les coffrets vernis, les boîtes à jeu et à thé, les nécessaires en laque avec des dessins de différentes couleurs, relevés par des incrustations de burgos ou de nacre de perle; les chiffonnières en bois de cyprès et de mélèze avec placage et incrustations; les petites boîtes à surprises, chefs-d'œuvre de précision; les corbeilles en vannerie d'une finesse et d'un travail merveilleux; les services en porcelaine, pour lesquels notre admiration s'abstient de tout commentaire, et les étoffes riches et précieuses qu'elles ne verront dans aucun magasin.

Nous dirons aux naturalistes de s'arrêter devant les armoires où sont rangées toutes les productions du règne minéral et végétal de la Chine et du Japon.

Nous dirons enfin aux personnes d'humeur belliqueuse qu'elles trouveront un faisceau de krits malais, de lances, de poignards, de haches, de massues et de flèches empoisonnées sur lequel nous n'osons jeter les yeux sans frémir;

Et à tout le monde d'aller un matin aux galeries de l'industrie faire une excursion en Chine et au Japon. Il est impossible en effet de rencontrer une collection plus curieuse et plus complète, qui donne une idée plus exacte des mœurs, des coutumes et des arts de la nation chinoise.

Ce riche musée est le fruit de trente ans de travail et de huit voyages aux Indes, au Japon et en Chine, entrepris par M. Paul Ginier de Marseille.

HENRI NICOLLE.

# MAGAZINE.

## MARIAGE PORTUGAIS.

« A Alcobaça, dit miss Pardoe, je fus témoin des cérémonies d'un mariage portugais. A son entrée dans l'église, la mariée était à genoux entre deux autres jeunes filles, toutes trois habillées en soie noire et couvertes de larges manteaux, avec des capuchons rabattus et de longs voiles noirs dessous. Les plus jeunes filles de la noce avaient des bas de coton blanc et des souliers de satin bleu. L'époux portait un mantean brun et des boucles dorées sur ses souliers. On offrit à chaque étranger un cierge orné de fleurs peintes et de feuilles dorées qu'il fallut garder allumé pendant toute la cérémonie. Les rites de mariage étaient très-simples; les époux suivirent le curé au bout de l'église, près de la porte d'entrée; là, une courte prière fut dite, la mariée répéta après le prêtre quelques versets latins, ainsi que le marié. Les mains des deux époux, durant cette cérémonie, étaient couvertes par le surplis du prêtre, qui termina en les arrosant l'un et l'autre avec de l'eau bénite. Les dames s'agenouillèrent à la porte de l'église, tandis que l'époux et ses amis accompagnèrent le curé à l'autel, où ils restèrent environ deux minutes. Alors le marié quitta l'église, jetant des confitures à une multitude d'enfans déguenillés qui se pressaient en foule à l'entrée du temple. C'est de cette façon singulière qu'il effectua sa sortie, laissant les dames revenir comme elles pourraient. » Miss Pardoe pense qu'il est probable que le couple n'avait jamais échangé une parole avant la cérémonie, car le comble de l'indécence, pour un amant avoué, est de pénétrer chez sa maîtresse. On se fait la cour par gestes. Une anecdote racontée par miss Pardoe donne une idée des usages qui précèdent l'engagement matrimonial en Portugal. A Villa-Franca, elle habitait avec son père la maison d'une veuve qui avait quatre filles; une seule était mariée, et les trois autres demeuraient sous le toit maternel. Notre conteuse fait un rapport peu favorable de leur beauté. « L'aînée, dit-elle, avait la taille et la corpulence d'un tambour-major; sa sœur, longue, fanée, ressemblait à une feuille de tabac séchée, et la troisième avait toute la physionomie d'un mouton. » L'une d'elles, la seconde, avait un amant, et un soir, sur son invitation, miss Pardoe la suivit pour être temoin de l'entrevue. Elles se mirent au balcon, à la grande surprise de notre voyageuse, qui s'attendait à trouver l'amant dans la chambre. Nous citons ici le texte de l'auteur : « Il ne viendra donc pas vous voir? Je parlais ainsi dans mon ignorance, car je remarquais qu'elle était coiffée, parée avec recherche, et qu'elle portait à son côté une touffe d'œillets.

» Elle me regarda avec étonnement et m'apprit qu'un entretien avant le mariage était chose sans exemple en Portugal; elle n'avait jamais parlé de sa vie à son prétendu; mais chaque jour il lui envoyait un bouquet qu'elle mettait le soir, à l'heure où elle s'attendait à le voir passer devant la maison, comme une preuve que sa recherche lui était agréable. Elle m'assura que rien ne la choquerait davantage que, si pour un motif quelconque, il manquait à s'acquitter ponctuellement de ce devoir; la première fois elle témoignerait son mécontentement en ne portant pas le lendemain son bouquet, et une seconde faute de ce genre lui vaudrait son congé.

» A ce moment le senhor fit son apparition; il ôta son chapeau aussi gravement que s'il assistait à un enterrement, puis passa outre. La belle, de son côté, s'inclina, sourit, et nous reprîmes notre conversation. Parmi plusieurs particularités intéressantes, elle m'avoua la raison pour laquelle elle ne peignait pas ses cheveux et ne lavait pas sa figure dès le matin, car je l'avais souvent grondée pour l'omission de ces habitudes; elle renvoyait ses ablutions à cinq heures, afin de paraître plus belle et plus fraîche pour soutenir l'œillade de son amant. C'était un argument invincible. Ayant remarqué que le senhor était d'assez mauvaise mine et plus jeune qu'elle de plusieurs années, je lui demandai si elle ne se sentait pas de répugnance à épouser un homme qu'elle ne connaissait pas. Elle m'assura que non. Elle croyait d'ailleurs son futur beaucoup plus riche que le mari de sa sœur, ce qui lui permettrait de briller par sa toilette et de recevoir du monde; elle pourrait alors fréquenter les assemblées de Villa-Franca et danser, ce dont elle avait grande envie. Je terminai toutes mes questions en lui demandant comment elle avait fait connaissance avec son prétendu. Elle m'apprit que son père, ayant entendu dire qu'il était en âge de se marier et pressé de le faire par ses amis, l'avait offerte à la famille, qui avait accepté avec joie, car elle était riche, sa dot s'élevait à quatre mille crusadas novas (environ 8,200 francs). »

## UNE TRIBU SAUVAGE.

Il y a une tribu errante d'Indiens appelés Guagive qui s'étendent entre l'Orénoque et l'Apuri. C'est une misérable espèce de gens qui n'ont pour se couvrir que le *guayuco*, ou petit tablier qu'ils font avec de l'herbe. Ils ne possèdent d'ailleurs qu'une natte ou deux pour reposer, quelques calebasses qui contiennent leur nourriture, des arcs, des flèches et des lances de bois. Ces trois dernières armes ne sont nullement dangereuses dans les mains des Guagive, nation pacifique dont la seule occupation est la pêche; leur principale nourriture se compose de poissons, de lézards et de jeunes alligators.

Les femmes ont une manière de se parer qui leur est particulière. Elles se percent la lèvre inférieure le plus près qu'elles peuvent du menton et enfoncent dans cette ouverture plusieurs longues épines dont les pointes ressortent extérieurement. Dès que je me fus aperçu, dit le capitaine Bersh, que plusieurs de ces femmes avaient aussi décoré leurs lèvres d'épingles ordinaires, je donnai à l'une d'elles quelques-uns de ces menus articles de toilette. Elle appela aussitôt un enfant d'environ douze ans, qui me parut être sa fille. La mère, ayant pris un instrument tranchant, qu'avait fourni une dent de l'alligator, perça la lèvre de l'enfant avec autant d'adresse que d'indifférence et plaça les épingles dans le trou qu'elle venait de pratiquer. La pauvre enfant supporta cette opération avec beaucoup de patience, et l'acquisition d'un si précieux bijou parut lui avoir fait oublier la douleur qu'elle venait d'essuyer; elle ne tarda pas à courir vers ses compagnes, dans l'intention de le leur montrer, s'imaginant sans doute que les épingles étaient plus à la mode que les épines.

Le lézard que ces Indiens nomment *iguana* leur offre une nourriture qu'ils préfèrent à toute autre, et il faut avouer que, antipathie d'Européen à part, il fournit un mets très-délicat; sa chair est aussi blanche que la poitrine d'un dindon et n'a pas la moindre odeur désagréable. On le sert sur toutes les tables, aux Indes occidentales, avec la tortue, à laquelle quelques personnes le préfèrent, surtout aux îles Bahamas, où il se trouve en abondance. Il n'a rien de choquant quand il est apprêté et servi, si l'on excepte ses longues griffes noires, qui ne ressemblent pas mal à celles d'un singe. Quand il est parvenu à son entière croissance, il a cinq ou six pieds de longueur en comprenant la queue, neuf pouces de hauteur, et un pied au plus de circonférence dans la plus grosse partie de son corps. La couleur de l'*iguana* est d'un bleu-vert; il a sur la tête et sous la gorge de singulières excroissances de chair qui ressemblent à la crête et aux barbes d'un coq. Il nage très-vite et grimpe sur les arbres en poursuivant les mouches et d'autres insectes dont il se nourrit.

## ÉTABLISSEMENT DES MISSIONNAIRES
### SUR LES BORDS DE L'ORÉNOQUE.

Le village de Sacopano, sur les bords de l'Orénoque, est entièrement habité par des Indiens qui ont été civilisés et convertis au christianisme par les missionnaires espagnols, qui se composent principalement de capucins et de franciscains. Ces prêtres ont très-heureusement réussi à déterminer les Indiens à former des villages et à cultiver la terre, au lieu de mener une vie errante et de compter sur la subsistance précaire que leur offraient la chasse et la pêche. Ces villages, au nombre de vingt à trente, désignés par le nom général de *missions*, se sont formés dans l'intérieur du pays, partout où la terre, s'élevant au-dessus des marécages, se montrait propre à la culture. Chaque village se compose d'une *plaza*, ou place publique, le long de laquelle se trouvent l'église et la maison du curé; le reste de la place est occupé par une grande *bodéga*, ou magasin, et par des cabanes construites en bambou et couvertes de feuilles de palmier, et toutes ont un jardin potager Chaque famille occupe une de ces cabanes séparément.

Les Indiens qui habitent les *missions* sont entièrement placés sous la tutelle des pères, dont les ordres s'appuient sur l'autorité des alcades, qui sont choisis parmi les indigènes eux-mêmes. Ces magistrats électifs portent une canne à tête d'argent comme insignes de leurs fonctions et sont exempts de tout travail public. Les autres Indiens mâles sont obligés de cultiver la terre, tandis que les femmes s'occupent à fabriquer de grosses étoffes de coton, des hamacs avec de l'herbe, du savon, des chandelles, etc. Tous les produits de leur industrie réunis sont déposés dans la *bodéga* commune et sont distribués par le père de chaque mission, de manière qu'ils suffisent aux besoins de chaque famille. Cette distribution une fois faite, les pères envoient une contribution annuelle au gouvernement d'Angostura, et ce qui reste est vendu ou changé contre des articles que les Indiens ne peuvent se procurer par leurs travaux personnels, tels que les vêtemens et les instrumens aratoires. Quant à leur éducation religieuse, il est du moins certain qu'ils pratiquent exactement les cérémonies du culte catholique.

Les Indiens sauvages ou non civilisés qui habitent cette partie de l'Orénoque passent presque tout leur temps sur l'eau, dans leurs canots, et se nourrissent principalement de poissons et de tortues qu'ils prennent en grand nombre, excepté durant la saison des inondations. Ils construisent leurs huttes, qui ressemblent à de grands nids faits d'osier et enduits d'argile, parmi les branches étendues des gros arbres, sur les bords de quelque crique retirée; car, pendant la moitié de l'année, les terres basses qu'ils habitent sont complétement inondées par le débordement des eaux. On sait que l'Orénoque et les rivières qui s'y jettent ne sont pas seulement grossis par les pluies des tropiques, mais par la fonte des neiges des Cordilières. Même au milieu de l'été, ces terres ne sont pas assez sèches pour qu'on puisse y construire des habitations, car, vers le milieu du jour, le soleil peut à peine pénétrer à travers les forêts épaisses.

## SAHARA.

Le Sahara ou Zaarha, ainsi appelé par les Arabes, ou grand désert de l'ouest, est cette immense étendue de sable qui, dans l'acception ordinaire du mot, commence presque à l'Egypte et à la Nubie par le 25e degré de longitude orientale, méridien de Paris, jusqu'au littoral de l'océan Atlantique; de l'orient à l'occident et du nord au midi, depuis le pied des rameaux méridionaux de la chaîne du mont Atlas, dont il occupe quelques vallées, jusqu'aux rives du Niger ou Dhioliba; depuis le 35e degré de latitude septentrionale jusqu'au 20e degré.

Il est coupé dans sa partie orientale par les royaumes de Fezzan et de Bornou, et dans son intérieur par une quantité d'îles verdoyantes connues sous le nom d'*oasis*, qu'on rencontre de loin en loin, ce qui a fait dire à Strabon que le Sahara est un vaste désert sablonneux et pierreux, semblable à la peau tachetée d'une panthère : *Terra deserta et aquæ inops, pardali similis, habitationibus interpuncta ab Ægiptiis oases vocatis*. Lib. XVII.

Ce plateau semble peu élevé au-dessus du niveau de la mer, il a cent quatre-vingt mille lieues carrées de superficie (selon Golberry, *Voyage en Afrique*). C'est un pays

sans eau, sans verdure, qu'un soleil brûlant embrase depuis son lever jusqu'à son coucher; un ciel toujours sec, des plaines sablonneuses sur lesquelles l'œil s'étend et le regard se perd sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant; une terre morte et pour ainsi dire écorchée par les vents, qui ne présente que des ossemens des malheureux qui ont été ensevelis sous les sables transportés par les vents et rangés en ligne semblables aux flots de la mer; un sol jonché de cailloux, des rochers debout ou renversés; un désert entièrement découvert où le voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage, si ce n'est dans ces îles éparses dans ces immenses solitudes, connues sous le nom d'*oasis*, où rien ne l'accompagne, rien qui lui rappelle la nature vivante: solitude absolue, mille fois plus déserte que celle des plus épaisses forêts; où il voit partout l'espace comme son tombeau; lieux vides et sans bornes, où la lumière du jour, plus triste que les ombres de la nuit, ne renaît que pour éclairer sa nudité, son impuissance, et pour lui représenter l'horreur de sa situation en reculant à ses yeux les barrières du vide, en étendant autour de lui l'abîme de l'immensité qui le sépare de la terre habitée; immensité qu'il s'efforce de parcourir, et où la faim, la soif et la chaleur brûlante pressent tous les instans qui lui restent souvent entre le désespoir et la mort.

De ces vastes plaines mouvantes, arides et sèches, s'élèvent des trombes de sable formant des colonnes qui tantôt courent avec rapidité et tantôt s'avancent avec une majestueuse lenteur: elles offrent un magnifique spectacle. Quelquefois elles s'éloignent avec une telle vitesse que bientôt, à peine aperçues, elles ne paraissent plus que comme des rubans qui flottent dans l'air au gré des vents, mais dont l'extrémité inférieure touche toujours à la terre; quelquefois aussi leurs têtes s'élèvent à une si grande hauteur qu'elles se perdent dans les nues. Souvent elles se brisent très-haut, et ce volume immense de sable se disperse dans les airs; d'autres fois elles se brisent dans leur milieu, et le bruit que cette rupture occasionne est semblable à l'explosion d'une mine.

Le vaste désert de Sahara offre un champ vaste aux réflexions et aux plus profondes méditations. Comment ne pas méditer sur cet océan de sable et sur la cause de l'immense étendue de ces tristes et brûlantes solitudes où l'homme n'aurait jamais pénétré sans le chameau, à si juste titre nommé *le navire du désert?*

Le sol du Sahara est un sablon qui n'est qu'un amas de petites particules sans liaisons: ce sablon est composé de grains infiniment petits et d'une très-grande profondeur, que les vents agitent aussi facilement que les flots de la mer, dont ils forment des montagnes qu'ils effacent, qu'ils dissipent bientôt après et qu'ils élèvent à une si grande hauteur que le soleil en est obscurci.

Selon l'expression orientale, cette subtile poussière est si pénétrante qu'elle s'introduirait dans un œuf à travers les pores de la coquille.

Tel est le tableau du Sahara que le sobre habitant du désert, libre et indépendant, endurci de bonne heure à la fatigue, à se passer du sommeil, à souffrir la faim, la soif et la chaleur, parcourt pour attaquer et piller les caravanes quand il est le plus fort.

Toutes les parties méridionales du Sahara sont fréquentées ou habitées par diverses nations issues des Arabes et des Maures: les unes habitent les oasis les plus considérables, et y ont fondé des sortes de colonies; d'autres occupent dans les parties voisines du Sénégal, à peu près entre le 25e et le 15e degré de latitude nord, une étendue de huit cent soixante-quinze lieues de l'ouest à l'est: elles portent indifféremment les noms de Nars, Maures ou Arabes.

Elles sont subdivisées entre elles, et les plus considérables sont les Mougears, les Mousselmines, les Touariks et les Trasears.

Les tribus aguerries méprisent ces dernières, parce que, moins faites aux armes que les autres, elles ne s'occupent que de l'entretien et de la garde de leurs troupeaux.

Ces peuplades toujours errantes, composées de l'assemblage de diverses nations, qui ne font pas même un corps distinct et séparé, n'ont pu moins faire que d'adopter une partie des usages, des superstitions de leurs voisins: ils professent l'islamisme dans toute sa pureté au milieu du désert. Avant le lever du soleil ils se mettent en prières, au milieu de l'après-midi et au coucher du soleil, quelquefois même deux ou trois heures après qu'il est couché. Toute la tribu s'assemble, se place sur une même ligne, se tournant vers l'orient, où est la Mecque; et faute d'eau, ils font leurs ablutions avec du sable. Ils se dépouillent de leurs vêtemens, et avec ce sable, qu'ils prennent à deux mains, ils se frottent le visage, le cou, les bras, les jambes, et toutes les parties du corps, excepté le dos, qu'ils ne peuvent pas atteindre. Quand ils sont en route et que l'heure de la prière arrive, ils s'arrêtent pour prier.

Les caravanes, ou *akkabahs* (c'est le nom que leur donnent les Arabes), ne se dirigent point en ligne directe à travers l'immense désert, qui n'offre nulle trace de chemin frayé; Golberry prétend qu'elles suivent neuf directions différentes. Elles se guident sur la position des oasis, tantôt à l'est, tantôt à l'ouest; et quand elles voyagent la nuit, qui est préférable à l'ardeur d'un soleil dévorant, elles se dirigent au moyen de l'étoile polaire, que les conducteurs connaissent très-bien.

L'eau étant extrêmement rare dans le Sahara, ces hordes errantes ont le plus grand soin de pratiquer des trous de distance en distance, afin de rassembler les eaux des pluies qui tombent par intervalle, depuis juillet jusqu'en octobre, qui, toutes corrompues qu'elles sont après un certain laps de temps, sont l'unique ressource des caravanes (1).

Dans leur disette d'eau, ils sont réduits quelquefois à boire l'urine des chameaux, qu'ils mêlent avec leur lait, qui est assez abondant; elle leur sert aussi à laver les vases où ils ont mangé.

Le Biledulgerid, contrée située au delà de l'Atlas septentrional, leur fournit des ouvriers qui se répandent dans le Sahara. Ces tribus les occupent, les nourrissent pour rien, et leur paient leur travaux, qui consistent dans la fabrication des bijoux des femmes arabes, à raccommoder les vases, à nettoyer les armes, à les réparer, etc.; ils les paient en peaux, en poil de chèvres, de chameaux, en plumes d'autruche, en bestiaux, selon qu'il est convenu, quelquefois même en argent.

L'acte de la circoncision, chez ces tribus mahométanes, se pratique à sept ans.

## PROCESSION A MESSINE.

Un immense échafaud, dressé à la hauteur de soixante pieds, représente sur divers plans le soleil, la lune et les

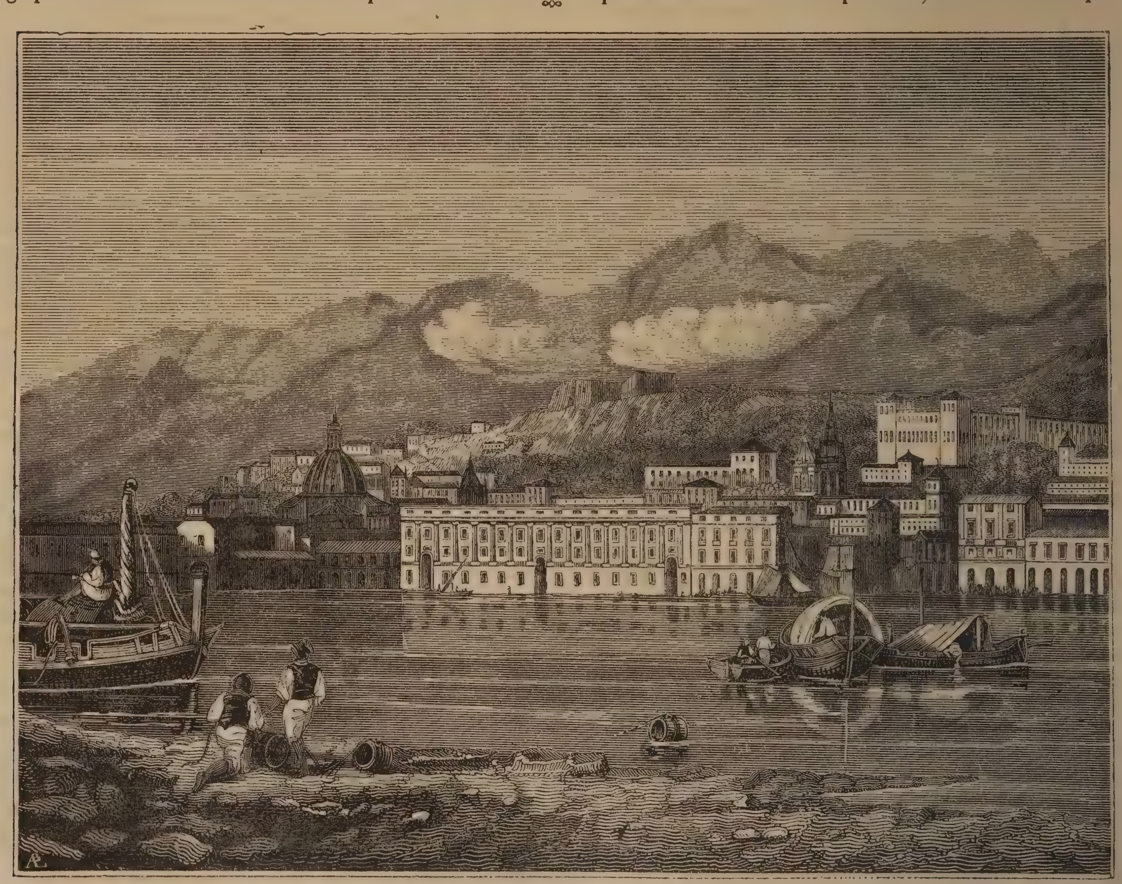
(1) Les récits des Arabes mentionnent souvent la disparition de ces sources d'eau, phénomène si terrible pour les voya eurs.

Jakson confirme la vérité de ces accidens effrayans, par le récit d'une effroyable catastrophe qui eut lieu en 1805, pendant son séjour à la frontière du désert. Toute une caravane de 2,000 personnes et de 1,800 chameaux périt dans la direction de Tafilet à Tomboctou, parce qu'une oasis qui jusque-là avait été une station pour les caravanes avait tout à coup perdu son eau (Jakson, *Account*, p. 284).

étoiles; au sommet de la machine est assis un vieillard qui fait le personnage du Père éternel; sur sa main, que soutient un appui de bois, paraît être posée une petite fille de huit à dix ans; cette jeune enfant, en équilibre à une hauteur aussi effrayante, est destinée à figurer la sainte Vierge. Elle donne la bénédiction au peuple à mesure que chemine le char qui traîne cette singulière décoration.

A l'extrémité des rayons du soleil et des étoiles, qui exécutent lentement un mouvement circulaire, sont suspendus de pauvres petits garçons habillés de manière à simuler des anges. Au-dessous des corps célestes, entre deux nuages, est placée une troupe de musiciens qui exécutent des symphonies et chantent en chœur des hymnes appropriées à la circonstance. Cette scène est une des plus curieuses qu'on puisse imaginer; mais à voir s'avancer la machine chancelante et trembloter les innocens acteurs que la frayeur glace et fait pâlir, un spectateur qui ne partage point le délire de la multitude ne peut se défendre d'un mouvement d'horreur. Quand ces pauvres enfans redescendent du haut de leur empyrée, ils ne respirent plus; la plupart, dit-on, en périssent. Ce cruel exemple ne corrige ni la cupidité ni la superstition de leurs parens; la petite somme que donne l'église est la seule chose qu'ils envisagent; cet appât, joint aux indulgences qu'on leur promet, les détermine sans peine à sacrifier leurs enfans. Quant à la petite fille qui représente la Vierge, elle a un autre genre de supplice à endurer; dès qu'elle est descendue, douze moines l'entourent pour la protéger contre la foule, qui, malgré cette escorte, parvient le plus souvent à lui arracher sa robe, son bonnet, ses bandelettes, les met en lambeaux, se les dispute avec fureur comme des reliques du plus grand prix, poursuit quelquefois la pauvre enfant jusque dans l'église même, et lui laisse à peine un seul vêtement sur le corps.

La procession de la matinée de Pâques est loin de provoquer des sensations aussi pénibles, mais elle n'est pas



Vue de Messine.

moins curieuse. Deux groupes séparés de moines vont promenant sur un brancard doré et magnifiquement recouvert d'étoffes précieuses l'image de la sainte Vierge et celle du Rédempteur. Chacun des deux cortéges prend une direction opposée à travers les rues de la ville; ils feignent cependant d'aller à la recherche l'un de l'autre; enfin les deux images saintes se rencontrent en face de la cathédrale. Celle de la Vierge recule trois fois en arrière pour exprimer le doute et la surprise de la mère du Sauveur à la vue de son fils; enfin elle le reconnaît, et tous les deux ensemble entrent dans l'église et vont se reposer au fond du sanctuaire.

En même temps, une multitude de petits oiseaux tenus captifs jusqu'à ce moment par les moines prennent joyeusement leur volée à travers les portes et les fenêtres et vont porter au ciel cette heureuse nouvelle, tandis qu'une décharge épouvantable de pièces d'artifices et de mousqueterie l'annonce à la terre.

En commémoration de la fameuse galère qui apporta la lettre de la Vierge à Messine, une fontaine de cent cinquante pieds de long fut bâtie dans la place de San-Giovanni pour y recevoir un navire qu'on avait artistement construit sur le modèle de celui qui fut envoyé par Notre-Dame. Je le vis pendant la fête. Il est de la même largeur

que le réservoir qui lui sert de bassin, c'est-à-dire de soixante pieds, et sa hauteur de soixante-dix. Soixante-quatre esclaves enchaînés, trente-deux de chaque côté, paraissent faire la manœuvre; chaque effigie, fort bien peinte, est de grandeur naturelle. Les dorures et les ornemens splendides dont toutes les parties du navire, ainsi que les figures, sont décorées, joints à sa construction même, ont dû coûter des sommes immenses. La galère se monte et se démonte. Les pièces en sont conservées dans le couvent de San-Giovanni. A un jour fixé, toute la confrérie les apporte en grande cérémonie jusqu'à la place. Cinquante ouvriers passent une semaine entière à la construction du vaisseau. Aussitôt qu'il est debout sur son bassin, pavoisé, tout brillant d'or, les cordages entourés de guirlandes de fleurs, les voiles au vent et les banderoles flottantes, une troupe nombreuse de musiciens disposés sur le tillac annoncent par de nombreuses fanfares l'ouverture de la solennité. Une fois ce signal donné, des airs nationaux, des chants d'allégresse retentissent de toutes parts. La gaîté se propage, s'étend, circule dans tous les quartiers de la ville; on se presse, on se coudoie, on se mêle, on s'ébahit; c'est un flux et reflux continuel des faubourgs à la grande place. Les chanteurs, les joueurs de fifre, les bateleurs donnent à tous les coins leurs concerts et leurs parades; plus d'affaires, plus de soucis, les maisons se vident, Messine est dans les rues; puis le jour baisse, une foire magnifique s'étend de la grande place jusqu'au port et aux environs de la ville. Les chalands, les amateurs, les abbés, les jeunes femmes, les moines, les paysans affluent par mille avenues; des bals s'improvisent sous le feuillage. Puis voici la galère qui s'illumine; le pont, les mâts, les vergues, tout est en feu. Les madones flamboient derrière une profusion de bougies; des festons de verre de couleur dissipent les ténèbres sur la place, sur le port, le long des routes; on danse, on chante, on rit; tant de clameurs, tant de clartés étourdissent, éblouissent plus d'un mari; les amans en profitent; de minute en minute, les heures se passent; des pétards éclatent par centaines, des girandoles versent leur pluie de soufre; bientôt la grande place est comme incendiée par un feu d'artifice tel qu'on n'en sait pas faire en Angleterre ni en France. Puis les danses, les promenades, les poursuites recommencent, les cris des marchands et des bateleurs sont plus animés que jamais, il n'y a pas de nuit; les approches du jour dissipent seules la multitude, qui s'écoule lentement et avec le regret de voir finir tant de plaisirs.

## LA CANNE A SUCRE.

Ce qu'on appelle dans les colonies défricher une terre consiste à creuser d'abord des tranchées pour l'écoulement des eaux et à former des écluses. Puis on abat les bois, en séparant de celui qui n'est bon qu'à brûler celui qui est propre à la construction et qui est rare. Ensuite on attend le temps de la sécheresse pour brûler le bois inutile.

Quand la terre est tout à fait nettoyée et que toutes les racines en ont été extirpées, aussi bien qu'il est possible, on y sème, dans la saison des pluies, du maïs, des bananes, etc., enfin tout ce qui forme la principale nourriture du maître et surtout des esclaves, qui sont très-avides de ces produits et en mangent souvent et beaucoup. Il est dans l'intérêt du maître de ne pas les en laisser manquer, s'il veut les conserver en bonne santé, éviter qu'ils prennent la fuite et obtenir d'eux qu'ils se livrent avec zèle et docilité à leurs pénibles travaux.

Le défrichement des terres sur lesquelles on veut récolter des cannes à sucre, du café, du coton, de l'indigo, etc., exige le même soin et la même opération.

Je vais maintenant décrire les procédés suivis pour la confection des produits qui forment les principaux objets du commerce de la colonie.

La canne à sucre, qui est indigène dans cette partie de l'Amérique, fut cultivée dès le milieu du neuvième siècle par les Arabes, qui, ayant trouvé le secret de faire le sucre, le répandirent dans les Indes orientales. De là ils le transportaient par caravanes en Europe, surtout en Espagne, pendant leur domination dans ce pays. Mais il resta fort rare et très-cher jusqu'à la découverte du Nouveau-Monde. La culture de la canne est d'un grand produit pour la colonie de Surinam. C'est une espèce de jonc de huit à neuf pieds de haut et de quatorze à quinze lignes de diamètre. Il a des nœuds qui disparaissent à mesure qu'il grandit et d'où sortent les premières feuilles qui deviennent longues, étroites et tranchantes. Ces feuilles sont vertes et à côtes. Au milieu d'elles s'élève une espèce de flèche en feuilles vertes qui porte à son extrémité, en forme de panache ou d'aigrette, une fleur de couleur argentée.

La tige, qui est proprement la canne à sucre, est très-tendre et contient plus ou moins une substance douce, qu'elle reçoit du sol et surtout des soins et de l'expérience du cultivateur. Les meilleures terres sont celles qui sont bien légères, assez élevées pour que l'eau ne puisse y séjourner, et exposées de manière que le soleil les frappe durant toute la journée. Sans ces précautions, la canne devient aqueuse et ne produit presque pas de substance sucrée.

Quand la terre est bien défrichée, nettoyée de toutes les mauvaises herbes et convenablement nivelée, on la divise en carrés de 80 à 100 pas, dont le milieu est traversé par un sillon de trois à quatre pieds de largeur et de sept à huit de profondeur, pour l'écoulement des eaux et pour donner aux nègres la facilité d'arracher les mauvaises herbes et de détruire les insectes pernicieux qui attaquent la canne à sucre et l'empêchent de se développer.

Les plantations se font ordinairement pendant la saison des pluies. Des nègres tracent sur la partie la plus élevée du terrain un second sillon de quinze à vingt pouces de large et de quatre à cinq pouces de profondeur. De petits nègres chargés de morceaux de cannes à sucre de quinze pouces de long au moins, en jettent dans chaque sillon deux, que d'autres jeunes nègres placent de manière qu'ils ne sortent de terre que de trois pouces environ; après eux, d'autres nègres font disparaître le sillon en le remplissant légèrement de terre.

Dès le sixième jour, si le terrain est bon, on voit sortir de terre de petits bourgeons qui ne tardent pas à être suivis de la feuille. C'est alors qu'il faut avoir soin d'extraire les mauvaises herbes, en recommençant trois ou quatre fois, et plus si le besoin le demande. Ensuite, on laisse prendre à la canne son développement naturel pendant cinq à six mois, pour n'y plus toucher que lorsqu'elle est parvenue à sa pleine maturité, époque qu'il est difficile de fixer d'une manière précise, mais qui n'excède pas une année.

Quand la canne est d'une belle couleur jaune, on coupe la couronne de chaque rejeton, qui, privé ainsi de sa tête et de ses feuilles, est divisé en deux ou trois morceaux longs de trois à quatre pieds chacun. Des nègres en font des tas, qu'on met en bottes et qu'on transporte au moulin, ou pressoir. Il faut bien remarquer que toute canne à sucre qui resterait exposée à l'air plus de vingt-quatre

heures après avoir été coupée s'aigrirait et perdrait sa qualité.

Il est à peu près inutile de décrire ces moulins, qui sont de trois constructions différentes. Les uns sont mis en mouvement par des chevaux, des bœufs ou des mulets; d'autres par l'eau, et les troisièmes enfin par la vapeur. Vers 1760, on a voulu faire usage des moulins à vent, mais ce moyen a été promptement abandonné.

Pour qu'on puisse se faire une idée d'un moulin à presser la canne à sucre, j'en ai joint ici une esquisse ainsi que celle des rouleaux dont on y fait usage. Ces rouleaux, au nombre de trois, sont de fer fondu, de seize à dix-huit pouces de hauteur sur deux d'épaisseur. L'intérieur, qui est creux et qui a dix pouces de circonférence, est rempli d'un rouleau de bois de lotus. De chaque côté se trouvent deux nègres qui passent alternativement la canne par les deux ouvertures des trois rouleaux. Après que le suc en est extrait, la canne est mise de côté, portée à la case et sert à faire bouillir les chaudières.

Le suc, ou jus résultant de la pression de la canne, s'écoule dans un bac, ou réservoir, qui passe sous les rouleaux et va se précipiter par son conduit dans la première chaudière qui se trouve dans un bâtiment joignant le moulin. Dans chacun de ces bâtimens, qui ont ordinairement trente à quarante pieds de circonférence, se trouvent cinq ou six chaudières, sous lesquelles on entretient un feu égal et continuel, et c'est de la dernière que sort le sucre, qui est versé bouillant dans des barriques placées près d'elles, sur des châssis en bois ou sur des espèces de quilles. La partie qui filtre des barriques est reçue par des conduits, dans un bac en pierre de cinq à six pieds de profondeur, placé en terre et dans un des coins du bâtiment. Cette filtration se nomme mélasse, et se vend aux Américains et aux Anglais pour en faire du rhum.

De l'écume des premières chaudières on fait, au moyen de la distillation, le *dram*, boisson très-aimée des nègres, des Indiens et des matelots. Elle a quelque rapport avec le rhum.

Quand une barrique ne filtre plus, elle est fermée et mise en magasin pour être expédiée. — Elle pèse ordinairement mille livres.

## BRIANÇON.

Briançon, *Brigantium* (1), chef-lieu de la sous-préfecture de ce nom, est située à l'extrémité nord-est de l'arrondissement et du département des Hautes-Alpes et d'une vallée dont la forme est presque quadrilatère, approchant d'un triangle tronqué, dont la base est au sud et le sommet au nord. Sa longueur est de cinq à six kilomètres, sa largeur de deux à trois au plus. La ville est construite au pied du mont dit Leurouy ou Croix-de-Toulouse, au midi, sur le versant et autour d'un roc qui la surmonte de cent à cent dix mètres, au sommet duquel sont les ruines d'un vieux château dont l'origine est inconnue, et auquel on a fait des fortifications d'enceinte pour en faire un moyen de défense qui commande la vallée où passe la route d'Italie. La moitié supérieure nord de la ville est presque horizontale; mais celle sud est tellement en pente inclinée au midi que ses dernières maisons ont le sommet de leur toiture au niveau du pavé de la moitié nord, bien que ces maisons aient jusqu'à trois étages, rez-de-chaussée non compris. Le parcours en est difficile, surtout l'hiver par les glaces; aussi les chevaux et les voitures n'y passent pas. Il n'y a qu'une rue principale venant du nord et se terminant au midi à l'extrémité de la ville : d'autres petites rues perpendiculaires à celle-ci conduisent vers le château, aux quartiers hauts et à la caserne d'infanterie, et servent de communication aux forts, qui, au nombre de six, entourent la ville est-sud. Ces forts s'élèvent graduellement les uns au-dessus des autres de cent, cinq cents et six cents mètres au-dessus de la ville, qui en est séparée par un ravin profond de cent à cent cinquante mètres où coule la Durance.

On donne plusieurs origines à Briançon et à ses habitans : des auteurs attribuent sa fondation à Brennus, général des Gaulois; l'itinéraire d'Antonin en fait mention.

D'autres auteurs, Pline entre autres, regardent ces peuples comme descendans des Orbriens venus de Grèce, « lesquels, dit-il, s'étant établis aux environs du lac de Como, y avaient fondé plusieurs cités, entre autres celle appelée Brigantium, qu'ils en furent chassés par les Boyens et les Senoniens, qui détruisirent leur ville. Que ce peuple s'est réfugié dans les Alpes par le mont Genève, qu'il bâtit une autre petite ville du même nom, qui est Briançon, Brigand tini Cathuriges, ou montagnards, et occupèrent le pays jusque Sisteron. »

Saint-Augustin dit « que saint Colomban a prêché l'Évangile à des peuples qui habitaient les environs d'une » ancienne ville appelée Brigantium, de laquelle avaient » été chassés les montagnards des Alpes, qui, en s'y établissant, y avaient construit cette ville en souvenir de » leur ancienne patrie ruinée, en lui donnant son nom. » Mais l'opinion commune est que ces contrées ont été » peuplées petit à petit par les habitans voisins, qui se » trouvaient trop à l'étroit chez eux. »

Chorier, dans son histoire du Dauphiné, dit : « Que le » séjour des villes leur était moins agréable que celui de la » campagne. Ils en avaient néanmoins de considérables; » et celles dont les premiers noms ne sont ni grecs ni latins » sont leur ouvrage : telles sont Genève, Vienne, Die, Culabo ou Cularo, qui est présentement Grenoble, Ambrun » ou Embrun, Gap, Briançon et quelques autres. » Il les fait descendre des Allobroges, et ajoute : « Nous n'avons point » de connaissance plus particulière de leurs mœurs, de » leurs arts et de leur gouvernement; il prit fin avec leur » liberté cent dix-neuf ans avant la naissance de Jésus-Christ, et après une durée glorieuse depuis le règne de » Tarquin-l'Ancien, depuis près de cinq cents ans. » Ce qui donnerait une haute antiquité aux peuples de cette contrée.

Les habitans du Briançonnais sont en général de taille moyenne, forts et assez bien constitués, braves et courageux; ils en ont donné des preuves lors des invasions de 1814 et de 1815. Leur ville était sans garnison, excepté quelques douaniers qui s'y étaient réfugiés. Les troupes étrangères piémontaises et autres, fortes de plus de quinze mille hommes, vinrent cerner la ville et la sommèrent de se rendre; mais les habitans résistèrent, et tous s'unirent pour la défendre. Ils armèrent les remparts et firent un service de garnison très-pénible en occupant les forts; ils ne se laissèrent point intimider par les attaques et somma-

(1) Briançon, *Brigantium*, doit être un nom d'origine celtique, car *berg* ou *brigg* en allemand, qui en est dérivé, signifie *mont*; de là, le nom de plusieurs villes situées sur les monts et rochers, ainsi *Brigg* en Valais, *Bregoutz*, Suisse, *Brigantia Compostelle*, Espagne, Belaucos, *Brigantes*, idem, Briançon, *Brigantium*, et plusieurs villes d'Angleterre dont le nom commence par brig, tel que Brigport, etc., ainsi qu'en Allemagne. Ne peut-on pas croire que le nom *brigand* ne dérive de la même origine, qu'il veuille signifier hommes ou habitans des montagnes, hommes endurcis par la misère, courageux et voleurs; quittant leurs monts pour aller ravager la plaine et dévaliser les voyageurs : ne vivant que de rapines, et trouvant asile dans les montagnes et rochers, où ils se réfugiaient comme dans des forts et lieux inaccessibles.

tions, et parvinrent à conserver ce boulevard à la France, qui sans eux serait passé entre les mains du gouvernement de Sardaigne ou Piémont.

L'habitant du Briançonnais n'est pas ignorant, comme dans nombre de pays. Outre son idiome particulier, il parle et comprend le français; tous ou presque tous écrivent, lisent et connaissent les quatre règles d'arithmétique : aussi, lors de la saison hivernale, plusieurs vont en d'autres pays servir de maîtres d'école ou d'instituteurs. Les garnisons et les employés militaires, par leurs relations avec eux, facilitent aux habitans l'étude de la langue française, l'émigration annuelle y concourt encore.

La population de la ville et de la banlieue est évaluée à trois mille habitans. La garnison en est de mille à quinze cents hommes : il y a un certain nombre d'employés militaires et civils, ce qui en augmente la population. Les dépenses de la troupe et des employés, la sous-préfecture, le tribunal, etc., font vivre le pays, qui, sans industrie ni commerce, serait très-misérable. Il n'y a parmi les habitans que de très-médiocres fortunes, encore sont-elles rares; aussi les jeunes gens quittent pour la plupart le pays et vont dans les autres contrées, même à l'étranger, cultiver le commerce ou autres branches d'industrie, et ne reviennent au pays natal que lorsqu'ils ont amassé une petite fortune.

La Durance, principale rivière ou torrent, prend sa source au plateau du mont Genève, reçoit bientôt les eaux de la Clarée, rivière considérable qui vient de la vallée de Neuvache. La Durance passe ensuite sous Briançon au sud, entre les forts et la ville, et va se joindre à la Guisane, autre rivière qui parcourt la vallée du Monestier, prenant sa source aux monts Galibier et Lautaret, au nord; et de là la Durance se porte vers le midi pour aller se réunir au Rhône, près et au-dessus d'Avignon, après avoir reçu dans sa route nombre de rivières et torrens.

Les montagnes et rochers dont les ramifications s'étendent en tous sens dans toutes les parties du territoire et forment les vallées selon la direction des rivières qui les parcourent, lui donnent une physionomie très-variée. Leur aspect est pittoresque, les productions qui les couvrent à une très-grande élévation, jusqu'aux limites les plus reculées où la végétation peut avoir lieu, et leurs pics ou sommets nus, les rochers arides, déchirés, souvent couverts de neige et de glaces éternelles, forment un contraste frappant avec les vallées couvertes de prairies et champs cultivés et, dans la belle saison, par la chaleur qu'on y éprouve. Le flanc de ces monts, exposé au midi, est presque à nu et crevassé; le roc se montre dans la plupart de leurs faces. Ce n'est que vers le nord et l'est que ces montagnes sont couvertes de forêts, de larix, mélèzes et sapins, ainsi que de culture.

Les montagnes du Briançonnais sont en général les plus élevées du département; elles confinent au nord à celles de la Maurienne et sont la continuation de la chaîne des Alpes dites Cottiennes : elles vont en diminuant de hauteur vers le midi pour se joindre aux Alpes maritimes. Cependant on en rencontre d'autres aussi élevées dans l'Embrunais et le Gapemais, mais rares. Celles voisines de Briançon ont jusqu'à trois et quatre mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Tels sont : Aiguille-Noire de Neuvache, de 3,200 mètres; du Goleon-de-la-Grave, de 3,800 mètres; du Pelvoux-de-Vallouise, de 4,300 mètres; Mont-viso-de-Ristolas-en-Queyras, de 3,400 mètres; Pic-de-l'Eurony, de 2,800 mètres; de l'Infernet, monts des Vieillards, Château-Jouan, etc., dont le moindre est de 2,200 mètres. Leur masse et étendue sont énormes; leur base est composée de monts entassés les uns sur les autres, dont les dernières en forment les pics ou sommets. Parmi ces montagnes, quelques-unes sont primitives, composées de roches granitiques, quartzeuses, feldopathiques, micacées, comèmes, etc. La majeure partie est de composition calcaire secondaire, d'une formation ancienne et dont on distingue facilement les couches.

Ces monts si élevés semblent supporter la voûte céleste; rien n'est plus beau et plus majestueux : des pics nus, formés de roches pyramidales, de formes et aspects variés, couverts pour la plupart de neige et glace; au-dessous, dans les régions les plus élevées, des prairies, des chalets, des forêts de pins, sapins et mélèzes, interrompus par des champs de céréales, des hameaux ou habitations isolées. La culture variée jusque dans le vallon rend la perspective et l'aspect des plus pittoresques. De ces sommets s'échappent des sources abondantes qui entretiennent la fraîcheur des bois et prairies, et, par le moyen de canaux d'irrigation ou arrosage que la main de l'homme a placés sur toutes les élévations et pentes, fournissent l'eau nécessaire pour porter la fertilité dans les terrains cultivés. Ailleurs ce sont des torrens destructeurs qui, surtout lors des pluies d'orage, des fontes de neiges, deviennent impétueux et s'augmentent en s'unissant ensemble, coupent généralement à angle droit et perpendiculaire les monts et coteaux, renversent et entraînent tout dans leur fureur, terres, arbres, rochers, les précipitent dans le fond des vallées, qu'elles encombrent de ces débris, portant la ruine et la désolation dans les hameaux : heureux si ceux-ci n'en deviennent pas la proie.

Très-élevée et située sous la latitude méridionale 44 au 45e degré, cette contrée participe des climats des 49 au 50e degré nord. Mais l'atmosphère y est plus sèche, moins pluvieuse et plus égale : c'est le beau ciel de l'Italie, et elle est très-tempérée. La chaleur y monte de 15 à 18 et plus degrés Réaumur, et le froid y descend rarement à 6 et 8 degrés au-dessous de zéro. Les pluies y sont extrêmement rares en été et l'hiver très-abondantes, tombant en vingt-quatre heures de deux à trois pieds. Jamais de brouillards ni verglas; le ciel est toujours pur et sans nuages. L'hiver commence en novembre et finit en mai ou juin. Les vents y sont fréquens et souvent violens.

# MERCURE DE FRANCE.

(DU 15 MARS AU 15 AVRIL.)

## LE SALON DE 1841.

L'auteur des notes qu'on va lire commence par demander que l'on n'y cherche point un compte rendu complet du salon. Il manque, ici, pour un travail de si vaste étendue, le temps, la place et peut-être la volonté. Voilà, n'est-ce point, comme répondait Henri IV à cet échevin qui s'excusait de ne point tirer le canon parce qu'il n'y en avait pas dans la ville, voilà plus de motifs qu'il n'en faut pour se dispenser d'en alléguer d'autres? Donc, on ne suivra dans cette revue, ou plutôt dans cette causerie, d'autre marche que le caprice,

d'autre règle que l'impression agréable ou désagréable que l'on aura éprouvée devant un tableau. L'auteur ne connaît et n'admet qu'une seule école : la bonne. Il ne s'inquiète ni du maître ni des moyens employés pour exécuter l'œuvre, pourvu que cette œuvre soit belle; on le trouvera également disposé à faire bon marché des défauts, pourvu que ces défauts fassent ressortir de grandes qualités. Quant aux choses médiocres, il en sera parlé peu ou prou. La médiocrité dans les arts est un trop déplorable résultat. C'est quelque chose de fade, de nauséabond, d'affligeant qui écœure et qui fait détourner la tête. Il vaut cent fois mieux du mauvais, bien franc et bien loyal. Au moins, ce mauvais ne trompe pas, comme le médiocre, les goûts douteux par une saveur aigre-douce et bâtarde. Par ces raisons, nous serons sans pitié pour la médiocrité; nous passerons près d'elle la tête haute et le poing sur la hanche, comme Don Quichotte devant les cabanes insignifiantes de paysan : il nous faut des géants ou des moulins à vent.

Deux maîtres tiennent cette année, au salon, le premier rang : MM. Alaux et Robert Fleury. M. Robert Fleury a exposé trois tableaux de petite dimension : une *Scène de l'inquisition*, *Benvenuto Cellini* et *Michel-Ange veillant près d'un serviteur malade*. Nous préférons à la force et à la sauvage terreur de la première de ces scènes la grande simplicité de la seconde et la mélancolie de l'autre. Le vieux Buonarotti, pensif, affligé, oublie ses travaux et sa gloire pour ne pas quitter, jusqu'à l'heure suprême le vieillard qui l'a élevé. Assis près du chevet mortuaire, il pleure et il prie. La tête, vue de profil, se détache avec une grande hardiesse sur un fond grisâtre; la couleur a de la puissance, le dessin de la correction. C'est bien la nature énergique et presque brutale de l'auteur du *Jugement dernier*. — Le *Benvenuto Cellini* oublie son marteau et son ciseau pour rêver aux ennuis et à la jalousie qui le dévorent, lui qui est tout à la fois artiste et artisan. On ne saurait mieux rendre cette double expression de trivialité et de génie. Terburg ne concevait pas et n'exécutait pas avec plus de bonheur.

*Les Assemblées des états*, par M. Alaux, réunissent à la magie de la perspective une habile entente de la lumière et une sage disposition des figures. Heureux le peintre arrivé déjà si haut, et qui fait un pas de plus! Le progrès dans l'artiste célèbre est un bonheur dont se réjouissent ceux-là qui regardent comme le plus beau spectacle possible les grands résultats de l'intelligence humaine.

Les œuvres populaires du salon sont les tableaux de M. Biard. Personne en effet



Têtes de Lapons, d'après M. Biard. (Salon de 1841.)

n'offre à la curiosité publique de meilleures et de plus étranges toiles. Tout son voyage dans le Nord s'y montre, avec les sites bizarres des pays froids et leur mélancolique poésie. *La Descente du Muonio*, *le Pasteur Laestadius*, *la Chasse au renne* et *l'Aurore boréale* se recommandent par une extrême vérité et par une couleur solide et hardie. Peut-être, regrette-t-on que l'épisode de Decouedic, si habilement composé, ne soit pas plus terminé; comme peinture. *Le Gros péché* et *la Distraction* réunissent à un faire heureux un non moins grand bonheur de sujet.

M. Jacquand, dans *la Dispense de carême*, si mal placée dans la partie obscure de la première travée, lutte sans désavantage avec les maîtres flamands, ces princes de la peinture vraie. Coloriste chaud, dessinateur correct, nul ne sait mieux que lui placer une pensée naïve au milieu d'accessoires que lui envierait Metzu. Deux têtes de moines, l'un assis près de la cheminée, l'autre recevant le tribut d'une jeune femme, ne laissent rien à désirer : c'est la perfection.

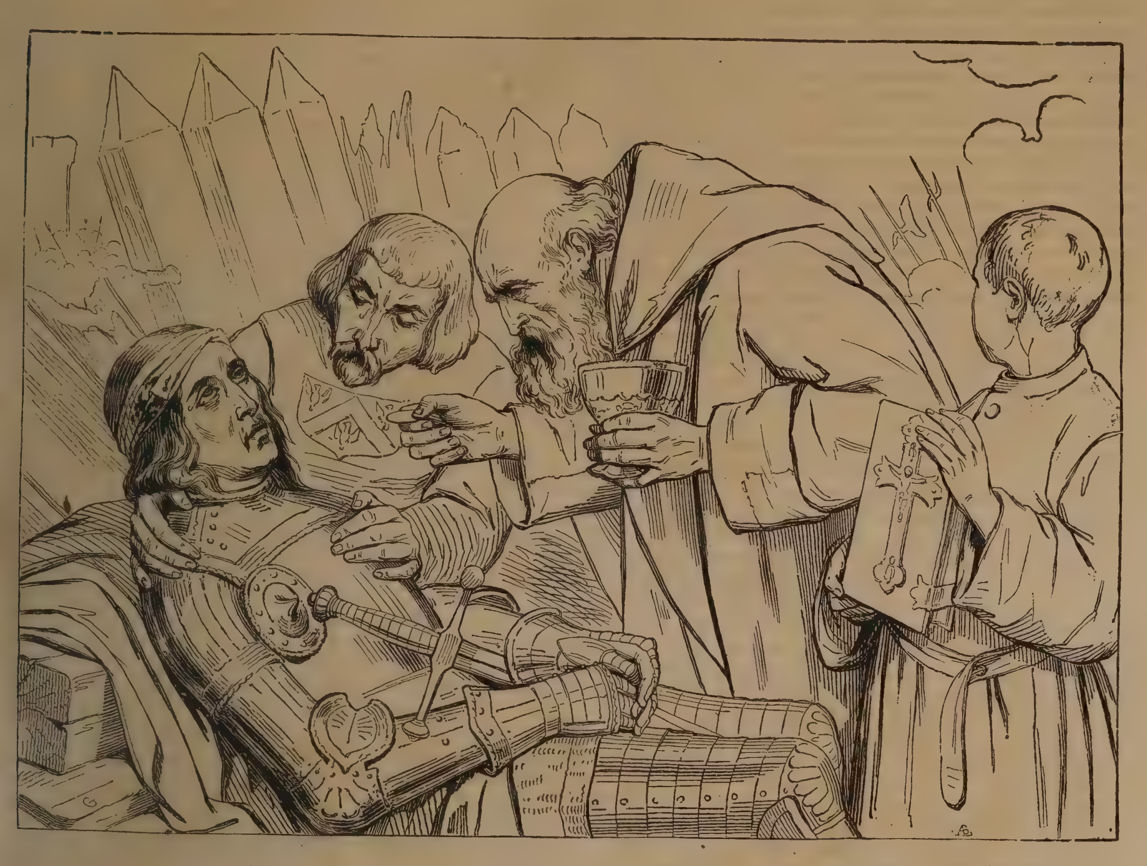
Cette même perfection se retrouve dans *la Cathédrale de Melun*, par M. Sebron. Où l'artiste trouve-t-il donc l'air et la profondeur qu'il met dans ces longues voûtes qui se creusent et fuient sous le regard du spectateur? Quelle couleur fine et juste! Quelle vérité de ton, comme le soleil qui reflète, sur la voûte, la chaude réverbération d'un vitrail rouge, luit et tremblotte bien! Et puis ce jour bleuâtre qui fait frais sous les travées! Quelle réalité de perspective et quelle puissance d'illusion! Enfin, les détails, minutieusement reproduits, ne nuisent en rien à l'effet général.

M. Jacquand compte encore plusieurs petits tableaux charmans, *le Page indiscret*, *l'Après-dîner*, *Rose Flammock* et une grande étude, *la Mort de La Trémouille*. Cette dernière toile prouve de sérieux travaux et la puissance de palette que se conquiert le jeune maître. La tête du moine, celle du serviteur que soutient le prêtre, et les mains qui donnent la communion ne seraient point

désavouées par les grands coloristes de l'école espagnole.

M. Lepoittevin n'expose qu'un seul tableau, *le Golfe de Naples*, où il jette la lumière à pleines mains. Ce jeune peintre n'a point encore mieux fait, lui habitué aux succès, que ce beau ciel italien, que cette mer brillante, que ce rocher si vrai, si riche de poésie et de soleil.

Il faut d'autant plus se féliciter des progrès des jeunes peintres que quelques-uns dont la renommée est conquise restent au-dessous de cette renommée. Parmi les derniers, on remarque avec douleur M. Gudin, qui se livre à un laissez-aller et à une négligence déplorables. Ce ne sont plus des tableaux, mais des tours de force, où le *chique* et l'habitude



La mort de La Trémouille, d'après M. Jacquand. (Salon de 1841.)

de la main tiennent lieu de tout. On ne saurait compromettre avec plus de gaîté de cœur une réputation glorieuse et un nom aimé.

Il n'en est pas de même de M. Léon Fleury. Chacune de ses compositions atteste le travail de ce paysagiste naïf et consciencieux. Nul ne s'entend comme lui à reproduire les sites calmes et paisibles. On rêve devant ses lointains vaporeux, devant ses arbres où le vent semble gémir. *Les Environs de Sassenage* surtout réunissent tous les prestiges du calme et de la sérénité.

M. Flandrin a un portrait de femme dont la perfection approche de la pureté de Raphaël; la madone de M. Henri Schœffer et les portraits de MM. Casimir Delavigne et Berryer se recommandent par d'éminentes qualités. Un petit panneau de M. Messonnier, *les Joueurs d'échecs*, semble une fantaisie tombée du pinceau de Terburg. Seulement n'y a-t-il point quelque prétention à exposer, sans l'avoir terminé, un tableau de quatre pouces carrés?

*Le Combat du Sig*, par M. Beaume, quelques paysages de M. Bertin, des portraits par M. Louis Boulanger, *Moïse sauvé des eaux*, par Mme Brun, attirent à la fois la foule et les artistes; double éloge et double preuve des succès qu'ils obtiennent. M. Cabat reste cette année peut-être au-dessous de lui-même. M. Calame et son compatriote Diday semblent au contraire lutter d'efforts pour se poser avec plus d'avantage encore près des paysagistes français. Wickenberg, comme de coutume, a de petits tableaux de glace d'une exécution sans pareille; mais ce que l'on voit avec joie, c'est *le Vengeur*, grande toile osée par un jeune artiste qui, l'année dernière, avait, dès l'abord, pris place parmi les peintres sur lesquels se fixe l'intérêt public. Il y a bien dans cette œuvre des réminiscences de Géricault. Mais quelle hardiesse de conception, quelle audace de pinceau! Tenez-vous en garde contre le succès et contre la flatterie, jeune homme! Il peut y avoir dans l'avenir une place glorieuse pour vous.

M. Jadin n'a-t-il pas un peu trop lâché ses tableaux de meutes, si royalement enchâssés en de riches cadres? M. Bonnegrâce, dans un charmant tableau, *l'Aurore chassant la Nuit*, se montre dessinateur et coloriste. Le portrait de Mme la duchesse de Nemours par M. Winterhalter, est charmant. M. Granet a exposé des ébauches à peine commencées, imparfaites préparations de tableaux qu'il compte sans doute commencer à peindre après la clôture du Salon. M. Gigoux réunit, cette année, à une grande sévérité de dessin une pureté de couleur qu'il avait laissé jusqu'ici quelque peu à désirer. *La Sainte Geneviève* surtout, cette jeune fille destinée à changer la destinée

d'un empire, est bien la prédestinée sur laquelle l'esprit de Dieu commence à reluire. Des études sévères et savantes caractérisent *le Martyre de sainte Agathe*.

M. Delacroix excite, comme d'ordinaire, les passions diverses des spectateurs: les uns rient, les autres admirent; le sarcasme et l'exclamation laudative se croisent. Comme, ses détracteurs, on est forcé de reconnaître que la couleur et le dessin lui manquent à la fois; que la nature n'a rien des formes et des tons que cet artiste affectionne. Et cependant, quelle poésie il y a dans cette peinture sans nom! quelle profonde terreur impriment, dans ses *Naufragés*, ce ciel et cette mer, qui ne ressemblent à aucun ciel et à aucune mer possibles; ces figures barbouillées, cette couleur violacée qui n'existe nulle part dans la réalité! Il en est de même de *la Prise de Constantinople* et de *la Noce*: l'œil n'y retrouve rien de ce qu'il sait, de ce qu'il voit, de ce qu'il sent, et néanmoins tout cela, je le répète, fait rêver, fait penser, émotionne et attire l'œil. L'étrange talent de M. Delacroix échappe à l'analyse: il agit par des moyens inconnus et inconnaissables; mais il agit et il agit fortement.

Il n'en est pas de même de M. Verboeckhoven et de ses *Moutons effrayés par l'orage*: là, c'est une recherche merveilleuse de pinceau, une imitation dévote de la nature, une correction poussée jusqu'au prodigue. Rien n'est négligé, ni la forme, ni la couleur, ni l'expression, ni les détails, ni l'ensemble! Chacune des têtes des moutons exprime la terreur, et l'on retrouve, dans le tourbillon laineux qui se presse, qui part, qui s'effarouche la confusion et l'agitation d'un pareil désordre. Il y a, sur les premiers plans, des détails charmans et d'une adorable naïveté: les feuilles chargées de gouttes de pluie tremblent sous ces lourdes perles liquides; de vieux fragmens de terre cuite, qui gissent à demi brisés, rappellent la merveilleuse exécution des célèbres peintres flamands: c'est qu'en effet M. Verboeckhoven appartient à la Flandre et qu'il continue avec bonheur l'école célèbre et glorieuse commencée par Van Eyck, et qui s'enorgueillit de Rubens, de Van Dick, de Terburg, d'Omegan et de Paul Potter.

Cherchez les petits tableaux de M. Émile Wattier: il s'est fait, lui, le continuateur de Watteau et de cette école mignarde qui exprime la réalité à la manière de l'Opéra, c'est-à-dire sans rien de réel, mais de la façon la plus délicieuse. Tout y est de convention: la femme à bouche inespérée, aux grands yeux, aux mains étroites et fines, au pied mignon; les terrains jaunes, les arbres bleus et qui semblent coiffés par le fer d'une habile femme de chambre! Les plis s'assemblent, tombent, se relèvent, se cassent, comme ne saurait l'obtenir, de l'étoffe la plus docile la plus adroite modiste. Mais le prestige de la couleur, mais la grâce de l'ensemble, mais l'harmonie générale, mais le piquant de l'effet, donnent une valeur et un ragoût extrêmes à ces petits panneaux.

Si l'on veut voir jusqu'à quel point de démence l'esprit de système et l'imitation d'école peut pousser la folie, il suffit de regarder les deux portraits envoyés de Rome par M. Chasseriau, élève de M. Ingres.

Nous ne voulons parler que d'une seule œuvre de M. Court; son portrait de femme est une fort belle chose.

*L'Abdication de Charles-Quint*, par M. Gallait, est une grande page largement conçue et largement exécutée.

M^me^ Fanny Geefs, femme du célèbre statuaire belge, a envoyé de Bruxelles deux charmans portraits peints avec une grande suavité.

On se sent ému à regarder la *Vue de Samboboasan*, prise par ce pauvre Ernest Goupil, mort si jeune et si plein d'avenir, dans un voyage autour du monde. La *Sieste*, par M. Tony Johannot, est un charmant petit tableau; le *Christ* de M. Jouy, grande toile placée trop haut, réunit des qualités fort remarquables. On doit regretter de ne pouvoir mieux apprécier la finesse du ton, non moins louable que l'habileté de la composition. Parmi les portraits d'hommes du même peintre, on s'accorde à louer une tête d'homme, chaudement exécutée. Les *Paysans hongrois* de M. Kruseman; la *bataille d'Ascalon* de M. Lafaye; les paysages de M. Marilhat; deux marines de M. Morel-Fatio, enfin une *Forêt de hêtres*, par M. Richard, doivent être cités très-honorablement; disons, au sujet du dernier de ces tableaux que M. Richard ne se contente pas de tenir une bonne place parmi nos plus habiles paysagistes, il est encore le professeur de notre célèbre Brascassat.

On ne saurait peindre une batailleavec plus d'entrain, de chaleur et de vérité que M. Langlois. M. Langlois s'entend merveilleusement à jeter des soldats dans une mêlée, à les entourer de poussière de fumée et de sang, à faire reluire les épées dans la confusion et le choc. Le *Combat de Krasnoé* est une page habilement peinte et d'une exécution chaleureuse.

En général, on ne rend pas assez de justice à M. Lepaulle, l'un de nos meilleurs coloristes; sans doute, on peut reprocher des incorrections à son *Odalisque*, surtout dans les bras et dans la poitrine; mais le torse et les jambes sont peintes avec une vigueur que ne désavouerait pas Rubens. Une figure de paysanne italienne ne manque pas non plus de puissance et de savoir-faire.

On s'arrête avec plaisir devant deux vases de fleurs et de fruits peints par M. de Saint-Jean, de Lyon.

S. H. B.

## GAZETTE.

Les concerts se suivent et malheureusement se ressemblent presque tous. Ces jours-ci, quelles terribles averses nous avons eues à subir! Que de gammes, de roulades et d'arpéges, grand Dieu! A la vérité, de temps en temps, un rayon de soleil vient percer ces ténèbres; un artiste de talent nous dédommage de nos misères et nous fait oublier cette nuée de chanteurs et de faiseurs de romances qui ont élu domicile dans la salle de M. Herz, Disons deux mots d'abord de la matinée musicale que M. Liszt a donnée dans les salons d'Érard. Notre numéro du mois passé annonçait l'arrivée à Paris de ce grand pianiste, de cet artiste merveilleux que l'Allemagne et l'Angleterre se disputent et qui ne vient nous visiter qu'à de si rares intervalles. Nous nous attendions à trouver le talent de M. Liszt grandi encore; mais combien il a surpassé notre attente! Seul, M. Liszt s'est présenté devant le public, seul il faisait les frais de cette mémorable séance, qui a duré plus d'une heure et demie, et son exécution n'a pas faibli un moment. L'ouverture de *Guillaume Tell*, réduite pour le piano, deux mélodies de Schubert: *la Sérénade* et *l'Ave Maria*, une magnifique étude de la composition de M. Liszt, intitulée *Mazeppa*, une fantaisie sur *Robert le Diable*, et enfin un galop chromatique plein de verve et qui éblouit comme l'aspect tournoyant d'un bal, composaient le programme. Le succès a été immense et incontesté. Quant à la prodigieuse exécution de M. Liszt, nous n'en parlerons pas; que dire qui ne soit au-dessous de la vérité?

Le Conservatoire continue toujours ses séances; mais comme depuis quatorze ans les programmes sont toujours les mêmes, que ce sont toujours les mêmes œuvres et les mêmes auteurs et qu'il n'y a de changé que l'ordre dans lequel on nous les présente, la saison commençant d'ordinaire par la symphonie que l'on a entendue l'année précédente à la dernière séance, il s'ensuit que les exécutans deviennent de jour en jour moins attentifs, et que les abonnés, si fanatiques autrefois, commençent à s'endormir paisiblement sur leurs banquettes. Répétons au Conservatoire que s'il veut conserver dix personnes éveillées dans sa salle, il faut qu'il se rajeunisse et mette à l'étude quelque œuvre nouvelle.

Il y a dans ce moment-ci à Paris trois ou quatre virtuoses de neuf ou dix ans qui font l'admiration des amateurs. Nous citerons un jeune Russe, Antoine Rubenstein, aux cheveux blonds, à la figure rosée, et un jeune Italien, Michel-Ange Ruffo, dont les traits bruns et fortement caractérisés rappellent la physionomie cabalistique de Paganini. Tous deux pianistes, ils exécutent les œuvres de Thalberg et de Liszt avec une habileté des plus singulières. Nos *virtuoses-bambins* se jouent sans y penser au milieu des plus horribles difficultés, et le piano, ce noble instrument qui renferme dans son sein tant de mondes sonores, se laisse complaisamment dompter par ces mains enfantines qui semblent destinées plutôt à lancer le volant où à faire rouler un cerceau. Puissent-ils, d'enfans précoces, devenir, comme Liszt et Massart, de grands artistes! puissent les encouragemens et les succès ne pas leur manquer!

Nous avons sous les yeux six nouvelles vocalises pour voix de mezzo-soprano par M. Bordogni. Elles nous paraissent desti-

nées à un succès encore plus grand que les premières. Ce ne sont pas des roulades sans charme, de simples exercices pour la voix, mais de gracieuses mélodies où l'on reconnait le goût exquis de l'habile professeur. Le nº 4 et le nº 9 nous semblent surtout remarquables. Toutes nos cantatrices chanteront certainement dans les salons ces vocalises, qui font briller le talent et n'offrent pas de trop grandes difficultés.

Soit qu'il n'y ait plus rien à découvrir sous le ciel ni même dans le ciel, soit que les premiers beaux jours du printemps aient inspiré à messieurs les savans l'amour du *dolce far niente*, soit quelque raison meilleure, les séances de l'académie restent depuis bien longtemps d'une monotonie désespérante. Le rhumatisme et la goutte, ces deux implacables ennemis de l'académicien sévissent avec rage contre diverses notabilités; plusieurs autres, à leurs villas de Suresne ou d'Auteuil, étudient les progrès de la sève, plantent leurs dalhias, réchauffent au soleil leurs membres engourdis par les travaux de l'hiver : bien des places sont vides dans la salle des séances.—Pendant ce temps le menu frétin prend ses ébats, se dispute sur peu de chose, lit des volumes sur moins que rien, et s'épanouit à l'aise autour de l'antique et vénérable fer à cheval. L'un vient déclamer en style épique un long travail sur la respiration du cloporte, dans lequel il prouve qu'aucun naturaliste ne sait encore par quels organes ces animaux respirent, et il prouve jusqu'à l'évidence qu'à force de recherches, il est exactement arrivé au même résultat que ses confrères. Un autre lit un volume sur la découverte importante qu'il a faite dans les plis d'une coquille d'huître d'un petit animal à peine visible à la loupe. Ce qu'il y a d'étonnant en vérité, dit l'auteur, c'est que ce singulier animal est jaune, quand rien ne s'opposerait à ce qu'il fût vert. — Puis un troisième, un troisième académicien s'entend, lit quelque chose de très-éloquent sur le développement d'une fonction entière du sinus et du cosinus, d'un arc en série ordonnée suivant les sinus et cosinus des multiples de cet arc : *Amen*.

Après les lectures des honorables membres, vient le tour des génies méconnus, des Newtons, des Galilées incompris, de ces savans mille fois savans, qui ne sont d'aucune académie. L'un, M. Malbouche, bégaye un majestueux manuscrit, dans lequel il déclare qu'avec une volonté ferme tout homme bègue se guérira lui-même, s'il parvient à prononcer les mots qu'il lui est impossible d'articuler; témoin Démosthenes. Nous engageons l'auteur à faire sur lui l'expérience de son traitement, bien qu'il ne soit pas Démosthènes. Un autre, M. le baron Dupotet présente à l'académie un enfant sourd-muet de naissance qu'il a parfaitement guéri par le magnétisme. A la vérité, le sujet n'entend et ne parle point encore; mais en revanche, nous croyons qu'il devient aveugle, car en retournant à sa place, il s'est laissé tomber deux fois. Un autre, M. le chevalier de Paravey écrit que de l'ambre jaune (en chinois *hou-po*), serait arrivé de Pologne en Chine vers l'an 534 ou 554, au dire du célèbre mandarin Ma-Tuon-Lin; cela nous semble inouï. Enfin M. Ganal, ceci est plus sérieux et mérite qu'on s'y arrête, M. Ganal disons-nous, arrive muni d'un volumineux paquet qu'il dépose devant lui sur la table des lecteurs. Tout le monde se lève et regarde avec étonnement M. Ganal et le paquet. Un silence profond s'établit. Alors le grand embaumeur des temps modernes tire de son paquet un gigot : le public rit, deux gigots, le public rit plus fort; six gigots, les membres de l'académie daignent sourire; puis un lapin, l'agitation est au comble. L'empire de la sonnette est méconnu. Messieurs, s'écrie l'honorable embaumeur en brandissant un gigot, ce gigot, qui est frais comme une rose, je l'ai depuis trois mois. On fait silence. Cet autre, continue M. Ganal, il est sur ma table depuis dix-huit mois. En voici de deux ans, et celui-là aura demain trois ans. Enfin mon lapin, dont on pourrait faire aujourd'hui une délicieuse gibelotte, il y a quatre ans que je l'ai tué. Le procédé de M. Ganal est certes une belle chose. Simple et peu coûteux, il pourra s'appliquer avec avantage aux besoins de la marine et des approvisionnemens de toutes sortes. Un kilogramme de sel et pareille quantité de chlorure d'aluminum suffisent à la conservation d'un bœuf. Pour cela, M. Ganal injecte par la jugulaire de l'animal ces deux substances en solution et tout est dit. — Puisque nous en sommes sur les bonnes choses, disons un mot de l'excellent microscope nouvellement inventé par M. Gaudi, du bureau des longitudes. Tout le monde connait le microscope Stanhope, long comme le pouce et si commode pour la botanique et l'histoire naturelle. Eh bien ! l'instrument dont nous parlons est plus petit, ne coûte presque rien, se manie plus aisément et grossit infiniment plus. Ce n'est pourtant, quant à la composition, qu'une simple loupe; mais une loupe avec laquelle on voit parfaitement les globules du sang, les animalcules infusoires, la circulation dans les plantes, et en général tout ce qui, jusqu'alors, exigeait des instrumens plus compliqués. Aujourd'hui que les études microscopiques ne sont plus du domaine exclusif de quelques spécialités, un instrument aussi simple, aussi peu coûteux, aussi réellement bon, est une véritable conquête.

On s'est beaucoup occupé dans le monde littéraire de la loi sur la propriété littéraire, car on ne s'en occupait guère à la chambre des députés, souvent trop peu nombreuse pour voter. La littérature, par le temps qui court, ne mérite, du moins voilà ce que pensent les hommes publics, ni égards, ni protection : on garde tout cela pour les faiseurs de pamphlets qui démolissent la société. Cette loi du reste, ne remédiait à rien, et la chambre des députés l'a rejetée. Dieu sait, maintenant, quand on s'occupera des intérêts si compromis de ceux-là qui répandent sur leur pays la science et la lumière !

M. Victor Hugo doit publier deux volumes nouveaux le lendemain même de sa réception à l'Académie française. Le *Musée des Familles* espère pouvoir publier un fragment inédit de ce livre important, dont le titre demeure encore un mystère.

L'Opéra va répéter *Giselle*, ballet de notre collaborateur M. Théophile Gautier et du spirituel M. de Saint-George.

Un de nos spirituels écrivains, M. Louis Huart, jette en ce moment dans la librairie parisienne deux petits livres destinés à un grand succès. D'abord ils sont parsemés de gravures, ensuite ils sont écrits avec une verve et un entrain des plus piquans; le *Mercure* veut parler de la *Physiologie du garde national* et de la *Physiologie de l'étudiant*. Par le temps d'ennui qui court, des volumes gais et amusans méritent qu'on les lise; lisez donc les deux petits tomes de M. Louis Huart.

Le *Foreing Quaterly Review* consacre quarante-deux pages à l'analyse d'un livre nouveau de M. Émile de Girardin intitulé *de l'Instruction publique en France*. Le critique, qui fait le plus grand cas des opinions, de la hauteur des vues et du talent du rédacteur en chef de *la Presse*, débute ainsi : « *Cet ouvrage est de la plus haute importance, non-seulement pour l'Europe, mais pour le monde entier, etc.* » L'auteur de l'article regrette qu'avec un esprit à conceptions vastes et éminemment pratiques, M. de Girardin n'ait pas dans les affaires de son pays la part d'influence que sa capacité semble naturellement lui assigner. Il s'étonne que depuis un duel fatal il n'ait pu réussir à reconquérir sa popularité.

Le *Quaterly Review* est écrit pour les intelligences d'élite, pour les esprits sérieux, et jouit d'une immense réputation. Ce recueil est lu partout, en Europe, en Amérique, aux Indes et sur les bords du Nil. Il est le dispensateur suprême de la renommée. Mme de Staël, Lamartine, Victor Hugo, de Tocqueville, etc., doivent une grande partie de leur célébrité, en Angleterre, à ce Briarée de la critique.

Sous ce titre, *les Boules de neiges*, Mme la comtesse de Narbonne-Pelet a publié un volume plein de négligence et d'esprit. On y reconnait tout à la fois l'ingénuité d'une jeune fille et l'expérience hardie d'une femme du monde. Il y a deux chapitres que le *Mercure* voudrait voir supprimer dans ce volume; alors il le signalerait en toute sécurité de conscience comme un livre fort amusant, de bon goût et de vif intérêt.

La direction des musées royaux, devenue vacante par la mort de M. le comte de Forbin, a été donnée à M. de Cailleux qui depuis long-temps en remplissait les fonctions. Le *Mercure* ne peut qu'applaudir à cette nomination, également honorable pour celui qui l'a signée et pour celui qui la reçoit.

M. Victor Herbin vient de prendre la direction du *Moniteur des Théâtres*. Le talent, le goût exquis et la critique loyale du nouveau rédacteur en chef ont déjà triplé le nombre des abonnés.

On a fait beaucoup de bruit de *l'Avare*

*de Florence* et du refus que faisait l'acteur Frédérick de jouer dans ce drame de M. Rozier. La représentation a eu lieu, et *l'Avare de Florence* s'est doucement éteint.

La Comédie-Française a perdu Mlle Mars. La grande actrice laisse un vide profond dans le répertoire et dans les recettes; aussi Mlle Rachel a été réengagée et toutes les conditions qu'elle imposait acceptées humblement.

On va jouer, à ce théâtre, *le Conseiller rapporteur*, attribué à M. Casimir Delavigne.

Odry a quitté les Variétés ainsi que Vernet.

Dantan, malgré les œuvres remarquables qu'il compte au Salon, ne laisse point que de produire de charmans petits bustes, parmi lesquels on remarque celui de M. Regley et une étude d'après la statue de Boyeldieu. Le *Mercure* publie aujourd'hui la gravure d'une des charges récemment produites par le spirituel caricaturiste : elle représente un médecin célèbre de Paris et qui a joué, avec M. Orfila, un rôle important dans le procès de Mme Lafarge. Accroupi sur un cercueil, le docteur-expert fouille dans le cadavre et déguste avec une cuiller, le triste objet soumis à son examen. Un *olivier*, placé dans un G, explique par un rébus le nom de ce médecin.

La chapelle Saint-Jérôme est ouverte au public.

Tout autour de cette chapelle, sur la tenture de drap violet parsemé d'étoiles d'or avec colonnes décorées d'arabesques, règne un cordon de couronnes d'ifs et de cyprès, rehaussées d'immortelles. Ce cordon entoure des N d'or et des boucliers portant des noms de batailles. A côté sont les armes romaines et les armes de l'Empire; au-dessous, entre chaque colonne, apparaissent des urnes funéraires auxquelles sont appendues des couronnes d'immortelles.

La porte d'entrée de la sépulture provisoire de Napoléon est décorée d'une grande draperie violette à grosses franges d'argent et relevée en rideaux. Elle laisse voir l'intérieur de la chapelle, séparée du dôme par une grille; enfin, de chaque côté, des drapeaux tricolores portent en lettres d'or les noms de nos principales victoires; un large écusson supporte les armes impériales.

On remarque sur le boulevard Poissonnière des vases de grès, faciles à reconnaître entre tous les vulgaires produits de la poterie parisienne, car le dessin réunit à une grande élégance de forme un goût exquis, une correction antique et des tons délicieux. Ces vases sont faits d'après les esquisses et sous la direction d'un de nos plus célèbres peintres, M. Ziegler. Il est inutile de rappeler que M. Ziegler est l'auteur de la coupole de la Madeleine.

On sait que M. Jules Janin a consacré dans le *Journal des Débats* à M. Gérard de Nerval, frappé d'aliénation mentale, un long article écrit avec la verve qui caractérise l'habile écrivain. Il y a peu de jours, un pauvre homme de lettres frappé de la même maladie que M. Gérard, M L—y a écrit à M. Jules Janin pour se plaindre du silence que ce dernier gardait à son égard. Vous n'avez point. disait-il, fait de moi la plus petite mention dans le *Journal des Débats*, et cependant je suis bien plus fou que ne l'est Gérard.

Comme cela est triste et explique bien notre époque!

M. Alphonse Karr vient d'acheter au Havre une jolie petite maison au bord de la mer. C'est de cette charmante retraite qu'il enverra à Paris le manuscrit de ses *Guêpes*. M. Alphonse Karr passe une grande partie de ses journées a errer sur la mer dans une chaloupe, avec cette indépendance et cette poétique paresse qu'il met avec raison au-dessus de tout. M. Karr fait partie du petit nombre d'hommes de lettres qui se consacrent tout à fait à l'art et qui ne vendent pas leur plume au veau d'or de la politique. Il se livre en liberté à ses trois passions : la littérature, l'eau et les fleurs. Il a promis au *Musée des Familles* de lui envoyer prochainement quelques études botaniques.

L'un des tailleurs que la fashion distingue fait ses redingotes du matin très-courtes, très-serrées, très-pinçant le bas de la taille. Les collets toujours très-étroits ainsi que les revers très-plaqués sur la poitrine.

Les couleurs qu'il emploie le plus pour ces redingotes c'est le noir ou le bronze très-foncé. Pour les jeunes gens, le bleu et le vert russe sont très-employés.

Une femme, que l'on cite pour son goût exquis, portait une robe d'une nuance aussi tendre, aussi nouvelle que les nouvelles feuilles qui s'entrouvent aux arbres. Cette robe, a manches justes et à corsage historié de passementerie, avait son ouverture de devant fermée par des pattes découpées et garnies de petites dentelles. La capote se raccordait, par son vert tendre, tout à fait avec le vert de la redingote.

Les plus jolis costumes d'enfans sortaient des magasins de MM. Morlet et Rebours, rotonde Colbert.

Ἑρμῆς.

---

*Le rédacteur en chef*, S. HENRY BERTHOUD.

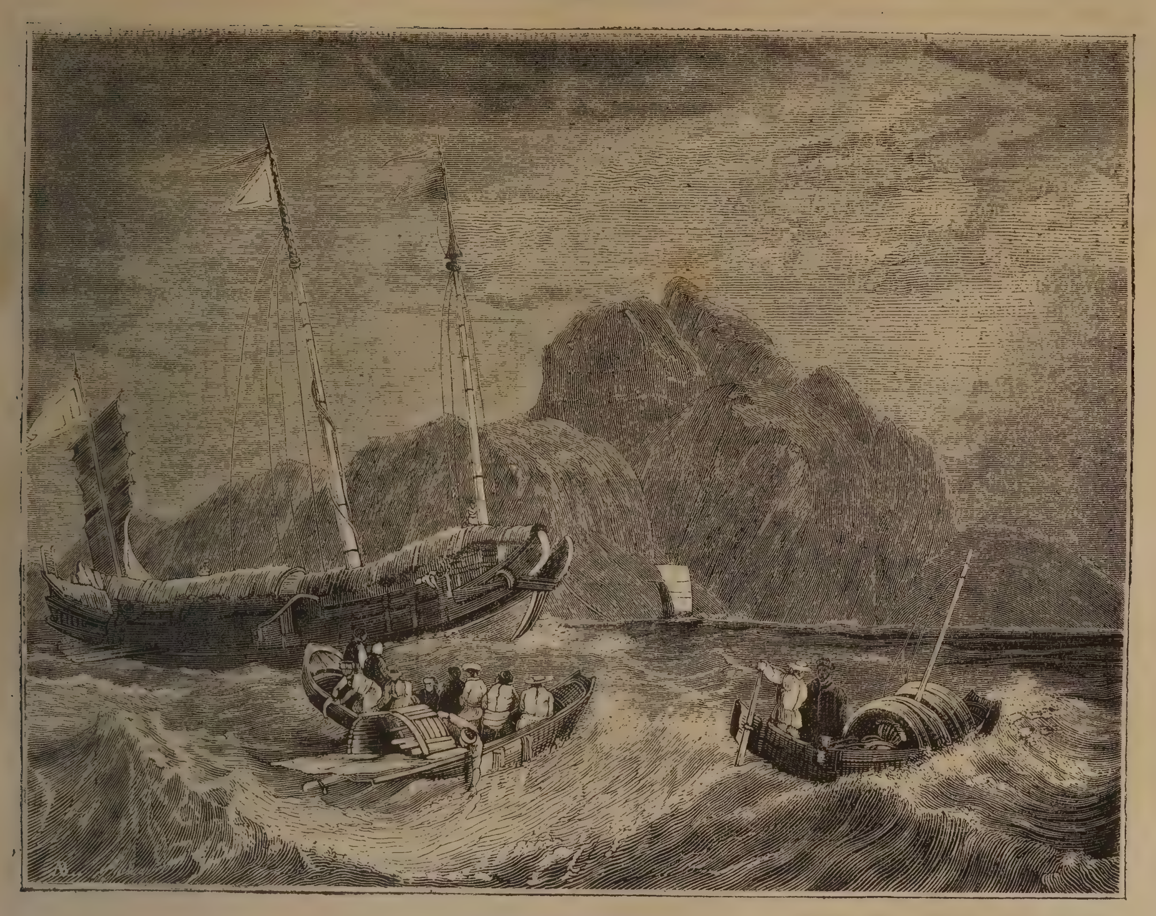
*Le directeur*, F. PIQUÉE.




Une charge de Dantan.

# HISTOIRES NAÏVES.

## LA FLECHE.



Ile du Tigre (Chine).

Un savant possédait un riche cabinet de curiosités. Il avait fait le tour du monde et il avait rassemblé dans une chambre des richesses des quatre coins du monde. C'était un charme de le visiter : ce savant conduisait par la main ceux qui le venaient voir, là en Asie, là en Afrique, là en Europe ou bien en Amérique, là devant l'île du Tigre, en face de la Chine, où il avait failli périr et d'où il avait rapporté de merveilleuses raretés (1). On semblait faire le voyage. C'était presque aussi instructif et beaucoup moins fatigant.

M. Le Fémi, comme il s'appelait, avait aussi des enfans, qu'il aimait avec une tendresse infinie mais prudente; ce sanctuaire de la science, qui était en même temps la source de leur fortune, ne s'ouvrait pour eux qu'en sa présence. Il pensait, ce père plein de sollicitude pour ces chers petits ignorans, que la chose la plus innocente recèle un danger

(1) L'Ile du Tigre, dont nous donnons ici une vue, est située au milieu de la rivière de Canton. Sous un gouvernement plus guerrier, elle serait une défense insuffisante contre une invasion dans ce canal. Elle forme un promontoire avancé, et, sur la rive opposée, il se trouve une éminence correspondante qui enferme, pour ainsi dire, la rivière et ne lui laisse dans cet endroit qu'une largeur d'un demi-mille; de sorte que d'habiles ingénieurs rendraient le passage fort difficile et peut-être même impraticable. Quelques batteries ont été construites sur la côte opposée, mais elles sont si mal disposées qu'elles deviennent tout à fait ridicules comme fortifications, et qu'elles ne pourraient retarder, même pour un moment, l'entrée d'un vaisseau armé.

La rivière de Canton est ordinairement très-agitée, et par suite des difficultés de la navigation, les bateaux chinois éprouvent souvent des accidens. Les Chinois sont toujours aux aguets pour faire tourner chaque circonstance à leur avantage, et quand ils courent porter du secours à quelqu'un, c'est ordinairement avec l'intention d'en tirer un profit pour eux. Avant de sauver un homme qui se noie, ils font un marché en règle avec lui, stipulant leurs conditions en raison du danger qu'il court et des moyens qu'ils ont d'en tirer parti. Ils ne se font aucun scrupule de conscience d'abandonner un malheureux à son sort s'il refuse d'accéder à leur demande exorbitante. Quelques circonstances abaissent le caractère des Chinois jusqu'au dernier degré de la dégradation dans l'opinion de ceux qui ont été les témoins de leur barbare rapacité. Mais il serait injuste de juger d'une nation par la conduite de cette faible partie de la population qui habite les ports, classe qui, dans tout pays, cherche à s'enrichir aux dépens de ceux qui viennent lui demander l'hospitalité. Malheureusement notre peu de connaissance des mœurs de l'intérieur de la Chine ne nous permet pas de formuler une opinion sur tout ce que nous n'avons pas observé nous-mêmes. NOTE DU D.

quand on en méconnaît l'usage. Aussi fermait-il soigneusement à clef ce magasin pittoresque, objet de la curiosité toujours renaissante de ses trois enfans, affamés de nouveautés et de joujoux.

— Oh! que je voudrais avoir un morceau d'Asie! disait l'un. — Et moi une dent de l'Afrique, disait l'autre en soupirant pour un long fragment d'ivoire étiqueté *Dent d'hippopotame d'Afrique*.

Mais, mieux garantis qu'Adam et Ève dans leur soif curieuse, ils tournaient autour de l'arbre de la science sans y pouvoir rien cueillir, car il était sous les verrous. Ils n'entraient qu'avec leur père, quand nul danger ne pendait aux murs, quand les serpens étaient vendus ou empaillés, enfin quand on pouvait faire ce voyage de la terre connue sans crainte de se blesser en chemin. Mais un instinct dangereux ramenait sans cesse les enfans autour de cette salle, isolée de la maison par l'espace d'un jardin qui l'en séparait; c'était au bout d'une longue allée d'arbres, où ces enfans jouaient à tous leurs jeux bruyans. Ils choisissaient de préférence cette place à tous les coins frais et odorans du jardin, dans le seul plaisir de lever leurs petits nez vers la grande fenêtre inflexiblement fermée, et de regarder à travers tout ce qui leur eût fait des jouets si amusans! Vous eussiez dit de jeunes chats autour d'une volière.

Un jour plus sombre qu'un autre, un de ces jours qui portent l'homme à la réflexion et les enfans à l'ennui, où le soleil s'était caché, peut-être pour ne pas voir ce qui allait arriver, les trois enfans allaient, venaient, errant par-ci, par-là, les bras sur la tête, sans goût, sans jambes pour grimper aux arbres, où il n'y avait plus de poires; un vrai jour de repos et d'inaction, si des écoliers en vacances pouvaient comprendre l'inaction et le repos. M. Le Fémi, sorti de grand matin pour des recherches précieuses qui l'occupaient sans cesse, venait, comme à l'ordinaire, d'emporter sa clef; mais comme il avait nouvellement reçu des caisses pleines de toutes sortes de trésors étrangers, un grand désordre régnait encore dans son cabinet, où tant de belles choses étaient confondues pêle-mêle sur les tables et par terre, et déjà vingt fois messieurs les oisifs avaient plongé leurs yeux de cormoran contre les carreaux de vitres, qu'ils détestaient, faisant des commentaires sur tout ce qu'ils entrevoyaient d'une manière si imparfaite, si décevante et sans pouvoir toucher! leurs cœurs filaient à travers la fenêtre. On sait bien que c'est attrayant des curiosités à distance, des objets qui brillent, ou dont les couleurs éclatent, ou dont la forme inconnue tourmente l'intelligence et attire l'instinct d'apprendre, on le sait bien; mais des enfans qui doivent être un jour des hommes ont déjà le courage nécessaire pour vaincre ces élans mal placés. Il y a toujours de la joie dans la résistance contre un mauvais désir, et toujours du danger dans la possession d'une chose défendue.

C'est encore ici une preuve de cette grande vérité. L'impossibilité de glisser en corps comme en âme par ces carreaux transparens, qui semblaient rire au nez des enfans, leur rendit l'énergie de courir et de chercher à se distraire par le mouvement et le bruit.

Une paume heureusement retrouvée fit l'affaire; il y eut un moment d'ardeur et d'oubli qui tint lieu de vertu: on ne pensa qu'au bonheur permis; on fit bondir la paume au milieu de l'allée verte; on sauta presque aussi haut qu'elle, et l'idée fixe du cabinet merveilleux s'évapora en cris aigus, étourdissante morale de cet âge.

Mais la paume, lancée à travers l'espace par la main déjà vigoureuse d'Alfred, se dirigea comme à son insu du côté de la fenêtre et brisa le carreau du milieu. Clic clac! et un trou pour passer la tête: gare la tentation!

Il n'y avait pas deux partis à prendre; il fallait fuir: ce n'est pas lâche de fuir la tentation.

Alfred resta pétrifié comme Émile et Blondel, et perdit son temps à déplorer une faute involontaire et à ramasser les inutiles débris de la vitre en éclats; c'était du temps bien employé.

Peu à peu le bruit saisissant du verre rompu s'oublia, le regret de cette faute se fondit dans une ardente espérance rallumée.

— Vois comme on voit, dit Alfred à voix basse.

— Oh! que c'est beau! répondirent les autres plus petits en se haussant sur le bout de leurs pieds et en se tenant au mur sous la fenêtre.

Alfred, entraîné dans l'éblouissement d'une attraction fiévreuse, grimpa jusqu'au carreau cassé et s'accrocha sur l'appui de la fenêtre en passant son bras par ce trou de mauvais augure.

— Qu'est-ce que tu vois? demandaient les petits, haletans et gênés; le cou leur faisait un mal affreux, et leurs ongles, ne pouvant entrer dans le mur, se cassaient contre; ce qui est très-douloureux.

Enfin la probité fit naufrage. L'espagnolette rouillée se trouva, je ne sais comment (Alfred lui-même n'a pu l'expliquer), je ne sais donc comment, sous la main de l'escaladeur: elle tourna, cria un peu, sépara en deux la croisée gémissant d'une telle violation, et tout fut dit. Les deux petits se hissèrent comme ils purent, après quelques glissades qui crevèrent les pantalons aux genoux, et à l'aide de l'infatigable Alfred, qui ne voulait être heureux ni coupable tout seul, on entra ivre et palpitant, effrayé de bonheur, forcé au silence par excès d'émotion et de fatigue.

Après cette trêve qui ranima les cœurs, toutes les caisses ouvertes furent inspectées; on fureta les quatre parties du globe; on se trompa en replaçant les spécimens plus chers au naturaliste absent que les prunelles de ses yeux, et bien des choses qui venaient du coin de l'Afrique furent rejetées à la hâte au milieu des merveilles de l'Asie; en un moment tout fut sens dessus dessous; on marcha sur l'univers, on s'habilla en sauvage!

Il y avait précisément là les dépouilles de quelque tribu, dont les ceintures et les bonnets surchargés de plumes offraient une irrésistible parure. Les bonnets flottans haussèrent de trois pieds Alfred et ses frères; les pantalons déchirés disparurent sous les ceintures emplumées qui leur faisaient des blouses, vu leurs tailles, et des carquois brodés de perles ou de coquillages charmans furent attachés tant bien que mal sur leurs épaules tremblantes d'orgueil.

— Toi, tu es un anthropophage, dit Alfred à Blondel, petit blond naturellement fort doux, et que l'exemple seul avait attiré dans ce gouffre.

— Toi, Émile! tu es l'Esquimaux, mangeur de poissons et de fruits. Moi! je suis le chef d'une tribu guerrière; je passe: l'anthropophage veut te manger, je tire une flèche et je le tue..

— Non! je ne veux pas que tu me tues! dit Blondel, qui prétendait jouer longtemps. Il faut nous battre; tu crieras: « Arrête! » je ne m'arrêterai pas; Émile tombera, et pendant que je lui mangerai la tête pour faire semblant, toi tu feras un cri de guerre, oak! oak! et nous nous battrons.

— Hardi! répliqua l'aîné, et la pièce commença.

Les flèches jouèrent leur rôle; rôle affreux!

La mort montre un bout de sa faux partout; on dirait que les enfans l'agacent dans leurs jeux pleins d'impré-

voyance : elle tourne autour de ceux qui n'ont pas de respect pour les ordres de leur père.

Les flèches, en apparence plus élégantes qu'acérées, ressemblant par leur extrémité à l'aile d'un oiseau gracieusement ouverte, s'entre-mêlèrent bientôt aux acclamations de oak! oak! et de tout ce qu'on pouvait inventer de plus sauvage. Lorsqu'une douleur aiguë arracha un vrai cri, un vrai *aïe!* si naturel et si perçant qu'il termina le combat. Alfred était blessé au doigt, et bien qu'il voulût rire, il paraît qu'il n'en eut pas la force. La piqûre le mordit au sang.

La voix du père, retentissante comme la voix de la conscience qui s'éveille, parvint dans leurs oreilles toutes dressées de peur.

— Alfred! Émile! Blondel! allons donc, messieurs! où êtes-vous tous les trois?

Personne n'osa souffler.

— Bientôt des pas d'homme se révèlent. M. Le Fémi, poussé par un battement de cœur de père, une arrière-crainte qu'il n'avait pas encore sentie, atteint le bout de l'allée et pousse un cri en voyant la fenêtre entr'ouverte. Il n'attend pas le porteur qui le suit chargé d'une énorme caisse d'emplettes lointaines et rares.

Il ne prend pas le temps d'ouvrir la porte, dont il tient la clef dans sa main qui tremble, il apparaît comme Dieu, terrible... et sauveur, aux yeux troublés des petits sauvages, qui tombent à genoux, eux et leurs plumes, humiliés dans la poussière.

Un coup d'œil rapide jeté sur eux, leur costume, qui l'eût fait rire s'il ne l'eût épouvanté, tout fait jaillir dans son âme une pensée funeste qui surmonte son indignation.

— Qu'avez-vous fait! s'écrie-t-il; vous surtout, Alfred, vous l'aîné, le premier pour eux, après moi, pour les guider, méchant garçon!...

— Il est blessé! répondent en sanglotant ses frères, montrant le doigt entr'ouvert d'Alfred, du pauvre Alfred, pâle et muet dans sa souffrance.

— Oh! terreur! oh! pitié! blessé! par quoi?

— Par cela! dit le petit Blondel, qui avait fait l'anthropophage et qui montrait la flèche plus grande que lui.

Un vertige saisit le père, qui chancela plus pâle qu'Alfred.

— Enfant!... misérable!... non! mon fils, mon Alfred! bégaie-t-il d'une langue sèche de frayeur et en soulevant de terre son malheureux Alfred: viens! viens ici! du courage, entends-tu, ou tu es mort dans une heure, et si tu meurs, je meurs, entends-tu, je meurs!...

— J'aurai du courage, mon père, dit le cher coupable, fais ce que tu veux.

— Tenez cet enfant, monsieur... Mon ami! tenez-le ferme entre vos genoux! dit M. Le Fémi en appelant au secours le porteur, qui franchit aussi la fenêtre, ému, ce brave homme, de la terreur peinte dans les yeux du naturaliste, qui atteignait une hache d'armes du moyen âge.

— Du courage, Alfred! répète-t-il vivement à l'enfant immobile, il faut que je te coupe le doigt.

— Coupe! dit Alfred en l'avançant lui-même.

— Ah! mon frère!... ah! monsieur! crièrent les enfans et l'homme épouvantés.

— Pas une seconde à perdre! la flèche est empoisonnée. Courage donc!... Et le doigt tomba.

— Tu le garderas, dit Alfred sans faiblir.

Les petits étaient cachés sous leurs plumes tandis que le père dans un sublime sang-froid brûlait la plaie vive de son fils courageux qu'il disputait à la mort. Mais la force humaine n'alla pas plus loin, et quand il eut terminé cette opération dans laquelle Dieu le soutenait, il serra convulsivement la tête d'Alfred sur sa poitrine et perdit connaissance.

Ce ne fut que longtemps après ce jour, dont l'impression triste et salutaire est encore gravée chez ces enfans corrigés, que la mère d'Alfred apprit l'événement qui s'était passé si près de sa chambre. Malade alors, elle n'en sortait pas, et Alfred ne se plaignit point, ne versa point de larmes quand elle s'aperçut avec de vives craintes qu'il avait la main enveloppée.

— Ce n'est rien, ma mère, rien du tout! dit-il en l'embrassant et en s'enfuyant pour ne pas lui donner encore le saisissement d'une telle vue, et il chantait de toutes ses forces, ce qui rassura et fit sourire la mère.

Mais il pleura, oh! il pleura beaucoup avec son père!

MARCELINE VALMORE.

# ÉTUDES HISTORIQUES.

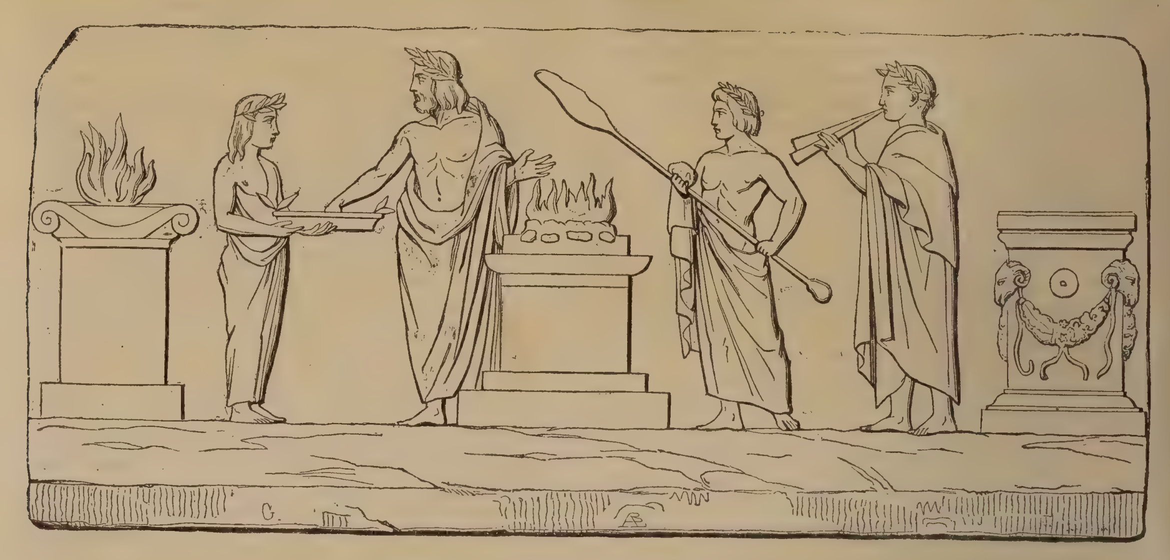
## DU CULTE CHEZ LES ROMAINS.

Maîtresse du culte par la théologie, des lois civiles par le droit canon, de la politique par le territoire, la noblesse de Rome fut naturellement conduite à s'imposer, comme règle suprême, dans les idées les plus hautes et les plus souveraines, qui sont les idées religieuses. Dès qu'elle prenait la peine d'expliquer Dieu, tel qu'elle le comprenait, elle, qui régnait sur tout, sur le corps par la force, sur l'âme par l'idée, elle ne pouvait pas admettre qu'on professât un autre dogme que le sien. Elle mit donc ce dogme dans la politique, comme elle l'avait mis dans la loi et dans le culte, et elle institua généralement, sans exception, dans tous les gouvernemens de l'antiquité, ce que nous appelons la religion de l'Etat, c'est-à-dire l'exclusion formelle et rigoureuse de la liberté de conscience.

Rien n'est plus nettement établi, chez les anciens, que la nécessité où était chacun d'adorer les dieux adoptés par l'État, et de se conformer, dans l'exercice du culte, aux formes enseignées par le clergé. Dans les mémoires sur Socrate, composés par Xénophon, Socrate parle ainsi à Euthydème : « Est-il permis à chacun d'honorer les dieux à sa fantaisie? — Non, certes; il y a des lois qui règlent notre culte. — Celui qui connaît ces lois pense-t-il qu'il puisse s'écarter du rite qui lui est enseigné? — Non, certainement (1). » C'est dans le même sens qu'il faut prendre un

(1) Ἔξεστι δὲ, ὃν ἄν τις βούληται τρόπον, τοὺς θεοὺς τιμᾶν; — Οὔκ, ἀλλὰ νόμοι εἰσὶ, καθ' οὓς δεῖ τοῦτο ποιεῖν. — Οὐκοῦν ὁ τοὺς νόμους τούτους εἰδὼς, εἰδείη ἄν, ὡς δεῖ τοὺς θεοὺς τιμᾶν; — Οἶμαι ἔγω γ' ἔφη. — (Xenoph., *Memorabil.*, lib. IV, cap. VI.)

passage de l'*Hécube* d'Euripide où il est dit que « c'est par la loi que nous connaissons les dieux et que nous discernons, pendant notre vie, les choses qui sont justes d'avec celles qui ne le sont pas. » Il y a plus encore : non-seulement on était privé, parmi les anciens, de la faculté d'adorer d'autres dieux que ceux de l'État, mais encore on était forcé d'adorer ceux-là. Socrate dit ailleurs, dans les mémoires de Xénophon, que la loi ordonnait à chacun de sacrifier selon ses facultés. Les anciens proscrivaient donc également la liberté de conscience et l'indifférence religieuse; deux choses, il est vrai, qu'il serait fort difficile de distinguer.



Sacrifice romain d'après un bas-relief antique.

On ne trouve pas des témoignages moins précis, parmi les Romains, sur la proscription absolue de tout principe de liberté de conscience. Cicéron, dans le deuxième livre des Lois, commence ainsi le corps des lois religieuses : « Que personne n'ait des dieux individuellement ou des dieux nouveaux ; qu'on n'adore pas individuellement les dieux étrangers, à moins qu'ils n'aient été publiquement adoptés. » En ce qui touche cette adoption des dieux, voici comment l'explique Tertullien. Il dit qu'il y avait un ancien décret interdisant à l'empereur de consacrer aucun dieu, qu'il n'eût été approuvé par le sénat. Il ajoute que Tibère, ayant appris l'établissement du christianisme en Palestine, proposa, comme souverain pontife, l'inauguration de Jésus-Christ dans le Capitole, mais que le sénat s'y opposa. Il termine en raillant le paganisme, sur ce que les dieux y avaient besoin des hommes, plus encore que les hommes n'y avaient besoin des dieux. C'est en vertu de cette autorité théologique du sénat que quatre dieux, Bacchus, Sérapis, Isis et Harpocrate, et leurs mystères, furent chassés de Rome et de l'Italie, sous le consulat de Pison et de Galbinius, cinquante-six ans avant l'ère vulgaire. Zosime raconte que Valentinien I^er^ voulut, dès son arrivée au trône, proscrire les sacrifices de nuit qui se célébraient en Grèce; mais les difficultés qu'aurait rencontrées l'exécution de cette mesure l'obligèrent d'y renoncer.

L'autorité religieuse du sénat romain lui déférait naturellement l'interprétation des cas douteux en matière de foi, et l'investissait, aux yeux des païens, de ce caractère d'infaillibilité dont le pape et le concile sont revêtus aux yeux des chrétiens. Tacite raconte, dans les *Annales*, que, sous le consulat de Cn. Domitius et de Camillus Scribonianus, l'an 33 de l'ère vulgaire, le tribun du peuple Quintilianus écrivit au sénat au sujet d'un livre sibyllin que Caninius Gallus, du collége des sacrificateurs, prétendait authentique, et dont il demandait qu'un sénatus-consulte prononçât la réunion à l'ancien recueil. Il y eut discussion. Tibère, en sa qualité de souverain pontife, blâma le tribun de s'être mêlé des choses antiques, que sa jeunesse l'empêchait de savoir, et il réprimanda le sacrificateur d'avoir saisi le sénat d'une pareille matière sans l'aveu de son collége. En même temps il publia un *monitoire* à l'occasion des faux livres sibyllins qui circulaient, et il rappela un décret d'Auguste interdisant aux particuliers d'avoir chez eux de pareils livres, et ordonnant à ceux qui en possédaient de les apporter au préteur urbain, dans un délai qu'il désigna. Il ajoute qu'un pareil décret avait déjà été rendu du temps de la guerre sociale, après l'incendie du Capitole et à la suite des recherches qui furent faites pour retrouver les vrais textes des livres sybillins.

Le premier effet de cette religion de l'État, c'était de faire intervenir le culte dans tous les actes de la vie privée et de la vie publique, dans les repas, dans les travaux, dans la guerre, dans les affaires.

Dans l'*OEconomique* de Xénophon, qui est un traité sur la vie du ménage, Ischomaque dit à Socrate : « Je commence tous les matins, comme les gens bien élevés, par réciter mes prières. » Les philosophes eux-mêmes ne commençaient jamais leur repas sans une courte oraison, et c'était un usage général, même dans les repas entre jeunes gens, de chanter un cantique avant de se lever de table. Dans le *Banquet* de Xénophon, après un souper pendant lequel des comédiens et des danseurs exécutent des farces, les convives ne se séparent pas sans entonner dévotement un *Pæan*.

Pendant toute la durée du paganisme, au rapport de Varron, les prêtres ouvraient les vendanges à Rome. Le flamine de Jupiter faisait un sacrifice et cueillait le premier raisin.

Nous avons déjà dit que la guerre était toujours déclarée, chez les Romains, par le ministère du collége des Fé-

ciaux, qui lui donnaient ainsi un caractère religieux. A Athènes, le jour où la flotte qui portait Alcibiade partit pour la Sicile, quand les troupes furent embarquées et que toutes les provisions se trouvèrent à bord, on donna, au son de la trompette, le signal du silence; alors, au lieu de faire séparément sur chaque navire les prières accoutumées, on les fit solennellement sur toute la flotte, à la voix d'un héraut. Le vin fut mêlé dans les cratères; toute l'armée, chefs et soldats, fit des libations dans des coupes d'or, et l'on entonna le Pæan, auquel répondit la multitude assemblée sur le rivage. Quand les libations furent terminées, les navarques ordonnèrent de couper les câbles, et cette myriade de vaisseaux, lancée vers les hauteurs d'Égine, partit emportant des prières infinies, qui s'effaçaient peu à peu par la distance, entrecoupées par le bruit des rames et le clapotement des eaux.

Enfin c'était une règle, chez les païens, d'installer les magistrats avec des prières publiques. Lorsque les Quatre Cents établirent leur gouvernement à Athènes, sous l'influence de Lysandre, ils l'inaugurèrent, dit Thucydide, par les prières et les cérémonies d'usage, ce qui rappelle que nos anciens corps judiciaires rentraient annuellement par une messe du Saint-Esprit. A Rome, le clergé priait, aux cérémonies publiques, pour les grands pouvoirs de l'État. Pendant le célèbre festin de Trimalchion, dans Pétrone, les convives se lèvent sur leur séant et prient pour l'empereur. Dans *l'Ane d'Or* d'Apulée, il y a un grand prêtre qui monte dans une chaire élevée et qui récite avec un rituel des prières pour l'empereur, pour le sénat, pour les chevaliers, pour le peuple romain, pour les matelots, pour les navires, pour tout l'empire romain; après quoi il congédie le peuple par deux paroles grecques, selon le rite grec: « Que le peuple se retire, ΛΑΟΙΣ ΑΦΕΣΙΣ, » ce qui revient à l'ITE MISSA EST de la lithurgie catholique.

Quelquefois ces prières étaient dites en chœur et prenaient la forme de nos litanies. Lorsque Claude le Gothique fut nommé empereur, les sénateurs se portèrent au temple d'Apollon, et ils firent les prières suivantes:

« Claude Auguste, que les dieux t'accordent à nous. » Répété six fois.

« Claude Auguste, prince, ou tel que tu es, nous t'avons » toujours désiré. » Répété quatre fois.

« Claude Auguste, la république te demandait. » Répété quatre fois.

« Claude Auguste, tu es père, ami, bon sénateur, vrai » prince. » Répété huit fois.

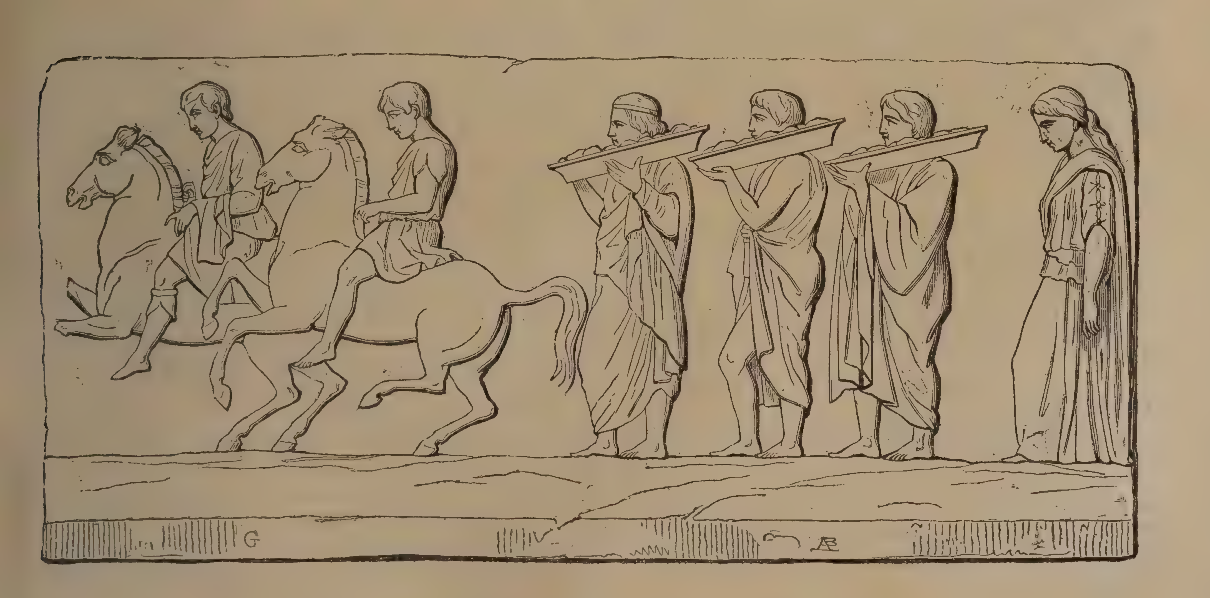
« Claude Auguste, délivre-nous d'Auréole. » Répété cinq fois.

« Claude Auguste, délivre-nous des Palmyréniens. » Répété cinq fois.

« Claude Auguste, délivre-nous de Zénobie et de Victoire. » Répété sept fois.

« Claude Auguste, Tétricus n'a rien fait. » Répété sept fois (1).

Les prières publiques étaient surtout employées, chez les Romains, à remercier les dieux après les grandes victoires. Après la première campagne de César dans la Gaule, le sénat romain décréta quinze jours d'actions de grâces aux dieux; après la troisième, il en décréta vingt.



Fragment d'une procession romaine, d'après un bas-relief antique.

La religion intervenait aussi par des pratiques secrètes dans la diplomatie des anciens. Un fragment du jurisconsulte Marcien, inséré au premier livre du *Digeste*, fait connaître que les Grecs donnaient à leurs ambassadeurs, au moment de leur départ, une herbe qui avait la faculté de les rendre inviolables et qui se nommait *cerycia*, et les Romains une herbe qui s'appelait *sagmen*. Festus ajoute que cette herbe était la verveine, et que le consul ou le préteur la cueillait dans un lieu sacré, avant le départ des ambassadeurs.

Les anciens avaient deux sanctions différentes pour

(1) Voici le commencement de cette litanie: Auguste Claudi, dii te nobis præstent (dictum sexagies). Claudi Auguste, principem te, aut qualis tu es, semper optavimus (dictum quadragies), etc. (*Hist. August. Trebell. Pollion. Divus Claud.*, c. IV.)

l'exécution des lois religieuses : l'excommunication et les procès criminels.

Il y a dans l'*OEdipe* de Sophocle un exemple très-précis d'excommunication. Œdipe, qui est pontife par cela même qu'il est roi, fait rechercher le meurtrier de Laïus et prononce par avance contre lui une excommunication. « Je défends, dit-il, que ce maudit soit reçu dans les sacrifices ou dans les entretiens des hommes dans toute l'étendue de mon royaume; je défends qu'on ait rien de commun avec lui, pas même l'eau lustrale; je veux qu'on le bannisse de toutes les maisons où on l'aurait reçu, comme capable d'y attirer la colère des dieux. » Il y a encore, dans les *Guêpes* d'Aristophane, un personnage qui menace, en riant, d'en tuer un autre, dût-il, pour ce crime, « être exclus de la participation aux sacrifices. » Ces deux passages ne permettent pas de douter que l'interdiction de l'eau et du feu ne fût aussi, chez les Romains, une excommunication religieuse.

C'est avec l'orthodoxie la plus inflexible et avec la vigilance la plus sévère que la théologie païenne veillait à la conservation de la foi. Les philosophes qui se hasardaient en des recherches audacieuses sur la cause des choses étaient attentivement suivis dans leur œuvre et signalés aux peuples comme des complices redoutables des puissances maudites. Les croyans du paganisme séparaient religieusement les dieux légitimes de nous ne savons plus quels démons intrus et usurpateurs; les premiers avaient pour organes les prêtres, les seconds avaient pour ministres les magiciens. Apulée, qui se défend d'être sorcier, dans son *Apologie*, avoue que la plupart des philosophes, Epicure, Anaxagore, Leucippe, Démocrite, Epiménide, Orphée, Pythagore, Ostanes, Socrate, Platon lui-même, avaient été poursuivis de cette accusation. C'étaient là les effets de la lutte qui exista toujours dans l'antiquité entre la théologie rationnelle et la théologie sacerdotale, et qui existera peut-être toujours entre la philosophie et la religion.

GRANIER DE CASSAGNAC.

# ÉTUDES DE BOTANIQUE.

## LES ROSES.

(Suite et fin.)

Dans les temps antiques, Hérodote, Aristote, Théophraste et Athénée ont écrit sur les roses, mais tout ce que nous pouvons apprendre d'eux, c'est que déjà on en cultivait des variétés à fleurs doubles, entre autres la centfeuilles. Pline en décrit quelques espèces, et il est remarquable qu'il ne parle pas de la rose bifère des environs de Pœstum, que Virgile a chantée.

Pendant les siècles de barbarie qui enveloppèrent l'Europe de leurs épaisses ténèbres, la botanique fut entièrement négligée, et la rose, quoique restant toujours la reine des jardins, quoique toujours cultivée et même recommandée par les capitulaires de Charlemagne, n'occupa spécialement la plume d'aucun écrivain.

Le seizième siècle arriva; la botanique devint une science, et la rose trouva des historiens. Déjà, en 1581, Lobel en décrivait dix espèces qu'il fit dessiner et graver (1). Bauhin en porta le nombre à dix-neuf (2).

Depuis, les roses ont été étudiées et le nombre des espèces s'est progressivement accru. Murray en décrit vingt et une (3), Wiledenow trente-neuf (4), et Persoon quarante-six (5).

Un cultivateur-botaniste, Miller, ayant publié son *Dictionnaire des Jardiniers* (6), avait donné une ébauche précieuse du genre rosier, et faisait déjà monter le nombre des espèces à trente et une, en 1785. Cet ouvrage, entièrement refondu par Martyne, professeur à l'Université de Cambridge, renferme un grand nombre de variétés cultivées en Angleterre.

M^lle Lawrence publia un très-bel ouvrage (7) dans lequel elle figura la plus grande partie de ces espèces et variétés.

(1) *Plantarum seu stirpium icones*, tom. 1,2.
(2) Car. Bauhini, Pinax theatri botanici, 1620.
(3) C. Linnée, *System. vegetabilium, curante so*. And. Murray, 1 vol. in-8, Gottingæ, 1784.
(4) C. Linnée, *Species plantarum*, Cur. C. L. Wilden. Berolini, 1797, 1810.
(5) *Synopsis plantarum.*
(6) *Dictionnaire des Jardiniers*, par P.-H. Miller, traduct. de M. de Chazelles. Paris, 1785, 8 vol. in-4°, avec supplément, 1789, 2 vol. in-4°.
(7) Collection des roses gravées et coloriées, par miss Lawrence. London, 1766-99, in-folio.

Dumont de Courset, autre cultivateur instruit, publia en 1811 la seconde édition de son *Botaniste cultivateur*, dans laquelle figurent trente-sept espèces de rosiers qu'il cultivait dans son immense jardin de Courset, près de Boulogne.

Enfin, dans la partie botanique de l'*Encyclopédie méthodique*, partie traitée par de Lamark et Poiret, le nombre des espèces augmente jusqu'à soixante-cinq, sans compter quelques autres espèces peu connues.

Depuis, les auteurs ont augmenté ou diminué le nombre des rosiers, en raison de leurs préjugés et de leurs vues particulières.

Bosc, auteur de l'article rosier dans le *Dictionnaire d'agriculture*, a réduit le nombre des espèces à quarante-deux.

Jusque-là nous n'avons vu figurer les roses que dans des ouvrages généraux de botanique ou d'agriculture; nous allons maintenant passer en revue les auteurs qui les ont réunies en monographies.

L'ouvrage le plus remarquable de ce genre est sans contredit celui de M. Redouté (1). Il a une physionomie particulière dont voici un des traits caractéristiques. Dans tous les autres ouvrages de botanique on fait des figures pour éclaircir le texte; dans celui-ci le texte est fait pour expliquer les figures. La rédaction en a été confiée à M. Thory. Une édition in-8° a paru depuis, et continue encore à paraître dans le moment où j'écris ceci. Le texte est rédigé par M. Pyrolle.

Avant sa mort, M. Thory a publié un *Prodrome de la monographie des espèces et variétés connues du genre rosier* (2), dans lequel il établit un système artificiel de classification, qui n'a pas été adopté par les nomenclateurs qui l'ont suivi.

(1) Les Roses, avec le texte, par M. C.-A. Thory. Paris, 1817, 2 vol. in-folio.
(2) Paris, 1820. 1 vol. in-12.

En 1787, le botaniste Andrews publie en Angleterre une *Monographie des Roses* qui, je crois, n'a pas été traduite en français (1).

M. de Pronville fit imprimer en 1818 une *Nomenclature raisonnée du genre rosier*, un vol. in-18°, et quatre ans après, un *Sommaire de la Monographie du rosier* (2). En 1824, le même auteur publia une *Monographie du genre rosier*, traduite de l'anglais, de Lindley.

Pour rendre justice à cet ouvrage, nous devons dire que, considéré sous le rapport de la botanique seulement, c'est le plus complet qui ait été publié jusqu'à ce jour à Paris. Il est à regretter que M. de Pronville n'ait pris un parti décisif, soit en donnant une traduction fidèle de Linley, et ajoutant ses observations en notes; soit en refondant entièrement l'ouvrage et l'arrangeant selon son propre système, sans égard pour Lindley; et dans ce cas, M. de Pronville était parfaitement en état de faire un bon ouvrage.

Mais, soit modestie ou timidité, cet auteur a cru devoir prendre un parti mixte; il a voulu donner une traduction de Lindley avec des changemens importans, comme il le dit dans son livre, d'où il résulte que le lecteur ne peut connaître avec certitude ni le système du botaniste anglais ni celui de l'écrivain français. De manière que si l'on trouvait dans ce livre de bonnes observations ou quelques erreurs, on ne saurait guère auquel des deux auteurs on devrait les attribuer.

Le meilleur ouvrage que l'on ait fait sur les roses, celui qui réunit le plus de bonne critique et de fines observations, est sans contredit celui du botaniste anglais dont nous venons de parler (3).

Deux ouvrages spéciaux ont encore été publiés sur cette matière. L'un consiste en une petite *Flore* renfermant l'énumération des roses qui croissent dans une petite province d'Allemagne, les environs de Wurtzbourg (4); l'autre, plus complet, est accompagné de gravures, et a été publié par Roessig (5).

Nous n'oublierons pas dans cette petite bibliographie, que nous aurions pu allonger beaucoup plus si nous n'avions pas tenu à ne donner que ce qu'il y a eu de mieux sur cette matière, de citer un vieil article de M. Reigner, inséré dans les *Mémoires de la Société des sciences physiques* de Lausanne, en 1784, ayant pour titre: *Description de quelques espèces de Rosiers*.

(1) Monography of the genus rosa, by H.-C. Andrews; London, 1787 et suiv.
(2) Paris, 1822, in-8.
(3) S. Lindley. — The botanical history of roses; London, 1820, 1 vol. in-8.
(4) Ant. Rau. — Enumeratio rosarum circa Virceburgum, Nuremberg, 1816. 1 vol. in-8.
(5) Les Roses, avec traduction du texte allemand, 10 fascic. in-4°. Leipsick, 1800 à 1817.

M. Desportes, en 1829, publia un catalogue (1) dans lequel il adopte sans examen toutes les espèces et variétés des botanistes et des jardiniers. Il en résulte que le même arbrisseau se présente dans sa compilation sous plusieurs noms différens.

Un ouvrage véritablement remarquable est celui de M. Prévost fils, publié à Rouen, en 1820, sous le titre de *Catalogue descriptif, méthodique et raisonné des espèces, variétés et sous-variétés du genre rosier*. Ce livre, à notre avis, est le meilleur que nous connaissions sur les variétés ou espèces jardinières.

La fleur la plus remarquable par sa beauté et par le doux parfum qu'elle répand autour d'elle devait faire des enthousiastes, et c'est aussi ce qui est arrivé. Des hommes, enchantés de ses doux attraits, ont fait comme tous les amans, ils ont vu dans l'objet de leur vive affection beaucoup plus de qualités qu'il n'en possède réellement, et des volumes ont été publiés sur les vertus médicales de la rose. Un auteur entre autres, Hermann (2), n'a pas hésité à nous dire que cette fleur guérissait toutes les maladies connues, et que toute la pharmacopée devait se borner à la rose. Hippocrate nous a parlé le premier des vertus médicales de ce végétal, et tous les auteurs qui lui ont succédé semblent s'être évertués à renchérir les uns sur les autres.

Tout amant de Flore que nous sommes, nous n'en réduirons pas moins ces gros volumes en peu de pages, pour ne dire que la vérité et nous la dirons tout entière.

Nous ferons mention d'abord d'une production accidentelle qui se développe sur quelques rosiers, et particulièrement sur le rosier des haies (*rosa canina*), par suite de la piqûre d'un insecte connu par les naturalistes sous le nom de cynipse de la rose (*Cynips rosæ*, Lin.). C'est une substance spongieuse, filamenteuse, quelquefois grosse comme un œuf, en ayant à peu près la forme ovale, quelquefois arrondie, verte ou rougeâtre et d'une saveur à peine acerbe. Elle est connue sous les différens noms d'*éponge d'églantier*, de *bédégar* ou *bedeguar*, et de *galle du rosier*.

Les anciens lui attribuaient toutes sortes de vertus merveilleuses et la regardaient comme un puissant astringent. Soumise à l'analyse chimique, ces vertus imaginaires se sont évanouies comme de la fumée, et si l'on parle du bédégar en médecine, c'est pour rappeler un préjugé.

BOITARD.

(1) Roses cultivées en France, au nombre de 2562 espèces ou variétés, avec la synonymie française et latine. Paris, 1829.
(2) Dissertatio inauguralis botanico-medica de rosâ; Argentorati, 1762, in-4°.

# ÉTUDES MORALES.

## LE SECRET.

On venait de poser une petite affiche jaune sur les palissades qui entourent encore aujourd'hui les nouvelles bâtisses de l'Hôtel-de-Ville. Plusieurs personnes s'étaient amassées déjà; commis aux vêtemens secs et lustrés, ouvriers en blouse, fainéans de toutes les nuances se coudoyaient pour épeler et déchiffrer le nouveau placard.

— Eh bien! maître Robert, dit un homme qui s'arracha du groupe à grand'peine et accompagna son interpellation d'une généreuse tape sur l'épaule d'un pauvre diable qui passait les yeux baissés : eh bien! maître Robert, qui donc vous a chargé de l'inspection du pavé de Paris?

L'individu ainsi tiré de sa rêverie releva la tête et répondit machinalement :

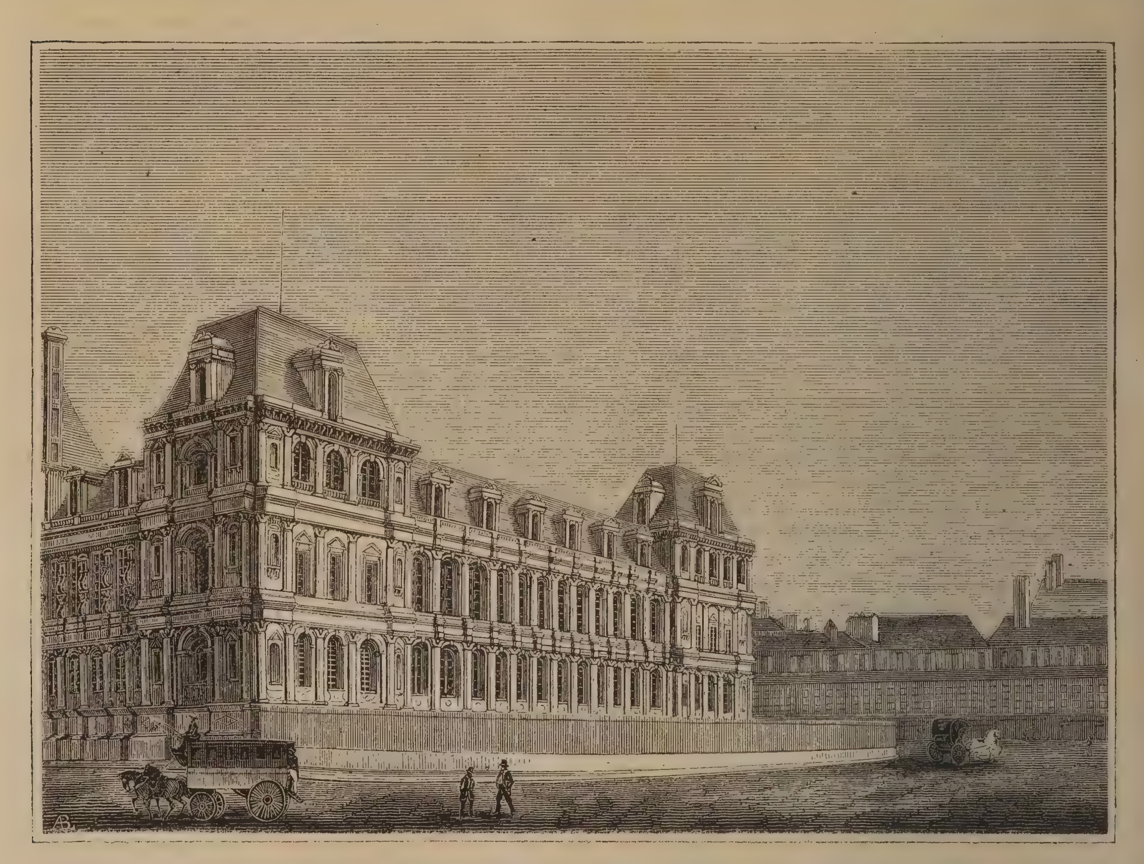
— Ah! c'est vous, Doguard!...

Le premier portait une casquette sans visière et un sarrau bleu; son pantalon, dont la forme attestait une gran-

deur déchue, était arrivé jusqu'à lui, après avoir descendu, non sans accidens, l'échelle sociale. Ses pieds nus traînaient deux larges souliers sans cordons. La figure de Doguard s'harmoniait avec son costume; elle était sans caractère. L'insouciance en étirait toutes les lignes. En vain on y cherchait un indice de bonté, un vestige de vice; ce visage permettait toutes les inductions; il reflétait également tous les sentimens. Tel était d'ailleurs l'individu; ses actions n'avaient d'autre mobile qu'une influence pareille à celle qui fait monter le mercure dans le thermomètre : il était bon et méchant tour à tour sans savoir pourquoi.

L'autre cherchait infructueusement à déguiser sa misère. Sa redingote se boutonnait jusqu'au cou; ses bottes, trouées, étaient exemptes de boue, et son chapeau, qui soupirait par maint endroit, avait été récemment lustré d'un revers de manche. Les traits du malheureux étaient réguliers; sa chevelure, blonde et longue, s'échappait en boucles sur son front. Son air indiquait la conscience de sa triste position.

— Tenez, voilà qui remonterait un peu nos affaires si la chance était pour nous, continua Doguard en désignant l'affiche : « Dix mille francs perdus entre le Palais-Royal et



L'Hôtel de Ville de Paris en 1840.

» la rue du Coq. Cinq cents francs de récompense; s'adresser à M. Dubourg, rue Dauphine, 27. » Cinq cents francs, c'est bien peu... Moi, si je trouvais... Tiens, qu'avez-vous? votre figure est blanche comme le papier que je vends au passage des Pavillons... Vous êtes peut-être blessé au bras? Je vous aurai dit bonjour trop fort?

— Non, ce n'est rien...

— Ah! je vois ce que c'est, vous... Ah bah! laissez-moi te tutoyer, Robert... Ta journée n'a pas été bonne. Moi, j'ai bien vendu; mon carton est vide; entre ici et ne te gêne pas, je régale.

Ils étaient devant la grille d'un boulanger.

— Merci, Doguard, vous avez un bon cœur et je n'aurais pas rougi d'y faire un nouvel appel; mais je suis à même de vous rendre ce que vous avez fait pour moi hier.

Ils entrèrent, et lorsqu'ils eurent chacun sous le bras deux livres de pain que Robert avait payées avec une pièce de cinq francs;

— Qu'est-ce donc que ces cent sous? demanda Doguard avec une curiosité mêlée d'étonnement.

— Mais... ils sont à moi, répondit l'autre embarrassé.

— Tu as donc trouvé de l'ouvrage chez un mécanicien, comme tu le désirais?

— Oui, oui... Ce sont des arrhes; c'est un mécanicien...

Robert allait lancer un *mais* de transition, Doguard lui coupa la parole.

— Qui demeure?

— Près du Palais-Royal.

— Ah!... je n'en connais pas de ce côté. Tu le nommes?

— Simon, murmura Robert d'une voix presque étouffée.

— Simon... Dans quelle rue?

— Rue Dauphine...

— Comment, rue Dauphine, près du Palais-Royal..... Cette rue-là est de l'autre côté de l'eau. C'est même en cet endroit qu'on doit toucher la récompense honnête.

Robert tressaillit.

— C'est juste, dit-il, je connais peu Paris; le nom des quartiers ne m'est pas familier.

— Il t'a laissé son adresse?

— Oui.

— C'est l'essentiel.

Tout en continuant cette conversation, que Robert soutenait avec une contrainte pénible, ils s'enfoncèrent dans les petites ruelles qui débouchent sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

Une épaisse fumée qui sortait de l'ouverture d'une sale boutique leur fit sentir de loin le restaurant qu'ils cherchaient.

Il y avait déjà dans cette infâme cuisine bon nombre de gens des plus misérables, rassemblés pour trouver, moyennant deux sous, de quoi accompagner le pain de leur dîner. Une grande marmite en terre, suant à grosses gouttes sur les charbons ardens, était au milieu de la salle. Le *perfidus caupo* se tenait à côté; il présentait à chaque individu, après avoir perçu le décime, une fourchette emmanchée d'un long morceau de bois. Le consommateur plongeait l'instrument dans l'eau grasse et bouillante, en retirait vivement un morceau de viande qu'il posait sur son pain, puis s'éloignait en remettant le harpon à son voisin, heureux s'il avait rencontré quelque os bien charnu, l'os médullaire de Rabelais. Le sort ne pouvait être tenté une seconde fois sans une nouvelle rétribution.

Nos deux compagnons s'approchèrent à leur tour. La pêche fut heureuse.

Lorsqu'ils eurent satisfait leur appétit, ils se séparèrent en se donnant rendez-vous pour le soir chez le logeur où ils couchaient d'ordinaire.

La nuit était déjà avancée quand Robert retrouva au lieu du rendez-vous Doguard, à moitié endormi, qui lui adressa néanmoins quelques mots. Il répondit à peine, ôta sa redingote pour s'étendre plus à l'aise sur sa paillasse. Mais alors une pièce d'argent glissa de sa poche et vint rendre un son métallique sur le carreau.

Ce bruit tira Doguard de sa somnolence. Il fit des questions que Robert chercha à éluder. Son inquisition devint plus pressante; le patient, visiblement embarrassé, prétexta une grande fatigue et renvoya les explications au lendemain.

Doguard se retourna mal satisfait.

Robert ramena sa couverture sur ses épaules, ferma les yeux et appela le sommeil pendant plusieurs heures. Il ne vint pas. Une fièvre intérieure le dévorait; sa poitrine oppressée laissait échapper de profonds soupirs. Enfin il se dressa sur son séant et promena ses yeux autour de lui.

Une lampe mourante, dans une atmosphère chaude et viciée, était suspendue au plafond. Elle projetait de rougeâtres lueurs sur les quinze ou vingt grabats posés sur le plancher même et rangés comme les fosses dans le champ commun d'un cimetière. Les respirations égales, mais prises à des temps différens par chaque individu, emplissaient la chambre d'un râle perpétuel.



Doguard et Robert.

A ce tableau, le cœur de Robert sembla se briser; il cacha sa tête dans ses mains :

— Oh! se disait-il, hier, moi aussi je dormais; l'espérance me berçait en songe, j'étais tranquille et confiant en mes propres forces. Tout moyen de réaliser mon œuvre était pourtant bien loin de moi!... Aujourd'hui, j'ai le grand mobile de mes plans; je peux attendre, je peux acheter les matériaux et travailler... J'ai dix mille francs... Oui, dix mille francs trouvés... Volés!... On les réclame; Robert, ne les rendras-tu pas?... Une partie de la somme, mon Dieu! est déjà détournée!

Oh! quelle horrible journée!... Oui, c'est ce matin; mon pied heurta le portefeuille... J'avais bien faim... Puis il me faut de la gloire, il me faut une dot. Tout était là : du

pain pour ma faim, un piédestal pour mon nom, une fortune à jeter au père de Jacqueline... Oh! pardon, digne et sainte fille, je vous dirai tout à genoux; mes pleurs baigneront vos pieds...

Votre père nous a réduits au désespoir, vous le savez. J'ai dû partir, quitter ma petite école et mon bon chien, dont vous prendrez soin. Il m'a dit, votre père, le soir où j'osai lui dévoiler mon amour, il m'a dit que j'étais trop pauvre: « Fais fortune si tu peux, ajouta-t-il; Jacqueline ne se mariera que dans deux ans. » C'est à ce moment que mes premières années passées dans la fabrique se présentèrent à moi. Des idées, des plans ébauchés se déroulèrent plus lucides à mon esprit... Dans deux ans, vous ai-je dit alors, Jacqueline, je reviendrai riche, heureux et possédant un nom dans l'industrie... Votre baiser d'adieu m'a soutenu dans la route... Puis j'ai souffert avec patience, avec courage l'humiliation, la misère qui devint ma compagne quand mes ressources furent épuisées... le modique pécule du bon prêtre qui vous parle de moi... Oui, j'ai tout souffert sans me laisser abattre, je savais que aviez prié pour moi... Ah! Jacqueline, m'auriez-vous donc oublié ce matin?...

Ce portefeuille, je l'ai caché sous mes vêtemens; je me suis sauvé comme un larron!... Oh! pardon, j'avais le vertige. Jacqueline, mon père, je le rendrai, demain...

Le génie du crime m'a soufflé sa fatale influence. J'ai couru chez un changeur, de là chez un autre... chez dix, pour ne pas éveiller les soupçons... Je savais bien que je faisais mal; je n'osais lever la tête. Quel trouble, quelle fièvre! si la souffrance pouvait effacer la honte sur mon front... En sortant de chez le premier changeur, j'ai été louer une chambre bien vaste, j'y ai caché mon vol sous les carreaux; puis je me suis rendu chez un serrurier, chez un fondeur. Les matériaux seront demain dans cet appartement... Il faudra les payer... la somme est au quart absorbée... Ah! je suis un voleur... Mais si j'acquiers de la gloire?... De la gloire... Jacqueline verra bien l'opprobre qui la couvre. Ah! je suis maudit!...

Ses larmes coulèrent et des sanglots soulevèrent sa poitrine.

Depuis un instant Doguard s'était réveillé; il examinait son voisin et cherchait à démêler la vérité.

— Maudit! répéta-t-il.

A travers ses larmes, Robert le regarda avec terreur:

— Que me voulez-vous?

— Voyons, camarade, confie-moi tes peines. Tout le monde dort ici... d'ailleurs tu parleras à voix basse.

— Je n'ai rien à vous dire, répondit Robert.

— Alors pourquoi ne dors-tu pas?

— J'ai la fièvre.

— Oui, la première fois les honnêtes gens sont toujours émus...

— Que soupçonnez-vous?

— D'abord, tutoie-moi, cela m'est plus commode.

— Je ne peux pas...

— A ton aise, cela viendra. Mais causons un peu d'amitié. Tu demandes ce que je soupçonne? le mot est juste; eh bien, ta pâleur quand je t'accostai à quatre heures, les pièces de cinq francs que tu sèmes sur tes pas, tes exclamations et ce que tu nommes ta fièvre, tout cela réuni me dit que tu as trempé le pied dans la rivière et que le froid t'a saisi, parce que tu n'y es pas encore habitué.

— Je ne vous comprends pas.

— Tu y mets de la mauvaise volonté. Je m'explique donc en parabole: il y a de par le bagne un nommé Trois-Étoiles qui l'an passé se trouvait sur ta paillasse. Dieu lui avait donné un estomac, et la société avait mis son pain si loin, si loin, qu'il eût bien pu, avant de l'entrevoir seulement, mourir de faim. Le susdit était bon marcheur; il allait... il allait... fermait les yeux et se serrait le ventre tant qu'il pouvait. Ça dura quelque temps. Un jour enfin, n'en pouvant plus, il cueillit des noix sur les arbres du grand chemin; puis il vint se reposer ici, laissant rouler ses coquilles auprès de lui. Toute la nuit il pleura et cria: « Je suis maudit!... » Je lui offris des consolations. Notre homme était fier; il s'indigna. Trois jours après il changea de domicile et, depuis, le gouvernement s'est chargé de lui pour cinq ans. Voilà!...

— Mais c'était un voleur, murmura faiblement Robert.

— La faim est une voleuse... Pauvre gars, il était bien élevé, il ne pouvait se plier aux exigences de sa position; bien des industries lui étaient impossibles... S'il avait voulu entendre ce que je vais te dire...

— Mais où voulez-vous en venir? Que puis-je avoir de commun...

— Écoute-moi; quand j'aurai fini, je fermerai les yeux pour dormir jusqu'au matin. Je comprends la susceptibilité; c'est une mauvaise conseillère. Je te laisserai faire tes réflexions; demain tu me les communiqueras.

Je ne sais trop comment je suis né. Je n'ai pas été élevé, j'ai poussé comme un arbre sans greffe; si j'avais donné des fruits, ils eussent été mauvais. Depuis que je parle, ou à peu près, ma voix s'est enrouée dans les quartiers de Paris à crier toute sorte de marchandises de pacotille: lacets, portefeuilles, faux bijoux, chaînes de sûreté. Le papier Weynen m'a habillé quelque temps; maintenant l'allumette chimique, les couteaux à papier et le vélin à un sou le cahier font prospérer mon commerce.

J'ai fait bien des métiers de paresseux et j'ai hanté, comme tu peux le croire, de méchantes compagnies. Là, bien des fois on m'a proposé de hardies et fructueuses entreprises. J'aimais trop le grand air, la liberté pour accepter.

J'aurais pu travailler, mais tout en comprenant la fange dans laquelle je croupis, inutile à tous comme à moi-même, méprisant ma propre personne autant que le monde la méprise, je ne veux rien faire pour sortir de mon abjection. Aussi je suis à même de guider le plus inexpérimenté et de le conduire au but sans naufrage. Voilà ce que ton très-humble serviteur t'offre de tout son cœur, et ce disant, il a l'honneur de te souhaiter le bonsoir.

Doguard ne jeta pas même les yeux sur Robert, il s'allongea de nouveau sur sa couche et fut bientôt endormi.

Le pauvre maître d'école resta quelques minutes atterré; cette proposition cynique lui montrait sa faute sous les couleurs les plus sombres. Tout espoir de revenir au bien s'était évanoui. Il se voyait au ban de la société, convaincu d'actions infâmes, déshonorant son nom, qui devenait la légende du village, et pourrissant au fond des cachots sans que Jacqueline, le curé, ses voisins lui donnassent une larme de pitié.

Son hallucination ne s'arrêta pas là: elle lui fit entrevoir le bagne, l'échafaud!...

Ce furent d'horribles tortures, qui auraient pu expier l'instant d'oubli de Robert. Si la totalité des dix mille francs avait encore été entre ses mains, il aurait rapporté le portefeuille dès le lendemain matin; il eût même refusé le salaire promis.

Peu à peu cependant son esprit, ainsi que le corps après une grande douleur, s'engourdit: il devint plus calme. Alors il examina sa position, sonda son cœur, que le repentir avait déjà touché: il y retrouva des forces, y puisa l'espérance.

— Puisque le crime est commis, il faut le réparer, se dit-il; travaillons. Lorsque la machine que je vais construire m'aura été payée (j'ai bien retenu l'adresse, M. Dubourg, rue Dauphine, 27), j'irai rendre la somme avec les intérêts; je ferai des aveux sincères. Alors, Jacqueline, vous me permettrez de lever les yeux sur vous!

Mais il faut fuir cet homme, c'est mon mauvais génie. Il a peut-être tout deviné. D'un mot il peut me perdre; je suis en sa puissance..... Mon Dieu, daignez me soutenir dans cette épreuve!...

Le jour commençait à poindre, Robert se leva sans bruit et quitta ces lieux avant le réveil de Doguard.

Il était pâle et défait; cette nuit d'angoisses l'avait brisé. L'air vif qui lui rafraîchit le visage, la brise qui souffla dans ses cheveux, le remirent un peu. Alors il courut au haut du faubourg Saint-Jacques et s'enferma dans l'atelier qu'il avait loué la veille.

## § II.

Le père de Robert, qui était employé dans une fabrique de papier située non loin du chef-lieu du département, dans le petit village où notre héros resta jusqu'à l'âge de dix ans, avait fait entrer son enfant dans la fabrique. On l'employait aux petits travaux d'intérieur; il tenait les cuivres propres et brillans, il surveillait le balancier des machines et remplissait d'huile les réservoirs qui entretiennent les rouages. Il portait encore le linge ou plutôt les chiffons au cylindre qui les réduit en pâte; puis, lorsque la presse avait enlevé l'eau contenue dans la pâte, il aidait à la placer dans le réservoir, où le chlore gazeux, obtenu par des préparations chimiques, la décolore et la rend propre à la fabrication du papier.

Aux heures de repos, Robert s'éloignait de ses compagnons et se glissait dans l'atelier. Là, son œil interrogeait tous les rouages de la machine, suivant lentement et attentivement les diverses parties de l'appareil. Il commençait par le premier plan, ou toile métallique qui reçoit la pâte tombée blanche et liquide du réservoir, laisse écouler l'eau, puis étend cette pâte par un mouvement léger et continu, commençant ainsi à la solidifier sous la pression d'un premier cylindre. Il passait aux cylindres successifs recouverts d'un drap qui absorbe l'humidité; aux rouleaux également entourés de drap, qui pressent et compriment la pâte devenue papier. Il examinait tout, jusqu'aux cylindres de températures différentes et graduées qui le sèchent, lui donnent sa consistance, ce lustre qu'on nomme satinage, et le transmettent au dernier cylindre, où il s'enroule.

Lorsque l'enfant était arrivé à ce point où le papier terminé présente une feuille indéfinie qui n'attend plus pour être livré au commerce que l'appareil anglais qui le découpe, en fait des feuilles, des mains et des rames, alors, dis-je, l'enfant, devenu pensif, s'asseyait dans un coin et se demandait s'il ne serait pas possible de simplifier encore le jeu de cette ingénieuse machine. Son esprit s'égarait en de vagues combinaisons, dans de chimériques hypothèses, dont l'ambition eût peut-être déridé les adeptes de la manufacture; aussi Robert n'osait-il s'en ouvrir à personne. Néanmoins il avait fait de son idée sa compagne assidue.

Cet isolement garantit Robert de la corruption des ateliers. Toute la semaine son esprit s'exerçait, son intelligence se développait. Le dimanche, les instructions du curé, les cérémonies de l'église, si simples et si grandes, si touchantes dans les campagnes, élevaient son âme, fortifiaient son cœur. Les méditations l'avaient mûri avant le temps; il était sage et droit, mais simple, faible, incapable de lutte. N'ayant pour ainsi dire que la théorie du bien, il succombait parfois dans la pratique.

Un jour le principal du collége communal vit l'enfant, lui fit des questions. Les réponses qu'il obtint l'étonnèrent; il résolut d'emmener le fils de l'ouvrier dans son établissement; il lui fallait d'ailleurs un tambour pour marquer la division des heures de travail et faire marcher ses élèves au pas. Robert fut promu à ce grade et reçut gratis l'éducation du collége.

Au bout de trois ans, le régent fut changé. Le tambour subit la fortune de son protecteur.

Robert alors rentra dans la fabrique un peu plus instruit et cherchant avec plus d'ardeur son grand problème sur la construction des machines.

Quelques années après, le maître d'école vint à mourir. Le jeune mécanicien fut jugé le plus digne de le remplacer; le curé lui offrit sa survivance; les protections du maire et des notables du bourg lui conservèrent la place. Il retourna à la ville, passa ses examens, obtint le diplôme d'instituteur primaire et fut bientôt officiellement installé dans sa classe.

Il exerça pendant quatre ans ses fonctions avec zèle, augmentant chaque jour la somme de ses connaissances et vivant autant par l'esprit que par le cœur. Jacqueline, jeune et belle fille, sensible et sensée, était devenue le but de sa vie.

Nous savons quels obstacles il rencontra dans la réalisation de ses vœux, son départ pour Paris et les événemens qui marquèrent pour lui la première partie de son séjour dans cette ville. Poursuivons.

Robert s'installa donc dans la grande mansarde qu'il avait louée, n'en sortant guère que pour aller commander et surveiller les grosses pièces que l'on construisait d'après ses plans. Tout le jour et une partie de la nuit il faisait des calculs, traçait et effaçait des figures sur un grand tableau noir.

Remplacer la machine en usage aujourd'hui pour la fabrication du papier par un système d'engrenage combiné et simplifié de façon à ce qu'un seul homme pût lui faire obtenir une force égale à celle de la vapeur, tel était le problème que Robert voulait résoudre.

L'ancien maître d'école aurait bien désiré écrire au curé de son village, lui dire sa position pour qu'il fît partager ses espérances à Jacqueline; mais il aurait fallu mentir. Il ne pouvait avouer la source de sa fortune sans attirer sur lui le blâme qu'il se donnait à lui-même.

— Ils sauront la faute en même temps que la réparation, se disait-il. Dans deux ans la main de Jacqueline sera libre encore; avant deux ans mon œuvre sera accomplie..... Allons, du courage, Robert, ajoutait-il, chasse les soucis qui viennent interrompre tes travaux, qui éloignent le sommeil de ta paupière... Ce M. Dubourg doit être riche; que peut lui faire cette misérable somme, qui te donnera plus que la vie, à toi... tes amours... Dieu! s'il n'est que le dépositaire de cet argent, cette perte entache à cette heure sa réputation,... pendant deux ans il vivra sous le poids d'une accusation infâme!... J'ai peut-être volé un garçon de caisse... marié... ayant des enfans. Il a perdu sa place; sa femme et ses enfans sont dans la misère!... Oh! j'irai me dénoncer, leur rendre l'honneur, le repos..... J'irai demain.....

Mais bientôt le mécanicien voyait se dérouler devant lui les plus effroyables tableaux, ses plans avortés, la prison, le déshonneur, Jacqueline au bras d'un autre. Il pleurait, et se disait qu'il réparerait tout cela dans deux ans. Il cherchait à rassurer sa conscience, mais le calme était

bien loin de son cœur : une agitation fébrile l'empêchait de reposer. Souvent, au milieu de la nuit, il se levait, rallumait sa lampe et se mettait à sa table. Les remords et l'émotion dérangeaient ses calculs, qu'il recommençait à chaque instant.

Un jour, sur le Pont-Neuf, il crut entrevoir son ancienne connaissance, Doguard, le marchand de papier. Profitant d'un embarras de voitures, il sut l'éviter. Néanmoins cette rencontre le troubla : cet homme lui faisait peur.

Le lendemain il entendit résonner un léger coup sur sa porte. Il était grand matin ; une visite à cette heure le surprit ; il prêta l'oreille et n'ouvrit que sur un nouvel appel donné cette fois beaucoup plus rudement.

A peine eut-il entr'ouvert la porte qu'il devint pâle et tremblant. C'était Doguard.

Celui-ci se glissa familièrement dans la chambre et frappa sur l'épaule de Robert en s'écriant :

— Ah ! Robert, mon bonhomme, nous trouvons un gâteau et nous allons le manger tout seul dans un petit coin ; nous n'en donnons pas aux amis... Fi donc !

Robert était interdit ; il ne répondit rien.

Doguard continua :

— Le local n'est pas mal... Qu'est-ce que cette ferraille-là ?... Un établi, des outils... Que diable fais-tu de tout cela ?

— Je travaille.

— Pas possible !... Je n'y suis plus, moi. Voyons, assieds-toi et expliquons-nous.

Doguard mit une chaise entre ses jambes, posa ses coudes sur le dossier et fixa les yeux sur Robert.

— Je comprends le travail, dit-il, quand on ne possède pas un rouge liard ; il peut nous faire gagner quelque argent ; mais quand on a des billets de banque à sa disposition, on se donne les jouissances de la vie... Tu sembles ne pas saisir ce que je dis... Tu as l'intelligence rebelle, je le sais ; il faut te mettre les points sur les *i*. Je vais les poser. Ainsi donc, mon mignon, en six mois nous avons fait évanouir dix mille francs ?

— Que signifie cet interrogatoire ? interrompit Robert, qui commençait à se remettre et voulait donner le change à son subtil interlocuteur. Qu'êtes-vous venu faire ici ?... Que veulent dire ces dix mille francs ?

— Parfait ! cria Doguard sur un ton ironique. Très-bien ; c'est moi qui ai trouvé le portefeuille de monsieur... monsieur Chose, c'est moi qui ai pâli à la vue de l'affiche qui le réclamait, c'est moi qui me suis sauvé comme si le feu était au garni de la Cité afin d'éviter le sieur Doguard, enfin c'est moi qui regarde le susdit Doguard comme un hébété... Allons, Robert, il vaut mieux m'avoir pour allié que pour ennemi. Sois donc franc.

Le pauvre mécanicien ne sentait que trop la justesse de cette dernière phrase ; aussi fit-il un effort sur lui-même. Il chercha à réveiller les bons sentimens de Doguard en lui faisant le récit sincère de sa vie. Il revint sur ses premières années, lui parla de Jacqueline et des espérances qu'il fondait sur son invention.

— Ma foi ! s'écria Doguard avec une émotion comique quand il eut cessé de parler, je m'en vais vendre mes allumettes. Je me gâterais ici ; vous êtes... car je ne veux plus te tutoyer... vous êtes un honnête homme. Moi, je suis un mauvais sujet. J'étais venu pour te soutirer de l'argent... Bon ! voilà que je dis tu. S'il vous en reste encore, gardez tout pour votre machine ; elle vous donnera de la gloire, un nom. Vous serez un jour utile à vos semblables, tandis que moi... ah ! je pleurerais bien... je ne serai jamais bon à rien. Je mourrai sans avoir connu d'autres joies que celles de la brute, sans avoir seulement une bonne action à présenter là-haut !... Robert, donnez-moi quelques sous, que j'aille dissiper un peu ces chagrins-là.

Celui-ci tâcha de relever Doguard dans sa propre opinion, l'exhorta à renoncer à sa vie passée. Il lui proposa même de l'aider dans une nouvelle voie, s'il voulait y entrer.

— Tant que le fer est rouge, on peut en faire bien des choses ; mais lorsqu'il est froid, voyez-vous, Robert, c'est le diable ; à moins pourtant qu'on ne trouve encore une étincelle au foyer pour rallumer la flamme. Ah ! chez moi, le feu est éteint, je ne peux plus travailler mon caractère... Adieu, je m'en vas. Je ne reviendrai pas souvent vous voir, mais je reviendrai quelquefois.

Robert aurait bien voulu lui remettre un peu d'argent ; il avait pitié de lui. Mais il eût fallu fouiller dans la cachette, et il se méfiait encore de Doguard.

— Revenez demain, lui dit-il, il doit me rentrer une petite somme ; nous partagerons.

Ce soir-là Robert s'endormit plus facilement ; une pensée douce et consolante chassait ses amers souvenirs. Je le ferai rentrer au sentier du devoir, s'était-il dit.

C'était une illusion ; la tâche n'était pas praticable.

Le lendemain, Robert interrompit brusquement ses travaux et se mit en toute hâte à enlever le carrelage qui recélait sa fortune. L'heure à laquelle il avait donné rendez-vous à Doguard sonnait.

Comme il venait de découvrir l'argent, il entendit des pas dans l'escalier. Aussitôt il se souvient qu'il a laissé la clef sur la porte ; il court pour la retirer... Il n'est plus temps... Doguard a déjà promené ses yeux avides sur le trésor, qu'il était loin de croire aussi bien conservé.

Cette vue réveilla tous les instincts de celui-ci, et son exigence fut par la suite une nouvelle source d'inquiétudes pour Robert. Il ne put jamais refuser les demandes de l'homme qui savait son secret, qui implorait quelquefois, menaçait presque toujours, et qui finit par puiser lui-même dans la cachette, sans s'inquiéter le moins du monde de Robert.

Un jour, ce dernier ne vit plus à sa place accoutumée le portefeuille qui avait contenu les valeurs en papier. Doguard l'avait trouvé à sa convenance ; il s'en était emparé. Le mécanicien le réclama, Doguard prétendit qu'il était plus prudent de le lui laisser ; néanmoins, sur les instances de Robert, il promit de le rapporter. Il n'en fit rien ; Robert se lassa de le demander, puis l'oublia.

Cependant les deux années allaient bientôt expirer. Robert, hâve et faible, brisé par le travail, miné par vingt mois d'insomnie et de tortures morales, voyait son appareil fonctionner avec succès. Les démarches qu'il avait faites auprès des fabricans avaient réussi ; on lui promettait un brevet d'invention. Les à-compte qu'on lui remit servirent à satisfaire ses créanciers. Les visites fréquentes de Doguard l'avaient forcé à des emprunts.

Dans les premiers jours du mois de septembre dernier, une société de savans industriels vint dans la mansarde de Robert, examina la machine en détail et fit des propositions qui dépassèrent les espérances de l'inventeur. Les différens membres lui soumirent cependant quelques observations auxquelles Robert promit de se conformer et il s'engagea à livrer vers la fin du mois la machine ainsi modifiée.

Après leur départ, il se mit à l'ouvrage, démonta l'appareil et traça quelques plans. Avant de se coucher, il écrivit deux lettres, la première à M. Dubourg, la seconde à son curé. Tout le monde devine ce qu'elles contenaient.

Robert sortit de grand matin le lendemain; il jeta ses lettres à la poste, passa chez le serrurier, puis revint chez lui le cœur libre et respirant comme il y avait longtemps qu'il ne l'avait fait.

Il trouva devant sa maison une troupe de femmes et d'enfans; les voisins étaient sur leur porte comme dans l'attente de quelque événement. Il fut obligé de se frayer un passage à travers la foule. Lorsqu'il entra, il entendit des voix qui disaient: «Le voilà! le voilà!...»

Des idées de triomphe lui traversèrent le cerveau. Ma machine serait-elle déjà connue? pensa-t-il.

Il monte et trouve sa chambre envahie. Quatre soldats de la ligne l'attendaient; des agens de police sondaient les murs et les meubles.

Un mandat d'amener avait été lancé contre lui; il était accusé d'un vol de dix mille francs.

On le conduisit à la Préfecture de police sans qu'il proférât une parole. Ce coup inattendu, qui le faisait tomber de la joie au désespoir, l'avait étourdi.

Quand il fut arrivé à la Préfecture, on lui présenta le portefeuille que Doguard lui avait dérobé.

— On a trouvé cet objet sur un individu conduit devant nous à la suite d'une rixe, lui dit le chef de service. Il a declaré le tenir de vous. Le reconnaissez-vous?

— Oui, répondit faiblement Robert.

Quinze jours après, on vit sortir de la Force un homme pâle et défait, dont le regard morne était effrayant; il marchait soutenu par un prêtre et par une jeune fille aux yeux noirs voilés de larmes. Une voiture les attendait.

— J'ai reçu la lettre trop tard, leur dit un monsieur qui les avait suivis, quand la portière fut refermée; sans cela, croyez-le bien, j'aurais retiré ma plainte, et ce malheur ne serait pas arrivé.

Il ajouta :

— N'oubliez pas mon nom, si jamais je puis vous être utile; Dubourg, rue Dauphine, 27.

— Merci, monsieur, dit le prêtre en lui serrant la main.

La voiture partit.

— Mon père, s'écria la jeune fille, il ne nous reconnaît pas; il est tout à fait fou!...

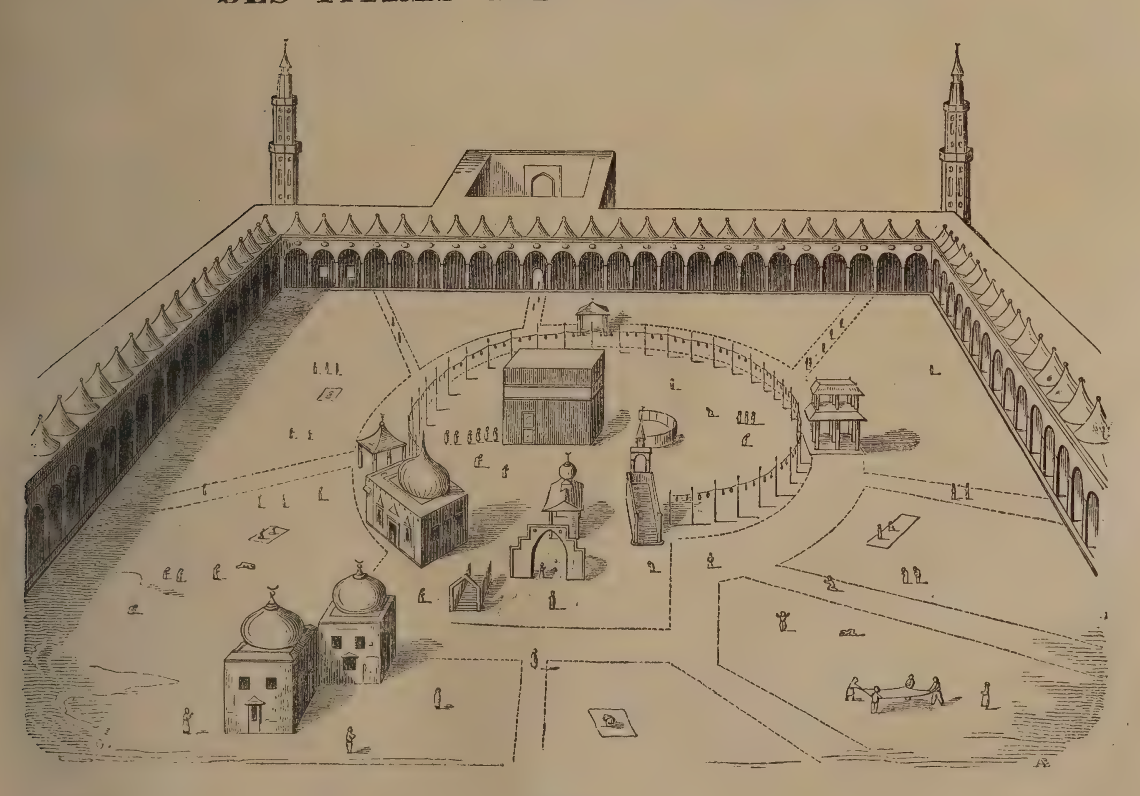
— Ayez confiance en Dieu, Jacqueline, répondit le curé.

Robert est maintenant dans son village; les soins que lui prodiguent Jacqueline et le curé font espérer sa guérison. Un jour peut-être il pourra se rappeler les plans de sa machine, qui ont été égarés lors de son arrestation, et conquérir sa place parmi les plus beaux noms de l'industrie.

Henri NICOLLE.

# ÉTUDES ÉTRANGÈRES.

## DES TITRES CHEZ LES ORIENTAUX.



La Mecque.

Les pachas sont des lieutenans du sultan dans les provinces; on les distingue par le nombre de queues ou de drapeaux; ils réunissent le pouvoir militaire, le pouvoir administratif et souvent même la ferme des impôts.

Un pacha est vice-roi et fermier général du pays. Les pachas à trois queues portent le titre de vizir.

*Schecher* est le pluriel de *cheik*. Ce mot, dans son acception étymologique, signifie vieillard, ancien, *senior populi*.

C'est un mot générique que l'on donne indistinctement à tout homme respectable par son âge, sa vertu, sa piété, sa vie solitaire, enfin par l'austérité de ses mœurs.

Ce mot est encore affecté d'une manière particulière et comme un titre honorifique à ces prédicateurs que l'on appelle *waïs* et à tous les supérieurs des différens ordres de derviches.

Chaque tribu a son cheik qui la gouverne.

Chaque mosquée a son cheik qui prêche tous les vendredis après l'office solennel de midi.

Les cheiks, ou schecher, chez les mahométans, ne font qu'une seule et même classe de ministres qui ne jouissent d'aucune autre distinction que de celle attachée au mérite, à l'érudition et au crédit personnel.

Pour parvenir au grade de cheik, il faut que les droits d'ancienneté soient encore soutenus par des talens, des vertus et une vie exemplaire.

Le mot de *chérif* répond à noble, seigneur, prince. Autrefois il n'y avait que les dix chefs aristocratiques de la Mecque, encore païenne, qui fussent appelés chérifs.

Ils portent aussi le nom d'*émir*, qui a pour synonyme *seyd*, *bey*, celui d'*ewlad-ressoul* (enfant du prophète), celui de *zoulcourba*, mot qui signifie les proches, les descendans de la race de Mahomet, et désigne leur affinité avec le législateur arabe.

Les *chérifs* sont confondus dans tous les ordres de l'État, dans la magistrature, dans le clergé, dans la bourgeoisie et dans le militaire. L'insulte faite à un chérif, même de la dernière classe, est regardée comme infiniment plus grave que celle qui serait faite à tout autre citoyen.

Les *chérifs* et les *ulémas* forment le premier des quatre ordres de l'Etat musulman et sont toujours les premiers admis à l'audience. Les chérifs sont distingués du reste des musulmans, et par les différentes dénominations qui leur sont attribuées, et par le turban vert qu'ils ont le droit de porter; ce qui est une marque de noblesse en Turquie.

Cette distinction seule suffit pour leur attirer le respect des personnes de tout état et de toute condition. Le blanc et le vert sont les couleurs les plus distinguées chez les mahométans; les sultans eux-mêmes leur donnent la préférence et s'en revêtissent surtout dans les grandes cérémonies.

Le gouvernement est toujours le premier à donner l'exemple de la vénération qui est due au sang des chérifs ou émirs : ils le sont ou par le père ou par la mère indistinctement. Ceux qui le sont du chef de leur mère sont plus estimés que les autres; mais les chérifs qui doivent la noblesse de leur naissance au père et à la mère tout à la fois jouissent encore d'une plus grande considération que les premiers.

Les chérifs sont très-fiers de leur naissance; leur vanité, à cet égard, n'a d'égale que dans l'Orient : elle ressemble à celle dont on faisait parade en Europe dans les temps de la féodalité. La généalogie des chérifs remonte à un grand nombre de siècles qui prouvent leur descendance soit de Mahomet, soit d'un ancien chérif.

Le *kasmedar* est un officier chargé de la garderobe. Le kasmedar est spécialement chargé de la garderobe, de l'argenterie et des meubles les plus précieux de la maison du pacha. Tous les pages, valets de chambre et autres domestiques lui sont subordonnés. (*Tableau de l'empire ottoman*. (*N. du T.*)

Blacquier dit dans ses *Lettres sur l'Afrique* qu'il y a à la suite des pachas un certain nombre d'officiers en sous ordre que l'on appelle indistinctement *chiaoux*. Ce sont des hommes d'une fidélité reconnue et qui remplissent les fonctions de courriers au dedans comme au dehors de la Régence. Ces espèces de messagers d'État sont au nombre de douze : ils sont les instrumens aveugles des volontés ou des plaisirs du souverain; ils sont toujours prêts à porter une dépêche ou à couper une tête.

Il y a des chiaoux turcs et des chiaoux indigènes. Ces officiers ne reçoivent jamais que des ordres verbaux, jamais d'ordres écrits. On sait avec quelle inflexibilité ces hommes, ministres de la vengeance de leurs maîtres, exécutent les ordres d'un pacha.

Pananti dit qu'on choisit en général pour cet emploi les hommes les plus robustes et doués de la meilleure vue, et que les ordres qu'on leur donne, quelque terribles qu'ils soient, n'éprouvent aucune résistance.

Lorsque le pacha de Tripoli organise son armée à l'instar des armées ottomanes, il donne à cette armée le simulacre de l'étendard du prophète. Voici ce que c'est que l'étendard du prophète. Cette oriflamme, dont la vénération chez les Osmanlis se changeait en enthousiasme, servait et sert encore à enflammer l'esprit du soldat. Le fanatisme des mahométans pour cet étendard a plus d'une fois opéré des prodiges de valeur dans les armées ottomanes. Ce signe est tellement révéré parmi eux que, malgré les différens échecs dont sa réputation est ternie, il est encore le seul objet de leur confiance et le point sacré de leur ralliement. Il est gardé religieusement au sérail, en temps de paix, dans une chapelle où se conservent en même temps toutes les autres reliques du prophète, et d'où on ne le sort que pour aller à la guerre lorsque le sultan ou le grand vizir commande l'armée en personne.

Ce drapeau, de douze pieds de hauteur, est d'étoffe de soie verte, surmonté d'une espèce de pommeau en argent, de forme carrée, où est renfermé un livre du Coran écrit de la main du calife Osman. Les mahométans appellent cette oriflamme *sandjak-cherifs*; les émirs seuls ont le droit de la toucher; ils composent la troupe qui l'entoure, et elle est portée par leur chef.

Lorsque l'armée entre en campagne, une superbe tente est spécialement destinée à recevoir ce drapeau, dont tout annonce la sainteté; lorsque l'armée rentre pour prendre ses quartiers d'hiver, on a soin de le détacher de sa lance et de le renfermer au sérail dans une caisse richement décorée. On procède à cette cérémonie avec pompe et magnificence : on brûle des parfums d'aloès et d'ambre gris, on fait des prières qui se renouvellent tous les jours.

*Hadji* est un titre d'honneur qui signifie *saint*. On donne ce nom aux musulmans qui font le pèlerinage de la Mecque (1). Ce pèlerinage est un acte religieux qui consiste à visiter une fois dans sa vie *le kèabè*, ou *kaaba*, qui est le tabernacle de Dieu à la Mecque, et dans différentes pratiques ordonnées par la religion. Cet acte est d'obligation divine pour tout musulman de l'un et de l'autre sexe. Le pèlerinage n'est légalement obligatoire qu'à ceux qui sont de condition libre, qui sont sains d'esprit, en âge de majorité, en état de santé, enfin dans l'absence de tout empêchement légitime, de quelque genre qu'il soit.

Aussitôt que le mois de Ramadan est fini, la caravane

(1) Les mahométans appellent la Mecque *Omm-alsora*, la mère des villes, ou la métropole du musulmanisme.

de Damas, composée des pèlerins de l'Europe, de l'Asie Mineure, celle de l'Arabie et celle du Caire, la plus considérable de toutes, se mettent en marche pour la Mecque. Le temps pour le départ est marqué et les stations sont réglées; on met quarante jours en route et l'on arrive immédiatement avant le grand Bairam. Quelques jours avant cette grande solennité, les trois caravanes, qui sont quelquefois composées de deux cent mille pèlerins et de plus de trois cent mille bêtes de somme, viennent camper à quelques milles de la Mecque. Les pèlerins entrent en ville afin d'exécuter les cérémonies préparatoires à ce grand sacrifice. Chaque fidèle est tenu individuellement à diverses pratiques, qui consistent à se purifier par une lotion entière ou par une ablution, après s'être coupé les ongles des mains et des pieds, une partie des moustaches, et s'être fait raser sous les aisselles; à prendre *l'ihram*, qui consiste en deux pièces de toile de laine toujours blanches et neuves, ou du moins bien lavées et très-propres, mais sans coutures, l'une pour se couvrir la partie inférieure et l'autre la partie supérieure du corps; à se parfumer de musc ou autres aromates et à réciter plusieurs prières particulières.

Aux environs de la ville sainte sont des endroits désignés pour mettre l'ihram. Le nombre des pèlerins est très-considérable chaque année à la Mecque, et il le serait davantage si chaque mahométan qui se porte bien et qui aurait de quoi subvenir aux frais de ce pénible et dispendieux voyage voulait l'entreprendre. Beaucoup de ces pèlerins font le voyage de la Mecque toutes les années: ils se vendent et vont à la place de ceux qui ne veulent pas faire ce voyage et qui les payent; ils en font une espèce de trafic. Presque tous les pèlerins en font plutôt un objet de commerce, et l'intérêt pécuniaire y a une part plus grande que la dévotion. En partant de chez eux ils se chargent de marchandises qu'ils vendent sur la route. Le gain terrestre, réuni à l'espoir d'un gain céleste, conduit les pèlerins à la Mecque. Chaque année des milliers d'individus se rendent dans l'Orient par des routes et à des époques déterminées.

Les pachas qui conduisent les caravanes portent le nom d'*émir-hadji*. Les Arabes, sans patrie sur la terre, ont, dans tous les temps, été persuadés qu'il y avait des lieux privilégiés où la Divinité se plaisait à recevoir les hommages et l'encens des hommes. Les anciens Arabes, comme tous les peuples pasteurs, tenaient leurs assemblées religieuses dans les champs ou dans un bois qui leur prêtait son ombre: comme ils étaient sans luxe, leur culte était sans magnificence. Il y avait cependant un temple à la Mecque connu sous le nom de *Kaaba;* mais cette ville était commerçante, avait des mœurs et des coutumes différentes des usages des Arabes nomades: néanmoins ils finirent par regarder ce temple comme la demeure où Dieu se complaisait à recevoir l'hommage de ses adorateurs, et avant Mahomet, les Arabes faisaient le pèlerinage de la Mecque; ils venaient célébrer la mémoire d'Abraham et d'Ismaël. Ce n'était qu'un usage; Mahomet le consacra par des cérémonies religieuses et leur en fit un précepte: c'était respecter les préjugés superstitieux des Arabes, qui dans tous les temps s'en étaient fait un devoir. Il cacha, sous le motif de la religion, ses vues politiques; il voulut que la Mecque devînt un point de réunion pour tous les mahométans, qu'ils vinssent y chercher les aromates de l'Arabie Heureuse et apporter en échange leur or et les productions de leur pays.

Les grandes caravanes qui partent de la Perse, de Damas, de Maroc et du Caire, se réunissent à la Mecque. Il se fait pendant le temps du pèlerinage un commerce immense dans cette ville et à Djidda, qui en est le port. Je renvoie au *Voyage de Burckhard en Arabie*, traduit par Eyriès, les lecteurs jaloux d'avoir des détails plus étendus sur la disposition et la marche de ces grandes caravanes. Il y a ensuite une autre classe de *hadjis* ou *hadjadjs*, qui se réunissent en petites bandes de douze à quinze individus, se répandent dans le désert, infestent les contrées qu'ils parcourent, ne suivent aucune direction dans leurs courses vagabondes, arrêtent tous ceux qu'ils rencontrent et passent ordinairement la nuit dans les tentes des Arabes, où ils reçoivent l'hospitalité par égard pour leur titre de pèlerins et leur prétendue destination.

Ce sont la plupart des gens de la dernière classe du peuple et des paresseux, qui préfèrent les hasards d'une vie errante et parasite aux soins de se procurer par le travail une existence dans les villes. Ils viennent de divers points de la Barbarie et se rendent, sous le nom de pèlerins, à la Mecque, soi-disant pour y visiter le tombeau du prophète, ou bien ils sont de retour de ce voyage, qui le plus souvent n'est rien moins que pieux. Ils sont enveloppés dans un bernous et n'ont pour tout équipage que deux peaux, espèces d'outres destinées à contenir l'eau et la farine.

Si, par le plus grand des hasards, ils rencontrent quelques voyageurs isolés et en petit nombre, ils leur demandent d'abord, au nom du prophète, à partager leurs provisions de bouche et quelquefois leurs vêtemens: s'ils refusent et s'ils veulent opposer de la résistance, ils tirent de dessous leurs habits leur poignard, espèce de couteau à deux tranchans dont ils sont toujours armés, les entourent et les dépouillent entièrement; quelquefois même ils ne leur font pas grâce de la vie.

Ces *hadjis* sont des espèces de voleurs qu'ils ne faut pas confondre avec les pèlerins qui composent les nombreuses caravanes et dont les intentions sont réellement pieuses, ne commettant jamais aucun vol ni aucune mauvaise action.

Profitons des quelques lignes qui nous restent pour dire un mot du mets favori des peuplades nomades: le jujubier.

Il croît dans certaines parties de l'Afrique une plante à racine filandreuse, dont les fibres sont garnies çà et là de quelques tubercules charnus, que les Bédouins mangent crus et qu'ils appellent *temeri*. Son goût se rapproche de la jujube, le *cyperus esculentus* de Linné. Les feuilles en sont hérissées, blanchâtres et découpées; mais son fruit est si rare qu'on parviendra difficilement à bien connaître cette plante.

Le *cyperus esculentus* de Linné est le souchet domestique; il croît parmi les terrains humides, dans l'Europe méridionale, dans le Levant, la Barbarie, etc..... Sa racine est composée de fibres menues, un peu tortueuses, terminées par des tubercules arrondis ou oblongs, de couleur brune en dehors et marqués de zones tendres, blanches et farineuses au dedans. Ses fleurs sont disposées en une sorte d'ombelle ou de panicule ordinairement peu étalée.

Les tubercules de ce souchet ont une saveur douce, sucrée, agréable, assez semblable à celle de la châtaigne. On peut les manger crus (ce que font les Bédouins), mais plus ordinairement on les fait cuire. Cette plante offrant un aliment tout préparé, sain et nourrissant, se multipliant d'ailleurs avec facilité dans les lieux humides et sur le bord des eaux, mérite une attention particulière. On pourrait la cultiver sans peine et avec avantage dans les terrains abandonnés, le long des rivières: elle remplacerait d'autres plantes inutiles.

ADOLPHE PEZANT.

(1) M. Adolphe Pezant est auteur de plusieurs ouvrages fort remarquables, entre autres, d'un *Voyage à Pompeï* et un autre en *Afrique*.

# ÉTUDES ANTIQUES.

## DE LA CHAUSSURE CHEZ LES ANCIENS.



Chaussures antiques.

S'il y a eu dans le principe formateur des civilisations, c'est-à-dire lorsque le Créateur commença à polir son œuvre, des peuples favorisés de Dieu, au milieu desquels il a jeté à pleines mains des semences de gloires, d'arts, de sciences, que les révolutions de toute nature ont fécondées, ces peuples sont assurément les Grecs et les Romains.

Certes, la barbarie, et la barbarie la pire de toutes, celle qui vient du pouvoir, régna longtemps chez ces hommes et surtout chez les Romains : sous les Césars, le sang aurait suffi pour arroser l'empire; mais les excès amènent les règles, les lois naissent des abus et la civilisation a pour berceau la barbarie : aussi, encore aujourd'hui que le monde marche à pas pressés dans les sentiers du progrès, se retourne-t-on souvent en arrière pour contempler ces peuples générateurs; aussi, Rome et Athènes, ces villes géantes des temps perdus, sont-elles restées vivantes dans la mémoire des siècles et dignes de respect et d'étude, comme les sources de toute science et de toute lumière.

On a assez de fois examiné avec amour les mœurs des anciens, leurs lois, leurs guerres, leurs institutions, leurs arts, leurs sciences : on est rarement descendu aux détails de leur vie intérieure, à ces mille et une petites choses futiles en apparence, mais dignes d'étude au fond. Quand on est entre dans un vaste champ pour y glaner, on y doit ramasser aussi les petits épis; nous laisserons donc aujourd'hui à d'autres l'analyse grave et sérieuse des grandes choses antiques, c'est-à-dire les gros épis ; nous demanderons aux Grecs et aux Romains quelques détails sur leurs costumes, leurs coiffures, leurs armures, etc., et comme nous nous proposons de les examiner, selon l'expression vulgaire, des pieds à la tête, nous commencerons par leur chaussure. On le voit, nous glanons après les glaneurs.

Les Grecs avaient plusieurs sortes de chaussures appelées indifféremment πέδιλα et ὑποδήματα, *calceare, calceamenta lalaria*.

Pendant tout le temps qu'ils consacraient à l'étude et qu'ils étaient dans les classes, les jeunes Lacédémoniens et même les enfans ne portaient aucune chaussure; ils n'avaient le droit de s'en servir que lorsqu'ils commençaient à devenir hommes. On sait qu'une des lois les plus précises de Lycurgue ordonnait aux Spartiates de marcher toujours pieds nus, et on eût regardé comme une habitude molle et efféminée l'usage de se couvrir les pieds, à moins cependant qu'on fût obligé de marcher beaucoup de nuit ou

que les périls incessans de la guerre et même de la chasse n'en fissent une obligation.

En quelque pays qu'on les rencontrât, on pouvait toujours reconnaître les Spartiates à leur barbe d'abord, puis à leur chaussure, différant presque en tout point de celle des autres Grecs : ordinairement elle était de cuir rouge, sa forme était celle d'un soulier plat enveloppant tout le pied sans bandelettes et sans aucun ornement. La chaussure des femmes, également de cuir rouge, était un peu plus haute que celle des hommes, et cependant moins haute encore que celle des jeunes filles, qui était fort élevée et ressemblait quelque peu au cothurne.

En voyant la simplicité générale de ces souliers, on devinait jusqu'à quel point le grand législateur Lycurgue avait peur du luxe pour les fils de Lacédémone et quel soin il prenait pour qu'il ne pût s'introduire chez eux, même par les plus petits détails de leur habillement.

Cette coutume de marcher pieds nus s'était étendue jusqu'à Athènes, où les hommes qui voulaient mettre dans leurs mœurs une grande austérité ne se chaussaient que pendant les grands froids ou lorsqu'ils entreprenaient de longs et périlleux voyages ; mais ceux-là formaient le plus petit nombre, et les autres Athéniens avaient diverses espèces de souliers communes aux deux sexes et en cuir préparé. Pour les hommes, ce cuir était ordinairement noir ; les uns avaient le pied découvert en partie, les autres l'avaient entièrement couvert. Pour les femmes, le cuir était de différentes couleurs, et la chaussure était pour elles un objet de luxe ; il y en avait qui étaient ornées d'or, d'argent et de pierreries ; en outre les bandes de cuir qui les attachaient au pied étaient plus délicates ; enfin le tout était fait avec beaucoup plus de soin et d'adresse.

Pour les gens de guerre, les Grecs leur avaient créé une chaussure particulière ; elle était faite d'un cuir fort dur et ressemblait ordinairement à une bottine sans soulier.

Il est permis de croire ou de ne croire pas Homère, qui affirme qu'Hercule portait des bottines d'airain.

Les esclaves marchaient toujours pieds nus ; pour quelques-uns, la chaussure était un des insignes de l'affranchissement.

Les premiers Romains, à l'imitation des Grecs, ne portaient aucune chaussure ni à la ville ni à la campagne ; beaucoup d'entre eux même n'en portaient point dans les combats. Ce ne fut que lorsque l'Asie communiqua aux Romains son luxe et ses richesses que se portèrent les premières bottines, appelées, selon quelques auteurs, *péribaridies*. Mais ceux qui n'abandonnèrent point les mœurs austères et grandes de Rome primitive allèrent encore très-longtemps nu-pieds. Plutarque, dans son immortelle galerie, et Horace, dans le liv. I, *Epist.*, 19, rapportent que Caton d'Utique marchait le plus souvent sans souliers, et l'on sait que presque toujours Caton le Censeur travaillait aux champs tout nu, comme il le dit lui-même.

Chez les Romains comme chez les Grecs, les chaussures se divisaient en deux espèces : celles qu'on appelait *phœcasium*, *calceus*, *pero*, *mulleus*, et qui, comme nos souliers, couvraient entièrement le pied ; puis celles qu'on appelait *solea*, *baxea*, *caliga*, *sandalium*, *crepida* : celles-là avaient une ou plusieurs semelles sous la plante des pieds ; des bandelettes qui prenaient au bord de la semelle les attachaient par-dessus le pied nu et en laissaient une partie découverte.

Ces deux espèces de chaussures venaient des Grecs.

Le soulier romain s'élevait juste à mi-jambe en en prenant toutes les parties. Ouvert par devant, il se fermait comme une bottine par une sorte de lacet. Pour être bien chaussé et faire valoir la finesse de la jambe, on laçait ce soulier très-serré. Le galant Ovide, compétent en telle matière, recommande aux femmes de ne point porter de souliers trop larges, afin que leurs pieds n'y nagent pas.

La matière qu'on employait le plus ordinairement pour souliers était, comme en Grèce, le cuir noir apprêté ; c'était là la chaussure ordinaire des magistrats et des sénateurs, avec cette différence pourtant que dans les cérémonies solennelles les premiers portaient des souliers de cuir rouge, dont la semelle était un peu élevée. Jusqu'à une époque bien plus avancée, la pointe des souliers fut toujours recourbée. Les femmes portaient le soulier comme les hommes, seulement elles aimaient à l'orner souvent de petits clous d'or ou d'argent ou encore de perles, d'ivoire, de pierreries.

Les sénateurs portaient ordinairement sur le coude du pied et quelquefois sur la cheville, à leurs souliers, une sorte de petite boucle en or, en ivoire ou en argent ; cette petite boucle était appelée, selon Juvénal, *luna* et, selon quelques autres, *lunula*, à cause de sa forme, qui la faisait ressembler à un C ou à un croissant ; ce C était un signe distinctif auquel on pouvait reconnaître les sénateurs patriciens, qui, lors de la fondation du sénat et longtemps après encore, étaient toujours au nombre de cent. Cette distinction du C n'appartenait point aux sénateurs plébéiens, et son absence sur leurs souliers était la seule différence qu'il y eût entre leurs chaussures.

La mollesse et la volupté, compagnes inséparables de toute civilisation, firent souvent varier les modes à Rome comme à Athènes. Ceux qui aimaient à enrichir leurs souliers ou bottines de pierres précieuses les montraient avec plaisir et vanité aux momens des repas, quand, selon la coutume, les esclaves dénouaient les chaussures de leur maître. Cicéron rapporte que de son temps on remarquait à Rome une sorte de bottines originaire de Grèce, dont se paraient les jeunes débauchés et qu'on nommait *sicyonium* ; la forme de ces bottines était telle que les hommes graves les défendaient sévèrement, les considérant comme très-indécentes et contraires aux idées pieuses et morales.

Parmi les chaussures romaines, nous citerons le *socque* (soccus), qui était de cuir noir sans talon et s'insérait parfois dans d'autres chaussures ; selon Horace, il était spécialement affecté aux acteurs comiques. Ainsi que les anciens symbolisaient la tragédie par le cothurne, ils symbolisaient la comédie par le socque ; c'est pour cette raison que Pline appelle ce genre de chaussure le socque comique.

La chaussure militaire, appelée par les anciens *caliga*, était le plus souvent faite d'une grosse semelle de cuir fort non préparé ; des bandes de cuir plus mince la fixaient au pied en se croisant sur le coude et laissaient voir la chair par intervalles. Quelques-uns faisaient passer une de ces bandes de cuir entre le gros orteil et les autres doigts pour attacher plus solidement le soulier. Souvent aussi, et surtout pour aller en voyage ou à de longs combats, on frappait des clous sous la semelle. Les généraux et les principaux officiers de l'armée portaient une chaussure peu différente de celle que nous venons de citer et qu'on nommait *compagus*. La différence entre elles consistait dans les bandes de cuir, que les officiers portaient ornées de petits clous d'or, d'argent ou d'ivoire.

Celles qu'on désignait sous le nom de *solea gallicæ*, *sandalium*, *crepida*, ressemblaient à fort peu de chose près aux précédentes, quoiqu'elles différassent de nom. Les souliers qu'on nommait *perones* étaient faits de peau non tannée ; ils ressemblaient assez à nos guêtres d'aujour-

d'hui et étaient portés le plus souvent par les gens de campagne. Selon Apulée, la chaussure habituelle des philosophes se nommait *baxea*.

Les gladiateurs, en de certains combats, et particulièrement les *mirmillons* et les *rétiaires*, portaient dans l'arène des cothurnes de cuir bleu et avaient le pied droit couvert d'une bottine de bronze doré nommé *ocrea*.

La chaussure des rois, des héros, des généraux et des magistrats de la Grèce était le cothurne; quand Sophocle écrivit ses tragédies, il en fit la chaussure des acteurs et le rendit célèbre. La semelle du cothurne était très-haute et donnait à ceux qui le portaient une taille avantageuse; une courroie attachée à cette semelle passait entre les premiers orteils du pied et ensuite se divisait en deux branches qui servaient à nouer l'escarpin, puis se rejoignaient sur les jambes, où elles se croisaient diversement. Quelques auteurs anciens rapportent qu'à Rome lors d'un mariage, on donnait le cothurne aux épouses, afin de leur prêter une taille plus élevée et plus majestueuse.

Les Romains et les Grecs ont encore eu divers autres souliers, brodequins et bottines, dont le nom et la description ne sont point venus jusqu'à nous; mais on peut croire cependant que toutes ces chaussures étaient faites sur le modèle de celles que nous venons de décrire.

É.

# ÉTUDES MORALES.

## LES BAS DE COTON BLANCS.

Sir Astley Cooper n'était encore qu'un jeune chirurgien fort inconnu lorsque, par une après-midi, il entra chez un mercier de la Cité. La servante de ce marchand formait à peu près toute la clientèle du praticien, qui la traitait gratis. Après avoir grimpé dans la mansarde de la malade et donné sa consultation, il redescendit dans la boutique. Plusieurs chalands entouraient le comptoir et devant la porte se tenait, en pleurant, une petite fille, les pieds nus et qui grelottait de froid. Astley, quoique pauvre, ne put voir sans pitié les souffrances de la pauvre enfant. Il choisit sur l'étalage du mercier une bonne paire de bas de coton, la donna à la mendiante, et tira ensuite sa bourse pour payer le prix de cette aumône. Par malheur, les bas coûtaient un schelling, et quelques pences manquaient au charitable jeune homme pour compléter la somme. Le rouge lui monta au visage, surtout quand il lui fallut subir la mauvaise humeur du boutiquier et s'entendre dire avec plus de franchise que de politesse :

— Avant de faire l'aumône, monsieur, il faudrait s'assurer que l'on n'a pas besoin soi-même de l'aide des autres. Vous voilà bien avancé maintenant que votre bourse se trouve épuisée; assurément ce ne sera pas une cliente comme ma servante Nancy qui vous la remplira.

Tandis que le digne mercier exhalait ainsi sa brutale semonce, une vieille dame, dont la voiture stationnait devant le magasin, semblait prendre un vif intérêt à cette scène : dès le commencement de la discussion, elle avait cessé de s'occuper de ses emplettes commencées, pour ne plus s'occuper que du jeune chirurgien. Enfin elle s'avança près de lui avec une grâce exquise.

— Monsieur, dit-elle, il n'est guère convenable de demander à un docteur une consultation en plein air : néanmoins, si vous voulez bien pardonner à l'irrégularité de mon procédé, je serais charmée d'avoir votre avis sur une violente douleur qui me saisit parfois à l'épaule et que j'éprouve en ce moment.

Elle prit Astley Cooper à part, causa longuement et gravement de sa soi-disant douleur et lui remit une carte en le priant de passer chez elle pour lui continuer ses soins : enfin, et en guise de péroraison, elle présenta au jeune homme, ébahi, une guinée; puis elle fit une profonde révérence, remonta dans sa voiture et disparut.

Astley Cooper paya au marchand les trois ou quatre pences qu'il devait et rentra chez lui, riche comme il ne l'avait pas été depuis longtemps et fort curieux de connaître quel était le bon ange qui lui était venu en aide si à propos. Il lut sur la carte le nom de mistriss Siddons.

C'était, en effet, la célèbre actrice, retirée du théâtre depuis quelques années, qu'il avait rencontrée chez le mercier. Il s'empressa, le lendemain, d'aller la remercier. Elle le reçut avec une charmante bienveillance et comme si depuis longtemps elle lui eût voué une vive affection.

— Regardez-moi comme une vieille amie, dit-elle. La bonne action que vous avez faite vous a gagné mon cœur à toujours.

— Mais ce n'était qu'une simple aumône, de bien peu d'importance d'ailleurs.

— L'aumône du pauvre vaut mille aumônes du riche, continua-t-elle. Et puis, si vous saviez les souvenirs que votre bonne action a réveillés dans mon cœur! combien, dans mon enfance, moi, qui durant tant d'années ai souffert de la pauvreté, combien j'aurais béni le bienfaiteur qui eût fait pour moi ce que vous avez fait pour la petite fille de la Cité!

Hélas! une paire de bas a été pendant tout un mois l'objet de mes rêves et de mon ambition!

J'étais alors à Bath. Pauvre actrice de seize ans, je jouais, dans une troupe de comédiens ambulans, les rôles de jeune fille : le public avait déjà daigné me remarquer et même m'applaudir dans les rôles de *Dedesmona* et de *Juliette*. Cependant je n'en étais pas plus riche. Ma mère, souffleuse de la troupe, et mon père, chargé des personnages accessoires, gagnait tout au plus de quoi vivre. Quant à moi, je recevais chaque semaine une demi-guinée (treize francs environ). Mon père prélevait sur mon traitement les deux tiers de la somme, et me laissait le reste pour subvenir à mes frais de toilette; car une prima-dona ne pouvait arriver aux répétitions dans l'état de délabrement qui caractérisait le système de ma famille. Je tirais du reste, je l'avoue avec orgueil, un parti merveilleux de mes quelques schellings. Tout à la fois ma couturière et ma marchande de modes, je façonnais mes robes et je construisais mes coiffures. Hélas! la chaussure me ruinait, et souvent mes bas, traîtreusement déchirés, ne permettaient pas à la science de mes reprises, quelque savantes qu'elles fussent, de déguiser les ravages qui les désolaient. Une fois entre autres, je fis une chute, et dans cette chute, un de mes bas se déchira juste à la hauteur de la cheville. J'eus beau le raccommoder, il resta une hideuse couture sur la-

quelle se fixaient les yeux de tous ceux qui regardaient mon pied, si mignon, si fin et d'habitude si coquettement chaussé. J'entendis même une ou deux plaisanteries amères! Je vis deux ou trois coups d'œil ironiques qui me percèrent le cœur. Pourtant, il me fallait attendre toute une semaine et un jour avant de pouvoir acheter d'autres bas, car je devais à une marchande qui m'avait vendu des étoffes la somme entière que je devais recevoir, le lendemain, chez le caissier du théâtre. Or cette femme, avare et dure, n'aurait pas consenti à me laisser différer d'un jour, quand il se fût agi de ma vie, le payement de la dette. Jugez de mes alarmes! Comment mes bas, que j'avais l'habitude de laver le soir avant de me coucher pour les retrouver propres le lendemain, comment mes bas supporteraient-ils huit lessives dans l'état de détresse où ils se trouvaient! C'était à en devenir folle! Je portais envie à tous ceux que je rencontrais avec des bas sans rapiécetages! je m'arrêtais devant chaque boutique de bonneterie, et un moment j'eus la pensée, — la pauvreté est une bien horrible conseillère! — oui, monsieur, j'eus la fatale pensée de dérober une paire de bas qui se trouvait sous ma main, à l'étalage d'un marchand. La sueur froide me prend encore quand j'y pense! Trois fois je m'éloignai, et trois fois je me rapprochai. A la fin, cependant, je priai Dieu avec tant de ferveur que la tentation s'éloigna de moi et que je pus rentrer au logis sans m'être souillée d'un vol! Hélas! les épreuves auxquelles j'étais réservée ne se trouvaient point encore terminées!

Le lendemain, jour de payement, je me rendis chez le caissier pour recevoir mes deux guinées habituelles. Le caissier était un vieillard un peu sourd, un peu aveugle, mais auquel je portais de l'affection, car je lui devais mon entrée dans la troupe; quand une rivale voulait m'enlever un rôle auquel j'avais droit, je le trouvais toujours là pour me protéger. Ravenscroft, c'est ainsi que se nommait mon vieil ami, n'avait point une comptabilité bien compliquée à tenir. Elle consistait à encaisser, chaque soir, le produit des recettes et à distribuer, chaque semaine, aux acteurs la part plus ou moins grande qu'ils avaient à cette recette. Cependant, comme il n'écrivait jamais une ligne de son Avoir et de son Doit, et que la mémoire lui manquait souvent, il lui arrivait parfois de commettre des erreurs à son détriment, erreurs dont le directeur se remboursait sans pitié sur le mince traitement du pauvre homme.

Ravenscroft me reçut avec sa bonté ordinaire, me complimenta sur la manière dont j'avais joué la veille le rôle du fils de Pauline dans *The step mother*, me tapa sur la joue et me fit partager son déjeuner. Or, il faut vous avouer, monsieur, qu'alors mon appétit de jeune fille était si vif, et la cuisine de ma mère si pauvre, que je me mourais presque toujours de faim. Une fois, le besoin me fit évanouir en scène, et depuis lors le directeur donna ordre que, dans les pièces dont la mise en scène exigeait une table servie, on substituât un véritable poulet à la volaille de carton qui en tenait lieu d'ordinaire. Quand m'advenaient ces bonnes fortunes, je mangeais avec une telle vivacité que les spectateurs eux-mêmes prenaient plaisir à mon appétit de jeune fille et me permettaient de prolonger la scène du repas. Voilà quelle était ma misère, monsieur. Je n'oublierai jamais qu'un soir Kean, avec l'esprit fantasque qui le caractérisait, trouva plaisant de saupoudrer d'une couche épaisse de poivre le rôti sur lequel je comptais pour souper. Quand j'eus goûté une bouchée de ce mets perfide, je ne pus retenir des larmes de dépit. Le public crut à une indisposition subite qui me prenait; mais Kean s'avança gravement au bord du théâtre pour exposer au public le sujet de ma douleur. Je m'élançai sur lui; je le retins, et cet épisode n'amusa point médiocrement l'auditoire, qui finit par comprendre la scène grotesque qui se passait sous ses yeux. On applaudit. On fit servir un autre poulet que l'on me cria d'emporter dans la coulisse. Le spectacle continua, et je fis, ce soir-là, un bon souper avec ma famille.

Ravenscroft partagea donc son déjeuner avec moi, et quand il eut rempli les soins de son hospitalité avec la bonhomie qui le caractérisait, il alla à sa caisse, l'ouvrit, en tira une pièce d'or, me la glissa dans la main et se rassit dans le grand fauteuil de cuir où il passait sa vie à lire Shakspeare. Lorsque je serrai la pièce d'or dans ma main, je crus la sentir plus pesante que celle que je recevais d'ordinaire; mais une force mystérieuse contracta mes doigts, et je pus regarder, seulement au bas de l'escalier, ce qu'ils contenaient.

Le vieux Ravenscroft m'avait donné une guinée au lieu d'une demi-guinée!

Mon cœur se mit à battre avec violence, le rouge de l'émotion me monta au visage et j'eus besoin de m'appuyer contre le mur pour ne pas tomber, car des éclairs semblaient passer devant mes yeux et m'éblouissaient de leurs vertiges. Une voix me criait d'un côté:

— Ton vieil ami s'est trompé; reporte lui sa demi-guinée.

De l'autre, un doigt magique me montrait la hideuse couture de mon bas en lambeaux. Son murmure infernal me répétait à l'oreille les sarcasmes de la veille sur ma désastreuse chaussure.

En ce moment, comme pour ajouter aux périls de la tentation, un marchand juif vint m'offrir et étaler sous mes yeux de magnifiques bas de coton, fins et brillans comme de la soie. L'eau mouillait mon visage, mes mains se crispaient, la guinée brûlait mes doigts!

Le maudit juif me répétait toujours:

— Achetez des bas, ma jolie miss, achetez!

Puis il regarda mes pieds, et ajouta avec un nazillement moqueur:

— Achetez des bas.

Je détournai la tête et priai Dieu de ne point m'abandonner. Sans doute il ne dédaigna point cette humble prière, car je me sentis monter l'escalier qui menait au cinquième étage de maître Ravenscroft. Je frappai si vivement à sa porte qu'il accourut plein d'effroi.

— Qu'as-tu donc! Quel malheur a pu t'arriver depuis que tu m'as quitté? s'écria-t-il en me faisant asseoir dans son grand fauteuil. Te voilà pâle et le visage décomposé!

— Maître, lui dis-je, vous m'avez donné une guinée au lieu d'une demi-guinée; vous vous êtes trompé.

Il sourit du bon sourire qui caractérisait sa physionomie à la fois douce et brusque; puis il me dit:

— Je ne me trompe jamais. Hier tu as joué si bien, que j'ai obtenu du directeur l'autorisation de doubler tes honoraires: tu recevras désormais quatre guinées par mois.

Le ciel se fût ouvert avec toute sa divine splendeur, que je n'eusse point éprouvé plus de joie et plus d'enivrement! Je fus prise d'une crise de rire nerveux mêlé de larmes et de sanglots; je sautai au cou de mon vieux ami, et quand j'eus retrouvé un peu de calme, j'allai m'acheter, avant de rentrer au logis, deux magnifiques paires de bas de coton.

Vous comprenez maintenant, monsieur, combien j'ai dû me trouver touchée de vous voir donner à une pauvre petite fille l'objet même dont le besoin m'avait exposée jadis à de si grandes tentations. Hélas! si j'eusse succombé, flétrie devant ma propre conscience, déchue, qui sait où je me serais arrêtée dans la voie du vice et de l'inconduite?

Mon nom, monsieur, vous apprend le reste de mon histoire; bientôt je quittai Bath pour Londres, j'y obtins de grands succès, et ces succès me valurent et me valent encore de la fortune, de la gloire et l'amitié de Sa Majesté le roi d'Angleterre : la reine elle-même m'honore de sa bienveillance..... Depuis notre entrevue, monsieur, j'ai pris beaucoup de renseignemens sur votre compte; je sais que vous êtes un jeune chirurgien instruit, laborieux et appelé à de hautes destinées dans la science. Malgré votre pauvreté, je compte vous recommander ce soir à la bienveillance de Sa Majesté et vous faire admettre comme adjoint du vieux docteur Crompth, son médecin, mon ami. Je veux que les bas de coton d'hier vous portent bonheur, comme jadis les miens.

Voici bientôt l'heure de l'audience royale; venez m'accompagner à Wesminster : j'espère obtenir aujourd'hui même la permission de vous présenter au docteur Crompth et à Sa Majesté.

Mistriss Siddons se rendit au palais et fut introduite sur-le-champ près du roi, alors occupé à jouer une partie d'échecs avec la reine. Il fit le meilleur accueil à sa vieille amie, la célèbre actrice.

Tout à coup, après un coup décisif de sa partenaire, qui lui avait fait perdre la partie, il releva brusquement la tête.

— Mistriss Siddons, demanda-t-il, ne voulez vous donc plus jouer la tragédie?

— Sire, répliqua l'actrice, étonnée de cette question bizarre, ce n'est guère à soixante-dix ans que l'on doit penser à reparaître sur la scène.

— Vous y reparaîtrez cependant; je le veux, continua-t-il. Vous jouerez Dedesmona.

— Dedesmona! s'écria mistriss Siddons avec stupéfaction.

— Dedesmona, oui; Dedesmona en robe blanche! Dedesmona avec les cheveux épars! Dedesmona qui chante la romance du *Saule*. Quant à moi, je remplirai le rôle d'Othello.

La reine et mistriss Siddons échangèrent un regard de terreur en voyant le prince se lever tout à coup, prendre le tapis de la table, s'en envelopper comme d'un manteau, se promener à grands pas et commencer à réciter des vers de Shakspeare. Bientôt leur effroi devint plus affreux encore, car l'exaltation de George augmenta encore; il renversa les meubles, il les brisa; il saisit la reine aux cheveux, et sans mistriss Siddons, qui appela aux secours, c'en était fait de la vie de l'infortunée princesse. On accourut, on parvint à s'emparer du roi, et tandis que l'on envoyait chercher des médecins, la tragédienne eut la présence d'esprit de se rappeler Astley Cooper, qui l'attendait dans la voiture. Elle donna ordre de l'introduire. Le jeune chirurgien donna au roi des soins intelligens et si remarquables par leur prudence et leur savoir que le docteur Crompth, arrivé bientôt lui-même, les approuva de point en point.

Il était fort avant dans la nuit quand la célèbre actrice et son protégé quittèrent la demeure royale.

— Cette terrible maladie laisse-t-elle quelque espoir de guérison? demanda-t-elle tout bas au jeune médecin.

— Aucun, répondit de même Astley Cooper. Une fois que la démence a posé sa main terrible sur une victime, elle ne l'abandonne jamais tout à fait. La fatale maladie qui frappe le roi aura peut-être des intermittences qui sembleront une guérison complète; mais elle reparaîtra bientôt plus complète et plus redoutable.

Cette prédiction n'était que trop sûre. La maladie du roi servit du reste à établir la fortune d'Astley Cooper, qui devint le Dupuytren de l'Angleterre et qui a laissé un nom justement illustré dans l'histoire de la science chirurgicale.

S. Henry BERTHOUD.

---

# MAGAZINE.

## EMBOUCHURE DU BOSPHORE.

Les voyageurs de l'antiquité, comme ceux des temps modernes, n'ont pas assez d'éloges pour célébrer les beautés du Bosphore. Le général Andréossy lui-même, dans sa savante description de Constantinople et de ses environs, n'a pu s'empêcher de consacrer plusieurs pages aux rives magiques de ce détroit. Toutefois, nous emprunterons de préférence à M. de Lamartine quelques passages de son *Voyage en Orient*, dans lesquels il retrace avec autant de vérité que d'élégance les principaux objets qui frappent l'heureux voyageur qui peut naviguer sur le Bosphore.

« Je viens, dit-il, de descendre et de remonter le canal du Bosphore de Constantinople à l'embouchure de la mer Noire : je veux esquisser quelques traits de cette nature enchantée. Mon caïque, conduit par quatre rameurs arnautes, glissait à travers une foule de bâtimens à l'ancre et de légères barques qui ramenaient à Constantinople les officiers du sérail, les ministres et leurs kiaias, et les familles des Arméniens que l'heure du travail rappelle à leurs comptoirs. De grandes chaloupes chargées de troupes allaient et venaient de la terre aux vaisseaux, et les canots élégans du capitan-pacha, conduits par vingt rameurs, passaient comme la flèche à côté de nous. Il y avait là une trentaine de bâtimens de guerre d'une belle construction et qui semblaient prêts à mettre à la voile. A quelques pas de ces vaisseaux, sur les rives d'Europe, s'élève un long et magnifique palais : c'est le sérail du sultan.

» Les flots du Bosphore, pour peu qu'ils s'élèvent sous le vent, en rasent les fenêtres et jettent leur écume dans les appartemens du rez-de-chaussée. Les marches des perrons trempent dans l'eau; des portes grillées donnent entrée à la mer jusque dans les cours et les jardins. Là, sont des havres pour les caïques et des bains pour les femmes, qui peuvent nager dans la mer à l'abri des persiennes de leurs salons. Derrière ces cours maritimes, les jardins d'arbustes de lilas et de roses s'élèvent en gradins massifs portant des terrasses et des kiosques grillés et dorés. Ces pelouses de fleurs vont se perdre dans de grands bois de chênes, de lauriers et de platanes, qui couvrent les pentes et s'élèvent avec les rochers jusqu'au sommet de la colline. Les appartemens du sultan sont ouverts, et je vois à travers les fenêtres les riches moulures dorées des plafonds, les lustres de cristal, les divans et les rideaux de soie. Ceux du harem sont fermés par d'épais grillages de bois élégamment sculptés. Immédiatement après ce palais commence une série non interrompue de palais, de maisons et de jardins des principaux favoris, ministres ou officiers du grand seigneur.



Vue de l'embouchure du Bosphore.

» Tous donnent sur mer, comme pour en aspirer la fraîcheur; leurs fenêtres sont ouvertes; les maîtres sont assis sur les divans, dans de vastes salles toutes brillantes d'or et de soie, ils fument, causent, boivent des sorbets en nous regardant passer. Leurs appartemens donnent aussi sur des terrasses en gradins chargés de jasmins, d'arbustes et de fleurs. De nombreux esclaves, en riches costumes, sont en général assis sur les marches des escaliers que baigne la mer : et des caïques armés de rameurs sont au bord de ces escaliers prêts à recevoir et à emporter les maîtres de ces demeures. Partout les harems forment une aile séparée par des jardins ou des cours de l'appartement des hommes; ils sont grillés. Je vois seulement de temps en temps la tête d'un joli enfant qui se colle aux ouvertures d'une fenêtre ornée de fleurs grimpantes, pour regarder la mer, et le bras blanc d'une femme qui entr'ouvre ou referme une persienne. Ces palais, ces maisons sont toutes en bois, mais très-richement travaillé, avec des avant-toits, des galènes, des balustrades sans nombre, et tous noyés dans l'ombre des grands arbres, dans les plantes grimpantes, dans les bosquets de jasmins et de roses. Tous sont baignés par le courant du Bosphore, et ont des cours intérieures où l'eau de la mer pénètre et se renouvelle sans cesse, et où les caïques sont à l'abri. Le Bosphore est si profond que nous passons assez près du bord pour en respirer l'air embaumé des fleurs et reposer nos rameurs à l'ombre des arbres. Les plus grands bâtimens passent aussi près que nous, et souvent la vergue d'un brick ou d'un vaisseau s'engage dans les branches d'un arbre, dans les treilles d'une vigne, ou même dans les persiennes d'une croisée, et fuit en emportant des lambeaux du feuillage ou de la maison.

» A mesure que l'on s'approche de la mer Noire, le paysage devient plus sévère et les maisons plus rares; les collines s'élèvent progressivement, et d'épaisses forêts remplacent les jardins et les bouquets d'arbres. Lorsqu'on a dépassé Buyuk-Déri, dernier village habité par les Francs, le lit du Bosphore s'élargit, et l'eau commence à prendre une teinte plus foncée. Sur la rive d'Asie, en face Buyuk-Déri, on remarque une colline abrupte et très-élevée; les Turcs l'appellent la *Montagne du Géant*. De cet endroit la vue est admirable, car on découvre à la fois et la mer Noire et Constantinople avec ses ravissans paysages. La chronique musulmane rapporte que Josué, après avoir conduit les Israélites dans la terre de Chanaam, vint habiter cette extrémité de l'Asie. La chronique fait de Josué un géant beaucoup plus grand que Goliath, car, d'après elle, Josué assis sur un flanc de la colline baignait ses pieds dans la mer. Une mosquée a été établie au sommet de cette montagne, et les derviches se font les cicerone des lieux environnans et recourent à tous les stratagèmes pour exploiter l'ignorance ou la curiosité des visiteurs.

» A l'embouchure du Bosphore, dans la mer Noire, se trouvent les *Roches cyanées*, contre lesquelles les flots battent avec une extrême violence; écueils dangereux qui faillirent devenir funestes aux Argonautes. Le pilote que Phinée, roi de Thrace, donna aux Argonautes pour les guider, eut le gouvernail de sa barque fracassé, et le navire *Argo* lui-même heurta contre un rocher; mais le passage fut effectué, et désormais Neptune rendit fixes ces roches qui effrayaient tant les navigateurs, c'est-à-dire que depuis ce temps la position en fut exactement reconnue. »

## L'ARBRE DU PARADIS TERRESTRE.

On lit dans les curieuses notes du *Voyage en Afrique*, par M. Adolphe Pesant :

Selon les chrétiens d'Orient, le *musa paradisiaca*, connu plus vulgairement sous le nom de *bananier*, est l'arbre du paradis terrestre qui portait le fruit défendu.

Certains écrivains de l'antiquité pensent que ce fut avec ses feuilles, et non celles du figuier, que nos premiers parens firent des vêtemens pour se couvrir après leur désobéissance. Le texte de la Genèse dit en effet que ce fut avec les feuilles du figuier que le premier couple désobéissant se fit des ceintures lorsqu'il vit sa nudité : *Cumquè cognovissent se esse nudos, consuerunt folia ficùs et fecerunt sibi perizomata*, cap. 3. « Lorsqu'ils reconnurent qu'ils étaient nus, ils entrelacèrent des feuilles de figuier et s'en firent des ceintures. » Tout porte à croire que c'est à cause de cet usage que le musa paradisiaca porte le nom de *figuier d'Adam*, que c'est lui qui servit à couvrir la nudité de nos premiers pères, parce que ses feuilles ont deux ou trois pieds de longueur, tandis que celles du figuier ordinaire sont beaucoup plus courtes. Chez les sauvages, même encore aujourd'hui, il en est qui s'en servent pour le même usage.

Cet arbre présente un grand nombre d'espèces ou variétés, tels que le *musa sapientium* (bananier des sages) de Linné, le *tando* ou bananier-cochon d'Amérique, et le *coffo* des Indes.

En Égypte, le musa paradisiaca est très-abondant, principalement aux environs de Rosette et de Damiette. On ne le cultive que dans les jardins, où il s'élève de dix et quinze pieds : il exige des arrosages fréquens et donne du fruit presque toute l'année; mais l'automne est la saison où il produit davantage et où le fruit est plus gros et de meilleur goût.

La tige du bananier est de la grosseur de la cuisse, ne porte aucune branche, se termine à son sommet par un beau bouquet de huit à dix feuilles simples très-belles, qui ont chacune jusqu'a un pied et demi de largeur; les plus externes de ces feuilles ont leur longueur dans une direction presque horizontale; les autres sont dirigées obliquement, et leur direction s'approche de la perpendiculaire à proportion qu'elles sont plus internes et plus jeunes.

Ces feuilles sont d'un vert très-agréable, très-lisses en dessous et comme satinées; elles sont entières et traversées dans le milieu par une forte nervure longitudinale très-saillante du côté de leur page inférieure; leur page supérieure est très-agréable, ornée d'une quantité de nervures très-fines, très-régulièrement parallèles entre elles, qui s'étendent transversalement et en ligne droite depuis la nervure longitudinale jusqu'au bord. Leur pétiole, très-fort, a un pied et demi et plus de longueur.

C'est du milieu de ces feuilles que sort le pédoncule commun qui porte les fleurs et les fruits. Ce fruit est extrêmement glabre (sans poil et bien lisse), d'un jaune pâle, long de cinq à huit pouces, sur un pouce, un pouce et demi de diamètre, obtusément triangulaire et d'une forme qui approche de celle de nos concombres. Leur chair ou substance interne est moelleuse, molle et jaunâtre, sucrée, aigrelette et agréable au goût.

Le régime pend de manière que, quand ces fruits sont parvenus à une certaine grosseur, son extrémité, libre au sommet, est beaucoup au-dessous de sa base et de son origine.

La banane proprement dite, que donne le bananier à fruits longs appelé *plantanier* par les Espagnols, est un des meilleurs fruits et des plus utiles de l'Inde et de l'Amérique, où on les cultive aussi, surtout dans les Antilles, où ils sont d'une très-grande ressource pour la nourriture des nègres. Ils ne sont pas moins recherchés par les co-

lons, qui les font servir habituellement sur leurs tables, et qui les mangent crus ou cuits, selon l'espèce.

La banane se mange ordinairement cuite sous la cendre, ou au four, ou bouillie dans l'eau avec de la viande salée. Elle est douce, très-nourrissante et se digère facilement quand on n'en mange pas avec excès; elle resserre le ventre lorsqu'elle n'est pas encore mûre, elle relâche au contraire lorsqu'elle est dans sa maturité. Il y en a plusieurs variétés, mais la musquée est la meilleure. On la sert aussi dans les desserts, et avec les sucreries sur les tables les plus délicates.

Les voyageurs européens, lors de leur départ des pays fertiles en bananiers, embarquent ordinairement une provision d'une sorte de farine qu'on fait avec la pulpe desséchée de ce fruit. Cette farine fournit, pendant la traversée, une nourriture saine et agréable dont ils se trouvent bien.

En certains endroits on fait avec le fruit du bananier du pain qui est d'un très-grand usage. Dans les Antilles, on en fait une boisson très-usitée.

Les bananiers se plaisent dans un sol humide et frais et dans les endroits ombragés, le long des petites rivières et des ruisseaux; lorsqu'ils sont plantés, ils n'exigent d'autres soins que d'être sarclés deux ou trois fois l'année.

Ces plantes singulières ne fructifient jamais qu'une seule fois. Quand elles ont donné leur fruit, si leur tige alors n'a pas été coupée, elle se flétrit peu à peu, se sèche et tombe; mais, à peine un bananier a-t-il été abattu qu'il est aussitôt remplacé par ses rejetons. Le premier d'entre eux, c'est-à-dire le plus élevé, croît alors rapidement et ne tarde pas à donner des fruits à son tour. Dans les terrains où il se plaît, il fructifie douze mois et même dix mois après sa plantation. Ainsi les bananiers se multiplient d'eux-mêmes très-facilement et forment une génération non interrompue d'individus de la même espèce.

On coupe le plus souvent ces fruits un peu verts et avant leur parfaite maturité; ils achèvent de mûrir quand ils sont détachés de l'arbre.

Les tiges de bananier, étant herbacées et épaisses, conservent longtemps leur fraîcheur après avoir été abattues. On les donne à manger aux bœufs et aux moutons, qui les aiment beaucoup, et quelquefois on en fait une petite provision sur les vaisseaux, en guise de fourrage, pour en nourrir les animaux dans les voyages de long cours. On peut retirer de ces tiges une espèce de filasse en leur donnant certaines préparations. Les feuilles de ce végétal sont aussi employées à divers usages. Celles du bananier appelé tando ou bananier-cochon servent aux habitans des Moluques de nappes et de serviettes dans leurs repas. Lorsqu'elles sont sèches sans être déchirées, on les polit et on les rend lisses et unies comme un papier brun et fin. Les Malais font avec ce papier de petits rouleaux dans lesquels ils enferment du tabac; il mettent le feu à une extrémité, et ils introduisent l'autre bout dans la bouche pour fumer. Ils en enveloppent aussi diverses choses, surtout des tablettes de sucre, qu'on envoie quelquefois de cette façon en Europe.

On peut écrire des lettres sur ce papier; mais elles ne se conservent pas longtemps sans se briser.

Le cœur de la tige en fleur du bananier tando se coupe en morceaux, se cuit et sert de nourriture aux cochons.

Les gaînes des feuilles du bananier coffo sont d'une grande utilité aux habitans de quelques parties de l'Inde. Ils ont l'art d'en tirer des fils dont ils font deux sortes de toile d'une couleur jaunâtre, à peu près comme celle de la toile du chanvre écru. La plus commune est formée de fils grossiers teints en noir, en rouge ou en jaune; on en fait des vêtemens. L'autre est fine et luisante, comme de la soie; on la teint en noir, ou bien on la peint de diverses figures d'animaux et de fleurs : elle sert à faire des garnitures de lit, des canapés et à embellir les appartemens. On en fait des robes légères pour les dames du pays. L'écorce extérieure, qui est la gaîne la plus épaisse de ces feuilles, fournit des fils grossiers pour des câbles et des cordages.

Les habitans de *Manado* en font des espèces de sacs et de hamacs dans lesquels ils dorment.

Quoique cette note sur le musa paradisiaca soit déjà très-étendue, on ne peut passer sous silence quelques observations intéressantes que fait le père Labat.

« Quand la banane passe un peu au delà de sa maturité, dit cet écrivain, sa peau devient noire, et le dedans ressemble à du beurre. Le goût de la banane mûre est comparable à celui du coing et de la poire de bon chrétien joints ensemble, mais qui sont trop mûrs et qui commencent à se gâter. Ce goût n'a pourtant rien de désagréable, et on en mange avec plaisir. C'est une très-bonne nourriture, qui n'a que le défaut d'être un peu venteuse quand on la mange crue.

» Lorsque le rejeton sort de terre, il ne paraît d'abord que deux feuilles roulées ensemble, qui, en se déroulant, s'élargissent et font place à deux autres qui sortent du même centre, roulées comme les deux premières, qui s'élargissent et s'épanouissent comme les autres, et qui, se succédant ainsi les unes aux autres en sortant toujours du même centre, font naître l'arbre en l'enveloppant de plusieurs feuilles les unes sur les autres, de manière que son tronc est comme un gros rouleau de plusieurs feuilles dont les extérieures servent d'écorce ou d'enveloppe à celles qu'elles renferment.

» Quand cet arbre a atteint sa hauteur naturelle, qui est pour l'ordinaire de dix à douze pieds, les feuilles qu'il pousse changent de figure; elles ne servent plus à le grossir, elles sortent absolument hors du centre auquel elles ne tiennent plus que par une queue d'un pouce de diamètre, ronde d'un côté et plate de l'autre, avec une croix dans le milieu. Cette queue a plus d'un pied de long; elle sert de nervure à toute la feuille, qui a sept à huit pieds de longueur et quinze à dix-huit pouces de large; son épaisseur est celle d'un parchemin; le dedans est d'un beau vert, le dehors est plus pâle et paraît comme argenté.

» Le bananier a toute sa grandeur à l'âge de neuf mois; il a pour lors neuf à dix pouces de diamètre; il est fort aqueux et fort tendre, et demande un terrain humide, gras et profond, car il lui faut beaucoup de nourriture, et pour peu que cela lui manque, il ne profite pas et ne donne que des fruits avortés.

» A environ neuf mois, il pousse de son centre une tige d'un pouce et demi de diamètre et de trois à quatre pieds de long, qui se couvre presque entièrement de petits boutons d'un jaune verdâtre; cette tige, qui se trouve chargée de fruits, s'appelle régime et ne parvient à parfaite maturité que quatre mois après que la tige s'est couverte de boutons.

» Un régime contient ordinairement depuis trente jusqu'à cinquante bananes. Rarement on laisse mûrir le fruit sur l'arbre; on coupe le régime tout entier lorsqu'on juge que les fruits sont arrivés à la grandeur et à la grosseur qu'ils doivent avoir; on suspend à l'air le régime, et on mange le fruit à mesure qu'il mûrit. A parfaite maturité, la couleur du fruit devient jaune, de verte qu'elle était sur l'arbre; il se couvre de quelques petites taches noires et devient mou au toucher.

» Ce fruit est bon de quelque manière qu'on le mange; avant son entière maturité, on le fait cuire, comme les na-

vets et les carottes, avec la viande; on le fait rôtir sur le gril, on en fait des compotes avec du vin, du sucre et de la cannelle, etc..... on le met en friture, on en fait des beignets. On peut le faire sécher au soleil après l'avoir fendu en quatre morceaux, et on le conserve de cette manière deux années entières. »

## GOLIATH GÉANT.

Le goliath géant est le plus gros des insectes connus. On le trouve à la Sierra-Léone, sur la côte de Guinée. Il appartient au genre des coléoptères et de la famille des lamellicornes : Long de plus de trois pouces; sa tête et son collet sont d'un blanc jaunâtre, le corselet a des raies noires; les élitres semblent des morceaux de jais et se dorent à l'extrémité des bords extérieurs. On ne sait rien des mœurs et des habitudes de cet insecte, qui dépasse en grosseur certains petits quadrupèdes.



Goliath géant.

## LES LLANOS DE VARINAS.

Les llanos de Varinas se composent d'une immense étendue de terres basses, situées entre l'Orénoque et l'Apuri. Elles sont tout à fait incultes, excepté en quelques endroits, où le terrain est plus élevé et moins sujet aux inondations. Ces plaines sont couvertes en tous sens, aussi loin que l'œil peut s'étendre, d'herbes longues et dures qui servent de pâture aux innombrables troupeaux de chevaux et de bêtes à cornes qui les occupent. Ces troupeaux descendent tous des races espagnoles qui furent introduites dans l'Amérique du Sud après la conquête; car il est certain que les habitans primitifs ne comptaient pas d'animaux domestiques plus gros que le *llama* et le *guanaco;* et, dans l'espèce sauvage, le *danta*, sorte de tapir, tenait le premier rang. Les chevaux et les vaches se sont accrus à un tel point qu'on les trouve en abondance, dans toutes les latitudes, depuis la Californie jusqu'à la Patagonie. Dans les llanos de Vénézuéla particulièrement et dans les pampas de Buenos-Ayres, aussi remarquables par leur immense étendue que par l'excellence de leurs pâturages, le nombre de ces animaux est vraiment incroyable. Pour en donner une idée, j'ajouterai que, en quelques endroits, il devient nécessaire, lorsqu'une armée les parcourt, d'envoyer en avant des détachemens de cavalerie pour faciliter la marche des autres corps. C'est alors un beau spectacle que de suivre les mouvemens de ces troupes de chevaux sauvages. Bien qu'étonnés de voir troubler le silence de leurs solitudes, ils ne fuient pas comme les daims et les autres animaux timides, mais ils galopent en masses compactes de plusieurs mille, dans l'intention apparente de reconnaître les étrangers, et s'avancent souvent avec résolution à quelque quinze pas des têtes de colonne, regardant fixement, ronflant, hennissant et donnant des

signes de mécontentement surtout à la vue de la cavalerie. Ils sont toujours conduits par quelques beaux vieux chefs dont la crinière et la queue flottantes montrent clairement qu'ils n'ont jamais subi le joug de l'homme, tandis que les poulains et les jumens forment l'arrière-garde.

On trouve aussi, dans quelques endroits, des troupeaux d'ânes sauvages, sans doute de la race de ceux qui, se trouvant abandonnés pendant les scènes de pillage et de dévastation dont les fermes et les plantations furent le théâtre pendant la guerre et la révolution, se sont propagés dans les plaines. C'est probablement par la même cause que les cochons et les chiens ont multiplié leur espèce dans les mêmes lieux. Ces derniers sont devenus si nombreux, en beaucoup d'endroits, qu'ils sont dangereux pour les petites troupes de voyageurs, étant de la race du chien-tigre de Cumana; animal d'ailleurs très-précieux pour les troupeaux confiés à sa garde, car son agilité et sa férocité le rendent redoutable à la panthère et au jaguar.

L'âne a beaucoup gagné à la liberté. Au lieu de cet air pesant et abattu qu'il porte dans ses habitudes domestiques, il paraît vif et éveillé. Sa taille est haute et élégante; il porte la tête droite et a l'agilité d'un daim. La couleur de l'âne sauvage est brun foncé, à l'exception du ventre et de l'estomac, qui sont d'un blanc brillant. On chasse les ânes à cause de leurs peaux, dont on se sert dans la confection des selles. Ils ont une longue crinière presque noire.

Comme on n'a pas pratiqué de routes à travers les plaines, un étranger est très-embarrassé pour se rendre d'une ferme à une autre. La distance qui sépare deux fermes est ordinairement d'un jour de marche, distance calculée sans doute par les habitans dans l'intention de laisser aux différens troupeaux assez de terrain pour paître librement sans craindre de se confondre. Les indigènes marquent ces distances par des bouquets d'arbres qu'ils appellent généralement palmes, et qui, placés à une distance considérable l'un de l'autre, donnent l'idée des îles de l'Océan. Ces bouquets d'arbres se nomment *matas* et ont reçu des llaneros des noms qui les distinguent, tels que *mata del Zamurro*, *mata del Cayman*, etc.

Dans un petit nombre de fermes isolées et qui se trouvent à un grand éloignement des provinces où la civilisation s'est introduite, on est tout étonné de retrouver les mœurs de la vie patriarcale. Là, l'hospitalité est regardée comme un devoir indispensable, et l'accueil que reçoit le voyageur est d'autant plus bienveillant que ses hôtes se regardent comme ses obligés par sa visite. Les maisons qui dépendent de ces fermes n'ont toutes qu'un rez-de-chaussée, qui se compose en général d'une grande salle autour de laquelle sont suspendus des selles, des brides et des lazos, et qui n'a pour tout meuble qu'une grande table et plusieurs longs bancs massifs, trop lourds pour qu'on les change de place. Là, tous les habitans de la chaumière prennent leurs repas quand la pluie les a forcés à quitter les champs; là aussi couchent les hommes pendant le mauvais temps, après avoir étendu par terre une peau de taureau, qui leur sert de lit. Une chaumière renferme encore une ou deux chambres séparées qui sont occupées par les femmes pendant l'hiver. Les habitations deviennent moins nécessaires en été, chacun étant accoutumé à dormir en plein air à cause de la chaleur.

## ATELIER DE S. A. R. LA PRINCESSE MARIE.

Le *Musée des Familles* devait une réparation à la mémoire de S. A. R. la princesse Marie d'Orléans. Il y a trois



Atelier de S. A. R. la princesse Marie d'Orléans.

ans, pendant une grave maladie du rédacteur en chef, la personne chargée de rédiger le journal par intérim a cru légèrement le bruit ridicule répandu par je ne sais quelle mensongère spéculation qui attribuait à l'artiste royale une

très-médiocre toile exposée dans l'église Saint-Roch. Non-seulement cette personne a poussé la maladresse jusqu'à publier une esquisse du tableau, mais encore elle a commis la faute impardonnable d'en faire l'éloge. Pour réparer cette grave erreur, le *Musée des Familles* donne aujourd'hui un dessin d'après nature de l'atelier de la jeune princesse, tel qu'il se trouve depuis le jour où celle qui l'habitait l'a quitté pour un monde meilleur.

## DEUX LETTRES INÉDITES

### DU PÈRE DE CAMILLE DESMOULINS.

Ces deux lettres du père de Camille Desmoulins se trouvent en originaux autographes entre les mains de M. Delacroix Vaubois, à Beauvais. Elles portent pour suscription :

AU CITOIEN CAMILLE DESMOULINS,

A LA CONVENTION NATIONALE,

*Rue des Cordeliers, cour du Commerce.*

Nous publions sans réflexions ces lettres, comme un document historique de haute importance. Le lecteur ne les jugera qu'en se reportant à l'époque où elles ont été écrites.

I.

Guise, ce 10 décembre 1792 (l'an IIe de la répub.).

Je serais inconsolable, mon fils, de trouver votre nom, et par conséquent le mien, dans la liste de ceux qui voteront pour la mort de Louis XVI. Je ne présage dans ce jugement aucun bien pour la patrie, et j'en pressens au contraire des suites funestes et pour cette patrie et pour ceux qui y auront participé.

Si la révolution est faite, comme je le crois, le sang de Louis XVI est inutile à sa consommation ; et le verser, c'est ou avoir l'air de craindre qu'elle ne soit pas faite, ou battre un ennemi à terre et désarmé, et renoncer à l'occasion de montrer la générosité et la dignité qui doivent caractériser le Français libre.

Vous avez un moyen juste et vrai, mon fils, de vous épargner cette tache qui serait une perplexité pour moi, c'est de vous récuser vous-même, parce que vous êtes effectivement récusable, non-seulement aux yeux de celui qui est mis en jugement, mais aux yeux de quiconque est conduit par les premiers principes de la justice.

Vous vous êtes ouvert de votre avis, comme journaliste et autrement, avant le jugement; entraîné soit par votre propre opinion, soit par une prétention étrangère, vous avez dénoncé, dans maints de vos écrits, qui n'ont peut-être eu que trop d'influence, et vous avez eu l'air de traiter en ennemi Louis XVI.

Par cette double raison, soit d'avoir été son dénonciateur, soit d'avoir par anticipation proclamé votre opinion relativement à Louis XVI, vous ne pouvez consciencieusement demeurer un de ses juges sans blesser l'impartialité qui doit neutraliser quiconque est appelé à juger un autre homme capitalement. En vous récusant, vous conservez cette réputation d'intégrité, de délicatesse et d'élévation qui sied si bien à l'auteur d'une révolution, à celui qui le premier a vu la possibilité de régénérer la France et qui a peut-être le plus contribué à réaliser le système restaurateur de la liberté.

Votre exemple, que j'en crois un de sagesse, peut déterminer d'autres de vos collègues qui sont dans le même cas que vous et sauver la convention du reproche, fondé ou non, d'un jugement extrême et impolitique.

Vos preuves sont faites : assez vous avez mérité de la patrie; la mort de celui que vous avez dévêtu de la royauté ne peut rien ajouter à votre triomphe et peut même le flétrir dans l'opinion versatile de la multitude.

La précipitation avec laquelle on se propose de juger Louis XVI, d'après le décret du 7 de ce mois qui m'est parvenu hier soir par vos feuilles, me fait frémir pour son sort et pour les crises qu'il doit éprouver, cette cruelle semaine ; elle arrache l'avis que je crois devoir vous donner à la seule sensibilité de mon cœur, à votre meilleur ami

DESMOULINS.

Mes caresses ordinaires à ma chère belle-fille votre épouse.

II.

Guise, ce 10 janvier 1793 (l'an IIe de la répub.).

Mon fils, vous pouvez encore vous immortaliser, mais vous n'en avez plus que le moment. C'est l'avis d'un père qui vous aime. Voici, à peu près, ce qu'en votre place je dirais, ce que je m'empresserais de dire à la convention dans la circonstance insigne, annoncée pour lundi prochain : « *Je suis républicain* et par le cœur et par les » actions, j'ai fait mes preuves : *j'ai été un des* premiers » et des plus ardens *dénonciateurs* ou *accusateurs de* » *Louis XVI*; par cela même *je me récuse*. Je le dois à » l'austérité de mes principes; je le dois à la dignité de la » convention ; je le dois à la gloire de la nation ; je le dois » à la justice de mes contemporains et de la postérité ; en » trois mots : je le dois à la république, à Louis XVI et à » moi-même. »

Entre nous deux ceci, mon fils, afin que tout le mérite en reste à vous seul ; je ne souhaite que d'avoir à en faire bientôt le commentaire à votre avantage, car je suis votre meilleur ami.

DESMOULINS.

---

# MERCURE DE FRANCE.

(DU 15 AVRIL AU 15 MAI.)

## LE SALON DE 1841.

(Second article.)

Les États barbaresques restèrent longtemps des pays fabuleux et qu'entouraient de leurs mystérieuses légendes les traditions orientales et l'ignorance des Européens: ils sont devenus maintenant, grâce à la conquête d'Alger, une contrée mieux connue en quelque sorte par les Français que la France elle-même. Les costumes, les mœurs, les sites, fournissent à nos

peintres des études faites d'après nature, témoin les belles et vigoureuses aquarelles de M. Dauzats. On ne saurait mieux, dans un petit cadre, donner une grande idée de la nature sauvage de l'Afrique ! Ces murailles bâties, par la main de Dieu, en blocs de rochers dont le moindre dépasse la hauteur de trois ou quatre hommes, ces défilés terribles, ces torrens fantastiques, tout ce terrible ensemble auquel on a donné le nom si juste de *Portes-de-Fer*, étonne et émerveille dans les études de M. Dauzats.

M. Geffroy, de la Comédie française, a, dans un joli tableau, reproduit les portraits des sociétaires du théâtre auquel il appartient. Il a eu le goût de donner à ces portraits l'aspect que présentent en scène les artistes, plutôt que leur physionomie intime.

Le portrait de Mme la duchesse de Nemours, par M. Winterhalter, se recommande par beaucoup de suavité. Une *conversation de jeunes femmes*, par M. Hermann Winterhalter, frère du célèbre artiste, donne presque un rival à l'auteur du *Décameron.*

On remarque quelques jolis tableaux de M. Van Gingelen d'Anvers; entre autres un paysage maritime qui atteste des études intelligentes et une heureuse exécution.

M. Traviès, il faut l'en féliciter, quitte la caricature, genre dans lequel il s'était créé un nom, pour se consacrer à la peinture d'histoire naturelle. Dans un paon qu'il a exposé, il déploie plus de richesses de ton que l'aquarelle n'en fournit d'ordinaire à ceux qui l'emploient. M. Théodore Susemilh mérite une mention pour deux petits tableaux d'ânes et de moutons.

On voit avec douleur les œuvres présentées cette année à la critique par M. Steuben. On n'y retrouve que faiblement et d'une manière douteuse le talent de cet artiste.

Voici en revanche un peintre qui marche en avant et qui conquiert des progrès à l'époque où la maturité et l'éclat de son talent sembleraient ne point permettre qu'il y ait encore pour lui de progrès possible. *Le mariage mystique de sainte Catherine*, par M. Serrure, est une page pleine de poésie et d'une large et belle exécution. Nous voudrions pouvoir en dire autant des deux tableaux de M. Schnetz. Grâce à Dieu, il vient de partir pour Rome, et il nous renverra d'Italie de belles et grandes pages comme *la prière à la Madone*, que l'on admire à Saint-Roch. Il faut mentionner parmi les œuvres qui sortent de la ligne vulgaire *l'arrestation de la duchesse de Bourgogne*, par Mme Rude; la *Thalie* et la *Léda* de M. Riesener; *le Giotto enfant* de M. Révoil; *l'église de Saint-Étienne*, par M. Renoux; *l'assaut du matin*, de M. Pigal; *un intérieur de forêt*, par M. Célestin Nanteuil; *la tour du Louvre*, par M. Mauzaisse, et des paysages de MM. Ricois, Remon et Lugardon.

Ce n'est pas sans émotion que l'on regarde le dernier tableau peint par Redouté, ce vieillard illustre dont le talent septuagénaire conservait encore toute la verdeur et la haute puissance de la jeunesse.

La miniature, tombée presque en oubli, n'a longtemps compté qu'un maître d'une éternelle jeunesse comme Redouté : M. Isabey. Mme de Mirbel, en marchant dans une autre voie, s'est placée en rivale près de M. Isabey. On cite encore à côté d'elle néanmoins M. Millet, fidèle aux anciennes traditions et dont on aime les portraits savans et consciencieux. Mais de tous les jeunes peintres qui s'adonnent à la miniature, aucun ne peut lutter avec M. de Pomeyrac. On ne saurait peindre avec plus de grâce, de finesse et de puissance de couleur, qu'il l'a fait dans les médaillons exposés par lui, et surtout dans un charmant portrait de femme. La naïveté de la pose, l'expression des yeux, la fraîcheur de la carnation, la vérité des étoffes et surtout la poésie intime du modèle, que révèlent le sourire, l'attitude et l'ensemble font un chef-d'œuvre de cette miniature et en placent l'auteur au premier rang.

Les portraits à l'aquarelle par Mme Amélie de Lacépède sont des plus remarquables, surtout un petit groupe en pied de deux enfans.

Avant de descendre dans la morgue glacée où gisent comme des cadavres les œuvres de la statuaire, laissez-moi vous faire remarquer deux œuvres de M. Léon Noël, *l'Infidélité imprévue* et *les Reproches inutiles;* la *Charlotte Corday*, gravée par M. Sixdeniers, d'après M. Scheffer; les *Naufragés* de M. Lepoittevin, par M. Roller; *Rembrandt*, par M. Masson; *le Rappel du conscrit*, par M. Jazet, et enfin *Ribeira* et *Rubens*, d'après M. Jacquand, par M. Allais.

Il est à regretter que Mme Ramon n'ait point exposé un portrait qu'elle vient de terminer d'après l'ambassadeur grec; elle s'y montre à la fois dessinateur et coloriste.

On avait beaucoup parlé à l'avance de *la Nymphe* de M. Bartolini, statuaire florentin. Une grâce extrême compense dans cette figure l'absence de la correction grecque; c'est l'art antique moins la sévérité. On retrouve les mêmes caractères dans *une Fille de pêcheur* de M. Joseph Geefs, frère du célèbre artiste belge.

*Le Tombeau de Géricault*, par M. Etex, irréprochable comme ensemble, laisse à désirer dans certaines parties comme détail : la pensée est heureuse et puissante. Étendu sur son lit de mort, le jeune artiste, mort avant d'avoir exprimé toute sa pensée, essaie encore de peindre, mais la palette pèse à sa main et le pinceau tombe de ses doigts. On ne pouvait définir d'une manière plus juste et plus complète le talent de Géricault, chêne brisé au moment où ses larges rameaux allaient s'élever jusqu'aux cieux.

*L'Odalisque* de M. Pradier fait éprouver un sentiment douloureux; car il est toujours douloureux de voir échouer un artiste de talent, surtout quand cet échec n'a d'autre cause que la négligence et e manque d'attention et d'études. On dirait d'une femme de baudruche gonflée à force de souffle. Les chairs molles et la peau vide ne reposent pas sur des os; l'attitude, maniérée, guindée et prétentieuse, manque de possibilité. Une femme contournée ainsi ne saurait résister durant une seconde à pareille torture. C'est, en grand, une de ces petites figures que M. Pradier livre au commerce, et qui par une pensée lascive rassemblent les curieux dans le passage des Panoramas. Que M. Pradier, dont l'auteur de ces notes a souvent admiré les œuvres sérieuses, renonce à un genre de spéculation et de succès indignes de lui. Ce n'est point avec les débardeuses de Gavarni que doit lutter un membre de l'Institut, et ce qui vaut mieux encore un de nos plus célèbres statuaires.

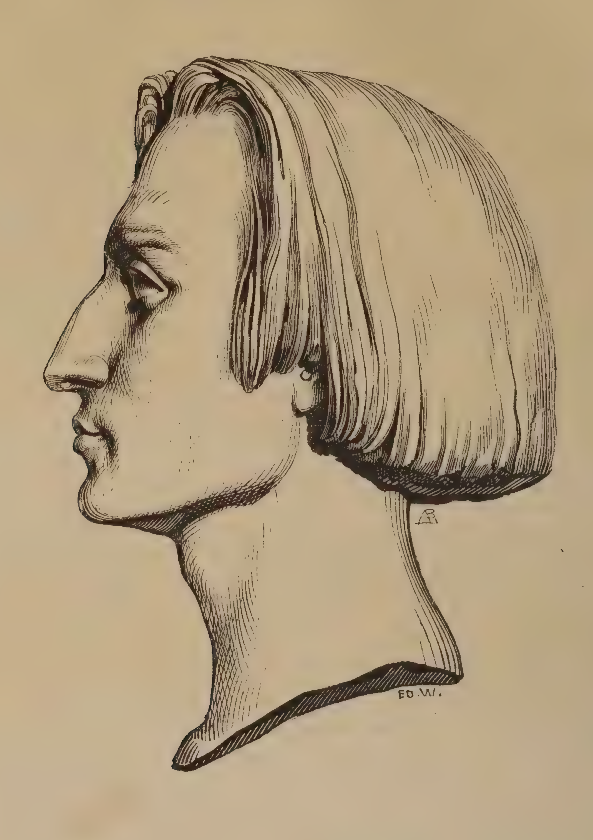
Le buste de Mme Schikler, par Dantan jeune forme avec le buste de M. Marjolin un contraste favorable au talent à la fois souple, gracieux et profond de l'habile statuaire. Dans le premier, la ligne suave du cou s'allonge par un mouvement de cygne, et la bouche merveilleusement modelée laisse tomber un sourire plein de distinction et de finesse. Sur l'autre, au contraire, on lit tous les soucis du savoir et de l'étude. Les rides qui sillonnent le front attestent combien de fois le regard inquiet du praticien s'est élevé vers le ciel pour demander à Dieu les secrets de la nature. Les lèvres larges révèlent une nature forte. Gall lirait dans la conformation de la tête ces mots mystérieux : volonté, intelligence, persévérance et bonté.

Le buste du violoniste Vieuxtemps ne mérite pas moins d'éloge. En conservant la ressemblance avec exactitude, M. Dantan jeune n'en pas moins su donner du charme à des traits qui sont loin d'en avoir. Il a su faire refléter sur eux cette beauté de l'intelligence et de l'art, qui valut à Alain Chartier un baiser de la belle et de la spirituelle reine Marguerite.

Dantan aîné a fait un buste de Mlle Doze qui exprime bien la beauté de cette jeune fille, figure élégante échappée d'une toile de Watteau. M. Gayrard a modelé la délicieuse tête de Mme Anna Thillon de manière à rester digne de son ravissant modèle.

Il faut donner de grands éloges à *la Désillusion* de M. Jouffroy; admirer un *Giotto enfant* de M. Legendre-Héralde, citer un petit groupe d'animaux de M. Pascal, et applaudir à *l'Icare* de M. Grass, moins pour la manière dont il est exécuté que pour la pensée de la figure.

Avant d'en finir avec le salon, qu'il nous soit permis de protester contre une erreur typographique qui a fait de *la Cathédrale de Milan*, par M. Sebron, la cathédrale de Melun. *Errare humanum est*, surtout en fait d'imprimeur et d'imprimerie. S. H. B.




## FRANZ LISZT.

La renommée de Franz Liszt est maintenant universelle. Il n'est bruit que du prodigieux pianiste. Qui ne connait ses courses triomphales à travers l'Italie, l'Angleterre et l'Allemagne? Nous tous, ses admirateurs, qui savons de quels dépits jaloux, de quelles haines envieuses il fut poursuivi à son début dans la carrière, nous pouvions cependant lui prédire une semblable fortune. Nous savions les admirables ressources de sa pensée, son infatigable persévérance, son amour profond pour l'art. Nous le savions, qu'ainsi que Mazeppa, ce type sublime du génie, que Byron et Victor Hugo ont chanté et sur lequel Liszt a écrit lui-même une étude pleine de poésie et de grandeur, nous le savions, le jeune artiste, après les fatigues, les luttes, les épuisemens de sa course haletante, arriverait enfin au terme glorieux; à cette royauté du génie, dont parle le poëte; à ce but que quelques hommes d'élite atteignent seuls, guidés par deux flambeaux sacrés que Dieu allume au sein des grands artistes : une haute intelligence et un noble cœur.

Aujourd'hui que le public parisien vient d'accorder au talent de Liszt d'éclatans témoignages d'admiration et de sympathie, nous croyons le moment bien venu pour consacrer au grand artiste quelques lignes biographiques. Le dessin que nous donnons en même temps à nos lecteurs reproduit du reste admirablement l'expression à la fois mélancolique et dominatrice de ses traits.

Franz Liszt est né à Reiding, village de Hongrie, le 22 octobre 1811, année de la comète. Cette date avait singulièrement frappé l'esprit d'Adam Liszt, son père. Il considérait l'apparition du phénomène comme l'emblème de la destinée éclatante qui attendait son fils. Musicien distingué, il possédait sur le piano un talent d'exécution remarquable et aurait pu parvenir à la célébrité. Mais il se voua sans regret à une vie obscure et retirée, reportant sur le jeune Franz son ambition et ses plus chères espérances. Il lui disait souvent : « Mon fils, tu es prédestiné; tu réaliseras cet artiste idéal dont » l'image avait vainement fasciné ma » jeunesse. En toi s'accomplira infailli» blement ce que j'avais pressenti pour » moi. Mon génie, avorté, se fécondera » en toi; en toi je veux rajeunir et me » continuer. »

En lisant ces paroles prophétiques, on se rappelle involontairement cette pauvre femme de Gênes qui, tenant son fils sur ses genoux, lui parlait de rêves et de visions célestes. « Nicolo, lui disait-elle, » un ange m'est apparu cette nuit, et il » m'a prédit que tu serais un des plus » grands virtuoses de ton temps. » L'enfant était Paganini..... Prédictions si merveilleusement réalisées toutes deux! Toujours le génie, avant de paraître dans sa splendeur, se montre à de rares intervalles. Une parole, un regard le décèle. Invisible souvent pour tout autre, il ne se révèle qu'à un père attentif, à une mère

tendre ! Ces fugitifs indices leur donnent à comprendre d'avance l'avenir glorieux de leur enfant.

L'enfance de Franz Liszt fut pénible et douloureuse. Cependant il travaillait le piano avec ardeur, et ses progrès étaient merveilleux. Bientôt sa fragile santé nécessita une interruption. Déjà cette sensibilité maladive et nerveuse, qui rend l'artiste accessible à toutes les impressions, qui le transporte en un instant dans le champ de l'infini et de l'idéal, se manifestait dans sa jeune âme. De vagues sentimens religieux le préoccupaient, et son temps se partageait entre l'étude et la prière. Qui peut savoir quelles douces extases, quelles pures rêveries passaient devant sa pensée ! Sans doute des chants inconnus, des accords angéliques retentissaient dans son cœur. Il eût voulu s'élancer vers ce monde de mélodies et de lumières, et ces désirs sans fin, ces continuelles aspirations usaient son corps trop faible pour le poids de sa pensée.

Pendant quelques années, le travail de Liszt fut opiniâtre, mais inégal. Adam Liszt, pour perfectionner l'éducation musicale de son fils, se rendit à Vienne. Les succès du jeune Franz l'y firent demeurer quelque temps; puis, désirant le faire entrer au Conservatoire de Paris, il se décida à ce long voyage. On aurait pu penser que le Conservatoire recevrait avec acclamations le jeune virtuose; il n'en fut point ainsi. Il était étranger, on ne pouvait lui donner entrée. Cette dure réponse lui fut faite par le directeur, étranger lui-même et qui, pour son propre compte, n'avait pas observé toute la sévérité du règlement.

Tandis que le Conservatoire fermait ses portes à l'enfant prodige, les salons de Paris l'accueillaient avec enthousiasme. Partout il était fêté, caressé, gâté; c'était en effet quelque chose de charmant que cette jeune tête blonde et resplendissante d'inspiration. Les morceaux les plus difficiles n'étaient qu'un jeu pour Franz, et déjà il improvisait d'une manière si remarquable qu'il était facile de prévoir à quel degré de talent il arriverait un jour. Il prenait un thême, le plus simple, le plus vulgaire même et, sur ce canevas grossier, brodait les plus gracieux dessins, les plus charmantes fantaisies. A la fin de 1825, il donna, comme preuve de son génie précoce, un opéra (*Don Sanche, ou le Château de l'Amour*) qui eut du succès à l'Académie royale de Musique. L'auteur n'avait que quatorze ans. Adolphe Nourrit le conduisit sur la scène aux applaudissemens du parterre. Rodolphe Kreutzer, alors chef d'orchestre, l'embrassa avec effusion. Il était dans la destinée de Liszt de voir son génie naissant salué par les plus grandes illustrations musicales. Le vieux Salieri l'aimait d'une affection paternelle, et Beethoven lui-même, dans un concert où il l'entendit à Vienne, dépouilla un moment le voile de tristesse qui pesait sur son âme pour lui adresser des paroles de sympathie et de bienveillance. Heureux le grand homme s'il eût vécu assez pour voir Liszt devenu le plus admirable interprète de ses pensées.

Un événement fatal vint frapper le jeune artiste. Son père mourut dans une course qu'ils avaient entreprise aux eaux de Boulogne. Liszt resta quelque temps sans but, sans projets, plongé dans une vague incertitude. L'amour de son art le sauva. Dès lors son génie indépendant et fier prend son essor et s'élance en des voies hardies, s'égarant quelquefois, mais souvent aussi découvrant de vastes et splendides horizons. Son intelligence supérieure le lie avec les hommes les plus illustres de notre temps. Il s'occupe d'art, de philosophie, de littérature ; son talent s'en agrandit ! il marche à pas gigantesques dans la carrière. Dès lors aussi commença contre Liszt une hostilité sourde, maintenant éteinte ou comprimée. Quelques écarts dans son talent en étaient le prétexte, une haineuse jalousie la véritable cause. Cependant tous les hommes d'intelligence venaient à lui et étaient au nombre de ses plus fervens admirateurs.

En 1837, Liszt se décide à de nouveaux voyages. L'Italie, idolâtre de la voix humaine, si pure, si vibrante dans cette région aimée du soleil; l'Italie, indifférente pour les instrumentistes les plus célèbres, le reçoit avec acclamation. Puis bientôt, comme un météore, il parcourt l'Allemagne, semant partout la lumière. Les plus grandes villes comme les plus petites bourgades savent son nom. En Hongrie, son pays natal, on le reçoit avec les honneurs dus à un roi. Un jour, à la sortie d'un concert, le peuple veut dételer les chevaux de sa voiture, une voix part de la foule : « Que faites-vous ? Réservez à d'autres ces honneurs vulgaires : à Liszt l'admiration de tout un peuple pour l'artiste qui honore ainsi sa patrie. » En réalisation de ce vœu, deux villes, Pesth et OEdenbourg, lui accordèrent le droit de bourgeoisie, et des lettres de noblesse furent demandées pour lui par le comitat.

Enfin Liszt nous est rendu. Deux concerts où il s'est fait entendre seul et un troisième concert pour la souscription au monument de Beethoven ont mis le comble à sa réputation. Quant aux prodiges de son talent et à l'enthousiasme qu'il a excité, nous renonçons à en parler dignement.

Le talent de Liszt, comme compositeur, excite aussi les plus ardentes sympathies. Ainsi que Beethoven, que Berlioz, que tous les hommes de progrès et d'intelligence, il a compris que la musique ne doit pas marcher dans une voie solitaire ; qu'elle tend de jour en jour à se débarrasser des entraves de l'esprit de routine et s'avance vers une transformation glorieuse. Il a compris que la poésie, que tous les arts devaient lui venir en aide en lui communiquant une partie de leurs rayons, et cette assimilation féconde se fait sans effort dans sa tête puissante. Sous divers titres empruntés à la poésie, les *Harmonies poétiques*, les *Fleurs des Alpes*, les *Années de pèlerinage*, il a publié plusieurs volumes de compositions pour le piano, qui donnent la mesure de son génie musical. Les *Années de pèlerinage* sont en quelque sorte ses mémoires poétiques. La première année est consacrée à la Suisse; la seconde à l'Italie. Toutes les pensées, tous les sentimens de l'artiste, les souvenirs des lieux où il passe y viennent successivement prendre place. L'ouvrage s'achèvera peu à peu : chaque contrée avec ses paysages gracieux ou sombres, ses harmonies, son caractère, sa couleur locale, chaque impression nouvelle qu'il rapportera de ses courses aventureuses viendra s'y peindre à son tour.

L'artiste erre sur la montagne ; un arbuste brisé, une fleur flétrie frappe sa vue ; une pensée triste traverse son âme et la fait résonner douloureusement. Plus loin la scène change : un bruit sourd court le long des flancs de la montagne ; de sombres nuages s'allongent dans le ciel ; un vieux chêne, frappé par l'orage, se détache et roule dans le ravin. Toutes ces images se peignent dans l'âme de l'artiste, nous voulons dire du poëte, et se traduisent sous ses doigts en accords mélancoliques ou solennels. Écoutez le *Lac*, la *Source*, la *Noce de village*, tout cela n'est-il pas calme, harmonieux, limpide comme une strophe de Lamartine, coloré comme un paysage de Claude Lorrain ? N'entendez-vous pas le bouillonnement des flots ? ne voyez-vous pas le lac d'abord uni et tranquille et dont peu à peu les ondes frissonnent fouettées par le vent de l'automne ? Mais l'artiste a d'autres tableaux. Une page de Dante tombe sous ses yeux, et aussitôt le piano n'a plus que des accens terribles et solennels ; vous entendez les lugubres cris des réprouvés ; un moment apparait l'ombre de Francesca, de Francesca qui, au milieu de ses souffrances a conservé sa beauté et son amour. Elle fuit, et de hideux fantômes se pressent et s'enlacent dans une danse effrénée et convulsive.

Considérée au seul point de vue musical, l'œuvre de Liszt est essentiellement remarquable. Quelle foule de passages gracieux et charmans ! Quelle recherche délicate d'harmonies et de rhythmes ! Que de fraîcheur, que de nouveauté !

Maintenant un seul vœu nous reste à former : que Liszt revienne enfin se fixer à Paris; à côté de l'ancienne école du piano, de cette école usée et décrépite, qu'il élève la sienne ; — nous verrons laquelle sera la plus féconde. L. KREUTZER.

---

## GAZETTE.

Si vous pouvez quitter cette ville de poussière et de boue, si votre santé ou votre liberté vous permettent d'aller prendre les eaux, vite partez pour Spa. Spa est adopté cette année plus que jamais par le monde élégant; Spa doit rassembler la *lionnerie* parisienne et nos femmes les plus élégantes. C'est qu'en effet Spa est un séjour délicieux dans un site délicieux. Toutes sortes de plaisirs s'y trouvent réunis : fêtes de jour, fêtes de nuit, spectacles, concerts, exposition de tableaux,

Casino, orchestre dirigé par Louis Massart, ce Musard de la Belgique! Le programme a quatre grandes pages et ne dit pas tout. Trente-six heures suffisent pour conduire de Paris à Spa; trente-six heures dont une partie se passent sur un chemin de fer! Spa, je vous le répète, est le rendez-vous du monde élégant.

Liszt a donné au Conservatoire un concert pour la souscription du monument à Beethoven. L'élève veut que le maître repose sous une tombe digne de lui. Donc le voilà qui consacre dans chaque grande ville une de ses après-midi à cette œuvre pieuse et artistique. On n'a joué au Conservatoire que de la musique du grand maître. Liszt a été couvert d'applaudissemens et de fleurs; Lambert Massart a joué une sonate de manière à se montrer digne de Beethoven et de Liszt. Enfin jamais orchestre n'a exécuté à Paris d'une manière plus satisfaisante ce sublime poëme qu'on appelle la *symphonie pastorale*.

La Comédie française a compté depuis un mois deux représentations importantes: la tragédie de M. Soumet et la comédie de M. Delavigne.

Dans un de ses derniers discours au sénat, Napoléon comparait le trône à quatre planches recouvertes de velours. Cette comparaison pourrait s'appliquer avec une justesse merveilleuse à la nouvelle tragédie de M. Soumet.

Jamais, en effet, velours plus brillant, plus riche, plus magnifique, plus chargé de pierreries, plus brodé d'or, n'a recouvert une plus misérable charpente. Sous une forme impériale se cache un squelette d'osier; géant au dehors, panier au dedans, comme ces mannequins traditionnels et colossaux que l'on promène dans les fêtes de Flandre.

Un gladiateur, esclave de l'impératrice Fausta, a vu, sous ses yeux, ouvrir par le fer les flancs de sa femme: une sorcière en a arraché l'enfant qui devait naître à quelques jours de là.

C'était pour obéir à un oracle qui assurait, à ce prix, au fils de l'impératrice, né le même jour, une durée d'existence égale à celle de l'enfant de l'esclave.

Le gladiateur incendie le palais de Fausta, enlève sa fille et se sauve avec elle en Égypte. Là, on lui ravit de nouveau son enfant, et après seize années d'inutiles recherches, il revient à Rome et propose au chef des chrétiens, qu'il va trouver dans les catacombes, de combattre avec lui contre leurs oppresseurs communs. Le pape refuse, et voici que Fausta pénètre dans ces demeures souterraines; elle a vu Niger, elle l'a reconnu: c'est une aide que la fortune lui envoie, car elle vient, elle aussi, poussée par une ardente pensée de recherche infatigable; elle poursuit une jeune fille, sa rivale.

Alors un pacte se fait entre le gladiateur et son ancienne maîtresse. Inquiétée par l'oracle qui associe la destinée de son fils à celle de la fille de l'esclave, elle offre à ce dernier les moyens d'aller de nouveau à la recherche de l'orpheline. Elle lui donnera des vaisseaux, des armes, elle l'affranchira; mais c'est à une condition: il frappera, au premier signe, la jeune fille que Flavien veut affranchir et épouser, au mépris d'un impérial amour.

Habitué au sang, le gladiateur accepte sans hésiter le pacte. Comme on le voit, dès la première partie, on connaît la pièce entière: elle n'a plus de mystère, plus d'intérêt; tout se trouve deviné, compris, prévu. Néodémie est la fille du gladiateur; il la protégera au lieu de la frapper; une lutte s'établira entre lui et l'impératrice; il ne reste plus qu'à connaître quel sera le vainqueur.

L'intérêt médiocre de ce dénoûment ne prend point de force par la manière dont il est développé; au contraire. En vain l'auteur cherche le drame dans l'amour de Néodémie. Néodémie oublie ses amours pour s'écrier qu'elle est chrétienne; le gladiateur reconnaît sa fille au milieu des jeux du cirque; une cicatrice à l'épaule est le moyen usé mis en œuvre pour cette reconnaissance. L'impératrice sauve Néodémie durant quelques heures; enfin, pour la soustraire aux fureurs de la populace révoltée, le gladiateur est forcé d'immoler lui-même sa fille

Une telle péripétie, prévue dès le premier acte et amenée par un moyen vulgaire et usé, ne peut émouvoir; c'est le moyen de *Polyeucte* avec le dénoûment de *Virginius*.

Pour rendre le dénoûment, plus faible encore, ce ne sont pas les bourreaux qui entrent, mais l'amant de Néodémie à la tête de ses amis. Ainsi le meurtre du gladiateur était inutile.

Ajoutons que la rivale cruelle, l'ennemie acharnée de la chrétienne, Fausta, dès qu'elle reconnaît dans Néodémie la jeune esclave à laquelle est attachée la destinée de son fils Gordien, oublie son amour outragé et devient sa protectrice. Comme si les louves romaines étaient capables de ces généreux oublis, de ces saintes et admirables abnégations de la maternité!

Nous avons dit combien l'indigence du plan et de l'action se trouvait rachetée par la richesse éblouissante du style et par la royale magnificence de vers tels que l'on est habitué rarement à en entendre de nos jours. C'est à la fois la poésie de Racine, de Corneille et de Victor Hugo mise en œuvre par un grand poëte, qui lui-même a sa langue qui lui est propre!

Venons maintenant au *Conseiller rapporteur*.

Avant le lever du rideau et sans attendre les explications du prologue, on ne mettait point en doute que la pièce ne fût de M. Casimir Delavigne.

Dès les premières scènes du premier acte, personne ne croyait plus à cette supposition, fausse, nous en sommes convaincus. En effet, l'auteur de la *Princesse Aurélie*, pièce si fine, si délicate, si pleine d'élégance et d'atticisme, que le parterre ne l'a point comprise, n'a pu écrire une farce d'une pareille grossièreté. L'idée seule l'eût fait se détourner avec dégoût. Les *Saltimbanques* sont de beaucoup meilleure compagnie que le *Conseiller rapporteur*. Et puis la folle gaîté de la farce fait pardonner au vaudeville ses étranges écarts, tandis que rien n'est moins gai que la nouvelle comédie. Racine a su faire rire aux dépens des juges, Molière aux dépens des maris dupés; mais ni Racine ni Molière n'ont présenté ces types sous un aspect odieux. Or, voilà précisément ce qu'a fait l'auteur inconnu du *Conseiller rapporteur*. Tous ses personnages inspirent le mépris. Ce sont des misérables qui remuent la fange à plaisir et qui n'en font sortir que d'abominables exhalaisons, au lieu de gaz hilariant. Ils suffoquent, voilà tout. Jugez-en plutôt vous-même.

Un vieux juge stupide, non pas à la manière de Georges Dandin, mais de Laffémas; un conseiller rapporteur niais jusqu'au dégoût; un Crispin sans gaîté, un valet qui dispute une femme à son maître; enfin cette femme, qui passe tour à tour des bras d'un médecin dans les bras d'un domestique, de ceux du domestique dans ceux du conseiller rapporteur; qui, de ce dernier, tombe à un avocat, et enfin retourne à son mari! voilà quels élémens sont mis en œuvre pour faire rire! Car, le prologue l'a dit, l'auteur n'a d'autre but que d'exciter la gaieté; il veut vieillir la comédie de deux cents ans; il veut la ramener à la bonhomie qu'elle devait à Molière et à Regnard; elle reprend le haut-de-chausse, les canons et la perruque! Pour cela l'auteur emprunte le sujet à une nouvelle de M. Charles de Bernard, ressuscite une vieille pièce intitulée *Jérôme Pointu*, et le voilà qui va, qui vient, qui s'agite, suant à froid et s'évertuant sans dérider le moins du monde les fronts. De quel reflet joyeux voulez-vous donc que scintillent toutes ces figures grimacières, parodies maladroites du vieux comique et qui lui ressemblent comme les tableaux des élèves de David ressemblaient aux statues grecques! Un médecin et la femme d'un drapier vont être jugés pour adultère; un avocat arrive de Paris pour défendre le médecin; il se trouve face à face avec un président et un conseiller rapporteur, gens sévères et loyaux. Il n'invente rien de mieux, pour sauver son client, que de griser le président et que de persuader au conseiller de revêtir un habit de cavalier et d'entrer, la nuit, chez une jeune femme qu'il aime et à qui jamais il n'a dit un seul mot. Le conseiller suit, en imbécile crédule, ces conseils absurdes. Il se bat avec un mari supposé; il croit le tuer, et le voilà qui se sauve par la fenêtre, accablé de remords et de terreur. De retour au logis, il y retrouve d'abord celui qu'il prenait pour le mari, ensuite le mari véritable; troisièmement la femme galante, cause de son crime supposé, puis l'avocat, puis son domestique Crispin, et enfin le président, qui vient là rendre ses arrêts on ne sait trop pourquoi. La femme allait partir pour l'Italie avec le valet de l'avocat, car ce dernier avait persuadé au conseiller qu'il était le frère du mari fictif, et il lui escroquait cinq cents louis. Mais on finit par découvrir que personne n'est mort; le mari retire

sa plainte et reprend sa femme. Comme l'auteur le dit clairement, elle pourra renouer à l'aise les cinq intrigues qu'elle menait de front!

Non-seulement personne ne croit plus que M. Casimir Delavigne soit l'auteur de la pièce, mais encore beaucoup de personnes mettent même en doute qu'il ait écrit le couplet de vaudeville cent fois fait par M. Scribe, et que Régnier est venu dire avant la pièce au lieu de le chanter à la fin, comme c'est l'usage.

M<sup>me</sup> Dorus-Gras est à Londres, où elle obtient de grands succès. M<sup>lle</sup> Elisa Meerti, jeune cantatrice anversoise, que vient d'applaudir la Hollande, partage la vogue de M<sup>me</sup> Dorus; Dorus, ce délicieux flûtiste, n'a point reçu un accueil moins enthousiaste que sa sœur.

Le petit pâtre Mondeux, prestigieux calculateur, continue à exciter l'admiration du monde parisien.

Le *Mercure*, interrogé par un grand nombre de ses lecteurs sur le livre que va publier M. Victor Hugo, peut enfin leur apprendre que ce livre est le journal d'un voyage fait par le grand poëte en remontant le Rhin. L'histoire, la science archéologique, l'intérêt que l'auteur de *Notre-Dame* sait donner à tout ce qu'il touche et la splendeur du style, à la fois familier et grandiose, doivent faire assurément du *Voyage sur le Rhin* une œuvre exceptionnelle. On espère que ces deux volumes paraîtront après la solennité de la réception de M. Victor Hugo à l'Académie française, c'est-à-dire vers le 10 juin.

La séance annuelle des cinq académies a été ce qu'elle est toujours, insignifiante et ennuyeuse.

Le Panorama de l'*Incendie de Moscou*, aux Champs-Élysées, obtient plus que jamais le privilége d'attirer la foule. C'est un vaste et magnifique tableau qui fait illusion par la manière large et hardie dont il est exécuté.

Il serait à désirer vivement que la leçon donnée par les chambres à la Bibliothèque royale servît à ses directeurs, qu'elle rendît M. Maignien moins désobligeant dans ses rapports avec les personnes qui vont puiser des renseignemens à la Bibliothèque, et surtout qu'elle empêchât de vendre à l'épicier des livres précieux et des documens historiques achetés à prix d'or, tels que la *charte de Charlemagne.*

La *Gazette des Hôpitaux* dément la nouvelle répandue par quelques journaux de plusieurs accidens qu'auraient éprouvés les *strabiques* opérés par M. le docteur Lucien Baudens. M. Auguste Baudens, son frère, médecin en chef de l'hôpital militaire de Baréges, a déposé au bureau de la *Gazette des Hôpitaux* plusieurs lettres et documens à l'appui du démenti que nous venons de mentionner.

Voici le *Panthéon Littéraire*, cette grande et belle entreprise enfin sortie des épreuves qu'elle a eu à subir. MM. Mairet et Fournier, qui en sont devenus les continuateurs, lui donnent une large et habile direction.

Le but des créateurs de cette belle collection a été de réunir avec luxe et en même temps avec économie, dans un format de bibliothèque, les chefs-d'œuvre que l'esprit humain a produits dans tous les temps et chez tous les peuples, en un mot, tous les ouvrages qui ont mérité le suffrage universel. En attachant leurs noms à une entreprise vraiment nationale, les nouveaux directeurs comptent rendre au *Panthéon* sa première importance et la faire dépasser peut-être tout ce que la presse aura jamais produit de beau et d'utile.

Le *Panthéon* vient de terminer les *Livres sacrés de l'Orient*, qui résument la civilisation chinoise dans le *Chou-King*, ou le livre par excellence, et dans les *Sse-Chou*, les quatre livres moraux de Confucius; la civilisation indienne dans les *lois de Manou*, — et la civilisation musulmane dans le *Koran*, dont les préceptes régissent aujourd'hui l'Algérie, cette belle conquête de la France. Sous le titre *les Orateurs politiques*, on a réuni, avec des sommaires historiques et des notices biographiques, les discours et les rapports les plus remarquables prononcés dans l'Assemblée constituante, l'Assemblée législative et la Convention nationale. Les *Vieux Conteurs français*, joyeux récits, initient au langage naïf et à la gaieté franche de nos pères; — le *Complément des OEuvres de Rollin* comprend le *Traité des Études*, les *lettres*, les *discours* et les *opuscules*. Viendront ensuite le *Système de l'univers*, les poëtes épiques anciens, les poëtes épiques modernes et les *OEuvres de Platon.*

Le *Panthéon Littéraire* présente cinq grands avantages : il ne contient que des auteurs de premier ordre et dont quelques-uns ne se trouvaient plus dans le commerce; il est exécuté avec luxe, sur beau papier, en caractères neufs très-lisibles, avec des notices biographiques, des remarques des additions, des observations et des jugemens par les meilleurs littérateurs et critiques; il renferme en un seul volume la matière de six à sept volumes in-8° ordinaires; il coûte en frais d'acquisition et de reliure beaucoup moins que les éditions même les plus communes; enfin il occupe peu d'espace et peut être contenu dans un meuble de grandeur ordinaire.

Ces divers avantages mettent le *Panthéon Littéraire* hors de comparaison avec les nombreuses collections de livres que sa publication a fait naître; la plupart d'entre elles ne comprennent qu'une faible partie des ouvrages du *Panthéon* et coûtent en définitive plus cher : quoique exécutées avec soin, elles ne sont destinées qu'aux bibliothèques portatives, aux jeunes gens, aux femmes, et non aux esprits sérieux qui se livrent dans le silence du cabinet à un travail suivi (1).

L'Ambigu-Comique vient de faire sa réouverture par *Jacques Cœur.*

La Gaîté a laissé tomber doucement le *Gueux de Paris;* mais la vogue de la *Grâce de Dieu* n'est point encore épuisée.

La Renaissance agonise, si déjà elle n'est morte. Pauvre théâtre! pauvre directeur! pauvre public! l'*École des Jeunes Filles* de M<sup>me</sup> Waldor aurait fait fureur partout autre part : c'est une pièce charmante et d'un vif intérêt.

Ferville va reparaître au Vaudeville dans *le Vigneron.*

Le Gymnase réussit avec une pièce nouvelle de Bouffé : *le Conscrit de l'an VII*, et *Tiridate*, joli vaudeville joué par M<sup>me</sup> Volnys.

L'opéra de M. Ambroise Thomas et de M. Scribe n'a obtenu que peu de succès à l'Opéra. Les auteurs du livret et de la partition se sont trompés. On attendait mieux surtout du jeune maître à qui l'on devait déjà l'*Échelle double* et d'autres ouvrages empreints d'un charmant caractère de marivaudage.

L'Opéra vient, en compensation, de réengager son meilleur mime, Barrez.

Profitons de cette occasion pour parler un peu longuement de cet artiste et pour jeter un coup d'œil sur sa vie.

Il y a dans les *Mille et une Nuit* une fée qui s'amuse à enlever deux enfans dans leur berceau et à les échanger d'une manière fantasque. Elle dépose sur la petite couche d'une princesse chinoise la fille d'un marchand de tartelettes à la crème de Samarcande, amène en Perse, dans le palais du shah, un joli garçon pris à une cabane indienne, et fait élever ainsi pour le trône ceux qui étaient destinés à une vie obscure, tandis que les princes en maillot sucent le lait d'une pauvre ouvrière.

Cette fée-là, quelque extravagante qu'elle soit, règne aussi parmi nous et ne s'y livre point à des équipées moins extraordinaires. Plus d'une fille de portier, frappée par sa baguette, sort de la loge de son père pour monter sur un trône, — le plus beau, le plus despotique des trônes par nos temps constitutionnels, — le trône de l'art. Hier, elle ne portait que des souliers percés, et personne ne songeait à la trouver jolie; maintenant les plus riches et les plus puissans se disputent un regard d'elle : s'il lui prend fantaisie de se mêler des choses de la politique, elle deviendra une véritable puissance qui pourrait presque à son gré faire la paix ou la guerre. L'homme qui voit de près les petites causes des grands événemens et qui soulève le voile officiel tout brodé de solennité et d'emphase qui recouvre les mystères des choses publiques, sourit souvent de surprise en voyant l'influence des charmantes créatures qui jettent du haut d'un théâtre des notes brillantes ou qui soulèvent avec grâce leurs pieds. Pour elles, la justice incline sa balance,

(1) Pour faciliter aux diverses fortunes l'acquisition du *Panthéon littéraire*, qui doit désormais se trouver en la possession de tout amateur de livres, de toute personne qui a le goût de la lecture et de l'étude, de quiconque occupe dans la société un rang honorable, *MM. Mairet et Fournier* viennent, mais pour un temps limité, de réduire de vingt pour cent le prix des ouvrages précédemment publiés; ainsi, au lieu de 10 fr. le volume, ce prix sera de 8 fr. jusqu'au 31 juillet prochain seulement.

le pouvoir nivelle les obstacles, et la loi elle-même perd de son inflexibilité. Le divorce, cette grande question sociale, a été trois fois agité parce qu'une cantatrice voulait rompre un mariage odieux. La fortune d'un de nos plus riches spéculateurs est l'œuvre d'une pauvre danseuse aujourd'hui oubliée.

Et cependant, je le répète, l'origine de ces femmes qui jouent un rôle brillant et puissant dans le monde était bien loin de présager cet éclat et cette influence. L'art cependant ne choisit pas toutes ses recrues parmi les familles obscures; il se plaît parfois à les prendre dans les conditions les plus éloignées en apparence du théâtre. Ainsi, pour ne citer qu'un seul exemple entre mille, il y avait à Paris, en 1790, un médecin issu d'une famille de magistrats que sa confiance en la noblesse avait presque ruiné. La banqueroute du prince de Guémenec lui avait enlevé une partie de sa fortune; mais son talent, ses succès et la réputation qu'il s'était conquise lui rendaient de l'aisance et lui promettaient de rétablir la prospérité de sa maison. Certes, s'il l'on eût prédit à ce médecin que son fils deviendrait un de nos meilleurs mimes, il eût souri d'incrédulité! C'est qu'il ne savait pas vers quelle voie marchait la révolution française, alors à son début; c'est qu'il ne savait pas que la Convention l'enverrait à Aix-la-Chapelle pour surveiller le service des hôpitaux militaires, où les soldats français mouraient sans qu'on pût reconnaître les symptômes de cette étrange et fatale maladie. Le médecin obéit, arriva sur les lieux, et trois jours après, il tombait victime, selon les uns, de l'épidémie, selon les autres, d'empoisonnement. Tout ce que l'on sait, c'est qu'il avait, avec indignation, menacé de révéler les coupables menées des fournisseurs et l'ignorance des médecins chargés de l'organisation des hôpitaux militaires.

Un décret de la Convention décerna à la veuve de celui qui était mort au service de la patrie une pension de douze cents livres; son fils en reçut une de cent écus. Ce fils se nommait Jean Barrez.

Pendant que la Convention honorait ainsi la mémoire du père de l'orphelin, par une contradiction fréquente dans ces temps de désordre, on vendait comme biens d'émigrés les biens qu'il avait laissés, et on en dépouillait sa famille. Sa veuve réclama, mais on n'écoutait guère alors les réclamations d'une pauvre femme. Le gouvernement changeait de forme chaque semaine, et quand le Consulat arriva, au lieu de rendre à la solliciteuse les biens qu'on lui avait injustement confisqués, on supprima de moitié la pension de son fils et la sienne. Il lui fallut donc, elle, habituée à l'aisance et presque au luxe, s'astreindre aux travaux les plus rudes, et pour gagner un peu de pain border des souliers que l'on fabriquait alors en grande quantité pour les armées de la république. Elle en était encore réduite à cette dure extrémité quand elle vit un beau matin entrer dans sa mansarde un de ses frères.

Échappé par miracle aux mariages républicains que Carrier célébrait à Nantes, ce frère se trouvait sans ressource, mais il était homme, et partant il ne tarda point à se créer une position fort enviable pour sa sœur, si précaires et si humbles que fussent ses ressources. Il était entré comme acteur au théâtre des Jeunes-Artistes et y remplissait un rôle dans la pièce alors fort en vogue intitulée *le Petit Poucet*.

Un soir il mena son petit neveu à la représentation. L'enfant fut tout oreilles tant que dura le mélodrame, et le lendemain matin, non-seulement il se souvenait du rôle principal, mais il le jouait avec une intelligence charmante. L'acteur, enthousiasmé de découvrir tant d'intelligence dans un enfant de cinq ans, résolut de cultiver les dispositions théâtrales du petit prodige, et trois mois après, l'artiste de deux pieds de haut débutait dans un rôle écrit pour lui et obtenait un succès immense. Dès lors l'aisance entra avec l'art dans le pauvre logis et n'en sortit plus guère, malgré les phases heureuses ou pénibles qui se succédèrent dans l'existence de Barrez.

Néanmoins il faillit quitter le théâtre, et il resta pendant trois années à l'école de Sorrèze, d'où probablement il serait sorti pour entrer à l'école militaire; mais la fée de l'art en avait décidé autrement, et un matin l'affiche de la Porte-Saint-Martin annonça les débuts d'un jeune acteur dans *le Frère de Fanchon*. Bientôt Lyon enleva, pour son théâtre des Célestins, celui qui s'était déjà créé à Paris la renommée d'un artiste habile, quoiqu'il ne comptât que douze ans.

A Lyon comme à Paris, la mère de l'enfant n'avait rien négligé des études nécessaires pour le perfectionner dans sa profession. La danse surtout lui offrait un vif attrait, et un professeur alors célèbre l'engagea à cultiver les brillantes dispositions qu'il montrait. Barrez suivit ces conseils; le maître de ballets Blache l'encouragea vivement, et dès lors Barrez ne s'occupa plus que de danse. Lyon, où régnait le célèbre Duport, accueillit le nouvel artiste avec bienveillance. Dès lors la fortune théâtrale de Barrez ne marcha plus que de succès en succès; il vint à Paris, retourna à Lyon, se rendit à Bordeaux et revint enfin à Paris, où il prit place parmi les plus célèbres artistes de la danse.

Aujourd'hui Barrez ne danse plus, mais il est devenu un des plus habiles professeurs de danse que compte Paris; ses élèves sont la plupart des danseurs célèbres; M^lle Essler ne dédaigne point de lui demander des leçons; enfin c'est encore un de nos mimes les plus intelligens: il a créé trois rôles surtout de manière à prouver avec quelle science et quel bonheur il étudie et formule un personnage: Asmodée, dans *le Diable boiteux*, Oméopathico, dans *la Tarentule*, et le gouverneur, dans *le Diable amoureux*. Dans ce dernier caractère, il déploie une naïveté et un naturel dignes du *Dominus* Sampson de Walter Scott. Il ne manque plus à Barrez pour compléter sa carrière artistique que de composer un ballet. Des études graves et approfondies de la danse, de ses combinaisons et de ses ressources, feraient de lui, nous n'en doutons pas, un heureux chorégraphe.

Parmi les mille fantaisies artistiques qui attirent les passans devant la boutique de Susse, ce second musée ouvert toute l'année, où les tableaux reçoivent toujours la lumière qui leur convient, où les statuettes voient au moins leurs mignonnes épaules caressées par le soleil, on remarque depuis quelques jours un groupe représentant Mabille et Nathalie Fitz-James, dans le *Diable amoureux*.

L'artiste a su joindre au mérite de la difficulté vaincue la grâce et la vérité. Le danseur est sur un pied; il enlève la valseuse. Elle est dans ses bras, le sourire sur les lèvres, le cou légèrement penché et qu'une ligne suave rattache bien à l'épaule. L'un de ses bras la retient au danseur, l'autre se laisse mollement aller au tourbillon de la valse. Les jambes de la bienheureuse fille, qui semble frémir de plaisir, ont quitté le sol; la gauche, frêle et nerveuse, est encore pleine de mouvement tandis que sa paresseuse et ronde compagne tombe amoureuse et nonchalante.

Ce groupe animé, que le marchand, pour en faire admirer les élégans détails et compléter l'illusion, a placé sur un pivot tournant, est l'œuvre de M. Émile Thomas.

C'est à ce jeune artiste que l'on doit la statuette de Debureau, le dernier représentant d'un genre qui se perd tous les jours; type de cette franche et joyeuse farce, la seule véritable, celle que tout le monde comprend parce qu'elle s'adresse aux yeux plus encore qu'à l'imagination. Le long masque enfariné était admirablement reproduit: c'était bien cette expression de malignité satanique du paillasse lorsqu'il médite quelque saillie de sa pantomime expressive. C'était bien là ce sérieux comique de l'acteur qui calcule les distances avec tant de précision avant de lancer ses coups de pied et qui laissera, sur sa face, épanouir une grimace de satisfaction après son entière réussite.

Plusieurs petits bustes, celui de Chaudesaigues entre autres et la statuette de Ponchard, qu'il termine en ce moment, attestent la verve et la facilité du statuaire. Si nous parlons si longuement d'Émile Thomas, c'est que son ciseau porte le cachet d'organisation qui n'appartient qu'aux vrais artistes. Les études sérieuses auxquelles il se livre avec persévérance nous disent que ces petites productions ne sont qu'un prélude à des œuvres plus importantes.

Ἑρμῆς.

---

*Le rédacteur en chef,* S. HENRY BERTHOUD.

*Le directeur,* F. PIQUÉE.

# ÉTUDES MORALES.

## A QUEL PRIX ON DEVIENT CÉLÈBRE.



Château de Taymouth (comté de Perth).

### CHAPITRE PREMIER.

#### LE GARÇON APOTHICAIRE.

Vers la fin du mois de novembre 1770, une agitation inaccoutumée se manifestait dans l'officine pharmaceutique de maître Nick Elmy, apothicaire de la petite ville de Wickambroock, à l'extrémité du Norfolk. Tandis que la femme du vendeur de drogues, aidée par sa nièce Sarah, disposait un grenier resté sans hôte depuis deux ans et s'efforçait de le rendre habitable, deux jeunes garçons, l'un de douze ans à peu près, l'autre un peu moins âgé, venaient tour à tour se pencher sur le seuil de la porte : comme sœur Anne du conte de la Barbe-Bleue ils regardaient au plus loin possible s'ils ne voyaient rien venir. L'apothicaire lui-même, occupé à préparer une potion selon la formule, jetait par intervalles les yeux sur les enfans pour lire, dans l'expression de leur physionomie, si leur attente se trouvait enfin satisfaite. Leurs excursions vers la porte restèrent longtemps sans résultat.

Mistress Elmy et sa nièce étaient redescendues du grenier et avaient déjà, depuis plus d'une heure, repris l'aiguille et les ciseaux quand une figure des plus hétéroclites fit tourner sur ses gonds et tinter l'espèce de grille armée de sonnette qui fermait, à hauteur d'appui, l'entrée de la boutique.

Le nouveau venu pouvait compter dix-huit ans environ. La singularité de son costume justifiait généreusement les éclats de rire que jetèrent les deux jeunes garçons et le sourire qui contracta les lèvres roses de miss Sarah. Long, maigre, pâle, celui qui venait d'entrer portait un vieux habit noir trop large, tandis que ses jambes nageaient dans des bas de laine de pareille couleur et se terminaient par de vastes souliers ; ce qui les faisait ressembler, comme Sarah le dit tout bas, à une barque dont les voiles retomberaient autour des mâts. Mais ce qui

dépassait en burlesque tout ce qu'une imagination folle pourrait imaginer, c'était son visage enseveli sous une énorme perruque sans poudre et que couronnait un chapeau à trois cornes qui semblait septuagénaire par sa forme et par son état d'avarie. Pour comble de malheur, le pauvre hère ainsi affublé perdit tout à fait contenance à la vue du joyeux accueil qu'il recevait. Le rouge lui monta au visage. Il voulut saluer, mais la perruque éprouvait une si vive amitié pour le chapeau qu'elle le suivit et laissa nu le chef nouvellement rasé du malheureux. Il ressemblait ainsi à la caricature chinoise qui servait de grignoux sur l'enseigne de l'officine. Maître Elmy n'y put tenir lui-même, il prit part à la gaîté générale, et pendant quelques instans ses éclats de rire l'empêchèrent de recevoir et de lire la lettre qu'avait tirée de sa poche le nouveau venu. Dire ce que souffrit le malheureux garçon, tant que dura cet accès de moquerie involontaire, ne saurait s'exprimer. L'eau lui ruisselait sur le visage; il se sentait les yeux pleins de larmes, et si ses jambes ne se fussent dérobées sous lui, il aurait pris la fuite. A la fin, il jeta un regard de détresse sur miss Sarah, et il y avait tant de désolation dans ce regard que la jeune fille se sentit émue de pitié pour l'infortuné.

— Il faut nous pardonner, dit-elle en se levant pour aller près de la victime; peu de chose nous fait rire dans la vie recluse que nous menons.

Ces paroles compatissantes de sa nièce rendirent toute sa gravité à maître Nicolas. Il essuya ses yeux, encore inondés des larmes que le rire lui avait fait répandre, et composa son visage de manière à reconquérir l'importance et le calme qui doivent caractériser un apothicaire.

— Jeune homme, dit-il, ma nièce Sarah a raison: notre conduite n'est point sensée en cette circonstance. Sam, conduisez mon nouvel élève dans la chambre qui lui est destinée.

Sam comptait bien ne pas laisser terminer d'une façon sérieuse une soirée commencée si gaîment:

— Venez, dit-il; mais vos bagages sont trop lourds, laissez-moi vous aider à les porter.

Et il se baissa avec des efforts simulés pour soulever le très-mince paquet, enveloppé dans un mouchoir et que portait le paysan au bout de son bâton.

A cette nouvelle plaisanterie, Daniel, le frère de Sam, se reprit à rire; mais un coup qu'il reçut, de la main sèche de son père sur les oreilles, le fit passer brusquement du rire au gémissement. Sam, effrayé par ce moyen de répression, qu'il redoutait pour lui-même, se hâta de quitter l'officine et de guider l'apprenti dans l'escalier raide, étroit et noir qui menait au grenier.

Là, le jeune homme, laissé seul, tomba plutôt qu'il ne s'assit sur l'unique chaise qui meublait sa chambre et se mit à pleurer avec amertume, car depuis longtemps son cœur gonflé avait besoin de soulagement. Quand il eut repris un peu de courage, il quitta le malencontreux habit noir, jeta sa perruque dans un coin et couvrit sa tête d'un petit bonnet de laine bleue; enfin un tablier de serge verte cacha du mieux possible la disgracieuse ampleur de la culotte et des bas. Si cette toilette ne le rendit point beau, du moins elle lui enleva une bonne partie du ridicule dont il avait tant souffert.

Pauvre, timide, et sans rien qui pût donner une haute opinion de lui, George Crabbe se trouvait dans toutes les conditions possibles pour encourager les dispositions où ne se trouvait que trop déjà maître Elmy d'abuser du travail de son apprenti. Non-seulement il lui imposait toute la partie rude et fatigante des préparations pharmaceutiques, mais encore il lui faisait cultiver un jardin où poussaient ensemble, et fraternellement, les plantes officinales et les légumes nécessaires au ménage. Quant aux mélanges et aux médicamens qui auraient pu familiariser l'apprenti avec les véritables études de sa nouvelle profession, il ne venait même pas à la pensée de maître Nick d'essayer d'en parler à un si complet imbécile.

## CHAPITRE SECOND.

### LA BONNE FÉE.

George Crabbe était donc réduit à dérober les livres de chimie qui formaient la bibliothèque de maître Elmy; il les emportait avec lui dans le jardin et les lisait en feignant de bêcher la terre. Ou bien il soustrayait à la diligence de miss Sarah, chargée des soins du ménage, quelques bouts de chandelle et passait la nuit à étudier, non sans avoir au préalable bouché la fenêtre avec son unique couverture de manière à ce qu'une clarté illicite ne le trahît point au dehors. Un jour Sarah le surprit au moment où il faisait un de ces larcins. Crabbe la supplia de ne point dénoncer ce grave délit à la sévérité de dame Elmy et avoua ses études nocturnes. Sarah se laissa émouvoir, et depuis lors l'apprenti, au lieu de dérober de la chandelle, en reçut sa provision des mains de Sarah.

Cette complicité ne tarda point à en amener une autre. Quand George Crabbe eut épuisé la très-restreinte bibliothèque pharmaceutique de son patron, il porta des yeux de convoitise vers un vieux Shakspeare que le maître du logis tenait soigneusement clos en compagnie de trente ou quarante autres volumes, dans une vieille armoire de chêne dont il gardait toujours la clef sur lui. George osa confier à sa bienfaitrice le désir qui le dévorait de lire ces volumes, et chacun des tomes lui fut remis successivement et en secret par Sarah. Pour prix de cette généreuse protection, elle trouva un soir les vers suivans dans une belle Bible neuve que Crabbe avait rapportée de Bury, un jour qu'il était allé recevoir la petite solde que lui payait chaque mois sa famille. L'achat du livre avait dépensé la somme entière de deux mois de pension:

« Donner à manger à ceux qui ont faim,
» Consoler les affligés, a dit le Sauveur,
» Est une œuvre de miséricorde. »
Vous m'avez donné le pain de l'étude
Et les consolations de l'amitié.
Que votre main soit bénie du Sauveur
Comme elle l'est de celui que vous avez secouru.

A la vue de ces vers, Sarah resta stupéfaite et charmée, comme la belle Églantine lorsqu'elle vit le bossu Riquet à la Houppe devenir un prince charmant. Il lui sembla qu'une fée avait frappé de sa baguette toute-puissante ce rocher naguère stérile pour en faire jaillir à grands flots l'intelligence et la poésie. Elle ne se trompait point: cette fée, c'était elle.

Dès lors et peu à peu, des changemens notables s'étaient opérés chez l'apprenti apothicaire. Sa tête nue s'était parée insensiblement de beaux cheveux blonds, qui s'échappaient en longs anneaux de sa toque, coquettement inclinée sur l'oreille; il savait ajuster son modeste costume de manière à lui donner presque de l'élégance, et la douceur de son caractère avait fini par lui gagner l'amitié de Sam et de Daniel, qui n'entreprenaient rien sans prendre l'avis de Crabbe. Dame Elmy ne pouvait se passer de l'apprenti, car nul ne s'entendait comme lui à tirer bon parti de tout et à restaurer les ustensiles du ménage, et maître Nick lui-mê-

même finit non-seulement par prêter ses livres à Crabbe, mais encore par lui confier la clef de l'armoire qui les contenait; car partout où s'exerçaient les soins et l'influence du jeune homme s'établissaient l'ordre et l'amélioration.

Dix-huit mois avaient suffi pour opérer ces changemens complets dans la position de l'apprenti chez son maître. Chacun y avait besoin de lui et chacun l'aimait. Je vous laisse à juger du chagrin général qui éclata dans la maison lorsqu'un matin il annonça, les larmes aux yeux, qu'il allait quitter la pharmacie de Wickambroock pour se rendre à Londres. A cette nouvelle, dame Elmy leva les mains au ciel en signe de détresse; Sam et son frère se prirent à pleurer. L'apothicaire ne put en croire ses oreilles, et Sarah devint pâle comme le mort qu'on enveloppe dans le suaire.

Et pourtant c'était Sarah qui avait voulu ce départ, Sarah qui l'avait exigé. Huit jours auparavant, en revenant de l'Office, où elle avait lu et prié dans la Bible, présent de Crabbe, elle alla trouver le jeune homme, occupé à étudier dans le comptoir de la pharmacie, dont maître Elmy lui avait confié la direction pour la journée.

— Monsieur George, lui dit-elle, je veux vous parler de choses sérieuses et importantes.

George, en entendant ces paroles, se sentit tellement ému qu'il laissa tomber la spatule qu'il tenait à la main et qu'il ne trouva point sur ses lèvres une parole pour répondre.

— Ecoutez-moi, continua-t-elle. Voici trois années que vous passez dans une pharmacie de petite ville; trois années que vous perdez sans rien faire pour votre avenir.

— Pour mon avenir! s'écria Crabbe, pour mon avenir! Et quel autre avenir voulez-vous que rêve le fils d'un pauvre collecteur d'accises? Ne suis-je pas heureux dans cette maison, entouré de personnes qui m'aiment, et...

Il voulut ajouter: et près de vous, mais la voix lui manqua, et ses yeux seuls exprimèrent sa pensée.

Sarah rougit, baissa les yeux et garda quelques instans le silence. Mais elle les releva bientôt et les attacha courageusement sur le jeune homme, qui rougit à son tour, et à son tour détourna ses regards.

— Monsieur Crabbe, fit-elle avec effort, il ne faut ni mensonge ni dissimulation dans les circonstances solennelles où nous nous trouvons. Je sais que vous m'aimez.

Il joignit les mains avec trouble, comme pour exprimer la profondeur de son culte et la pureté de son adoration.

— Moi aussi, je vous aime.

Et elle tremblait de tous ses membres en parlant ainsi; elle n'en répéta pas moins:

— Moi aussi je vous aime, et c'est au nom de cet amour que je viens vous demander de sortir de votre obscurité et de votre apathie, de vous conquérir une position digne de vous et digne de moi. Monsieur George, le ciel m'est témoin que je n'ai jamais désiré autre chose que de garder ma vie humble et obscure; mais pour vous je me sens ambitieuse. Nous sommes pauvres, devenez riche; nous sommes obscurs, devenez illustre pour nous deux: que je sois fière de vous! Ce sont là d'étranges idées, n'est-ce pas, pour la fille d'un paysan? Ces idées, je ne les ai que depuis que je vous aime. Une voix mystérieuse me crie que vous êtes appelé à de grandes destinées!

Qu'importent ces destinées s'il faut que je vous quitte pour les poursuivre! s'écria-t-il douloureusement.

— Pas de faiblesse! pas d'étroites idées! reprit la jeune enthousiaste. Rien de cela, car je vous en aimerais moins! Suivez la route que je vous montre. J'attendrai, en priant Dieu pour vous, que vous soyez arrivé. J'en jure par la mémoire de ma sainte mère, qui se trouve aux pieds de Dieu dans le paradis! rien ne lassera ma patience; rien ne découragera ma résignation! Ne dussions-nous nous rejoindre que flétris par la vieillesse, que dans le ciel, jamais je n'aurai une autre pensée que vous! Vous êtes dès ce moment mon époux; recevez ce gage de mes sermens, ô mon fiancé!

Elle détacha de sa main un anneau d'argent qu'elle passa au doigt de George, puis elle disparut.

Le jeune homme resta là, songeur et surpris, comme s'il fût sorti d'un rêve. La voix de Sarah avait éveillé en lui mille pensées qui dormaient, vagues et sans force, au fond de son cœur. Il semblait que ses yeux s'ouvraient à une lumière inconnue, et qu'il commençait seulement à vivre d'une existence véritable. Jusque-là, il n'avait rien osé s'avouer, ni ses rêves de gloire ni même son amour pour Sarah! Il croyait seulement la vénérer et l'aimer comme on aime et on révère Dieu. Jamais il n'avait conçu l'espoir d'en obtenir autre chose que de la protection... Et voilà qu'elle l'aime! voilà qu'elle le lui dit! voilà qu'elle lui promet du bonheur, de la richesse et de la gloire! voilà qu'elle lui jure d'être à lui! voilà qu'elle le nomme son fiancé! Oh! mon Dieu! mon Dieu! comment supporter tant de joie? comment mériter tant de félicité? Elle le lui a appris: en s'en montrant digne... Et il le sera, il le jure.

Bientôt à cet état d'exaltation succéda une réaction profonde de tristesse et de découragement. Après la joie d'être aimé de Sarah venait la douleur de la quitter... La quitter pour un temps illimité, pour toujours, peut-être. Le cœur lui manqua. Il voulut aller se jeter aux pieds de Sarah et la supplier de devenir de suite sa femme, sans courir après des chances impossibles de fortune et de gloire. Mais la pauvreté se dressa devant lui, froide et inexorable! Et puis il comprit qu'une pareille faiblesse le flétrirait aux yeux de la jeune fille! Dès le lendemain matin, il prépara tout pour rendre son départ le plus prochain possible.

## CHAPITRE TROISIÈME.

### DÉPART.

Pendant les huit jours qui s'écoulèrent, Sarah ne changea rien en apparence à sa manière d'être avec le jeune homme: elle évita tout entretien particulier avec lui et se garda des allusions les plus indirectes à ce qui s'était passé entre eux; elle n'en trouvait pas moins mille moyens de lui donner du courage. George dans ces encouragemens lisait les inflexions de la voix de Sarah, dans ses regards, dans ses moindres gestes. Cependant, je vous l'ai dit, quand il annonça son prochain départ, la courageuse fille ne put cacher son trouble et sa pâleur en face du sacrifice qu'elle avait demandé: la force pensa lui manquer.

— Il veut nous quitter! s'écrièrent les enfans.

— Mais la maison va devenir un désert! ajouta douloureusement mistress Elmy.

L'apothicaire se sentit tellement troublé qu'il mêla, dans une potion qu'il préparait, de la bourrache au lieu de follicules de séné. Il jeta brusquement la préparation dans la rue et se mit à fouiller longuement dans un bocal en tournant le dos à Crabbe pour dérober son émotion.

Un long silence s'établit parmi toutes ces personnes consternées. A la fin mistress Elmy murmura:

— Permis à vous d'être ingrat, George; mais je vous aimais comme mon propre fils!

— Ingrat! s'écria le jeune homme : Ingrat! Moi, oublier les bontés dont vous m'avez comblé! Non! je serais un misérable indigne de la tendresse que vous m'avez témoignée. Mais il faut que j'obéisse à des ordres que j'ai reçus, des ordres sacrés et sans réplique, ajouta-t-il en attachant ses yeux sur Sarah.

— Voilà donc ce que vous mandait la lettre que vous aviez reçue ce matin de votre père? demanda mistress Elmy.

— Cette lettre est relative à mon départ, se hâta de reprendre Crabbe en détournant un peu le sens réel de la vérité. Car cette lettre contenait purement et simplement une autorisation de quitter Wickhambroock ; autorisation qu'il avait demandée à son père.

— Si votre père le veut, il faut obéir! interrompit l'apothicaire. Je vais écrire quelques lettres à mes correspondans de Londres pour qu'ils vous facilitent les moyens de trouver une place dans quelque bonne pharmacie.

— Et moi, dit mistress Elmy, je vais, avec Sarah, mettre en état le linge de cet enfant prodigue qui nous abandonne, car il ne trouvera point à Londres des mains aussi adroites que celles de ma nièce pour plisser ses jabots et repriser ses bas.

Le reste de la journée s'écoula tristement, et le souper, qui rassemblait pour la dernière fois autour de la table tous les membres de cette petite congrégation de personnes qui s'aimaient, ne se passa guère avec moins de mélancolie. Quand le repas fut terminé, maître Elmy prit sa Bible et en lut quelques passages qui faisaient allusion aux douleurs du départ et à la résignation aux volontés de la Providence. Puis chacun se sépara silencieusement et se retira dans sa chambre. George trouva sous son chevet un petit paquet cacheté sur lequel Sarah avait écrit ces mots :

*Pour n'être ouvert qu'à Londres.*

Le lendemain, au point du jour, George Crabbe se mit en route, à pied, et son bagage renfermé dans un sac de peau qu'il portait sur ses épaules. Sam, Daniel et mistress Elmy pleuraient; l'apothicaire s'efforçait de retenir ses larmes; Sarah priait.

## CHAPITRE QUATRIÈME.

### A LONDRES.

Tandis que l'ennui s'emparait de la maison de l'apothicaire et que chacun y éprouvait vivement le vide causé par le départ de Crabbe, Sarah sentait sa foi, son admiration, sa tendresse pour le jeune homme prendre un caractère plus vif et plus profond. Rembrandt disait que les tableaux ne sont point faits pour être vus de trop près. Peut-être, hélas! en est-il de même de ceux que nous aimons! L'absence qui les éloigne ne nous laisse plus apercevoir des petites inégalités que sentaient nos doigts et que voyaient nos regards. L'imagination et le cœur peuvent en liberté les poétiser et les entourer d'auréole. Quand George se trouvait près de Sarah, il était simplement pour elle un jeune homme auquel elle révélait sa force. Elle l'encourageait, elle le protégeait! Une fois parti, il devint un héros véritable, plein de courage et de force, qui marchait énergiquement à une fortune et à une gloire assurées. Elle n'avait qu'une pensée : lui, toujours lui! Ses journées s'écoulaient en longues rêveries, dans lesquelles elle évoquait un à un, pour les dorer de la splendeur de sa tendresse, les souvenirs des moindres détails de la vie de George. Elle se rappelait en quels lieux il les avait dits, avec quelles inflexions de voix il les avait contés et quelle était son attitude! Elle chantait sans cesse un chant de cette épopée, dont le héros passait, davantage de jour en jour, à l'état d'apothéose. Qui méritait mieux du reste, se disait-elle, cette affection religieuse de la jeune fille que l'infortuné dont jamais le sourire d'une mère n'avait consolé l'enfance souffreteuse? Né d'une famille de pêcheurs, dans une chétive cabane sur les bords de la mer, il avait connu le péril, le travail et la fatigue à l'âge où les autres enfans n'ont encore ni rien connu ni rien souffert de la vie réelle. Son père, blessé dans une excursion maritime, s'était vu réduit à quitter ses filets pour se faire maître d'école : pauvre ignorant qui enseignait ce qu'il ne savait pas! Puis il se jeta dans les agitations des guerres civiles, devint un whig et passa bientôt plus de temps à la taverne qu'à la classe; ce qui rendit bientôt la classe déserte. Pendant qu'il s'enivrait et qu'il conspirait, sa fille aînée s'efforçait de gagner du pain aux six enfans en bas âge, dont elle était devenue la mère. Un jour, la misère et la faim diminuèrent de moitié la pauvre famille. Les trois plus jeunes moururent, et la sœur aînée, la protectrice des deux garçons qui restaient, s'endormit, un soir, en priant le ciel de ne point abandonner les deux orphelins. Alors il fallut bien que le père s'occupât d'eux. Il reprit son métier de pêcheur et les chargea, à bord de sa barque, de la besogne de mousses. Mais la paresse et la débauche avaient affaibli ses bras et amolli son courage : il punissait ses fils, en les battant, de sa propre maladresse et de son peu de courage.

George, quand son père ne l'emmenait point à la pêche, passait ses journées chez une vieille voisine qui l'avait pris en amitié, qui lui enseignait à lire, et qui se plaisait à lui raconter des histoires merveilleuses et des légendes de fées, qu'il aimait passionnément. Tous les deux prenaient au sérieux et croyaient, comme réels, ces rêves de la tradition populaire. Crabbe s'attendait sans cesse à voir quelque brownie venir, sa baguette d'or à la main, pour le protéger et le rendre heureux. Hélas! la seule fée qui veillât sur lui, la vieille femme son amie, mourut et légua à l'écolier son pauvre mobilier, afin qu'en le vendant il pût aller faire des études à la ville voisine (Stowmarket). Tandis que l'enfant se livrait avec ardeur au travail, son père dissipait à la taverne le legs qui appartenait à son fils, et on renvoya George de la pension parce les quartiers n'en étaient plus payés. Il fallut donc revenir à Aldebourgh et renoncer aux études qui développent l'intelligence, pour reprendre des travaux manuels. Ces travaux n'étaient même plus les fatigues aventureuses de la mer : le père de Crabbe l'envoyait dans les magasins du quai de Slanghden, où le jeune homme fabriquait du beurre et du fromage. Il tomba malade ; on ne voulut plus de lui dans les ateliers, où ses bras n'avaient plus la force nécessaire pour la fabrication des denrées, et ce fut alors qu'un fermier le prit en pitié et songea à le faire entrer comme garçon apothicaire chez maître Elmy.

Telle était l'influence exercée par la tendresse de Sarah sur l'imagination de la jeune fille qu'elle éprouvait un souvenir attendrissant de l'arrivée de Crabbe chez l'apothicaire. Elle ne se rappelait plus ni l'habit large qui retombait autour du corps maigre de George comme une voile désenflée sur le mât d'un navire, ni de la perruque, ni de la tête chauve qui l'avaient tant fait rire. Elle ne voyait plus qu'un jeune homme pâle, souffrant, abandonné et qui subissait héroïquement les épreuves de la misère! Puis elle formait mille rêves d'or pour l'avenir. Pas un doute ne s'élevait dans son âme sur les succès que son fiancé allait obtenir à Londres. Elle le voyait poëte, recherché, fêté, enivré de gloire et de louanges... Hélas! une lettre de Crabbe, une lettre attendue depuis longtemps et adressée à la fa-

mille Elmy, car les chastes fiancés n'avaient point pris d'abord de mesures pour s'écrire directement et en secret, annonça que le poëte, désespérant de trouver un imprimeur pour un poëme qu'il avait composé, avait ouvert une officine d'apothicaire dans un village.

Ce n'était là ni le moyen d'arriver à la fortune ni le moyen de conquérir de la renommée. Crabbe le comprit bientôt, et quelques lignes d'un journal qu'il écrivait chaque soir serviront à donner une idée de la situation d'esprit et des souffrances qu'il éprouvait:

« Une année de peines et de soucis, de misères, de souf-
» frances et de cruelles déceptions, vient de s'écouler pour
» aller se perdre dans le sein de l'Éternel! — O Seigneur,
» souviens-toi maintenant de mes prières et de mes larmes!
» pardonne-moi mes fautes et mes erreurs!

» O toi, source du vrai bonheur! inspire-moi plus de
» soumission à tes décrets; apprends-moi à réprimer des
» espérances qui m'égarent, à supporter le malheur sans
» faiblesse!

» Que l'année qui vient de s'écouler, ô mon Dieu! ne soit
» plus un tourment pour moi; que celle qui recommence
» ne m'apporte pas de nouvelles peines! Cependant que ta
» volonté s'accomplisse! »

Pendant ces jours de détresse, il errait souvent dans la campagne, emportant avec lui tantôt une petite édition d'Ovide ou de Tibulle, tantôt un Catulle ou un Horace. Le but de sa promenade habituelle était le bois de Hornsey. Là, comme le philosophe de Genève, il cherchait des plantes et des insectes. Un après-midi il était allé plus loin que de coutume; il se sentit trop fatigué pour retourner à la ville; il n'avait pas un schelling sur lui. Ne pouvant donc se procurer nulle part ni un gîte pour la nuit, ni un souper dont il avait grand besoin, il s'étendit sur une meule de foin, passa les derniers momens du jour à lire Tibulle, et quand la nuit fut venue, il s'endormit jusqu'au lendemain matin.

Voici quelques extraits de son journal à peu près à la même époque:

25 AVRIL. *L'Advertiser* de ce jour demande un secrétaire. S'adresser à M. Brooke, Conventry street, Hay-Market. J'irai m'y présenter demain.

27 AVRIL. Démarche sans succès. M. Brooke m'a fait répondre par sa servante que la place était occupée de la veille. Je n'ai rien à me reprocher.

1er MAI. Ma bourse se compose de cinq schellings six pences. Dieu seul sait ce que j'aurai à la fin du mois.

16 MAI. Une folle tentation a opéré une grande réduction dans mes fonds. J'ai marchandé les Œuvres de Dryden, trois volumes in-8°. On me les a faites cinq schellings; j'en ai offert trois, on m'a pris au mot: marché conclu, et me voilà encore dépouillé de trois pauvres schellings.

DITO. C'est une triste chose de n'avoir qu'un habit. J'ai déchiré le mien au coude en passant contre une boutique. Rentré dans mon grenier, j'ai eu recours à mon hôte, qui m'a donné une aiguille, du fil et quatre feuilles de papier gris, dont je me suis fait un coude assez passable.

18 MARS. Je suis allé me promener au bord d'un petit ruisseau: il y avait, au milieu de cet étang couvert de couleuvres et de plantes aquatiques, un hydrophibe qui commençait à filer, sur une feuille de roseau, la coque où il voulait déposer son nid. A la vue des mille rayons brillans qui venaient colorer de leurs couleurs prismatiques les ailes du scarabée, je sentis mon cœur se pénétrer d'espoir. « Dieu, me suis-je dit, protége cet insecte, et il n'abandonnera pas un orphelin qui marche dans ses voies. » Je me suis levé plein d'une sérénité inaccoutumée, et j'ai pu prier!



Hydrophile vulgaire.

20 JUIN. O ma chère Sarah! je viens de recevoir une lettre de vous... la première que vous écrivez à celui que, malgré tant d'épreuves, vous nommez encore votre fiancé... Que vous me désolez! Vous voulez connaître toute l'horreur de ma situation! il faut cependant bien que je vous dérobe quelque chose; je ne puis vous dévoiler tant d'angoisses... Vous dirai-je que je n'ai plus rien? que j'ai vendu mes hardes, engagé ma montre et mes livres, ma trousse de chirurgie... que je suis endetté envers mon hôte, enfin que je ne sais pas de quoi je vivrai la semaine prochaine? Oh! non, bon ange! ne me demandez pas de ces confidences-là... je ne puis vous les faire... Ce qui me désespère, c'est que je n'ai plus d'habit décent... Patience! une quinzaine peut amener bien des changemens.

Mon Dieu! je mets toute ma confiance en toi... Mes maux ne font que s'accroître... M'abandonneras-tu à ma détresse? Oh! non, tu es mon Rédempteur...

Il s'adressa successivement à plusieurs grands personnages. Il insérait dans chaque lettre une pièce de vers de sa composition, avec l'espérance de se faire ainsi connaître et d'obtenir quelques encouragemens pécuniaires. Pauvre poëte... qu'était-il pour qu'on s'occupât de lui? Silence ou refus dédaigneux, tels furent les résultats de ses missives... Une heureuse inspiration le porta enfin à frapper à la porte de l'illustre Burke, et ses plaintes touchantes ne furent pas cette fois repoussées par le noble cœur; la lettre qu'il lui écrivit se terminait par ces mots:

« Toutes les personnes au milieu desquelles je vis s'é-
» tonnent et s'affligent de me voir à cette extrémité sans
» appui ni protection. Il y a dix jours, j'ai été forcé de si-
» gner un billet de la moitié d'une somme que je dois pour
» éviter d'être arrêté. J'ai écrit aussitôt à mes amis pour

» leur demander quelque assistance; tous sont aussi pauvres que moi. J'ai employé hier tous les moyens honnêtes pour me procurer de l'argent, mais sans succès. J'ai obtenu à grande peine huit jours de répit de mon créancier; après ce délai plus de merci, la prison m'attend.

» Pardonnez-moi, monsieur, de vous fatiguer de ces détails; je m'adresse à vous comme à un homme compatissant; permettez-moi d'ajouter à un grand homme; je n'ai pas d'autres droits à vos bienfaits que le malheur.

» Voulez-vous des preuves de ma véracité? je vous en donnerai, monsieur. Je me suis souvent abusé moi-même, mais je n'ai jamais abusé personne; puissse votre cœur être touché de ma requête! Je sais que les personnes hautement placées dans le monde par leur rang et leur fortune sont assiégées de pétitions importunes et forcées le plus souvent d'y répondre par un refus; aussi ai-je peu d'espoir d'être mieux accueilli que bien d'autres. Mais si vous me refusez votre appui, monsieur, accordez-moi au moins votre estime, et dites-moi que ma demande ne vous a point blessé. »

M. Burke lui remit cinq livres. Cette ressource ne tarda pas à s'épuiser. Les dettes commencèrent à arriver de nouveau, et il résolut de s'adresser à M. Dudley North, à qui son père avait rendu quelque service durant les élections. Celui-ci était un homme d'intelligence et de cœur capable de juger du moral de Crabbe. Il l'encouragea, lui donna le conseil d'aller à Londres et finit par lui glisser dans la main dix livres sterlings. Le jeune homme, quand il se vit en possession des cent vingt-cinq francs, se crut riche à jamais et s'embarqua le lendemain sur une chaloupe marchande. Quand il débarqua à la tour de Wharf, les frais du voyage ne lui laissaient plus que soixante-quinze francs.

Là, une consolation attendait le jeune homme, une consolation qui lui rendit toute son énergie. C'était une seconde lettre de miss Sarah Elmy.

« Mon cher fiancé, lui disait-elle, j'apprends toutes vos souffrances et toutes vos épreuves. Votre Sarah les partage, mais elle ne perd point l'espérance. Résignée à la volonté de Dieu, elle attend avec une foi vive le terme des épreuves qui vous sont réservées. »

Elle terminait en lui recommandant d'aller rendre visite à un marchand de drap dans le Cornhill. La femme de ce marchand de drap était une amie de la mère de Sarah, et fit le meilleur accueil à George. Son mari lui donna de bons conseils, l'aida de sa bourse et voulait même qu'il prît un logement chez lui. Crabbe les remercia, promit de venir dîner avec eux tous les dimanches, alla se loger dans un grenier, chez un perruquier, se mit à écrire avec ardeur, et finit, à force de démarches, par trouver un libraire qui consentît à publier le poëme du *Candidat*. Ce libraire, qui se nommait Payne, resta tout étonné du succès qu'obtint le petit livre : il demanda à l'auteur de faire un second ouvrage, et promit, cette fois, de lui donner des honoraires. Hélas! Payne fit faillite avant d'avoir terminé l'impression du *Village*, et cette chance de salut manqua encore à Crabbe.

M. Burke vint de nouveau en aide au poëte, l'établit dans sa propre maison à Beaconsfield et lui donna les fonds nécessaires pour créer une entreprise de librairie, sous le titre de *Bibliothèque de Village*. Quand le succès eut justifié l'idée de cet ouvrage, d'illustres écrivains en devinrent les collaborateurs et se prirent d'amitié pour le jeune écrivain qui en était le créateur. Reynold, Samuel Johnson et Fox étaient du nombre. Ils engagèrent Crabbe à entrer dans les ordres, et il suivit ce conseil, qui s'accordait merveilleusement d'ailleurs avec ses idées religieuses. Sa réputation littéraire, jointe au crédit de ses amis, lui fit obtenir le titre de chapelain du duc de Rutland.

Ce fut à ce titre qu'il habita le château de Taymouth, dont le *Musée* a placé une vue en tête de cette notice.

C'était une position honorable, mais elle ne lui rendait pas encore possible son union avec miss Sarah. Un jour le chancelier lord Thurlow, qui lui témoignait beaucoup d'amitié, s'informa des causes de la tristesse du jeune ministre. Celui-ci lui fit confidence de ses amours et lui parla du bonheur qu'il éprouverait si sa position s'améliorait jamais assez pour lui permettre d'épouser sa chère fiancée. Lord Thurlow reçut cette confidence avec une froideur apparente.

A quelques semaines de là, il proposa à Crabbe de l'accompagner dans un voyage que les devoirs de sa charge l'obligeaient à faire à Stathern dans le Dorsetshire. Crabbe y consentit volontiers, et tous les deux partirent.

## CHAPITRE CINQUIÈME.

### LA VISITE D'UN AMI.

Dix années après le départ de Crabbe avec le chancelier Thurlow pour Stathern, Walter Scott, jeune encore, mais déjà célèbre par son poëme de *Marmion*, suivait en poste la route de la petite ville du Dorsetshire. La voiture s'arrêta devant une charmante maison dont la façade blanche s'élevait au milieu de groupes d'arbres, et devant laquelle se déroulait un vaste jardin. A mesure que le jeune poëte avançait dans la maison, il admirait mille ingénieuses dispositions qui ajoutaient encore aux agrémens naturels de ces lieux pittoresques. Dans un étang artificiel bondissaient des poissons; une petite mare permettait à des insectes aquatiques de se livrer en liberté à leurs mœurs, rendues ainsi faciles à étudier; il y avait des volières pour les oiseaux et de belles étables pour les bestiaux à côté d'une riche basse-cour. Quatre enfans, dont le plus âgé pouvait compter neuf ans, jouaient sur le gazon avec une chèvre et un gros chien, tandis que leur mère les regardait tendrement par la fenêtre et que leur père visitait une belle serre pleine de fleurs exotiques. A la vue de Walter Scott, il sortit précipitamment de cette retraite embaumée et courut se jeter dans les bras de son ami :

— Cher Walter Scott!

— Cher Crabbe!

Et tous les deux allèrent au devant de la mère des enfans, qui descendait le perron et venait saluer son hôte.

— Mon ami, je vous présente ma femme, ma chère Sarah! Sarah, voici notre ami Walter Scott... Il quitte son Edimbourg chérie pour venir nous donner une semaine entière.

Quoiqu'elle eût passé la première jeunesse et qu'elle comptât trente ans environ, mistress Crabbe était d'une grande beauté. Elle accueillit Walter Scott avec un sourire d'une ineffable douceur. Les enfans accoururent de leur côté, et par cet instinct qui ne les trompe jamais, ils comprirent de suite qu'il venait de leur arriver un ami. Les jeunes garçons s'emparèrent gaîment d'un livre que l'étranger tenait à la main et coururent le déposer dans la chambre destinée au nouveau venu. Les petites filles, plus retenues, se contentèrent de lever sur lui leurs grands yeux bleus et de lui faire une de leurs plus belles révérences. Walter Scott s'assit d'abord quelques momens dans le salon, dont il admira la disposition habile et pleine de goût. Une glace sans tain qui s'ouvrait sur la serre en laissait admirer les magnifiques trésors : de la fenêtre, on décou-

vrait un charmant paysage; enfin, les meubles, quoique de forme simple, revêtus d'étoffes de peu de prix, réunissaient de l'élégance à un confortable intelligent. La bibliothèque et la salle à manger présentaient les mêmes avantages, et les chambres à coucher offraient un calme et une exquise propreté qui devaient ajouter encore au bien-être du sommeil et du repos.

— Je comprends que vous ne veniez jamais à Londres, mon cher Crabbe, dit Walter Scott. Mais comment ne publiez-vous, du moins, ni vers ni livres, vous le plus célèbre de nos poëtes et le plus populaire de nos écrivains?

—C'est que je n'ai point le temps d'écrire, répondit Crabbe avec simplicité. En face de la poésie de la nature, la poésie écrite pâlit singulièrement. Je n'ose mettre mes œuvres d'homme à côté des œuvres divines de Dieu. Le soin de mon presbytère et de mes ouailles; mes joies de famille et mes études d'histoire naturelle ne me laissent guère de temps. Quand j'ai quelque loisir, je m'assieds aux genoux de ma chère Sarah, je prends sur les miens un de mes enfans, les autres m'entourent, et je reste ainsi absorbé dans les joies du cœur et devant quelques miracles de la nature. Tantôt c'est un cactus grandiflorus qui déploie lentement son calice d'or, de diamans et de pourpre. Une autre fois, je suis des yeux les luttes et les amours de ces insectes aquatiques qui vivent dans mes grands bocaux, comme ils le feraient au milieu de la mare qui les a vus naître. Voici des lampyres que je conserve depuis deux années dans ces vases de verre où je leur ai planté une petite prairie artificielle. Ils viennent d'Italie; un ami me les a rapportés, et rien n'a encore obscurci l'étoile lumineuse qu'ils portent partout avec eux.

Puis j'ai mes livres, ma serre, mes sermons à préparer! A peine me reste-t-il le temps d'écrire à quelques amis que j'aime tendrement comme vous, cher Walter.

— Et voilà le bonheur pur et sans nuage dont vous jouissez depuis dix ans!

— Oui, mon ami, Dieu me comble de tous ces bonheurs depuis le jour où mon bienfaiteur, le chancelier Thurlow, m'amena dans ces lieux disposés comme vous le voyez. Nous étions encore dans sa voiture quand j'aperçus une femme, une ange aimée que je n'avais pas vue depuis bien des années, ma Sarah, accourir au devant de moi.

— George, me dit le lord, voici votre femme.

Et sans me laisser le temps de me reconnaître, il me conduisit à l'église, où nous attendait le ministre de Belvoir, qui célébra notre union et qui m'installa comme pasteur de ce pays. Depuis lors, Dieu m'a comblé de ses bénédictions; il m'a rendu père, il a inondé mon cœur des félicités qui se multiplient pour le chrétien, marié selon Dieu et selon son cœur; pour le père qui voit croître autour de lui quatre enfans bien-aimés. Nous avons bien eu, de temps à autre, nos jours d'épreuves et de douleurs, mais nous les avons acceptés avec résignation, et ces épreuves ont été bien rares, d'ailleurs.

Pendant la semaine que Walter Scott passa près de son ami, il ne put se lasser d'admirer le profond savoir de Crabbe et les études merveilleuses qu'il avait faites. En quittant Londres, il ne savait ni un mot de français ni un mot d'italien; maintenant il s'exprimait dans ces deux langues avec une extrême facilité. Il entretenait des correspondances sur la géologie avec Cuvier; les entomologistes les plus célèbres le consultaient sur l'histoire des insectes, dont personne mieux que lui n'avait étudié les mœurs, et enfin, non moins heureux botaniste, il avait découvert plusieurs espèces de la Flore anglaise.

Après une semaine entière, Walter Scott quitta Crabbe et son excellente et naïve femme avec un vif sentiment de regret.

— Je vous aimais déjà beaucoup, lui dit-il en le quittant, mais maintenant je vous aime davantage, je vous aime avec votre femme et vos enfans.

## CHAPITRE SIXIÈME.

### CONCLUSION.

Le bonheur de Crabbe dura huit années encore, au bout desquelles les épreuves qui avaient frappé le commencement de sa carrière recommencèrent encore pour lui.

La santé de mistress Crabbe s'affaiblit, et son mari en conçut de vives inquiétudes. Il sortait peu et ne voyait plus qu'un très-petit nombre d'amis intimes, parmi lesquels on remarquait les deux frères Dudley et le révérend Richard Turner, en qui il trouva non-seulement le plus aimable des hommes, mais encore un judicieux critique. Il se rencontra aussi quelquefois chez M. North avec les whigs les plus distingués de l'époque. Là Fox, qui l'avait perdu de vue depuis longtemps, le reconnut un jour au moment de se mettre à table, lui fit l'accueil le plus cordial, et lui dit affectueusement, comme ils passaient du salon dans la salle à manger: « Ah! M. Crabbe, si l'on vous eût rendu justice, vous nous auriez dépassés tous. » Dans la soirée, il lui fit l'offre obligeante de lire pour lui les manuscrits qu'il voudrait livrer à l'imprimeur.

Mistress Crabbe mourut à la fin de l'année 1813; quelque pénible que fût pour le poëte depuis longtemps l'existence maladive de sa femme, il ressentit de cette perte une douleur si violente qu'il parut atterré comme par un coup imprévu. Il tomba malade et demandait sans cesse que la tombe de sa chère Sarah restât ouverte pour le recevoir bientôt. Entouré des soins empressés de sa famille, il reprit peu à peu des forces et du courage; mais il ne se livra plus à ses occupations habituelles. Son jardin, qu'il aimait tant, n'avait plus de charme à ses yeux; il sentait un changement indéfinissable dans tout son être. A cette époque la belle cure de Trowbridge devint vacante; le fils du duc de Rutland, qui avait hérité de son père d'une grande affection pour le poëte, sachant combien Crabbe avait à souffrir dans les lieux où il avait été heureux, lui offrit aussitôt ce bénéfice. Crabbe se hâta d'accepter.

Crabbe reconnut bientôt que sa santé, depuis longtemps chancelante, s'affaiblissait de jour en jour. Des attaques du tic douloureux, qu'il éprouvait depuis la mort de sa femme, devinrent plus fréquentes de 1822 à 1831. Le 7 janvier de cette dernière année il écrivit à son fils la lettre suivante:

« Je tombe dans la langueur et l'inertie; cet état me désespère, j'ai peine à m'y résigner. C'est, je le sais bien, une infirmité de l'âge; la vieillesse fait chez moi des progrès inconcevables; je ne puis les arrêter; elle s'attaque surtout à ma mémoire, la cruelle!... Cependant je rends grâce à Dieu de ne pas souffrir davantage... J'ai à la gorge une douleur qui m'empêche de lire mes prières à haute voix avant le déjeuner; mais après ce repas, je m'en trouve peu incommodé le reste de la journée. Ne croyez pas cependant que cet affaiblissement de mes facultés soit une maladie prononcée... je ne suis pas malade!... Comme le roi Lear, je suis un pauvre vieux fou, avec cette différence que je n'ai pas de fille qui me tourmente. Vous êtes tous si bons pour moi!... »

Crabbe se rassurait vainement; un rhume violent acheva d'ébranler sa constitution minée par l'âge et les infirmités; quelques semaines après avoir écrit la lettre que nous venons de citer, il passa plusieurs jours dans des souffrances aiguës et rendit le dernier soupir dans les bras de ses enfans.

A la nouvelle de sa mort, les boutiques furent fermées dans la ville, la nombreuse population de Trowbridge donna des témoignages publics d'une vive douleur. Quatre-vingt-dix des principaux habitans assistèrent à ses funérailles et suivirent ses dépouilles mortelles jusqu'au lieu de la sépulture; la tristesse peinte sur les visages, les regrets hautement exprimés par une multitude affligée, la solennité imposante de la cérémonie conduite par les personnes les plus graves, tout concourut à rendre un hommage éclatant au double caractère de l'homme de bien et de l'homme de génie.

Voici, pour terminer cette notice sur l'un des plus grands poëtes de l'Angleterre, le portrait qu'en a tracé lord Byron, qui était allé le visiter avec sir Thomas Moore, auteur du poëme des *Amours des Anges :*

« La première fois que je vis Crabbe, dit l'auteur de *Lara*, ce fut à Holland-House, où lui, Thomas Moore et moi, nous passâmes une bonne partie de la matinée dans le parc et la bibliothèque. Notre conversation roula sur différens sujets. Il se montra zélé partisan de Fielding; moi, je pris la cause de Smolett. Il soutenait son opinion avec une douceur charmante, sans que ses argumens y perdissent de leur force. Pour les *petits riens* de conversation, je lui trouvais moins de facilité que ses talens si variés ne me l'avaient fait supposer. Il me dit : « J'ai perdu le bonheur depuis la mort de » ma femme. — Monsieur, lui répondis-je, l'homme dont » les mœurs sont douces et pures, dont la conversation » captive et commande l'intérêt, ne peut être tout à fait » malheureux. » Moore nous quitta. Foscolo vint le remplacer; quel contraste entre Crabbe et lui! ce sont deux hommes supérieurs; mais il me sembla que j'avais à l'un de mes côtés une cataracte mugissante et à l'autre un tranquille ruisseau. »

S. Henry BERTHOUD.

# ÉTUDES BIOGRAPHIQUES.

## FRONT BRULÉ.



Vue d'Inspruck.

Pas d'autre nom : Stirnbrand, *Front-Brûlé*, c'est le surnom qui, dès son plus jeune âge, tint lieu de prénom, de nom de baptême, de nom patronymique au pauvre orphelin. Ce surnom, il le dut au second malheur de son enfance; je dis au second, car le premier fut sa naissance.

Le père de Stirnbrand était un soldat que son fils ne connut jamais; la guerre l'avait fait tomber sous la balle française à la bataille donnée devant la ville d'Inspruck, dont le *Musée* donne une vue en tête de cette notice.

Donc Stirnbrand, fils d'une vivandière et d'un soldat, naquit à l'armée. Où? Je n'en sais rien, parce que lui-même l'ignore. Quand? A peu près en 1793. *A peu près*, car son âge exact, il ne le connaît pas mieux que son père et que sa patrie.

Tout petit, laissé auprès du foyer où sa mère préparait le repas de quelques sous-officiers qu'une haute paye mettait en mesure de fréquenter le restaurant établi sous une vieille toile enfumée, entre quatre piquets, l'enfant tomba la face sur les tisons. Ses cris attirent la cantinière, qui le fouetta pour le punir d'une négligence dont elle était coupable, peut-être aussi pour le guérir, en vertu de cette loi de l'allopathie qui veut que déplacer l'irritation ce soit faciliter la guérison du mal.

Un vieux soldat, brave homme qui connaît la Maritorne



Grenadier allemand.

pour ce qu'elle vaut, arrache l'enfant des mains de cette furieuse, l'embrasse, le console, et, homœopathe sans le savoir, il attise le feu, en fait un brasier ardent, puis, cachant les yeux du petit brûlé, présente son front à l'ardeur du charbon rouge. L'enfant crie; cette fois il n'est pas battu; c'est le vieux soldat qui reçoit de la mère le plus franc coup de poing que femme en colère ait jamais donné. Le soldat jure, mais ne lâche pas le blessé; il le présente de nouveau au feu et tache de convaincre la mère que le meilleur remède à la brûlure c'est la chaleur à un haut degré. Il sait bien cela, lui, fils d'un forgeron, qui s'est brûlé cent fois au fer rouge apporté sur l'enclume.

Le lendemain, l'enfant était guéri. Une large cicatrice au front témoignait de son accident, et tout le monde l'appelait Stirnbrand.

Stirnbrand n'a pas le souvenir qu'un nom plus doux ait jamais caressé sa première enfance; cependant sa mémoire lui rappelle très-bien les circonstances auxquelles il dut le nom qu'il porte. Il avait à peu près deux ans... Toujours *à peu près!* Rien de certain pour lui sur le commencement de sa vie, que la dureté de sa mère et sa brûlure!

Un autre incident, dont les détails lui ont laissé une impression durable, est pour lui le second chapitre de son histoire toute romanesque. Il y a vingt ans qu'il le racontait avec une naïveté touchante, dont je voudrais bien pouvoir conserver l'expression. Je vais le laisser dire lui-même.

« Ma mère avait un second enfant, une petite fille, dont j'ai connu le père. C'était un grand et beau grenadier, fort brave, je crois, mais fort peu tendre assurément, du moins pour moi. Non qu'il me frappât souvent; mais il me grondait sans cesse, me rudoyait, m'injuriait et me disait quelquefois : « Stirnbrand, le plus beau jour de ma vie sera ce- » lui où je ne te verrai plus à côté de ma jolie Rose. »

» Rose avait deux ans. J'avais pour elle des soins tout fraternels, je lui donnais tout ce qui me venait des maraudes que je faisais dans les cantines voisines de la nôtre; aussi n'était-elle pas comme le grenadier, son terrible père: elle m'aimait, et je crois que nous serions restés toute notre vie ensemble qu'il ne lui serait jamais venu à la pensée de me faire l'aveu que le disgracieux auteur de ses jours m'exprima un jour en ces termes: « Paresseux, grandis donc! » et va donc te faire tuer par les Français! »

» Ma mort était dans tous les mauvais propos du Goliath en bonnet d'ours. Quand sa douce amie, ma respectable mère, lui avait versé le nectar un peu plus que de raison, ce que j'avais de mieux à faire, c'était de me cacher, et je n'y manquais guère. Aussitôt que je voyais la moustache de M. Frantz Schilmann, que j'appelais toujours, dans mes conversations avec les autres enfans de troupe, M. Schilmen, ou comme vous diriez en français, M. Méchant, M. Mauvais; aussitôt, dis-je, que je voyais sa moustache se hérisser comme celle d'un chat que la rencontre d'un chien contrarie, je m'enfuyais à toutes jambes. En quoi le gênais-je cependant, le grenadier Frantz? De quoi pouvait-il être jaloux en moi? Certainement ce n'était point de l'affection que me portait Grete Wein-Suppe (Marguerite Soupe-au-Vin), ainsi que le régiment appelait ma mère. J'ai toujours soupçonné que mon père et Frantz avaient été rivaux, et que M. Schilmen poursuivait en moi l'ancien soldat de Nassau, heureux avant lui auprès de Jungfer Grete.

» Quoi qu'il en soit, menacé par Frantz, battu par Grete, quelquefois caressé par Rose, je n'étais guère heureux, et j'attendais avec assez d'impatience que l'âge de douze ans venu me permît de prendre un fifre et d'apprendre à battre en mesure sur la peau tendue d'un glorieux tambour. Je n'avais encore que cinq ou six ans; c'était bien peu, et j'étais loin de compte avec mes espérances.

» Un jour que la division à laquelle nous appartenions était campée sur les bords de la Meuse, ma mère, Dieu lui pardonne comme je lui ai pardonné! ma mère prit Rose dans ses bras et moi par la main :

» — Viens, me dit-elle d'un ton qui me fit trembler; viens te promener.

» — J'ai faim, j'aime mieux dîner.

» — Il n'en est pas besoin, répliqua-t-elle en me tirant pour me forcer de marcher.

» — Mais j'ai faim, repris-je en faisant une résistance qui fut vaincue bientôt par un coup de pied violent.

» — Je te dis de marcher, petit entêté! Obéiras-tu, vilain? Marche donc, enfant maudit!

» Je marchai en pleurant. Nous nous dirigeâmes vers un bois que traverse le fleuve; l'idée de cueillir des noisettes et des fraises me donna un peu de courage. Mes larmes furent bientôt séchées. Nous venions d'entrer dans le bois, côtoyant la rivière de fort près, — je frémis quand je pense à cela! — quand un homme vint à nous. Il portait le reste d'un costume militaire et avait un bras en écharpe. Il était blessé. Grete Wein-Suppe et lui se reconnurent; ils avaient été autrefois dans le même régiment; ils s'abordèrent.

» — Eh! c'est toi, Grete! la belle vivandière que notre reconnaissance a gratifiée du beau surnom de Soupe-au-Vin, à cause de ton habileté à composer ce divin potage! Que fais-tu ici à pareille heure? Ne mange-t-on plus dans ton bataillon, que te voilà à la promenade? Ah! tu as deux enfans! je t'en fais mon compliment.

» — Ton compliment! tu es bien bon, et il était temps de me le faire, car dans un moment je n'en aurai plus qu'un.

» — Tu vas placer l'autre?

» — Je vais le noyer.

» Par un mouvement d'horreur involontaire je m'arrachai de la main qui me tenait et courus chercher un refuge entre les jambes du survenant. Celui-ci reprit en riant:

» — Noyer un de tes enfans! tu plaisantes, ma chère; tu es toujours d'une gaîté folle, à ce que je vois.

» — Je ne plaisante pas. Deux enfans, c'est trop, et je vais noyer le plus laid.

» Le plus laid, c'était moi, et mon instinct ne m'avait pas trompé. Le soldat me serra contre sa cuisse et dit:

» — Le pauvre enfant n'est pas beau, c'est vrai; mais ce n'est pas sa faute. Où diable as-tu vu qu'on jette à la rivière les agneaux noirs! C'est abominable ce que tu viens de dire là, Grete! Je te croyais bon cœur, ma fille. Tu passais pour excellente autrefois; qui donc t'a changée ainsi? Quelque mauvais génie aura soufflé sur toi... Pauvre créature... Une mère parler ainsi!...

» Ce soldat m'embrassait, et, à chaque baiser, il proférait une exclamation de pitié accompagnée d'un ou deux jurons qui me rassuraient un peu. Je sentais que j'avais un défenseur, et bien que je tremblasse encore en regardant la Meuse, je comprenais que j'étais sauvé! J'étais sauvé en effet, car ma mère avait disparu. Pendant que l'ancien me prodiguait des mots de douceur et lançait au vent de belles injures à Grete, celle-ci avait enfilé un petit sentier, et l'épaisseur du fourré l'avait bientôt dérobée à la colère de mon protecteur.

» — Ah! elle n'est plus là, cette abominable femme! Ne pouvant te noyer, elle t'abandonne! Eh bien! à la bonne heure! Dieu en soit loué! Il m'a envoyé à ta rencontre, sans doute parce qu'il a des vues sur toi. Ne pensons plus à elle, vois-tu; tu l'auras bientôt oubliée.

» — Oui; mais Rose, ma sœur, je ne la verrai plus.

» Je recommençai à pleurer, et nous nous mîmes en marche du côté des cantonnemens. Quand j'aperçus de loin les tentes, je dis à celui qui venait de m'adopter si généreusement:

» — Monsieur, vous qui êtes si bon, ne me menez pas au régiment, je vous en prie; je ne veux plus être soldat. D'ailleurs, il y a dans le bataillon un grenadier qui ne m'aime pas beaucoup plus que ma mère et qui pourrait bien...

» — Tu as raison; quitte tous ces gens-là. Je t'emmène, sois sage, et le ciel te bénira.

» Nous laissâmes le camp à notre droite, et, sans nous arrêter à la ville la plus voisine, nous prîmes le chemin du bourg où mon père adoptif se rendait en vertu d'un congé définitif qui lui donnait le titre honorable de vétéran et où il allait fixer sa résidence, avec toute la considération qui s'attache à un homme qui peut montrer de belles cicatrices. »

Stirnbrand et l'invalide ne furent pas très-longtemps en route. Avant huit jours le vieux soldat eut aperçu de loin le clocher du village qui l'avait vu naître et où il venait mourir, quitte envers la patrie de sa dette de citoyen, qu'il avait noblement payée. A une lieue de la petite paroisse but de leur voyage, nos deux piétons, l'un desquels était bien quelquefois porté par l'autre, rencontrèrent un bourgeois qui avait arrêté sa carriole à une auberge, lieu de stationnement pour les voituriers des deux routes qui se croisent là. Ce bourgeois voyant venir à lui un homme blessé, dans un costume demi-civil et demi-militaire, alla à sa rencontre pour l'engager à se reposer dans l'auberge et à partager son repas, qui venait d'être commandé. L'inconnu était un ancien militaire, et toutes ses sympathies étaient pour les défenseurs de l'Allemagne, à qui les chances de la guerre avaient été peu favorables. Quelles ne furent pas sa surprise et sa joie quand dans l'invalide il reconnut un hussard qui avait servi au même régiment que lui.

— Quoi! c'est toi, mon garçon!

— C'est vous, mon cher lieutenant!

— Sois le bienvenu, mon vieux.

— Vous êtes le bien trouvé, mon respectable officier. Le ciel ne pouvait me ménager une plus agréable rencontre.

— Ah! diable! une aile de moins.

— Pas tout à fait; mais l'aileron est rriblement malade. On dit qu'il pourrait bien arriver que je ne me fisse plus la barbe de la main droite.

— Un coup de sabre?

— Oh! le sabre n'est pas méchant, vous le savez; une large estafilade ne fait pas grand mal, quand la pointe ne vient pas mettre le point sur la virgule. C'est un biscayen, un morceau de mitraille, je ne sais quoi, qui m'a été adressé par de braves artilleurs, à qui je n'en veux pas, parce qu'il y allait pour eux de la vie, la charge que nous faisions, nous petits hussards, sur leur demi-batterie étant très-sérieuse, ma foi! Comme la patte droite est nécessaire à un cavalier, on m'a dit à l'inspection: « Va te faire faire guérir dans ton pays, et si tu guéris, tant mieux pour toi. Plante tes choux, et au besoin sois caporal dans la landsturm. » Je vais donc à mon pays, que voilà là-bas au pied du coteau; je planterai des choux de la main gauche, car la droite me paraît vouloir être une paresseuse pendue à mon bras seulement comme une décoration honorable et à la manière des aiguillettes qu'on suspend à l'épaule. Quant à la landsturm, si on la lève, et ce n'est pas impossible au train dont vont les affaires, j'en serai; je tirerai l'épée de la main valide et ça pourra aller encore.

— Ah çà, mais un bras de moins et un enfant de plus, cela me paraît deux malheurs au lieu d'un. Un fou de hussard a fait un mariage de raison.

— Un mariage, moi! Mon lieutenant, je ne tombe pas dans ces erreurs-là. Le petit que j'ai l'honneur de vous présenter est un cadeau qu'on m'a fait il y a quelques jours et que j'ai accepté, parce que je n'ai pas cru convenable qu'on le servît à dîner aux brochets de la Meuse.

Cette dernière phrase piqua la curiosité de l'ex-lieutenant de cavalerie, qui engagea l'invalide et Stirnbrand à

dîner et se fit raconter l'histoire de l'enfant de Grete Wien-Suppe. Quand le hussard eut fini, le lieutenant lui dit :

— Tu n'as rien que ta retraite, et peut-être une mère ou un père pauvre. Stirnbrand te gênerait ; donne-le-moi. J'en aurai soin, je lui ferai apprendre un état, et il finira par faire un homme, Dieu et moi aidant. J'ai trois enfans, un de plus ne me nuira guère tant qu'il n'aura pas douze ou quatorze ans ; alors il travaillera. Je te donnerai des nouvelles de ton petit Moïse, et j'espère qu'elles seront bonnes.

En disant ces dernières paroles, l'officier frappa amicalement du revers de sa main sur la joue de Stirnbrand, et le regardant avec bonté :

— Tu n'es pas joli, mon enfant, et c'est quelquefois un malheur. La petite vérole a labouré ta figure, le feu a masqué ton front, une marâtre a menacé ta vie, et cependant te voilà ! Tu as échappé à de grands dangers, Dieu n'a donc pas voulu que tu succombasses à ton entrée dans la vie. Sans doute il a eu ses raisons. Tu plairas moins parce que tu n'auras pas cet avantage futile de la beauté ; mais si tu as la bonté, l'esprit, le courage ou le talent, tu seras mieux dans la société que tant de gens qui n'y apportent qu'une figure régulière et une tournure agréable. Si je te rappelle quelquefois que tu es laid, ce ne sera point pour t'en faire un reproche absurde ou odieux, mais pour t'avertir qu'il faut d'autant plus travailler qu'on est bien moins présenté dans le monde par le charme de son visage et les grâces de son corps.

Après ce petit discours, que Stirnbrand, déjà fort intelligent, écouta avec attention, le lieutenant et le hussard vidèrent un dernier verre de brandevin en buvant à leur santé réciproque et à la fortune du petit Front-Brûlé, puis tous trois montèrent dans la carriole, qui fit un détour pour déposer l'invalide à l'entrée de son village. Les adieux de Stirnbrand et de son premier père adoptif furent touchans ; il tint à peu de chose que le vieux hussard ne pleurât comme l'enfant. Stirnbrand n'avait pas versé une larme quand Grete l'avait abandonné ; il ne put voir le vétéran s'éloigner sans que des sanglots vinssent étouffer sa voix ! L'ex-lieutenant coupa court à cette scène pathétique en mettant brusquement au trot le cheval, qui, depuis quelques minutes, s'impatientait et tournait la tête du côté de la route par lequel il devait arriver à son logis. De bonnes et douces paroles, des historiettes amusantes, un tableau calme des plaisirs qui attendaient Stirnbrand dans la compagnie des trois nouveaux amis avec qui il allait vivre désormais, eurent bientôt distrait le fils de la vivandière.

Avant la fin de la soirée, la carriole s'arrêta devant une jolie petite maison située dans un des faubourgs de Lintz. La porte s'ouvrit sans que le lieutenant eût pris la peine de frapper, il était attendu, et toute la famille vint joyeusement saluer son retour. D'abord il présenta à sa femme le petit Stirnbrand, qu'il recommanda ensuite aux soins et à l'amitié du plus âgé de ses enfans, un jeune garçon de douze ans.

— C'est toi, Maximilien, que je constitue le protecteur et même le professeur de notre hôte. Songe que cet enfant est pour moi comme un de tes frères. Je te le confie ; embrasse-le, et commence tout de suite ton office auprès de lui.

Au bout de quelques mois, Stirnbrand fut dans la maison du lieutenant aussi bien que s'il y était né. Il avait trouvé dans l'ex-officier un père dont les habitudes de sévérité étaient tempérées par une bienveillance qui se démentait rarement ; dans chacun des enfans, il aimait une sœur ou un frère ; dans la femme du lieutenant, il lui était impossible de reconnaître une étrangère, tant elle s'était appliquée à confondre dans une même affection ses enfans et celui de la cantinière.

La vie fut douce à Stirnbrand jusqu'à ce qu'arrivât l'âge où il fallait qu'on pensât à lui donner un état. Quelles dispositions manifestait le fils de Grete ? A quelle profession pouvait-on le destiner ? Le bon lieutenant et sa femme avaient bien souvent observé leur pupille et ils hésitaient à se prononcer. Jeter Stirnbrand dans un régiment, c'était s'en débarrasser, mais était-ce lui assurer un avenir ? Front-Brûlé, pendant ses récréations, dessinait beaucoup, mais comme un novice à qui l'instinct tout seul a mis le crayon à la main : il copiait tous les objets qui se présentaient à ses yeux, et quelquefois il réussissait assez bien dans la production de ces images, qui amusaient la famille, enchantée du talent naïf de celui qu'on appelait l'artiste ; mais de pareils essais étaient-ils de nature à faire décider une question grave ? Était-ce une vocation qui se manifestait dans l'enfant de quatorze ans ?... Il vint au lieutenant une idée qu'il soumit bien vite à sa femme, et que celle-ci adopta comme une heureuse inspiration.

— Donnons à Stirnbrand une industrie qui soit en même temps un art. Si l'artiste doit sortir de l'ouvrier, nous le verrons bien vite se développer, grandir et faire de la peinture ; si au contraire sous l'ouvrier il n'y a pas un artiste caché, eh bien ! l'ouvrier vivra de son métier.

— Bien pensé, cela, mon ami, dit la mère de Stirnbrand, et où veux-tu le mettre ?

— Chez Hans Blumm, le peintre en voitures. Il gagne largement sa vie à charger les panneaux des carrosses des armes et devises qui appartiennent aux nobles familles d'Allemagne ; c'est un homme de goût, qui arrange très-bien les manteaux héraldiques et peint avec talent les figures d'hommes et d'animaux qui servent de supports à certaines armoiries. Si Stirnbrand a du cœur à l'ouvrage, Hans lui apprendra le fin et le fort de son métier ; et qui sait ! avec beaucoup de travail, un peu de bonheur et de l'adresse à placer l'histoire de son enfance, qui est curieuse assurément, notre fils adoptif peut devenir peintre des voitures de la cour. Demain j'irai voir Blumm.

Il fut fait comme avait dit le sage lieutenant. Stirnbrand grandit assez vite en mérite, et Hans Blumm lui dit plus d'une fois :

— Tu seras un grand homme dans notre genre, et l'empereur sera bien dégoûté s'il n'aime point à se carrer dans une voiture peinte par toi.

C'était flatteur sans doute ; mais Stirnbrand avait, sinon plus d'ambition, du moins une autre ambition. Le genre où il était habile lui paraissait trop borné, et il aurait voulu pouvoir tenter la pratique d'un art à la fois plus difficile et plus étendu. Bien que la prudence de son père l'avertit souvent du danger qu'il y avait à ne pas se tenir où l'on est à peu près bien, il dessinait d'après nature et peignait d'après les maîtres anciens dont la ville de Lintz possédait quelques ouvrages dans ses églises. Ces études, qui n'étaient pas sans profit pour son état, étaient toute sa distraction ; il n'était heureux que lorsqu'il avait déposé le pinceau de l'ouvrier armorieur pour prendre celui du copiste de Rubens ou de Carrache... Les plaisirs tranquilles que jusque-là il avait goûtés avec joie dans le sein de la famille lui devinrent insipides ; il avait besoin de changer d'état. Le lieutenant, qui le voyait mélancolique, se décida un jour à se séparer de lui ; il le fit venir dans un coin du jardin et lui parla ainsi :

— Tu n'es pas un ingrat, mon fils ; mais la maison où

tu as trouvé longtemps le bien-être, cette maison t'ennuie. Tu aimes la peinture, mais ce n'est pas celle qui a fait la fortune de Blumm et qui ferait la tienne. Tu quitterais volontiers une profession que je puis appeler certaine pour te jeter dans les hasards d'une autre qui est souvent périlleuse et qui ne nourrit pas toujours son homme. Une profession qui nourrit, cela te semble bien misérable, n'est-ce pas? Mais, vois-tu, mon garçon, manger quand on veut vivre est la première condition. La gloire est une belle chose, je l'ai beaucoup aimée aussi, moi; cependant, je dois l'avouer, quand j'allais faire une charge avec ma compagnie sans avoir dîné d'abord, — et quand je te parle de dîner, je veux dire sans avoir mangé un morceau de pain, — j'aurais donné toute la gloire que j'allais certainement acquérir et qui allait placer noblement mon nom dans un bulletin, je l'aurais donnée pour quelques onces d'orge à partager avec mon cheval, tout aussi glorieux et aussi affamé que son maître. La gloire est bonne, mais ne fais pas, pour la chercher, comme tant d'autres, qui sort morts à la peine. Tiens, Stirnbrand, sois raisonnable! Le carrosse ne te plaît plus; eh bien, soit, attaque autre chose. J'ai un frère à Brunswick, va le trouver; il me remplacera auprès de toi. A Brunswick, des artistes habiles font des plateaux et des tabatières qui sont estimés du monde entier; on dit que quelques-uns des peintres flamands les plus illustres ne dédaignèrent pas cette industrie; ne sois pas plus fier qu'eux. Vis dans le présent avant de songer à vivre dans l'avenir. Et puis, l'avenir ne t'est pas défendu! Tu es jeune encore, et, tout en exerçant un métier, donne satisfaction à ta passion pour l'art. Lève-toi avec le soleil et dessine à la lampe; double ta vie pour le travail, et tu arriveras au but que tu te proposes en même temps que tu atteindras celui que la raison te dit de poursuivre.

Stirnbrand accepta sans hésiter l'offre du lieutenant et partit pour Brunswick. Peintre de tabatières tant que durait la journée légale, si je puis dire ainsi, il était peintre d'histoire et de genre, le matin, avant d'aller à l'atelier de son patron, et le soir, à l'heure où ses camarades allaient dans les tavernes chanter, fumer et boire. Le peintre d'histoire méprisa bientôt l'autre; aussi, quand Front-Brûlé fut las de reproduire sur le carton préparé les têtes de Miéris, les scènes de Teniers ou de Metzu, les paysages de Ruysdael et d'Hobema, il quitta Brunswick pour faire son tour d'Allemagne et se livrer en toute liberté au caprice de son goût artiste. Le lieutenant n'approuvait point cette résolution; mais Stirnbrand était d'âge à rester maître de ses actions, et le père adoptif dut céder.

C'est à Stuttgard que notre jeune homme fit sa première station. L'académie de peinture établie dans cette ville l'y attirait; il voulait faire des études sous les maîtres qui avaient de la réputation dans le Wurtemberg et se faire connaître des amateurs éclairés qui protégeaient les arts. En 1819, Stirnbrand, qui déjà avait exposé quelques ouvrages estimables, fit le portrait d'une princesse et obtint un véritable succès. Le lieutenant, qui lui gardait un peu de rancune, fut désarmé par les éloges des gazettes, et Stirnbrand marcha désormais sans remords dans la voie nouvelle où il était entré.

Une circonstance fortuite l'amena en France. Un homme de lettres qui avait traduit à Stuttgard l'ouvrage d'un de nos publicistes distingués désirait avoir le portrait de celui dont il avait fait connaître à l'Allemagne le travail important. Il vint à Paris en 1821, amenant avec lui Stirnbrand, qu'il chargea de reproduire les traits de M. B... Pour l'artiste allemand, un séjour à Paris était une bonne fortune. Visiter les ateliers célèbres, étudier l'école française, peindre sous les yeux des hommes les plus habiles, dont il réclamait les conseils, y avait-il rien qui pût plaire davantage à un homme qui n'avait d'autre pensée que le travail, d'autre ambition qu'un peu de gloire?

J'ai sous les yeux des portraits de Stirnbrand; ils sont bien. Ce n'est pas l'œuvre d'un peintre qui voit la nature sous ses rapports les plus larges, ce n'est pas l'œuvre d'un coloriste ou d'un fin dessinateur, mais le modèle est simple, l'effet est naturel, le ton est sans recherche, la lumière est vraie, l'expression est juste. On pourrait vouloir plus de fermeté, plus de caractère, avec plus de suavité dans l'harmonie et plus d'éclat dans la couleur; on ne peut désirer une ressemblance plus naïve et plus de bonhomie dans le pinceau.

Stirnbrand est-il vivant encore? Son talent a-t-il grandi depuis 1821? Sa vie, si tourmentée à son commencement, s'est-elle écoulée heureuse? Trois questions auxquelles il m'est impossible de répondre, auxquelles on répondra peut-être de Stuttgard.

A. JAL.

# ÉTUDES ÉTRANGÈRES.

## UNE HEURE DE SOMMEIL.

### AVENTURE CHINOISE.

Vous tous alors, mes bons amis, qui venez parfois tisonner à mon foyer, vous étiez blonds et roses, et les gros soucis du collége obscurcissaient seuls le rire de vos lèvres, la sérénité de votre front.

Ce jour-là, la récréation avait été trop courte. Le temps passe si vite quand il est bien employé! — et nous entrions en classe les cheveux collés au front, les joues luisantes et hâlées par un beau soleil de juin. C'était, il m'en souvient, classe de géographie. Le jeu, la chaleur et... la paresse aussi, qui passait ses gros et longs doigts sur mes paupières, rendaient ma tête lourde et pleine de sommeil.

Déjà deux fois la voix éclatante du professeur que vous connaissez m'avait réveillé en sursaut. « La Chine, messieurs, est le plus grand empire de l'Asie. Elle comprend les provinces tributaires de la petite Boukharie, la Mongolie, la Mandchourie, etc... Mais la Chine proprement dite est bornée au nord par la grande muraille qui la sépare de la Mongolie et de la Mandchourie, à l'ouest par le Thibet,

au sud par l'Inde au delà du Gange, à l'est par la mer Orientale. Elle est divisée en quinze provinces. Les principaux fleuves sont le fleuve Jaune, etc. »

Mais bientôt ce fut en vain que sa baguette vola sur la carte du septentrion à la partie méridionale, de l'est à l'ouest, fouettant les eaux du canal impérial, comme jadis



Vue de Canton.

Xercès la mer Hellespontienne, faisant retentir avec fureur les échos des montagnes du Thibet. La verge magique qui devait faire jaillir la source instructive ne m'apportait qu'une lourde somnolence. Bien plus, les plaintes de la toile incessamment frappée arrivèrent à mon oreille revêtues de l'accent des légers coups d'un visiteur discret. J'entendis distinctement la réponse naturelle : *entrez ;* et tout aussitôt apparut à la porte un Chinois pourvu, comme je l'appris plus tard, de tous les attributs d'un mandarin. Il prononça mon nom. Le professeur me fit un signe; je laissai mes livres à ma place, et je suivis, sans trop d'étonnement, le ministre du céleste empire.

— Salut, fils du ciel, dit le mandarin; c'est en toi que reposent les destinées du grand royaume. C'est bien toi que désigne le verset — il dit le numéro, mais il échappe à ma mémoire — des tablettes du grand Khoung-Tseu. Les bonzes du Thian-Than (temple du ciel) qui l'ont interprété ne me laissent aucun doute. Suis-moi, je te fais empereur de la Chine.

Je regardai mon racoleur, qui portait, comme marque de distinction, une boule de corail sur le sommet de son chapeau pointu. Sur une courte et large robe de toile de lin il avait une veste de soie richement brochée. Un mouchoir, un couteau, une bourse pleine de tabac pendaient à sa ceinture avec l'étui renfermant les bâtonnets, légers instrumens d'ivoire au moyen desquels les Chinois poussent jusqu'au fond de leur bouche les alimens placés dans un vase à la hauteur de la lèvre inférieure, à peu près comme font les nourrices pour la bouillie qu'elles donnent aux petits enfans. Ses pouces armés de deux larges anneaux d'agate pour bander l'arc m'apprirent qu'il appartenait à l'ordre militaire.

La proposition me surprenait fort; je ne savais que répondre. Cependant, tout en l'examinant en détail, il me vint à l'esprit une foule de bonnes raisons pour accepter. D'abord, être empereur est une profession tout aussi sortable que celle de notaire, de médecin ou de député. L'amour-propre de mon père ne pouvait être que flatté, et son ambition pour moi comblée et satisfaite; puis, je verrai du pays. « Je les ferai venir, me dis-je en pensant à vous, amis; j'en ferai des ministres, des mandarins. Que sais-je ! nous partagerons; ne sommes-nous pas *copins.* » Une seule chose me chagrinait cependant : je ne sais pas la géographie de mes futurs États. Heureusement je réfléchis que la traversée me laisserait le loisir de l'étudier. Dès lors tous mes scrupules furent levés; et quand le gentilhomme chinois me demanda :

— Es-tu prêt?

Je répondis :

— A l'instant; je cours chercher mon *exeat*.

— Inutile.

— Mais au moins mon chapeau, mon habit neuf au dortoir.

— Inutile; tu trouveras un costume en harmonie avec

ta nouvelle dignité à Canton. Mais partons, il se fait tard. Prends ma peut-tzé.

— Votre peut... demandai-je d'un air hébété.

Sans mot dire, le mandarin me mit dans les mains le bout de la queue qui partait du sommet de sa tête rasée et se balançait nonchalamment derrière son dos, prit une bague bizarrement ouvragée, la passa à son petit doigt, et soudain nous nous enlevâmes de terre. Je serrai fortement la peut-tzé du Chinois; dans cette position je ne ressemblais pas mal au bouchon de papier frisé qu'on attache à la queue des cerfs-volans. La frayeur m'avait fermé les yeux. Quand je hasardai le premier regard, je touchais le sol.

— Où sommes-nous, monsieur?

— A l'embouchure du Tcha-Kiang, que vous nommez Tigre. Voici mes gens avec mon yacht; monte, et, tandis que nous ferons route pour Canton, je t'apprendrai ce que tu dois savoir.

Le petit navire, qui portait une voile de natte qu'on pliait et dépliait à la façon des éventails, se rangea près de la rive. L'avant en était destiné aux domestiques qui nous aidèrent à monter; les matelots occupaient l'arrière. La tente du milieu, où nous nous assîmes, était la place réservée au maître.

Dans les premiers instans j'étais trop occupé à considérer les lourds sam-paans, les jonques qui portaient à leur proue deux grands yeux peints et affectaient la forme du poisson, pour porter une attention bien soutenue aux discours du ministre. Je m'apitoyais sur le sort des malheureux Chinois qui halaient notre barque et dont le piqueur stimulait le zèle à coups de fouet. Je promenais ma vue sur des campagnes bien cultivées, parsemées de petits villages et de riantes oasis qui s'étendaient au loin, bordées à l'horizon par la frange bleue des montagnes.

Plusieurs fois il m'arracha à mes contemplations, et je compris à ses paroles qu'il s'agissait d'un complot contre le chef de l'État, que les ministres ses collègues ou ses complices l'avaient envoyé à ma recherche le matin, et que je devais, à la première lune prochaine, tracer le sillon impérial et siéger à Tsu-King-Tching, qui est le palais des Tuileries de Peking. Néanmoins, je devais être jusque-là de la plus grande discrétion et m'instruire dans la religion de Kong-Fou-Tzeu. Nous allions à Canton incognito. Effectivement, mon mandarin me fit remarquer que la tente de son yacht n'était pas surmontée de la double ombrelle, signe de son rang. Dans cette ville, nous attendrions les événemens et les nouvelles de nos amis.

Cette conversation dura jusqu'au quai de Canton. Nous traversâmes fort rapidement la partie supérieure de cette ville, qui ressemble à peu de chose près aux cités françaises. C'est là que résident les compagnies anglaise, portugaise, hollandaise et que sont bâtis leurs comptoirs ou factoreries.

Après avoir traversé quelques rues de la ville chinoise, laissant toujours mes yeux en arrière de mes pas, tant le spectacle si nouveau pour moi des boutiques aux étalages fantastiques, des maisons richement peintes et des physionomies étranges des passans me captivait, Log-Ti, c'est le nom de mon mandarin, s'arrêta devant une maison distinguée des autres par deux mâts placés à la porte, où flottaient de grands pavillons.

— Entre, me dit-il en faisant tourner la porte. Tu es chez Chan-Yu, mandarin à boutons blancs, l'un des nôtres.

Un esclave se présenta, nous fit traverser plusieurs pièces dont les murs, de différentes couleurs, revêtus d'inscriptions chinoises, étaient de porcelaine, et nous introduisit dans une salle à manger. L'ameublement consistait en une longue table entourée de chaises de bambou. C'était apparemment l'heure du dîner; Chan-Yu se leva de table, et lorsque Log-Ti m'eut présenté comma le futur César, le mandarin à boutons blancs me céda sa place, la place d'honneur, en réclamant la faveur de me servir. Mais comme l'usage des bâtonnets ne m'était pas familier, que j'étais fort maladroit à manger et que d'ailleurs j'avais énergiquement refusé la fricassée de grenouilles, le coulis de chenilles et les vers de terre salés servis en hors-d'œuvre, ainsi que des anchois sur les tables françaises, Log-Ti proposa à mon hôte de m'envoyer dîner chez les Européens. Chan-Yu réfléchit quelques minutes, et, n'y voyant probablement pas d'inconvénient, il mit un domestique à mes ordres qui devait me ramener le soir au palais du mandarin.

Je fis alors la route plus longuement, examinant en détail les boutiques aux façades pavoisées comme les navires aux jours de fête; regardant avec une scandaleuse curiosité les quelques femmes du peuple que je rencontrais de loin en loin. Je n'apercevais que rarement des femmes d'une condition plus relevée. Je n'en vis aucune de haute naissance, ce qui me fit présumer que pour ces dernières la séquestration était complète. Je donnai quelque attention aux brouettes à voiles qui soulagent les hommes de peine et acquièrent, par un bon vent, une vitesse extraordinaire. Au sortir de la ville chinoise, je fus arrêté par des soldats qui fumaient devant leur corps de garde. Ils avaient un cimeterre pour arme et sur leur boucher d'osier était peinte une effroyable tête, horrible Méduse que renierait le dernier élève de dessin. Mon domestique leur dit un mot, on me laissa passer; puis il m'apprit que ces fantassins portaient le nom de tigres, fort logiquement déduit de leur accoutrement composé d'une étoffe jaune, zébrée de larges bandes noires ou rouges.

Enfin, j'arrivai à la factorerie anglaise avec un furieux appétit. Approchez-vous, amis, et donnez-moi toute votre attention; voici le côté dramatique de mon récit.

Les portes de la factorerie donnaient sur le quai même, et c'était sous leur voûte un mouvement perpétuel de chariots, d'hommes portant des ballots et des marchandises de toute sorte. Je suivis mon introducteur à travers une longue enfilade d'appartemens, tous remplis de bureaux couverts de commis. L'individu auquel il me présenta, et qui paraissait un employé supérieur, me considéra quelque temps, appela l'un de ses domestiques et lui ordonna de me conduire auprès de son fils Albert en attendant le dîner.

— C'est un jeune Européen que le mandarin Chan-Yu a envoyé à la factorerie et que sir Stoddart vous adresse, dit le valet en m'introduisant dans la chambre du fils de son maître.

Je saluai M. Albert, qui parut un peu troublé à ma vue et renferma précipitamment dans un tiroir de commode quelque chose que j'entrevis à demi. C'était un jeune homme à la taille élancée, aux extrémités délicates. Ses yeux étaient grands et bleus. Ses cheveux, souples, abondans, encadraient un délicieux ovale dont les contours étaient à peine duvetés.

Lorsqu'il fut remis, il s'approcha de moi, s'enquit du but de mon voyage, que je n'eus garde de révéler, et s'informa de mon âge.

— Douze ans.

— Si jeune et si loin de sa mère! dit-il; pauvre enfant! pauvre mère! — Sa voix suave et sonore m'allait à l'âme. — Dans ce pays, ajouta-t-il, où les plus douces affections sont interdites aux Européens, vous vous trouverez bien

seul, souvent votre cœur se brisera. Venez ici alors; nous parlerons d'elle, de votre mère, de tous ceux qui vous sont chers.

Le ton et les manières de mon nouvel ami firent naître en moi d'étranges soupçons.

Sir Stoddart vint nous retrouver dans le jardin où son fils m'avait conduit. Jardin immense aux mille fleurs odorantes, aux cascatelles vives et chantantes, aux kiosques élégamment posés sur des rochers d'où la vue s'étend sur le fleuve jusqu'à la mer. Il nous invita à venir prendre le repas du soir.

La table était servie à l'européenne; j'y retrouvai des fourchettes, des cuillères et des mets à ma convenance. Le luxe était éblouissant et le travail du service merveilleux. Inutile de vous parler de la porcelaine; elle était du pays. Nous étions une douzaine de convives, presque tous Anglais. Deux ou trois naturels, qu'on me dit être des hanistes, ou courtiers de commerce pour le compte du gouvernement, rompaient seuls la monotonie des costumes par leurs riches habillemens. Il n'y avait pas une seule femme. Albert, assis en face de son père, tenait la place et remplissait les fonctions de la maîtresse de maison. Tout le monde lui témoignait un respect et lui prodiguait de délicates attentions qui me confirmèrent dans mes doutes.

Lorsqu'il fallut retourner chez Chan-Yu, sir Stoddart m'embrassa. Albert s'avança et déposa un baiser sur mon front. Ah! je le sentis bien; mon incertitude était dissipée. Albert était une femme...

Ce mystère m'intriguait; je résolus de l'éclaircir.

Alors, avec une finesse digne d'un céleste empereur, et pour faire preuve d'une pénétration subtile, je crachai cette phrase au nez de mon Chinois étourdi :

— Pourquoi la femme de sir Stoddart passe-t-elle pour son fils et revêt-elle les habits d'homme?

— Il n'y a pas de femme au comptoir européen, répondit le domestique; sir Albert est un homme.

— Vous me prenez pour un Chinois, mon cher.

Et sur ce, voilà votre ami qui se lance en des raisonnemens à perte de vue pour démontrer le sexe d'Albert. Il parla d'un ouvrage de femme qu'on avait caché lors de sa venue, de la voix caressante du jeune homme, enfin il fit tant qu'il convainquit son guide. Mais à mesure qu'il soufflait sur son incrédulité et qu'il le ramenait à son opinion, il s'aperçut que la figure du Chinois prenait une expression de joie extraordinaire et qu'il répétait d'un ton sinistre : « Des femmes à la factorerie! des femmes... Oh! bon, bon, des femmes! S'il était possible... »

Ceci me donna à penser que je pouvais bien avoir dit quelque sottise.

Il y avait déjà quelques instans que j'étais dans la chambre où je devais passer la nuit, cherchant à m'étendre de mon mieux sur une natte en sparterie, lorsque j'entendis à travers la cloison la voix de mon domestique. Il parlait vite, et l'interrogatoire qu'il subissait me prouva que le sujet intéressait le mandarin au plus haut degré. Je saisis tant bien que mal des lambeaux de leur conversation.

— Comment, disait Chan-Yu, tu es sûr qu'ils ont osé introduire une femme...

— Le jeune étranger n'a pu s'y méprendre...

— Ah! merci, Log-Ti, s'écria Chan-Yu, tu as dignement rempli ta mission. Cet enfant est le véritable élu du grand Tien, il va sauver l'empire. Retire-toi, Ming; sois discret, et ta récompense est assurée.

L'esclave sortit.

— Que ferons-nous? reprit le mandarin à boutons blancs.

— Que dès demain cette femme soit arrachée à ces Européens maudits et qu'elle soit envoyée à Peking. Son supplice doit servir d'exemple. Tel est mon avis.

— C'est aussi le mien, Log-Ti. Si on laissait les femmes habiter leurs comptoirs, nous verrions bientôt l'empire envahi par ces étrangers. Ils sont nécessaires à notre prospérité; supportons-les. Mais que Canton soit pour eux une terre d'exil. Leur plus grand désir, en y mettant les pieds, doit être d'en sortir.

— Ne craignez-vous pas leur ressentiment? repartit Log-Ti. Les Anglais sont bien puissans.

— N'avons-nous pas notre plastron ordinaire, leur haniste, à qui je garde rancune. Un coquin qui me fait payer l'opium trois fois sa valeur! On le leur jettera en pâture, pour assouvir leur rage. Notre but sera néanmoins atteint. Puis, songe, confrère, à l'opportunité de cet événement. En prouvant notre zèle, ne sert-il pas à couvrir nos projets?

— C'est juste. Eh bien! Chan-Yu, donne des ordres; que demain, au point du jour, l'arrestation ait lieu.

— Il sera fait ainsi.

— Que la nuit vous soit propice, Chan-Yu.

— Qu'elle vous apporte des pensers heureux, Log-Ti.

Je n'entendis plus rien. Alors, le cœur saisi d'horreur et de remords, je me dis : « Non, cela ne se peut! cette jeune et belle femme ne sera pas victime de mon étourderie. Quoi, parce qu'elle a enfreint cette loi barbare qui ne permet pas à l'homme de voir la compagne de ses jours, la mère de ses enfans, elle périrait dans les supplices, et j'en serais cause!... Oh! non, non!... Comment faire pour la sauver? Je ne sais... L'entreprise est peut-être impossible, mais je dois la tenter. Dieu m'aidera! Partons. »

Aussitôt, je me levai et me mis à chercher à tâtons une issue. Après bien des pas j'arrivai dans la cour. Je me dirigeais déjà vers la porte, lorsqu'un soldat, dont la silhouette se dessina dans l'ombre, vint à moi. Une sueur froide parcourut tout mon corps. Échouer à la première tentative!

— Que fais-tu là? cria-t-il.

— Je me promène, répondis-je avec assez d'assurance.

— Ah! pardon, reprit-il; tu peux, jeune homme, agir ici à ta fantaisie. Le seigneur Chan-Yu nous a recommandé de respecter tes volontés.

— Ouvrez cette porte.

— A l'instant, maître.

Je respirai; j'étais dans la rue. La nuit était noire. En longeant les maisons, je passais inaperçu des sentinelles et des veilleurs de nuit, qui frappaient l'heure sur leurs gongs retentissans. Tout me favorisait, et j'errais dans les rues, rempli d'espoir, cherchant à me rappeler mon chemin. Mais lorsque j'arrivai au corps de garde où j'avais été arrêté le matin, je trouvai la porte de la ville fermée et gardée par plusieurs soldats. Je retombai encore une fois dans une grande anxiété : cette porte ne s'ouvrira qu'avec le jour, et alors, tout sera fini. Dieu! voilà déjà longtemps que j'ai quitté le palais de Chan-Yu; on est peut-être à ma recherche!... Ne la sauverai-je donc pas?

Dans les momens désespérés il est rare qu'il ne nous vienne pas une bonne idée. Je venais de trouver la mienne.

Pour un élève de gymnastique, grimper après un mât, jeter la corde des pavillons de l'autre côté du mur et se laisser glisser tout du long, n'était pas difficile. L'obscurité me protégeait; le vent couvrait le bruit de mes pas; je fus bientôt hors de la ville. Plus d'obstacle; je cours sur la grande route, j'arrive et je frappe. Je la sauverai! je la sauverai!

On n'ouvrait pas; je redoublais les coups de marteau. Quelqu'un parut à une fenêtre.

— Ouvrez, je veux parler de suite à sir Stoddart.

— On ne dérange pas les gens à cette heure; allez vous coucher.

— Mais il y va de ce qu'il a de plus cher; ouvrez, je vous en supplie.

— Le feu serait-il à la factorerie?

— Du côté du nord.

— Ah! grand Dieu!

Et le portier d'ouvrir précipitamment.

L'ébranlement que j'avais donné à la porte avait réveillé tout le monde. Je trouvai sir Stoddart debout.

— Si vous voulez sauver votre femme, lui criai-je, vous n'avez pas un instant à perdre!

— Ma femme! répéta-t-il avec terreur.

— Oui, votre femme! Tout est découvert. C'est mon ignorance, ma sottise, c'est moi qui vous perd. Mais je viens encore assez à temps pour...

A ce moment, la jeune femme parut; ce bruit l'avait attirée. Son mari la serra dans ses bras; quand il lui eut tout appris, elle devint pâle; des larmes roulèrent dans ses yeux.

— Du courage, ami, votre Annah n'en manquera pas.

Je me jetai à leurs pieds :

— Pardonnez-moi, car je ne savais ce que faisais! Mais, au nom du ciel, partez! Voici les premiers rayons du jour, ils seront bientôt ici.

Le pauvre mari avait l'esprit troublé. Il ne savait que pleurer et embrasser sa femme.

— Ne sauriez-vous pas une retraite, lui dis-je, où madame resterait cachée pendant quelque temps? Je ne dois pas tarder à monter sur le trône. Mon premier acte d'empereur sera l'abolition de cette infâme loi.

— Cet enfant est fou! s'écria la jeune femme avec joie. Notre existence n'est pas menacée!

— Oh! non, non, je ne suis pas fou... Ne vous laissez pas abuser à ce point... J'avoue que ce qui m'arrive est bien extraordinaire... Je ne puis me l'expliquer moi-même; mais ce que je vous ai dit est vrai. J'ai fait le mal, et j'ai voulu le réparer... Je suis venu en toute hâte. Partez, partez vite!

— On aperçoit les soldats de la milice tigre commandés par le mandarin Chan-Yu, vint dire un valet.



Les soldats de la milice tigre.

— Fermez les portes, William!

— Il est donc vrai! murmura sir Stoddard atterré. Mais comment faire?

— N'y a-t-il pas de navire en partance?

— Oui, maître, dit un esclave. *Le Butterfly* a reçu hier au soir son shap de départ; il pourrait envoyer une péniche, et dans deux heures notre chère maîtresse serait sauvée.

— Mais il faudrait prévenir le capitaine. Puis comment attendre deux heures? dit sir Stoddart, désespéré.

On entendit alors des coups à la porte. Nous devînmes tous pâles et silencieux.

— Parlementez, criai-je au portier; n'ouvrez que lorsqu'on vous avertira. Sir Stoddart, soyez fort; embrassez votre épouse et confiez-la-moi. Je dois, je veux la sauver, et tout me dit que j'y parviendrai. Indiquez-moi une issue secrète. Je ferai parvenir une lettre au commandant du *Butterfly*. Un coup de canon tiré de son bord vous annoncera notre réussite.

— Je ne puis vous accompagner; je dois rester au comptoir. Prenez ce poignard...

Il ne put achever sa phrase : la porte de l'établissement cédait aux efforts des Chinois. On entendait leurs cris de triomphe. J'arrachai Annah aux derniers embrassemens de son mari, et, mettant sa main dans la mienne, je suivis un serviteur dévoué, qui nous précéda avec une torche de ré-

sine dans un couloir obscur. Il était temps, les soldats envahissaient la factorerie.

Le souterrain dans lequel nous étions engagés débouchait sur cette partie du quai où les pauvres vivent dans les sam-paans, espèce de ville flottante dont les habitans sont portefaix et les femmes batelières.

— Si nous demandions asile à ces braves gens qui s'éveillent à cette heure dans leurs barques, dis-je à mistress Stoddard? lorsque le domestique nous eut dit adieu.

— Les naturels de ce pays sont peu hospitaliers; essayons cependant. Mon mari a toujours été bon pour eux.

— Alors, bon espoir; la reconnaissance les inspirera peut-être. Entrons.

Par bonheur la famille à laquelle nous nous adressâmes était une de celles sur lesquelles sir Stoddart avait répandu ses bienfaits. La femme nous cacha sous sa tente, en nous assurant du bon vouloir de son mari. Il était absent. Je comptais sur lui pour porter au brick anglais la lettre que j'écrivais sur un feuillet de mon calepin. On entendait le vent souffler; il était bon pour débouquer. *Le Butterfly* pouvait lever l'ancre d'un moment à l'autre.

La pauvre femme était assise dans un coin, priant Dieu, la tête penchée, l'œil morne et triste.

— Je suis résignée, mon enfant, me disait-elle, quand mon impatience éclatait en murmures.

— Mais non, il va venir; ne me parlez pas ainsi; cette idée que je vous aurais perdue me tue!

Alors elle me tendait une main, que je mouillais de mes pleurs.

— Enfin le voici! s'écria la batelière en poussant violemment son mari dans notre petit réduit.

— Il faut porter cette lettre au capitaine du brick anglais en partance.

— Mais comment accoster *le Butterfly?* me répondit l'homme. Comment échapper à la surveillance du houpou? Ses embarcations ne quitteront le navire que lorsqu'il aura déployé ses voiles.

— Vous envelopperez une pierre dans cette lettre et vous la jetterez de loin sur le pont, puis vous attendrez la réponse. Il y va de la vie de cette dame, de mistress Stoddart.

— De mistress Stoddart, donnez. Je braverai tous les obstacles. Sir Stoddart m'a fait gracier de la cangue. Donnez; la déesse du Pardon nous protégera.

Il partit, et nous restâmes deux longues heures en silence, n'osant nous communiquer nos craintes. Le soleil était déjà haut, et l'on entendait une grande rumeur dans la ville. On nous cherchait.

Le bruit des avirons auprès du sam-paan nous avertit du retour du batelier. Je n'osais hâter la certitude de notre sort en allant au devant de lui. Qu'allions-nous apprendre? Il entra.

— Ma dette est acquittée; j'ai rempli vos ordres. Allez du côté de la baie de Ti; restez-y bien cachés dans les rochers. Les houpous qui tiennent la mer ne savent pas ce qui se passe à Canton. Le capitaine du *Butterfly* va dépêcher une embarcation avec six vigoureux rameurs sous prétexte de faire de l'eau. Ils accompliront votre délivrance.

Cette assurance ranima mistress Stoddart. Elle se leva; elle se disposait même à sortir, quand je m'avisai de regarder par les fentes de la cabine. Une foule immense et vivement émue se heurtait sur les quais.

— Mistress Stoddard ne peut passer au milieu de cette populace sans être reconnue. « Braves gens, leur dis-je, complétez votre bonne œuvre; donnez vos habits à madame. Sir Stoddart saura reconnaître ce service, et dans un temps qui n'est peut-être pas éloigné, vous saurez qu'un empereur a quelquefois de la mémoire. »




Costumes chinois. — La fuite.

Aussitôt la femme aida la jeune Anglaise à revêtir le pantalon et le sarrau de couleur bleue affectés à cette classe de la population de Canton; puis elle ramena les cheveux d'Annah sur le sommet de la tête, les entoura de bandelettes fixées par des broches d'ivoire à gros grains de corail. Moi-même, je laissai mon frac dans le sam-paan, passai

une grande robe de nankin et cachai mes cheveux sous un chapeau de paille conique.

Le déguisement était complet : personne ne nous remarqua. Le batelier nous accompagna dans la ville, puis nous indiqua notre route. Nous nous séparâmes en l'embrassant.

— Maintenant, hâtons le pas, Annah. Prenez mon bras.

— J'ai retrouvé mes forces, dit-elle ; grâce à vous, je serai sauvée !

— Ne me remerciez pas. Sans moi, vous seriez encore heureuse près de votre époux.

Le chemin était désert. Nous entendions bien des voix et des cris, mais ils nous inquiétaient peu, car ils étaient éloignés.

Au détour d'un sentier, notre allure précipitée donna l'éveil à un Chinois qui passait. Il porta principalement son regard aux pieds de ma compagne. Hélas ! sa chaussure n'était pas celle des indigènes. Son pied délicat n'avait subi aucune mutilation. Ses quatre doigts n'avaient pas été repliés sous la plante du pied, et son pouce ne formait pas la pointe que la mode chinoise exige. Annah n'avait pu mettre les souliers de la batelière.

— Ce sont eux, cria le Chinois, qui nous reconnut à ce signe.

Aussitôt il se mit à courir dans une autre direction, en poussant un cri de ralliement.

— Tout est donc perdu ! dit la pauvre femme, devenue pâle et tremblante.

— Non, non, courons !

Mais ses jambes se dérobaient sous elle. Il me fallut la prendre dans mes bras.

Un cliquetis d'armes arrivait déjà à mes oreilles. La milice était sur nos traces. Cependant je voyais le canot anglais sur le fleuve. Je reprenais courage, lorsque j'aperçus, en jetant les yeux derrière moi, un soldat d'avant-garde qui précipitait ses pas vers nous. Je redoublai de vitesse, en pressant avec plus de force mon précieux fardeau.

J'entrais déjà dans l'eau, car la péniche ne pouvait, sans échouer, toucher la rive ; mais le soldat m'avait atteint et me disputait la jeune femme, à demi évanouie. Il appelait en même temps ses camarades, qui débouchaient de toutes parts.

Quel moment ! le soldat allait me ravir Annah, et rien, rien !... Oh ! si... le poignard de sir Stoddard.

Mon agresseur roula dans les flots.

Les marins enlevèrent la jeune femme et s'éloignèrent en faisant voler la barque sur les vagues.

Annah, revenue à elle, agitait son mouchoir. Le mien lui répondait.

Comme elle mettait le pied sur le brick, les soldats m'entraînèrent avec violence sur la plage ; mais leurs injures ne pouvaient me distraire. Je prêtais toujours l'oreille du côté de la mer. Enfin un coup de canon vint ébranler l'air.

— Remerciez Dieu, sir Stoddard, votre femme est sauvée !

— Et le grand Tien saura te châtier, s'écria le mandarin Chan-gu à mes côtés.

Hélas ! mes amis, ce ne fut pas le grand Tien qui me punit, mais bien le professeur, qui m'envoya pendant plusieurs jours à la retenue, rêver au céleste empire et expier mon heure de sommeil.

Henri NICOLLE.

# ÉTUDES D'HISTOIRE NATURELLE.

## LE CORAIL.

Le corail rouge est l'*isis nobilis*, à qui le naturaliste Pallas a donné ce dernier nom. Les animaux des isis sont à peu près inconnus. Si Pallas et d'autres auteurs en ont parlé, c'est parce qu'ils rangeaient dans ce genre le corail, dont on connaît beaucoup mieux l'organisation aujourd'hui, et avaient confondu ces deux polypes.

Linnée a le premier établi le genre isis, auquel il a réuni le corail rouge sous le nom d'*isis nobilis*. Les isis, un peu diversement colorées, existent à ce qu'il paraît dans toutes les mers, probablement à d'assez grandes profondeurs. Les plus grandes ont de cinq à six décimètres. Elles s'attachent sur les corps solides sous-marins au moyen d'un empâtement, comme le corail et les gorgones ; elles ne sont d'aucun usage, et sont en général fort communes dans les collections.

Il est très-essentiel de distinguer le polype du corail d'avec ce qu'on appelle le corail proprement dit. Le premier croît selon les règles de la génération, d'une génération, il est vrai, particulière aux polypes ; le corail, au contraire produit par les polypes n'augmente, comme les minéraux, que par juxtaposition, à peu près comme la coquille du limaçon, par de nouvelles couches appliquées successivement sur les premières. Une branche de corail n'est donc plus une pierre, ce n'est plus une plante, ce n'est pas non plus un animal, mais une simple production animale : c'est la métamorphose d'un millier de polypes ; c'est un très-bel arbre généalogique, où le polype aïeul est recouvert par la postérité de ses enfans, où le fils devient le tombeau du père, et où tous ensemble ne perdent l'existence que pour retrouver, sous une forme nouvelle et dans des générations confondues et réunies, un état plus durable, plus brillant, acquérant par là vieillesse et se fortifiant avec les années.

Le meilleur corail est toujours le plus vieux, le plus dur, celui que la vase a recouvert et qui ne sort de l'eau que chargé de fange. Quand le corail n'a plus de polypes, il n'augmente plus en étendue ; il ne produit plus de branches, mais il se bonifie, il se durcit. Celui que l'on retire en cet état est beaucoup plus serré, plus pesant que celui où il y a des polypes. Les corailleurs l'apprécient davantage.

Le corail sort de la mer sous trois états différens. Chaque état justifie en quelque sorte le rang qu'on lui a donné successivement dans les trois règnes de la nature. Lorsqu'une branche de corail est tirée vivante du fond de la mer, elle se présente avec une écorce chargée de tubercules arrondis et couverts d'une humeur gluante et visqueuse, qui paraît découler particulièrement du sommet des branches, où l'on remarque des espèces de très-grosses gouttes laiteuses. Plongés de nouveau dans l'eau, ces tubercules et cette prétendue goutte de lait s'entr'ouvrent, s'épanouissent et présentent une étoile à huit rayons.

Des expériences ont démontré que ces fleurs (tubercules) étaient de véritables animaux, des polypes à bras, logés dans des cellules situées au sommet et le long des branches du corail.

Quels que soient l'âge et la grandeur du corail, tant qu'il est couvert par des animaux vivans, on y remarque la substance intérieure, qui est dure, compacte, très-propre à recevoir le poli, et l'écorce extérieure, qui est molle, spongieuse, peu épaisse, qui se sèche et devient friable lorsqu'elle est restée quelque temps à l'air. C'est dans cette écorce que se trouvent les loges d'un grand nombre de polypes mous et blancs, fixés et logés dans de petits tubes membraneux.

Il est encore essentiel de remarquer que les branches de corail sont très-fortes à leur base et diminuent de grosseur à mesure qu'elles s'élèvent; que, dans le corail vivant, l'extrémité des branches est tendre, friable; qu'il y a très-peu de substance intérieure; que la matière de l'écorce y est en très-grande abondance; que l'on y voit de forts tubercules et un bien plus grand nombre de polypes, qui, de temps à autre, découlent le long des branches sous la forme d'une liqueur blanchâtre. Cette liqueur est probablement un composé de jeunes polypes ou d'œufs de polypes.

Le polype meurt, mais en mourant il n'est pas, comme le plus grand nombre des animaux, soumis à une dissolution qui en fait un objet de corruption. La mort du polype est une espèce d'ossification : il se dessèche, durcit et reste, avec sa postérité, attaché à la branche où il a pris naissance, pour ne faire par la suite qu'un tout de même nature.

On voit d'après cela comment le corail forme insensiblement des branches très-étendues par des coupes, tant horizontales que perpendiculaires de polypes durcis et ossifiés.

Le polype est mort, et il ne reste de lui, après sa mort, qu'une matière pierreuse, mais tendre. Cette matière est augmentée par les sécrétions abondantes des polypes vivans, par leurs propres enveloppes, c'est-à-dire par les loges qu'ils se sont formées, lesquelles, entassées les unes sur les autres, grossissent les branches, en forment de nouvelles, qui d'abord sont grêles, faibles et quelquefois creuses; elles se brisent avec la plus grande facilité, et se réduisent en poudre très-fine et même en pâte lorsqu'elles sortent de la mer.

Le corail rouge est le plus commun et presque le seul que l'on pêche dans les mers de Barbarie. Cette couleur offre des nuances très-variées; il s'en trouve aussi, mais bien rarement, d'une belle couleur de chair, et plus rarement encore d'un beau blanc de lait.

Le corail ne vient pas indifféremment dans toutes sortes de fonds : l'on n'en trouve point dans le sable ni dans la vase; il ne croît qu'autour des rochers, plutôt sur leurs côtés qu'à leur surface supérieure.

La manière dont se fait la pêche du corail est très-simple. A deux pièces de bois en croix est attaché, à l'extrémité de chaque bras, un filet de chanvre à larges mailles, qui se développe et s'étend dans l'eau. Du milieu de la croix part un troisième filet, qui descend beaucoup plus bas que les autres. Il est plus long et plus large; il est destiné à raccrocher les morceaux de corail qui s'échappent souvent des autres filets.

Cet appareil se nomme *engin*. L'on y attache une pierre d'un poids suffisant pour faire descendre l'engin le long des rochers jusqu'à la profondeur que l'on désire; en faisant avancer lentement le bateau, on balaye pour ainsi dire les côtés du rocher. S'il s'y trouve du corail, il est accroché par les filets, qu'alors on tire à force de bras avec précaution et par secousses égales. Il en tombe quelquefois au fond de la mer; et, quand les morceaux paraissent de prix, on tâche de les repêcher, mais l'on réussit difficilement. L'on profite, pour cette opération, du calme des eaux : quand la mer est trop agitée, il faut renoncer à cette pêche.

L'escarre ou eschare (*eschara*) est un genre de polypier presque pierreux, à expansions minces, fragiles, dilatées en membranes ou lanières rameuses, poreuses intérieurement, et ayant en outre les deux surfaces garnies de pores disposés en quinconce.

Ce genre, qui avait été distingué par les premiers naturalistes qui se sont occupés de l'étude des productions marines, a été ensuite réuni par Linnée avec les millépores. Lamark l'en a de nouveau séparé, et en effet sa contexture extérieure est assez différente pour permettre l'établissement d'un genre particulier.

Les millépores (*millepora*) sont un genre de polypier pierreux, qui offre pour caractères des expansions solides, sinueuses, ou lobées, ou ramifiées, ou dendroïdes, ayant leur superficie complètement ou partiellement garnie de pores simples ou de trous cylindriques dépourvus de lames en étoiles.

Les espèces de ce genre ont été confondues par les anciens naturalistes avec les madrépores, dont elles ont la contexture et les formes variées. Linnée, le premier, a su connaître leur différence. Lamarck a ressuscité trois de ces noms, en formant trois genres nouveaux aux dépens des millépores de Linnée.

Les tubipores (*tubipora*), polypiers pierreux, composés de tubes cylindriques ou prismatiques, subarticulés, perpendiculaires, parallèles, réunis les uns aux autres par des diaphragmes ou des cloisons transverses intermédiaires.

Les tubipores forment dans la mer des masses arrondies, quelquefois fort considérables. On a comparé les tubypores à des tuyaux d'orgue, et en effet leurs tubes en ont la disposition quand on n'en considère qu'une rangée. On pourrait aussi les comparer à une chaussée de basalte articulée, dont les prismes seraient renversés. Les espèces de ce genre vivent dans la mer à une plus grande profondeur que les madrépores. On en trouve de fossiles en France et en Afrique.

ADOLPHE PEZANT.

# ÉTUDES HISTORIQUES.

## JACQUES CALLOT.

Le roi Louis XIII, qui n'estimait rien et n'aimait rien au monde, avait beaucoup d'estime et d'affection pour Jacques Callot ; voici ce qui lui valut ces honorables sentimens du roi de France. Le duc de Lorraine s'était attaché le jeune graveur, né à Nancy, dans ses États, et l'avait comblé de bienfaits. La grande réputation de l'artiste le fit appeler en

France vers 1628, et le cardinal de Richelieu lui donna à graver *la vue du siége de la Rochelle* et *l'attaque de l'île de Ré.* Callot obéit; mais lorsqu'on voulut, après la prise de Nancy, qu'il fît un dessin sur cet événement qui frappait sa patrie, Callot refusa net. En vain le cardinal de Richelieu lui intima l'ordre positif d'obéir, rien ne put ébranler l'énergique volonté de Callot.

Las de sa résistance, le cardinal fit jeter en prison le récalcitrant et ne voulut même point qu'on l'enfermât dans une cellule séparée. Le geôlier le poussa donc dans une vaste chambre, sale et empuantie, où grouillaient déjà cinquante ou soixante gueux, qui poussèrent des cris de joie en voyant entrer un cavalier bien vêtu, avec chaîne d'or, montre, et plume au chapeau. Ils se préparaient à se jeter sur lui et à le dépouiller; mais, à leur grande surprise, le nouveau venu se mit à chanter un air étrange et sauvage, allongea les jambes, croisa les mains au dessus de la tête et s'écria :

—Corbon sienos coron, toton.

C'était le cri de reconnaissance et de ralliement des Bohémiens. Jugez de la surprise et de l'étonnement que ressentirent les prisonniers en entendant ce cri sortir des lèvres d'un riche cavalier.

— C'est un traître! c'est un traître qui a surpris les secrets de notre ordre, s'écria un vieux mendiant enveloppé de guenilles, pieds nus, les cheveux hérissés, la cape en loques. Il faut que je t'étrangle de mes mains pour maintenir l'honneur du corps et enlever notre secret aux profanes.



Mendians, *d'après Callot.*

— Arrière, routier! continua Callot, qui s'amusait de cette scène plus qu'il ne s'en effrayait; arrière, vieux drôle, misérable qui ne sais que tendre la main aux passans et les voler au besoin! arrière, toi qui appartiens à la dernière classe des Cagoux et qui n'as jamais pu en sortir. Va te cacher dans un coin, drôle, car tu es en présence d'un élève de l'illustre et célèbre Guirguiganto!

— Guirguiganto! répétèrent les prisonniers avec stupéfaction.

— Son fils adoptif, rien que cela.
— Guirguiganto, le célèbre joueur de vielle d'amour!
— Guirguiganto, le borgne!
— Guirguiganto, le baladin!
— Oui, mes maîtres, et de par saint Ladre et saint Julien, nos patrons, personne, excepté lui, ne s'entend mieux



Mendians, *d'après Callot.*

que moi à tourner la manivelle d'un instrument à corde, à chanter des ballades, à faire danser des marionnettes, à feindre de manquer d'un œil et à donner le croc-en-jambe à un imbécile.

En disant cela, il renversait lestement et d'un seul coup le braillard qui lui barrait le passage.

Celui-ci se releva furieux.

— Si tu es de l'ordre des Bohémiens, tu manques à la règle, car tu possèdes de l'or et de l'argent; tu ne vis point au jour le jour; tu ne te nourris point aux dépens du public; en un mot, si tu ne voles point tu travailles.

— Mes maîtres, continua le jeune homme en riant, je ne suis ni voleur ni travailleur; je gagne ma vie à un des métiers permis par les saintes et glorieuses règles de la gueuserie, je vends des images.

— Tu vends des images? toi, avec tes riches habits et ta chaîne d'or!

— Précisément, vieux bavard.

— C'est là un mensonge absurde.

— Il n'y a de menteur que toi, Jacques Nicolon, jadis chassé de la troupe des Bohêmes par mon illustre maître, parce que tu puisais à sa caisse, la nuit en cachette, pour

aller t'enivrer au cabaret. Le grand Guirguiganto te prit la main à l'œuvre, t'administra pour ce méfait une glorieuse volée de coups de bâton et accompagna ces caresses d'une dose de coups de pieds : qu'en dis-tu, Nicolon ? Du reste, mes maîtres, si vous en doutez, je vais évoquer du sein de la mort, tous les compagnons de mon pauvre maître, qui a fini sa belle et noble existence aux branches d'un arbre, pour avoir eu la curiosité de visiter, sur le grand chemin, les poches d'un voyageur. Il prit un morceau de braise dans le foyer qui échauffait ce lieu pestilentiel, et traça, sur le mur blanc, en quelques coups de ce crayon improvisé, un portrait grand comme nature et qui reproduisait les traits du chef des Bohémiens avec tant de ressemblance qu'un cri d'admiration et de surprise s'éleva dans l'assemblée.

— Eh bien, Nicolon, doutes-tu encore de mon titre de gueux, de mon métier de marchand d'images et de ma connaissance intime avec mon illustre maître Guirguiganto !

Nicolon restait confondu.

— Attends, vieux coquin, et je vais te montrer Melfior Briganbo, qui, le jour où tu fis connaissance avec les pieds et les bâtons de sa troupe, s'avança près de toi, avec la



Mendians, *d'après Callot.*

mine révérencieuse et l'air câlin qu'il met en œuvre pour obtenir des aumônes, quand il se donne pour un ancien capitaine réduit à la mendicité par les malheurs de la guerre! Il te fit un compliment de condoléance, s'appitoya sur tes épaules meurtries par les caresses des branches de chêne et te proposa, pour te guérir, une onction d'huile de cotterets, qu'il t'appliqua vigoureusement sur les épaules à l'aide de la large, lourde et solide canne qu'il ne quittait jamais et sur laquelle il aimait à s'appuyer pour se donner une tournure noble et l'air comme il faut d'un grand seigneur déchu. Qu'en dis-tu, Nicolon?

— Je dis que tu es le diable en personne, hormis que tu

ne sois ce petit polisson qui vint, un beau matin, il y a de cela quinze ou vingt ans, demander à faire partie de la troupe qui marchait sous les ordres de Guirguiganto.

— Tu me reconnais donc enfin, mon joyeux compagnon; tu reconnais donc Jacques Callot?

— Jacques Callot, le peintre du roi! le protégé du cardinal!

— Lui-même, mes enfans! Pour l'heure, le protégé du cardinal est mal avec son protecteur; j'ai refusé de lui obéir, et on m'a envoyé en prison. Mais la prison ne me fait pas peur, puisque j'y retrouve un bon et tendre camarade de gueuserie comme ce digne et affectionné Nicolon, pour me donner la bienvenue.

— Le diable te donne la bienvenue lui-même; car je m'attendais, en voyant un cavalier bien vêtu entrer ici, je m'attendais à une bonne aubaine, et je ne vois qu'un faiseur de phrases qui ne se souvient de son ancien métier que pour nous obliger à respecter ses poches.

— Tu as tort de te fâcher, Nicolon! Mes poches se videront, et tout ce qu'elles contiennent doit servir à fêter notre réunion et mon retour de quelques momens parmi ceux qui m'ont recueilli jadis et qui m'ont empêché de mourir de faim. Tiens, voilà ma bourse! Appelle le geôlier, qu'il nous donne du vin, du pain, des viandes; du vin surtout, je veux boire à la gueuserie, à sa vieille association et au souvenir de Guirguiganto!

— Très-bien! Vivat Jacques Callot!

— Jacques Callot serait un ingrat s'il n'était point fidèle et reconnaissant à la gueuserie. Jamais, il vous le jure, un pauvre mendiant ne s'est présenté à lui sans recevoir une aumône dans son chapeau; jamais Callot n'a pu rendre service à un gueux sans tout quitter pour lui venir en aide.

— A table! à boire! s'écria Nicolon, qui rentra chargé de deux cruches pleines de vin et que suivaient deux garçons du geôlier, tout courbés sous d'énormes paniers pleins de victuailles.

La nuit se passa en festin, et ce fut le lendemain soir seulement que deux archers vinrent chercher Callot et l'emmenèrent devant le roi.

— Or çà, fit le monarque, d'un ton sévère et qui ne permettait pas de réplique, la prison, maître Callot, vous a-t-elle mieux conseillé, et revenez-vous disposé à m'obéir? Commencerez-vous dès demain à dessiner la gravure de la prise de Nancy.

— Sire, répliqua l'artiste, je me couperais plutôt le pouce que de faire quelque chose contre l'honneur de mon prince et contre ma patrie.

— Vous êtes un noble et digne cavalier, reprit le roi; Dieu veuille que tous les gentilshommes qui m'entourent pensent ainsi que vous. Messire Jacques Callot, je vous anoblis; désormais vous trouverez accès près de moi à toute heure de la journée, et quand vous voudrez obtenir quelque grâce, vous me trouverez disposé à vous l'accorder.

— Sire, répliqua Callot en s'agenouillant, j'en ai une à requérir de votre Majesté.

— Si vite? fit le roi dont le front se rembrunit.

Callot, sans se laisser intimider, raconta ce qui lui était arrivé la veille dans la prison, parvint à amuser beaucoup Louis XIII par ce récit et finit sa narration en demandant la liberté des gueux et l'autorisation, pour eux, de mendier librement dans Paris.

Le roi rit beaucoup de cette singulière requête, donna ordre de remettre à Callot les papiers nécessaires pour l'exécution de ce qu'il demandait, et n'y attacha d'autre condition que celle de voir dessiner par le célèbre artiste les portraits de ses compagnons de captivité.

C'est à ce caprice royal que l'on doit le célèbre cahier des *Mendians* de Callot, auquel le *Musée des Familles* emprunte aujourd'hui les quatre gravures jointes à cet article.

Louis XIII offrit à Callot une pension de trois mille livres pour que l'artiste ne quittât plus Paris; mais Callot avait gardé de ses habitudes de Bohême un impérieux besoin de liberté absolue; il refusa donc la faveur de la cour et finit par retourner à Nancy, où il mourut, jeune encore, le 27 mars 1635.

Callot était d'un caractère si généreux que C. Dervet, peintre médiocre, anobli par le grand-duc et dans la plus haute faveur auprès de ce prince, jaloux des talens de cet artiste, ayant fait tout ce qu'il pouvait pour lui nuire, Callot s'en vengea en gravant son portrait et celui de son fils, et en les lui envoyant avec une douzaine de vers à sa louange. L'œuvre de ce maître contient environ seize cents pièces: les *Supplices*, les *Malheurs* et les *Misères de la Guerre*, la *Grande* et la *Petite Passion*, le *Massacre des Innocens*, les *Gueux contrefaits*, les deux *Tentations de saint Antoine*, la *Grande Rue* ou la *Carrière* et le *Parterre de Nancy*, la *Grande* et la *Petite foire de Florence*, le *Carrousel*, le *Pont-Neuf*, l'*Eventail*, etc. Quoique Callot ait gravé plusieurs morceaux au burin, surtout des portraits, il doit néanmoins toute sa célébrité à ses sujets gravés à l'eau forte. Doué d'un génie fécond, il était obligé de faire ses figures très-petites, afin de pouvoir placer dans ses compositions tous les épisodes et les conceptions pittoresques que lui fournissait sa brillante imagination. Cet artiste paraît être le premier graveur qui ait employé, au moins avec succès, le vernis dur des luthiers, nommé par les Italiens *vernice grosso de lignaiuoli*, ce qui lui a permis de donner à ses tailles plus de couleur et de fermeté qu'il ne l'eût fait avec le vernis ordinaire; mais aussi ce qui l'a peut-être empêché de mettre dans ses ouvrages autant de légèreté et de ragoût qu'en a mis Étienne de la Belle. Son œuvre, fort recherchée, surtout dans le siècle dernier, s'est vendue fort cher dans les ventes publiques. Parmi les recueils de Jacques Callot, on cite: I. *Vie de la vierge Marie, mère de Dieu, représentée par figures emblématiques, dessinées et gravées par Jacques Callot et expliquées par des vers latins et français*, 1646, in-4°, quatorze pièces; II. la *Lumière du cloître représentée*, etc., 1646, in-4°; III. *Monnaies de l'Empire en argent et en or, avec d'autres monnaies d'Angleterre, des Pays-Bas et d'Italie*, dessinées d'après les originaux avec leurs revers, en cent six pièces, sur dix cuivres; IV. *Trattato delle piante di Terra-Santa*, ou *Représentations des saints édifices de la Terre-Sainte*, Florence, 1620, in-4°, quarante-huit morceaux exécutés en trente-cinq planches; V. les *Images de tous les Saints et les Saintes de l'année, suivant l'ordre du martyrologe romain*, quatre cent soixante-seize sujets gravés sur cent dix-neuf planches, 1636; VI. *Varie figure gobbi di Jacopo Callot, fettè in Fiorenza a l'anno* 1616, vingt et une estampes; VII. *Généalogie de la royale maison de Lorraine*, en trois grandes feuilles d'aigles, excessivement rare. Son dernier ouvrage est, dit-on, un *Nobiliaire de Lorraine*, contenant cent cinquante-six armoiries des principales familles de cette province. Il venait d'achever ce recueil peu de jours avant sa mort, et il en donna une épreuve à Maravin commissaire-général des guerres en

Lorraine. Cet exemplaire, que l'on croit unique, est maintenant dans la bibliothèque de Lyon, manuscrit numéro 867. On n'en tira pas d'autres épreuves, les cuivres ayant été pillés et détruits par les Suédois, qui ravageaient la Lorraine.

UNE CONTEMPORAINE.



Mendians, *d'après Callot.*

# ÉTUDES ARTISTIQUES.

## MILADY MONTAGUE.

C'est une personne dont l'histoire est singulière à écrire que celle de lady Wortley Montague. Sa vie paraîtrait cependant moins extraordinaire aujourd'hui, maintenant que les femmes ont été du nord au midi, n'étant encore que jeunes filles, et bravant, comme mères, de vrais dangers pour suivre à la guerre un mari ou un amant bien-aimé.

Mais du temps de lady Montague il n'en allait pas ainsi. Ce fut donc un étonnement général, lorsque lord Edward Wortley fut nommé à l'ambassade de Constantinople, de voir sa femme, âgée seulement de vingt-six ans, se disposer non-seulement à l'accompagner, mais à passer par des déserts qui alors étaient presque inconnus.

Lady Mary-Evelyn Pierrepont était fille aînée du duc de Kingston. Elle est née à Pierrepont en 1690... Elle reçut une éducation particulièrement remarquable et apprit, très-jeune encore, le grec, le latin et le français... Elle était agréable, jolie même, et fut recherchée de bonne heure comme l'un des premiers partis de l'Angleterre. Ce fut lord Edward Wortley qui fut préféré; elle l'épousa en 1712... elle avait alors vingt-deux ans... Ce fut en 1716 que lord Wortley fut nommé à l'ambassade de Constantinople et qu'elle partit avec lui pour l'Orient... Mais elle ne voulut pas faire ce voyage avec sûreté et promptitude, s'embarquer ainsi que devait d'ailleurs le désirer une fille de la Grande-Bretagne. Ce fut par terre que lady Montague voulut aller en Turquie; elle traversa des pays presque inconnus et qu'aucune personne considérable n'avait, certes, visités depuis plus de six cents ans. Elle passa par Péterwaradin, par les déserts de la Servie, par Philippopolis, par le mont Rhodope, par Sophia... ensuite, lorsqu'elle revint par mer, elle vit avec attention les lieux chantés par Homère. Elle parcourut le théâtre de la guerre de Troie avec l'*Iliade* à la main. Elle suivit Ulysse dans son Odyssée, au travers du Méandre, des îles de l'Archipel qu'Homère a décrits comme le meilleur géographe; et souvent, en lisant les pages charmantes qu'elle-même a écrites sur son voyage, on retrouve des étincelles de l'immortel génie de l'immortel aveugle.

Lady Montague avait une extrême facilité pour apprendre les langues. Elle sut bientôt assez le turc pour parler et soutenir la conversation. Cette facilité pour la vie sociale, en quelque pays que l'on soit, lui donna la pensée de voir l'intérieur du sérail. Elle demanda et obtint la faveur, jusque-là toujours refusée, de faire la visite du sérail et de présenter ses devoirs à la sultane Validé, veuve de Mustapha et mère d'Achmet III, qui régnait alors... On parla beaucoup de cette faveur obtenue, disait-on, par la beauté de lady Montague, plus que par son rang et sa

qualité d'ambassadrice..... On a dit que le sultan, ravi, éperdu, en voyant un portrait de lady Montague, avait ordonné que le sérail lui serait ouvert, et qu'il s'était presque prosterné à ses pieds comme son premier esclave. Quoi qu'il en soit, rien n'est plus charmant que la description que lady Montague donne des réceptions qui lui furent faites, non seulement chez la sultane-mère, mais chez la femme du grand-visir. La magnificence voluptueuse de quelques palais, où l'on s'empressa de la recevoir, surpasse tout ce que nous connaissons de somptueux et d'élégant, et rappelle ces magiques soirées si bien décrites dans les contes arabes..... Il semble voir Schemselnihar (1) sur son trône d'argent, recevant le calife Haroun-al-Raschid dans son palais *des Délices*...

Chez la femme du grand-visir, lady Montague fut reçue par deux eunuques noirs, magnifiquement habillés, qui la conduisirent au milieu de deux rangs de jeunes filles dont la plus âgée n'avait pas vingt ans, et dont les ravissans visages rivalisaient de beauté. Et pourtant, lorsqu'elle fut en présence de la maîtresse de cette troupe charmante, elle ne pensa plus qu'il y en eût une seule de belle; la jeune femme du visir les effaçait toutes... Et puis elle était si gracieuse... si caressante, si désireuse, que la belle étrangère trouva quelque plaisir dans sa maison... Elle était assise dans un pavillon dont les portières et les jalousies levées laissaient voir les Dardanelles, frappées des rayons d'or du couchant, tandis qu'un vent frais apportait le parfum des jasmins en fleurs et des buissons de roses, en même temps qu'il portait aussi le chant lointain des rameurs turcs qui faisaient voler les caïques en revenant de Buyukderé (2)...

Les rafraîchissemens les plus exquis et les plus rares étaient servis dans des vases d'or enrichis de pierreries, avec de petites serviettes brodées en fil d'or et d'argent. Pendant ce temps les belles jeunes filles chantaient et dansaient ensemble... Lady Montague raconte qu'elle fut charmée de leurs danses si voluptueusement décentes et de leur musique, qu'elle compare à la meilleure musique d'Italie; elle ajoute même que leurs voix sont plus touchantes que celles des Italiennes... On croit lire un roman grec en lisant les lettres de lady Montague... Elle a rectifié beaucoup d'idées erronées sur les mœurs turques (3)... Elle nous apprend que les femmes ont la plus grande liberté pour aller au bain et qu'elles peuvent sortir tous les jours sous ce prétexte. Comme elles sont couvertes d'un double voile qu'il n'est permis à aucun homme de lever, les femmes peuvent impunément aller où bon leur semble, et leur liberté est même plus grande que celle des femmes du reste de l'Europe.

Les Turcs ont une délicatesse de sentiment dont nous ne les croyions pas non plus susceptibles. Voici une chanson que lady Montague a traduite de la langue turque en anglais, et que je place ici parce que la traduction française a une particularité tout à fait remarquable : elle est de Voltaire.

Cette chanson est du grand-visir Ibrahim : il devait épouser la fille du sultan Achmet III, et se plaint dans ces vers du retardement de son bonheur.

(1) Conte arabe dans *les Mille et Une nuits*. Il était intitulé : *Aventures de Schemselnihar et d'Ali Ebn Becar, prince de Perse*. C'est une ravissante production : il n'y a rien de surnaturel, c'est la passion de l'Orient décrite avec tous ses charmes.

(2) Lieu de promenade où se rendent les étrangers qui sont à Constantinople.

(3) C'est-à-dire, qu'à l'époque où lady Montague écrivait, on était bien peu éclairé sur tout ce qui se passait dans l'intérieur du sérail. Mais depuis ce temps on connaît jusqu'aux moindres détails.

## STANCES.

I.

Le rossignol voltige dans les vignes pour y chercher les roses qu'il aime. Je suis aussi venu admirer la beauté des vignes, et la douceur de vos charmes a ravi mon cœur... Vos yeux sont noirs et attrayans comme ceux de la biche... Vos yeux, comme ceux de la biche, sont sauvages et dédaigneux.

II.

Le moment de mon bonheur se diffère de jour en jour. Le cruel sultan ne me permet pas de voir ces joues plus vermeilles que les roses; je n'ose encore y cueillir un baiser. La douceur de vos charmes a ravi mon cœur. Vos yeux sont noirs et attrayans comme ceux de la biche..... Vos yeux, comme ceux de la biche, sont sauvages et dédaigneux.

III.

Le malheureux Ibrahim soupire dans ces vers. Un trait parti de vos yeux a percé son cœur!... Ah! quand viendra le moment de l'espoir! Attendrai-je longtemps encore? Ah! sultane aux yeux de biche!... Ange au milieu des anges! Je désire, et c'est en vain!... Pouvez-vous donc ainsi prendre plaisir à tourmenter mon cœur!...

IV.

Mes cris perçans s'élèvent jusqu'au ciel; le sommeil fuit ma paupière. Tourne du moins les yeux vers moi, sultane, que je contemple ta beauté!... Adieu!... je descends au tombeau... Mais rappelle-moi... ta voix retiendra mon âme fugitive... Mon cœur est brûlant comme le soufre... Laisse échapper un soupir, et ce cœur s'embrasera... Gloire de ma vie! belle lumière de mes yeux!... O ma sultane! mon front est prosterné contre la terre... Des larmes brûlantes inondent mes joues... Ouvre ton âme à la pitié, laisse du moins tomber ton regard sur moi.

Ce morceau est charmant par sa simplicité au milieu du figuré de la poésie orientale.

Ce fut pendant une absence de lord Wortley que lady Montague fit toute cette *tournée de sérails* dont il fut tant parlé... Il paraît que la chose déplut à son mari, et qu'il la vit peut-être sous un jour alarmant pour lui. Quoi qu'il en soit du motif, il est certain qu'une mésintelligence très forte s'établit alors entre lady Montague et lord Wortley. Elle avait l'humeur indépendante, supportait peu les remontrances; bientôt cet intérieur, qui, jusqu'à ce moment, avait été heureux, devint un séjour d'enfer. De retour en Angleterre, lady Montague sollicita une séparation que lord Wortley s'empressa d'accorder, ainsi qu'une pension de 500 livres sterlings, avec la permission de voyager. Elle alla aussitôt à Rome et à Venise; elle parcourut l'Italie et puis vint en France, où elle demeura quelque temps à Nérac. Elle retourna ensuite en Angleterre; et ce fut alors qu'elle publia son *Voyage à Constantinople*, ouvrage qui fut pour elle la source d'une gloire que le temps n'altérera pas. C'est à elle que l'Europe doit le bienfait éminent de l'inoculation : elle l'avait vu pratiquer avec grand succès en Turquie, là où la beauté est un si grand avantage pour les femmes, et elle voulut rendre ce bienfait commun à ses compatriotes. Sans doute ce fut une chose bien remarquable qu'une jeune femme de trente ans luttant à la fois contre d'anciens préjugés, contre des médecins qui ne voulaient reconnaître de bon que ce qu'ils proposaient, et enfin contre les superstitions religieuses... Enfin elle réussit et rendit à l'humanité cet immortel service.

Lady Montague fut vivement attaquée pour ses *Lettres écrites pendant ses voyages*. M. le baron de Tott, qui a résidé longtemps à Constantinople, les a critiquées avec

une extrême violence. Mais M. Guys, de Marseille, en l'esprit duquel j'ai une grande foi, comme tous ceux qui le connaissent, a pris la défense de ces lettres avec une extrême chaleur... Et cet assentiment est d'un grand poids pour qui pourrait balancer, après avoir lu cet ouvrage rempli d'intérêt et d'un agrément bien difficile à rencontrer dans un ouvrage de ce genre.

Les œuvres de lady Montague se composent de 1° *Lettres écrites pendant ses voyages*; 2° un *Poëme sur les progrès de la poésie*; 3° l'*Enchiridion d'Épictète*, revu par l'évêque Barnett, et imprimé parmi ses œuvres... Depuis, lord Bute confia une nouvelle édition, d'après le manuscrit original, à J. Dallaway, en 1803, en cinq volumes in-4°, copiée à l'imprimerie anglaise de Paris, dans la même année, en cinq volumes in-12, mais sous le titre pareil à l'édition de Londres, C. Richard Philips. Cette édition, ainsi que la copie, est ornée de deux portraits; l'un de lady Mary Pierrepont, 1710 (elle avait alors vingt ans); l'autre, de lady Mary Wortley Montague, 1720 (elle avait alors trente ans). En tête de cette édition, sont des Mémoires biographiques de l'auteur par l'éditeur.

Lady Montague eut une illustre amitié littéraire, qui lui fut ensuite plus funeste qu'elle ne lui avait été douce. Se trouvant un jour dans une maison où il y avait beaucoup de monde, elle fut remarquée par un homme qui ne remarquait pas ordinairement les femmes parce qu'elles l'ennuyaient. Or, cet homme, c'était Pope... Après avoir longtemps regardé lady Montague, il demanda son nom: on lui dit que c'était lady Wortley, fille aînée du duc de Kingston; et que, bien qu'elle n'eût que vingt-quatre ans, elle avait déjà composé une héroïde de Julie à Ovide, et avait traduit la Morale d'Épictète. Pope était déjà sous le charme. Il écrivit sur le champ les seuls vers qu'il ait jamais faits pour une femme et où il se trouve une intention de galanterie. Lady Montague, fière d'inspirer de l'intérêt à un homme tel que Pope, lui accorda de son amitié tout ce qu'elle en pouvait donner. Pendant longtemps, leur liaison ne souffrit aucune altération. Mais lady Montague s'étant liée ensuite avec lord Hervey, Pope devint jaloux, exigeant, et ne pouvant obtenir le sacrifice de cette nouvelle amitié, il voua à lady Montague une haine qui produisit des deux côtés des satires et des pamphlets même, indignes du caractère de tous deux... Peu de temps après cette rupture, lady Montague fut encore voyager. Elle disait qu'elle était de la nature de l'hirondelle; qu'elle mourrait si on l'empêchait d'aller se retremper au sein de l'espace infini, en revoyant d'autres cieux, d'autres bords, en sentant sur son front un vent qui n'était pas celui de la patrie... puis ensuite revenir au gîte... au nid paternel... Lady Montague y revint, pour y mourir en 1760... elle avait soixante-dix ans.

Lady Montague occupera toujours un rang distingué dans la littérature, parce qu'elle sait à la fois conter et peindre..... Rien n'est charmant comme la description qu'elle fait des bains chauds de Sophia. Comme elle décrit la magnificence des bains turcs!... les dômes en marbre recevant le jour par les trèfles de la coupole! Au milieu de chaque salle sont des fontaines jaillissantes, tandis que le tour est garni de sofas et de gradins en marbre, sur lesquels sont des tapis précieux et des coussins d'un grand prix... Elle raconte surtout d'une manière charmante comment elle trouva dans ces salles une foule de femmes qui l'invitèrent à se baigner avec elles... « Elles » n'avaient aucun vêtement, dit lady Montague... les jeunes » esclaves, qui nattaient et parfumaient les cheveux de » leurs maîtresses, étaient nues comme elles!... et pour» tant, ajoute-t-elle, il est impossible d'exprimer l'air de » décence, de modestie et de simplicité qu'avaient toutes » ces femmes.....»

Je répète que les Lettres de lady Montague seront un monument toujours admiré et apprécié à sa valeur par les personnes de goût. Cependant on a appelé lady Montague la Sévigné de l'Angleterre, et cette louange n'est pas juste: l'Anglaise n'a pas la rapidité du style de madame de Sévigné, et surtout sa sensibilité. Lady Montague écrit avec une élégance charmante, mêlée d'un esprit de philosophie et de liberté.... Madame de Sévigné sent plus qu'elle ne pense; d'autres, peut-être, écrivent ce qu'elles ne pensent pas... Pour lady Montague, elle écrit tout ce qu'elle pense... Au reste, pour être juste et parfaitement impartiale, il faut dire que madame de Sévigné n'intéresserait peut-être pas beaucoup si elle était traduite; tandis que lady Montague semble avoir écrit pour toutes les nations.

La duchesse d'ABRANTÈS.

(*OEuvres posthumes*.)

# ÉTUDES POÉTIQUES.

## NOTRE-DAME DE TOLÈDE.

On révère à Tolède une image de Vierge
Devant qui toujours tremble une lueur de cierge,
Statue étincelante en robe de brocart,
Comme si l'or était plus précieux que l'art!
Et sur cette statue on raconte une histoire
Qu'un enfant de six mois refuserait de croire,
Mais que doit accepter comme une vérité
Tout poëte amoureux de la sainte beauté.

Quand la reine des cieux au bon saint Ildefonse,
Pour le récompenser de la *Grande Réponse* (1),
Quittant sa tour d'ivoire au paradis vermeil,
Apporta la chasuble en toile de soleil;
Par curiosité, par caprice de femme,
Elle fut regarder la belle Notre-Dame,
Ouvrage merveilleux dans l'Espagne cité,
Rêve d'ange amoureux à deux genoux sculpté,
Et devant ce portrait resta toute pensive
Dans un ravissement de surprise naïve!
Elle examina tout: le marbre précieux,
Le travail patient, chaste et minutieux,
La jupe raide d'or comme une dalmatique,
Le corps mince et fluet dans sa grâce gothique,
Le regard virginal velouté de langueur
Et le petit Jésus endormi sur son cœur;

(1) Saint Ildefonse écrivit, sous ce titre, un traité en l'honneur de la sainte Vierge.

Elle se reconnut et se trouva si belle
Qu'entourant de ses bras la sculpture fidèle,
Elle mit, au moment de remonter aux cieux,
Au front de son image un baiser radieux!

Ah! que de tels récits, dont la raison s'étonne
Dans ce siècle trop clair pour que rien y rayonne,
Aux temps de poésie où chacun y croyait
Devaient calmer le cœur de l'artiste inquiet,
— Faire admirer au ciel l'ouvrage de la terre! —
Cet espoir étoilait l'atelier solitaire,
Et le ciseau pieux longtemps, avec amour,
Pour le baiser divin caressait le contour!

Si la Vierge aujourd'hui, dans l'or d'une auréole,
Venait à quelque prêtre apporter une étole,
Et sur nos autels grecs pouvait voir son portrait,
Pensez-vous, ô sculpteurs, qu'elle s'embrasserait?

Théophile GAUTIER.

# MAGAZINE.

## L'HOSPITALITÉ DANS LES VARINAS.

Lorsqu'un voyageur arrive à l'une des fermes des Varinas, cette arrivée n'est marquée par aucune cérémonie, on se contente de lui adresser la formule de politesse en usage chez les Indiens : *Ave, Maria purissima!* On ôte ensuite la selle au cheval du voyageur et on le laisse paître librement, sans surveillance, car on s'inquiète fort peu dans ce pays qu'un cheval vienne à s'égarer, parce qu'on a toujours sous la main une foule de ces animaux, qui sont regardés comme une propriété publique. Ces soins remplis envers le cheval, on s'occupe du voyageur, auquel on apporte de l'eau pour qu'il se lave les pieds; après quoi, chacun étend son manteau ou sa couverture à l'ombre et se couche. Pendant ce temps-là, un membre de la famille a déjà sellé un cheval et s'est mis en route pour chercher un veau ou une génisse. En moins d'une heure, vos hôtes vous servent abondamment de la viande rôtie, à laquelle ils ajoutent parfois des *arepas*. Le sel est ordinairement très-rare; et quand ils s'en procurent, ils le dissolvent dans de l'eau, où chaque morceau de viande est trempé. Ils servent, à la fin du repas, du lait, du fromage et de l'aguardïente.

Éloignés de toute société, comme sont les habitans de ces contrées solitaires, on croirait qu'ils montrent beaucoup d'empressement à s'enquérir des nouvelles des autres pays. Il est cependant très-vrai que, bien inspirés par leur politesse naturelle, ils n'adressent à leurs hôtes aucune espèce de questions, avant que ceux-ci n'aient satisfait leur appétit. C'est ordinairement après le coucher du soleil qu'ils se retirent pour se reposer, mais toujours le patriarche de la famille rassemble auparavant autour de lui ses enfans et ses domestiques, auxquels il récite le *rosaria*, ou prière du soir, que ceux-ci répètent très-dévotement. Il est très-rare qu'on s'abstienne de cette cérémonie religieuse dans l'Amérique du sud.

Ces fermes, où l'on élève des bestiaux (*hatos*), font un commerce très-étendu de fromages, de *tazajos* et de mules. Quand les communications sont interrompues entre les plaines et les contrées montagneuses situées près de la côte de la mer, ces peuplades isolées se trouvent ainsi réduites à ne pouvoir plus exporter les produits de leurs fermes. L'importation dans les llanos n'en est pas moins difficile; aussi se voient-elles privées de plusieurs objets de nourriture, parmi lesquels elles regrettent principalement le sel, comme le plus nécessaire.

A défaut de la chose même, elles se sont ingéniées à touver son équivalent; du moins elles le croient ainsi. Dans les endroits des savanes qui ont été le plus fréquentés par le bétail, ils amassent une certaine quantité de terre, sur laquelle ils jettent de l'eau bouillante, qu'ils laissent ensuite évaporer. On conçoit facilement qu'il n'y a qu'une nécessité extrême qui puisse engager un voyageur à s'accommoder de ce sel, qui à la mauvaise mine joint un goût excessivement amer.

On trouve encore dans les Varinas un arbre à large feuillage, appelé *coco de mono*, ou noyer du singe, à cause du goût décidé que montre cet animal pour le fruit qu'il porte. Cependant ces noix sont un poison, et d'autant plus dangereuses pour le voyageur imprudent que c'est un axiome reçu dans la Colombie, que tout ce qu'un singe ou un oiseau mange ne saurait faire mal à l'homme. Cette noix se divise en quatre parties, qui, sous le double rapport de la forme et du goût, ressemblent beaucoup à une amande. Un détachement de cavalerie fit halte, après une longue marche, et se reposa, pendant la chaleur du jour, sous un arbre de cette espèce. Ils n'étaient point nés dans cette partie du pays et ils ne connaissaient nullement les qualités délétères de cette noix. Trouvant à ce fruit le goût agréable, ils continuèrent à le manger soit cru soit cuit dans les cendres. Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir de la fatale propriété qu'il renferme; ils furent saisis de violentes coliques, qui mirent leur vie en danger; et ce qui rendait leur mal plus redoutable, c'est qu'ils étaient dépourvus de toute espèce de médicamens, et de plus, ils n'avaient à boire que de l'eau fangeuse de la lagune. Un sergent allemand et un ou deux des soldats de la troupe, qui avaient mangé de ce fruit plus que les autres, moururent le soir même, et ceux qui survécurent à la maladie perdirent leurs cheveux et continuèrent à être tourmentés, pendant plusieurs semaines, par les nausées que leur causait l'huile essentielle de la noix, chaque mets qu'ils goûtaient leur paraissant infecté de son odeur désagréable.

On cultive beaucoup dans cette province l'*yuca*, ou racine de *cazava*. Il y en a de deux espèces : la plus douce est un excellent légume, soit qu'on la fasse bouillir ou cuire au feu; mais, même dans ce dernier état, elle est sujette à s'enfler soudainement dans l'estomac et à causer la mort quand on en mange à l'excès et qu'elle n'est pas arrivée à un degré suffisant de cuisson. C'est ce qu'éprouvèrent malheureusement trop souvent les troupes après une longue marche. L'autre espèce d'*yuca* ne convient pas comme aliment, à cause du jus amer et empoisonné qu'il contient. On l'emploie cependant sans inconvénient pour faire du pain. Malgré sa malignité reconnue, le jus de cette plante est donné comme boisson aux chiens, qu'elle engraisse sans entraîner d'autre résultat plus sérieux qu'une légère ivresse qui ne tarde pas à se dissiper.

## COSTUME D'HOMME EN 1804.

**La seule manière de pouvoir donner une idée des costumes, c'est de les dessiner. Voici comment en 1804, s'habillait ce que l'on nomme aujourd'hui un *lion*, et ce que l'on appelait alors un *incroyable*. Les épithètes de**



Costume d'homme en 1804.

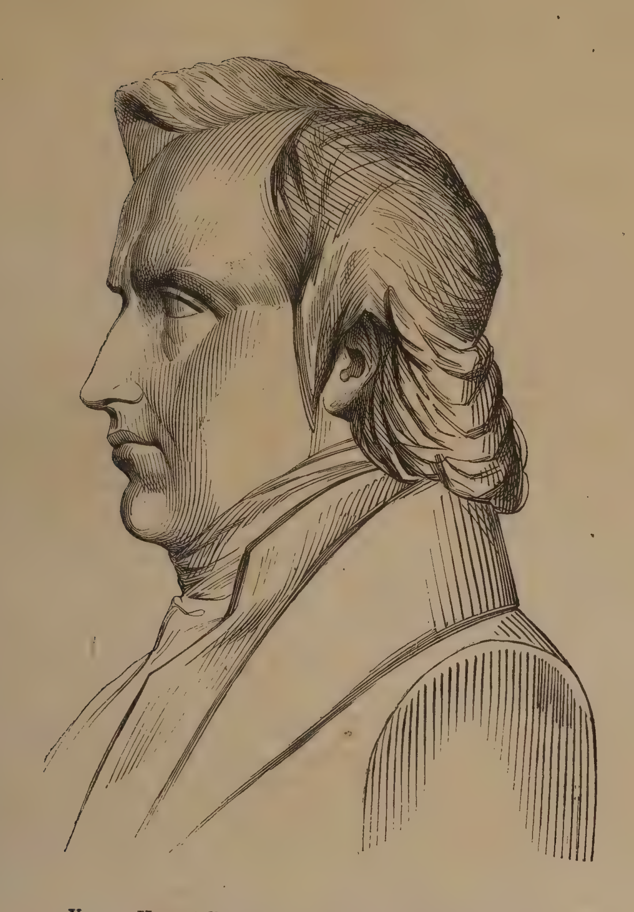
*beau*, d'*élégant* et de *mirliflor*, datent de 1810, celles de *fashionable* et de *dandy*, de la restauration ; en 1830, c'étaient par le titre de *gants jaunes* que l'on désignait l'excentricité du costume.

## ENTERREMENT CHEZ LES CHINOIS.

Ce n'est point à l'occasion des mariages que les Chinois deploient tout leur luxe ; ils le réservent pour l'instant où la vie s'éteint dans l'homme, et de riches familles dépensent en funérailles de 10 à 15,000 piastres (de 45,000 à 67,500 fr.). L'enterrement du corps n'a point lieu sans l'intervention de l'astrologue qui doit désigner le lieu de la sépulture. S'il déclare que ses calculs ne permettent pas de le faire immédiatement, on se hâte d'embaumer le corps, qui est déposé dans un cercueil en plomb et transporté ensuite dans un lieu affecté à cet usage, pour y être conservé jusqu'au moment où l'astrologue désigne enfin l'endroit où il doit être enterré. Ces délais se prolongent souvent durant des années pendant lesquelles le shing-shang est toujours censé consulter les livres du destin ; en même temps, de nombreux sacrifices sont offerts aux dieux pour se les rendre favorables. Pareille chose arriva à la mort de Puhan-Kai-Qua, dont j'ai eu occasion de parler : son corps attendit plusieurs années, après lesquelles le devin décida que le fils cadet du défunt transporterait le corps à Fo-Kien.

# MERCURE DE FRANCE.

(DU 15 MAI AU 15 JUIN.)



VICTOR HUGO, d'après le buste de M. David d'Angers.

## ÉTUDES BIOGRAPHIQUES.

### VICTOR HUGO.

Lors de la publication de *Ombres et rayons*, le *Musée des familles* a dit quelle était sa profession de foi sur M. Victor Hugo (1).

M. Victor Hugo, tout ensemble philosophe et poëte, formule par ses œuvres l'expression la plus complète de la régénération morale et artistique de notre époque. Après Bernardin de Saint-Pierre et Châteaubriand, qui ont donné le signal, il a fait une guerre d'extermination à la fatale école de Voltaire et en a écrasé, de son pied puissant, les débris dangereux. Comme ces chevaliers qui se baignaient dans le sang des dragons vaincus par leur épée et qui devenaient invulnérables, grâce à Dieu, désormais, le triomphe de M. Victor Hugo est reconnu et consacré, même par ses ennemis. Il règne.

(1) *Musée des Familles*, tome VII.

Après avoir apprécié l'écrivain, l'année dernière, il nous reste aujourd'hui à dépeindre l'homme. Car la vie privée des citoyens illustres, quoi qu'on en ait dit, ne leur appartient pas et ne peut rester murée. L'éclat de la célébrité la rend transparente et en montre jusqu'aux plus petits détails à l'œil curieux et impatient de la foule.

Doncques suivez-moi dans la maison de M. Victor Hugo, place Royale.

La place Royale a conservé, moins le mouvement, l'aspect qu'elle devait présenter sous Louis XIII, alors qu'elle était habitée par les grands seigneurs de la cour. La grille qui entoure son parc, la galerie continue qui allonge ses arceaux sans fin devant la façade des maisons lui donnent un caractère antique et grave. C'est un quartier solitaire, où l'on entend rarement le bruit des voitures; c'est une sorte de retraite mystérieuse, avec des arbres verts, du gazon, des fleurs, des enfants qui s'ébattent, de l'eau qui murmure, des souvenirs sans nombre; c'est un lieu, propre plus que tout autre, à inspirer la méditation et la rêverie. A l'angle le plus sombre du carré de la place, s'ouvre une large porte, qui laisse voir une cour immense et un de ces beaux escaliers de pierre, grandioses de forme, si différens des échelles mesquines de bois qui mènent aux appartemens modernes. Montez au second, sonnez, vous êtes chez M. Victor Hugo.

Si votre visage n'est pas connu, si vous dites un nom qui n'ait point souvent été répété sur ce seuil, la porte vous restera impitoyablement fermée. Mais si vous êtes un des familiers du logis poétique, le *sanctum sanctorum* s'ouvre pour vous; et vous voici dans une vaste antichambre, ornée de haute-lice et d'objets d'art. Vient ensuite la salle à manger, meublée d'armoires, de tables, de bahuts et de chaises du quinzième siècle. Le salon n'a

point un caractère moins étrange, avec sa haute cheminée habillée de tapisserie, sa chaire de bois sculpté, ses tableaux, chefs-d'œuvre de l'école moderne, et le buste en marbre de l'auteur de *la Notre-Dame*, taillé avec des proportions gigantesques par le statuaire David (1). Des corridors mystérieux et à longs replis mènent au cabinet de travail du poëte, réduit sombre et demi-éclairé qu'enveloppe une vieille et précieuse tapisserie représentant un épisode de la vie du roi Cambyse, vêtu du costume que portait le roi François I^er^. C'est là que le *Dernier jour d'un condamné*, *Ruy-Blas*, et tant de drames étonnants, tant d'odes sublimes, tant de magnifiques poëmes, tant de pieuses élégies, ont été pensés et créés!

L'hôte de ces lieux, M. Victor Hugo, compte à peu près trente-neuf ans, et ne semble guère en avoir que vingt-huit, tant ses traits ont gardé de fraîcheur et de jeunesse. D'abord, on reste intimidé devant l'expression sévère de sa physionomie; mais en l'examinant avec plus d'attention, on ne tarde pas à la voir s'éclairer de la plus attique et de la plus charmante expression de finesse et d'esprit. M. Victor Hugo parle peu, excepté dans une grande intimité; sa voix est lente, douce et puissante à la fois; si jamais cette voix se fait entendre à la tribune, elle commandera l'attention dès les premières paroles et préparera les succès de l'orateur; succès que rend infaillibles une éloquence forte parce qu'elle est simple; persuasive parce qu'elle repose sur une dialectique solide; sûre parce qu'elle procède par une lucidité sans faux éclat et une profondeur sans obscurité.

Aux facultés les plus élevées de l'intelligence, M. Victor Hugo réunit les qualités les plus exactes de l'esprit de conduite. Tout à la fois, il vole de ses grandes ailes au plus haut de l'atmosphère de l'art et marche d'un pied ferme et prudent dans les sentiers de la vie intime. Sa vue intellectuelle embrasse également l'immensité de l'horizon et distingue les plus infinis détails du brin d'herbe qui verdoie dans le sable. Les enfans se découvrent sur son passage, et courent à lui; il les aime, il sait jouer avec eux, il a de merveilleuses histoires à leur dire, des histoires dont une nourrice serait jalouse! Nul ne sait mieux que lui faire sourire une femme et l'intéresser à une causerie frivole; l'homme sérieux le quitte pensif et la pensée en fermentation, car le poëte lui a jeté à pleines mains des idées profondes et heureuses. Aussi, vous le voyez, les princes français, si indifférens qu'ils soient des choses littéraires, s'empressent d'assister à la séance de l'Académie française, où M. Victor Hugo prononce son discours d'admission; enfin quand le poëte vient, au concours général, couronner ses enfans, tout l'auditoire, tous les élèves des colléges se lèvent pour saluer celui dont le nom arrive jusqu'à eux entouré de tant de gloire!

Ce qui achève de caractériser M. Victor Hugo, c'est une volonté de fer et la conscience de sa force. Il dédaigne de cacher cette conscience sous une fausse modestie, marche droit au but, le front haut et la poitrine découverte, ne s'inquiète pas des obstacles, ne se détourne jamais et pousse en avant jusqu'à ce que le chemin se fraie. Il n'a point, une seule fois, en sa vie fait de concessions aux exigences de ses antagonistes. Ils sont venus à lui, mais il n'a point été à eux. Rude à ses ennemis, dévoué à ses amis, il ne pardonne pas à une offense, ce qui est rare de nos jours, et n'oublie pas un témoignage d'affection ou un service, ce qui est plus rare encore. Aussi, compte-t-il autour de lui un grand nombre d'amis dévoués qui réclament ses conseils dans les circonstances difficiles de leur vie, et qui, pairs du Charlemagne littéraire, sont prêts à lui venir en aide partout et pour tout. On ne saurait le connaître et l'approcher sans se ranger parmi ses amis; on l'aborde son adversaire, on le quitte son fanatique.

S. H. B.

(1) Le portrait de M. Victor Hugo que publie le *Musée*, est dessiné d'après ce buste.

---

## GAZETTE.

Les séances de l'Académie n'ont point été tout à fait aussi monotones ce mois-ci que le mois dernier. Nous avons entendu avec un grand plaisir le rapport de M. Cordier sur les travaux géologiques exécutés par M. Robert, pendant l'expédition de *la Zélée* vers le pôle nord. Au Spitzberg, M. Robert a fait un grand nombre d'observations curieuses qui conduisent à de bien importantes conséquences géologiques. Cette sombre et silencieuse contrée que nul rayon n'échauffe, que la nuit enveloppe presque constamment, et dont un froid de 40 degrés éloigne toute créature vivante, a néanmoins été soumise, pendant les dernières révolutions du globe, aux mêmes cataclysmes que les régions équatoriales. Dans l'exploration du Cap-Nord jusqu'à Hammerfest et dans le Finmark, on a reconnu d'anciens rivages élevés de 16 à 20 mètres au-dessus du niveau actuel de la mer, et que l'on reconnaît aux parties usées des roches et aux dépôts de fragmens de coquilles. On a compté quelquefois jusqu'à sept étages de terrasses où les rochers ont leurs angles arrondis, et qui indiquent parfaitement l'existence d'autant de rivages successifs avant la période qui a formé le dernier. A Hammerfest, on observe des traces analogues, à une élévation de 25 mètres. La traversée de la Laponie offre un vaste terrein informe et lugubre, semé de grands blocs erratiques se dressant dans les brouillards comme des fantômes géants. M. Robert, qui s'est beaucoup occupé de l'origine de ces singulières créations géologiques, est arrivé à les considérer, suivant nous avec raison, comme les débris des anciens rivages de la mer, que le flot n'a pu détruire à cause de leur excessive dureté; il attribue leurs rayures aux mouvemens des vagues d'un océan qui couvrait autrefois toutes ces tristes contrées sorties enfin des eaux par une émersion lente, de laquelle on peut conclure un abaissement progressif du niveau de la mer.

Nous avons à signaler aussi une découverte importante faite par un chimiste déjà connu, M. Kuhlmann, et qui peut apporter de grandes modifications dans l'art de bâtir et surtout dans l'ornementation architectonique des édifices; nous voulons parler de la conversion de la craie ordinaire en une pierre siliceuse capable de recevoir le poli du marbre, et aussi dure que la pierre de Château-Landon. Ce chimiste a reconnu qu'en mettant en contact, même à froid, la craie avec une dissolution de silicates alcalins, il se fait un échange d'acides, et qu'une partie de la craie se transformait bientôt en un véritable silicate de chaux. C'est à l'aide de cette théorie, dont nous avons cru devoir dire quelques mots pour ceux de nos lecteurs qui aiment à se rendre compte de tout, que M. Kuhlmann est parvenu à faire des pierres artificielles extrêmement remarquables. On conçoit aisément quelles immenses applications peut avoir cette transformation de la craie tendre en un calcaire siliceux, et quels avantages on en tirera pour les constructions dans les contrées qui, comme la Champagne, sont tout à fait dépourvues de pierres et où le sol est entièrement composé de craie. M. Kuhlmann est arrivé à faire, au moyen de ce procédé, des pierres lithographiques comparables pour la finesse de leur grain à celles que nous tirons à grands frais de l'Allemagne. Les bénéfices de cette découverte s'étendront aussi à l'art de la sculpture et de la statuaire; la substance dont se forment les pierres dont nous parlons, étant à l'état liquide exactement comme le plâtre des mouleurs, il en résulte que l'on pourra obtenir des ornemens et des statues moulés dont la dureté sera plus grande encore que celle du marbre et qui ne coûteront pas plus cher que les statues de plâtre.

Nous ne terminerons pas notre analyse scientifique sans informer le lecteur que M. Édouard Bequerel vient enfin d'apporter des changemens au daguerréotype dont M. Arago, sur la foi de M. Daguerre, avait, il y a deux mois, annoncé les résultats sans les avoir vus. Nous, nous avons vu des nuages fixés instantanément sur la planche daguerrienne en moins d'une demi-seconde et admirablement reproduits. Il serait curieux de savoir si M. Daguerre réclamera la priorité. — Nous devons dire aussi que le roi de Prusse vient d'accorder une pension viagère de cinq cents écus à M. Liepmann, inventeur de la nouvelle méthode d'imprimer les tableaux à l'huile, et dont nous avons déjà parlé. Cette faveur se trouve subordonnée à la condition que le secret de M. Liepmann deviendra la propriété de l'État.

Au moyen d'une pile voltaïque d'une grande puissance, M. Delarive s'est assuré que la lumière que l'on obtient, en plaçant un morceau de charbon entre les deux pôles de la pile, jouit, par rapport aux opérations du daguerréotype, des mêmes propriétés que la lumière solaire.

effet obtenir, sur une plaque ...nne, l'image d'un buste éclairé par cette flamme seulement.

Voici donc la lumière du soleil constituée d'une manière électrique.

Déjà M. S. Henry Berthoud, dans un article (*Le second Soleil*) publié par *la Presse*, antérieurement aux opérations de M. Delarive et à la publicité qu'on leur a donnée, avait établi que la *lumière du soleil se comportait comme le fluide électrique.*

La réception de M. Victor Hugo à l'Académie française a eu lieu le 3 juin. Jamais on ne s'était occupé si vivement, dans le monde, d'une semblable solennité. On se disputait les billets avec l'empressement le plus passionné ; enfin, pour la première fois, une partie de la famille royale assistait à une séance de ce corps littéraire. M. le duc et Mme la duchesse d'Orléans et Mme la duchesse de Nemours se trouvaient au nombre des spectateurs.

Jamais grand empressement ne fut mieux justifié, d'ailleurs. Le discours de M. Victor Hugo est un chef-d'œuvre d'éloquence, où la poésie et la raison la plus élevée, s'associent avec un éclat et une harmonie qu'on chercherait en vain ailleurs. Après avoir résumé, en peu de lignes, l'histoire de l'empire tout entière, après avoir dépeint la lutte courageuse de quelques rares génies contre un despotisme glorieux mais fatal, M. Victor Hugo montre Népomucène Lemercier au premier rang de ces héros lutteurs et termine par une profession de foi que nous ne pouvons nous empêcher de reproduire ici, car elle résume les sentimens de tous les cœurs vraiment patriotiques et haut placés.

« Dévouer sa pensée, — permettez-moi de répéter ici solennellement ce que j'ai dit toujours, ce que j'ai écrit partout, ce qui, dans la proportion restreinte de mes efforts, n'a jamais cessé d'être ma règle, ma loi, mon principe et mon but ; — dévouer sa pensée au développement continu de la sociabilité humaine ; avoir les populaces en dédain et le peuple en amour ; respecter dans les partis, tout en s'écartant d'eux quelquefois, les innombrables formes qu'a le droit de prendre l'initiative multiple et féconde de la liberté; ménager dans le pouvoir, tout en lui résistant au besoin, le point d'appui, divin selon les uns, humain selon les autres, mystérieux et salutaire selon tous, sans lequel toute société chancelle; confronter de temps en temps les lois humaines avec la loi chrétienne et la pénalité avec l'Évangile; aider la presse par le livre toutes les fois qu'elle travaille dans le vrai sens du siècle ; répandre largement ses encouragemens et ses sympathies sur ces générations encore couvertes d'ombres qui languissent faute d'air et d'espace, et que nous entendons heurter tumultueusement de leurs passions, de leurs souffrances et de leurs idées les portes profondes de l'avenir ; verser par le théâtre sur la foule, à travers le rire et les pleurs, à travers les solennelles leçons de l'histoire, à travers les hautes fantaisies de l'imagination, cette émotion tendue et poignante qui se résout dans l'âme des spectateurs en pitié pour la femme et en vénération pour le vieillard; faire pénétrer la nature dans l'art comme la sève même de Dieu ; en un mot, civiliser les hommes par le calme rayonnement de la pensée sur leurs têtes ; voilà aujourd'hui, messieurs, la mission, la fonction et la gloire du poëte.

» Ce que je dis du poëte solitaire, ce que je dis de l'écrivain isolé, si j'osais, je le dirais de vous-mêmes, messieurs. Vous avez sur les cœurs et sur les âmes une influence immense. Vous êtes un des principaux centres de ce pouvoir spirituel qui s'est déplacé depuis Luther et qui, depuis trois siècles a cessé d'appartenir exclusivement à l'Église. Dans la civilisation actuelle deux domaines relèvent de vous : le domaine intellectuel et le domaine moral. Vos prix et vos couronnes ne s'arrêtent pas au talent, ils atteignent jusqu'à la vertu. L'Académie française est en perpétuelle communion avec les esprits spéculatifs par ses philosophes, avec les esprits pratiques par ses historiens, avec la jeunesse, avec les penseurs et avec les femmes par ses poëtes, avec le peuple par la langue qu'il fait et qu'elle constate en la rectifiant. Vous êtes placés entre les grands corps de l'État et à leur niveau, pour compléter leur action, pour rayonner dans toutes les ombres sociales, et pour faire pénétrer la pensée, cette puissance subtile et pour ainsi dire respirable, là où ne peut pénétrer le code, ce texte rigide et matériel. Les autres pouvoirs assurent et règlent la vie extérieure de la nation, vous gouvernez la vie intérieure; ils font les lois, vous faites les mœurs.

» Cependant, messieurs, n'allons pas au-delà du possible. Ni dans les questions religieuses, ni dans les questions sociales, ni même dans les questions politiques, la solution définitive n'est donnée à personne. Le miroir de la vérité s'est brisé au milieu des sociétés modernes. Le penseur cherche à rapprocher ces fragmens, rompus la plupart selon les formes les plus étranges; quelques-uns souillés de de boue ; d'autres, hélas ! tachés de sang. Pour les rajuster tant bien que mal, et y retrouver, à quelques lacunes près, la vérité totale, il suffit d'un sage. Pour les souder ensemble et leur rendre l'unité, il faudrait Dieu. »

Un charmant volume vient de paraître; c'est le recueil qui réunit les poésies des deux frères Deschamps. Par un touchant échange, le livre d'Antony est dédié à Emile, et le livre d'Emile à Antony. Ce qui caractérise le premier de ces ouvrages, c'est une tristesse profonde, mais religieuse. On comprend qu'au milieu des plus cruelles épreuves de la vie, le poëte adore la main divine qui le frappe et reçoit avec résignation le calice d'amertume; car il sait que le Calvaire rapproche du ciel.

L'œuvre d'Emile au contraire, cavalière, hardie, audacieuse, élégante, atteste l'homme heureux qui n'a jamais connu que le succès, qu'on recherche et qu'on aime, à qui la fortune et la renommée gardent leurs plus tendres sourires. Il y a, dans son volume, peu d'élégies, mais en revanche des ballades telles qu'en rêve une imagination sans inquiétude, des chants d'amour tels qu'en murmure un cœur jeune, des hymnes poétiques telles qu'aime à en produire un esprit haut placé et plein de vigueur. On éprouve un charme indicible à relire ces vers, que l'on a déjà lus avec un si vif plaisir tandis que l'auteur les jetait çà et là, insoucieux du succès qui les accueillait presque malgré lui, il croyait chanter pour un petit nombre et son auditoire était immense.

Deux jeunes écrivains Lillois, MM. Edouard Le Glay et Henry Bruneel, se sont associés pour publier, sous le pseudonyme de Lansvrien, un volume intitulé *Bouchard d'Avesnes* : c'est un livre habilement conçu et habilement exécuté, qui cache, sous la forme attrayante du roman, une grande exactitude historique et qui, de plus, appartient, par son sujet, au pays habité par les deux auteurs. *Bouchard* n'est que la première des légendes dont la série doit successivement s'accroître. Cette série de chroniques parcourra, de la sorte, la plupart des grands faits d'une province si riche en souvenirs glorieux et dramatiques.

M. Ingres est de retour à Paris.

Le dernier numéro des *Nouvelles à la main* contient un charmant chapitre intitulé *les Hommes aimés.*

Parmi les ouvrages qui méritent de fixer l'attention des familles, et c'est de ces livres-là surtout que le Mercure doit s'occuper, il faut placer en première ligne le *Dictionnaire de conversation à l'usage des jeunes personnes*, dont vient d'être mis en vente le premier volume. On ne saurait concevoir et exécuter un livre mieux entendu et plus utile. Il donne sur toutes choses des idées sommaires, nettes, justes et complètes qui se fixent dans la mémoire sans la surcharger et sans faire cependant défaut, en rien, à la curiosité et à l'intérêt absolu. C'est une bibliothèque entière que l'on peut consulter sans cesse, et qui contient plus de vingt-cinq mille petits traités, que rendent clairs de charmantes illustrations gravées avec soin et intercalées dans le texte. Le directeur du *Dictionnaire de conversation* est M. Dukett à qui l'on doit déjà le vaste et bel ouvrage, intitulé *Dictionnaire de la conversation et de la lecture, répertoire des connaissances usuelles.*

Le Jardin des Plantes compte parmi ses pensionnaires deux jolis petits oursons nés à la Ménagerie, et qui amusent beaucoup les spectateurs rassemblés autour des fosses, par la grâce et par la gentillesse des nouveau-nés. Rien n'est réjouissant comme de les voir jouer entre eux, lutter, s'ébattre, chercher à grimper à l'arbre! rien n'est touchant comme l'incessante surveillance de leur mère ! Toujours les yeux fixés sur ses enfans, elle relève celui qui tombe, pousse celui qui grimpe, donne à têter à celui qui crie, joue avec celui qui veut jouer, et accourt quand les petites mauvaises têtes se querellent et montrent les dents. Un coup de patte donné à propos et avec une douceur maternelle, rétablit l'ordre; une caresse calme le battu, et quand il persiste à

se désoler, elle va ramasser quelque bribe de pain, la lui apporte et parvient ainsi à dissiper le gros chagrin du petit pleureur.

On a logé, parmi les singes, un porc-épic; ses tracassiers compagnons trouvent parfois plaisant de le bousculer, et il s'en venge, en leur lançant les flèches blanches et noires dont son dos est hérissé. L'autre jour, un petit magot reçut ainsi une épine dans la main; il fallait l'entendre jeter des cris piteux et regarder avec désespoir sa blessure qui, pour être légère, ne l'épouvantait pas moins. Il tremblait de tous ses membres, il voulait extraire l'arme de la plaie et ne l'osait point; à la fin, un gros papion accourut et fit brusquement l'office de chirurgien-major. Le malade rassuré ne tarda point à reprendre ses jeux et ses exercices de gymnastique dans la rotonde grillée.

M. Habeneck, après une longue et douloureuse maladie, reprend enfin la direction de l'orchestre de l'Opéra. Il est temps, car nous pourrions citer certaine représentation de Moïse, où les acteurs chantaient dans un mouvement, tandis que M. Battu en marquait un second, et que l'orchestre en exécutait un troisième; sans compter les basses qui avaient le leur, et les harpes qui en frappaient à coups de talon un autre qui leur était particulier.

La reprise du *Freischutz* a obtenu du succès. Il faut applaudir à cette reprise du chef-d'œuvre de Wéber.

M<sup>lle</sup> Caroline Beaucour, jolie élève de Barrez, a débuté, dans la danse, avec succès. Elle a de la grâce et de la légèreté, sans compter qu'elle ressemble beaucoup à la charmante Lucile Granh, cette pauvre jeune fille qu'une maladie cruelle retient depuis longtemps loin de la scène.

M<sup>lle</sup> Maria a joué le rôle du page, dans le *Diable amoureux*, avec un délicieux talent.

La Comédie française est retombée dans l'anarchie; la Comédie française en est revenue au point où elle en était sous M. Védel de désastreuse mémoire. On lutte, au dedans, contre M. Buloz; on ne veut plus de M. Buloz; on trouve son joug insupportable, et une résistance franchement et énergiquement prononcée se débat contre sa dictature. Le Mercure a depuis longtemps prévu et prédit ces tristes résultats du double pouvoir confié à M. Buloz. Qu'il reste commissaire royal, mais qu'il renonce à des fonctions incompatibles avec ce titre; car on ne peut être à la fois le directeur et le censeur, le gérant et le surveillant. Au bout d'une si fausse combinaison, se trouvent inévitablement la discorde, l'abus du pouvoir et la ruine. Si le gouvernement ne se hâte d'intervenir, de renvoyer chacun à sa place et de porter remède à un mal urgent, c'en est fait pour longtemps encore du premier théâtre français.

La comédie de M. Alexandre Dumas n'a point obtenu le brillant succès que l'on devait en espérer; peut-être faut-il plutôt s'en prendre aux dissensions intestines du théâtre, qu'à la pièce elle-même.

Le cirque vient de s'ouvrir aux Champs-Elysées. On ne saurait rien voir de plus élégant et de plus confortable que la nouvelle salle construite par M. Dejean. Auriol et ses camarades composent, maintenant encore, la troupe équestre, qui compte, parmi ses acteurs les plus aimés, un rival quadrupède du célèbre *Partisan*.

*Fabio le novice*, de M. Charles Lafont, sort de la ligne vulgaire des pièces du boulevard, et par la pureté élégante de son style, et par l'habileté de l'action dramatique.

Milan gémit sous la domination espagnole. Un des principaux Milanais, le comte Manzoni, a épousé Thécla, fille du marquis de Liganez, président du conseil des troubles.

Ottavio, poursuivi par les Espagnols, tombe en leur pouvoir; le marquis se réfugie chez sa fille: le marquis s'échappe; mais Ottavio est mis à mort, et sur son cadavre, Manzoni jure de le venger et d'associer son fils à cette vengeance sainte.

Plus tard, le comte perd ce fils bien-aimé. Rentré en grâce auprès du gouvernement espagnol, il donne une fête, et on y surprend un inconnu qui croise le fer avec don Garcias, parce que ce dernier semble rendre des soins à la jeune Isabelle, nièce de Manzoni; c'est donc un amant. On veut le forcer à se faire connaître; mais il a sauvé, quelques jours auparavant, la vie au comte Manzoni, et sur cet appel à ses souvenirs, le comte ordonne que l'étranger se retire en liberté; mais la comtesse l'a reconnu.

Car elle a voulu soustraire dans le temps son fils à cette dette de sang que son père lui a imposée; elle l'a enlevé. On le croit pris par des bohêmes ou perdu, et elle le confie au prieur d'un couvent de Dominicains pour qu'il le consacre au culte des autels. Mais le novice Fabio a vu Isabelle, il en est amoureux, et il sort, la nuit, de son couvent pour parvenir jusqu'à celle qu'il aime.

La comtesse, qui tremble pour la vie de son enfant et qui redoute de fatales destinées, accourt au couvent après le bal; elle s'est fait passer pour la nourrice de Fabio, afin de pouvoir le visiter tous les jours. Elle lui parle de sa mère et lui demande en son nom qu'il quitte l'Italie où sa présence ferait son malheur. Au mot de mère, il s'émeut et promet d'obéir; seulement, il veut, une dernière fois, revoir Isabelle au rendez-vous qu'elle lui a donné. Il vient à ce rendez-vous et se cache sur un balcon à l'arrivée du comte et des autres conjurés qui veulent exploiter, au profit de la liberté milanaise, la mort de Philippe II.

Fabio surpris et sur le point d'être mis à mort doit, une seconde fois, la vie à Manzoni; il se jette dans le complot et accepte le poste le plus périlleux.

La révolte échoue; Fabio est arrêté et va monter sur l'échafaud: la tête de Manzoni, qui est en retraite sûre, est mise à prix.

La comtesse arrive désolée; elle ne peut arracher son fils des mains du bourreau; elle ne prend plus conseil que du désespoir, et pour sauver son enfant, elle livre le secret de la retraite de son époux.

Manzoni va mourir sans regret, puisqu'il sait que la femme qu'il a le plus aimée est celle qui fait rouler sa tête sur l'échafaud. Au moment où il marche au supplice, il apprend par Thécla, à qui il a pardonné, que son fils n'est pas mort, que c'est pour le sauver qu'elle a livré son père. « Mais tu ne mourras pas, s'écrie-t-elle, car ton fils marche à la tête du peuple pour te délivrer. — Serait-il vrai? — Tiens, écoute. » En effet, le canon gronde, le tocsin sonne, la mousqueterie fait retentir la prison; bientôt les murailles s'écroulent, et Fabio, vainqueur, tombe dans les bras de son père en proclamant l'indépendance du Milanais.

Le 31 mai, dans la nuit, le cabriolet de M. Listz a été heurté, à Londres, par une voiture lancée au galop. Ce choc violent a lancé M. Listz par terre; on l'a relevé sans connaissance. Un chirurgien appelé auprès de lui a déclaré que les blessures ne présentaient aucun caractère de gravité, mais il a fallu sur-le-champ avoir recours aux saignées. Une foulure à l'un de ses poignets privera, pendant quelque temps, M. Listz de jouer du piano.

Voici une anecdocte qui pour avoir été déjà contée n'en est pas moins aussi amusante que vraie, dit-on.

« A la dernière élection, qui produisit M. Ancelot, le débat fut assez vif. — M. Charles Nodier présentait M. Ballanche aux suffrages des immortels, et il développait les titres de son candidat dans une chaleureuse improvisation.

» Cette fois, M. Dupaty, qui soutenait M. Ancelot, tira un assez bon parti de sa dignité de directeur; il interrompit M. Charles Nodier:

« Ce discours, dit-il, est superflu, il n'est pas dans les usages de l'Académie de discuter les titres d'un postulant qui n'a aucune chance.

» — Ce rappel aux usages académiques a lieu de m'étonner, répondit M. Charles Nodier. Je crois connaître les règlemens aussi bien que mon collègue M. Dupaty, car je suis plus ancien que lui dans la compagnie, ce qui m'a procuré l'inappréciable avantage de lui donner ma voix.

» Après la séance, lorsque M. Ancelot eut été proclamé, M. Dupaty s'approcha de son ami Charles Nodier et lui dit:

« Je sais bien que tu m'as donné ta voix, je n'avais pas besoin que tu me le rap*pelas*.

» — *Lasses*, reprit M. Nodier. »

Ce fut la seule vengeance de l'excellent et spirituel puriste.

La liste civile vient d'acquérir *la Mort de Ducouédic* et les divers tableaux du Nord que M. Biard avait exposés cette année au Salon.

Ἑρμῆς.

---

*Le rédacteur en chef*, S. HENRY BERTHOUD.

*Le directeur*, F. PIQUÉE.

# ÉTUDES DE VOYAGES.

## GO-ROO-BOR-ROO-BOO-LO.



Sauvages indigènes et aborigènes de la Nouvelle-Galles du Sud.

### § Ier. — Un héros de roman.

Lorsque les Français veulent désigner les terres lointaiaes où les Anglais exilent leurs déportés, ils ne manquent amais de désigner ces terres par le nom de Botany-Bay. En cela, ils commettent une erreur grave. Botany-Bay est une [assez vaste etendue de pays, au bord de la mer. On tenta d'abord, il est vrai, d'établir la ville que l'on voulait fonder dans ces plaines découvertes par Cook. Mais bientôt on les abandonna aux peuplades indigènes, pour aller fonder, plus au sud et sur un sol d'une grande fécondité, Sydney, aujourd'hui séjour principal des convicts et le ceux à qui l'on a confié le soin de leur direction et de eur surveillance.

Il est bien permis, du reste, aux Français d'avoir des dées inexactes sur cette partie d'un autre hémisphère, puisue les Anglais eux-mêmes n'en possédaient guère de lus complètes avant le retour en Europe du botaniste Caey et le livre remarquable qu'il publia. Ce livre produisit ne vive sensation à Londres, attira sur son auteur l'intérêt et la curiosité publics et lui valut non-seulement d'honorables récompenses du gouvernement britannique, mais encore une popularité véritable. Chacun voulait voir, féliciter et interroger l'observateur profond et heureux qui venait enfin d'apprendre à ses compatriotes quelle était, en réalité, la mystérieuse contrée dont on avait dit tant de fables et où, chaque année, allaient s'engloutir des milliers de malheureuses créatures dont on pouvait se figurer *ad libitum* ou le sort affreux ou l'existence presque digne d'envie.

Parmi les personnes qui firent à sir Caley l'accueil le plus empressé, il faut citer le docteur Lachlan Macquarie. On avait proposé à cet homme, que recommandaient une grande fermeté et une rare science administrative, le gouvernement de la colonie. Avant d'accepter une si grave mission, il voulait connaître, par un témoin oculaire et capable d'apprécier justement les faits, l'état réel de Sydney et des autres parties de l'établissement.

Après quelques conférences, sir Lachlan Macquarie ne tarda point à reconnaître le mérite du savant et à éprouver pour lui une vive amitié. Il l'invita donc, pour resser-

rer plus intimement leurs rapports bienveillans, à venir passer quelques jours à sa maison de campagne, qui se trouvait à huit ou dix milles de Londres.

Quelque plaisir que fît cette invitation à sir Caley, la satisfaction qu'il en ressentit n'approcha en rien de l'émotion qu'elle causa à la sœur et aux deux jeunes filles du docteur Macquarie, condamnées, depuis la mort de leur mère, à la vie solitaire de la campagne, et sans autre distraction que les rares visites de leur père. Les jeunes filles ressentaient d'autant plus d'activité d'imagination qu'elles ne savaient comment dépenser cette activité. En vain elles avaient épuisé la bibliothèque de leur père, depuis Skakspeare jusqu'aux romans de Richardson. Les aventures imaginaires, le mouvement immobile, le fracas muet que l'on trouve dans les livres ne les satisfaisaient pas; elles éprouvaient un ardent désir d'entrer dans la vie réelle et de s'en prendre à des luttes véritables avec la destinée; le bonheur paisible dont elles jouissaient leur semblait odieux, et il tardait à ces jeunes insensées d'arriver en face de l'adversité, qui, du moins, pensaient-elles, n'était ni monotone, ni froide, ni régulière dans sa marche. Elles s'exaltaient l'une l'autre dans leurs conversations romanesques, et il faut l'avouer, leur tante, vieille fille, idolâtre de ses nièces et qu'une laideur sans exemple avait jetée forcément dans le cercle de paix où la prudence de sir Macquarie retenait ses filles, ne contribuait pas médiocrement à exciter les folles rêveries de Sarah et de Lucy.

Je vous laisse donc à penser la joie et le mouvement qui se répandirent dans tout le château quand le docteur donna des ordres pour que deux appartemens fussent préparés et réunissent tout le confortable qui pouvait les rendre agréables à des hôtes attendus dans trois jours. Ce fut le signal d'un bouleversement général du logis et de suppositions sans nombre, parmi lesquelles resplendissait, en lettres de feu et tourbillonnait, comme le plus riche soleil d'un feu d'artifice, le mot de *maris*. Car quels autres que des futurs pouvait amener à ses filles le docteur, qui jusque-là avait fait de sa maison de campagne une sorte de forteresse où il retenait ses deux filles prisonnières, loin de tout étranger et même de toute relation extérieure.

Après trois jours d'insomnie, de suppositions, de rêves extravagans et d'agitation, le jour attendu si vivement et avec une impatience fiévreuse se leva et trouva, dès ses premières lueurs, les trois curieuses debout et occupées de leur toilette. Pendant que ses nièces nouaient, de la façon la plus coquette qu'elles pouvaient inventer, leurs magnifiques cheveux blonds, mistriss Britton allait, venait, montait, descendait, donnait des ordres, entrait dans les deux chambres destinées aux étrangers, s'assurait, pour la dixième fois, de la blancheur virginale du linge, régularisait l'harmonie des tentures et donnait la dernière recherche aux dispositions savamment combinées par ses nièces et par elle. Le temps se traîna en véritable cul-de-jatte jusqu'à midi. Enfin, après ce siècle d'attente, l'oreille aux aguets de Lucy distingua, au loin, le bruit imperceptible d'une voiture, et l'œil perçant de Sarah ne tarda point à reconnaître la calèche de son père, qui venait rapidement. Alors, les jeunes filles se réfugièrent dans le salon, tandis que leur tante, en grande parure, s'avançait sur le perron pour recevoir ses hôtes. Il faut ajouter, pour ne déroger en rien à l'exactitude d'historien de petites choses, que miss Sarah et miss Lucy, cachées derrière un rideau, regardaient sans être vues et attendaient là, avec anxiété, que la voiture entrât dans la cour et leur montrât les deux mystérieux personnages destinés, comme elles le croyaient, à vivifier leur existence mortellement heureuse.

Un grand désappointement suivit leur grande attente. Un seul voyageur descendit de la calèche avec le docteur. C'était un homme âgé, laid, dont le front nu se cachait sous une horrible perruque et qui semblait boiter beaucoup de la jambe gauche. Leur œil inquisiteur plongea vainement au fond de la voiture: il ne s'y trouvait personne d'autre! Plus rien! Ce n'était point la peine de se cacher pour un pareil hôte! Aussi les deux jolies miss, le front quelque peu rembruni par le désappointement, se trouvèrent-elles sur le perron, aux côtés de miss Britton, lorsque celle-ci, avec une de ses plus profondes et plus belles révérences, salua d'une emphatique et verbeuse bienvenue l'ami de son beau-frère et lui présenta ses nièces. Sir Caley répondit par quelques paroles simples et grimpa l'escalier en s'appuyant, de tout son poids, sur le bras du docteur.

Après quelques minutes de causerie dans le salon, durant lesquelles l'esprit élégant et fin de sir Caley commença à trouver grâce devant les jeunes filles et à se faire pardonner la colère de leur désappointement, on vint annoncer que le déjeuner était servi.

— Il ne fallait point servir sitôt, dit le docteur: j'attends encore un convive, vous le savez.

A ces mots, la joie des jeunes miss se ranima comme une pauvre fleur grillée par le soleil se relève aux premières gouttes d'une douce pluie d'été.

— Si Daniel se faisait attendre, ce serait la première fois, objecta sir Caley; d'ordinaire sa fougue habituelle le fait toujours arriver trop tôt. Oh! c'est qu'il est jeune, lui, ajouta-t-il en jetant presque avec regret un regard sur les jolies recluses.

Il parlait encore que des pas de cheval éclatèrent dans la cour: c'était un ardent cavalier qui accourait de toute la vitesse de son impatiente monture. La sueur et l'écume ruisselaient sur les flancs du noble animal.

— Que vous est-il donc arrivé, Daniel? demanda le botaniste.

— Rien qui vaille la peine d'être conté, une fantaisie de mon cheval, qui s'est avisé de s'emporter, et que j'ai bientôt réduit à l'obéissance, répliqua le jeune homme, qui sauta de cheval et vint saluer la compagnie, réunie sur le perron pour le recevoir.

Il y avait, dans tous les mouvemens de ce hardi cavalier, une grâce et une prestesse qui empruntaient un charme étrange du caractère singulier de ses traits et de la couleur olivâtre de son teint. On pouvait reprocher à sa bouche des proportions un peu larges, à son nez des formes qui ne rappelaient en rien le type grec. Mais son regard brillait de tant d'ardeur, ses lèvres entr'ouvertes montraient l'émail de dents si pures que, dès l'abord, on se sentait disposé à le trouver beau. Enfin, les cheveux d'un noir brillant, qui couronnaient son front, n'en laissaient pas remarquer les formes un peu étroites. Quant à son costume, il réunissait toute la recherche qui caractérisait alors un gentleman à la mode, et faisait valoir une taille un peu maigre et des membres auxquels un statuaire eût reproché des contours trop grêles.

Vous le savez, on n'attendait que Daniel pour déjeuner; on passa donc de suite dans la salle à manger, où il fit preuve d'un merveilleux appétit. Il ne négligeait son assiette que pour attacher, sur les jeunes miss timides et rougissantes, ses deux grands yeux noirs brûlans d'une flamme sauvage. Il répondait avec précision aux questions que lui adressait le docteur; mais il le faisait toujours d'une manière nette et satisfaisante. Il n'en était pas de même de sir Caley, qui aimait à conter et qui contait longuement l'état inquiétant dans lequel se trouvait la co-

lonie : les magasins et les dépôts étaient vides; les convicts, mal disciplinés, menaçaient à chaque instant d'entrer en pleine révolte; enfin les indigènes, race terrible et barbare, se disposaient à profiter de ces troubles pour apporter le pillage et le massacre au milieu des divisions et des conflits des Européens. Il raconta, à l'appui de la férocité de ces anthropophages, un événement qui s'était passé sur les bords du Hunter et dont il avait, six années auparavant, été témoin.

Un planteur écossais s'était établi sur cette rivière, et des affaires l'ayant appelé à Sydney, il laissa, pour diriger ses intérêts, son cousin avec un domestique irlandais déporté en dernier lieu. Leur situation isolée poussa les noirs à la résolution d'assassiner ces deux hommes et de piller le domaine. Dans ce but, ils s'approchèrent, comme à l'ordinaire, sous des apparences bienveillantes, et pendant que le maître était assis, lisant près de la cabane, un misérable, de taille élevée, boiteux et au regard atroce, nommé Nullan-Nullan (le batteur), se glissa derrière lui avec une massue et lui écrasa la tête. Les cannibales mangèrent ensuite la cervelle. On trouva à soixante pas de là le cadavre du domestique couvert de branches, et la maison fut entièrement pillée. Les troupeaux étaient à quelque distance, paissant sous la garde d'un chien écossais. Un détachement de soldats et de constables se mit à leur poursuite, et alors on vit une preuve d'affection maternelle bien frappante. Une femme, pourchassée, fuyait tenant son fils sur son dos. Bien qu'elle dût s'attendre à recevoir un coup de fusil, elle prit la résolution de sauver son enfant au risque de sa vie, et se mit à courir avec son fardeau en appelant son mari à l'aide. Enfin, épuisée par ces efforts, elle tomba avec le petit garçon dans une terre molle et marécageuse. Tout espoir paraissait évanoui, quand le père apparut sur la crête d'une hauteur voisine, défia ses ennemis, et leur annonça sa présence par des cris épouvantables. La mère vit qu'elle était secourue; elle poussa l'enfant en avant vers son père, qui l'encourageait et l'appelait à haute voix, et disparut dans l'abîme. La petite créature grimpa rapidement vers le sommet de la colline et allait se trouver en sûreté quand une balle frappa le sauvage, qui tomba dans les marais et fut englouti près de l'endroit où avait péri sa femme.

— Et l'enfant? demandèrent à la fois Sarah et Lucy.

— L'enfant fut recueilli par moi, mesdemoiselles. Je l'ai élevé, je l'ai initié aux mœurs de l'Europe, et j'espère qu'un jour il initiera à son tour ses compatriotes à ces mêmes mœurs et leur en fera comprendre les avantages. Il est devenu maintenant un jeune homme intelligent, plein de cœur et de courage. Et cependant il a fallu littéralement lui faire violence pour l'obliger à quitter ses horribles goûts de sauvage et pour lui faire adopter les bienfaits de la civilisation. A diverses reprises, il s'est échappé de chez moi pour aller rejoindre les hordes hideuses parmi lesquelles il était né, se couvrir le corps d'huile de coco, manger des fourmis, errer sans asile dans les bois, ravager, incendier et peut-être porter une dent sacrilége sur des cadavres humains. Voilà ce qu'il regrettait! voilà ce qu'il voulait reconquérir! voilà la vie qu'il mènerait sans ma persévérance! Grâce à Dieu, j'en ai la conviction, il ne lui reste plus rien désormais de ces fatals goûts. Je vous le répète, aujourd'hui c'est un homme de mérite, qui ne le cède à aucun Européen en supériorité de jugement. Il civilisera son pays, il le régénérera; il acquerra de la puissance et de la gloire; car le gouvernement anglais a résolu non-seulement de seconder ses efforts, mais de lui donner une puissance, absolue et consacrée, sur les indigènes de la Nouvelle-Hollande. C'est donc presque un roi que je vous présente en mon ami Daniel. Sa vue seule, je l'espère, suffira pour vous prouver qu'il ne reste plus rien en lui du sauvage d'autrefois.

Comme pour confirmer ce que disait sir Caley, Daniel offrit son bras à miss Sarah avec une grâce que lui eût enviée le plus accompli dandy de Londres, et on quitta la table pour descendre dans le parc.

Le cœur de Sarah battait avec violence, et le sang bourdonnait dans ses oreilles et dans son cerveau de manière à ne point lui laisser entendre bien distinctement les paroles que lui disait sir Daniel. Mais peu à peu elle reprit du calme, et elle ne prêta que trop d'attention aux propos attrayans de l'étranger. Il fallait moins que les circonstances étranges au milieu desquelles était né le jeune homme, pour agir vivement sur l'imagination innocemment romanesque de Sarah. Comme Desdemona, elle voyait le front de Daniel dans son âme et elle oubliait la couleur de son visage par la couleur de sa pensée. Avant la fin de la journée il s'était établi entre les deux jeunes gens cette sorte d'intelligence qui mène à la passion, si déjà elle n'est la passion elle-même. Également attentif et empressé près des deux sœurs, Daniel trouvait moyen de témoigner à Sarah, par mille nuances irrécusables, la préférence qu'il établissait entre elle et sa sœur. Cette préférence n'échappa point du reste à la clairvoyance de Lucy : femme, il était impossible qu'elle ne devinât point le secret, encore si vague pourtant, d'une autre femme. Le soir, quand elles se furent retirées dans leur chambre, Lucy embrassa tendrement sa sœur.

— Sarah! chère Sarah! dit-elle, n'est-ce pas, jamais tu n'auras de secret pour Lucy?

— Jamais! je te le jure par notre sainte mère! répliqua Sarah avec non moins de tendresse.

— Ma sœur, tu aimes ce jeune homme?

— Je ne saurais lire clairement dans mon âme, reprit Sarah en appuyant sa jolie tête sur l'épaule de sa sœur : on ne peut aimer si vite; et cependant j'éprouve je ne sais quel vague attendrissement qui amène, sans motif, des larmes dans mes yeux. On dirait que mon cœur bat plus vite. Pose là ta main. Sens-tu des palpitations accélérées? Oh! si tu savais combien il m'a intéressée par le récit des aventures de sa jeunesse étrange! Et puis avec quelle noble intelligence il comprend la grande mission qu'il s'est conquise : civiliser un pays, faire des hommes et des chrétiens de toutes ces peuplades barbares! Lucy, ma chère Lucy, ne serait-ce pas une noble mission que de s'associer à de si merveilleux projets? Enseigner la foi du Christ à toutes ces pauvres âmes ignorantes, donner le bonheur à tous ces infortunés et puis soutenir leur bienfaiteur, leur législateur, au milieu des épreuves difficiles qui l'attendent! le consoler quand il céderait au chagrin, lui rendre du courage quand le courage lui manquerait! Oh! ma sœur! ma sœur! qui n'envierait un pareil sort?

Elle cachait, en disant cela, son visage dans le sein de sa sœur.

— Oh! je vois que tu l'aimes, dit doucement Lucy.

— Non; mais je sens que je l'aimerai peut-être, murmura Sarah plus bas encore.

Croire que l'on aimera, c'est déjà aimer. Daniel et Sarah se retrouvèrent le lendemain avec la joie que l'on éprouve à se retrouver après une longue absence. On aurait dit à la fois qu'ils ne s'étaient jamais séparés depuis leur enfance et qu'ils ne s'étaient pas revus depuis de longues et lentes années. Il y avait, dans le regard qu'ils

échangèrent, mille tendres bonjours et mille joies mystiques.

Sarah présenta son bras à Daniel sans que Daniel songeât à lui offrir le sien, tant il trouvait naturel de le prendre. Après une promenade dans le parc, promenade que rendit délicieuse une causerie pleine d'émotions et dans laquelle les mots les plus insignifians se transfiguraient d'une splendeur passionnée, il entendit avec un véritable chagrin les aboiemens de la meute annoncer que tout était prêt pour une partie de chasse projetée la veille.

Sarah n'en ressentit pas moins de tristesse et alla se placer au balcon d'une fenêtre pour échanger du moins un regard d'adieu... Hélas! Daniel était tout entier à la chasse! Une vivacité joyeuse remplaçait, sur son front brun, le désappointement qui tout à l'heure l'avait assombri. Il manœuvrait avec habileté son cheval, et à peine pensa-t-il à tourner les yeux vers le balcon avant de s'élancer au galop. Il n'était plus le même; le sauvage semblait être revenu tout entier; son œil brillait et montrait sa prunelle jaunâtre; ses narines dilatées humaient le vent, comme pour flairer la piste du gibier. Au premier signal du cor, il partit avec la rapidité de l'éclair, laissant tous ceux qu'avait amenés la chasse surpris de cette ardeur surhumaine.

Le soir, quand il revint près de Sarah, la jeune fille, qui s'était senti le cœur plein d'amertume contre le chasseur, ne se trouva que de la joie et du pardon pour celui qu'elle accusait absent et contre qui elle n'avait plus un reproche depuis qu'il était là. Du reste il s'accusa comme s'il eût été coupable et avoua que son sang australien ne pouvait rester froid à un signal de chasse.

Trois jours s'écoulèrent ainsi au milieu des agitations et des joies d'une tendresse naissante. Ces trois jours écoulés, sir Caley annonça son départ pour le lendemain au point du jour. Il fallut que Lucy soutînt sa sœur pâle et défaillante, à ces fatales paroles. Le soir, on fit une dernière promenade dans le parc. Daniel et Sarah marchèrent quelque temps en silence l'un près de l'autre, la tête baissée, le cœur serré douloureusement.

— Adieu, dit enfin Daniel; adieu, miss Sarah! car je ne saurais me résoudre à ne vous donner d'autre adieu que le froid salut de demain.

— Ecoutez-moi, Daniel, dit la jeune fille en surmontant sa timidité; écoutez-moi! ce que je vais vous dire ne saurait être mal! Une voix secrète me répète que j'ai raison d'en agir ainsi: prenez cet anneau et donnez-moi en échange celui que vous portez à la main. Vous allez partir pour la Nouvelle-Hollande: mon père ne tardera pas à vous y suivre. J'obtiendrai de lui de l'y accompagner. Là, j'en suis sûre, vous trouverez les moyens de mériter la main de la fille du gouverneur de Sydney. Ni les épreuves, ni le temps, ni rien au monde ne sauraient m'empêcher de tenir la foi que je vous jure.

— Je veux, murmura Daniel ému, je veux devenir roi, pour mettre ma couronne à vos pieds. Sarah! vous venez d'éteindre en moi ce qu'il y restait encore du sauvage. Vous serez ma femme, mon doux ange! Oui, vous porterez un jour avec orgueil le nom encore obscur de Daniel.

Quand Sarah, le soir, se retrouva seule avec Lucy, elle lui prit les deux mains et lui dit d'une voix ferme et vibrante:

— Ma vie est à lui, ma sœur! à lui pour toujours! Ajoutons désormais, aux noms de ceux pour qui nous prions Dieu, le nom de mon fiancé Daniel.

— Priez pour votre fiancé, jeune fille, dit tout à coup la voix de sir Lachlan Macquarie. Priez pour lui, car votre père lui a promis de lui donner sa fille pour femme, s'il se rendait bientôt digne de devenir le gendre du gouverneur de Sydney.

En effet, l'amour de Daniel pour Sarah était si favorable aux projets du futur gouverneur de Sydney, que lui-même avait été au-devant du jeune homme, qui n'eût peut-être point osé lui avouer l'espoir qu'il nourrissait, lui avait parlé le premier de ses projets de mariage et les avait encouragés.

### § II. — Le prix du dévouement.

Aujourd'hui Sydney est une charmante ville, dont s'enorgueillirait l'Europe. Située au bord de la mer, défendue par de puissantes fortifications, on dirait Londres en miniature; mais Londres idéalisée, Londres sans les quartiers malpropres qui la déshonorent, Londres sans ses mortels brouillards. Les rues, macadamisées, endorment le bruit des voitures; le gaz, dès les approches de la nuit, jette, en mille endroits, de splendides gerbes de lumière. Certes, dans ses plus rians désirs un poëte ne saurait rêver de plus délicieuses retraites que les petites maisons qui s'élèvent partout, blanches et mignonnes, entre une cour pavée de larges dalles et un jardin planté de magnifiques arbres de l'Australie. On emploie, pour les construire, un grès qui réunit l'éclat du marbre à son scintillement. Sydney compte de nombreux édifices publics, d'un style large et d'une architecture pittoresque, témoins la Banque, l'Hôtel de Ville, l'église Saint-Jean avec son haut clocher, la maison de justice, l'hôtel du gouverneur et deux colléges. Elle ne manque ni de casernes, ni d'hôpitaux, ni de prisons; les campagnes fertiles et savamment cultivées qui l'entourent au loin fournissent en abondance à ses approvisionnemens; ses manufactures produisent tout ce qui peut être nécessaire à l'industrie, aux arts, au commerce, à la navigation et même aux fantaisies du luxe: les bazars regorgent des mille objets utiles, riches, charmans et coûteux, qu'invente l'Europe; enfin cinq journaux, quotidiens ou hebdomadaires, paraissent à Sydney sous ces titres divers: *Gazette du Gouvernement*, *Gazette de Sydney*, *le Héraut*, *le Moniteur* et *l'Australien*. En 1833, les docteurs Ralp Mansfield et Job Blossky ont fondé un recueil consacré à la littérature et aux sciences, sans compter les brochures d'intérêt local, les livres d'économie politique, les romans et même les recueils de poésie, qui s'éditent très-fréquemment. Un théâtre occupe les loisirs du soir; des courses de chevaux se renouvellent souvent. Sydney compte une société philosophique, une académie d'horticulture, un jardin botanique, des tavernes aussi célèbres et aussi lucratives que les plus célèbres et les plus lucratives de Londres. Que vous dirai-je! Trois diligences partent chaque jour de Sydney pour Paramatta, la seconde ville de la Nouvelle-Galles, sans compter un bateau à vapeur, qui fait un service régulier entre ces deux cités importantes. D'autres pyroscapes, naviguant le long des côtes et réunissant la capitale aux établissemens de la rivière Hunter, partent de New-Castle, de Port-Stephens et de Port-Macquarie. Enfin, on s'occupe d'établir des chemins à rails dans la construction desquels le bois de fer remplacera le métal dont il porte le nom.

Telle est aujourd'hui la colonie australienne; mais cette prospérité se trouvait bien loin d'être pareille à l'époque où le docteur Lachlan Macquarie fut appelé à la gouverner. Ses prédécesseurs, soit négligence, soit avidité, soit impéritie, avaient réduit la ville naissante à une situation déplorable. Les convicts, sans discipline, jetaient partout le désordre;

les magasins et les approvisionnemens publics étaient épuisés ; les sauvages, enhardis par l'impunité, ravageaient les récoltes et massacraient les colons jusque sous les murs mêmes de Sydney. Sir Lachlan Macquarie ne consen-



Vue de Sydney.

tit à prendre la régence de la colonie pénale qu'à la condition de recevoir les doubles pouvoirs civil et militaire de gouverneur du pays et de colonel du 73e de ligne, qui formait la garnison de Sydney.

Dur, résolu, persévérant, lent à prendre une résolution, mais inflexible à la faire exécuter, le docteur Macquarie était une de ces volontés qui vont droit à la fin sans trop tenir compte des moyens et pour lesquels l'intérêt public fait disparaître tous les intérêts privés. Installé dans son nouveau gouvernement au mois de décembre 1805, il publia trois arrêtés, par lesquels il réunissait en lui seul l'autorité éparpillée parmi plusieurs fonctionnaires : il sévit avec une telle rigueur contre les convicts indisciplinés, que bientôt ceux-ci, épouvantés par l'exécution à mort de plusieurs de leurs complices, rentrèrent dans l'ordre et se soumirent aux règles sévères auxquelles le gouverneur les assujettissait. Les verges et la prison attendaient tous ceux qui se refusaient au travail. Au contraire, des concessions de terrains et un affranchissement graduel récompensaient les convicts qui se faisaient remarquer par leur bonne conduite et leur intelligence. Quant aux indigènes, le gouverneur les chassa des environs de Sydney par des chasses fréquentes et terribles contre les hordes les plus redoutables. Quand il leur eut imprimé une terreur suffisante, il changea de méthode et leur permit même l'entrée de la ville, pourvu qu'ils consentissent à couvrir la nudité absolue dans laquelle ils avaient eu jusque-là l'habitude de se montrer à Sydney. Non content de ces améliorations, sir Macquarie fit ouvrir des routes, ordonna des excursions dans les montagnes Bleues, confia le soin de ces expéditions à M. Caley, revenu avec lui en Australie, et ne négligea rien des moyens qui pouvaient engager les sauvages à se réunir, à fonder des villages et à échanger leurs mœurs nomades et leurs habitudes féroces contre un genre de vie plus régulier et plus utile. Pour arriver à cette dernière amélioration, qui devait assurer plus que toutes les autres peut-être le repos et la prospérité de la colonie, il comptait beaucoup sur Daniel, qui l'avait précédé de deux années environ dans la Nouvelle-Galles, et qui, par son organisation heureuse et l'éducation qu'il avait reçue, pouvait démontrer à ses compatriotes les avantages de la civilisation européenne. Cependant sir Macquarie n'avait point reçu de nouvelles du jeune homme depuis le jour où ce dernier avait quitté Sydney pour aller convertir les hordes australiennes aux mœurs européennes et tenter de se fonder un royaume.

Si le docteur, ou plutôt le colonel Macquarie, éprouvait de vives inquiétudes sur le sort de Daniel, il y avait à Sydney deux autres personnes qui attendaient avec plus d'anxiété encore le retour de ce jeune homme : miss Sarah et sa sœur Lucy, que leur père avait emmenées avec lui à la Nouvelle-Galles du Sud, n'étaient occupées que de la seule pensée de Daniel. Chaque jour elles interrogeaient avec anxiété leur père sur la destinée de l'Australien ; mais il n'arrivait aucune nouvelle de lui, et souvent des larmes inondaient les yeux des deux sœurs ; souvent un affreux désespoir déchirait le cœur de Sarah en entendant les tristes conjectures que l'on formait sur le sort probable de cette victime d'une tentative généreuse. L'opinion générale

croyait qu'en échange des doctrines sociales qu'il venait prêcher à ses compatriotes le missionnaire avait reçu la mort.

Vivement contrarié par la perte du jeune sauvage, perte qui décourageait les espérances qu'il avait fondées sur lui pour commencer la civilisation des indigènes de l'Australie, le gouverneur n'en continuait pas moins, avec l'esprit de persévérance qui le caractérisait, ses tentatives vers ce but, d'où, selon lui, dépendait surtout l'avenir de la colonie. Aussi, tout en continuant les fortifications de Sydney, en la dotant d'un phare, en la peuplant d'édifices, il ne négligeait pas les moyens qui devaient mettre à exécution, à l'égard des sauvages, le *compelle intrare* de l'Évangile. Il les poursuivait au fond de leurs retraites les plus sûres; il les obligeait à descendre dans la plaine, et, bon gré mal gré, à essayer de la vie européenne. Dans une de ces missions à main armée, on s'empara d'une vieille femme, mère d'un chef; une fièvre violente l'avait empêchée de fuir avec les siens.

Sir Lachlan Macquarie la fit transporter dans sa propre maison et voulut qu'on lui donnât les soins les plus grands. On parvint à faire disparaître les symptômes dangereux de la maladie qui la dévorait et à l'amener à convalescence. Alors, on l'interrogea et on obtint d'elle des détails circonstanciés, non sur Daniel, qui n'appartenait pas à la horde de cette femme, mais sur un autre jeune chef, amené en Europe à peu près en même temps que le fiancé de miss Sarah. Ces détails ne donnaient que trop de réalité aux conjectures formées sur la destinée du malheureux Daniel.

— Lorsque Ben-Mi-Long, dit la vieille Ra-Mo-Roo, après avoir visité l'Europe, revint dans sa tribu, il y produisit d'abord une vive sensation ; on ne se lassait pas d'admirer son costume européen, son uniforme brodé et son jabot de dentelles : tandis que les curieux l'entouraient, une de ses sœurs, Car-Rang-Ar-Rang, accourut pour l'embrasser : elle était dans son costume habituel, c'est-à-dire qu'elle était à demi nue. Ben-Mi-Long fit à la jeune fille sur son inconvenance un sermon qui excita la colère des sauvages; sans une paire de pistolets qu'il portait à la ceinture, peut-être eût-il été massacré. Ses armes lui sauvèrent la vie; mais à quelque temps de là on s'introduisit furtivement dans sa hutte, on s'empara de ses armes, et un coup de tomahawk sur la tête débarrassa la tribu de cet Australien dégénéré; sans compter qu'il fournit à ses assassins un excellent repas.

Le gouverneur avait voulu que ses filles elles-mêmes donnassent des soins à la vieille Ra-Mo-Roo; mais malgré ces soins attentifs, la convalescente ne retrouvait pas l'appétit; les mets les plus délicats la laissaient indifférente. Un jour, miss Lucy, après avoir vainement offert à l'Australienne tout ce qu'elle put imaginer de nature à la tenter, finit par l'engager à chercher elle-même si quelque ragoût de son pays lui plairait.

— Il en est un, répondit la vieille, qui me remettrait en appétit : mais vous ne m'en avez point parlé et je ne sais pas si vous avez l'habitude d'en manger.

— Qu'est-ce donc? insista miss Lucy.

— Une main de petit enfant. Si je pouvais grignoter une main d'enfant rôtie, avec de la sauce de fourmis pilées, avant deux jours ma guérison serait complète.

Je vous laisse à penser l'horreur que ces paroles causèrent aux jeunes filles et le dégoût qu'elles éprouvèrent désormais à venir s'asseoir au chevet de l'anthropophage. Elles n'eurent pas, du reste, longtemps à supporter ce dégoût. Une nuit, Ra-Mo-Roo prit la fuite et alla sans doute se livrer, dans les montagnes, au friand régal qu'elle convoitait.

Peu de temps auparavant, le gouverneur avait ouvert une large route de Sydney à Paramatta. Plusieurs fois, les sauvages y commirent des assassinats, et l'on finit par regarder comme dangereux d'entreprendre ce voyage. Sir Macquarie, pour démontrer le peu de réalité de pareilles terreurs, résolut d'emmener ses filles avec lui jusqu'à Paramatta et d'y passer quelques jours avec elles. En cela, il se montrait fidèle à son système habituel de compter pour rien le péril même des siens, quand il s'agissait de l'intérêt général.

Ce fut avec un sentiment de joie profonde que miss Sarah apprit ce voyage, car il allait lui permettre d'essayer des recherches actives sur Daniel, dont l'absence n'avait fait que rendre plus vif et plus tendre le souvenir, dans le cœur de la romanesque et solitaire jeune fille. Son imagination avait du reste le champ libre pour doter son fiancé des plus brillantes qualités et en faire un héros épique, puisqu'elle ne l'avait vu que durant trois journées et à travers les préventions d'un premier amour.

Le lendemain de leur arrivée à Paramatta, sir Macquarie revint près de sa fille le front soucieux et le mécontentement dans tous les traits.

— Ce misérable Daniel! qui l'aurait cru! s'écria-t-il enfin.

— Daniel! Vous avez reçu des nouvelles de Daniel! demanda Sarah éperdue.

— Et d'étranges nouvelles! reprit le gouverneur.

— Mon Dieu, soyez béni pour avoir épargné ses jours! continua la jeune enthousiaste. Merci! puisqu'il vit encore.

— Oui! Et il se sert de cette vie d'une manière honorable, et qui vraiment mérite la joie que vous en montrez. Le traître tourne contre ses bienfaiteurs les bienfaits qu'il en a reçus! Il s'est mis à la tête de deux hordes d'Australiens; il leur a organisé une sorte de discipline, et c'est lui qui jette partout la désolation et la terreur dans le pays.

— Ce qu'il fait est d'un digne cœur : il défend sa patrie contre ceux qui l'oppriment! pensa Sarah. Mais un regard de sa sœur Lucy réprima sur les lèvres de la jeune miss ces paroles imprudentes près d'éclater.

— Il ne tardera point, continua le gouverneur, il ne tardera point à subir le juste châtiment de sa trahison. Mes dispositions sont prises; il sera bien habile s'il ne tombe pas dans le piége que je lui ai préparé! Demain, la potence fera justice des meurtres qu'il a commis : cela donnera un salutaire exemple à ceux qui tenteraient de l'imiter. Demain il ne sera plus à craindre!

Ces paroles tombèrent fatalement sur le cœur de Sarah.

Quand son père fut éloigné,

— Je le sauverai! dit-elle ; je le sauverai, dussé-je périr moi-même! Ma vie pour la sienne! et je bénirai mon sort. Lucy, il faut que je sache quel est le piége que l'on tend à mon noble Daniel! Il faut qu'il en soit prévenu, cette nuit même!

— Oh! ne parle pas ainsi, tu me glaces d'effroi! Ma sœur, renonce à ces dangereux projets.

— Que tu aies peur, toi, je le comprends : tu n'aimes pas! Mais moi, moi, si j'hésitais un seul moment, je serais indigne du héros que j'aime. Regarde, Lucy, je n'ai ni pâleur au visage ni tremblement dans les mains! c'est que je veux le sauver, vois-tu!

Elle parlait encore quand sir Caley entra.

— Eh bien, dit-elle avec un sang-froid apparent, mon vieil ami, il se prépare pour demain une expédition.

— Oui, répondit le naturaliste, et quoique Daniel, ou plutôt Go-Roo-Bor-Roo-Boo-Lo, comme il s'appelle maintenant, n'ait que trop mérité le sort qui l'attend, je ne puis m'empêcher de m'en affliger, moi qui l'ai si longtemps regardé comme un ami et, pour ainsi dire, comme un fils.

— Il peut échapper au péril qui le menace.

— Impossible. Deux cents soldats, arrivés en secret et sous des déguisemens, gardent l'entrée des montagnes Bleues. Daniel descendra avec les siens pour piller un convoi que l'on fait passer exprès sur la route. Il sera inévitablement massacré ou fait prisonnier.

Miss Sarah, sans paraître prêter une attention sérieuse à ces paroles, prit sa guitare et se mit à chanter. Vers la nuit, elle prit place, comme d'habitude, près de sa sœur, dans leur lit commun, et dormit ou feignit de dormir jusqu'au moment où il n'y eut personne d'éveillé au logis. Alors elle se leva, se vêtit précipitamment, embrassa sa sœur sans la troubler dans son sommeil, ouvrit une petite porte dont elle avait dérobé la clef à son père et gagna les montagnes Bleues.

Une nuit profondément noire protégea d'abord la jeune fille : elle marcha hardiment vers un bois épais qui entourait le pied des montagnes. Mais quand un mille et demi l'eut séparée de Paramatta, qui commençait à cette époque à devenir déjà une ville de quelque importance, le vent commença à souffler avec violence, déchira les nuages qui couvraient la lune et fit tomber sur miss Sarah une clarté vive et presque égale au jour. Elle s'arrêta quelques instans, et, le cœur plein d'effroi, elle eut besoin de prier pour retrouver le courage d'aller plus loin ; car l'horreur des lieux sauvages qui l'entouraient et les périls dont elle était menacée lui apparaissaient maintenant dans toute leur réalité. Là un serpent noir, à la morsure mortelle, roulé sur lui-même et la tête haute, attachait sur elle ses regards sinistres ! Plus loin, un de ces torrens dangereux qu'improvisent les orages soudains, si fréquens dans l'Océanie, lui barra le passage, et il lui fallut faire un long détour pour trouver un endroit guéable où elle pût passer.

Sur ces entrefaites, la lune se cacha de nouveau dans les nuages; la nuit redevint plus épaisse que jamais, et Sarah, épuisée de fatigue, égarée, incertaine du point vers lequel elle devait diriger ses pas, s'arrêta et se prit à pleurer avec amertume. Tout à coup, une lumière vive et rougeâtre apparut au loin. Cette vue ranima toute son énergie. Sans tenir compte ni des précipices qui pouvaient l'engloutir ni des animaux venimeux dont la morsure la menaçait, elle courut jusqu'à ce que, les vêtemens en lambeaux, le visage ensanglanté par les épines qui la frappaient, et les cheveux en désordre, elle fut arrivée près de la lumière. Alors elle s'arrêta, car le plus hideux spectacle s'offrit à ses regards. Trente ou quarante sauvages, dans un état complet de nudité, entouraient un petit monticule formé par un nid de fourmis et l'entouraient d'un cercle de bûches enflammées. A chaque instant ils rétrécissaient le cercle, tandis que le chef frappait, à coups de sagaie sur l'amas de terre ; puis ensuite ils s'assirent tous et attendirent.

Bientôt l'enveloppe du cercle se crevassa et laissa voir, sous son écorce qui tombait en poussière, une masse noire formée par les fourmis étouffées. Aussitôt chacun s'élança sur cet affreux mets et le dévora gloutonnement.

Jugez de ce qu'éprouva Sarah !... Parmi les plus affamés elle avait reconnu Daniel. Oh ! oui, elle ne pouvait le méconnaître. C'était bien lui, malgré ses cheveux en désordre, malgré son regard farouche, malgré l'huile de coco qui couvrait son corps et y tenait fixée une couche de poussière ! La pauvre enfant tomba sans connaissance. Quand elle revint à elle, on l'avait dépouillée de ses vêtemens, et des feuilles de phormium tenax l'attachaient au tronc d'un eucalyptus. Les sauvages, accroupis en rond autour d'elle, tenaient fixés sur la prisonnière, dans une immobilité farouche, leurs yeux stupidement féroces. Lorsqu'ils virent que la prisonnière avait repris connaissance, un d'eux se leva : c'était Daniel ou plutôt Go-Roo-Bor-Roo-Boo-Lo. Il adressa aux sauvages quelques paroles en langue australienne, et ces paroles étaient accompagnées des muets éclats de rire particuliers aux sauvages. Après cela, il se plaça droit devant Sarah et lui adressa quelques mots. Mais à peine se rappelait-il assez d'anglais pour se faire comprendre.

— La blanche Anglaise arrive à propos pour le festin de mes noces, dit-il.

Et il alla chercher parmi les sauvages une jeune fille qu'il plaça debout contre l'eucalyptus, à côté de Sarah, qui se croyait le jouet d'un horrible cauchemar. Elle ne pouvait croire à une si complète dégradation de Daniel ! Le stupide abrutissement dans lequel l'avait replongé la vie sauvage paraissait trop abject pour être la réalité. Le misérable prit de la poudre rouge dans une petite vessie, puis, avec le pouce et le premier doigt, il en barbouilla la laide créature sa fiancée de longues lignes depuis le front jusqu'au ventre. Quand il eut fini, il recommença avec une sorte de glaise blanche. Ces préliminaires terminés, il prit par la main celle qu'il venait de parer d'une si étrange façon, la promena au milieu des sauvages et se mit à sauter lentement tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre. Après quoi il ramena la femme contre l'eucalyptus, tira du sac où il avait puisé la couleur rouge un petit morceau de bois de fer, le plaça dans la bouche de l'Australienne et frappa dessus avec une pierre. Bientôt, il montra à la foule deux dents qu'il avait abattues ; puis une ronde diabolique, un véritable sabbat se mit à tournoyer autour de l'arbre, tandis que la fille sauvage trépignait des pieds et, de ses lèvres sanglantes, murmurait des mots barbares. Ils s'arrêtèrent enfin.

— Repas de noce ! Bon repas de noce ! hurla Daniel en promenant ses mains armées de véritables griffes sur l'épaule de Sarah défaillante.

Puis il s'approcha de ceux qui allumaient le feu et les aida à le souffler. Quand la flamme brilla claire et vive, il prit un tomahawk et s'avança, en le brandissant, pour frapper la jeune Anglaise.

Une explosion d'arme à feu partit comme un coup de tonnerre ; le sauvage tomba blessé à la poitrine, et tous ses compagnons prirent la fuite ; car sir Caley, accompagné de sept à huit soldats, s'était mis à la recherche de miss Sarah dès que le naturaliste avait appris la fuite de la jeune fille. Guidé par la flamme qu'avaient allumée les Australiens, il était arrivé assez à temps pour sauver la fille du gouverneur.

Go-Roo-Bor-Roo-Boo-Lo, dont la blessure n'était pas mortelle, fut fait prisonnier et ramené à Sydney. Il ne restait plus rien en lui de l'homme civilisé ; la nature sauvage avait repris tout à fait le dessus et étouffé l'éducation européenne sans presque en laisser de traces. Tout ce qu'on put en tirer fut que la nudité, la chasse au kangaroo, les fourmis brûlées et la chair humaine des prisonniers lui avaient paru préférables aux entraves des habits, au grimoire des livres et aux mets insipides des Anglais. Convaincu de tentative d'assassinat, le grand prévôt de Sydney le condamna à être pendu, et il subit sa peine avec sa brutalité ordinaire, sans vouloir écouter les exhortations du ministre, qui cherchait

à ramener dans le cœur du patient les germes du catholicisme qu'y avait semés autrefois le naturaliste Caley. Ce dernier, qui tenta d'user de son ancienne influence sur celui dont il avait été le bienfaiteur, ne put rien obtenir, pas même un regard, de cet être abruti.

A ceux-là qui voudraient révoquer en doute l'exactitude et la vérité de cette histoire, l'auteur répondra que, pour être invraisemblable, elle n'est pas moins vraie dans tous ses détails. Non-seulement les faits qu'il a racontés sont attestés par Cunnyngham et Caley, mais encore ils se trouvent confirmés par plusieurs exemples analogues que rapportent, dans leurs ouvrages sur l'Australie, MM. Rienzi et Jules de la Pilorgerie.

Sir Lachlan Macquarie continua, pendant onze années, à régénérer la colonie anglaise, et il y parvint de manière à lui donner une prospérité durable. Il fit de Paramatta une ville aussi importante que Sydney et ajouta aux améliorations et aux travaux dont on a déjà entretenu le lecteur la conquête et la culture d'une grande partie des montagnes Bleues. Convaincu de l'impossibilité de civiliser les indigènes, il ne s'occupa plus que de les décimer et de les détruire par une guerre à mort.

Miss Sarah et sa sœur miss Lucy revinrent en Angleterre après un séjour de six années à la Nouvelle-Galles du Sud. Miss Sarah, désabusée de ses illusions romanesques, est aujourd'hui une des femmes les plus spirituelles de Londres et fait justement l'orgueil de lord B..., son mari.

S. Henry BERTHOUD.

# FANTAISIES LITTÉRAIRES.

## DEUX ACTEURS POUR UN RÔLE.



La convalescence.

### CHAPITRE PREMIER.

#### I. — UN RENDEZ-VOUS AU JARDIN IMPÉRIAL.

L'on touchait aux derniers jours de novembre; le jardin impérial de Vienne était désert, une bise aigre faisait tourbillonner les feuilles couleur de safran et grillées par les premiers froids; les rosiers de parterres, tourmentés et rompus par le vent, laissaient traîner leurs branchages dans la boue. Cependant la grande allée, grâce au sable qui la recouvre, était sèche et praticable. Quoique dévasté par les approches de l'hiver, le jardin impérial ne manquait pas d'un certain charme mélancolique. La longue allée

prolongeait fort loin ses arcades rousses, laissant deviner confusément à son extrémité un horizon de collines déjà noyées dans les vapeurs bleuâtres et le brouillard du soir ; au delà la vue s'étendait sur le Prater et le Danube : c'était une promenade faite à souhait pour un poëte.

Un jeune homme arpentait cette allée avec des signes visibles d'impatience ; son costume, d'une élégance un peu théâtrale, consistait en une redingote de velours noir à brandebourgs d'or, bordée de fourrures ; un pantalon de tricot gris, des bottes molles à glands montant jusqu'à mi-jambe. Il pouvait avoir de vingt-sept à vingt-huit ans ; ses traits pâles et réguliers étaient pleins de finesse, et l'ironie se blottissait dans les plis de ses yeux et les coins de sa bouche ; à l'Université, dont il paraissait récemment sortir, car il portait encore la casquette à feuilles de chêne des étudians, il devait avoir donné beaucoup de fil à retordre aux Philistins et brillé au premier rang des Burschen et des Renards.

Le très-court espace dans lequel il circonscrivait sa promenade montrait qu'il attendait quelqu'un ou plutôt quelqu'une, car le jardin impérial de Vienne, au mois de novembre, n'est guère propice aux rendez-vous d'affaires.

En effet une jeune fille ne tarda pas à paraître au bout de l'allée : un coiffe de soie noire couvrait ses riches cheveux blonds, dont l'humidité du soir avait légèrement défrisé les longues boucles ; son teint, ordinairement d'une blancheur de cire vierge, avait pris, sous les morsures du froid, des nuances de rose de Bengale. Groupée et pelotonnée comme elle était dans sa mante garnie de martre, elle ressemblait à ravir à la statuette de la frileuse ; un barbet noir l'accompagnait, chaperon commode, sur l'indulgence et la discrétion duquel l'on pouvait compter.



Henrich et Katy.

« Figurez-vous, Henrich, dit la jolie Viennoise en prenant le bras du jeune homme, qu'il y a plus d'une heure que je suis habillée et prête à sortir, et ma tante n'en finissait pas avec ses sermons sur les dangers de la valse et les recettes pour les gâteaux de Noël et les carpes au bleu. Je suis sortie sous le prétexte d'acheter des brodequins gris dont je n'ai nul besoin : c'est pourtant pour vous, Heinrich, que je fais tous ces petits mensonges dont je me repens et que je recommence toujours ; aussi quelle idée avez-vous eue de vous livrer au théâtre ; c'était bien la peine d'étudier si longtemps la théologie à Heidelberg. Mes parens vous aimaient et nous serions mariés aujourd'hui. Au lieu de nous voir à la dérobée sous les arbres chauves du jardin impérial, nous serions assis côte à côte près d'un beau poêle de Saxe, dans un parloir bien clos, causant de l'avenir de nos enfans : ne serait-ce pas là, Henrich, un sort bienheureux ?

— Oui, Katy, bienheureux, répondit le jeune homme en pressant sous le satin et les fourrures le bras potelé de la jolie Viennoise ; mais que veux-tu ! c'est un ascendant invincible, le théâtre m'attire ; j'en rêve le jour, j'y pense la nuit ; je sens le désir de vivre dans la création des poëtes, il me semble que j'ai vingt existences ; chaque rôle que je joue me fait une vie nouvelle ; toutes ces passions que j'exprime je les éprouve, je suis Hamlet, Othello, Charles Moor : quand on est tout cela, on ne peut que difficilement se résigner à l'humble condition de pasteur de village.

— C'est fort beau, mais vous savez bien que mes parens ne voudront jamais d'un comédien pour gendre.

— Non, certes, d'un comédien obscur, pauvre artiste ambulant, jouet des directeurs et du public, mais d'un grand comédien couvert de gloire et d'applaudissemens, plus payé qu'un ministre, si difficiles qu'ils soient, ils en voudront bien ; quand je viendrai vous demander dans une belle calèche jaune dont le vernis pourra servir de miroir aux voisins étonnés, et qu'un grand laquais galonné m'abattra le marchepied, croyez-vous, Katy, qu'ils me refuseront ?

— Je ne le crois pas. Mais qui vous dit, Henrich, que vous en arriverez jamais là? vous avez du talent, mais le talent ne suffit pas, il faut encore beaucoup de bonheur; quand vous serez ce grand comédien dont vous parlez, le plus beau temps de notre jeunesse sera passé, et alors voudrez-vous toujours épouser la vieille Katy, ayant à votre disposition les amours de toutes ces princesses de théâtre, si joyeuses et si parées!

— Cet avenir, répondit Henrich, est plus prochain que vous ne croyez; j'ai un engagement avantageux au théâtre de la porte de Carinthie, et le directeur a été si content de la manière dont je me suis acquitté de mon dernier rôle qu'il m'a accordé une gratification de 2000 thalers.

— Oui, reprit la jeune fille d'un air sérieux, ce rôle de démon dans la pièce nouvelle; je vous avoue, Henrich, que je n'aime pas voir un chrétien prendre le masque de l'ennemi du genre humain et prononcer des paroles blasphématoires. L'autre jour j'allai vous voir au théâtre de Carinthie, et à chaque instant je craignais qu'un véritable feu d'enfer ne sortît des trappes où vous vous engloutissiez dans un tourbillon d'esprit de vin. Je suis revenue chez moi toute troublée et j'ai fait des rêves affreux.

— Chimères que tout cela, ma bonne Katy, et d'ailleurs c'est demain la dernière représentation, et je ne mettrai plus le costume noir et rouge qui te déplaît tant.

— Tant mieux, car je ne sais quelles vagues inquiétudes me travaillent l'esprit, et j'ai bien peur que ce rôle profitable à votre gloire ne le soit pas à votre salut; j'ai peur aussi que vous ne preniez de mauvaises mœurs avec ces damnés comédiens. Je suis sûre que vous ne dites plus vos prières, et la petite croix que je vous avais donnée, je parierais que vous l'avez perdue.

Henrich se justifia en écartant les revers de son habit; la petite croix brillait toujours sur sa poitrine.

Tout en devisant ainsi, les deux amans étaient parvenus à la rue du Thabor dans la Leopoldstadt, devant la boutique du cordonnier renommé pour la perfection de ses brodequins gris: après avoir causé quelques instans sur le seuil, Katy entra suivie de son barbet noir, non sans avoir répondu sous le mantelet de fourrures par une pression de ses jolis doigts effilés au serrement de main d'Henrich.

Henrich tâcha de saisir encore quelques aspects de sa maîtresse à travers les souliers mignons et les gentils brodequins symétriquement rangés sur les tringles de cuivre de la devanture; mais le brouillard avait étamé les carreaux de sa moite haleine, et il ne put démêler qu'une silhouette confuse; alors, prenant une héroïque résolution, il pirouetta sur ses talons et s'en fut d'un pas délibéré au gastoffe de *l'Aigle à deux têtes*.

## CHAPITRE SECOND.

### LE GASTOFFE DE L'AIGLE A DEUX TÊTES.

Il y avait ce soir-là compagnie nombreuse au gastoffe de *l'Aigle à deux têtes*; la société était la plus mélangée du monde, et le caprice de Callot et de Goya réunis n'auraient pu produire un plus bizarre amalgame de types caractéristiques.

L'*Aigle à deux têtes* était une de ces bienheureuses caves célébrées par Hoffmann, dont les marches sont si usées, si onctueuses et glissantes qu'on ne peut poser le pied sur la première sans se trouver tout de suite au fond, les coudes sur la table et la pipe à la bouche, entre un pot de bière et une mesure de vin nouveau.

A travers l'épais nuage de fumée qui vous prenait d'abord à la gorge et aux yeux se dessinaient au bout de quelques minutes toutes sortes de figures étranges.

C'étaient des Valaques avec leurs caftans et leurs bonnets de peau d'Astracan, des Serbes, des Hongrois aux longues moustaches noires, caparaçonnés de dolmans et de passementeries, des Bohêmes au teint cuivré, au front étroit, au profil busqué, d'honnêtes Allemands en redingotes à brandebourgs, des Tartars aux yeux retroussés à la chinoise, toutes les populations imaginables: l'Orient y était représenté par un gros Turc accroupi dans un coin, qui fumait paisiblement un latakié dans une pipe à tuyau de cerisier de Moldavie, avec un fourneau de terre rouge et un bout d'ambre jaune.

Tout ce monde, accoudé à des tables, mangeait et buvait; la boisson se composait de bière forte et d'un mélange de vin rouge nouveau avec du vin blanc plus ancien; la nourriture, de tranches de veau froid, de jambon ou de pâtisseries. Autour des tables tourbillonnait sans repos une de ces longues walses allemandes qui produisent sur les imaginations septentrionales le même effet que le hatschitt et l'opium sur les Orientaux; les couples passaient et repassaient avec rapidité; les femmes, presque évanouies de plaisir sur les bras de leurs danseurs au bruit d'une walse de Lanner, balayaient de leurs jupes les nuages de fumée de pipe et rafraîchissaient le visage des buveurs. Au comptoir, des improvisateurs morlaques, accompagnés d'un joueur de guzla, récitaient une espèce de complainte dramatique qui paraissait divertir beaucoup une douzaine de figures étranges coiffées de tarbouchs et vêtues de peaux de mouton.

Henrich se dirigea vers le fond de la cave et fut prendre place à une table où étaient déjà assis trois ou quatre personnages de joyeuse mine et de belle humeur.

— Tiens, c'est Henrich, s'écria le plus âgé de la bande, prenez garde à vous, mes amis, *fœnum habet in cornu*. Sais-tu que tu avais vraiment l'air diabolique l'autre soir: tu me faisais presque peur; et comment s'imaginer qu'Henrich, qui boit de la bière comme nous et ne recule pas devant une tranche de jambon froid, vous prenne des airs si venimeux, si méchants et si sardoniques, et qu'il lui suffise d'un geste pour faire courir le frisson dans toute un salle.

— Eh! pardieu! c'est pour cela qu'Henrich est un grand artiste, un sublime comédien. Il n'y a pas de gloire à représenter un rôle qui serait dans votre caractère; le triomphe, pour une coquette, est de jouer supérieurement les ingénues.

Henrich s'assit modestement, se fit verser un grand verre de vin mélangé, et la conversation continua sur le même sujet. Ce n'était de toutes parts qu'admiration et complimens:

— Ah! si le grand Wolfgang de Goëthe t'avait vu! disait l'un.

— Montre-nous tes pieds, disait l'autre, je suis sûr que tu as l'ergot fourchu.

Les autres buveurs, attirés par ces exclamations, regardaient curieusement Henrich, tout heureux d'avoir l'occasion d'examiner de près un homme si remarquable. Les jeunes gens qui avaient autrefois connu Henrich à l'Université, et dont il savait à peine le nom, s'approchaient de lui en lui serrant la main cordialement, comme s'ils eussent été ses intimes amis; les plus jolies walseuses lui décochaient en passant le plus tendre regard de leurs yeux bleus veloutés.

Seul, un homme assis à la table voisine ne paraissait pas prendre part à l'enthousiasme général; la tête renversée en arrière, il tambourinait distraitement avec ses doigts

sur le fond de son chapeau une marche militaire, et de temps en temps il poussait une espèce de *humph!* singulièrement dubitatif.

L'aspect de cet homme était des plus bizarres quoiqu'il fût mis comme un honnête bourgeois de Vienne, jouissant d'une fortune raisonnable; ses yeux gris se nuançaient de teintes vertes et lançaient des lueurs phosphoriques comme ceux des chats. Quand ses lèvres pâles et plates se desserraient, elles laissaient voir deux rangées de dents très-blanches, très-aiguës et très-séparées, de l'aspect le plus cannibale et le plus féroce; ses ongles longs, luisans et recourbés prenaient de vagues apparences de griffes; mais cette physionomie n'apparaissait que par éclairs rapides; sous l'œil qui le regardait fixement, sa figure reprenait bien vite l'apparence bourgeoise et débonnaire d'un marchand viennois retiré du commerce, et l'on s'étonnait d'avoir pu soupçonner de scélératesse et de diablerie une face si vulgaire et si triviale.

Intérieurement Henrich était choqué de la nonchalance de cet homme; ce silence si dédaigneux ôtait leur valeur aux éloges dont ses bruyans compagnons l'accablaient. Ce silence était celui d'un vieux connaisseur exercé qui ne se laisse pas prendre aux apparences et qui a vu mieux que cela dans son temps.

Atmayer, le plus jeune de la troupe, le plus chaud enthousiaste d'Henrich, ne put supporter cette mine froide, et s'adressant à l'homme singulier, comme le prenant à témoin d'une assertion qu'il avançait :

— N'est-ce pas, monsieur, qu'aucun acteur n'a mieux joué le rôle de Méphistophélès que mon camarade Henrich, que voilà?

—Humph! dit l'inconnu en faisant miroiter ses prunelles glauques et craquer ses dents aiguës, M. Henrich est un garçon de talent et que j'estime fort; mais pour jouer le rôle du diable, il lui manque encore bien des choses.

Et se dressant tout à coup :

— Avez-vous jamais vu le diable, monsieur Henrich?

Il fit cette question d'un ton si bizarre et si moqueur que tous les assistans se sentirent passer un frisson dans le dos.

— Cela serait pourtant bien nécessaire pour la vérité de votre jeu; l'autre soir, j'étais au théâtre de la porte de Carinthie, et je n'ai pas été satisfait de votre rire, c'était un rire d'espiègle tout au plus : voici comme il faudrait rire, mon cher petit monsieur Henrich.

Et là-dessus l'inconnu, comme pour lui donner l'exemple, lança un éclat de rire si aigu, si strident, si sardonique que l'orchestre et les walses s'arrêtèrent à l'instant même; les vitres du gastoffe tremblèrent, l'inconnu continua pendant quelques minutes ce rire impitoyable et convulsif qu'Henrich et ses compagnons, malgré leur frayeur, ne pouvaient s'empêcher d'imiter.

Quand Henrich reprit haleine, les voûtes du gastoffe répétaient, comme un écho affaibli, les dernières notes de ce ricanement grêle et terrible, et l'inconnu n'était plus là.

## CHAPITRE TROISIÈME.

### LE THÉATRE DE LA PORTE DE CARINTHIE.

Quelques jours après cet incident bizarre qu'il avait déjà presque oublié et dont il ne se souvenait plus que comme de la plaisanterie d'un bourgeois ironique, Henrich jouait son rôle de démon dans la pièce nouvelle.

Sur la première banquette de l'orchestre était assis l'inconnu du gastoffe; à chaque mot prononcé par Henrich, il hochait la tête, clignait les yeux, faisait clapper sa langue contre son palais et donnait les signes de la plus vive impatience : « Mauvais! mauvais! » murmurait-il à demi-voix. Ses voisins, étonnés et choqués de ses manières, applaudissaient de toutes leurs forces et disaient : « Voilà une monsieur bien difficile! »

A la fin du premier acte, l'inconnu se leva comme ayant pris une résolution subite, enjamba les timbales, la grosse caisse et le tamtam, et disparut par la petite porte qui conduit de l'orchestre au théâtre.

Henrich se promenait en attendant le lever du rideau dans l'espace, et arrivé au bout de sa courte promenade, quelle fut sa terreur de voir, en se retournant, debout au milieu de l'étroit corridor, un personnage mystérieux vêtu exactement comme lui et qui le regardait avec des yeux dont la transparence verdâtre avaient dans l'obscurité une profondeur inouïe; des dents aiguës, blanches, séparées, donnaient quelque chose de féroce à son sourire sardonique. Henrich ne put méconnaître l'inconnu du gastoffe de *l'Aigle à deux têtes*, ou plutôt le diable en personne, car c'était lui.

— Ha! ha! mon petit monsieur, vous voulez jouer le rôle du diable! Vous avez été bien médiocre dans le premier acte, et vous donneriez vraiment une trop mauvaise opinion de moi aux braves habitans de Vienne. Vous me permettrez de vous remplacer ce soir, et comme vous me gêneriez, je vais vous envoyer dans le second dessous.

Henrich venait de reconnaître l'ange des ténèbres et se sentit perdu : portant machinalement la main à la petite croix de Katy, qui ne le quittait jamais, il essaya d'appeler au secours et de murmurer sa formule d'exorcisme; mais la terreur lui serrait trop violemment la gorge : il ne put pousser qu'un faible râle. Le diable appuya ses mains griffues sur les épaules d'Henrich et le fit plonger de force dans le plancher. Puis, il entra en scène, sa réplique étant venue, comme un comédien consommé.

Ce jeu incisif, mordant, venimeux et vraiment diabolique surprit tout d'abord les auditeurs.

— Comme Henrich est en verve aujourd'hui! s'écriait-on de toutes parts.

Ce qui produisait surtout un grand effet, c'était ce ricanement aigre comme le grincement d'une scie, ce rire de damné blasphémant les joies du paradis : jamais acteur n'était arrivé à une telle puissance de sarcasme, à une telle profondeur de scélératesse; on riait et on tremblait; toute la salle haletait d'émotion; des étincelles phosphoriques jaillissaient sous les doigts du redoutable acteur; des traînées de flammes étincelaient à ses pieds; les lumières du lustre pâlissaient, la rampe jetait des éclairs rougeâtres et verdâtres; je ne sais quelle odeur sulfureuse régnait dans la salle; les spectateurs étaient comme en délire, et des tonnerres d'applaudissemens frénétiques ponctuaient chaque phrase du merveilleux Méphistophélès, qui souvent substituait des vers de son invention à ceux du poëte, substitution toujours heureuse et acceptée avec transport.

Katy, à qui Henrich avait envoyé un coupon de loge, était dans une inquiétude extraordinaire; elle ne reconnait pas là son cher Henrich, elle pressentait vaguement quelque malheur avec cet esprit de devination que donne l'amour, cette seconde vue de l'âme.

La représentation s'acheva dans des transports inimaginables. Le rideau baissé, le public demanda à grands cris que Méphistophélès reparût. On le chercha vainement; mais un garçon de théâtre vint dire au directeur qu'on avait trouvé dans le second dessous M. Henrich, qui sans doute était tombé par une trappe; Henrich était sans con-

naissance, on l'emporta chez lui, et en le déshabillant, l'on vit avec surprise qu'il avait aux épaules de profondes égratignures comme si un tigre eût essayé de l'étouffer entre ses pattes. La petite croix d'argent de Katy l'avait préservé de la mort, et le diable, vaincu par cette influence, s'était contenté de le précipiter dans les caves du théâtre.

La convalescence d'Henrich fut longue ; dès qu'il se porta mieux, le directeur vint lui proposer un engagement des plus avantageux, mais Henrich le refusa ; car il ne se souciait nullement de risquer son salut une seconde fois, et savait d'ailleurs qu'il ne pourrait jamais égaler sa redoutable doublure. Au bout de deux ou trois ans, ayant fait un petit héritage, il épousa la belle Katy, et tous deux, assis côte à côte près d'un poêle de Saxe, dans un parloir bien clos, ils causent de l'avenir de leurs enfans.

Les amateurs de théâtre parlent encore avec admiration de cette merveilleuse soirée et s'étonnent du caprice d'Henrich, qui a renoncé à la scène après un si grand triomphe.

THÉOPHILE GAUTIER.



Bertram.

# ETUDES D'HISTOIRE NATURELLE.

## LES COQUILLAGES.

Par un singulier contraste, les coquillages, si gracieux de forme, si admirablement revêtus de couleurs éclatantes mariées aux reflets opalins de la nacre, servent d'habitation à des animaux gélatineux, aussi laids que les coquilles sont belles : les naturalistes leur ont donné le nom de *mollusques*. Les mollusques, loin d'être répandus au hasard sur le fond de la mer, choisissent, suivant leurs habitudes et la conformation de leur coquille, des parages qu'ils n'abandonnent jamais. Les uns, comme les sépias et les calmars, nagent entre deux eaux à peu de distance de la côte, munis de longues tentacules en forme de rames ; d'autres, comme les *casques* et les *donaces*, rampent lentement sur les fonds rocheux des récifs, cachés sous d'épaisses coquilles, et s'attachent fortement à la pierre à l'aide de leur pied solide. Les huîtres, les crépidules, fixées au sol comme des végétaux, demeurent enchaînées à la place où elles ont pris naissance, ouvrent, à certaines heures, leurs valves épaisses pour saisir au passage les particules invisibles que la vague amène à leur portée et dont ils se nourrissent. Les argonautes, les nautiles, les atlantes, au contraire, libres et nombreux habitans de la haute mer, voguent avec vitesse, cachés dans leurs nacelles transparentes, à deux ou trois cents lieues du rivage. Ravissantes coquilles des mers chaudes, les nautiles étalent pendant les calmes leurs vives couleurs et leur enveloppe légère, se laissent emporter par le moindre souffle, mollement assoupies au soleil, et livrent au vent leurs voiles diaphanes, avec la sécurité que leur donne l'immensité de l'Océan. Quant aux mœurs des mollusques, elles se réduisent à peu de chose. Dormir sur le sable, plonger dans la vase, se cacher sous l'abri des varechs, parcourir les arcades et les rameaux colorés des madrépores, se confier à la fortune d'une algue flottante et, pour éviter leurs ennemis, rentrer dans leurs coquilles ou lancer, comme les sépias, une liqueur brune pour troubler l'eau, voilà quelles sont à peu près leurs fonctions. Le plus grand nombre de ces animaux est carnivore.

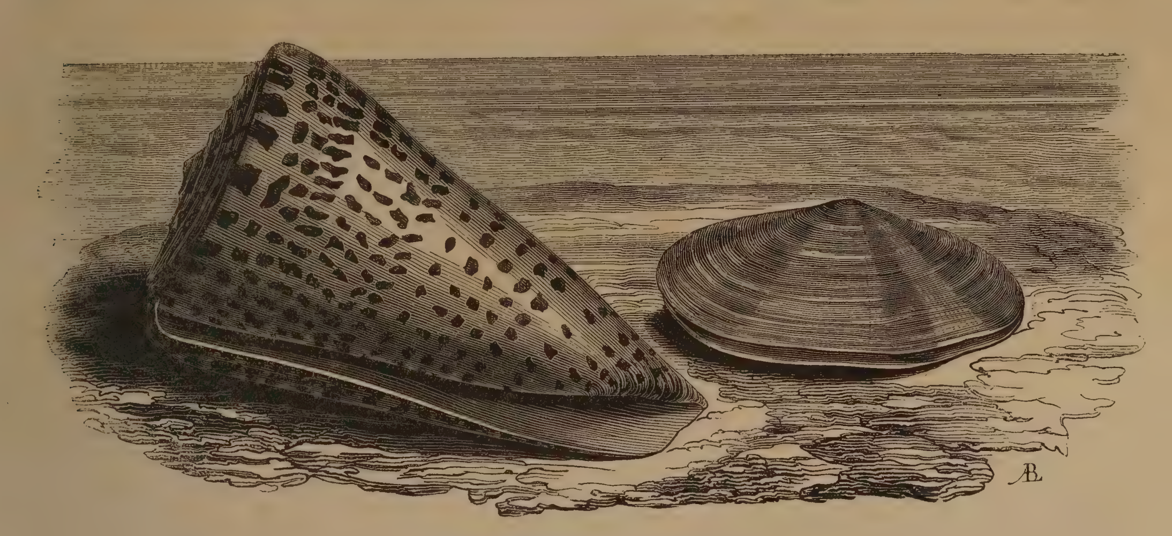
Bornés dans leurs instincts, hideux à voir, les mollusques seraient probablement toujours demeurés inaperçus si leurs coquilles, la plupart nuancées de teintes inimitables, n'avaient attiré la curiosité de certains amateurs qui ont souvent passé leur vie à en recueillir de nombreuses variétés, dont ils ont fait de précieuses collections. Pour donner une idée générale des principaux types des coquil-

les, nous allons rapidement décrire quelques-uns de leurs détails.

Nous ne choisirons point, cependant, les espèces les plus rares, et celles qui, pour ainsi dire, forment une exception dans la famille des mollusques. Des exceptions exposeraient ceux qui feuillètent ces pages à des erreurs plus ou moins graves sur la famille que l'on veut faire connaître.

Car il faut le faire observer, certains coquillages se trouvent, dans la mer, aussi nombreux que les grains de sable parmi lesquels le microscope en découvre même d'innombrables quantités. D'autres, au contraire, n'apparaissent que dans certains pays et de loin à loin ; aussi causent-ils une joie indicible, au naturaliste, assez heureux pour pouvoir les classer, avec orgueil, dans sa collection.

Nous remarquerons, parmi les plus curieuses, les TELLINES, dont les habitants vivent au bord de la mer, sur le sable, à peu de profondeur. Elles sont en général teintes de pourpre par bandes rayonnant du centre à la circonférence. Celle qui porte le nom de *telline soleil levant* est



Telline soleil levant, — Cône tigré.

une des plus belles, tant par sa forme délicate, sa surface lisse et finement striée que par sa couleur blanche, rehaussée de rayons passant du rose tendre au rouge vif. La telline *langue de chat*, de l'océan Indien, charmante petite coquille hérissée d'épines blanches, radiées de rose.

Les BUCARDES, parmi lesquelles on distingue la *bucarde exotique*, légère et mince comme la mousseline, dont elle a la blancheur, marquée de côtes symétriques ondulées, et la *bucarde épineuse*, plus épaisse que la première, peu riche de nuances, mais à laquelle une forêt d'épines donne un aspect des plus curieux, méritent encore d'être citées.

Les ARCHES, dont le mollusque se fixe à de grandes profondeurs sur les parois perpendiculaires des roches. Ces coquilles sont légères, bombées, demi-transparentes, mais en général peu riches de nuances. Cependant quelques-unes sont parées de zones jaunâtres sur un fond rose; d'autres sont revêtues d'un duvet soyeux, sorte de végétation teinte quelquefois de nuances charmantes.

Plusieurs ont un aspect sombre et triste : quelques espèces paraissent comme ensanglantées.

Les PORCELAINES, qui habitent toutes les mers, depuis les côtes de la Norwége jusqu'au golfe du Bengale. Jetées sur tous le rivages, les porcelaines n'ont point le mérite de la rareté; mais si l'on considère la richesse des couleurs et le poli de l'émail, ce sont, à notre avis, les plus belles des coquilles. Aucune d'elles n'est mieux colorée que la *porcelaine tigre*.

Les OLIVES, très-voisines des porcelaines; légères, élégantes de forme, elles ne leur cèdent en rien quant à la variété des nuances; l'*olive du Brésil*, avec ses linéoles brunes, et l'*olive de Ceylan* sont les plus remarquables. Les animaux qui les habitent sont féroces, carnassiers et horriblement laids.

Les VOLUTES, infiniment plus abondantes dans les mers chaudes de l'Australasie que partout ailleurs. C'est sur les plages des îles océaniques, à l'abri des nombreux coraux garnissant leurs bas-fonds, que la *volute impériale* fait briller ses belles couleurs fauves sur un fond d'ivoire poli et qu'elle acquiert souvent des dimensions colossales. La volute armée, du cap de Bonne-Espérance, est aussi une belle et légère coquille composée de six à sept tours, dont les deux derniers sont couronnés par de longues épines en diadème et creusées en dessous. Sa surface, blanche, est mouchetée de marbrures brunes disposées d'une façon ravissante.

Les CÔNES, que l'on trouve également dans toutes les mers, sont des coquilles souvent extrêmement belles. C'est sur les plages arénées des îles océaniques que les cônes, parés des plus admirables couleurs, semblent réfléchir le bleu du ciel et les teintes de l'aurore; c'est là que l'on rencontre trop rarement, au gré des amateurs, le *cône amiral*, si recherché pour la disposition harmonieuse de ses plaques d'émail, enchâssées comme les pierres polies d'une mosaïque dans un ciment de laque brûlée. Une espèce fort belle aussi se trouve à de très-grandes profondeurs dans la mer des Antilles : c'est le *cône cedonuli*, remarquable par ses belles taches bleues circonscrites de brun sur un fond semé de points symétriques et rehaussé par quatre cordons perlés d'un merveilleux effet. Le *cône tigré* de la mer des Indes, le géant des cônes, épais, pesant, semé de points foncés disposés en lignes parallèles sur un fond blanc d'ivoire, est encore un coqu

très-recherché. Nous devons aussi remarquer le *cône linéaire*, que sa forme élégante et surtout les hiéroglyphes dessinés sur sa base rendent digne de figurer dans les plus belles collections.

Les MITRES diffèrent des olives par leur forme plus allongée et leur volume en général plus petit. Les animaux qu'elles renferment, porteurs d'une coquille proportionnellement très-lourde, demeurent paresseusement immobiles, plongés dans la vase qui dérobe les belles teintes de leur enveloppe, et si l'on vient à les toucher, ils rentrent dans leurs coquilles pour ne plus reparaître que six ou sept heures après. La *mitre épiscopale* est une des plus belles de ce genre. Symétriquement parée de figures hiéroglyphiques brunes sur un fond d'argent mat, elle présente l'aspect d'un de ces beaux vases funèbres trouvés dans les nécropoles égyptiennes. La *mitre ponctuée*, dont la surface, d'un blanc bleuâtre, est marquée de points violets en labyrinthe, est la plus remarquable après la mitre épiscopale.

Nous venons de jeter un coup d'œil rapide sur les plus beaux coquillages, et nous ne devons pas oublier de dire en terminant que plusieurs mollusques ont pour nous un intérêt plus réel. La mer jette chaque jour sur toutes les côtes une innombrable quantité de bivalves excellens à manger, espèce de manne que les pauvres recueillent sans fatigue et dont ils se nourrissent en partie. Les huîtres et les moules sont servies sur toutes les tables. C'est avec la liqueur sécrétée par les seiches que l'on fabrique la sépia et l'encre de Chine, couleurs si précieuses dans les arts. Dans quelques pays où les cimens sont rares, on ramasse les coquillages, comme les strombes à la Martinique; les concholpas sur les côtes du Pérou, pour les réduire au moyen du feu en une chaux très-pure et d'un usage excellent. Enfin la nacre, cette substance opaline et métallique qui tapisse certaines huîtres, est employée, comme on le sait, à fabriquer une foule d'objets charmans. Tout le monde connaît les coupes fantastiques et les camées ravissans que l'on fait avec certaines coquilles et combien sont précieuses et jolies les perles blanches trouvées dans une sorte de moule que l'on pêche au fond du golfe Persique.

A. BERTSCH.

# ÉTUDES HISTORIQUES.

## UN PÈRE.

### I. — Un mot d'histoire.

Entre les mille histoires curieuses ou graves, dramatiques ou folles que le moyen âge a léguées à nos écrivains modernes, il en est une plus curieuse et plus grave, plus dramatique et plus folle encore, s'il est possible, que toutes les autres. Ses héros ont traversé les âges en conservant, dans toute leur sauvage expression, leur physionomie, que n'a pu effacer le passage de quatre siècles : je veux parler de l'histoire des enfans de Bohême, de ces parias de tous les temps, de toutes les contrées et chez tous les peuples.

Un pareil travail entrepris par une plume savante offrirait de graves sujets de méditation aux philosophes et aux hommes qui s'occupent de l'avenir des sociétés : quant à nous, modeste selon nos forces, nous n'avons enlevé de cette riche galerie, dans laquelle peu sont entrés encore, que quelques tableaux dont les sujets figurent plus facilement dans le cadre moral que nous nous sommes tracé. De plus habiles exploiteront les trésors que nous n'aurons fait qu'indiquer.

Peu nous importe donc l'origine des races bohémiennes, qu'elles viennent des bords où le soleil se lève, qu'elles soient composées des enfans maudits de l'Éthiopie, ou bien encore qu'elles ne soient que les misérables débris des peuplades arabes, dispersées en Europe par suite des persécutions qu'elles essuyèrent lors des querelles survenues parmi les sectateurs de Mahomet; nous le répétons, peu nous importe!

Nous les prenons telles que les siècles nous les ont faites, décimées par les persécutions, proscrites par le fanatisme; partout poursuivies, frappées par l'aveugle et impitoyable superstition, ce crime ordinaire des peuples, crime qui les rend souvent homicides et en a poussé un à ce degré de folie qu'il lui a fait attacher son Dieu à l'infamant gibet.

Le personnage de notre drame sera toujours le même, qu'il s'appelle *Bohême* ou *Bohémien*, comme nous le nommons en France; *Gitano*, ainsi qu'en Espagne; *Zingaro*, chez les Italiens; *Gypsy*, en Angleterre; *Tzigani* et *Zijeuner*, comme en Allemagne; il doit offrir le même intérêt à nos études et nous mener au but que nous nous sommes proposé.

Suivons donc dans sa triste pérégrination une famille de ces lépreux des sociétés anciennes et modernes; voyons-la franchissant les distances les plus grandes, pénétrant dans les régions les plus reculées, vivant au milieu des autres peuples pour faire tache sur leur civilisation, rebelles à tout enseignement, presque à toute morale, fiers de leur titre de parias, et n'ayant de force que pour supporter les persécutions et les tortures de leurs maîtres; persécutions impuissantes, tortures stériles qui n'ont pu ni diminuer ni éteindre leur race, qui semble ne recevoir des mains des bourreaux que des gages d'éternelle résurrection.

Cette existence quasi fabuleuse, cette immortalité de la barbarie au milieu de nos monumens éphémères de progrès, comment l'expliquer, comment la comprendre? Est-ce un enseignement? Est-ce une peine à nous infligée? Doit-on y voir une tâche de plus imposée à nos efforts, ou bien faut-il l'accepter comme un défi insultant jeté à l'orgueil de notre civilisation? Nul avant nous n'a pu répondre, nul ne le pourra encore après nous.

### II. — Une fête a Galatz.

A Galatz en Moldavie, contrée où, avec l'Espagne, on rencontre le plus d'enfans de la Bohême, vivait, vers l'an 1680, un waiwode, ou chef de tribu bohémienne, nommé Zindelo.

Sa famille se composait de sa femme Héla, de son fils Michaël et de sa fille Djina.

En Moldavie, les Bohémiens sont divisés en deux parties bien distinctes. Les Bohêmes sédentaires, que leurs frères vagabonds appellent des enfans dégénérés, ne sont guère plus civilisés que les autres : seulement ils se sont faits les

esclaves des Moldaves, afin d'être dispensés de la fatigue de courir toute une longue journée, incertains de trouver en échange un morceau de pain ou de viande qui doit le soir assouvir leur hideuse voracité. Leur vie n'en est guère moins misérable pourtant, et la dure servitude qu'ils ont acceptée ne leur procure que le triste avantage de ne pas mourir de faim.

Les Bohémiens libres, au contraire, c'est-à-dire qui vivent sous leurs tentes hors de l'enceinte des villes, traitent les Moldaves à l'instar de tous les peuples de la terre, en ennemis, qu'ils attaquent non point en face ni au grand jour, mais de nuit, par surprise et par ruse.

C'était à la classe des Bohémiens libres qu'appartenait Zindelo; son titre de waiwode lui donnait l'autorité sur vingt-cinq tentes du camp qui était formé à la porte occidentale de Galatz. Ceux du camp allaient peu dans la ville, où ils étaient trop exposés à des mauvais traitemens justes ou non mérités. Ils exerçaient leur industrie pillarde dans les faubourgs, dans les petits villages voisins et sous les voûtes, où ils détroussaient fort habilement les voyageurs attardés.

Un jour, tandis qu'une grande fête moldave avait fait accourir à Galatz une immense multitude des cultures et des habitations d'alentour, les Bohêmes libres voulurent aller à la ville pour assister aux jeux qui s'y donnaient et sans doute aussi pour profiter du désordre inséparable d'une agglomération aussi considérable de peuple sur un seul point. Les anciens ne se montrèrent pas plus sages que la jeunesse, et vers le soir, Zindelo, revêtu du costume de sa dignité, riche vêtement de soie et de velours, quittait le camp à la tête d'une troupe de plus de deux cents Bohémiens et de quelques Bohémiennes magiciennes ou danseuses, qui comptaient faire ample recette.

Les fêtes durèrent deux jours et deux nuits : dans cet espace de temps, soit que leur surveillance eût été plus difficile à exercer, pas un Bohême ne fut surpris en défaut. Cependant, ils ramenaient aux tentes un riche butin, lorsqu'aux portes de la ville, un des derniers de la troupe qui avait convoité un petit agneau, enlevé depuis peu à sa mère, fut arrêté au moment où il se disposait à l'emporter avec lui.

### III. — Mœurs bohémiennes.

Les Bohémiens sont très-friands de chairs nouvelles et encore incomplétement formées, telles que celles des petits agneaux, des cochons de lait, etc.; c'est ce qui a donné créance aux bruits absurdes qu'ils étaient anthropophages et qu'ils mangeaient avec volupté la chair des jeunes enfans. Ce conte, que rien ne justifiait, est réduit à sa juste valeur aujourd'hui que l'on sait dans quel but ils dérobaient les enfans dont ils voulaient faire des élèves pour leurs exercices. Il n'est point plus vrai qu'à l'instar des hyènes et des goules, ils ne se repaissent que de viandes en putréfaction. Toutes ces histoires inventées par la haine et l'horreur qu'ils inspiraient, forment pourtant le seul texte des accusations et la seule base des condamnations dont les tribunaux du temps frappaient ces malheureux. Il faut dire néanmoins que par une singularité fort peu étonnante chez un peuple si étrange par ses idées et par ses mœurs, s'ils ne mangent point, comme on le croyait, les chairs putréfiées, ils aiment de préférence celles d'animaux morts et en font de grands régals : ils prétendent que la chair d'un animal que Dieu a fait mourir doit être meilleure que celle d'un animal tué par la main des hommes.

Qu'on nous permette ici la description d'un de leurs repas; ce sera une sorte de décoration pour la mise en scène de nos drames bohémiens.

### IV. — Un diner de Bohémiens.

Au milieu d'une hutte ou d'une tente faite avec trois soliveaux recouverts de nattes de jonc de paille, souvent de gazon, un feu est allumé servant à trois fins : sous la cendre le pain se cuit en silence, sur l'ardent brasier on rôtit ou l'on fait bouillir dans une énorme chaudière la viande destinée au repas, enfin à la flamme qui pétille se chauffent étendus sur la terre tous les habitans de la hutte. C'est un triste et dégoûtant tableau que l'intérieur enfumé de cette misérable cabane qui renferme pour tous meubles une poêle, un chaudron, une pierre servant d'enclume, un marteau, un étau, un soufflet, une pince, un couteau et une cuiller.

Car voilà bien exactement, et sans omettre un seul objet, ce qui compose l'ameublement et la batterie de cuisine d'une famille bohémienne.

En attendant l'heure du festin, les convives assouplissent leurs membres noirs et nus en les frictionnant après les avoir approchés du feu, souvent aussi en les enduisant de graisse. Les femmes lissent leur chevelure ou s'exercent aux danses qui constituent la majeure partie de leurs gains dans la jeunesse, jusqu'à ce que, devenues vieilles et laides, elles la remplacent par le vol et la chiromancie.

Les hommes sont grands et robustes; leurs cheveux noirs et crépus, leur longue barbe, les sales haillons qui recouvrent mal leur corps, d'un aspect sale et repoussant, en font des objets peu capables de récréer la vue; les femmes sont pour la plupart jolies, quand elles sont encore jeunes. Mais le dîner est cuit à point et l'estomac des convives l'appelle de la façon la plus impérative. Les pains sont tirés de la cendre, un pour chaque individu; on le rompt en deux parts : l'une sert de table, l'autre se mange avec la viande que dépèce le chef de la famille ; puis le silence le plus absolu se fait, troublé seulement par le bruit des mâchoires, qui fonctionnent avec une infatigable activité. L'eau est la boisson ordinaire de ces repas; on la puise à même dans un trou creusé en terre au milieu de la cabane, citerne improvisée de dix à douze litres et servant à divers usages. Seulement aux jours de solennité et de fête extraordinaires, tels que le baptême ou le mariage, le chef de la famille creuse le sol à l'endroit même où est édifié le foyer et retire un gobelet d'argent où chaque convive boit à son tour une eau-de-vie grossière dont ils sont très-avides, puis le vase précieux est enterré de nouveau dans l'âtre, comme le talisman de la tente. A la suite de ces grands festins, comme après les repas ordinaires, à peine la grande œuvre de l'ingurgitation est-elle accomplie que tous les convives, pêle-mêle étendus, s'abandonnent au sommeil et font entendre de sonores ronflemens.

### V. — Une exécution.

Pour revenir au Bohémien qui lors de la fête de Galatz s'était rendu coupable du vol d'un agneau, c'était un vieillard, mieux encore, c'était le père de Zindelo lui-même.

Les gardiens de la porte s'emparèrent de lui et le traînèrent devant un juge, qui, lui appliquant la justice expéditive en vigueur contre les enfans de Bohême, ordonna de le mettre au cachot, et le condamna en outre à être pendu.

Quand le soir les tribus furent rentrées au camp et que Zindelo se fut aperçu de l'absence de son vieux père, il

n'en eut pas d'abord grand souci, car il connaissait sa prudence et son adresse ; mais quand la nuit fut passée, ainsi que la journée et la nuit du lendemain, sans qu'il eût reparu ni donné aucun signe de vie, l'inquiétude s'empara de lui et lui fit soupçonner quelque catastrophe. Dès le matin du troisième jour, il sortit silencieusement du camp et pénétra dans les murs de Galatz, décidé à prendre sur son père les renseignemens qui pouvaient l'instruire de son sort.

En débouchant de la rue principale qui conduisait à la grande place de Galatz, un spectacle terrible et inattendu vint frapper ses regards : une troupe de soldats s'avançait en ordre au milieu d'une foule immense de peuple, qui accompagnait le cortége en poussant de grands cris. Au-devant des soldats marchaient deux hommes en costume d'officiers de justice ; l'un portait sur la poitrine et ouvert le livre des lois, l'autre tenait à la main, et comme l'offrant à qui voudrait le prendre, le manteau rouge du bourreau ; enfin, entre les deux lignes des soldats, s'acheminait à pas lents un vieillard garrotté, le chapeau à la main et un grand chapelet autour du cou. Les cordes étaient une rigueur inutile, car le prisonnier, ou plutôt le patient, car le pauvre diable qu'on menait à la potence était si vieux et si affaibli, sans doute par les rudes traitemens de la geôle, qu'il n'aurait pu gagner à pied le lieu du supplice, loin de pouvoir se soustraire par la fuite au châtiment qui l'attendait.



Le prisonnier, d'après Callot.

A cette vue, Zindelo devina le but de ce triste appareil et songea aussitôt à se cacher ou à s'enfuir.

Il faut que nous mettions le lecteur au courant d'un usage qui avait force de loi en Moldavie : lors d'une exécution, on partait de la geôle sans le personnage principal du drame qui allait se représenter, le bourreau enfin ; on prenait, pour en tenir lieu, le premier Bohémien que rencontrait le cortége du patient dans le chemin du supplice.

Zindelo, qui connaissait cet usage infamant pour sa caste, cherchait à se soustraire à sa sanglante dignité.

Mais on l'avait vu, on l'avait reconnu à son costume significatif ; vingt bras s'étendirent pour le désigner au justicier, mille voix s'élevèrent de la foule pour crier : « Bohême ! voici un Bohême ! » Il fut saisi bientôt, amené devant les deux officiers et revêtu, malgré tous ses efforts, du rouge capuchon de tourmenteur. Ce fut en vain qu'il se débattit entre les bras qui le ployaient sous le manteau de cette

royauté de la mort, ce fut en vain qu'il invoqua son titre et ses priviléges de waiwode et qu'il proposa de se faire remplacer par un de ses dépendans, la populace ne voulut point le laisser échapper : elle avait faim et soif du spectacle qu'elle s'était promis; retarder la pendaison, c'était tromper son attente. Et puis qu'importait qu'on violât ou non le texte de la loi, il ne s'agissait que d'un Bohême à faire pendre par un autre Bohême.

Zindelo, résigné, sinon soumis, se mit en marche, le patient, le cortége et la foule sans nombre à sa suite.

Ils arrivèrent ainsi au lieu du supplice. C'était une belle place circulaire au milieu de laquelle s'élevait un tertre de gazon supportant un échafaud et le gibet.

Parvenu là, Zindelo monta résolûment sur l'échafaud, prépara la corde fatale et attendit qu'on lui livrât le patient.

Lorsqu'on le lui amena, le pauvre vieillard était déjà à demi mort; était-ce la faiblesse, la peur? Ni l'une ni l'autre. Le vieux fils de Bohême n'était ni si affaibli par l'âge ni si pauvre de courage; mais il avait redouté les rudes épreuves que le peuple moldave fait essuyer au Bohémien condamné; à son heure dernière, et dans le secret de son cachot, il avait pris un de ces poisons merveilleux que tout Bohémien porte sans cesse avec lui en compagnie de remèdes non moins merveilleux. Malheureusement sa robuste constitution avait triomphé de la puissance du poison, qui n'avait pu accomplir tout son effet et ne l'avait point su affranchir du supplice.

Mais à la vue du vieillard, Zindelo poussa un cri pareil au rugissement du lion :

— Mon père! s'écria-t-il; c'est de mon père qu'ils m'ont fait le bourreau! malédiction sur eux et sur moi.

Le vieillard, à ces accens d'une douleur terrible, releva la tête, rouvrit les yeux et lança un regard à son fils en signe d'adieu; puis il s'affaissa entre ses bras et tomba sur le plancher de l'échafaud. Il était affranchi du supplice; le vieux Bohémien était mort.

— Libre! s'écria Zindelo en se relevant et en laissant retomber la tête de son père; il est libre, et moi aussi à présent.

Puis, chargeant sur ses épaules le cadavre, il traversa la foule son poignard à la main, et s'achemina vers le camp sans que personne osât le suivre et moins encore s'opposer à son passage.



La fuite.

VI. — L'ÉMIGRATION.

Zindelo conserva de la mort de son père un souvenir de douleur cruelle et de haine implacable. Pendant de longs jours on ne le vit plus quitter sa tente pour assister aux danses des gitanes, encourager l'adresse des jeunes et s'éclairer du savoir des anciens. Chaque prise de butin qu'on apportait à sa hutte pour qu'il en ordonnât le partage était enlevée sans qu'il voulût seulement y jeter les regards. Ni l'amour du gain, ni l'amour du plaisir, les deux seules passions du Bohémien, n'avaient plus de pouvoir sur son cœur. Il restait étendu tout le jour, comme plongé dans le sommeil, sur le sol de sa cabane, et ne sortait que la nuit pour aller rôder, comme un loup qui assiége une bergerie, à l'entour des murs de Galatz.

Ce fut vers ce temps que diverses tentatives d'incendie furent signalées, que plusieurs assassinats jetèrent l'épouvante dans les faubourgs de la cité et sous les tentes du camp. On soupçonnait Zindelo d'être le héros de ces exploits ténébreux.

Un jour enfin que le waivode semblait avoir repris sa force d'autrefois, il assembla dans sa hutte ceux de ses parens et de ses amis qui lui témoignaient le plus d'affection pour célébrer le mariage de son fils Michaël avec la belle Andryane.

Le repas fut abondant et digne de la fête; il se composait d'un mouton rôti, de plusieurs volailles que les chiens dressés à cet effet avaient rapportées des faubourgs de Galatz, et d'un breuvage fermenté, sorte d'eau-de-vie fortement aromatisée.

Au moment où l'on s'apprêtait à dévorer ce monstrueux amas de viandes fumantes, Zindelo, élevant la voix :

— Michaël, dit-il, fils de Zindelo le waivode, prends-tu pour femme Andryane, la fille de Kairbi, de la tribu de bronze?

— Je la prends pour femme, répondit Michaël en plaçant sa main sur le cou d'Andryane.

— Eh bien donc, sois en l'époux, le maître, et qu'elle soit ta servante.

A ces mots, des cris d'approbation s'élevèrent dans la hutte, car la cérémonie du mariage était accomplie, et les convives s'empressèrent de faire honneur au festin.

Quand une partie des mets eut disparu dans ces estomacs insatiables et que le gobelet d'argent eut fait plusieurs fois le tour de la société, Zindelo se leva de nouveau et dit:

— Enfans de la Bohême, ces lieux sont maudits; ils ne nous offrent plus que la stérilité, la dure mort, ou l'esclavage, pire que la mort. Moi, Zindelo, chef de vingt-cinq tentes, je vous invite, au nom de notre antique divinité Devla, à quitter cette terre inhospitalière et à me suivre sous un ciel meilleur. Enfans de Bohême, demain, quand le soleil sortira des flots du Danube, moi, Zindelo, j'enlèverai cette tente et je me dirigerai avec ma femme Héla, ma fille Djina, mon fils Michaël et la femme de celui-ci, vers les contrées de l'Occident. . . . . . . . . .

Ceux qui m'aiment me suivront.

Et le lendemain, avant que le soleil lançât perpendiculairement ses rayons sur la cité de Galatz, le camp des Bohêmes comptait vingt-cinq tentes de moins; les familles qui les habitaient s'étaient mises en marche vers l'Occident à la suite du waivode Zindelo.

VICTOR HERBIN.

# ÉTUDES DE VÉNERIE.

## QUELQUES MOTS SUR LA CHASSE.

La chasse est sans contredit le plus ancien des exercices; mais depuis le roi Nemrod jusqu'à Charles X, depuis l'arc d'Ulysse et la flèche en arrête de poisson du sauvage de l'Amérique, jusqu'aux merveilleux fusils de Lepage, combien de phases dans la manière de chasser, dans les armes dont l'homme s'est servi! — Que le lecteur se rassure toutefois, nous n'allons pas, nouveau Champollion, interroger les hiéroglyphes pour nous enquérir des mœurs chasseresses de l'aïeul de Sémiramis ni nous lancer, sur les pas de M. de Châteaubriand, à la recherche des chasseurs de l'Orénoque et de l'Ohio! — Nous ne sommes pas si ambitieux, et nous nous contenterons de jeter un coup d'œil rapide en arrière sur l'histoire générale de la chasse.

Puisque nous avons promis de ne rien dire de Nemrod, nous n'en parlerons pas; mais toujours est-il qu'il est notoire qu'on chassait plus de trois mille ans avant Jésus-Christ. Voilà qui est convenu. Quant aux détails, nous n'en avons aucuns, mais nous connaissons à merveille comment chassaient les anciens: je veux dire les Grecs et les Romains. Une fable de Phèdre, qui se trouve aussi je crois dans Ésope et que La Fontaine a imitée, nous apprend qu'ils chassaient le cerf à courre. Il paraît même que c'est aux premiers Troyens débarqués en Bretagne, il y a quelque trois mille ans, que nous devons les chiens courans. Jacques du Fouilloux, du moins, nous le raconte ainsi dans son *Traité de la Vénerie*, dédié au roi Charles IX. C'est une chose assez curieuse que de voir dans ce livre l'origine des chiens courans; après cette fable des Troyens, Jacques du Fouilloux nous met au fait des commencemens du règne des chiens blancs « dits baux et surnommez Greffiers. » Laissons-le parler: « Le premier de la race avait nom » Souillard, lequel fut donné par un pauure gentilhomme » au feu roy Louys: qui n'en fit pas grand compte, d'au» tant qu'il aymoit surtout les chiens gris, des quels es» toit toute sa meute, et ne faisoit cas d'autres chiens, si ce » n'estoit pour faire limiers. Le seneschal Gaston, estant » présent auec le gentil-homme qui auoit offert le chien, » cognoissant bien que le roy n'aimoit point ce chien, le » supplia de luy donner, *pour en faire présent à la plus* » *sage dame de son royaume, et le roy luy demanda* » *qui elle estoit.— C'est, dit-il, Anne de Bourbon, vostre* » *fille.—Je vous reprens*, respond le roy, *sur ce point de* » *l'auoir nommée la plus sage: mais dites, moins folle* » *que les autres, car de sage femme, n'y en a point au* » *monde*. Lors le roy donna ce chien au seneschal de Gas» ton, qui ne le mena guères loin qu'il ne lui fust de» mandé: car monsieur le grand seneschal de Normandie » l'importuna tant, qu'il fut contraint de luy donner. » Puis monsieur le grand seneschal le bailla en garde à » un veneur, nommé Jacques le Brésé, il en advint » quinze ou seize chiens, et entre autres six d'excellence, » ainsi nommez *Cleraut, Joubar, Miraut, Meigret, Mar*» *teau*, et *Hoyse la bonne lyce*. Depuis la race s'est » toujours augmentée, comme elle est à présent: combien » qu'au commencement les chiens de cette race n'estoient » pas si forts comme ils sont pour le jour d'huy: car le » grand roy Françoys les a renforcés par un chien nommé » *Miraut*, qui estoit fauve, lequel monsieur l'admiral » d'Aunebauld luy auoit donné. Et encores depuis la royne » d'Escosse donna au roy un chien blanc, nommé *Barraud*, » duquel Marconnoy, lieutenant de la vénerie, a tiré de » la race: dont les chiens sont bons par excellence: et beau» coup plus forts que n'ont esté tous les autres. »

Ne voilà-t-il pas une généalogie clairement déduite, y a-t-il une race de rois qui puisse établir ses premières preuves comme le sont ici celles de Cléraut, Joubar, Miraut, Meigret, Marteau et Hoyse la bonne lyce, fille et fils de Souillard et de Baude?

Nons ne suivrons pas les diverses espèces de chiens dans leurs généalogies, non plus que les différentes manières de chasser le cerf, le lièvre, le sanglier, le renard, du temps où écrivait Jacques du Fouilloux, c'est-à-dire vers le milieu du seizième siècle. Mais nous ne pouvons passer sous silence une chasse qui est depuis longtemps tombée en désuétude: on a déjà nommé la chasse au faucon.

J'ouvre *le Miroir de fauconnerie*, par *Pierre Harmout* dit *Mercure*, fauconnier de la chambre, que l'auteur dédia au duc de Luynes en 1634, il y a juste deux cents ans, et j'y vois qu'on employait neuf espèces d'oiseaux de proie pour la chasse, à savoir: l'épervier, l'autour, le faucon, le gerfaut, l'émérillon, le lannier, le sacre, l'alep et l'alfanet. Selon ce célèbre fauconnier, l'épervier et l'alep étaient les deux espèces les plus estimées. L'alep surtout,

semble s'être attiré toute l'estime de Mercure. Le premier dont on se servit à la cour de France y fut apporté par les ordres de la reine à l'époque du mariage de Henri IV. « Ils » sont, dit Mercure, fort beaux, agréables et bien aisés à » gouverner..... Il ne s'en estoit iamais veu en France : ils » coustent trois ou quatre cents écus sans estre dresséz : ce » sont les plus excellens en leur qualité, et sont plus nobles » en leurs actions que toute espèce d'oyseaux de faucon- » nerie. Ils sont roides quand ils volent : tellement que » vous ne les voyez point remuer les mahuttes et volent » par eslans. » L'autour, le faucon et le gerfaut ont en outre une variété que l'on nomme tiercelet d'autour, de faucon, de gerfaut. Mercure appelle les tiercelets du lannier et du sacre, le lanneret et le sacret.

Chacun de ces oiseaux avait son emploi, ainsi :

*L'épervier*, *l'autour* et *le tiercelet d'autour* chassaient la perdrix, le héron avec la plus grande perfection.

*Le faucon* était destiné à la chasse de la perdrix, de la corneille, du héron, du milan, du ramier. Mais c'est surtout la chasse de rivière dans laquelle il excellait. Aucun oiseau, au dire de Mercure, ne chassait *pour rivière* (c'est ainsi qu'il s'exprime), comme le faucon. Il cite pourtant deux gerfauts, dont le comte Maurice fit présent à Henri IV pendant le siége de Rouen, qui chassaient la rivière merveilleusement bien ; mais, ajoute-t-il naïvement, ils n'étaient encore si agréables comme sont les faucons.

C'était à la chasse du milan, de la buse, du héron que se distinguait le *gerfaut*, *son tiercelet* servait à prendre les mêmes oiseaux et les corneilles, les courlis et les chats-huans.

La pie ne se chassait qu'au *tiercelet de faucons* ; on en prenait trois, comme on prenait trois faucons pour la corneille.

Le vol en plein champ était surtout confié au *faucon niais* des montagnes, au *lannier* et *au lanneret*. Ce dernier se mêlait aussi de chasser le courlis, la corneille et le chat-huant.

*L'émérillon* se chargeait des ramiers, des perdrix et des alouettes ; *le sacre*, les milans et les hérons ; *le sacret*, les milans, les hérons, les corneilles, les courlis, les chats-huants. Mercure dit que du temps de Henri III « il faisait » des jets admirables avec deux faucons et un sacret pour » corneille. »

Les aleps, dont Mercure fait si grands cas, chassaient la perdrix, et sans doute le faisan, la caille, dont je ne vois pas que le fauconnier de la chambre ait l'air de connaître l'existence ou même le nom. Peut-être aussi ces oiseaux ne s'élevant pas à une grande hauteur, l'art de fauconnerie ne s'en occupait-il pas, et les chasseurs dédaignaient-ils de déchaperonner leurs faucons pour un ennemi indigne de leur gloire. Toujours est-il qu'il n'est pas plus mention des faisans, des cailles, et de bien d'autres gibiers au traité de Mercure que s'ils n'eussent jamais existé.

Ce n'est que pour mémoire qu'il fait mention des alfanets : « Un seigneur étranger, dit-il, en envoya quatre au » feu roy Henry IV, que Dieu absolve ! qui estoient beaux, » blons et garnis richement ; ils me furent baillés par Sa » Majesté. Ils sont de la taille d'un lanneret, sans courage et » mols au vent, leur volerie est pour les champs, ils ne font » que papillonner. Lors du mariage de feu M. le duc de » Joyeuse, une dame en donna deux beaux lavez de masque » au feu roy Henry III, qui me furent aussi baillés ; mes » compagnons ny moy n'en peusmes rien faire ; ils se » laissent aller au vent estant sans courage.

» Le feu roy, les ayant recogneus, en donna deux à feu » monseigneur le connestable, qui les garda trois ans pour » leur beauté sans qu'ils prissent une seule perdrix ; depuis » l'on n'en a point fait d'estat en France et les marchands » n'en appartent plus. »

Je remarquerai, en passant et en demandant pardon de ce hors d'œuvre, que chaque fois que Mercure parle d'Henry III il se borne à l'appeler « le feu roy Henry III, » tandis qu'il ne manque jamais d'ajouter au nom d'Henry IV, ces mots « que Dieu absolve ! »

Le livre de Mercure est comme l'oraison funèbre de la fauconnerie. Le règne de Louis XIV arriva où les habitudes se dépouillent tout à fait de la couleur du moyen âge. Une entière révolution s'opère, le manteau et la barbe disparaissent. Les habits s'élargissent, et la chasse a sa part aussi de la commotion générale ; il est vrai que la chasse à courre, la chasse grandiose reste debout sauf quelques modifications ; mais le faucon s'en va pour faire place à la chasse au tir : l'adresse personnelle à la place de l'adresse du vassal. L'œuvre de Richelieu s'accomplit, le grand seigneur n'a plus de vassaux, plus de fauconnerie ; s'il veut une perdrix, il faut qu'il la tire lui-même.

Voilà de bien grandes choses à propos de faucons ; mais qu'on ne s'y trompe pas. La fin de la chasse au faucon, cette chasse toute féodale, coïncide trop bien avec les derniers instans de la féodalité, pour qu'il n'y ait pas beaucoup de vérité dans l'opinion que nous avons émise.

Restaient donc la chasse à courre et la chasse à tir. Mais la dernière a été longtemps à s'introduire fortement dans nos mœurs. Les lois sur la chasse, qui existaient avant la révolution de 89, rendaient cet exercice presque impossible. Il n'est pas inutile de faire remarquer en passant que ces lois inconcevables sont sorties du cerveau du bon Henri (1).

La chasse à courre reste donc en honneur pendant les règnes de Louis XIV et de Louis XV. Nous avons une merveilleuse description d'une chasse à courre sous Louis XIV, avec tous les mots du métier, dans *les Facheux* de Molière.

Mais les deux patries classiques de la chasse à courre, sont l'Allemagne et l'Angleterre. En Angleterre tout un voisinage se réunit, meutes, chasseurs, chevaux, piqueurs, et l'on chasse un cerf ou un renard.

La chasse au renard est le grand plaisir des gens comme il faut en Angleterre. C'est un beau spectacle que tous ces héros de la fashion, vêtus de leurs brillans habits rouges, emportés par les plus beaux chevaux du monde, et franchissant au galop les haies et les fossés dont sont bigarrés les splendides paysages anglais. Puis on rentre au château, et alors se renouvellent ces imposans banquets saxons dont Walter Scott nous a parlé dans *Ivanhoë*. Seulement l'ale et le porter sont sans aucun doute dix fois meilleurs que du temps de Cédric ; le vin de France, et du meilleur, n'est pas épargné, et les énormes pièces de rôti ont cet aspect merveilleux et cette saveur qui les ont fait proclamer les premiers rôtis du monde.

L'Allemagne n'a pas encore *déféodalisé* ses chasses ; à tout ce qui est gentilhomme la chasse à tir, aux magnats

(1) . . . A savoir, ceux qui auront chassé aux cerfs, biches, faons, en quatre-vingt-trois écus deux tiers d'amende, s'ils ont de quoi payer, et en défaut de ce, seront battus de verges, sous le custode, jusques à effusion de sang. Après lesdites punitions, s'ils y retournent, pour la tierce fois seront envoyés aux galères ou battus de verges et bannis perpétuellement de notre royaume et leurs biens confisqués ; et s'ils étaient incorrigibles, enfreignant leur ban, seront punis du dernier supplice, etc., etc. (*Ordonnance sur le fait des chasses* du mois de juin 1601, art. 11, 12, 14.)

seulement la chasse à courre. Aussi voyez sur quelle échelle se dessinent ces prodigieuses parties de chasse. Le prince Esterhazy, par exemple, invite cinquante personnes à une partie de chasse à Eisenstadt. Cette ville, *qui lui appartient*, est située à dix-huit ou vingt lieues de Vienne. Au jour indiqué, les personnes invitées partent dans les voi-




Chasseresse au faucon, d'après un tableau d'Albert Durer.

tures du prince et sont menées par les relais du prince à Eisenstadt, où le palais princier les reçoit avec leurs domestiques. Après un jour de repos, la chasse commence dans les immenses forêts qui entourent la ville, elle dure

d'ordinaire trois jours, pendant lesquels on prend du repos dans de ravissantes habitations semées à propos dans la forêt; enfin, comme cela est arrivé entre autres fois à une chasse donnée en 1829, on revient rapportant soixante et dix-sept grosses bêtes et plus de quinze cents lièvres, lapins et faisans, et l'on rentre à Vienne de la même manière qu'on en était venu.

Il faut avouer qu'il y a dans de pareilles chasses bien du prestige, bien du grandiose. C'est la chasse dans ses proportions les plus extrêmes; on a dit mille fois que la chasse était l'image de la guerre. C'est ici surtout que l'identité est frappante. Une chasse semblable est une véritable expédition; le danger est réel, l'ambition de se distinguer par quelque coup d'éclat fait battre plus d'un cœur dans les forêts d'Eisenstadt, sous l'uniforme de chasse comme sous l'uniforme militaire, et quand on ramène à la suite les nombreuses victimes de la grande bataille, qui ne croirait voir un convoi de blessés servant d'ornement à l'entrée triompale des vainqueurs.

Cependant la France aussi a vu des chasses à courre dont elle peut être fière.

Chantilly, Morfontaine, Saint-Germain, Marly ont été le théâtre de belles chasses.

Dans nos provinces, il y a des parties qui ne le cèdent en rien aux belles parties anglaises. Mais, il faut le dire, tout cela n'est qu'accidentel et partiel, et ce serait pousser trop loin le patriotisme que de vouloir prétendre que nous sommes sur ce point à la hauteur des Anglais et des Allemands. Nous les dépassons sur tant d'autres points que nous pouvons bien leur céder en ceci.

D'ailleurs la cause en est facile à trouver. C'est comme nous l'avons déjà dit, le défaut de grandes propriétés. Cependant une amélioration dans ce genre commence à s'introduire dans nos mœurs. Depuis la révolution de 1830, les forêts royales ont été ou vendues ou affermées. Une société des chasses s'est formée, et l'on a vu ce que Paris a de plus fashionable se réunir pour chasser à courre dans les environs de Paris.

En Afrique, la chasse est belle, est glorieuse. Horace Vernet, dans deux tableaux devenus populaires, nous a appris que le lion et le sanglier offraient souvent aux chasseurs les chances aventureuses d'un combat contre des adversaires presque aussi redoutables que les Kabiles. Pour ceux qui aiment le plaisir de la chasse avec moins de risques, nous ajouterons qu'ils peuvent, même en Afrique, abattre des allouettes. En effet, l'alouette sirli (*alauda africana*),



Alouette Sirli.

couvre parfois les champs africains de nuées dévorantes; et leurs troupes égrènent, à la lettre, les champs de blé. L'alouette sirli ne diffère que par son bec de l'alouette commune, dont elle a du reste, à peu de chose près, le plumage et les habitudes. Le sirli doit son nom au cri qu'il pousse en s'envolant des petites dunes de sable où il se pose.

NAPOLÉON D'ABRANTÈS.

# ÉTUDES MILITAIRES.

## EXPÉDITION DE TAGDEMPT.

De tous les établissemens situés dans les possessions françaises du nord de l'Afrique, Tagdempt était le seul qui naguères encore n'eût pas été visité par nos armées.

Cette ville était devenue le dernier refuge de l'émir Abd-el-Kader qui, chassé successivement de Mascara et de Tlemcen, avait refusé, même après notre départ, de rentrer dans ces places importantes parce qu'elles avaient été profanées par la présence des chrétiens.

Placée à l'entrée du désert, séparée du littoral par sept journées de marche et par d'affreux défilés; assise, comme l'aire du vautour, au centre d'une couronne de montagnes à pic et décharnées, Tagdempt, ainsi défendue par la nature, devait paraître une retraite assurée.

On savait qu'Abd-el-Kader y avait placé le siége de sa puissance; qu'il y avait créé d'importans établissemens pour renfermer ses poudres, ses armes, ses munitions de guerre et son trésor. On n'ignorait pas que les plus fanatiques musulmans se rendaient en pélerinage près de ce jeune marabout, qui, à l'exemple de Pierre l'Hermite, faisait servir au profit de son ambition et de ses intérêts matériels le pouvoir spirituel inhérent à sa position, prêchait la guerre sainte, et à l'aide de ce levier puissant, obtenait des subsides et des impôts pour lutter contre nous.

La destruction de ce centre d'action, de la dernière ville restée au pouvoir d'Abd-el-Kader, était devenue urgente; elle fut arrêtée en principe. De grands obstacles se dressaient, dès l'entrée de la carrière, contre cette entreprise et projetaient sur les dernières perspectives l'ombre de tristes pressentimens

En Afrique où l'on doit tout emporter avec soi, souvent même l'eau et le bois, les moyens de transport, pour entretenir pendant quelques semaines une armée privée de ses magasins d'approvisionnemens, doivent être fort considérables, et nous avions à peine la moitié des mulets exigés. La position de Tagdempt, sa force, ses moyens de défense, la route pour y aller, tout reposait sur des données vagues et incertaines, comme tous les renseignemens que nous achetons aux indigènes au poids de l'or. On parlait de journées de marche sans eau, dans le désert et dans des sables brûlans; Abd-el-Kader, disait-on, avait fait des efforts surhumains; il avait réuni près de lui une nombreuse armée décidée à vaincre ou à mourir. Ces récits laissaient dans les esprits un certain malaise et nous jetaient dans les chances et les éventualités de l'imprévu.

Des personnes, assez sages d'ailleurs, pensaient qu'il y avait imprudence à songer immédiatement à détruire Tagdempt, et que l'expédition projetée devait se borner à une simple reconnaissance pour jalonner une entreprise sérieuse qui nécessairement aurait été remise à l'automne suivant.

En automne, il aurait fallu emporter des fourrages pour la nourriture des chevaux et des mulets, tandis qu'au printemps, les plaines couvertes de riches céréales, nous dispensaient de ce souci. La disette qui règne en automne crée des difficultés insurmontables; il fallait agir de suite ou remettre l'expédition à un an.

Le premier parti faisait peser sur le gouverneur une lourde responsabilité; le second était plus prudent, mais il retardait d'une année les affaires de l'Algérie, et grevait, en pure perte, notre trésor du budjet de l'Afrique pendant un an.

Le lieutenant-général Bugeaud examina froidement et avec sagesse les ressources qu'il avait à sa disposition et celles qu'il pourrait se créer par des moyens extraordinaires; puis, en homme entreprenant qui volontiers ferait rayer du vocabulaire le mot impossible, il décida que l'armée marcherait sur Tagdempt, à la fin de mai. D'après cette décision, S. A. R. le duc de Nemours, qui saisit toutes les occasions de partager les dangers des soldats de l'armée d'Afrique, sollicita l'honneur d'assister à cette expédition, l'obtint et se mit en route au commencement d'avril, avec les officiers de son état-major dont je faisais partie.

C'est dans ces conjonctures difficiles qu'un général en chef doit avoir du coup d'œil pour prendre un parti prompt et décisif: aux talens militaires, il doit allier la science administrative. Le lieutenant-général Bugeaud prouva ici qu'il n'était pas au-dessous de sa mission. Il avait, un mois auparavant, rencontré dans la province d'Alger des difficultés de même nature, quand il s'était agi d'aller ravitailler Médéah et Milianah, et il avait suppléé au manque de mulets par des réquisitions; de même à Oran, grâce aux soins vigilans du général Lamoricière, ses instructions furent heureusement exécutées; les colons et les tribus alliées, Douairs et Smélas, prêtèrent à l'administration leurs mulets et leurs chameaux; tous les cavaliers consentirent à mettre pied à terre, à charger leurs chevaux de riz et de biscuit et à devenir muletiers de l'administration. Chaque cavalier emportait du reste son équipement complet, afin de pouvoir combattre au besoin, en déposant la charge sur le sol, comme nous le verrons par la suite.

Ce dévouement que sauront apprécier ceux qui connaissent l'esprit de corps de la cavalerie, dévouement dont il ne faudrait pas pourtant faire abus, résolut le problème et permit d'entrer en campagne le 18 mai.

Le point de départ de l'armée expéditionnaire était Mostaganem, ville située sur le bord de la mer, à vingt lieues est d'Oran, et à soixante lieues d'Alger. Mostaganem manque de port et n'a pas même de débarcadère: on y arrive en faisant échouer sur la plage la barque qui porte les voyageurs, et quand la mer est houleuse, il est impossible de débarquer. Cette ville est assez considérable pour contenir une population de 12,000 âmes: un superbe ravin, au fond duquel coule une rivière dont les eaux serpentent et vont arroser de riches potagers, la sépare d'un autre établissement un peu moins important et défendu comme elle par de fortes murailles crénelées; c'est la ville de Miserghin. Non loin de Miserghin se trouve la redoute de Masagran, à jamais célèbre dans nos fastes militaires. La position de Mostaganem ne laisse rien à désirer au point de vue sanitaire; le sol y est excellent, la végétation riche et abondante. Le coton arbuste y croît naturellement et sans culture.

La colonie ne demande que protection et sécurité, pour y prendre un rapide et grand essor. On avait entassé dans cette place de grands approvisionnememens de toute nature, pour en faire un centre d'opérations militaires, et al-

ler inquiéter les nombreuses et riches tribus des districts de Tagdempt et de Mascara.

Les troupes qui composent la division d'Oran et celles que le gouverneur devait emmener avec lui d'Alger, s'y étaient donné rendez-vous pour le 16 mai. La ponctualité avait été si grande des deux côtés, qu'en même temps que le canon de terre saluait S. A. R. le duc de Nemours et le gouverneur général dont les paquebots venaient de jeter l'ancre dans la baie, on voyait défiler sous les murs de la place, la colonne qui arrivait d'Oran avec le général Lamoricière, et se disposait à camper en attendant l'ordre du départ pour Tagdempt.

La journée du 17 fut employée à des préparatifs de toute espèce : on régla l'ordre de l'armée dont on forma deux divisions, l'une commandée par monseigneur le duc de Nemours, qui avait sous ses ordres le général Garaube ; l'autre, confiée au général Lamoricière, sous le commandement duquel était le général Levasseur. Il fut arrêté que l'armée, forte de 10 à 12,000 hommes, marcherait sur trois colonnes ; que celle du centre, ayant en tête le gouverneur général et les Zouaves, serait fermée par une brigade d'arrière-garde, dirigée par le colonel Tampoure ; qu'entre la droite et la gauche de cette colonne du centre marcherait notre lourd convoi composé de plusieurs centaines de chameaux, de mulets, d'ânes, de douze cents bœufs, d'un grand nombre de voitures, d'une batterie de campagne et d'un millier de cavaliers démontés, conduisant par la bride leurs chevaux chargés de vivres.

La division de droite fut placée sous les ordres du prince ; le commandement de celle de gauche fut donné au général Lamoricière. Le général Mustapha-Ben-Ismaël, à la tête de 6 à 700 douairs parfaitement bien montés, fut chargé d'éclairer la tête et les flancs de l'armée. Le commandement supérieur des troupes du génie revint au général Berthois ; les fonctions de chef d'état-major furent données aux colonels Despinois et Pelissier ; le général Boyer remplit près du prince le rôle de premier aide de camp ; j'étais le plus élevé en grade des officiers de santé de l'armée, je me retrouvais de fait et de droit chirurgien en chef, chargé des ambulances, dont pendant huit ans, j'avais eu la direction en Algérie. C'est une lourde tâche que celle des ambulances en Afrique ! Ce n'est pas comme en Europe, où l'on peut déposer chaque jour les malades et les blessés dans quelque bourgade, en les recommandant même à l'humanité de l'ennemi, quand il faut les abandonner. Dans l'Algérie, il faut les emmener tous avec soi, sous peine de les exposer à avoir la tête tranchée. J'avais à ma disposition une centaine de mulets chargés de cacolets. Les cacolets sont des espèces de fauteuils fixés de chaque côté du bât de l'animal ; ce moyen de transport est la véritable chaise de poste des Pyrénées ; le voyageur monte d'un côté, le conducteur de l'autre. Il y a neuf ans que j'ai imaginé de donner aux ambulances d'Afrique ce mode de transport pour les blessés, d'après une conversation que j'avais eue avec M. de Guiroye, l'un des sous-intendans militaires les plus éclairés.

Quand les malades et les blessés excèdent le nombre des cacolets, on met les uns sur des mulets ou des chevaux dont la charge de vivres a été épuisée ; et les autres, les plus blessés, les amputés, sont portés sur des brancards par leurs camarades.

Je disposai les ambulances en quatre sections ; j'en désignai une pour la colonne de droite, une pour la colonne de gauche ; une autre pour l'arrière-garde, et la quatrième pour la colonne du centre. Celle-ci avait pour la faire reconnaître un drapeau rouge ; elle devait être la plus forte, contenir tout le matériel et recevoir tous les malades et blessés provenant des trois subdivisions indiquées. J'avais près de moi une section d'ambulance légère et disponible pour me porter avec elle en toute hâte sur le lieu du combat, afin de renforcer les secours à donner aux blessés. Le gouverneur n'avait accordé qu'à l'ambulance le privilége d'emporter quelques tentes.

Le 18 mai, à la pointe du jour, l'armée quitte Mostaganem pour entrer en campagne, et va bivouaquer à trois ou quatre lieues, au-delà, à Mazzera, dernier contrefort des montagnes qui bordent la Méditerranée, et dont le versant fait face à la plaine de l'Habra.

Ce site est remarquable par un groupe d'énormes oliviers, dont les gros rameaux jettent sur trois marabouts d'une blancheur éblouissante leur chevelure en désordre. On appelle marabout, une petite habitation en forme de dôme, blanchie à la chaux et placée sur les points les plus culminans des montagnes, pour servir à la fois de vigie aux musulmans et les rappeler à la prière. Le saint qui habite ce presbytère, porte également le nom de marabout. Desservant le culte de Mahomet, il possède sur les fidèles croyans l'influence qu'avait en Europe le clergé au moyen âge. Ce lieu avait pour moi des souvenirs ineffables ; c'était là, que six ans auparavant, au retour de Mascara, l'armée épuisée de fatigues et de souffrances, avait établi ses bivouacs. La pluie, dont la persistance avait été désolante, venait de cesser et quelques rayons de soleil étaient descendus comme une consolation sur les soldats dont les vêtemens étaient trempés. Le caroubier autour duquel j'avais pansé mes blessés, était encore debout ; la source qui m'avait donné de l'eau pour laver leurs plaies n'avait pas tari ; ici était l'ancien bivouac du prince royal, là, celui du maréchal Clausel. Tous deux étaient venus visiter l'ambulance ; bien des souffrances avaient été allégées par une promesse à l'officier et par des marques de munificence laissées au soldat.

Le grand nombre de reptiles trouvés à Mazzera lui fit donner par l'armée le nom de bivouac des serpens. Le voisinage de ces nouveaux hôtes fut d'abord incommode : dans quelques jours, nous verrons le soldat revenu de sa frayeur, leur donner la chasse, comme à la perdrix, pour en faire sa nourriture de prédilection.

Le lendemain, ainsi que tous les jours suivans, on se mit en marche à trois heures et demie du matin : ce moment est celui où la fraîcheur de la nuit, toujours très-grande en Afrique, se fait le plus vivement sentir ; la rosée se résoud en une pluie fine qui pénètre les vêtemens, et, comme l'armée n'avait pour s'abriter ni tentes ni couvertures, tout bien calculé, le meilleur remède était de se mettre en route. Dès ce jour, l'armée ne cessa de marcher à travers un pays de plaines et de montagnes. Complétement dépourvues d'arbres de haute futaie, les plaines présentent çà et là quelques massifs de cactus nopals, dont les raquettes dérobent à la vue les gourbis qui servent d'habitations aux indigènes. A des distances assez éloignées les unes des autres, et comme pour guider le voyageur isolé, on aperçoit dans les airs la silhouette mélancolique d'un grand palmier solitaire.

L'émigration des indigènes partout où nous devions passer ; l'absence de tout être vivant ; notre étonnement en restant quelquefois des heures entières sans voir un seul ennemi, aurait pu nous faire croire à la présence du désert, si les riches et abondantes moissons, qui partout couvraient le sol, ne s'étaient chargées de nous donner un prompt démenti.

Les montagnes, qui encadrent ces magnifiques plaines,

offrent des points de vue qui varient à l'infini. Plans couverts de chênes verts, de myrthes, de jasmins, d'oliviers, de chèvre-feuilles et de lianes de toute espèce, s'abaissant par degrés et offrant en amphithéâtre les plus beaux jardins du monde; énormes masses granitiques, se dressant à perte de vue, comme des excroissances osseuses, et donnant au paysage un air de révolte et d'abandon; formes confuses, contours accusés; ensemble immense, perspectives infinies, création libre et primitive; montagnes au profil hardiment découpé, sur la croupe desquelles l'œil distingue à l'horizon la statue microscopique d'un cavalier arabe placé en vedette : de quelque côté que la vue se porte, le spectacle change de scène et de décoration.

Au milieu du jour, on aperçut, à droite, sur un ressaut de terrain parallèlement disposé à la route, un groupe de 3 à 4,000 cavaliers. C'était la première fois que l'ennemi s'offrait à nous; son attitude paraissait hostile; il semblait rangé en bataille. Dans ce moment, l'arrière-garde était demeurée un peu trop en arrière; un espace était resté libre entre elle et le convoi; il était à craindre que, profitant de cette faute, l'ennemi ne fît une charge à fond et traversât notre ligne. Le gouverneur fit donner l'ordre à la division Nemours de prendre l'initiative et de repousser cette masse de cavaliers. Par un changement de front, le prince mit ses troupes en face de l'ennemi; mais au moment qu'elles s'ébranlèrent, celui-ci prit la fuite si rapidement, qu'il fut impossible de le rejoindre. Deux pièces de campagne, parties au trot, eurent toutefois le temps de prendre position, et d'envoyer quelques obus et des boulets, qui portèrent en plein dans les rangs et lui causèrent quelques pertes.

Ces cavaliers, appelés rouges à cause de la couleur de leur vêtement, et réguliers parce qu'ils font partie de la milice d'Abd-el-Kader, avaient pour mission d'observer nos mouvemens, d'aller prévenir de notre arrivée les tribus qui se trouvaient sur notre passage, afin qu'elles eussent le temps de déménager et de s'enfuir en emportant tout avec elles; de contraindre les kabaïles et les cavaliers à nous disputer le chemin, et à ne jamais s'engager eux-mêmes avec nous, à moins que l'occasion ne fût très-favorable.

Abd-el-Kader comprend, en effet fort bien, que toute sa puissance ne réside plus désormais qu'en ses troupes soldées; c'est avec elles qu'il perçoit l'impôt et qu'il force les populations à fournir leur contingent pour nous combattre. Il a donc un grand intérêt à ne pas exposer son armée régulière à une défaite, sous peine de voir sa puissance anéantie. On comprendra désormais le rôle de cette cavalerie, que nous retrouverons chaque jour sur l'un des côtés de notre colonne, en observation, et sans pouvoir engager avec elle une action sérieuse.

Après avoir laissé derrière elle quelques montagnes qui séparent la plaine de l'Habra de celle de l'Hillil, ainsi appelées l'une et l'autre du nom de la rivière qui les parcourt en tous sens, l'armée vient camper sur les deux rives de l'Hillil, dont les eaux vives et abondantes coulent sous d'épaisses voûtes de verdure, d'où se détachent avec éclat des milliers de fleurs de lauriers-roses. Pendant nos deux premières journées de marche, la chaleur avait été accablante, 30 degrés Réaumur à l'ombre. A partir de cette époque, l'armée gagna des régions de plus en plus élevées au-dessus du niveau de la mer, et la température baissa si considérablement, que le froid devint piquant le matin et le soir.

Le 20, l'armée s'ébranle à l'aube; sa marche n'est arrêtée que par l'abondance des moissons et la hauteur des céréales, qui, dans la fertile plaine de l'Hillil, déroulaient à nos yeux les plus beaux dons de la nature, et formaient un heureux contraste avec l'aridité et la sécheresse de quelques autres parties de la Numidie. L'ennemi continue à observer nos mouvemens; nos douairs se rapprochent des cavaliers les plus avancés, parlementent avec eux; et les conversations, commencées d'abord d'une manière amicale, se terminent par des coups de fusil. L'un de nos douairs reçoit, dans l'épaisseur de la cuisse, une balle dont je lui fais sur-le-champ l'extraction. Aussitôt pansé, il remonte à cheval, retourne au galop à l'ennemi, et essaye de prendre une revanche.

Les indigènes d'Afrique sont d'une nature forte et toute particulière; chez eux, les influences morales ne contrarient jamais la médication; le dogme de la fatalité a ici son bon côté. J'ai obtenu sur quelques-uns d'entre eux des cures merveilleuses; leur vie, en quelque sorte tout animale et végétative, permet de les comparer à ces arbres robustes dont on peut couper toutes les branches, sans pour cela porter atteinte au tronc.

L'armée, après avoir fait six à sept lieues, descend dans la vallée de la Mina, longe cette rivière pendant deux heures, et vient camper sur ses bords. Surnommée la Blonde par les Arabes, à cause de la couleur de ses eaux, la Mina serpente à travers la province que nous parcourons, et plus d'une fois encore elle nous sera d'un grand bienfait.

Le 21 fut pour nous une journée perdue; à peine avions-nous fait une heure de marche et traversé l'un des affluens de la Mina, le Crelouck, dont le lit, fortement encaissé, avait nécessité de la part des troupes du génie un pénible travail pour établir des rampes, que de violens coups de tonnerre se font entendre; le temps s'assombrit; des couches d'épais brouillard remplissent les airs à une grande profondeur, et descendent successivement pour se résoudre en torrens de pluie.

Livrés sans défense à l'ouragan, les soldats étaient trempés jusqu'aux os; l'eau ruisselait de leurs vêtemens, et ils n'avaient pour ressource que de les tordre; il fallut s'arrêter sur la route même, et bivouaquer sans aller plus loin.

Ce n'était pas sans une vive inquiétude qu'à travers les sinuosités du terrain on cherchait à voir le convoi, luttant contre les difficultés du sol que les premières ondées avaient rendu glissant comme la glace. Notre préoccupation la plus forte n'était pas en effet pour nous-mêmes, mais pour les vivres que nous emportions; il fallait à tout prix préserver le biscuit de l'humidité, sous peine d'avaries irremédiables qui auraient exposé l'armée à mourir de faim.

Le lieutenant-général Bugeaud ne se contenta pas de donner des ordres pour que les caisses qui les contenaient fussent mises en tas et abritées par une toiture de paille, fabriquée à l'instant même; bravant le mauvais temps, il suivit cette opération dans tous ses détails et jusqu'au bout.

Vers onze heures, le ciel s'épura, et au travers des éclaircis de nuages, le soleil darda par intervalles ses rayons brûlans. La matinée resta incertaine, et dans l'après-dîner, le temps se remit tout à fait au beau.

Nous étions à l'entrée de la vallée du Crelouck, que le lendemain nous devions parcourir. Cette vallée est resserrée entre des montagnes très-élevées.

En montant sur le premier plan qui, à gauche, borde celle-ci, nous aperçûmes, au midi, une plaine de deux lieues d'étendue environ, tourmentée et hérissée de monticules; à l'horizon, on remarquait, sur un contrefort

qu'éclairait en ce moment les derniers rayons du soleil couchant, une petite ville nommée Sidi-Mohamed-Ben-Aouda dont les habitans se hâtaient de déménager et d'emporter, à dos de mulets, toutes leurs richesses ; cette localité n'étant pas sur notre route, le gouverneur n'a pas jugé convenable d'aller la visiter.

Derrière cette ville, et dans les dernières perspectives du paysage, se détachait le profil d'une montagne noire privée de végétation, parfaitement régulière et symétrique. Cette montagne est appelée la Tente, à cause de sa ressemblance avec celle-ci.

Dans la nuit précédente, quelques Arabes s'étant glissés dans l'intérieur du camp, en rampant avec la légèreté du serpent, avaient pris quelques fusils aux faisceaux et tué un soldat du 13e régiment. Les factionnaires se tinrent, cette fois, sur leurs gardes, et l'un de ces hardis voleurs, qu'avait épié un zouave, reçut, au moment où il entrait dans nos lignes, un coup de sabre si violent, qu'on aurait pu passer le poing à travers les chairs de sa cuisse. On lui donna des soins sur-le-champ, et on le mit sous la tente ; mais il répandait une odeur de bête fauve si infecte, qu'il fallut le mettre dehors. Le lendemain, au départ, on le laissa au bivouac avec une proclamation destinée aux gens de sa tribu, auxquels on fit dire d'aller le reprendre.

Le 22, le temps était de nouveau couvert de nuages, et le froid nous présageait de la pluie ; malgré ces craintes, nos jours de vivres étaient comptés, il fallait partir : l'armée s'engage dans une gorge de montagnes, au fond de laquelle le Crelouck a tracé son lit. Dans ce long et pénible défilé, l'ennemi ne nous oppose que peu de résistance ; mais les troupes du génie ont beaucoup à lutter contre les obstacles du sol, afin de creuser à coups de pioche, dans le roc, une route pour les voitures. Derrière un ressaut de terrain, nous vîmes un troupeau de 20 à 30 gazelles qui semblaient peu effrayées de notre présence ; quelques coups de fusil tirés sur elles les mirent en fuite, et elles disparurent avec la rapidité de l'éclair.

Vers le milieu du jour, l'ennemi se présente plus nombreux ; il tente de nous disputer les passages les plus difficiles et périlleux ; mais il est repoussé à coups de canon, et cesse de se montrer entreprenant.

Les obstacles du sol ne permettent pas d'aller plus en avant : on s'arrête à l'entrée d'un étroit défilé, dans un bas-fond peu pourvu d'eau et de bois, ayant nom Crelouck. La soirée est très-froide, et dans la nuit, la pluie tombe avec violence et sans discontinuer. La privation de bois ne permet pas d'allumer de ces grands feux de bivouac qui bravent le mauvais temps et consolent les soldats. Blottis les uns contre les autres, transis, grelottant, pénétrés jusqu'à la moelle des os, ils sont réduits à écouter la pluie tomber ; on les croirait inanimés, si on ne les voyait de temps en temps tordre leurs vêtemens ruisselans.

Le 23, le sol est tellement détrempé qu'il est impossible de se mettre en route à l'heure habituelle ; le soleil se lève radieux ; les troupes du génie établissent des rampes sur le revers des montagnes. L'eau n'a pénétré que la croûte de terre glaiseuse où nous devons passer, et ce travail nous permet de partir à huit heures du matin. Le convoi chemine lentement et avec de grandes difficultés ; les chameaux glissent et tombent à chaque instant. Les troupeaux de bœufs refusent de marcher : il faut en abattre un bon nombre sur place, et on est réduit à les faire suivre par des voitures-corbillards pour les emporter. Vers midi, plusieurs milliers de cavaliers arabes et de kabayls se présentent sur le flanc de la colonne de gauche, dirigée par le général Lamoricière. Le gouverneur profite du retard apporté par les obstacles du chemin, pour marcher à l'ennemi avec cette division, à laquelle se joint le général Mustapha suivi de ses cavaliers. L'infanterie manœuvre sur plusieurs points pour essayer de cerner ceux qui tenteraient de s'engager ; mais ces manœuvres ont peu de résultats.

Profitant d'un moment propice, le vieux Mustapha fait une charge à fond à travers les rochers et les ravins. Quelques officiers de l'état-major du gouverneur se joignent à lui, et luttent avec nos douairs de vitesse et de bravoure. L'ennemi est culbuté, mis en déroute, et on le voit emporter ses blessés. Sept prisonniers et quelques chevaux restent en notre pouvoir : le capitaine Travot prend deux Arabes qui venaient de le mettre en joue. Nous n'avons de notre côté qu'une dizaine de blessés, appartenant presque tous au 6e régiment léger, qui, nouvellement arrivé de France, venait de gagner noblement ses éperons, et de se montrer digne des vieux soldats de l'armée d'Afrique.

A cinq heures, l'armée campe à une lieue du champ de bataille, dans un pli de terrain presque entièrement privé d'eau et de bois, nommé Oued-Menasfa, sur le territoire des Oued-Flisas. Il pleut encore dans la nuit, mais beaucoup moins que pendant celle qui a précédé : le sol n'est pas détrempé, et le 24, dès que le crépuscule du matin a dissipé les ténèbres, l'armée se remet en marche à travers des pentes douces et faciles.

Pour la première fois, le paysage offre partout une monotonie frappante : la configuration des montagnes, la dégradation de leurs teintes, l'harmonie de leurs lignes sont tellement symétriques et partout uniformes, que, manquant de jalons et de points de ralliement, les guides se perdent et déclarent ne plus être dans la route. On finit par apercevoir à l'horizon un marabout perché sur le piton le plus élevé ; on croit le reconnaître, et, quand on y arrive, après une marche pénible, on voit qu'on s'est trompé. De cette vigie, toutefois, où l'on domine des espaces sans fin, nos guides reconnaissent la direction de Tagdempt, qu'ils déclarent n'être plus qu'à une journée et demie de marche. On rebrousse chemin, et l'on vient camper à cinq lieues de cette ville, près d'une fontaine du nom de Aïnkreima.

De nombreux escadrons de cavalerie, qui avaient escorté notre marche, se détachent de nous, et prennent la direction de Tagdempt.

Les eaux de cette fontaine, fraîches et limpides, fuient à travers les fissures d'un énorme rocher, qui semble avoir été frappé par la baguette de Moïse. Ces eaux tombent en cascade, d'une hauteur de quarante à cinquante pieds, sur de larges assises de pierre d'une régularité si parfaite, qu'on les croirait taillées par la main de l'homme ; ces assises sont l'œuvre du temps et de l'infiltration qui a fini par miner le rocher, et par le séparer en zones transversalement couchées. Quelques-unes, aux trois quarts déchaussées, restent comme suspendues en l'air ; il semble qu'en les touchant du doigt, on les ferait tomber, et cette pensée fait frissonner en songeant aux personnes qui puisent de l'eau aux étages inférieurs. Un figuier séculaire, d'une grosseur prodigieuse et dont les racines serpentaient à travers des interstices de blocs granitiques, ombrageait cette fontaine, et semblait inviter le voyageur au repos et à la rêverie.

Le figuier est très-poreux, brûle mal et fait un mauvais feu ; mais on manquait totalement de bois, et ce vieux témoin de l'Afrique tomba sous la hache des soldats, qui, ayant trouvé pendant la route une grande quantité de lézards, de tortues, d'escargots, de grenouilles et de serpens,

trouvèrent le moyen d'organiser dans le désert un festin de Balthazar.

Les soldats sont très-friands de la chair du serpent : attiré par l'étrangeté de ce mets, j'y ai goûté, et il m'a semblé manger de l'anguille. Avec une sauce à la tartare, ce serait à s'y méprendre complétement.

On reçoit ici la réponse à la proclamation que nous avions laissée entre les mains du maraudeur blessé à l'un des précédens bivouacs; elle est conçue en ces termes :

« Le cheval de la soumission n'a pas de queue; nous avons vainement cherché ce cheval dans nos tribus; nos jumens sont pleines, et si elles le mettent bas, nous te l'enverrons. »

Le 25, dès la pointe du jour, la pluie commence à tomber, et l'armée n'est pas plus tôt en route qu'elle est assaillie par de fortes ondées. Un indicible malaise s'empare des esprits; on espérait arriver à Tagdempt ce jour-là même, mais cet espoir s'est évanoui; le mauvais temps pèse de toute son influence sur les têtes les plus fortes. Vers huit heures, l'atmosphère devient moins brumeuse, le ciel s'éclaircit, le soleil nous envoie ses rayons, et avec eux l'espérance nous revient, les sombres pressentimens se dissipent. L'on chemine pendant quatre heures dans une plaine ondulée, présentant des mouvemens de terrain vagues et adoucis, et dont les dernières pentes nous conduisent devant un défilé très-étroit, flanqué à droite et à gauche de hautes murailles rocheuses, et découpées par de profonds ravins.

L'on s'attend à trouver l'ennemi dans cette position redoutable; il n'en est rien. Les troupes du génie seules eurent à lutter contre les obstacles du sol, pour faire passer le convoi. Au sortir de cette affreuse gorge, l'on voit, à l'horizon, s'élever de fortes colonnes de feu : c'était l'incendie de Tagdempt, que les indigènes avaient voulu brûler eux-mêmes en se retirant.

A la tête d'une division, le gouverneur se rend en toute hâte sur le lieu de l'incendie; il y arrive vers midi, et il voit que les Arabes ont laissé incomplète leur œuvre de destruction; la main leur a tremblé. Ils ont mis le feu à quelques misérables gourbis; mais leur dévouement boiteux s'est arrêté devant les maisons et les établissemens de quelque importance.

A mesure qu'on s'approche de Tagdempt, la culture et la végétation disparaissent, pour ne plus laisser de traces. Le paysage se rembrunit; les sites riants laissés en arrière font place à des tableaux pleins de sévérité et de hachures. La nature, depuis longtemps dépouillée, se décharne et n'est plus qu'ossification.

Fermée de tous côtés par plusieurs enceintes de montagnes noires et entassées en étages, cette ville ressemble à une prison à ciel ouvert. L'échappée par laquelle on y arrive se dérobe entre les fuyans des ravins; on ne pouvait se guider, pour y entrer, que sur les tourbillons de fumée dont les colonnes verticales servaient d'étoile polaire.

La ville est abandonnée, et on y entre sans coup férir. L'avant-garde toutefois échange quelques coups de fusil avec un groupe de cavaliers qui avaient mis pied à terre et s'étaient embusqués derrière des rochers, au sud de Tagdempt. Les zouaves allèrent les débusquer, et continuèrent avec eux, pendant notre séjour dans cette place, une fusillade parfois assez vive, et néanmoins presque sans résultat.

Bâti sur un versant qui fait face au nord, Tagdempt se présente en un amphithéâtre encadré dans d'affreux escarpemens de granit, dont le pied et les flancs, largement déchaussés, forment un profond ravin, surtout du côté de l'ouest.

Les étages les plus élevés appartenaient à l'ancienne ville, et se composaient de cinq à six cents habitations n'ayant qu'un rez-de-chaussée : celles-ci étaient construites en moellon, sans ciment, et recouvertes en chaume. Les rues étaient parfois tellement étranglées, que deux hommes ne pouvaient passer de front.

Au-dessous de ces modestes demeures, et sur une pente plus douce, s'élevaient une centaine de maisons modernes, représentant, comme à Alger, un parallélogramme. Ces habitations, dont bon nombre n'étaient pas achevées, étaient solidement bâties; les chambres étaient spacieuses, blanchies à la chaux, et les toitures en tuile. On avait laissé entre les maisons assez d'espace pour que chacune pût avoir un petit jardin. Au milieu de cet archipel de constructions s'élevait le palais de l'émir, véritable casauba, représentant un carré long et flanqué de hautes murailles crénelées, dont l'épaisseur était si grande qu'elles auraient pu soutenir un siége.

Cette forteresse avait dû coûter des sommes énormes, et n'était terminée que depuis fort peu de temps; elle contenait l'arsenal d'Abd-el-Kader, et des coins pour battre monnaie. En y entrant, nous avons trouvé sur le seuil de la porte un chien et un chat morts, placés en travers comme pour nous barrer le passage : on les poussa du pied, sans y attacher aucune importance. A quelques pas plus loin, sur un banc de pierre placé sous le péristyle, on trouva un billet plié avec soin, pour attirer notre attention. Le contenu de ce billet nous a paru trop trivial pour être rappelé ici.

Abd-el-Kader n'avait laissé dans la Casauba qu'un sac de poudre avariée, et quelques petites pièces de monnaie de cuivre récemment frappées. On reconnut la chambre qu'il habitait, ainsi que celle qui avait servi de prison aux Français. Avant leur départ, ces derniers avaient tracé au charbon leurs noms sur la muraille, ainsi que ces mots : « Nous vous avons attendus avec impatience; plaignez le sort des malheureux prisonniers. »

Le gouverneur résolut sur-le-champ de raser de fond en comble Tagdempt par la mine, la pioche et le feu, et d'en partir dès le lendemain. Les soldats entreprirent cette destruction avec un en train et un bonheur difficiles à rappeler, et le lendemain, de toute une ville florissante, il ne restait plus que la mosquée qui a été respectée, et une vaste maison appartenant au beau-frère d'Abd-el-Kader. Cette dernière avait servi d'ambulance, et comme elle était restée seule, debout, les soldats la comblèrent de bois de construction et y mirent le feu, pour couronner la destruction par un immense bouquet de flammes.

Mes recherches archéologiques à Tagdempt m'ont fait découvrir, dans le haut de la ville, des assises de pierre parfaitement taillées, que je fais remonter à l'époque de la domination romaine : ce qui m'a confirmé dans cette pensée, c'est la découverte d'une partie de maison qui évidemment est l'œuvre des Romains; le rez-de-chaussée, situé à une toise au-dessous du sol, était très-bien conservé : sa muraille d'enceinte épaisse d'un mètre soixante centimètres, était liée par un ciment si parfait, qu'elle semblait ne former qu'une seule pierre. La surface des murs à l'intérieur était polie comme une glace et recouverte d'un mastic semblable au stuc.

Les portes étaient étroites et encadrées de fortes pierres taillées; un fût de colonne brisée, qu'à son chapiteau orné de feuilles d'acanthe, on reconnaissait pour être de l'ordre corinthien, annonçait que cette demeure avait dû être celle de quelque patricien de Rome.

Le 26, vers 7 heures du matin, l'armée quitte les ruines de Tagdempt. Quelques troupes sont restées embusquées dans les décombres, afin de tendre un piége aux Arabes que la curiosité et l'inquiétude pourraient attirer; mais notre ennemi est expert dans ce genre de ruse : il ne s'y laisse pas prendre, et on n'obtient, en définitive que fort peu de résultat.

On traverse de nouveau le défilé de la veille dont nous avons parlé; l'arrière-garde y est attaquée assez vivement : plusieurs soldats du 1er régiment de ligne sont gravement blessés et le capitaine Boucheron qui commandait l'artillerie de montagne, reçoit une balle qui lui déprime la lame externe des os du crâne. Ce brave officier dont j'avais oublié le nom, m'avait été recommandé à Paris, au moment de mon départ, par son ami auquel j'avais fait l'opération du strabisme. Je fus assez heureux pour le panser sur le terrain même et faire ainsi honneur à la recommandation qui m'avait été faite.

Au sortir du défilé, l'armée quitte la route de Mostaganem, pour se diriger vers le sud-ouest et marcher sur Mascara, dont le chemin nous était inconnu. Vers six heures du soir elle arrive à Mahera, où elle campe, sur les bords de la Mina.

Le 27, l'ennemi continue à observer notre marche; les cavaliers seuls se montrent à nous, et les mieux équipés échangent quelques coups de fusil avec notre arrière-garde. On traverse plusieurs ravins profonds, et après avoir fait six lieues à travers des champs de blé et d'orge, on campe encore une fois sur les bords de la Mina que l'on a traversée à deux reprises différentes. Dans cette journée, les troupes du génie se sont signalées de nouveau, en rendant les mauvais passages de la route praticables aux voitures.

La Mina est si poissonneuse, qu'il suffit d'y jeter une ligne improvisée avec une corde munie d'une épingle recourbée en forme d'hameçon et amorcée d'une sauterelle, pour en retirer à l'instant même de gros poissons.

Pendant la route, nos douairs continuent à s'injurier d'une montagne à l'autre avec les cavaliers d'Abd-el-Kader; leurs provocations rappellent les temps homériques, où l'on appelait au combat son adversaire par son nom. Des injures, ils passent parfois à des causeries presqu'amicales, à des négociations qui empruntent au langage toutes ses transformations.

Ils apprennent que l'émir doit nous attendre le lendemain avec toutes ses forces dans un défilé, qu'il se vante d'exterminer tous les Chrétiens et de marcher dans leur sang jusqu'à la ceinture.

La Mina dont le lit serpente en zigzag, est passée plusieurs fois dans la matinée du 28, et vers onze heures, l'armée débouche dans la riche plaine de Fortassa qui est arrosée par une foule de ruisseaux affluens de l'Oued-el-Abel.

Le sol est ici d'une très-grande fertilité; mais l'eau qui le pénètre presque partout, le délaye en bouillie, dès qu'on le foule du pied, et le transforme alors en véritable marais. La plaine de Fortassa est dominée par de forts escarpemens de rochers, qu'il faut gravir pour aller à Mascara.

La cavalerie d'Abd-el-Kader dont les escadrons semblaient beaucoup plus gros que d'habitude, campait au travers de la route, comme si elle eût voulu nous barrer le passage : on savait que Fortassa avait été vingt-cinq ans auparavant le théâtre d'une victoire remportée par les Kabaïles contre les Turcs, dont plusieurs bataillons avaient été massacrés. On pouvait croire, qu'exalté par ce souvenir, Abd-el-Kader songeait à exécuter la menace que les siens nous avaient faite la veille, et à profiter, pour nous combattre des avantages que sa position militaire lui donnait.

Le gouverneur crut un instant qu'enfin il allait en venir aux mains avec l'émir. Dans cette prévision, il fait mettre à terre les charges de riz portées par les chevaux, et en un instant, comme par l'effet d'un coup de baguette magique, il put se mettre à la tête de 1,600 cavaliers qui semblaient improvisés et sortir tout armés de dessous terre. Il transmet au prince l'ordre de se porter en avant avec sa division pour contenir la cavalerie; la 2e division reste au convoi.

Nos escadrons s'ébranlent alors et se dirigent au trot vers l'ennemi; mais celui-ci ne nous attend pas, et s'enfuit de toute la vitesse de ses chevaux.

Après deux heures de poursuite, on renonce à l'espoir de l'atteindre, et les troupes reviennent camper sur les rives de l'Oued-el-Abel, au lieu d'aller, comme on en avait le projet, jusqu'à Sidi-Muleï-Abd-el-Kader.

Le 29, le gouverneur, pour regagner le temps perdu de la veille, se propose de faire une forte journée de marche. On part à trois heures et demie du matin, et après une heure de route, on descend dans un immense ravin, qu'heureusement il ne faut remonter que par des pentes fort douces.

Exalté par la fatigue, par les privations et par l'ardeur du soleil, un soldat des bataillons d'Afrique place le canon de son fusil dans sa bouche, lâche la détente de l'arme, et se fait sauter la cervelle : on ne peut attribuer cet acte de désespoir qu'à l'exaltation; et, malheureusement ces suicides ne sont pas rares en Afrique, surtout pendant les expéditions entreprises dans la saison d'été. Le cadavre fut emporté à dos de mulet, et enterré à la grande hâte pour ne pas l'abandonner à l'ennemi qui en eût fait trophée.

La grande halte eut lieu dans une oasis découpée par un grand nombre de ruisseaux qui lui versent l'abondance; nulle part la fertilité et la richesse ne sont plus exubérantes, nulle part non plus la nature n'est plus libre dans ses allures. Rien n'est plus beau que ces terrains négligés qui ne produisent que ce qu'ils veulent, et ne se font faute de rien.

Des groupes d'amandiers, de bananiers, d'orangers et de grenadiers parsemés de fleurs éclatantes, ombrageaient de grands espaces couverts d'une végétation luxuriante et échevelée. Ce délicieux site invitait au repos et réalisait un de ces rêves des Mille et une Nuits que chacun a fait, dans son enfance.

L'armée se remet en route, et arrive, après douze heures de marche, à Ternifine, où elle campa dans la magnifique plaine des Eghris. Un peu avant d'arriver au bivouac, une centaine de cavaliers ennemis vinrent caracoler à la tête de la colonne de gauche, et tirer des coups de fusil à nos flanqueurs. Ces tiraillemens finissent toujours par nous mettre quelques hommes hors de combat, et nous avons intérêt à les faire cesser le plus vite possible en prenant sur l'ennemi un retour offensif : ce raisonnement décida Son Altesse royale le duc de Nemours à lancer sur eux trois compagnies d'infanterie. Les chasseurs qui lui servaient d'escorte, sous la conduite des officiers de son état-major, le général Boyer, le colonel Despinois, les commandans Berthier et Delarue et les capitaines Borel de Bretizel, Reille, Letellier et M. Fleury, officier de spahis, chargèrent en tête. L'ennemi tenta de résister devant cette poignée d'adversaires; mais bientôt il s'enfuit en emportant quelques hommes qu'on avait vus tomber, et en abandonnant des chevaux blessés. Ce coup de main audacieux mit fin à la fusillade. Le commandant Delarue faillit être victime de sa

bravoure et de la vitesse de son cheval; mais il revint sain et sauf.

La journée du 30 devait nous conduire à Mascara. Au départ de l'armée, une assez vive fusillade s'engage sur les flancs et à la gauche de la colonne; l'ennemi n'a pas encore paru si audacieux. Vers le milieu du jour, on aperçoit, sur la gauche, à travers une échappée de montagnes, la tête blanche des minarets, et bientôt après les murs d'enceinte de Mascara.

Tout était morne, désert et silencieux autour de cette ville. Les monts, qui de toutes parts la dominent, étaient couverts de cavaliers arabes. L'aspect imposant de l'ennemi, le silence et la solitude qui règnaient autour de la place, nous donnèrent de la défiance et semblaient cacher quelques projets perfides.

On forma deux colonnes mobiles pour aller chasser les cavaliers de leur position et agir à la fois sur la droite et sur la gauche des murs d'enceinte. Tandis que le gouverneur repoussait les Arabes sur la droite et tournait la ville du côté du nord-ouest, le prince, qui devait opérer du côté opposé, engagea une vive fusillade avec l'ennemi qui avait attaqué la tête et le flanc de la colonne, le mit en fuite; se porta ensuite sur les réserves qui étaient massées sur la croupe des escarpemens rocheux, les dispersa, après leur avoir fait éprouver quelques pertes; puis, par un mouvement concentrique sur la place, il vint, selon les ordres qu'il avait reçus, envelopper la moitié de sa circonférence. On reconnut bientôt que Mascara était abandonné et entièrement désert. En se retirant, les habitans avaient brisé la porte de leurs maisons et mis en pièce quelques meubles grossiers, dont ils avaient jeté les débris dans les rues. J'ai retrouvé, du reste, cette ville telle que nous l'avions vue en 1835. Les dégradations que nous avions faites n'avaient été réparées nulle part, sauf dans la grande mosquée. L'une des voûtes de cette mosquée avait été la proie des flammes, et cette voûte avait été entièrement restaurée.

Quant aux maisons des faubourgs, que nous avions incendiées au moment du départ, la toiture seule avait été brûlée, et elles étaient demeurées sans toiture.

La maison d'Abd-el-Kader, qui avait été occupée par le prince royal, avait été à moitié dévorée par le feu; nous avions brisé, au moment du départ, une magnifique coupole, en marbre blanc, ornée de festons et de dentelles, qui servait de réservoir à un jet d'eau placé au milieu de la cour: les morceaux étaient restés dans la cour de marbre, à côté de la coupole brisée. Personne n'y avait encore touché; il semble que nul n'était entré dans la maison de l'émir depuis que nous l'avions profanée.

Mascara forme trois groupes distincts: le plus important représente la ville proprement dite; il est entouré de hautes murailles très-fortes et bâties en pierres de taille. Entre les murs de la ville existe un chemin de ronde dans lequel les voitures pourraient aisément circuler. En dehors de l'enceinte, du côté de l'ouest, on remarque une foule de vergers et de jardins délicieux; à l'est et au sud règne un ravin, taillé dans le roc, d'une très-grande profondeur, et dans lequel coulent, avec rapidité et souvent en cascade, des eaux d'une limpidité et d'une fraîcheur remarquables. Ces cascades représentent une force qui facilement pourrait être utilisée pour la mouture des grains. Le côté de l'ouest, qui est le côté faible de la défense, est protégé par un fort dont les remparts étaient hérissés de canons en 1835, et dans lequel nous n'avons trouvé que trois pièces démontées.

Ce fort avait servi de prison, jusqu'au moment de notre arrivée, aux prisonniers français. Cinquante-cinq d'entre eux avaient tracé leurs noms avec de la braise sur la muraille, en ajoutant qu'ils ignoraient où ils allaient et se confiaient à la garde de Dieu. Cette prison nous a paru moins affreuse que celle de Tagdempt; j'ai remarqué sur le sol de la chambre des prisonniers la figure d'un damier: on est ingénieux dans l'adversité.

Les maisons de Mascara sont en bon état, bien conservées, et on pourrait aisément y loger 12,000 hommes de garnison. Surpris des ressources qu'offrait cette ville et des avantages de sa position au point de vue militaire et politique, le gouverneur se décida à y laisser 2,000 hommes avec 120,000 rations de vivres et 800 bœufs, en attendant un prochain ravitaillement. Je choisis une des plus grandes habitations pour en faire un hôpital. Je laissai quarante couvertures assez grandes pour être coupées en deux. Le gouverneur nous fit donner de la toile provenant des sacs destinés au génie: on en fit des paillasses qu'on remplit de paille; on fabriqua à l'instant des brancards, et, avec ces ressources, on improvisa quatre-vingts lits complets.

A l'est de Mascara et de l'autre côté du ravin, existe le mur d'enceinte d'une nouvelle ville dans laquelle il y a peu de maisons: on prétend qu'elles servaient de casernement aux troupes de l'émir pendant l'hiver. Cinquante hommes, logés dans les tourelles qui existent à chaque angle du parallélogramme que le mur d'enceinte représente, suffiraient pour repousser toute attaque venant du dehors.

Au sud-est de Mascara se trouve un faubourg presque aussi important que la ville même. On y remarque une foule d'établissemens de tanneurs: nos douairs ont épuisé les fosses des cuirs qu'elles contenaient et ont chargé ces richesses sur leurs chameaux. Ce faubourg, comme plus haut nous l'avons dit, avait beaucoup souffert en 1835, lorsque nous y avons mis le feu.

On fit séjour, le 31, sous les murs de Mascara, pour y installer la garnison et l'approvisionner en fourrage, qu'on alla faire dans la plaine avec tous les chevaux de l'armée. Pour seconder les vues du gouverneur, qui désirait renfermer dans la place le plus possible de blé, d'orge et de paille, tous les officiers s'empressèrent de mettre à sa disposition leurs chevaux et leurs domestiques.

En 1835, l'armée était retournée de Mascara à Mostaganem, après quatre journées de marche. Le gouverneur apprend qu'il existe un chemin plus court, mais plus difficile; il se décide à le prendre, afin de voir si, avec quelques coups de pioche, il ne serait pas possible d'en faire la ligne habituelle de nos communications, et il fait laisser à Mascara toutes les voitures du convoi, afin de pouvoir passer partout. Les chevaux haut le pied sont remis à l'ambulance, et le 1er juin, jour du départ, nous chargeons environs trois à quatre cents fiévreux ou blessés sur ces animaux. Deux capitaines sont déjà morts de dyssenterie depuis que nous sommes en campagne; le nombre des souffrants augmente chaque jour dans des proportions effrayantes; l'état sanitaire empire; il est temps de rentrer à Mostaganem. Toutes ces considérations nous engagent de plus en plus à prendre le chemin le plus court.

Pendant près d'une heure, nous cheminons à travers les jardins de Mascara, et l'arrière-garde les avait à peine quittés, qu'elle eut à soutenir un feu assez vif de la part des cavaliers arabes, dont le nombre grossissait à chaque instant. A mesure qu'on approche du défilé d'Akbet-Kredda, les pentes ravinées du territoire de Mascara s'arrondissent et deviennent plus douces; elles laissent entre elles et les monts escarpés qui défendent l'entrée du défilé, une petite plaine dans laquelle on chercha à attirer l'ennemi, qui ja-

mais n'avait paru plus nombreux ni plus entreprenant. On fait replier doucement les colonnes d'infanterie, et toute notre cavalerie entre en ligne pour présenter son front de bataille. Le général Mustapha occupe la droite de notre ligne et se lance, dès le commencement de l'action, avec les douairs à la poursuite des Arabes. Le colonel Yousouf, à la tête de son beau régiment de spahis, manœuvre sur la position du centre, tandis que le colonel Randon présente, à gauche, ses superbes escadrons, impatiens de se mesurer avec les cavaliers ennemis; mais le général Mustapha parvient seul à avoir quelques engagemens sérieux, et les autres corps ont le chagrin de ne pouvoir attirer au combat l'émir Abd-el-Kader, dont on avait reconnu les étendards.

Des hauteurs qui commandent le défilé, on pouvait suivre, dans tous leurs détails, nos évolutions militaires et tous les mouvemens de l'ennemi. On voyait, sur la gauche, déboucher des masses de cavalerie qui, trompées sur la route que nous avions prise, étaient allées nous attendre dans les gorges d'El-borge avec leur infanterie régulière. L'ennemi pouvait mettre en ligne au moins 6,000 cavaliers; il refusa néanmoins avec opiniâtreté le combat que nous lui offrions avec 1,600 hommes à cheval. Ne pouvant l'attirer à nous, nous nous décidâmes à continuer notre route et à nous engager dans le défilé d'Akbet-Kredda. Ce défilé a trois lieues de profondeur; il est presque partout tellement resserré, que deux hommes ne sauraient passer de front; d'affreux escarpemens en rendent l'entrée difficile, et, après les avoir gravis avec peine, il faut les descendre avec des difficultés plus grandes encore.

C'est une espèce d'escalier dont les rampes sont parfois si rapprochées, qu'elles brisent les côtes du voyageur, tandis que, plus loin, elles font complétement défaut et l'exposent à tomber dans d'atroces précipices entr'ouverts sous ses pas. Les marches de cet escalier formé par la nature, n'ont rien de régulier; il en manque quelquefois une dizaine de suite, et l'on est réduit à se laisser glisser sur le dos, en se soutenant à l'aide des mains.

Les chevaux arabes sont d'une adresse si remarquable dans ces chemins périlleux, qu'ils passent partout sans danger. Aussi les indigènes disent-ils assez souvent, quand nous les questionnons sur les obstacles des routes que nous ne connaissons pas : « On peut y passer à cheval, mais non à pied. »

De l'entrée du défilé, on apercevait à l'horizon, à travers une échappée de montagnes, la plaine de l'Habra, qu'on aurait cru pouvoir toucher du doigt, tant elle semblait près de nous. Rien n'est trompeur comme la perspective dans les pays de montagnes! la grandeur et la majesté de ces créations primitives fascinent la vue, et il devient impossible de bien juger des distances.

Après avoir franchi les premières gorges de l'Akbet-Kredda, on descend par une arête vive au fond d'un ravin, où l'on trouve des terres bien cultivées. Cette arête est flanquée, à droite et à gauche, par une foule de monts et de ravins qui s'étendent à l'infini, en étages superposés, et forment avec elle un angle droit.

La défense devient difficile dans un défilé qui présente cette disposition topographique. Il aurait fallu se porter à plus d'une lieue, à droite et à gauche du défilé, pour garder les mamelons qui le commandent, sans être certain même d'y trouver de bonnes dispositions militaires. Une retraite en échiquier, si avantageuse dans les pays montagneux, était ici impossible, à cause de la configuration et des déchirures du sol.

Les cavaliers ennemis, qui venaient de refuser le combat avec tant d'opiniâtreté, laissèrent le convoi et le gros de l'armée s'engager bien avant dans le défilé; et quand ils virent que celle-ci ne pouvait venir au secours de l'arrière-garde, qui était d'environ 1,500 hommes d'infanterie, ils l'attaquèrent avec une très-grande violence.

Dès qu'ils virent tomber nos premiers blessés, ils firent entendre des cris aigus et saccadés; ces gloussemens sont le signal du ralliement, auquel chacun répond par un cri analogue qui, répété par l'écho des montagnes, fait un vacarme infernal.

Les cavaliers accourent de tous côtés au galop, sans que les précipices les arrêtent, et quelques-uns mettent pied à terre pour combattre de plus près. Nos soldats, commandés par le général Levasseur, montrent un calme et un aplomb que rien ne déconcerte; ils attendent l'ennemi de pied ferme, à petite portée, portent la mort dans ses rangs, sans pour cela arrêter son ardeur; et la fusillade, loin de se ralentir, devient au contraire plus active.

Je me porte à la hâte sur le lieu du combat, avec deux hommes de cœur et de dévouement, MM. Saiget, chirurgien-major, et Viel, chirurgien aide-major. Le sous-intendant militaire, M. Largillière, arrive lui-même avec un renfort de mulets. Nous pansons les blessés à la hâte, et en moins d'une demi-heure nous en relevons 80 du champ de bataille. Ce grand nombre de blessés ne permettait pas à l'arrière-garde de quitter ses positions pour se rapprocher du gros de l'armée. Une fois débarrassée de ce dépôt, elle se mit en route, et quand elle eût gagné une petite plaine située au fond du ravin, l'ennemi la quitta pour aller chercher ses morts et ses blessés, dont le nombre, à ce que nous avons appris, était de plus de 400.

On combattit pendant un moment de si près, qu'un sous-officier du 13e régiment eut son fusil enlevé par un Arabe, sur la poitrine duquel il avait placé le canon de cette arme. L'Arabe le frappa violemment à la tête avec la crosse, et le fit rouler au fond du ravin.

On s'arrêta un instant pour donner le temps de panser les blessés, puis on se hâta de passer la seconde partie du défilé, dont les obstacles et les dangers ne le cèdent en rien à celle que nous venions de franchir. Si deux cents kabaïles s'étaient embusqués dans les montagnes couvertes de bois qui touchent à la route, ils auraient pu nous barrer le chemin et nous faire beaucoup de mal, sans courir eux-mêmes aucun danger. Cette faute prouve qu'Abd-el-Kader, si vanté d'ailleurs, ne possède pas même les plus simples notions de l'art de la guerre.

La tête de la colonne déboucha vers cinq heures du soir dans la plaine de l'Oued-el-Hammam, où l'arrière-garde n'arriva qu'à neuf heures, parce qu'il avait fallu ne marcher qu'un seul homme de front dans presque toute l'étendue du défilé.

Les blessés n'ayant pu être pansés qu'à la hâte, je passai la nuit avec mes aides pour leur appliquer des appareils plus complets, extraire les balles, retirer les morceaux d'os brisés et pratiquer les amputations jugées indispensables. La plupart des blessures, ayant été reçues de très-près, offraient beaucoup de gravité; un grand nombre siégeaient à la tête.

C'est un spectacle douloureux que celui d'une ambulance après une affaire sérieuse! La souffrance s'y montre dans ce qu'elle a de plus affligeant, le cri de la douleur retentit alors bien vivement dans le cœur de l'homme chargé de l'adoucir; aussi quelle jouissance pure et ineffable ne goûte-t-il pas quand, appliquant tous les ressorts de son intelligence au soulagement des militaires, dont il est la providence, il parvient à se créer des ressources inattendues et dont l'originalité lui appartient. C'est ainsi que

j'obtins du gouverneur, que toujours j'ai trouvé parfait, d'abondantes provisions en paille pour faire une litière aux blessés, dont les membres endoloris n'auraient pu sans danger reposer sur le sol inégal et dépouillé.

De son côté, S. A. R. le duc de Nemours, qui jamais n'a manqué une occasion de consoler nos malades, mit à notre disposition de précieuses ressources qui étaient destinées à sa table: enfin j'obtins de faire porter sur des brancards les hommes les plus grièvement blessés, et j'eus la consolation d'avoir fait pour ces malheureux, tout ce qu'il était humainement possible d'obtenir dans les circonstances où nous étions.

Le 2, l'armée descend dans la plaine de l'Habra, traverse deux fois cette rivière; après huit heures de marche, elle campe à Bouguirat, près d'un lac entouré d'un bois de tamaris, et le 3, elle rentre à Mostaganem pour se préparer à se remettre en campagne vers le 8, afin de mettre le feu aux récoltes.

Voulant sans doute faire contre fortune bon cœur, et comptant par trop sur notre crédulité, on assure que l'émir nous aurait envoyé une lettre ainsi conçue : « Vos promenades à travers les riches moissons de la fertile Afrique » ne lui portent pas plus de préjudice qu'à l'Océan, quand » l'hirondelle de mer plonge dans ses eaux pour lui ravir » un poisson. »

Quoiqu'il en soit de ces forfanteries, si nous avons le courage de persister encore un ou deux ans dans cette voie de destruction, il n'est pas douteux que nous n'obtenions de très-grands résultats. Les Arabes, ne trouvant près de nous que la disette, seront contraints de faire le désert à notre porte et de s'éloigner, ou bien ils capituleront et reconnaîtront la domination française.

*Le docteur* BAUDENS.

NOTE DU D. Nous espérons pouvoir publier dans un prochain numéro une vue de Tagdempt. Cette vue a été dessinée sur les lieux mêmes par un des généraux de l'expédition.

---

# MERCURE DE FRANCE.

(DU 15 JUIN AU 15 JUILLET.)

Nous possédons enfin de curieux éclaircissemens sur les importantes modifications apportées au daguerréotype, et dont nous avons entrenu nos lecteurs il y a deux mois. M. Arago s'est heureusement décidé, pour faire droit aux justes réclamations de la presse, à rompre un silence qu'il n'aurait certes pas dû garder aussi longtemps. Trop confiant peut-être dans les communications verbales de l'illustre inventeur de la photographie, il avait annoncé, sans en avoir été témoin, des faits qu'il n'a pu lui-même constater plus tard, et dans l'alternative de démentir ses propres paroles ou de rejeter sur M. Daguerre toute la responsabilité de ses déclarations prématurées, il s'était fait un devoir de laisser tomber dans l'oubli cette nouvelle découverte, dont aucun résultat matériel n'était venu lui confirmer l'importance. Dans tout ceci, nous le voyons, la faute appartient en entier à M. Daguerre, dont le caractère soupçonneux n'a pu s'effacer devant la confiance et la bonne foi de l'homme qui lui a toujours montré la plus fraternelle sympathie et une si enthousiaste admiration. Quoi qu'il en soit, voici en quelques mots ce que nous connaissons aujourd'hui de ce nouveau procédé. On sait que, par la méthode ordinaire, les plaques iodurées sont placées au foyer de la chambre noire, et que l'action de la lumière prolongée pendant cinq, dix et même souvent vingt minutes, vient y tracer l'image. Or, excepté les édifices, il n'y a rien d'immobile dans la nature. Les nuages, les arbres, les animaux, tout ce qui est animé d'un mouvement, si petit qu'il soit, demeurait donc insaisissable ou ne se peignait que confusément sur la planche daguerrienne. Il fallait en conséquence renoncer à reproduire les paysages, et le daguerréotype était, avec ces conditions, d'un usage extrêmement restreint.

Maintenant, comme nous l'avons annoncé déjà, ces graves inconvéniens paraissent devoir bientôt cesser, à l'aide du nouveau procédé dont nous allons dire quelques mots. L'électricité, cet agent si prompt et si insaisissable, joue le principal rôle dans l'accomplissement du phénomène. Les plaques au lieu d'être simplement placées sur le cadre de la chambre noire, sont *isolées* et électrisées. Elles acquièrent par ce moyen un tel degré de sensibilité, qu'en moins d'un millionnième de seconde, c'est-à-dire avec une aussi grande rapidité que la foudre, l'image daguerrienne se trouve fixée. Mais une difficulté grave résulte de la promptitude même de l'opération: aucun ressort, aucune combinaison mécanique n'est assez rapide pour présenter et soustraire ensuite les plaques à l'action de la lumière dans un temps assez court. Quelque moyen que M. Daguerre ait jusqu'alors employé, il n'a reproduit encore que des images multiples et voilées. Ce manque de réussite peut s'expliquer en remarquant que la partie inférieure de l'image, reçoit la lumière plus longtemps que la partie supérieure, et que le mouvement de l'écran, quelque instantané qu'il soit, ne saurait être uniforme. M. Daguerre, que nul obstacle ne décourage, s'applique en ce moment à chercher, pour enduire les plaques d'argent, une substance moins rapidement impressionnable; il annonce en avoir déjà rencontré une qui remplira toutes les conditions désirables; mais, par l'habitude qu'il a des restrictions, il ne la nomme pas et se contente de dire qu'elle est *acidulée*. Nous aurons soin de tenir toujours nos lecteurs au courant de tous les pas qui se feront dans cette intéressante et nouvelle voie.

C'est toujours avec une grande sobriété et une grande réserve que le *Mercure* recommande les publications littéraires. Chargé de veiller à ce qu'il ne tombe dans les mains des familles que des livres bons et utiles, son devoir lui impose la nécessité de se montrer sévère. Voici un ouvrage qui réunit ces deux rares conditions: intitulé *Dictionnaire encyclopédique usuel*; il contient, en un volume in-8° compacte, un résumé, fait avec talent, de tous les recueils qui traitent de l'histoire, de la biographie et des études de sciences et d'arts. Il ne donne certes pas un traité spécial sur chaque mot, mais il en énumère, il en définit sainement et nettement plus de quarante mille; ce que l'on comprendra sans peine, en observant que le *Dictionnaire encyclopédique usuel* contient la matière de quarante volumes ordinaires. — Le directeur de cet ouvrage est M. Charles de Saint-Laurent; les libraires, MM. Magen et Coman, 21, quai des Augustins.

Suivant M. Jobard, rédacteur du *Courrier belge*, le terrible moyen de destruction du capitaine Warner, dont le nom a retenti naguère à la chambre des communes, est une chaudière remplie de matière grégeoise et d'eau, que l'on chauffe jusqu'à 25 atmosphères au besoin.

La vapeur, dit M. Jobard, exerçant une énorme pression sur les matières grasses et résineuses en incandescence, il suffit d'ouvrir le robinet d'une tuyère pour lancer un jet de feu de plusieurs centaines de mètres, et couvrir les voiles et les agrès d'un navire de mille foyers inextinguibles. Le membre de la chambre des communes, qui avance qu'une flotte de cent vaisseaux ne tiendrait pas une heure devant un pareil météore, a parfaitement raison. Reste à savoir comment on approchera de ces cent vaisseaux de ligne, armés de milliers de canons; la chose est devenue bien facile aujourd'hui, avec la vapeur et la vis d'Archimède, substituée aux roues à aube, qui sont la partie vul-

nérable des steamboats ordinaires. On a bien fait des cuirasses contre la balle, on en fera bien contre le boulet, car on sait que rien n'est plus aisé que de construire un bateau impénétrable aux plus gros projectiles, en lui donnant des murailles assez épaisses, bardées de lames de plomb, de fer et de bois de bout, comme les Américains l'ont déjà fait. Ce navire n'ayant ni canon, ni chargement, ni grand équipage à porter, et n'étant pas taillé pour la course, peut concentrer toute sa charge dans un bordage dont les arêtes seraient calculées pour détourner les boulets. Surprenez alors une flotte par le calme, si *l'Infernal* marche mal, il mettra deux heures au lieu d'une pour l'incendier; il entrera lourdement, si vous voulez, dans tous les ports ennemis, détruira tout ce ce qui s'y trouve et sortira sain et sauf. Faites donc la guerre aujourd'hui si vous l'osez! Voilà tout le secret divulgué. Chacun peut se mettre à l'œuvre, ce sera au plus alerte.

Comme on pouvait le prévoir, les fouilles qui vont être faites pour les fortifications de Paris, ne seront pas infructueuses pour l'archéologie et la paléontologie, M. Bouyot, professeur au collége Bourbon, présumant la possibilité de ces découvertes, a en effet été admis à voir, au bureau de l'officier du génie dirigeant les travaux du fort de Maisons, dans ce point que la jonction de la Marne et de la Seine a dû rendre de tout temps un point militaire, des ornemens militaires romains en métal de Corinthe, d'un bon travail: bracelets, couronne de commandant de légion, boucles, etc., ornemens trouvés près de squelettes réunis en assez grand nombre en ce point pour penser que ce sont les signes d'un combat livré en ce lieu. Ces restes sont dans le sol arable, qui a une puissance de deux mètres; plus bas, dans le sol de transport, lit de l'alluvion de la Seine ancienne, la nature a déposé les restes d'animaux fossiles, parmi lesquels M. Bouyot a cru remarquer un humérus d'un animal de la taille de l'éléphant primitif, des os de cerf et des coquilles du genre Harpe; un morceau de fer hydroxydé, de la forme d'un boulet, mais en cristallisation articulaire concentrique. M. l'officier du génie doit offrir les restes fossiles au Muséum, et les témoignages archéologiques romains à la bibliothèque royale, sauf à nos savans à rechercher en quel temps le combat a eu lieu. Une lame de sabre droit et un fer de lance montrent en effet que ces débris ont été enfouis à la suite d'une bataille.

M. Victor Hugo a été nommé chancelier de l'Académie. MM. les académiciens, en hommes de bon goût, ont abjuré les petites haines de ces petites coteries qui n'acceptaient qu'à leur corps défendant le poëte des *Orientales*.

Un nouveau fauteuil, vacant par la mort de M. Lacuée, comte de Cessac, le dernier des membres de l'Institut nommés par décret impérial, vient de remettre en course les candidats académiques. Si l'on demandait au *Mercure* l'oraison funèbre de M. de Cessac, il l'avoue à sa grande honte, il serait fort embarrassé. M. de Cessac a-t-il fait de la prose? a-t-il fait des vers?

Voici une anecdote, que nous rappelle le nom de M. de Cessac et les *Orientales* dont notre plume vient de former les lettres, qui ferait pencher à croire que l'académicien était versificateur. Cette anecdote, au reste, nous l'avons acceptée en souriant, et nous vous prions de l'accepter de même sans y ajouter beaucoup de foi.

Il s'agissait pour M. Hugo, de conquérir le suffrage de M. de Cessac. Le poëte s'enquiert de sa demeure, frappe à la porte et entre.

Nous vous faisons grâce de la description du cabinet du vieil académicien; cabinet vieux comme le maître du logis.

Après quelques phrases de préambule, dans lesquelles M. Hugo fut obligé de décliner son nom, et ses titres à la place de M. Lemercier:

— Ah! vous avez fait les *Orientales*; qu'est-ce que cela?

— De la poésie.

— Très-bien. Je me souviens, ma femme m'a lu cela. Jeune homme, il y a là dedans des vers que je signerais.

M. Hugo sortit. Au jour de l'élection, M. de Cessac donna, je crois, son vote à M. Casimir Bonjour, l'éternel M. Bonjour, qui se présente encore comme candidat, et qui cette fois, doit compter une voix de moins. On cite entre autres concurrens, MM. Marmier, De Balzac, Kératry, Sainte-Beuve..... Espérons que l'Académie, ce corps éminemment littéraire, ne se laissera pas aller à la malheureuse tendance qui lui fait élire des hommes politiques.

La réception de M. Ancelot, malgré les démarches qu'il avait faites auprès de M. Lebrun, remplissant l'interim de secrétaire perpétuel à la place de M. Villemain, en congé pour cause de ministère, n'a eu lieu qu'après celle de M. de Saint-Aulaire. Cette dernière, fixée au 8 juillet, n'offrait rien d'intéressant.

Le ministère de l'intérieur vient de nommer chevaliers de la légion d'Honneur quatorze artistes; ce sont MM. Dantan jeune, Seurre jeune, Antonin Moine et Étex, statuaires; MM. Gallait, Hippolyte Flandrin, Signol, Grenier, Paul Huet et Delorme, peintres; M. Béranger, peintre de la manufacture royale de Sèvres.

M. Fontaine a reçu la grand'croix, et MM. Alaux, Couder et Gudin celle d'officier.

M. Gallait, belge de naissance, n'avait point encore reçu de son gouvernement la décoration donnée à un médiocre peintre dont le principal mérite consiste dans les insultes ridicules qu'il a prodiguées à la France lors des fêtes de Rubens.

Quels sont les écrivains décorés par M. Duchâtel, en échange de ces quatorze croix données à des artistes? — M. Bazin de Rogou ou de Rocou.

Voici la liste des médailles distribuées par la liste civile: M. Ingres a été reçu à Paris avec des honneurs sans pareils et un enthousiasme extrême, du moins s'il faut en croire quelques journaux. Dans un banquet qui lui a été offert, sous la présidence de M. Pastoret, il a prononcé un discours assez outrecuidant et passablement ridicule. Certes, le *Mercure* ne conteste point le talent de M. Ingres, mais il pense que la réputation de ce peintre est exagérée: elle gagnerait plus et ne serait point exposée à une prochaine décrudescence, si ses prôneurs en usaient plus prudemment.

L'Opéra a eu depuis les dernières notes du *Mercure* une première représentation importante, *Giselle*. Ce ballet, en effet, porte sur l'affiche, outre les noms de MM. Saint-George et Coralli, le nom de M. Théophile Gautier. Ce n'est pas sans intérêt que l'on a vu la tentative du spirituel journaliste, et l'on éprouvait une vive curiosité de connaître comment la fantaisie littéraire du poëte s'accommoderait de la réalité factice du théâtre.

Disons d'abord que le succès a été complet. Le premier acte, comme pièce, est commun et dépourvu d'originalité. On a émoussé la donnée première en voulant la rendre plus dramatique: Giselle, au lieu de mourir à force de danser ou parce que le froid la saisit après la danse, succombe à la douleur d'apprendre que son amant est un prince déguisé. On y a joint une scène de folie et intercalé un rôle de garde-chasse odieux: le dernier à peu près inutile dans cette première partie.

Mais le second acte rivalise avec toutes les créations les plus fraîches et les plus charmantes de l'Opéra. Giselle devenue fantôme et qui a vu périr le garde-chasse au milieu des danses funestes des willies, Giselle lutte contre la reine des fées pour sauver l'infortuné; puis, quand elle a prolongé cette lutte jusqu'à l'heure où cesse le pouvoir des fées, elle disparaît et s'évanouit, comme une ombre qu'elle est, au milieu des fleurs. Là se retrouvent toute la fantaisie, tout le caprice, toute la grâce de l'auteur du *Pied de Momie*, du *Chevalier double* et de *Deux Acteurs pour un Rôle*. Les danses sont dessinées avec grâce. M^lle^ Carlotta Grisi prend place, par la création de Giselle, à côté de M^lle^ Fanny Essler, comme mime; au-dessus, comme danseuse. M^lle^ Adèle Dumilâtre s'est fait remarquer par son élégance dans le rôle de la reine des fées.

Voici le résumé des ouvrages dramatiques représentés à Paris pendant le mois de juin:

Opéra. — *Le Freyschütz*, opéra; *Giselle*, ou *les Willies*, ballet. — Début de M^lle^ Caroline Beaucourt, danseuse.

Théâtre-Français.—*Un Mariage sous Louis XV*, comédie. — Reprise d'*Hernani* et du *Bourgeois de Gand*.—Débuts de M. Milon, de M^lle^ Eugénie Guyon, de M^lle^ Maxime.

Opéra-Comique. — *L'Ingénue*, *la Maschéra*, *les Deux Voleurs*, opéras.

Gymnase. — *Adrienne*, *le Bon Ange*, vaudevilles.

Vaudeville. — *Le Balai d'or*, *Potichon*, vaudevilles. —Reprise de *Ketly* et du *Neveu du Mercier*. — Début de Montalant.

Variétés.—*Mademoiselle de Valancé*, vaudeville. —Reprises des *Cancans*, du

*Désespoir de Jocrisse*, de *Jocrisse maître et valet*, et de *Cadet Roussel beau-père*. — Réapparition de Brunet. — Début de Dumesnil.

PALAIS-ROYAL. — *Les Économies de Cabochard, Mlle Sallé*, vaudevilles.

GAITÉ. — *M. Mézière*, vaudeville.

AMBIGU. — *Fabio le Novice*, drame; *le Bourreau des Crânes*, vaudeville. — Début de M. Léopold Barré dans une pièce du Panthéon.

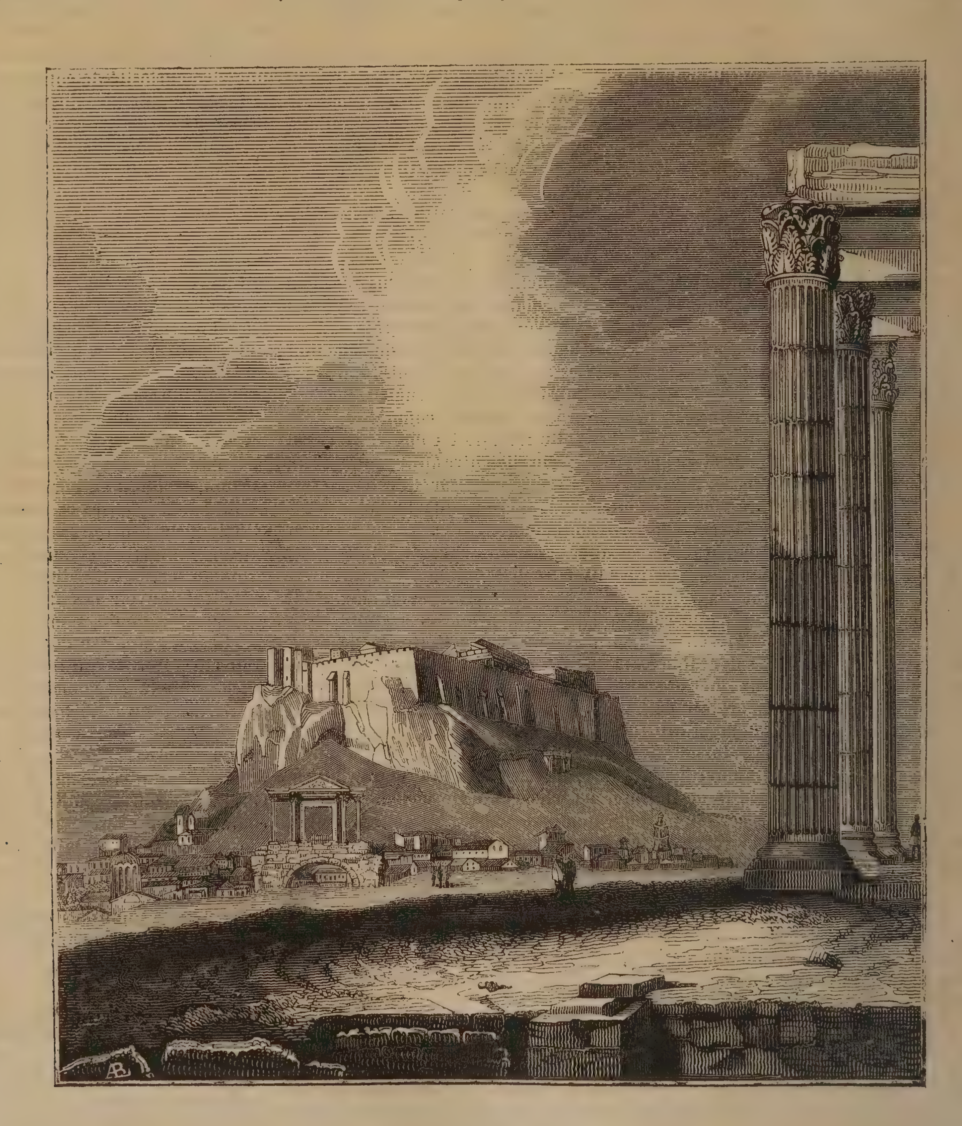
FOLIES DRAMATIQUES. — *Le Boulevard du Crime*, vaudeville.

SAINT-ANTOINE. — *Ma Blanchisseuse*, *le Revers de la Médaille*, *le Sous-Lieutenant de la grande armée*, vaudevilles; *Don Carlos*, drame.

*Résumé.* — 21 nouveautés, savoir: 1 comédie, 1 ballet, 2 drames, 4 opéras et 13 vaudevilles, de 36 auteurs. Plus, 9 reprises et 9 débuts.

Le prix Monthyon a été accordé cette année à Moessart, l'acteur de la Porte Saint-Martin.

Un acteur nommé Pascal était mort en laissant dans la plus profonde misère, une femme malade et de jeunes enfans. Moessart, son camarade, qui l'avait aidé de sa bourse et de sa personne en maintes circonstances, fut touché de l'affreux dénuement de la famille en pleurs et sans ressources. Dès-lors, elle devint la sienne, et depuis, grâce à lui, rien n'a manqué à la veuve du comédien et à ses enfans: ni l'éducation à ces derniers, ni les soins les plus touchans à leur mère, que des infirmités horribles sont venues accabler.



Vue de l'Acropolis, à Athènes.

Un des nos collaborateurs, M. Léonard Dubois, vient de parcourir la Grèce. Il rapporte de nombreux et précieux dessins, et le *Musée des Familles* s'empresse dès aujourd'hui d'en publier un, comme avant goût de ceux qui doivent accompagner bientôt les récits du jeune voyageur. C'est une vue de l'*Acropolis* d'Athènes. L'Acropolis, on le sait, est l'ancienne ville située sur le sommet d'un rocher, dans le milieu d'une plaine. On l'appelait *Haute-Ville*, pour la distinguer des nouvelles constructions faites plus tard à l'entour, et désignées par le nom de *Katapolis*, *Basse-Ville*. Le Parthenon s'élevait sur le côté nord de l'Acropolis, près de l'Érechteum, magnifique édifice bâti en marbre blanc. Sur le devant de l'Acropolis, étaient deux théâtres et le trésor de l'État.

Ἔρως.

*Le rédacteur en chef*, S. HENRY BERTHOUD.

*Le directeur*, F. PIQUÉE.

# ÉTUDES DE LITTÉRATURE AMÉRICAINE.

## LE BARON VON KOELDWETHOUT DE TRONSBERG.



Vue de Tronsberg (Allemagne).

Le baron Von Koëldwethout, de Tronsberg, avait aussi bonne mine qu'on pouvait l'attendre d'un baron. Je n'ai pas besoin de dire qu'il vivait dans un château, car cela est fort naturel, ni que ce château était vieux, car quel baron allemand a jamais habité un château neuf?

Bien des événemens étranges venaient se rattacher à ce vénérable édifice. Parmi les plus effrayans et les plus mystérieux, on remarquait que le vent s'engouffrait dans les cheminées toujours avec le plus horrible fracas et hurlait même entre les arbres de la forêt voisine. Quand la lune brillait, ses pâles rayons se glissaient à travers les ouvertures de certaines meurtrières pratiquées dans les murs et projetaient une lueur blafarde sur une partie des salles et des galeries, pendant qu'ils laissaient le reste du château plongé dans une obscurité profonde.

En cherchant à m'expliquer la cause de ces incidens extraordinaires, je suis parvenu à découvrir dans quelques vieux parchemins tout poudreux et tout parfumés de vétusté qu'un des ancêtres du baron, se trouvant à court d'argent, avait poignardé un passant égaré qui lui demandait son chemin la nuit.

Puisque nous en sommes au sujet des ancêtres du baron, je

me souviens qu'il réclamait très-haut des droits qu'il croyait avoir au respect de chacun par l'étendue de sa généalogie. Je suis effrayé d'avance à l'idée de préciser le nombre exact de ces vénérables aïeux, mais je puis affirmer sans crainte qu'il en comptait bien plus qu'aucun des hommes de son temps. Tout ce que je souhaiterais, c'est qu'il vécût aujourd'hui pour en avoir encore davantage. C'est une chose bien malheureuse pour les grands hommes d'autrefois d'être sitôt venus au monde, car un homme qui est né il y a trois ou quatre cents ans ne peut raisonnablement espérer avoir autant d'aïeux qu'un quidam de nos jours. Le dernier homme, quel qu'il soit, savetier ou pis encore, pourra se vanter de posséder une généalogie beaucoup plus longue que celle du plus noble personnage d'aujourd'hui, voire même celle de sa grâce mylord W. ou de sa grâce milady F., et j'avoue que cela n'est pas équitable. Fort bien! Mais revenons au baron Von Koëldwethout. C'était, ma foi, un beau garçon, bien taillé, aux cheveux noirs, aux épaisses moustaches, qui courait à la chasse en habit vert de Lincoln, avec des bottes brunes aux pieds et un cor passé sur l'épaule comme les piqueurs de haut parage. Quand il faisait résonner ce cor bien connu, vingt-quatre autres gentilshommes d'un rang inférieur, en habits vert de Lincoln un peu plus grossiers, chaussés de bottes brunes un peu moins fines, paraissaient aussitôt, et tous, saisissant des épieux durs comme le fer, galopaient à la poursuite des sangliers; quelquefois on s'exposait à la rencontre d'un ours: dans ce cas, le baron tuait l'animal tout d'abord et en réservait la graisse pour l'entretien de ses favoris.

C'était, comme vous le voyez, une bien joyeuse vie que celle du baron de Tronsberg, et une bien plus joyeuse encore pour ses vassaux, qui buvaient chaque nuit le vin du Rhin, jusqu'au moment où ils tombaient sous la table et, posant pour plus de commodité les bouteilles sur le plancher, demandaient leurs pipes. Jamais on ne vit de gaillards aussi bruyans, aussi rians et aussi divertissans que les hôtes de Tronsberg.

Mais les plaisirs qu'on prend à table ou sous la table demandent un peu de variété, surtout lorsque les vingt-cinq mêmes personnes s'asseyent chaque jour aux mêmes places pour s'enivrer des mêmes vins, se raconter et écouter toujours les mêmes histoires. Le baron s'ennuya et ressentit le besoin de distractions nouvelles. Il se prit de querelle avec ses gentilshommes et essaya d'en rosser deux ou trois par jour après son dîner, probablement pour faciliter la digestion assez pénible des mets allemands. Ce lui parut un divertissement aussi sain qu'agréable pendant deux ou trois jours; il le continua par sagesse et s'en lassa par excès. Au bout d'une semaine, il se plaignit de sa monotonie et retomba dans sa mauvaise humeur, cherchant avec désespoir quelque amusement nouveau.

Un soir, après une chasse dans laquelle il avait surpassé Nemrod lui-même et le fameux Gillingwaser, après avoir égorgé un ours magnifique et rapporté en triomphe l'animal au château, le baron Von Koëldwethout s'assit tristement au haut bout de sa table, fixant avec mécontentement et ennui la voûte enfumée de la salle. Il avala de prodigieux rouges-bords; mais plus il buvait, plus il fronçait le sourcil. Les gentilshommes honorés de la dangereuse distinction de s'asseoir à ses côtés ne buvaient pas moins que lui et se fronçaient le sourcil l'un à l'autre.

— Je le veux! s'écria soudainement le baron, frappant la table de son poing droit et retroussant sa moustache de la main gauche. Buvons à la santé de la baronne de Tronsberg!

Les vingt-quatre gentilshommes vert de Lincoln devinrent pâles, à l'exception de leurs vingt-quatre nez, dont la couleur était inaltérable.

— J'ai dit buvons à la baronne de Tronsberg, répéta le chasseur, promenant ses regards autour de la table.

— A la baronne de Tronsberg! crièrent les gentilshommes vert de Lincoln.

Et leurs vingt-quatre gosiers furent arrosés de vingt-quatre coupes de vin du Rhin, qui contenaient chacune au moins la valeur d'une pinte impériale, et leurs vingt-quatre langues léchèrent leurs quarante-huit lèvres en clignant des yeux.

— C'est la charmante fille du baron Von Swillenhausen, dit Koëldwethout, consentant à s'expliquer. Nous la demanderons en mariage à son père dès demain avant le coucher du soleil. S'il refuse notre alliance, nous lui couperons les oreilles. — Sur ce, buvons à sa santé!

Un rauque murmure s'éleva du milieu de l'assemblée, et chacun porta la main d'abord à la poignée de son épée, puis à chacune de ses oreilles, et enfin tous vidèrent leurs coupes en se lançant des regards d'une expression terrible.

Quel touchant sujet de contemplation que celui de la pitié filiale! Si la fille du baron Von Swillenhausen avait dit à son père, en noyant ses pieds de pleurs, que son cœur n'était pas libre; si seulement elle s'était évanouie ou si elle avait cherché à persuader le vieux gentilhomme par des paroles humides de larmes, il y a mille à parier contre un que le baron de Swillenhausen eût été précipité par une fenêtre de son château, et le château démoli. Mais la demoiselle retint sa langue et ses pleurs, lorsque le lendemain de bon matin un messager apporta la requête de Von Koëldwethout, et elle se retira modestement dans sa chambre, où elle guetta l'arrivée du prétendant et de sa suite. Elle ne fut pas plutôt assurée que le cavalier aux épaisses moustaches était son futur époux qu'elle se hâta de rejoindre son père et lui annonça qu'elle se sentait prête à se sacrifier pour son bonheur et sa tranquillité; elle ajouta même qu'elle ferait ce sacrifice avec joie s'il devait donner un protecteur puissant à la faiblesse de la maison de Swillenhausen. — Le vénérable parchemin qui me guide dans cette histoire fait à ce propos une réflexion méchante, où il est question de la beauté mâle et des moustaches du baron; mais comme je suis un historien d'une discrétion à toute épreuve, je ne m'arrêterai pas plus longtemps sur cette réflexion.

Si la fille du baron Von Swillenhausen avait lieu d'être charmée du visage de son époux, certes ce dernier avait encore bien plus sujet d'être enchanté, transporté, des attraits de sa fiancée. Les teintes les plus riches du fruit mûr, le coloris suave des fleurs, n'égalaient pas le mélange de lis et de rose de son charmant visage, ni l'azur éclatant de ses yeux. La vigne dans sa parure élégante n'est pas plus gracieuse que les boucles d'épais cheveux bruns qui se jouaient autour de son front. Enfin sa douce voix était, aux oreilles charmées de Swillenhausen, la plus douce musique qu'on pût entendre sur la terre.

Le jour même de l'arrivée du baron, il y eut grande fête au château. Les vingt-quatre gentilshommes vert de Lincoln, commensaux de Koëldwethout, échangèrent des vœux d'éternelle amitié avec les douze gentilshommes vert de Lincoln de Swillenhausen, et promirent au vieux baron de boire son vin jusqu'à ce qu'ils fussent tous violacés, voulant probablement dire jusqu'à ce que la couleur de leurs visages eût pris celle de leurs nez. Tous se frappèrent amicalement sur l'épaule au moment de se séparer, et le baron de Koëldwethout regagna gaîment son logis, suivi de tous ses compagnons.

Les ours et les sangliers eurent congé pendant six mor-

telles semaines! Les maisons de Koëldwethout et de Swillenhausen furent unies, les épieux se rouillèrent et le cor du baron cessa de faire entendre ses sons puissans et..... harmonieux.

Le bon temps était passé pour les vingt-quatre gentilshommes. Hélas! leurs jours de gloire et de bonheur avaient eux-mêmes chaussé leurs bottes de voyage et s'éloignaient déjà.

— Mon ami! disait la baronne.

— Mon amour! disait le baron.

— Ces hommes grossiers, bruyans....

— Eh! quoi, madame? dit le baron stupéfait.

La baronne lui montra, de la fenêtre près de laquelle ils étaient assis, les verts de Lincoln insoucians qui buvaient dans la cour un dernier coup de vin pour se bien préparer à courir un ou deux sangliers.

— C'est ma suite de chasse, madame, dit le baron.

— Licenciez-la, mon amour, murmura la baronne.

— La licencier! s'écria le baron au comble de la surprise.

— Pour plaire à mon amour, répondit tendrement la baronne.

— Pour plaire au diable, madame, répliqua le baron.

Là-dessus la baronne poussa un grand cri et tomba évanouie aux pieds de son époux.

Que pouvait faire le baron? Ce que vous auriez fait en pareil cas. — Il appela la femme de chambre et demanda le docteur; puis, se précipitant dans la cour, il rossa les deux gentilshommes vert de Lincoln les plus accoutumés à cette manie, et donnant au diable tous les autres, il les maudit énergiquement et les chassa.

Ce n'est pas à moi de vous dire par quels moyens ou par quels degrés certaines femmes parviennent à dominer leurs maris comme elles le font; cependant j'ai mon opinion bien établie sur ce sujet, et je pense qu'aucun membre du parlement ne devrait se marier; car sur quatre membres mariés, il y en a au moins trois qui ne votent que d'après la conscience de leurs femmes, si elles en ont toutefois. Ce qu'il m'importe de dire maintenant, c'est que, de façon ou d'autre, la baronne Von Koëldwethout prit bientôt une grande influence sur la personne de son mari et que peu à peu, petit à petit, jour par jour, année par année, le baron finit par avoir toujours le dessous dans tous les motifs de dispute, se vit contraint de céder sur chaque point et de renoncer à toutes ses vieilles manies. Encore beau et robuste à l'âge de quarante-huit ans, il n'avait ni festins, ni orgies, ni équipage, ni chasse, — rien enfin de ce qu'il aimait ou de ce dont il était habitué à jouir; et quoique fier comme un lion et dur comme l'acier, il se voyait décidément conduit par le nez par sa propre femme, dans son propre château de Grogzwig.

Mais nous ne connaissons pas encore toutes les infortunes du baron; la privation des plaisirs, la suppression de ses plus chères habitudes ne pourraient pas même entrer en parallèle avec l'augmentation constante de sa famille. Environ un an après son mariage, vint au monde un petit baron très-bien constitué, en l'honneur duquel les vassaux de Tronsberg tirèrent plusieurs feux d'artifice et vidèrent de trop nombreux tonneaux de vin; l'année suivante arriva une petite baronne; la troisième année un autre petit baron, et ainsi chaque année un baron ou une baronne (et une fois tous les deux ensemble), jusqu'à ce que l'infortuné baron Koëldwethout se vit père d'une famille de douze enfans.

A chacun de ces anniversaires, la vénérable baronne de Swillenhausen donnait des preuves non équivoques de sa sensibilité nerveuse et s'inquiétait vivement de la santé de sa fille chérie la baronne de Koëldwethout. Il faut cependant rendre justice à la bonne dame et dire que jamais elle n'entreprit rien d'efficace pour le rétablissement de son enfant; mais elle se faisait un point d'honneur de sentir ses nerfs aussi affectés que possible, et elle employait son temps au château de Tronsberg à faire des observations morales sur le ménage de son gendre et à déplorer le triste sort de sa malheureuse fille. Et si Koëldwethout, légèrement contrarié de ces condoléances, se permettait de suggérer que sa femme n'était pas plus malheureuse ni moins soignée que les femmes des autres barons, la douairière de Swillenhausen priait tout le monde de remarquer qu'elle seule compatissait aux souffrances de sa fille. Là-dessus ses parens et ses amis disaient qu'elle ménageait trop son gendre, ne criait pas assez haut contre lui et que s'il y avait sur la terre un animal brute et méchant, c'était le baron de Tronsberg.

Le pauvre mari supporta ces ennuis tant qu'il le put, et quand ils lui devinrent intolérables, il perdit l'appétit, la gaîté, et tomba dans le découragement. Mais de plus grands chagrins lui étaient réservés, et lorsqu'ils l'accablèrent à la fois, sa tristesse augmenta. Il contracta des dettes; les coffres de Tronsberg se vidèrent peu à peu, quoique la famille de Swillenhausen les eût toujours considérés comme inépuisables, et juste au moment où la fertile baronne allait faire une treizième addition à la généalogie de la famille, Von Koëldwethout s'aperçut qu'il n'avait plus un sou.

— Je ne sais pas trop ce qui me reste à faire, dit le baron. J'ai envie de me tuer.

Le vieux parchemin, qui décidément me paraît avoir été écrit par une main fort malicieuse, ajoute que c'est une singulière manière d'arranger ses affaires. A mon avis, c'était au moins une brillante idée. — Le baron prit dans une armoire un vieux couteau de chasse, et l'ayant repassé plusieurs fois sur sa botte, il l'approcha de sa gorge.

— Hem! fit-il cependant, s'arrêtant tout court, il ne coupe peut-être pas assez.

Si j'étais méchant, je pourrais insinuer qu'en ce moment notre baron ressemblait un peu à cet homme possédé comme lui de la manie du suicide, qui, après avoir vu la rivière dans laquelle il se voulait noyer rouler avec fracas des quartiers de rocher, s'en retourna tranquillement chez lui, sous prétexte que l'eau n'était pas assez profonde; mais je laisse de pareilles réflexions à l'auteur du parchemin déjà plusieurs fois mentionné, et je reviens à mons Koëldwethout.

S'étant donc arrêté tout court, il repassa de nouveau son couteau de chasse, et il se préparait à une seconde tentative de destruction quand il fut interrompu par les cris joyeux des jeunes barons et baronnes, dont la chambre était dans une tour voisine, avec des fenêtres garnies de barres de fer, pour les empêcher de tomber dans le fossé.

— Si j'étais encore garçon, dit notre homme en soupirant, je pourrais aujourd'hui me tuer cinquante fois pour une sans crainte d'interruption. Holà! portez un flacon de vin et la plus grande de mes pipes dans la petite chambre voûtée, derrière la grande salle.

Un valet exécuta à merveille les ordres du baron dans l'espace d'un peu plus d'une demi-heure, et Von Koëldwethout, informé que tout était prêt, entra dans la chambre voûtée, dont les sombres panneaux brillaient à la lueur du feu de la cheminée. La bouteille et la pipe étaient posées sur une petite table; en un mot, la pièce avait un air très-confortable.

— Laisse la lampe, dit le baron.

— N'avez-vous plus besoin de rien, monseigneur? demanda le valet.

— Sors.

L'autre obéit, et Koëldwethout alla lui-même verrouiller la porte.

— Je vais fumer une dernière pipe, dit-il, et puis..... tout sera fini.

Alors, mettant de côté le couteau de chasse en attendant qu'il en eût besoin, et se versant un grand verre de vin, le seigneur de Tronsberg se laissa tomber sur une chaise, posa ses pieds sur les chenets et se mit à fumer.

Il réfléchit à un grand nombre de choses. Dieu sait de quelle nature étaient ses réflexions! — Il est probable cependant que ses idées se reportèrent à ses ennuis présens et à ses plaisirs de garçon, hélas! bien loin déjà. — Cette réflexion dut nécessairement le mener à ses pauvres verts de Lincoln, depuis si longtemps dispersés dans le pays, sans qu'on sût ce qu'ils étaient devenus, à l'exception de deux d'entre eux qui avaient eu le malheur d'être décapités et de quatre autres que l'ivresse avait tués. Son esprit courut longtemps au milieu des ours et des sangliers; puis, saisissant son verre, il le vida jusqu'au fond, et levant les yeux en l'air, il crut s'apercevoir qu'il n'était pas seul.

Non, il n'était pas seul! car de l'autre côté de la cheminée, il vit assis un être hideux et ridé, avec des yeux creux et sanguinolens, la face cadavéreuse et d'une longueur démesurée, ombragée de mèches éparses de cheveux noirs. Cet être fantastique lui parut affublé d'une manière de tunique de couleur jadis bleue, sur laquelle brillaient çà et là des os en croix surmontés de têtes de morts. Ses jambes étaient encaissées non pas dans des cuissards, mais bien dans des planches de cercueil, et sur son épaule gauche, il portait un manteau court de couleur sombre qui semblait fabriqué de morceaux de linceul. Cette apparition semblait ne faire aucune attention au baron, mais contemplait fixement le feu en se frottant les jambes par dessus ses cuissards improvisés, comme pour rétablir la circulation du sang.

— Ohé! s'écria le baron, frappant du pied pour attirer l'attention de l'hôte inconnu.

— Ohé! fit l'autre, s'arrêtant court, une main sous chacun de ses mollets, qu'y a-t-il?

— Qu'y a-t-il? répéta le baron sans s'effrayer de cette voix creuse et de ces yeux mornes. C'est moi qui devrais faire cette question. Comment êtes-vous entré ici?

— Par la porte, répondit le spectre.

— Qui êtes-vous?

— Un homme.

— Je ne le crois pas.

— Ne le croyez pas, peu m'importe.

— Non, je ne le crois pas.

L'apparition regarda quelque temps le fier baron de Grogzwig et lui dit familièrement :

— Je vois qu'il n'y a pas moyen de vous tromper. Vous avez raison, je ne suis pas un homme.

— Qui donc êtes-vous?

— Un génie, répondit l'apparition.

— Vous n'en êtes pas plus beau pour cela, répondit le baron avec un singulier mélange d'ironie et de dédain.

— Je suis le génie du désespoir et du suicide, dit l'autre lentement: vous me connaissez à présent.

Sur ces mots, l'apparition se tourna vers le baron, comme pour se préparer à agir; — et ce qu'il y eut de remarquable fut de la voir, jetant son manteau de côté, exhiber un pieu ferré qui lui traversait le corps, l'arracher violemment et le poser sur la table aussi tranquillement que si c'eût été un bâton de voyage.

— Maintenant, dit le spectre, jetant un regard sur le couteau de chasse, êtes-vous prêt?

— Pas encore, répondit le baron, il faut d'abord que j'achève ma pipe.

— Dépêchez-vous.

— Vous semblez pressé?

— Mais oui, je le suis; j'ai beaucoup d'affaires aujourd'hui en France et en Angleterre, où je vais de ce pas; et mes momens sont comptés.

— Buvez-vous? dit le baron, touchant la bouteille du fourneau de sa pipe.

— Neuf fois sur dix et largement, répondit le génie sèchement.

— Jamais avec modération?

— Jamais, répondit l'apparition en soupirant; cela engendre la gaîté.

Le baron jeta un second regard à sa nouvelle connaissance, qu'il considérait comme un visiteur extraordinaire et fantastique, puis lui demanda s'il prenait une part active à tous les petits arrangemens du genre de ceux dont il s'agissait en ce moment.

— Non, répondit le génie évasivement, mais je suis toujours présent.

— Tout juste pour voir si l'affaire se passe dans les règles, je suppose? dit le baron.

— Précisément, répondit la figure en jouant avec son pieu dont elle examinait le fer. Faites aussi vite que possible, car je suis attendu par un jeune homme affligé de trop d'argent et de loisir.

— Se tuer parce qu'il a trop d'argent! s'écria le baron, se laissant aller à un fou rire. Ah! ah! ah! voilà qui est bon.

C'était la première fois que le baron riait depuis longtemps.

— Dites-donc, reprit le génie d'un air suppliant et plein d'anxiété, est-ce que cela vous prend souvent?

— Pourquoi pas?

— C'est que vos rires me font mal; soupirez tant que vous voudrez, cela au moins me fera plaisir.

Le baron soupira machinalement, et le génie, reprenant ses esprits, lui présenta le couteau de chasse avec la plus séduisante politesse.

— Ah! ce n'est pas une trop mauvaise idée, dit Koëldwethout, sentant la froide pointe de l'acier, se tuer parce qu'on a trop d'argent.

— Bah! dit l'apparition avec pétulance, pas meilleure que de se tuer pour n'en avoir pas assez.

Je ne sais si la langue du génie avait été plus vite que sa volonté ne l'eût permis en prononçant ces mots, ou s'il croyait la résolution du baron assez bien prise pour ne pas accorder grande attention à la portée de ses paroles, je sais seulement que Koëldwethout s'arrêta tout court, ouvrit de grands yeux et parut considérer l'affaire sous un point de vue complétement nouveau.

— Mais au fait, dit le sire de Grogzwig, rien n'est encore si mal qu'on ne le puisse rétablir.

— Excepté vos coffres vides, cria le génie.

— Mais on peut les remplir.

— Votre femme gronde, murmura sourdement l'apparition.

— Oh! on la fera taire, rien de plus aisé, dit le baron; et comme s'il venait de prendre une résolution subite et désespérée, sa main droite tourmenta longtemps la paire de pincettes qu'elle tenait, comme pour en menacer quelqu'un.

— Mais vous avez treize enfans

— Ils ne peuvent tous mal tourner.

Le génie s'irritait évidemment des opinions inattendues du baron ; mais il essaya d'en rire et lui demanda quand il aurait fini de plaisanter.

— Mais je ne plaisante pas, dit Koëldwethout, je n'ai jamais parlé si sérieusement.

— Eh bien! j'en suis charmé, dit le génie en souriant affreusement, parce que franchement les plaisanteries et les longs discours sont mortels pour moi. Allons, quittons ce monde de misères!

— Je ne sais pas, dit le baron, jouant avec le couteau, ce monde n'est certainement que misères, mais je ne crois pas le vôtre préférable..... Au contraire, car, ajouta-t-il en le toisant lentement, vous n'avez pas la mine particulièrement..... confortable. Cela me met dans l'esprit qu'en quittant cette terre je n'en serai peut-être pas plus heureux.

— Dépêchez-vous, cria le génie en grinçant les dents.

— Laissez-moi tranquille, dit le baron. Je cesserai d'habiller tout de noir, je prendrai le temps comme il se présentera, je respirerai l'air frais du matin, je chasserai, et si l'on me tourmente, je parlerai plus haut que la baronne (ici redoublement d'agitation de la pincette), et j'enverrai, pardieu! promener les Swillenhausen!

A ces mots, le baron se renversa dans son fauteuil et partit d'un éclat de rire si désordonné, que la chambre en retentit.

Le génie recula d'un pas ou deux, fixa le baron avec une expression de terreur, saisit son pieu ferré, se l'enfonça violemment au travers du corps, poussa un hurlement d'effroi et disparut.

Von Koëldwethout ne revit plus l'apparition. Joignant l'effet à la menace, il mit bientôt à la raison la baronne et les Swillenhausen, et mourut longtemps après sans fortune, mais heureux, laissant après lui une nombreuse famille qu'il avait élevée avec le plus grand soin dans la science de la chasse aux ours et aux sangliers.

Mon dernier avis pour vous, en finissant cette histoire et cette leçon, c'est que, si des motifs pareils vous rendent jamais hypocondres et mélancoliques, comme cela peut vous arriver à tous, je vous conseille d'examiner les deux faces de la question, de retourner la médaille pour considérer son revers. Pour vous, jeunes gens, qu'une peine du cœur conduit quelquefois à la lâcheté du suicide, pensez à votre mère, que vous laissez ici-bas, et à Dieu, que vous retrouverez là-haut; priez-le, demandez-lui conseil, et il vous enverra certainement l'idée conservatrice de Koëldwethout.

WASINGTHON IRVING.

(*Traduit par* ERNEST FEYDEAU.)



# ÉTUDES MORALES.

## LE SOLDAT DE NANTERRE.

Dans une matinée d'automne de l'année 1803, au milieu des bois qui entourent le parc de la Malmaison, Bonaparte, suivi d'un seul aide de camp, se promenait en causant avec Népomucène Lemercier, qui, la veille, avait lu une tragédie à la naissante cour consulaire, assemblage hétérogène de guerriers républicains et de grands seigneurs d'autrefois, où les uns venaient perdre leur rudesse et les autres donner des leçons d'étiquette. Bonaparte redoutait les lettres plus qu'il ne les aimait, cependant il sentait combien elles sont indispensables à l'éclat du trône : il les appelait donc près de lui, mais il prétendait les soumettre aussi à son absolutisme. Dénué d'instruction, l'instinct du génie lui révélait assez sûrement les beautés et surtout les défauts d'un ouvrage. Il aimait la discussion littéraire, et quelquefois les auteurs n'y perdaient rien. Tout en devisant, les deux promeneurs passèrent insensiblement de la tragédie à la politique; la conversation s'échauffait. L'un ne cédait rien à l'autre : le guerrier et le poëte traitaient de puissance à puissance.

— Vous êtes tout Romain, Lemercier, disait le héros au philosophe; mais il faut apprécier les choses selon son siècle.

— Oui, répondait l'auteur de la *Panhypocrisiade*, mais la science d'un gouvernement est de diriger son siècle et de ne pas contraindre sa direction ; le chef d'un État ne doit faire ni plus ni moins que n'exige la société, et quand

elle s'ouvre une route nouvelle, il doit y marcher à sa tête: c'est pour lui une cause de salut et un acte de probité; la probité est non moins indispensable au chef qui peut tout qu'au moindre citoyen; le meilleur gouvernement est le plus juste, il est aussi le plus durable.

— En ce cas, répliqua le consul en prenant avec vivacité une prise de tabac, je ne crains rien pour le mien, car j'aime avant tout l'équité et je ne fais que ce que désire la nation; elle sent qu'elle s'est trop avancée, elle redemande quelque chose au passé pour améliorer son avenir. Dans un terrain aussi mouvant que le nôtre, il faut rebâtir sur les vieux fondemens.

Le poëte ne répondit rien, mais un sourire malin erra sur ses lèvres, et il lança au grand capitaine un regard plus expressif qu'un long discours. La querelle qui éclata un peu plus tard entre les deux personnages à propos du refus de serment exigé alors des membres de la Légion d'honneur, aurait pu s'enflammer dans cet entretien, si le consul, qui cherchait à le rompre, n'eût aperçu un ancien militaire cheminant à travers le bois.

— Qui es-tu? lui cria-t-il à quelques pas de distance.

Le soldat s'arrête, reconnaît son général, et, immobile, la main relevée sur l'oreille, répond:

— Un de vos anciens soldats d'Égypte, citoyen consul.

— Oui, je te reconnais; tu as servi dans mes guides, tu étais près de moi à Saint-Jean-d'Acre.

— La preuve, général, dit le soldat en montrant la profonde cicatrice qui brille sur sa mâle figure.

— Oui, tu te nommes Triaire; c'est toi qui le premier plantas le drapeau français au sommet du rempart.

— C'est vrai, général, et de là je roulai avec un pan de muraille dans les fossés, où je serais encore si vous-même ne m'en aviez fait retirer.

— Tu as la mémoire excellente.

— Ah! dame! et je me souviens aussi que le jour même vous me fîtes donner un sabre d'honneur, et sans compter une petite pension de trois cents francs à mon retour en France et de plus c'te chère croix.

— Que fais-tu? où demeures-tu?

— Je suis marié, général, et je demeure à Nanterre, pays de ma femme; elle m'a apporté du bien, cinq quartiers de terre, assez bonne la terre, puis une petite maison et une vache, ne vous en déplaise. Avec tout cela et ce que je tiens de vous, mon général, je vis content, sans oublier le passé, nos batailles, nos canons et tout le train; j'y pense tous les jours.

Le consul sourit, puis lui dit d'un ton grave:

— Tu es riche en effet, tu es trop riche, mon brave, et tu es heureux cependant?... Où vas-tu maintenant?

— A Versailles, pour toucher ma pension, échue hier.

— Le consul demanda à son aide de camp un crayon et un peu de papier, sur lequel il écrivit quelques lignes.

— Sais-tu lire? demanda-t-il à Triaire.

— Eh! pardieu! excusez, mon général, si j'avais su lire, un peu écrire seulement, j'aurais fait mon chemin comme tant d'autres; je serais peut-être... du moins j'aurais été sergent. Oh! que c'est malheureux de ne pas savoir lire; mon père me disait toujours que...

— Tiens, reprit le consul en l'interrompant, tu remettras ce papier de ma part au payeur général de Versailles. Adieu, mon brave, nous nous reverrons.

Et il congédia le vieux soldat. Puis, s'adressant à ses compagnons de promenade:

— Ce brave soldat se croyait encore à une fête en rappelant ses périls; la joie brillait dans ses yeux. Il ne faut que savoir s'y prendre, on fait des hommes tout ce qu'on veut.

— C'est vrai, répliqua Lemercier avec son sourire fin et son coup d'œil pénétrant; la grande difficulté, citoyen premier consul, est de commander à soi-même.

A ces mots ils rentrèrent dans le parc.

Le soldat d'Egypte, enchanté de la rencontre de son héros, chemine d'abord fort joyeux; mais l'ignorance et la défiance ne se séparent guère; l'homme qui ne peut voir les choses que sous une face les juge presque toujours mal. Triaire éprouve un vif désir de connaître ce qu'expriment les lignes que le consul a tracées sur le papier qu'il tourne et retourne vainement. Enfin l'inquiète curiosité du vieux soldat s'augmente sans cesse, et il s'entretient avec lui-même:

— Le consul, à qui j'ai raconté franchement tout ce qu'il m'est arrivé d'heureux, m'a dit: « Tu es riche, trop riche, mon brave; » oui, il a dit cela. Peut-être a-t-il tracé sur ce petit méchant bout de papier l'ordre de retrancher une partie de ma pension pour la donner à un autre moins à son aise que moi. Ça se pourrait; en me quittant, ou plutôt en me montrant mon chemin comme s'il m'avait dit: « File, » il faisait une certaine mine renfrognée, il regardait de travers ou moi ou ce petit pékin qui était avec lui, car c'était un pékin, il n'avait ni uniforme ni décoration; enfin il en voulait à l'un de nous deux. Morbleu, que c'est embêtant de ne savoir pas lire! Ça me tracasse trop, faut que je sache ce qu'il y a là-dessus. Si ce bûcheron que je vois au coin de l'allée savait déchiffrer ce papier; ça n'est pas défendu, ce billet est ouvert, et il n'y est question que de moi, ça me regarde, je peux le faire lire sans manquer à la consigne.

Malheureusement le bûcheron n'était pas plus savant que le guerrier. L'incertitude devenait un véritable tourment pour Triaire.

— Maudit papier, s'écriait-il, je te brûlerais volontiers pour allumer ma pipe; mais, peste, il faut le porter au payeur, et quand ce maudit papier contiendrait l'ordre de me faire fusiller, je le remettrais encore à son adresse.

Et le pauvre soldat, tout en songeant, bougonnant, raisonnant, marchait à pas redoublés vers Versailles. A la descente de la colline du Chenot, il rencontre un porteballe:

— Vous savez lire, vous, lui dit brusquement Triaire, votre état vous y oblige, lisez-moi ce papier.

Le porteballe, surpris, prend le billet et le retourne dans tous les sens.

— Lisez donc! lui dit le soldat avec impatience.

— C'est au crayon qu'on a écrit là-dessus?

— Eh bien! au crayon; lisez toujours.

— Ah! que je lise, mon ancien; quelle chienne d'écriture! c'est un chat qui a griffonné ce papier.

Triaire le lui arrache des mains avec fureur.

— Un chat, Pékin; si toi et cent mille autres comme toi tombaient sous sa griffe, tu verrais ce que c'est que le chat.

— Ma foi, dit le passant, ce n'en est pas moins un ignorant qui a bon besoin d'aller à l'école.

— A l'école! ah! c'est justement lui qui y mène les autres, et Dieu sait comme il les étrille. Passe ton chemin, il est temps. Vive le consul et Saint-Jean-d'Acre!

Le porteballe ne se fit point répéter deux fois l'avis, et il fut très-persuadé que le vieux soldat s'était échappé de Charenton. Triaire avait en effet la tête bouleversée; l'entrevue avec son chef, la joie, la crainte, l'incertitude, le mettaient en fièvre; cependant il fut assez maître de lui pour faire ce raisonnement:

— Si ce papier contient un ordre de réduction, il sera toujours temps de le remettre après le payement; le consul ne m'a pas commandé de le présenter avant : recevons comme par le passé; après, nous verrons.

Triaire arrive au bureau et reçoit; puis il présente au payeur le papier fatal de la part du premier consul, qu'il vient de quitter, ajoute-t-il, dans les bois de Malmaison. Le payeur prend le billet, le parcourt attentivement, se tourne vers Triaire, le prie de s'asseoir et lui présente lui-même une chaise avec un empressement presque respectueux. Il sort et rentre sans retard; quoique l'écriture de Bonaparte fût en effet presque illisible, le payeur avait parfaitement déchiffré l'ordre de compter à Triaire cinq cents francs, qu'il lui présenta avec une civilité fort rare chez les hommes d'argent et de bureau.

— Bon, s'écria le soldat d'Égypte en rayonnant de joie, le petit caporal fait toujours bien les choses. Il m'a dit « Nous nous reverrons », je ne manquerai pas au rendez-vous.

Il courut le lendemain à la Malmaison, où il obtint la permission de remercier son illustre protecteur, qui depuis ne cessa de le combler de bienfaits.

Ce brave Triaire, qui a fait partie de l'armée du Rhin sous Kellermann, qui a combattu devant les Pyramides, en Italie, en Portugal, vit encore à Nanterre sous le toit que lui donna sa femme, cachant sous la blouse du laboureur ses deux décorations si noblement acquises. Il cultive les cinq quartiers de terre dont il vanta la fécondité au premier consul. Il est heureux, mais ses yeux presque éteints se mouillent encore de pleurs lorsqu'il raconte la générosité et les victoires de son héros.

Triaire est entouré du respect de tous les habitans de Nanterre. Point de cérémonie publique où ce brave ne soit invité : on se plaît à le voir briller au milieu d'une population qui trouve en lui un débris vivant de notre époque de gloire, que vingt-cinq années à peine séparent de nous, mais que tant de malheurs semblent éloigner de plus d'un siècle. Triaire se refuse aux honneurs qu'on veut lui rendre, il fuit la foule et se cache. Cependant, il y a quatre ans environ, il traversait le village de Nanterre à la tête d'un cortége formé autour d'une jeune fille remarquable par sa grâce et sa décence. Vêtue de blanc, le front voilé, elle marchait vers le temple, où, la couronne de roses à la main, l'attendait le pasteur du lieu, pour lui remettre le prix flatteur que la commune décerne à la plus sage. Cette rosière était la fille du brave Triaire; après avoir reçu toutes les distinctions du courage, ce guerrier semblait heureux et fier de voir sa fille obtenir la récompense de la vertu. Chaque mère la montrait à son fils, et l'on s'entretenait de sa vie exemplaire, employée dès l'enfance à servir, à soulager son vénérable père; on racontait que le grand chancelier de la Légion d'honneur, instruit de sa piété filiale et de sa précoce intelligence, lui avait envoyé une admission gratuite à la maison royale de Saint-Denis, et l'on admirait comment la jeune Triaire avait obstinément refusé cette faveur méritée en disant :

— Je serais heureuse de m'instruire; mais mon père a besoin de moi, je ne veux apprendre à travailler que pour le servir.

De PONGERVILLE, *de l'Académie française.*

# ÉTUDES DE MOEURS.

## LES PENSIONNATS A VOITURE.

Nous sommes dans le siècle des innovations, des découvertes, des améliorations; nous cherchons sans cesse le perfectionnement; quand nous serons parfaits en tout (ce qui ne peut pas manquer d'arriver au train dont vont les choses), l'âge d'or sera revenu. Par conséquent, à force d'avancer, nous serons arrivés au point d'où nous sommes partis.

Jadis les moyens de transport étaient rares; voyager était alors une grande affaire; on était fort mal à son aise dans un *coche*, où l'on vous entassait pêle-mêle, et les cahots de cette voiture mal suspendue vous faisaient à chaque instant tomber sur vos voisins, qui, à leur tour se cognaient contre vous. A cette époque, si l'on eût parlé de chemins de fer, on se serait fait brûler en place de Grève comme sorcier; car c'était la coutume jadis de faire périr sur le bûcher les gens assez malheureux pour avoir plus d'esprit, plus d'imagination, plus de lumières que leurs contemporains. Les hommes sont en général doués d'une forte dose d'amour-propre : quand ils ne savaient rien, ils trouvaient très-mauvais que d'autres se permissent d'en savoir plus qu'eux. Dans ces temps d'ignorance et de barbarie, un marchand d'allumettes chimiques allemandes eût subi le même supplice que la maréchale d'Ancre et Anne Dubourg. Et cependant les premiers peuples, bien loin de brûler les gens qu'ils croyaient possesseurs de sciences occultes, les traitaient avec une grande vénération, les honoraient et allaient les consulter. Énée interrogeait la sibylle de Cumes et le roi Saül allait consulter la pythonisse d'Endor.

Tout cela nous prouve encore que

Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.

Il n'y a pas encore un demi-siècle que pour faire des visites, pour aller en soirée, au bal, on prenait une chaise à porteurs. Comme ces chaises ne pouvaient ordinairement contenir qu'une seule personne, quand une famille nombreuse se rendait en soirée, jugez de la quantité de chaises à porteurs que l'on était forcé de requérir. Certainement c'était alors l'âge d'or pour les chevaux.

Quand sont arrivés ensuite les fiacres et les cabriolets, toutes les bourses ne pouvaient pas se permettre cette douceur; pour se transporter du faubourg Saint-Denis à la rue de la Harpe, le petit bourgeois ne se sentait pas souvent disposé à donner le prix d'une course de fiacre; la modeste rentière traversait Paris d'un bout à l'autre à pied en portant son enfant sur ses bras et quelquefois un lourd panier, parce qu'elle ne pouvait pas dépenser trente sous; enfin le jeune étudiant, arrivait tout crotté à un rendez-vous, et quelquefois gagnait une fluxion de poitrine pour avoir voulu lutter de vitesse avec les fiacres et les cabriolets dans lesquels il ne pouvait pas monter.

Mais aujourd'hui, si l'on va à pied, il faut que ce soit par goût ou par ordonnanc du medecin. Les *Omnibus*, les *Favorites*, les *Béarnaises*, les *Dames*... de toutes les cou-

leurs qui se croisent à chaque instant dans tous les quartiers de la capitale, vous font souvent faire plus d'une lieue pour six sous ; et non-seulement vous êtes voiturés dans la ville, mais la banlieue, la campagne, les plus jolis environs de Paris vous tendent les bras. Pour six sous vous pouvez aller à Bercy, à Passy, à Batignolles, à Saint-Mandé, à Monceaux, etc, etc. En vérité, pour se refuser ce plaisir-là, c'est bien le cas de dire qu'il faudrait ne pas avoir six sous dans sa poche.

Et quelle source de distractions et d'observations que ces voitures à six sous! Comme toutes les classes s'y mêlent, comme les rangs y sont confondus!... Comme les toilettes y sont variées (quand on y voit des toilettes); si l'égalité doit un jour régner sur la terre, c'est dans les *Omnibus* qu'elle aura pris naissance! Voyez plutôt cette dame jeune et gentille, dont toutes les manière sont gracieuses et distinguées; à côté d'elle vient s'asseoir un ouvrier en veste, en casquette, aux mains noires et calleuses. Un peu plus loin, le grave fonctionnaire public, qui ne rit jamais, de peur de compromettre sa dignité, se trouve côte à côte avec un loustic en blouse bleue qui a passé sa matinée dans les cabarets, qui en a rapporté une odeur de vin et d'ognon, plus une humeur joyeuse et bruyante qui l'entraîne à faire tout haut des réflexions ou des plaisanteries auxquelles on ne répond pas, mais que l'on est obligé d'entendre.

Puis, auprès de ce jeune dandy en gants jaunes, une bonne grosse campagnarde qui porte deux paniers, trois paquets, un carton et un cabas (il y a des gens qui font leur déménagement dans les *Omnibus*). Puis une grisette, à la mine éveillée, à l'œil vif et noir, se trouve contre un homme d'âge, bien couvert, qui a le bonheur d'avoir sa femme à sa droite et son chien entre ses jambes.

Puis le monsieur énorme qui pèse le poids d'un sac de farine et vient se jeter à une petite place et presque sur les genoux d'un vieux monsieur maigre et sec, auquel il renfonce l'estomac avec son coude, en lui disant d'un air aimable :

— Je vous écrase un peu, mais ça se fera!...

Puis la vieille marquise, à laquelle les révolutions ont ôté une fortune et une voiture en respectant son rouge et ses mouches ; la pauvre dame se trouve pressée contre un jeune homme à grosses moustaches, à longue barbe, à longs favoris, qui donnent à sa tête un volume énorme et un aspect sauvage et saint-simonien, quoique celui qui porte tout cela ne soit ni l'un ni l'autre.




Intérieur d'un omnibus.

Eh bien! malgré ces différences de rangs, de fortune, d'éducation et de costume, la voiture à six sous établit entre tous les voyageurs une espèce de confraternité qui se traduit ordinairement en échange de petits services et de politesses : ainsi l'ouvrier en veste tâchera de se faire mince pour ne point gêner la dame jeune et gentille; le grave fonctionnaire prendra un air moins sévère en passant ses six sous à son voisin l'homme en blouse ; le dandy daignera rendre la monnaie à la bonne grosse campagnarde qui est surchargée de paquets. Le monsieur respectable soutiendra

le bras de la grisette pour l'aider à descendre de voiture, et le jeune homme chevelu demandera un cachet de correspondance pour la vieille marquise sa voisine.

On pourrait donc avec justice trouver que la voiture à six sous mérite le même éloge que la musique :

Emollit mores nec sinit esse feros.

Et voici maintenant une autre innovation. Jadis vos enfans qui n'étaient qu'externes dans une pension se rendaient à leur école à pied, le panier d'une main, renfermant les provisions pour déjeuner, et de l'autre la pile de livres attachés avec une ficelle et que l'écolier a bien soin de tenir par un petit bout de la ficelle et de balancer en marchant jusqu'à ce que les livres se détachent et tombent dans la rue, ce qui lui fournit une occasion de s'arrêter.

En se rendant ainsi à leur demi-pension, les écoliers ne manquent pas de flâner devant chaque boutique d'estampes, de bonbons et de joujoux. Quelques-uns, entraînés par des camarades, risquent sur les boulevards une partie de *bouchon*. Vous croyez votre fils en train d'étudier Horace ou Virgile, tandis qu'il est fort occupé à *piger* avec un chalumeau de paille pour savoir si tel sou est plus près de sa pièce ou du bouchon. Quelquefois enfin, ces messieurs en herbe font ce que l'on appelle l'école buissonnière, ce qui veut dire qu'ils vont se promener au lieu d'aller en classe.

Tout cela avait sans doute de graves inconvéniens ; mais jusqu'alors, pour y remédier, on se contentait de choisir une pension tout près de sa demeure, de façon que l'élève n'eût pour s'y rendre que très-peu de chemin à faire. Les parens qui avaient des domestiques faisaient conduire leurs enfans à la pension et les y envoyaient rechercher. Enfin, ceux qui n'avaient personne pour faire mener leurs enfans en classe étaient obligés de se fier à la promesse d'être sage, faite par ces petits hommes de six à douze ans, lesquels ne manquaient pas d'oublier leur parole comme s'ils eussent été déjà de grands personnages.

Mais que faire à cela? et qui se serait jamais imaginé qu'un jour viendrait où les enfans iraient à leur classe en voiture? Il est pourtant venu ce grand jour qui a tué l'école buissonnière et doit faire un tort considérable aux marchands de gâteaux et de bouchons. Un maître de pension qui avait une voiture (car il fallait nécessairement avoir voiture pour exécuter ce projet) a dit aux parens :

« Ne vous donnez plus la peine de m'envoyer le matin » vos petits garçons, je les ferai prendre à domicile avec » une voiture *ad hoc* et je les ferai reconduire chez vous » par le même véhicule. Par ce moyen, vous n'aurez plus » à craindre les mille inconvéniens qui peuvent arriver » à des enfans dans les rues de Paris; vous serez rassurés aussi sur leur conduite ; ils ne pourront plus faire » en chemin de mauvaises connaissances; ils ne perdront » plus de sous au bouchon et ne se gâteront plus l'estomac avec de la mélasse ou des noisettes; enfin ils ne feront plus l'école buissonnière, car vous les verrez monter en voiture et revenir de même jusques à la porte de » votre maison. »

Les parens ne pouvaient qu'être enchantés de ce nouveau moyen de transport qui permettait d'envoyer les enfans dans de bons pensionnats au lieu de se restreindre aux petites écoles du voisinage. Les voitures d'écoliers ne tardèrent pas à se multiplier, parce que chaque pension voulut avoir la sienne.

Quant aux enfans, cette mesure devait nécessairement obtenir leur approbation : aller en voiture est un des plus grands plaisirs de la jeunesse; aussi il faut voir comme on est matinal, comme on se hâte de s'habiller afin d'être prêt et de ne point manquer la voiture, qui est exacte comme la retraite. Les parens n'ont plus besoin d'aller tirer l'oreille aux petits paresseux, les écoliers savent que la voiture va passer, et ils sont aussi ponctuels qu'un voyageur qui aurait payé sa place aux messageries Laffitte et Caillard.

Avez-vous rencontré de ces voitures sur lesquelles est écrit en grosses lettres : *Pension un tel ?* Elles sont faciles à reconnaître. Leur forme est à peu pres celle d'une tapissière ; mais elles sont fermées partout, et outre les carreaux, elles ont maintenant un grillage fort serré. Mesure de précaution qu'on a été obligé de prendre avec messieurs les voyageurs, non pas qu'aucun d'eux eût manifesté l'intention de sauter par les portières de la voiture, mais bien parce qu'ils se permettaient des plaisanteries qui n'étaient pas toujours du goût des piétons, comme par exemple de jeter au nez d'un passant une croûte de pain ou un trognon de pomme, de cracher sur un chapeau ou de lancer des boulettes dans les boutiques. Le grillage serré a remédié et mis fin à tout cela.

Et maintenant cinq heures sonnent : c'est le moment où la pension *** emballe tous ses externes pour les reconduire chez leurs parens. Les écoliers sont prêts, vous pouvez vous en assurer aux cris, au brouhaha qui se fait dans la cour; tous les petits garçons s'élançent, se poussent, se pressent à qui montera le premier dans la voiture. C'est qu'il y a aussi du choix dans les places et que les bambins affectionnent surtout celles qui permettent de voir dehors.

Enfin tous les externes sont dans la voiture, que le domestique, servant de cocher, ferme avec beaucoup de soin ; il monte sur son siége, fait claquer son fouet; les chevaux se mettent au trot, la voiture roule... Ce moment est celui où les petits garçons éprouvent le plus de plaisir; on voit le bonheur briller dans leurs yeux, la joie se peindre sur tous leurs traits. Puis tous parlent à la fois, tous font leurs réflexions, leurs remarques sur ce qui frappe leurs regards pendant le chemin; jamais vous n'aurez entendu un dialogue aussi vif, aussi animé et entremêlé d'autant d'éclats de rire.

— Oh! oh! nous voilà partis...

— Tu as ma place, toi, Édouard; tu étais là hier, je dois y être aujourd'hui.

— Ah! est-il bête avec sa place... Le plus souvent que je te la rendrai... fallait monter le premier.

— Tu m'avais caché mon panier exprès pour me retarder quand on nous a appelés... Mais tu verras demain ce que je te ferai.

— Qu'est-ce que tu me feras?...

— Prenez garde à mon petit colimaçon ! dit un petit garçon de sept à huit ans, à tête blonde, dont la figure est un peu niaise et qui tient à la main une branche d'acacia sur laquelle est posé un colimaçon de l'espèce la plus commune.

— Qu'est-ce qu'il a donc à nous ennuyer celui-là, avec son colimaçon? Si monsieur t'avait vu ça, tu aurais eu des *pensum*, toi... Où as-tu pris cette branche d'acacia? Tu sais bien qu'il est défendu de rien casser dans le jardin.

— Tiens! puisque je suis venu ce matin avec ma bête... J'avais apporté mon colimaçon... pour jouer... Ah! voyons, Benoît, ne me pousse donc pas, tu vas le faire tomber, et puis on me l'écrasera...

— Ah! messieurs!... regardez!... regardez!... la marchande de friture!... Elle regardait de côté... elle a jeté une poignée de goujons dans le ruisseau en croyant les mettre dans la poêle...

Tous les écoliers se précipitent contre le grillage pour voir les poissons sur le pavé. Le petit blondin qui tient la branche d'acacia est le seul qui ne les imite pas : il va s'asseoir dans un coin et, approchant du colimaçon sa bouche, se met à chanter avec beaucoup de ferveur :

— *Colimaçon borgne... montre-moi tes cornes... si tu n'me les montres pas, tu n'connaîtras pas ton père ni ta mère...*

— Ah! voyez-vous..... la marchande ramasse ses poissons et elle les met dans sa friture sans même les essuyer.

— Tiens! bah! quand ça sera cuit!... c'est pas sale!... moi j'en mangerais bien tout de même... Et puis vous savez qu'on nous a dit : « La friture purifie tout. »

— C'est pas la friture, c'est le feu... Jean Serin.

— Ne pousse donc pas : j'ai des billes dans ma poche... ça m'entre dans le dos.

— Taisez-vous donc! voilà de la musique..... C'est un orgue qui fait valser des petites figures de bois...

— Oh! c'est gentil l'air qui joue... C'est un galop...

— Eh! non, tu vois bien que les marionnettes valsent... Écoute plutôt...

— *Colimaçon borgne... montre-moi tes cornes... si tu...*

— Veux-tu te taire, Poulot!... Est-il embêtant avec son colimaçon...

— Ah! voilà un théâtre... C'est la Gaîté...

— Non, c'est l'Ambigu...

— Je parie que c'est la Gaîté... la preuve, c'est que j'y ai vu *le Domino noir*.

— Ah! ah! *le Domino noir*... C'est pas vrai; c'est pas là qu'on le joue. C'est une pièce de l'Opéra...

— Bah! tu n'en sais rien.

— Si, car ma sœur joue des morceaux sur le piano... et elle chante des duo et des trio toute la journée... en apprenant ses leçons... et j'ai souvent entendu maman lui dire : « Tu ne chanteras donc jamais que *le Domino noir* à présent?... »

— Tout ça, ce n'est pas des preuves! moi je suis bien sûr d'avoir vu un domino noir à la Gaîté, et masqué même... Et je me souviens bien de la pièce... on parle de chevaux dedans et de la place du Carrousel, et à la fin on voit l'empereur. On se bat, on se bouscule, et c'est bien amusant.... et ça se passe à Venise... oui, on voit Venise...

— Ah! raconte-nous la pièce, Bouchinot...

— Ah! oui, raconte-nous-la...

— Écoutez bien... D'abord, quand ça commence... Ah! je ne me souviens plus du commencement, mais c'est égal; il y a toujours un jeune homme qui veut épouser une jeune fille... et elle le veut bien, et la mère, qui ne le veut pas, le veut bien après... parce qu'elle reconnaît le portrait de celui qu'elle croyait que c'était un autre... Vous comprenez bien?

— Oui, oui... Mais le *Domino noir?*

— Attendez-donc : alors il y a un gondolier..... qui est tout débraillé, en chemise... Mais c'est un bon... Il aime le jeune homme parce que... Je ne sais plus pourquoi, c'est égal... il leur dit : Ah! sacrédié! ah! mille noms d'un nom!... Ah! fichtre!... et beaucoup de choses comme ça pour rassurer la jeune fille et son amoureux. Ceux-ci, qui sont bien contens d'entendre ça, n'ont plus peur du tout...

— *Colimaçon borgne... montre moi tes cornes...*

— Poulot, tais-toi donc, ou nous allons écraser ta vilaine bête...

— Eh ben! quel mal que je fais?... Est-ce qu'on ne peut pas chanter à présent?

— Tu n'entends donc pas que Bouchinot nous raconte *le Domino noir?* une pièce qu'il a vue à la Gaîté.

— Qu'est-ce que ça me fait! on ne me mène jamais au spectacle, moi... Papa dit qu'on ne doit pas y aller avant vingt ans.

— Ah! pauvre serinard!... C'est qu'il n'a pas d'argent pour t'y mener, ton père!...

— Pas d'argent!..... Ah! il en a plus que le tien, j'en suis bien sûr...

— Plus que le mien... Papa est très-riche, entends-tu? et pourquoi donc que le tien a toujours le même vilain habit vert tout rapé et un petit chapeau crasseux quand il vient te voir à la pension?...

— Son habit n'est pas vieux du tout; la preuve, c'est qu'il doit m'en faire faire un neuf avec celui-là l'année prochaine, si j'ai un prix.

— Ah! ah! ah!

— Et ta pièce, Bouchinot, achève donc avant d'arriver à ta porte...

— C'est juste. Alors... je ne sais plus où j'en étais... c'est égal. On court sur le théâtre en poussant de grands cris. Le *Domino noir* arrive... c'est un homme qui est poudré, qui a une queue et qui est très méchant, avec un masque en velour...

— Ah! voilà le Château-d'Eau..... Ah! on glisse là-bas sur le boulevard; les gamins...

— Oh! quel dommage de ne pas pouvoir aller glisser aussi...

— En voilà un qui va joliment...

— C'est étonnant! le voilà par terre; pif!... patatras... Un, deux, trois à terre...

— A la chie-en-lit lit lit...

— Dis-donc, Francaleux, toi qui fais le savant, sous quel règne que ça été bâti, le Château-d'Eau? Je parie que tu ne sais pas!...

— Ah! ce malin!... Je le sais mieux que toi!

— Eh bien! voyons, réponds, sous quel règne?

— Parbleu... sous le règne d'un roi qui aimait les châteaux-d'eau. C'est pas difficile à se rappeler!

— Mais quel roi? cornichon, quel roi?... Tu vois bien que tu ne peux pas le nommer.

— C'est Louis XIV. Il a fait bâtir ça en même temps que la porte Saint-Denis..... et la preuve, c'est qu'il y a des lions.

— Pas du tout! c'est l'empereur qui a fait bâtir le Château-d'Eau, je l'ai souvent entendu dire à mon père...

— Non, c'est Louis XIV.....

— Je te parie un sou de fromage d'Italie?

— Ah! messieurs! messieurs... une bataille... Tenez, là-bas sur le boulevard, deux hommes qui se battent..... Ohé! ohé!

— Il y en a un qui n'a plus de cravate...

— Ne me poussez donc pas! sont-ils ennuyeux... ils vont faire tomber mon petit colimaçon...

— Pouf! pouf!... oh! comme ils se donnent des coups de poing...

— Je suis sûr que c'est le grand qui a raison...

— Si j'étais là, je me battrais pour le petit, moi... je parie qu'il rossera l'autre... On ne peut plus les voir, c'est dommage...

— Ah! messieurs, entendez-vous le tambour..... c'est de la troupe qui va passer...

— Oh! quel bonheur... les soldats viennent par ici... ils vont passer devant nous..... Est-ce que Jean ne va pas arrêter...

— Si, il arrête...

— Oh! les voilà... r'lan! r'lan... plan! plan! plan! r'lan, r'lan...

— Vois-tu l'officier à cheval, devant, c'est le commandant.

— Quand je serai grand je veux être commandant aussi, je me ferai officier tout de suite.

— Ah! tu crois qu'on est officier comme ça, toi... tu ne sais pas qu'il faut être mousse avant!

— Mousse! c'est sur mer qu'on est mousse, pour devenir colonel d'un vaisseau...

— Ah! voilà Jean qui repart, il ne nous laisse pas seulement le temps d'écouter les tambours..... r'lan! r'lan! plan! plan! plan!...

— *Colimaçon borgne... montre-moi tes cornes...*

— Poulot, tu verras, si tu apportes encore ton colimaçon demain, on te fera mettre en retenue pendant la récréation.

— Et ta pièce, Bouchinot, finis donc de la conter...

— Ah! oui... où en étais-je?... C'est égal. Le domino noir, qui a une queue et qui est poudré, amène avec lui tout plein d'autres dominos qui ont un petit sac sur la tête, avec deux trous pour les yeux... C'est superbe! ça fait peur... Alors, on tire une porte à secret au fond, et... Ah! me voilà arrivé.

— Adieu... je vous dirai la suite demain...

— Dis-donc, Bouchinot!... Bouchinot!... est-il tué le domino noir...

— Oui, d'un coup de pistolet...

— Ah! bon, bravo!...

Bouchinot descend de la voiture devant sa porte et rentre chez ses parens. La voiture repart. Un peu plus loin elle descend M. Poulot avec son colimaçon, puis un autre élève, puis un autre encore. Mais si le nombre des voyageurs diminue, la conversation se soutient toujours. Tant qu'il reste plus d'un écolier dans la voiture, les remarques, les ricanemens, les éclats de rire continuent. Jamais route ne se fera plus gaîment que celle de ces petits hommes qui reviennent ainsi de leur pension ou se rendent le matin à leur classe, dans l'omnibus du pensionnat.

Une fois cependant, la voiture des élèves fut cause d'une scène d'un autre genre : un petit garçon de sept ans, nommé Charles, était depuis peu de temps externe dans un pensionnat qui avait aussi sa voiture; le petit garçon avait témoigné la plus grande joie en se voyant emmené par deux bons chevaux et en se sentant rouler dans les rues de Paris. Fils unique d'une pauvre veuve qui s'imposait de grands sacrifices et travaillait souvent en journée pour donner de l'éducation à son fils, le petit Charles n'avait jamais été en voiture avant de monter dans celle de son pensionnat, aussi était-ce un de ceux auxquels la route causait le plus de plaisir, et qui, pendant tout le chemin, paraissait le plus heureux de se sentir voituré.

Un jour cependant, on était en hiver, le temps était froid et pluvieux, les enfans retournaient au domicile de leurs parens, et le petit Charles, que l'on avait vu jusqu'alors gai et rieur comme ses camarades, revint tout à coup silencieux et triste après avoir regardé dans la rue.

Le lendemain, la voiture, qui prenait chaque jour le même chemin, passait au même endroit où Charles avait regardé la veille. L'enfant s'empressa de porter ses regards dans la rue, il chercha quelque temps, puis la même tristesse s'empara de lui, et l'on vit même des larmes rouler dans ses yeux.

Le jour suivant, la pluie tombait encore avec violence au moment du départ, lorsque le petit Charles, le cœur gros, les yeux baissés s'avança vers le maître de pension, et lui dit :

— Monsieur, j'aimerais mieux m'en aller à pied.

— Comment, mon ami! dit le maître, tu voudrais t'en aller à pied... mais je ne comprends pas cela : toi, qui semblais si joyeux d'aller en voiture, qui en témoignais un si grand plaisir! Tu voudrais maintenant t'en retourner chez toi à pied..... et quel moment choisis-tu pour cela! C'est lorsqu'il pleut à verse... lorsqu'il fait un temps affreux...

— Ah! c'est pour cela, monsieur, que je voudrais aussi être... à pied.

— Explique-moi donc ce qui peut te donner ce désir...

— Monsieur... c'est que... depuis deux jours... Quand nous passons rue Saint-Martin... j'aperçois maman qui sort de la maison où elle travaille... et se dépêche... marche bien vite pour arriver chez nous en même temps que moi. Mais ma pauvre maman est bien mouillée, elle... et... ça me fait de la peine d'être en voiture pendant qu'elle est à pied... j'aimerais mieux être mouillé avec elle...

Le maître prit le petit Charles dans ses bras; il l'embrassa tendrement et voulut, ce jour-là, le ramener lui-même à sa mère, à laquelle il raconta ce que le petit garçon lui avait dit, en ajoutant :

— Vous avez un bon fils, madame, nous tâcherons de lui donner beaucoup de science, beaucoup de talent, afin que par le savoir il puisse arriver à la fortune; car alors, vous devez être certaine que son plus grand bonheur sera de la partager avec vous.

Laissons donc nos enfans aller en voiture, lors même qu'ils devraient ne pas en avoir plus tard!

Ch. Paul de KOCK.

# ÉTUDES DE VOYAGES.

## LES INDIENS DU SÉNÉGAL.

Caractère des Indiens. — Vices importés par les Européens. — Beauté physique. — Couleur. — Physionomie. — Tatouage. — Toilette des femmes. — Costumes. — Goût pour les habits européens. — Armes. — Les Indiennes. — Village indien. — Maisons. — Aventure. — Pirogues. — Nourriture. — Cuisine. — Boissons. — Poterie. — Vannerie. — Musique. — Repas. — Danse chaoin. — Conteurs. — Danse des oiseaux. — Mariages. — Conditions des femmes. — Naissance. — Éducation. — Médecins. — Sorciers. — Pharmacopée. — Religion. — Tonnerre. — Tamaraca. — Esprits malfaisans. — Jeûnes. — Esprits protecteurs. — Sépultures. — Perfection merveilleuse des sens.

On se fait assez généralement en Europe une fausse idée pes Indiens, sans tenir le moindre compte du passé. On attribue au fond de leur caractère ce qui n'a souvent été que l'effet de représailles, et on oublie que la barbarie avec laquelle ils ont été traités lors de la découverte de l'Amérique et souvent depuis, a rendu quelquefois leur vengeance sanglante et terrible. Selon moi, ils ne s'expliquent et ne se comprennent que par le passé. Ce qu'on regarde en eux comme de la perfidie et de la cruauté n'est au fond que le fruit des souvenirs des cruautés exercées contre eux-mêmes. Ces souvenirs ont fini par faire partie de leur sang.

L'Indien est de sa nature craintif, défiant et rusé. Forcé

de se mettre en garde et de se tenir toujours dans un état de défense contre les nouveaux hôtes qui ne cessaient de l'attaquer en ennemi et venaient lui apporter, à lui le libre enfant des forêts, l'esclavage ou la mort. il a été obligé d'opposer l'adresse à la force et quelquefois le désespoir à la violence. Mais lorsqu'il n'est pas contraint par des circonstances extérieures à sortir de son caractère primitif, on trouve en lui de la douceur et de la bonne foi; il est réellement l'enfant de la nature. On ne peut disconvenir cependant, ainsi que je l'ai dit plus haut, qu'il n'ait perdu quelque chose de sa simplicité primitive. Les Européens lui ont fait connaître de nouveaux besoins et ont excité en lui des goûts inconnus auparavant. Le nécessaire lui suffisait dans ses forêts, dont la richesse pourvoyait amplement à ses désirs, et peu à peu le superflu est devenu pour lui un besoin indispensable. Les vices des nations policées se sont



Indiens en voyage.

réunis chez lui à ceux des peuples sauvages. Ces deux élémens divers de destruction morale ont contribué presque autant que l'oppression à abâtardir sa nature primitive, si franche et si généreuse. Ainsi les Indiens, jadis si nombreux et si redoutables, disparaîtront par degrés et finiront par ne plus former qu'un seul corps de nation avec les colons. Cette fusion sera lente sans doute, mais elle me paraît infaillible, parce qu'elle est amenée par la force même des choses, c'est-à-dire qu'elle appartient à l'industrie, au commerce, à la civilisation. Les Indiens ou Caraïbes qui habitent Surinam et les pays environnans sont généralement bien faits et bien proportionnés, sains, forts, vigoureux. Ils ne présentent guère de difformités corporelles, et hormis les cas d'accidens, il est fort rare de trouver parmi eux des bossus ou des boiteux.

La couleur générale de leur teint est basanée, tirant sur celle du cuivre rouge. Cependant ils sont, en naissant, aussi blancs qu'un Européen; mais cette blancheur disparaît au bout de quelques jours pour faire place à la teinte cuivrée qui est naturelle à leur race. En général, il y a entre les Indiens des diverses tribus une grande conformité de traits.

Les hommes sont généralement d'un caractère bon, et on peut tout obtenir d'eux avec de la douceur, des caresses et surtout des boissons fortes; mais leur ivresse est presque aussi redoutable que leur colère. Ils sont cruels dans leurs excès comme ils le sont dans leur vengeance. Les traits de leur figure sont assez agréables, et cela se remarque principalement chez les jeunes gens, quoique l'on y trouve un certain fonds de mélancolie qui provient de l'abrutissement et des excès de boissons fortes, auxquels ils se livrent avec une ardeur presque incroyable.

Ils ont le front aplati et enfoncé, les yeux noirs et ordinairement petits, les dents fort belles, qu'ils conservent jusqu'à un âge fort avancé. Ils ne sont jamais attaqués de ces maux de bouche si communs en Europe. Leurs cheveux,

courts et aussi noirs que du jais, ne deviennent gris que dans la vieillesse.

Ils se tatouent généralement le visage de raies noires et rouges; les premières avec du jus de genippa et les secondes avec du roucou. Leur couleur favorite, de même que chez tous les peuples sauvages, est le rouge. Ils s'en frottent les cheveux, la tête, le cou, les épaules, et quelquefois d'autres parties du corps. On dirait, en les voyant




Indien et indienne.

d'une certaine distance, qu'ils ont reçu des blessures; plusieurs s'en appliquent aussi jusqu'à la moitié des jambes, ce qui fait l'effet de brodequins.

La nature leur a donné peu de barbe; mais, aussitôt qu'elle pousse, ils se servent de pinces faites avec des coquilles pour se l'arracher.

Il y a des femmes qui, pour s'orner la figure, se percent la lèvre inférieure et y passent une épingle, ou un os, ou même un morceau de bois auquel elles attachent quelques grains de verre. D'autres se percent les narines pour y pendre une espèce de caracoli, qui tombe sur leur bouche. J'ai touché cet ornement, qui m'a paru être de l'argent ou du platine. Les Indiens m'ont assuré que leur pays contenait une grande quantite de ce métal. Les hommes s'en servent aussi pour s'en parer les oreilles, en les perçant et en y introduisant peu à peu, et à la longue, des morceaux de ce métal, longs de deux à trois pouces. Plus souvent, néanmoins, ils se servent de bois ou d'un os d'un ennemi. Quelquefois ils n'arrangent ainsi qu'une oreille.

Ils ont sur la tête des chapeaux faits de plumes de différens oiseaux. Quelquefois ils se contentent de quelques plumes de couleurs variées. D'autres mettent un bonnet; d'autres enfin s'entourent la tête d'une bande de peau de tigre; mais la plupart vont nu-tête.

La manière de s'habiller des Indiens est très-simple, et, pour mieux dire, ils ne portent presque aucun vêtement. Quand on leur parle de leur nudité et qu'on a l'air de la leur reprocher, ils répondent qu'étant arrivés nus au monde, c'est une folie de contrarier la volonté de la nature, et de couvrir ce qu'elle a laissé découvert.

Cela me rappelle la réponse d'un chef indien qu'on avait habillé à l'européenne et qui fut fait prisonnier par les Espagnols. Le général qui commandait en dernier lieu ayant demandé qui il était :

— Fais-moi ôter ces vêtemens, dit l'Indien, afin que je me reconnaisse.

Les hommes ont autour des reins une corde ou une ceinture de couleur foncée, le plus souvent rouge, qui leur sert à porter un couteau sans gaîne. Une bande de toile de coton rouge ou bleu, large d'une demi-aune et longue de quatre à cinq, passe entre leurs jambes. Les deux bouts, qu'ils laissent pendre, l'un par devant, l'autre par derrière, volent au gré du vent, et quelquefois ils les relèvent le long de la cuisse ou sur l'épaule. Il y en a qui portent une espèce de dalmatique, ou manteau long, de deux à trois aunes en carré, qu'ils mettent autour des reins ou sur les épaules.

Rien n'est plus comique à voir qu'un des chefs ou capitaines indiens venir au fort des Européens ou chez quelque autorité de la colonie, avec un habit rouge galonné, sans chemise ni culotte, un chapeau rond galonné sur la tête et tenant à la main un bâton pareil à ceux que portent nos tambours-majors. Toute la tribu marche derrière lui à une certaine distance; les femmes et les enfans ferment la marche.

Ce chef est ordinairement un vieillard et toujours le plus habile guerrier de la tribu. Il se fait obéir au premier signe, et ses moindres paroles sont regardées par tous les siens comme des oracles.

Leurs armes sont des arcs qui ont ordinairement cinq à six pieds de longueur et qui sont faits du bois appelé letterhout : ils en ont cependant qui sont d'une moindre dimension. Les enfans en font pour s'exercer et pour leurs jeux; la longueur en est d'environ dix-huit pouces, et ils sont ordinairement faits de jonc. Les flèches ont trois pieds à trois pieds et demi de longueur et sont en jonc ou en bois de palmier. A six pouces de leur extrémité, on les orne de plumes de perroquet; les pointes, en fer ou faites d'arêtes de poissons, sont très-artistement travaillées. D'autres flèches leur servent à tirer le poisson, quand il n'est qu'à deux ou trois pieds de profondeur sous l'eau. Celles dont ils font usage contre leurs ennemis sont empoisonnées par le suc de l'arbre appelé mancenillier.

Les Indiens se servent aussi de lances ou piques qu'ils jettent avec une grande adresse. Ils font des sarbacanes avec des joncs de neuf à dix pieds de long. La petite flèche très-mince qu'ils placent à l'un de ses bouts est enveloppée de coton. Ils la lancent ainsi à cent trente pas, par la seule puissance de leur souffle et avec assez de force pour tuer les petits animaux, oiseaux ou quadrupèdes.

Ils ont aussi différentes sortes de massues qui sont faites d'un bois dur et noir, quelquefois veiné ou jaspé. Les unes sont rondes et longues de deux à trois pieds; les autres sont plates, à peu près en forme de sabres, et le bout est orné de plumes. Ils en fabriquent qui sont de forme carrée et qui n'ont qu'un pied à un pied et demi de longueur.

Toutes ces armes, ainsi que les frondes et le couteau de chasse, deviennent fort meurtrières entre leurs mains, surtout dans leurs momens de colère, ou lorsqu'ils sont animés à la guerre.

Ce n'est que depuis l'arrivée des Européens que les Indiens connaissent l'usage du fusil, du sabre et de la hache. Ils se servent du premier à la manière des nègres, en appuyant la crosse contre la hanche droite.

Les femmes indiennes sont généralement plus petites que les hommes, mais elles sont très-bien faites, surtout les jeunes filles, qui ont peut-être un peu trop d'embonpoint. Elles ont la voix et le caractère doux, la figure ronde, le front plat, les dents extrêmement blanches, la bouche petite et les yeux noirs. Les cheveux sont de la même couleur et très-longs. Elles les relèvent en tresse et les attachent par derrière au moyen d'une agrafe. Quelquefois elles les portent à la manière chinoise, coupés droits et courts par devant. Elles mettent à leurs oreilles des plaques d'argent qu'elles appellent des *oupellets*. Quelquefois aussi elles ont des *caracoles* suspendus aux narines, comme les hommes, ou de grosses épingles dont elles se percent la lèvre inférieure. Elles s'entourent le cou de colliers de verre ou de corail. Quelquefois elles y joignent des dents d'animaux ou celles d'un ennemi vaincu par leur mari. Sur le bras et au-dessus du coude elles placent des bandes de toile blanche en forme de bracelets. Les femmes qui habitent la partie haute du pays mettent, dès leur enfance, un tissu de petites cordes dans le bas et dans le haut de la jambe. Elles se serrent très-fortement pour avoir de gros mollets et la jambe bien faite. Elles sont très-coquettes, et les mots *mooi* et *krien* (belle et jolie) leur sont fort agréables à entendre. Il est seulement fâcheux que, pour paraître belles, elles se peignent de roucou la figure et d'autres parties du corps. Sur le rouge, elles collent des toupes de coton blanc ou de plumes de différens oiseaux.

Les Indiennes portent généralement autour des reins une bande de toile à laquelle elles attachent une pièce de toile rouge ou bleu foncé tirant sur le noir et teinte avec le jus du genippa. Il y en a, dans certaines tribus voisines, qui mettent une petite camisole ornée de razades de différentes couleurs; d'autres revêtent un *chony*, espèce de jupe ou de robe longue sans manches. Ce sont principalement celles qui habitent vers le Pérou ou sur les bords du fleuve des Amazones. On les appelle *Arouacas*.

Un village indien est ordinairement habité par vingt à trente individus, tant hommes que femmes, et ils sont

sous le commandement d'un chef ou capitaine appelé dans leur langue *granman*. Ils construisent leurs maisons, ou carbets, d'une manière très-économique. Elles se composent de quelques pièces de bois fourchues et enfoncées dans la terre. Le toit est fait en lattes de bois de palmier, qui sont ensuite recouvertes de feuilles de jonc, de bananier ou de pinacre tellement bien jointes ensemble que l'eau ne peut pas les traverser. On ne voit à ces cabanes ni portes ni fenêtres; leur grandeur est proportionnée au nombre des individus qui doivent l'occuper.

Les Indiens ont en général peu de résidences fixes; tantôt ils habitent les bois ou le long des criques ou des rivières; tantôt ils se retirent dans les plantations ou sur les bords de la mer. Quand ils sont dans l'intention de changer de lieu d'habitation, ils font choix d'un emplacement, et s'occupent à l'aplanir pour y construire leur carbet. Cela fait, ils préparent à l'entour le terrain nécessaire à la culture. Ils y sèment de la cassave, du manioc, des bananes et du maïs, ou blé de Turquie; mais jamais plus que ce qui est absolument indispensable à leur consommation, car ils ne connaissent aucun besoin au delà des besoins réels de la vie.

Étant un jour allé visiter un village indien avec M. Noble, de Noribo, je me mis à dessiner tandis que mon compagnon s'était livré à la chasse. La vue d'une jeune Indienne me frappa, et je tâchai de reproduire son portrait sur mon portefeuille. Elle m'aperçut et s'approcha aussitôt de moi. Alors je lui offris un collier de perles, qu'elle regarda avec une certaine indifférence et sans réellement l'accepter: car, chez cette nation, une jeune fille ne peut accepter aucun présent, si minime qu'il soit, si ce n'est de l'homme qu'elle désire avoir pour mari. Elle me demanda si j'avais une femme et des enfans; je lui dis que non. A cette réponse négative, qui parut beaucoup l'étonner, elle alla trouver un vieillard qui était près de là, et revint avec lui, ainsi que plusieurs femmes et enfans, pour voir ce que je faisais. Le vieillard me tendit franchement la main et m'embrassa. Je lui montrai mes dessins; mais quand il eut vu dans mon livre le portrait d'un Indien d'une tribu ennemie, ses traits changèrent tout à coup, et d'un air irrité il prononça ces mots: *Méchant esclave*. Pour calmer la colère du vieillard, je frappai moi-même sur le dessin en répétant: *Méchant esclave*, et il reprit aussitôt sa figure riante. Je distribuai quelques colliers qui furent reçus avec indifférence, et je continuai à dessiner la jeune Indienne, qui se prêta à poser devant moi avec la plus grande complaisance. Je leur donnai un peu de dram, qu'ils burent à ma santé; la jeune Indienne m'apporta un morceau de pain de cassave, et, après leur avoir serré cordialement la main, je me rendis dans un autre village. Malgré la défiance si naturelle que l'on remarque dans la plupart de ces peuplades, elles possèdent une incroyable finesse d'instinct qui leur fait deviner les intentions de ceux qui viennent les visiter. Quand elles voient que vous venez chez elles sans esprit d'hostilité ou d'espionnage, vous êtes sûr de recevoir toujours la plus franche hospitalité et l'accueil le plus fraternel.

La chasse et la pêche sont une des occupations habituelles des Indiens. Lorsqu'ils y vont, leurs femmes sont obligées de les suivre, chargées des provisions nécessaires. En outre elles sont chargées d'aller chercher le gibier que le chasseur a abattu et de le porter sur leur dos au carbet. J'ai vu un jour une jeune et intéressante Indienne qui revenait de la chasse avec son mari; celui-ci ne portait tout simplement que son arc et ses flèches, tandis que la femme marchait derrière lui, courbée sous le fardeau d'une grosse botte de bananes, d'un enfant qu'elle tenait à la mamelle, d'une calebasse remplie de chica, ou boisson, et elle avait en même temps au bras un panier rempli de poisson ou de gibier.

Quand les Indiens vont à la pêche, ils se servent de canots, ou pirogues, de neuf à dix pieds de longueur et de quatre pieds de largeur. Ces embarcations sont faites d'une seule pièce et consistent en un tronc d'arbre creusé. Leurs grandes pirogues se composent ordinairement de neuf planches jointes fort artistement avec des cordes. Quelques-unes ont de vingt à trente pieds de longueur et sont garnies de voiles carrées: ils s'en servent pour leurs courses en mer, soit à la rame, soit à la voile. Ils y entretiennent continuellement du feu: ce sont les femmes qui sont chargées d'y veiller.

Quand les Indiens sont de retour de la chasse ou de la pêche, ils ne cherchent que le repos, dont ils font leur premier délice, et se couchent, soit dans leurs hamacs, soit par terre, tandis que les femmes, qui sont loin d'être aussi paresseuses que les hommes et sur lesquelles du reste tombent tous les soins de la vie, s'occupent du ménage.

La principale nourriture de ces peuplades consiste en gibier, en poisson frais ou fumé, en crabes, en tortues, en patates, en maïs et en cassave, dont ils font du pain et de la boisson. Leur manière de faire la cuisine est très-simple et très-naturelle. Les épices, si pernicieuses en Europe, leur sont inconnues. Leurs viandes, ainsi que le poisson, sont bouillies ou rôties. Pour ce dernier moyen, ils se servent de trois ou quatre morceaux de bois dont ils forment une espèce de gril qu'ils placent sur la braise à deux pieds de hauteur environ, ce qui dessèche la viande et lui donne un goût de fumée qui ne leur déplaît ni les incommode. Ils se servent rarement de sel; mais, d'un autre côté, ils font une grande consommation de piment.

La boisson ordinaire de l'Indien se compose de chica, qui se fait de la manière suivante. On met dans un grand pot des oranges amères avec quelques petits pains de cassave et de patate. On laisse fermenter le tout pendant quelques jours avec une certaine quantité d'eau, et on s'en sert ensuite après l'avoir passé dans un tamis. Cette boisson suffit pour enivrer l'Indien, qui est en général très-porté aux excès de la boisson et qui se livre ensuite à toutes sortes de désordres.

Le carbet d'un Indien n'est ordinairement meublé que de ce qui lui est strictement nécessaire. La partie principale de son mobilier est un hamac de cinq à six pieds de long sur dix à douze de large, dont les deux bouts sont fixés ensemble par plus de cinquante petites ficelles et une longue corde à chaque bout pour le suspendre, soit à deux forts bâtons plantés en terre, soit à deux des pièces de bois qui soutiennent le carbet, soit à quelques arbres dans la forêt.

Ordinairement, et surtout dans les bois, les femmes sont chargées d'entretenir sous le hamac un feu continuel, qui a le double avantage d'effrayer et d'éloigner les bêtes féroces et de faire disparaître les moustiques et autres sortes de moucherons ou d'insectes qui pourraient les incommoder. Leurs ustensiles de cuisine consistent en calebasses, en poteries et plats fabriqués par les femmes. Elles se servent pour cela de la cendre d'un arbre appelé dans le pays kwepie. Elles la pulvérisent encore davantage dans un mortier en bois, la passent au tamis, la façonnent ensuite, l'exposent à l'air, la mettent au four et la vernissent. Elles en font qui peuvent contenir jusqu'à cinq ou six galons, et l'eau s'y conserve aussi fraîche que si elle sortait d'une glacière.

Les femmes font aussi une grande quantité de paniers, ou pagales, pour conserver tous les petits ustensiles de ménage. Des arcs, des flèches, des fusils, des haches et des piques sont suspendus aux pièces de bois qui soutiennent le carbet.

Les instrumens de musique des Indiens consistent principalement en flûtes, en une espèce de trompettes et en tambourins faits d'un tronc d'arbre scié, creusé et couvert d'une peau de tigre.

Ils ne connaissent pas l'usage des chaises : quelquefois cependant ils s'asseyent sur un morceau de bois carré pour manger et pour boire ; le plus souvent ils se couchent sur le ventre et à plat par terre, en s'appuyant sur les coudes. Leur calebasse est placée devant eux, et ils mangent avec les doigts. Ils prennent leurs repas seuls ; quand ils ont fini, ils vont s'étendre dans leur hamac, et alors leurs femmes et leurs enfans mangent à leur tour. Il n'y a point d'heure fixe pour les repas, et ils ne mangent jamais que lorsqu'ils en sentent le besoin.

Leur divertissement habituel consiste dans une danse qu'ils appellent *chaoin*, et qui offre plutôt le spectacle de l'ivresse et du délire que celui d'une danse réelle. Il est impossible de se figurer quelque chose de plus désordonné et de plus sauvage. Ce sont les mouvemens les plus brusques et les plus vifs, les contorsions les plus animées et les plus furieuses qu'on puisse imaginer. Vous diriez que ces corps sont prêts à se briser, ces membres prêts à se disloquer, ces muscles prêts à se rompre dans les attitudes violentes et forcées qu'ils prennent tour à tour. L'œil a presque de la peine à les suivre et à saisir les poses diverses dans lesquelles ils se présentent. Cette danse folle a pour eux un attrait si souverain qu'ils ne laissent échapper aucune occasion de s'y livrer. Toute chose devient pour eux un prétexte au chaoin. Ils commencent, et les danseurs se mettent en train. Ils se tiennent deux à deux, et alternativement se courbent et se redressent avec rapidité. Ils tournent sur eux-mêmes, se jettent à droite, à gauche, se raccourcissent et s'allongent. Souvent vous ne pouvez comprendre comment la structure anatomique peut se prêter à ces mouvemens fous. Quelquefois les hommes forment, en se donnant la main, des *ronds*, dont les femmes occupent le milieu, et ils tournent comme un tourbillon autour d'elles. Ce tumulte, qui est toujours accompagné de chants et de paroles sans suite et sans mesure, dure quelquefois des nuits et des jours entiers. Souvent il est tout à coup interrompu pour prêter l'oreille à quelque narrateur qui raconte l'histoire de la vie ou des exploits des ancêtres de la tribu, ou bien sa propre histoire et des traits relatifs à sa famille ou à ses querelles personnelles. Il dit les crânes brisés par un casse-tête, les ennemis foulés à ses pieds, les guerres acharnées livrées à ses ennemis. Les drames les plus sanglans, les scènes les plus




1, arcs ; 2, flèches ; 3, harpons ; 4, javelots ; 5, tablier ; 6, coiffure ; 7, collier ; 8, armes diverses ; 9, flûtes.

terribles ont là leur conteur. Puis viennent les folies de tout genre. Le conteur prend un air de loustic. Il dit tout ce qui lui passe par la tête et ce qu'il croit pouvoir contribuer au plaisir de la fête et à l'amusement des assistans.

A tout ce bruit vient se joindre celui de plusieurs instrumens qui ressemblent à des flûtes et qui sont faits d'un morceau de jonc percé d'un ou de plusieurs trous, et dans lequel ils soufflent plus ou moins fort; cette musique est accompagnée, par intervalles, d'un coup de tambour et du son aigu d'une espèce de trompette faite d'un jonc long de quatre à cinq pieds avec un bout de corne de bœuf.

Tout ce mélange de chant, de cris, de sons d'instrumens forme un ensemble qui n'a rien de gai et qui s'accorde assez bien avec la figure et l'air des danseurs.

Souvent ils s'arrêtent au milieu de leur danse et de leurs bruyantes exclamations pour aller boire du chica, qui leur est versé par les femmes. Ceux que l'ivresse a abattus et a presque rendus incapables de se remuer ne quittent pas pour cela tout à fait la partie; car, après avoir dormi par terre et dans le premier endroit, propre ou non,



Halte de sauvages indiens.

qui se trouve à leur portée, ils reviennent occuper leurs places à la danse et recommencent avec une nouvelle fureur.

C'est dans ces sortes de rencontres que souvent les disputes se renouvellent et qu'ils cherchent à se venger de leurs ennemis. Enfin il est rare que ces divertissemens se terminent sans des querelles et des luttes sanglantes et meurtrières.

La jeunesse des deux sexes se livre également à la danse; mais celle-ci est d'une autre espèce, et beaucoup plus calme. Les danseurs et les danseuses ont alors le corps tatoué de rouge et portent sur la tête, ainsi qu'autour du corps, des ornemens en plumes de flamens et d'autres oiseaux de couleur très-éclatantes et très-bigarrées.

Cette danse s'appelle la *danse aux oiseaux*. Voici comment les danseurs procèdent à ce jeu, qui ne manque ni d'originalité, ni d'incidens souvent bizarres. Les hommes vont d'abord se cacher dans les bois ou derrière les arbres. Ensuite, les femmes ou les filles se disposent, accroupies les unes derrière les autres, et se mettent à contrefaire, avec un talent parfois étonnant d'imitation, les cris et les sifflemens de différens oiseaux. A cet appel ou à cette provocation, les hommes répondent aussitôt par d'autres cris, en contrefaisant les bêtes féroces, les singes ou les porcs. Quelques momens après, ils sortent du bois, et aussitôt que les femmes les aperçoivent, elles se mettent à sauter comme des grenouilles en se tenant toujours accroupies. Les premiers en font autant, et ils se mettent ainsi à courir tous les uns après les autres. Ce manége, vraiment drôle, se continue pendant quelque temps avec une vivacité extraordinaire. C'est un mouvement, un pêle-mêle aussi pittoresque que divertissant. On tombe, on se relève, on s'évite, on se poursuit. Et, quand cela a duré ainsi pendant un certain temps, chacune des filles finit toujours par se laisser attraper par celui seulement pour lequel elle a quelque inclination.

Une chose qui est très-remarquable, c'est que dans toutes les réunions des Indiens, et au milieu des plus grands excès, il y a presque toujours un homme de chaque tribu ou même de chaque famille qui se maintient dans un état

complet de sobriété, dans la prévision de ce qui pourrait arriver et pour maintenir l'ordre, en cas que l'un ou l'autre fût disposé à le troubler. Il sert aux autres de guide et de mentor, et veille surtout à ce qu'il n'arrive rien aux femmes et aux enfans.

A Surinam, comme chez presque tous les peuples sauvages, les formalités et les cérémonies qui précèdent et accompagnent les mariages sont d'une simplicité presque primitive. Voici comment les choses se passent ordinairement. Lorsqu'un Indien est dans l'intention de prendre une fille pour sa femme, il commence par lui apporter le produit de sa chasse ou de sa pêche, ou bien il étale à ses yeux ses trophées de guerre, s'il a eu l'occasion d'en conquérir, les dépouilles ou le crâne d'un ennemi. Si la jeune fille accepte ces cadeaux, c'est une preuve qu'elle consent à le prendre pour maître et mari. Vers le soir et lorsque le prétendu est de retour de la chasse, elle lui apporte dans son carbet de l'*ouil-pot*, ou ragoût de poissons. Puis elle s'en retourne chez elle.

Le lendemain, on fixe le jour de la célébration du mariage; mais, en attendant, les parens et les amis cherchent à se procurer d'abondantes provisions en poisson et gibier pour le festin de rigueur. Quand le jour fixé est venu, le jeune homme se rend chez sa future et lui dit :

— Je vous ai choisie pour femme.

Ces mots suffisent, et elle le suit à l'instant. Puis il y a un festin auquel assistent toute la famille et les amis, mais où les hommes se rassasient toujours les premiers, tandis que les femmes n'y sont jamais admises qu'après eux. Cet usage est tellement rigoureux que la mariée elle-même ne mange pas avec son mari.

L'Indien aime sa femme et en est même fort jaloux; mais il est le maître en toutes choses, et celle-ci, comme on a pu le voir plus haut, remplit avec lui le service et les devoirs d'une véritable esclave. Elle est journellement exposée à ses caprices et à sa brutalité. Il a le droit de la répudier et d'en prendre une autre, si cela lui convient. La seule galanterie que le mari consente parfois à faire à sa femme, c'est de lui donner, en temps de guerre, une partie de la chevelure de l'ennemi qu'il a vaincu.

Ce qui fait mieux connaître la dureté avec laquelle les Indiennes sont traitées, et la rude indifférence que leurs maris sont dans l'habitude de professer envers elles, c'est la coutume où elles sont, lorsqu'elles sont devenues mères, d'aller le lendemain avec leur nouveau-né à la rivière, pour s'y laver, elles et leur enfant. Lorsqu'elles reviennent au carbet, le mari se couche dans son hamac et reçoit les visites et les félicitations de tous ses amis. Sa femme lui fait alors de la bouillie qu'elle partage avec lui. Pendant ce temps-là, l'enfant est nu à terre, couché sur une natte ou sur un morceau de toile de coton. S'il a besoin de nourriture, il l'indique par ses mouvemens; sa mère s'approche pour lui donner le sein, et quelquefois se couche à côté de lui.

S'il y a des jumeaux, le père, selon un usage barbare consacré chez les Indiens, les place tous les deux dans une pagale, ou panier, et les lance à l'eau. Le premier qui surnage vivra. Le père le rapporte à la mère et va se coucher comme à l'ordinaire. Cette coutume inhumaine vient de la stupide persuasion où est l'Indien qu'un homme ne peut avoir qu'un seul enfant. Il laisse périr impitoyablement le second.

Une vieille négresse m'a assuré avoir elle-même sauvé des eaux une de ces malheureuses victimes et l'avoir élevée avec ses autres enfans. C'était une fille qui se trouve maintenant au village de Nikeri, où elle est mariée avec un créole.

Une Indienne ne nourrit jamais son enfant que pendant huit ou neuf mois. Elle ne l'emmaillotte et ne le berce jamais. Elle prétend avec raison que le premier procédé empêche leurs forces de se développer, et que le second les rend stupides et de mauvaise humeur; ce qui est assez remarquable, c'est qu'en effet on ne trouve chez eux, non plus que chez les nègres, ni infirmes ni idiots.

L'enfant, dès le moment de sa naissance, est mis par terre, comme je l'ai dit, et là, rien ne gênant ses mouvemens, il développe en liberté ses organes et donne à ses membres la souplesse, la force et l'agilité qu'on reconnaît en eux dans la suite.

Les Indiens sont ordinairement leurs propres médecins. On en trouve cependant parmi eux qu'on nomme *payas*, et qui font le métier de guérir; mais ce sont plutôt des charlatans ou des jongleurs qui profitent de la croyance où sont quelquefois des Indiens, qu'ils sont possédés du malin esprit : on croit pouvoir le chasser en jouant de la flûte, comme j'eus l'occasion de le voir un jour à un enfant. Ces médecins font disparaître le diable en dansant autour du carbet du malade et en tenant dans les mains des macans, ou espèces de calebasses entourées de grelots et ornées de plumes. Ceux qui ne peuvent point se procurer l'assistance de ces étranges médecins se guérissent eux-mêmes en se fournissant, dans les bois, des drogues nécessaires. Les femmes sont très-bonnes garde-malades et fort adroites. Plus d'un Européen en a fait l'expérience. Elles emploient avec succès le gayac et le sassafras pour la guérison des maladies si communes dans ce climat. Elles préparent aussi avec des plantes quelles connaissent seules, d'excellent sirop capillaire.

Les Indiens sont rarement malades. Les seules indispositions auxquelles ils soient souvent sujets sont les douleurs de tête et les relâchemens de ventre. Pour se guérir, ils usent de remèdes fort simples.

Il est assez difficile de dire si ces peuples ont, ou non, une religion. Au reste, les Indiens qui habitent la frontière et le long des côtes, et auxquels les Européens ont donné le nom de Caraïbes, paraissent en général être de vrais athées; car on n'a jamais trouvé chez eux ni temple ni vestiges d'aucune religion. On n'y rencontre même aucune trace d'idolâtrie, comme on en voit au Pérou et au Chili. Il y en a cependant parmi eux qui croient à une autre vie et à la métempsycose et qui pensent que le ciel existe de toute éternité, mais que la terre et la mer ont seules été créées. On en trouve même qui conservent sur l'Être suprême une tradition selon laquelle il aurait fait descendre son fils du ciel sur la terre pour tuer un serpent horrible qui dévastait une partie de l'Amérique. Après que le messager céleste aurait vaincu le monstre, il se serait formé, selon cette même tradition, dans les entrailles de l'animal des vers qui produisirent chacun un Caraïbe avec sa femme et peuplèrent ainsi la Guyane. La guerre cruelle que le serpent avait faite aux nations voisines fut continuée par les Caraïbes sortis de lui et qui les regardent toutes comme leurs ennemies.

Quant aux Indiens du Brésil, ils adoraient, sous le nom de Toupan, un certain esprit qui préside au tonnerre. Quand ils l'entendaient gronder, ils étaient toujours saisis d'une grande épouvante et ne manquaient jamais de dire en se prosternant :

— L'esprit est en colère.

Et ils cherchaient à le calmer en lui faisant des offrandes, selon quelques voyageurs, qui du reste, assurent n'avoir

jamais rencontré chez ces peuplades aucune autre trace d'idées religieuses, car elles n'ont pas même dans leur langage un mot qui exprime le nom de Dieu.

Le tonnerre est pour les Caraïbes sauvages la grande puissance, et ils croient tenir de lui la science de l'agriculture. Ils professent aussi un respect religieux et idolâtre pour le tamaraca, fruit qui ressemble beaucoup à une calebasse et auquel ils rendent de grands honneurs. Les prêtres, en visitant leurs tribus, ne manquent jamais de se munir de leurs maracas ou tamaracas, qu'ils font adorer solennellement en les ornant de belles plumes et en les élevant au haut d'un bâton qu'ils fichent en terre. Ils persuadent à leurs ouailles de porter à manger et à boire à ces maracas, parce que cela leur est agréable et qu'ils se plaisent à être régalés de cette manière.

On sait qu'à l'arrivée de Christophe Colomb à Saint-Domingue, les habitans de cette île avaient des images appelées Amis, qu'ils regardaient comme leurs dieux tutélaires et auxquels ils faisaient des sacrifices. Le roi était le grand pontife de cette religion. Ils adoraient aussi comme dieux suprêmes Toroataihe Toomoo et Tepapa, qui, selon eux, avaient d'abord été rochers. Ils admettaient, en outre, une race inférieure de dieux, auxquels ils donnaient le nom de Catuas et dont deux avaient été pères des hommes. Tane, fils du dieu supérieur et de Tepapa, était plus particulièrement invoqué, parce qu'on croyait qu'il prenait une part infiniment plus grande à la direction des affaires du genre humain.

Les Caraïbes des Antilles rendent un culte extraordinaire à ce qu'ils appellent Maboia.

Ils donnent ce nom à un mauvais principe, auquel ils attribuent tous les malheurs qui peuvent leur arriver ; c'est l'esprit du tonnerre, des tempêtes, des éclipses et des maladies. Ce culte sert à apaiser le génie qu'ils en croient la cause. S'il faut les en croire, il leur apparaît parfois sous des formes étranges et hideuses, tantôt dans le silence de la nuit, tantôt dans les mystérieuses profondeurs des forêts ; il trouble leur repos et les accable souvent de coups. Pour apaiser la colère de cet esprit malfaisant, ils fabriquent une espèce de voltes ou de petites figures qui ressemblent à celle qu'il a prise pour les visiter et les tourmenter. Ces figures, ils se les attachent au cou et s'imaginent être ainsi à l'abri des attaques de Maboia.

Souvent, dans leur singulier fanatisme, ou, pour mieux dire, dans leur aveugle superstition, ils se font dix fois plus de mal que le prétendu Maboia ne pourrait leur en faire, car ils se coupent la chair en son honneur avec des couteaux et s'exténuent par des jeûnes longs et opiniâtres.

Ils ont aussi une sorte de génies protecteurs, auxquels ils donnent le nom de Chemens et qu'ils regardent comme leurs anges gardiens destinés à veiller sur eux dans toutes les circonstances de la vie. Chaque Caraïbe a le sien. Ils leur offrent les prémices de toutes les choses, les premiers fruits de leur récolte, et lui font des offrandes qu'ils placent toujours, en son honneur, dans un coin de leur carbet, sur une natte étendue en guise de table sur le sol et autour de laquelle ils croient que les génies invisibles viennent se réunir pour boire et pour manger. C'est sous la forme de chauves-souris qu'ils se représentent les Chemens.

Les Indiens sont enterrés dans leurs carbets ou à l'endroit même où ils meurent. On commence par creuser en terre un trou carré, pendant qu'un paya danse près du corps avec ses calebasses emplumées pour éloigner l'esprit malin ; et, après avoir lié au mort les coudes sous les genoux, on l'enveloppe dans un sac de toile de coton avec ses armes et des provisions, comme s'il devait faire un long voyage. Toutes ces cérémonies sont ordinairement accompagnées des pleurs et des hurlemens des assistans, et enfin de mille contorsions qui leur servent à exprimer leur douleur. Parmi eux se distingue surtout la veuve, qui, pendant un temps assez long, continue de préparer et d'apporter au mort de l'ouil-pot et du chica. Elle les dépose sur sa tombe, et, en hurlant et en chantant, elle lui fait une foule de questions et de complimens, tels que : *visage riant, œil de splendeur, beau danseur, le plus vaillant, le plus brave, debout de bonne heure le matin, et le soir fort tard au lit.* Quand elle voit, au bout de quelque temps, que le mort ne répond pas, elle quitte cet endroit funèbre, lequel est aussi abandonné par toute la famille ; et, prenant son parti, elle cherche à se consoler avec un second mari de la perte du premier.

Lorsqu'on arrive chez ces peuples et qu'on les voit pour la première fois, on est tenté de les regarder comme très-misérables. Mais en y réfléchissant, on est forcé de convenir qu'ils sont plus heureux que la plupart des Européens. Ils ne connaissent ni le luxe ni même les commodités de la vie ; ils restent étrangers à tout ce qu'une nation civilisée présente de curieux et d'intéressant ; mais aussi ils jouissent d'une liberté qui est pour eux au-dessus de tous les biens. Ils ne connaissent de maîtres que leurs désirs, et ils ne sont jamais embarrassés pour les satisfaire. L'ambition et les petites passions de la société ne troublent point leur vie.

Du bois, des feuilles, du coton, des peaux d'animaux leur servent de vêtemens. Le maïs, la patate, la banane, la cassave, le gibier et le poisson suffisent pour leur nourriture. Quelquefois même ils joignent la chair du singe, qu'ils trouvent très-délicate.

L'ignorance complète dans laquelle vivent ces hommes les rend sans doute bien inférieurs à nous, mais elle n'influe en rien sur leur bonheur, et il est fort douteux qu'ils fussent plus heureux qu'ils ne le sont si on parvenait à introduire chez eux nos lois, nos connaissances et nos usages. De nombreux exemples prouvent que des sauvages qui ont eu l'occasion de vivre parmi les Européens, et même de connaître les aisances et les superfluités de l'Europe, n'ont cessé de regretter leur pays natal, et qu'aussitôt qu'ils en ont trouvé l'occasion, ils sont revenus au milieu de leurs compatriotes reprendre leur vie sauvage, et s'y sont trouvés plus heureux qu'ils ne l'étaient parmi nous. Il n'est pas une de nos villes qui vaille pour eux la forêt et la savane où ils sont nés, pas un des fruits de notre civilisation qu'ils ne dédaignent pour leur existence, qui pourrait se résumer en un seul mot, qui est tout pour eux : la liberté.

Ce qu'il y a de plus remarquable parmi ces hommes, c'est l'incroyable puissance d'instinct qu'ils possèdent. Sans cesse exposés aux mille dangers de la vie errante et sauvage, souvent en lutte avec les animaux des forêts, ils apprennent de bonne heure à en déjouer toutes les ruses. Tantôt c'est le chat-pard qu'il faut exterminer ; tantôt c'est le boa qu'il faut combattre ; tantôt c'est à un caïman des marais ou des savanes qu'il faut faire la guerre. C'est à tout cela qu'il faut disputer le sol qu'ils habitent. Leur existence est un combat continuel, non contre les besoins de la vie, qu'ils trouvent si facilement à satisfaire, grâce à la nature opulente et riche qui les environne, mais contre les ennemis mêmes qui peuplent leurs solitudes et qui se présentent devant eux à chaque pas. Aussi, trouvez des yeux mieux exercés, des corps plus agiles et plus infatigables quand le péril en fait une nécessité, des oreilles dotées

d'une ouïe plus fine et plus délicate. Au bruissement qui se fait dans les feuillages de leurs forêts, ils vous diront si c'est un singe ou un perroquet qui le produit, si c'est un boa qui tortille ses longs replis autour des troncs des arbres, si c'est un chat-pard qui les guette au passage pour trouver une proie à donner à ses petits, si c'est un caïman sorti du limon de ses marais fangeux pour les dévorer. Leurs yeux distinguent de loin un ennemi. On dirait qu'ils flairent le vent pour reconnaître le péril qui les menace ; et, quand ils l'ont reconnu, pas de main plus sûre pour frapper ce qui les menace. Leurs flèches et leurs armes l'atteignent comme un but au jeu.

Et comme ainsi cet exercice continuel et cette lutte incessante avec les périls que la nature a semés autour d'eux développent nécessairement en eux au plus haut degré ces facultés, ils sont, malgré l'insouciance de la vie facile qu'ils mènent sous d'autres rapports, les ennemis les plus acharnés dans la guerre. Qu'un différend éclate entre deux tribus, c'est un combat d'extermination, c'est un combat où se montre tout ce que la fureur et la haine sauvages peuvent inventer de plus cruel et de plus atroce. Pas de frein, pas de loi humaine qui puisse se faire entendre. Vous diriez des boas ou des tigres qui luttent entre eux, se serrant dans leurs replis, se déchirant des dents et des ongles. Rien ne saurait donner une idée de ces terribles rencontres, de ces engagemens sanglans et furibonds ; car de sol et de foyers, ils n'en ont pas à défendre. Leurs grandes forêts et leurs interminables savanes sont leur patrie. Un village détruit, ils vont ailleurs défricher un coin de terre et planter les perches de leur carbet. Et partout la chasse et la pêche pourvoient amplement à leurs besoins, comme les arbres leur fournissent une abondante nourriture.



Une cascade au delà du Blaawe-Berg.

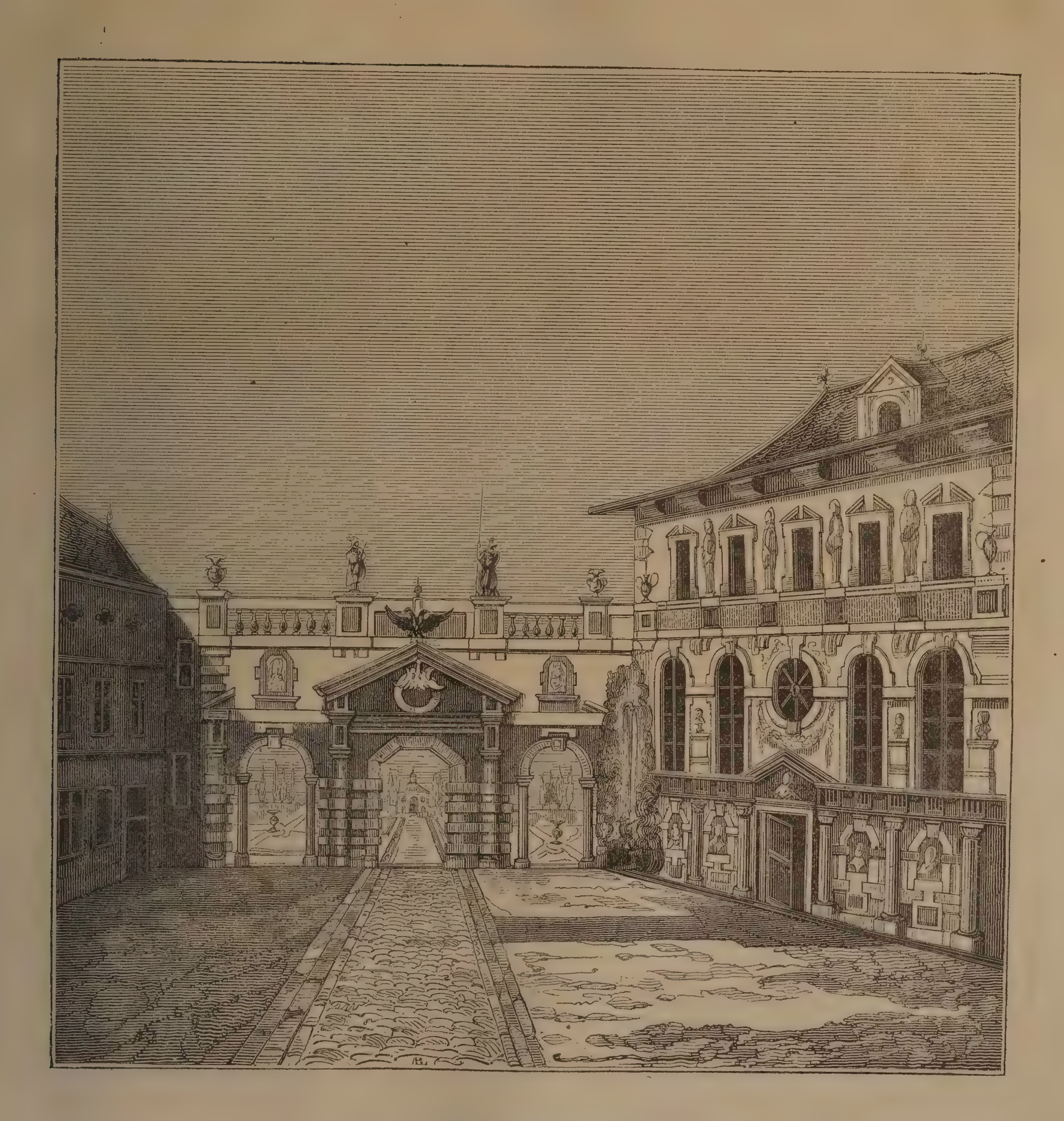
Après avoir dépeint les hommes, il faut donner une idée du pays. C'est pour remplir ce but que nous joignons ici le dessin d'une cascade au delà du Blaawe-Berg. L'aspect sauvage du pays peindra beaucoup mieux le Sénégal que toutes les descriptions possibles. Il explique les mœurs singulières qui viennent d'être racontées et fait comprendre l'immense besoin de liberté ou, pour mieux parler, de vagabondage qu'éprouvent les naturels du Sénégal.

BENOIT.

# ÉTUDES MORALES.

## PAULINE RUBENS.

(PREMIÈRE PARTIE.)



La maison de Rubens à Anvers.

### CHAPITRE PREMIER.

LA MAISON DE RUBENS.

La maison de Rubens, à Anvers, se trouve aujourd'hui coupée par un large mur qui en fait deux habitations distinctes. L'une de ces habitations était occupée, en 1817, par un banquier qui avait eu l'excellent goût de conserver, extérieurement à cette demeure, l'aspect qui la caractérisait

quand elle était le logis du roi de la peinture flamande. La partie seule des ateliers avait disparu. Au fond du jardin s'élevait encore le petit pavillon de verdure sous lequel s'abritait Hélène Froment, tandis que Rubens peignait, en plein air, au milieu de ses élèves, et luttait de lumière et de puissance avec l'éclat du grand jour. Rien n'était changé à la façade du corps de logis et au pavillon qui séparait le jardin de la cour d'honneur. Un aigle à deux têtes dominait le portique construit dans le style de la renaissance; on voyait au-dessus deux statues de Minerve et de Mercure, rapportées d'Italie par Rubens; elles s'appuyaient sur un fronton qui servait d'encadrement à un buste de Minerve. A droite et à gauche se montraient des figures de Vénus et de Pan; au-dessous, on lisait, gravés dans un cartouche de marbre, ces vers de Juvénal:

Permittes ipsis expendere numinibus, quid
Conveniat nobis, rebusque sit utile nostris;
Carior est illis homo quam sibi.

Orandum est, ut sit mens sana in corpore sano,
Fortem, posce, animum et mortis terrore carentem
Nesciat irasci cupiat nihil.
(SAT. X.)

L'aile principale qui formait en réalité la maison du banquier, semblait avoir été, sinon rebâtie, du moins complétement modifiée depuis Rubens. Dès que l'on mettait le pied sur un perron, abrité par une tente et qui permettait de descendre de voiture sans avoir à redouter ni la violence du vent, ni les outrages de la pluie, on reconnaissait partout une heureuse association du confortable anglais, de l'élégante richesse de la France et de l'opulence flamande. Des tapis serpentaient sur l'escalier large et grandiose; des doubles portes fermaient hermétiquement l'entrée au froid humide du pays; des bouches de chaleur adoucissaient, de leur souffle invisible et tiède, l'âpreté de l'hiver, qui sévissait alors dans toute sa rigueur. Mais c'était surtout, dans l'appartement occupé par la maîtresse de la maison, que l'on pouvait s'extasier devant les plus exquises recherches d'un goût délicat et les prodigalités d'un luxe royal. Nonchalamment blottie au fond d'un de ces grands fauteuils, à peine alors adoptés en France et qui semblaient une audacieuse merveille à Anvers, Mme Van Eyckens chauffait doucement ses petits pieds, enveloppés dans de mignonnes pantoufles de velours rouge et de cygne. Un habile artiste avait ciselé la cheminée, d'un marbre précieux. La glace sans tain de cette cheminée laissait voir les trésors parfumés d'une serre immense et parée des fleurs les plus rares; enfin, quand on venait à soulever les portières de tapisserie qui retombaient sur les portes, on apercevait, dans un immense salon, une collection presque royale de chefs-d'œuvre de l'école flamande. Parmi les plus illustres morceaux dont s'enorgueillissait cette galerie d'une valeur inappréciable, on remarquait plusieurs portraits de famille peints par Van Dyck, Jordaens, Breughel de Velours et les plus illustres élèves de Rubens. Au milieu, resplendissait une copie, ou plutôt une répétition, du tableau qui se trouve dans la chapelle sépulcrale de la famille de Rubens. Il représente, on le sait, la Vierge assise sous un berceau de verdure, devant lequel s'agenouille avec adoration saint Bonaventure. Derrière ce personnage, on voit la fille de Jaïre ressuscitée, sainte Marthe, la Madeleine et saint George, revêtu d'une armure étincelante; le vainqueur du dragon maudit foule le monstre sous ses pieds et brandit une bannière. De l'autre côté, saint Jérôme vient de fermer un livre que soutient un ange. Quatre chérubins, des palmes à la main, voltigent au-dessus du groupe. La figure de saint George est le portrait de Rubens lui-même; la Madeleine représente Élisabeth Brandt, première femme du grand artiste. On reconnaît dans Marthe, Hélène Froment; dans la fille de Jaïre, Mlle de Luden, modèle du *Chapeau de paille;* dans saint Jérôme, le père de Rubens; dans saint Bonaventure, son aïeul, et dans les anges, ses fils et sa fille.

En face de ce chef-d'œuvre, on voyait le *Gué* de Berghem: paysage miraculeux que ni l'art ancien ni l'art moderne, n'ont jamais égalé. Sur le bas du cadre, Berghem lui-même avait écrit de sa main:

A JACQUES RUBENS,
*Petit-fils du grand peintre.*
SON AMI BERGHEM.

Mais ce qui surpassait tout en beauté, ce qui excitait l'admiration plus que les autres trésors de ce petit palais, c'était, sans contredit, la jeune femme elle-même qui l'habitait. L'imagination la plus fraîche et la plus poétique n'a jamais rien rêvé de plus charmant. Enveloppée dans les plis d'un peignoir de velours blanc, rattaché autour de sa taille par une cordelière d'or, elle attachait ses grands yeux noirs sur un joli petit garçon de trois ans, qui, demi-nu et couché sur le tapis de fourrure, feuilletait un livre d'images. Raphaël semble avoir deviné, dans sa *Vierge à la chaise*, le type de cette jeune mère. On retrouvait en elle, comme dans la divine Madone, un mélange ineffable de majesté et de candeur; on y voyait surtout resplendir, dans sa puissance sublime, la maternité, avant-goût terrestre des saintes tendresses qui doivent béatifier au ciel, de leurs mystiques transports, les âmes des élus. Chaque inflexion de voix du petit ange causait un enivrement à sa mère; elle se sentait heureuse de ses moindres paroles: elle vivait plus en lui que de sa propre existence.

— Mère, dit l'enfant, qui se releva tout à coup et vint se placer gravement vis-à-vis de Mme Pauline Van Eyckens, mère, savez-vous bien que dans trois minutes j'aurai quatre ans?

Et de son doigt potelé il montrait l'aiguille d'or d'une magnifique pendule de Boulle.

— Oui, cher Adrien, répliqua la mère, émue. Oui, et il faut nous mettre en prière pour que les anges du paradis, quand ils sonneront cette heure qui m'a faite si heureuse, portent nos paroles de bénédiction et de reconnaissance aux pieds de Dieu.

L'enfant s'agenouilla, sa mère prit ses petites mains dans les siennes, et ils priaient, l'une de sa voix douce, l'autre de ses lèvres naïves, quand le timbre argentin de la pendule sonna cinq heures. Peu d'instants après, la portière de la chambre se souleva et laissa voir un homme jeune encore et d'une physionomie à la fois noble et mélancolique.

— Georges, lui dit Mme Van Eyckens, Georges, viens prier avec nous, car nous remercions Dieu de la naissance de cet enfant.

— Chère Pauline, répliqua M. Van Eyckens, c'est aujourd'hui, c'est en ce moment l'anniversaire d'un jour heureux de notre vie. L'avenir différera bien du passé!

— Que veux-tu dire? s'écria Pauline en se relevant avec terreur et en courant à son mari.

— Rien dont tu doives t'alarmer, mon amie, reprit le banquier en s'efforçant de retenir les larmes qui remplissaient ses paupières.

— Georges, tu cherches en vain à me cacher quelque chagrin. Cela est mal! cela est très-mal! Ne me donnes-tu pas assez de bonheur pour que j'accepte avec reconnais-

sance ma part de tes peines. Tu manques donc d'affection pour moi, puisque tu hésites à tout rendre commun entre nous?

— Oh! non, chère Pauline! Je sais que tu es la plus tendre, comme la plus accomplie des femmes... Je vais être obligé de partir brusquement, tout à l'heure, pour un voyage qu'exigent mes affaires. Voilà ce qui cause ma préoccupation et mon chagrin. Je te quitte, ma tristesse est bien excusable.

Mme Van Eyckens ne put réprimer ses larmes. Le petit Adrien se cramponna aux jambes de son père et lui répéta qu'il ne voulait point le laisser partir. Pâle, épuisé par les efforts qu'il faisait pour cacher son désespoir, Georges se laissa tomber sur un divan et cacha son visage dans ses deux mains qu'agitait un mouvement convulsif. Tout à coup, il releva brusquement la tête et présenta des papiers à sa femme qui tenait les yeux douloureusement fixés sur lui.

— Voici quelques actes et des procurations qu'il te faut signer avant mon départ.

— Ton absence durera donc longtemps?

Il ne put répondre que par un signe affirmatif; ses sanglots l'étouffaient.

— Pour quel pays pars-tu donc?

Il laissa tomber de ses lèvres ces mots étouffés :

— Pour l'Amérique.

— Pour l'Amérique! Georges! Et c'est tout à coup, sans le prévoir, sans m'en prévenir à l'avance que tu veux me quitter ainsi pour des mois, pour des années peut-être? Tu me caches quelque grand malheur, Georges. Au nom de notre amour, au nom de notre fils, mon ami, ouvre-moi ton cœur! Confie-moi le triste secret qui pâlit ton front soucieux depuis si longtemps! Ne crains pas de m'affliger! parle sans crainte! Dieu, je le sens, me donnera la force de supporter le malheur! Georges, mon Georges, ne garde pas le silence plus longtemps.

Elle l'attirait doucement à elle; elle prenait ses mains dans les siennes; elle le suppliait, de ses regards pleins de tendresse et de dévouement.

— Non, répondit-il, non! tu n'apprendras que trop vite le coup affreux qui nous accable! Adieu Pauline, adieu Adrien!

Elle s'élança vers la porte et, les bras étendus, elle ferma le chemin à son mari.

— Tu ne sortiras pas avant d'avoir parlé! dit-elle. Je m'attacherai à toi; tu me fouleras aux pieds plutôt que de garder encore cet affreux silence, pis que la plus cruelle réalité. Georges, je te le demande à genoux : ton secret! ton secret!

— Mon secret? tu veux mon secret! Pauline; mais tu ne comprends donc pas que si je le garde, c'est qu'il va te frapper de désespoir et de honte! c'est qu'il m'expose à ton indignation et à ton mépris!

— Est-ce donc seulement quand il est heureux qu'une femme chrétienne doit aimer son mari? Si tu as commis une faute, mon devoir est de t'aider à la réparer et non de te la reprocher.

— Chère Pauline, tes nobles paroles ajoutent encore à mon opprobre... Tu l'exiges? Eh bien! apprends que je suis ruiné, déshonoré! J'ai subi des pertes considérables dans mes entreprises commerciales : sept de mes bâtimens ont péri en mer. Pour réparer ce malheur, j'ai eu recours à des spéculations hasardeuses, j'ai joué sur les fonds publics; il ne me reste plus rien. Si je ne me hâte de fuir, la prison, une condamnation infamante, voilà le sort qui m'est réservé. Ne vaut-il pas mieux que je meure?

— Mourir! Quoi, voilà ce que vous vouliez faire, Georges? mourir! perdre votre âme, abandonner votre femme et votre fille. Oh! Georges! Georges! ces pensées-là ne sont dignes ni d'un chrétien ni d'un noble cœur comme le vôtre. Pour que cet affreux dessein vous soit venu, il faut donc que notre malheur soit sans ressource! qu'il ne reste aucune chance de salut.

— Aucune! A peine ai-je pu sauver ta dot de ma ruine générale. En signant ces papiers, en invoquant notre contrat de mariage qui nous sépare de biens...

— Ainsi, Georges, à moi l'aisance, à vous la honte et la mort! voilà comment vous avez fait les deux parts de nos existences unies devant Dieu et devant les hommes. Ma dot! mais elle est considérable, puisqu'elle s'élève à cinq cent mille francs. Pourquoi la garderais-je quand vous restez le débiteur de vos créanciers.

— Parce qu'elle est ta fortune et non la mienne : parce que la loi le veut ainsi.

— Je ne comprends pas ces subtilités de la loi, répondit avec simplicité Mme Van Eyckens. J'ai partagé ton opulence, je partagerai ta misère. Georges, il ne faut pas partir : il faut rester, il faut abandonner à nos créanciers tout ce qu'il nous reste, il faut leur dire : « Nous travaillerons comme des mercenaires jusqu'à ce que nous nous soyons acquittés complétement envers vous. » Dieu nous donnera la force et le moyen de le faire. L'opprobre, Georges, le suicide, jamais.

— Mais la misère va t'accabler.

— Qu'importe la misère si notre honneur reste pur.

— Mais ton fils!

— Mon fils? Georges! J'aime mieux pour mon fils un nom sans tache que tous les trésors de la terre. Je l'élèverai au travail, je l'habituerai à une existence obscure et pauvre! Dieu fera le reste.

— Non, je n'accepterai pas de pareils sacrifices. Je suis le seul coupable, c'est à moi seul de supporter les conséquences de ma faute

Pauline s'avança vers la cheminée, y jeta tranquillement les papiers que son mari lui présentait à signer et sonna sa femme de chambre.

— Bella, lui dit-elle, savez-vous à quelle heure part la diligence de Paris?

— A sept heures, madame.

— Allez retenir deux places d'intérieur.

— Deux places d'intérieur? répéta Bella surprise.

Un signe de tête de sa maîtresse lui ordonna d'obéir en silence.

— Je tiendrai Adrien sur mes genoux, dit en souriant à son mari Mme Van Eyckens... Il nous reste deux heures, Georges, je vais les employer à préparer, dans une malle, le linge qui nous est nécessaire. J'ai là dans mon portefeuille quatre mille francs qui proviennent d'économies faites sur ma toilette; nous n'emporterons point d'autre argent. Pendant que je m'occuperai de ces soins, mon ami, faites appeler votre premier commis; c'est un homme intelligent et dévoué : il doit connaître notre position?

Georges répondit affirmativement par un geste muet.

— Remettez-lui une procuration générale et faites rédiger l'acte par lequel j'abandonne ma dot à vos créanciers; nous partirons ensuite pour Paris : il ne faut pas que la nouvelle de notre ruine nous trouve à Anvers. Plus tard, quand on aura pu apprécier votre désintéressement et reconnu que le malheur seul doit être accusé, si votre présence devient nécessaire ici, vous y reviendrez.

M. Van Eyckens obéit machinalement à ce que lui ordonnait sa femme. Pauline, calme, sereine et comme si jamais

elle se fût occupée déjà de semblables soins, disposa du linge dans une malle et régla les gages de ses domestiques. Enveloppée dans une cape brune comme en portent les femmes d'Anvers, elle prit ensuite son fils dans ses bras, alla chercher son mari et se dirigea vers la diligence.

Ils montèrent silencieusement dans la voiture, où, par un hasard heureux, il ne se trouvait point d'autres voyageurs. Tout à coup les roues s'ébranlèrent et les chevaux partirent. Georges alors laissa ses sanglots éclater. Pauline l'attira doucement vers elle, appuya la tête de l'infortuné sur son épaule et mit son fils sur les genoux de cet homme brisé, anéanti, tué par le désespoir.

— Dieu nous protégera, dit-elle, mon ami; nous avons fait notre devoir!

## CHAPITRE SECOND.

### LA PAUVRETÉ.

Une femme, quel que soit son courage, ne saurait passer tout à coup sans émotion de l'opulence à la pauvreté, surtout lorsqu'elle voit son mari tendre les mains au suicide. Au départ d'Anvers, le cœur de Pauline battait plus fort que de coutume; une ardente rougeur colorait les pommettes de ses joues, mais la noble résolution qu'elle avait prise était irrévocable et ne lui coûtait déjà plus de regrets. Elle regardait de sang-froid le passé et le présent; elle ne se faisait aucune illusion sur le triste sort qui l'attendait. Brisé par sa déplorable lutte avec la fortune et les chagrins, M. Van Eyckens, qui se sentait sans force, ne croyait pas à la force de sa femme. Il admirait son dévouement, mais il le regardait comme une illusion, qui ne tarderait point à se dissiper devant la réalité. Aussi, n'en éprouvait-il aucun soulagement à ses souffrances. Il se laissait faire comme un malade qui sait mieux que le médecin son mal incurable, et qui voit, dans les remèdes tentés, seulement une prolongation à la souffrance. Ce fut dans cette situation d'esprit qu'ils arrivèrent à Paris et qu'ils descendirent dans la plus humble des maisons garnies qui avoisinent le Palais-Royal.

Rien n'est de nature à augmenter la tristesse comme ces demeures ouvertes au premier venu, qui changent d'hôte tous les deux ou trois jours, et dont les meubles dépareillés et graisseux forment le plus déplaisant assemblage de rebuts de toutes les époques. La nudité des murs serait préférable à la criarde grossièreté des papiers fanés qui les recouvrent. Il vaudrait mieux coucher sur la dure que de s'étendre sous ces draps de coton d'un blanc équivoque et desquels s'exhale une nauséabonde humidité. Jamais les trois infortunés ne passèrent une plus longue soirée et une plus triste nuit! La pluie fouettait avec violence les vitres; le vent s'engouffrait dans la cheminée, et renvoyait, au milieu de la chambre, la maigre flamme et la fumée suffocante que produisait un cotret de bois vert. Georges, affaissé sur lui-même, ne trouvait même pas une parole à répondre aux encouragemens de sa femme; Adrien se pressait avec frayeur contre sa mère, et celle-ci avait besoin de prier Dieu tout bas pour ne point succomber au découragement et laisser voir ses larmes.

La fatigue finit cependant par leur amener le sommeil, non pas ce sommeil qui délasse et qui régénère le corps rafraîchi; mais une sorte de fiévreux engourdissement, mêlé de rêves, et qui, sans effacer la réalité, l'augmentait encore de fascinations fantastiques. Dès que le jour parut, Pauline sortit, et ne rentra que bien avant dans la journée. Elle avait fait prévenir son mari qu'il ne l'attendît point avant ce moment. M. Van Eyckens, pendant l'absence de sa femme, souffrit plus encore qu'il n'avait souffert jusque-là. Il lui semblait que le peu de force et de consolation qui lui restaient s'étaient éloignés de lui. Il éprouva une joie véritable, quand son oreille, aux aguets, entendit dans l'escalier le pas et le bruit de la robe de Pauline. Il courut au-devant d'elle; il la pressa contre sa poitrine; il l'embrassa tendrement, il se plaignit du long abandon dans lequel elle l'avait laissé! Ces témoignages affectueux l'avaient ranimé, et une sorte de bonheur mélancolique leur rendit moins affreux le séjour du misérable garni.

Le lendemain matin, Pauline s'échappa, comme la veille, de très-bonne heure, puis elle revint, vers midi, le front calme et les lèvres souriantes.

— Georges, dit-elle, je me suis occupée, depuis hier, du soin de nous procurer un logement plus agréable et moins cher que cette chambre banale. Je crois avoir trouvé ce qui nous convient : ne veux-tu pas venir en juger avec moi. Elle présenta son bras à son mari, prit le petit garçon par la main et les conduisit tous les deux vers le quartier, alors presque désert, du faubourg Montmartre. La rue des Martyrs commençait à naître, mais au lieu de l'amas de maisons qui obstruent maintenant de toutes parts la vue, d'immenses jardins étalaient gracieusement les touffes de verdure de leurs arbres et les tapis de leur gazon. C'est sur ces jardins que s'ouvrait l'unique fenêtre d'une petite chambre, au quatrième étage : une cuisine et un cabinet en formaient les seules dépendances. On ne pouvait désirer un nid plus charmant, disposé avec un meilleur goût. Il devait à ce goût une sorte d'élégance, pleine de fraîcheur et de simplicité. Des armoires en noyer, un lit, une table, une commode, quelques chaises, et un grand fauteuil formaient tout le mobilier. Quelques bonnes gravures se détachaient, dans leurs cadres de buis, sur le papier grisâtre, dont la teinte unie se rehaussait par une simple bande de couleur bleue. Il ne manquait rien que des grands rideaux aux fenêtres; mais l'étoffe, préparée sur le lit, semblait n'attendre que les ciseaux et l'aiguille de l'ouvrière. Pauline ôta son chapeau, s'assit près de la cheminée où bouillait doucement un pot-au-feu qu'elle surveillait du regard, et se mit à tailler et à coudre les rideaux.

Son mari la regarda avec surprise. Elle sourit; et dit, en lui présentant son front à baiser :

— Georges! nous sommes chez nous!

— Chez nous! Pauline.

— Oui, mon ami. Voilà le résultat de mes courses et de mon absence d'hier. J'ai découvert ce joli réduit; il ne nous coûte que deux cents francs de loyer par an; puis je suis allée acheter des meubles, des ustensiles de cuisine, tout ce qui nous était nécessaire; j'ai fait apporter ici nos bagages, et nous sommes installés. Es-tu content?

Georges ne put retenir ses larmes.

— Maintenant, s'écria-t-il, je renais à l'espérance et je ne doute plus de ton courage, car je te l'avoue, Pauline, j'ai douté de toi; sans force moi-même, je ne pouvais te croire forte. Mais désormais, je ne veux plus me laisser aller à une indigne faiblesse. Je veux t'imiter, je veux devenir digne de ma femme! Je travaillerai pour reconquérir de l'aisance et de la fortune à notre enfant, chère Pauline!

Il s'assit à ses genoux; elle passa son bras autour de son cou, et l'attira doucement à elle; puis, écartant ses cheveux, elle mit doucement un baiser sur son front.

Cette après-midi-là ils oublièrent tout, Anvers, le malheur, la pauvreté, pour rester à leur seul bonheur. Pauline, en jupe courte et en corset, servit elle-même le dîner ex-

quis qu'elle avait préparé de ses mains, et qui était digne, il faut le proclamer, de la plus habile cuisinière flamande. Au sortir de table elle desservit, lava la vaisselle dans sa petite cuisine et s'acquitta de ces humbles soins avec une telle habile aisance, que ses doigts effilés se mouillèrent à peine.

Elle revint ensuite près de son mari, qui la considérait avec admiration, alluma la lampe, et se mit à coudre ses rideaux, après avoir prié son mari de lui faire une lecture à voix haute.

Le mobilier du petit appartement ne coûtait que six cents francs; le voyage d'Anvers à Paris et le séjour de l'hôtel garni avaient dépensé près du quart de cette somme; il fallait songer à mettre en réserve le reste des quatre mille francs qui faisaient leur unique fortune. Il devenait donc nécessaire que Georges trouvât à s'occuper. Pauline résolut d'épargner encore à son mari l'ennui des démarches à faire pour trouver une place, et elle se rendit chez un des correspondans de M. Van Eyckens. La femme de ce banquier était une des amies d'enfance de Pauline, et des liens d'intimité avaient jusque-là uni les deux maris.

Pauline, qui tant de fois s'était estimée heureuse d'aller au-devant des malheureux, s'attendait à un pareil accueil chez le banquier. A sa grande surprise, la femme de cet homme fit exprimer par un domestique ses regrets de ne point recevoir Mme Van Eyckens; l'homme d'affaires témoigna une sorte de gêne et de mécontentement lorsqu'il vit entrer la jeune femme dans son cabinet. Le premier mouvement de Pauline fut de se retirer, mais la pensée de son mari et de son enfant lui firent réprimer son indignation, et elle expliqua naïvement au banquier ce qu'elle attendait de lui.

— M. Van Eyckens, dit-elle, a laissé à ses créanciers toute sa fortune et toute la mienne. Il faut qu'il trouve de suite un emploi, quelque humble qu'il soit, jusqu'à ce qu'une occasion favorable se présente pour lui de recommencer des affaires. Prenez-le, monsieur, dans vos bureaux.

— Madame, répondit le banquier avec un sourire froid, M. Van Eyckens a été mon correspondant à Anvers. Nous avons eu à nous louer mutuellement de nos relations jusqu'au jour de sa faillite; enfin, je ne me trouve compris dans cette faillite que pour une somme légère; jusque-là tout est bien.

» Mais, quant à ce que vous me demandez, madame, mille obstacles s'y opposent; si j'y consentais, ce serait me jeter au milieu d'inconvéniens fort désagréables. Un homme habitué, comme M. Van Eyckens, à diriger une vaste maison d'affaires ferait un mauvais commis; et je ne me sentirais point à mon aise pour lui donner des ordres ou pour le réprimander. »

Pauline fit un mouvement de dégoût et se leva pour sortir.

— Ne m'en veuillez pas, madame, reprit le banquier avec embarras; mais voyez-vous les affaires sont des affaires; elles se font avec des chiffres, et non avec des sentimentalités et des dévouemens d'amitiés. Cependant, si M. Van Eyckens a besoin d'argent, je suis disposé à l'obliger : j'escompterai tous les billets qu'il me présentera avec sa signature et celle d'une autre personne connue.

Pauline sortit de chez cet homme le cœur navré et presque vaincue par le découragement. Elle marcha quelque temps au hasard, avant de revenir chez elle, pour laisser à ses larmes le temps de sécher. Sa pensée se portait avec effroi autour d'elle, de son mari et de son enfant! Elle ne voyait que misère et abandon! Quand elle rentra, M. Van Eyckens, assis devant la petite table, travaillait avec activité à écrire sur des livres de commerce.

— J'ai voulu me montrer digne de toi, dit-il à sa femme; je suis allé bravement demander à l'épicier du coin s'il ne connaissait personne du quartier qui eût besoin d'un commis expert dans l'art de tenir des écritures de commerce. Il m'a offert de mettre, chaque soir, ses livres au courant, et nous sommes convenus du prix de trente francs par mois. S'il est content de mon zèle, il se chargera de me faire confier d'autres travaux, et compte me placer comme caissier chez son beau-frère. Voici ma besogne terminée, ajouta-t-il en se levant; j'espère que le digne épicier se trouvera satisfait, car j'y ai mis tous mes soins et ma plus belle écriture.

Pauline leva les yeux au ciel et demanda pardon à Dieu d'avoir pu douter de sa miséricorde.

Tandis que M. et Mme Van Eyckens se résignaient ainsi à la pauvreté et au travail, le bruit de la faillite du négociant retentissait avec consternation dans la ville d'Anvers; car malgré l'abandon fait par Pauline de son patrimoine, les créanciers devaient perdre un tiers de leur créance, et ce tiers s'élevait à près d'un million. A Paris, la généreuse abnégation de la jeune femme eût passé pour un acte de folie, et on n'eût pas manqué de regarder, comme pour le moins bizarre, qu'elle sacrifiât sa fortune et celle de son enfant à des étrangers qui n'y avaient légalement aucun droit. A Anvers, dans les mœurs loyales et naïves du Brabant, on ne trouvait même pas que cette conduite fût matière à étonnement. Pour tous, Mme Van Eyckens n'avait fait que purement et simplement son devoir. A peine son sacrifice atténu[illegible] coup porté à l'honneur de son mari par la fata[illegible] le ses entreprises commerciales. Les créanciers [illegible] gèrent donc les dépouilles de leur débiteur, sans [illegible] er de la misère dans laquelle allaient se trouver [illegible] me et son enfant. Cependant, grâce au dévouemen[illegible] 'intelligence de quelques amis du banquier, et surtout d[illegible] n premier commis, on parvint à sauver l'honneur de M. Van Eyckens; les créanciers accordèrent des arrangemens et la faillite ne fut pas déclarée d'une façon légale. Telles furent les nouvelles qui vinrent trouver les deux époux à Paris, et il faut dire quel messager les leur apporta.



Un matin, de bonne heure, Pauline, son panier au bras, s'en revenait du marché Saint-Joseph, où elle avait été faire les acquisitions nécessaires à son ménage; elle ne reculait ni devant la longueur ni devant la fatigue d'un pareil

trajet, pour acheter, à un prix moins élevé, les denrées vendues plus cher par les revendeuses du quartier. Vêtue d'une modeste robe de toile, et pliée sous le poids de son fardeau, elle n'en marchait pas moins gaîment, lorsqu'une exclamation lui fit lever la tête. Bella, la fidèle Bella, se trouvait devant elle.

## CHAPITRE TROISIEME.

### LA VESTE DE VELOURS.

A la vue de sa maîtresse, réduite à ce point de pauvreté, la pauvre fille n'avait pû réprimer ses sanglots.

— Bella, toi à Paris! s'écria Pauline.

— Je suis arrivée de ce matin, répondit la servante, et j'ai bien fait, car désormais vous aurez quelqu'un pour vous servir! Seigneur, mon Dieu! mes yeux pleureront bien des fois aú souvenir de ce que je viens de voir!

— C'est donc pour moi, pour moi seule, que tu es venue à Paris, ma chère Bella.

— Et pour qui serais-je venue? Ne suis-je pas votre servante depuis que vous êtes au monde? Ne vous ai-je point élevée? Votre mère, la sainte femme, n'est-elle pas morte dans mes bras? Pourrais-je vivre sans vous? Là bas, je versais des larmes du matin au soir, et mon cœur se brisait à chaque instant. A la fin, n'y pouvant plus tenir, je suis allée demander, au commis de monsieur, votre adresse et le chemin qu'il fallait prendre pour aller à Paris. Il a voulu me payer ma voiture, j'ai pris l'argent, mais je suis venue à pied. La route a été longue et un peu fatigante; je faisais de bonnes journées pour arriver un peu plus vite près de vous. Tout a été bien jusqu'à Paris; mais, sainte Vierge! quand j'ai mis le pied dans cette ville je ne m'y reconnaissais plus! Je m'embrouillais dans les rues, et je ne savais plus de quel côté tourner. A la fin, à force de demander mon chemin et de me perdre, me voici près de vous! Je vous revois, je vais revoir monsieur, je vais revoir mon petit Adrien! Jésus mon sauveur, je danserais volontiers au milieu de la rue!

— Tu danseras, si cela te plaît, à la maison, car nous voici arrivés.

— Et moi, qui vous laisse porter votre panier? Je perds donc la tête, vraiment? C'est la joie de vous retrouver!

Bella prit, malgré sa maîtresse, le panier que portait celle-ci. Arrivée au premier étage, elle s'arrêta.

— Nous ne sommes point encore arrivées, ma bonne, fit Pauline en souriant : il nous reste trois autres étages à monter.

— Les maisons de Paris sont donc des clochers? répondit Bella en chargeant de nouveau le panier sur son épaule.

Puis elle recommença gaîment à gravir les marches.

La présence de Bella, dans la famille Van Eyckens, amena une personne de plus à nourrir, mais débarrassa la jeune femme des plus rudes travaux du ménage, et lui permit de faire des ouvrages de broderie et d'augmenter ainsi le petit revenu, qui faisait maintenant toute leur fortune. Georges gagnait cent trente francs par mois, sans compter les copies que lui donnait à faire, le soir, un huissier du voisinage. Le produit du travail de Pauline s'élevait à vingt-cinq francs environ; enfin, quand le mois était fructueux, les recettes allaient jusqu'à deux cents francs à peu près. Grâce à l'économie sévère de la maîtresse de la maison et à l'avarice féroce de Bella, on ne dépensait pas plus des deux tiers de cette somme. Bella se reprochait, pour ainsi dire, chaque morceau de pain qu'elle mangeait : quand, le soir, elle gagnait le petit grenier qu'on avait loué pour elle, au prix de vingt-cinq francs par an, elle n'allumait point de chandelle! Bientôt elle finit par se charger, dans la maison, du ménage de deux vieux garçons; de temps à autre, elle glissait dans le tiroir de sa maîtresse une ou deux pièces de cinq francs, et gardait un front d'airain et des traits imperturbables, quand celle-ci, malgré les calculs et les vérifications sur son livre de dépense, s'étonnait de se trouver plus riche qu'elle ne devait l'être. Bella n'avait de prodigalité que pour Adrien; il était rare qu'elle allât promener le petit garçon aux Tuileries sans lui acheter quelque friandise ou quelque jouet; c'est que Adrien était sa joie, son orgueil, son adoration. Quand Bella, cette grande créature osseuse et encore parée d'un bonnet à large barbe, tenait par la main son cher Adrien paré et charmant, elle se sentait un orgueil et une joie à rendre jaloux un monarque. Elle regardait en mépris tous les autres petits garçons et, revenue au logis, ne manquait pas de raconter à Mme Van Eyckens la supériorité de toilette et de beauté de son fils. Un jour qu'elle était assise sur une chaise, dans le jardin royal, elle entendit deux dames qui causaient entre elles, dire que les petits garçons n'étaient vraiment bien habillés qu'avec des vestes de velours. Dès lors, Bella conçut la pensée exorbitante de donner une veste de velours à son enfant, comme elle disait. Pour cela, elle travailla nuit et jour à raccommoder du linge, elle prodigua mille bassesses près de ceux dont elle faisait les ménages afin d'en obtenir une gratification, et finit par compléter la somme nécessaire pour acheter l'objet de ses désirs effrénés.

Cependant le plus difficile restait à terminer; il fallait faire accepter le présent à Mme Van Eyckens.

Un matin, après avoir desservi le déjeuner, Bella se livra à une foule de marches et de contremarches, changea dix fois la même assiette, et ne se lassa pas d'essuyer la table. A la fin, rouge, honteuse, et le cœur palpitant, elle jeta ces mots en avant.

— Il faudrait bien une veste de velours à M. Adrien.

Pauline leva les yeux sur Bella et la regarda avec surprise.

— Je dis qu'il faudrait bien une veste de velours à M. Adrien, reprit la Flamande, qui paraissait fort préoccupée d'enlever d'un verre un grain de poussière qui ne s'y trouvait pas.

— Mais, une veste de velours coûte cher, et dépasse de beaucoup ce que nous pouvons dépenser pour l'habillement de mon fils. Peut-être même ne suis-je pas assez prudente à cet égard, et devrais-je me montrer plus modeste et plus réservée dans sa toilette.

— Tous les petits garçons ont, aux Tuileries, des vestes de velours, continua Bella avec une aveugle intrépidité. Elle glissa sur la table le coupon de velours, puis elle s'enfuit.

Mme Van Eyckens la rappela.

— Que fais-tu, bonne folle? lui dit-elle avec un doux reproche, que fais-tu?

Et elle tendit la main avec émotion à Bella.

Bella, honteuse, se sauva de nouveau dans sa cuisine, et n'osa pas, de la journée, regarder en face sa maîtresse.

Le lendemain, vers une heure, quand Bella revint de faire ses ménages, elle trouva Adrien vêtu de sa veste de velours. Pauline avait travaillé la veille jusqu'à minuit pour la terminer.

Bella sortit en tenant par la main le petit garçon, glorieux de sa belle parure.

Comme se plaisait à le dire la digne Flamande, ce jour-là, le roi n'était pas le cousin de Bella.

## CHAPITRE QUATRIÈME.

### LE COUP DE GRACE.

Pauline se serait sentie presque heureuse sans le chagrin profond sous lequel son mari restait accablé. En vain elle lui donnait l'exemple de la résignation, de la sérénité et du travail, rien ne pouvait vaincre le morne accablement de Georges. Il sortait, le matin de bonne heure, pour aller à son bureau, et s'acquittait de son emploi avec une habileté et une exactitude qui lui avaient gagné le cœur de ses patrons; mais c'était en vain, de retour au logis, que sa femme mettait tout en œuvre pour lui procurer une distraction et le faire sourire. Elle lisait le désespoir de M. Van Eyckens sous le calme faux qu'il affectait pour lui complaire. Cependant, Pauline ne s'inquiétait pas trop de ces symptômes mélancoliques; elle comprenait qu'une chute de si haut devait avoir, pour son mari, de longues douleurs et des regrets durables : elle espérait du temps, de l'habitude et de ses propres efforts pour ôter à ces souvenirs leur vivacité et leur amertume.

Levée au point du jour et débarrassée désormais des soins du ménage par Bella, Pauline donnait tout son temps au travail et à l'éducation de son fils. Adrien semblait comprendre la gravité de la position dans laquelle la fortune l'avait jeté, et répondait aux soins de sa mère par une intelligence au-dessus de son âge : en quelques mois il apprit à lire, et commença à écrire d'une manière assez satisfaisante pour que son père lui confiât quelques copies à faire. La première fois qu'il obtint cet honneur, il en témoigna une joie extrême et redoubla d'application. Sa mère se sentait émue jusqu'aux larmes en le voyant préluder, pour ainsi dire, en homme, à la vie d'épreuves qui lui était réservée.

Sur ces entrefaites, les affaires de M. Van Eyckens s'étaient tout à fait terminées à Anvers : il restait débiteur envers ses créanciers d'une somme de deux cent cinquante mille francs pour l'acquit de laquelle ceux-ci n'avaient fixé aucune époque; ils connaissaient la pauvreté actuelle du négociant, et s'étaient contentés de l'acte qui établissait une dette, sur la solvabilité de laquelle aucun d'eux ne comptait d'ailleurs.

Cette tache dans l'hermine de son blason commercial, affligeait Georges plus que la condition pauvre à laquelle il se trouvait réduit. Sans cesse présente à sa pensée, il la retrouvait dans ses rêves, et elle venait se placer, durant le jour, entre son travail et lui. Les consolations de Pauline se brisaient contre la fatale idée fixe. Son mari se sentait déshonoré à jamais sous une honte dont le premier venu pouvait impunément lui jeter le reproche à la face. Il ne transmettrait pas à son fils le nom intact qu'il avait reçu de son père! de telles idées tuent; aussi la pâleur de Georges devenait insensiblement plus grande; une vieillesse anticipée blanchissait ses cheveux et plissait son front.

Un soir, il rentra chez sa femme avec une gaîté inaccoutumée et qui causa presque de la frayeur à Pauline, car cette gaîté avait quelque chose d'étrange et de fiévreux...

— Nous allons au spectacle ce soir, ma chère amie, dit-il en entrant.

— Au spectacle? fit-elle avec surprise. Quelqu'un t'a donc fait présent de billets?

— J'ai été louer tout à l'heure une loge à l'Opéra, répondit-il en montrant le coupon.

— Tu as dépensé une somme aussi considérable? reprit la jeune femme avec un doux reproche. Cinquante francs mon ami!

— Qu'importent cinquante francs! mille francs! dix mille francs! s'écria-t-il avec enthousiasme... Plus de pauvreté! Plus de privations! Pauline, nous voilà de nouveau riches et heureux. Je vais payer les dettes que j'ai laissées à Anvers, mais nous continuerons d'habiter Paris. J'achèterai un hôtel dans le quartier des Martyrs, car je ne veux pas m'éloigner des lieux où tu as subi courageusement de si rudes épreuves. Je veux aussi que cette maison m'appartienne; le propriétaire fera peut-être quelques difficultés de me la vendre, mais je lui offrirai tant d'or qu'il faudra bien qu'il cède!

— Que dis-tu, mon ami? Que signifient cette joie et ces transports qui m'épouvantent?

Il la prit à part et l'emmena mystérieusement près de la fenêtre.

— Figure-toi que le marchand qui m'employait vient de me renvoyer.

— Te renvoyer! et c'est là ce qui cause ta joie, Georges?

— Oui! Ce matin il avait besoin de consulter ses livres de commerce; il me les demande; je les lui donne, et il voit, sur la dernière page écrite, une figure mystique représentant une femme qui pleure sous un arbre, aux branches duquel son fils est pendu. Il se fâche, il me questionne, il me demande ce que signifie un pareil abus de confiance, qui peut ôter en justice à ses livres leur valeur...

Pauvre fou, lui dis-je, ne voyez-vous pas que ce dessin représente un arbre, sous lequel les larmes de la sorcière ont fait naître un trésor? Depuis quelques jours, un ange, qui se tient toujours à ma droite, me montre cet arbre et trace de son doigt le dessin que j'ai reproduit sur vos livres, pour qu'il ne sorte point de ma mémoire. Je vous associe, si vous le voulez, à ma bonne fortune; je vous donnerai moitié de mon trésor, car vous avez été bon pour moi quand j'étais pauvre.

L'imbécile, au lieu d'accepter, m'a donné congé et a pris un autre commis.

Jugez de la terreur de Pauline en entendant ces paroles insensées! Elle ne pouvait en croire ses oreilles et ses yeux; elle regardait son mari avec angoisse.

— Partons pour l'Opéra. Je ne te promets point cependant de rester jusqu'à la fin; nous sortirons à onze heures et demie : il faut que je sois à minuit dans les jardins du cloître Saint-Lazare; c'est là que l'ange m'a donné rendez-vous, au pied de l'arbre de la sorcière, pour me livrer le trésor. Allons viens.

— Ne sortons pas, mon ami, je suis souffrante, répliqua Pauline en dissimulant son effroi. Renonce à tes projets de spectacle pour ce soir; reste près de moi.

— Au fait, je puis très-bien louer demain une autre loge. Veux-tu pour tes voitures que je t'achète des attelages bais ou gris?

Tandis que cette triste scène se passait, Bella, avec le tact et l'intelligence que lui donnait son dévouement à sa maîtresse, était sortie furtivement pour aller chercher le médecin, M. Destrées.

Le docteur Destrées était un vieillard, qu'une légère indisposition de Pauline avait mis en rapport avec la famille Van Eyckens et qui s'était pris d'amitié pour ce ménage laborieux et si digne d'intérêt. A la vue du délire de Georges, il ne put cacher ses inquiétudes et sa douleur.

— La maladie de votre mari, dit-il à la jeune femme, s'annonce, madame, avec les symptômes les plus alarmans : il faudrait pouvoir l'isoler de suite, le placer dans une maison de santé et lui faire donner des soins énergiques, quoique sa monomanie ne me paraisse que trop incurable.

— Me séparer de mon mari! Le confier à des mains étrangères! Oh! monsieur, que pouvez-vous me conseiller là?

— J'ai lieu de craindre que le malade ne se porte bientôt à des actes de violence dont vous pouvez devenir la victime.

— Qu'importe, monsieur, dois-je me compter pour quelque chose dans le grand malheur qui frappe mon mari? peut-être mes soins de tous les instants parviendront-ils à conjurer son mal.

— Dieu le veuille! interrompit le médecin en secouant la tête, Dieu le veuille! mais hélas! à moins d'un miracle cela ne peut arriver.

Il saigna Georges, laissa la formule de quelques prescriptions calmantes et sortit en promettant de revenir le lendemain.

— Bella, dit Mme Van Eyckens quand il se fut éloigné, tu emmeneras mon fils dans ta chambre, pour qu'il couche près de toi.

— Je reviendrai quand Adrien dormira.

— Non, tu resteras près de lui.

— Vous voulez que je vous laisse seule avec monsieur! s'écria-t-elle en montrant Georges, qui marchait à grands pas et se livrait à une agitation frénétique.

— Oui, ma bonne Bella.

— Je veillerai avec vous.

— La maladie de mon mari ne sera que trop longue, Bella, et ton tour de veiller, j'en ai peur, viendra souvent aussi, pauvre fille.

Bella obéit et emmena l'enfant. Pauline, restée seule avec le malade, s'agenouilla pour prier.

— Ne prie pas, dit-il, minuit approche, tes signes de croix chasseraient la sorcière et je n'aurais pas mon trésor.



L'apparition. (Dessin de M. Gavarni.)

Tout à coup il poussa un cri déchirant.

— Jamais! disait-il, jamais! Garde à ce prix ton trésor, Satan! Je ne l'achèterai pas au prix du sang de mon fils!

Il sembla écouter une voix infernale qui lui parlait, et fit signe à sa femme d'avancer.

— Tu as entendu ce que Satan me conseille? Après tout, qu'importe un enfant, puisque nous pouvons en avoir un autre? Adrien n'a que quatre ans; ainsi il ira tout droit au ciel prendre place parmi les saints innocents; c'est le soustraire aux épreuves et à la misère de ce bas monde. Nous lui donnons le bonheur pour l'éternité, et nous acquérons d'immenses richesses. Tu pleures? Tu hésites? Mon Dieu! que les femmes sont faibles et ont de ridicules préjugés! Allons, laisse-moi faire et détourne la tête, je me charge de tout.

Il se leva, souleva la couverture restée sur le petit lit de l'enfant et frappa plusieurs coups d'un couteau dont il s'était emparé pendant la visite du médecin et sans qu'on s'en aperçût.

Pauline jeta un cri d'épouvante! car si l'enfant eût été là, le fou s'était jeté sur lui avec tant de précipitation que c'en eût été fait de l'infortuné.

— Ah! tu cries? tu montres de l'émotion, femme? Voici que le démon s'indigne et veut fuir. Non, reste, Satan!

Puisque la faiblesse de cette femme te paraît coupable, je vais la punir; son sang te sera agréable, j'en suis sûr. Je vais le faire couler... Allons, femme, il faut mourir!...

Il s'avança vers elle en brandissant son couteau.

— Il faut mourir! te dis-je; l'ange déchu demande ton sang!

— Au nom de notre fils! s'écria Pauline, au nom de notre fils, épargne-moi! reviens à la raison, Georges...

— Voyez cette folle qui m'accuse de folie! Résigne-toi et meurs!...

Il courut à elle : elle se recula; le mouvement brusque et involontaire qu'elle fit pour échapper, renversa la lampe et jeta la chambre dans une obscurité profonde. Le fou rugissait, frappait les murailles avec son couteau et brisait les meubles dont il jetait çà et là les débris. Pauline, éperdue, trouva moyen de se réfugier dans la cuisine et d'en barricader la porte à l'aide d'une table et de plusieurs autres meubles. Georges continua, durant toute la nuit, ses menaces et ses violences. Au point du jour, vaincu par la fatigue, il tomba sur le plancher et s'y endormit profondément.

Quand Bella descendit chez sa maîtresse, elle resta stupéfaite de terreur; tout était brisé et flétri dans ce réduit naguère si riant et si frais. Pauline, le visage sanglant, les épaules couvertes de contusions et les cheveux épars, accourut à elle, demi-morte et se soutenant à peine.

On alla chercher le médecin en toute hâte; à la vue du triste spectacle qui s'offrit à ses regards, il soupira tristement :

— Vous le voyez, madame, dit-il, mes prévisions funestes ne se sont que trop réalisées. Non-seulement votre vie, mais encore celle de votre fils restent exposées aux violences de la manie furieuse de ce malade. Il faut vous en séparer.

— Jamais je n'aurai ce triste courage, monsieur.

— Il le faut cependant, reprit le vieillard. En ma qualité et de mon autorité de médecin, je l'exige.

Il donna l'ordre d'aller chercher un fiacre et fit signe à Pauline de s'éloigner.

— N'assistez pas à cette triste scène, madame; retirez-vous; la violence du malade exige que l'on prenne de pénibles précautions.

— Après la nuit que je viens de passer, dit-elle, on a, monsieur, du courage pour toutes les douleurs.

Trois hommes entrèrent dans la chambre pour revêtir le fou de la camisole de force. Le bruit de leurs pas éveilla Georges; il leva la tête; il regarda avec surprise autour de lui, et sembla chercher à comprendre le désordre et les débris qui désolaient la petite chambre. Il couvrit de ses deux mains son front échevelé, rassembla ses idées et finit par comprendre.

Alors sa tête retomba tristement sur sa poitrine.

— Voilà donc ce que je suis devenu! dit-il. Pauline! Adrien! ma femme, mon enfant!... Ne les ai-je point blessés dans mon délire? Je veux les voir, je veux les presser sur mon cœur.

Pauline se jeta dans les bras de son mari.

— Quoi? dit Georges en écartant les cheveux de Pauline, quoi, pauvre femme, c'est moi, c'est ma main qui a blessé ton front! moi qui t'ai meurtrie! moi qui t'ai rendue si malheureuse! Oh! tu dois me maudire!

— Laissons là ces tristes souvenirs, Georges! Ne parlons plus des transports d'un accès de fièvre chaude, d'un accès passé et qui ne se renouvellera plus. Georges, te voilà guéri, Dieu soit loué!

— Guéri, dit-il, oh! oui. J'ai bien été malade! Des visions m'assiégaient; un démon m'obsédait; il me montrait de l'or; il demandait du sang en échange; tout cela était un rêve, un affreux rêve! Mais à présent, plus rien de cela! Je respire à l'aise, mon cœur bat plus librement, il semble que mes yeux n'ont jamais vu une clarté si douce. Pauline, va me chercher notre enfant, que je l'embrasse après tant de souffrances et d'épreuves!

— Dieu soit béni, murmura Pauline; il est sauvé!

— Il est perdu! reprit le médecin à voix basse; les symptômes qu'il vient de décrire sont les avant-coureurs d'une crise nouvelle. Gardez-vous de lui amener votre fils; montez près de l'enfant, et restez-y jusqu'à ce que je vous aille chercher moi-même. Toutes ces émotions vous épuisent, et votre santé est trop précieuse à votre enfant pour que vous l'exposiez sans nécessité.

La pauvre femme, éperdue, obéit au médecin, et monta dans la petite mansarde, où Adrien dormait encore d'un paisible et profond sommeil. Elle voulut s'asseoir près de son fils, mais bientôt les émotions et les angoisses qu'elle éprouvait l'obligèrent à se lever : machinalement, elle ouvrit la fenêtre et se sentit attirer, par une sorte de vertige, à écouter ce qui se passait autour d'elle, et à épier le fatal moment où la voiture partirait.

D'abord elle n'entendit rien : après cela elle distingua des voix. Il s'éleva des cris! Le bruit d'une lutte se fit entendre. Tout à coup la fenêtre se brisa, les éclats de verre tombèrent avec un tintement métallique. Il leur succéda un autre bruit sourd, sinistre, épouvantable, qui s'étouffa sur le pavé!

— Il est mort! s'écrièrent plusieurs personnes qui s'arrêtèrent pour relever un cadavre.

S. Henry BERTHOUD.

---

# MERCURE DE FRANCE.

(du 15 juillet au 15 aout.)

## GAZETTE.

Tout Paris s'en va à la campagne ou en voyage : aussi, les nouvelles scientifiques et littéraires sont-elles rares et de peu d'importance. Les concours du Conservatoire n'ont offert rien de bien remarquable, si ce n'est dans les classes de chant. Jamais, du reste, on n'avait vu une telle affluence de spectateurs dans la petite salle des Menus-Plaisirs.

Voici l'ordre dans lequel le jury a proclamé le nom des lauréats : — Femmes. Quinze concurrentes. 1er prix : Mlle Flamand, âgée de 19 ans; 2e prix : Mlle Pormegiani, âgée de 21 ans, toutes deux élèves de M. Banderali. Accessit : Mlle Osselin, âgée de 19 ans, élève de Mme Damoreau. — Hommes. 1er prix : partagé entre MM. Carlot, âgé de 25 ans, élève de M. Bordogni, et Planque, âgé de 22 ans, élève de M. Banderali; 2e prix : M. Lajet, âgé de 19 ans, élève de M. Ponchard.

On ne publie guère de livres dans cette saison, et voici cependant un volume qui mérite une mention toute particulière. *L'Hygiène des femmes nerveuses*, réunit à tout le charme nécessaire pour être lu

par les gens du monde, le savoir profond et les vues scientifiques qui doivent le faire approuver par les médecins. Une méthode d'hygiène complète et d'une grande clarté y est présentée de manière à être comprise par les femmes les plus étrangères à toute idée médicale. Rien n'est négligé, et l'auteur descend même jusqu'aux détails les plus simples et les plus vulgaires en apparence; mais, en médecine, il n'y a rien de vulgaire, tout y prend de la valeur et de l'importance. Le livre du docteur Aubert est écrit avec une extrême clarté; on le lirait comme un roman, et l'on y trouve en outre, des renseignemens utiles et graves.

Le second volume des *Scènes historiques flamandes* vient de paraître. Il est dû, on le sait, à la collaboration de MM. Henri Bruneel et Edward le Glay, et se compose de deux chroniques. La première, *Schild en Vriend*, retrace une scène sanglante de la lutte des bourgeois flamands contre la domination de Philippe le Bel, en 1302. Un frais et chaste épisode, peut-être trop faiblement indiqué, projette une teinte douce et suave sur l'ensemble du récit. *Charles le Mauvais* compose la seconde partie du livre; nous aurions mauvaise grâce à en parler; nos lecteurs doivent se rappeler cette page historique insérée dans le sixième volume du *Musée des Familles*. On annonce le troisième volume de cette publication qui se recommande par l'intérêt et la simplicité du style et de l'action.

M. Favbier, sous-intendant militaire, vient de publier un poëme sur Napoléon; c'est une œuvre pleine de grands et nobles sentimens. Elle est accompagnée d'un beau portrait de Napoléon, dessiné par l'auteur et habilement gravé. Il n'existe rien d'aussi ressemblant.

Les tribunaux ont eu à s'occuper d'une question de haute importance. Il s'agissait de savoir si l'on peut faire un pastiche d'après une autre pièce; ce que le tribunal a résolu négativement. Voici une partie du texte de ce jugement; il expliquera suffisamment la cause.

« Attendu que si les sujets de tels ouvrages (les ouvrages dramatiques) sont du commun domaine, c'est à la condition, pour chaque auteur, d'une pensée propre, mise en œuvre par des moyens tirés de lui-même, et qu'il n'ait pas ravis à ses devanciers, dont autrement la gloire littéraire et l'intérêt matériel pourraient avoir beaucoup à souffrir de la banalité et de la concurrence;

« Attendu, en fait, qu'il résulte des débats, des pièces et documens produits, que *Lucrèce Borgia*, grand opéra en 4 actes, paroles d'Etienne Monnier, est une imitation traduite de *Lucrèce Borgia*, drame en 3 actes et en 6 parties, de Victor Hugo; que d'un bout à l'autre l'opéra se traîne servilement sur le drame, dont il a emprunté toutes les situations et jusqu'au titre et aux personnages, sans en excepter, sans en ajouter un seul;

« Qu'en vain Étienne Monnier prétend que son poëme est imité de l'italien, le libretto italien n'étant lui-même que la reproduction du drame de Victor Hugo, et la loi ne permettant pas de faire indirectement ce qu'elle défend directement;

... « Attendu que Bernard Latte s'est fait l'éditeur et le débitant de l'œuvre d'Henri Monnier; qu'il a participé à son action autant qu'il était en lui; qu'ainsi les sieurs Henri Monnier et Bernard Latte se sont rendus coupables du délit de contrefaçon, prévu et puni par les articles 425, 426 et 427 du Code pénal;

« Et attendu, en ce qui concerne Bernard Latte, éditeur et débitant, qu'aux termes de l'article 365 du Code d'instruction criminelle, la peine la plus forte doit seule être appliquée, faisant application aux deux prévenus de l'article 427;

« Condamne Étienne Monnier et Bernard Latte, chacun à 100 fr. d'amende;

« Ordonne la confiscation de toute édition du poëme de *Lucrèce Borgia*, opéra en 3 actes et en langue française, dudit Étienne Monnier;

« Autorise Victor Hugo à faire disparaître les traces de ce poëme, quelque part qu'elles puissent exister;

« Fait défense à Étienne Monnier et à Bernard Latte de plus, à l'avenir, publier ni vendre ledit ouvrage; dit que le présent jugement sera inséré par extraits dans trois journaux de la capitale et dans trois journaux de la province, au choix de Victor Hugo, aux frais de ses adversaires, solidairement. »

Les théâtres n'ont rien offert de remarquable qu'une charmante bouffonnerie, jouée au Palais-Royal, avec un talent hors de ligne, par Alcide Touzez. Nous voulons parler de la *Sœur de Jocrisse*. On ne saurait donner plus de grâce à la bêtise, et de charme à la maladresse. Alcide Touzez fait comprendre ce que devait être autrefois Brunet; tandis qu'on ne le comprend plus en voyant ce dernier.

Une seule question intéressante a été traitée ce mois-ci, au sein de l'Académie des sciences. La commission chargée, depuis dix ans, d'examiner les travaux de M. Darcet, relatifs à l'extraction de la gélatine et à son emploi comme aliment, vient enfin (et nous ne l'espérions plus), de donner connaissance de son rapport. Tout le monde sait quelle importance l'auteur de ce nouveau procédé avait autrefois attribuée à sa découverte. Selon lui, la gélatine devait tenir lieu aux pauvres et aux malades de toute autre nourriture, de façon que le peuple et l'administration à la fois, pourraient ressentir l'immense avantage d'économie résultant d'une alimentation complète par un seul mets: car le règne de la gélatine devait être absolu dans les hôpitaux et dans les bureaux de charité. Enfin, cette substance si salutaire, reléguée jusqu'alors dans l'arrière-boutique du menuisier et de l'ébéniste, sous le honteux pseudonyme de *colle forte*, était appelée à une réhabilitation éclatante et pouvait désormais figurer à côté de la vapeur, sur la bannière du progrès. Illusions si chères à M. Darcet! comme M. Magendie vient de vous détruire une à une avec l'impitoyable courage du chirurgien! — La gélatine n'est point nutritive; elle est même mortelle, comme l'attesteraient au besoin les cadavres d'environ trois cents chiens admis des premiers à jouir des bienfaits de cette terrible nourriture, par préférence sur l'humanité, que M. Magendie réserve à d'autres essais non moins utiles, mais rarement aussi pernicieux, Dieu merci!... Pauvre et constante victime de la science, la race canine ne prendra-t-elle pas un jour sa revanche, en mordant sérieusement les jambes de M. Darcet et de tant d'autres dont les précieuses découvertes lui ont coûté si cher? Nous n'aurons pas la cruauté de le souhaiter, mais vraiment ce serait justice. — Il ne faut pas terminer sans dire un mot du rapport de l'habile praticien, dont le style semble le fruit d'une opération chirurgicale, tant il est plein de tiraillements intérieurs et d'exclamations douloureuses. Que de patience n'a-t-il pas fallu pour écouter jusqu'au bout ce baragouin anti-français débité comme une leçon mal apprise! quel conseil peut-on donner à l'honorable rapporteur, si ce n'est de laisser la plume à d'autres plus heureux, et de se borner autant que possible à manier le scalpel, dont il se sert avec plus de succès?

Le Diorama vient de s'ouvrir de nouveau. Un des deux tableaux exposés, et qui représente une *Vue du canal Saint-Martin*, peinte par M. Rascalor, est réussi avec bonheur; les effets de jour et de nuit qu'on y remarque rivalisent avec ceux que l'on admirait autrefois au spectacle de M. Daguerre.

## ÉTUDES LITTÉRAIRES.

### ALPHONSE KARR.

Ce que la plupart des lecteurs cherchent dans un article de critique sur un homme célèbre dans les lettres ou les arts, c'est moins une juste appréciation des œuvres de l'auteur, qu'une biographie détaillée de ses moindres caprices, de ses plus bizarres fantaisies. Le public est un grand enfant: il lui faut toujours déshabiller sa poupée, et il en est venu à se préoccuper davantage de ce qui se passe dans la coulisse que de l'ouvrage représenté devant lui.

Enfin, se dit-il, je vais donc savoir si l'ingénieux auteur de tel roman funèbre vit dans un eldorado tapissé de sanglantes images; s'il boit dans le crâne d'un criminel; si le tibia de son aïeul lui sert effectivement de tuyau de pipe, etc.... Ces billevesées sont lancées par des amis indiscrets, et grossies outre mesure du vent de l'imagination, amoureuse du merveilleux. Souvent, sur la foi de semblables facéties, noires, vertes ou roses, suivant le genre du pauvre poëte, on établit sa réputation. — Vous n'avez pas lu le livre d'un tel? — Non, et vous? — Ni moi. Mais je vais l'emprunter. Un homme qui laisse pousser ses ongles comme un empereur chinois et qui ne sort que vêtu de rouge...... — doit, certes, avoir un talent bien original. Je vous retiens son roman.

D'où vient que bien des gens s'abusent sur ce point et mettent tant d'imagination dans leur débraillé qu'ils n'en ont plus pour leurs œuvres. Le génie entraîne parfois avec lui la bizarrerie; jamais, que je sache, on n'a pu prouver la réciproque.

S'il est un écrivain qu'on se soit plu à chausser, à parer et à coiffer des plus fol-

les extravagances, assurément c'est M. Alphonse Karr. Il est vrai de dire que nul ne s'y est prêté de meilleure grâce et n'a plus complaisamment parlé de ses petits travers. Mais nous ne voulons pas répéter tous ces commérages aux exagérations desquels nous ne croyons pas, du reste; les hommes de lettres sont des gens comme les autres; ils ne mangent ni ne dorment d'une façon différente, seulement, ils rêvent un peu plus, et, comme les rêves sont meilleurs que la réalité, ils ont plus d'instants de bonheur.

Nous nous abstiendrons donc sur le compte de Freyschütz, nous ne mentionnerons pas davantage les exploits nautiques de son maître; à Dieu ne plaise que nous fassions remonter la Seine à la coquette embarcation qui louvoie, dit-on, sous les ordres du capitaine Karr, dans la rade du Hâvre. Nous dirons seulement quelques mots sur ses ouvrages, que vous connaissez aussi bien que nous et qui, pour ce motif, nous feront pardonner ces lignes : on aime toujours à entendre parler de ses amis.

Au sortir de l'enfance, à cet âge où rien n'est connu, tout semble beau, tout paraît bon, parce qu'on illumine tout du reflet de son âme. On marche les bras ouverts, on donne son cœur dans une étreinte de main et son âme dans un regard, sur un sourire. A cet âge encore, on a confiance en soi et l'on croit à l'appui des autres. Bientôt, hélas, le pauvre enfant s'aperçoit que nul ne répond à ses avances, qu'on se rit de lui, qu'on le jalouse si l'on découvre quelque chose *là*, et il en vient à douter de lui-même. Alors, il faut se défaire, comme d'un vêtement trop étroit, des affections sur lesquelles on avait compté. Ceux qui vous ont vu enfant, ont gardé votre première mesure; pour eux vous n'avez pas grandi. La famille, — c'est une chose triste à écrire, car on ne le fait qu'alors qu'on en est bien convaincu, — la famille est le foyer de la risée : il n'y faut pas chercher de sympathie. Elle serait un obstacle; on s'en éloigne pour se rapprocher des amitiés qui n'ont point été imposées, de celles qu'on s'est créées. Celles-là sont les seules véritables; mais la consolation qu'elles apportent n'est pas complète. Il est une petite case de notre cœur où nul sentiment ne peut s'adapter, sinon celui pour lequel elle est réservée : c'est l'amour. L'amour qui, dès qu'il y est entré, envahit tout et nous rend la vie une, riante et belle. Avec lui commence une nouvelle ère; on caresse de nouveau ses rêves les plus chers, on en forme d'autres et on se sent plein d'énergie pour les réaliser. Mais pour le poëte comme pour l'amant, la poésie, l'amour, qui souvent ne font qu'un, se déchirent aux épines du chemin. Le monde encore une fois est là qui brise le cœur de ses lois de fer. Le poëte rompt les cordes de sa lyre et corrode sa plume dans une encre fétide; il n'exhale plus que l'ironie, et si parfois sa pensée revient fraîche et pure, il se hâte de jeter le doute sur sa robe blanche. L'amant nie son cœur et le noie dans l'orgie, dans la fange que ses pieds ne connaissaient même pas. — Telle est l'histoire de bien des gens, telle est l'histoire de Stephen, — la personnification des héros de M. Karr, — et peut-être aussi celle de l'auteur.

Stephen est jeune, il est pauvre, mais il aime, il est aimé. Sous cette douce rosée, voyez comme sa tige se redresse. Il est plein de force et de courage pour marcher à son but. Ses parents lui font des propositions incompatibles avec son amour; il les refuse. Le voilà seul, acceptant un misérable emploi dans un collége et luttant contre la médiocrité. Il parviendra; son étoile luit au ciel, et ses bras sont vigoureux.

Madeleine a seize ans, elle est belle et pure. Son cœur qui battait hier dans le vide, rend un son aujourd'hui. Et comme personne ne contrarie sa riche nature en faussant son esprit, Madeleine écoute avec ravissement cette voix qui chante en elle, et lui dit qu'aimer est doux et que l'amour est saint.

Dans ces premiers chapitres de *Sous les Tilleuls*, M. Karr, qui avant tout était poëte, et, quoiqu'il fasse, qui se trahit à chaque pas, M. Karr a décrit ce que le cœur a de plus suave. La botanique, dont il s'est fait une étude favorite, lui a prêté les plus belles couleurs du jardin. Les roses, les grappes de lilas, l'ombre embaumée des tilleuls et des acacias mêlent leur parfum à son œuvre. Le style en est frais, l'expression heureuse et souriante, l'action va murmurant à peine comme le ruisseau à travers la prairie. C'est le printemps; tout est vert, tout est jeune, tout espère.

Mais voici la saison qui s'avance; de toutes parts on travaille, on songe à l'avenir. Dans la mansarde de Stephen se résume la vie de jeune homme. Lui, la prend au sérieux. Edwards, l'ami qui partage sa misère, est un joyeux compagnon. Ici l'auteur prend d'autres couleurs; ce sont des scènes de folle insouciance, le rire parvient à vos lèvres, mais non ce rire bruyant, cette convulsion qui fait mal à voir; M. Karr reste toujours élégant, même dans ses fantaisies les plus bouffonnes. Le plaisir des sens, l'amour facile promène son hallucination devant les yeux de Stephen; pour y résister, il possède la triple cuirasse, l'amour vrai, chaste et profond. Il invente mille expédients heureux pour cacher sa pauvreté, et va faire plusieurs lieues pour entrevoir Madeleine au théâtre, Madeleine, qui, maintenant, subit les influences du monde, qui commence à trouver son amour trop naïf et sourit de pitié au souvenir de ses premières années. Emma, son amie, la femme sage suivant le monde, l'initie à cette science et lui démontre que les fleurs en papier ont plus de durée que celles du parterre. Madeleine ne songe pas qu'elles sont sans odeur.

Les événements se compliquent. — Ils ne marchent jamais au gré de nos désirs. — Les lettres de Stephen sont interceptées.

Quelques semaines se passent.

L'amant est riche. La petite maison rêvée sous les tilleuls est préparée. Stephen en va chercher la châtelaine.

Il est trop tard. Madeleine est Mme Edwards. — Oui, Mme Edwards. Certes, M. Karr devait être bien sombre et bien découragé quand il fit ce mariage. Edwards a sacrifié l'amitié à l'intérêt.

Dès lors, pour Stephen, il n'est pas de moisson il n'est pas d'automne. L'hiver lui glace le cœur; son désespoir éclate en mille folies amères et froides qui recouvrent une sombre idée : la vengeance! Elle devient son épée de chevet et ne le quitte jamais. Comme dans tous les nœuds que les convenances seules ont formé, les liens du mariage de Madeleine se disjoignent. Edwards néglige sa femme; Stephen est là qui lui demande un compte sévère du bonheur de celle qu'il aimait. Depuis longtemps il a préparé le cœur de la mère des enfants d'Edwards et réveillé l'amour en elle; mais il n'a rendu la vie à la pauvre fleur qu'on lui a flétrie que pour respirer une fois son parfum et la fouler aux pieds après. Il tue le mari d'un coup d'épée, puis fait mourir la femme sous la honte et le mépris. La vengeance, cette sorte d'ivresse de la pensée, ne laisse au réveil qu'un vide affreux dans le cœur. Le remords et l'expiation commencent; et, pour déposer un baiser sur le front qu'il a écrasé, pour accomplir les dernières volontés de Madeleine, Stephen descellera la pierre du tombeau!

Ce premier roman de M. Karr est celui que nous préférons. Les caractères sont finement observés, admirablement tracés. Ce tableau si scrupuleusement reproduit du frottement de l'idéal contre la réalité qui dessèche et brûle tout, n'amène aucune désillusion, aucun dégoût. On se reporte avec un agréable souvenir au commencement du livre. On désire pour soi les premiers chapitres de l'existence de Stephen, dût-on aussi en inscrire les derniers sur son journal, comme on accepte la vie dont la dernière conséquence est la mort. C'est que l'auteur est un peintre; et non un guide, qu'il n'a pas prétendu faire de ses livres un enseignement. Il copie exactement la nature. Cette prairie si verte et si fleurie recouvre un marais fangeux; de place en place, sur sa toile, vous en distinguez l'eau stagnante, plus loin vous voyez la trace du pied imprudent qui s'y est hasardé. A vous de suivre cette route ou de l'éviter.

Dans *le Chemin le plus court*, l'auteur s'est identifié avec son principal personnage. Il souffre avec lui, et les pleurs que son enfant cache sous une apparente résignation pleine de désespoir, retombent sur son cœur. Aussi l'œuvre est vivante, elle vous émeut; elle devient amère et elle vous serre le cœur. Comme l'on plaint ce pauvre Hugues, si insouciant, si amoureux; il n'avait qu'à tendre la main pour cueillir le bonheur et devient, il ne sait pourquoi, par une fatale circonstance, pour accomplir ce qu'il croit être son devoir, l'époux de Mlle Louise. On se prend de haine contre cette petite femme au cœur aveugle et sec. On jetterait volontiers par la fenêtre Mme Leloup, cette bête venimeuse qui empoisonne par ses conseils le ménage de sa fille. Comme on aime cette naïve et tendre Thérèse et Vilhem Girl, une des plus originales créa-

tions de M. Karr, et Schütz, le terre-neuvien. Pour celui-là, on se range bel et bien de son côté dans sa querelle avec le basset Roland, et l'on aurait plaisir à caresser sa grosse tête noire.

Jamais le talent d'observation de M. Karr n'a été si grand, jamais il n'a été plus vrai que dans ce livre. *C'est nature*, diraient les peintres, et, c'est là, nous le pensons, un grand éloge.

Nous avons dit que M. Karr était poëte, et, que, malgré ses efforts pour déguiser sa nature, il se trahissait à chaque instant. Semblable à ces amants sceptiques qui, revêtant de froides apparences, sont tout honteux de quelques moments de faiblesse, et les font expier par la brusquerie et les dures paroles, l'auteur de *Sous les Tilleuls* insulte à la poésie après s'y être laissé aller. Ses boutades, à lui, sont le paradoxe. Il vous prouvera, avec une verve et un entrain surprenants, toutes sortes de choses réjouissantes; il vous écrira des pages entières contre l'amitié, la liberté, les champs, la campagne que nul n'aime plus que lui; jamais son esprit ne sera plus fin, plus gai, plus étincelant.

Ses autres livres, *Einerley*, *Fa dièse*, *Une heure trop tard*, *Vendredi soir*, sont parsemés de ces chapitres amusants, remplis d'expressions originales et neuves, qui viennent, à la façon de Sterne, couper des nouvelles folles ou tendres, gracieuses toujours.

Sous le titre d'*Einerley*, sont réunis plusieurs petits romans. Celui qui commence le deuxième volume, la perle brillante de ce riche collier, est un des plus jolis contes que je connaisse.

*Fa dièse* est une fantaisie digne d'Hoffmann.

*Vendredi soir* est une légende d'Étretat qui possède une saveur salée et un parfum de varech des plus agréables.

Dans tous ces ouvrages et dans les derniers de l'auteur, *Geneviève* et *Clotilde*, on remarque le même système d'ironie et de désillusion, la même tendance, fâcheuse selon nous, à réhabiliter, à prôner les étroites et vieilles idées tirées de cet évangile revêtu du titre orgueilleux de *Sens commun*, et dont, sur certains points, les esprits éclairés ont fait justice depuis longtemps.

Il nous reste à parler maintenant de ces petits volumes dont on attend chaque mois l'apparition avec impatience. L'auteur, qui les a nommés *Guêpes*, a parfaitement justifié son titre. Malheur à celui qui passe à côté du moqueur essaim en laissant à découvert une partie vulnérable. Quelque soit son titre, son nom, son drapeau, sa religion, l'aiguillon est là; l'épigramme le marquera au front.

S'il nous était permis, à nous, modeste et léger critique, qui n'avons souci que de l'art, du style et de l'esprit; s'il nous était permis d'émettre une opinion sur une chose plus grave, nous demanderions si c'est rendre un grand service que de déverser ainsi le blâme et le ridicule sur tous les partis. — Rien de ce qui est humain n'est parfait, et, cette triste vérité n'a qu'une application trop immédiate lorsqu'il s'agit de gouvernement. Mais n'est-il point vrai que toute opinion, dégagée des mesquines considérations de quelques-uns de ses représentans, soit soutenue dans un but louable d'utilité générale? Assurément il ne serait point trop naïf de dire que l'un de ces systèmes renferme en lui l'élément qui résoudra le problème dont la solution est si difficile. — Exprimer le contraire nous semblerait une chose désespérante. — Pourquoi donc n'avoir foi dans aucun si vous ne vous faites l'apôtre d'un nouveau? Quand vous aurez craché sur tous les



Alphonse Karr.

autels, où la foule ira-t-elle prier? Le manque de principes en politique est aussi funeste, aussi insensé que l'athéisme en matière de religion.

Qu'un homme nul ait cette idée de n'en pas avoir, qui s'en inquiète? On ne demande d'ombrage qu'aux arbres plus élevés que soi. C'est pourquoi, s'il nous restait encore un peu d'haleine après une si longue digression, nous réclamerions de M. Karr l'ombre d'une croyance politique.

En résumé, M. Alphonse Karr est un des auteurs les plus spirituels, les plus paradoxaux, et, en dépit de lui-même, les plus poétiques de notre époque. Ses œuvres sont originales et d'un goût exquis; elles sont de celles qu'on relit plus d'une fois, ce qui est rare par le temps et les livres d'aujourd'hui.

Henri NICOLLE.

---

*Le rédacteur en chef*, S. HENRY BERTHOUD.
*Le directeur*, F. PIQUÉE.

# ÉTUDES MORALES.

## PAULINE RUBENS.

(SECONDE PARTIE.)




Tableau de la chapelle sépulcrale de Rubens.

### CHAPITRE PREMIER.

LA VEUVE.

Mme Van Eyckens s'était résignée, presqu'en souriant, à la pauvreté; mais l'épouvantable maladie de Georges, et sa mort plus épouvantable encore, l'avaient laissée sans force et sans courage. Après cette dernière et fatale épreuve, elle ne sortit de l'affaissement profond qui s'était emparé

d'elle, que pour subir de cruelles douleurs névralgiques. Ces douleurs troublaient sa raison, et la laissaient, après la crise, dans un véritable désordre moral. Trop faible pour quitter sa chambre et la plupart du temps même pour se lever, Pauline gardait presque toujours le lit; il fallait en outre qu'une obscurité absolue l'environnât, car lorsque la lumière du jour arrivait jusqu'à ses yeux sans être émoussée, elle pénétrait douloureusement dans son cerveau et provoquait des convulsions. Il en était de même du bruit et du mouvement. A peine Bella pouvait-elle, sans jeter sa maîtresse dans une agitation alarmante, se livrer aux plus indispensables soins du ménage. Aussi ne restait-il plus rien, au petit appartement, de son aspect riant et frais d'autrefois. La misère y régnait maintenant dans toute sa disgracieuse énergie. Elle avait banni la propreté, cette recherche la plus exquise de l'élégance; on n'y voyait plus trace de ce reflet d'harmonie et d'amour qui naguère le faisait resplendir de rayons célestes. Ajoutez à cela que les meubles brisés par M. Van Eyckens n'avaient point été remplacés, mais rajustés tant bien que mal, et sans que l'on eût ni le temps ni le soin de dissimuler leur délabrement. Les deux petites glaces ne gardaient plus, dans leurs cadres écornés, que des éclats brisés, réunis entre eux par un morceau de papier; témoignage du zèle plus empressé qu'heureux de Bella. Aucune des chaises n'avait conservé sa forme primitive, de hideuses coutures ôtaient aux plis des rideaux leur harmonie et leur, pureté. La pendule, boiteuse dans son immobilité, avait cessé de marquer l'heure; enfin la poussière, malgré la vigilance et les regrets de la servante flamande, envahissait peu à peu ces lieux dont elle avait été bannie si longtemps, et flétrissait tout de ses couches grises et ternes. Mme Van Eyckens ne s'occupait de rien, restait indifférente à ce qui se passait autour d'elle, et ne pouvait même essayer de donner les ordres les plus simples, sans expier cet effort par d'atroces douleurs. Bella réglait donc tout au logis, et dans son chagrin et sa conscience de ne pouvoir satisfaire aux exigences difficiles de sa position, elle allait conter ses peines à ses voisines et leur demander conseil. Celles-ci ne faisaient point faute à la pauvre fille, et avec l'esprit envahissant naturel aux commères, elles entraient hardiment dans les affaires de Mme Van Eyckens, les fouillaient avec indiscrétion, les commentaient entre elles, et en faisaient une espèce de complainte banale, qui se chantait du haut au bas de la maison et trouvait des échos parmi les habitués de la fruitière, de l'épicier et de la marchande de lait. Cette pauvreté, si digne, si noblement portée naguère, était devenue maintenant une misère dans laquelle pataugeait la pitié banale de tous ces gens sans pitié, qui se croyaient compatissans parce qu'ils étaient curieux. La pauvre Bella se prenait à tous leurs beaux semblans, et n'essayait la plus insignifiante démarche qu'après avoir pris conseil du cénacle. Souvent même, elle laissait pénétrer dans la chambre de sa maîtresse ces moustiques fatigantes qui harcelaient la malade d'offres de services, de dissertations sur ses souffrances et d'observations critiques à propos des prescriptions du médecin. Sans force et sans courage pour les renvoyer, Pauline les laissait faire; elle subissait en silence leur grossier intérêt, et ne témoignait même pas à Bella combien on lui apportait de fatigue et d'accablement.

Le docteur Destrées faisait de fréquentes visites à Mme Van Eyckens; il avait exigé que l'on plaçât le petit garçon dans une école du voisinage, et, d'ordinaire, l'entourage ridicule de Bella s'enfuyait dès que les pas du médecin venaient à retentir dans l'escalier: car c'était l'arrivée d'un ennemi déclaré de tous ces rassemblemens. Il grondait la Flamande, renvoyait les oisifs, et témoignait à Mme Van Eyckens un vif intérêt, sans prévoir un terme à la maladie nerveuse dont elle était la proie. La science ne peut rien ou ne peut guère contre les affections névralgiques; il faut ajouter encore qu'en général la science s'inquiète seulement des symptômes qui présentent des dangers, et ne tient pas assez compte de la douleur. M. Destrées exhortait Pauline au courage, prescrivait de coûteux médicamens sur l'efficacité desquels il ne comptait point, et se retirait, espérant sa cure du hasard et surtout du temps, qui affaiblirait, par l'oubli et par l'habitude, les causes morales, et par conséquent les effets de cette maladie.

Les voisins se dispersaient à l'arrivée du docteur, mais ils se rassemblaient dès sa sortie, ardens à savoir ce qu'il avait dit, ce qu'il avait ordonné et ce qu'il espérait. Bella rapportait fidèlement jusqu'aux moindres détails, écoutait les commentaires, faisait crédulement ce qu'on lui conseillait et modifiait au gré de son auditoire les prescriptions du médecin. Cette bonne fille, depuis qu'elle ne se trouvait plus dirigée par la volonté de sa maîtresse, ressemblait à une excellente montre livrée à des enfans, et dont les bambins manient fantasquement les aiguilles. Il n'y avait plus rien de juste et d'exact en elle; elle ne servait qu'à induire en erreur ceux qui la consultaient.

Assez souvent un petit vieillard, nommé M. Mussault et à qui sa fortune valait un grand crédit dans la maison, qui lui appartenait, quittait par oisiveté son second étage, et venait prendre sa part du régal de bavardage qui se gobelottait au quatrième. Il parlait peu, quoique ses paroles fussent accueillies avec l'importance que dix mille livres de rentes donnent, sur un palier d'escalier, à un orateur en pantoufles. Ses lunettes sur le nez, la tête couverte d'un bonnet de tapisserie et les mains accrochées dans les poches de derrière de sa redingote, il écoutait silencieusement les dissertations et les suppositions du rassemblement en bonnets. Il était difficile de deviner s'il prenait à ces nauséabonds lieux-communs le plaisir niais d'un bourgeois oisif ou la fine moquerie d'un homme intelligent. Quoi qu'il en soit, il finit peu à peu par s'introduire chez Mme Van Eyckens et par s'y impatroniser plus que tous les autres. Il passait parfois des heures entières assis près du lit de Pauline, sans ouvrir la bouche que pour laisser tomber de distance en distance quelques paroles insignifiantes, usait largement de sa tabatière, et se retirait quand venait le moment de son dîner.

Cette société, un peu plus en rapport avec l'éducation de Pauline, finit par devenir presque une habitude nécessaire pour la malade dans l'état de faiblesse et d'abandon où elle se trouvait; elle se sentait moins isolée quand M. Mussault s'asseyait là avec ses nouvelles de journal et ses lieux-communs sur la pluie, le beau temps et le prix du pain.

Un jour, en venant faire « sa petite visite à sa voisine », pour me servir de ses propres expressions, il remarqua dans la chambre de Pauline une agitation inaccoutumée. Mme Van Eyckens se tenait sur son séant, et parcourait des yeux, en se tenant le front dans ses deux mains, un livre de dépense placé sur son lit. Bella restait debout près de sa maîtresse, dans l'attitude de la crainte et du repentir.

Hélas! depuis quinze jours Bella n'avait suffi aux dépenses du ménage qu'en déposant ses propres hardes au mont-de-piété; il ne restait plus une seule pièce de monnaie au logis, et il avait bien fallu, après avoir épuisé toutes les ressources, que la pauvre fille vînt en faire l'aveu à sa maîtresse. Ce coup subit et terrible avait tiré tout à coup Pau-

line de son apathie maladive, et avait presque opéré sa guérison. En face de la misère et de la faim, le mal s'était enfui; une douleur plus grande avait éclipsé une autre douleur.

— Que faire? que devenir? murmurait avec angoisse Pauline quand M. Mussault entra.

Celui-ci, d'un coup d'œil, comprit quel était le motif de l'agitation des deux femmes. Sa première pensée fut le regret de se trouver là et de redouter quelque emprunt; il recula donc pour sortir, mais un bon mouvement, rare dans son cœur desséché par l'habitude du petit commerce, le fit entrer et s'asseoir à sa place ordinaire. Il se sentit ému de pitié à l'aspect du morne désespoir de Bella et de la fièvre qui dévorait Pauline. A peine restait-il à cette infortunée quelques traces de son ancienne beauté: affaiblie par de longues souffrances, pâle, amaigrie, les cheveux en désordre, on aurait dit un fantôme, à la voir ainsi dans cet appartement sombre et qui ne prenait de lumière que par un fauve rayon de soleil dardé à travers une fente des volets.

— Rien! plus rien! sans ressource! murmurait Pauline sans prendre garde à la présence d'un étranger.

M. Mussault fit entendre une petite toux sèche pour annoncer qu'il se trouvait là quelqu'un.

— Soyez sans crainte, lui dit-elle avec amertume, tout à l'heure nous quitterons cette maison, monsieur. Autant mourir tout à l'heure que demain.

— Calmez-vous, ma voisine, répondit M. Mussault avec embarras; je ne viens point aggraver votre position, loin de là: gardez cette chambre tant qu'il vous plaira; grâce à Dieu, je suis assez riche pour pouvoir me passer d'un loyer de deux cents francs.

Pauline lui tendit la main.

— Pardonnez-moi, dit-elle, mais si vous saviez ce que je souffre! Mon Dieu! que les morts sont heureux!

— Voilà des paroles qu'il ne faut point dire et des pensées qu'il ne faut point avouer, interrompit M. Mussault avec plus d'émotion qu'il n'avait l'habitude d'en témoigner. Le désespoir ne mène à rien. Parfois, comme vous en cet instant, j'ai été au moment de jeter le manche après la cognée. Ne m'en voilà pas moins paisible et avec un sort assuré. Si vous voulez accepter mes conseils et mes services, je me sens disposé à faire pour vous ce que je ne me serais point cru capable tout à l'heure de faire pour personne.

— Je suivrai vos conseils sans hésiter.

— Eh bien! permettez-moi de vous parler un langage franc et dévoué: il faut sortir de l'accablement où vous restez depuis la perte de votre mari. Vous le voyez, de l'énergie suffira pour cela; vous voici presque bien portante, parce que vous avez éprouvé une violente secousse. Vous êtes mère, vous avez un enfant, songez qu'il a besoin de vous.

Il faut donc vous guérir d'abord, et le malheur a, vous le voyez, accompli déjà presque la cure. Maintenant, avisons au moyen de trouver un état qui vous fasse gagner de quoi subvenir aux dépenses de l'éducation de votre fils. Ce n'est point en brodant et en passant la nuit à coudre, que vous arriverez à ce résultat. Voyons! armez-vous de courage. Je vous permets de vous récrier. Après cela, vous réfléchirez à mon conseil. Vous êtes jeune; quelques semaines de santé rendront à votre beauté tout son éclat. Vous avez reçu une bonne éducation, qui vous permet d'apprendre facilement à remplir les devoirs, d'ailleurs fort simples, de la profession que je vous destine. Laissez-moi vous placer comme dame de comptoir dans un café du Palais-Royal.

Mme Van Eyckens écoutait M. Mussault, les yeux attachés sur lui et avec toutes les angoisses de l'attente. Quand il eut achevé sa phrase, elle fit un geste de refus et de dédain.

— Oh! je sais bien, que pour une femme, naguère riche, qui occupait un rang distingué dans le monde; je sais bien que pour une personne habituée à une existence modeste et cachée, c'est une ressource extrême et pénible! Mais nous n'avons pas le choix. Il faut opter entre la misère ou la nécessité qu'elle impose. Mon fils est propriétaire du café où j'ai fait ma petite fortune. Une grave maladie oblige sa femme à quitter le comptoir qu'elle était heureuse et fière d'occuper. Prenez-y sa place. Nulle part vous ne trouverez autant d'égards et de considération. Mon fils est un garçon d'humeur douce, et qui ne manquera pas d'apprécier les services que vous lui rendrez, car je compte que votre entrée dans sa maison deviendra une excellente affaire pour les deux parties contractantes. Vous recevrez la première année, mille francs d'honoraires; les dépenses de toilette et de coiffure sont aux frais de l'établissement. Adieu, je ne veux pas que vous me répondiez maintenant un seul mot! Réfléchissez bien avant de refuser; demain je viendrai chercher la réponse.

Il se glissa hors de la chambre et fit signe à Bella de le suivre.

Tenez, dit-il à la servante ébahie, voici cent francs pour subvenir aux plus pressans besoins de votre maîtresse. C'est un à-compte que je lui donne sur son traitement.

Tandis que M. Mussault rentrait chez lui! charmé et fâché tout à la fois de l'intérêt qu'il prenait à la jeune femme, Pauline, restée seule en face des propositions du vieillard, ne put longtemps les regarder sans terreur et sans dégoût. Malgré ses efforts pour les juger moins défavorablement, ses principes de pudeur et de convenance se révoltaient à la pensée de devenir un véritable objet d'exhibition et de faire le métier d'enseigne. S'exposer, dans un comptoir, aux regards effrontés de tous les gens grossiers qui hantent les cafés, subir leurs plaisanteries, s'efforcer de gagner leur bienveillance, lui semblait une sorte de prostitution. Quoi, il lui faudrait se parer pour faire ce métier, sourire comme une actrice et se trouver peut-être en présence de ceux qui l'ont connue jadis dans une position si différente! Oh! jamais! jamais! plutôt mourir!

Mais son enfant! son fils! qui n'a d'autre soutien, d'autre tendresse au monde que sa mère! son fils qu'attendent la misère et le malheur! son fils qui se trouvera jeté dans la vie, abandonné, perdu et sans avoir été préparé par l'éducation à lutter contre l'adversité! Qu'importe, devant de pareils devoirs, qu'importe le monde et de vains scrupules! En sera-t-elle moins pure devant sa conscience et devant Dieu? Hésiter serait une lâcheté, une faute impardonnable. Puisque la Providence lui impose de pareilles épreuves, elle doit les supporter courageusement! Oui, pour son fils, elle subira tout, elle se résignera à tout! En embrassant son fils elle se trouvera la force nécessaire; quand le courage lui manquera, c'est près de son fils qu'elle ira chercher du courage!

Tandis qu'elle était en proie à de telles pensées, le médecin arriva et resta surpris de la crise survenue dans l'état de sa malade. Elle lui conta tout: sa position, sa détresse, les offres que lui adressait M. Mussault et sa résolution de les accepter malgré une invincible répugnance. M. Destrées l'admira, l'approuva et lui donna des encouragemens.

— Tous vos amis partageront mes sentimens, soyez-en sûre, madame, ajouta-t-il: ils vous le prouveront en vous témoignant encore plus de respect et plus de vénération

qu'autrefois. Venez passer quelques jours à la campagne chez moi, près de ma femme. Elle sera charmée d'obtenir l'amitié d'une personne aussi digne d'affection que vous l'êtes : nous emmènerons votre fils; l'air des champs vous fera du bien à tous les deux. Allons, donnez-moi votre main! c'est affaire conclue, n'est-ce pas. Habillez-vous! pendant ce temps, je vais descendre chez M. Mussault, le prévenir que vous acceptez ses offres et lui annoncer que, dans quinze jours, vous prendrez possession de l'emploi qu'il vous propose. J'irai de là chercher votre fils à sa pension. Ma voiture est en bas et nous conduira, ce soir même, à ma chaumière de Saint-Maur.

Mme Van Eyckens s'habilla, toute surprise de se sentir une force que naguère elle ne croyait plus avoir. Elle monta en voiture, charmée et pleine d'étonnement de ne pas même souffrir des cahots des roues, quand naguère le plus léger mouvement lui valait d'intolérables douleurs.

## CHAPITRE SECOND.

### LE TRÔNE DE NAPOLÉON.

Si la maladie matérialise l'âme, la convalescence spiritualise le corps. Brisés et engourdis par la douleur, les sens s'épanouissent à un bien-être ineffable et resplendissent d'une virginale pureté; car depuis longtemps le contact des passions terrestres ne les souille plus. On se sent heureux de renaître et l'on veut bien user de la vie; il reste encore quelque chose des mystérieux parfums du ciel dont on a presque touché le seuil, quand déjà l'on appartenait, pour ainsi dire, à la mort. Tout devient joie; tout cause du bonheur. Le ciel bleu avec ses nuées blanches, l'oiseau qui chante, l'air que l'on respire, les fleurs devant lesquelles on s'extasie, le fruit dont se rafraîchissent les lèvres! un oubli profond a effacé les souvenirs douloureux. On ne se souvient plus; on ne forme plus de projets : le passé et l'avenir ne sont de rien; on ne forme qu'une idée, on n'éprouve qu'une sensation à laquelle toutes les facultés suffisent à peine : exister!

Pauline, qui si longtemps avait senti les mains de fer d'un mal sans nom étreindre sa tête brûlante et déchirer son cerveau avec d'horribles ongles de fer; Pauline, qui maintenant portait un front libre et léger, et pouvait contempler le jour sans douleur; Pauline, qui avait échangé la sombre captivité de sa petite chambre pour la lumineuse liberté des champs; Pauline, rendue à la santé, à son intelligence, à ses affections, ne savait que prier Dieu, embrasser son fils et serrer avec reconnaissance les mains des amis dévoués qui l'entouraient de soins tendres. Elle avait trouvé dans Mme Destrées une personne simple et affectueuse, préparée par le récit du docteur à aimer la jeune femme dont elle savait les malheurs et le courage. Dès la première semaine de son séjour à Saint-Maur, la beauté de Pauline reparut dans son éclat; à la maigreur livide qui la défigurait succéda le léger embonpoint qui donnait tant de charmes à une physionomie pure et régulière; son sourire reprit sa douce sérénité, et il ne resta plus rien, à ses grands yeux noirs et veloutés, du fiévreux éclat dont les enflammait la névralgie.

Tous les matins, Pauline, éveillée par la femme du docteur, se couvrait à la hâte d'un peignoir et descendait avec Adrien pour entreprendre, sous la direction de sa nouvelle amie, quelque longue promenade dans le bois de Vincennes ou sur les bords pittoresques et délicieux de la Marne. L'enfant marchait devant elle, s'arrêtait à chaque pas et se retournait pour regarder sa mère; son heureuse mère, qui se sentait frissonner d'une félicité sublime, sous le regard de son fils. S'il prenait un papillon, il l'apportait à Pauline, qui le remettait en liberté; s'il cueillait une fleur, c'était pour que Pauline en parât ses cheveux ou la mît à sa ceinture. Parfois, il s'arrêtait l'oreille aux aguets, l'œil animé. D'une main, il faisait signe aux deux promeneuses de ne point avancer davantage; l'autre main étendue sur un buisson, il épiait et s'apprêtait à saisir un petit oiseau dans son nid; mais bientôt quelque mouvement du chasseur faisait envoler la fauvette, qui disparaissait en jetant, pour adieu, son petit pépitement railleur. Plus tard, c'était un lézard d'or qu'il poursuivait, ou bien quelques-uns de ces beaux insectes qui ressemblent à des émeraudes, à des saphirs, à des rubis, à tous les trésors lumineux des mines de la terre. Sa mère ne pouvait se lasser de le voir courir ainsi, léger comme une abeille et les cheveux au vent. L'orgueil et la joie maternels l'enivraient de leurs plus délicieux transports, et souvent il fallait qu'Adrien, appelé à cris impétueux, vînt livrer son front blanc et ses joues roses aux baisers de sa mère.

Quinze jours s'écoulèrent ainsi! quinze jours sans une pensée pénible! quinze jours sans un retour vers le passé ou sans un regard vers l'avenir; quinze jours d'oubli, de bonheur, d'extase et dont la nature semblait complice; car durant la nuit, une pluie salutaire arrosait la terre, donnait de la fraîcheur à la matinée et tempérait l'éclat de l'après-midi. Ces quinze jours achevés, Pauline, en revenant avec Adrien et Mme Destrées d'une promenade encore plus joyeuse que les autres, trouva deux ouvrières qui l'attendaient; ces ouvrières étaient chargées d'une lettre de M. Mussault pour Mme Van Eyckens. Voici ce que disait cette lettre.

« Je vous envoie, ma chère dame, quelques robes dont » mon fils désire que vous fassiez l'essai, afin que les » couturières puissent les livrer après demain, 14 juin, » jour où il est convenu, vous le savez, que vous pren» drez possession de votre nouvel emploi.

Votre dévoué serviteur,

» MUSSAULT. »

A la lecture de cette lettre, Pauline sentit s'enfuir son bonheur et sa joie. Elle retomba lourdement de l'idéal dans la réalité, du bonheur dans les souffrances! Elle se souvint du passé et de l'avenir!

— Venez, mesdemoiselles, fit-elle avec un soupir.

Et elle emmena les deux couturières dans sa chambre. Celles-ci ouvrirent les paquets qu'elles avaient apportés : ils contenaient six robes façonnées avec les étoffes les plus chères et les plus brillantes. Toutes ces robes étaient décolletées et à manches courtes.

Ou ceci est le résultat d'une erreur, ou l'amitié de M. Mussault pour moi l'a égaré. Je ne suis point dans une position à me parer de robes de grande toilette et qui ne pourraient me servir que pour des bals ou des soirées. D'ailleurs je suis en deuil de mon mari, et je compte porter ce deuil deux ans, suivant l'usage du pays où je suis né.

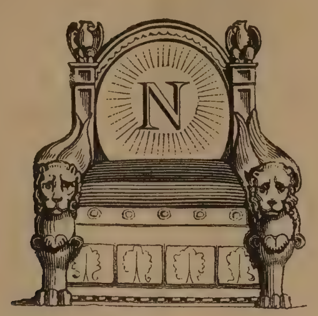
Les ouvrières échangèrent entre elles un regard plein de surprise et d'impertinence.

— Madame, dit l'une d'elles avec un sourire réprimé, madame pourra porter le deuil hors du comptoir; mais M. Mussault ne compte point avoir, dans son café, une dame en négligé et en costume de deuil.

— Cela ferait ajouta l'autre, un singulier contraste, avec le fauteuil qui vous est destiné.

— Et quel est ce fauteuil? s'écria Pauline, terrifiée de ce qu'elle entendait.

—Le trône de Napoléon Bonaparte, que M. Mussault vient d'acheter à prix d'or.




Le trône impérial, d'après un tableau du baron Gérard.

Pauline sentit ses jambes se dérober sous elle et faillit s'évanouir. Voilà donc le sort qui l'attendait! Profaner sa personne, devenir une enseigne, s'exposer à la curiosité banale et stupide de la foule. Des larmes ruisselèrent sur ses joues, et des sanglots s'échappèrent de sa bouche. Mme Destrées accourut avec Adrien; il se jeta dans les bras de sa mère, inquiet et affligé de la douleur qu'elle témoignait.

Pauline se releva brusquement et remercia Mme Destrées par un regard expressif; puis, essuyant ses larmes :

— Il faut me pardonner un moment d'enfantillage, dit-elle : c'est un retour passager de la crise nerveuse dont j'ai tant souffert.

Avec un désespoir froid et une insensibilité apparente, elle se prêta longuement à essayer les robes envoyées par M. Mussault, laissa faire les couturières et ne donna pas le moindre indice de faiblesse.

Elle chargea ensuite ces femmes d'une réponse pour M. Mussault. Elle lui annonçait que, conformément au désir qu'il lui avait exprimé, elle se mettrait à sa disposition le lendemain.

La dernière soirée qu'elle passa près de Mme Destrées fut triste. Les deux femmes parlèrent de choses indifférentes, tandis que l'une avait la mort au fond du cœur, et que l'autre se sentait vivement émue de compassion pour sa compagne infortunée. Après une nuit, que Pauline fut toute surprise de passer sans insomnie, elle vint prendre congé de la femme du docteur. Celle-ci voulait l'accompagner à Paris.

—Votre présence m'y serait précieuse, répondit Mme Van Eyckens; mais c'est vous exposer à des émotions inutiles. J'aime mieux me jeter tout de suite au milieu de ma nouvelle existence que d'avoir encore à subir la douleur de la séparation. Je veux laisser ici, et d'une seule fois, mon bonheur entier. Peut-être me sera-t-il permis de venir le retrouver à de longs intervalles?

Elle embrassa tendrement Mme Destrées, prit Adrien par la main, et monta dans la voiture, où déjà le docteur les attendait. Quand elle eut cessé de voir les signaux d'adieu que Mme Destrées lui adressait de loin avec un mouchoir, elle essuya une larme, la dernière qu'elle devait répandre dans cette grave épreuve, et elle répéta en elle-même les paroles de Jésus sur le mont des Oliviers :

— « Que votre volonté soit faite! »

En arrivant à Paris, Mme Van Eyckens conduisit d'abord son fils dans une pension que lui avait recommandé le docteur et dont il était le médecin. Elle adressa à l'enfant une courte exhortation au travail, l'embrassa après avoir coupé une boucle de ses cheveux qu'elle cacha dans son sein, se sépara de M. Destrées dont elle serra la main silencieusement, monta dans un fiacre et se fit conduire rue de Valois, où M. Mussault lui avait donné rendez-vous. Le vieillard l'attendait dans un appartement, au huitième étage. Les meubles brisés de Pauline avaient été restaurés ou remplacés ; enfin, par une attention délicate qu'avait suggéré Bella à l'ancien cafetier, on avait donné à ce petit coin l'aspect et la disposition de la chambre de la rue des Martyrs.

— Prenez possession de votre nouveau logis, dit M. Mussault: demain, à deux heures, ma belle-fille viendra présider à votre toilette ; à quatre heures je vous mènerai au comptoir.

Il ajouta quelques avertissemens sur la manière de tenir les écritures du café, et expliqua à Pauline, avec plus de tact et de finesse qu'on ne lui en eût supposé, les règles de conduite à suivre par la jeune femme envers ses patrons et les habitués de leur établissement: il termina par quelques phrases d'affection qui témoignaient un intérêt véritable pour la jeune veuve.

— J'irai, lui dit-il, tous les jours, quand il ne fera pas trop mauvais temps, savoir des nouvelles de votre petit garçon : c'est une bonne habitude à prendre, qui me fera marcher d'abord, et puis qui vous sera agréable. Allons, adieu ; demain je serai là pour surveiller vos débuts.

— Oui, mes débuts ! soupira Pauline; car me voici désormais sur un théâtre et réduite au dernier rang de la hiérarchie des actrices... seulement, hélas! je n'aurai ni le talent ni la gloire, pour compensation..... Adrien! Adrien! s'écria-t-elle avec angoisse; je ne veux garder, au milieu des épreuves qui m'attendent, qu'une seule pensée : la tienne, mon fils!

Le lendemain, à deux heures précises, la belle-fille de M. Mussault entra chez sa nouvelle dame de comptoir; elle était accompagnée d'un coiffeur, dont elle voulait elle-même présider les opérations. Celui-ci commença laborieusement à bâtir les magnifiques cheveux de Pauline en une sorte d'échaffaudage prétentieux, sans harmonie avec la physionomie distinguée de Mme Van Eyckens. Quelque complète abnégation d'elle-même qu'eût faite celle-ci, en présence de ces ridicules préparatifs, elle sentit un peu de la femme se réveiller en elle, et elle hasarda des observations. Mme Mussault coupa court et allégua qu'elle seule faisait autorité en pareille matière; que l'artiste travaillait selon ses idées et qu'il fallait que les choses fussent ainsi. Il n'y avait rien à répondre à cette injonction exprimée, d'une voix vibrante, par une grosse petite femme rougeaude et trapue. Pauline laissa donc faire et montra la même résignation pour le reste de sa toilette.

Quand elle eut revêtu une robe de velours cramoisi, qui laissait nus ses bras dignes de la plus belle statue anti-

que et ses épaules que Canova eût voulues pour son Hébé, Mme Flore Mussault tira, d'un immense écrin qu'elle avait apporté, un collier d'une grande richesse, mais d'une forme massive : elle n'hésita point à affubler, sous cette grosse chaîne de diamans, les formes exquises du cou de Pauline; elle entoura de bracelets gigantesques les fines attaches des poignets de la jeune femme, et après avoir promené un regard triomphant sur l'ensemble de cette toilette :

— Vous voilà charmante de la sorte, s'écria-t-elle.

Pauline ne put se défendre de jeter un regard dans la glace placée devant elle ; elle se sentit profondément humiliée et confuse de se voir affublée d'une façon à la fois si maladroite et si commune. La pensée de son fils réprima ce mouvement presque aussitôt qu'il était apparu.

Et pour l'éloigner tout à fait :

— Donnez-moi un manteau, dit-elle à Bella.

— Un manteau ! s'écria Mme Flore Mussault. Eh ! pour quoi faire? pour chiffonner vos dentelles et compromettre votre coiffure.

— Mais je ne puis traverser la rue dans cet attirail?

— Je l'ai bien traversée pendant quinze années, moi ! reprit avec aigreur l'ex-cafetière, qui peut-être n'avait pas sans regret abdiqué le comptoir en faveur de Pauline.

Pauline, sans essayer une nouvelle objection, descendit l'escalier et traversa la rue, le visage couvert du rouge de la honte. Elle entra dans le café : M. Mussault l'attendait avec son fils. Ce fut le vieillard qui la prit par la main et qui la conduisit au comptoir.

Le comptoir était placé dans le milieu du café et de manière à être entrevu de la galerie extérieure, sans toutefois que l'on pût distinguer parfaitement les traits de la belle personne qui allait l'occuper. C'était une sorte de table dorée, mince, découpée à jour et qui permettait aux regards d'admirer, dans ses plus petits détails, le fauteuil parsemé d'abeilles et rehaussé d'aigles, dont les couturières avaient parlé à Pauline. Tout était disposé en outre pour faire valoir la dame de comptoir et donner le plus d'avantage à l'exhibition de sa beauté. Un tabouret de satin blanc devait recevoir ses pieds d'une petitesse merveilleuse et contenus dans une chaussure de satin noir. Sa taille souple était répétée par les glaces gigantesques qui l'entouraient de tous les côtés et qui la montraient, à la fois, sous vingt aspects divers. Elle s'assit ; et ces images se mirent à miroiter autour d'elle et à l'enivrer de vertiges. Il lui semblait être au milieu des fantasques hallucinations d'un rêve. Elle ne savait comment se soustraire aux mille regards attachés sur elle au dedans et au dehors, car le café regorgeait de monde, et une foule immense se tenait extérieurement dans la galerie, où elle se disputait avec tumulte à qui pourrait s'approcher des fenêtres. Mme Van Eyckens ne pouvait s'expliquer un pareil empressement, et pourquoi tout Paris s'était donné rendez-vous autour d'elle. Elle ignorait que, depuis huit jours, quelques lignes jetées dans les journaux annonçaient l'exhibition du trône impérial et l'arrivée d'une dame de comptoir d'une beauté sans rivale.

L'affiche n'avait pas plus manqué que le théâtre à son supplice.

Au milieu de ce tumulte, de cette agitation, de ce brouhaha, elle s'acquittait machinalement de ses devoirs de teneuse d'écritures, et se réfugiait dans cette occupation comme dans un asile contre la curiosité indiscrète et contre sa propre confusion. Surveillée par le vieux Mussault, qui se tenait triomphant derrière elle, elle ne commit point une seule erreur. Aussi, quand vers une heure du matin, épuisée, sans force, anéantie, elle vit la foule extérieure se retirer devant les officiers de police et cette soirée fatigante toucher à son terme, Mussault fils s'avança vers Pauline avec un papier timbré à la main :

— Nous étions convenus, madame, de douze cents francs par an, dit-il avec un sourire qu'il s'efforcait de rendre bienveillant; voici un traité qui vous accorde le double de cette somme si vous voulez prendre l'engagement de rester chez moi pendant trois ans.

— Deux mille quatre cents francs ne sont pas assez, interrompit le vieux Mussault ; madame te les a fait gagner ce soir. Tu donneras quatre mille francs d'honoraires, et et je te garantis la signature de madame pour cinq ans.

Il prit le traité des mains de son fils, y écrivit lui-même les changemens qu'il avait exigés et fit signer en double le traité à Pauline et au cafetier : il leur en remit à chacun un exemplaire et reconduisit Pauline chez elle. Tandis que la jeune femme, abasourdie de l'étrange soirée dont elle avait été l'héroïne, se débarrassait avec empressement de toute sa parure et remerciait Dieu de la force qu'il lui avait donnée dans cette épreuve et de la fortune qu'il envoyait à Adrien. Les deux Mussault se félicitaient entre eux.

— Six mille francs de recette ! disait le fils.

— Et toi qui vas proposer cent louis à cette femme, pour la faire hésiter. Elle t'aurait demandé six mille francs que tu aurais dû les lui donner avec empressement. Elle apporte la vogue et la fortune à ton établissement! Que cela dure seulement deux années, et te voilà riche à toujours.

## CHAPITRE TROISIÈME.

### LA DAME DE COMPTOIR.

Le lendemain de cette soirée, on ne parlait dans Paris que de la belle limonadière. L'admirable perfection de ses traits, l'éclat de ses yeux, la richesse de sa chevelure, la forme angélique de sa main, la petitesse fabuleuse de son pied chinois et la grâce exquise de sa taille fine et merveilleuse d'élégance, trouvaient mille enthousiastes qui ne les vantaient qu'avec des transports d'admiration. Aussi, dès le matin, une foule immense assiégeait les abords du Palais-Royal et envahissait le café, dans lequel personne ne pouvait s'asseoir, tant les moindres places s'y trouvaient disputées. Au dehors, on faisait queue comme aux théâtres les jours des plus brillantes représentations. Des gendarmes maintenaient l'ordre, et les rues voisines regorgeaient de voitures et de cohue.

Lorsque, vers quatre heures, Pauline vint prendre sa place au comptoir, des applaudissemens éclatèrent de tous côtés et se prolongèrent pour le moins pendant une demi-heure. Elle parut plus belle encore que la veille, car, cette fois, elle avait elle-même présidé à sa toilette, et s'était passé de la surveillance saugrenue de Mme Flore Mussault. Jamais on ne vit de transports pareils. A la fin, les cris de la foule qui, de l'extérieur, demandaient à voir la dame de comptoir, devinrent si violemment impérieux qu'elle dut se lever et s'approcher de la fenêtre. Ce fut alors un délire véritable! Un hourra unanime s'éleva ; on battit des mains, on cria : « Vive la belle limonadière ! » on la couvrit d'une pluie de fleurs ! Les journaux du lendemain parlèrent de cette scène et comparèrent Pauline à la belle Paule de Toulouse, qu'un décret des capitouls obligeait à se montrer au peuple, deux fois par jour, sur le balcon de l'Hôtel de Ville.

La vogue de la limonadière ne s'arrêta point là ; les théâtres de vaudeville s'emparèrent de son succès et la mirent en scène dans plusieurs pièces. Il fut fait à ce sujet les offres les plus extravagantes à Mme Van Eyckens. Plusieurs directeurs vinrent lui proposer de brillans engagemens si elle

voulait consentir à se montrer seulement dans une pièce de circonstance. Un limonadier lui voulut donner vingt-cinq mille francs par an, pour qu'elle vînt occuper son comptoir et renonçât au café de M. Mussault. Il se chargeait de faire rompre le traité qui engageait Pauline à ce dernier. Pauline répondit par des refus à tous ces exploiteurs et déclara que, n'eût-elle point signé un acte légal, elle ne se regarderait pas moins comme liée, par sa parole, envers M. Mussault. On sut ces détails honorables, et une pareille conduite jeta plus d'intérêt encore sur la jeune femme, qui réunissait à une beauté de fée des sentimens d'héroïne. Un nouveau vaudeville seconda les journaux dans le soin qu'ils mirent à populariser ces actes de désintéressement et de loyauté. M. Mussault, dont la fortune s'accroissait rapidement, porta lui-même les appointemens de Pauline à douze mille francs, et lui donna un intérêt dans les bénéfices qu'il obtenait.

La position de Pauline était devenue sinon heureuse, du moins consolante ; chaque jour d'ailleurs lui ôtait quelque chose de ce que cette position avait de pénible. Au lieu des robes décolletées et des grandes toilettes de bal dont on l'avait d'abord affublée, elle avait adopté un costume noir, que caractérisait une élégante sévérité et qui seyait beaucoup à sa physionomie mélancolique et pure. Les femmes ne tardèrent point à remarquer qu'un goût irréprochable dirigeait la belle dame de comptoir dans la manière de s'habiller, et adoptèrent même quelques-unes des heureuses innovations hasardées par Pauline. Elle contribua beaucoup à substituer aux tailles courtes et disgracieuses des robes le corsage allongé ; enfin, on porta des bracelets à large cercle d'or uni, que l'on appela bracelets *à la belle limonadière ;* les marchands de nouveautés donnèrent également ce nom à des étoffes nouvelles.

Pauline, il faut bien l'avouer, trouvait quelque plaisir dans la popularité qui faisait un personnage célèbre de la pauvre femme naguère mourante de misère et d'abandon. Mais avec quelle joie, tous les quinze jours, elle y renonçait pour aller passer, chez la femme du docteur, revenue à Paris, une bonne journée de liberté et d'obscurité. Qu'elle se sentait heureuse entre ses deux bons amis et son fils sur ses genoux, sans foule, sans admiration, sans tumulte autour d'elle. En outre, presque tous les matins, elle courait furtivement à la pension d'Adrien, l'embrassait, et se réjouissait d'apprendre qu'il travaillait avec ferveur et qu'il dépassait en progrès tous ses camarades. Adrien était le portrait de sa mère ; il rappelait sa beauté, et il y avait déjà dans son caractère quelque chose de la noble droitesse et la puissante persévérance de Mme Van Eyckens. La veuve pouvait donc porter sans inquiétude et même avec espérance ses regards vers l'avenir ; elle plaçait avec une avare économie ses honoraires presque tout entiers, et n'en distrayait que la somme nécessaire pour payer la pension d'Adrien. Son logement et sa nourriture ne lui coûtaient rien ; enfin elle avait placé dans le café, avec de bons gages, Bella, qu'elle retrouvait le soir chez elle. Elle calculait donc avec joie que les cinq annees passées dans le comptoir du Palais-Royal lui vaudraient cinquante mille francs au moins, c'est-à-dire, avec les intérêts, un revenu de trois mille livres. Il fallait ajouter à cela les nombreux et riches cadeaux que le propriétaire du café lui faisait à diverses époques, et la part de Pauline dans les bénéfices, part qui pouvait s'élever annuellement à mille écus. Adrien n'aurait donc bientôt plus rien à redouter de la misère et des pénibles épreuves qu'elle fait subir. Il ne lui faudrait plus se courber sous les humiliations de la nécessité. Cette pensée brillait sans cesse devant les yeux de la bonne mère. Comme les Israélites guidés par la colonne de flammes dans le désert, elle marchait, les yeux fixés sur cette gerbe splendide, sans calculer les fatigues et les douleurs de la route, sans prendre garde aux cailloux du chemin auxquels ses pieds se blessaient. Parfois néanmoins, il lui fallait bien du courage et de l'abnégation pour ne point tomber dans le découragement. La beauté de Pauline, la position de dame de comptoir et la célébrité dont elle jouissait lui attiraient les innombrables et stupides déclarations d'une tourbe d'adorateurs. Heureuse quand ils se contentaient d'écrire et qu'ils ne se chargeaient pas eux-mêmes d'exprimer leur ennuyeuse passion. Une corbeille recevait ces lettres que Mme Van Eyckens brûlait chaque soir avant de sortir du café. Quant aux persécutions orales, elle les repoussait par un sourire froid et distrait, ou s'efforçait d'y voir seulement une plaisanterie banale. Comme le soir, quelques-uns de ses innamorati la suivaient parfois quand elle retournait à sa petite chambre, elle finit par se faire donner, dans le café même, un entresol qui la débarrassa de ce genre de persécutions, et mit les importuns en défaut. La calomnie elle-même se vit donc réduite à l'impuissance ; et il ne tarda point à s'établir, que la dame de comptoir était aussi sage que belle.

Quatre années s'écoulèrent ainsi pour Pauline ; quatre années durant lesquelles elle se familiarisa tout à fait avec sa position, et finit par devenir à peu près indifférente aux hommages vulgaires dont on l'accablait.

Un matin, assise dans son comptoir dont elle avait fait disparaître le trône, pour y substituer un siége moins théâtral, elle promenait machinalement ses regards dans le café, quand elle vit un jeune homme assis près de plusieurs autres de ses amis et qui tenait insolemment ses regards attachés sur elle. On semblait le railler de quelque bravade qu'il venait de faire, tandis qu'il s'obstinait à y persister. Il finit par appeler un des garçons occupés du service et lui demanda ce qu'il fallait pour écrire. Il traça quelques mots sur un papier qu'il se contenta de plier en quatre, et le fit porter à la dame de comptoir. Pauline crut qu'il s'agissait de quelque demande de comestible, et ouvrit ce papier. Voici ce qu'elle lut :

« Un cachemire pour un baiser. »

C'était la première fois qu'une insulte aussi grossière venait abuser de la position dans laquelle elle se trouvait. Le rouge de l'indignation lui monta au visage, et elle repoussa le papier avec dégoût. Le jeune homme, dont plusieurs bouteilles de vin de Champagne vidées avec ses amis avaient évidemment troublé la tête, se leva de table et vint au comptoir régler lui-même le déjeuner. Il tira de ses poches des poignées d'or et les jeta devant Pauline, qui prit la somme à laquelle s'élevait l'addition et repoussa de la main le reste. L'étranger appela le garçon et jeta dans son tablier le reste des napoléons.

— Je t'ai donné une lettre à porter? lui dit-il, demande la réponse !

Le garçon stupéfait porta les yeux vers Mme Van Eyckens.

— Ma réponse, madame? répéta l'insolent.

Pauline sourit avec mépris, et se remit à écrire, paisiblement en apparence, sur le registre placé devant elle. Mais une larme de honte et de colère tomba de ses yeux et mouilla le papier. A cette vue, le jeune homme changea de manière s'inclina et sortit en silence.

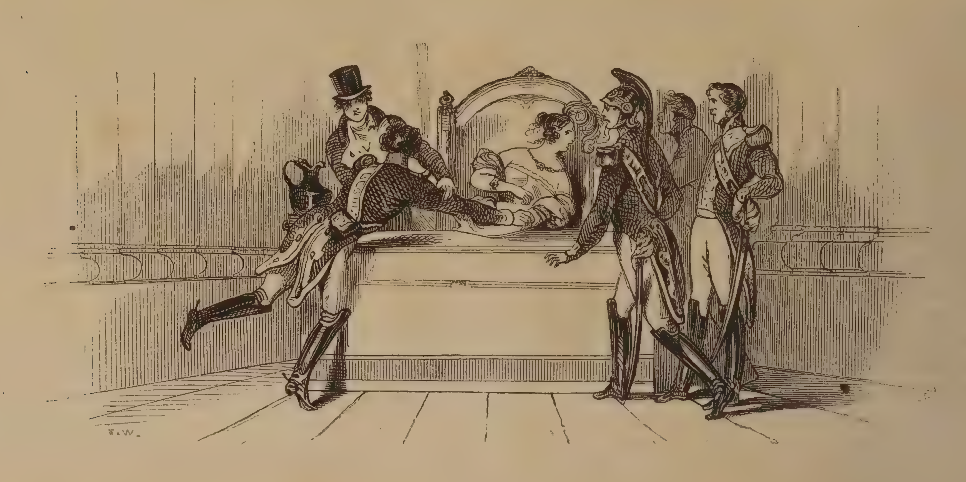
Le lendemain, il fut l'un des premiers à paraître dans le café, salua respectueusement Pauline et alla se placer dans un coin de la vaste salle, où il pouvait, sans affectation, considérer à l'aise la dame de comptoir. Il en fut de même, chaque jour, pendant quelques semaines. Pauline reçut, après ce temps une seconde lettre qu'elle trouva glissée dans son registre.

« Mon cœur, ma fortune et ma vie entière pour un regard, » disait ce second billet.

Tandis qu'elle le lisait, elle aperçut dans une glace les regards de l'étranger attachés sur elle, sans qu'il pût soupçonner qu'il était vu. Elle haussa les épaules, et jeta, sans même le déchirer, le papier dans la corbeille où gisaient les chiffons de rebut de sa comptabilité.

Le jeune homme se cacha le visage dans les deux mains et parut profondément affligé.

Quelque temps après, à la suite d'un dîner tumultueux, plusieurs jeunes gardes-du-corps entourèrent le comptoir et tinrent à la belle limonadière des propos tellement grossiers qu'elle s'élança du comptoir et voulut s'enfuir. L'un d'eux fit un mouvement pour s'emparer d'elle; mais il rencontra l'étranger qui le saisit par le bras et l'entraîna hors du café. Pauline vint reprendre sa place dans le comptoir, pâle, éperdue, désespérée. Elle prêta l'oreille, elle porta au loin ses regards dans la galerie; mais comment pouvoir rien entendre, rien distinguer au milieu de cette foule sans cesse amassée devant les fenêtres, avec sa stupide et insupportable curiosité!



L'insulte.

Toute la nuit, elle resta sans dormir, préoccupée de celui qui l'avait si courageusement défendue.

Le lendemain elle attendit avec angoisse le moment où l'étranger avait l'habitude d'entrer au café.

Il ne vint pas ce soir-là; il ne parut ni le lendemain ni la semaine suivante. Il ne fallait pas en douter, il avait payé d'une dangereuse blessure et de la mort peut-être son courage à protéger Pauline!

Deux mois s'écoulèrent, dans ces regrets et dans ces chagrins, deux mois durant lesquels la pensée de l'étranger resta presque constamment présente à l'imagination de Pauline! Un matin, elle ne put retenir un cri de joie en voyant son défenseur entrer dans le café et aller, comme d'habitude, occuper la place qu'il affectionnait. Vivement émue, elle ne songeait point à dissimuler son trouble et son émotion. Celui qui en était l'objet resta impassible : pâle il marchait avec difficulté et en s'appuyant sur une canne. Quand il se leva pour s'en aller, Pauline s'avança vers lui, et avec une charmante timidité :

— Je vous dois une vive reconnaissance, lui dit-elle: jamais je n'oublierai.....

— Je n'ai fait que remplir un devoir que tout autre homme eût rempli comme moi, interrompit-il en saluant avec respect; puis il sortit.

Le lendemain, il reprit ses habitudes silencieuses, n'adressa, pas plus que par le passé, la parole à la dame de comptoir et se contenta de la saluer en entrant et lorsqu'il sortait, comme le faisaient d'ailleurs les autres habitués.

Un soir, le docteur Destrées, vint visiter Pauline, s'assit à ses côtés, lui parla longtemps avec affection, et lui serra la main quand il prit congé d'elle. A peine sortait-il du Palais-Royal, qu'il sentit un bras se poser sur le sien. Il se retourna vivement et se trouva face à face avec l'étranger.

— Monsieur, lui dit ce dernier en se découvrant, vous êtes l'ami de la belle limonadière?

— Oui, monsieur.

— Veuillez ne point attribuer la démarche, peut-être singulière, que je fais en ce moment près de vous, à un frivole sentiment de curiosité. J'ai des motifs graves et honorables pour vous adresser les questions que je vais vous faire. Je vous le jure sur ma parole d'honnête homme et par la mémoire de ma sainte mère qui m'écoute au ciel.

— Parlez, monsieur, répondit le docteur.

— Le cœur de Mme Pauline,—car ajouta-t-il en souriant, je ne la connais que sous ce nom et sous celui de la belle limonadière, — le cœur de Mme Pauline est-il libre?

Le docteur, à cette question, regarda l'étranger avec une indécision mêlée de plus de surprise que jamais.

— Oui, monsieur, il est libre, répéta-t-il enfin, car si Mme Pauline aimait quelqu'un, elle me l'aurait confié.

Elle ne vous a jamais témoigné d'intérêt pour aucune des personnes qui viennent habituellement dans le café.

— Elle ne m'a jamais parlé que d'un jeune homme par lequel elle avait été défendue, un soir, contre des gardes du corps pris de vin; mais cet intérêt était bien naturel, puisqu'elle redoutait avec raison que ce jeune homme n'eût été blessé pour son acte de courage.

— Et quels sont les antécédens de Mme Pauline ? continua le jeune homme. Parlez sans crainte, monsieur, sans restriction! Je vous le demande au nom de ce que vous avez de plus cher.

— Ses antécédens sont des plus honorables, monsieur, et cependant je ne voudrais par les livrer inconsidérément à la curiosité et à l'indiscrétion..... Mais vous exercez sur moi une sorte de fascination dont je ne puis me défendre, et j'éprouve pour vous une confiance vraiment singulière,

surtout quand je réfléchis que je ne sais pas même votre nom.

— Je me nomme Gustaf Matthiœsen ; j'appartiens à une honorable famille du Danemark. J'ai pour grand-oncle le célèbre médecin de Copenhague, Jacobœus Matthiœsen, qui a laissé dans la science un nom si justement célèbre.

— C'est un nom que j'ai appris depuis longtemps à connaître et à répéter avec admiration. Écoutez-moi donc, et apprenez tout ce que je sais de la destinée si noble et si malheureuse de Mme Pauline Van Eyckens.



Pauline.

Quand il eut tout conté : la jeunesse de Pauline, heureuse et opulente ; la ruine de son mari, le dévouement qu'elle lui avait témoigné ; ses épreuves, sa résignation, son veuvage ; combien elle avait souffert avant d'accepter le triste métier de dame de comptoir, combien elle souffrait encore de sa position à la fois humiliante et célèbre, le jeune homme ému jusqu'aux larmes serra la main du docteur et lui dit d'une voix entrecoupée :

— Adieu, monsieur, je vous remercie :

Il le quitta brusquement et disparut dans l'obscurité.

M. Destrées resta au milieu de la rue, un peu déconcerté de cette bizarre manière de prendre congé, et plus encore des confidences qu'il avait faites à cet original. Il crut prudent d'aller prévenir sur-le-champ Pauline de ce qui venait de se passer.

A sa grande surprise, au lieu de le gronder et de lui re-

procher tant d'imprudence, Pauline parut joyeuse de ce qu'il lui disait et lui prêta la plus bienveillante attention.

Il faut bien l'avouer, car nous ne sommes point de ces auteurs qui cherchent à dissimuler les faiblesses de leurs héroïnes; il faut bien l'avouer encore: la jeune femme ne ferma point l'œil de la nuit, ne songea qu'à l'intérêt témoigné pour elle par l'étranger, et attendit avec impatience le jour et surtout l'heure qui devait ramener son mystérieux ami à la place habituelle du café.

En vain, chaque fois que la porte s'ouvrait, elle jetait furtivement les yeux vers une glace placée devant elle, de manière à s'assurer si paraissait enfin celui qu'elle attendait, le cœur palpitant d'émotion.

Il ne vint pas ce soir-là, et il cessa même désormais de se montrer au café.

Les habitués remarquèrent dès lors, sans en soupçonner toutefois la cause, que la belle limonadière devenait triste et pensive depuis quelque temps, et que l'on voyait parfois, autour de ses yeux fatigués, des traces évidentes de larmes.

## CHAPITRE DERNIER.

### ENCORE UN TRÔNE.

Pendant les six mois qui suivirent la disparition de M. Matthiœsen, la tristesse de Pauline, loin de diminuer, ne devint que plus profonde. Cette tristesse était sensible pour les moins clairvoyans, et les habitués du café se demandaient entre eux, avec mille suppositions, quels chagrins pouvaient plomber ainsi le teint de la belle limonadière et entourer ses grands yeux noirs d'un cercle de bistre. Personne, du reste, ne soupçonna la réalité; personne ne devina que la jeune femme souffrait tant par l'absence de l'un d'eux, et que cette absence la livrait à des doutes poignans et à de cruels désespoirs. En effet, tantôt elle accusait Gustaf de trahison et se reprochait ensuite amèrement sa propre injustice; car avait-il jamais pris le moindre engagement avec elle? Depuis le jour où, plein de mépris, il l'avait accablée d'humiliation, lui avait-il adressé la parole? Ses enquêtes près de M. Destrées n'étaient qu'un désir de satisfaire sa curiosité! Il avait voulu savoir tout entier le mot de l'énigme dont il s'était occupé pendant quelque temps!... Il l'a su; puis il est parti, le rire du dédain sur les lèvres pour la limonadière!

Obsédée par ces pensées, elle avait bien de la peine à retenir ses larmes et à ne pas trahir sa douleur: elle souffrait; elle aurait voulu mourir! Tout à coup, après cela, elle repoussait de telles suppositions injurieuses, et c'était pour s'alarmer sur le sort de M. Matthiœsen, pour se demander avec effroi s'il n'était point mort! car la mort seule pouvait l'avoir éloigné ainsi de la femme qu'il avait protégée contre l'insulte, de celle qui avait lu dans ses yeux qu'il ressentait pour elle de l'estime et de l'affection. N'était-il pas, il le savait bien, la seule personne qui ne fût pas indifférente à la pauvre isolée, au milieu de cette foule banale et vulgaire!

Passant tour à tour de l'accusation à l'apothéose, du reproche à l'inquiétude, Pauline vit presque avec joie arriver l'expiration de son traité avec M. Mussault et le moment où elle pourrait reprendre une existence obscure et libre. Le café lui était devenu insupportable depuis que le départ du Danois l'avait dépeuplé: elle ne voulut donc écouter aucune des offres brillantes qu'on lui adressa pour prolonger encore de cinq ans l'association, et elle déclara l'intention formelle où elle était de quitter pour toujours le comptoir doré. Depuis le jour où elle y avait pris place, ses économies, que le docteur Destrées avait fait habilement fructifier, lui avaient acquis une rente de six mille francs sur l'État; c'était plus qu'il ne lui en fallait pour elle et pour Adrien.

Le cafetier, après avoir épuisé près de Pauline les offres les plus séduisantes, résolut, puisqu'il ne pouvait la décider à rester chez lui, d'exploiter du moins les deux mois qu'elle devait encore passer dans le café. On annonça donc de toutes parts que la belle limonadière allait quitter pour toujours le Palais-Royal. Ce fut comme un stimulant aux curieux pour venir, plus que jamais, admirer la célèbre dame de comptoir. Le Palais-Royal recommença à s'encombrer comme aux premiers jours de l'arrivée de Pauline, et le café regorgea de curieux qui se disputaient les moindres places et s'ingéniaient à trouver des motifs à une retraite inexplicable, puisque jamais la belle créature n'avait été plus digne d'admiration et qu'elle comptait à peine vingt-huit ans.

Un matin que Pauline revenait de la pension où, suivant son habitude, elle avait été embrasser Adrien, Bella lui remit une lettre du docteur Destrées, qui la priait de venir dîner avec sa femme. Ils avaient, ajouta-t-il, à parler d'affaires importantes. Pauline, comme les acteurs célèbres, en usait sans façon avec le public et n'hésitait point à faire donner relâche au spectacle de son comptoir quand il lui en prenait fantaisie. Elle prévint donc M. Mussault de ne pas compter sur elle ce jour-là, et confia ses registres et sa plume à la femme du cafetier, d'autant moins désireuse de cet honneur, qu'il lui valait parfois les huées de la foule déçue.

Pauline trouva chez le docteur Destrées un vieillard étranger qui, depuis huit jours, était venu fort assidument au café de la belle limonadière; elle l'avait d'autant plus remarqué qu'il semblait se complaire à occuper la place affectionnée autrefois par M. Matthiœsen.

— Ma chère Pauline, dit l'excellente femme du docteur, dont le visage resplendissait d'une joie mystérieuse, ma chère Pauline, c'est pour une grande affaire que nous t'avons fait venir.

Le vieillard se leva gravement.

— Madame, dit-il, je viens vous demander en mariage.

Pauline rougit à ces paroles imprévues, et se sentit tellement troublée que ses lèvres ne trouvèrent point de réponse.

— Soyez sans crainte, madame, reprit le vieillard en souriant, ce n'est point de moi qu'il s'agit, mais de mon fils.

Pauline l'interrompit par un geste de la main.

— Monsieur, dit-elle, avant de vous laisser continuer, avant que vous nommiez la personne dont les intentions m'honorent, je dois vous répondre que j'ai la résolution bien arrêtée de ne point me remarier.

— Je n'en continuerai pas moins, madame, fit le vieillard en souriant. Mon fils n'est point riche; il n'apporte à sa femme qu'une bonne aisance, qui la tiendra également éloignée de la pauvreté que du faste. Son nom ne manque point de quelque éclat; cet éclat, il le doit surtout à lui-même.

Pauline répondit:

— La personne dont vous voulez bien me parler, monsieur, réunit toutes les conditions que je serais heureuse de rencontrer chez un mari; mais je ne saurais songer à me remarier.

— Votre cœur n'est donc plus libre? insista l'étranger.

— Ai-je donc à rendre compte de mes sentimens secrets? demanda Pauline.

— Tu sacrifies à des souvenirs et à des rêves imagi-

naires un bonheur réel et l'avenir de toute ta vie! s'écria Mme Destrées.

— Et pour cela vous êtes une bonne et digne femme, qui mérite le respect de tous ceux qui vous entourent! interrompit le vieillard. Madame, je rougis et je vous demande pardon de la misérable épreuve que je vous ai fait subir : je suis le duc Matthiœsen. Vous ne me refuserez pas votre main pour mon fils Gustaf, n'est-il pas vrai?

Pauline cacha dans ses deux mains son visage couvert de rougeur. Quand elle releva la tête, celui dont l'absence l'avait tant fait souffrir se tenait à ses genoux.

Un mois après cette heureuse soirée, une voiture de poste partait pour le Danemark et emmenait quatre personnes : le duc, Adrien, Pauline et son mari. Ils s'arrêtèrent, seulement pour prendre un peu de repos, dans quelques villes, et arrivèrent rapidement au château du comte, dans les environs de Copenhague.

On n'a guère, en Europe, d'idées justes sur la nature et sur le climat du Danemark : on se le figure comme une sorte de vaste glaçon presque aussi stérile que les banquises du Spitzberg. Grâce à Dieu, ce sont là des préjugés ridicules! nulle part on ne trouve des prairies plus riches et plus verdoyantes, des sites plus pittoresques, des eaux plus limpides et surtout des forêts plus majestueuses. Le château de Matthiœsen, charmante construction du dix-septième siècle, détachait sa façade blanche et ciselée sur le rideau sombre d'un bois de sapins, qui couvrait une haute colline. Entre le corps d'habitation et ce bois, c'est-à-dire dans une espace de près d'une lieue, s'étendait un jardin immense planté d'arbres centenaires et un parc tout peuplé de gibier; enfin une petite rivière tombait en large cascade, du haut d'un immense rocher, venait serpenter à travers le jardin, et allait se perdre dans la mer, que l'on apercevait au loin avec ses horizons sans bornes et ses plaines resplendissantes sous la lumière du soleil.

C'est dans cette délicieuse retraite, que Pauline passa l'été près de son mari, de son fils et de son beau-père. Grâce à ce dernier, Adrien était devenu un hardi cavalier et un adroit chasseur. Gustaf, qui témoignait au jeune garçon la plus vive tendresse, s'était institué en outre son professeur de langue danoise, et lui avait fait faire des progrès si rapides, qu'il devenait déjà difficile de reconnaître à son accent son origine étrangère. Entourée de tendresse et de respect, Pauline se sentait heureuse autant qu'on peut l'être ici-bas, et remerciait Dieu, chaque jour, de son bonheur.

Cependant, l'hiver arrivait avec ses amas de neige, ses nuits sans fin et ses solitudes profondes, car en Danemark, il devient presque impossible de sortir quand le froid sévit avec violence. Pauline se résigna gaîment à cette réclusion et recourut à son piano pour charmer le peu de loisirs que lui laissait l'affection empressée de ceux qui l'entouraient.

Un matin, le duc Matthiœsen entra chez elle.

— Ma chère fille, lui dit-il, nous partons tout à l'heure pour Copenhague; ne voulez-vous pas nous y accompagner?

— Vos moindres désirs sont des ordres pour moi, vous le savez bien, mon père, dit-elle en souriant.

Elle se leva pour le suivre. Ils montèrent en voiture et arrivèrent bientôt dans un magnifique palais.

— C'est une de vos maisons, dont j'avais oublié de vous parler, dit le duc en souriant à son tour.

Cependant de nombreux domestiques avec de riches livrées, allaient et venaient, tandis que quatre chevaux attelés à un magnifique carrosse, frappaient du pied dans la cour. Quand Pauline entra dans son appartement, cinq ou six femmes de chambre l'entourèrent et vinrent prendre ses ordres. Bella, qui suivait sa maîtresse et qui se trouvait complice de toutes ces fêtes, ouvrit un vaste salon. La surprise de Pauline se changea en émotion, car une riche galerie de tableaux flamands remplissait la galerie; parmi les plus précieuses toiles, resplendissaient le *Gué* de Berghem et le *Saint-Georges* de Rubens.

Elle tendit en pleurant les bras à son mari.

—Maintenant, chère Pauline, lui dit ce dernier, il faut que nous visitions les caisses qui arrivent de France et qui contiennent des robes et des parures pour vous : vous allez ce soir à un grand bal, à une fête brillante.

— Mon ami, mon père, dit Pauline, je vous en supplie, ne m'obligez pas à vous accompagner dans le monde. Je le comprends maintenant, vous êtes d'une grande et noble famille; le rang que vous occupez ici est des plus illustres; ne m'exposez pas à entendre murmurer autour de votre femme des souvenirs qui la feraient mourir de douleur et de honte, non pour elle, mais pour vous. On sait à Copenhague, j'en suis convaincue, que la comtesse de Matthiœsen n'a longtemps été que la belle limonadière.

— Soyez sans crainte, ma fille, interrompit le vieux comte : rapportez-vous-en à ma tendresse et songez à votre toilette.

Quelques heures après, Pauline sortit de son appartement, radieuse de beauté. Accompagnée de son mari, de son beau-père et d'Adrien, elle monta dans un carrosse attelé de quatre chevaux. La voiture s'arrêta sous une tente éclairée par mille bougies; et un escalier somptueux conduisit la jeune femme, au milieu d'une foule d'autres invités, dans un salon immense et d'une richesse sans exemple.

Un huissier annonça :

Son excellence le duc de Matthiœsen;

Monseigneur le comte de Matthiœsen;

Madame la comtesse de Matthiœsen;

Monsieur le chevalier Adrien Van Eyckens.

Tous les quatre s'avancèrent vers un seigneur qui s'était levé pour les accueillir.

Ce seigneur, dont la physionomie inspirait la vénération, tendit la main à Pauline et la fit asseoir à ses côtés.

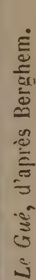
— Madame la comtesse, lui dit-il, le duc de Matthiœsen, votre beau-père, mon premier ministre, m'a conté toute l'histoire de votre courage et de votre dévouement. C'est avec ma sanction qu'il vous a mariée à son fils, et je suis heureux et fier de recevoir à ma cour une personne aussi digne que vous d'admiration et de respect. Vos qualités de cœur surpassent encore votre beauté sans rivale. La reine s'estimera heureuse de vous recevoir dans son intimité, et de compter en vous une amie qui a donné la preuve de toutes les vertus.

La reine s'empressa de confirmer, par les témoignages les plus affectueux, les paroles du roi.

Aujourd'hui, celle qui fut la belle limonadière et qui porte maintenant le titre de duchesse de Matthiœsen, car le vieux duc est mort, habite Paris avec son mari chargé de hautes fonctions diplomatiques. On la cite partout pour sa beauté, pour son esprit et pour l'élégante aristocratie de ses manières.

Quand sa voiture, chargée d'armoiries, vient à passer près du Palais-Royal, Pauline serre furtivement la main de son mari, qui lui rend sa douce étreinte.

Vous rencontrez parfois au bois de Boulogne un jeune



*Le Gué*, d'après Berghem.

homme qui monte avec grâce un cheval fougueux. Il ne s'éloigne guère de la calèche de sa mère, de son heureuse mère, qui tient les yeux attachés avec tendresse sur ce cavalier accompli.

C'est Adrien Van Eyckens.

Telle est l'histoire de l'arrière-petite-fille de Rubens.

S. HENRY BERTHOUD.

# ÉTUDES HISTORIQUES.

## LE CONSEILLER AU PARLEMENT DE TOULOUSE.

Parmi les antiques coutumes de l'Université de Toulouse, il en était une qui s'était continuée jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, quoiqu'elle fût tout à fait en désaccord avec les habitudes universitaires de ce temps. Lorsque l'Université était un pouvoir dans l'État, ayant ses droits, ses priviléges et sa juridiction propre, elle avait souvent été obligée de soutenir ses prétentions par la force; dans cette nécessité, elle avait entretenu parmi les écoliers un certain esprit de corps très-soumis vis-à-vis d'elle, mais très-impérieux et très-turbulent vis-à-vis des autres classes; et pour que les écoliers pussent au besoin soutenir ses prétentions, elle avait permis et même encouragé parmi ces jeunes gens des occupations qui paraissaient devoir être exclues des calmes études auxquelles elle présidait. Ainsi chaque année l'Université donnait un prix d'escrime à celui des étudians qui était proclamé vainqueur dans un assaut qui avait lieu en présence du parlement et des capitouls et auquel les plus nobles dames avaient coutume d'assister. Ce prix donnait à celui qui l'avait remporté, le droit de porter l'épée, quoiqu'il ne fût pas gentilhomme.

C'était la veille de ce grand jour; dans le salon d'un de ces vieux hôtels qui peuplent encore la ville de Toulouse, étaient assis, chacun dans un vaste fauteuil, un homme de soixante ans à peu près, d'un visage triste, maigre, soucieux, et une femme d'une quarantaine d'années, belle encore, l'air superbe et très-satisfait d'elle-même. C'était le conseiller Delporte et sa femme, autrefois M^lle de Maletroit, que la pauvreté avait contrainte à se mésallier en unissant son antique noblesse d'épée à la race bourgeoise du conseiller.

Elle regardait son époux avec une attention mécontente, tandis que celui-ci poussait de temps à autre de grands soupirs vers le ciel. Enfin elle se décida à parler, et, comme d'habitude, elle commença l'entretien par une querelle.

— Vous devenez tout à fait insupportable, monsieur, avec vos airs de malheur. Voilà un quart d'heure que vous êtes de retour à l'hôtel, et je n'ai entendu encore de vous qu'un bonjour fort sec, et depuis ce temps des lamentations étouffées. Qu'avez-vous? que vous a-t-on fait?

— J'ai, dit le conseiller en se levant, que je suis fort mécontent.

— Et peut-on savoir de quoi?

— De votre fils, madame.

— Du chevalier, de mon bon Henri, reprit la conseillère en donnant à sa voix un accent d'amour maternel et d'admiration qui devait nécessairement déplaire à son mari.

— Oui, madame, reprit le conseiller en contrefaisant les intonations de sa femme, de votre chevalier qui ne l'est pas, de ce bon Henri.

M. Delporte reprit tout d'un coup sa voix sèche et grave et continua:

— Je viens des examens, madame, et il n'y a pas un de mes confrères, il n'y a pas un procureur, dont les fils n'aient montré plus d'instruction et d'étude que le vôtre. J'en ai été honteux pour lui, qui ne l'était guère et qui narguait encore. On m'avait promis de le nommer demain à la distribution des titres pourvu qu'il répondît passablement; mais on n'est pas plus ignorant.

— Ne craignez rien, monsieur, répliqua la conseillère avec une dédaigneuse supériorité, mon fils obtiendra la seule distinction qu'il ait voulu obtenir, et demain il aura le droit de porter l'épée.

— Et à quoi cela lui servira-t-il?

— A prouver qu'il a du véritable sang noble dans les veines.

— Ce qui ne l'empêchera pas d'être un âne fieffé.

— Un âne fieffé, s'écria la conseillère avec une surprise furibonde; mon fils un âne fieffé!

— Oui, madame, répéta le conseiller, et par votre faute.

— Monsieur!

— C'est vous qui l'avez encouragé dans sa paresse et ses désordres; il n'a rien voulu faire, et il ne sera rien.

— Il sera officier au service du roi, reprit M^me Delporte; il sera ce que je désire qu'il soit.

— A votre guise, dit le conseiller. Il faut bien que j'y consente, puisqu'il n'est bon qu'à cela, si même il en est capable.

— Vous verrez demain comment il tient une épée.

— Il trouvera de rudes antagonistes.

— Il n'est pas un gentilhomme qui ne reconnaisse sa supériorité.

— Oui, mais les bourgeois ne sont pas de cet avis, et il y a le fils d'un certain drapier...

— Qu'est-ce que c'est? un drapier! s'écria la conseillère... un drapier... Que faites-vous là, Marie? reprit-elle tout à coup avec colère, en voyant à deux pas d'elle une jeune fille qui semblait écouter.

— Je venais vous dire, ma mère, que mon cousin, M. de Maletroit, désirerait vous voir.

— Pourquoi n'entre-t-il pas?

— Je ne sais... je ne puis vous le dire, reprit la jeune fille avec embarras; il m'a rencontrée dans la salle, il m'a retenue, il voulait me forcer à lui répondre... et je me suis échappée pour vous dire...

— Rien qui vaille, s'écria, en passant la tête par la porte, un grand gaillard de six pieds, en uniforme du régiment de Provence, et qui acheva la phrase de la jeune fille. Que diable! continua-t-il, on est cousins ou on ne l'est pas, et on peut causer sans s'effaroucher comme un hochequeue. Monsieur le conseiller, votre serviteur; belle tante, je suis à vos pieds. Où est donc Henri?

— Il va rentrer, je suppose, dit M^me Delporte.

— Il est encore aux examens, reprit le conseiller d'un air sec.

— Et c'est à cela qu'il perd son temps, fit le capitaine de Maletroit, la veille d'une affaire sérieuse, quand je lui

ai dit que je viendrais lui donner une dernière leçon d'escrime, une leçon triomphante.

— Sa mère prétend qu'il n'en a pas besoin, dit M. Delporte avec un ton de sarcasme.

— Si, belle tante, il en a besoin; il vise trop à toucher. Il faut être adroit, j'en conviens; mais avant tout il faut être beau. Il ne se développe pas assez. Il a les jambes bien, la cambrure élégante, mais il ne sait pas montrer ses avantages. Quand je lui aurai montré une pose dans le genre de celle-ci, vous ne le reconnaîtrez plus.

Et le capitaine accompagna ces paroles d'une démonstration physique où il faisait ressortir toutes ses beautés. A ce moment, Henri entra. C'était un beau jeune homme, un peu pâle et fatigué, d'une allure élégante, mais un peu abandonnée. Il salua son père avec un respect très-profond mais craintif, sa mère avec une tendresse affectueuse, fit un signe d'amitié à sa sœur et tendit la main à M. de Maletroit et lui dit immédiatement :

— Je vous remercie, Hector, de l'intention qui vous a amené; mais je ne profiterai pas de votre bonne volonté : je ne me présenterai pas demain à l'assaut.

— Et pourquoi? s'écrièrent ensemble M. de Maletroit et la conseillère.

— Je n'ai aucune chance de réussir, et je réussirais, que j'en serais fort peu flatté.

Le capitaine et la conseillère eurent beau tourmenter Henri pour savoir d'où lui venait cette résolution, si contraire à ce qu'il avait dit depuis quelque temps; ce fut en vain. M. Delporte, qui avait d'abord attribué ce parti à un caprice sans raison, remarqua dans la manière dont Henri se défendit, une sorte de tristesse et de découragement. Il désira en savoir la cause et, espérant que la mortification qu'avait éprouvée Henri le matin, lui avait peut-être fait faire de sérieuses réflexions, il chargea sa fille Marie de l'interroger. Mais, malgré l'amitié confiante qu'Henri éprouvait pour sa sœur, il persista dans ses réponses évasives ; seulement, lorsqu'elle lui dit :

— Henri, ce n'est point par dédain que tu n'iras pas à l'assaut, c'est quelque chose de bien triste qui t'en empêche.

Henri la regarda un moment d'un air égaré et lui dit :

— Oui, Marie, c'est triste; c'est affreux.

Et comme, sur cette parole, Marie voulut insister, Henri la quitta et s'enferma chez lui.

Le soir venu, M. Delporte ayant demandé à sa fille le résultat de sa conversation, celle-ci le lui apprit et lui fit part des craintes que la conduite de son frere lui faisait éprouver. Mme Delporte monta chez son fils et le trouva couché. Il refusa de lui répondre, mais si son cœur avait été plus clairvoyant, elle aurait reconnu dans la tristesse amère avec laquelle son fils lui répondait qu'il la rendait en lui-même responsable de ce qui lui était arrivé.

Le lendemain, jour de l'assaut, un domestique apprit au conseiller que son fils était parti dès le matin sous prétexte d'aller à la chasse. Mme Delporte espérait toujours que son fils changerait d'avis et qu'il reviendrait au moment de l'assaut, et résolut d'y assister. M. de Maletroit l'y accompagna ainsi que Marie, tandis que M. Delporte allait s'asseoir à côté des autres magistrats. Ce fut un désappointement pour tout le monde que l'absence de Henri, car il était le seul qu'on trouvât capable de soutenir la lutte contre François Maniès, le fils d'un des plus riches drapiers de la rue de la Pomme. C'était un jeune homme à l'air franc, ouvert, et en même temps assez vantard. Lorsqu'il eut vaincu son dernier adversaire, il se posa dans la lice et se tourna fièrement de tous côtés comme pour demander s'il n'y avait plus personne qui osât lui disputer le prix, et ses yeux s'arrêtèrent du côté de Mme Delporte et sur M. de Maletroit. Celui-ci trouva le regard fort impertinent, et dit assez haut pour être entendu :

— Si c'était autre chose qu'un marchand, je voudrais lui prouver qu'il ne tient pas assez bien un fleuret pour porter une épée.

— C'est ce que vous pourrez voir quand je l'aurai reçue, répondit tout haut François.

— Oui, mais quand tu l'auras reçue, dit une voix au moment où le président allait admonester les deux interlocuteurs, et l'on vit Henri entrer dans la partie de la salle réservée au combat.

Son arrivée fut un grand événement, car on comprit que la lutte allait enfin être brillante. Mais on remarqua avec surprise que Henri était pâle et avait l'air fatigué, ses vêtemens étaient en désordre et son regard avait quelque chose d'égaré.

Malgré cela, il paraît que François le considérait comme un adversaire digne de lui, car il prit un nouveau fleuret et bientôt le combat commença. De la part de Maniès, ce fut longtemps une attaque prudente et réservée, tandis que Henri lui portait les coups avec une précipitation désespérée. Cette façon devait assurer la victoire à François, mais tout à coup, au moment où il semblait que la lutte allait également s'animer des deux parts, Henri chancela et tomba évanoui. On craignit que dans le mouvement rapide des deux fleurets, celui de François ne se fût démoucheté et qu'Henri n'eût été blessé. On s'élança vers lui, on ouvrit sa chemise, et on remarqua que du sang tachait sa chemise au poignet droit. On défit cette chemise, et on vit le poignet entouré de bandes de linge fortement serrées; c'était une blessure antérieure qui avait été pansée, et qui s'était rouverte par l'effort qu'avait fait Henri.

On l'emporta chez lui, et malgré les réclamations de M. Maletroit, le prix fut donné à François, qui reçut des mains du président l'épée qu'il devait désormais porter.

Le capitaine, furieux de cette décision, voulut s'en venger et attendit Maniès à la sortie du parlement, pendant que l'on continuait la séance où on allait distribuer des prix d'un autre genre.

Malgré son inquiétude, M. Delporte n'avait point quitté son poste ; c'eût été, selon lui, manquer à la dignité de son titre, que de paraître ému d'un événement de famille lorsqu'il avait un devoir à remplir, si minime qu'il pût être.

François, accompagné de son père et de ses parents, qui avaient assisté à la séance, traversait la place du Capitole, lorsqu'il sentit qu'on frappait avec une badine sur l'épée qu'il portait; il se retourna vivement et vit M. de Maletroit qui lui dit insolemment :

— Quest-ce que c'est ça, une aune dans un fourreau?

— C'est une épée ! s'écria le jeune Maniès.

— Est-elle aussi longue que ma badine, repartit le capitaine en présentant un petit jonc qu'il tenait à la main de manière à en frapper François à la joue.

— Elle est assez longue pour vous traverser le cœur, dit François en tirant son épée avec fureur.

— C'est ce que je veux bien vous permettre d'essayer si vous voulez me suivre derrière le rempart.

Le rendez-vous fut accepté, mais la scène avait été si publique, qu'une multitude considérable suivit les combattans, et parmi eux, le père de Maniès, qu'on ne put empêcher d'être témoin de cet affreux spectacle. Son anxiété ne fut pas longue ; à la troisième botte, M. de Maletroit reçut un coup d'épée dans le cœur, qui l'étendit mort. Quelques amis se chargèrent de cacher François, qui venait

d'encourir une peine sévère pour avoir tué un gentilhomme, et M. Maniès, au lieu de rentrer chez lui, voulut aller immédiatement faire la déclaration de ce qui venait de se passer à l'un des membres du parlement, espérant que la gravité et la publicité de la provocation, attestée par plus de trente témoins qui le suivaient et qui peut-être eussent reculé plus tard, pourrait servir d'excuse à son fils.

Mais les premiers magistrats chez qui il se présenta étaient tous au Capitole et ne devaient pas rentrer, attendu qu'après la séance il y avait un dîner de gala, comme on appelait alors ces festins solennels. M. Maniès allait renoncer à faire cette déclaration le jour même, lorsqu'il rencontra M. Delporte, rentrant chez lui à pied, mais en robe et accompagné de deux assesseurs, ce qui le constituait dans l'exercice de ses fonctions. Le conseiller n'avait pas quitté la séance, mais il s'était dispensé d'assister au banquet. M. Maniès l'accosta, et le conseiller, toujours rigide observateur de ses devoirs, lui dit qu'il était prêt à l'entendre, et rentra chez lui accompagné de M. Maniès et de ses témoins.

Déjà la maison était en rumeur, car on avait eu toutes les peines du monde à faire revenir Henri de son évanouissement. Mme Delporte, en voyant tout ce monde traverser la cour de l'hôtel, alla au-devant de son mari et lui dit, malgré la présence de tout ce monde :

— Enfin, vous voilà, monsieur ; votre fils se meurt, et vous n'avez pas cru devoir quitter le parlement.

M. Delporte pâlit, mais il répondit d'une voix calme :

— Retournez donc près de lui, madame, car je ne puis encore le voir, j'ai à recevoir la déposition de M. Maniès.

— M. Maniès ! s'écria Mme Delporte, le père de ce manant qui a profité de ce que mon fils avait été blessé au bras par les morsures d'un loup ; laissez-le cet homme et son engeance, à qui on a donné une épée qu'elle est incapable de porter.

— Elle en est capable, madame, s'écria le père Maniès, furieux du ton de mépris de Mme Delporte, et l'engeance vient de le prouver à M. votre cousin de Maletroit, qui maintenant n'insultera plus personne.

Cette nouvelle fit oublier un moment à Mme Delporte le danger de son fils, et, accablant le marchand d'injures, elle pressa son mari de recevoir la déposition et annonça qu'elle et tous les Maletroit poursuivraient cette affaire jusqu'à la mort du coupable.

Si M. Delporte eût été un homme à être influencé par aucune considération particulière, l'acharnement de sa femme l'eût peut-être rendu plus indulgent pour François ; mais le conseiller avait, vis-à-vis du duel, des principes arrêtés, et malgré tout ce que purent dire les témoins sur la brutale agression de M. Maletroit, il déclara à M. Maniès qu'il poursuivrait François avec toute la rigueur voulue. M. Maniès se retira désespéré, et le conseiller monta chez son fils. Henri était plus calme, et il raconta qu'étant allé à la chasse dans un bois, il s'était assis près d'un arbre et avait déposé son fusil près de lui et que tout à coup un loup s'était élancé sur lui et l'avait mordu avant qu'il eût eu le temps de l'armer.

Ce conte ne parut pas satisfaire M. Delporte ; il éloigna tout le monde et demeura avec son fils, avec lequel il eut un long entretien. Puis il rentra dans son cabinet pour y rédiger un rapport sur la déposition qu'il avait reçue.

La nuit était venue et il venait de finir ce rapport, lorsqu'on lui annonça que deux hommes voulaient absolument lui parler ; sa femme était avec lui, mais malgré ses instances il avait positivement refusé de lui faire part de ce rapport ; elle se retira avec colère au moment où l'on introduisit ces deux hommes. Cependant elle eut le temps de reconnaître M. Maniès et son fils ; son mari crut remarquer qu'elle leur avait adressé un geste de menace. M. Delporte sembla frappé de stupeur en voyant M. Maniès et son fils, mais il leur demanda cependant ce qu'ils désiraient. Le ton de M. Maniès était bien différent de celui du matin. Il regarda le magistrat en face, d'un air de bravade, et lui dit presque avec insolence :

— Je suis fâché de vous déranger, monsieur le conseiller, mais mon métier est de vendre et le vôtre de recevoir des déclarations, et j'en ai une nouvelle à vous faire.

— Jeune homme, dit le conseiller à François, j'ai besoin de monter chez mon fils pendant cinq minutes, je vous laisse seul ici avec votre père.

En disant cela, il quitta son cabinet et alla chez sa femme, qu'il trouva occupée à écrire.

— Que faites-vous ? lui dit-il.

— J'avertis le prévôt que le meurtrier d'Hector est dans votre maison.

— Et pourquoi faire ?

— Pour qu'il n'en puisse sortir, car je vous ai deviné, votre intention est de le laisser échapper.

M. Delporte prit la lettre, la déchira malgré les représentations de sa femme, et sembla écouter avec anxiété si quelqu'un entrait dans l'hôtel ou en sortait. Nul bruit ne se fit entendre.

Il quitta sa femme et rentra dans son cabinet. M. Maniès père y était encore avec son fils.

— Vous ne m'avez pas compris, monsieur, lui dit le conseiller, que la volonté de Dieu s'accomplisse.

— Eh bien oui, dit M. Maniès, d'un air de triomphe, que la volonté de Dieu s'accomplisse ! Monsieur le conseiller, vous avez été juste envers moi ce matin ; mon fils a commis un crime et il doit en être puni, aussi vous voyez que je vous l'amène ; mais son crime n'est pas le seul qui ait été commis aujourd'hui à Toulouse. Pendant que j'étais au Capitole avec mes apprentis et que ma maison était seule, on s'y est introduit par-dessus le mur de la cour, qui est mitoyen avec celui d'une maison qui n'est pas habitée et qui vous appartient ; on a forcé les portes, brisé ma caisse et volé mille louis qui s'y trouvaient. Le voleur n'a pas cependant fait cela sans trouver de résistance, car il a été obligé de tuer mon chien Castor, qui a dû le mordre cruellement, car il avait la gueule pleine de sang. C'est un chien grand à peu près comme un loup, et dont les morsures sont aussi profondes, ajouta M. Maniès en regardant ironiquement M. Delporte.

— Est-ce tout, monsieur, dit M. Delporte avec un calme presque effrayant.

— Si ces preuves ne suffisaient pas, dit M. Maniès d'un ton moins assuré qu'en commençant, si ces preuves ne suffisaient pas vu l'espèce d'alibi que le coupable a voulu établir en se montrant immédiatement après le crime dans un lieu où vous étiez vous-même, si ces preuves, dis-je, ne suffisaient pas contre...

M. Maniès s'arrêta.

— Contre mon fils, dit le conseiller froidement.

M. Maniès resta confondu et ajouta en balbutiant :

— Ce pistolet abandonné par le coupable...

— Voyons, dit M. Delporte.

Il prit le pistolet et l'examina.

— Ce pistolet est chargé ?

— Oui, monsieur le conseiller.

— C'est bien.

M. Delporte sonna, et, de la voix dont il eût donné un

ordre indifférent, il remit le pistolet à un domestique et lui dit :

— Allez demander à mon fils s'il reconnaît cette arme pour lui appartenir.

M. Maniès, qui s'imaginait que le conseiller allait nier et que, dans le débat, il lui arracherait une promesse de sauver François, commença à se croire pris dans un piége, et lui dit en tremblant :

— Mais, monsieur le conseiller, ce n'est pas cela que j'attendais.

— Qu'attendiez-vous donc?

— J'espérais..... Je croyais que pour votre honneur..... que pour votre fils.....

— Ma porte a été libre pendant cinq minutes.

— Eh bien, je retire ma plainte... laissez-nous partir...

Le conseiller parut hésiter ; mais presque aussitôt le domestique reparut en disant :

— M. Henri a reconnu cette arme comme lui appartenant.

Il y eut un moment d'affreux silence.

— Vous voyez bien, s'écria M. Maniès, que j'avais le droit d'attendre de vous.....

Une détonation se fit entendre, et M. Delporte répondit :

— Vous aviez le droit d'attendre justice ; elle est faite d'une part, et elle se fera de l'autre.

On entendit bientôt des cris et un tumulte affreux dans la maison. Henri s'était fait sauter la cervelle. Un mois après, François fut pendu comme meurtrier de M. Maletroit.

Frédéric SOULIÉ.

# NOTES DE VOYAGES.

## ENTRE CHRISTIANA ET DRONTHEIM.



*La chute*, dessin inédit de M. Biard.

Ce fragment est extrait du journal que M. Biard tenait chaque jour, l'année dernière, pendant son voyage dans le Nord ; ce sont de simples notes, écrites *currente calamo* et *currentibus equis*.

M. Biard ne les destinait point à la publicité, et le directeur du *Musée des Familles* en doit communication à l'amitié de l'artiste, que l'on cite avec raison aujourd'hui comme un de nos peintres les plus célèbres et comme un de nos plus intrépides touristes.

On a emprunté les précieux dessins qui accompagnent le texte aux

croquis que M. Biard a faits sur les lieux et dont sont remplis ses albums. C'est donc, nous le répétons, des notes écrites et des notes dessinées.

*Kongswald*, 10 *juin* 1840.

Depuis quelques heures je suis en colère, et j'en ai, ma foi, bien sujet. Ce n'était pas la peine de partir sitôt pour attendre nos chevaux si longtemps. La maîtresse de la poste, une maudite vieille, paraît fort satisfaite de nous voir aussi désappointés. Cela va de mal en pis, et nous sommes loin du but encore, si toutefois nous ne nous cassons pas le cou comme nous avons failli le faire hier dimanche. La journée précédente s'était assez bien passée ; notre voiture, trop élégante et bonne pour la Suède, ne valait rien pour les montagnes de Norwége. On me l'avait dit sur tous les tons. Enfin malgré cela, tout avait bien été jusqu'à avant-hier, où, malgré mon courrier, nous n'avons pu nous faire ouvrir la porte du paysan chargé de nous donner des chevaux. Il fallut se résigner à coucher au milieu de la route, ce que nous fîmes d'assez mauvaise grâce.

Pour la première fois, je pus remarquer d'une manière sensible que j'avançais vers le Nord, car je fis un croquis à minuit et demi. Pendant ce temps ma femme, qui s'était endormie dans la voiture faute de mieux, fut éveillée par une affreuse piqûre de moustique, qui lui avait fait enfler l'œil tellement que j'en restai stupéfié. Mais il était dit que nous devions commencer une journée de mésaventures.

C'était hier le 9 juin, un dimanche; depuis un mois nous avions quitté Paris, après avoir traversé la Hollande,




Christiana, d'après un dessin de M. Biard.

Hambourg, le Danemarck, la Suède et Christiana (1).

Nous eûmes nos chevaux à six heures du matin ; à peine parti, je m'aperçus que l'un d'eux prenait le mors aux dents; j'eus le temps de me jeter à terre et de le saisir par les naseaux. Il fallut lutter contre lui, et ce fut avec peine que nous le dételâmes, aidés par un bon paysan, qui voulut bien nous prêter un autre cheval en échange du récalcitrant. Depuis hier, nous côtoyions un fleuve nommé le Lougen, dont nous entendions le bruit à quelques centaines de pieds au-dessous de nous, à notre gauche. Le terrain, tout défoncé par la fonte des neiges, se creusait, sillonné par de longues et profondes ornières; c'était donc avec beaucoup d'attention qu'il fallait maintenir nos deux chevaux sauvages. Arrivés au sommet de la montagne, je m'avisai de la malencontreuse idée de faire descendre le paysan conducteur des chevaux, afin de les retenir le plus possible; je comptais d'autant plus sur sa force, qu'il me semblait une espèce de géant. Le malheureux se laissa gagner, et nous eûmes bientôt l'agrément de nous sentir la tête en bas et les pieds en haut. J'écris cela en riant ; mais quand je vis ma jeune femme suspendue sur un effroyable précipice, je ne songeai alors qu'à la soustraire à une terrible et presque inévitable chute qui pouvait terminer tout d'un coup nos rêves de voyage, nos projets de re-

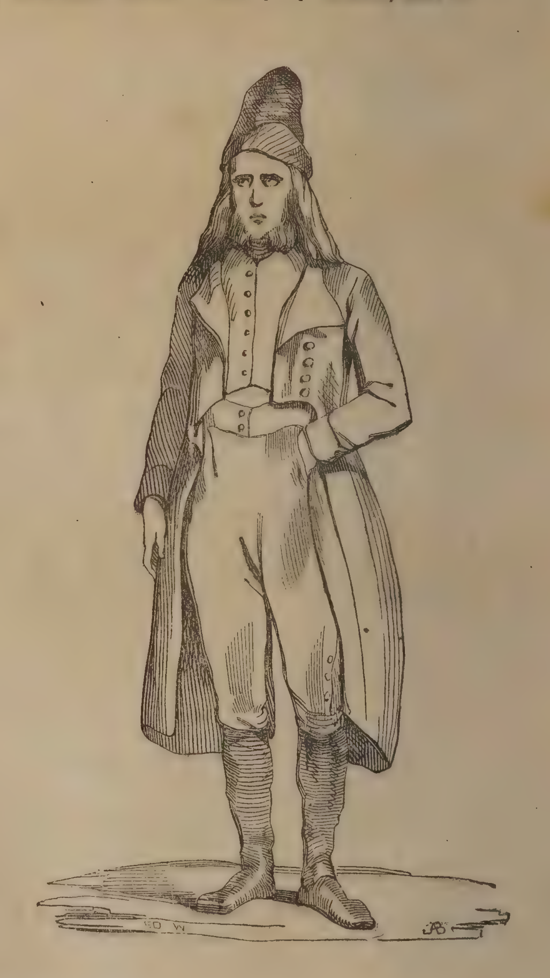
(1) Christiana, entourée de forêts, compte vingt mille habitans. Bâtie entre la plaine et la mer, son port est sûr mais d'une entrée souvent difficile. On ne saurait voir une plus jolie ville. Les rues en sont tirées au cordeau ; elle renferme plusieurs beaux monumens. Christian IV a jeté les fondemens de cette ville en 1624, après l'incendie d'Opskoe. (*Note du D.*)

tour, et nos causeries au coin du feu. Nous étions accrochés à des troncs de sapins posés provisoirement à la place d'une haie emportée par l'éboulement des eaux et du chemin. Ce fut ce qui nous sauva, car en tombant sur les haies formées partout, en Suède et en Norwége, comme des chevaux de frise, nous eussions été transpercés infailliblement. Le hasard, qui nous servit dans cette catastrophe, voulut que, contrairement à notre habitude, notre voiture se trouvât fermée et la capote baissée. J'entendais les cris perçants de notre paysan; mon interprète était tombé la tête la première dans les broussailles, et l'un des chevaux restait enchâssé hermétiquement entre deux fragmens de rochers; ma femme, dont le courage me rassure pour l'avenir, n'a pas crié et s'est empressée de me dire : *n'aie pas peur, je ne suis pas blessée.*

Il est difficile de peindre ce que j'éprouvai d'émotions quand je l'eus arrachée de cette voiture et déposée à terre sans qu'elle fût blessée! Rassuré sur son compte, je me précipitai ensuite vers le paysan avec l'intention amicale de lui rompre quelque membre au besoin; ses cris me firent penser que c'était déjà fait; il n'en était rien pourtant; enfin l'interprète en était quitte pour la peur, ainsi que nous.

Tirés de là, il fallait que la voiture et les chevaux fissent de même, et c'était le difficile. Pas une âme vivante ne passe dans cette solitude, le dimanche surtout. Nous étions depuis une heure à chercher ce que nous avions à faire. Il pleuvait et de temps en temps une petite grêle venait nous écorcher le visage. J'essayai cependant de faire le croquis de ma misérable voiture et de mes plus misérables chevaux, dont les jambes imitaient le télégraphe, couchés sur le dos qu'ils étaient, les infortunés! Il fallut laisser le croquis inachevé; la pluie augmentait, notre guide était parti clopin-clopant pour chercher des hommes dans la campagne. Sur ces entrefaites, un beau monsieur, bien élégant, monté dans une petite voiture qu'il conduisait, survint, s'arrêta fort gravement sans ôter une énorme pipe de sa bouche, nous regarda plus gravement et s'en fut encore plus gravement, s'il est possible, comme si des gens dans le piteux état où nous étions, n'étaient pas faits pour inspirer au moins la curiosité. Enfin, au bout d'une grande heure, une vingtaine d'individus, de tout âge et de tout sexe, armés de cordes, de bâtons, de n'importe quoi, vinrent tirer chevaux et voiture du trou où nous avions failli rouler jusqu'au fond, sans les trois fois





Costumes de paysans norwégiens.

bénis troncs de sapins. Il fallait voir tout ce monde et la belle entrée que nous fîmes à Laurguard, petit bourg où se trouve la poste. Il paraît qu'on a l'humeur fort gaie dans ce pays, car la vue de notre mine piteuse et surtout de l'état de l'œil de ma femme, que ces bonnes gens ont dû prendre pour l'effet de la chute, les faisait pouffer de rire. Je déclare que j'en ai été fort piqué, et sans ma qualité de chrétien je les aurais envoyés à tous les diables. Là, comme

partout, j'ai dessiné des costumes... Ce sont des habits à queue d'hirondelle descendant jusqu'au talon, un gilet et une cravate d'incroyable, — ils en sont encore à 1800! — De grands favoris passaient sous leur menton et par dessus tout cela se dressait un bonnet rouge, plus l'éternelle pipe.

Un dessin fera mieux comprendre l'ajustement des femmes que ne le pourrraient de longues descriptions.



Costumes de femmes norwégiennes.

Nous étions assez inquiets de l'état de la voiture : on l'avait arrangée tant bien que mal, mais nous allions traverser le Dovrefield.

Après avoir fait quelques relais toujours en montant, il fallut prendre quatre chevaux au lieu de deux qui nous suffisaient d'ordinaire; il était sept heures du soir, le temps se montrait fort clair; nous souffrions horriblement de la tête, nous éprouvions comme des vertiges; c'eût été prudent de nous arrêter, mais notre courrier avait retenu nos relais jusqu'à Drontheim. Après avoir gravi pendant une heure, nous nous trouvâmes dans une espèce de forêt sans feuilles. Les troncs avaient l'air de vrais cauchemars. Tout s'y montrait tortu et nous faisait la grimace. Vrai! cela me rappelait *la Tentation de saint Antoine* de Callot; tout avait l'air de s'agiter autour de nous. Plus nous montions, plus la région des neiges se faisait sentir, plus le bois mystérieux devenait fantastique, c'était des grands vilains bras, des crapauds, des crocodiles. Il me semblait que j'entendais d'étranges sons, des sifflemens, des cris! Nous quittâmes tout à fait la végétation et nous entrâmes dans la neige. Notre malheureuse voiture en avait jusqu'au moyeu; il fallut la porter. Quelle colère d'aller à pieds au milieu de ce gâchis; sans compter que ma pauvre femme souffrait violemment de son œil. Je vous jure que je ne riais plus. D'ailleurs, ce lieu était bien fait pour inspirer des sensations pénibles. Nous passâmes sur un pont sans parapet; je voulus voir le torrent qui coulait au milieu d'un épouvantable amas de neige, je ne pus regarder au fond sans me coucher, ma tête avait porté en tombant le matin, j'avais perdu ma solidité. Le Dovrefield est la montagne la plus élevée de la chaîne qui sépare la Suède et la Norwége, tout y est mort dans cette saison. J'ai cueilli pourtant quelques fleurettes pour l'herbier de ma pauvre aveugle.

Il était minuit quand nous arrivâmes à la poste, petite maison, jolie au milieu de ce désert qui ne ressemble à rien de ce que j'ai vu. De tous côtés, d'immenses flaques de neige; partout quelque chose de roussi comme si un terrible incendie avait passé par là. Pendant qu'on préparait les chevaux, nous allâmes à un quart de lieue près d'un torrent qui, comme tous ceux de ces solitudes, coule sous la neige.

Il nous restait encore à conquérir notre coucher et notre souper surtout. Nous partîmes à minuit un quart, avec quatre chevaux, notre interprète sur le siége et un paysan à cheval. On nous avait prévenus que le terrain était presque plat jusqu'à Jerkind; dix lieues, et nous trouvions le repos.

La nuit n'était pas une nuit, ce n'était pas non plus le jour; c'était une nuit du Nord, une lumière pâle comme celle d'un ver luisant. Nous partîmes au grand trot. A notre gauche s'allongeait un lac glacé; de temps en temps nous distinguions de longs poteaux peints en rouge avec une

barre transversale, comme une potence (ces poteaux servent à indiquer la route); dans le lointain grondaient des hurlemens sauvages; à nos côtés s'élevait parfois une chouette blanche dont les cris ressemblaient à des éclats de rire. Peu à peu, les chevaux doublèrent de vitesse; je les poussais tellement que le postillon fatigué se




Le pont d'Overfield, d'après M. Biard.

tourna vers moi et me demanda de ralentir la course, qui le fatiguait. Mais j'avais à me venger du sang-froid et des rires du matin; je trouvais ma vengeance sous la main et je la saisis. Au lieu de les arrêter, je les mis au grand galop. Les gémissemens, les supplications du postillon se joignirent alors aux bruits étranges qui nous entouraient et augmentèrent notre état fiévreux. Presque debout, comme des héros de l'antiquité sur leurs chars, nous joignîmes nos éclats de rires à tous ces bruits qui nous entouraient. Nous poussions les chevaux nous comparant à la ballade de Lénor où *les morts vont vite*, et notre voiture pouvait être déjà brisée et s'achever d'une manière épouvantable. Mais pourquoi réfléchir? Le premier pas était fait! Il fallait rester à Paris bien douillettement ou mener cette vie! Si mon voyage est une folie, elle est faite (1). Continuons donc notre course gaiement, car le postillon grimace, le lac glacé est là, les potences rouges, les hurlemens, les éclats de rire continuent, et *les morts vont vite*. Arrivés

(1) M. Biard, on se le rappelle, partait avec Mme Biard pour le Spitzberg. Tous les deux se sont en effet embarqués à Hammerfelt, dernière petite ville du nord de l'Europe. *(Note du D.)*

sans danger à Jerkind, une fièvre horrible s'est emparée de nous.

Ce matin 10, après avoir acheté des costumes très-intéressans et un vase de bois sculpté, nous arrivons chez l'aubergiste dont je parlais en commençant. J'écris maintenant mes souvenirs d'hier et de cette nuit.

Fort de Munckholm, d'après M. Biard.

Demain nous verrons Drontheim et le château de Munckholm, devenu si célèbre, grâce au *Han d'Islande* de M. Victor Hugo. Nous avons emporté ce livre; nous le lirons sur les lieux mêmes où le poëte a placé la scène de son roman (1).

(1) M. Biard veut parler de Shumacker, personnage historique du roman. On montre aux voyageurs la tour où ce ministre a été enfermé, et la fenêtre où on lui permettait de venir respirer quelquefois. *(Note du D.)*




## CHAPITRE PREMIER.

L'origine des comtes de Flandre remonterait, s'il faut en croire la chronique, à l'an 640 : comme toute grande puissance, son berceau est entouré de ces traditions mystérieuses familières à tous les peuples et qui se sont perpétuées depuis Sémiramis, la fille des Colombes, jusqu'à

Rémus et Romulus, les nourrissons de la louve. Voici au reste cette tradition dans toute sa simplicité :

Vers la fin de l'an 628, Boniface V, étant pape à Rome et Clotaire régnant sur l'empire des Francs, Salwart, prince de Dijon, revenant, avec sa femme Ermengarde, de faire baptiser dans une église très-vénérée, Lyderic, leur fils premier-né, traversait la forêt de *Sans-Merci*, que l'on appelait ainsi à cause des brigandages qu'y exerçait Phinart, prince de Buck. Malgré la mauvaise réputation du lieu, Salwart, comptant sur son courage, n'avait autour de lui pour toute suite que quatre serviteurs, lorsque, arrivé vers la fin du jour à un endroit très-épais et très-sombre de la forêt, il fut attaqué par une troupe d'une vingtaine d'hommes commandée par un chef qu'à sa taille gigantesque il lui fut facile de reconnaître pour le prince de Buck. Malgré la disproportion du nombre, il ne résolut pas moins de combattre, non point qu'il eût l'espérance de sauver sa vie, mais parce que pendant le combat il espérait que sa femme et son enfant auraient le temps de fuir. En effet, comme la nuit, ainsi que nous l'avons dit, commençait à se faire sombre, Ermengarde se laissa glisser au bas de son cheval et s'enfonça dans la forêt. Confiante alors dans la providence de Dieu et voulant accomplir autant qu'il était en elle ses devoirs de mère et d'épouse, elle cacha son enfant au milieu d'un buisson, qui poussait proche d'une fontaine appelée encore aujourd'hui le Saulx, à cause des grands saules qui l'ombrageaient; puis, après l'avoir recommandé à Dieu dans une ardente prière, elle revint vers l'endroit de la forêt où elle avait quitté son mari, afin, vivant ou mort, libre ou prisonnier, de partager le sort qu'il avait plu au Seigneur de lui faire.

En arrivant au lieu du combat, elle trouva huit corps morts étendus par terre. Comme la lune venait de se lever, elle put en examiner les visages, reconnaître que c'étaient ceux de ses quatre serviteurs et probablement ceux de quatre assaillans; mais en aucun des trépassés elle ne reconnut son mari : il était donc à coup sûr prisonnier, car elle connaissait trop le noble comte de Salwart pour penser un seul instant qu'il avait fui. Au même instant elle aperçut, à la lueur des torches qui l'escortaient, un convoi qui s'avançait dans la direction d'un château fort, qui avait été autrefois une citadelle romaine; et, comme elle reconnut dans la haute stature de l'homme qui le précédait à cheval le chef de la troupe qui les avait attaqués, elle ne fit plus de doute que ce convoi n'emmenât son mari.

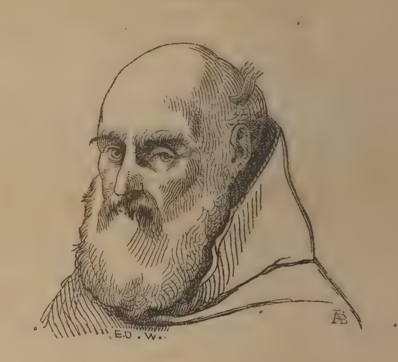


Or, comme elle avait décidé que sa place à elle était près du comte, elle hâta le pas et rejoignit le cortége. Elle ne s'était point trompée : le comte, mortellement blessé, était couché sur un brancard ; les soldats s'écartèrent pour faire place à cette femme déjà à demi veuve, et de Buck, enchanté d'avoir deux prisonniers au lieu d'un, continua sa route vers son château, où l'on arriva après une demi-heure de marche à peu près.

Dans la nuit, le comte mourut en priant pour son fils. La comtesse resta prisonnière.

Dès le lendemain, le prince de Buck offrit à la comtesse de Salwart de racheter sa liberté au prix de ses États ou du moins d'une partie. Mais la comtesse pensa que tels elle les avait reçus de ses pères, tels elle devait les conserver à son enfant, et refusa toute négociation, disant au prince de Buck que comme son mari et elle étaient comtes souverains, ayant reçu leurs biens de Dieu, c'était à Dieu seul à disposer de leurs biens. Le prince de Buck ordonna alors de resserrer encore la captivité de la comtesse, espérant qu'elle se lasserait de sa prison et qu'il obtiendrait du temps ce qu'il voyait bien qu'il ne pourrait obtenir de la menace et de la violence. Il reprit donc ses brigandages dans la forêt Sans-Merci, et Ermengarde continua de prier près de la tombe du comte.

Il y avait dans la forêt, et non loin de l'endroit où avait eu lieu le combat, un ermitage très-vénéré habité par un vieil anachorète, qui avait fait force miracles dans son temps,



mais qui commençait à se reposer, voyant l'espèce humaine devenir de jour en jour plus mauvaise et ne la jugeant plus digne des célestes spectacles qu'il aurait pu lui donner; aussi demeurait-il pour la plupart du temps retiré dans le fond de sa grotte, où il ne vivait que du lait d'une biche qui, trois fois par jour, venait lui présenter sa mamelle. L'ermite buvait une partie de ce lait et faisait cailler l'autre; de sorte qu'avec quelques racines qu'il arrachait de terre aux environs de sa grotte, il se trouvait avoir des provisions suffisantes : grâce à cette frugalité, il y avait plus de cinq ans qu'il n'avait mis le pied dans aucune ville ni dans aucun village.

Or, il arriva qu'un jour le bon vieillard s'aperçut que sa biche ne revenait à lui que la mamelle à moitié pleine, si bien que ce jour-là il eut encore du lait pour boire, mais n'en eut point à faire cailler : il attribua cette cause à quelque accident naturel qui disparaîtrait sans doute comme il était venu, et attendit au lendemain.

Le lendemain il trouva sa mesure encore diminuée, et non-seulement il n'en eut pas pour faire cailler, mais encore à peine en eut-il pour boire. Le bon ermite prit patience, espérant toujours que les choses changeraient, et cela était d'autant plus probable que sa biche paraissait mieux portante que jamais et avait un air joyeux qui faisait plaisir à voir.

Mais le surlendemain la chose continuait d'aller de mal en pis : la pauvre biche ce jour-là avait la mamelle si sèche que l'ermite, qui n'avait plus même de lait pour boire, fut obligé de sortir de sa grotte pour aller chercher de l'eau. Il profita en même temps de la circonstance pour faire pro-

vision de racines, car depuis deux jours il était à la diète, et son ordinaire était déjà si peu de chose que quelque peu qu'on en retranchât, le jeûne devenait par trop rigoureux pour être supporté.

Le jour d'après, la biche revint la mamelle parfaitement vide.



Pour cette fois il n'y avait pas à s'y tromper : quelque voleur se trouvait sur la route de la bonne pourvoyeuse et interceptait les vivres du pauvre anachorète. Cependant, avant de concevoir un si terrible soupçon contre son prochain, le vieillard résolut de s'en assurer, et le matin du cinquième jour, comme la biche venait ainsi que d'habitude lui faire sa visite, il ferma la porte sur elle.

Toute la journée la biche parut fort inquiète, allant de l'ermite à la porte de l'ermitage et de la porte de l'ermitage à l'ermite; le tout en bramant d'une façon si lamentable que le vieillard vit bien qu'il se passait quelque chose d'étrange. Pendant ce temps, au reste, sa mamelle se remplissait comme aux jours de sa plus grande abondance, et l'ermite fut obligé de la traire trois fois. Il était donc bien évident que le défaut de lait qu'il avait trouvé chez elle depuis quelques jours ne devait pas être attribué à la stérilité.

Le soir, l'ermite entr'ouvrit la porte pour se chauffer, comme c'était son habitude, aux derniers rayons du soleil couchant; mais quelque précaution qu'il eût prise en ouvrant la porte pour retenir la biche prisonnière, celle-ci, dès qu'elle vit une ouverture, s'élança si violemment qu'elle renversa le vieillard et, se trouvant libre, s'élança joyeuse et bondissante dans la forêt.

L'ermite se releva en secouant la tête : il connaissait sa biche et la savait incapable de se porter à un pareil acte de violence, même pour recouvrer sa liberté, car quelquefois, étant tombé malade, il l'avait vue des jours entiers rester couchée près de lui, ne sortant que pour brouter l'herbe et revenant aussitôt. Il comprit donc qu'il y avait là-dessous quelque mystère et que ce mystère était tout autre chose que ce qu'il avait soupçonné d'abord.

Le jour suivant, sa conviction redoubla quand il ne vit point revenir la biche : c'était la première fois depuis cinq ans que le fidèle animal manquait à ses habitudes. Le bon ermite attendit; mais toute la journée se passa sans que la biche reparût.

Le lendemain, le vieillard commença de craindre qu'il ne fût arrivé malheur à sa compagne. Aussi dès le point du jour alla-t-il ouvrir sa porte; mais alors il la vit qui broutait à quelques pas de l'ermitage : en l'apercevant, la biche manifesta par quelques bonds joyeux le plaisir qu'elle avait à le revoir; mais ce fut tout, car elle ne fit pas un pas vers l'ermitage. L'anachorète l'appela; à sa voix, fût-elle à cinq cents pas de distance, elle avait l'habitude d'accourir, mais cette fois elle se contenta de tourner la tête de son côté en dressant les oreilles. L'ermite fit alors quelques pas vers elle; mais elle s'éloigna à mesure qu'elle le vit s'avancer. Il était évident qu'elle lui gardait rancune de sa captivité de la veille et qu'elle ne voulait pas s'y exposer une seconde fois.

Ce langage mimique était trop clair pour que le vieillard ne le comprît pas : il résolut donc de pénétrer les causes du changement de la biche à son égard; et comme vers le midi elle cessa de paître et parut manifester l'intention de s'enfoncer dans la forêt, l'ermite de son côté prit la résolution de la suivre. Ce qu'il fit en effet, secondé par la complaisance de l'animal, qui, comme s'il eût compris l'intention du vieillard, continua de marcher joyeusement par sauts et par bonds, mais sans jamais s'éloigner assez de lui pour qu'il la perdît de vue.

La biche conduisit ainsi le vieillard dans une charmante vallée toute plantée de saules qui trempaient l'extrémité de leurs longues branches pleurantes dans un petit ruisseau dont l'ermite connaissait la source pour s'y être souvent désaltéré. Arrivé à quelques pas de cette source, la biche fit trois ou quatre bonds et disparut. Le vieillard hâta le pas et arriva à l'endroit où il l'avait perdue de vue : là, il s'arrêta, regardant autour de lui sans rien voir autre chose qu'un gros buisson, sur lequel chantait un rossignol. Bientôt au milieu de ce buisson il entendit bramer doucement; il s'approcha alors avec précaution et aperçut la biche couchée et allaitant un petit garçon de trois ou quatre mois, qui pressait ses mamelles avec ses petites mains. Le voleur était trouvé.



Le vieillard tomba à genoux et loua Dieu. Puis, ne voulant pas laisser la faible créature exposée aux animaux féroces auxquels elle avait échappé jusqu'alors comme par miracle, il la prit entre ses bras, et, l'enveloppant dans un pan de sa robe, il l'emporta dans son ermitage.

La biche les accompagna, regardant l'enfant et léchant les mains du vieillard.

Le vieillard appela l'enfant Lyderic en mémoire du rossignol qui chantait sur le buisson où il l'avait trouvé : *lieder* voulant dire en vieil allemand : joyeux chansonnier.

On devine qu'à compter de ce jour le bon anachorète vécut d'eau et de racine, laissant à son nourrisson tout le lait de la biche : aussi le nourrisson venait-il gros et fort que c'était merveille; à huit mois il se tenait debout sur ses pieds et à dix il commençait à parler.

L'ermite lui apprit à lire dans la Bible. Mais de toutes les histoires que contenait le livre saint, celles qui lui plaisaient davantage étaient l'histoire de Nemrod, de Samson et de Judas Machabée.

## CHAPITRE SECOND.

Aussi dès qu'il put courir, l'enfant se fit-il une fronde et un arc ; et bientôt son adresse fut telle que, si éloigné et si petit que fût le but, il était sûr de l'atteindre avec sa flèche et avec sa pierre.

Ses forces croissaient en proportion de son adresse. A huit ans il était fort comme un homme ordinaire, et à dix, comme il se promenait un jour, ainsi que c'était son habitude, avec sa bonne nourrice qui commençait à se faire vieille, un loup affamé se jeta sur elle; mais lui se jeta sur le loup et il l'étouffa entre ses bras. Puis de sa peau il se fit un vêtement, comme il avait vu dans les gravures bysantines de la Bible du vieil ermite, que Samson s'en était fait un de la dépouille du lion.

Comme il ne se servait de sa fronde et de son arc que contre les oiseaux de proie ou les animaux de carnage, tout ce qui était faible l'aimait et lui faisait fête : les lapins couraient devant lui, les chevreuils le suivaient comme s'il eût été le berger de leur troupeau sauvage, et les oiseaux volaient au-dessus de sa tête en lui chantant leurs plus mélodieuses chansons, et parmi les oiseaux les rossignols surtout, dont il y avait tous les ans un nid sur le buisson où il avait été trouvé, si bien que leur langage, inintelligible pour les autres, était compréhensible pour lui et qu'il entendait tout ce qu'ils disaient.

Le vieil ermite voyait cela en pleurant de joie et en disant que le jeune homme était béni de Dieu.

Le premier chagrin qu'eut Lyderic fut causé par la mort de sa bonne biche : l'enfant ne savait point ce que c'était que la mort. Le vieillard le lui expliqua ; mais l'explication, au lieu de le consoler, le rendit plus triste encore. Il creusa une fosse pour elle, la recouvrit de terre et de gazon, puis il s'assit en pleurant près de la tombe.

Alors un rossignol se mit à chanter au-dessus de sa tête :

« Tout vient de Dieu, tout retourne à Dieu — l'éphémère en une seconde, l'insecte en une heure, la rose en un jour, le papillon en six mois, le rossignol en un lustre, la biche en quinze ans et l'homme en un siècle, — et depuis l'éphémère qui a vécu une seconde jusqu'à l'homme qui a vécu un siècle, une fois mort, il semblera à l'éphémère, à l'insecte, au rossignol, à la biche et à l'homme qu'ils auront vécu le même temps, car ils n'auront plus d'autre horloge que celle de l'éternité, dont un battement dit — jamais — et l'autre battement — toujours.

» Dieu est immortel, — louons Dieu. »



Le rossignol de Lyderic.

Et le rossignol se mit alors à chanter, toujours dans son langage, un cantique si plein de foi que Lyderic leva son regard au ciel et qu'un rayon de soleil sécha les larmes qui coulaient de ses yeux : l'enfant était consolé.

Cependant la consolation n'est pas l'oubli : l'une est la fille de la foi, l'autre est le fils de l'égoïsme. Tous les jours Lyderic venait rendre visite à la tombe de la biche, sur laquelle poussaient des fleurs et autour de laquelle chan-

taient les oiseaux. Peu à peu le gazon qui la couvrait se confondit avec le gazon voisin : à la fin de l'année, à peine s'il pouvait reconnaître la place. L'hiver vint, la terre se couvrit de neige ; puis le printemps reparut à son tour, étendant sur la terre son tapis d'herbe tout brodé de fleurs ; la nature était plus belle que jamais, mais tout vestige du tombeau de la pauvre biche avait disparu, et il fut impossible à Lyderic de retrouver même sa place.

Tandis qu'il la cherchait, courbé vers la terre, le rossignol chanta :

« Cherche, Lyderic, cherche ; mais tu chercheras vainement. Le monde n'est formé que de débris humains ; chaque atome de poussière a appartenu à un être animé : si toute fosse ne s'affaissait d'elle-même, la terre aurait plus de vagues que l'Océan, et l'homme ne trouverait pas de place pour sa tombe entre la tombe de ses pères et celle de ses fils. »

Lorsque Lyderic eut atteint l'âge de quinze ans, le vieil anachorète commença de lui apprendre l'histoire : c'était un ancien clerc fort savant, tout à fait versé dans les langues anciennes, de sorte que les temps païens lui étaient familiers. Il résulta de ces connaissances qu'à ses trois héros bibliques Lyderic ne tarda point d'ajouter Alexandre, Annibal et César. Il lui apprit ensuite comment ce monde romain, si vaste qu'au delà de ses frontières on ne connaissait que déserts inhabités ou mers innavigables, s'était un jour lézardé par le milieu, si bien que de chacun de ses deux morceaux on avait fait un empire. Il lui raconta comment les nations asiatiques, poussées par la voix de Dieu, s'étaient tout à coup répandues sur l'Europe pour rajeunir de leur sang barbare le corps corrompu de la vieille civilisation, et comment à cette heure même ils accomplissaient leur œuvre régénératrice, les Visigoths en Espagne, les Lombards en Italie et les Francs dans les Gaules. Ces récits mêlés de combats et de guerre avaient pour Lyderic un tel charme, qu'il était rare que le veillard eût besoin de répéter deux fois la même histoire pour que cette histoire se fixât dans son esprit. Il en résulta qu'à l'âge de dix-huit ans Lyderic, dont la double éducation physique et morale était accomplie, était, quoiqu'il n'eût point quitté sa forêt nourricière, un des hommes les plus forts et les plus savans, non-seulement du royaume des Francs, mais encore du monde tout entier.

Alors, comme s'il n'eût attendu que ce moment pour terminer sa longue et sainte carrière, le digne anachorète, qui venait d'atteindre sa centième année, tomba malade ; et, sentant que sa fin approchait, après avoir raconté à Lyderic tout ce qu'il savait sur son compte, lui remit un chapelet auquel pendait une médaille de la Vierge, et qui, étant roulé autour de son cou le jour où il l'avait trouvé, était le seul signe à l'aide duquel il pût reconnaître ses parens; puis il le laissa libre de vivre dans la retraite comme il avait vécu jusqu'alors, ou d'entrer dans le monde, certain que, quelque voie que le pieux jeune homme suivît, cette voie lui serait tracée par le doigt du Seigneur.

Puis, ce dernier soin accompli, il alla rendre compte à Dieu d'un siècle tout entier consacré à son service.

Ce fut la seconde grande douleur de Lyderic : si certain qu'il fût que le digne vieillard était à cette heure au rang des élus, tout en glorifiant sa mémoire, il n'en pleurait pas moins sa perte. Pendant toute la journée et toute la nuit il pria près de lui, afin qu'il veillât sur lui du haut du ciel, comme il avait l'habitude de faire sur la terre ; et, le jour venu, il le coucha dans la fosse que le vieil ermite s'était creusée lui-même, et sur la fosse il planta un jeune marronnier, afin que la tombe de son père ne fût point perdue comme celle de sa nourrice.

Puis, ces derniers devoirs accomplis, se croyant seul sur la terre, Lyderic s'assit au pied de l'arbre qu'il venait de planter, incertain s'il devait, comme l'ermite, passer sa vie dans ce petit coin du monde, inconnu et priant, ou s'il devait, comme les autres hommes, se mettre à la poursuite de ces deux fantômes aux pieds légers, qu'on appelle la gloire et la fortune.

Comme son esprit flottait irrésolu d'un désir à l'autre, le rossignol vint se reposer sur l'arbre qu'avait planté Lyderic et se mit à chanter :

« Il y a deux choses sacrées dans le monde entre les choses sacrées, c'est la tombe d'un père et la vieillesse d'une mère. Il est un devoir à accomplir entre tous les devoirs, c'est celui qui prescrit à l'enfant de fermer les yeux qui ont vu s'ouvrir les siens. »

Lyderic comprit le conseil que lui donnait le rossignol ; et, ayant coupé un jeune chêne pour s'en faire un bâton de voyage, il se mit en route sans inquiétude, certain qu'il trouverait partout des racines pour apaiser sa faim et une source pour étancher sa soif.

Lyderic marcha trois jours sans trouver la fin de la forêt, puis, vers le matin du quatrième jour, ayant entendu des coups de marteau, il se dirigea vers le bruit. Bientôt un nouveau guide vint à son secours, c'était la fumée qui s'élevait au-dessus des arbres. Lyderic doubla le pas, et au bout d'un instant il se trouva près d'une forge immense dans laquelle s'agitaient, comme dans un enfer, une douzaine de forgerons qui obéissaient aux ordres d'un homme qui paraissait leur chef. Au-dessus de la porte de la forge était une enseigne avec ces mots : Maître Mimer, armurier.

Lyderic s'arrêta un instant derrière un arbre : c'était la première fois qu'il allait se trouver en contact avec les hommes, et il était défiant comme un jeune daim. Pendant qu'il était là, il vit un beau chevalier qui arrivait à cheval, vêtu d'une armure complète, moins une épée. Parvenu devant la porte de maître Mimer, il descendit de son cheval, en jeta la bride aux mains de son écuyer et entra dans la forge. Maître Mimer ouvrit alors une armoire et présenta au chevalier une magnifique épée : celui-ci la lui paya en pièces d'or, puis, s'étant remis en selle, il continua son chemin et disparut.

A la vue de cette épée, l'envie prit à Lyderic d'en avoir une pareille.

ALEXANDRE DUMAS.

*(La suite au numéro prochain.)*



# MERCURE DE FRANCE.

(DU 15 AOUT AU 15 SEPTEMBRE.)

Un hommage vient d'être rendu à l'un des plus grands génies de notre époque, à l'illustre physiologiste qui prend place dans l'histoire de la science entre les plus illustres maîtres, à Broussais! Chose étrange, à peine mort, Broussais a été calomnié, non par ses ennemis, mais par l'étroit esprit de ses partisans exagérés! Ils ont voulu faire un matérialiste de celui qui avait si bien compris l'organisation humaine; un athée de l'intelligence supérieure qui avait deviné, comme Newton et Cuvier, une pensée du Créateur. Grâce à Dieu, les esprits droits et impartiaux ont fait justice de ces absurdes suppositions. Grâce à Dieu, pas une de ces pensées déjà honteuses et désavouées, n'a été exprimée, l'autre jour, quand on a inauguré la statue de Broussais, au Val-de-Grâce. Voici quelques détails sur cette solennité :

M. Passy, au nom de l'Académie des sciences morales, et M. Pariset, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine, ont pris successivement la parole. M. le docteur Bouillaud a retracé la vie et les travaux de l'illustre professeur; M. Bégin s'est attaché principalement à montrer Broussais au Val-de-Grâce, sur le premier théâtre de sa gloire, fondant cette clinique si remarquable, où la pratique du médecin subjuguait ceux même que l'enseignement théorique du professeur avait trouvés rebelles. Il n'a point oublié les luttes incessantes du novateur, la hardiesse et la verve du polémiste, les courageuses explorations de l'homme infatigable qu'aucun danger n'arrêtait, ses convictions religieuses, sa haine pour les moyens termes, plus dangereux pour celui qui cherche la vérité que l'erreur elle-même qu'ils couvrent et qu'ils protégent. Enfin, il a raconté le premier ouvrage de Broussais, considéré comme un scandale et prêt à périr sous la coalition du silence, si quelques jeunes gens, qui n'obéissaient qu'à leur conscience, ne l'eussent soutenu de l'ardeur de leurs convictions.

M. Fossati, président de la Société Phrénologique, a résumé en quelques mots les services rendus par l'illustre maître à une science qui chaque jour fait de nouveaux progrès.

M. Bra a été chargé d'exécuter la statue de Broussais coulée en bronze. On la doit à une souscription. Le docteur Broussais est représenté assis dans un fauteuil, la tête tournée à gauche, légèrement penchée, dans l'attitude d'un homme qui réfléchit. Son pied gauche se tient appuyé sur des livres, le pied droit repose sur le sol.

Sur les côtés est la nomenclature de ses ouvrages. La statue est placée dans une espèce de niche pratiquée dans le mur de clôture de la cour de l'amphithéâtre, en regard avec les principaux corps de bâtiment.

A la façade principale du socle on lit :

« A F. J. V. BROUSSAIS,
FONDATEUR DE LA MÉDECINE PHYSIOLOGIQUE,
MÉDECIN EN CHEF, PREMIER PROFESSEUR
DE L'HOPITAL MILITAIRE DU VAL-DE-GRACE,
MEMBRE DU CONSEIL DE SANTÉ DES ARMÉES,
PROFESSEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
DE PARIS,
MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE,
COMMANDEUR DE LA LÉGION D'HONNEUR,
NÉ A SAINT-MALO LE 1er DÉCEMBRE 1772,
MORT A PARIS LE 1er DÉCEMBRE 1838,
SES AMIS, SES ÉLÈVES,
ET LES ADMIRATEURS DE SON GÉNIE. »

M. Chazal, peintre de fleurs de la reine publie en ce moment un livre fort remarquable, sous le titre de *Enseignement complet du Dessin. Cours d'Études contenant les Principes de la Géométrie appliqués au Dessin linéaire et à la Perspective, avec gravures.*

A une époque où le goût du dessin est si généralement répandu, où son application aux sciences et à l'industrie le rend l'une des branches indispensables de l'éducation, on ne pouvait faire une chose plus utile à la jeunesse studieuse que de réunir dans un seul ouvrage, commençant par des principes généraux applicables à tous les genres de dessin et de peinture, une suite graduée d'exemples destinés à rendre de plus en plus facile l'imitation de la nature. En basant ces études sur la géométrie, l'auteur a voulu habituer l'œil et la main de l'élève a une rectitude qui est le premier mérite des arts du dessin.

Des explications claires et faciles accompagnent chaque planche, et seront, nous n'en doutons pas, d'une grande utilité aux personnes qui se trouveraient dans la nécessité d'apprendre à dessiner sans maître. Elles n'offrent pas moins d'avantage à celles qui, sans être versées dans l'art du dessin, voudraient diriger des jeunes gens qui n'auraient d'autres maîtres qu'elles.

Personne ne pouvait mieux que M. Chazal, professeur de dessin au Muséum d'histoire naturelle, et premier peintre de fleurs du cabinet de la reine, exécuter ce travail, accompagné de planches.

Cet ouvrage sera divisé en plusieurs séries de livraisons, qui seront indépendantes l'une de l'autre et se vendront séparément.

La première série comprendra des principes généraux applicables à tous les genres de dessin et de peinture, et sera divisée ainsi qu'il suit : 1° Étude de la géométrie et de son application au dessin linéaire, à la perspective, à l'étude des ombres; à la perspective aérienne;

2° Étude des couleurs et de leur emploi dans les divers genres de peinture.

La deuxième série contiendra une suite graduée de modèles pour l'étude de la figure; une anatomie à l'usage des peintres; un choix de costumes et d'ameublements d'après les documents les plus authentiques, et disposés par ordre chronologique.

La troisième série contiendra une suite graduée d'études d'arbres, de fabriques, et une collection de croquis d'hommes et d'animaux applicables aux paysages.

La quatrième série contiendra l'application du dessin à la représentation des objets d'histoire naturelle, animaux, végétaux et minéraux; l'application de l'iconographie végétale à l'ornementation, à la décoration, et à la peinture sur étoffes, papiers, poterie.

La cinquième série contiendra l'application du dessin à la représentation de l'anatomie saine et de l'anatomie pathologique.

La sixième série contiendra des études de dessins d'architecture et de topographie.

Voici le dernier bulletin des théâtres de Paris :

THÉATRE-FRANÇAIS. — *La Prétendante.*

OPÉRA-COMIQUE. — *Frère et Mari*, *l'Aïeule.*

GYMNASE. — *Van-Bruck, rentier*, *Un Mari.*

VAUDEVILLE. — *Les trois Étoiles*, *Une Vocation* et *Un grand Criminel*, *Le bon moyen*, vaudevilles.

VARIÉTÉS. — *Un Tas de bêtises*, vaudeville. — Reprise du *Conscrit*, du *Hussard de Felsheim*, de *M. Botte* et du *Père de la Débutante.*

PALAIS-ROYAL. — *La sœur de Jocrisse* et *Lucrèce*, *Mon ami Pierrot*, vaudevilles.

PORTE-SAINT-MARTIN. — Reprise du *Bourgmestre de Saardam* et de *Ruy-Blas.*

AMBIGU-COMIQUE. — *Les Bains à 4 sous*, vaudeville.

FOLIES-DRAMATIQUES. — *Les Pages et les Brodeuses* et *Le Moulin de la Galette*, vaudevilles.

THÉATRE-COMTE. — *L'enfance de Charles VIII*, *les Canards ou l'Auberge du Crime*, *Le Chaperon Rouge*, vaudevilles.

SAINT-ANTOINE. — *Le Nom de mon Père*, *Encore un beau Jour*, *Les mauvais Locataires*, *Une Pension bourgeoise*, vaudevilles.

EN RÉSUMÉ. — 21 nouveautés (2 opéras comiques et 19 vaudevilles), de 36 auteurs; plus 9 reprises, 13 débuts, 3 rentrées et 2 représentations extraordinaires.

*Le petit Chaperon Rouge*, pièce féerie en 4 actes et 16 tableaux, de M. Simonnin, musique de M. *Lautz*, décors de M. *Bollard*, costumes de M. *Sanctus*, ballets de M. *Varin*, machines de M. *Mercier*, et mise en scène de M. *Duffaud*, obtient le plus grand succès au *Théâtre Comte.*

Ἑρμῆς.

*Le rédacteur en chef*, S. HENRY BERTHOUD.
*Le directeur*, F. PIQUÉE.

# TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES.



# TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES.

## *ILLUSTRATIONS.*



## *Avis à nos Abonnés.*

L'abonnement au MUSÉE DES FAMILLES (huitième volume) expire le 30 septembre : MM. les souscripteurs sont invités à faire parvenir à l'administration, dans le plus bref délai, leur renouvellement, pour ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi des livraisons du neuvième volume. La première paraîtra le 25 octobre.

L'administration croit devoir rappeler qu'elle n'est responsable de l'abonnement et de l'exactitude de son service que pour les souscriptions faites dans les bureaux de la direction, rue Gaillon, 4, soit directement, soit par l'entremise de la poste.

L'administration, dans le but de faciliter aux nouveaux abonnés l'acquisition des volumes antérieurs au neuvième, vient d'ouvrir une souscription au moyen de laquelle ils pourront se procurer séparément et successivement par volume, ou même par numéro, ceux des volumes et des numéros qu'ils désigneront. Les personnes qui s'abonneront à une année ou à plusieurs années recevront, le 25 de chaque mois, le mois correspondant de l'année ou des années auxquelles elles auront souscrit.

La distribution des livraisons ayant lieu régulièrement le 25 de chaque mois, ceux de messieurs les abonnés de Paris qui n'auraient pas reçu leur numéro le 30, sont priés d'envoyer leur réclamation avant le 5 du mois suivant, afin de faciliter la recherche du numéro égaré. Passé cette époque, il ne sera fait droit à aucune réclamation.

Les personnes habitant les départemens qui ont souscrit directement à l'administration et qui auraient à réclamer un numéro, sont invitées à s'adresser d'abord au directeur de leur bureau de poste, et si elles n'obtiennent pas satisfaction, elles sont alors priées d'écrire à la direction du *Musée des Familles*; ces réclamations doivent être affranchies et faites dans le mois qui suit la publication du numéro réclamé.

Les lettres et paquets doivent être affranchis.

Nous avions annoncé à nos abonnés l'envoi du dessin qui serait adopté pour le monument funéraire de l'empereur Napoléon. A cette époque, une mission spéciale avait été donnée pour ce travail à M. Marochetti; le ministère s'est arrêté depuis à l'idée d'ouvrir un concours. Après l'issue du concours, ouvert par l'avis officiel que nous publions ci-après, nous nous empresserons de nous procurer le dessin adopté, et la gravure en sera envoyée, selon notre promesse, aux abonnés du *Musée* (huitième volume).

« Le directeur des Beaux-Arts a l'honneur de prévenir MM. les architectes et les statuaires qui veulent concourir pour le monument à élever » à l'empereur Napoléon aux Invalides, qu'ils seront admis à déposer leurs projets au ministère de l'Intérieur jusqu'au 1er septembre 1841. » L'échelle de 5 centimètres pour mètre est adoptée pour les plans et dessins, et celle de 10 centimètres pour mètre pour les modèles en relief.»

Un nouvel arrêté de M. le ministre de l'Intérieur a prolongé d'un mois le délai accordé pour le dépôt des modèles et dessins; par conséquent, ils seront reçus jusqu'au 1er octobre prochain.

Le *Mercure* sera imprimé en caractères neufs et prendra plus de développement, de façon à devenir une Revue complète et plus piquante encore.

Parmi les articles que le *Musée des Familles* publiera dans le premier semestre du neuvième volume, on peut déjà citer :

Les *Aventures merveilleuses de Lyderic*, par ALEXANDRE DUMAS, seconde et troisième parties, roman chevaleresque illustré par Wattier; une *Nouvelle*, par M. FRÉDÉRIC SOULIÉ, *Léonidas le Plongeur*, par M. LÉON GOZLAN; *le Pauvre diable*, par M. HENRY MONNIER, avec trois dessins de l'auteur; *la Mille et deuxième Nuit*, par M. THÉOPHILE GAUTIER; *les Arts sous Anne de Bretagne*, par le bibliophile JACOB; *l'Église de la Chaise-Dieu*, par M. ACHILLE JUBINAL; *un Sultan à la Mosquée*, par M. JAL, historiographe de la marine, qui parcourt en ce moment l'Orient; *une Fauvette*, par M. X. B. SAINTINE, *les Méchants Enfants*, par Mme Marceline Valmore, histoires naïves; *Marguerite*, par M. S. H. BERTHOUD. Ce dernier roman contiendra la matière d'un volume in-8°.

Le reste du volume contiendra des nouvelles et des notices scientifiques et littéraires, par MM. GUIZOT, BERTSCH, BOITARD, ÉMILE DESCHAMPS, GRANIER DE CASSAGNAC, ALPHONSE KARR, JULES JANIN, DE PONGERVILLE, NICOLLE, CASTILLE, etc., et un nouveau fragment des œuvres posthumes de Mme la duchesse d'Abrantès. C'est-à-dire que le prochain volume ne le cédera en rien à celui que nous venons de terminer. Et cependant ce volume contient cent soixante gravures et cent articles, dus à MMmes *la duchesse d'Abrantès* (œuvres posthumes), et *Marceline Valmore*, à MM. *S. Henry Berthoud, Biard, Boitard, docteur Alex Donné, Alexandre Dumas, Théophile Gautier, Granier de Cassagnac, Guizot*, de l'Académie française, *Victor Herbin, Washington Irving, Paul-Louis Jacob*, bibliophile, *Jal*, historiographe de la marine, *Ch. Paul de Kock, de Pongerville*, de l'Académie, *Frédéric Soulié, Édouard Turquety, A. Bertsch, Tholozan, Henri Nicolle, Henri Castille, Benoît, Paul Werner, Edmond Leclerc, Napoléon d'Abrantès.*

